
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1360


TRANSFERRED
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS


TRANSFERRED
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS

LES

EXERCICES SPIRITUELS

DE

Saint Ignace de Loyola

LES

EXERCICES SPIRITUELS

DE

Saint Ignace de Loyola

COMMENTAIRE ET MÉDITATIONS

PAR

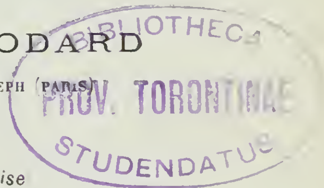
Le R. P. MESCHLER, S. J.

ASSISTANT DE GERMANIE

Traduits par P. GODARD

CHAPELAIN A LA MISSION SAINT-JOSEPH (PARIS)





Nouvelle édition française

PARIS
MISSION SAINT-JOSEPH
214, rue Lafayette

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE)
Imprimerie-Librairie
DE MONTLIGEON

1913

CUM APPROBATIONE SUPERIORUM

IMPRIMATUR

Parisiis, die 23 Decembris 1912.

H. ODELIN, *V. g.*

CET OUVRAGE

n'a été imprimé qu'à titre de manuscrit.

COMMENTAIRE DES EXERCICES

DE

Saint Ignace de Loyola

COMMENTAIRE

DES

EXERCICES SPIRITUELS

DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

NATURE ET DIVISION DU LIVRE DES EXERCICES

1. — Par sa nature et sa portée, le petit livre des Exercices n'est pas seulement un guide pour le temps de la retraite : il offre à tous les Chrétiens un cours complet et pratique de vie spirituelle ; il est en même temps pour nous, Compagnons de Jésus, un livre de doctrine et un directoire, renfermant, sous une forme brève et précise, les règles de l'*Ascétisme* de notre Ordre (1).

Ce livre traite en effet de beaucoup d'Exercices spirituels, tels que la méditation, la prière vocale, qui appartiennent non seulement au temps de la retraite, mais à la vie entière. C'est donc en méconnaître l'importance pratique que de s'en servir temporairement pour le négliger ensuite. Les retraites d'ailleurs n'ont que ce but spécial de nous exercer ou de nous renouveler dans les actes de la vie spirituelle.

(1) « Exercitiorum libellum quidam dixit novitiatum esse toti generi humano propositum. » Suarez, *de Religione* S. J., l. 9, c. 5., § 2. — « Opus hoc ex Instituto non est ad tradendam doctrinam theologicam... Continet magis practicam quam speculativam doctrinam, traditam per modum artis magis quam scientiæ, ideoque in eo magis practica utilitas spectatur quam speculativa. » l. c., c. 5. § 4. — « Mens fuit B. Ignatii brevissime comprehendere omnia quæ ad spiritualem instructionem et interiorem animæ salutem conducere possunt. » l. c., c. 6, § 4. — « Nihil ad spiritualem instructionem desideratur, quantum per brevem methodum tradi potest. » § 4. in fine. — Nihil quod in consultationem ordinariam venire potest, omisit. » l. c., c. 7., § 1.

2. — On divise régulièrement le livre des Exercices en trois parties : 1° les annotations ; 2° la série des méditations, qui elles-mêmes sont partagées en quatre semaines ; 3° des préceptes, règles et industries pour la vie spirituelle ; parmi ces derniers moyens, les uns ont une application générale, les autres sont donnés pour des situations ou des circonstances particulières.

Dans un appendice, on trouvera une autre section, contenant une suite méthodique de sujets de méditation.

INTRODUCTION AUX QUATRE SEMAINES DES EXERCICES

LES ANNOTATIONS

TITRE

1. — Les Annotations ne sont qu'une introduction aux Exercices.

Cette introduction contient d'abord la définition des Exercices (*Annot.* 1); secondement des avis et des moyens pour en assurer le succès. Ces avis s'adressent non moins à celui qui donne des Exercices qu'à celui qui les fait (*Annot.* 2, 20). Le titre l'exprime bien nettement : *Ad capiendam aliquam intelligentiam ut juvet se tam is qui...* Il faut remarquer l'expression *juvet se.* Tous deux, le directeur et le retraitant, ne font pas beaucoup plus qu' « aider » : « Dieu seul donne l'accroissement » (I *Cor.*, 3, 6), le succès. Cette expression montre aussi la nécessité de l'action personnelle. Dans ces remarques préliminaires, le maître et le disciple reçoivent déjà, comme en passant, des conseils, et entendent des maximes, des principes très utiles pour diriger la vie spirituelle.

2. — Il faut avoir grand soin de ne pas confondre les annotations avec les *additions.* Celles-ci donnent des avis très importants, mais principalement au sujet de la méditation et de l'examen particulier. Ne confondons pas non plus les additions avec les *notes, notæ,* qui sont des remarques de différente nature, données seulement suivant l'occurrence.

Première Annotation.

Elle donne la définition des Exercices d'après leur *nature,* et d'après leur *but* (Cf. R. P. Roothaan, not. 5).

1. — Par leur nature et leur objet, les Exercices de saint Ignace sont avant tout des Exercices spirituels. En effet, puis-

2. — On divise régulièrement le livre des Exercices en trois parties : 1° les annotations ; 2° la série des méditations, qui elles-mêmes sont partagées en quatre semaines ; 3° des préceptes, règles et industries pour la vie spirituelle ; parmi ces derniers moyens, les uns ont une application générale, les autres sont donnés pour des situations ou des circonstances particulières.

Dans un appendice, on trouvera une autre section, contenant une suite méthodique de sujets de méditation.

INTRODUCTION AUX QUATRE SEMAINES DES EXERCICES

LES ANNOTATIONS

TITRE

1. — Les Annotations ne sont qu'une introduction aux Exercices.

Cette introduction contient d'abord la définition des Exercices (*Annot.* 1) ; secondement des avis et des moyens pour en assurer le succès. Ces avis s'adressent non moins à celui qui donne des Exercices qu'à celui qui les fait (*Annot.* 2, 20). Le titre l'exprime bien nettement : *Ad capiendam aliquam intelligentiam ut juvet se tam is qui*... Il faut remarquer l'expression *juvet se*. Tous deux, le directeur et le retraitant, ne font pas beaucoup plus qu'« aider » : « Dieu seul donne l'accroissement » (I *Cor.*, 3, 6), le succès. Cette expression montre aussi la nécessité de l'action personnelle. Dans ces remarques préliminaires, le maître et le disciple reçoivent déjà, comme en passant, des conseils, et entendent des maximes, des principes très utiles pour diriger la vie spirituelle.

2. — Il faut avoir grand soin de ne pas confondre les annotations avec les *additions*. Celles-ci donnent des avis très importants, mais principalement au sujet de la méditation et de l'examen particulier. Ne confondons pas non plus les additions avec les *notes, notæ*, qui sont des remarques de différente nature, données seulement suivant l'occurrence.

Première Annotation.

Elle donne la définition des Exercices d'après leur *nature*, et d'après leur *but* (Cf. R. P. Roothaan, not. 5).

1. — Par leur nature et leur objet, les Exercices de saint Ignace sont avant tout des Exercices spirituels. En effet, puis-

qu'ils ont pour but de conduire l'homme à sa fin surnaturelle, *ad salutem animæ, au salut de son âme,* il faut qu'ils développent sans doute l'activité naturelle de l'esprit, mais surtout son activité et sa vie spirituelles. La vie naturelle, végétative, sensitive, intellectuelle, a ses actes propres : courir, faire de la gymnastique, lire, étudier, etc. L'homme, en s'y livrant, se rend capable d'atteindre sa fin naturelle. La vie surnaturelle a de même ses opérations propres : elles ne consistent évidemment qu'à connaître Dieu, à l'aimer, à l'imiter, suivant les exemples du Sauveur. On y parvient par la méditation et la pratique des vérités du salut. C'est donc avec raison que saint Ignace donne la notion des Exercices en énumérant quelques-unes de ces opérations spirituelles : méditer, prier vocalement, examiner sa conscience... etc. Il ne les énumère pas toutes ; par exemple, il ne parle ni de l'élection, ni de beaucoup d'autres qui se trouvent cependant dans le livre des Exercices. D'après cela, le nom d'Exercice spirituel conviendrait à tout moyen, mis en œuvre par l'activité personnelle, pour atteindre notre fin surnaturelle, qui est la vision béatifique. Saint Ignace insiste de nouveau sur l'activité individuelle : « *est operatio* » ; on doit se rendre actif, ne pas simplement se laisser faire. C'est pourquoi les Exercices spirituels sont dans le sens propre du mot « de l'Ascétisme ». — Dans ce qui vient d'être dit se trouve déjà une *première* et solide raison de tenir en haute estime les Exercices et de s'appliquer à les bien faire : ils se rapportent à Dieu et à notre salut éternel, par suite à un ordre de choses plus élevé que tout ce que nous pouvons imaginer et exécuter dans l'ordre naturel, quelle que soit son importance ou sa nécessité. Dans l'Ascétisme se trouve la force pour l'exécution de tout le reste.

2. — Comme il s'agit de nous faire arriver à notre fin surnaturelle, saint Ignace se propose dans les Exercices beaucoup moins la spéculation que la pratique. Il indique un triple but pratique : le but le plus *prochain* des Exercices est de faire disparaître tout dérèglement dans nos passions ; le but *intermédiaire* est de chercher à connaître la volonté de Dieu, pour pouvoir régler notre vie en conséquence ; enfin le but *final* est, par ce double moyen, d'opérer notre salut.

Le but le plus *prochain* est donc la mortification (l'abnégation, la victoire sur soi-même), qui ne consiste en rien moins qu'à réprimer et à corriger les penchants déréglés. Mais qu'est-ce qui est déréglé ? Tout ce qui ne rapproche pas du but, ou bien passe à côté, ou bien va dans le sens opposé ou du moins met en danger de prendre une direction contraire. Par conséquent, ce qui est inutile, dépourvu d'intention, dangereux ou entaché de péché : en un mot, tout ce que nous ne pouvons justifier par la raison ou la foi, tout cela est déréglé, et par suite appelle la mortification. — Et pourquoi la mortification doit-elle être le but le plus prochain des Exercices ? Parce qu'elle est pour nous la chose la plus nécessaire ; nous sommes dans l'état de nature déchue et remplis d'inclinations désordonnées, qui tôt ou tard nous conduisent au péché. De plus, elle est le moyen le plus sûr et le plus prompt pour nous faire atteindre notre fin éloignée et dernière : savoir, l'union éternelle avec Dieu. Sans l'application et l'effort sérieux pour éloigner de nous tout dérèglement, *omnes inordinatas affectiones*, le reste n'est que pure illusion : « Vous ne profitez, vous ne progressez, dit l'Imitation de Jésus-Christ, qu'autant que vous vous faites violence à vous-mêmes » (I. 25, 11). Il faut bien le remarquer, la mortification n'est pas le but final, mais le but prochain, et par suite un simple moyen.

Le but *intermédiaire* est de connaître la volonté de Dieu, de régler et d'ordonner d'après elle toute notre vie. C'est en cela que consiste la vraie, l'essentielle union avec Dieu et la véritable perfection : être ce que Dieu veut. Or Dieu ne nous manifeste pas seulement sa volonté par les commandements qu'il nous donne, mais aussi par les devoirs de notre état et par des inspirations particulières. Connaître la volonté de Dieu sous chacun de ces rapports et chercher à y conformer sa vie, *præparare,* est la tâche des Exercices et de toutes les pratiques de la vie spirituelle. S'efforcer d'obéir complètement à Dieu en toute choses est la vraie spiritualité, celle que Dieu veut de nous. C'est la spiritualité pratique, parce qu'elle répond à la vie pratique et nous met en état de devenir réellement ce que nous devons être ; c'est la spiritualité solide, *la volonté de Dieu,* qui nous fait effectivement marcher en avant dans la voie ; c'est la

qu'on peut appeler la *grâce des Exercices,* et qui se manifestent avec tant de force et d'éclat. Dieu de son côté ne manque pas de volonté pour communiquer ses grâces, supposé que nous retranchions les obstacles, et c'est précisément ce que font les Exercices dans une si large mesure. — Dans cette efficacité nous trouvons un *troisième* et puissant motif d'estimer les Exercices et d'y mettre notre confiance (*Dir.,* c. 2, § 3, et not. 4, R. P. Roothaan, alin. 1).

4. — Les Exercices forment donc un système, un ensemble intimement uni, logiquement enchaîné de vérités salutaires, d'enseignements et de moyens pratiques, contenant tout ce qui éclaire l'âme, la purifie, la fortifie, la forme et la rend capable de monter jusqu'au degré de perfection chrétienne auquel l'appellent les desseins de Dieu.

— Les annotations qui suivent (2-20) exposent des moyens et des avis, tant pour le retraitant que pour celui qui le dirige.

Deuxième Annotation.

Elle renferme d'abord un avis au directeur des Exercices, puis un conseil qui intéresse sérieusement celui qui les fait, enfin une règle de haute importance pour le diriger dans l'Exercice de la prière.

1. — Le directeur doit expliquer clairement au retraitant en quoi consiste la méditation, *modum meditandi, applicandi facultates,* ensuite lui proposer le sujet, divisé en points, reliés logiquement. Le premier avis rendra la méditation facile, le second la rendra fructueuse. Le directeur exposera le sujet, d'abord fidèlement, c'est-à-dire conformément à la vérité, sans invention personnelle, sans exagération ; brièvement et clairement, *cum brevi et summaria declaratione,* sans s'étendre en considérations, en applications et en affections, afin que le retraitant soit obligé de méditer et d'agir par lui-même. Le directeur ne doit que présenter le modèle et la matière première : la tâche du retraitant est de la mettre en œuvre. Pour user d'une comparaison, c'est au directeur de fixer solidement le clou, au retraitant de le faire pénétrer plus avant.

Saint Ignace nous donne ici un avis sur la manière de préparer nous-mêmes nos points de méditation (Cf. hebd. 4. nota 3). La préparation n'est pas une *addition*, mais elle est une condition nécessaire pour pouvoir méditer, et à cause de cela elle est d'une très grande importance. Combien d'oraisons dont le résultat est nul, faute de cette préparation? Cependant la sainte Écriture nous le dit : « Avant la prière prépare ton âme, et ne sois pas comme un homme qui tente Dieu » (*Eccl.* 18, 2. 3). Remarquons toutefois que la préparation des points ne doit pas être elle-même une méditation.

2. — Ainsi le directeur instruit le retraitant, pour le rendre capable de méditer lui-même, et non pour lui faire la méditation. Pourquoi faut-il que le retraitant médite lui-même? D'abord parce qu'en méditant il prendra goût à cet Exercice, avantage inappréciable dans la vie spirituelle. En second lieu, parce que les vérités que nous trouvons par nous-mêmes nous saisissent davantage : ce sont comme des fruits de notre propre jardin ; elles ont à nos yeux plus de prix et se gravent plus avan en notre esprit. Enfin on aime à reprendre ce travail, à s'y hasarder derechef, à faire des découvertes, comme la première fois : voyez le petit oiseau qui va en quête de sa nourriture au dehors ; il préfère ce qu'il a enfin trouvé lui-même aux délicatesses que vous lui serviriez dans une cage. Cette remarque, il faut l'inculquer à tous ceux auxquels nous donnons les Exercices. Quiconque est capable de méditer, doit méditer. Il faut dans ce but hasarder quelque chose, en se confiant à la grâce de Dieu (P. ROOTHAAN, Not. 7, ad 3um).

Suivant saint Ignace, deux moyens nous aident à trouver ce que nous cherchons dans la méditation. Le premier est l'activité personnelle. Le Saint le décrit de main de maître en deux mots. Il dit qu'il faut *sumere fundamentum, prendre une base*, s'attacher *au fond* de la vérité historique : c'est le travail de la mémoire, faculté qui est comme la main saisissant et retenant un objet. Ensuite il faut *discurrere, ratiocinari, quod magis declarare et sentiri facit historiam :* c'est le travail de l'intelligence s'unissant à la volonté, et le résultat du travail de ces deux facultés. En cela consiste tout l'art de la prière mentale ou

méditation. — Deuxièmement, nous avons encore un secours dans la grâce de Dieu, qui doit constamment et toujours faire la meilleure partie de ce que nous faisons nous-mêmes. Les deux éléments dont nous venons de parler sont marqués par ces paroles de saint Ignace : *intellectus divina gratia illustratus,* termes désignant ces lumières ou grâces spéciales qui éclairent et remplissent tellement l'âme, qu'aucune industrie de notre part, *per propriam ratiocinationem,* ne saurait les produire.

Cette lumière divine, nous la demandons dans les préludes et pendant la méditation elle-même. Que si elle ne se montre pas, nous pouvons dire à Dieu : « Seigneur, il y a dans ce mystère des beautés qu'il me faut découvrir ; faites-moi la grâce de me les montrer. »

3. — A cette occasion, saint Ignace énonce un principe fort important dans la méditation : Ce n'est pas l'abondance des pensées qui nourrit l'âme et la rassasie, mais le goût intérieur qui pénètre le cœur. La richesse des pensées, belles et ingénieuses, étouffe l'esprit, le dissipe, le met hors du sujet, et ne sert qu'à nourrir la curiosité. Un seul mot bien compris occupe parfois non seulement une méditation entière, mais des journées entières, et procure la consolation et le fruit que l'on cherche : les jours glorieux, où l'on festoie et nage dans l'abondance, ne sont pas souvent les jours heureux et tranquilles. — Cet avis est d'une grande utilité, pour nous faire parvenir peu à peu jusqu'à la contemplation. Il ne faut donc pas nous mettre à la poursuite de pensées nombreuses, belles et neuves, mais nous arrêter à quelques idées et nous attacher à y trouver du goût et de la saveur. C'est ce sentiment, ce goût intérieur que nous procure le don de Sagesse (*Dir.*, c. 8, § 1, 2).

Troisième Annotation.

Elle s'adresse au retraitant et lui donne deux avis : d'abord elle lui rappelle brièvement en quoi consiste tout le travail de la méditation ; ensuite elle parle de la conduite extérieure qu'il doit tenir pendant le cours de cet Exercice.

1. — Méditer c'est simplement exercer l'intelligence et la

volonté sur un sujet. La tâche de la méditation consiste à sonder et à pénétrer la vérité par l'intelligence, afin de nous procurer la lumière, de nous faire reconnaître les principes (Cf. R. P. ROOTHAAN, *Explan. fond.*, alin. I) par lesquels la volonté se décide, s'affermit et persévère. La volonté devient agissante, quand elle se tourne et se meut vers le bien que nous avons reconnu, quand elle le désire, veut l'acquérir et le demander à Dieu dans la prière. Tout bon désir, toute bonne résolution ressemble à une plante délicate que le jardinier vient de mettre en terre : pour prendre racine, il faut qu'aussitôt le jardinier l'arrose et la tienne dans la fraîcheur. L'eau est la grâce, la demande est le travail de l'arrosage. La prière est donc un exercice de la volonté; c'est le plus noble exercice de la plus noble faculté.

2. — Quand nous faisons les actes de la prière proprement dite, saint Ignace nous recommande instamment un respect extérieur particulier. Il en donne deux raisons : 1° Dans la prière nous parlons à Dieu, tandis que dans le travail de la réflexion nous ne conversons qu'avec nous-mêmes : il convient donc de prendre devant Dieu une attitude plus révérentielle. Faire le contraire serait manquer à la bienséance et au respect; nous les pratiquons envers les hommes, bien plus devons-nous les pratiquer envers Dieu. La bienséance n'est autre chose que la convenance et l'accord de notre conduite extérieure avec notre condition et la condition de la personne avec laquelle nous traitons. 2° L'attitude respectueuse soutient notre attention et notre ferveur; nonchalante ou commode, elle favorise l'inaction et le sommeil. 3° Dieu récompense cette humilité par ses prévenances et ses consolations. Il se conduit comme nous le faisons : recevons-nous un visiteur qui nous manque d'égards, nous l'éconduisons, tandis que nous traitons avec bonté celui qui se montre modeste et discret. Telle est la conduite de Dieu envers nous : *Humilia respicit, alta a longe cognoscit* (*Ps.* 112, 6). Souvent nous recevons d'une manière inattendue soit une impulsion secrète à la prière, soit une consolation intérieure. Mettons-nous de la négligence dans les dispositions extérieures à la prière, alors la consolation nous quitte. Souvent la moindre imperfection suffit pour l'éloigner. Il suit de là qu'il faut toujour

veiller à garder une attitude convenable. Cette règle a son application spéciale dans la récitation du saint Office, dans lequel souvent des leçons ou des récits alternent avec des paroles qui s'adressent à Dieu : enfin elle convient à tous les temps.

Quatrième Annotation.

Elle porte sur trois points et regarde également le directeur et le retraitant.

1. — La quatrième annotation donne la division des Exercices en quatre semaines ou parties, dont chacune embrasse l'espace d'environ sept ou huit jours. Cette division répond assez bien, relativement au but pratique des Exercices, aux trois degrés de la vie spirituelle : savoir, à la voie purgative, à la voie illuminative et à la voie unitive, *via purgativa, via illuminativa, via unitiva* (Voir 1re Annot. 2). Les Exercices forment un système de pratiques spirituelles, contenant tout ce qui est nécessaire pour purifier, éclairer, fortifier et perfectionner l'âme. — Voici donc la marche régulière, le plan logique des Exercices : Destinée et fin dernière de l'homme ; ensuite éloignement de cette fin par le péché (1) ; puis retour à cette même fin par la pénitence et l'amendement de notre vie en imitant le Sauveur : son exemple nous montre ce que nous avons à faire ici-bas et ce qui en retour nous attend dans l'éternité.

Il est clair que la première semaine répond à la voie purgative. — La deuxième est justement appelée « voie illuminative » : d'abord, parce que l'exemple de Notre-Seigneur nous offre une abondance de lumière, de connaissance pratique sur la nature et l'exercice des vertus, mais plus particulièrement encore, parce que le but de cette semaine est de connaître la voie que Dieu veut nous faire suivre, *electio*, et les meilleurs moyens pour la

(1) Saint Ignace ne fait pas ici une mention expresse du Fondement, ou de la dernière fin de l'homme ; il dit seulement : « *de peccatis* » ; mais le péché, en tant qu'éloignement de la fin, suppose la fin elle-même. Si cette mention est omise, peut-être est-ce parce que le Fondement n'est pas présenté, comme l'est le péché, sous la forme méthodique de la méditation, *Exercitium*, mais seulement comme un sujet de considération.

parcourir. — La troisième semaine nous confirme solidement dans la résolution prise, en présence de la Passion du Christ. — La quatrième semaine est dirigée vers la même fin, avec cette différence qu'elle doit nous affermir par l'espoir de la récompense, dont Notre-Seigneur nous donne le gage dans sa vie glorifiée. Le fruit de cette semaine étant l'amour et la joie spirituelle, elle répond à la voie unitive.

2. — Saint Ignace dit que, pour fixer la durée de chaque semaine, il ne faut pas procéder légèrement, mais tenir compte du but poursuivi dans chacune d'elles. Il faut vérifier si ce but a été réellement atteint, et, sans cela, ne pas aller plus loin : agir ainsi s'appelle travailler sérieusement et solidement. Retenir le retraitant dans la voie purgative, quand il l'a déjà convenablement parcourue, serait même lui porter préjudice. On doit donc faire attention au besoin de chacun (Cf. R. P. Roothaan, N. 9, alin. 2). Saint Ignace est l'ennemi de la routine ; il répète fréquemment : *quærendo res et fructus*. Il suit la même conduite dans la rédaction des constitutions de la Compagnie, quand il ne fixe aucune durée de temps pour la probation. La même règle s'applique à chaque méditation en particulier : on ne doit pas aller plus loin jusqu'à ce qu'on ait retiré le fruit que l'on cherchait, spécialement quand il s'agit de sujets importants, comme le Fondement, les méditations sur le péché, le Règne, les deux Étendards, les trois Degrés d'humilité, etc... ; à quoi serviraient les Exercices, si nous omettions des points d'une si haute importance ? C'est pour la même raison que le Saint veut que nous fassions si souvent des répétitions des principales méditations. Si plusieurs personnes font en commun les Exercices, il faut considérer les dispositions du plus grand nombre. Dans ce cas, chacun, suivant le besoin, pourrait en particulier faire des répétitions, ou revenir sur le sujet pendant les temps libres. Il y a un grand avantage à faire seul les Exercices : car alors nous pouvons nous arrêter quand nous voulons et aussi longtemps que nous voulons.

3. — Saint Ignace donne aussi les raisons du peu de fruit qu'on retire immédiatement des méditations. Il en énumère trois : la première est la lenteur d'intelligence, *tardiores* ; c'est plus ou

moins le cas des débutants dans la vie spirituelle ; pour eux les objets sont ou encore inconnus ou bien complètement nouveaux; il s'agit pour eux d'une véritable étude ; de là grande lenteur dans le travail de l'intelligence, appliquée à la méditation, et il ne peut en être autrement. — La deuxième raison est un manque de zèle, d'application et d'exactitude à observer les règles qu'on leur donne (surtout les additions) et l'absence d'activité personnelle. — La troisième est l'action du mauvais esprit qui veut, à tout prix, empêcher le fruit d'arriver à maturité, en suscitant les distractions, les tentations, l'ennui, le dégoût, le découragement et toutes sortes d'inquiétudes. Quand le succès n'est pas tel que nous l'attendions, il faut examiner si la cause ne vient pas de ces trois raisons. Il est bon aussi d'y revenir dans le courant de l'année, lorsque nous sentons que nous ne profitons pas assez de la prière, ou lorsque notre méditation ne réussit plus.

Cinquième Annotation.

Elle marque au retraitant la disposition de cœur qu'il doit apporter en entrant dans les Exercices, et donne ensuite les motifs qui rendent nécessaire cette disposition.

1. — Saint Ignace demande d'abord le courage. Le retraitant qui aborde les Exercices ne doit rien refuser à Dieu, ne rien se réserver, ne pas craindre les difficultés qu'il pourra rencontrer, ni les sacrifices que Dieu pourra lui demander. Il faut qu'il se présente comme une page blanche devant la divine Majesté, afin qu'elle y écrive ce qui sera son plaisir : *Totum velle, et libertatem... ut tam de se quam de omnibus quæ habet disponat.* Sans cette disposition, on manque le fruit des Exercices ; il vaudrait mieux ne pas les entreprendre ou les remettre à un autre temps. Sachons dire courageusement, résolument avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » (*Act.*, 9. 6). Saint Ignace demande plus qu'un courage ordinaire ; il veut de la générosité, de l'empressement, de la spontanéité. (Cf. *Præmb. ad consid. status : « investigatere et petere »*). Ainsi, dès le début, nous devons être décidés à tirer des Exercices un profit sérieux, et avoir la volonté de monter à un nouveau degré dans la vie

spirituelle : c'est en quoi consiste pour chacun de nous le fruit des Exercices. Que l'on coupe un tronc d'arbre parallèlement à sa base, on verra ses accroissements annuels marqués par le nombre de couches, rangées autour de son centre. Ainsi dans la vie spirituelle, chaque retraite annuelle devrait apporter un nouveau degré à notre perfection, en sorte que nous puissions dire : « Cette année j'ai triomphé de tel défaut, cette autre année j'ai acquis telle vertu. » Mais tant de retraites sans résultats sensibles pourraient faire croire que nous avons chaque fois rempli une simple formalité.

Quelques-uns se demandent, dès leur entrée dans les Exercices, vers quel but précis ils dirigeront leurs efforts? Voici la réponse : Avez-vous un défaut bien caractérisé, une inclination déréglée bien définie? en ce cas, vous ne devez pas passer outre. — Mais en général, la disposition de générosité dont nous avons parlé suffit ; car on peut, en commençant une retraite, ne pas savoir ce que Dieu exigera dans la suite ; mais si nous mettons de la générosité et de l'empressement à nous approcher de lui, il nous fera certainement connaître sa volonté.

2. — Chaque expression nous fournit un motif pour nous mettre dans cette disposition : Il s'agit de notre « Seigneur et Créateur ». A ce titre, Dieu peut tout exiger. Il connaît ce que nous pouvons faire, il ne nous demandera pas plus. Il nous regarde avec faveur ; le sacrifice qu'il nous demande est pour notre plus grand bien ; en retour, il veut se donner lui-même à nous. Nous ne serons pas seuls, sa grâce sera avec nous. — Il s'agit de la « Majesté divine » : les serviteurs ne portent-ils pas leur zèle jusqu'à satisfaire les caprices de leurs maîtres terrestres? et moi je ne servirais pas Dieu *suivant sa très sainte volonté*, laquelle après tout n'a pour but que de faire de moi un Saint (*Dir.*, c. 2. § 1, 4, 5) ! Cet acte de complet abandon, il faut le faire au commencement des Exercices, le renouveler durant leur cours, et nous maintenir dans cette habituelle disposition.

— De la 6e à la 18e annotation, saint Ignace donne le moyen de triompher des principaux obstacles au succès des Exercices : les tentations, la négligence, les distractions, la satiété, la ferveur indiscrète, enfin tout attachement déréglé.

Sixième Annotation.

Elle s'adresse au directeur et au retraitant.

C'est un mauvais signe, quand celui qui fait les Exercices n'éprouve aucune motion intérieure.

1. — Par cette motion intérieure, il faut entendre non seulement l'action du bon esprit, les lumières, les consolations, mais aussi les opérations contraires, comme le dégoût, la tristesse, l'abattement, les tentations, la sécheresse. Dans ce dernier cas, il ne faut pas s'attrister ni perdre courage, car ces symptômes ne sont pas encore alarmants. Il n'en est pas de même, si aucune motion n'existe ni dans un sens ni dans l'autre.

2. — Pourquoi devrait-on alors s'alarmer ? Parce que ce serait un signe que nous ne faisons pas notre devoir. Si nous y mettons du zèle, Dieu d'ordinaire nous encourage par la consolation, ou le démon agit à l'opposé : il doit donc se produire un effet dans notre âme. Si nous n'en éprouvions aucun, il faudrait l'attribuer à notre tiédeur.

3. — Que faire dans ce cas? Le directeur doit s'enquérir avec soin, *multum*, de la manière dont nous faisons les Exercices : s'il y a chez nous des efforts, de l'exactitude, un bon emploi du temps et des méthodes, l'observation des additions. — Saint Ignace suppose que le retraitant visite le directeur ou est visité par lui, qu'il y a un commerce réciproque entre l'un et l'autre, ouverture de cœur d'une part, enseignement spirituel de l'autre.

Se laisser ainsi conduire est un acte d'humilité, un exercice de vertu chrétienne, qui nous mérite des grâces particulières (Cf. R. P. Roothaan, nota 1, alin. 3). — Cet avis de saint Ignace est à suivre pendant notre vie entière. N'éprouver dans l'âme aucun mouvement, c'est un mauvais indice ; il faut alors aller trouver le Père spirituel. Ce commerce avec le directeur est un des plus puissants moyens pour entretenir la ferveur (Cf. Summ, Reg. 41). Nous voyons encore ici quelle importance saint Ignace attache aux additions (*Dir.*, c. 7).

Septième et huitième Annotations.

Elles indiquent au directeur la conduite à tenir, quand le retraitant est dans la désolation.

1. — Il doit éviter la froideur, la dureté avec celui qu'il dirige, Il serait trop pénible à celui-ci de se voir abandonné par Dieu et par les hommes. Son état deviendrait pire, et quelle en serait la conséquence ? Un père n'agit pas ainsi, ni surtout une mère. Une mère se fait au moins montrer le doigt malade par son enfant, et pour le consoler elle souffle dessus. Dieu se conduit de même : il n'éteint pas la mèche encore fumante et ne brise pas le roseau plié. Le directeur doit penser à ce qu'il éprouverait lui-même en pareil cas. Tout ceux qui dirigent les âmes ont à profiter de cet avis.

2. — Nous avons dit ce que le directeur doit éviter ; disons ce qu'il doit faire. Il faut qu'il se montre bon, compatissant, aimable ; il faut qu'il ranime l'énergie du retraitant, en dissipant les nuages, rectifiant les erreurs, les exagérations, suggérant des motifs pour reprendre courage, lui découvrant les tromperies de l'ennemi pour le mettre en garde contre ses pièges. En effet, le mauvais esprit ne peut que tromper ; il est bien, comme le dit saint Ignace, l'ennemi de la nature humaine et ne peut souffrir de nous voir avancer dans la bonne voie. S'il ne parvient pas à nous faire insidieusement tomber dans le piège, il se contente de nous ravir, à tout le moins de troubler la joie que nous éprouvons au service de Dieu. Voilà ce qu'il faut dire au retraitant, et ensuite proposons-lui les moyens de recouvrer la consolation. Il doit s'y disposer lui-même. Ces moyens sont indiqués dans les règles sur le discernement des esprits (*Dir.*, c. 5, § 2 ; — c. 6). C'est une nouvelle recommandation de mettre en œuvre l'initiative et l'activité personnelles.

Neuvième et dixième Annotations.

Elles s'adressent au directeur des Exercices et mentionnent les règles du discernement des esprits qu'il doit appliquer suivant les divers états d'âmes du retraitant. On y voit la différence

entre les règles destinées à la première semaine et celles réservées pour la deuxième. Les premières conviennent mieux à la voie purgative, quand l'esprit du mal se montre à découvert et veut nous entraver dans le chemin du service de Dieu par des pièges grossiers. De leur nature, les règles de la première semaine sont plus faciles à saisir. Celles de la deuxième sont plus subtiles, et plutôt accommodées au temps où l'ennemi veut nous nuire sous prétexte de bien. En tous cas, le directeur doit toujours se régler sur la disposition du retraitant (Cf. R. P. Roothaan, not. 17).

Onzième Annotation.

Elle regarde le retraitant et traite du recueillement intérieur. Il doit le garder de telle sorte qu'il évite de s'arrêter à aucune pensée inutile, même relative aux choses spirituelles qui ont le plus d'attrait pour lui.

1. — Ne pas penser aux méditations futures, car il n'y a pas avantage, mais perte de temps et curiosité. L'attention de l'esprit, l'énergie de la volonté, seraient amoindries pour ce que nous avons à faire dans le moment présent. Ce serait perdre le certain pour l'incertain, laisser la proie pour l'ombre. Enfin le résultat de ces pensées inutiles serait peut-être l'ennui et la tentation (Cf. Not. 1ª, diei 1æ, hebd. 2æ).

2. — S'attacher à l'objet présent comme s'il n'y avait rien à espérer après, c'est assurer le résultat (*Dir.*, c. 3, § 2, 3, 4, 5). L'avertissement concerne le reste de la vie.

Le musicien, rêvant sur la musique de l'avenir, ne saurait devenir l'artiste de son temps.

Douzième et treizième Annotations.

Elles sont pour le retraitant. Elles l'arment contre le dégoût dans la méditation, contre la facilité à écourter le temps prescrit pour l'oraison. Trois points sont à remarquer :

1. — Saint Ignace fixe pour chaque méditation la durée d'une heure. Il préfère qu'on allonge ce temps plutôt qu'on ne le

raccourcisse. Pourquoi un temps déterminé ? Pour ne pas courir risque d'abréger, par inconstance ou par dégoût, les moments consacrés à l'oraison : ce temps ne doit pas varier suivant la disposition de l'instant présent. Faire autrement entraînerait loin dans cette mauvaise voie. Généralement, tout doit être ordonné, et c'est beaucoup faire que de s'en tenir à l'ordre prescrit. — Pourquoi la durée d'heure ? Parce qu'un mystère peut à peine dans cet espace être bien approfondi dans toutes ses parties, si l'on suit la méthode indiquée. De là notre pratique d'une heure quotidienne d'oraison ; et c'est pourquoi nous devrions éviter, autant que possible, de partager cette heure ; car alors la méditation ne suivrait pas son cours normal, et son résultat d'ordinaire ne serait pas sérieux.

2. — Il ne faut pas nous étonner, s'il nous est pénible de méditer une heure entière et si nous sommes tentés d'abréger ce temps. Il est utile de faire cette remarque, pour ne pas perdre courage, quand le dégoût se présente, et ne pas nous enorgueillir, quand nous n'éprouvons aucun ennui. Pour notre pauvre nature il est difficile de persévérer si longtemps dans la prière, et c'est un pur effet de la consolation d'en haut, si l'heure nous paraît courte. Dans la désolation elle nous semble interminable ; sainte Thérèse elle-même en avait fait l'expérience : « Souvent, dit-elle, je secouais mon sablier pour faire avancer l'heure. » — Si nous savons que cet ennui est un effet purement naturel, nous ne nous inquiétons pas. La pensée que nous avons rempli l'heure entière en dépit des difficultés est pour nous une consolation : c'est ce que veut saint Ignace. Nous avons là un moyen naturel sans doute, mais il nous rend forts contre l'ennemi, qui veut à tout prix nous détourner de la prière. Le démon sait que par elle nous évitons ses pièges ; il cherche donc à retrancher de cet Exercice, imitant les Juifs qui rognent les pièces d'or ; sous la lime il ne tombe qu'un peu de poussière, mais c'est de la poussière d'or. Tenons compte de cette leçon dans la vie pratique ; pour nulle cause, grande ou petite, ne retranchons rien sur le temps de l'oraison, n'omettons pas nos prières d'usage, et s'il nous semble qu'en priant nous offensons Dieu plutôt que nous l'honorons, croyons fermement que c'est une illusion. Si nous

prions mal, corrigeons-nous, et ne nous permettons pas de renoncer à la prière ou de l'abréger.

3. — Saint Ignace conseille un moyen infaillible, quand nous sommes sujets à cette tentation : c'est non seulement de ne pas abréger, mais d'ajouter quelque chose au temps prescrit. C'est la tactique de notre Saint, et il le dit expressément : *Is qui exercetur, ad agendum contra desolationem et ad tentationes vincendas, debet semper durare aliquantulum ultra horam completam.* Ne pas se contenter de résister à l'ennemi, mais lui courir sus et le terrasser ; ne pas attendre l'attaque, mais prendre l'offensive et transporter le combat sur le terrain de l'adversaire, voilà le moyen de devenir un héros dans la vie spirituelle. Autrement nous sommes pour l'esprit malin un objet de risée. Par l'agression, mais seulement par elle, nous lui devenons redoutables et abattons tout son courage. — Cette tactique guerrière revient souvent dans les Exercices (Cf. de Regno Christi : *agere contra ;* Reg. 8 ad temp. victum. — Nota ad Medit. de Binariis).

Quatorzième Annotation.

Elle fait deux recommandations au directeur des Exercices.

1. — Il doit étudier le caractère et la disposition du retraitant, et pour cela s'entretenir avec lui et se faire rendre compte de ce qui se passe dans son intérieur. L'avertissement est important pour les directeurs d'âmes, notamment dans la formation des Nôtres.

2. — Le directeur doit prévenir le retraitant de ne pas faire de vœu inconsidéré pendant le temps de la consolation. Le vœu et l'état religieux sont louables, en général ; mais, en particulier et pour chaque individu, il faut bien examiner s'ils conviennent au caractère, *subjectum,* et à l'état de la personne. Les caractères mobiles ou trop faciles à décider doivent surtout, dit saint Ignace, être mis en garde contre des vœux irréfléchis.

3. — Saint Ignace dit aussi en quel cas un vœu doit être estimé irréfléchi : Quand on ne considère pas si, passé le temps de la consolation, l'objet de ce vœu avec toutes ses conséquences

sera une aide ou bien un empêchement pour le salut. De la disposition où l'on était au moment de la consolation, on ne peut rien conclure pour le temps qui suivra : car alors il peut arriver que le vœu qu'on aura fait devienne une source d'inquiétude et un véritable obstacle au progrès. La même remarque s'applique, proportion gardée, aux résolutions prématurées, exagérées ou impraticables. Il faut prendre des résolutions, c'est certain ; quels fruits nous donnerait l'automne, si le printemps ne nous donnait abondance de fleurs ? Presque aucun ; car le vent en fait tomber le plus grand nombre, et beaucoup périssent avant la maturité. Les résolutions sont donc bonnes et nécessaires, mais il faut qu'elles soient toujours raisonnables, précises et pratiques, c'est-à-dire exécutables (*Dir.*, c. 5, § 2, 5, 6. — c. 8, § 3).

Quinzième Annotation

Elle regarde exclusivement le directeur.

1. — Il lui est recommandé de ne pas influencer le retraitant au sujet des vœux et de la vocation. Il doit se maintenir neutre, comme l'aiguille d'une balance, ne penchant ni d'un côté ni de l'autre. Cette recommandation convient surtout au temps des Exercices. En dehors de ce temps, on peut parler plus librement, mais toujours en gardant pour principe de ne vouloir déterminer personne à prononcer des vœux ou à s'engager dans un état de vie stable.

2. — Pourquoi cette réserve spéciale pendant les Exercices ? Par respect pour la divine Majesté. Dieu a déjà pris sa créature par la main, pour la former suivant sa sainte volonté ; il est convenable alors que l'homme se tienne respectueusement à l'écart. Agir d'une autre manière serait non seulement un manque d'égards, mais aussi une imprudence. Dieu seul, et non pas l'homme, dit justement saint Ignace, est le Créateur et le Seigneur ; il donne la vocation et les grâces, et connaît infiniment mieux que personne les circonstances dans lesquelles il peut s'ouvrir à sa créature et la disposer au genre de vie dans lequel elle doit le servir. — En dehors du temps des Exercices, quand le retraitant n'est plus aussi immédiatement sous l'action de

Dieu et qu'il est plus abandonné à lui-même, on peut et on doit lui prêter une plus forte assistance. — Si le retraitant demande lui-même aide et conseil pendant les Exercices, on peut également et on doit le conseiller, mais toujours avec la réserve ci-dessus indiquée. — Cette annotation contient un avis important pour les directeurs spirituels : ils ne doivent pas chercher à dominer ceux qu'ils dirigent, s'interposer comme de force entre Dieu et sa créature et vouloir agir par eux-mêmes sur les cœurs. Ils n'ont, dit saint Ignace, qu'une chose à faire, maintenir les âmes dans la disposition au dévouement envers Dieu, *ut anima devota sit et maneat,* aviser à ce qu'elle ne s'écarte ni à droite ni à gauche ; pour le reste, les laisser marcher. Un bon directeur est comme l'air qui nous environne : l'air entoure l'homme, mais il ne le charge ni ne l'incommode.

Seizième Annotation.

Elle regarde le retraitant. Saint Ignace signale ici un autre écueil contre lequel peut échouer et se perdre le bien recueilli par les Exercices : c'est une inclination déréglée vers quelque objet.

1. — Elle peut l'être de trois manières : l'objet peut déplaire à Dieu et nuire à nous-mêmes, c'est-à-dire qu'il est entaché de péché ; ou bien le désordre peut être dans le mobile qui nous détermine ; ou enfin le défaut est dans la manière dont nous poursuivons cet objet.

2. — Dans ce triple cas, il faut par la prière et d'autres bonnes œuvres, telles que les pénitences, obtenir de Dieu qu'il corrige par sa grâce ce dérèglement, qu'il veuille même bien nous inspirer une détermination contraire ou détruire en nous cette inclination. En un mot, nous ne devons avoir de repos qu'à l'instant où le bon plaisir et le service de Dieu seront le seul mobile de notre volonté. Ici encore nous voyons la touche du maître qui a écrit la 13e annotation et les applications pratiques du Fondement.

3. — Pourquoi faut-il agir ainsi? Afin d'être certains à n'en pas douter que nous suivons l'action et l'opération divine, hors

de laquelle notre détermination pourrait être inspirée par l'esprit malin ou la nature corrompue. Ici la certitude est plus que jamais nécessaire. Le manque d'indifférence est le plus grand ennemi de Dieu aussi bien que le nôtre; il concentre en lui-même toutes les forces de l'amour-propre et de l'esprit du mal (*Dir.*, c. 2, § 5).

Dix-septième Annotation.

Saint Ignace rappelle au directeur de la retraite la règle du juste milieu.

D'une part, il doit savoir ce qui se passe dans l'âme du retraitant, pour être en mesure de régler le cours des méditations et des instructions ; mais il suffit que cette connaissance soit générale. D'autre part, il ne doit pas chercher sans nécessité à pénétrer ses secrètes pensées, beaucoup moins à s'introduire dans sa conscience. Cette ingérence est du ressort de la confession ; il ne doit pas provoquer ces confidences sur les péchés et l'état de la conscience. Cette discrétion s'impose dans les rapports avec ceux auxquels on veut être utile; la confiance se donne et se reçoit, mais elle ne se commande pas (*Dir.*, c. 2. § 6 et 7).

Dix-huitième, dix-neuvième et vingtième Annotations.

Elles marquent au directeur à quelles personnes il doit donner les Exercices, et la manière de les leur donner. Saint Ignace veut qu'on tienne compte de l'âge, de la complexion (tempérament et santé), de la trempe de volonté, du caractère, et du degré d'intelligence de ceux qui veulent faire les Exercices.

D'après ces conditions, il divise les retraitants en quatre classes :

La première comprend ceux auxquels manquent l'intelligence et la portée d'esprit nécessaires pour atteindre un degré supérieur dans la vie spirituelle ; qui de plus n'auraient pas la volonté de faire mieux que régler leur conscience et leur vie dans les choses essentielles. A ces personnes on ne donnera que l'instruction sur le double examen, la confession et la communion, et les

trois manières de prier, sans aller plus loin. — Remarquons ici le grand cas que fait saint Ignace de ces trois moyens de la vie spirituelle. Aussi manquons-nous à notre devoir, si nous ne les enseignons pas à tout le monde. Qu'on remarque aussi combien saint Ignace insiste sur la réception fréquente et régulière des Sacrements.

La deuxième classe se compose de ceux dont la portée d'esprit ne fait pas concevoir de grandes espérances, mais qui sont capables de méditer. On leur donne la première semaine avec les instructions de la classe précédente. A cette catégorie appartiennent généralement ceux qui ont reçu de l'éducation.

La troisième classe comprend ceux qui promettent beaucoup, mais qui, retenus par leurs devoirs d'état, ne peuvent complètement se mettre en retraite. Ils font la méditation le matin et le soir ; le reste de la journée, ils sont obligés de vaquer à leurs occupations. On peut faire parcourir à ces personnes toute la série des Exercices.

A la quatrième classe enfin appartiennent ceux qui, outre une volonté bien décidée, *qui desiderant quantum possibile proficere,* apportent une intelligence capable de comprendre tout ce qui est du ressort de la vie spirituelle, et peuvent quitter leur demeure, interrompre leurs habitudes, leurs relations, leurs occupations, et s'adonner tout le jour aux Exercices. Pour ceux-là, saint Ignace tient particulièrement à la retraite complète et à la séparation absolue : *Eo plus proficiet quo magis se segregaverit ab omnibus.* — Il signale trois avantages qui en résultent : Le premier, c'est que nous avons un grand mérite devant Dieu, en nous séparant de tout par amour de son service : *ut serviat et laudet.* Le deuxième, c'est que nous sommes davantage maîtres de nos facultés naturelles, quand nous ne pensons et ne voulons qu'une seule chose. Le troisième est que nous trouvons Dieu plus sûrement. Zachée nous sert d'exemple : il a pris la peine de quitter sa maison, de faire quelques pas en dehors de la ville et de monter sur un arbre pour voir le Sauveur, quelle magnifique récompense n'a-t-il pas reçue !

— Nous avons dit ce que sont les annotations ; voici maintenant comme elles se présentent dans leur ordre logique :

Le directeur des Exercices apprend : 1° la nature des Exercices (Annot. 1) ; 2° la manière de les donner, c'est-à-dire « comment et à quelles personnes ».

Le « comment » comprend deux points : « ni trop, ni trop peu » ; ces deux points sont résumés dans les annotations 2, 6, 7, 8, 9, 10, 14, 15, 16, 17. — « A quelles personnes » ? La réponse est dans les annotations 18, 19, 20. Le Directoire, la consultation des bons directeurs et l'expérience nous offriront de plus amples secours.

Outre la juste idée des Exercices (Annot. 1), il faut exiger du retraitant quatre conditions : la séparation et le recueillement extérieur et intérieur (Annot. 11, 20) : c'est la condition *sine qua non...* ; — l'activité personnelle, l'exactitude à observer les additions et la répartition du temps (Annot. 2, 4, 6, 12) ; — la générosité (Annot. 5, 13, 16) ; — l'ouverture et la docilité (Annot. 6, 7, 8, 9, 10, 17. *Dir.*, c. 2).

— On peut faire des annotations un sujet d'instruction pour l'ouverture des Exercices, ou encore une méditation préparatoire, en exposant, par exemple, le but des Exercices, les moyens et les motifs pour les bien faire.

TITRE DES EXERCICES

Il donne d'abord la définition des Exercices d'après *leur but* ; ensuite, sous forme de parenthèse, il fait une remarque préliminaire.

1. — Saint Ignace intitule son livre : « EXERCICES SPIRITUELS, *afin que l'homme apprenne à se vaincre et ordonne sa vie, sans se laisser dominer par aucune inclination déréglée.* » Saint Ignace revient ici à la première annotation et définit avec clarté et précision la nature des Exercices : le but prochain, dit-il, est d'apprendre à se vaincre soi-même pour parvenir à un état de vie bien réglé. Or cet état consiste dans une telle possession de soi-même que, dans toute sa conduite, dans toutes ses démarches, on ne se laisse point déterminer par des inclinations déréglées, mais uniquement par la raison, la conscience et la foi. En effet,

le bon ordre exige que l'homme tienne ses inclinations soumises à la raison, et la raison soumise à Dieu ! — Ainsi nous voyons avec évidence en quoi consiste essentiellement la victoire sur nous-mêmes. Elle n'a pas pour but de supprimer ni d'altérer ce qu'il y a de bon dans notre nature ; mais elle nous donne l'empire sur le mal et le désordre, et par là nous fait mener une vie telle que le demande notre dignité d'hommes et de Chrétiens. — Nous voyons de plus comment cet empire sur nous-mêmes doit être le but immédiat de tous les Exercices spirituels et en général de tout l'Ascétisme, qu'il s'agisse de notre propre conduite ou de celle des autres (1). A cette seule condition nous ferons une œuvre d'un mérite réel et solide. Comment les Exercices l'opèrent-ils, nous l'avons vu dans la première annotation.

2. — La remarque préliminaire, *Præambulum,* avertit tout bon Chrétien qu'il doit être disposé à interpréter plutôt en bien qu'en mal toute proposition émise par le prochain. Si on ne peut le faire en prenant le sens littéral, il faut s'informer du sens que l'auteur donne à ses expressions ; si ce sens contient quelque chose d'erroné, on doit soi-même, en toute charité, chercher à instruire son frère ; si l'on ne réussit pas, il faut employer d'autres moyens convenables pour redresser son esprit et le délivrer de toute erreur. — On se demandera pourquoi mettre cette préface aux Exercices? La cause en est probablement dans les persécutions, suscitées contre le livre de saint Ignace, dans les préjugés, les interprétations fausses, les accusations d'hérésie dont il fut l'objet à son apparition. Le Saint leur oppose simplement cette règle de prudence, de charité et de justice. Les expressions *ut magis se juvet* font croire que telle était son intention : il est certain que l'absence de prévention est déjà un moyen utile et même nécessaire pour entreprendre les Exercices sous la conduite d'un directeur. Abstraction faite de cette remarque, cette petite préface contient une règle importante et générale, propre à faire éviter bien des désaccords. Souvent la simple demande « Qu'entendez-vous par ces paroles ? » donne lieu à une explication qui réconcilie les esprits.

(1) Cf. ce que dit sainte Thérèse, dans *sa vie écrite par elle-même*, de la manière dont le P. Alvarez la dirigeait (chap. 24 et 26).

PREMIÈRE SEMAINE

1. — Le but de la première semaine est, avant tout, la considération sérieuse et l'intelligence du but suprême, de la fin dernière de notre vie, pour nous faire reconnaître notre éloignement de ce terme, et la nécessité d'y revenir par la pénitence et l'amendement.

2. — Cette semaine se divise en deux sections : La première est toute positive, et consiste à faire considérer la fin dernière et à en graver fortement la pensée dans notre esprit. La seconde est en partie négative, en partie positive : elle détruit le péché par la pénitence, et elle ramène ainsi l'homme vers sa fin (*Dir.*, c. 11).

But et Fin.

1. — Signification et importance du Fondement : Le but et la fin de notre vie sont appelés par saint Ignace *Principium et Fundamentum*. Ces expressions renferment toute la signification et montrent toute l'importance du sujet. En théorie comme en pratique, c'est la première, la plus sérieuse vérité, le point culminant et immuable dans la vie spirituelle.

Le but, la fin, sont appelés « *Principium*, le principe », la vérité dominante dans la science du salut. Tout dérive de cette vérité, tout s'y ramène, tout est décidé par elle. Les exigences les plus hautes de la vie spirituelle et de la sainteté même n'en sont que des conséquences logiques, se déduisant de cette vérité que nous sommes les créatures de Dieu. Aussi, à chaque question importante qui se présente, c'est à ce Principe que saint Ignace revient invariablement (Cf. *de Regno Christi ; de duobus Vexillis ; de Binariis,* prélude 3 ; *de tribus Classibus ;* reg. *de Electione,* et même à la fin du Fondement) ; partout le motif déterminant est « la louange et le service de Dieu ». — C'est un *Principe,* comme les premiers principes des connaissances : il

est évident par lui-même, et pour tout homme raisonnable il n'a pas besoin d'être démontré ; tout au plus pourrait-on l'expliquer par les contraires, *ex absurdis*... C'est pourquoi saint Ignace n'en fait pas un sujet de méditation, mais de simple considération, Exercice de l'intelligence qui tient le milieu entre la méditation et l'examen de conscience. Le regard de l'intelligence se repose sur une vérité évidente, et l'esprit alors est éclairé et pénétré d'une lumière qui présente cette vérité, sous une forme pratique, à la volonté. A cette clarté nous considérons notre vie et la vie du monde. Il n'est pas besoin ici d'applications en détails (P. Roothaan, *Expl. fundamenti*, alin. 2). Rien n'empêche toutefois de faire de cet Exercice le sujet d'une méditation ordinaire. On peut même le conseiller aux retraitants qui ont besoin d'être instruits à fond, et dans les Missions il ne faut pas l'omettre. — C'est un *Principe :* par conséquent il doit être gravé profondément dans notre esprit et n'être jamais oublié.

Le but, la fin, sont aussi appelés « *Fundamentum,* le Fondement », à cause de leur lien avec la vie pratique. C'est la vérité la plus nécessaire, l'unique base, large et solide, sur laquelle doit s'édifier notre vie : ses intentions, ses résolutions, ses actions, l'exercice des vertus et des bonnes œuvres. Ce qui est bâti sur ce fondement reste pour l'éternité ; le reste est sujet à la ruine.

2. — Développement et enchaînement des idées dans le Fondement : Il contient la fin de l'homme et la fin des créatures ; la fin des créatures est à la fin de l'homme ce que le moyen est à la fin.

A. — Saint Ignace déduit *la fin* de l'homme de *sa nature* et *sa nature* simplement de *son origine* ou *de son principe. Homo creatus est ;* voici donc *l'origine* de l'homme : *Dieu ;* et voilà ce qu'est l'homme selon *sa nature : il est créé, il est créature de Dieu ;* d'où il résulte que *sa fin* est de se regarder et de se comporter toujours comme *créature de Dieu.* — La fin de l'homme est double, *prochaine* et *dernière :* nous sommes créés pour servir Dieu d'abord, et ensuite par ce moyen pour sauver notre âme. — « Créatures de Dieu originellement et essentiellement », nous dépendons de Dieu et nous lui appartenons abso-

lument ; nous devons donc vivre comme des « créatures de Dieu » dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique : Dieu, qui est la Loi de notre vie physique, doit donc être aussi la Règle de notre conduite morale. — Or ce que nous devons à Dieu se résume en trois mots : *laudare, revereri, servire :* triple relation de l'homme avec Dieu qui forme ce que nous appelons « la Religion ». En *louant* Dieu, nous le reconnaissons comme le Bien suprême et infini, et aussi comme notre Créateur. Le *respect* comprend le culte intérieur et extérieur de la Divinité : cette vénération suit immédiatement la reconnaissance de ce que nous sommes par rapport à Dieu. Le *service* de Dieu est la soumission de notre volonté à sa volonté, manifestée soit par le Décalogue et les devoirs d'état, soit par les événements résultant de la permission divine. Tel est l'ensemble de nos devoirs envers Dieu ; y manque-t-il une seule partie, ce n'est plus la Religion.

La fin dernière est appelée : le salut de l'âme. Le salut de l'âme consiste à atteindre la félicité pour laquelle Dieu nous a créés ; mais cette félicité est surnaturelle, c'est le ciel. — Pourquoi saint Ignace ne parle-t-il pas de la glorification de Dieu, fin dernière de tous les êtres créés ? C'est qu'elle résulte de ces deux choses, du service de Dieu et de la béatitude de l'homme. L'homme, atteignant ce double but, glorifie Dieu comme Dieu veut être glorifié.

B. — Dans le développement de la fin des créatures, nous avons à considérer : leur origine, — leur fin et la manière dont elles l'atteignent, — les règles de leur usage, — et les conditions de leur bon usage...

Les créatures ne peuvent être regardées que comme de purs moyens et on ne peut les employer qu'à ce titre : il faut les choisir ou les laisser suivant qu'elles servent ou non à nous avancer vers le but, *tantum quantum :* telles sont les règles de leur usage.

Leur bon usage n'est pas possible sans deux conditions : 1° l'indifférence à leur égard ; 2° la résolution de choisir celles qui conduisent le mieux à notre fin.

a. — L'indifférence elle-même peut être *essentielle* ou *acci-*

dentelle, indifférence de volonté ou indifférence d'inclination. L'indifférence *essentielle* est la disposition constante de la volonté, faisant que, dans l'usage des créatures, nous ne nous déterminons point par l'attrait ou l'aversion, même dans le cas où nous serions inclinés effectivement vers ou contre ; mais nous restons neutres, sans pencher d'un côté ni d'un autre ; nous suspendons notre choix, jusqu'à ce que nous ayons atteint ce parfait équilibre de la volonté (1). Tel est bien le sens des paroles de saint Ignace : *ut non velimus, ex parte nostra, — in quantum permissum est arbitrio nostro, — facere nos indifferentes*, etc. Cette indifférence doit donc résulter d'un acte de notre volonté libre. — En second lieu, ce sens est confirmé par les passages parallèles où il est question de l'indifférence : l'annot. 16e ; — le deuxième Degré d'humilité, où l'indifférence est étroitement unie à l'abstention du péché véniel, abstention qui n'est possible que par l'indifférence : — enfin les règles de l'élection (2m Punct. 1i modi).

L'indifférence *accidentelle* ne consiste pas à éprouver ou non les effets de la sensibilité, l'inclination ou la répugnance, mais à en modérer le dérèglement, de telle sorte qu'elles ne nous soient point un obstacle dans le choix et l'usage des moyens. La sensibilité n'est pas en notre pouvoir comme la volonté ; il suffit donc de parvenir à ne pas tenir compte des impressions, à ne pas faire de différence dans l'appréciation des créatures comme moyens. Si nous sommes sérieux, nous le pouvons et le devons. Les motifs ne nous manquent pas ; l'essentiel est dans les efforts généreux et dans la volonté d'en faire.

Il importe de distinguer entre l'indifférence de la volonté et celle de la sensibilité ; autrement nous pourrions, sous prétexte d'indifférence, nous proposer un degré de perfection qui nous

(1) Saint Ignace compare ailleurs la disposition de la volonté à l'aiguille d'une balance, ne se mouvant ni à droite ni à gauche : voilà l'indifférence de la volonté (Prim. mod. elect. 2m punctum). — Le R. P. Roothaan explique la nature de l'indifférence (explan. fundam. IV. Concl. pract. alin. 2) par la réponse que ferait tout homme raisonnable à cette question : « Qu'aimez-vous le mieux, une vie courte ou une vie longue ? » Il répondrait : « Je ne sais pas, l'une comme l'autre étant capable de nuire ou de servir à mon salut ; je ne choisis donc pas. »

épouvante et nous réduirait presque au désespoir. Celle dont nous parlons est à la portée de tout homme de bonne volonté.

b. — Il n'importe pas moins de remplir la seconde condition, pour faire bon usage des créatures, suivant ces paroles de saint Ignace : *Unice desiderando et eligendo ea quæ magis conducunt ad finem* (1).

En effet, cette détermination est la seule manière de pratiquer le *tantum quantum*, établi précédemment comme règle invariable pour le bon usage des créatures. Cette condition n'a donc rien de nouveau ; elle est seulement présentée ici comme un moyen et une raison très positifs, et ses conséquences influeront puissamment sur toute la suite des Exercices. Quand nous mettons les créatures en présence de notre fin, que nous jugeons de leur aptitude plus ou moins grande pour nous la faire atteindre, alors nous ne pouvons rester indifférents à leur endroit : il faut les choisir ou les laisser, les vouloir plus ou moins, suivant qu'elles nous sont des moyens plus ou moins bons. Aussi est-il dit à l'occasion du deuxième Degré d'humilité : « S'il y a en cela égal honneur de Dieu. » Quand, par l'indifférence, nous considérons les créatures en elles-mêmes, sans relation avec leur fin, nous ne choisissons pas d'en faire usage en vue de ce qu'elles ont d'attrayant ou de repoussant : nous nous tenons neutres et passifs ; mais, après, nous arrêtons notre choix à celles qui sont des moyens meilleurs, et même les meilleurs pour notre fin. C'est ainsi que la vérité du Fondement nous conduit à sa dernière conclusion.

Et cette conclusion positive, il faut nécessairement y arriver et s'y établir tout d'abord ou bien interrompre les Exercices ; car sans cela on n'en tirerait aucun fruit agréable à la Majesté divine. Il faut donc travailler sérieusement et sans prendre de repos jusqu'à se fixer dans cette résolution. Au reste il ne faut pas se fatiguer à voir avec une parfaite évidence quels sont en particulier les meilleurs moyens ; il suffit de savoir qu'ils sont ceux qui nous conduisent plus sûrement, plus rapidement et

(1) Il est regrettable que la version vulgate ait omis les mots *unice, magis*. Par contre, son tour de phrase est plus expressif.

plus parfaitement au but, et d'avoir la volonté générale de les employer. Plus tard, ces meilleurs moyens se révéleront eux-mêmes bien clairement, quand nous méditerons le Règne, les deux Étendards, les trois Classes, et surtout les trois Degrés d'humilité. Trop de recherche serait inutile et nuisible ; la résolution générale suffit ; mais, quand il s'agit d'une fin si sublime et dont l'obtention dépend entièrement de la grâce de Dieu et de nos propres efforts, on conçoit qu'elle est absolument indispensable. Nous reviendrons à cette conclusion dans les méditations des trois Classes et des trois Degrés d'humilité.

Ce dernier point du Fondement forme, on peut le dire, la base sur laquelle repose le reste des Exercices ; les Méditations les plus importantes qui vont suivre ne seront qu'un développement de la vérité, renfermée dans ce dernier point : tout y est contenu comme en germe. De cet endroit l'on voit se dérouler le plan parfaitement logique du livre de saint Ignace. Cette méditation est « le Principe et le Fondement » de tous les Exercices : toutes les séries complètes des demandes de Dieu à l'homme et des réponses généreuses de l'homme à Dieu sont renfermées dans le cadre de la méditation fondamentale ; les Exercices suivants ne feront que fournir de nouveaux motifs pour déterminer et pour confirmer encore davantage nos généreuses réponses, nos *meilleures* résolutions : « *ea quæ* magis *conducunt ad finem.* »

Ainsi la méditation fondamentale est un enchaînement de vérités dont on ne peut assez admirer la simplicité, la force, la grandeur et la majesté. C'est le plus parfait abrégé de la philosophie naturelle et de la philosophie chrétienne. Elle donne la réponse la plus complète sur la science de l'homme et du monde ; elle révèle le mystère de la création, l'harmonie de toutes choses dans le plan divin. C'est ce plan que retrace saint Paul en trois mots : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

EXAMEN DE CONSCIENCE

1. — L'examen de conscience est un Exercice essentiel de la vie spirituelle : il a pour but de nous faire découvrir et redresser ce qui est défectueux dans notre conduite.

2. — Son importance se reconnaît à la place qu'il occupe ici : à savoir, au début de la première semaine et après le Fondement ; de plus, à l'insistance avec laquelle saint Ignace le recommande à tous sans exception (18e et 19e Annot.). — Le Saint exige qu'il soit pratiqué avec le plus grand soin (Voir plus loin ce qu'il dit de l'examen particulier et des additions). Lui-même s'y est appliqué avec une extrême diligence pendant toute sa vie. — Le but, *ad purgandum... et confitendum...*, fait voir qu'il est un moyen principal de pratiquer la pénitence, de se purifier du péché, de dompter ses passions : il est à la vie spirituelle ce que le plumeau est aux meubles, le cordeau aux parterres d'un jardin, le contrôle et le bilan aux livres de compte ; enfin c'est le modérateur de tous les Exercices spirituels. — L'examen de conscience est une prière en action, qui, sauf l'accusation et l'absolution, renferme tous les actes essentiels au Sacrement de pénitence. — Les règles de notre Institut insistent sur son importance et son efficacité (P. 3. c. I, § 11, et P. 4. c. IV, § 3, 4). — Enfin l'expérience démontre que la pratique défectueuse de l'examen est la cause de notre peu de progrès dans la vertu (*Dir.*, c. 13).

Saint Ignace distingue deux sortes d'examens : l'examen particulier et l'examen général.

Examen particulier.

1. — Ce qui vient d'être dit sur l'importance de l'examen de conscience s'applique spécialement à l'examen particulier. Ajoutons que ce dernier Exercice est propre à la Compagnie, que saint Ignace en est l'auteur, qu'il en a tracé la méthode et propagé l'usage.

2. — Cet examen consiste essentiellement en ce qu'il se fait

sur une matière unique, qui est soit un défaut particulier qu'il faut vaincre, soit une vertu déterminée qu'il faut acquérir. Ainsi nous pouvons faire l'examen particulier dans un sens négatif ou dans un sens positif sur un seul et même objet, suivant que nous nous y proposerons ou de retrancher des fautes ou de produire des actes de vertu, relatifs à cet objet. Cette distinction est utile dans la pratique; elle nous permet de varier le mode d'examen, quand le temps a refroidi notre zèle, et de faire cet Exercice avec plus de goût et d'attrait. En général, nous notons plus volontiers les actes de vertu que les fautes, et le fruit est aussi grand, sinon même plus grand. Il est clair qu'on ne peut avancer dans une vertu sans diminuer les fautes contraires, tandis qu'en s'appliquant seulement à retrancher celles-ci, on ne travaille que d'une manière négative, et ainsi, par ce seul moyen, on n'arrive jamais à une vertu parfaite ni à un degré élevé de perfection. Il faut conseiller la manière positive, quand on n'a plus que rarement des fautes à marquer, ou que l'occasion de commettre ces fautes se présente peu souvent ; car alors l'attention et le zèle se ralentissent, et l'Exercice de l'examen particulier ne se fait plus d'une façon sérieuse.

Le petit livre des Exercices donne avec grand détail la manière de le faire dans trois temps déterminés ; il ajoute les additions dont l'usage fera obtenir le fruit désiré.

3. — Mais l'examen particulier a aussi ses difficultés. La première est dans le choix du sujet, c'est-à-dire du défaut ou de la vertu sur lesquels nous aurons à faire l'examen. Pour les défauts à corriger, le R. P. Roothaan (N° 1) marque les degrés que nous devons suivre : d'abord, *peccata,* les péchés volontaires, soit graves, soit légers, sciemment commis, contre la protestation de la conscience; ensuite, *offensiones,* qui ne sont pas complètement délibérées : imprudences dans les discours, les regards, les actions ; enfin, *negligentiæ,* les imperfections dans la pratique des vertus : défaut d'intention pure, ou d'intention actuelle... — Le premier sujet de l'examen particulier doit donc être le péché volontaire. Toute âme qui s'adonne à la vie spirituelle l'évitera ; c'est le premier pas dans la voie de la perfection. — Il faut faire ici la distinction entre les fautes extérieures

et les fautes intérieures. Les premières nuisent au prochain ou à la communauté ; elles doivent être tout d'abord l'objet de l'examen particulier ; ensuite viendront les défauts intérieurs, quand même ils auraient plus de gravité. Mais ce serait un abus de s'occuper longtemps des défauts extérieurs ; avec de la bonne volonté, quelques jours doivent suffire : ainsi disparaîtront promptement les fautes contre le silence, l'exactitude, etc. — Parmi les défauts intérieurs, l'objet le plus sérieux de l'examen est le défaut dominant, puisque c'est le plus enraciné, et qu'il pénètre en quelque sorte tout l'être et toutes les actions : c'est donc lui qui présente l'obstacle le plus difficile à vaincre. Une fois enlevé, il laisse régner dans l'âme l'ordre et la tranquillité. Mais comment reconnaître le défaut dominant ? En observant les fautes que nous déclarons dans la confession, et celles que nous commettons plus souvent ; ce sera même, quelquefois, en faisant réflexion sur nos bonnes qualités, car elles-mêmes ont ordinairement leur revers : la douceur est souvent accompagnée de faiblesse, de paresse et de timidité ; la force, de dureté, d'orgueil et d'obstination. Un autre moyen de reconnaître le défaut dominant, c'est d'observer quelles choses nous faisons avec prédilection, quelles autres nous surprennent, nous troublent, nous surexcitent, ou même servent à effacer l'impression de nos désagréments. Enfin nous avons la ressource de recourir aux conseils du Père spirituel ou de ceux qui vivent avec nous. — Si le choix d'une matière d'examen doit porter sur une vertu spéciale, que ce soit une vertu pratique, c'est-à-dire nécessaire soit à cause de notre besoin personnel, soit pour remplir les devoirs de notre état, et capable de faire de nous des hommes utiles ; que ce soit aussi une vertu solide, essentielle à la vie intérieure, que les difficultés ne pourront ébranler, que le temps ne pourra affaiblir ; enfin une vertu parfaite, nous élevant à un haut degré de perfection, nous rapprochant de Dieu et faisant de nous un instrument docile entre ses mains. En un mot, que l'examen particulier ait un objet sérieux, élevé, donnant un vrai caractère à notre vie spirituelle. — Comme dernier avis, disons qu'il faut toujours diriger l'examen particulier du côté où le danger actuel est le plus pressant : le soldat, dans un engagement, pare le

coup dans la direction où il se voit menacé. C'est la conduite qu'il nous faut tenir dans le combat spirituel.

Une autre difficulté de l'examen particulier résulte de la durée des efforts et de la diligence, nécessaires au succès. Si l'on suit la méthode de saint Ignace, cet examen nous tiendra en haleine la journée entière, et il n'en peut être autrement. Le matin, il faut s'armer de résolution ; au milieu et à la fin de la journée, il faut examiner comme on a tenu sa résolution et renouveler le ferme propos. Pendant tout le jour, il faut, aussitôt qu'on a failli, réparer sa faute, et, pour ne pas y manquer, se rappeler sa résolution, en répétant les actes de l'examen particulier, du bon propos, de la demande, etc... ; sans ces précautions, on oublie tout et l'on retombe à la première occasion. Nous l'avons fait remarquer, il est moins utile de diriger notre examen sur une faute à éviter seulement une ou quelques fois dans la journée, que de s'exercer à des actes positifs, s'étendant à la journée entière et tenant toujours notre esprit en éveil : sans cela l'examen a peu d'efficacité pour nous avancer dans la vie spirituelle. Deux fois le jour, il faut marquer nos victoires ou nos défaites sur notre feuille d'examen particulier : cette précaution n'est pas tant pour vérifier exactement leur nombre que pour ne pas perdre de vue l'examen particulier, et pour nous en graver fortement l'objet dans l'esprit : la négligence dans l'observation de ce point engendre peu à peu l'oubli, le laisser-aller. — Quelle excuse pourrions-nous apporter ? Sommes-nous déjà des Saints? Saint Ignace, la veille même de sa mort, avait noté son examen particulier, et le soin qu'il recommande de comparer jour avec jour, semaine avec semaine, mois avec mois, nous dit assez sa pensée à ce sujet. Serait-ce la liberté, la grandeur d'esprit? Non ; la plupart du temps, c'est la paresse, la tiédeur, le manque d'énergie et de persévérance ; on redoute la peine, on se sent humilié. Ne plus marquer est ordinairement un signe de défaillance dans la vie spirituelle, et le démon de la tiédeur repose avec plaisir sur le petit livret auquel nous ne touchons plus. Après l'examen et l'acte de contrition, on s'impose une légère pénitence : ce qui nous aide à nous corriger et nous met en garde pour l'avenir.

4. — Cet examen particulier, fidèlement fait, est d'une merveilleuse efficacité. En voici les raisons : 1° Il divise les ennemis et concentre toutes nos forces sur un point déterminé. 2° Il attaque par la racine les vices et les dérèglements. 3° Il est en action le jour entier et emploie toutes les énergies de l'âme. Dans ces conditions le succès est infaillible. — « Il n'y a que les âmes parfaites, dit un de nos meilleurs maîtres de la vie spirituelle, qui pourraient se passer de faire l'examen sur un point particulier, parce qu'habituées à veiller avec un soin égal sur toute leur conduite, elles font pour ainsi dire un examen particulier sur toutes leurs actions. » — « Mais, pourrait-on objecter, comment se fait-il que, pratiquant cet examen, je commets plus de fautes qu'auparavant contre l'objet même de cet examen ? Je réponds qu'en réalité vous ne faites pas plus de fautes ; seulement vous les remarquez davantage. » — « Mais, tandis que je travaille d'un côté, tout est en désordre de l'autre? Rassurez-vous ; tandis que vous travaillez sérieusement d'un côté pour la gloire de Dieu, Dieu est content, et il arrivera enfin que le vieil homme sera attaqué, ébranlé, terrassé par l'examen particulier, et il finira par se rendre. » — « Mais il arrivera un jour où je me relâcherai dans cet examen ? Ce n'est pas une raison pour l'abandonner, mais au contraire pour vous y remettre toujours avec plus de ferveur. » — Ne nous étonnons pas de nos défaillances et de nos inconstances. Il nous faut une énergie presque surhumaine pour faire longtemps avec zèle l'examen particulier, preuve évidente de son importance et de sa nécessité. Du reste, le compte ordinaire de conscience peut et doit ici nous prêter secours ; un des points principaux de cette ouverture est de s'expliquer sur l'examen particulier : si on le fait, sur quoi, avec quel profit, si l'on marque fidèlement sur le livret. De cette manière, le compte de conscience devient le régulateur de la vie spirituelle.

Examen général.

1. — L'examen général diffère de l'examen particulier en ce qu'il ne se fait pas seulement sur un point, mais sur toutes les

actions de la demi-journée ou de la journée entière. Saint Ignace nous en propose d'abord le but, puis l'objet, enfin la manière de le faire avec fruit.

2. — Outre la purification du cœur et la préparation à la confession, indiquées comme but prochain, *ad purgandum... et confitendum*, cet Exercice a l'avantage important de nous renouveler dans le recueillement. Nous y faisons ce que le voyageur fait de temps en temps : nous jetons un regard en arrière et en avant sur la route pour nous orienter, en nous demandant où nous en sommes et en nous rappelant où nous allons.

3. — C'est ce que l'on fait dans l'examen général, qui contient deux parties : la première regarde le passé, la seconde, l'avenir ; le tout comprend cinq points. Pour le passé, c'est l'action de grâces, la recherche des fautes commises et le repentir. Pour l'avenir, c'est le ferme propos et la demande du secours divin. Aussi la première partie est plutôt négative, et la seconde, positive.

A. — L'action de grâces doit être faite de tout notre cœur : nous recevons tant de faveurs de Dieu que nous devrions être toujours prosternés pour le remercier ; au moins faisons-le deux fois par jour ; rendons-lui grâces non seulement pour nous, mais pour tous les hommes, spécialement pour ceux qui ne lui rendent jamais ce devoir.

La recherche des fautes ne doit pas prendre beaucoup de temps. Quand on s'est acquitté de l'examen particulier, on passe à l'examen général des pensées, des paroles, des actions pendant la partie du jour qui vient de s'écouler. Nous pourrions avec utilité ajouter au livret, consacré à l'examen particulier, une courte liste de nos fautes habituelles, et alors la parcourir. En tout cas, cette recherche doit prendre peu de temps. Il faut en consacrer davantage au repentir et aux actes positifs de l'examen. Pour essuyer un meuble, on ne perd pas son temps à saisir tous les grains de poussière ; d'un seul coup on enlève le tout à la fois : c'est ce que nous faisons par un vrai repentir et un ferme propos. Il faut s'appliquer à produire en soi le parfait repentir (quelle valeur n'a pas un acte de contrition parfaite !), se renouveler dans la haine et l'horreur de tout ce qui déplaît à Dieu, en se proposant les plus puissants motifs de contrition.

La conséquence infaillible de cet Exercice, renouvelé deux fois par jour, est de nous inspirer la haine du péché et de nous éloigner de plus en plus de la rechute dans les fautes volontaires. Le but est de mettre et de maintenir notre conscience dans un état exempt de péché, dans un juste milieu entre l'anxiété et la dissipation.

B. — La seconde partie, qui est positive, consiste avant tout dans le bon propos. La résolution doit être ferme, énergique, s'étendant aussi à l'examen particulier. Il faut prendre les dispositions pour prévenir les occasions où l'on a coutume de faiblir.

Si le temps de notre examen n'est pas encore écoulé, renouvelons notre intention pour le reste du jour et offrons tout à Dieu. C'est ordonner sa journée, que de se poser alors ces questions : qu'ai-je maintenant à faire? pour qui et comment le faire?

Nous terminons pas la prière; nous la faisons pour nous-mêmes et pour tous les hommes, pour les agonisants, pour ceux qui sont en danger corporel ou spirituel, pour l'heureux succès de toutes les bonnes œuvres. A chaque heure et partout il y a en jeu des intérêts d'où dépendent l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Recommandons tout à Dieu : *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni.*

Cette seconde partie de l'examen est aussi importante que la première. Il est certain que si nous ne retirons pas de cet Exercice le fruit convenable, c'est que nous donnons trop de temps à la première partie, en vaquant à une recherche trop minutieuse des fautes et en nous contentant d'un acte de contrition court et superficiel. Il s'agit non seulement de détruire, mais aussi d'édifier, non seulement de payer des dettes, mais aussi de faire du profit et de prendre force pour l'avenir. Ce travail de nature positive nous empêchera de tomber dans l'ennui et la langueur. Pour remédier à la tiédeur, on peut formuler de bouche et lentement les différents actes : ce qui ne causera pas de fatigue, l'Exercice ne devant pas durer longtemps.

4. — Dans la méthode qui sert à l'examen des pensées, des paroles et des actions, nous trouvons plusieurs instructions fort utiles pour la vie spirituelle.

a. — Pour l'examen des pensées, saint Ignace fait d'abord

remarquer que nos pensées peuvent venir de trois sources : de nous, de l'esprit mauvais ou du bon esprit. Cette remarque importe beaucoup pour la connaissance de nous-mêmes et pour notre tranquillité. Quelques personnes attribuent tout à elles-mêmes, d'autres à une action étrangère, au bon ou au mauvais esprit. Il faut faire attention à cette triple origine et distinguer l'une de l'autre. Nous éviterons ainsi de tomber dans la crainte et le découragement, comme si tout ce qui se passe en nous, était notre propre ouvrage. D'autre part, nous serons sur nos gardes, sachant que nous avons affaire non seulement à nous-mêmes, mais aussi à l'esprit malin.

Saint Ignace montre comment l'on peut ou bien tirer du mérite des mauvaises pensées qui surviennent, ou bien pécher alors légèrement ou pécher gravement.

La résistance à une mauvaise pensée ne consiste pas en ce que cette pensée se retire complètement, en ce qu'elle soit et demeure vaincue, *ut victa maneat*, mais en ce que nous résistions, ne l'admettant pas volontairement, et faisant des actes contraires aussi souvent qu'elle se représente : l'on écarte de même les mouches importunes, jusqu'à ce qu'elles disparaissent. De cette manière nous augmentons notre mérite. Ainsi considérées, les tentations sont de vrais moyens de progrès, ménagés par Dieu, des occasions de lui montrer notre fidélité et d'acquérir des mérites ; en réalité, combien d'actes méritoires nous n'aurions pas à notre compte, si nous n'y avions pas été amenés par les tentations ! Voilà la vraie manière d'envisager ces épreuves. — S'il y a une malice grave dans la pensée, le péché ne sera que véniel, quand il y a eu manque de complète connaissance ou de libre volonté. Aussi longtemps que ma conscience ne me montre pas la pensée ou le désir comme mauvais, dont je dois m'éloigner comme d'une faute, je ne pèche pas : il faut donc, pour être responsable, prêter l'oreille à la voix de la conscience. Quand saint Ignace dit : « On pèche véniellement si, la pensée gravement mauvaise s'offrant à l'esprit, on s'y arrête un peu, ou on y prend un léger plaisir », il ne faut pas l'entendre d'un consentement pleinement délibéré, mais d'une plus ou moins grande négligence à repousser cette pensée.

C'est ainsi qu'il faut expliquer ce passage des Exercices qui a été si souvent attaqué (Voir Suarez, *de Relig.* S. J. l. 9, c. 5, n. 13). La tentation passée, si nous ne voyons pas clairement que nous avons gravement péché, il ne faut pas nous tourmenter l'esprit, mais passer outre, abandonnant tout à la miséricorde divine. Il ne sert à rien de réfléchir plus longtemps. Dans le domaine de la morale, rien ne peut se mesurer avec l'exactitude mathématique, nous ne pouvons avoir la même certitude que dans les choses de foi. Dieu ne veut pas que nous ayons la pleine lumière, afin que nous restions dans l'humilité et mettions notre confiance en lui.

Le péché d'action, dit saint Ignace, est plus grave que le péché de pensée ou de désir, à cause de différentes circonstances : la durée du péché est plus longue, l'intensité de la volonté, plus grande, enfin il en résulte souvent un dommage pour le prochain ou la personne qui a été complice.

b. — Dans l'examen sur les paroles, notre bienheureux Père fait la distinction très pratique de trois sortes de paroles coupables : le jurement, les paroles inutiles et la calomnie ou la médisance. — Quand il s'agit d'un serment licite, les personnes imparfaites feront mieux de jurer par Dieu que par les créatures ; car, en jurant par celles-ci, elles sont plus en danger de perdre le respect dû à Dieu. Au contraire, les personnes parfaites peuvent plus facilement obtenir de jurer par les créatures, parce qu'elles sont les seules habituées à voir Dieu présent dans les créatures par son essence et sa puissance. — Pour les paroles inutiles, saint Ignace fait remarquer qu'elles sont telles plutôt par l'intention de celui qui les profère que par elles-mêmes. Toute parole doit être utile ou à nous-mêmes ou à Dieu ou au prochain, d'une utilité matérielle ou spirituelle. — Dans deux cas seulement, il est permis de parler des péchés du prochain : premièrement, quand la faute est publique ou dommageable pour le prochain ; secondement, quand on espère qu'en la dévoilant on contribuera à l'amendement du coupable. Hors de là, il y a péché grave ou léger, ou bien une simple imperfection, selon que la chose révélée est un péché mortel ou véniel (causant un dommage sérieux ou non), ou bien un simple défaut.

c. — Pour les actions, on doit s'examiner sur les commandements de Dieu, ceux de l'Église et des Supérieurs ecclésiastiques. Il faut bien recommander de s'examiner sur les commandements de Dieu : d'abord, parce qu'ils contiennent tous nos devoirs ; ensuite, parce que leur ordre déterminé nous aide à faire l'accusation sacramentelle de nos fautes sans rien oublier ; enfin, parce qu'ainsi ces commandements et ce qu'ils renferment se gravent plus profondément dans notre esprit : nous apprenons à mieux connaître ce qui fait l'essence du péché, en tant qu'il est une transgression des préceptes divins. Nous voyons se révéler ici l'esprit foncièrement catholique de notre bienheureux Père : il ne craint pas d'affirmer, à la face des novateurs, que ce n'est pas un péché sans importance d'être cause de la moindre violation des prescriptions de l'Église ou de commettre soi-même une semblable transgression.

Confession générale et Communion.

1. — Saint Ignace complète maintenant l'instruction destinée à purifier parfaitement le cœur et à régler l'état de la conscience ; pour cela il prescrit la confession et la communion (1)... En effet, la Pénitence et l'Eucharistie opèrent en nous la complète destruction du péché : d'une manière négative, par l'enlèvement de la *coulpe*, la rémission (totale ou partielle) de la *peine* temporelle, l'affaiblissement de la concupiscence, par l'effet des grâces spéciales et efficaces, attachées à la réception des Sacrements ; d'une manière positive, en nous garantissant du péché pour l'avenir, puisque par leur moyen la vie de la grâce est restaurée, augmentée, affermie en nous. Ce dernier fruit est spécial à la communion, comme le dit saint Ignace : *Cujus (Sacri) receptio non solum juvat ne labatur in peccatum, sed etiam ut conservet se in augmento gratiæ* ; et suivant les paroles de l'office du Saint-Sacrement : *Ut Redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus.*

(1) Cf. Instr. III pro confess. § 4. 8. — Reg. Sac. 26. — Annot. 18. — Reg. ad sentiendum... 2.

2. — L'examen particulier et l'examen général, dit notre bienheureux Père, sont des préludes et une préparation à la confession et à la communion, *ad purgandum et confitendum* ; mais, tous ensemble, ces Exercices sont les moyens les plus efficaces pour réformer, conserver, augmenter la vie spirituelle soit en nous, soit dans les autres. Ce sont les armes de notre Ascétisme. Fidèle à la direction de saint Ignace, la Compagnie a pris spécialement à cœur leur usage et leur propagation, et par là quel bien n'a-t-elle pas opéré dans la direction des âmes, pour la correction des mœurs chrétiennes, dans les paroisses, les villes et des contrées entières ? Avoir remis en honneur la fréquentation des Sacrements est un des titres les plus glorieux de saint Ignace et de son Ordre. A nous d'imiter ce zèle, dans notre intérêt et celui du prochain. C'est ce que nous ordonnent nos constitutions (1).

Méditations sur le péché.

1. — Avec ces méditations s'ouvre la seconde partie de la première semaine.

On est en présence de la contre-partie du Fondement, c'est-à-dire du péché, qui est la négation ou l'éloignement du Principe fondamental. Le péché nous détourne réellement, parce qu'il est essentiellement une complète déviation de notre fin : dès lors l'homme ne peut plus l'atteindre, si Dieu ne lui donne les moyens de se remettre sur la voie. Cette voie n'est autre que la pénitence et la justification. Cette œuvre de la parfaite conversion, saint Ignace la fait faire par l'homme lui-même dans les méditations sur le triple péché, les péchés personnels et l'enfer, et par elles il l'amène à la conclusion finale. Ces méditations forment un tout, composé de trois degrés, dont aucun ne doit manquer, si la conversion est complète (voir R. P. Roothaan, n. 26). La justification se fait comme il suit :

2. — Tout d'abord l'homme doit renier sa propre estime et

(1) Cf. Summ. 5. 6. — Comm. 1. 3. 12. — Reg. Sacerd. 8. etc. — Reg. Conc. 10. — Reg. Miss. 11.

son orgueil, s'humilier, se considérer avec honte comme digne de damnation ; sans cela pas de conversion sérieuse. Comme le commencement du péché est l'orgueil, le commencement de la conversion doit être l'humilité, la confusion ; ainsi l'appui que l'homme mettait en lui-même étant détruit, le sol lui manque. Cette honte suit la première méditation ; elle en est le but spécial : *Pudor et confusio sui ipsius. — Ut magis erubescam et confundar* (1er point). Le but est donc la honte, et non pas la crainte du châtiment. Tout converge pour créer cette disposition. Dès le premier prélude, les expressions *anima in corpore corruptibili tanquam in carcere inclusa, in exilio, inter bruta animalia,* nous rappellent vivement notre dégradation et en quelque sorte la perte de notre dignité d'homme. Cette leçon nous est répétée dans le deuxième prélude, nous faisant considérer : *Quam multi damnati sint ob unicum peccatum, et quam sæpe ego meruerim damnari ob tam multa.* Cette pensée est poursuivie dans les trois points de la méditation : le péché nous est montré dans des exemples vivants et terribles, pour nous convaincre de l'indignité monstrueuse, de la folie, du malheur d'un seul péché. Le péché est jugé au tribunal de Dieu, de l'histoire et de la raison, comme une chose souverainement honteuse et dégradante : voilà le miroir où il faut nous contempler, la lumière où il faut voir clairement l'abîme de malice créé en nous-mêmes et le visage irrité de la Majesté divine, surtout lorsque nous sommes chargés non pas d'un seul péché mortel, mais de péchés mortels sans nombre ; dans un seul il y a une telle profondeur de malice ! L'injustice, la méchanceté et la bassesse du péché sont énergiquement mises en relief dans les expressions des trois points : *Creati (angeli) in gratia, nolentes se adjuvare ope libertatis ad exhibendam reverentiam et obedientiam suo Creatori ac Domino, devenientes in superbiam, conversi ex gratia in malitiam ; — positi (primi parentes) in paradiso, prohibiti ne comederent, comedentes et ita peccantes ; — in memoriam trahendo gravitatem ac malitiam peccati (cujuspiam) contra Creatorem ac Dominum,... peccando et agendo contra Bonitatem infinitam.* — La folie et le malheur du péché sont dépeints en termes non moins énergi-

ques : *De cœlo in infernum præcipitati; — vestiti tunicis pelliceis, ex paradiso expulsi, sine justitia originali... ; totam vitam in multis laboribus et multa (diuturna) pœnitentia...; quanta corruptio genus humanum invaserit, tam multis hominibus ad infernum euntibus; — ivit ad infernum... juste condemnatus in æternum*, etc...

Celui qui par sa malice et sa folie s'est précipité dans un malheur d'ailleurs si bien mérité, n'a en vérité aucun droit de tirer vanité de lui-même ; la pensée qu'on vit ici-bas exposé à une si déplorable chute est assez humiliante. — Mais la honte est portée à son comble dans le colloque, quand nous voyons que, même en dépit de notre malice, nous sommes encore l'objet d'un amour, d'une miséricorde si grande de la part de Dieu ! Chaque expression doit être pesée... Quiconque fait sérieusement cette méditation, se regardera comme un criminel jugé, comme un évadé de prison ; et il ne peut en être autrement : ce ne serait pas se rendre à Dieu à discrétion. Ce qui vient adoucir l'amertume de ce sentiment, c'est l'humble confiance qu'excitent en nous les paroles du colloque, et avec raison ; car c'est toujours par la confiance qu'il faut finir.

3. — La seconde partie de ce procès entre la malice humaine et la justice divine se trouve dans la méditation sur les péchés personnels, *de peccatis propriis*. La honte du péché ne nous a été présentée dans la précédente méditation qu'objectivement, en dehors de nous. Ici au contraire on déroule en détail et on contemple la chaîne de ses propre péchés, pour arriver par cette méditation à concevoir « une grande douleur ». En résumé, tel est ici le but, indiqué d'ailleurs dans le second prélude : la douleur de ses péchés personnels. — Pour l'atteindre, saint Ignace demande que nous fassions une revue de tous nos péchés, pour les considérer ensuite en eux-mêmes, c'est-à-dire dans leur nature et leur gravité. Dans le premier point, il nous fait jeter un coup d'œil général sur les péchés de toute notre vie depuis la jeunesse. Dans le second, nous avons à les peser, à les juger d'abord par la raison et le sentiment naturel qui repoussent tout ce qui est bas et dégradant, quand même il ne serait pas défendu ; ensuite par le néant de celui qui offense Dieu, néant

rendu plus sensible par la comparaison avec tous les hommes, tous les anges, avec Dieu même, et par l'affreuse misère de notre âme et de notre corps; enfin nous devons juger nos péchés, en considérant la grandeur et la majesté de celui qui est offensé. A la vue de la bonté et de la miséricorde divine, la douleur devient un amer repentir. — Ce plan est si simple, si bien fondé sur la nature de l'âme, que le résultat ne peut manquer d'être assuré et durable, si la méditation a été faite sérieusement. Pour que ce résultat influe sur le reste de notre existence, il ne faut pas seulement considérer notre vie dans le monde, mais aussi le dérèglement de notre vie religieuse. Le R. P. Roothaan donne à ce sujet d'excellents avis dans les notes 15. 16 et 34 (Cf. *Dir.* c. 10. § 4).

4. — Le troisième Exercice et le quatrième sont des répétitions des deux méditations précédentes. Pourquoi saint Ignace assigne-t-il ici et fréquemment dans la suite ces répétitions ? Les annotations 2e et 4e en donnent l'explication. Il ne faut rien faire d'une manière superficielle, mais s'arrêter sur un sujet jusqu'à ce qu'on en ait retiré le fruit qu'on se propose. Il arrive souvent que, dans la première méditation d'une vérité ou d'un mystère, le travail de l'intelligence absorbe la plus grande partie du temps, la volonté ayant été trop peu exercée; d'autres fois, le cœur aura été aussitôt touché, mais le sentiment n'est pas appuyé sur les motifs les plus solides. C'est pour y remédier que se font les répétitions des principaux sujets. La curiosité et l'impatience peuvent n'être pas satisfaites, mais l'avantage est grand pour nous. — Comment faut-il faire les répétitions? Saint Ignace indique deux manières. On peut reprendre la méditation, et, sans rien changer aux points ni à l'ordonnance, s'arrêter davantage là où on a trouvé la consolation, ou bien aux endroits où l'on n'a rien trouvé (*Exercitium tertium*), insistant sur un point ou sur l'autre, en s'attachant au principal fruit de la méditation. Enfin on peut simplement se remettre le tout sous les yeux, à peu près comme on fera dans l'application des sens aux mystères de la deuxième semaine. Le but est de nous graver plus profondément les vérités dans l'esprit. Mais de plus la répétition servira à nous faire découvrir de nouveaux aperçus, propres

à perfectionner l'intelligence et la volonté (Voy. Contempl. 3ª hebd. 2ª; nota 2ª hebdom. 4ª). La répétition peut encore consister à reprendre avec tout le sérieux possible le même sujet, comme s'il n'avait pas été encore médité (*Dir.* 15, § 2. 3).

Saint Ignace introduit un élément nouveau dans les répétitions, en ordonnant de faire le triple colloque. Pourquoi cela? — Avant tout, parce qu'il s'agit ici d'une chose très importante; dans toutes les circonstances graves, notre bienheureux Père prescrit toujours un triple colloque : par exemple, dans la méditation de deux Étendards, des trois Classes, des trois Degrés d'humilité. De plus, il veut nous donner ce conseil excellent de tâcher peu à peu d'employer plus de temps à nous entretenir directement avec Dieu, en prolongeant les colloques (Cf. Not. *post Contempl.* 1, hebd. 3). La méditation, où nous exerçons l'intelligence et la mémoire, n'a en effet d'autre but que de disposer la volonté à prier avec ferveur, la prière étant le moyen le plus efficace pour perfectionner la volonté. Pour nous apprendre à prier plus longtemps, le Saint nous fait considérer qui nous devons prier et pourquoi. Il recommande une suite de prières à la Mère de Dieu, au divin Sauveur et au Père céleste. C'est un bel acte d'humilité, qui répond parfaitement à la disposition produite par les méditations précédentes. Pour assurer le succès de demandes importantes, n'est-il pas juste de se pourvoir de protecteurs? Les colloques sont dans l'esprit catholique; ils répondent à l'idée chrétienne d'une méditation directe et indirecte. Pour le but actuel, les personnes invoquées sont très bien choisies : la Mère de miséricorde, Refuge des pécheurs, le Sauveur, grand Avocat des pécheurs, et le Père céleste, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation. — Nous demandons une triple grâce, la connaissance sensible, *ut sentiam,* et la détestation, d'abord de nos péchés, puis du désordre de nos actions, enfin de la malignité et de la vanité du monde. Ces trois grâces produisent toutes les qualités d'une parfaite conversion : elles changent l'homme tout entier, dans son intelligence, sa volonté, sa sensibilité; elles enlèvent toute la corruption et le péché lui-même; elles écartent ce qui, sans être précisément le péché, en est l'occasion et n'est pas ordonné à notre dernière

Fin, c'est-à-dire le dérèglement de notre vie et de nos actions ; enfin elles triomphent du monde qui, n'étant que vanité, est indigne de nous, et, n'étant que malice, est une source perpétuelle de péché. Ainsi, le péché une fois anéanti avec ses suites et ses causes par la grâce du triple colloque, il est juste de dire que la conversion est parfaite.

5. — Il ne manque plus qu'une chose pour revenir complètement à Dieu, c'est la ferme résolution de ne plus commettre le péché : elle sera produite par la méditation sur *l'enfer*. Le but en est marqué dans le second prélude : *Ne in peccatum deveniam* (Cf. nota 26. P. Roothaan). « Sentir vivement » ce que sont les peines de l'enfer, c'est un moyen d'atteindre le but de cette méditation. — Pourquoi est-elle proposée sous la forme d'une application des sens? C'est que saint Ignace aime que l'Exercice qui vient à la fin de la journée soit moins fatigant. De plus il décrit l'enfer, comme il est en réalité suivant la sainte Écriture, un lieu de supplices éternels pour les êtres intelligents et sensibles, qui, morts en état de péché, sont privés de la vue de Dieu et punis par des châtiments en rapport avec leur nature et avec la malice du péché. Il ne parle que de la peine du sens, mais celle-ci est déjà assez terrible pour nous rendre tout à fait malheureux, et si l'image en est si effrayante, que sera la réalité? — Au point de vue pratique, il est très utile de donner la méditation de l'enfer telle qu'elle est dans le livre. Rien n'empêche cependant, soit dans les répétitions, soit même la première fois, d'y introduire les raisons philosophiques et théologiques de l'existence de l'enfer. La même chose s'applique aux méditations précédentes ; on peut en intercaler quelques-unes sur la nature et les suites du péché, pour développer et consolider les fruits acquis. L'ignorance des choses spirituelles où l'on vit aujourd'hui rend souvent cette mesure nécessaire. Saint Ignace y autorise, quand il dit dans le troisième point de la première méditation : *Trahendo in memoriam gravitatem et malitiam peccati contra suum Creatorem ac Dominum... quomodo in peccando et agendo contra Bonitatem infinitam, juste fuerit condemnatus in æternum.* — Il faut remarquer le colloque, qui nous dispose parfaitement à la contrition et au ferme propos, en nous représentant si vivement la miséricorde divine

à notre égard. Nous voyons comment Dieu s'emploie sérieusement et s'étudie, pour ainsi dire, à nous préserver du malheur épouvantable de l'enfer.

6. — Ainsi les trois méditations *de triplici peccato, de peccatis propriis, et de inferno* forment un tout étroitement enchaîné et concluant, qui constitue la seconde partie de la première semaine. Elles doivent être données toujours et complètement, avant toute autre, et même aux personnes avancées dans la vie spirituelle; car elles aussi en recueilleront un fruit très précieux. Ces trois Exercices posent le fondement de l'humilité : nous y constatons ce que nous sommes dans l'ordre de la nature et de la grâce, ce que nous avons fait et mérité, et quelles graves raisons nous avons de nous défier de nous-mêmes. Sans cet humble sentiment, impossible d'avoir cette haine de soi qui assure la persévérance dans la pénitence (Cf. P. Roothaan, nota 34 dans les additions). Ces méditations ravivent en outre la reconnaissance et l'amour envers Dieu, le dévouement empressé à son service. Sous l'impression de ces vérités, tout sacrifice est facile, rien de trop grand ni de trop pénible; nous allons plus loin, nous nous enflammons d'amour pour les âmes. Le souvenir de nos péchés nous presse de faire réparation à Dieu, en les gagnant à sa cause et en les préservant du plus grand des malheurs. Ainsi ces méditations sont pour nous la source des plus riches bénédictions (P. Roothaan, not. 28).

— Immédiatement après, nous pouvons, suivant la note de la vulgate et la coutume de saint Ignace, méditer ou faire méditer sur d'autres sujets, comme la mort, les deux jugements, le purgatoire, le péché véniel, la pénitence, la conversion... Le but en est indiqué dans le triple colloque, cité plus haut, par la demande des trois grâces que nous sollicitons. On les demandera toutes ou bien telle ou telle d'entre elles, suivant la nature du sujet. En tout cas, ces méditations jettent un grand jour sur le nombre et la gravité de nos péchés, sur le dérèglement de notre vie et sur la vanité du monde (*Dir.* 15, § 4. c. 17). — Saint Ignace prescrit ordinairement cinq méditations par jour, une à minuit, deux avant midi, les autres dans l'après-dîner; mais pour fixer le nombre, il faut avoir égard à l'âge, à la santé et autres circonstances où se trouve le retraitant.

MÉTHODE POUR MÉDITER

(*d'après l'exercice du triple péché*)

Les trois méditations qui précèdent contiennent la théorie de l'oraison mentale. Notre bienheureux Père donne, dans la première, une instruction pratique sur la manière de méditer les vérités de la foi. Impossible de dire mieux, d'une manière plus saisissante et plus substantielle (1). Cette instruction comprend d'abord l'essence de la méditation, ensuite tous ses éléments.

1. — L'essence de la méditation est indiquée dans le titre même : *Est meditatio per tres potentias animæ ;* chaque puissance de l'âme, prise en particulier, y a *son emploi.* Celui qui médite, applique sérieusement à un sujet donné les trois puissances de l'âme : la mémoire, l'intelligence et la volonté. Ici, pas de paroles à dire, pas de formules de prière ; autrement ce serait l'Exercice de la prière vocale. Les paroles sont remplacées par des idées et des réflexions intérieures. Dans sa juste acception, la méditation est une réflexion sérieuse, profonde, sur les vérités de la foi, pour y conformer notre vie, perfectionner notre volonté. Retirez ce but, ce ne serait plus qu'une étude de théologie. De cette définition résulte l'application spéciale de chaque faculté de l'âme. Pour émouvoir la volonté, les vérités de la foi doivent être présentées à l'intelligence par la mémoire : la fonction de cette dernière faculté est de présenter à l'intelligence le fait historique ou la vérité abstraite ; si la mémoire quitte son objet, en présente un autre à l'intelligence, nous tombons dans la distraction. L'intelligence cherche à se convaincre de la vérité proposée, à en découvrir la substance, la beauté, la profondeur, l'élévation, l'utilité, pour se l'approprier par des conclusions et des applications pratiques. Alors la volonté, mue par la force de la vérité, produit des affections, des répugnances,

(1) Scriptores ascetici « omnes potius exhortando quam instruendo procedunt, et ideo fusius scribunt de laudibus et affectibus meditationis ; peculiarem autem methodum orandi non ita distincte tradunt. B. Ignatius brevissimis regulis ac verbis mirabilem hanc instructionem comprehendit, quam non tam ex libris quam ex unctione Spiritus Sancti et ex magna experientia et usu hausisse videtur » (SUAREZ, *de Religione* S. J. l. 9, c. 6, n. 2)

des joies, des désirs ; elle cherche à se dérober au mal ou à s'emparer du bien par les moyens que lui a montrés l'intelligence ; ces moyens sont, de notre part, des résolutions, et, de la part de Dieu, des grâces que nous obtenons par la prière, et la prière est toujours à notre disposition. — On peut comparer la suite de ces opérations à ce qui se fait dans l'examen d'un tableau : la mémoire est comme la main qui présente l'image ; la considération de l'objet correspond au travail de l'intelligence, et le plaisir ou le déplaisir éprouvé correspond à l'exercice de la volonté. Il est vrai que dans la prière vocale il y a aussi l'exercice des trois facultés, sans cela il n'y aurait pas de prière humaine, mais il se fait comme en passant : ce n'est que le coup d'œil rapide sur le tableau ; l'oraison mentale est une considération faite à loisir, avec attention, pour étudier à fond l'objet représenté. Dans la méditation l'âme est engagée tout entière : aussi retire-t-elle de son travail un profit durable. Elle y apprend à persévérer longtemps dans la prière, et presque sans le remarquer. Pour avancer rapidement dans la vie spirituelle, il faut se rendre maître dans cet art. — Il y a différentes espèces d'oraison mentale. Saint Ignace mentionne une d'elles par les paroles *est meditatio*. C'est la méditation dans le sens restreint du mot, c'est-à-dire la réflexion raisonnée et sentie sur les vérités abstraites de la foi, par opposition à la considération, qui a été employée dans le Fondement, et à la contemplation, qui sera appliquée dans les semaines suivantes.

2. — Ensuite saint Ignace mentionne les différentes parties d'une méditation : la prière préparatoire, les préludes, puis la méditation elle-même, et enfin les colloques.

La prière préparatoire, qui ne varie pas, est la simple demande que toutes nos pensées et actions, pendant la méditation, soient dirigées uniquement vers le service de Dieu, en sorte qu'il soit glorifié par le fruit que nous en retirerons.

Les préludes ont pour but, non plus, comme dans la troisième addition, d'appliquer les facultés de l'âme d'une manière générale au sujet de la méditation, mais de l'envisager de plus près. Ce travail est entrepris d'abord par la mémoire et l'imagination. On se rappelle brièvement les faits, on se représente la scène où

ils se passent ; s'il s'agit d'une vérité abstraite, on la revêt de quelque image sensible : l'oiseau qui voltige, finit par choisir une branche où il se pose ; ainsi l'imagination, si elle s'égare, revient se fixer sur l'objet qui lui a été présenté. Quant à la volonté, elle est appliquée par la demande du fruit qu'on désire. Reconnaissons alors, d'après la deuxième annotation, qu'il nous faut l'aide de Dieu pour faire une bonne prière, et stimulons notre volonté, en pensant que la bonne prière réclame notre concours personnel et nos bons désirs. Le succès de l'oraison exige le zèle qui enfante lui-même la persévérance ; c'est pour cela que, dans les préludes, est si souvent répétée l'expression : *id quod volo.* — Mais s'arrêter trop aux préludes serait perdre le temps et occasionner les distractions ; le musicien ne s'attarde pas à accorder son instrument, il joue après l'avoir essayé quelques instants : les préludes ne sont que l'accord des puissances de l'âme. Le travail proprement dit de la méditation, qui se fait par ces puissances, est nettement décrit : *trahere* (*applicare*) *memoriam super peccatum angelorum, et super idem intellectum, discurrendo, deinde voluntatem, volendo illud totum intelligere et memorari, ut magis erubescam.* Dans la suite, saint Ignace ajoute de courts avis pour exercer ces facultés par la considération des circonstances : *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.* Et ainsi les lieux communs de l'invention et de l'amplification offrent un champ fertile à l'intelligence. Mais toujours la principale vertu de la méditation est dans la volonté : *Volendo illud intelligere... Ut magis erubescam.* On doit se dire à chaque méditation : il y a là un trésor ; il faut donc le chercher. Chaque mystère est comme le rocher de Moïse, où est cachée une source de lumières et de grâces. Il ne faut que frapper avec vigueur et redoubler les coups : *Movendo magis affectus... utendo voluntate... concludere actibus voluntatis.*

Saint Ignace avertit que, dans les colloques, il faut parler comme un ami à son ami, un serviteur à son maître, un criminel à son juge ; qu'on peut y demander une grâce, s'accuser, communiquer ses besoins. Complétant ces avis dans le colloque de l'Incarnation, il dit qu'il faut considérer et peser par la

réflexion ce qu'on veut et doit dire aux Personnes divines, c'est-à-dire ce qui, dans le sujet présent, convient tant à leur égard qu'au nôtre. Concluons de là quel soin nous devons mettre à faire les colloques. La nature et l'objet des colloques sont indiqués dans la note de la première contemplation de la troisième semaine : *Petere et ratiocinari juxta subjectam materiam,* en tenant compte aussi de la disposition personnelle : *Prout tentatus aut consolatus* (Cf. aussi le colloque dans la première manière de prier). Un autre moyen excellent est d'exposer à Dieu, dans une espèce de discours, la matière même de la méditation, les pensées, les résolutions et les affections. Ainsi faisait le P. Martin de Cochem, méditant la vie et la passion du Sauveur. Cette manière est conforme à l'idée exprimée par saint Ignace dans la contemplation de l'Incarnation.

On peut, suivant l'avis souvent répété de notre bienheureux Père, faire plusieurs colloques, priant successivement différents Saints. Pour les faire, il n'est pas nécessaire d'attendre jusqu'à la fin de l'oraison ; on peut en placer partout où le cœur nous y porte : par exemple, au milieu ou à la fin d'un des points, ou quand nous venons de prendre une résolution sérieuse. C'est ce qui donne à la méditation sa vie, et lui attire la bénédiction de Dieu. Il faut alors savoir se faire violence ; car l'énergie est plus nécessaire pour prier que pour réfléchir. Mais il faut terminer la méditation par le colloque, sous peine de n'en retirer aucun fruit. La prière est le dernier acte, et le plus important, de l'intelligence et de la volonté ; donc retarder le colloque jusqu'à ce que le temps fasse défaut, ce serait comme un peintre qui, voulant représenter un Saint, commencerait par dessiner les membres inférieurs d'une manière disproportionnée et manquerait ainsi d'espace pour peindre la tête (*Dir.* c. 15, § 5 et 6).

Les Additions.

1. — Nous avons déjà dit que les additions sont des conseils, ayant la plupart pour but d'assurer le succès de la méditation elle-même : *ad melius facienda Exercitia, et ad melius inve-*

niendum id quod desiderat qui exercetur. — Elles ne sont donc pas absolument nécessaires ; sans elles, à la rigueur, la méditation peut se faire, mais comment ? On se plaint si souvent qu'elle ne réussit pas, ou réussit difficilement ! Les additions donnent les moyens pour la rendre facile et fructueuse ; on peut donc dire qu'à l'observation des additions en est attaché le succès. Pour ce succès il faut trois choses : la grâce de Dieu, le bon désir et le travail personnel ; or ce travail est principalement dans l'observation des additions. Elles préparent notre âme à recueillir le fruit désiré, la seule chose que nous puissions faire généralement dans la vie spirituelle : *Præparare et disponere*. Telle est l'importance des additions que saint Ignace prescrit de prendre pour sujet de l'examen particulier leur exacte observation pendant les quatre semaines des Exercices (Not. 4. de la 10e addition, Annot. 6 et not. diei 5æ hebd. 2æ). Cet examen est le premier et le principal point de la récollection. Dans l'ordre naturel, nous remarquons que des procédés, indifférents en apparence, ou des soins de peu d'importance en eux-mêmes, ont de très sérieux résultats : le développement d'une plante dépend de ce qui semble un rien.

Si nous gardons fidèlement les additions, Dieu ne peut manquer de bénir nos efforts. Voyez comme on se prépare à parler devant les hommes ; quand il s'agit de conférer avec Dieu lui-même, pouvons-nous avec trop de soin préparer notre cœur (*Dir.* c. 15, § 19) ? C'est par les additions que nous remplissons ce devoir. — Elles disent ce qu'il faut observer avant et après la méditation.

2. — Le soir, avant de m'endormir, je me rappellerai à quelle heure je me lèverai, et pour quoi faire, c'est-à-dire pour prier et méditer, et je repasserai rapidement les points de la méditation.

Par exemple, je me dirai : « Que veux-tu faire après ton lever ? — D'abord remercier Dieu, renouveler ta bonne intention, puis déterminer quel sera ton examen particulier, ensuite penser à la méditation, enfin à la Messe et à la sainte Communion. » De cette façon, toutes ces pensées se présenteront à notre esprit au moment du réveil : elles forment comme les différentes parties de la parure de notre âme ; elle doit les avoir

prêtes le matin et s'en orner, avant de se présenter à Dieu. — Mais cette répétition des points suppose que nous les avons déjà préparés.

Cette préparation n'est pas en elle-même une addition ; elle est une condition nécessaire pour la méditation, et réclame plus de soin encore que l'observation des additions : aborder sans elle la méditation serait tenter Dieu et perdre le temps à chercher son sujet. Même pendant la quatrième semaine, où saint Ignace laisse plus de liberté, il veut qu'on prévoie et qu'on divise les points (not. 3 hebd. 4ᵉ). Nous voyons, dans la deuxième annotation, qu'en nous préparant il faut, autant que possible, déterminer le fruit à recueillir : ainsi, quand bien même nous oublierions quelque chose des points, nous ne sortirions pas de l'oraison les mains vides.

3. — Le matin, dès le lever, occupons-nous des pensées préparées la veille, et surtout de la méditation, nous rappelant *brièvement* les points et le fruit à retirer ; mettons en même temps notre âme dans la disposition que réclame la méditation du jour. Pour cela, il faut prendre intérêt au sujet, recommander l'oraison à Dieu, lui demander de nous découvrir la beauté renfermée dans le mystère. On peut aussi se servir de la prière vocale, mais toujours dans le sens qui nous dispose à méditer le mystère présent. C'est ce que fait faire saint Ignace dans la méditation du péché. Sans être essentielle, la disposition d'âme qui convient au mystère est très utile, *ad melius inveniendum*. Ce n'est pas le beau temps qui fait la joie du jour de Pâques, mais ce n'est pas le temps de glace ou de neige qui nous y dispose le mieux. L'Église nous donne l'exemple : elle fait précéder l'office d'un invitatoire et la messe d'un introït, qui nous donnent en quelque sorte la note de la fête et nous disposent à la célébrer.

4. — Il faut se recueillir immédiatement avant la méditation : 1° « Je dois me rappeler où je vais et devant qui je vais paraître » (Not. 5. 2ᵉ hebd.). 2° L'esprit doit se reposer avant de prier (1ʳᵉ Man. de prier) ; c'est pourquoi, assis, debout ou en marchant, je considérerai, quelques instants, où je vais et à quelle fin. 3° Ici même saint Ignace nous prescrit « de nous mettre devant notre prie-Dieu, de penser que Dieu nous voit et

de faire un acte de révérence ». — Cette addition est recommandée avant toute prière longue ou courte ; plus la prière est courte, plus l'observation de cette addition est nécessaire pour recueillir du fruit et éviter les distractions. Comme, avant de franchir un fossé, on prend un élan, ainsi il faut que l'âme prenne son élan pour s'élever à la conversation avec Dieu.

Cette récollection demande peu de temps. Habituons-nous avant toute prière, si courte qu'elle soit, comme l'*Angelus,* le *Benedicite,* à nous dire : « Que veux-tu faire en ce moment ? — Prier ; — donc prie comme il faut. » Cela suffit. Dans les prières plus longues, le saint Office, le chapelet, il est bon d'interrompre un instant à certains endroits, pour renouveler ce recueillement qui écartera les distractions : voilà un moyen efficace de retirer du fruit des prières vocales.

5. — Pendant la méditation, notre bienheureux Père recommande de s'arrêter à l'endroit qui nous convient, sans passer outre, tant que nous trouvons de quoi nous entretenir. Quant à l'attitude à prendre en méditant, elle est indifférente, pourvu qu'elle soit respectueuse. On peut s'agenouiller, s'asseoir, se tenir debout. Il n'est pas parlé de la marche (Cf. *2us modus orandi*). Tout doit nous aider à atteindre la fin, *id quod volo.* Ici, notre fin n'est pas de chercher nos aises ; ce que nous voulons, c'est méditer, prier, recueillir tel ou tel fruit de notre méditation : choisissons la posture qui nous y aidera le plus. Il n'est pas sage de prendre et de garder une posture qui favorise la distraction. En général, mieux vaut être debout qu'assis, à genoux que debout. La troisième annotation dit qu'il faut se tenir avec plus de respect pendant les colloques ; cet avis est à suivre pendant toute prière. — Saint Ignace recommande de faire des pauses dans le cours de la méditation. Il faut doucement arrêter notre esprit sur une pensée, ne pas passer à une autre, tant que nous trouvons de quoi nous occuper ; autrement nous risquons de ne rien trouver nulle part. Ce que nous n'avons pu méditer une première fois n'est pas pour cela perdu ; il y a les répétitions, les temps libres, qui nous permettront d'y revenir. Imitons les abeilles : elles butinent sur la même fleur jusqu'à ce qu'elles en aient recueilli tout le suc. Ainsi ne font pas

la curiosité, l'irréflexion, la légèreté : *Non multa, sed multum* (Cf. Annot. 2). D'autre part, il faut éviter la paresse ou une certaine ténacité qui feraient rester là où il n'y a plus rien à prendre.

6. — Après la méditation vient la réflexion ou récollection, qui a quatre parties : Examiner comment nous nous sommes acquittés de la méditation, comment nous avons observé les additions, employé l'intelligence et la volonté. — Rendre grâces à Dieu du succès de l'oraison, ou, dans le cas contraire, nous repentir et prendre la résolution de mieux faire. — Chercher les causes du succès ou de l'insuccès ; ainsi nous apprendrons l'art de méditer, et nous acquerrons l'habitude de le faire sérieusement, avec fruit ; autrement, les mêmes défauts persévérant toujours, nous ne saurions plus l'exercer : si l'on ne répare pas la déchirure d'un vêtement, elle s'agrandit toujours. Quand on apprend un art, après chaque coup d'essai on vérifie ce qui a manqué ou ce qui a fait réussir ; ainsi on devient maître dans son art. — Enfin recueillir le fruit de la méditation en nous demandant : « Quel profit ai-je fait ? Quel est le fruit de mon oraison, quelle lumière, quel mouvement intérieur, quelle bonne résolution prise ? » Alors nous écrivons le résultat acquis et les principaux motifs à l'appui. Les lumières reçues sont des grâces, elles méritent donc d'être notées ; ainsi elles se gravent mieux dans la mémoire ; quand nous les relisons, elles produisent de nouveau leur effet. Dieu, voyant que nous apprécions ses dons, se montre plus libéral. On ne donne pas une seconde aumône au pauvre qui a dédaigné la première. Dieu fait de même, et c'est pourquoi sans doute nous recevons si peu de lumières. Cesser absolument de prendre ces notes peut être considéré comme un symptôme de tiédeur (*Dir.* c. 3, § 5). — La récollection est une addition qu'il importe d'observer ; on doit la faire chaque jour, soit au commencement de la messe, si on n'est pas prêtre, soit pendant le déjeuner, soit en tout autre moment.

7. — Les additions 6, 7, 8, 9, regardent le reste du jour. Elles recommandent de s'entretenir de pensées et de se maintenir dans une disposition conforme à la méditation, éloignant celles qui lui sont étrangères : *Tenere ante me velle me dolere.* Dans

ce but, il faut éviter de rire, tenir les yeux modestement baissés, diminuer ou augmenter la lumière de son appartement, suivant que le jour ou l'obscurité nous sont plus favorables. Tout cela convient merveilleusement à la première semaine. Les gens du siècle l'observent, quand ils sont dans le deuil : pourquoi ne le ferions-nous pas dans notre deuil spirituel ? — On voit que les additions renferment tout ce qui dispose l'âme à la prière : la journée entière est prise par la méditation, par la préparation éloignée et la préparation prochaine qu'elle demande. Nous remarquons combien de précautions sont prises pour assurer le succès de la prière ; nous pouvons les comparer à celles du chimiste ou du photographe pour faire leurs opérations. Quoi de plus juste ? Quand on traite avec Dieu, ne faut-il pas le faire comme le mérite Sa Majesté ? *Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum, et quid Dominus requirat a te :... sollicitum ambulare cum Deo tuo* (*Mich.*, 6, 8). « Celui qui veut prier, et cependant ne veut penser à la prière que quand il va la commencer, dit le B. P. Lefèvre, n'attend pas moins qu'un miracle, s'il s'imagine qu'il priera comme il faut (1). »

La dixième Addition.

1. — C'est un traité court et substantiel sur la pénitence. Il a sa place ici, comme convenant spécialement à la première semaine. La pénitence est un excellent moyen pour purifier l'âme : elle exerce une grande influence sur la méditation et la prière. Aussi peut-on la regarder comme une préparation à la méditation.

2. — Saint Ignace nous donne, dans ce traité, d'abord la notion de la pénitence, puis il parle de son exercice, et enfin des motifs de la pratiquer.

3. — La pénitence est la vertu par laquelle nous détruisons entièrement le péché en nous et satisfaisons à Dieu pour nos offenses. Le péché a deux effets : l'un qui est intérieur, nous détourne de Dieu ; l'autre qui est extérieur, nous tourne vers la

(1) *Memoriale*, 1542, mense Junio.

créature : la pénitence doit donc corriger ces deux effets, conséquemment il faut qu'elle soit intérieure et extérieure. — La pénitence intérieure consiste dans les actes de repentir et de bon propos ; la pénitence extérieure doit infliger la douleur à nos sens pour les punir de l'abus qu'ils ont fait des créatures. La première est la principale et l'âme de la pénitence, puisque c'est dans notre volonté que réside le péché : sans elle la pénitence extérieure n'a aucune valeur. La seconde est un fruit de la première, qui elle-même n'est pas sérieuse, si elle ne détermine pas à embrasser la pénitence extérieure : A quoi sert l'arbre qui ne donne pas de fruit? — Par contre, il faut dire que la pénitence extérieure peut servir de stimulant à la pénitence intérieure, comme nous le montrerons plus loin.

4. — L'Exercice de la pénitence embrasse tous les actes soit intérieurs soit extérieurs qui détruisent en nous le péché. On pratique la pénitence intérieure dans la méditation sur le péché, dans l'examen et surtout dans la confession de ses fautes, qui est la pénitence d'obligation. La pénitence extérieure consiste dans tout acte pénible à la sensualité, et accompli pour la réparation du péché. Saint Ignace indique spécialement trois sortes de pénitences extérieures : les jeûnes, les veilles et les châtiments corporels, comme les disciplines, les cilices, etc... Pour toutes, il établit des principes généreux : Premièrement, dit-il, la pénitence consiste dans le retranchement du convenable ; tout retranchement du superflu n'est que tempérance. Ainsi le jeûne ecclésiastique ne consiste pas seulement à se modérer dans la nourriture, mais à s'abstenir de la nourriture qui serait convenable. — Deuxièmement : la pénitence, en tant qu'expiation, est d'autant meilleure qu'elle est plus grande. — Troisièmement, la pénitence ne doit pas nuire à la santé ; elle n'est pas une fin, mais un moyen, qui ne doit pas empêcher un plus grand bien (Cf. Reg. Summ. 48). Elle n'est pas la plus excellente des vertus morales. C'est pourquoi saint Ignace dit, en parlant des flagellations, qu'il est plus utile de les régler en sorte qu'elles n'occasionnent pas des blessures, du moins dommageables à la santé, mais qu'elles causent seulement de la douleur. Faire couler le sang n'est pas toujours douloureux, et parfois fournit un aliment

à la vanité ou à la présomption. — De toutes les pénitences, la plus dure est le retranchement de sommeil ; c'est aussi celle qui peut le plus nuire à la santé. Pour cela, saint Ignace ne veut pas qu'ordinairement on retranche d'un sommeil modéré, mais que, si l'on dort trop longtemps, on se borne à la juste mesure. C'est une application de la 13e annotation. Le support de la chaleur, du froid, de la fatigue, etc., est également mis au rang des pénitences extérieures.

Comment pratiquer ces austérités? — Avant tout avec prudence, en sorte qu'elles procurent notre avancement sans nuire à notre santé. C'est pourquoi il ne faut pas continuer longtemps la même pénitence, mais en changer : nous devons tantôt faire pénitence, tantôt nous en abstenir, pratiquer tantôt celle-ci, tantôt celle-là. — Pour quelle raison ? D'abord pour éviter le sérieux dommage de la santé. Ce qui l'altère, ce n'est pas un seul acte, par exemple un seul jeûne, après lequel on reprend son régime ordinaire : c'est la continuation non interrompue des mêmes pénitences (1). — Deuxièmement, on évite par là une ruse de la nature corrompue qui veut faire quelque chose, mais sans avoir à se contraindre : ainsi tel supportera bien une discipline, mais il refusera de rien retrancher de sa nourriture ou de sa boisson; pour tel autre, ce sera le contraire. En variant notre manière de faire pénitence, nous déjouerons cette ruse. — Troisièmement, nous arriverons à découvrir ce qui nous fait progresser davantage, et ce que Dieu désire de nous : quand nous l'aurons trouvé, nous ne changerons plus et ferons désormais ce que nous avons reconnu être le plus profitable. — C'est donc avec prudence et discrétion qu'il faut se livrer à la pénitence extérieure. Ajoutons qu'il ne faut pas la pratiquer publiquement, car rien n'impose tant aux hommes que les austérités. Il y a danger constant pour l'humilité ; aussi nous voyons le Sauveur recommander à celui qui jeûne de parfumer sa tête et de se laver le visage (Matth., 6, 17).

5. — La première remarque de saint Ignace renferme trois

(1) Saint Ignace veut qu'on suive cette direction, quand il s'agit de déterminer le nombre des médiations. Dans ce but, il recommande de varier de temps en temps (*Not. 2ª diei 2 hebdæ*).

raisons pour pratiquer la pénitence extérieure. La première raison est de soumettre les sens à l'esprit, pour leur faire accomplir les obligations de notre état. Les sens s'appesantissent, quand on accorde au corps tout ce qu'il réclame et qu'on éloigne de lui tout ce qui lui donne de la peine ; ainsi nous trouvons un obstacle dans les sens qui sont faits pour nous aider : un cheval qui est bien nourri et ne travaille pas devient récalcitrant. La pénitence rend le corps docile et traitable, il ne tente plus de s'insurger contre l'esprit. Pour apprivoiser un oiseau, on le fait jeûner, on l'habitue à venir becqueter le grain dans la main. Quand, l'orgueil de la chair étant brisé, le corps obéit, il n'est plus besoin de tant de rigueur : on cesse de frapper un cheval qui marche bien (1). Le corps, grâce à la pénitence, perd sa pesanteur et sa paresse pour se porter allégrement à ce qui est du service de Dieu ; il devient souple, persévérant pour seconder notre volonté, quelles que soient ses exigences. Nous le constatons dans les Saints qui, en dépit de leurs jeûnes et de leurs veilles, accomplissaient des travaux inouïs. La pénitence est ainsi un acte de force spirituelle qui nous rend maîtres et victorieux de nous-mêmes ; elle fait le plus grand honneur à l'homme.

La seconde raison pour embrasser la pénitence extérieure, c'est d'obtenir de Dieu certaines grâces : une véritable contrition, des lumières dans l'oraison, la solution de difficultés, le secours et la délivrance dans les tentations et la désolation, le retour de la consolation... Les pénitences extérieures sont un puissant moyen d'obtenir les faveurs divines. Remarquons ces paroles dans la préface quadragésimale : *Qui, corporali jejunio, vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia.* Pendant le Carême, de saintes et consolantes pensées passent fréquemment comme des éclairs dans notre âme ; Dieu récompense ainsi le renoncement à la consolation des sens par des douceurs spirituelles, des lumières et de bons mouvements dans l'oraison. Rien n'éloigne autant la consolation spirituelle que le laisser-aller à la satisfaction des sens. Il est donc très utile de faire, dans la

(1) Cf. la lettre de saint Ignace à saint François de Borgia (*Vie de saint Ignace* par le P. Genelli, 2[e] p., chap. II). — *Reg. Summ.* 4. 48.

première semaine, quelques pénitences, pour obtenir la grâce d'un sincère repentir de nos fautes. Il faut encore en faire après les Exercices, spécialement dans nos doutes, nos peines soit intérieures soit extérieures. Outre les avantages déjà cités, les pénitences procurent à l'âme l'humilité, la calme réflexion, la possession de soi, la force, la constance et la sérénité. Sans des pénitences convenables, il est difficile de devenir un homme vraiment spirituel. C'est ordinairement par paresse, faiblesse d'esprit, sensualité, qu'on néglige de les pratiquer. La pénitence conduit donc à la vraie sagesse, à la paix et à la joie (Cf. Reg. 6 ad disc. spir. 1[æ] hebd[æ]).

La troisième raison est la nécessité de satisfaire à Dieu pour les péchés passés et la peine temporelle qui leur est due. De cette manière la pénitence est la réponse de l'esprit à la révolte de la chair ; elle est aussi un véritable acte de justice : elle rétablit l'ordre. Il est facile de comprendre que les exercices de la pénitence nous sont constamment nécessaires : nous péchons tous les jours ; nous sommes comme la frêle nacelle qui chaque jour fait eau et chaque jour a besoin d'être vidée. Aussi quelle folie de différer jusqu'au moment de l'éternité l'acquittement d'une dette si grave ! Alors la satisfaction sera si rigoureuse et si longue ; maintenant elle est si facile, si avantageuse, si méritoire ! Nous devrions donc nous habituer à faire chaque jour quelque pénitence. C'est même une coutume des saintes âmes de satisfaire à Dieu, par des pénitences volontaires, pour les péchés des autres.

On peut ajouter, comme dernier motif, l'exemple des Saints et de tous les Chrétiens vraiment sérieux. Quel est le saint qui n'a pas fait pénitence, autant qu'il pouvait le faire ? Les Saints même les plus aimables, comme saint François de Sales, à quelle vie austère ne se sont-ils pas condamnés ! L'obéissance seule ou la considération d'un plus grand bien pouvaient y mettre des bornes.

L'estime et la pratique de la pénitence extérieure sont une marque de l'esprit catholique, si l'on remarque l'horreur que les novateurs témoignent contre la pénitence. Cette estime de la mortification des sens est comme l'instinct d'un pénitent loyal :

il a péché et il veut réparer sa faute en affligeant son corps ; c'est la première pensée qui s'offre à son esprit. La pénitence est comme l'*a b c* de la vie spirituelle.

L'usage de la pénitence doit être constant : les motifs pour la faire subsistent toujours. Les ordres religieux composent l'Église pénitente, comme l'Église catholique forme le monde pénitent.

Résumé de la première semaine.

Telle est la première semaine : Elle nous montre comme but la béatitude éternelle, et le chemin direct pour y arriver, c'est-à-dire le service de Dieu et le bon usage des créatures, employées comme moyens d'atteindre notre fin. Si l'homme s'est éloigné du but, un second chemin, le seul qui lui reste, lui est ouvert, celui de la pénitence, qui consiste dans le retour sur lui-même, le repentir, le bon propos, le bon usage de la confession, de la communion, du double examen et de la mortification. Nous avons ainsi une sorte d'arsenal, fournissant des armes pour détruire en nous le péché. Le règne du péché consiste avant tout en ce que les théologiens appellent la *coulpe,* ensuite dans la *peine* due au péché, enfin dans les mauvaises habitudes et les passions déréglées : les mauvaises habitudes sont les suites, et les passions sont la cause et l'occasion permanentes du péché. Tout est traité à fond dans les Exercices.

Le résultat immédiat de cette semaine est donc de nous remettre sur la route de notre fin par la lutte contre le péché et contre les passions déréglées ; sans la volonté de combattre les passions, la résolution d'éviter le péché est inefficace et de nulle valeur.

La première semaine peut se résumer brièvement comme il suit : « Quiconque a la volonté de parvenir à sa fin (au ciel) doit servir Dieu ; qui veut servir Dieu doit éviter le péché ; qui veut éviter le péché, doit combattre ses mauvaises passions. »

DEUXIÈME SEMAINE

1. — Disons d'abord le sens et l'idée de la deuxième semaine : la première a eu pour résultat final la prise d'armes et le combat contre les passions déréglées, pour éviter le péché et atteindre notre fin, qui est le salut éternel. Cette œuvre de la première semaine, la deuxième l'accepte, et elle en reprend la trame pour la développer, en nous apprenant comment, dans notre nature déchue, nous pouvons arriver à notre but. — Jamais nous n'eussions réussi à nous défaire du péché ni à surmonter nos passions sans l'intervention du divin Sauveur. Saint Paul le proclame en ces termes : *Deo autem gratias, qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* (1 *Cor.*, 15. 57). Nulle créature n'était capable d'éteindre la dette (*coulpe* et *peine*) du péché, si Dieu réclamait une complète satisfaction, et nulle puissance humaine ne pouvait nous faire surmonter nos passions. L'histoire des quatre mille ans qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, en rend témoignage. Jésus vint, tenant dans une main la rançon et dans l'autre le glaive : la rançon pour acquitter notre dette, le glaive pour se mettre à notre tête dans le combat livré aux passions. Il nous donne l'exemple, afin que nous combattions comme lui ; nous serons d'ailleurs aidés de sa grâce toute-puissante. Ce n'est plus seulement le texte laconique d'une loi qui proclame : *Non concupisces*..., et ne fait que nous dire la route à prendre ; c'est un homme, et plus qu'un homme, c'est un Homme-Dieu. Il se met à notre tête, combat avec nous et nous enseigne pratiquement le combat le plus glorieux. Son exemple est pratique, puisque, hors le péché, il est en tout semblable à nous, et combat revêtu de nos faiblesses ; son exemple est glorieux, car il a vaincu l'ennemi et nous rend nous-mêmes victorieux et invincibles par sa grâce. Nous n'avons qu'à nous tenir à son côté et à suivre son exemple. — Le péché n'avait pas seulement vaincu l'homme individuellement dans un combat singulier ; il avait réduit

tout ici-bas sous son pouvoir et avait créé l'empire du monde et des ténèbres. C'est pourquoi le Sauveur veut nous mener au combat et à la victoire, non pas seuls, mais en compagnie de beaucoup d'autres, appartenant au Royaume de Dieu qu'il est venu établir. Telle est l'idée de la deuxième semaine (*Dir.*, c. 18).

2. — On voit l'enchaînement de la deuxième semaine avec la première. Le but reste le même, mais les moyens sont autres, nouveaux, distincts et plus persuasifs : c'est la conséquence de l'entrée du péché dans le monde et de l'intervention d'un Libérateur. La route à suivre apparaît bien plus clairement : dans la première semaine, c'était la réforme de l'homme d'après l'idée de Dieu ; aujourd'hui, c'est la réforme de l'homme d'après l'Homme-Dieu, du second Adam : Il est la Voie, la Vérité et la Vie (JOAN., 14. 6). Il est notre but prochain. Les moyens que la première semaine nous proposait d'une manière confuse se dessinent dans le plus grand jour ; en même temps, l'exemple salutaire de l'Homme-Dieu agit si puissamment sur notre volonté que nous finissons par embrasser ces moyens avec joie. C'est une semaine de lumière ; elle répond à la voie illuminative : *Ego sum lux mundi; qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (JOAN., 8. 12).

3. — Le moyen d'atteindre cette fin, la réforme de l'homme sur le modèle du Sauveur, c'est la connaissance pratique de l'Homme-Dieu, de son intérieur, de sa conduite, de ses vertus, de ses maximes, de ses idées, de ses intentions, en un mot de toute sa manière de penser et d'agir. Afin de mettre cette connaissance en pratique par l'imitation, il faut exciter l'amour pour sa Personne divine. Par conséquent, connaître, aimer et suivre le Sauveur, c'est la tâche de la deuxième semaine : c'est bien là l'imitation de Jésus-Christ ! Ce qui nous aide à parvenir à cette imitation est l'étude et la contemplation de l'Homme-Dieu, ensuite, la prière, et une prière persévérante : avant tout au Père Éternel pour qu'il nous fasse connaître son Fils et nous attire à lui (JOAN., 6. 44) ; ensuite la prière à l'Esprit-Saint, qui glorifie le Fils ici-bas et lui rend témoignage (JOAN., 16, 14. 15. 26); la prière à la Mère de Dieu, qui l'a connu si intimement et nous commu-

nique si volontiers cette connaissance ; enfin la prière à saint Ignace et à tous les amis du Sauveur. Après la prière viendra l'exécution de tout ce que nous avons appris dans la méditation, et ainsi nous aurons atteint le but que nous poursuivions.

La Méditation du Règne du Christ.

1. — Cette méditation a une très grande importance, comme servant d'introduction aux contemplations sur la vie du Sauveur et de fondement pour les trois semaines qui suivent. Elle doit en effet, comme l'indique le titre, nous *aider* à contempler avec fruit la vie de Jésus-Christ. Cette *aide*, ce secours, nous le trouvons spécialement dans la détermination et la disposition convenable où elle nous amène de suivre parfaitement et généreusement le Sauveur. C'est pour cette raison que nous disons à Dieu dans le prélude : « Que je ne sois pas sourd à votre appel, mais prompt à faire votre très sainte volonté. » Enfin ce but de la deuxième semaine est clairement marqué dans la prière finale. — Nous devons donc nous instruire de tout ce qui touche à l'imitation de Notre-Seigneur et nous y parfaitement disposer. — Or trois choses sont requises pour cette imitation : la première consiste à connaître et à aimer la Personne que nous devons imiter ; la seconde, à connaître la cause qu'elle représente et à laquelle nous devons nous consacrer avec complaisance ; la troisième enfin, à connaître et à apprécier le degré de générosité avec lequel nous nous dévouerons à cette cause. Quand nous serons éclairés sur ces trois objets et gagnés à la Personne et à la cause du Sauveur, nous pourrons nous regarder comme prêts à aborder la vie de Jésus-Christ avec la confiance d'en retirer de dignes fruits. Ainsi comprise, cette méditation est fondamentale (*Dir.*, 18, § 4).

2. — Le plan de la méditation correspond bien au but qu'on se propose. La première partie consiste dans la parabole d'un roi terrestre, invitant ses sujets à le suivre dans une expédition. Dans la seconde partie, cette parabole est appliquée au Sauveur. Dans l'une et l'autre, nous reconnaissons les trois conditions

déjà citées, et que suppose la résolution de faire partie de la campagne.

Dans la parabole, c'est un roi terrestre, réunissant toutes les qualités capables d'inspirer à tous l'estime, l'amour et l'enthousiasme : il commande ainsi le respect, et là est le motif déterminant pour une pareille entreprise. Que ne peut-on accomplir avec un tel chef? — Dans la proclamation, le roi explique son projet. Il dit à quoi doivent être résolus ceux qui veulent le suivre. Il nous donne une idée de sa cause. — La réponse des sujets nous fait présumer ce que nous pouvons et devons faire, en considérant quelle estime méritent une telle personne et une telle cause, et combien elles sont dignes de notre entier dévouement et de l'emploi de toutes nos forces à leur service. Cette première partie dispose à une résolution héroïque par des motifs si raisonnables, si élevés, dont nous allons voir la confirmation dans l'histoire elle-même.

Mais la seconde partie est rendue plus efficace encore par l'application de la parabole au divin Sauveur. — Alors, tout ce qui avait provoqué notre enthousiasme dans la personne d'un roi imaginaire se présente à nous comme une réalité, et une réalité dépassant tout ce que nous pouvons imaginer ou désirer. En effet, il n'existe aucun prince comme celui qui est représenté dans la première partie ; mais Notre-Seigneur est vraiment ce prince dans la plus parfaite réalité. Ici, nous pouvons laisser libre carrière à l'imagination et dire : c'est cela et bien plus encore, *Quantum potes tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis*. Il est extrêmement important de se faire de la Personne de l'Homme-Dieu l'idée la plus magnifique.

Le Sauveur esquisse son entreprise et montre en quoi consiste son imitation. Dans ce but, il nous faut pénétrer dans la vie de Jésus-Christ, considérer la fin de sa venue, c'est-à-dire comment il est venu sur la terre fonder, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, le grand Royaume divin qui n'est autre que l'Église ; nous verrons ensuite comment il veut que nous l'aidions à établir ce Royaume. — Sa volonté est que nous l'établissions d'abord en nous-mêmes, ses disciples, par l'observation de ses enseignements, la fidélité à son exemple, la guerre contre le

péché et les passions, puis dans les cœurs de tous les hommes. — Par conséquent, voici en quoi consiste l'imitation de Notre-Seigneur : combattre en soi le péché et les passions déréglées, pour devenir un instrument du Règne de Jésus-Christ dans le cœur des autres. Dans ce sens, l'imitation du Sauveur est vraiment une expédition guerrière, pleine de combats : tel est le caractère de la vie de Jésus et de celle de tous ses sujets. — Les peines de l'expédition sont adoucies par la considération de sa nécessité, l'assurance de la victoire, la sublimité du plan ; car ce plan est le même dont Notre-Seigneur et l'Église et toutes les grandes âmes poursuivent la réalisation, en accomplissant de grandes choses pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. — Ce serait rétrécir le plan et augmenter la difficulté de la résolution que de faire envisager l'imitation du Christ au seul point de vue de l'abnégation et de la mortification, sans en montrer aussi le but magnifique, le Royaume de Jésus-Christ en nous et dans le monde, suivant les paroles du texte : « C'est ma volonté de soumettre tout l'univers. » Nous demandons l'accomplissement « de cette volonté » dans le second prélude. Ce Royaume, soumis à Jésus-Christ, est réalisé dans l'Église. Le renoncement et le sacrifice, la prière et le travail, les vertus et les bonnes œuvres, tout cela suivant l'exemple de Jésus-Christ, sont les moyens d'étendre ce Royaume en nous et dans le prochain. Si la tâche est laborieuse, la pensée d'une fin si sublime détermine une bonne volonté prête à tout. Faites abstraction de la vie apostolique, et cette méditation ne pourrait être le fondement des trois semaines qui suivent. La disposition à répondre à l'appel du Sauveur, voilà le fondement qu'il s'agit de poser aujourd'hui.

Enfin sonne pour nous l'heure où il faut nous décider et prendre une résolution. Quelle place, quel grade voulons-nous avoir dans cette troupe militante? Il y a des degrés dans l'armée du Christ, comme dans les milices profanes : le premier est l'observation des commandements ; le deuxième consiste à suivre les conseils ; le troisième, à embrasser et à mener la vie apostolique Dans chacune de ces trois catégories, il y a des postes réservés au zèle et à la générosité, qu'il s'agisse de sacrifices

personnels à faire ou qu'il s'agisse d'attaquer le mal en nous et dans les autres ; c'est le sens des paroles : *Agere contra propriam sensualitatem et contra amorem carnalem et mundanum.* — En termes pressants, saint Ignace nous exhorte à méditer tout cet ensemble, pour que nous prenions une détermination digne de nous, et digne d'un tel Roi. La place que nous avons, nous, hommes de la Compagnie de Jésus, dans cette armée du Christ, il n'est pas difficile de la marquer. Par notre vocation, nous sommes entièrement dévoués à la Personne, aux desseins, à l'œuvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le but de notre Ordre est la défense et la propagation de la foi catholique, le service de l'Église militante ; c'est pourquoi le Règne du Christ et son accroissement doivent être le mobile de toute notre vie.

La conclusion est une prière, dans laquelle sont exprimés les sentiments du plus parfait dévouement à la cause du Sauveur. C'est un résumé des pensées précédentes et de toute la méditation, un témoignage d'amour à la Personne de Notre-Seigneur : *Domine rerum omnium... infinita bonitas .. majestas sanctissima... in conspectu Matris tuæ et omnium Sanctorum et Sanctarum curiæ cœlestis* (Quelle respectable milice !) ; ensuite c'est une résolution ferme, inébranlable, *volo, desidero, deliberata voluntas...* ; enfin c'est la générosité, *imitari te in ferendis omnibus injuriis et omni vituperio... in omni paupertate actuali et spirituali...* Là aussi commencent à se dessiner, mais seulement d'une manière conditionnelle, les moyens que l'on adoptera : *Dummodo sit majus servitium, major laus tua... si voluerit me eligere* (1) (*Dir.*, c. 19, § 2).

3. — Tels sont les trois points de chaque partie du Règne qu'il faut méditer successivement et sérieusement examiner. Saint Ignace place encore maintenant une répétition ; c'est pour

(1) Remarquez comment saint Ignace procède d'une manière conforme à la nature, c'est-à-dire avec douceur et avec force. Auparavant, « dans le Principe et le Fondement », il ne désigne pas les moyens qui sont les meilleurs; ici, au contraire, ils sont indiqués, mais seulement d'une manière conditionnelle : l'âme ne peut encore porter davantage. Chaque fois qu'aidés par la prière et par l'amour nous sommes devenus plus forts pour suivre l'exemple du Sauveur, saint Ignace nous fait toujours faire un pas en avant.

nous avertir de ne pas aller plus loin, si nous n'avons pas encore acquis la disposition qui est le but de cette méditation. A cette seule condition, nous pouvons aborder les contemplations de la deuxième semaine.

4. — Notre bienheureux Père dit ici : « Il est très utile dorénavant de lire *de temps en temps quelque chose* de l'Évangile, de l'Imitation, de la Vie des Saints. » Ces expressions, « de temps en temps, — quelque chose », posent des limites ; sinon, il y aurait distraction. Ce peu fait du bien, introduit la variété, échauffe le zèle, offre des conseils pratiques pour tenir nos promesses et nos résolutions, et nous fait voir, comme dans un miroir, la vie de Jésus-Christ dans celle des Saints. Ils sont les imitateurs vrais et passionnés du Sauveur, ils sont ses héros ; nous sentons aussitôt quelles sont nos obligations en pareille compagnie ; en effet, que n'opéra pas cette lecture dans saint Ignace lui-même ?

5. — Les contemplations suivantes, sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur, ne sont que des développements et des applications des trois points de la seconde partie de la méditation préparatoire. Tantôt un de ces points, tantôt l'autre est mis en relief, et toujours on peut voir comment ils se trouvent effectivement compris dans tous les mystères : dans chaque mystère le Seigneur ajoute une pierre nouvelle pour la construction de son Édifice spirituel ; partout le Sauveur donne l'exemple de la lutte héroïque contre les passions et montre à son disciple à quoi il doit se résoudre ; partout se révèlent la sublimité de sa Personne et de son caractère, la supériorité de son intelligence, la grandeur et l'amabilité de son Cœur. Reproduire en nous, dans le détail et dans l'ensemble, le portrait de Jésus, est le travail des méditations de l'année entière. En nous proposant ce type admirable, saint Ignace ne veut-il pas nous avertir qu'en méditant les mystères de l'Évangile, c'est sur lui qu'il faut fixer nos regards, n'étudiant la doctrine, les vertus et les miracles de Jésus qu'inséparablement unis à sa Personne adorable ; alors tout devient intéressant, vivant et pratique. D'où proviennent la sécheresse et l'insuffisance de certains livres de méditation, sinon de ce qu'on ne tient pas compte de cet avis ?

6. — Il faut toujours donner, et autant que possible sous la même forme, cette méditation qui est le fondement des trois semaines suivantes, renfermant tous les motifs d'aimer l'aimable Sauveur. Cela n'empêche pourtant pas, quand on donne cet Exercice à des retraitants, d'avoir égard aux circonstances de l'état, de l'âge, et de le rendre accessible aux différentes intelligences ; on peut, par exemple, proposer le Sauveur aux prêtres comme le modèle du prêtre, aux hommes faits comme le modèle de l'homme, aux enfants comme le modèle de l'enfant, etc.

Méditation sur l'Incarnation.

1. — Cette méditation est, à proprement parler, la première de la deuxième semaine.

2. — Elle est appelée contemplation, parce que c'est une méditation sur des objets sensibles, comme les lieux, les personnes, les paroles, les actions. Au moyen des sens et des objets qui les frappent, l'esprit trouve un point de départ pour le travail de la réflexion. Cette sorte d'oraison mentale, moins appliquante pour l'esprit que la méditation proprement dite, a reçu le nom de contemplation. Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux, de regarder attentivement ce qui se passe ; c'est pourquoi la mémoire et l'imagination y sont plus occupées que dans les méditations sur les vérités abstraites.

Aussi l'on voit tout d'abord ce qui caractérise la contemplation : un prélude, appelant le secours de la mémoire, pour résumer brièvement le mystère. Dans le second prélude, l'imagination esquisse la scène où il se passe. Le troisième prélude consiste toujours à demander la grâce de connaître, d'aimer et de suivre le Sauveur : *intima cognitio*, une connaissance de ce qui est le plus intime, du Cœur, de l'esprit, des pensées, des maximes et des inclinations de Notre-Seigneur, suivant ce que dit l'Apôtre : *Sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (*Phil.*, 2, 5). C'est aussi une connaissance vive, saisissante, affectueuse, qui pénètre le cœur.

Dans cette méditation et la suivante, on trouve une méthode

pour la distribution des points : les personnes, les paroles et les actions. C'est une manière très simple, et souvent la meilleure, de parcourir les mystères. Il n'est pourtant pas nécessaire de s'astreindre toujours à cette division ; nous pouvons aussi prendre les différentes scènes ou faits d'un mystère et considérer dans chacun les personnes, les paroles et les actions. C'est de cette manière que saint Ignace lui-même expose les différents mystères (Cf. *Mysteria Vitæ Christi Domini. Dir.*, c. 19. § 4, 5, 6). — Enfin on peut encore de temps en temps étudier les mystères d'une manière rationnelle, en en considérant la fin, les moyens, les causes et les effets ; c'est bien le cas, lorsque le mystère tend évidemment à un résultat principal, qu'on peut appeler le but et l'intention de Notre-Seigneur dans ce mystère. Hors de là, nous nous arrêterions trop facilement à des détails secondaires qui, sans être inutiles, nous feraient perdre de vue la substance et le but principal du mystère. Ce fruit une fois recueilli, nous pouvons, dans les répétitions, bénéficier encore de ce qui reste et en tirer du profit. Notre bienheureux Père insiste pour qu'après les divisions de chaque point nous recueillions un fruit spirituel et pratique de ce qui vient d'être médité, et nous en fassions des applications personnelles : *Deinde reflectere... reflectendo in me ipsum... ut fructum spiritualem capiam.* En effet, si nous méditons, c'est dans le but d'ordonner notre vie d'après les leçons que nous donne le mystère, et pour honorer en nous le Dieu, Sauveur du monde, qui nous manifeste cette intention dans ce mystère. — Le fruit à recueillir de toutes ces méditations peut être ou *général* ou *particulier*. Ce *dernier* sera la résolution de pratiquer telle ou telle vertu, d'éviter tel ou tel défaut, selon que le comporte le mystère et que le réclame notre besoin personnel. Le fruit *général* sera l'intérêt que nous prendrons à la Personne du Sauveur, le bonheur de nous réjouir avec lui, de l'aimer, de nous tenir toujours près de lui, de le contempler, de l'entretenir. Sans doute nous devons faire plus ; nous avons des nécessités particulières et pressantes auxquelles il faut pourvoir. Pourtant nous devons apprécier ce fruit général, parce qu'il nous fait passer en quelque sorte du milieu de ce monde dans les bras du Sauveur ; et ainsi nous pouvons dresser notre tente auprès de

la sienne. Pour des raisons spéciales, par exemple, si c'est le jour d'une fête, ce fruit est suffisant : il répond bien à la circonstance ; il reste assez de jours dans l'année pour nous occuper de nos résolutions et de nos intérêts personnels. — Quant à l'avertissement du colloque, qui nous prescrit de réfléchir sur ce que nous devons dire aux Personnes divines, à la Mère de Dieu et au Verbe « récemment incarné », nous l'avons déjà donné dans l'instruction sur le colloque en général. Il faut remarquer toutefois, à propos de ces paroles, *recens incarnatum*, la manière dont saint Ignace désire que nous nous mettions en présence du mystère : comme s'il s'accomplissait sous nos yeux ; alors notre intelligence et notre volonté vivement saisies produisent les mêmes actes que si le mystère avait lieu actuellement.

3. — Dans l'esquisse des points de cette contemplation, on est frappé des termes pleins de vie, de force et de vérité dont se sert saint Ignace pour peindre la misère, la décrépitude, le malheur et l'état affreux de la race humaine : c'est une vraie descente en enfer parmi une immense multitude de damnés. Voilà ce que devient l'homme, séparé de Dieu, et une réponse péremptoire à la question de savoir ce que peut faire l'homme sans Jésus-Christ. Mais de ce fond si sombre se détachent, comme les bienfaisants rayons de l'aurore, les images de l'éternelle miséricorde, de la Trinité très sainte, de la charité de Dieu le Fils, s'offrant comme Rédempteur, enfin la scène ravissante de Nazareth. Comme elle apparaît encore admirable la Personne du Sauveur, grâce à son union hypostatique d'une part, grâce de l'autre à son union avec notre nature déchue. Par un amour pur et libre, Jésus-Christ embrasse comme état de vie la plus profonde misère. Il fait ainsi l'élection du genre de vie tracé par l'Apôtre en ces termes : *Ingrediens in mundum, dixit : Hostiam et oblationem noluisti... tunc dixi : ecce venio* (*Hebr.*, 10, 5), etc. *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (*Phil.*, 2, 7). *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (*Hebr.*, 12, 2). Les Anges et avant tout la Très Sainte Vierge Marie sont les aides et les instruments de cette grande œuvre. Parlant de la Sainte Vierge, saint Ignace nous dit de considérer comment elle s'humilie et rend des actions de grâces à la divine Majesté.

Méditation sur la Nativité.

1. — Ici, saint Ignace développe, avec beaucoup de clarté et d'esprit pratique, chacun des préludes et des points de la méditation : c'est pour montrer comment nous pouvons nous servir des sens, de la mémoire et de l'imagination, pour étendre le travail de l'intelligence à toutes les circonstances du mystère (temps, lieu, personnes), et par là agir plus efficacement sur la volonté. Bien des particularités peuvent faire l'objet de nos considérations : la compagnie de la Sainte Vierge, le chemin, la grotte de la Nativité... etc., des détails même qui ne sont que vraisemblables, *ut pie meditari licet*, mais qui contribuent à compléter la scène, tout en excitant notre intérêt. Notre Bienheureux Père semble ne pouvoir assez nous faire prendre à cœur toutes ces particularités du mystère, quand il dit avec tant d'insistance dans le deuxième point : *Attendere, advertere et contemplari ea...* Ainsi, le tableau vivant du mystère est mis sous nos yeux, et saint Ignace nous dit comment nous pouvons avoir une part active dans le mystère et y jouer un personnage véritable : *Faciendo me pauperculum et servulum indignum, spectando illos et serviendo illis in suis necessitatibus ac si præsens adessem cum omni possibili obsequio ac reverentia.* — C'est une sorte d'application des sens.

2. — Dans le troisième point, saint Ignace, parlant du Sauveur, n'est pas moins saisissant : considérer comment le Seigneur est né dans la plus extrême pauvreté, *in summa paupertate, et post tot labores, post famem, post sitim, post æstum et frigus, post injurias et contumelias, ut moriatur in cruce, et omnia hæc propter me.* C'est toute la perspective de sa vie, depuis son berceau dans l'étable jusqu'à la croix sur le Calvaire ; c'est le programme de sa vie et un plan d'une harmonie admirable depuis le commencement jusqu'à la fin.

Ces paroles marquent le but particulier de cette contemplation. La Nativité, c'est l'entrée visible, la première apparition de Jésus dans la société humaine, c'est un moment solennel ; car tout dans la Personne qui se présente à nous a un sens voulu, d'une immense portée, par les décrets éternels de Dieu. Or quel

est le signe distinctif de son apparition ? La plus extrême pauvreté, unie à la plus profonde humilité, l'obscurité et l'abandon : *Et hoc vobis signum : Invenietis infantem positum in præsepio* (LUC, 2, 12) ; *et sui eum non receperunt* (JOANN., 1, 11). Nous aurons la même pensée en voyant Marie et Joseph : ils ont la part de la pauvreté que Jésus ne peut pas accepter lui-même : soumission, fatigues du voyage, humiliations, soucis de la nourriture et de l'habitation, etc... etc. ; tout se réunit pour faire un tableau caractéristique de l'apparition du Sauveur, tableau conforme à la proclamation qu'il nous a faite dans la méditation du Règne.

La troisième méditation est une répétition du 1er et du 2e Exercice de ce jour.

L'application des sens.

1. — Le soir de ce premier jour, saint Ignace nous propose un Exercice nouveau : c'est l'application des sens. Il consiste à parcourir dans les mystères toutes les circonstances qui, tombant sous les sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, sont accessibles à notre esprit au moyen de l'imagination, *videre in particulari circumstantias,* afin qu'à l'aide de ces impressions nous recueillions un fruit convenable. On voit dans le menu détail les lieux, les personnes, leur extérieur et leurs actions ; on entend ce qu'elles disent ou peuvent dire ; on respire le parfum, on goûte la douceur de leurs vertus ; on touche, par exemple, le sol dur et froid de la grotte où Marie et Joseph étaient à genoux, et on le baise en esprit. Mais le respect et l'humilité ne nous permettent pas de toucher les personnes (Cf. punct. 1 contempl. 2æ : *cum omni possibili obsequio et reverentia* (1). Le but est de recueillir de tout du fruit spirituel. Nous avons donc ici une nouvelle méthode d'oraison mentale (*Dir.* cap. 20).

(1) Cf. R. P. ROOTHAAN, nota 31, et dans le livre : *Annotationes et Instructiones spir.,* où il fait cette remarque (p. 67) : « Odoratus, gustus et tactus sanctis animabus reserventur — ; his ego indignus ! »

2. — C'est, d'abord et avant tout, sa facilité qui recommande ce genre de méditation : quoi de plus aisé que de voir, d'entendre, de laisser travailler les sens ? L'intelligence n'agit qu'à leur suite et quand l'occasion s'en présente. Saint Ignace dit seulement : voir, entendre, etc., *videre, audire, etc.;* et non plus, comme précédemment, *attendere, advertere, contemplari, spectare, considerare, etc...* Il traduit ainsi cette pensée que nous ont suggérée les Exercices précédents : comme il devait être facile à Marie, à Joseph, aux bergers, de méditer sur ces mystères ! Ils n'avaient qu'à jeter les yeux sur le Sauveur pour recueillir les fruits de l'oraison ! Chacun de nous, suivant la grâce de Dieu, peut facilement jouir du même avantage. Pour cela, saint Ignace place l'application des sens à la fin de la journée, quand l'esprit fatigué sent le besoin de se détendre ; c'est comme une promenade qu'on lui propose, au travers des mystères déjà contemplés, un tableau vivant auquel nous concourons nous-mêmes en donnant et en recevant. Comme la vivacité de l'imagination n'est pas la même en tous, il nous est conseillé de nous rappeler ce que nous aurions dit, pensé, senti en présence des objets et dans les circonstances du mystère, nous demandant si le Sauveur eût parlé, pensé, agi de même. Ce contraste seul suffit souvent pour amener le fruit que nous cherchons et sans lequel cet Exercice ne serait qu'un vain amusement de l'esprit. L'avantage que nous en retirons, est comme un bouquet cueilli dans notre jardin. Quoi de plus facile ! Pensons à ce qui se passe dans la vie ordinaire en pareilles circonstances. Plusieurs, il est vrai, trouvent difficile de se représenter vivement l'image des personnes, des lieux, des actions ; mais pour cela, la vivacité de l'imagination n'est nullement requise ; conduisons-nous ici comme nous le faisons en présence des faits ordinaires de la vie de chaque jour ; osons être simples, et si nous trouvons que notre oraison a été trop facile, c'est un signe que nous l'avons bien faite.

En second lieu, cet Exercice ne rend pas moins de service à l'intelligence qu'à la volonté et à l'imagination. Les sens étant saisis de prime abord, l'intelligence s'éveille, secoue la fatigue de la journée et se sent disposée à l'action. Ainsi, dans une soi-

rée de famille, quelqu'un commence-t-il un récit intéressant, tous ceux qui étaient assoupis se réveillent pour prêter attention. Grâce à ce mode de contemplation, nous pénétrons plus avant dans le mystère que par la méditation proprement dite. Ainsi cette simple question : « Pourquoi le Sauveur a-t-il fait ceci de cette manière et non pas autrement ? » nous transporte immédiatement au centre du mystère, et dans l'intérieur du Cœur divin. — De même la volonté se dilate par l'amour et la joie, sentiments qu'excitent sans peine l'imagination et les sens. Si, pendant une prédication, nos larmes commencent à couler, c'est que notre sensibilité vient d'être excitée par quelque trait saisissant. Quel progrès dans la charité nous aurait fait faire un seul quart d'heure passé devant la crèche ! *In amore, oculi sunt duces.* Dans cette oraison si simple que dédaigneraient les esprits orgueilleux, la volonté se fortifie par l'exercice de l'humilité et de la simplicité ; s'y affectionner davantage est donc la marque d'un véritable progrès. — Quant à l'imagination, dans les premiers temps qui suivent la séparation d'avec le monde, elle est distraite, frivole, prête aux saillies extravagantes, mais l'application des sens la recueille, la purifie, la rapproche de Dieu ; elle grave en elle les images divinement attrayantes du Sauveur, de sa très sainte Mère, et ainsi cette faculté, d'obstacle qu'elle était à la facile méditation des choses saintes, devient pour elle un puissant auxiliaire. Tels sont les avantages indiqués par le mot *prodest,* mis par saint Ignace en tête de cet Exercice.

En troisième lieu, cette manière de méditer est fort recommandée par les Saints et les maîtres de la vie spirituelle : « Voulez-vous profiter de la méditation, représentez-vous les paroles et les actions du Sauveur aussi vivement que si vous en étiez les témoins, et suivez votre cœur sans contrainte. » C'est ainsi que débutent saint Bonaventure et Ludolphe de Saxe dans leur introduction aux méditations sur le mystère de la vie du Christ (spécialement dans les n. 10, 11, 12, 13 de Ludolphe). C'est d'après ce principe sans doute que, dans l'exposition des faits de la bible, on introduit les costumes, la mise en scène et les habitudes de la vie moderne, comme nous le voyons déjà dans

l'art du moyen âge. « J'ai souvent décrit le lieu du mystère, dit Ludolphe, *loco citato,* parce qu'il est utile de connaître non seulement le mystère, mais aussi le théâtre où il s'est passé. » — « L'efficacité, la dévotion, la consolation, cherchées dans cet Exercice, consistent à regarder le Sauveur, à le contempler, à voir comment il parle, il dort, il veille » (Ludolph., *loco cit.*, S. Bonav., *Médit.*, 18). « Ne faites pas peu d'état de ces humbles choses ; car elles excitent la dévotion, augmentent la charité, enflamment le zèle, émeuvent la compassion, produisent la pureté, la simplicité, le goût de l'humilité et de la pauvreté, entretiennent l'intimité et engendrent la conformité. Nous ne pouvons constamment atteindre le sublime, mais ce qui pour le monde est folie et faiblesse, est sagesse et force aux yeux de Dieu... Cette manière de contempler anéantit l'orgueil, affaiblit la concupiscence, confond la curiosité » (S. Bonav., *Méd.*, 12).

Si nous avons tant de motifs pour nous rendre familière l'application des sens, ce n'est pas à dire qu'elle doive être préférée à la contemplation, ni regardée comme suffisante et pouvant remplacer les autres méthodes. Saint Ignace la propose seulement le soir, pour faire la répétition de plusieurs mystères. Le mieux est de l'unir à la contemplation ou à la méditation. C'est ainsi qu'elle nous procure plus d'avantages. Elle trouve sa place principalement dans les événements historiques. Ce qui est certain, c'est que plus nous suivons les principes qui font la base de l'application des sens, plus nous prenons l'habitude de contempler avec détail, intérêt, complaisance et repos de l'âme, la Personne et les actions du Sauveur, plus aussi nous sommes portés à la méditation par le désir de le connaître plus intimement, plus enfin notre oraison devient facile, profitable et parfaite.

Notes pour la deuxième semaine.

1. — Cinq notes de saint Ignace sur la deuxième semaine donnent la conduite à garder quant au nombre et au temps des méditations. Il recommande aussi quelques additions et en modifie d'autres suivant le besoin. Enfin il veut que *toutes* les addi-

tions soient observées toujours avec « un grand soin » (Nota 4ª ad. addit. 10).

2. — Dans les notes 1 et 4, comme dans la 11ᵉ annotation et la 6ᵉ addition, il recommande d'entretenir, dès notre lever et pendant toute la journée, des pensées conformes aux mystères du jour : « Il faut souvent se rappeler les mystères de la vie du Sauveur, depuis l'Incarnation jusqu'au mystère médité actuellement, demandant la grâce de servir et de suivre toujours mieux Notre-Seigneur. » C'est le moyen de recevoir de fréquentes et précieuses lumières avec une force et une impulsion nouvelles vers le bien.

3. — Quant à la pénitence (addit. 7 et 10), saint Ignace nous demande de la pratiquer suivant le caractère du mystère du jour et le secours qu'elle peut nous procurer.

4. — Même pour le nombre et le temps des méditations, il recommande de varier quelquefois, en tenant compte des forces du retraitant et de l'utilité de ces changements pour favoriser ses progrès (Not. 3 et not. ad 2ᵘᵐ diem).

5. — La cinquième note explique la troisième addition déjà citée plus haut.

Fuite en Égypte.

Saint Ignace nous fait considérer la fuite en Égypte comme un exil : *Fugam ut in exilium ; fuga ejusdem exulantis in Egyptum.* Ce n'est donc pas avant tout le modèle d'obéissance à nos supérieurs qui nous est proposé, mais celui de la résignation à la volonté de Dieu dans les épreuves de la vie. La division en points (dans les Mystères de la vie de Notre-Seigneur) répond à cette manière d'envisager le fait évangélique. Le premier point dit la cause de cette épreuve : c'est la violente passion d'Hérode et la volonté de Dieu, signifiée par l'Ange. Les autres points font considérer la conduite de la Sainte Famille pendant le séjour en Égypte jusqu'au nouveau message de l'Ange, ordonnant le retour. Nous voyons ici la première rencontre de Jésus avec l'autorité publique de ces temps-là.

Jésus-Christ au temple, a l'age de douze ans.

1. — Dans le préambule de l'élection, saint Ignace nous avertit que cette méditation nous prépare au moment décisif de la deuxième semaine ; elle est donc d'une majeure importance et il faut d'abord en connaître clairement le but. Il est précisé dans ces paroles du préambule : « Après que le Sauveur, pendant son séjour à Nazareth, nous a donné le modèle de l'obéissance, de l'humilité et du travail, en un mot, de la vie chrétienne, qui se résume dans l'observation des commandements, il nous propose ici l'exemple de la perfection évangélique ; il se dévoue entièrement, uniquement (*pure*), au service de son Père céleste, en abandonnant sa parenté terrestre. » Le but de cette méditation est donc la perfection évangélique. — Mais en quoi consiste cette perfection ? Sans doute *particulièrement* dans la pratique des conseils, surtout si on les embrasse avec l'intention de consacrer toute sa liberté et ses forces à la vie apostolique (Cf. Marc, 10, 29) : c'est la perfection évangélique dans son sens le plus élevé, et nous verrons que c'est dans le présent mystère que le Sauveur nous en propose le modèle. — Et pourtant, ce n'est pas cette pensée qui, d'après saint Ignace, doit prédominer dans cette méditation. Bien des personnes sont déjà engagées dans un état immuable, et le saint Patriarche ne prétend pas diriger exclusivement notre choix vers l'état religieux ou sacerdotal ; mais seulement nous faire atteindre à la perfection propre à notre état : *ut perveniamus ad perfectionem in quocumque statu*. Il faut donc prendre ici la perfection évangélique dans un sens *général* (qui n'exclut pas son degré le plus sublime) : c'est d'un côté l'invitation de Dieu à monter plus haut, soit en embrassant la vie religieuse, soit en poursuivant la perfection dans notre propre état ; de l'autre, c'est la volonté prompte à suivre l'appel de Dieu. C'est là tout le dessein de saint Ignace. Cette méditation est fort à propos placée au moment décisif des Exercices, moment auquel il faut prendre la résolution de nous élever plus haut ou d'atteindre à la perfection.

2. — Il suit de là que cette méditation offre trois points principaux à nos réflexions :

Le premier c'est l'appel fait par le Père céleste. A quoi invite-t-il le Sauveur ? D'abord à remplir dans Jérusalem les devoirs de sa Religion, comme tous les autres enfants d'Israël qui avaient achevé leur douzième année ; ensuite, d'une manière toute particulière, à quitter ses parents, non pas seulement pour séjourner dans le temple en vue de prier et de s'entretenir familièrement avec Dieu, mais encore pour s'y produire publiquement, pour attirer sur lui-même l'attention avec plus d'efficacité que n'eût fait sa prière dans le désert ou dans une grotte près de Jérusalem. Dans l'intention divine, c'était la première manifestation personnelle. Les précédentes s'étaient faites par l'intermédiaire de sainte Élisabeth, des Bergers, des Rois, de saint Siméon, d'Anne la prophétesse. Impossible de refuser au présent mystère un caractère que les circonstances rendent apostolique : le témoignage que Jésus se rend à lui-même, son apparition publique, la manifestation d'une merveilleuse sagesse, sa réponse mystérieuse à la Sainte Vierge : *Ne faut-il pas que je m'occupe des choses du service de mon Père ?* — Cet appel divin s'adresse au Sauveur dans des circonstances si peu attendues, si pénibles, qu'elles imposent tant à lui qu'aux siens le plus parfait renoncement en toutes choses. Dieu faisait entendre à ses parents que Jésus dépendait d'une autorité supérieure à la leur ; il les préparait à sa vocation future et à une séparation plus complète. — Pour ce qui nous regarde, nous devons comprendre que Dieu a plus de droits sur nos personnes que nos parents, qu'il a tous les droits et peut les faire valoir quand et comment il lui plaît. — Tout cela est renfermé dans le présent mystère et s'impose à nos réflexions. Ainsi se présente à nous, sous toutes les formes, la vocation divine, nous appelant à la perfection soit dans notre état, soit dans la vie apostolique, soit dans la vie contemplative, soit enfin dans toutes les conditions de l'existence.

Dans le deuxième point, nous voyons comment le Sauveur obéit, c'est-à-dire en toutes choses, très exactement, très parfaitement, dans les circonstances les plus pénibles, dans la pauvreté, le complet dénuement, et malgré la grande désolation de

ses parents. Dans le court espace de ces trois jours, il mène la même vie qu'il mènera plus tard pendant sa prédication publique, se rendant un solennel témoignage à lui-même, pratiquant la pauvreté, le détachement de la chair et du sang. En un mot, ce mystère est un parfait prélude de sa vie publique, considérée sous tous ses aspects (but, lieu, manière, moyens).

Enfin le troisième point nous fait examiner ce que Dieu demande de nous dans des circonstances déterminées, et pourquoi nous devons généreusement suivre son appel. Pour y répondre, il faut le détachement. Devant le frappant exemple que nous en donne Notre-Seigneur, tous les obstacles, toutes les difficultés doivent disparaître : les espérances de la jeunesse, l'affection au pays, à la chair et au sang, les larmes de nos proches ; tout est prévu, toutes les objections sont réfutées. Ce mystère nous déroule la perspective pleine et entière de notre vocation apostolique, avec sa fin, ses conditions et tous ses moyens.

Dans la conduite de Marie et de Joseph les parents peuvent reconnaître leur devoir. Ils peuvent s'enquérir de la vocation de leurs enfants : *Fili, quid fecisti nobis sic?* mais ils doivent se soumettre avec patience et résignation à l'appel de Dieu une fois reconnu et coopérer à l'accomplissement de ses desseins.

Introduction a la considération des différents états de vie.

1. — L'élection est l'objet le plus important des Exercices, qu'il s'agisse du choix d'un état de vie, ou de la réforme dans un état déjà embrassé. Comme elle est le fruit, le résultat des Exercices, elle en est aussi le but. La première annotation le dit dans les termes les plus clairs : Ces Exercices ont pour fin de nous faire chercher et trouver la volonté de Dieu dans la détermination et le règlement de notre vie, et d'opérer ainsi notre salut. Tout doit donc être mis en œuvre pour faire une parfaite élection. Saint Ignace s'est très sérieusement occupé des moyens de nous y faire réussir.

2. — Après nous avoir proposé l'exemple de Jésus au temple

comme modèle d'élection, il veut que nous considérions d'abord si nous sommes appelés à la perfection et à quel degré de perfection ; puis, cette question résolue, comment nous réglerons notre vie. Pour bien faire cette élection, saint Ignace propose trois méditations, qui doivent nous préparer graduellement et nous mettre dans une disposition conforme à cette fin : *Et ideo pro inductione hujus rei.* Ces trois méditations sont celles *de* deux Étendards, *de* trois Classes d'hommes et des trois Degrés d'humilité. Saint Ignace entend que cette dernière doit être comprise dans le nombre ; il le dit expressément dans la troisième note pour le douzième jour : Avant d'aborder l'élection même et pour être disposé à bien recevoir la doctrine du Christ, il est très bon, « d'un grand secours », de réfléchir sur les trois Degrés suivants. — Ces trois méditations forment une véritable trilogie, ayant pour fruit de disposer et de déterminer l'homme à faire une parfaite élection, de même que, dans la première semaine, une autre trilogie a graduellement accompli dans l'homme la parfaite conversion. Nous devions faire remarquer cette ordonnance philosophico-psychologique.

3. — Saint Ignace indique également ce que nous avons à faire pour créer en nous cette disposition convenable : « En continuant à méditer la vie de Notre-Seigneur, on doit examiner et prier pour savoir dans quel état la divine Majesté veut que nous la servions. » Prier et chercher, c'est là, suivant le conseil de la quatrième annotation, montrer une volonté prompte et généreuse. Saint Ignace y pourvoit dans les trois méditations suivantes, où il enseigne à prier avec plus d'instance par le triple colloque. — Quant au sens de ces méditations, il est expliqué dans le chapitre 29 du Directoire.

De deux Étendards.

1. — Quel est le sens et quel est le but de cette méditation ? — C'est le premier pas à faire pour assurer une bonne élection ; il est indiqué en ces termes par saint Ignace : *videre intentionem Christi Domini, et inimici naturæ humanæ;* c'est-à-dire con-

naître l'intention, la tendance, les principes, l'esprit, le programme du Sauveur ; et comme, pour faire une élection parfaite, il faut avant tout connaître les vraies maximes de la perfection chrétienne, aussi faut-il connaître les maximes opposées du monde, pour les repousser, quand il s'agira de faire l'élection. Or les premières sont excellemment dans les principes, les tendances et l'esprit du Sauveur, et les secondes dans les principes du mauvais esprit (1). Tel est donc le sens de cette expression, *intentio*. Ainsi le comprend le R. P. Roothaan dans la note 45. Il dit : *Quæ media, quæ documenta sequi debemus,* ou encore *Spiritum Christi, quem in hoc Exercitio docemur cognovisse et hausisse omnibus utilissimum est.* (Vid. R. P. ROOTHAAN, not. 46, 51). Plus tard, saint Ignace appelle cette « intention » « la véritable vie, la sainte doctrine de Jésus-Christ ». — Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit donc pas ici de chercher à connaître si c'est « l'intention », la volonté de Jésus-Christ de nous appeler à la vie apostolique, ou de présenter l'Exercice *de deux Étendards* comme une invitation à cette vie ; car les Exercices sont aussi pour ceux qui l'ont déjà embrassée, et de plus saint Ignace dit que ces méditations ont pour but de faire parvenir à la perfection « dans n'importe quel état ». C'est pourquoi, même dans la suite, il ne mentionne pas expressément les conseils évangéliques (pauvreté, obéissance, chasteté), mais il touche seulement aux points de la perfection chrétienne en général, à la pauvreté et à l'humilité. Il est vrai que cette méditation excite incidemment le zèle des âmes, mais ce n'en est pas le fruit propre et prochain.

Beaucoup moins faut-il comprendre sous cette expression, *intentio Christi,* l'intention qu'a Notre-Seigneur de nous attacher à lui plutôt qu'à l'esprit du mal : ce serait une injure au Sauveur et une délibération criminelle. La première semaine nous a déjà fait prendre position. Ici d'ailleurs l'esprit malin ne

(1) « Incipit (S. Ignatius) tractare de mediis quibus homo paulatim disponi debet ad... electionem faciendam illius status in quo melius et saluti suæ et Deo famuletur » (SUAREZ, *de Religione*, S. J. L. 5. c. 15. n. 18.) « Ista tria, divitiæ, honores, superbia, maxime perturbare solent rectam electionem » (N. 19).

se présente pas à nous avec des propositions de péché ; il ne nous offre que des objets en soi indifférents. Il ne s'agit pas du drapeau du Chrétien, mais de l'Étendard de la garde personnelle du Christ, du bataillon d'élite qui porte ses livrées. Le mot « Étendard » est pris dans un sens plus restreint, comme l'insigne, le symbole d'un esprit et de principes particuliers, et dans le même sens que nous prenons les expressions *drapeau du libéralisme*, *drapeau de la révolution*, comme équivalentes à celles de « principes, de maximes du libéralisme, de la révolution ».

La fin de cette méditation est donc en résumé : 1° une connaissance claire des principes du Sauveur ou de la perfection évangélique, et, en opposition à celle-ci, la connaissance des maximes de Satan ou du monde ; 2° la volonté, la résolution de fuir ces dernières maximes et de suivre les premières dans l'affaire de ma vocation ou de mon élection. — Il y a par conséquent deux buts à atteindre. Saint Ignace le dit dans le second prélude : « demander la connaissance des pièges de Satan, mais aussi de la vraie vie, et ensuite la grâce d'éviter les embûches de Satan et de suivre le Seigneur ». Il répète la même chose dans le colloque (Cf. R. P. Roothaan, not. 31). Notre tâche est d'arriver à ces deux résultats, et pour cela il servira de diriger notre méditation la première fois vers l'un de ces buts, et la seconde fois vers l'autre, afin de former ainsi l'intelligence et la volonté. C'est pourquoi saint Ignace prescrit de faire le même Exercice jusqu'à quatre fois dans le même jour.

2. — Pour atteindre au premier but, nous pouvons disposer les différents points de telle sorte que, considérant les personnes, les paroles et les actions des deux esprits opposés, nous développions d'un côté les principes de Notre-Seigneur, de l'autre, ceux de Satan. Dans les répétitions qui doivent suivre, nous nous démontrerons combien cette connaissance est nécessaire, par cette raison incontestable que tout le monde et nous nous sommes sous l'influence perpétuelle de ces deux esprits. — Nous atteindrons au second but, en cherchant à gagner la volonté par des motifs tirés des personnes, des desseins et des moyens d'action des deux chefs, afin de rejeter les principes de l'un et d'embrasser les principes de l'autre.

Pour parvenir à la connaissance tant désirée, l'étude attentive des deux chefs et de leur manière d'agir nous révélera non seulement le fond de leur esprit : d'une part, l'amour de la pauvreté, de l'humiliation et l'humilité, et de l'autre, l'amour des richesses, des honneurs et l'orgueil ; mais encore elle nous donnera une idée plus exacte de ce double esprit. Par là, nous vérifierons que tout ce qui favorise la sensualité, entretient le faste et la fausse grandeur, tout ce qui est déloyal, dissimulé ou ignoble, appartient à l'esprit de Satan et du monde ; qu'au contraire tout ce qui est simple, modeste et sincère, appartient à l'esprit de Jésus-Christ (Vid. R. P. Roothaan, not. 36).

Presque chacun des mots ou des traits caractéristiques des deux camps opposés fournit un motif puissant pour émouvoir la volonté Le caractère des personnes, d'un côté : *Summus et verus Dux, Deus noster, speciosus et amabilis, in loco humili;* du côté opposé : *Caput inimicorum, malum caput, figura horrenda atque terribili..., in cathedra ignis et fumi...* — Leurs intentions : *Ad summam paupertatem..., humilitatem, ad reliquas virtutes...*, pour faire de nous des amis et des apôtres, *amicos et apostolos... Vera vita, sana doctrina... Ad vanum honorem et ad magnam superbiam, et ad reliqua omnia vitia.* — La manière d'agir des deux chefs : *eligit, mittit, commendat ut velint adjuvare adducendo...; spargit, tentat, injiciendo retia et catenas, fraudes...* — Remarquons que l'amour de l'humiliation et de la pauvreté une fois acquis, nous n'avons plus d'autres efforts à faire pour acquérir l'humilité : cette vertu est le mélange de l'amour de l'humiliation et de la pauvreté, comme le violet est le mélange des couleurs rouge et bleue. L'amour de l'humiliation est ce qu'il y a de plus parfait dans l'humilité.

Dans chaque méditation, il faut employer le triple colloque pour obtenir la grâce, marquée dans le deuxième prélude : nous soustraire aux ruses de l'esprit du mal, et nous faire recevoir sous l'Étendard à la triple devise du Sauveur. — Les personnes auxquelles s'adresse notre prière sont très bien choisies : c'est la Mère de Dieu, qui s'est constamment tenue près de l'Étendard de Jésus pendant sa vie et sa sainte Passion ; ensuite Notre-Seigneur lui-même, dont l'esprit intérieur est bien cet amour de la

pauvreté et de l'humiliation ; enfin le Père Éternel, qui, d'après saint Jean (6, 44. 45), attire tout à son Fils, et sans lequel personne ne vient à son Fils; le Père qui, dans l'apparition bien connue, associe saint Ignace à son divin Fils. C'est pourquoi l'Ordre fondé par saint Ignace porte justement le nom de Compagnie de Jésus, c'est-à-dire régiment de la garde du Sauveur, conduit et animé par son esprit. C'est notre devoir de prier de tout cœur et beaucoup pour obtenir cette grande grâce d'être vraiment de la Compagnie de Jésus, et d'être réellement associés à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. — Si maintenant nous jetons un regard en arrière sur la partie déjà parcourue depuis le commencement des Exercices, nous en admirerons la marche progressive et l'enchaînement logique. Nous reconnaîtrons aussi combien importante est l'indifférence même dans les choses de soi indifférentes, mais dont l'esprit du mal sait faire des moyens de nuire aux hommes. La lutte des passions est exposée en détail, les pièges de l'ennemi sont mis à découvert. Présentement tout apparaît avec plus de clarté que dans la méditation du Règne : la Personne du chef, dont l'esprit nous est révélé; sa tactique pour conquérir le monde et établir dans les cœurs un Royaume, fondé sur l'amour de la pauvreté et de l'humiliation : voilà l'esprit et les plus excellents sacrifices de l'apostolat. — Si nous comparons les colloques des deux méditations, nous remarquons un grand progrès dans l'attachement à la cause du Sauveur : dans celui du Règne, on s'offre pour les humiliations, si telle est la volonté divine ; dans celui des deux Étendards, on demande d'être reçu sous le drapeau de Jésus-Christ, *ut ego recipiar sub vexillum*, et l'on ne pose que cette condition : « si nous pouvons supporter les humiliations sans que Dieu soit offensé ». Enfin nous voyons comment, ici et dans tout le reste, la raison et le dernier mot de cette doctrine se trouvent dans la vérité fondamentale : le service de Dieu.

De trois Classes d'hommes.

1. — Cette méditation fait faire le second pas dans la préparation d'une parfaite élection. La précédente nous a donné l'idée claire de la perfection chrétienne et la volonté de faire une élection conforme à cette idée. Désormais, pour procéder sûrement et ne pas remettre tout en question, il faut vérifier si cette volonté est bien sérieuse et digne de confiance. Comment le constater ? En mettant cette volonté en présence des moyens à employer et en voyant si elle est capable de les embrasser : nous aurons ainsi la juste mesure de notre bonne volonté. — Tel est le but de la présente méditation. Saint Ignace le dit dans le titre même de la méditation : *ut amplectamur optimum.* Il ne dit pas : *ut velimus amplecti*, mais *ut amplectamur optimum*. La même idée est expliquée dans les deux préludes : *Quod gratius est divinæ bonitati...; quod magis sit ad laudem divinæ Majestatis et salutem animæ.* Nous la retrouvons encore dans le notandum qui suit la méditation et dans la note 64 du R. P. Roothaan : *Est meditationis hujus scopus ut voluntatis repugnantia* (par conséquent, ce qui est imparfait et défectueux dans la volonté, ce qui est en opposition ou en contradiction avec les meilleurs moyens) *vincatur, et homo sibi caveat ab illusione qua forte solo quodam desiderio satis se fecisse existimet* » (Vid. not. 67. — *Dir*. c. 29, § 3 et seq.).

2. — Pour sonder notre volonté et l'améliorer, saint Ignace nous met en présence de trois Classes d'hommes, qui désirent suivre fidèlement l'appel à la perfection, *ut in pace inveniant Dominum,* et qui se trouvent embarrassés par l'attachement à une somme d'argent. Cet argent est honnêtement acquis, mais l'affection qu'ils ressentent leur est une entrave pour suivre l'appel de Dieu. L'exemple est parfaitement choisi. Il y a là en effet un obstacle au premier degré de la perfection, qui est l'amour de la pauvreté, obstacle qui éloigne ordinairement les hommes de la vie parfaite, comme on le voit dans le jeune homme riche de l'Évangile (Matth., 19, 22). De plus, l'obstacle disparaît devant la bonne volonté, tandis que si l'on prend l'exemple d'un malade,

il ne suffit pas de sa volonté pour mettre en fuite sa maladie : tenons-nous en aux paroles de saint Ignace. C'est en voyant les états de volonté de ces trois Classes d'hommes que nous connaîtrons la disposition de la nôtre.

Le prélude a pour but de faire naître une résolution grande et généreuse. Je dois me considérer *coram Deo et omnibus Sanctis,* « en présence de Dieu et de tous les Saints » : ceux-ci se sont signalés par leur générosité ; — *ut cognoscam et desiderem, eligam quod magis sit ad gloriam divinæ majestatis et salutem animæ.*

Les classes se distinguent l'une de l'autre par des dispositions différentes de volonté. — La première voudrait briser l'attache qui l'entrave, mais à la condition qu'il ne lui en coûtât rien. Elle ne veut rien faire, n'employer aucun moyen, par suite ne montre aucune résolution, mais un simple désir. — La deuxième veut écarter l'obstacle, mais non porter le coup décisif, ni faire précisément ce qui conduit au but, ni embrasser les meilleurs moyens. Elle veut rompre l'attache, mais sans sacrifier l'objet : *Vult manere cum re, ita ut Deus veniat eo quo ipse vult* (saint Ignace). A cette Classe appartiennent ceux qui ne veulent employer que des moyens insuffisants, théoriques, nullement pratiques, *in affectu.* — La troisième veut, quoi qu'il en coûte, rompre l'obstacle par n'importe quels moyens, même les plus ardus, même en sacrifiant l'objet, *in effectu* (Vid. R. P. Roothaan, 67). En comparant ces différentes dispositions de volonté, le retraitant sondera la sienne et se connaîtra lui-même.

Pour soulever, fortifier la volonté et lui faire embrasser ce qui est plus parfait (3e Classe), il faut considérer les motifs bons ou mauvais, raisonnables ou déraisonnables, qui dirigent ces trois Classes d'hommes.

C'est le moment de revenir à la détermination prise dès la première semaine, dans la conclusion du Fondement : savoir, celle d'employer les moyens les plus propres à nous faire atteindre notre fin. Dans la méditation des trois Classes, par exemple dans les préludes et dans le troisième point, saint Ignace emploie des expressions qui rappellent ces derniers mots du Fondement : *Quæ magis conducunt ad finem...* C'est assez

indiquer l'intime liaison des deux méditations : l'une n'est que l'application pratique de l'autre.

Les moyens qu'il faut prendre nous sont suggérés par les obstacles mêmes que nous rencontrons. Saint Ignace ne mentionne ici qu'une difficulté et le meilleur moyen d'en triompher... Si c'est l'amour-propre qui nous arrête, il nous faut acquérir l'humilité, et le moyen d'acquérir l'humilité, c'est d'aimer et de rechercher l'humiliation.

Le colloque est le même que dans la méditation *de* deux Étendards.

3. — La note qui suit cette méditation a une grande importance : « Si nous avons de la répugnance pour quelque chose, si nous ne sommes pas indifférents, il faut dans le colloque prier Dieu de nous choisir précisément pour cette chose, pourvu toutefois qu'elle soit pour l'honneur de sa divine Majesté. » « Cette manière d'agir, ajoute saint Ignace, nous aide beaucoup à triompher de l'inclination déréglée. » Nous faisons du moins de notre côté ce que nous pouvons, et nous avançons en toute sûreté. Il arrive souvent que ce que nous redoutons est précisément ce que Dieu demande de nous. — Il y a là une application pratique des annotations 5 et 15.

Des trois Degrés d'humilité.

1. — Saint Ignace veut (3e note du 12e jour) qu'avant de commencer l'élection nous fassions une considération sérieuse et répétée sur les trois Degrés d'humilité. C'est le troisième pas à faire pour assurer une bonne élection. — Mais quel sera le fruit spécial de cette considération ? Dans la méditation des deux Étendards nous avons eu l'idée et appris les moyens de la vie parfaite, et nous avons résolu ensuite d'en faire la règle de notre élection. Dans celle des trois Classes, nous avons éprouvé notre volonté pour savoir si elle se déciderait à employer les meilleurs moyens, et nous avons cherché à l'y déterminer. Nous l'avons amenée à cette détermination, moyennant la grâce de Dieu. Que manque-t-il maintenant ? Une disposition qui nous

fasse passer à l'accomplissement généreux et même joyeux de tout ce que Dieu voudra de nous. Quand il en est ainsi, l'âme est parfaitement disposée pour faire l'élection. La méditation des trois Degrés d'humilité doit nous établir dans cet état. Saint Ignace l'indique par ces paroles : *Ut afficiatur ad veram doctrinam Christi*, « pour que l'âme soit affectionnée à la vraie doctrine du Christ, qu'elle en éprouve de la joie, qu'elle s'y enthousiasme » (1). Et le R. P. Roothaan (note 73) : *Provocamur ad generosam Christi sequelam (doctrinam) in rebus arduis magno affectu amplectendam.* Plus les moyens à prendre seront pénibles, et plus la générosité est nécessaire à la volonté. C'est l'humilité qui la mettra en nous, l'humilité, c'est-à-dire la subordination à Dieu en toutes choses par la considération, d'une part, de son infinie grandeur, de l'autre, de notre petitesse, abstraction faite de tous nos intérêts temporels. Rien de plus propre à rendre l'homme allègre, disposé à tout, quoi qu'il arrive ; rien n'est difficile aux humbles : car de même que l'orgueil est l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, de même l'humilité est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. — Mais est-ce effectivement l'humilité que saint Ignace a en vue dans cette considération ? Sans nul doute. « L'essence de l'humilité, dit saint Thomas, consiste à se soumettre, à s'abaisser (2. 2. q. 161. a. 1, ad 5). L'humilité modère le désir de s'élever outre mesure au-dessus de ce qu'on est en réalité (a. 1, ad 3 ; a. 2). Nous y arrivons d'abord par la considération de notre propre imperfection, que nous reconnaissons parfaitement et à cause de laquelle nous nous abaissons tout à fait raisonnablement (a. 1, ad. 1) ; ensuite par la considération de la grandeur de Dieu » (a. 2, ad 3 ; a. 3). Saint Thomas ajoute : « L'humilité est donc proprement la soumission à Dieu et à tout autre à cause de Dieu » (a. 1, ad 5).

C'est bien là l'humilité telle que l'entend saint Ignace et qui conduira droit au succès. Aussi tout homme qui a fait sérieuse-

(1) Remarquer dans l'annotation 16 les expressions : « debet affici », affectum impellere ; — « affectarse », magno affectu æstimare et amare. — Saint Ignace se sert des mêmes termes dans la 3e partie du 2e point de la méditation du Règne : « Qui magis affici volent ».

ment les méditations sur le péché (1[re] semaine) agrée-t-il spontanément tous les sacrifices en vertu de cette disposition à l'humilité, fruit nécessaire de ces Exercices. Avec bien plus de facilité encore le fera-t-il aujourd'hui qu'il a devant les yeux l'exemple du Sauveur et l'amour qui l'attache à sa divine Personne.

2. — Dans cette humilité saint Ignace distingue trois Degrés (1). Ce n'est pas d'après le motif qu'il fait cette distinction, le motif étant l'humilité elle-même pour tous les Degrés ; ce n'est pas non plus d'après l'objet, qui peut être multiple dans chacun des Degrés. Il la fonde sur l'étendue et la perfection avec lesquelles on peut mépriser les intérêts temporels, en les subordonnant à Dieu pour suivre Jésus-Christ. Ainsi est parfaitement remplie l'intention de saint Ignace, qui veut nous amener à une parfaite élection. Il cherche à mettre notre volonté dans la disposition la plus parfaite, et il le fait en nous proposant trois Degrés de perfection.

a.) — Premier Degré. Par mépris pour nous-mêmes, et par estime de Dieu et par amour pour lui, nous sommes prêts à perdre tous les biens et à souffrir toutes les peines de ce monde plutôt que de transgresser en matière grave le commandement de Dieu. L'essence et la perfection de ce Degré est cette disposition habituelle de la volonté, *in habitu,* qui nous fait refuser, *in actu,* sans délibération, toute chose contraire à un précepte grave ; car la délibération réfléchie serait déjà un péché. C'est le degré inférieur de l'humilité, et saint Ignace fait observer qu'il est absolument indispensable pour le salut.

b.) — Le deuxième Degré consiste dans l'habitude de l'indifférence et à ne faire pratiquement aucune distinction entre les

(1) Suarez, *de Religione* S. J., L. 9, c. 5, n. 24, 25 : « Recte potuit distingnere sanctus Ignatius tres gradus humilitatis ex tribus modis contemnendi seipsum et suam voluntatem et temporalia commoda, scilicet vel quantum necesse est ad servanda rigorosa præcepta vel ad vitandas veniales culpas, vel quantum confert ad majorem Christi imitationem. Distinxit S. Ignatius gradus humilitatis quoad interiorem affectum, prout potest esse magis vel minus perfectus ; quia eam distinctionem solum præmittebat ad electionem faciendam, quæ maxime pendet ab effectu magis vel minus subjecto Deo et abstracto a rebus temporalibus. »

choses temporelles, comme l'honneur et le mépris, la richesse et la pauvreté.... tant qu'il y a égalité de gloire pour Dieu dans l'usage ou l'abstention de ces créatures. Ainsi la complète indifférence de volonté constitue ce deuxième Degré, le motif étant toujours l'estime de la grandeur de Dieu et le mépris de notre propre néant. Cette indifférence est en effet la véritable humilité, c'est-à-dire la modération de l'estime qu'il faut avoir de nous-mêmes : faire tant de cas de ses intérêts temporels et une si grande différence entre ceci et cela est un véritable égoïsme (1). — A ce deuxième Degré d'humilité saint Ignace joint la fuite du péché véniel, ou parce que cette fuite fait partie essentielle de ce Degré, ou parce qu'elle en est simplement un effet, une conséquence : car l'exemption du péché véniel n'est possible qu'à celui qui est établi dans l'indifférence.

c.) — Le troisième Degré ne s'arrête pas à l'indifférence en présence de la pauvreté, de la richesse, de l'honneur, du mépris : mais, supposé la gloire égale pour Dieu, il choisit effectivement ce que le Sauveur a pris en partage : voilà ce qui fait son essence. Il prend les devants non seulement par raison d'humilité, mais plus encore par motif d'amour pour Notre-Seigneur. A la vue de notre Dieu qui a choisi le mépris, la pauvreté et la souffrance, nous rougissons d'être mieux traités que lui.

Dans le deuxième et le troisième Degrés, il y a cette condition « pourvu qu'il y ait égalité d'honneur pour Dieu ». Cette condition est absolument nécessaire pour le deuxième Degré, puisque c'est à cette seule condition que nous pouvons être indifférents. Dans le troisième, elle n'est ordinairement qu'une pure hypothèse, parce que généralement le plus grand honneur de Dieu est du côté de ce que le Sauveur a choisi lui-même. Cependant

(1) L'indifférence, réclamée par le 2e Degré d'humilité, n'est pas essentiellement distincte de celle où conduit le *Fondement*. Avec l'indifférence de la *méditation fondamentale*, l'usage des créatures est plus ou moins imparfait, plus ou moins entaché ou susceptible de péché ; tandis que l'indifférence du *deuxième Degré d'humilité* en exclut tout péché et toute imperfection : dans le *Fondement*, nous nous abstenons de l'usage des créatures pour ne pas agir contre la raison et la conscience ; *dans le deuxième Degré d'humilité*, nous le faisons par le plus pur et le plus noble détachement de nous-mêmes.

saint Ignace devait mettre cette condition, attendu que, d'après le *Fondement*, nous devons faire dépendre toute notre conduite du plus grand service et de la plus grande gloire de Dieu. D'ailleurs, il peut se présenter certains cas où l'honneur de Dieu défende qu'on recherche effectivement le mépris ou la pauvreté ; alors même le cœur gardera l'affection pour ce que le Sauveur a choisi.

En résumé, dans le premier Degré de l'humilité, l'homme, considérant la grandeur de Dieu et son propre néant, est habituellement résolu à tout sacrifier plutôt que de commettre le péché mortel. — Dans le deuxième, il est dans la même disposition relativement au péché véniel, et, sauf l'honneur de Dieu qui réclamerait autre chose, il est indifférent à toutes choses, il n'étendra pas même la main vers un objet plutôt que vers l'autre. — Enfin il monte au troisième Degré, lorsque, supposé que la gloire de Dieu n'exige pas le contraire, il n'est pas simplement indifférent aux créatures, mais il veut et il choisit celles que le Sauveur a choisies, par la seule raison qu'il les a choisies. — Il y a là une triple soumission à l'égard de Dieu : la première à sa volonté, nous imposant une obligation grave ; la deuxième à sa volonté, nous imposant une obligation en matière légère ; la troisième à l'exemple du Christ, lequel exemple, pour un cœur humble et aimant, n'est pas moins qu'un commandement. Les deux premiers Degrés imposent une conduite négative ou d'abstention, le troisième, une conduite positive ou d'action.

Les motifs pour porter la volonté à ces trois Degrés sont tirés de l'essence, de la nature même de chacun de ces Degrés et de la relation qu'ils ont avec l'humilité, c'est-à-dire avec les sentiments, inspirés nécessairement par la double considération et de la grandeur de Dieu, du Sauveur et de la bassesse de notre néant. Dans le troisième Degré, au motif de l'humilité se joint essentiellement celui de l'amour : *Ad imitandum magis Christum, utque ei magis actu similis fiam, volo et eligo magis paupertatem, etc.* ; et plus loin : *Quo magis eum imitetur, ac melius ei serviat*. Choisir une chose pour ce seul motif que Notre-Seigneur l'a choisie, c'est tendre à l'union la plus intime avec lui et, pour ainsi dire, nous transplanter en lui. Comme les vertus théo-

logales sont les plus excellentes, parce que leur motif est Dieu lui-même et qu'elles nous unissent immédiatement à lui, de même rien ne nous unit plus parfaitement à l'Homme-Dieu que l'amour de sa Personne ; par cet amour, nous ne faisons plus qu'un avec lui : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* (*Galat.*, II. 20).

Mais si l'amour est le premier motif, le second est l'humilité, puisqu'il s'agit ici des Degrés de perfection dans l'humilité. L'amour sans l'humilité n'a plus ce qui est son fondement. Car l'amour de Dieu n'acquiert de solidité que par le sacrifice de l'amour-propre déréglé, et spécialement par l'amour des humiliations, qui est la plus pénible immolation dans la vie spirituelle. Tant qu'elle n'est pas faite, il n'y a pas de parfait service de Dieu ; l'amour-propre en mille occasions remettra en question ce grand objet. L'humilité, qui est la base inébranlable de toute la vie spirituelle, sert de fondement à l'édifice de toutes les vertus, en tant qu'elle dompte l'orgueil et rend l'homme parfaitement soumis à Dieu (S. Thomas, *Summ.* 2. 2. q. 161. a. 5, ad. 2). C'est la pensée de saint Ignace : *Ut magis ei serviat.* Ce n'est que par l'amour de l'humiliation que nous devenons entre les mains de Dieu un instrument dont il peut se servir à son gré. *Rougir d'être mieux traité que le Sauveur* est la formule du troisième Degré d'humilité. Dans les actes de la vie journalière, toute élection, faite d'après cette formule, est la mise en pratique de ce troisième Degré.

3. — Arrivés là, nous sommes parvenus au sommet des Exercices. Tout ce qui suit n'a d'autre but que de nous confirmer dans cette disposition parfaite de la volonté. Les Exercices ne vont pas plus loin, puisque le troisième Degré d'humilité est le point le plus élevé de la sainteté, la folie divine du Christianisme qui caractérise les plus grands Saints, l'imitation la plus parfaite de Jésus-Christ, l'esprit essentiel de la Compagnie de Jésus, l'accomplissement de nos règles 11e et 12e. — Le troisième Degré est un résumé de tous les Exercices. Du haut de ce sommet toutes les choses apparaissent claires et précises : le vrai service de Dieu et notre propre salut, le plus noble usage des créatures, le chemin sûr pour éviter le péché, la victoire la plus brillante sur

nos passions, le bataillon le plus vaillant au service du Christ, et, pour en revenir à notre sujet, le moyen infaillible pour assurer une bonne élection.

4. — Les trois Degrés d'humilité forment le sujet non d'une méditation ordinaire, mais d'une considération pour laquelle saint Ignace ne fixe aucun espace de temps. Il veut qu'on y réfléchisse pendant la journée. Nous pouvons cependant en faire une méditation, à laquelle nous joindrons les colloques et les répétitions. Les colloques seront alors comme ceux des trois Classes, et nous prierons Dieu avec ferveur de nous choisir pour pratiquer le troisième Degré d'humilité.

5. — Nous avons ainsi trois méditations qui nous préparent graduellement à une parfaite élection : dans la première, celle des deux Étendards, nous reconnaissons les éléments de la perfection chrétienne et nous déterminons notre volonté à faire une élection qui leur soit conforme. Dans la deuxième, nous préparons cette volonté à prendre les meilleurs moyens, quelque pénibles qu'ils soient. Dans la troisième enfin, nous nous disposons à entreprendre, sans trop de peine et avec promptitude et générosité, même les choses les plus difficiles. Rien donc ne manque plus à la préparation pour l'élection ; nous pouvons la faire après la contemplation qui suit : Jésus-Christ se sépare de sa sainte Mère.

Jésus-Christ quitte sa sainte Mère.

Saint Ignace (2e note du 12e jour) veut que cette méditation précède immédiatement le travail de l'élection. Le mystère de Jésus dans le temple n'était qu'un prélude de celui qui nous occupe à présent. C'est ici que Notre-Seigneur entre véritablement dans sa vocation de la vie publique pour ne plus en sortir. Le sujet est donc de la plus haute importance ; c'est pourquoi saint Ignace veut qu'on y consacre un jour entier.

Les colloques se feront comme il est indiqué dans la méditation des trois Classes, en tenant compte de la note qui la termine.

Règles de l'élection.

1. — La contemplation précédente ayant préparé l'élection, on aborde l'élection elle-même. Saint Ignace donne à ce sujet une instruction pratique en trois points : 1° Le principe qui doit diriger et décider l'élection ; 2° l'objet sur lequel peut tomber l'élection ; 3° la manière dont on peut découvrir la volonté de Dieu relativement à cet objet. — Sur l'importance de l'élection, voir le *Directoire*, c. 22. — Sur les dispositions de ceux qu'on peut admettre à l'élection : *Dir.*, c. 23.

2. — Le principe qui doit nous diriger depuis le commencement jusqu'à la conclusion de l'élection, c'est la maxime du Fondement : « ma première fin, mon unique devoir est le service de Dieu et le salut de mon âme ». Je dois en tout et avant tout avoir cette vérité devant mes yeux sans jamais la perdre de vue. Je suis ici pour servir Dieu et me sauver ; tout le reste n'est et ne doit être qu'un moyen pour atteindre ce but. Une fois bien pénétré de cette vérité, je puis examiner si ce parti ou cet autre sera pour moi un moyen d'atteindre ma fin. Il serait donc absurde de commencer par dire *a priori :* Je choisis ceci ou cela, c'est une chose résolue ; et ensuite de voir comment on pourrait accommoder la fin à l'objet choisi. Ce serait l'ordre renversé, vouloir obliger Dieu de venir à nous, au lieu d'aller nous-mêmes à lui.

3. — L'objet de l'élection ne peut être d'abord qu'une chose ou indifférente de sa nature, ou bonne suivant la doctrine et la pratique de l'Église ; jamais une chose illicite ne peut être un objet d'élection. — Il faut en outre voir jusqu'à quel point l'objet est ou n'est plus à notre libre disposition. Par exemple, si, après une élection dirigée par une affection déréglée, je me suis engagé dans un état de vie immuable, il ne me reste autre chose à faire qu'à me repentir et à réparer le défaut intrinsèque de mon élection, en menant dans cet état une vie chrétienne. Ce n'est pas là une vocation divine, puisque celle-ci exclut toute inclination désordonnée. — En dernier lieu, l'objet est-il encore à notre disposition et son élection a-t-elle été faite suivant les règles, alors il n'y a rien à changer, mais seulement à s'affer-

mir et à se perfectionner dans l'état actuel. Si au contraire l'élection a été déréglée sous quelque rapport, c'est maintenant qu'il faudrait en corriger les défauts, pour en recueillir des fruits précieux et agréables à Dieu.

4. — Il y a trois manières d'acquérir la certitude que nous suivons la volonté de Dieu relativement à un objet, ou de discerner sûrement celui sur lequel devra se porter notre élection. La première, quand Dieu parle si clairement qu'il est impossible de douter de sa volonté. C'est la voie extraordinaire; Dieu l'a employée dans la vocation des Apôtres et de quelques Saints. Nous ne pouvons y prétendre sans témérité. — Dans la deuxième manière, ce sont les consolations, les lumières fréquentes, ou même les désolations qui nous servent de guide. Il faut veiller avec attention sur ces mouvements de l'âme, qui servent beaucoup à nous éclairer. — Enfin, dans la troisième manière, on ne se sert que de la réflexion, guidée par la seule raison, qui, dans le temps où elle n'est pas sous l'action des différents esprits, mais en pleine possession d'elle-même, se met tranquillement en présence de la fin, se demande si tel objet sera un moyen de l'y conduire et fait son choix d'après la réponse (*Dir.*, c. 26-34).

Faisons observer que saint Ignace nous recommande ici pour la seconde fois de tenir compte, dans l'élection, des sentiments et de la pratique de l'Église.

Voici donc la marche à suivre dans la troisième manière : 1° Se demander de quoi il s'agit et se mettre en présence de l'objet de l'élection. — 2° Se représenter sa fin dernière et se rendre indifférent à tout le reste, en sorte que la seule considération de notre fin décide exclusivement notre choix. Notre inclination naturelle doit se tenir immobile, comme l'aiguille au repos dans une balance. — 3° Demander à Dieu la grâce d'incliner notre volonté dans la direction de son bon plaisir. — 4° Examiner à l'aide de notre raison jusqu'à quel point le choix ou l'abandon de l'objet proposé peut nous être utile pour notre fin, la gloire de Dieu et notre salut éternel. — 5° Voir de quel côté la raison penche le plus sans avoir égard à la sensualité. — 6° Une fois l'élection faite, l'offrir à Dieu dans une prière fervente et le conjurer de la confirmer pour sa gloire.

D'autres considérations peuvent servir, comme de pierre de touche, soit pour vérifier une bonne élection, soit pour aider à bien la faire : « L'inclination que je ressens vient-elle ou non uniquement de Dieu ? — Que conseillerais-je à une personne inconnue à laquelle je m'intéresse vivement, si elle me demandait ce qu'elle doit faire pour la gloire de Dieu ? — Que voudrais-je moi-même avoir fait, si j'étais actuellement sur mon lit de mort, ou à l'heure du jugement ? Qu'ai-je à faire maintenant pour goûter alors la joie et la sécurité ? » — Voir les modes d'élection : *Dir.*, c. 24. — Recommander la lecture des chapitres 24 à 34 du Directoire : ils forment la partie la plus excellente de ce livre. — On ne peut étudier ces règles de l'élection sans admirer l'esprit de solide sainteté qui les anime. A elles seules, elles prouvent quel grand maître de la vie spirituelle nous possédons dans notre bienheureux Père.

Élection pour la réforme.

1. — Celui qui est déjà engagé dans un état et qui ne peut ou ne veut ou ne doit pas en changer, s'en tiendra à une élection de réforme, suivant la marche précédemment indiquée. Qu'il se représente donc sa fin dernière, et sa fin prochaine, c'est-à-dire les devoirs de son emploi ou de sa condition, et qu'il voie quels moyens il doit choisir pour atteindre cette double fin ; puis, après avoir considéré la manière tant extérieure qu'intérieure dont il dispose sa maison et sa vie, qu'il réfléchisse sur les mesures à prendre pour régler l'une et l'autre.

A côté de ce principe de la fin dernière saint Ignace en pose un autre de la plus haute importance pour assurer une bonne élection et mener une vie spirituelle parfaite : « Nous ne progressons, dit-il, qu'autant, *tantum quantum,* que nous nous dépouillons de notre propre volonté, qui est l'égoïsme et l'amour-propre. » — Dans une autre occasion, dans les règles à suivre pour la distribution des aumônes, il établit un autre principe : « Pour ce qui regarde notre personne dans notre manière de vivre, nous progressons d'autant plus et d'autant plus sûrement

que nous nous rapprochons davantage de Notre-Seigneur, notre modèle et notre règle vivante. » Les chapitres 9 et 10 du Directoire traitent des différents états dont le but doit être pris en considération dans l'élection. — Quant à l'élection pour la réforme qu'ont à faire ceux de la Compagnie, voir le *Directoire,* c. 10. § 7.

2. — Pour celui qui a sérieusement fait les trois méditations qui introduisent à l'élection et qui arrive à l'élection pour la réforme de sa vie, il est à propos qu'il se pose cette question : N'est-ce pas une chose nécessaire à tous d'adopter pour programme celui que le Sauveur propose lui-même dans le troisième Degré d'humilité et dans la méditation des deux Étendards ? et, parlant en général, ne sommes-nous pas tous obligés de diriger notre élection dans le sens de la pauvreté et de l'humiliation ? Il faudra répondre « oui », en ajoutant que, sans doute, c'est une chose difficile, mais qu'il est impossible de s'y refuser : puisque ce programme n'est autre que l'esprit de Jésus-Christ, opposé à l'esprit du monde, et qu'il renferme les traits principaux de la perfection chrétienne pour chaque état. Il est si amplement détaillé que nous y trouvons toutes nos difficultés avec les industries pour les mettre à néant. Ces difficultés, en effet, ne peuvent venir que de l'amour-propre déréglé qui, par suite de notre nature à la fois corporelle et spirituelle, ne tend qu'à la satisfaction de la vanité et de la sensualité : par conséquent, l'amour de la pauvreté et de l'humiliation, inspiré par l'amour du Sauveur, est le moyen unique et universel de triompher de l'amour-propre et de surmonter tous les obstacles. — Assurément une vie pauvre et obscure, une vie de mortification et de renoncement, est désagréable à la nature ; mais, après tout, personne, dans les limites de son état et de sa condition, ne peut se soustraire à cette exigence du Christianisme. C'est donc le troisième Degré d'humilité qui doit faire notre programme, si nous voulons que notre vie ressemble à la vie du Sauveur, opposée à la vie du monde, des sens et de l'orgueil. — Peut-être ne faisons-nous pas dans la vie spirituelle les progrès que nous pourrions et devrions faire, précisément parce que nous pratiquons trop peu le renoncement volontaire à nous-mêmes. — Enfin,

l'amour de la pauvreté et de l'humiliation, en d'autres termes, l'amour de la croix est un point si important qu'il ne peut être négligé par quiconque aspire à un certain degré de spiritualité : c'est comme un théorème fondamental dans la vie spirituelle ; nous ne pouvons rien choisir de meilleur ni de plus parfait.

Cependant il peut arriver qu'à raison de notre principale difficulté notre élection puisse et même doive avoir un autre objet que la pauvreté et l'humiliation ; ainsi nous pouvons avoir besoin de douceur, de force, etc..., et dans ce cas nous devons choisir les moyens propres à les acquérir. Mais alors même nous pouvons et devons faire notre élection dans l'esprit du troisième Degré d'humilité : c'est-à-dire vouloir pratiquer ces vertus par amour et respect pour le Sauveur, par le même motif et de la même manière qu'il les a pratiquées lui-même. La lutte contre ce défaut, les efforts pour l'acquisition de cette vertu seront notre croix et notre mortification, et le fruit retiré de la méditation sur le troisième Degré nous servira d'argument *a fortiori* : « Eh bien, nous dirons-nous alors chacun en particulier, tu devrais être dans cette disposition ; c'est une raison pour lutter aujourd'hui plus sérieusement contre l'obstacle, la difficulté qui t'arrête. »

3. — Les règles pour l'élection sont d'une très grande importance et doivent nous être familières, quand il s'agit non seulement d'une élection pour la réforme de la vie, mais de toute affaire sérieuse où il faut prendre une décision. C'est ce que dit notre bienheureux Père dans le premier point du premier mode d'élection, et c'est ce que font toujours les hommes vraiment spirituels. Nous en avons un exemple dans nos premiers Pères, choisissant saint Ignace pour Général. — Il n'est pas nécessaire de suivre toujours la marche complète de la procédure, exposée plus haut ; il suffit de se servir de quelques-unes des pensées les plus graves. Nous devons également instruire ceux que nous formons à la vie spirituelle sur la manière d'appliquer ces règles, qu'il soit question pour eux de faire le choix d'un état de vie ou de prendre une décision dans une affaire importante (*Vid. Reg. Summ.*, 4, 6). — En suivant cette méthode, nous pouvons espérer que notre élection produira des fruits agréables à la divine

Majesté. — Ces règles font voir combien le but, la fin de l'homme, est pour Ignace le *Principe* premier et le plus élevé et la *Base* de tout, *Principium et Fundamentum,* pour employer ses propres expressions.

Ces mêmes règles trouveront leur application pratique quand il traitera de la distribution des aumônes.

Autres méditations pour la deuxième semaine.

1. — Saint Ignace veut que, pendant le travail de l'élection, on continue à méditer la suite des mystères du Sauveur (Voir : *preambulum ad considerandos status*). C'est pour cela qu'il assigne différentes méditations, devant remplir au moins douze jours ; et, dans la première note du douzième jour, il renvoie, pour les contemplations qu'on pourrait ajouter, aux points donnés à la fin du livre des Exercices sur les Mystères de la vie de Notre-Seigneur.

2. — Cette première note du douzième jour avertit encore que chacun peut, suivant sa dévotion et l'utilité qu'il en retire, soit diminuer, soit augmenter le nombre des méditations de la deuxième semaine. Saint Ignace dit que nous pouvons ajouter d'autres mystères, suivant la manière dont ils sont exposés sous la forme de points à la fin du livre. Il n'a voulu donner qu'une introduction, *dare introductionem et modum*, pour aider plus tard à méditer mieux et avec plus de détails ; mais cette simple introduction est précieuse, si l'on considère le beau choix qu'il a fait parmi les mystères de la vie publique de Notre-Seigneur, que saint Thomas divise en leçons de doctrine, exemples de vertus et miracles. Nous avons, dans le livre des Exercices, quelque chose du tout, et ce qu'il y a de plus efficace. Toutefois chacun reste libre de choisir d'autres mystères ou de changer l'ordre des points dans ceux qui se trouvent dans les Exercices. En donnant un plan et des divisions de mystères, saint Ignace veut nous habituer à faire nos méditations d'après ce modèle et selon une méthode déterminée. Mais cette remarque ne concerne que les mystères ; quant aux méditations qui préparent l'élection, elles forment un tout complet qu'il ne faut jamais modifier.

TROISIÈME SEMAINE

1. — Le but de la troisième semaine est de nous confirmer dans l'élection que nous avons faite; et pour y arriver, elle nous propose les moyens les plus efficaces. Quelle confirmation de tout ce que nous avons médité jusqu'ici dans ce que fait le Sauveur au temps de sa Passion, et quelle puissante éloquence dans la résolution de mériter sa gloire par les combats et les souffrances! Quels moyens excellents il nous propose: comme il prêche le troisième Degré d'humilité, faisant appel à notre amour et à notre générosité! Quelle grandeur et quelle noblesse de caractère dans le choix qu'il fait de sa Passion, dans sa force d'âme, dans son amour pour chacun de nous? Pour s'élever au troisième Degré d'humilité, il suffisait aux Saints de méditer la Passion du Sauveur. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit lui-même que de sa croix il attirerait tout à lui? (Joann., 12, 32); (*Dir.* c. 35, § 1).

De plus, la Passion de Jésus-Christ jette une grande lumière sur la première semaine et nous confirme dans les résolutions que nous y avons prises. Elle nous montre dans un jour nouveau ce qu'est le péché et ce que sont les passions qui conduisent au péché : la mort d'un Dieu, voilà le triste couronnement de leurs efforts! L'histoire des souffrances et de la mort du Sauveur est un grand drame dont les passions humaines sont les acteurs. Rien ne nous donne une terrible idée de la gravité du péché comme cette considération qu'il fallait la mort d'un Dieu pour l'expier. Concevons donc des sentiments d'amour et de reconnaissance pour Notre-Seigneur; mais ce qui est encore plus nécessaire, augmentons en nous la haine du péché et la résolution d'extirper nos mauvaises passions. C'est bien dans ce sens que le Sauveur parla, sur le chemin du Calvaire, aux femmes de Jérusalem qui pleuraient sur lui : « Pleurez sur vous et sur vos enfants! Si le bois vert est ainsi traité, comment le sera le bois sec? » (Luc, 23, 31).

Enfin, quelle idée sublime nous donne la troisième semaine de la grande affaire du salut des âmes et du service de Dieu, qui étaient dignes de tels travaux et de ce prix infini !

2. — Pour atteindre le but de la troisième semaine, il faut se représenter vivement la Passion de Jésus-Christ, s'attrister avec lui et compatir à ses souffrances. Saint Ignace nous apprend à le faire dans les deux premières méditations. Dans le troisième prélude, il fait demander avec instance ce sentiment de compassion ; les expressions sont pleines d'énergie : *Petere dolorem, afflictionem, confusionem, quod ob peccata mea Dominus eat ad passionem ; — petere dolorem cum Christo doloribus pleno, confractionem cum Christo confracto, lacrymas et pœnam internam de tanta pœna quam Christus passus est pro me.* — Il faut nous efforcer, pendant tout le cours des méditations de cette semaine, d'exciter en nous les mêmes sentiments, *magno nisu conando, laborando (excitando me) ad dolendum, tristandum et plangendum,* afin de concevoir de la tristesse, de la compassion et de la douleur.

Dans la considération des personnes, des paroles et des actions, saint Ignace veut que l'on fasse trois réflexions : Premièrement, « sur ce que le Christ souffre et veut souffrir dans son humanité ». Jésus-Christ avait une nature comme la nôtre ; ce qui nous fait souffrir, le faisait souffrir également et même davantage, parce que l'organisme de son corps était plus délicat et par conséquent plus sensible. Il faut nous représenter, aussi vivement que possible, combien il sentait la douleur. Peut-être avons-nous beaucoup souffert nous-mêmes, alors il faut nous en ressouvenir, pour mieux comprendre ce qui se passait dans la sainte humanité de Jésus. « Et ce qu'il veut souffrir », ajoute saint Ignace. C'est par son propre choix que le Sauveur veut souffrir. Quelle matière aux plus profondes réflexions que cette liberté de se soumettre à la Passion, ce choix qu'il en fait, et la manière dont, en conséquence de cette résolution, lui-même compose le programme de sa Passion de toutes les tribulations qui peuvent fondre sur une nature d'homme ! — Deuxièmement, il faut considérer « comment la Divinité se cache », se retire, pour ainsi parler, de la nature humaine, suspendant la protec-

tion toute spéciale dont elle couvrait l'humanité très sainte de Jésus, *sacratissima*, et la privant des effets de la joie céleste que lui procurait la vision béatifique. La Divinité, qui lui reste toujours unie, ne fait plus que la soutenir, la fortifier, afin qu'elle puisse souffrir beaucoup et longtemps, *tam crudelissime*, suivant le caprice de ses ennemis et de ses bourreaux. Jésus lui-même sur la croix s'est plaint de cette désolation, de cet abandon : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (MATT., 27, 46). — Troisièmement, « considérer comment il souffre tout cela pour moi, à cause de mes péchés, comme châtiment mérité par moi, et ce que je dois faire pour lui en retour ». Saint Ignace veut que, pour retirer un plus grand fruit, nous prenions place toujours parmi les personnages du mystère, que nous méditions comme si tout se passait sous nos yeux, et « pour moi en particulier ». Ce n'est d'ailleurs que la pure vérité (*Voir le troisième prélude des deux premières méditations*). Ces réflexions sérieusement faites ne peuvent manquer de produire en nos âmes les effets les plus salutaires.

3. — Pour le nombre des méditations et le temps à y consacrer, il faut s'en tenir aux notes de la deuxième semaine. — La 2e et la 6e additions sont ainsi modifiées : au lever et pendant le jour, je me rappellerai la Passion du Sauveur et m'entretiendrai de pensées qui me disposent à la tristesse, à la contrition, à la compassion, en présence de l'Homme-Dieu souffrant.

Ici encore, saint Ignace permet d'augmenter ou de diminuer le nombre des méditations (Vid. l'alinéa 3 de la note du 7e jour). Mais il demande spécialement qu'après avoir fini toute l'histoire de la Passion, on la repasse pendant deux jours, en la partageant en deux, et qu'ensuite on consacre un troisième jour à la contempler en entier. Nous pouvons aussi abréger cette méthode, comme l'indique notre bienheureux Père. Nous retirons de là une plus profonde impression. Cette méditation partielle et cette revue totale de la Passion seraient une nouvelle manière de considérer les mystères; nous pouvons lui donner la forme d'une répétition ou d'une application des sens. Nous pouvons encore considérer ces différentes méditations sous un seul aspect ou les parcourir dans le but de produire en nous un sentiment ou

un fruit déterminé. — L'objet de l'examen particulier continuera d'être sur l'observation des additions.

Règles de la tempérance.

1. — Pourquoi saint Ignace a-t-il placé ces règles à cet endroit des Exercices? La contemplation de la dernière Cène semble en être l'occasion, du moins la cinquième règle paraît y faire allusion. D'ailleurs une sage modération dans la nourriture et la boisson est nécessaire à celui qui veut poursuivre la carrière des Exercices, d'abord pour en retirer un fruit convenable, ensuite pour conserver les forces suffisantes. La tempérance et le vice contraire exercent une influence incontestable sur la vie spirituelle, particulièrement sur la prière (1); et d'autre part la méditation de la Passion nous excite au jeûne et à la pénitence. Pendant la quatrième semaine des Exercices, notre bienheureux Père nous conseillera de ne pas faire de pénitences; il nous recommandera seulement de garder la tempérance et d'observer les jours d'abstinence et de jeûne prescrits par l'Église (*Notanda* 4ᵃᵉ hebdᵃᵉ). Il était utile d'avoir une direction en cette matière. — De plus ces règles renferment un assez haut degré de perfection, qu'on ne peut exiger de ceux qui suivent seulement la première semaine. L'homme doit être élevé peu à peu; et l'exemple de Notre-Seigneur souffrant est pour cela d'un puissant secours. — Enfin saint Ignace a peut-être différé cette instruction jusqu'à cette heure pour offrir constamment au retraitant quelque chose de nouveau (*Dir.*, c. 35, § 12. 13).

2. — Les règles qui peuvent être données sur cette matière se ramènent aux trois points qui sont traités par saint Ignace: la qualité, la quantité de la nourriture, et la manière de la prendre.

3. — Parlant de la qualité dans les règles 1, 2, 3, il dit qu'il y a moins à s'abstenir et à se mettre en garde dans l'usage du

(1) « Ad usum mentalis orationis, ut continuari possit, hæc moderatio *in victu* imprimis necessaria est » (Suarez, *De Relig.* S. J. L. 9. c. 6. n. 6).

pain : parce que de ce côté notre goût et l'esprit du mal nous portent moins au dérèglement. — On doit se mortifier davantage dans l'usage des mets délicats, et plus encore dans la boisson, surtout s'il s'agit de liqueurs spiritueuses. — En règle générale, il faut plutôt s'en tenir à ce qui est commun et ordinaire et faire peu ou point usage de ce qui est exquis.

Incidemment, cette règle nous apprend qu'en cette matière ce qui conduit au dérèglement est aussi bien notre appétit que l'esprit du mal ; tous deux ont été la cause du premier péché. La nécessité de surveiller le penchant pour la boisson n'a pas besoin de démonstration, les conséquences de l'abus étant beaucoup plus graves que celles de l'abus de la nourriture : le seul soupçon d'un pareil penchant ferait grand tort à un apôtre. Il en est de même de la gourmandise ; elle dégrade l'homme même dans sa dignité humaine. D'ailleurs quel serait le fruit de nos prédications, si nous pouvions mériter un tel reproche ? C'est à nous que s'appliquerait cette parole d'un homme du monde : « Je désespère, quand je vous entends prêcher, mais je reprends courage, quand je vous vois à table. » Telle est donc la règle générale : rien ou très peu en fait de mets délicats, à peu près comme on use de dessert ou d'une médecine.

4. — Les règles 4ᵉ et 8ᵉ traitent de la quantité. Il s'agit avant tout de connaître et de prendre le juste milieu. Ce juste milieu est la quantité de nourriture qui nous rend capables de vaquer convenablement à nos occupations d'un repas à l'autre, sans être incommodés par un excès ou un défaut de nourriture, de telle sorte que le repas suivant nous retrouve avec l'appétit. La nature elle-même nous dicte cette règle : dans un état régulier de santé, Dieu a tellement ordonné les fonctions végétatives du corps que l'esprit n'en est pas incommodé. — Mais comment découvrir ce juste milieu ? Ou bien Dieu nous le montre par quelques lumières intérieures, ou bien nous avons à le trouver nous-mêmes, en essayant quelle quantité de nourriture nous rend capables d'atteindre le but que nous avons en vue. Mais ne croyons pas qu'il faille toujours diminuer de plus en plus ; rien n'est plus nuisible à la santé, surtout quand les forces ne sont pas encore développées. Faisons donc un ou deux essais, et si nous croyons avoir

trouvé la juste mesure, arrêtons-nous y sans scrupule. En général, il faut plutôt tendre à accroître qu'à diminuer les forces. Une autre manière de trouver ce juste milieu est de déterminer par-devers soi, après le dîner ou après le souper, ou dans tout autre moment où l'on n'éprouve ni faim ni tentation, la quantité de nourriture qu'on prendra le prochain repas et d'observer cette pratique chaque jour ; alors il ne faut pas la dépasser, et si le démon veut nous persuader le contraire, nous devrons prendre au-dessous de ce que nous avions fixé (Vid. Annot. 12 et 13).

Mais ne sera-t-il jamais permis d'aller au-delà et de s'écarter de ce milieu? Non seulement nous le pouvons, mais nous le devons, afin que dans telle circonstance où nous avons besoin de prendre plus de nourriture, nous puissions le faire en toute liberté. Jamais il ne faut surcharger l'estomac, mais la tempérance autorise du plus ou du moins, de même que le négoce permet différents prix pour les marchandises : on ne peut pas dépasser le prix extrême, mais il y a différents degrés entre le plus et le moins élevé.

5. — Dans les règles 5, 6, 7, saint Ignace donne la manière de se conduire à table. Ces règles regardent la conduite intérieure et extérieure. Avant tout, il importe d'élever l'esprit au-dessus des mets ; car il n'est pas nécessaire que l'esprit s'applique à la nourriture : cette occupation serait indigne de lui ; il doit élever ses pensées plus haut, pendant que ses serviteurs travaillent. Agir autrement serait donner lieu à des tentations et ouvrir l'âme à la sensualité. — Mais comment occuper l'esprit? En pensant au Sauveur, à la manière dont il mangeait, buvait, regardait et parlait : nous avons ainsi le modèle d'une conduite noble et convenable, *majorem methodum sumere*. C'est pour cela, sans doute, qu'on trouve souvent dans les anciens monastères le tableau de la dernière Cène. Assurément Notre-Seigneur, assis à table, était aussi édifiant que quand il était en prière : telle est la leçon que nous devons apprendre. Nous pouvons penser également à la vie des Saints ou à tout autre sujet ayant de l'utilité.

Pour la conduite extérieure, il faut s'appliquer à la modestie, au calme et à la bienséance.

QUATRIÈME SEMAINE

1. — But de cette semaine. — La quatrième semaine explique et confirme le dernier point de la méditation du Règne : la victoire suit la bataille. Elle est certaine et magnifique ; nous y participons suivant la part que nous aurons prise au combat. En d'autres termes, le but spécial de cette semaine est de nous confirmer dans notre élection par la vue de la récompense, qui nous est montrée d'une manière vive et saisissante dans la Personne de Jésus-Christ. En lui nous voyons la gloire qui doit béatifier notre âme et notre corps ; pour nous en donner l'idée, Jésus reste encore quarante jours sur la terre, apparaissant dans son corps glorifié. La deuxième et la troisième semaines nous ont montré la voie ; la quatrième nous fait voir le terme (*Dir.*, c. 36, § 1). La vérité du Fondement est ainsi éclairée d'un jour plus lumineux.

L'esprit de cette semaine, ou, si l'on veut, sa fin prochaine et son fruit spécial, est la joie et l'amour. — Mais quel est le motif de cette joie? Avant tout c'est le triomphe et la joie du Sauveur ; il le mérite bien à cause de lui-même. Ensuite il faut nous réjouir à cause de nous. Nous devons en effet participer à cette joie de Jésus ; c'est notre joie, la joie de tous ceux qui l'ont suivi et qui maintenant sont consolés et récompensés par lui. Il est vrai que ce motif n'est pas le plus élevé, mais il est pratique. Il y aura des heures dans la vie où rien ne nous touchera plus que la réponse à cette question : « Combien cela durera-t-il donc? et à qui en reviendra l'avantage »? On reprend haleine, on se remet en route, et la croix nous devient même aimable. — La sainte Écriture elle-même ne néglige pas le motif de l'espérance chrétienne, et le Sauveur en fait souvent usage, par exemple, dans son discours d'adieu : *Veniam ad vos... modicum et videbitis me... in domo Patris mei mansiones multæ sunt... gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (Joann., 14. 2, 18 ; 16. 16, 22). Pour Notre-

Seigneur lui-même, le combat n'a duré que trente-trois ans, et sa grande Passion, seulement un petit nombre d'heures. Du reste le temps n'y fait rien, puisqu'il ne faut qu'un pas pour arriver à la charité parfaite. — Ici encore, le caractère du Sauveur apparaît dans sa grandeur et sa magnificence. Quel Maître nous avons le bonheur de servir! Il est bon au-delà de toute mesure, et il est immortel, et toutes ses récompenses le sont aussi. Cette considération nous introduit déjà en plein dans la parfaite charité.

Remarquons aussi la douceur et la bénignité que montre le Sauveur aux siens après sa Résurrection; comme il agit sans cesse pour nous; comment, dans son corps glorifié, il déploie une activité incessante, énergique, toute divine, pour mener à son achèvement l'édifice spirituel de son Royaume, qui est la sainte Église.

2. — Les instructions de saint Ignace nous aident puissamment à nous réjouir « de la gloire et de la joie » du Sauveur ressuscité. Dans le troisième prélude, nous avons à demander la grâce de nous réjouir « grandement », *intense*. C'est en effet une grâce qui favorise beaucoup notre progrès, en nous donnant facilité, courage et force dans le service de Dieu. Dieu seul peut la donner. Il arrive souvent que dans la quatrième semaine on se sent peu disposé à cette joie : la fatigue et une certaine satiété, la pensée que nous aurons à garder fidèlement nos résolutions, enfin les tentations de l'esprit malin peuvent nous abattre et empêcher cette dilatation du cœur. Nous devons donc prier et nous exciter à la joie, aussi bien que nous nous efforcions pendant la troisième semaine de concevoir de la tristesse et de la douleur.

Deux autres pensées, dit saint Ignace, doivent nous être présentes pendant la méditation. D'abord, il faut considérer comment la Divinité, qui se cachait pendant la Passion, se manifeste maintenant dans le visage, les paroles, la bonté, la libéralité, l'amabilité du Sauveur par des effets « vrais, saints, et merveilleux » : *Miraculose per veros et sanctissimos effectus... in sanctissima Resurrectione*. Les effets sont « merveilleux », parce que la vie où il vient d'entrer est une vie glorifiée, et les

miracles naissent, pour ainsi dire, sous ses pas, comme les fleurs au soleil du printemps; mais ils sont surtout « vrais, saints et sanctifiants », parce qu'ils confirment la vérité de sa Résurrection glorieuse et nous procurent des grâces de foi, d'espérance et de charité. — En second lieu, il faut considérer comment Notre-Seigneur remplit l'office de Consolateur. Il en fait un office, et il l'exerce envers tous et de toutes sortes de manières, en faveur de l'intelligence, du cœur et des sens : il le fait comme un ami et un père, paisiblement, tendrement, cordialement, comme on peut le voir en détail dans les diverses apparitions.

Les notes concernant cette semaine permettent une certaine détente et relâche de l'esprit : elles demandent moins de peine et de travail. Le nombre des contemplations est réduit à quatre ; dans les répétitions, nous devons nous arrêter de préférence sur les endroits où nous avons trouvé de la consolation. Les points doivent cependant être toujours préparés, ce qui suppose la division du mystère en plusieurs parties.

Une note modifie ainsi la deuxième addition : En se levant, il faut se disposer à la joie et à l'allégresse : *Volendo affici et exhilarescere de tanto gaudio et lætitia Christi*. Comment doit-on le faire ? — En s'excitant à ces sentiments, en chassant la tristesse et en se donnant du courage. Pourquoi ? — Parce que le Sauveur est désormais dans la joie. Ce serait mal à un enfant de se refuser à la réjouissance le jour de la fête de ses parents. Le Seigneur veut aussi que nous nous réjouissions ; il répète souvent : *Pax vobis; — nolite timere.* — Il y a aussi un changement à la sixième addition : nous ne devons admettre que les pensées qui procurent de la joie spirituelle. Le ciel seul doit apparaître à nos yeux ; il faut nous créer en esprit comme un Éden pascal, un paradis de délices, au sein duquel se tient le second Adam, le Sauveur ressuscité. Le souvenir du passé ne doit nous rappeler nos péchés que comme pardonnés, et par conséquent doit ouvrir en nous comme une source de joie et de reconnaissance. Quant à la vue de la lumière, du soleil, du feu, des fleurs, choisissons ce qui nous semble contribuer à nous dilater dans le Seigneur. Il faut réfléchir et ne pas choisir au hasard; car

souvent le démon nous tend des pièges pendant la quatrième semaine : comme jadis il s'est furtivement introduit dans le paradis terrestre, de même aujourd'hui il vient dans le jardin de la Résurrection, cherchant à en détruire les joies par les mêmes moyens qu'autrefois, l'inconsidération et la sensualité. C'est ici le moment de pratiquer la doctrine du Fondement sur l'usage des créatures par l'exercice de la prudence et de la circonspection. — Quant à la 10e addition, au lieu d'actes de pénitence, observons seulement la tempérance, à moins que le temps présent ne ramène quelque jeûne prescrit par l'Église.

Méditation pour obtenir l'amour de Dieu.

1. — Avec un grand à-propos saint Ignace couronne les Exercices par une méditation qui a pour but de nous faire parvenir à l'amour de Dieu. L'amour est en effet le premier commandement, la loi divine la plus élevée, la vertu la plus excellente et le service le plus sublime de la divine Majesté. C'est par l'amour que Dieu devient réellement maître de notre cœur.

Cette méditation se relie très intimement à tout l'ensemble des Exercices. L'amour a été la demande et le fruit de la deuxième, de la troisième et de la quatrième semaines, l'esprit qui devait nous animer dans l'imitation de Notre-Seigneur. L'amour est donc le résumé complet de tout ce que se proposent les Exercices, et le but spécial de la quatrième semaine. Il ne s'agit pas seulement ici de l'amour *effectif*, prouvé par nos actions et l'imitation du Christ, mais aussi de l'amour *affectif*. Il est donc juste de clore les Exercices, particulièrement la quatrième semaine, par une instruction spéciale pour exciter même l'affection de l'amour divin en nous : c'est comme le sceau d'or des Exercices. — Mais pourquoi est-ce seulement maintenant que saint Ignace vient l'apposer et non pas plus tôt, par exemple, dans la méditation fondamentale ? Sans doute, l'amour de Dieu repose sur les vérités du Fondement : il doit être la conséquence nécessaire de notre nature d'êtres créés par Dieu, et appartenant à Dieu. Mais il était préférable de ne point parler expressément de

l'amour, jusqu'à ce que nous eussions appris à nous défaire du péché, à dominer nos mauvaises passions, à purifier ainsi notre cœur pour le rendre capable du véritable amour ; et alors le cœur y est bien mieux disposé en finissant les Exercices qu'en les commençant. — Cette dernière méditation complète le mystère de la descente de l'Esprit-Saint, qui est le fruit et le couronnement glorieux de la vie de Jésus. L'âme doit sortir de la retraite, comme l'Église est sortie du cénacle, pleine du Saint-Esprit, remplie de l'amour de Dieu.

2. — La contemplation *ad amorem*... se divise clairement en deux parties : Dans la *première*, saint Ignace se sert de deux principes pour nous faire connaître la nature du véritable amour : il consiste moins dans les paroles *et les sentiments* que dans l'action, — et l'action consiste dans la communication mutuelle des biens. Notre bienheureux Père a donc en vue l'amour d'amitié, qui consiste à se connaître et à s'aimer réciproquement. — La *seconde* partie renferme les motifs de l'amour de Dieu :

Premièrement : Dieu est notre plus grand bienfaiteur ; car il remplit à notre égard les conditions du véritable amour : il nous communique réellement de tous ses biens, il veut nous en communiquer encore davantage, et sans nul doute nous en communiquera infiniment plus.

Deuxièmement : Dieu est près de nous, il demeure en nous plus spécialement que dans tous les autres êtres : car il habite en nous d'une manière surnaturelle. Or c'est le témoignage d'une grande affection de Dieu pour nous de se tenir si proche de nous, de nous communiquer non seulement ce qui lui appartient, mais encore de se donner lui-même à nous, de telle sorte que, en dehors du ciel et du Sacrement de l'autel, il n'est nulle part aussi présent qu'en nous-mêmes. Sans parler de l'honneur et de la grande preuve d'affection que nous donne l'habitation de Dieu en nous, nous jouissons d'un grand avantage pour répondre à cet amour ; nous n'avons pas besoin d'aller loin pour le chercher : il est près de nous, en nous, et nous sommes en lui. Quelle réunion des plus puissants motifs pour l'aimer !

Troisièmement : Dieu est sans cesse agissant pour nous,

autour de nous et en nous. Jetons un regard sur les différentes sphères de cette activité, se déployant dans le règne de la nature inanimée, dans les plantes, les animaux, ensuite dans la société humaine, dans la famille, l'État, l'Église, et même dans le ciel ; partout il s'emploie activement pour nous. Voyons, dans chacune de ces sphères, d'innombrables créatures que Dieu conserve et fait agir pour nous ; et en tout voyons Dieu qui nous aime et qui, par cet amour toujours en action, remue, pour ainsi dire, le ciel et la terre pour conquérir notre cœur ! Dans un être raisonnable, dans l'humanité du Christ, il agit pour nous jusqu'à souffrir et jusqu'à mourir !

Quatrièmement : Dieu est la bonté et la beauté absolues. Il faut nous efforcer de concevoir une haute idée de Dieu, en nous représentant tout ce que la création entière renferme de beauté, de bonté, de grandeur, et en tâchant, par voie d'induction, de nous élever à l'idée de la bonté et de la beauté incréées. Considérons, suivant l'avis de saint Ignace, comment tout ce qui est bon et beau vient de Dieu, comme les rayons émanent du soleil, comme l'eau sort de la source. Parcourons le monde matériel, le monde raisonnable des Anges et des hommes, la société de l'Église, le ciel : quels degrés ascendants de sagesse, de puissance, de bonté, de beauté et de sainteté ! Mais qu'est-ce encore que tout cela, comparé au chef-d'œuvre qui a fait la Mère de Dieu? et cependant qu'est-ce que Marie elle-même, comparée à l'Homme-Dieu, et enfin tous les dons de Dieu réunis ensemble, comparés à Dieu lui-même ? Nous nous perdons dans l'idée de cette grandeur infinie. — Et si maintenant cet Être infiniment grand nous connaissait, s'il nous aimait ; — si même il désirait notre amour ? et si, par notre amour, nous pouvions ajouter à sa gloire ? si, en retour de ce faible amour, il voulait se communiquer à nous pendant toute l'éternité, ne serions-nous pas obligés de l'aimer et pourrions-nous jamais l'aimer assez ?

En comparant entre eux les quatre points de la contemplation, nous remarquerons une progression dans la manière dont Dieu se rapproche toujours davantage de nous, se révélant toujours plus aimable et agissant toujours plus puissamment sur notre cœur. Les trois premiers points présentent, comme motif de

l'amour de Dieu, sa bonté pour nous, et le quatrième, sa bonté absolue en elle-même. — Le *Suscipe* qui renferme le sacrifice complet de nous-même à Dieu, et, pour ainsi dire, notre testament, forme une conclusion logique, en parfaite harmonie avec les quatre considérations qui l'amènent.

Cette contemplation est vraiment un digne couronnement des Exercices, leur résumé complet, la réponse parfaite à tous les mystères et à toutes les demandes des quatre semaines ; c'est le plus beau plan de la vie chrétienne : le mettre en œuvre sera réaliser tout ce que nos intentions et nos efforts peuvent accomplir de plus grand ici-bas (Voir *Dir.*, c. 36, 2).

3. — La contemplation de l'Ascension et la contemplation *ad amorem obtinendum* terminent la série des méditations dans le livre des Exercices. Saint Ignace ne veut-il pas nous faire entendre par là que tout est renfermé dans la vie de Notre Seigneur, et que pour conserver et perfectionner notre vie spirituelle d'après un parfait modèle, il nous suffit de connaître, d'aimer et d'imiter Jésus-Christ ? L'Évangile ne nous enseigne pas autre chose, en nous proposant la vie de Notre-Seigneur ; et les Apôtres n'avaient pas d'autre connaissance que celle de Jésus, et de Jésus crucifié (I *Cor.*, 2, 2).

Nous avons donc effectivement tout dans la vie de Jésus-Christ : « Le Christ est le Fondement et il n'y en a pas d'autre que lui (I *Cor.*, 3, 11). Il est pour nous la sagesse en Dieu, la justice, la sainteté et la rédemption (I *Cor.*, I, 30). Il est la voie, la vérité et la vie (JOANN., 14, 6) ». C'est pourquoi, dit l'Imitation, notre plus sublime occupation doit être de méditer la vie de Jésus (I, 1).

Cet enseignement s'applique particulièrement à la Compagnie de Jésus, dont la vocation spéciale est de reproduire en elle-même, tant extérieurement qu'intérieurement, la vie de Jésus, de sauver et de sanctifier les hommes, en faisant mieux connaître l'esprit de Notre-Seigneur. Aussi n'a-t-elle d'autres armoiries que le nom de Jésus, accompagné de la devise : *ad convivendum, et commoriendum et conregnandum cum Christo* (II *Tim.*, II, 11, 12).

TROIS MANIÈRES DE PRIER

Saint Ignace ajoute aux Exercices plusieurs manières de prier ; il en est plusieurs fois question dans les dernières annotations. On peut les appeler des manières de méditer, car elles deviennent facilement une méditation. Ainsi il est dit à propos de la deuxième manière : *Fit contemplando... consistat in considerando,* et dans la troisième : *ad quamlibet respirationem orandum mentaliter... attendatur ad significationem...* Ces différentes méthodes sont comme des préparations et des essais pour faire avec succès la méditation ; elles sont si simples d'ailleurs que tout le monde peut s'en servir avec grand profit. C'est pourquoi saint Ignace nous recommande d'en répandre autour de nous la connaissance et l'usage. Il nous indique ici trois différentes manières de prier (*Dir.*, 37. 1).

Première manière de prier.

1. — On prend les commandements de Dieu, ou les péchés capitaux, ou les sens intérieurs et extérieurs. A peu près la durée de trois *Pater et Ave,* nous examinons sur chaque commandement ce qu'il ordonne et ce qu'il défend ; puis nous voyons en quoi nous y avons manqué, nous nous repentons et nous formons le propos de nous amender. — Nous faisons la même chose sur les péchés capitaux, et, pour mieux les reconnaître, nous nous représentons les vertus opposées : car nous ne connaissons bien le vice que par ses contraires. — Pour les sens, on examine pour quelle fin ils ont été donnés, et comment on en a usé ou abusé.

Cette manière de prier consiste donc dans une courte considération ou un examen de conscience plus détaillé. Saint Ignace dit qu'elle est plutôt une préparation à la prière qu'une prière même, qu'elle est une façon de purifier le cœur et de le disposer à prier (*Dir.*, c. 37. § 2, 6).

2. — Voici les additions qui conviennent à ce mode de prière : 1° Le recueillement préalable suivant la deuxième annotation ou

la cinquième note du premier jour de la deuxième semaine. 2° La prière préparatoire dans laquelle nous demandons trois grâces : la parfaite connaissance des commandements, la découverte de nos fautes, enfin la grâce de nous corriger. 3° Après chaque commandement, il sera bien de réciter un *Pater* à la même intention. 4° Le tout se terminera par un colloque. — Si nous n'avons pas coutume de pécher contre un commandement, il n'est pas nécessaire que l'examen prenne le temps de trois *Pater*. Si l'on veut, dans l'usage des sens, prendre pour modèle le Sauveur ou sa Sainte Mère, on se recommandera à eux dans l'oraison préparatoire et dans les colloques.

3. — On peut développer cette manière de prier de telle sorte qu'elle ressemble à une méditation : par exemple, on considérera l'importance, l'utilité, la sainteté de chaque commandement, la difficulté de sa pratique, les bénédictions ou les châtiments réservés à ceux qui l'observent ou le violent. Pour les sens, nous réfléchirons pour quel but ils nous sont donnés, quels biens Dieu nous accorde par leur usage, comment ils nous servent à honorer Dieu ou à l'offenser, comment Notre-Seigneur s'en est servi, etc... — Nous pouvons aussi appliquer cette manière de prier aux devoirs de notre état, aux règles de notre Ordre, considérant leur importance, les obligations qu'ils imposent, les avantages qui résultent de leur fidèle observation et les suites fatales de leur transgression, l'exemple des Saints, etc... (*Dir.*, 37. § 2, 6).

4. — Cette manière de prier a plusieurs avantages : 1° On peut y persévérer longtemps sans fatigue ni dégoût ni distraction. 2° Cette méthode est d'une pratique facile, qui peut se varier à l'infini. 3° Elle sert à purifier le cœur des péchés contre nos devoirs d'état, en nous les rappelant, en nous faisant connaître leur malice, en nous pénétrant de la crainte de Dieu, en créant en nous une plus grande délicatesse de conscience. — Saint François-Xavier la recommandait instamment aux personnes du monde qu'il voulait faire avancer dans la voie purgative (*Dir.*, 37. § 7).

Deuxième manière de prier.

1. — Après avoir pris une formule déterminée de prière, on s'attache à chaque parole ou à chaque idée, aussi longtemps qu'on y trouve aliment, édification et consolation... On s'arrête au sens et à la portée des mots, en faisant des comparaisons, des applications pratiques, et en produisant des actes de vertu ou de bon propos. Ainsi, dans le *Pater,* nous considérerons que Dieu est effectivement et se montre notre Père, nous donnant l'être, nous conservant et pourvoyant à tous nos besoins ; puis nous réfléchirons sur les obligations que nous impose la qualité de fils : le respect, l'obéissance et l'amour. Nous ferons de même pour l'*Ave Maria,* le *Credo,* etc. (*Dir.*, 37. § 9, 10).

2. — Les additions qui s'appliquent à cette manière de prier sont : 1° La prière préparatoire et la prière finale, que l'on doit adresser à la personne qui nous occupe. 2° La posture à tenir : elle est libre ; on se tiendra assis ou à genoux, suivant qu'il paraîtra plus utile pour le grand fruit. Nous pouvons tenir les yeux fermés ou bien ouverts, mais non les laisser regarder çà et là. 3° L'emploi d'une heure entière : il n'est guère facile de parcourir en moins de temps une longue formule de prière suivant cette deuxième méthode. 4° L'attention à ne pas passer d'un mot à un autre, tant que nous trouverons matière à réflexion et aux affections dans le premier (Vid. Annot. 2, et addit. 4). — Ce que nous n'aurons pu méditer ainsi pendant l'heure sera récité à la fin. Dans l'exercice suivant, nous reprendrons le reste de la formule à l'endroit où nous nous étions arrêtés. Après le *Pater*, nous prendrons l'*Ave Maria,* et successivement d'autres prières vocales, et ainsi nous acquerrons la pratique facile de cette manière de prier.

3. — Avantages de cette méthode : 1° Elle est facile et sert à nous occuper un long espace de temps. Pour cette raison, il sera bon de la conseiller aux séculiers et aux commençants, en l'appliquant, par exemple, aux prières de la Messe ou à d'autres prières, lorsque l'office divin est prolongé. De simples fidèles arrivent souvent par cette méthode à faire une méditation solide

et de longue durée. Sainte Élisabeth employait de cette manière deux heures pour le seul *Pater*. — 2° Ce genre de prière convient particulièrement aux temps de fatigue, de distractions, de voyage ; car les formules de prière forment par elles-mêmes une sorte de canevas sur lequel l'intelligence et l'imagination peuvent exercer facilement leur travail ; ou encore le texte des prières est comme un filet qui réprime les saillies de l'imagination et diminue les distractions si elle ne les empêche complètement. — 3° Cette méthode fait découvrir la structure, l'enchaînement logique et la beauté des formules usuelles de prière ; et ainsi l'on fait une provision de bonnes et solides pensées qui se représentent à nous, quand nous ne faisons plus que les réciter ; c'est donc un excellent moyen pour éviter les distractions dans la prière vocale ordinaire. — 4° Cette deuxième méthode peut aussi s'appliquer aux paroles du Sauveur..., qui se trouvent dans la méditation des mystères...

Troisième manière de prier.

1. — Elle n'est qu'un simple abrégé de la précédente : on ne s'arrête pas sur les mots aussi longtemps qu'on y trouve du profit, mais on les prononce à la suite les uns des autres avec une lenteur rythmique, faisant réflexion sur chacun pendant le temps de chaque respiration. Ainsi nous pensons ou à sa signification, ou à la personne à laquelle il s'adresse, ou à nous-même : à notre situation, à nos besoins, à notre relation avec cette personne (*Dir.*, c. 37. § 12).

2. — Cette troisième méthode sert beaucoup à fixer notre attention dans la prière vocale : le chapelet, le Bréviaire, etc. Penser exclusivement au sens des mots finit par fatiguer l'esprit ; nous gagnons en attention et en ferveur, si nous varions les industries.

3. — On peut, dans le courant des longues prières, appliquer cette méthode à certaines parties de ces prières : dans le Bréviaire par exemple, aux *Gloria Patri*, aux *Pater*, aux *Ave*...

4. — Ces trois manières nous donnent une direction utile dans la pratique de la prière en général. Remarquons ce conseil

de tenir les yeux ou bien fermés, ou arrêtés sur un point ; en effet les distractions viennent surtout du défaut de vigilance sur nos regards, particulièrement dans les églises pendant l'office divin. Non moins utiles sont les différentes industries suggérées pour soutenir notre attention pendant la récitation des prières vocales.

En résumé, la première manière de prier est une sorte de considération, la deuxième, une prière méditée, et la troisième, une prière attentive. Toutes les trois s'attachent à une formule ou à un texte déterminé, comme à un modèle ou patron proposé, qui facilite l'Exercice de la prière et préserve des distractions. — Les séculiers ont là un vrai trésor ; c'est à nous de le découvrir à tous sans exception (*Dir.*, c. 37. § **11**).

Combien de méthodes de prière, surtout mentale, nous enseigne saint Ignace ?

1. — Nous pouvons en compter sept différentes : 1° La considération « *per intellectum* » (dans le Fondement, les trois Degrés d'humilité, etc.) ; 2° la méditation proprement dite (par exemple, sur le triple péché) ; 3° la contemplation (dans les mystères) ; 4° l'application des sens ; enfin les trois manières de prier. Quel merveilleux trésor à exploiter pour l'Exercice de la prière ! L'ennui et la sécheresse viennent souvent de ce que nous ne pensons pas à varier nos méthodes, suivant la disposition présente et les circonstances.

2. — En général, il est bon de changer quelquefois, ou au moins de tâcher d'unir la prière vocale à l'oraison mentale. Rien n'est plus propre à seconer la torpeur et la somnolence que de formuler de bouche les sentiments du cœur. Par contre, la prière vocale prend vie et force, lorsqu'on y mêle de courtes considérations ; ainsi, quand on se prépare à la communion ou pendant l'office religieux. A la contemplation nous pouvons ajouter tous les genres de prière, surtout l'application des sens. La méditation devient par là comme une mosaïque vivante, où s'enchâsse tout ce qu'il y a de plus précieux dans la science de la prière.

3. — Mais saint Ignace nous apprend-il aussi l'Exercice de la

haute contemplation, celle où, sans le travail des facultés de notre âme, mais, par un secours spécial de Dieu, notre esprit reçoit l'intelligence d'une vérité que notre volonté embrasse doucement et sans effort? Comme tel, *in termino*, ce genre d'oraison ne peut être enseigné par des moyens humains : Dieu seul peut nous l'apprendre. Ce serait folie même de tenter d'y arriver par notre travail personnel. Nous ne pouvons que nous y disposer en écartant les obstacles : c'est ce que fait saint Ignace dans tout le cours des Exercices. — Avant tout, il purifie le cœur du péché, délivre de la tyrannie des passions, nous apprend le bon usage des créatures, nous propose ensuite Jésus-Christ, comme la voie qui nous conduit et nous unit à Dieu. Il nous enseigne une méthode à la fois excellente et facile de prier mentalement au moyen de la méditation proprement dite ; et par les additions il fait servir à cette méthode de prière toutes les facultés de notre âme et de notre corps. Puis il nous fait monter plus haut par la contemplation et l'application des sens. Dans la quatrième semaine, les mystères et l'instruction formelle (en quatre points) « *ad obtinendum amorem divinæ Majestatis* » qui les suit, nous introduisent dans les demeures de l'amour divin. Enfin les annotations 2 et 11, la 4e addition, etc... nous offrent un secours puissant pour atteindre notre but, en nous avertissant de nous attacher à une seule pensée, avec calme et recueillement. — Telle est la voie droite et sûre pour arriver à la contemplation, si Dieu veut nous faire cette grâce. Il n'y en a pas d'autre que la marche persévérante dans la voie ordinaire de la prière et de la vie spirituelle (*Dir.*, c. 39) ; (Suarez, *de Relig.* S. J. L. 9. c. 6, n. 9, 10, 11).

Règles pour le discernement des esprits.

1. — D'après saint Paul et saint Jean (I *Cor.*, 12, 10, et I Joann., 4, 1), le discernement des esprits est un don gratuit de la grâce divine, accordé avant tout pour l'utilité du prochain. Il consiste en ce que, par la lumière de l'Esprit-Saint, nous découvrons les pensées secrètes des autres (saint Thomas, 1. 2. q. III,

ad 4m), ou bien nous distinguons s'il faut attribuer au bon ou au mauvais esprit telle pensée, telle inspiration (SUAREZ, *de gratia*, Prol. I, 6). Le discernement des esprits a pour objet soit les prophéties, soit l'origine divine des lumières reçues (I *Cor.*, 14. 24, 25, 37) ; il fait en tout cas juger lequel des deux esprits, du bon ou du mauvais, exerce son action sur l'âme. Ce jugement est toujours difficile à porter, si l'on ne se sert que des lumières naturelles. Il n'est certain et infaillible que par un don du Saint-Esprit. Ce don est nécessaire pour juger des révélations particulières, des apparitions, des doctrines, des dévotions nouvelles, particulièrement quand on est poussé à faire des choses extraordinaires ou à changer sa vie spirituelle sous prétexte d'un plus grand bien. Si le jugement en question ne s'appuie pas tant sur l'inspiration du Saint-Esprit que sur les règles de la prudence chrétienne, données par les maîtres de la vie spirituelle, il n'est plus que le fruit d'une science acquise, et dans ce cas ne s'appelle et n'est qu'improprement et dans un sens large un acte de discernement des esprits. Or c'est à titre de science acquise que saint Ignace nous offre quelque chose du riche trésor de son expérience dans la vie spirituelle, dont il a parcouru tous les degrés. Aussi tout ce qu'il enseigne sur cette matière est comme l'histoire de son intérieur.

2. — Le but de ces règles, le seul titre l'indique avec précision, est d'observer d'abord, puis de discerner les différents mouvements de l'âme. Observer, c'est-à-dire porter son attention sur ce qui peut être l'opération de l'un ou de l'autre esprit. Déjà, dans l'examen de conscience, saint Ignace a fait remarquer qu'il y a en nous trois espèces de pensées, les unes venant de nous-mêmes, les autres du bon ou du mauvais esprit ; il y revient dans la méditation de deux Étendards. Il faut donc apprendre à connaître et à distinguer ces différentes actions, qui sont à la vie spirituelle ce que sont au navigateur la nature et la direction des vents. Le progrès ou la décadence, le salut ou la ruine en dépendent. — Saint Ignace dit « de quelque manière », montrant par là qu'il parle d'une science acquise et non du don gratuit, venant de Dieu seul, et seul infaillible.

Règles du discernement des esprits pour la première Semaine.

1. — Les règles de la première semaine sont plus générales que celles de la deuxième ; en outre, elles sont plus appropriées à la voie purgative, et au temps où l'ennemi se montre à découvert, présentant des pièges plus grossiers, des tentations conduisant à un mal plus manifeste (Vid. Annot. 9, 10).

2. — Ces règles peuvent se ranger sous trois catégories : Les règles 1 et 2 traitent de la différence des opérations des deux esprits dans les individus, suivant leurs dispositions et leurs états d'âmes ; les règles 3-12 parlent de la consolation et de la désolation ; enfin celles qui suivent (12, 13, 14) décrivent particulièrement quelques artifices de l'esprit malin.

Règles 1 et 2. En ceux qui ont la conscience d'être en état de péché mortel ou sont disposés à le commettre, la joie et le plaisir attachés aux satisfactions des sens et la tentation de s'y adonner viennent du mauvais esprit : il veut en effet les retenir et les confirmer dans le mal. Au contraire, l'inquiétude et les remords de conscience doivent être attribués au bon esprit.

En ceux qui progressent dans la voie du bien, les deux esprits suivent une marche directement opposée : l'esprit malin leur inspire la tristesse, l'inquiétude, leur suscite des obstacles, leur présentant des raisons apparentes ; le bon Ange leur offre paix, consolation, lumière, larmes de componction, en un mot, tout ce qui les encourage, les fortifie et les fait progresser dans la voie du bien.

Il suffit donc de s'assurer *moralement* de l'état d'une âme pour distinguer aussitôt d'où vient l'inspiration. Celui qui est sûr moralement d'avoir l'âme en bon état doit tenir pour certain que tout ce qui est encourageant vient du bon esprit, tout ce qui est décourageant, du mauvais, et que toutes les raisons pour céder au découragement sont pure déception et mensonges.

Ces règles peuvent-elles s'appliquer à l'état de tiédeur ? Il n'en est pas fait mention. Le R. P. Roothaan (*nota* 2) ne le décide pas non plus.

Règles 3 à 12. Elles traitent de la consolation et de la désolation. Les règles 3 et 4 en donnent la définition ; les règles

5 à 9 donnent la conduite à tenir pendant la désolation ; celle qu'il faut suivre dans la consolation est indiquée par les règles 11 et 12.

Saint Ignace pose trois conditions qui doivent accompagner la consolation, venant du bon esprit : 1° Son objet et sa source ne doivent être rien d'extérieur et de sensuel, mais quelque chose d'intérieur et de surnaturel : *Motio interior, lætitia interna ;* par exemple, Dieu, Notre-Seigneur, sa Passion, la contrition de nos péchés, l'amour de Dieu. — Dès que la cause ou l'objet de la joie est quelque chose de sensuel, nous ne sommes pas en présence d'une consolation spirituelle. Ne rencontre-t-on pas des hommes pleins de sentiments de tendresse et de piété, quand le vin les a mis en gaieté ? — 2° Cette joie doit nous porter aux choses élevées, *ad res cœlestes... amorem... propriam salutem.* — Par conséquent, le but, comme le point de départ, doit être de l'ordre spirituel ; aussitôt donc que cette joie nous incline vers la sensualité, il y a lieu à la défiance. — 3° C'est d'une manière directe, *directe ordinatis,* et non par des voies détournées que ce mouvement doit nous porter vers quelque bien spirituel. — Disons donc en résumé que la consolation spirituelle est toujours une lumière surnaturelle, présentée à l'intelligence, ayant pour effet la paix, l'élévation de la volonté vers Dieu, au-dessus de tout ce qui est terrestre, autrement dit, toute augmentation de foi, d'espérance, de charité, accompagnée de joie. — Elle peut avoir différents degrés : tantôt c'est la consolation ordinaire, ou cette paix qui nous fait vaquer sans empêchement au service de Dieu dans nos affaires intérieures et extérieures, *reddendo illam quietam, pacificando in Domino ;* tantôt c'est la consolation extraordinaire, quand nous sommes touchés jusqu'aux larmes, etc. : on pourrait appeler la première la consolation des jours ouvrables, et la seconde, la consolation du dimanche et des jours de fêtes.

La désolation est exactement le contraire de la consolation : Elle consiste dans un obscurcissement de notre intelligence, faisant que nous ne sentons plus ni force ni attrait pour les choses spirituelles ; de là résultent la paresse de la volonté, l'attrait aux choses sensibles, le réveil des passions basses, un

abandon apparent de la grâce, une inquiétude que nous ne savons à quoi attribuer, la défiance, le découragement, avec toutes les variations de cette tempête spirituelle.

Ainsi, comme la consolation a de grands avantages pour notre progrès, la désolation a de grands dangers, et, loin de nous montrer indifférents à ces deux états, nous devons agir alors avec grande circonspection. C'est pourquoi saint Ignace donne des règles (de 5 à 9) pour la conduite à tenir au temps de la désolation :

Premièrement, il ne faut jamais, pendant la désolation, rien changer des résolutions prises dans le temps qui l'a précédée : parce que, dans le moment actuel, c'est le mauvais esprit qui agit en nous et qu'ainsi ce serait prendre conseil de notre ennemi, *cujus consiliis non possumus invenire viam ad recte quid agendum;* donc pas de changement, mais constance et fermeté à maintenir nos résolutions. Les difficultés ne sauraient être une raison pour les changer : la vertu qui ne tient pas devant les obstacles n'est pas digne de ce nom.

Deuxièmement, si l'on fait un changement, qu'il soit pour tendre à quelque chose de plus parfait ; car il faut fortifier nos résolutions et faire tout l'opposé de ce que conseille la désolation : *intense se mutare, insistendo magis, extendendo nos*... C'est l'esprit d'héroïsme et la tactique de saint Ignace : prendre l'offensive nous fera triompher de la désolation (Vid. annot. 13). — En quoi consiste ce changement en mieux ? A prier davantage, à prolonger la méditation, à nous recueillir plus souvent, à multiplier les visites au Saint-Sacrement : *Tristatur aliquis ? oret* (Jac., 5. 13). Il faut aussi nous examiner plus fréquemment, nous surveiller de plus près, puisque, l'ennemi nous pressant davantage, nous sommes plus exposés au danger ; c'est donc le moment de poser des sentinelles avancées. Enfin l'on peut ajouter une pénitence convenable ; ainsi la vie et l'énergie croîtront en nous, tandis que l'ennemi, nous voyant faire provision de force et de courage, en sera d'autant plus affaibli. La moindre chose, faite dans ce sens, est souvent d'une grande utilité et triomphe de la désolation. Dans la vie spirituelle, la désolation est une tempête, ou même un calme plat, présage ou menace

de l'orage ; n'en faire aucun cas est une preuve d'ignorance. La vraie consolation est une grâce, nous faisant goûter les choses divines, et dont nous pouvons tirer profit pour nous et pour les autres.....

Troisièmement, il ne faut pas oublier que la désolation nous est envoyée comme une épreuve, et que les grâces sensibles nous sont retirées, afin que nous combattions avec moins de secours. L'épreuve coûte, mais, en dépit de la difficulté, nous faisons du progrès. Il y a différentes sortes de grâces efficaces : quelques-unes sont accompagnées de la consolation sensible, qui nous empêche de sentir les difficultés ; d'autres ne sont que la force sans la douceur : si avec elles nous triomphons, cela doit nous suffire. — D'après ce qui a été dit, l'expression de saint Ignace, *ut potentiis naturalibus resistat,* doit s'entendre des puissances naturelles, soutenues par la grâce, qui dans la désolation ne se révèle pas d'une manière sensible, *licet aperte illud* (*auxilium*) *non sentiat .... gratiam intensam...* Dans ce cas, il nous semble que nous sommes réduits à nos seules forces naturelles. De même *gratia quæ sufficit ad salutem* n'est pas une grâce purement suffisante, puisqu'alors nous faisons réellement notre salut par son assistance.

Quatrièmement, nous devons nous armer de patience ; c'est la véritable tactique du Chrétien : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc, 21, 19). Quand nous sommes dans les ténèbres de la désolation, il faut aussitôt en chercher la cause. Ne la trouvons-nous pas en nous-mêmes, il ne nous reste qu'à supporter l'épreuve, comme nous le ferions de tout mal physique. Le mot *laboret* dit assez qu'il faut de la peine et des efforts pour acquérir la patience. — Écoutons là-dessus les conseils de saint Ignace : « Pensons d'abord que la désolation passera bientôt. » En effet, ces dispositions de notre intérieur subissent des variations, comme le temps. Cette pensée, quoique n'apportant qu'une consolation naturelle, émousse les armes de l'ennemi et nous préserve de l'impatience. Ensuite employons contre la désolation les moyens positifs, donnés dans la règle sixième et celle qui la suit. La persistance de cet état d'âme ne doit pas être un état de notre inaction : *Adhibendo diligentias,*

dit saint Ignace. Il faut attaquer la désolation, comme le mauvais esprit attaque en nous la consolation (Reg. 1 *de Discr. Spir. pro* 2ª Hebd.). L'exemple de Notre-Seigneur au Jardin des Olives est le modèle de notre conduite.

Cinquièmement, chercher les causes de la désolation. — Saint Ignace en indique trois principales : la *première* est la tiédeur et la nonchalance volontaire dans la vie spirituelle. L'expression *Exercitia spiritualia* ne comprend pas seulement la prière, mais tous les Exercices qui nous disposent à notre fin surnaturelle : les œuvres de pénitence, l'examen particulier, etc. Dieu agit avec nous comme un père qui fait sentir son mécontentement à son fils, pour le rendre attentif à sa faute ; c'est pour notre bien, autrement nous continuerions dans notre mauvaise voie. Il faut donc examiner d'abord comment nous faisons nos Exercices spirituels.

La *deuxième raison* pour laquelle Dieu permet la désolation est sa volonté de nous éprouver et de voir jusqu'où nous pouvons aller sans le secours des grâces et des consolations extraordinaires. Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'acquérir cette connaissance : il agit dans notre intérêt ; il sait bien ce dont nous sommes capables, mais nous avons besoin de cette épreuve pour apprendre à nous connaître.

La *troisième raison* pour laquelle Dieu nous met aux prises avec la désolation est de « nous persuader véritablement et de nous convaincre intimement » qu'il ne dépend ni de nous ni de nos efforts d'avoir la consolation et de la conserver ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous y disposer, d'en éloigner les obstacles. La véritable cause non seulement de la consolation extraordinaire, mais de celle qui est ordinaire, se trouve en Dieu seul : *Cœteras partes spiritualis consolationis... ulla alia consolatio...* A plus forte raison ne croyons pas que nous puissions par nos propres efforts atteindre aux degrés supérieurs de la vie contemplative. — Dieu agit ainsi pour que nous restions dans l'humilité : facilement, aussitôt que nous avons fait quelque chose et que la consolation se présente, nous nous en attribuons la cause et nous nous mettons, suivant l'expression de saint Ignace, « dans le nid d'autrui ». Alors Dieu nous en déloge ;

car toute complaisance personnelle lui déplaît. C'est pour cela sans doute qu'à certains jours de grande fête, même après une fervente préparation, nous n'éprouvons ni consolation ni élévation de l'âme. Beaucoup moins faut-il nous imaginer que nous sommes maîtres de faire durer la consolation par les moyens extérieurs : les images, les livres, les prières, etc. Cet état ne dure pas, ne doit pas durer, et cela pour notre plus grand bien.

Les règles 10 et 11 regardent le temps de la consolation : 1° On doit penser que la consolation passera et que la désolation surviendra ; l'on doit donc s'y préparer, en prenant d'avance les moyens de s'y bien comporter. — Réfléchir que la consolation passe vite est une pensée pleine de vérité ; la même réflexion s'applique à la désolation : cette considération nous fait du bien et empêche l'attachement à la consolation. — Comme nous avons toujours une vue plus claire dans la consolation, il faut graver dans notre cœur les vérités qu'elle nous présente et s'adresser à soi-même cet avis : « Retiens bien cela, pour te servir dans telle ou telle occasion. » — Ensuite, Dieu étant plus près de nous pendant la consolation et notre prière étant plus fervente, c'est le moment favorable de nous assurer des grâces spéciales pour le temps de la désolation, imitant le patriarche Joseph qui réservait les fruits de la récolte pour le temps de la prochaine disette.

2° Une règle essentielle à suivre pendant la consolation est de se maintenir dans l'humilité tant intérieure qu'extérieure, réfléchissant que la consolation n'a rien pour nous de méritoire, puisqu'elle est une pure aumône de la libéralité divine. En tirer vanité, ce serait imiter celui qui s'enorgueillirait de cheveux ou de dents empruntés. Réfléchissons aussi que la désolation est proche et combien alors nous manquons de courage. En outre, la pratique extérieure de l'humilité est alors plus nécessaire ; car, dans la consolation, nous sommes portés à dédaigner le prochain, à nous répandre en paroles, à faire part des faveurs que nous avons reçues, au risque de les perdre, comme le fait la poule qui perd son œuf à l'instant où elle annonce qu'elle vient de l'avoir.

Règles 12, 13, 14. Elles font reconnaître quelques artifices de l'esprit malin. — Il se comporte comme une femme, qui reste

faible tant que l'homme montre du courage, et qui éclate en fureur s'il vient à montrer de la crainte. Elle ne se contente pas alors de le voir prendre la fuite ; elle s'élance à sa poursuite : *ferocia feminæ est valde magna, et prorsus sine mensura.* Ainsi le démon n'a de puissant que la volonté de nous nuire ; il n'est réellement fort contre nous que s'il nous voit lâches et craintifs : alors, dit saint Ignace, il est véritablement terrible, *non est bestia tam efferata super terram,... cum malitia adeo magna.* Nous n'avons rien à craindre tant que nous sommes intrépides dans la résistance ; or l'intrépidité consiste à faire tout le contraire de ce qu'il nous suggère. Le courage ne consiste pas à nous exposer inconsidérément aux tentations, mais à réagir contre elles (Reg. Summ. 14). Croire qu'il y a un moment où la tentation devient insurmontable, c'est donner dans le piège tendu par Satan. Puisons alors notre force en Dieu par la prière : celui qui se tient ferme à la main de Dieu ne peut périr. Le découragement est la pire des choses, en même temps que la plus facile ; car alors on s'est dispensé de faire aucun effort.

L'ennemi fait encore comme un séducteur qui veut avant tout que ses propositions restent secrètes, sachant que si elles étaient connues, son but serait manqué. Le secret étant la force de l'esprit malin, il veut nous déterminer à tout cacher et à ne rien dire. Ainsi, par des tentations incessantes, il nous conduira à l'abîme ; du moins il en a l'espérance fondée, tant que nous garderons le silence. Le remède est dans l'ouverture et la volonté de ne pas se conduire seul. Nous avons un renfort dans celui auquel nous ouvrons notre cœur : on voit mieux à deux ; celui qui sait son maître à ses côtés, quand il défend une thèse, a moins peur de son adversaire. Dieu bénit cette défiance de soi-même ; c'est la voie sûre et facile par laquelle il veut nous conduire. Quoi d'ailleurs de plus simple que cette ouverture de cœur ! Quel malade refuserait de consulter le médecin, si cette seule démarche devait le guérir de son mal ? Combien de fois, dans les maladies spirituelles, il arrive qu'il suffit de se diriger vers la chambre de son directeur pour en être délivré ? Refuser de faire ce léger effort accuserait une inertie impardonnable. —

Mais à qui faut-il nous ouvrir ? Saint Ignace dit : *Bono confessario, personæ spirituali, quæ cognoscit fraudes.....* Dans les maladies du corps ne choisit-on pas un médecin sûr et instruit? Nos confesseurs ou directeurs de conscience nous sont spécialement désignés par Dieu pour ce ministère ; il faut en tout cas n'avoir recours qu'à des personnes vraiment spirituelles et expérimentées (Reg. Summ. 14).

Enfin, l'ennemi de nos âmes se comporte comme un chef d'armée, qui veut s'emparer d'une place et la mettre au pillage. Il examine les points faibles de l'enceinte et donne l'assaut de ce côté. De même le démon observe notre côté le plus faible ; il voit quel est en nous le déficit dans les vertus théologales ou morales, quels sont nos défauts de caractère, etc., et c'est de ce côté qu'il dirige ses attaques. Il faut donc corriger en nous ce qu'il y a de défectueux et nous rendre invincibles par l'examen particulier, la prière, la vigilance et la victoire sur nous-mêmes.

Règles du discernement des esprits pour la deuxième Semaine.

Les règles de la première semaine sont générales et nous arment contre les difficultés évidentes et palpables. Celles de la deuxième se rapportent plutôt à des phénomènes particuliers, produits dans notre âme par des influences qui peuvent nous arriver du dehors. A ce point de vue, elles sont perceptibles et bien déterminées, mais, d'autre part, elles sont subtiles et demandent de la pénétration et de l'expérience ; c'est pourquoi saint Ignace dit : *cum majori discretione spirituum.* Elles nous donnent les signes auxquels on reconnaît la cause de ces mouvements de l'âme.

Règle 1. — Observons attentivement la nature, le caractère de la motion éprouvée, pour vérifier si elle nous procure une vraie joie spirituelle ou bien la tristesse ou l'abattement. La vraie joie vient toujours du bon Ange, la tristesse, du mauvais ; on suppose ici l'application des règles de la première semaine concernant ce sujet. Le démon qui ne peut supporter en nous la joie spirituelle, qu'il sait nous être très utile, veut l'anéantir à tout prix en nous rendant la vie amère et le service de

Dieu rebutant. Il invente donc toutes sortes de raisons pour troubler notre joie : « Comment, nous dira-t-il, supposer un tel genre de vie, tu n'arriveras à rien avec tout ton travail ;... tu as abusé de tant de grâces, etc., etc. » Purs mensonges, et s'il s'y trouve un grain de vérité, la conclusion en est fausse.

Règle 2. — Observons aussi ces mouvements de joie dès leur naissance. Ou bien ils sont soudains, n'ayant pour cause aucune considération précédente : dans ce cas Dieu seul en est l'auteur, puisque lui seul, étant Maître souverain, peut aller et venir librement dans notre âme et l'enflammer subitement de son amour. Ainsi le Sauveur apparaissait tout à coup, le soir de Pâques, à ses disciples, les portes fermées.

Règles 3 et 4. — Ou bien il y a eu préparation de notre part, et dans ce cas il y a doute sur ce qui a causé le mouvement de notre âme. Il faut alors bien en examiner le but et la fin ; car le bon Ange conduit du bien au mieux ; et le mauvais du bien au mal. Le zèle pour le bien peut lui-même, par l'intervention du démon, nous pousser à ce qui est défectueux : ainsi, l'inclination à la pénitence extérieure peut nous porter à la désobéissance ou à la ruine de la santé ; l'amour de la prière peut faire négliger le bien des âmes ; le zèle des âmes, engendrer la distraction excessive, l'attache aux créatures, la sensualité ; et l'humilité indiscrète, produire le manque d'initiative. Mais ce n'est pas immédiatement que le mauvais dessein se révèle : le démon se plie au caractère, à la vertu de prédilection, aux pensées et aux inclinations de l'homme ; il se transforme en Ange de lumière, ou se met à notre place, entre par notre porte pour sortir par la sienne : nous avons un moyen de le découvrir.

Règles 5 et 6. — Il faut alors examiner la suite et l'enchaînement de nos pensées. Si toute la série ne nous révèle que des choses louables, ou même un progrès du bien au mieux, *bonum ex integra causa*, nous avons un signe de l'action du bon Ange ; si au contraire nous vérifions que du bien nous allons au moins bien, ou au mal, nous sommes en présence de l'action du démon. Ce moindre bien a des variétés : tantôt ce sont des distractions, des inutilités, qui n'ont ni but ni fin ; tantôt un affaiblissement ou une dispersion de forces, qui nous empêche de remplir nos

devoirs d'état ; à ces pièges sont exposés ceux qui ont la préoccupation de voir partout une action divine extraordinaire, ou de renouveler perpétuellement leur intention, ou de se mortifier sans cesse. Parfois ce sera l'inquiétude, qui est toujours un signe de la présence du mauvais esprit ou de l'amour-propre. — Pour acquérir de l'expérience dans ces manœuvres de l'esprit malin, il sert beaucoup de faire cette revue minutieuse, quand nous l'avons pris en flagrant délit, de démêler et de voir comment insensiblement il a ourdi la trame de ses intrigues. Cette revue toutefois n'est pas à conseiller à tous, aux scrupuleux en particulier; il ne faut pas non plus la faire sur toute espèce de sujet, par exemple sur le 6e commandement. Ce conseil doit être plutôt suivi, quand il s'agit d'objets qui occasionnent moins facilement des tentations.

Règle 7. — Quand nous avons reconnu la fraude de l'ennemi aux signes indiqués, il faut renoncer à son origine. Dans les bonnes âmes, le bon esprit entre comme chez lui, doucement, sans fracas ; le mauvais y pénètre au contraire brusquement, comme une grosse goutte de pluie tombant avec bruit sur la pierre. C'est tout l'opposé qui se passe dans les âmes en mauvais état. La raison est que l'esprit contraire se heurte à une résistance et doit, pour ainsi dire, s'ouvrir l'entrée par force : le maître de la maison n'a pas besoin de frapper pour entrer chez lui.

Règle 8. — Pour ne pas se tromper sur les consolations qui portent les caractères du bon esprit, il faut, si elles durent, prendre garde qu'il ne s'y mêle quelque chose du mauvais esprit. Il ne faut donc pas admettre sans réserve, comme inspirations de Dieu, les consolations qui persévèrent pendant un temps prolongé. Les autres règles doivent en ce cas être appliquées comme contre-épreuve : les fruits se gâtent avec d'autant plus de facilité qu'il y a plus longtemps qu'ils sont détachés de l'arbre.

Règles sur les scrupules.

1. — Notion et division des règles sur les scrupules.

Après les règles sur le discernement des esprits, saint Ignace place fort à propos celles concernant les scrupules, qui sont en réalité des opérations du mauvais esprit et ont une grande influence sur la vie spirituelle.

Il distingue deux espèces de scrupules. Les uns ont quelque rapport avec le péché, les autres avec les bonnes œuvres. Les règles 1 à 6 parlent des premiers, la règle 6e des seconds. Les règles 1 et 2 définissent les scrupules; la règle 3e dit ce que nous devons penser des scrupules; les règles 4 et 5 montrent comment l'ennemi nous attaque par les scrupules et comment nous pouvons déjouer ses artifices.

2. — Définition du scrupule. Ce n'est pas un scrupule que de s'imaginer, par un jugement libre, mais erroné, *ex proprio judicio et libertate*, qu'une chose est un péché, quand elle ne l'est pas : par exemple, quand on croit avoir péché en marchant par mégarde sur deux brins de paille qui se trouvent disposés en croix; c'est simplement une erreur. — Le scrupule proprement dit est un doute au sujet d'un péché, doute qui nous vient du dehors (1), et est accompagné de trouble et d'inquiétude (2).

Il n'y a donc dans le scrupule rien de bon ; il n'est pas l'œuvre de Dieu, mais celle de l'esprit de ténèbres. Saint Ignace le dit dans le titre : *Scrupulos et suasiones inimici... tentatio quam inimicus infert.*

3. — Quel jugement faut-il porter sur les scrupules ? — Le même que sur tout piège du démon, toute croix et toute épreuve, permise par la Providence divine : ils nous serviront ou nous nuiront suivant l'usage que nous en ferons. En tous cas, Dieu ne

(1) Saint Ignace l'explique clairement dans le n° 4 : *Inimicus cum non possit efficere ut cadat (anima) in aliquid quod speciem peccati habet, procurat efficere ut ipsa judicet esse peccatum ubi peccatum non est.* Voir aussi *Examen conscientiæ generale,* 1er et 2e alinéas.

(2) Saint Antonin définit le scrupule : « *Vacillatio quædam consurgens cum formidine ex aliquibus conjecturis debilibus et incertis* ».

les permet, comme toutes autres choses, que pour notre avantage. Ils produisent réellement de bons effets, exercent à la vigilance, augmentent la haine du péché, perfectionnent la prudence, guérissent de l'orgueil, expient les peines dues aux péchés pardonnés. Les scrupules sont une croix, et la croix purifie; mais ils peuvent aussi nous porter dommage.

4. — Comment le démon réussit-il à nous nuire? — En cherchant à nous pousser aux extrêmes. Il s'efforce de rendre les consciences grossières encore plus grossières, et les consciences délicates encore plus délicates, jusqu'à ce que nous soyons poussés à bout. Il élargit la fente du navire jusqu'à ce qu'il sombre, ou bien il en détruit la quille à force de l'amincir toujours davantage.

5. — Comment agir contre le scrupule? — Faire tout le contraire de ce qu'il nous suggère, en veillant toutefois à ne pas tomber dans les extrêmes. Il faut nous établir et nous fixer dans le juste milieu et arriver petit à petit à nous faire une conscience bien réglée. Nous y arrivons, en nous tenant également éloignés de l'anxiété et de l'inconsidération.

Telle est toute la pensée de saint Ignace sur les scrupules relatifs au péché. Il n'a en vue que les scrupules peu violents et passagers.

Mais il y a d'autres scrupules plus dangereux, dont il est à propos de parler ; ils sont le partage de ceux qui ont une inclination constante à s'y livrer et une habitude déraisonnable de s'y arrêter : ce sont tantôt des péchés déjà confessés, tantôt des péchés que l'on craint de commettre, tantôt des inquiétudes sur notre manière de prier, tantôt des sujets purement chimériques, notamment ceux qui regardent la prédestination. — Les signes qui les font reconnaître sont : la manie de vouloir arriver à la certitude et à l'évidence en tout, le penchant aux recherches minutieuses sur le passé, à recommencer toujours les confessions ou à exagérer ses accusations ; puis certains principes : « Je ne suis pas scrupuleux ; c'est que mon confesseur ne me comprend pas ; il n'est pas un saint : s'il l'était, il prendrait la chose plus au sérieux » ; enfin des gestes extérieurs ridicules. — Les causes de ces scrupules sont, abstraction faite de la permission

divine, le malin esprit, le naturel du scrupuleux, l'absence de jugement pratique, l'opiniâtreté (les scrupuleux pourraient s'appeler les hérétiques dans le domaine de la morale), le tempérament mélancolique, concentré, défiant et timide. Le scrupule bannit le sentiment filial envers Dieu, il étouffe la vraie dévotion, il fait de Dieu un créancier inexorable. — Les motifs pour combattre vaillamment les scrupules sont pressants pour nos intérêts. Surtout des scrupules permanents il y a aucun profit à tirer : ils ne viennent pas d'une bonne source, ils n'ont aucune valeur ni intellectuelle ni morale, ils sont cause d'une souffrance pénible et extrêmement humiliante. Le scrupuleux d'habitude est une croix pour lui-même, pour le prochain et pour son confesseur. Il ne sert pas Dieu comme il faut ; il peut à peine faire quelque progrès dans un tel état, ou se traîne péniblement comme celui qui porte des petits cailloux, *scrupulus*, dans sa chaussure. Son jugement confond les limites entre la tentation et le péché, entre le conseil et le précepte : son intelligence s'obscurcit, il risque d'être conduit dans une maison d'aliénés. Tout cela ne se passe pas sans qu'il y ait offense de Dieu. La manie des scrupules a pour cause l'entêtement et la désobéissance ; souvent on craint l'apparence du péché plus que le péché lui-même : on repousse les mouches et on finit par avaler des chameaux. A la longue viennent le relâchement et le dégoût ; plus de dévotion, plus de joie spirituelle. On épuise ses forces à combattre contre des ennemis imaginaires, on n'en a plus contre les véritables ennemis ; enfin on jette tout par-dessus bord, et le démon a remporté la victoire qu'il désirait. — Quels seront les remèdes? Les scrupuleux doivent choisir des sujets de méditation et des formules de prière qui les encouragent et élèvent leur cœur ; prendre l'habitude de s'attacher aux opinions les moins sévères ; s'efforcer constamment d'arriver à la confiance, à la piété filiale envers Dieu ; obéir aveuglément, ne pas consulter plusieurs personnes, surtout des personnes scrupuleuses ; agir en toute simplicité, comme ceux dont la conduite est édifiante ; et s'occuper sérieusement des devoirs de leur état. Les scrupuleux, eu égard à leur faiblesse, jouissent de certains privilèges que les autres n'ont pas : ils peuvent, par exemple, suivre, sans nulle crainte, la

direction de l'obéissance, même dans les cas où ils s'imagineraient pécher. Il faut en effet qu'ils se regardent comme incapables de discerner et de juger, et qu'ils se disent à eux-mêmes : « Tu ne comprends pas cela; fais seulement ce que d'autres, plus intelligents et bien intentionnés, te conseillent ou t'ordonnent. » Ils doivent de plus croire qu'ils n'ont pas péché gravement, s'ils ne peuvent le jurer : on suppose toutefois ici qu'ils ont l'horreur habituelle du péché mortel et qu'ils l'évitent ordinairement. Enfin, qu'ils n'examinent pas tant leur conscience : car ils ne peuvent faire un examen si exact ou si approfondi. — Le directeur des scrupuleux doit les traiter avec douceur, mais aussi avec fermeté, ne leur donner aucune raison de ses décisions, ce qui ne ferait qu'augmenter le mal ; ses décisions doivent être courtes et précises. Tant que le scrupuleux est obéissant, que le directeur se montre affable ; une fois que le scrupuleux a reçu une décision sur un point, qu'il se garde de la rétracter ; qu'il lui apprenne à mépriser ses scrupules. Cette conduite plaira au scrupuleux, s'il veut sérieusement être guéri (Voir le P. Faber : *Progrès dans la vie spirituelle*, c. 17).

6. — Il y a encore les scrupules sur les œuvres de bien. Voici ce qu'il faut observer à ce sujet : d'abord, bien constater qu'il y a vraiment scrupule, c'est-à-dire insinuation de l'esprit du mal. Aussi longtemps qu'on reconnaît la présence du trouble et de l'inquiétude, il ne faut pas agir, parce qu'alors on n'est pas sous l'action de Dieu. Mais il ne faut pas confondre l'inquiétude avec une simple répugnance de la nature devant un sacrifice qui coûte. L'inquiétude est une espèce de tiraillement en sens divers que nous subissons plutôt que nous ne voulons ; par exemple : faut-il faire ceci, faut-il ne pas le faire ? La réponse est tantôt affirmative, tantôt négative, ce qui est une occasion de trouble dans la prière. — De plus, l'esprit malin se reconnaît à l'objet de la suggestion : si elle tend à nous éloigner de notre devoir ou nous pousse à une chose contraire à la pratique de l'Eglise, ou incompatible avec nos devoirs d'état, c'est la marque du mauvais esprit ; il faut rejeter l'inspiration. Dans le cas contraire, agissons sans inquiétude ou demandons conseil.

Règles et principes pour penser et agir suivant l'esprit de l'Église catholique.

1. — Dans ces règles, saint Ignace indique la manière de penser suivant les principes de l'Église : il esquisse la vraie vie chrétienne ; il trace et il montre le véritable esprit catholique, qui, hélas! est bien affaibli dans nombre de Catholiques de notre temps.

2. — Il veut que cet esprit se fasse reconnaître par les traits les plus caractéristiques de la vie chrétienne : par la foi et l'obéissance à l'Église (1, 9, 13) ; par la pratique de ses rites sacrés, la fréquentation de ses Sacrements (2), la participation à ses cérémonies (3, 8), la conformité à sa discipline (7), à ses sentiments à l'égard des Ordres religieux (4, 5) et de l'autorité civile (10) ; par l'affection à sa méthode d'enseignement (11), à ses opinions sur la prédestination, la foi, les bonnes œuvres, la grâce, et l'utilité de la crainte de Dieu (14, 18).

Dans ces quelques règles, saint Ignace attaque et poursuit toutes les erreurs tant publiques que secrètes contre le véritable esprit de l'Église, tous ses détracteurs publics et secrets, qui, dans ces derniers temps, se sont élevés contre elle : Luther, Calvin et Jansénius... En peu de lignes, il retrace toute l'histoire moderne de l'Église, mettant au grand jour les moyens dont elle s'est servie pour accomplir dans son sein la véritable réforme, après que tant de pays s'étaient malheureusement précipités dans une réforme mensongère.

3. — Connaître ces règles et en posséder la science pratique est de la plus haute importance, tant pour nous, Religieux et Apôtres, qui devons posséder et propager leur esprit, que pour les autres Chrétiens, qui ont le devoir d'y conformer leur conduite.

4. — Soumission prompte et filiale aux décisions de l'Église dans les matières de foi et de discipline (2, 9, 13). Saint Ignace traite ici deux questions. D'abord, il explique en quoi consiste cette soumission : c'est à renoncer à tout jugement propre, à tout esprit particulier, *deposito omni privato judicio*, dans les choses de foi et de discipline, *ut veritatem assequamur... lau-*

dare præcepta. Par là est renversé le principe du protestantisme, et l'autorité de l'Église, reconnue. Cette promptitude de soumission doit aller si loin que nous soyons toujours *a priori* avec l'Église, renonçant à toute opinion personnelle, quelque bien fondée qu'elle nous paraisse : *Animum paratum et promptum gerendo ad quærendas rationes ad defendendum, nullatenus ad impugnandum... album quod ego video ;* et cela, du fond du cœur, nous efforçant toujours de trouver des raisons pour justifier l'opinion de l'Église, avec le dévouement aveugle de l'enfant envers sa mère. Sans nul doute, cette soumission ne peut être aveugle relativement aux motifs qui déterminent notre obéissance à l'Église (Cf. 13) ; car nous savons que, conduite par le Saint-Esprit, elle est infaillible, tandis que, même avec le meilleur jugement et la meilleure volonté du monde, nous pouvons nous tromper. Il y a dans le motif de notre foi une assurance que ne possèdent aucune science acquise, aucune conviction humaine. Du reste, l'exemple du blanc et du noir n'est donné que comme comparaison. — Ensuite, saint Ignace apporte de solides raisons pour cet attachement à l'Église, et il les expose en termes énergiques : *Sponsa Christi*, donc le Saint-Esprit ni Notre-Seigneur ne l'abandonnent pas. *Sancta Mater nostra*, donc elle dirige sûrement ses fils : tous, depuis les évêques jusqu'à l'enfant, lui obéissent... ; serait-elle une bonne et sainte mère, si elle mentait ; *Hierarchica Ecclesia :* notre Église n'est pas comme le protestantisme, qui ne se compose que d'individualités n'ayant pas plus de droits les unes que les autres, n'ayant ni mission ni consécration divines ; c'est une hiérarchie multiple, puissante et merveilleuse, établie par Dieu, remontant jusqu'au Christ, et qui, par son unité, son infaillibilité et sa perpétuité, commande la soumission dans la foi et l'obéissance.

5. — La réception des Sacrements est un signe certain des sentiments chrétiens, et comme un thermomètre indiquant le degré de notre foi : *Confessio sacerdoti.* — Saint Ignace assigne comme termes : au moins une fois l'an, mieux encore chaque mois, mieux encore chaque semaine, quand les circonstances le permettent.

6. — Le service divin (3, 8) à l'Église. Cette règle entre dans le détail : elle mentionne *longas orationes, auditionem missæ frequentem, psalmos, horas canonicas, omne officium divinum, omnem orationem.* L'usage fréquent de la prière publique est assurément dans l'esprit de l'Église : les Saints et les bons Chrétiens nous en donnent l'exemple. Cependant l'Église se montre circonspecte dans le règlement du culte public, et personne ne peut le trouver onéreux. On ne peut lui attribuer les irrégularités introduites dans certains lieux, et il ne faut pas blâmer devant les autres les abus de ce genre. Certaines personnes trouvent les offices trop longs, tandis que le peuple aime souvent les longues cérémonies.

7. — Dans les règles 4 et 8, saint Ignace parle des usages et des institutions qui entretiennent la vie de l'Église et dont le respect est un signe de l'esprit catholique. Ainsi les vœux, l'état religieux, le culte des Saints et des reliques, les pèlerinages, les indulgences, les jours d'abstinence et de jeûne, surtout les pratiques de pénitence extérieure et non pas seulement de pénitence intérieure. Le Catholique estime et révère toutes ces choses, comme un héritage précieux de son Église, comme des fruits de l'Esprit-Saint et de l'Évangile, conservés par elle ; le protestantisme au contraire en fait table rase. Pour nous, c'est un devoir d'estimer et de recommander ces institutions et ces pratiques.

8. — Dans la 10e règle, saint Ignace pose un principe éminemment orthodoxe : Soumission non seulement de fait et de sentiment, mais aussi de parole pour tout ce qui émane de l'autorité. Toujours nous devons nous ranger de son côté, respecter et défendre ses ordres, et ne pas les improuver publiquement, tant qu'ils ne contiennent rien que d'honnête. Il n'est pas nécessaire que ces ordres soient toujours les plus sages. Le blâme qu'on se permettrait affaiblirait le respect dû à l'autorité, et ne ferait que nuire. Exécuter un ordre moins sage est moins nuisible que d'en discuter la sagesse là où le lieu est mal choisi. Si nous sommes en mesure d'obvier à un inconvénient, adressons-nous à l'autorité elle-même ou à ceux qui peuvent y remédier. Si l'on eût agi ainsi, la prétendue réforme n'aurait pas été accom-

plie, sous prétexte de retrancher les abus du sein de l'Église.

9. — La règle 11e est un avertissement sur les méthodes d'enseignement employées par l'Église. Il ne suffit pas d'approuver la méthode positive, ayant pour but non de démontrer les doctrines de la foi, mais de les appliquer à la pratique de la vie chrétienne ; il faut encore approuver la méthode scolastique, employée par les plus récents Docteurs de l'Église, pour définir, prouver et expliquer par un rigoureux raisonnement les choses de la foi et de la morale. L'Église approuve et emploie la méthode scolastique, et l'Esprit-Saint, qui n'abandonne pas l'Église, lui fournit toujours, suivant les besoins des temps, les moyens opportuns pour sa vie et son développement. Ces moyens de progrès consistent en ce que les nouveaux maîtres de la science sacrée n'ont plus seulement à leur disposition la Sainte Écriture et les livres des saints Pères, mais aussi les décisions des Conciles, les nouveaux décrets et l'expérience de l'Église. La méthode scolastique au reste est merveilleusement efficace pour dévoiler et réfuter les erreurs. Aussi les ennemis de l'Église nourrissent-ils contre elle une haine instinctive : les autodidactes, les phraséologistes nébuleux et les prétendus érudits n'y peuvent résister. — Cette règle 11e a eu récemment encore sa solennelle approbation dans l'Encyclique où le Pape Léon XIII proclame saint Thomas patron de la philosophie catholique et confirme l'autorité de la méthode scolastique.

10. — Dans la douzième règle, saint Ignace met en garde contre l'indiscrétion en paroles, lorsqu'on établit des comparaisons entre les vivants et les Saints : il y a imprudence, dit-il, à louer ainsi les personnes avant leur mort, manque de respect envers les Saints et discours sans utilité.

11. — Saint Ignace, dans les règles 14 à 18, nous prémunit contre les principes calvinistes, luthériens et jansénistes sur la prédestination, la foi et la grâce. Il conseille de peu parler de ces matières, à cause du danger d'erreur et de scandale. De même, il nous détourne de parler de la foi et de la grâce d'une manière qui pourrait affaiblir le zèle des bonnes œuvres et la coopération de la liberté humaine. Nous devons avoir la foi, mais une foi vivante par la charité, *fides charitate formata;* il

faut nous confier en Dieu, mais agir de notre côté comme si le succès dépendait de nous. Il est certain que personne ne devient saint sans y être prédestiné, mais il ne l'est pas moins que personne n'est prédestiné sans avoir l'obligation de coopérer à son salut suivant son pouvoir.

12. — La règle dix-huitième nous recommande la crainte de Dieu, non celle qu'on appelle servilement servile, *serviliter servilis*, mais celle qui fortifie la volonté contre le péché et qui est accompagnée d'un commencement de charité. Sans doute, la crainte filiale est meilleure, comme toujours unie à la charité; mais, si on ne peut s'y élever, il faut au moins profiter des avantages de la crainte servile : elle aide puissamment à sortir du péché et conduit à la charité. La Justice est aussi un attribut de Dieu, et notre crainte sert à le servir et à le glorifier.

Analyse abrégée du petit livre des Exercices, disposée pour un plan d'instructions.

Le livre des Exercices est un cours pratique de toute la vie spirituelle.

La vie spirituelle comprend une fin avec les moyens d'arriver à cette fin.

I. La fin de la vie spirituelle, qu'il faut avoir toujours devant les yeux, est exposée dans la première annotation.

II. Les moyens de la vie spirituelle sont ou *généraux* ou *particuliers* : Les moyens *généraux* sont la prière et la victoire sur soi-même. Les moyens *particuliers* sont mentionnés dans les instructions données sur les états spéciaux de la vie spirituelle.

A. — MOYENS GÉNÉRAUX

I. — *Prière.*

Le livre des Exercices nous enseigne le but de la prière et les différentes manières de prier.

a) But de la prière : C'est la dévotion ou la piété, dont la nature est expliquée dans la définition des Exercices spirituels

(1re annot.) et dans le titre du livre des Exercices : « *Exercitia spiritualia ut homo se vincat...* » (Voir les règles du Somm. 21, 22).

b) Manières de prier : La prière ordinaire se distingue de la prière sublime. Dans la prière ordinaire sont comprises la prière vocale et la prière ou oraison mentale. La matière et la forme de la prière vocale nous sont données dans la troisième manière de prier et dans les additions aux trois manières.

§ 1. Prière ou oraison mentale : 1. — Son essence : annot. 2, 3. — Exercitia 1 et 2 hedbæ 1æ, qui instruisent sur les différentes parties de la méditation.

2. — Les espèces : Voir le *chapitre* qui suit les trois manières de prier.

3. — Les moyens : Les additions. — Temps et durée de la méditation : annot. 12, 13. — Matière de la méditation : les vérités de la foi, indiquées pour les quatre semaines et contenues dans l'Évangile.

§ 2. Prière sublime : Voir le *chapitre* cité il y a un instant.

II. — *Victoire sur soi-même.*

a) Combien il importe dans la vie spirituelle de se vaincre soi-même : annot. 1. ; titre des Exercices. — Cette victoire est le but le plus prochain de la vie spirituelle.

b) Son essence, sa fin : *Ordinare vitam, quin se determinet ob ullam affectionem inordinatam...* ; donc ne point se livrer à une fougue aveugle, ni vouloir détruire la nature, mais la purifier, l'aider, la perfectionner ; ni prétendre extirper les passions, mais les diriger et les ennoblir (Vid. add. 10 : *citra nocumentum*).

c) Division : Intérieure et extérieure : add. 10.

d) Pratique : Motifs : ils sont exposés dans chacune des quatre semaines.

Principes : Prendre l'offensive, annot. 13 ; Reg. *de Victu* 8 ; Reg. 6 *de discret. spirit.* hebd. 1 ; *de Regno Christi : Agere contra ;* 3us *Gradus humilitatis.*

Méthode pour la victoire intérieure sur soi-même : L'examen particulier, fait deux fois par jour avec l'examen général.

Méthode pour la victoire extérieure sur soi-même : Add. 10, Reg. *de Victu*.

B. — MOYENS PARTICULIERS

1. Règles de l'élection.
2. Règles pour le discernement des esprits ; consolation et désolation.
3. Règles sur les scrupules.
4. Règles pour penser et agir en vrai Catholique.

Telle est l'explication du livre des Exercices : il forme un traité complet de la vie spirituelle ; il renferme tout notre Ascétisme. Notre esprit, notre fin et nos moyens sont dans ce petit livre : il est le moule dans lequel a été formée la Compagnie de Jésus. Les Exercices sont l'école de guerre d'où sont sortis les grands Apôtres de notre Ordre, pour aller de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion, arracher à l'enfer tant de nations et de royaumes et les donner au Christ et à l'Église. Avant même l'existence de nos Constitutions, c'est à cette école que s'étaient instruits et préparés les membres de la Compagnie : quoique répandus par toute la terre, ils combattaient comme un seul homme, dans le même esprit, avec les mêmes moyens et le même succès. Dieu a daigné se servir des Exercices pour aider à la glorieuse réforme, opérée dans l'Église, après la triste défection d'une partie de l'Europe.

C'est donc pour nous un devoir de remercier la divine Bonté de nous avoir donné, en ces derniers temps, dans la personne du T. R. P. Roothaan un maître et un interprète incomparable des Exercices, qui a puissamment contribué à développer parmi nous l'intelligence du livre de saint Ignace. Rien ne répondra

mieux à notre vocation que notre application à toujours mieux le comprendre, et à nous rendre capables de distribuer libéralement au monde les trésors que nous aurons ainsi amassés pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient honneur et bénédiction dans tous les siècles des siècles !

Hæc meditare, in his esto... insta in illis : hoc enim faciens, et te ipsum salvum facies, et eos qui te audiunt » (I *Tim.*, 4, 15., etc.).

LES MÉDITATIONS DES EXERCICES

DE

Saint Ignace de Loyola

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Pour l'intelligence et l'utilité pratiques de la seconde partie de ce livre, les remarques suivantes peuvent être d'un certain secours.

A. — La règle fondamentale, observée dans la rédaction de ces méditations, a été constamment de nous en tenir aux instructions de saint Ignace dans le livre de ses *Exercices* et de ne nous en écarter jamais : nos méditations doivent être absolument des *Exercices* de saint Ignace, et elles ne doivent être que cela.

B. — Dans la première semaine se trouvent des méditations, comme celles de la fin prochaine et de la fin dernière de l'homme, de l'enfer et de la mort, qui ont été esquissées de différentes manières, afin de pouvoir les utiliser selon la diversité des retraitants (postulants, novices, tertiaires). — Ces méditations fondamentales sont suivies d'autres méditations, qui peuvent servir ou bien de développements à certains points des méditations précédentes, ou bien d'applications particulières à diverses situations de vie, ou bien enfin comme de pièces de rechange, si l'on veut un peu de variété. C'est ainsi qu'il y a des applications de la fin prochaine et de la fin dernière de l'homme, faites à différents états. Les paroles du troisième point de la méditation sur le triple péché (*quomodo in peccando et agendo contra bonitatem infinitam juste fuerit condamnatus in æternum*), par lesquelles saint Ignace nous fait connaître plus intimement l'essence du péché grave, nous fournissent l'occasion de développer les méditations sur la nature, l'essence, et les effets du péché, sur le péché mortel du Chrétien, du Religieux et du Prêtre, sur les acheminements au péché mortel. De même, la méditation de l'enfer est appliquée aux Prêtres ou aux Religieux, et nous y avons ajouté encore plusieurs autres méditations supplémen-

taires. Les méditations sur la crainte de Dieu, le service du monde et le service de Dieu, la pénitence, la victoire sur soi-même, l'humilité, renferment d'importantes vérités sur la vie spirituelle, qui peuvent et doivent être établies solidement dans la première semaine. En effet, la crainte et l'amour de Dieu, la haine de soi-même et le mépris du monde, unis à l'humilité et à la mortification, sont les vrais fondements de la vie spirituelle (Cf. Les acheminements au péché mortel).

Cinq ou six jours de première semaine sont suffisants, si on ne veut pas y ajouter toute sorte de sujets étrangers à cette semaine. On consacrera avec plus d'avantage les jours qui restent aux méditations de la seconde semaine.

C. — La seconde semaine n'est la plus importante que parce que nous y devons, tout en contemplant la vie du Sauveur, déterminer l'idéal de notre vocation et élaborer le programme de notre élection. Les deux dernières semaines ne feront que confirmer ce que nous aurons alors choisi. Quant au partage des points de la méditation, il n'est pas toujours exactement le même que dans le livre des *Exercices*. Nous employons, sans doute, toute la matière que saint Ignace nous y offre, et souvent encore davantage, mais pas toujours dans le même ordre et la même suite d'idées. Lui-même, d'ailleurs, nous en donne la liberté, qu'il s'agisse du nombre des mystères à méditer ou de la manière de traiter les sujets de méditation. Il remarque, en effet, dans le *Notandum* 1 de la seconde semaine : *Hoc est tantum dare introductionem quamdam et modum ad postea melius et magis complete contemplandum;* et, plus loin, dans un autre endroit : *Pro maxima parte invenient tria puncta ad meditandum et contemplandum in illis majori cum facilitate.* Il ne s'agit donc pas, en général, — dans la division des points d'après l'idée de saint Ignace, — d'arriver à un résultat déterminé, mais, avant tout, de rendre la méditation plus facile. Comparez, par exemple, dans le livre même des *Exercices*, le développement des points de la méditation sur l'Incarnation et sur la Nativité, la note 10 du P. Roothaan, et voyez aussi le *Commentaire des Exercices*, p. 108, 2.

Dans la première méditation sur un mystère, le but principal

de ce mystère nous frappe ordinairement et devient l'objet de nos réflexions ; puis, dans les répétitions, nous en considérons, d'une manière spéciale, les circonstances accessoires, ou bien encore un point de la perfection apostolique qui ressort de ce mystère. C'est ainsi que peu à peu nous prenons connaissance de tout le programme de la vie apostolique

L'application des sens nous sert surtout pour les méditations sur la vie de Notre-Seigneur, qui sont empruntées soit à saint Bonaventure, soit à Catherine Emmerich, soit à Marie d'Agréda (*la Cité de Dieu*) ; nous utilisons de même, dans cet *Exercice*, différentes descriptions de la Terre sainte. La matière que nous offrons est assez abondante : à chacun de prendre ce qui lui convient et d'y appliquer la méthode (*applicatio sensum*) de saint Ignace.

Les méditations pour l'élection, à savoir, celles de deux Étendards et de trois Classes d'hommes, ne sont pas intercalées immédiatement après la méditation de Jésus au temple à l'âge de douze ans, mais elles sont réunies à la considération des trois Degrés d'humilité, à la fin de la seconde semaine. La raison en est que nous avons déjà embrassé un état de vie et, à cause de cela, nous ne sommes pas obligés de considérer, dans chaque mystère, si Dieu nous appelle à un état déterminé. Il s'agit pour nous surtout d'avoir, dans la méditation de la vie publique de Notre-Seigneur, un tableau d'ensemble de notre vocation et de ses exigences ou de faire une élection de réforme dans notre état et, après, de nous exciter à accepter et à remplir les points de ce programme divin. Dans ce but, nous pouvons d'abord méditer toute la vie publique de Jésus, et, ensuite, en vue de l'élection, aborder les trois méditations qui nous y préparent immédiatement et sont appelées « les méditations de l'élection ». Le spectacle de toute la vie du Sauveur ne fera que rendre plus forte l'impression produite sur nous par la méditation « de deux Étendards ». Néanmoins nous pouvons aussi suivre ponctuellement l'ordonnance du livre des *Exercices*. La méditation *de duobus Vexillis*, à l'entrée de la vie publique du Sauveur, donne alors le signal ou l'avertissement qu'il ne nous faudra jamais perdre de vue en méditant les mystères en particulier.

La seconde semaine réclame bien quatorze jours.

D. — La troisième et la quatrième semaines, si nous en considérons la portée et le but, ne font que confirmer notre élection, d'un côté, par l'exemple de Jésus souffrant dans sa Passion et, de l'autre, par la récompense qui nous est présentée dans les clartés de sa vie glorieuse.

Chacun des jours de ces deux semaines, nous ne présentons au retraitant que trois mystères, suivis, le soir, d'une application des sens sur ces mêmes mystères. Saint Ignace nous laisse encore ici cette liberté dans le choix et le nombre des mystères. Comparons seulement avec les passages suivants du livre des *Exercices : 2a Hebd., Notandum 3, Nota ad 3 diem; 3a Hebd., Notandum ad 7 diem; 4a Hebd., Nota 2.* — Voici les raisons de cette trinité de mystères : d'ordinaire, les retraitants sont déjà plus ou moins fatigués après les deux premières semaines des *Exercices*. Malgré cela, ils pensent devoir faire encore des efforts sérieux, en vue de l'élévation et de l'importance de la troisième semaine. L'objet même des méditations de cette semaine est, à cause de son uniformité, moins attrayant et le travail de l'oraison plus pénible que pendant les semaines précédentes, et il peut en résulter la satiété. Afin d'obvier à cet inconvénient, nous nous contentons de trois mystères pour chaque jour : la matière de la méditation y gagne ainsi en variété, sans perdre de son efficacité.

Quatre ou cinq jours suffisent pour atteindre pleinement le but de la troisième semaine, qui est de confirmer notre élection. Les sujets de méditation de la troisième semaine sont aussi tellement partagés et ordonnés qu'ils touchent, l'un après l'autre, les points les plus importants de l'élection et que, pour ainsi dire, ils les rivent et les attachent solidement entre eux. — On peut de même consacrer quatre ou cinq jours à la quatrième semaine des *Exercices*.

CONSIDÉRATIONS

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A DIVERSES RETRAITES

a) INTRODUCTION A UNE RETRAITE DE POSTULANTS

Les *Exercices* spirituels nous font avancer vers la fin ou le terme heureux de notre vie. Ce progrès est très important : il est en vérité pour nous le passage d'un nouveau Rubicon, dans le but non de porter la terreur et la mort, mais de trouver la paix et la félicité.

I. — *Nature des Exercices.*

Saint Ignace dit que les *Exercices* spirituels ont pour but de faire disparaître le désordre de nos passions et de nous découvrir la volonté de Dieu, afin de pouvoir régler notre vie en vue du salut de notre âme. — C'est ainsi que les *Exercices* nous présentent une triple fin pratique à atteindre :

A. — *Premièrement,* les *Exercices* de saint Ignace sont des Exercices de la vie spirituelle. Nous avons, en effet, une triple vie : la vie corporelle, la vie intellectuelle et la vie spirituelle ou surnaturelle. Chacune de ces vies a ses exercices qui nous rendent propres et dispos à atteindre la fin que Dieu assigne à chacune. La vie spirituelle a donc, elle aussi, ses Exercices particuliers, dont le but est la vue et la possession de Dieu au ciel et, sur la terre, la connaissance, l'amour et le service de sa Majesté, et tout ce qui favorise nos intérêts célestes, comme la prière vocale et la prière mentale, etc... Employer tous ces moyens ou utiliser toutes ces ressources de la vie spirituelle et nous rendre habiles à nous en servir, c'est atteindre le but prochain et immédiat des *Exercices ;* c'est, de plus, aboutir à un

résultat d'une extrême importance pour les nouveaux soldats de la milice spirituelle.

B. — *Deuxièmement*, les *Exercices* doivent nous mettre en état de corriger les désordres de nos passions et d'éloigner ainsi les obstacles à notre salut. Nous n'atteindrons bien ce but, dans les *Exercices*, qu'autant que, d'abord, nous y liquiderons entièrement les comptes de notre vie passée par le moyen d'une bonne confession générale. Celle-ci nous est prescrite par l'Institut de la Compagnie de Jésus et, dans la circonstance d'ailleurs, elle s'impose d'elle-même : ne désinfecte-t-on pas, avant tout, les voyageurs qui arrivent d'un pays où règne la peste ?

C. — *Troisièmement*, les *Exercices* doivent nous montrer la volonté de Dieu, afin qu'elle serve de règle à toute notre vie dans l'intérêt du salut de notre âme. Nous obtenons ce résultat, en examinant de nouveau notre élection à la lumière des vérités éternelles, et en la terminant et scellant d'une manière définitive par la résolution de vivre et de mourir dans la Compagnie de Jésus : ce qui est la dernière fin de ces *Exercices*.

Les *Exercices* spirituels sont, par conséquent, la conclusion et le couronnement de la candidature ou du postulat, dont le but général n'est autre que de nous apprendre à connaître mieux notre vocation et à nous y consolider. Les trois buts plus prochains des *Exercices* servent, de la façon indiquée, à nous faire atteindre ce but général dont nous venons de parler.

II. — *Moyens d'atteindre ce but.*

A. — La retraite intérieure et extérieure, par conséquent la modestie des yeux, le silence, la répression de l'imagination. Nous ne devons nous occuper présentement que du sujet des méditations, ne pas faire de lectures spirituelles ni penser à des choses qui ne s'y rapportent pas ; mais nous devons nous pénétrer des vérités que nous méditons actuellement. Disons à nous-même : « Dieu et moi, nous sommes seuls dans le monde. »

B. — L'observation du règlement de la journée, spécialement des additions, sur lesquelles nous devons faire maintenant l'examen particulier (On explique ici le règlement). Ce règlement

est le régime que nous avons à suivre : nous devons l'observer comme le malade suit les prescriptions du médecin.

C. — L'activité et l'initiative personnelles. Nous voulons faire des *Exercices :* nous ne devons donc pas nous contenter d'être spectateurs, mais il nous faut agir nous-mêmes, autant que possible, surtout dans la méditation. Nous devons réfléchir sérieusement aux vérités qui nous sont présentées et faire des applications pratiques à nous-mêmes, mettre alors en activité notre intelligence et notre volonté, même quand nous sommes dans la désolation. Cela ne veut pas dire qu'il nous faille faire des efforts pénibles ou surhumains : il y a un milieu à tenir entre la négligence et la contention, et ce milieu est la volonté bonne et sérieuse de retirer le fruit convenable de ce que nous faisons ; c'est pourquoi nous devons avoir de l'initiative et agir par nous-mêmes dans les *Exercices*.

D. — Générosité : prenons la ferme résolution de faire des progrès dans les *Exercices*, au préalable de ne rien refuser à Dieu, bien au contraire, d'accomplir tout ce qu'il demande de nous. Il faut nous présenter à Dieu comme une page blanche et immaculée, afin qu'il y écrive tout ce qu'il veut. Nous devrions pouvoir dire à la fin des *Exercices :* « J'ai fait tout ce que Dieu me demandait ! » Ce serait la preuve que nous aurions fait convenablement les *Exercices*.

III. — *Motifs*.

A. — *Le passé* peut avoir été pour nous bon ou mauvais. A-t-il été bon, remercions-en Dieu et continuons à bien faire. Une jeunesse pure est un riche capital, un excellent fondement : édifions sur cette base, plaçons bien ce capital. — Notre passé n'a-t-il pas été bon, nous avons maintenant le temps et l'occasion de tout réparer. Dieu nous donne le livre de compte ; le livre de notre vie est entre nos mains : corrigeons-en et rayons-y ce que nous voulons. Ce que nous effaçons à l'heure présente est effacé à tout jamais. Quel bonheur pour nous de pouvoir commencer une vie nouvelle, de pouvoir jouir, pour ainsi dire, d'un second printemps !

B. — *L'avenir.* — Que nous réserve-t-il ? Une mort prochaine ? Des difficultés ? Qui le sait ? Nous devons être prêts à tout. Il est certain que nous embrassons une vocation sublime et difficile, et qui exige un fondement solide, fait avant tout de crainte de Dieu, de mépris du monde, de pureté de cœur. Établissons cette base ; nous en avons un pressant besoin.

C. — *Le présent.* — Les *Exercices* sont comme la garde de notre drapeau : faisons-les comme saint Ignace ; ce sont les premiers pas dans la vie spirituelle. Efforçons-nous d'en rapporter la joie et l'honneur.

b) INTRODUCTION A LA GRANDE RETRAITE

Enfin, nous sommes arrivés à une heure à la fois désirée et redoutée. La crainte, en ce moment, est tout à fait dans l'ordre : elle prouve que nous comprenons l'importance de l'heure où nous sommes. Quand un jeune soldat se trouve pour la première fois devant une redoute, il éprouve de la frayeur : les grands *Exercices* sont pour nous comme une redoute, et il est d'une extrême importance de les faire le mieux possible ; ainsi nous prendrons, en réalité, position pour toute notre vie. C'est pourquoi il est nécessaire de nous donner du courage.

I. — *But des grands Exercices.*

A. — Le but de toutes les retraites est, à proprement parler, toujours le même : il consiste pour nous, avant tout, à nous exercer et à nous renouveler dans les pratiques de la vie spirituelle ; ensuite, à rechercher la volonté de Dieu pour régler notre vie en vue du salut de notre âme ; enfin, à lever et à éloigner les obstacles à ce but, en faisant disparaître le dérèglement dans nos passions.

B. — Dans notre retraite de postulants, nous avons déjà travaillé à atteindre ce triple but ; mais nous n'y avons pas tendu et réussi aussi parfaitement que nous le ferons dans la grande retraite. En effet, nous n'avons fait alors que l'Exercice néces-

saire et indispensable de la vie spirituelle : nous avons cherché la volonté de Dieu et nous l'avons accomplie en sanctionnant notre élection ou notre choix de vie, et nous avons, de quelque façon, secoué le joug de nos mauvaises passions par le moyen de notre confession générale.

C. — Le but de la grande retraite a une portée beaucoup plus grande encore. Il ne s'agit plus seulement de nous exercer pour assurer notre vie spirituelle, mais il s'agit, en conséquence de la durée et de l'étendue des grands *Exercices*, de nous pénétrer véritablement de Dieu et de vivre en Dieu, de nous transformer entièrement en lui, afin de nous identifier ainsi avec notre vocation. Il nous faut maintenant bien comprendre ce qui fait en vérité de nous des Jésuites, c'est-à-dire l'esprit de la Compagnie de Jésus. Le jeune soldat doit non seulement faire des exercices extérieurs, mais encore acquérir l'esprit de corps. Or, l'esprit de la Compagnie de Jésus se trouve dans la personne et dans la vie du divin Sauveur : tel est le moule des *Exercices*. Après une courte répétition de la première semaine, nous contemplons toute la vie du Sauveur. La connaissance de Jésus, son amour et son imitation, voilà la grande et unique affaire pour nous ! C'est le but spécial des *Exercices*, que nous ne devons jamais perdre de vue et vers lequel il nous faut tendre sans cesse.

II. — *Moyens*.

A et B. — Voir la méditation précédente. Employons et utilisons raisonnablement, sérieusement et avec zèle, tous les moyens que saint Ignace nous présente : il prescrit, d'une manière particulière, l'observation fidèle des additions.

C. — Générosité, dans le cas où Dieu demande de nous des sacrifices. Si le sacrifice est petit, nous ne pouvons le refuser ; s'il est grand, nous devons l'accepter et le faire. Dès le début des *Exercices*, il nous faudrait vouloir et nous proposer quelque chose d'élevé et aller à Dieu avec cette intention ; alors le résultat de notre retraite serait considérable. Il s'agit pour nous d'obtenir des grâces grandes et importantes, qui nous élèvent à un haut degré de perfection dans la vie spirituelle et qui nous y

élèveront en effet pendant les longues années de notre probation. Il est certain qu'à la fin des *Exercices* il y aura des sacrifices que Dieu réclamera de nous. Si nous agissons avec cette générosité, nous prendrons vraiment la forteresse d'assaut.

D. — Nous pouvons de plus faire quelques promesses particulières au Sauveur et à sa Mère, s'ils nous accordent la grâce de bien faire notre retraite ; nous imiterons de cette sorte Jacob qui disait en prononçant son vœu : *Si fuerit Deus mecum et custodierit me in via per quam ego ambulo..., erit mihi Dominus in Deum, et lapis iste, quem erexi in titulum, vocabitur domus Dei, cunctorumque, quæ dederis mihi, decimas offeram tibi* (*Gen.*, 28, 20-22). Nous devons également beaucoup et bien prier les uns pour les autres et nous unir d'esprit et de cœur à tous ceux qui font la retraite avec nous.

III. — *Motifs.*

A. — Le premier motif que nous avons de faire avec zèle les *Exercices* est la beauté et la sublimité de leur objet, de leur but prochain. Cet objet n'est autre que le Sauveur, sa vie, sa connaissance et son amour. Que pensait saint Paul de cette connaissance de Jésus ? Pendant ses voyages et le cours de son existence, le grand Apôtre avait eu l'occasion d'admirer toutes les grandeurs et les magnificences d'ici-bas. Il vit Rome, la capitale du monde et le centre de la puissance matérielle ; il vit Athènes, le siège de la sagesse et de l'art humains ; il vit Jérusalem, le lieu des révélations de l'Ancien Testament : et qu'était-ce pour lui que tout cela, comparé à la sublime connaissance de Jésus, Fils de Dieu ? *Detrimentum et stercora* (*Phil.*, 3, 8). — C'est maintenant que nous pouvons dire avec lui en toute vérité : *Induimini Dominum Jesum Christum.* (*Rom.*, 13, 14). *Nox præcessit, dies autem appropinquavit ; abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis* (*Rom.*, 13, 12). C'est maintenant qu'apparaît au-dessus de nous la splendide Étoile du matin (*Apoc.*, 22, 16), et que se lève sur nos têtes le Soleil de la vie éternelle : *Hæc est autem vita æterna*

ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum (*Joan.*, 17, 3). Dans un mois, nous pourrons aussi nous écrier dans la joie de notre cœur : *Quem scripsit Moyses in lege et prophetæ, invenimus Jesum* (*Joan.*, 1, 45). Nous aurons trouvé un trésor (*Eccli.*, 6, 14), lequel non seulement nous dédommagera du monde que nous avons sacrifié, mais encore suffira pour enrichir et rendre heureux le monde entier. Quel bonheur de pouvoir ainsi apprendre à connaître le Sauveur, et combien peu d'hommes ont cet avantage ! Il est bien vrai de dire : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis ; dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt, et audire quæ auditis, et non audierunt* (Luc, 10, 23. 24). Voilà le précieux privilège de la Compagnie de Jésus, et il suffit certes pour nous mettre aux *Exercices* avec toute l'ardeur de nos désirs et de notre zèle.

B. — Le deuxième motif que nous avons d'agir avec cette ardeur est la grande importance des *Exercices* de saint Ignace pour atteindre le but de notre noviciat et de toute notre vie religieuse. La grande retraite est une épreuve, un Exercice, destiné à nous faire connaître notre vocation et à apprendre les devoirs de notre état. Les grands *Exercices* sont une formation très importante, précisément parce qu'elle est indispensable et intérieure : Dieu même nous prend par la main et travaille en nous ; bien plus, ils sont la formation ou l'épreuve la plus importante de toutes, parce qu'ils sont le type primitif de notre Compagnie et de notre Institut. Tout l'Institut, avec sa fin, ses moyens et ses résultats, se trouve, au moins en principe, dans les *Exercices*, et est sorti des *Exercices* comme d'un moule. Dans les premiers temps de la Compagnie, avant l'impression de ses Règles et de ses Constitutions, les *Exercices* tenaient lieu de tout, et, avec les *Exercices*, tous nos anciens Pères, en Occident et en Orient, dans les maisons régulières comme dans les maisons dispersées, parmi les fidèles et parmi les infidèles, combattaient comme un seul homme, dans le même esprit, avec les mêmes armes et avec les mêmes succès. Si nous-mêmes, par conséquent, nous voulons être des véritables Jésuites, l'occasion est aujourd'hui belle et favorable : laissons-nous saisir et entièrement pénétrer

par l'esprit des *Exercices*, qui est le propre esprit de la Compagnie de Jésus.

C. — Nous trouvons un troisième motif, pour bien faire cette retraite, dans les avantages qu'elle procurera à chacun de nous. Il y a, à n'en pas douter, dans les *Exercices*, une force et une efficacité capables d'opérer en chaque Chrétien des changements extraordinaires et très utiles. N'y a-t-il pas dans les *Exercices*, qui vont être présentés à notre esprit dans un ordre logique admirable, la vertu et l'efficacité de la foi et de ses mystères, cette force surnaturelle qui a autrefois retiré le monde de l'abîme du paganisme et de l'enfer? N'y a-t-il pas encore dans les *Exercices* la vertu de la grâce, d'une grâce spéciale, qu'on peut appeler la grâce des *Exercices*, qui s'est déjà manifestée si magnifiquement dans la sainteté d'une foule innombrable d'hommes et peut toujours opérer la réforme de l'Église tout entière? Les *Exercices* composent un ensemble admirable de tous les grands moyens qu'emploie l'Église catholique et qui ont assez de puissance pour dompter notre mauvaise nature et faire de nous des Saints. Ils sont une conversation intime et familière avec le Sauveur, laquelle dure un mois entier. La Samaritaine et Nicodème n'ont eu qu'un simple entretien avec lui; saint Jean et saint André ont passé une seule soirée dans sa compagnie, et que sont-ils devenus aussitôt? Des Saints et des Apôtres. On peut bien dire qu'il n'y a qu'un Saint et un Apôtre qui véritablement réponde à une telle grâce et mérite une telle faveur. Aussi l'occasion est belle pour nous, si nous voulons devenir des Saints. Comment notre Compagnie a-t-elle produit tant de Saints et d'Apôtres, qui ont été de grands conquérants d'âmes et ont parcouru l'Orient et l'Occident, renversant les antiques empires du paganisme et gagnant des millions d'âmes au Christ et à l'Église? Par le moyen des *Exercices*, par leur formation à la grande école de guerre des *Exercices*. Que faut-il encore aujourd'hui pour devenir un Saint? Il faut des principes élevés et du courage, et ce sont précisément les deux avantages que nous offrent les *Exercices* : en effet, ils nous font connaître et aimer Jésus. Nous devons au moins y poser le fondement de la sainteté; et si nous voulons poser ce fondement, il nous faut

le faire solide, grand et large : nous allons passer dix, quinze, seize années de probation et d'épreuves, et le fondement des *Exercices* doit tout porter. Que deviendrons-nous donc ? Je parle avec franchise, et je dis assez clairement ce que les *Exercices* peuvent faire de chacun de nous. Si, par conséquent, tout pour nous dépend des *Exercices*, comment devons-nous les faire ?

— « J'ai la bonne volonté de bien faire ma retraite, dira peut-être quelqu'un d'entre nous, mais comment méditer quatre fois par jour, quand j'y médite difficilement une seule fois? Je crains de ne pas retirer des méditations le fruit convenable. » — Vous n'avez à penser d'avance qu'à une seule méditation, et non pas à quatre. La première semaine a marché régulièrement, pourquoi les autres n'iraient-elles pas ainsi ? Il est même beaucoup plus facile de passer les trois dernières semaines, parce qu'alors nous avons plus d'habitude de la méditation et que la matière ou le sujet en est plus riche, plus varié, plus intelligible et plus attrayant. Ayons donc enfin confiance dans la grâce de la vocation !

— « Mais la retraite dure si longtemps ! » — Et il en doit être ainsi, parce qu'elle est une cure, une cure spirituelle. D'ailleurs les jours de la retraite ne sont pas plus longs que les autres jours. Faites les *Exercices* sérieusement, et si vous n'êtes attentifs qu'au présent, le passé et l'avenir ne vous inquiéteront guère ; toutefois, dans le cas où, malgré tout, la longueur de la retraite vous pèserait, alors il ne vous resterait plus qu'à offrir ce sacrifice à Dieu. — « Mais si je suis fatigué ? » — Nous ne nous fatiguerons pas, si nous nous comportons raisonnablement dans les *Exercices*. Gardons-nous de l'obstination et de l'isolement ; ne nous mettons pas en présence de Dieu et ne nous recueillons pas avec trop de contention ; gardons-nous encore de vouloir toujours posséder la consolation sensible, de vouloir ne nous appuyer sur personne et de taire ce que nous faisons et ce qui se passe en nous. Enfin, il est naturel que nous éprouvions un peu de fatigue : les *Exercices* ne sont-ils pas une manœuvre spirituelle et une sorte de mise en état de siège ? Pensons que nous faisons maintenant notre purgatoire.

— Si nous observons ce que nous venons de dire, nous recueillerons, sans nul doute, des *Exercices* un fruit abondant avec la paix et la joie, et nous en ressentirons les salutaires effets pendant toute notre vie. Pour arriver à cet heureux résultat, nous n'avons besoin que de courage, de générosité et de confiance ! La grâce et la bonne volonté, Dieu et moi, voilà les deux seuls facteurs nécessaires pour réussir. La grâce est toujours à notre disposition, et, nous pouvons le dire, la bonne volonté ne nous manque pas non plus. Tout ira bien et tout doit aussi aller bien ! Il ne s'agit pas pour nous d'une petite affaire : les grands Exercices n'ont lieu que deux fois pendant notre existence ; confiance donc ! Il nous faut maintenant une grande force et un grand courage. — Il y a longtemps déjà, un groupe de jeunes hommes se réunirent, à Paris, pour faire les Exercices spirituels sous la conduite d'un Maître. Qui aurait pensé que les Anges gardiens de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique étaient en ce moment agenouillés, leurs mains suppliantes levées vers Dieu et les paroles de la reconnaissance sur leurs lèvres ? Cette troupe de jeunes hommes se composait de saint Ignace et de ses premiers compagnons, qui se préparaient, à Montmartre, à la fête de la fondation de la Compagnie de Jésus. Quel a été le résultat de cette préparation ?... — Qui sait s'il n'y a pas aussi parmi nous quelqu'un que Dieu marque aujourd'hui du signe sacré de l'onction des Apôtres ? En tout cas, nous travaillons non pas seulement pour nous, mais encore pour des mondes entiers : cette pensée doit nous accompagner tout le temps que dureront les Exercices.

c) INTROD. A LA RETRAITE DE HUIT JOURS : FIN DU NOVICIAT

I. — *But.*

A. — *But général.* — Les Exercices que nous allons faire sont, si nous en considérons l'*objet*, des pratiques de la vie spirituelle, par conséquent un nouvel emploi des moyens ou des méthodes propres à cette vie, comme la prière mentale et la

prière vocale, etc... ; ils sont un remaniement de nos armes spirituelles, pour ainsi dire, une répétition d'exercices guerriers, à laquelle la réserve de notre Compagnie est aujourd'hui convoquée. Les manœuvres sont parfois nécessaires : tout s'oublie avec le temps, et même la pratique, l'usage se perd, quand il n'a pas été suivi régulièrement. C'est pourquoi nous devons étudier de nouveau la théorie et la pratique de nos Exercices. — Si nous nous mettons au point de vue du *but* des Exercices, leur fin est la réforme de notre vie d'après la volonté, la pensée et l'image de Dieu, type de toute beauté et de toute magnificence, d'après le Christ, d'après l'Homme-Dieu. En lui il nous faut considérer et nous-mêmes et notre vocation. Reproduire en soi les traits de ce modèle divin est le devoir de tout homme ; mais, hélas! cette reproduction est souvent défigurée et altérée par le dérèglement de nos passions, la longueur du combat, l'excès du travail et de la fatigue. Après une campagne, les soldats n'ont plus, d'ordinaire, ni la même tenue ni la même régularité.

B. — *But particulier*. — Le but particulier de cette retraite est la préparation aux études. Nous avons là une nouvelle étape de notre carrière religieuse ; et il est juste que nous la commencions en priant plus longtemps et avec une ferveur extraordinaire : ce sera le moyen de rendre gloire à Dieu, d'attirer sur nous les bénédictions du ciel, et enfin d'imiter le Sauveur. Nous devons désormais mener une double vie, l'une intérieure, l'autre extérieure, et nous devons acquérir une double science, la science humaine et la science des Saints. Nous avons, pour cela, deux choses à faire : la première est de ne pas nous nuire de quelque façon et de ne pas rétrograder ; il nous faut, par conséquent, étudier et étudier volontiers et étudier assidûment, parce que telle est la volonté de Dieu. La surveillance des Supérieurs, parfois aussi la curiosité, la vanité et l'ennui nous aident à étudier, mais non toujours et en toute circonstance. Nous devons nous encourager à l'étude par des motifs surnaturels, au moyen de la vie surnaturelle : *Pietas ad omnia utilis est* (1 *Tim.*, 4, 8) : sans la vie intérieure, nos efforts et notre application ne dureront pas et nous n'avons aucun mérite. — La seconde chose que nous avons à faire, pendant les études,

est d'avancer, de progresser dans la vie spirituelle. Or, les Exercices spirituels sont les moyens à employer avant tous les autres pour réaliser ce progrès; ensuite les études, nous servent alors elles-mêmes de secours. Pendant nos études nous avons parfois des difficultés à vaincre ; les études aussi sont belles, élevées, conduisent à Dieu, et de plus elles sont déjà un service excellent que nous rendons à sa Majesté. — Nous exciter à atteindre ce double but est la fin spéciale des Exercices que nous commençons. Si nous atteignons cette fin, nous avons lieu d'être contents; on nous fait grâce du reste.

II. — *Moyens.*

A. — *Négatifs.* — La retraite, le recueillement. Dieu et moi, nous sommes désormais seuls ici-bas, dans le monde.

B. — *Positifs.* — Bien méditer, quand même le sujet offert ne serait pas nouveau. Chaque mystère est comme le rocher de Moïse : frappons-y ferme, et plusieurs fois, s'il le faut, et avec confiance ! — Générosité. Ne rien craindre, ne rien refuser, même payer de notre personne, aller au-devant de Dieu, c'est assurément vouloir quelque chose de grand. Le défaut de générosité est souvent la cause du peu de résultat de nos Exercices. On ne veut rien, on ne se propose rien, et l'on sort de la retraite comme on y était entré. Il faut que les Exercices soient dans notre vie spirituelle ce que sont les couches qu'on aperçoit dans un arbre scié en travers : on peut ainsi compter les années d'existence de cet arbre et constater ses accroissements successifs. Il est donc juste d'appliquer aux Exercices ces paroles : *Intra totus, mane solus, exi alius.*

III. — *Motifs.*

A. — Les Exercices sont une grande grâce, qu'on les considère soit dans la nature soit dans leur objet. Hélas! comme nous travaillons souvent pour autrui, pour le temps, pour les hommes! Comme les choses extérieures nous occupent ! On peut bien dire de la retraite : *Si scires donum Dei* (JOAN., 4, 10).

Maintenant nous travaillons pour nous, pour l'éternité, pour notre âme, pour Dieu. Les Exercices sont une véritable piscine de Bethsaïda, dans laquelle nous laissons nos maladies spirituelles et nous nous rajeunissons. Les Exercices sont le type primordial, le modèle parfait de notre vocation ; nous devons de temps en temps, pour ainsi dire nous remettre sur le métier et nous faire reprendre la forme. Pendant les Exercices, nous sommes comme dans notre patrie spirituelle ; notre âme y prend un congé et une sorte de cure, en respirant l'air pur du pays natal. Sachons en bien profiter! Retirons-nous de nouveau complètement en Dieu par la prière et une conversation assidue avec lui ! C'est le moment où Jésus passe : ne manquons point l'occasion de recevoir sa divine bénédiction ; quelle ne fut pas la magnifique récompense de Zachée pour être allé simplement à la rencontre du Sauveur !

B. — *Le passé.* — Avons-nous atteint le but? Combien de vertus avons-nous acquises? Le fondement de notre édifice spirituel est-il solide? Examinons-le. Y a-t-il du déficit dans nos comptes ? Réparons-le. Savons-nous encore prier et nous vaincre nous-mêmes? Ne plus savoir prier ni se vaincre est pire que de ne plus savoir manger. Réapprenons donc à prier et à nous vaincre. *Hora est jam nos de somno surgere* (*Rom.*, 13, 11). *Hora undecima est* (Matth., 20, 6).

C. — *L'avenir.* — Une année est longue et peut ménager bien des surprises : elle peut nous apporter des mérites comme des démérites, des joies comme des épreuves. Il y a, généralement parlant, des dangers dans les études : la science enfle, favorise la vanité et expose à différents écueils, soit qu'on réussisse dans ses études soit qu'on n'y réussisse pas. Il y a encore les dangers particuliers de la première année des études, la nouveauté, la liberté, l'inexpérience, et il y a enfin les dangers des années suivantes. Il en est souvent des étudiants comme des soldats : la première et la seconde année cela va encore, mais la troisième est celle du retour à la maison paternelle ! La raison s'affranchit peu à peu, surtout pendant l'étude de la philosophie : s'il y a pour les Nôtres des années quelque peu extravagantes, ce sont assurément les années de philosophie.

Par conséquent, prenons garde à nous ! Préparons-nous à ces épreuves ! Une année est longue à parcourir : c'est un voyage rempli de dangers. Le moment est arrivé pour nous de faire des provisions en vue de l'avenir : agissons maintenant, non comme les vierges folles, mais comme les vierges sages.

d) INTROD. A UNE DE NOS RETRAITES QUELCONQUES

I. — *Nous devons faire les Exercices spirituels.*

Et cela pour deux raisons :

La *première* est extrinsèque et consiste dans les prescriptions de notre Institut : tous les Religieux de la Compagnie de Jésus doivent, chaque année, faire une retraite de huit à dix jours consécutifs. Il n'y a pas moins de quatre Congrégations générales qui formulent expressément la même ordonnance et qui recommandent instamment aux Supérieurs de veiller à l'observation de cette règle ; ils doivent eux-mêmes, par leurs paroles et leur exemple, contribuer à cette observation, et il n'y a que le Provincial seul qui puisse exempter ses inférieurs de cette obligation. Écoutons plutôt : *Omnes quotannis vacent spiritualibus exercitiis per octo vel decem dies continuos ; atque ut id efficaciter et omnino fiat, statutus est iste annuus spiritualium exercitiorum usus et omnibus summopore a Congregatione commendatur, præcipue vero Superioribus ; ut non modo ceteros suo exemplo excitent, sed tempus quoque singulis commodum ad ea cum fructu peragenda, omnibus difficultatibus superatis, attribuant* (*Congr.*, 6, d. 29, § 2). — *Detur opera ut annua exercitia spiritualia... præscripta exacte ab omnibus fiant, omni omnino excusatione et occupatione seposita ac superata ; ita ut neque negotiis neque confessionibus eo tempore detineantur, servata etiam in illis proportione methodoque, quibus integra exercitia fieri consueverunt, præsertim quaod recessum ab omnibus* (*Congr.*, 7, d. 25, § 24). — *Commendandum Patri nostro, ut quomodo judicaverit in Domino expedire, per Provinciales urgeat executionem eorum, quæ de spiritualibus exer-*

citiis quotannis per octiduum obeundis constituta sunt. Ne Superiores locales ab iis obeundis immunitatem dare possint, et soli Provinciales rationes audiant, quibus aliquis videatur excusandus (*Congr.*, 8, d. 38, § 1, 2). — *Ne muneri suo Superiores satisfecisse se arbitrentur, nisi sedulo curent, ut per ea media, quæ habet Societas satis copiose præscripta, studium orationis rerumque spiritualium maxime vigeat in singulis domibus; ac spiritualia præsertim exercitia accurate et fructuose quotannis ab unoquoque peragantur* (*Congr.*, 18, d. 22, § 1). — De tous ces décrets il ressort assez clairement quelle importance l'Institut de la Compagnie attache à l'observation de notre règle de la retraite annuelle.

La *seconde* raison pour laquelle nous devons faire les Exercices, est tirée de nous-mêmes, du besoin que nous avons de nous renouveler de temps en temps dans la vie intérieure. Et ce besoin peut de nouveau être général et particulier :

A. — Quel est celui d'entre nous qui ne sent pas, en général, le besoin de renouveler de temps à autre les exercices de sa vie spirituelle ? Nous sommes, en effet, des êtres finis : nous épuisons nos forces et nous nous fatiguons par la continuité du travail. On n'a encore découvert le mouvement perpétuel et constant ni dans l'ordre naturel ni dans l'ordre surnaturel : tous, tant que nous sommes, nous sommes faits pour nous renouveler sans cesse. — Et ceci est surtout vrai quand il s'agit du Jésuite. Dans le but spécial de notre vocation, le point difficile à atteindre est d'agir sur les âmes humaines, d'être en contact immédiat avec elles, de les aider à se sauver, sans pourtant nous faire aucun tort à nous-mêmes. Nous sommes donc particulièrement destinés à la vie active. Mais qu'il peut nous arriver souvent, dans la presse et l'ardeur des travaux de cette vie, de perdre plus ou moins de vue la fin surnaturelle qu'ils réclament, et, dans l'emploi des moyens, surtout extérieurs, de voir diminuer, ou même disparaître en notre esprit la force et la pureté des principes surnaturels qui devraient seuls nous guider : ce qui, sans doute, est au moins un commencement de désordre ? Avec quelle facilité nous pouvons négliger l'œuvre de notre sanctification personnelle, parce qu'elle nous demande de la peine et de la

victoire sur nous-mêmes, ou encore n'y plus travailler comme nous le pourrions ou nous le devrions! Qu'il est aisé à une certaine tiédeur de se glisser même dans nos meilleures actions, surtout dans quelques-uns des Exercices de la vie spirituelle! Dans cet état, les passions anciennes et innées peuvent se réveiller, se fortifier et nous conduire à la négligence de nos devoirs et au péché; c'est ainsi que, peu à peu, une triple difformité enlaidit notre âme : la tache de nos péchés, le désordre de nos passions et la marque des châtiments que nous avons mérités. Malgré cela, nous ne sentons en nous ni le courage ni la force d'effacer ces traces ignominieuses. — Alors arrive le temps de la retraite. Le monde se tait autour de nous, le bruit du dehors et l'agitation des affaires extérieures cessent; nous nous rapprochons, pour ainsi dire, de l'éternité : dans un commerce ininterrompu et exclusif avec Dieu, nous voyons notre fin surnaturelle de nouveau se dessiner dans le plus grand jour, à la plus vive lumière; les voies et les moyens pour l'atteindre nous apparaissent clairement dans un ordre merveilleux; nos différentes pertes de l'année sont réparées par la pénitence; nous avons la connaissance de ce que Dieu veut de nous; nous réapprenons à prier et à nous vaincre; nous nous remettons sur pied, on peut le dire, et nous nous renouvelons; l'auréole de la sainteté brille encore une fois autour de nous; en un mot, notre vie spirituelle est complètement revenue et beaucoup améliorée. Personne mieux que les Saints ne sentait le besoin de cette rénovation, et celui qui ne le sent pas, montre bien qu'elle lui est absolument nécessaire.

B. — Il peut arriver aussi que nous ayons un besoin particulier des *Exercices* spirituels à cause des circonstances spéciales où nous nous trouvons : par exemple, si Dieu nous demande des sacrifices personnels, entre autres celui d'aller aux missions; si nous avons des difficultés dans la vie spirituelle, des tentations extraordinaires; si nous courons des dangers; si nous sommes aux prises avec l'adversité; si enfin nous entrons dans un nouvel emploi ou dans une nouvelle charge (Cf. la prescription faite aux Supérieurs à leur entrée en charge : Ordinat. c. 1, § 6). Nous-mêmes nous ne croyons pas pouvoir donner de meilleur

conseil à ceux qui sont préoccupés de leur vocation que de leur recommander les *Exercices* spirituels, afin d'y trouver lumière et force auprès de Dieu. Nous savons d'ailleurs, par l'Évangile, que le Sauveur avait coutume de se préparer, par des prières extraordinaires, aux époques et aux événements principaux de sa vie, par exemple à sa prédication publique (Matth., 4, 1), à l'élection des Apôtres (Luc., 6, 12), à la confession de saint Pierre (Luc., 9, 12), à la Transfiguration (Luc., 9, 28, 29), et à la Passion (Matth., 26, 36). Nous comptons les années de notre vie spirituelle par les retraites que nous avons faites; et, au commencement de chaque nouvelle année, nous avons assez de motifs pour nous livrer alors à des Exercices de piété particuliers, tant pour retremper nos âmes auprès de Dieu et lui rendre les hommages qui lui sont dus que pour nous rendre dignes de l'abondance de ses bénédictions. — C'est ainsi que de toute part nous pressent le besoin et la nécessité de nous servir du secours efficace des *Exercices* spirituels.

II. — *Nous voulons faire les Exercices spirituels.*

Abstraction faite de la double nécessité, extérieure et intérieure, que nous avons de les faire, les *Exercices* renferment en eux-mêmes tant d'avantages, ils sont si beaux et si excellents que chacun de nous peut et doit désirer et vouloir s'y livrer, et cela pour les motifs suivants :

Premièrement, il ne peut nous être que très avantageux et très profitable de pouvoir, une fois en passant, vivre quelques jours pour nous seuls : nous nous donnons tant de peine et nous travaillons tant pour les autres tout le reste de l'année! Il nous arrive souvent la même chose qu'aux Apôtres, dont il est écrit qu'ils étaient tellement occupés et voyaient tant de monde qu'ils n'avaient pas même le temps de manger (Marc, 6, 31). Le Sauveur leur procura du soulagement en les faisant venir avec lui dans un lieu isolé et agréable, afin de goûter ensemble les douceurs du repos. La retraite est également pour nous un repos ; acceptons avec joie ce congé ces vacances : certes, nous avons des devoirs à remplir envers nous, aussi bien envers nos

âmes qu'envers nos corps, et nous vivons non seulement de travail, mais encore de repos. Profitons donc bien de cette villégiature spirituelle qui nous est accordée ; nous l'avons méritée. *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit ?* (*Eccli.*, 14, 5).

Deuxièmement, les *Exercices* sont une conversation ininterrompue avec Dieu. Nous sommes, pendant la retraite, effectivement près de Dieu, autant qu'on peut l'être sur la terre ; nous touchons à notre dernière fin, à l'Être de qui nous venons et à qui nous retournons. Peut-il y avoir pour nous quelque chose de meilleur, de plus avantageux et de plus méritoire? Nous devons une bonne fois, dans ce commerce divin, prendre les pensées, les affections et les sentiments de Dieu. Dieu sera notre occupation incessante pendant l'éternité ; il faudrait même qu'il le fût dès maintenant ; mais, hélas ! cela n'est pas possible. Par conséquent, profitons des courts instants que nous avons pour rester avec Dieu et sentir que nous ne sommes nulle part plus chez nous qu'en lui : nulle part, en effet, nous n'avons meilleur accueil et nous ne sommes si bien. Celui qui ne se trouve pas bien avec Dieu, celui-là montre qu'il est gravement malade au point de vue spirituel : il est possédé de l'esprit du monde et il a la manie de rechercher sans cesse les distractions ; il ne connaît pas sa véritable patrie. *Quid mihi est in cœlo et... quid volui super terram ?... Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum* (Ps. 72, 25. 26).

La conversation intime avec Dieu dans la prière nous procure tous les avantages de la vie céleste : en Dieu est la pureté, Dieu rend même la pureté perdue ; en Dieu est la lumière et la connaissance ; en Dieu nous trouvons la paix, la joie et la douceur ; en Dieu, enfin, nous avons la force, le zèle et la bénédiction pour toutes nos œuvres. Que voulons-nous de plus ?

Troisièmement, les *Exercices* sont une grande grâce pour nous et pour les autres :

A. — Les décrets des Congrégations générales cités plus haut sont tous ensemble du nombre de ces prescriptions dont le but est de conserver, d'augmenter et de fortifier la vie spirituelle dans la Compagnie de Jésus. C'était l'intime conviction des Pères de ces Congrégations que, pour atteindre le but que

nous venons d'indiquer, la Compagnie n'avait pas reçu de Dieu de meilleurs moyens que les *Exercices* (Cf. le préambule du Directoire). L'Institut lui-même désigne, comme fruits des *Exercices, devotio,* « la dévotion » (p. 3, c. 1, § 20), la crainte de Dieu, l'amour pour Dieu et le progrès dans la vertu (*Ibid.*, decl. R.). Nous trouvons dans les *Exercices* tout ce dont nous avons besoin. Et, dans le fait, il n'y a, en dehors des *Exercices,* aucune occupation et aucun temps où nous soyons davantage dans l'essence et dans l'esprit propre de notre vocation. Les *Exercices* ne forment-ils pas la marche spirituelle ascendante que saint Ignace lui-même a suivie pendant son existence ici-bas ? N'y trouvons-nous pas tout ce qui nous est nécessaire, soit pour améliorer et fortifier notre vie spirituelle, soit pour nous encourager et nous consoler dans les épreuves qu'elle peut nous offrir. Le bref de Paul III (1548) pour l'approbation des *Exercices* contient à leur sujet, dans un style concis, quelques passages qui sont remarquables ; les voici : *Cum dilectus filius Ignatius de Loyola... quædam documenta sive exercitia spiritualia, ex sacris Scripturis et vitæ spiritualis experimentis elicita, composuerit et in ordinem, ad pie fovendos fidelium animos aptissimum, redegerit, illaque Christi fidelibus ad spiritualem consolationem et profectum magnopere utilia et salubria non solum fama ex plurimis locis allata prædictus Franciscus dux* (*Gandiæ*) *didicerit, sed etiam experimento manifesto, cum Barcinone, tum Valentiæ, tum Gandiæ id compertum habuerit :... Nos, qui documenta et exercitia hujus modi... pietate et sanctitate plena et ad ædificationem et spiritualem profectum fidelium valde utilia et salubria esse et fore comperimus... approbamus, collaudamus.* Assurément, l'exposé des vraies raisons de l'efficacité des *Exercices* se trouve dans les paroles mêmes de saint Ignace, dans la 20ᵉ annotation, où il énumère les principaux avantages de la retraite absolue pendant le temps des *Exercices* : *Ex qua secessione sequuntur tres præcipuæ utilitates inter alias multas : Prima est, quod segregando se quis a multis amicis ac notis, itemque a multis negotiis non bene ordinatis, ut serviat Deo, Domino nostro, eumque laudet, non parum meretur coram sua divina Majestate. — Secunda,*

quod ita segregatus non habens intellectum divisum circa multa, sed ponens omnem curam in una re sola, scilicet in serviendo Creatori suo et in profectu animæ propriæ, liberius utitur naturalibus suis potentiis, ad quærendum diligenter id quod tantopere desiderat. — Tertia, quod, quanto magis anima nostra reperit se solam et segregatam, tanto se reddit aptiorem ad appropinquandum Creatori ac Domino suo eumque attingendum; et quanto magis ita eum attingit, eo magis se disponit ad suscipiendas gratias et dona a sua divina et summa Bonitate. Donc, Dieu et l'homme se rencontrent, dans les *Exercices,* avec leur volonté et leur activité féconde : quel magnifique résultat peut et doit en être la conséquence !

B. — De là il suit que le fruit de nos retraites profite aussi à notre prochain. Nous y devenons, entre les mains de Dieu, des instruments de salut pour les autres et nous nous remplissons de la grâce, sans laquelle rien ne se fait et avec laquelle tout s'opère en ce monde. De plus, par la pratique des *Exercices,* nous y gagnons en expérience, en habileté et en perfection, et nous nous rendons capables d'en instruire mieux le prochain : saint Ignace touche lui-même ce point dans la partie IVe (chapitre 8, § 5) de ses *Constitutions* (Cf. Règle 7 des Prêtres).

Nous avons, ainsi, assez de motifs pour désirer et pour rechercher les *Exercices* spirituels, abstraction faite du besoin intérieur et extérieur que nous en avons. Ils sont une très grande grâce. Le temps de la retraite est celui où le Seigneur passe réellement près de nous avec l'abondance de ses dons : profitons de cette occasion unique, comme en ont profité les aveugles de Capharnaüm et de Jéricho (MATTH., 9, 27 ; MARC, 10, 47-52), la Chananéenne (MATTH., 15, 22-28) et les lépreux dont parle saint LUC (LUC, 17, 12, 13).

III. — *Nous pouvons faire les exercices.*

Grâce à Dieu, nous autres, nous pouvons nous mettre aux *Exercices* spirituels non seulement avec joie, mais encore avec l'assurance d'en retirer tout le fruit désirable.

D'abord, les moyens de les faire, et de les bien faire, ne nous

manquent pas en dehors de nous, soit du côté de Dieu soit du côté des *Exercices* eux-mêmes (Voir : Introduction à la grande retraite : III, Motifs) : les *Exercices* sont une réunion de tous les moyens puissants dont se sert l'Église ou la Religion du Christ pour atteindre sa fin. Il ne nous est pas permis non plus de douter de la volonté miséricordieuse de Dieu et de sa bienveillance à notre égard : nous avons déjà un gage du secours spécial de Dieu en ce que nous faisons les *Exercices* d'après sa volonté et l'ordre de l'obéissance ; nos Règles nous prescrivent les *Exercices*, et les moyens ordonnés, les remèdes prescrits, sont toujours les meilleurs.

Ensuite, quant aux moyens personnels à employer, saint Ignace n'en demande pas trop, mais il en veut assez : à savoir, la retraite, l'activité individuelle et la générosité (Cf. Introduction à une retraite de postulants : II. *Moyens d'atteindre ce but*).

Le résultat le meilleur et le plus beau que nous puissions obtenir de notre retraite serait, sans doute, un haut degré de sainteté ou au moins la résolution d'y tendre sérieusement. Mais Dieu n'exige pas de tous la même perfection : il a des vues particulières sur chaque âme, et c'est pourquoi il fait suivre à chacune des voies différentes ; il a aussi pour la distribution de ses grâces des temps que lui seul détermine. Ce que tous, sans exception, nous pouvons et devons gagner à faire les *Exercices*, c'est de nous mettre de nouveau en bon état pour l'année qui vient, afin de n'y pas reculer, mais d'y gagner dans la vie spirituelle. Or, ce progrès ne consiste pas à faire de plus grandes et de nouvelles entreprises, mais à diminuer le nombre de nos fautes, à résister à nos mauvaises passions, à faire avec zèle et constance le bien propre de notre vocation, et à profiter des occasions quotidiennes de pratiquer la vertu et d'augmenter nos mérites, en un mot, à devenir de fervents Jésuites. Si nous atteignons ce but, nous aurons fait une excellente retraite.

— Ajoutons, encore ici, quelques avis spéciaux, dont la négligence compromet très souvent l'avenir ou le fruit de nos retraites, et dont l'observation en assure les plus heureux résultats :

Il nous faut beaucoup prier, pendant les *Exercices*, ne pas

nous imaginer que tout, dans la retraite, se réduit à réfléchir sur des vérités et à prendre des résolutions : la grâce nous arrive principalement par la prière : *Incrementum dat Deus* (I *Cor.*, 3, 7.)

Nos résolutions ne doivent être ni trop nombreuses ni générales : déterminons et précisons bien, par rapport aux défauts particuliers dont nous voulons nous corriger, ou aux vertus spéciales que nous voulons pratiquer, ce que nous voulons faire dans telle ou telle circonstance.

Il faut, pendant la retraite, nous garder des petites infidélités à l'observation du règlement, à la modestie, au recueillement, etc..., et y travailler, en méditant les vérités, non pas pour les autres, mais pour nous en particulier. A ce sujet, la 7e Congrégation (d. 25, § 4) fait cette utile remarque : *Servata etiam proportione methodoque, quibus integra exercitia fieri consueverunt, præsertim quoad recessum ab omnibus.* Le vénéré P. Roothaan parle aussi dans le même sens dans son livre *Des Annotations et des Instructions spirituelles,* et il le fait avec des expressions qui témoignent toute sa sollicitude et montrent bien son ardent désir de nous voir suivre les conseils qu'il nous donne.

Dès le commencement des *Exercices,* nous devons avoir la volonté d'en retirer un profit considérable.

Après la retraite, nous examinerons, à des temps déterminés, comment nous sommes fidèles à nos résolutions, et nous en rendrons compte à notre Père spirituel en dehors de la confession.

— Celui d'entre nous qui aura considéré et pesé tout ce que nous venons de dire en prendra, sans nul doute, occasion de désirer vivement faire les *Exercices* et il entrera en retraite avec joie et confiance. Nous avons un parfait modèle de Retraitant dans la Personne du divin Sauveur « qui s'éloigne du Jourdain, rempli de l'Esprit-Saint, et est conduit par le même Esprit dans le désert » (Luc, 4, 1) : il s'y rend pour se préparer à sa vie publique par la prière, la pénitence et la lutte contre le démon. Jésus va au désert tout plein de la joie de l'Esprit de Dieu, et c'est, parce qu'il prévoit la grandeur du bien qui en résultera pour son Royaume, « qu'il reste quarante jours et quarante nuits

dans cet affreux séjour, où il est tenté par le démon : il se trouve là au milieu des bêtes sauvages, mais les Anges viennent pour le servir » (Marc, 1, 13). Approprions-nous donc les sentiments du Sauveur dans ce mystère, et estimons-nous heureux de pouvoir ainsi, pendant notre retraite, vivre avec lui et comme lui en esprit et même, de quelque façon, en réalité.

PREMIÈRE SEMAINE

LE FONDEMENT

Portée, Importance et Division du Fondement.

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 33 et 34.)

A. — FIN DE L'HOMME

a) FIN PROCHAINE DE L'HOMME

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 34, 2.)

Homo creatus est ut laudet Deum, Dominum nostrum, ei reverentiam exhibeat eique serviat.

Saint Ignace semble découvrir ou voir la fin de l'homme dans sa nature, et sa nature dans son origine : de son origine ou de son principe, en effet, l'être reçoit tout ce qu'il est, tout ce qu'il a et tout ce qu'il doit être : nature, facultés et fin.

I. — *Origine de l'homme.*

Qu'est-ce que l'homme originellement ? — Il est créé, il est une créature. Il est de la plus grande importance de bien comprendre ce que veut dire « être une créature ».

Qu'est-ce donc « être une créature » ? — « Être une créature ou être créé » est avant tout n'être pas de soi, mais être d'un autre. Est-ce vrai par rapport à moi ? Suis-je convaincu que je ne me suis pas donné à moi-même l'existence ? — « Être créé »

signifie de plus non seulement ne pas être de soi, mais aussi n'être rien de soi en général. Cela résulte de ce qui précède : car celui qui n'a pas en lui-même la raison de son existence n'a pas davantage en lui la raison d'être plus ou moins, d'être ceci ou cela, ni même d'être généralement. — « Être créé » signifie donc avoir *tout* d'un autre, enfin avoir tout de Dieu et par le moyen de la création. Il doit en effet y avoir, en dehors des choses créées, un Être qui est l'origine ou le principe de tous les autres êtres ; autrement, il faudrait admettre ou bien le système des causes à l'infini, ou bien celui des êtres sans cause, ou bien enfin celui de l'être à la fois cause et effet... Or, la manière dont cet Être suprême donne à tous les autres l'existence ne peut être que la *création*. Toutes les différentes hypothèses des matérialistes et des panthéistes sont insensées et pleines de contradictions. Si donc l'homme est créé, il n'a rien de lui-même, mais il a tout de Dieu : l'existence et l'être, le corps et l'âme, l'origine et la conservation de son être et de ses facultés. Voilà ce que nous dit la raison et ce que confirme la foi : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre... » Les premières pages de la sainte Écriture rendent témoignage de notre création de rien par Dieu... (Cf. saint Luc, 3, 38).

Que comprend par conséquent en soi « cette nature d'être créé », cette condition « d'être créature » ? — Elle comprend deux choses : *Premièrement*, la complète et parfaite dépendance de Dieu. La créature n'a rien de soi, est entièrement dépendante de Dieu dans son existence, dans sa conservation et dans son bonheur. La créature est donc par elle-même une toute petite chose et une grande aumône de Dieu. Elle a beau développer ses qualités, s'élever d'une perfection à une autre, étendre toujours davantage la sphère de son activité et de sa puissance, elle n'en est pas moins et elle reste « créature » ; alors elle est même d'autant plus « créature » et plus dépendante de Dieu. Telle est notre condition « d'êtres créés ». Nous vivons en Dieu, nous tirons constamment de nouveau de Dieu et nous puisons en Dieu notre existence et notre force, et sans lui nous ne sommes rien : *In ipso movemur et sumus* (*Act.*, 17, 28 ; *Ps.* 138, particulièrement v. 5, etc...). Il n'y a donc pour moi aucun

être qui me soit aussi proche, aussi important et aussi nécessaire que Dieu. — *Deuxièmement*, dire d'un être qu'il est « créé », c'est dire qu'il appartient à Dieu absolument. Quand Dieu crée, il ne crée pas parce qu'il change ou qu'il est dans le besoin : mais il crée par pure bonté, pour se communiquer : de même qu'une lumière allume une autre lumière, ainsi Dieu crée seulement pour communiquer sa propre bonté. Or, il y a en Dieu une double bonté, l'une absolue, incréée, et l'autre relative ou créatrice. Il ne peut pas communiquer la première, mais bien la seconde, et il la communique en créant, et en créant à son image et à sa ressemblance : voilà ce que sont les créatures. Elles ne sont essentiellement que des pensées, des idées de Dieu, passées à la réalité, et des exemplaires vivants de la bonté créatrice de Dieu. Elles sont au moment où Dieu le veut ; et elles sont, dans leur existence, dans leur être et dans leurs œuvres, la perpétuelle représentation et comme le rayonnement de sa bonté et de sa beauté. Oui, si on le comprend bien, on peut dire que les créatures sont des rayons, partant du Soleil, qui est Dieu : de même que les rayons ne se séparent jamais du soleil, de même les créatures ne se séparent jamais de Dieu. Elles sont par Dieu, avec Dieu et en Dieu. Aucun être ne reste dans le sein où il prend son origine autant que la créature dans le sein de son Créateur : la Créature est en Dieu dans son passé, dans son présent et dans son avenir : — la créature est en Dieu, en tant qu'il en est l'archétype (la cause exemplaire) ; elle est en Dieu, en tant qu'il est la cause de son existence (la cause efficiente) ; elle est en Dieu, en tant qu'il est sa fin (la cause finale). — Tel est le mystère que renferme la créature : d'un côté, la pauvreté, la faiblesse, la fragilité ; et de l'autre, la grandeur, l'élévation, le divin. Vraiment « nous sommes la race de Dieu » (*Act.*, 17, 28) ; et nous sommes avec lui dans les rapports les plus intimes et les plus suivis (*Ps.* 138).

II. — *Fin de l'homme.*

De la nature de l'homme il est facile de conclure en général à sa fin, à sa destinée. Si l'homme est véritablement créature de Dieu, il doit se regarder et se conduire vis-à-vis de Dieu comme créature : Dieu, qui est la loi de son existence physique, doit être aussi la règle de sa vie morale, et, par conséquent, il agira toujours dans la dépendance de Dieu dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique ; il ne peut et il ne doit se soustraire jamais ni à la dépendance ni au domaine de Dieu. Son premier devoir et son devoir complet est de reconnaître Dieu comme son Créateur et de se reconnaître comme sa créature, de se conduire comme telle.

Saint Ignace indique, en particulier et d'une manière pratique, quelle doit être notre conduite envers Dieu, et il le fait en quelques mots : « Louer Dieu, le respecter et le servir. » Tout est dit par là. — « Louer », c'est reconnaître les qualités et les prérogatives d'un autre. Cette reconnaissance de Dieu se fait par l'adoration, c'est-à-dire en confessant que Dieu est l'Être suprême, la Bonté infinie, la source première de tous nos biens, et que nous nous devons et que nous nous donnons et dévouons entièrement à lui. — « Respecter Dieu », c'est faire passer dans la pratique de notre vie la reconnaissance de Dieu, comme notre Maître et Seigneur ; et comment ? En rendant à Dieu le culte intérieur et le culte extérieur qui lui sont dus, et tels qu'ils sont prescrits dans les trois premiers commandements du Décalogue. — Enfin « servir Dieu », c'est soumettre et assujettir pratiquement toute notre volonté à la volonté de Dieu manifestée, à l'exécuter de quelque façon qu'il le veuille. Or, cette volonté de Dieu nous est intimée par la loi naturelle, la loi positive, les commandements de l'Église, les devoirs d'état, la Providence de Dieu directe ou permissive, dans le cours et les circonstances de notre vie ; ainsi, la pauvreté et la richesse, l'honneur et le mépris, la prospérité et l'adversité, la santé et la maladie, la vie et la mort sont des manifestations de cette volonté divine. En tout cela, nous devons nous soumettre à Dieu humblement et filialement,

et accomplir la volonté toute sage, toute puissante, toute sainte et toute bonne de Dieu : *Dominus est ; quod bonum est in oculis suis, faciat* (I *Reg.*, 3, 18). *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ* (*Ps.* 115, 116).

Oui, quoi que nous puissions offrir à la divine Majesté en fait de dévouement, plein d'amour et de générosité, en fait de louange et de services excellents, soit dans l'observation des commandements, soit dans le renouvellement des meilleures intentions, soit même dans la fidélité aux conseils évangéliques, soit enfin en nous élevant jusqu'aux sommets de la charité, — nous n'empêcherons pas que tout ne soit compris dans « la louange et le service de Dieu », que tout ne soit renfermé dans les limites de la fin de l'homme. — Telle est notre destinée à tous sans exception. Nous ne sommes pas créés, à vrai dire, pour faire ceci ou cela, quand même il s'agirait d'une chose très belle et très noble ; mais nous sommes créés pour « louer, respecter et servir Dieu » en tout et partout. Voilà ce que, en résumé, tous nous avons à faire, et le reste il faut ne nous en servir que comme d'un moyen pour atteindre cette fin. L'homme doit en effet avoir une fin dernière ; or, la nature de la fin dernière exige que toute autre chose ne s'y rapporte que comme moyen ; nous devons donc ainsi aimer Dieu de tout notre cœur et aimer tout le reste à cause de Dieu.

III. — *Nécessité de cette fin.*

Nous avons surtout quatre motifs de poursuivre le mieux possible l'obtention de notre fin.

Le *premier* motif est que ce but est juste et raisonnable. Toute grandeur et toute souveraineté trouvent des adorateurs, et Dieu seul n'en aurait pas, Dieu dont la puissance et la majesté sont si grandes, certes plus grandes que n'importe quelles autres, Dieu qui nous touche de si près et qui est pour nous d'une valeur et d'une dignité infinies ! Ou encore n'est-il pas juste que la plus haute majesté, la plus grande bonté et la plus sublime beauté soient reconnues et louées, quand nous ne refusons pas nos hommages à une bonté et à une beauté créées ? N'est-il pas juste

de penser à Dieu, qui pense constamment à nous? N'est-il pas juste que nous consacrions sans cesse, dans la reconnaissance et l'amour, notre vie et nos forces à Dieu, en qui nous les puisons sans cesse? N'est-il pas juste que nos pensées soient toujours à Dieu, puisque, nous et tout notre être, nous sommes toujours en lui? N'est-il pas juste que nous soyons habituellement par le cœur en lui, puisqu'il est lui-même notre demeure la plus ancienne et la plus particulière? Où étions-nous de toute éternité et où serons-nous dans les siècles futurs, si ce n'est en Dieu? Où sommes-nous donc plus chez nous qu'en lui? Nous ne pouvons nulle part être plus et mieux dans notre domicile et dans notre pays d'origine qu'en habitant par nos pensées, nos intentions et nos aspirations, dans le cœur de Dieu. Si nous pensions toujours à Dieu, si nous étions toujours occupés de sa louange et de son service, nous ne ferions que notre devoir. Dieu mérite bien cela et encore infiniment davantage.

Le *second* motif est celui du devoir. C'est une simple règle de justice qu'on peut réclamer ce dont on abandonne l'usage, mais dont on conserve la propriété. Dieu nous a fait l'abandon de tout, il a mis tout à notre disposition, mais tout lui appartient; il peut donc aussi tout nous redemander, et il le fait et il le doit. Comme il n'y a pas d'effet sans cause, ainsi il n'y a pas de cause efficiente sans une intention, sans un but : Dieu, dans ses œuvres extérieures, a en vue, a pour fin son honneur, sa louange et sa gloire, et il nous ordonne, par ses commandements et par la voix de notre conscience, de le servir. Ce n'est pas qu'il ait besoin de notre service, mais, c'est parce que c'est son droit et son bien inaliénables : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies* (Luc, 4, 8). Ce service de Dieu est par conséquent le devoir avec lequel nous venons au monde; le devoir qui résulte immédiatement de notre création et qui ne peut jamais cesser; il n'est pas seulement le devoir d'état, le devoir de l'emploi, mais celui de notre être et de notre nature, le fondement de tous les autres devoirs, et aussi le fondement et la source de tout le bien et de toute la prospérité de l'individu et de la société : *Portio mea, Domine! custodire legem tuam* (*Ps.* 118, 57). *Hæreditate acquisivi testimonia tua* (*Ps.* 118, 111). Nous devons nous acquitter de ce devoir soit dans le temps, soit dans l'éternité.

Le *troisième* motif est notre propre avantage. Si nous nous regardons toujours comme des créatures de Dieu et si toujours nous le servons comme telles, en *premier* lieu, la vérité régnera en nous ; autrement ce seraient le mensonge et un désordre extraordinaire ; en *second* lieu, nous jouirons de la paix, parce que nous serons bien avec Dieu, qui poursuit sans cesse son droit et le fait valoir dans notre conscience ; alors, en *troisième* lieu, l'honneur sera notre partage, tout autre service ne nous apportant que le déshonneur : en effet, qui servons-nous, qui croyons-nous, qui et quoi louons-nous, quand ce n'est pas Dieu ? On peut ajouter *enfin* que nous ferons ainsi du progrès dans la vie spirituelle : car ce but de notre existence, « le service de Dieu », peut et doit être l'objet de toutes nos poursuites et de tous nos efforts partout et dans toutes circonstances, dans le bonheur et le malheur, dans les jours de santé et dans les jours de maladie. L'intelligence de cette vérité « que nous sommes des créatures » nous fonde, nous établit dans l'humilité, rend notre prière et nos rapports avec Dieu faciles et naturels, nous familiarise avec lui, et prépare les voies à la plus haute sainteté et à la plus sublime perfection : l'une et l'autre trouvent toute la place qu'il leur faut sur cette base, sur ce fondement. Le plus grand Saint est l'homme qui a tiré toutes les conséquences de cette vérité et qui y a conformé sa vie. Là, tous, hommes, Anges, Homme-Dieu, nous nous tenons sur le même plan, pour ainsi dire sur le même terrain. Jésus n'est venu que pour enseigner comment nous devons nous comporter, comme créatures, vis-à-vis de Dieu. Le service de Dieu est donc en nous la source de la vérité, de la sagesse, de la richesse, de la grandeur, du bonheur et de la sainteté. Tout ce qui est en dehors de ce service ne nous procure ni la véritable grandeur, ni le véritable bonheur, et est perdu pour nous dans cette vie et dans l'autre.

Le *quatrième* motif est le fait, triste à constater, de voir combien cette vérité est méconnue dans le monde. Quel est l'esprit du monde, sinon la licence, l'égoïsme et la séparation de Dieu ? Qu'est-ce qu'est Dieu, ici-bas, dans la politique, dans les sciences, dans la littérature, dans les arts et même dans la Religion ? Ou bien on fait un silence de mort autour de Dieu, ou bien, si on lui fait cet honneur, on ne le nomme que comme un objet de

sentimentalité religieuse, et non pas comme le Maître qui peut donner des commandements ; ou encore on ose se faire soi-même dieu ! « Être créature » est seulement une idée pour la métaphysique. C'est toujours le premier péché sous une forme toujours nouvelle. C'est à cause de cela que le monde est si rempli de crimes, de malheurs et de dégradation ! Devant ce spectacle, qui ne serait pas ému, et poussé à remettre Dieu en honneur dans le monde, et à relever son autel dans les cœurs des hommes, en faisant connaître et en faisant régner cette première vérité par la parole et par l'exemple ?

— Telle est par conséquent la fin première et prochaine de l'homme : il est créature de Dieu et il doit se considérer et se faire reconnaître comme créature de Dieu : il doit louer Dieu, le respecter et le servir. « Être créature de Dieu » et « vivre comme créature de Dieu », voilà la condition, la nature, l'essence, la tâche de l'homme, son devoir nécessaire, mais aussi facile et sublime ; c'est son histoire, sa grandeur, son honneur et sa félicité : « Craindre Dieu et observer ses commandements, voilà tout l'homme » (*Eccl.*, 12, 13). — Le contraire est mensonge, péché, malheur et ignominie. — Il importe donc avant tout de comprendre peu à peu cette vérité fondamentale, d'en faire la base unique et inébranlable, le pivot de toute notre vie, de nos élections, de nos décisions, de nos intentions, et de diriger tous nos efforts vers ce but. Plus nous le ferons, plus nous nous élèverons dans la perfection et dans la sainteté. La vie intérieure la plus parfaite, la vie en Dieu, la réalisation en nous de cet idéal : être un homme de Dieu, un homme selon le cœur de Dieu, est le magnifique couronnement de ces efforts. — *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei. O Domine, si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam!* (*Ps.* 130.) *Ut jumentum factus sum apud te et ego semper tecum... Tenuisti manum dexteram meam... Mihi adhærere Deo bonum est... Quid mihi in cœlo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (*Ps.* 72, 23, etc.).

Pater noster...

b) FIN DERNIÈRE DE L'HOMME

Homo creatus est ut... hæc agendo (Deo serviendo) salvet animam suam.

La fin prochaine de l'homme est le service de Dieu. L'homme est donc tout d'abord créé par Dieu et pour Dieu ; mais on peut dire dans un certain sens que l'homme est aussi créé pour lui-même : car il a encore une fin dernière à atteindre, qui est le salut de son âme.

I. — *Que faut-il comprendre par le salut de l'âme?*

(Cf. *Commentaire des Exercices,* p. 35.)

Par le salut de notre âme nous devons comprendre l'obtention de la félicité, pour laquelle chacun de nous est créé : *Æternitatis vita in Deo salus intelligitur* (S. Hilar., in *Ps.* 68). L'homme arrive-t-il à cette félicité, il sauve son âme.

Nous avons ici trois pensées à considérer :

Premièrement, l'homme est-il véritablement destiné à la béatitude ? Oui, et nous en avons deux preuves. La *première* est prise d'un instinct intérieur et profond que tous nous avons ou de notre propre conscience. Il y a dans l'homme, dans sa nature raisonnable, un désir ardent d'être parfaitement heureux toujours, sous tout rapport et sans fin. Comme ce désir nous est à tous inné et invincible, il a dû être mis par Dieu dans notre cœur, et par conséquent une réalité doit y répondre. Nous avons ici la disposition morale la plus intime de l'homme et un trait magnifique de sa ressemblance avec Dieu. — La *seconde* preuve est que Dieu répond en effet à ce besoin de notre être..., manifestant ainsi avant tout sa Sagesse, qui nous attire, suivant notre nature, à la fin dernière de notre existence, à Dieu lui-même, et révélant ensuite sa Bonté, qui ne crée les êtres que pour les rendre heureux et participants de sa propre félicité. Nous sommes donc vraiment nés et faits tout entiers pour le bonheur éternel.

Deuxièmement, où trouvons-nous ce bonheur ? Ce n'est pas

certes en dehors de Dieu, ou dans les créatures : à cause de leurs limites, de leur instabilité, de leur inconstance, de leur fragilité, elles ne peuvent contenter le désir qu'a l'homme d'une félicité éternelle et universelle. Seul, un bien infini, seules, une vérité et une beauté infinies en sont capables : par conséquent, Dieu seul. Et en réalité Dieu, par un excès de sa bienveillance et de sa libéralité, veut être l'objet de notre béatitude ; il comble nos vœux bien au-delà de tous nos besoins et de toutes nos espérances, s'unissant à nous surnaturellement, ici-bas par la foi, la charité et la grâce, et là-haut par la vision béatifique. Le ciel est donc le bonheur pour lequel nous sommes créés : il est la fin, le but que Dieu, dans sa bonté et son amour, a voulu nous fixer.

Troisièmement, quelle est la grandeur de cette félicité ? Que le ciel soit grand et magnifique, cela résulte, en premier lieu, de ce qu'il est le bien qui doit satisfaire tous nos désirs, et de ce qu'il est le dernier but vers lequel convergent tous les efforts de l'homme et de Dieu même, le terme où l'un et l'autre trouvent leur repos. Combien grand est donc ce bien qui contente Dieu et l'homme et leur procure une félicité surabondante ! Il est le résumé et la réunion de tous les biens. — En second lieu, nous pouvons juger de la magnificence du ciel par ce que la foi et l'Écriture nous en enseignent. Sans aucun doute, le lieu et la compagnie n'y laissent rien à désirer ; si Dieu a déjà donné à cette terre tant de beautés et tant d'agréments, s'il fait dès ici-bas éprouver à un homme tant de joie dans la société d'un autre homme, que sera-ce donc là-haut ?... Et, l'occupation du paradis, en quoi consistera-t-elle ? *Avant tout*, nous connaîtrons Dieu, non pas comme sur la terre, par ouï-dire, par ses ouvrages et par la foi, mais nous le connaîtrons d'une manière immédiate. De même que Dieu nous donne la faculté de le connaître par ses œuvres et qu'il y ajoute la lumière de la foi pour le connaître surnaturellement, de même il nous prêtera au ciel, dans et par la lumière de gloire, un nouveau secours, élèvera et fortifiera notre intelligence, afin que nous puissions le voir, comme il se voit lui-même, face à face : *Videbimus eum sicuti est* (I Joann., 3, 2). *Tunc facie ad faciem... sicut et cognitus sum*

(I *Cor.*, 13, 12). *In lumine tuo videbimus lumen* (*Ps.* 34, 10). Quelle joie nous procurent, même en ce monde, la découverte d'une vérité, la vue d'une belle contrée, d'une œuvre d'art, d'une figure ravissante ! Quel sera donc notre bonheur quand nous contemplerons et admirerons en face la vérité éternelle, la beauté parfaite ! Ce sera notre première occupation. La *seconde* sera d'aimer. Dieu étendra les limites et multipliera les forces de notre volonté, comme il fortifiera notre intelligence, afin que nous soyons capables de recevoir l'immensité de son amour ; il nous fera entrer dans le torrent et l'océan infini de son amour et de sa félicité, pour que nous puissions l'aimer comme il s'aime lui-même. Enfin, la *troisième* occupation des élus sera d'être heureux. Tout ce qui peut contenter un cœur, repos, paix, puissance, honneur et joie, sera leur partage sans mesure. Le ciel est « la maison du Père de famille » (JEAN, 14, 2) ; le ciel est « la paix et le repos parfaits » (*Apoc.*; 14, 4. 25) ; le ciel est le « festin des noces » (*Apoc.*, 14, 7), et aussi « un Royaume immense, magnifique » (*Apoc.*, 21, 7 ; 22, 5). Nous régnerons donc et nous serons heureux et spirituellement et corporellement. Quelles beautés verront alors nos yeux ! Quelles harmonies entendront nos oreilles ! Dans quelle mer, dans quel torrent de douceurs et de délices s'enivrera notre cœur ! — Et tout cela dans toute l'éternité, sans fin et avec la conscience certaine, l'intime conviction de la permanence et de l'éternité de ce bonheur ! Qu'est-ce donc qu'un homme transfiguré et glorifié ? C'est un être magnifique, puissant, heureux, admirable, presque divin.

II. — *Conclusions.*

Mais est-ce vrai? — Oui ; car la foi nous l'enseigne : *Credo vitam æternam. — Hæc verba fidelissima sunt et vera* (*Apoc.*, 22. 6). Bien plus, la magnificence est, au ciel, encore plus grande que nous ne pouvons l'imaginer : *Oculus non vidit, auris non audivit, in cor hominis non ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt eum* (I *Cor.*, 2, 9).

Quelles conclusions pratiques devons-nous maintenant tirer ? — La *première* conclusion est de remercier Dieu de tout notre

cœur. Nous voyons comme il nous veut du bien, puisqu'il nous a créés pour une fin si belle, pour un tel bonheur. C'est avec sa sagesse, sa bonté et son amour que Dieu a tracé le plan de cette félicité. Nous devons être éternellement heureux par lui et comme lui. Ici se révèle avec évidence le dessein de Dieu sur sa créature, et apparaissent la grandeur et la magnificence de tout ce qui est créé et appartient à Dieu. Une créature glorifiée n'est-elle pas ainsi une sorte de parhélie, une image vivante de la Divinité ?

La *deuxième* conséquence de cette vérité est de nous réjouir de tout notre cœur. Celui qui croit au ciel n'a pas sur la terre un instant de tristesse, au moins volontaire : après dix, vingt, cinquante ans, le beau ciel sera mon héritage, et je serai un des êtres les plus heureux, les plus honorés et les plus puissants du monde, et pour toujours ; or qui, dans cette persuasion, ne se réjouirait pas et ne considérerait pas tout travail et toute souffrance comme un véritable gain ? *Qui habet hanc spem, sanctificat seipsum* (I Jean, 3, 3 ; *Rom.*, 12, 12). Tout, autour de nous, peut nous faire défaut et nous échapper ; cette espérance nous reste, et elle suffit.

Troisièmement, nous devons ramasser toutes nos forces et chercher à emporter le ciel à tout prix. C'est pourquoi faisons-nous une obligation de ne jamais oublier le ciel, même d'y penser souvent et sans cesse. Le ciel est la plus belle et la plus importante chose à laquelle nous puissions nous employer et dont nous puissions nous occuper. La pensée du ciel nous délivrera peu à peu de tout ce qu'il peut y avoir en nous de commun et de bas, principalement dans le caractère. — De plus, nous ne devons jamais nous exposer à perdre le ciel : par conséquent, n'ayons pas même l'idée de mettre le ciel en parallèle avec la terre ou avec quelque créature périssable ; les biens terrestres, ni par leur nature, ni par leur nombre, ni par leur durée, ne peuvent être comparés au ciel. Il ne nous est jamais permis de le mettre en jeu, en nous exposant au péché grave ou en le commettant ; nous ne savons pas alors ce que nous faisons. — Au contraire, il nous faut tout employer, travail, prière, sacrifice, souffrance et vie même, pour posséder le ciel. Que ne

fait pas le monde, et quels efforts ne se donne-t-il pas, et pourquoi?... Que n'ont pas fait les Saints pour le ciel? Ils se sont séparés de tout, ils se sont dévoués à tout, ils ont mis avec joie leur tête sur le billot et ils se sont jetés avec allégresse dans des bûchers ardents! Dans quel but? Pour avoir le ciel. Le ciel est un bien grand, magnifique, infini, qui remplace tous les autres biens. Et le ciel est certain : Dieu nous l'assure, si nous sommes fidèles à son service, et il se fait lui-même garant de sa promesse. Le ciel est facile à obtenir : on n'a besoin que d'avoir de la foi, de l'intelligence et du cœur : on n'a qu'à le vouloir sérieusement. *Post Alpes, Italia :* après les Alpes, l'Italie, disait Annibal à ses Carthaginois. Celui qui est sur la route du pays de l'or qui s'appelle le ciel, imite Cortez et brûle d'un cœur léger tous ses vaisseaux, c'est-à-dire sacrifie tout pour s'en emparer.

Enfin, une *dernière* et magnifique conclusion, c'est de désirer et de demander le ciel non seulement pour nous, mais aussi pour beaucoup d'autres hommes, et de contribuer à le leur faire obtenir : c'est bien là conquérir des royaumes pour les partager avec d'autres.

Oui, cette fin dernière, le ciel, est une vérité très certaine et très exacte, nullement douteuse, ou exagérée, dont nous devons nous laisser pénétrer. Voici les motifs de ce devoir :

Premièrement, nous vivons ainsi, nous travaillons à la clarté d'une grande et belle lumière, avec un but bien déterminé et bien visible, et nous savons où nous allons : car nous voyons clairement notre fin. Sans doute, la dernière fin de toute œuvre extérieure de Dieu est son honneur et sa gloire; mais ce qu'il y a ici de beau et de touchant, c'est que Dieu place sa propre glorification dans notre propre salut et dans notre propre béatitude. Si nous méritons le ciel et si nous y arrivons, Dieu est glorifié et il a atteint le but qu'il s'était proposé. Dieu nulle part n'est glorifié comme il l'est au ciel par ses Saints. — *Deuxièmement,* nous devons nous pénétrer de cette vérité, afin de travailler ici-bas de tout notre pouvoir et de toutes nos forces. Le ressort le plus intime et le plus profond de nos êtres est l'amour de nous-mêmes, le principe de la personnelle conservation et du bonheur

individuel. Eh bien ! tout est dans cette vérité. Notre vie n'est que la préparation à notre glorieuse éternité : nous seuls avons le profit de tout ce que nous faisons et de tout ce que nous souffrons ; ainsi, toutes nos actions s'accordent avec notre intérêt propre. Après cela, à qui donc la vie, le travail et le sacrifice pourront-ils être à charge ? — *Troisièmement* enfin, nous devons comprendre à fond cette vérité, pour continuer nos efforts courageusement et joyeusement. La vie, avec ses réalités et ses expédients, offre souvent des petitesses et des désagréments qui nous serrent le cœur ; il faut que nous ayons quelque chose qui nous ranime, nous console, nous attire et nous enflamme : et c'est ce que fait le ciel, cette fin si belle, ce but si élevé ! Le ciel rend tout facile : n'est-ce pas la pensée du ciel qui a fait les Saints si courageux, si avides de sacrifices et invincibles ?... Ils personnifiaient, on peut le dire, cette vérité ; elle était le principe de leur grandeur et de leur vertu : *Credo vitam æternam*. Elle a fait d'eux ce qu'ils sont. En échange de la souffrance de la terre, un jour et bientôt, le bonheur du ciel : telle est la joyeuse perspective de la vie pour les Chrétiens qui sont encore sur les rivages de cette triste terre !

B. — FIN DES CRÉATURES

Reliqua, super faciem terræ sita, creata sunt propter hominem et ut eum juvent in prosecutione finis, ob quem creatus est. — Unde sequitur homini tantum utendum illis esse quantum ipsum juvent ad finem suum, et tantum debere eum expedire se ab illis quantum ipsum ad eum finem impediunt. — Quapropter necesse est facere nos indifferentes erga res creatas omnes, quantum permissum est libertati nostri liberi arbitrii et non est ei prohibitum : adeo ut non velimus ex parte nostra magis sanitatem quam infirmitatem, divitias quam paupertatem, vitam longam quam brevem, et consequenter in

cæteris omnibus, unice desiderando et eligendo ea quæ magis nobis conducunt ad finem, ob quem creati sumus.

(Cf. *Commentaire des Exercices,* p. 35, B à 39.)

Par créatures nous devons comprendre tout ce qui est en dehors de Dieu et de l'homme (de chacun de nous en particulier), par conséquent tout ce qui environne l'homme ici-bas, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, dans le monde visible et dans le monde invisible, dans sa vie privée et dans sa vie sociale ; tout ce dont l'homme se sert pour conserver et développer sa vie corporelle, intellectuelle et surnaturelle, pour exercer son activité dans la famille, l'État et l'Église ; tout ce qui a de l'importance pour lui et de l'influence sur lui : par exemple, les événements et les circonstances de la vie, la santé, la richesse, l'honneur, la souffrance et la mort. Si les créatures sont au-dessus de l'homme, comme les Anges, elles s'appellent des *aides;* si elles sont au-dessous, elles s'appellent des *moyens.*

I. — *Origine des créatures.*

Comme l'homme lui-même, tout ce qui l'entoure est créature de Dieu : en d'autres termes, est tiré du néant, conservé et maintenu par Dieu ; et par suite toutes les créatures, qui ne sont pas l'homme, sont avec Dieu dans les mêmes rapports de dépendance et d'appartenance que l'homme : elles sont le bien propre et inaliénable de Dieu.

Il en résulte une conséquence très importante et fondamentale, touchant la manière dont nous devons envisager et traiter les créatures : elles ne sont pas notre propriété absolue. Nous avons bien des droits de propriété individuelle vis-à-vis des hommes, mais non vis-à-vis de Dieu. Il est et il reste le Maître et le Propriétaire absolu, sans restriction, et il ne peut pas renoncer à son droit souverain sur les créatures. Nous ne jouissons donc de celles-ci que par une espèce de bail emphytéotique (l'emphytéose est un bail à longues années), nous n'en sommes que les usufruitiers, nous ne devons les considérer que comme un bien prêté et n'en user que comme tel ; or, c'est tout à fait différent d'avoir quelque chose en propre ou de n'en user qu'à titre de

prêt. Dans ce dernier cas, je ne puis en faire ce que je veux ; mais il faut, en usant de la chose, me conformer à la volonté du possesseur, à qui j'en dois toujours compte et raison : telle est la position de l'homme en face de Dieu dans la question des créatures.

II. — *Fin des créatures.*

Il s'agit donc maintenant de connaître la volonté de Dieu sur les créatures et la fin qu'il leur a assignée.

Pourquoi Dieu a-t-il créé les créatures et à quelle fin ?

Dieu a tiré les créatures du néant d'abord pour l'homme. Dieu a abandonné ici-bas toute la création visible à l'homme ; il lui a fait cet abandon dans deux circonstances : une première fois au moment de sa propre création (*Gen.*, 1, 26. 28) et une seconde fois après le déluge (*Gen.*, 9, 1. 2. 3 ; *Ps.*, 8, 7. 8). C'est donc pour l'homme avant tout qu'eut lieu la création du monde visible. La raison en est que le plus bas est fait pour le plus haut et que l'inférieur doit servir le supérieur.

Mais Dieu n'a pas livré sans réserve à l'homme les créatures, pour qu'il puisse en disposer à son gré, mais il les lui a données sous la condition de ne s'en servir que comme de moyens pour arriver à sa fin. Les créatures ne peuvent être la fin de l'homme ; car l'homme ne peut avoir qu'une fin dernière qui est Dieu (Marc, 12, 29. 33). Les créatures sont donc pour l'homme de purs moyens. — Cela résulte encore du but de Dieu dans la création des êtres. En effet, Dieu, dans toutes ses œuvres extérieures (*ad extra*), doit avoir pour fin dernière et pour but son honneur et sa gloire. Or, Dieu atteint cette fin *directement* ou *indirectement : directement*, par les créatures douées de raison, en les créant pour son service immédiat, afin qu'elles le connaissent, qu'elles le louent, et qu'elles le servent ; *indirectement*, par les créatures privées de raison, en imposant à l'homme le devoir de ne s'en servir que comme de moyens pour arriver à sa fin, qui est le service de Dieu et le salut de son âme. Par cette seconde voie les créatures procurent aussi la gloire de Dieu et sont en réalité un bien sacré, un bien voué au culte, au ser-

vice de la Divinité. Telle est, à vrai dire, la fin propre des créatures ; elles doivent être pour l'homme des moyens d'atteindre sa fin.

— Une question se pose ici : Comment les créatures peuvent-elles servir de moyens à l'homme pour atteindre sa fin? — De trois manières :

La première manière consiste dans l'*usage et l'emploi simple et raisonnable* des créatures : dans ce cas, l'homme se sert des créatures et les utilise pour entretenir et développer sa vie corporelle, pour perfectionner sa vie intellectuelle ou surnaturelle et pour remplir ses devoirs d'état. Tout homme tient de Dieu même le droit à cet usage des créatures. Celles-ci sont, pour ainsi parler, la dotation et la liste civile de l'homme, du roi de la création, et, en les employant, l'homme se montre un vrai Maître, un vrai Roi du monde visible.

La seconde manière pour l'homme de faire servir les créatures à sa fin est la *contemplation :* alors il examine à fond les créatures, il les considère sous leur côté spirituel et plus élevé, et dans leurs rapports avec Dieu ; alors il voit Dieu dans les créatures et par elles il se fait une idée plus grande et plus parfaite de Dieu, et se rend ainsi apte à le mieux servir : telle est l'utilité véritable que les créatures procurent à l'homme. Considérées dans leur ensemble ou en particulier, les créatures sont, essentiellement, des créations, des communications, des imitations, des révélations de Dieu, des idées de Dieu, revêtues d'un corps, lesquelles représentent à nos yeux émerveillés et publient, chacune à sa façon, l'existence, la nature et les propriétés de Dieu. Tout le monde visible est un symbolisme, un enseignement de Dieu, une sorte de tableau vivant ou de grand livre d'images de la Divinité, qui est dressé devant l'homme et dont les traits, les coups de pinceau, sont saisissants et gigantesques. — Voilà le service que les créatures peuvent rendre à l'homme et que l'homme doit en accepter. Dieu lui en a fait une obligation. Certainement, c'était un des devoirs du premier homme dans le Paradis terrestre ; aussi étudiait-il la création visible (*Gen.*, 2, 19. 20). Plus tard, saint Paul reprochera aux païens de ne pas reconnaître l'existence et la magnificence de Dieu par

le moyen des œuvres de la création (*Rom.*, 1, 18-22). — Ce côté des êtres créés est le secret de la nature, et le découvrir et l'expliquer est le plus grand honneur pour Dieu et pour l'homme. Qui ne comprend pas ce mystère, ne sait de la création, quand même il croirait en savoir beaucoup, pas plus qu'un païen qui considère une église chrétienne : il voit bien de l'or, des couleurs et des symboles, mais il n'a aucune idée des mystères profonds qu'ils signifient. — Cet usage des créatures était très familier aux Saints. Combien il pourrait nous être utile aussi à nous-mêmes pour avancer dans le service et l'amour de Dieu ! Nous nous montrerions alors et nous serions les Prophètes, les Voyants de la création et les grands Chantres du *Benedicite* de la création.

La troisième manière de nous servir des créatures, comme moyens d'atteindre notre fin, c'est le *sacrifice :* c'est, par amour pour Dieu et pour son service, de ne pas nous servir des créatures, de ne pas y toucher et de les offrir en holocauste à Dieu. Dieu avait déjà, dans le Paradis terrestre, ordonné cette abstention, au moins lorsqu'il défendit à Adam et à Ève de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; et cette abstention ou ce sacrifice nous est encore plus nécessaire à nous dans l'état de nature déchue. — Il ne sert à rien d'objecter que Dieu a donné les créatures pour s'en servir. Le droit à la jouissance n'implique pas seulement le simple usage, mais aussi l'abstention, et celle-ci nous est, dans notre état, d'une absolue nécessité. Malheur à nous, si nous voyons tout, si nous écoutons tout, si nous jouissons de tout, si nous voulons ne nous refuser rien ! Nous agissons alors comme des enfants qui portent tout à leur bouche, et qui se coupent ou se brûlent. Cet usage n'est pas le plus agréable ni même le plus parfait, mais il est de toute nécessité ; autrement il nous arrivera ce que dit l'Apôtre : *Incidunt in tentationem et in laqueum diaboli et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt hominem in interitum et perditionem* (I *Tim.*, 6. 9). Grâce à cette troisième manière de se servir des créatures, l'homme devient le Prêtre de la création.

III. — *Usage des créatures.*

De la fin des créatures on conclut à l'usage légitime qui doit en être fait.

Il faut suivre deux règles dans cet usage :

La *première* règle est pour l'intelligence et consiste dans la conviction forte et inébranlable que toutes les créatures sont pour nous seulement des moyens, et rien de plus. Cette conviction intime nous est d'autant plus importante et nécessaire que tout ici-bas veut nous charmer et nous prendre. Dès qu'il se présente à nos regards un être qui paraît plus sage, plus puissant et plus beau que nous, nous voulons lui offrir notre cœur et en faire la divinité de laquelle nous attendons notre bonheur. Aussi devons-nous être ancrés profondément dans cette conviction, afin de nous préserver et de nous éloigner de ces mirages trompeurs.

La *seconde* règle, conséquence de la première, est pour notre volonté, et consiste en ce que nous ne nous servions des créatures qu'autant qu'elles sont des moyens ou des aides pour atteindre notre fin, et en ce que nous ne nous en abstenions qu'autant qu'elles nous en écartent : *Tantum quantum,* comme dit saint Ignace.

Une triple nécessité nous oblige à observer cette deuxième règle. D'abord, avant tout, une nécessité *logique :* en effet, on ne doit juger et se servir d'une chose quelconque que d'après sa nature et la fin que Dieu lui a assignée ; or la fin de toute créature est de nous servir de moyen ; donc nous ne devons l'employer que comme moyen. La majeure et la mineure étant incontestables, il faut donc admettre la conclusion, si l'on veut être logique. — La deuxième nécessité est une nécessité *morale.* Dans l'observation de cette règle se trouvent la sagesse de la vie, la liberté, la raison, l'ordre et le bonheur ; le contraire est le désordre, la déraison et le péché ; oui, le péché : l'ancien paganisme et le nouveau ne sont qu'un bouleversement de cet ordre. — La troisième nécessité est une nécessité *physique.* Si nous envisageons les créatures ainsi, nous n'y trouverons jamais que

ce que Dieu y a mis et ce qu'elles-mêmes peuvent nous offrir. Or, Dieu ne leur a donné et elles ne peuvent nous donner que ce qu'elles sont, à savoir des moyens pour nous. Ne leur demandons pas davantage ; autrement, nous les violenterions, nous nous tromperions nous-mêmes, et nous ferions du tort à nous et à elles. — Tels sont l'origine, la fin et l'usage des créatures. Il s'agit de vérités et de principes d'une extrême importance pour nous : n'employons-nous pas les créatures et ne les employons-nous pas sans cesse... ; de plus, ne nous servons-nous pas très souvent de créatures précieuses ; n'avons-nous pas à notre disposition les grâces, les Sacrements, le Sang de Jésus-Christ?... Observer ces règles, c'est l'ordre, la raison, l'harmonie, le bonheur et le progrès ; détruire ces lois, c'est le péché, l'effraction dans le royaume et la maison de Dieu, la rapine et le vol dans sa propriété, et un attentat à son honneur et à sa gloire. Quand nous abusons ainsi des créatures, Dieu n'atteint jamais le but particulier qu'il s'est proposé en les tirant du néant. Et de combien de créatures ne nous servons-nous pas pendant cinq, dix, vingt, cinquante années, pendant toute notre vie d'homme ! Calculons-en le nombre une bonne fois ! Quel compte à rendre et quelle responsabilité !... A moins que nous ne nous imaginions que Dieu ne nous en demandera pas compte ? — Est-ce que Dieu seul doit travailler pour rien ? Comme nous bondissons d'indignation et de colère, nous, quand, en récompense de nos travaux et de notre peine, on ne nous donne rien, et encore une fois rien ! Et Dieu seul travaillerait pour rien et tellement pour rien qu'il n'exercerait, pour ainsi dire, son activité créatrice que pour nous fournir des matériaux de péché ! — Il est donc d'une très grande importance de comprendre bien à fond ces règles, d'en faire la base de notre vie pratique et de les avoir toujours devant les yeux, quand nous nous servons de créatures.

IV. — *Conditions pour observer les règles de l'usage des créatures.*

Deux conditions sont nécessaires pour suivre les règles de l'usage des créatures :

A. — La *première* condition est l'indifférence. Par l'indifférence il faut entendre une certaine égalité de disposition à l'égard des créatures.

On distingue une double indifférence : l'indifférence essentielle, nécessaire, et l'indifférence accidentelle ; la première est l'indifférence de *volonté,* et la seconde l'indifférence de *sentiment* ou d'*inclination.*

a) L'indifférence de *volonté* consiste dans une disposition de volonté telle que nous ne choisissions jamais une créature, que nous ne nous en servions ou abstenions jamais (en d'autres termes, que nous ne fassions jamais l'élection de quelque chose que ce soit) par le seul motif de son agrément ou de son désagrément naturel. Tant qu'elle ne se présente à nous que sous l'un ou l'autre de ces aspects, nous ne nous permettons pas de la prendre ou de la laisser. Cette sorte d'indifférence est donc d'une nature purement négative : elle n'est autre qu'une abstention d'acte de volonté ou de choix. Cette indifférence peut très bien exister avec la répugnance et l'opposition très vive de la sensibilité, comme cela est arrivé au Sauveur dans la grotte de Gethsémani.

Voici les motifs que nous avons d'embrasser cette première indifférence :

Le *premier* est la beauté et l'excellence d'une semblable disposition de la volonté : avoir cette disposition est, au seul point de vue de la vie pratique, se trouver déjà dans un degré élevé de perfection, de sagesse et de prudence. — Le *second* motif est sa nécessité ; le contraire est déraisonnable, et par conséquent un désordre et un péché. Les créatures ne nous sont données que comme moyens pour atteindre notre fin, et, dans leur usage, nous ne devons nous laisser déterminer par aucune autre considération. Prendre un moyen ou faire quelque chose dans la vie pratique, sans considérer la portée de notre action, est folie et sottise. — Un *troisième* motif est la nécessité particulière que notre vocation nous fait de l'indifférence. En effet, la nature même de notre état rend nécessaire un grand nombre de moyens dont l'application dépend presque entièrement des Supérieurs. Aussi cette indifférence est-elle requise même dès l'entrée au

Noviciat et est-elle demandée aux candidats, au moins en ce qui regarde le lieu et le genre d'occupation. Elle est nécessaire ensuite pour être heureux dans la Compagnie : sans cette disposition, on y vit dans de perpétuelles craintes et on ne s'y sent pas chez soi. Elle est enfin nécessaire pour persévérer dans notre vocation : la porte par laquelle on rentre dans le monde est d'ordinaire un manque d'indifférence. — Cette indifférence, étant une disposition de notre volonté, dépend donc de nous, et nous pouvons et nous devons nous faire indifférents, comme le dit saint Ignace.

b) La seconde indifférence est celle du *sentiment*. La sensibilité ne dépend pas de nous ; c'est pourquoi l'indifférence de sentiment ou d'inclination consiste essentiellement à nous efforcer de dominer et de modérer peu à peu notre sensibilité, de sorte qu'elle ne soit pas la cause de trop de périls et de difficultés pour la volonté. Tâchons que le sentiment obéisse en nous comme un animal bien dressé qui se calme et obéit, dès qu'on l'appelle.

Les motifs pour arriver à cette dernière indifférence sont tous pris des préjudices que nous causeraient la négligence à l'acquérir et, à plus forte raison, son absence en nous. — D'abord et avant tout, nous sommes, à cause des extravagances et de la prépondérance de l'imagination et de la sensibilité, sans cesse exposés au danger de juger mal des choses. La sensibilité nous met, pour ainsi dire, devant les yeux un verre trouble et dans la main une fausse balance, et elle fait de nous parfois de véritables visionnaires. De là résultent tant de préjugés, de préventions, d'impossibilités et de frayeurs imaginaires, qui nous portent à tant de saillies ridicules et inconcevables, produisant en nous à peu près les effets de l'excès du vin dans les ivrognes. — De plus, la volonté perd par là facilement sa vigueur, son ressort, sa spontanéité. L'imagination s'attache alors, comme un poids très lourd, à chacune de nos résolutions et de nos entreprises généreuses, afin de pouvoir les empêcher. Ainsi on n'arrive à rien, et l'homme, l'apôtre, reste là immobile, offrant plus d'un trait de ressemblance avec le malheureux oiseau à qui on a coupé les ailes, faisant en tout cas, aux yeux de tout

le monde, une pauvre et triste figure ! — Enfin, la prépondérance du sentiment nous conduit tôt ou tard au moins au péché véniel ; et c'est pourquoi saint Ignace, dans la suite, unit l'exemption du péché véniel à l'indifférence (Deuxième Degré d'humilité).

— Mais y a-t-il de vrais moyens de régler et de dominer la sensibilité ? Oui, et ils sont au nombre de deux. — Le premier n'est autre que l'intime persuasion qu'il n'est pas, dans la réalité, de si grande différence entre toutes les choses temporelles, qu'elles soient agréables ou non, effrayantes ou attrayantes, mais que la différence se trouve surtout dans notre idée et dans notre imagination. Donc accordons que l'imagination est pour les trois quarts dans nos affaires ! En effet, l'éternité seule est épouvantable ou désirable, parce qu'elle seule nous rend véritablement heureux ou malheureux ; notre imagination fait la grosse part de tout le reste. Nous ne devons jamais, surtout dans l'épreuve, l'oublier, et ainsi nous émoussons les pointes des épines ou des difficultés. — Le second moyen est d'en venir à l'expérience, à la pratique. Nous figurons-nous qu'un travail dont on nous charge nous est nuisible, faisons-le bien vite ; sommes-nous tellement attachés à une créature quelconque qu'il nous semble impossible de vivre sans elle, séparons-nous en aussitôt. Nous verrons que nous nous en trouverons bien, et aussi que l'imagination joue un grand rôle dans toutes les choses d'ici-bas. Combien de fois peut-être ne l'avons-nous pas déjà expérimenté nous-mêmes dans les événements de chaque jour, dans la joie et la souffrance, dans la crainte et l'espérance ! Par ce moyen on se déshabitue de tout, on devient un homme et on prend courage ; sinon, ce seront des alertes continuelles sur notre route : *Leo in viâ !* (*Prov.*, 26, 13.) C'est pourquoi les anciens maîtres de la vie spirituelle donnaient à leurs disciples comme première maxime : *Corrigere phantasiam ;* et il nous faut l'adopter nous aussi, en faire la règle de notre conduite, et l'observer le mieux possible, nous persuadant que nous pouvons faire dans ce sens souvent plus que nous ne pensons.

B. — La *seconde* condition requise pour suivre les règles du bon usage des créatures est contenue dans ces dernières paroles

de la méditation fondamentale : « Uniquement désirer et choisir ce qui nous conduit mieux au but » ; c'est-à-dire que nous devons nous décider à prendre les meilleurs moyens. Il faut savoir, avant tout, ici ce qu'on entend par les meilleurs moyens en général, sans descendre dans les détails : ce sont tout d'abord les moyens qui nous mènent au terme plus sûrement et avec moins de danger ; puis, les moyens qui le font avec plus de rapidité ; et enfin, les moyens avec lesquels nous atteignons le but plus parfaitement et, par suite, avec de meilleurs résultats.

Quelles sont les raisons que nous avons de prendre cette décision, cette résolution ? — Premièrement, parce que c'est de cette manière que nous agissons dans la vie ordinaire de chaque jour : nous employons des moyens simples, faciles, pratiques, rapides et sûrs ; et nous avons raison. Or, cette conduite n'est-elle pas encore plus nécessaire et plus importante dans la vie spirituelle ? — Deuxièmement, notre fin elle-même l'exige de nous. D'abord, son absolue nécessité. Tout le reste n'est que conditionnellement nécessaire, et l'on peut s'en passer et le manquer ; mais le royaume des cieux, il nous faut absolument l'emporter ; or, si on le doit, on le peut aussi. De plus, la grandeur et la magnificence de notre fin, laquelle répare et compense tout ce que nous avons dépensé sur la terre de forces, de travail, toutes nos peines et tous nos sacrifices. Enfin, nous avons entre les mains tous les moyens d'atteindre ce but, et de l'atteindre le mieux possible. Nous pouvons, en effet, y réussir, avec la grâce de Dieu, autant que nous le voulons ; or, nous le faisons précisément par l'usage et l'application des meilleurs moyens. — La troisième raison est prise de nous-mêmes. Si nous agissons ainsi, alors nous sommes des hommes de principes, des hommes graves et forts, qui remportent un succès facile et magnifique ; car nous sommes des hommes de raison et de foi, de vrais chevaliers sans peur et sans reproche. Je ne veux pas autre chose que devenir parfait, saint et bienheureux, et par le chemin le meilleur et le plus court. C'est cette résolution qui a fait les Saints ; elle fut le secret de leur force et de leur succès. Que ne feraient pas dans le monde dix mille hommes de ce caractère et de cette trempe ? Le service de Dieu et le salut de nos âmes ne trouveraient-ils

pas en eux leur meilleure garantie et leur plus ferme appui?

Cette seconde condition, qui est toute positive, cette volonté d'employer les meilleurs moyens, est aussi importante et aussi nécessaire que l'indifférence. A cette seule condition, nous observerons la règle du *tantum... quantum* de l'usage des créatures, et nous tirerons des créatures tout le profit qu'elles nous offrent, en tant que moyens ; à cette seule condition, notre volonté d'homme sera en correspondance parfaite et digne avec la fin de Dieu, qui est aussi la nôtre. Par là seulement, le Fondement peut être le Fondement ou la Base de toute la suite des *Exercices;* même l'affaire de l'élection, qui est la chose capitale des *Exercices*, trouve ici sa meilleure préparation. — Les dernières paroles de la méditation fondamentale contiennent ainsi en germe tout le développement des semaines suivantes : leur point de départ et de jonction est ici ; elles sont tout l'arsenal du Jésuite. Nous devons donc les prendre au sérieux et à cœur, si nous voulons retirer un fruit considérable des *Exercices*. Celui qui est dans cette disposition de générosité, aura peut-être la pensée qu'il se trouve en présence d'un nouveau Rubicon, et il aura raison ; il est devant une frontière dont le passage le conduit de la vie ordinaire à la vie parfaite. — Quelquefois nous nous créons des difficultés en voulant ici démêler et déterminer en détail les meilleurs moyens à prendre. Il ne s'agit pas de cela maintenant : les moyens particuliers se montreront dans la suite avec plus de facilité. Nous ne sommes qu'à l'heure où il nous faut prendre la résolution générale d'employer les meilleurs moyens, de les découvrir, de les bien motiver dans notre esprit et de les tenir en sûreté pour la suite : c'est comme la poudre de guerre que nous devons mettre soigneusement à l'abri : pour le reste et pour l'avenir, confions-nous en la grâce de Dieu.

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES SUR LE PRINCIPE ET LE FONDEMENT

(Développements et Applications.)

a) LA FIN PROCHAINE DE L'HOMME OU LE SERVICE DE DIEU, FONDÉ SUR LE DOMAINE SOUVERAIN DE DIEU (1)

Homo creatus est ut Deo Domino nostro serviat.

(Saint IGNACE.)

I. — *Souverain domaine de Dieu.*

A. — Source et fondement du souverain domaine de Dieu. — Le fondement du souverain domaine de Dieu sur nous se trouve dans l'essence de notre être, dans notre existence et dans notre origine : essentiellement et originellement, nous sommes créés, c'est-à-dire que nous ne sommes pas de nous, mais que nous sommes d'un autre, et enfin de Dieu par le moyen de la création. « Créer » est un acte positif au plus haut degré, un acte exclusivement divin, qui produit de rien un être, qui donne tout à cet être, soutient et opère tout en lui : son essence, son existence, ses puissances, sa conservation, ses actions, son bonheur et sa félicité. « Créer » est l'acte le plus sublime de Dieu, opérant en dehors de lui (*ad extra*), et « être créé » implique la plus grande dépendance vis-à-vis de Dieu et l'appartenance à Dieu la plus absolue. Tel est le fondement du souverain domaine de Dieu sur nous. Ce domaine, Dieu ne le perd jamais ; même il s'étend et il s'affermit toujours davantage avec notre vie et avec nos œuvres. « Notre Seigneur, notre Maître, est Dieu »

(1) Méditation spéciale pour les candidats ou postulants.

(*Deut.*, 4, 39) : il nous crée, il nous conserve, il nous possède, il est tout en nous, comme en toutes choses.

B. — Qualités du souverain domaine de Dieu. — La souveraineté de Dieu est d'abord unique et supérieure à toutes les autres. En effet, il n'y a qu'un Dieu ; par conséquent, il n'y a aussi qu'un seul Maître ou Propriétaire dans toute la force du terme. Ce Maître est Dieu ; tous les autres maîtres sont au-dessous de lui, et ils ne sont nos maîtres que par lui. — La souveraineté de Dieu est ensuite absolue et sans limites, comme l'être de Dieu lui-même. Elle embrasse tout, le visible et l'invisible, le corps et l'âme, la vie, les pensées et toutes les relations, le temps et l'éternité. Personne ne peut s'y soustraire ici-bas et là-haut. — Enfin la souveraineté de Dieu est bienfaisante et rend les êtres heureux. De même que Dieu ne crée pas par besoin, mais pour faire le bonheur de ses créatures, de même il n'exerce son souverain pouvoir que pour nous conduire à la félicité. Plus cette souveraineté s'étend et se fortifie, plus la créature devient parfaite, puissante et heureuse : nous pouvons le constater dans l'homme, dans le Chrétien, dans le prêtre, dans le Saint.

C. — Exercice et usage du pouvoir souverain de Dieu. — Dieu exerce son pouvoir souverain sur nous d'une double manière : Premièrement, en agissant en Seigneur et Maître absolu (*dominium proprietatis*), sans avoir égard à notre liberté, pour tout ce qui concerne notre vie physique et matérielle et ses relations : il décide de notre existence ici-bas et de notre mort, de notre santé et de nos maladies, de nos talents, de nos richesses et notre pauvreté. Il est le Maître, et notre sort est entre ses mains (*Ps.* 30, 16). — Deuxièmement, Dieu exerce sur nous une autorité morale, en tenant compte de notre liberté, par la manifestation et l'intimation de sa volonté (*dominium jurisdictionis*). Cette volonté divine est double : la première et principale est la volonté de Dieu impérative ou, si l'on veut, « de commandement », qui nous impose des préceptes ou des obligations : la loi naturelle, les lois positives et les devoirs d'état sont des ordres de cette volonté, que notre conscience prescrit à chacun de nous. La seconde volonté de Dieu est sa volonté « de bon plaisir », que Dieu ne nous révèle pas aussi expressé-

ment et à laquelle il ne nous oblige pas absolument : à nous de la découvrir, souvent à force de réflexions, et de l'accomplir avec une grande générosité.

Tel est le domaine et le pouvoir suprême de Dieu, considéré dans son origine, ses propriétés et son exercice, physique ou moral : sous tous ces rapports nous y trouvons une véritable souveraineté divine.

II. — *Service de l'homme vis-à-vis du souverain domaine de Dieu.*

A. — Le devoir de l'homme envers la souveraineté de Dieu consiste à la reconnaître, à l'honorer, à s'y soumettre et à se laisser conduire par elle de toute manière. Il doit observer les commandements divins, remplir les devoirs de son état, comme des manifestations de la volonté de Dieu, et, en toute humilité et avec amour filial, recevoir de la main de Dieu le bien et le mal, les choses agréables et les choses désagréables, selon les décrets ou les permissions de sa très sainte volonté. — L'homme n'est même pas absolument libre dans le choix des objets qui s'offrent à lui : il a l'obligation morale de consulter sa raison et sa conscience pour découvrir ce que Dieu veut qu'il choisisse ; ainsi en est-il dans la question de la vocation, attendu surtout que celle-ci décide de la vie entière. Sans doute Dieu a ici des droits, et l'homme a le devoir de les reconnaître et d'embrasser l'état que Dieu lui destine. Il est vrai que, pour l'ordinaire, il n'y a pas d'obligation grave à suivre ce qui ne paraît être que la volonté probable de Dieu. Mais ce serait une sottise et une folie d'entrer en intrus dans un emploi ou un état de vie... Qui pourrait dire que l'on se sauvera dans cet état ? Et cette terrible question du salut, comme un nuage sombre, serait toujours posée sur la vie de l'homme qui n'aurait pas consulté Dieu et qui ne lui aurait pas obéi dans le choix de sa carrière. En tout cas, il serait responsable de toutes les conséquences de sa décision, du moins aussi longtemps qu'il resterait libre de choisir.

B. — Nombreux sont les motifs que nous avons d'être toujours et en toutes choses soumis ainsi à la volonté de Dieu. — D'abord

et avant tout, sa souveraineté est la plus juste, la plus légitime et la plus sainte. Toute autorité et toute supériorité viennent de Dieu, comme d'ailleurs toute obligation d'obéir à l'autorité. Le devoir de la soumission à Dieu n'est autre que celui de toute notre vie, et c'est aussi la fin pour laquelle nous sommes créés. — En second lieu, la souveraineté divine est la plus désintéressée, si on la considère du côté de Dieu ; et, prise de notre côté, elle est la plus avantageuse pour nous : nos mérites, notre honneur, notre bien-être temporel et notre éternelle récompense n'ont qu'à y gagner. Dieu exerce son autorité sur nous dans le seul but de nous rendre heureux par lui et en lui. Le titre de « serviteur de Dieu » nous rapporte plus de gloire et d'avantages que tous les trônes de la terre. — Troisièmement, cette souveraine autorité de Dieu est la plus clémente, la plus bienveillante et la plus paternelle des autorités. « C'est avec une grande révérence que vous nous gouvernez, Seigneur » (*Sag.*, 12, 18), comme si nous étions vos égaux ou de même naissance, de même condition que vous. Aussi Dieu respecte notre liberté, il agit avec réserve dans ses rapports avec nous, il laisse un vaste champ ouvert à notre générosité et à notre amour, et il nous donne l'occasion de vivre pour lui plaire. — Enfin, cette autorité est la première pour nous et celle qui juge et décide en dernier ressort...

Le souverain domaine de Dieu nous touche de près, il est sur nous, et il s'étend à toutes nos journées et à chacun de nos pas. Dieu est le Maître de notre vie, et nous n'échappons pas à sa puissance au milieu même de l'exercice de notre liberté. Quoi qu'il arrive dans notre existence, nous devons compter avec cette souveraineté et nous arranger, nous accorder avec elle.

b) LA FIN PROCHAINE DE L'HOMME, EXPLIQUÉE PAR LA NOTION DE LA CRÉATION

I. — *Éléments de la création.*

« Créer » est « produire quelque chose de rien ». Cette notion renferme trois éléments : le Créateur, l'acte de la création, et la créature.

A. — Le créateur est Dieu, et Dieu seul... : Dieu, l'Être éternel, nécessaire, infini, libre et indépendant, se suffisant à lui-même et heureux dans sa vie divine, dans la connaissance intime et la conscience parfaite de sa bonté absolue et aussi de sa bonté relative ou créatrice, laquelle se communique effectivement *au dehors* (*ad extra*) par le moyen de la création.

B. — Dans ce dernier cas intervient donc l'acte créateur, qu'il faut considérer sous son côté matériel et sous son côté formel. L'acte *matériel* de la création consiste en ce que rien de ce qui est produit n'a été et existé auparavant, en ce que tout, par conséquent, dans la création, est fait de rien. Cette idée ne répugne point. On doit en dernier lieu admettre un acte créateur pour tout ce qui subsiste et qui a un terme, une fin. Il y a un être, le premier dans le rang des êtres qui se succèdent l'un à l'autre et disparaissent ensuite; or, ce premier être ne peut être Dieu; c'est donc un être différent de Dieu, c'est-à-dire un être fini ou limité. Mais il ne peut avoir de lui-même cette limite, cette fin : car un être n'a pas de lui-même d'être plus ou moins être; avoir de soi son propre être serait être infini; donc il l'a d'un autre, et enfin de Dieu. L'être contingent ou fini vient toujours de l'Être absolu. — Si Dieu ne peut donner l'être et l'existence, sa puissance ne dépasse pas celle de la matière, et elle est finie et dépendante; il pourrait au plus faire qu'une chose fût de cette façon-ci ou de cette façon-là, mais non qu'elle fût d'une manière générale. — La connaissance divine, de plus, comme son pouvoir, s'étend à l'existence de tous les êtres. — Il en résulte que l'acte de la création est un acte tout à fait divin, sans nul intermédiaire. Il exige toute la puissance divine et renferme les actes suivants et successifs de la conservation des êtres.

Considéré *sous un côté formel*, l'acte créateur nous montre le but pour lequel il est produit. Dieu ne crée pas par besoin de changement, ou par dépendance, ou par nécessité. L'objet et le motif de son action sont lui-même, sa propre bonté. Ce n'est pas pour recevoir, c'est pour donner que Dieu crée, et ainsi les créatures sont des images de sa bonté communicable. Donc la joie qu'il trouve dans ses créatures, en tant qu'elles représentent sa bonté, et enfin la joie qu'il a de sa bonté créatrice, renferment le motif divin de l'acte de la création.

C. — La créature est, par conséquent, considérée sous son double côté matériel et formel, le résultat et l'effet de la puissance et de la bonté créatrices de Dieu : parce que, du côté matériel, c'est Dieu qui la fait être, subsister et vivre, et parce que, du côté formel, elle représente dans son existence et ses propriétés l'être et les propriétés de Dieu. Qu'est-ce donc qu'être créé sinon absolument dépendre de Dieu et appartenir complètement à Dieu ? En tout ce qu'est la créature, avec tout ce qu'elle a et signifie, elle est l'œuvre, l'image, la pensée, le vestige et la ressemblance de Dieu. Elle repose dans le sein de Dieu et Dieu l'embrasse et l'aime comme sa propriété, son ouvrage, et de plus il s'aime lui-même en elle. Ainsi la créature est faiblesse, dépendance et néant en même temps qu'elle est élévation, grandeur et beauté divines.

II. — *Application de ces vérités.*

A. — Nous pouvons faire une application pratique de ces vérités en nous interrogeant chacun de cette manière : Es-tu bien réellement une créature de Dieu ? Et qu'en résulte-t-il, si ce n'est que je suis de Dieu, sans qu'il ait besoin de moi, que j'ai été créé tout à fait librement comme une image et une ressemblance de sa bonté, et que je dois le reconnaître non seulement en théorie, mais encore en pratique, c'est-à-dire par ma soumission absolue à Dieu et en faisant servir tout ce que j'ai à son honneur ou à sa gloire. — En voici les motifs :

B. — *Premièrement,* c'est le devoir. L'ordre et la raison demandent que je règle mes sentiments et ma vie d'après ma nature ; or, naturellement, je suis créature et créé à l'image de Dieu. — *Deuxièmement,* l'honneur l'exige. Le secret de la gloire et de l'élévation de la créature consiste en ce qu'elle est une révélation de la magnificence divine dans sa nature d'être créé ; et la gloire de l'homme atteint son plus haut degré, si cette révélation a lieu dans ses sentiments et ses actions. — *Troisièmement,* il en résulte le bonheur de la créature, qui participe ainsi d'autant plus au don de Dieu.

c) LA FIN DERNIÈRE ET SUPRÊME DE LA CRÉATURE EST L'HONNEUR DE DIEU

I. — *L'honneur ou la glorification de Dieu est effectivement le but ou la fin de toute créature.*

Il y en a une double raison :

A. — C'est, *en premier lieu,* la conséquence de la nature et de la fin prochaine des créatures. Par elles-mêmes les créatures ne sont que des œuvres de Dieu, des révélations de son existence et de ses attributs divins, des images de sa bonté. Comme telles donc elles louent Dieu, de même que le chef-d'œuvre révèle le génie de l'artiste et rend de lui un témoignage honorable. On ne peut voir les créatures, ni les connaître chacune à fond et dans leur essence, sans concevoir une haute idée de Dieu, sans l'admirer, l'honorer et l'aimer : *Cœli enarrant gloriam Dei* (*Ps.*, 18, 1). C'est ce que les théologiens appellent *gloria objectiva Dei.* — De plus, parce que les créatures ne sont par elles-mêmes que des œuvres et des manifestations divines, Dieu a dû, à cause de cela, leur prescrire avant tout la fin de se montrer effectivement des œuvres de Dieu, de lui faire honneur, comme au principe de toute leur magnificence, de le louer et de le servir chacune suivant sa nature : les créatures privées de raison, en montrant leurs qualités ou en se servant de leur instinct, et les créatures raisonnables, en l'adorant, lui rendant hommage et en le servant : c'est *gloria subjectiva Dei.*

B. — Que l'honneur de Dieu soit le but de toute créature, cela résulte, *en second lieu,* des intentions mêmes du Créateur. Dieu, en opérant extérieurement (*ad extra*), doit avoir un but final. Ce but ne pouvait pas, en tout cas, être la créature elle-même, ni le propre bien de celle-ci. La créature et le bien de la créature sont en dehors de Dieu et inférieurs à lui, et Dieu ne peut ainsi s'oublier jusqu'à se mettre à la dernière place. Quand nous faisons, nous autres, un travail, n'avons-nous pas toujours un but autre et plus élevé que l'œuvre même que nous produisons ?

Le but final de Dieu devait par conséquent être un objet qui atteint Dieu lui-même, un bien divin.

Or, ce bien divin ne pouvait être que son honneur et sa gloire extérieurs, c'est-à-dire aussi bien la manifestation de sa bonté, qu'il révèle précisément dans l'acte de la création, que la reconnaissance qu'il trouve dans ses créatures et qu'il exige d'elles en retour de cette bonté. Ce bien est en vérité divin, et Dieu peut et doit aussi le chercher, l'exiger et y prétendre à son avantage, parce que c'est son bien, parce que l'honneur lui en revient, parce que cet honneur est un bien plus élevé que celui de la créature et parce que Dieu ne cherche pas cet honneur par besoin. On ne peut y voir plus de trace d'ambition que dans la conduite d'un père et d'un prince qui veulent être reconnus comme tels par leurs inférieurs.

Mais même cet honneur, qui est un bien divin, n'est pas, dans le sens le plus complet, la fin dernière de Dieu, faisant acte de Créateur ; en effet, il y a toujours là un bien purement extérieur qui est et reste toujours créé et fini. Or, Dieu ne peut, en fin de compte, avoir pour but dernier qu'un objet qui se trouve en lui : à savoir, lui-même ou la complaisance dans sa bonté, non seulement absolue, mais encore communicable et créatrice. Donc la complaisance que trouve Dieu dans sa bonté, surtout dans sa bonté qui tend à se communiquer aux autres et à les rendre par là participants de la félicité divine, est le but final, le point fixe vers lequel se dirigent les efforts de toutes les créatures, et aussi le terme de l'activité créatrice de Dieu. C'est dans ce sens qu'est vraie la parole de l'Écriture : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.*, 16, 4). Ainsi l'intention et l'action de Dieu vont de Dieu aux créatures, ensuite ne s'arrêtent point à celles-ci, mais reviennent à Dieu et se terminent heureusement à lui. Il ne peut pour cela être jamais frustré de ses fins ou de ses desseins éternels. En tout cas, l'honneur et la glorification de Dieu n'en sont pas moins la fin dernière des créatures.

II. — *Raisons que nous avons d'atteindre ce but de Dieu.*

A. — Premièrement, ce n'est que justice. N'est-il pas juste que le bien de Dieu passe avant le bien de toute créature, si grand et si important qu'il soit ? Nous ne devons pas l'oublier,

qu'il s'agisse de notre propre sanctification ou de celle du prochain.

B. — La seconde raison est l'élévation ou la sublimité de ce but. Cette élévation se trouve d'abord dans l'âme et est avant tout spirituelle. Plus un acte et l'intention qui le dirige regardent ou atteignent Dieu directement et intimement, plus ils sont sublimes et plus ils ont de prix ; c'est pourquoi les vertus théologales occupent le plus haut degré dans l'échelle des vertus. Par l'intention de glorifier Dieu, nous nous approprions les vues de Dieu, nous entrons dans ses idées les plus intimes et dans le sanctuaire de son esprit : nous agissons, comme Dieu, divinement. C'est là l'acte le plus sublime de l'amour, par lequel Dieu se recherche et s'embrasse lui-même dans toutes ses œuvres. — L'élévation et l'excellence du motif que nous avons d'atteindre la fin de la glorification de Dieu apparaît aussi extérieurement et consiste en ce que, suivant l'exemple de Dieu, règle suprême des actions, toute créature, terrestre et céleste, se propose, et d'un commun accord, ce but de l'honneur et de la gloire de Dieu. La création entière forme ainsi un concert immense, dans lequel toutes les créatures, grandes et petites, chacune à sa manière, le sachant ou ne le sachant pas, exécutent le grand motet : *Magnus Dominus et laudabilis nimis*... (*Ps.* 47, 2). Le Sauveur nous apprend particulièrement par son exemple ce chant divin : car il ne connaissait pas d'autre fin à atteindre ici-bas, et il fut, par sa Personne, sa doctrine, sa vie, sa passion et sa mort, l'instrument de la gloire de Dieu.

C. — Un troisième motif spécial pour nous de procurer la gloire de Dieu est l'esprit et la volonté de la Compagnie de Jésus. Cette devise de la plus grande gloire de Dieu n'est pas seulement une devise d'occasion, une règle facultative et un titre additionnel, honorable pour notre Ordre : la plus grande gloire de Dieu cherchée et voulue pour elle-même, voilà la dernière limite que puisse avoir le double but de la sanctification personnelle et de la sanctification du prochain. Elle détermine tout : fin, moyens et emploi des moyens. C'est pourquoi ce principe fondamental ne doit pas être seulement l'exergue des armoiries qui décorent nos demeures et nos églises ; il doit être surtout le régu-

lateur suprême de nos pensées, de nos intentions, de nos actions et de toute notre vie.

D. — La dernière raison que nous avons de procurer la plus grande gloire de Dieu, est celle-ci : Dieu s'emploiera lui-même à nous glorifier dans la mesure et avec le zèle que nous chercherons à le glorifier. Notre plus grand intérêt est donc de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à la plus grande gloire de Dieu.

III. — *Exercices pratiques pour procurer la plus grande gloire de Dieu*

A. — Avant tout, nous devons, comme saint Ignace, diriger dans ce sens toutes les actions de notre existence. Cette devise : *Ad majorem Dei gloriam*, doit être la devise de notre vie en général.

B. — La formule destinée à renouveler notre bonne intention doit être conforme à la disposition de Dieu opérant en dehors de lui, de Dieu créant, et, par conséquent, conservant et affermissant nos propres facultés ou nos propres forces ; or, cette disposition est la complaisance de Dieu dans sa puissance et sa bonté de Créateur : *In unione illius divinæ intentionis...;* unissons-nous donc d'intention avec Dieu et coopérons nous-mêmes à ses desseins de tout notre pouvoir.

C. — Entre plusieurs bonnes œuvres choisissons celle qui, dans les circonstances présentes, contribue à honorer davantage Dieu.

D. — Enfin, il faut nous unir en esprit à tout ce qui, dans l'Église, au ciel et sur la terre, se fait à la plus grande gloire de Dieu, et surtout à l'intention divine du Sauveur. Que de grandes choses n'a pas opérées le zèle dans le royaume du Christ ! Comme un seul homme peut rendre de gloire et d'honneur à Dieu ! Un Vincent de Paul, un Ignace de Loyola... en sont la preuve éclatante.

d) AUTRE MÉDITATION SUR LE SALUT DE L'AME (1)

I. — *Que faut-il comprendre par le salut de l'âme ?*

Voir précédemment : pages 189, 190 et 191.

II. — *Quels efforts devons-nous faire pour sauver notre âme ?*

A. — D'abord travaillons-y sérieusement, puisqu'il s'agit d'une chose importante... Nous ne devons donc pas oublier le ciel, ni oser le comparer à aucune chose de la terre, ni l'exposer en commettant un péché grave. Au contraire, il nous faut au moins employer les moyens nécessaires pour le conquérir, et garder les commandements, qui sont le chemin du ciel ; il nous faut en un mot servir Dieu.

B. — Nous ne devons craindre ni les sacrifices, ni la peine, ni même la perte de la vie, pour sauver notre âme ; oui, si l'offrande de notre vie est demandée pour le ciel, faisons-en le sacrifice : *Contendite intrare per angustam portam* (Luc, 13, 24). *Qui amat animam suam perdet eam* (Joan., 12, 25)... Le ciel vaut bien tout cela et encore davantage. Que ne fait-on pas, dans le monde, dans le but d'acquérir des biens de peu d'importance ? Comme l'ardeur des hommes pour la réussite de leurs affaires temporelles doit nous couvrir de confusion, nous, Chrétiens destinés au ciel ! Que de travail ne s'imposent-ils pas et que de peine ne se donnent-ils pas pour atteindre le but qu'ils se proposent !

C. — Nous devons travailler à notre salut avec courage, joie et une ferme espérance. N'imitons pas la conduite des Israélites en présence de la Terre promise (*Num.*, 13, 33). Bien mieux, remercions Dieu et réjouissons-nous au milieu de tous nos travaux. Il ne s'agit, dans l'affaire du salut, que de nous, de nos seuls avantages : après quelques années, je suis du nombre des êtres les plus heureux et les plus puissants ! Qui croit au ciel n'a pas un instant de tristesse ici-bas.

(1) Appropriée à une retraite de postulants.

III. — *Pourquoi devons-nous travailler ainsi à notre salut ?*

A. — Le ciel nous est nécessaire : c'est notre dernière fin; et il n'y en a qu'une ; donc le ciel nous est absolument indispensable, tandis que nous pouvons considérer tout le reste seulement comme d'une nécessité conditionnelle ou hypothétique. Nous avons là l'unique nécessaire, pour lequel existent toutes les autres choses et sans lequel celles-ci ne servent de rien ; comprenons-le et ne l'oublions jamais.

B. — Le ciel est grand et magnifique : c'est un bien infini. Il est glorieux pour Dieu et pour nous, le but de toutes les œuvres de Dieu et de l'homme. Tous les besoins, toutes les aptitudes, tous les désirs y sont satisfaits : « L'œil n'a pas vu... » (I *Cor.*, 2, 9.)

C. — Le ciel existe assurément. Dieu l'a promis en récompense du service que nous lui rendons, et il est d'ailleurs facile d'y arriver : nous n'avons besoin pour cela que de foi, d'espérance (I Joan., 3. 3, *Rom.*, 12, 12), d'amour pour Dieu et pour nous-mêmes, et d'un peu d'esprit et de cœur. Le ciel rémunère tout. C'est le ciel qui a rendu les Saints si courageux.

e) AUTRES DÉVELOPPEMENTS DE LA FIN PROCHAINE EN TANT QUE PRÉPARATION A LA FIN DERNIÈRE DE L'HOMME CONSIDÉRÉ DANS DIFFÉRENTS ÉTATS.

I. — *Nécessité de cette préparation.*

A. — Dieu veut que l'homme coopère à l'obtention de son bonheur éternel. La sagesse, la justice et la bonté divines le demandent; la sagesse de Dieu d'abord, parce qu'il conduit toutes les créatures à leur fin en se conformant à leur nature ; sa justice ensuite, afin de pouvoir donner à l'homme en récompense le ciel ; enfin sa bonté, l'homme contribuant, de son côté aussi, à acquérir la gloire éternelle.

B. — L'homme lui-même veut et doit se montrer et se rendre digne de sa félicité.

C. — Ce fut d'ailleurs toujours et partout le plan, le dessein de Dieu que tous les êtres libres se préparassent à leur félicité ou à leur fin dernière : les Anges, le premier homme et toutes les créatures raisonnables devaient ou doivent le réaliser ; il faut que toutes aient un temps de probation et d'épreuve : *Filii sanctorum sumus et vitam illam expectamus, quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo* (Tob., 2, 18). *Habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam* (*Rom.*, 6, 22).

II. — *Manières de se préparer.*

A. — En général, la préparation à la béatitude éternelle consiste dans l'accomplissement d'œuvres morales, qui répondent, *premièrement*, à la demande ou à l'exigence de Dieu, à son attribut de Maître absolu et de Créateur ; *deuxièmement*, à la nature de l'homme, à ses facultés intérieures et extérieures ; et, *troisièmement enfin*, à la nature du but et du caractère de la vie future. Cette préparation consiste donc dans la connaissance, l'amour et le service de Dieu, ou, comme dit saint Ignace, dans la louange, le respect et le service de la divine Majesté.

B. — En particulier, la préparation à la félicité éternelle doit se faire suivant les exigences de chaque état ; et ainsi se manifestent les qualités spéciales et distinctives de chaque préparation diverse :

L'HOMME

A. — Quel est le devoir de l'homme ici-bas ? — Il doit, en *premier* lieu, représenter Dieu par sa nature humaine, laquelle est, comme la nature divine, douée d'intelligence, de volonté libre et d'immortalité : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (*Gen.*, 1, 26). Il doit, en *second* lieu, représenter Dieu par sa souveraineté : *ut præsit* (*loc. cit.*, 26), *dominamini* (*loc. cit.*, 28), en conduisant les créatures à leur fin par l'usage raisonnable et légitime qu'il en fera ; c'est pourquoi Dieu lui a donné des sens, afin d'être maître de la création matérielle. L'homme doit, en *troisième* lieu, représenter Dieu

par sa sainteté, par sa conformité à la loi de Dieu, règle de son intelligence et de sa volonté. En *dernier* lieu, il doit représenter Dieu par la participation à la félicité divine : aussi Dieu l'a-t-il créé immortel et fait pour ce bonheur éternel.

B. — Pourquoi faut-il que l'homme remplisse ce devoir ? — D'abord sa haute dignité le réclame : c'est une conséquence de ses privilèges et de la magnificence dont il a plu à Dieu de l'entourer : *Ideo homo ad imaginem Dei conditus est, ut imitator esset sui creatoris, et hæc est naturalis nostri generis dignitas, si in nobis quasi in quodam speculo divinæ benignitatis forma resplendet* (Saint Léon). — Ensuite la reconnaissance envers Dieu et la fidélité à son Souverain Maître et Bienfaiteur imposent cette obligation à l'homme. — Enfin, si l'homme refusait de s'y soumettre, il en résulterait des suites fâcheuses et pour l'homme et pour les créatures qui lui sont subordonnées : le péché de nos premiers parents le montre clairement. D'ailleurs le bonheur de l'homme ne dépend-il pas de sa fidélité à servir Dieu ? — Donc l'homme doit mener ici-bas une vie raisonnable et vertueuse, et ainsi se rendre apte à atteindre sa dernière fin.

LE CHRÉTIEN

A. — Ce qui est demandé au Chrétien. — Le Chrétien doit d'abord accomplir tous les devoirs de l'homme, et ensuite faire tout ce qu'exige son élévation à l'ordre surnaturel. C'est au Chrétien qu'appartient essentiellement la vie surnaturelle. Or, le but de cette vie est le ciel ; les moyens pour atteindre ce but sont la grâce sanctifiante, les vertus infuses et les dons de l'Esprit-Saint : les bonnes œuvres prouvent l'existence de la vie de la grâce en nous. La beauté de cette vie surnaturelle consiste en ce que l'homme n'est plus serviteur et sujet, mais enfant et héritier de Dieu. Le Chrétien doit, par conséquent, mener une vie surnaturelle, penser, agir surnaturellement et avant tout s'attacher à Dieu par un amour filial.

B. — *Motifs :* Le premier motif qu'a le Chrétien de remplir ses devoirs, est l'abondance et la richesse des moyens qu'il a à sa disposition pour honorer Dieu, lui plaire et le servir : lui seul

peut l'adorer en esprit et en vérité. — Le second motif se trouve dans la joie et l'honneur qu'un tel service procure à Dieu. Dieu est bien pour l'homme un objet de tendresse à nul autre pareil. — Nous avons enfin un troisième motif dans la félicité incomparable et surnaturelle dont le service de Dieu a été la préparation, et qui est pour nous la récompense, proportionnée à nos bonnes actions, et pour le Sauveur, principe et source de cette vie surnaturelle, la glorification juste et méritée.

LE RELIGIEUX

A. — L'état religieux a ceci de caractéristique, c'est que l'homme y est consacré à Dieu très spécialement, d'abord, d'une manière *négative,* par la séparation de tout ce qui est vain et l'éloignement des dangers du monde, ensuite, d'une manière *positive,* par les vœux, qui font du Religieux la propriété particulière de Dieu et un être voué entièrement au service de la divine Majesté.

B. — Au point de vue des devoirs à remplir, le Religieux est le tenant et le représentant de la perfection chrétienne, attendu qu'il s'oblige à y tendre en gardant non seulement les commandements, mais aussi les conseils évangéliques dans le sens de sa règle. Nous avons là l'usage le plus noble et le plus magnanime de la liberté de l'homme au service de Dieu, la transformation la plus complète de son cœur, le combat le plus décisif contre la chair, l'effort le plus généreux pour l'acquisition de la vertu et de la sainteté, et le service le plus excellent de Dieu ici-bas.

C. — Le bien dont le Religieux se rend capable par son état, est incomparable, qu'on le considère de son côté ou du côté du prochain. — L'état religieux l'éloigne lui-même de périls sans nombre pour son salut, lui donne l'occasion de grands mérites et l'assurance du salut de son âme (Matth., 19, 29), s'il persévère, et enfin lui procure dès maintenant la joie, la paix, la consolation, et là-haut une place des plus honorables (*loc. cit.,* 28). Quant au prochain, il trouve dans un ordre de Religieux un foyer de lumières et une source de biens qui lui arrivent, soit indirectement, par leurs bons exemples, leurs prières et leurs sacrifices,

soit directement, par leurs travaux incessants pour la défense et la propagation de la foi. Qu'il est arrivé souvent que les réformateurs des peuples ou les convertisseurs d'âmes sont sortis du fond des cloîtres ! — Le Religieux doit donc mener une vie non seulement raisonnable et surnaturelle, mais encore parfaite, se rendant ainsi propre à produire des fruits merveilleux dans le Royaume du Christ.

LE PRÊTRE

A. — Fonction et charge. — Le Prêtre est le détenteur ou le possesseur légitime des droits et des privilèges magnifiques de l'Homme-Dieu. Comme ce dernier, il est envoyé de Dieu auprès des hommes et des hommes auprès de Dieu, le médiateur entre Dieu et les hommes, en quelque sorte le chargé d'affaires de Dieu auprès des hommes et des hommes auprès de Dieu ; il est encore l'instrument de choix des œuvres de l'Homme-Dieu, en tant que Prophète, Roi et Prêtre ; enfin il est le chef dans l'Église et personnifie en quelque sorte l'Église elle-même : Dieu fait tout par l'Homme-Dieu et l'Homme-Dieu fait tout par le Prêtre.

B. — Autorité et pouvoirs. — Le Prêtre est sanctifié pour sa fonction par une consécration intérieure, spirituelle. Voici les droits de sa charge : Pouvoir d'enseigner, pouvoir législatif, et pouvoir sur les choses saintes. L'exercice de ces pouvoirs, les vertus et la sainteté apostoliques, le travail et la souffrance sont la vie du Prêtre comme celle de l'Homme-Dieu.

C. — Les résultats sont pour le Prêtre exactement ce qu'ils furent pour l'Homme-Dieu : d'un côté, pour le Prêtre lui-même, la couronne d'immortalité au ciel, l'estime et la reconnaissance de tous les bons, la haine et la crainte de tous les méchants et de l'enfer ; et de l'autre, pour le monde, des effets merveilleux et bienfaisants, d'abord en faveur des individus, dont le Prêtre sanctifie toute l'existence, et ensuite dans l'intérêt des familles et des États, qu'il instruit des vérités divines et du culte du vrai Dieu et sur lesquels il répand ainsi l'abondance des bénédictions temporelles et éternelles. L'histoire du monde et de l'Église est l'histoire de la hiérarchie catholique. La puissance de Dieu sur

la terre est, pour ainsi dire, concentrée dans les 200.000 Prêtres de l'Église catholique. Comme un Prêtre saint et zélé peut contribuer à la gloire de Dieu et au salut des hommes !

LE JÉSUITE

A. — Beauté et sublimité de notre état. — La vocation à la Compagnie de Jésus est belle et sublime, *premièrement*, parce que la Compagnie est un Ordre sacerdotal, jouissant des privilèges magnifiques du sacerdoce ; *deuxièmement*, parce qu'elle se propose la fin spéciale et si élevée de procurer la plus grande gloire de Dieu ; *troisièmement*, parce qu'elle poursuit également le salut des hommes comme son but propre ; *quatrièmement*, parce qu'elle est vouée d'une manière toute particulière à la personne du Pape et au service de l'Église ; *cinquièmement* enfin, parce qu'elle s'identifie, pour ainsi dire, avec le Sauveur Jésus ; faisant du grand but de sa vie le sien et le poursuivant par les mêmes moyens que lui.

B. — Les motifs pour nous de répondre à cette vocation sont, avant tout, la grande et magnifique histoire de notre Ordre ; ensuite, l'estime des bons, la haine des méchants et l'attente de tous ; puis encore, la reconnaissance envers le Saint-Siège et l'Église ; et enfin, le désir de voir le Sauveur partout glorifié.

MÉDITATIONS SUR LE PÉCHÉ

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 49, 1.)

---

a) LE TRIPLE PÉCHÉ

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 49, 2 à 51, 3.)

NOTA. — Les Préludes sont pris du livre des *Exercices* de saint Ignace, et ainsi toujours dans les autres méditations.

I. — *Le péché des Anges.*

A. — Que sont les Anges avant leur chute?

Leur nature et leur fin.

Les Anges sont les prémices et comme les premiers astres du matin de la création ; esprits purs, êtres merveilleux, ornés de tous les dons de la nature et de la grâce, doués d'une magnifique intelligence, d'une volonté puissante, ils sont radieux dans la splendeur de leur état de justice originelle. Ils forment des hiérarchies à l'infini de sagesse, de puissance et de beauté, et ils sont tous destinés à la vision intuitive de Dieu, quand ils auront subi leur épreuve. Leur épreuve même est facile : ils doivent, comme nous aussi, user de leur liberté pour louer Dieu, le respecter et le servir ; peut-être que l'objet de cette épreuve est la reconnaissance de l'Homme-Dieu futur et un acte de soumission à son égard.

B. — Qu'est-ce que deviennent les Anges?

Leur punition.

Ils disparaissent tout à coup du seuil de la demeure céleste, et pour aller où? En enfer. Ces êtres libres, spirituels et puissants, sont enchaînés à un lieu matériel, à un lieu de bannisse-

ment, de tristesse, de terreur, et à un enfer de feu ! Telle est leur punition extérieure. — La punition intérieure consiste dans la privation de leurs dons surnaturels et dans la dégradation de leur être. Tout à l'heure les favoris de Dieu et dans l'éclat de leur grâce première et sanctifiante, maintenant ils sont des démons de malice et de perversion. Leur haute intelligence est désormais tout obscurcie et inaccessible à toute idée surnaturelle ; elle ne sert qu'à les tourmenter par le souvenir de leur bonheur perdu et de l'entière inutilité des privilèges dont ils ont follement abusé, dès qu'ils en ont joui. Leur volonté est obstinée dans le mal, dans la haine de Dieu, d'eux-mêmes et de tout. Leur puissance est brisée et limitée de tous côtés : une seule goutte d'eau bénite suffit pour les mettre tous en fuite à l'instant. Ils sont relégués dans le coin le plus obscur et le plus humiliant de la création. Tous ensemble ils offrent une image, un spectacle épouvantable de misère et d'infortune sans nom, en même temps qu'ils sont un objet d'horreur pour Dieu et pour toutes les créatures.

C. — Comment les Anges tombent-ils ?

Leur péché.

Aveuglés par l'éclat de leur grandeur et de leur beauté, ils abusent de leur liberté vis-à-vis de Dieu, soit qu'ils veuillent prétendre à la puissance divine, soit qu'ils s'efforcent d'atteindre leur fin surnaturelle avec les seules forces de leur nature, soit enfin qu'ils refusent de reconnaître l'Homme-Dieu comme leur Chef et leur Maître : voilà leur péché. — Ce péché est énorme en lui-même et par sa nature, à cause de l'intelligence supérieure des Anges, à cause de la puissance de leur volonté, et à cause de l'injustice et de l'ingratitude qu'ils commettent alors ; ajoutons enfin que ce péché est peut-être leur première action, le premier usage qu'ils font de leur volonté et de leur vie. Ce péché est insensé, parce que son accomplissement n'a aucun bon résultat et ne dure qu'un instant fugitif, tandis que sa punition est fatale et éternellement irrémissible.

Représentons-nous ici, en premier lieu, ce que Dieu voit dans le péché des Anges : il voit un abîme d'iniquité, de folie et de malice ; — en second lieu, ce que les Anges coupables eux-

mêmes voient dans leur péché, immédiatement après l'avoir commis, et ce qu'ils y verront toujours : un abîme de méchanceté, de sottise et d'infortune ; — en troisième lieu, que pouvons-nous et que devons-nous voir nous aussi dans ce péché, si ce n'est encore un abîme de perversion, de folie et de malheur ? Un seul péché renferme tant de mal qu'il a fait d'un Ange un démon, un monstre de malignité et de folie, et une ruine inouïe. Un seul péché creuse l'enfer, ce sommaire de tous les maux et de toutes les infortunes ! Et il nous faut bien remarquer que tous les péchés mortels, comme tels, qu'ils soient de l'homme ou qu'ils soient de l'Ange, ont la même nature, sont essentiellement les mêmes. Qu'est-ce donc que Dieu a vu en moi, si jamais j'ai eu sur la conscience non pas seulement un unique péché mortel, mais un grand nombre de péchés mortels ? N'ai-je pas raison d'avoir « de la honte et de la confusion » de cette accumulation énorme, de cette réunion monstrueuse de maux, de sottises et de malheurs ?

II. — *Le péché de nos premiers parents.*

A. — Amour de Dieu pour Adam et Ève.

Leur heureux état.

Adam et Ève sont, eux aussi, les bien-aimés de Dieu, ses enfants de prédilection et les rois de la création visible.

Dieu leur a prodigué les dons de la nature et de la grâce et corporellement et spirituellement, les faisant semblables à lui-même par la sainteté, l'immortalité, l'empire sur les autres créatures et le bonheur.

Quelle splendide cour il a composée pour eux dans le Paradis terrestre ! Tout les choie, tout les sert. Dieu daigne les admettre dans sa familiarité et à ses entretiens. C'est un bel empire, où règnent la puissance, l'honneur et la joie, et pourtant il n'est que le gage d'un autre royaume infiniment plus beau et éternel, dans lequel ils seront transportés, sans mourir, dans une extase d'amour. Voilà un plan magnifique, paternel et divin !

B. — Châtiment de nos premiers parents.

Leur punition est premièrement sévère. Dieu l'inflige à leur nature, en la dépouillant de tous ses dons surnaturels et des privilèges qui y sont attachés. De la perte que font Adam et Ève de la grâce sanctifiante, il résulte une triste décadence pour toute la race humaine. La concupiscence, la mort, etc..., l'expulsion du Paradis et l'entrée dans une vie pleine de travaux, de peines et de souffrances, sont les conséquences de leur péché. La pénitence de neuf cents ans de nos premiers parents ne peut les rétablir dans leur état primitif. — Deuxièmement, leur punition est universelle. Elle atteint tous leurs descendants. Hélas ! combien la concupiscence, cette triste plaie du péché d'Adam, étend et multiplie ses ravages et ses ruines ! Les torrents de sang et de larmes d'Adam et de ses enfants se sont élevés à une hauteur prodigieuse, pour former une mer immense d'infortunes et de malédictions ; le crâne du premier homme et celui de la première femme pourraient servir de première assise à une pyramide énorme de crânes humains, dont le sommet toucherait le ciel ! — Troisièmement, la punition d'Adam et d'Ève est, pour un nombre incalculable d'hommes, toujours invariable et permanente, pour tous ceux qui, à la vérité par leur faute, mais toujours par suite du péché d'origine, se précipitent à leur perte.

C. — Cause du châtiment.

La cause de ce châtiment est encore le péché, celui de nos premiers parents. — Ce péché est d'abord inexcusable à cause de la facilité du commandement de Dieu et de l'état de justice originelle d'Adam et d'Ève. — Il est ensuite détestable à cause de l'ingratitude envers Dieu. — Il est enfin humiliant à cause de la légèreté avec laquelle il est commis, et dont la conséquence est de jeter toute la race humaine dans un abîme de maux sans nom. On devait regarder comme impossible et incroyable la perpétration d'un tel crime. « Quelle honte, quelle confusion », si nous nous sentions nous-mêmes, seulement pour la plus petite partie, responsables des suites affreuses d'un pareil péché ! Ici encore le péché se présente à nos yeux comme un gouffre horrible d'indignité, de folie et de malheur. Et que serait-ce, si nous avions commis non pas un seul péché grave, mais des péchés mortels nombreux !

III. — *Le péché d'un damné quelconque.*

Suivant saint Ignace, je dois me représenter ou bien un damné, tombé en enfer à cause d'un seul péché de sa vie, donc après avoir commis son premier et unique péché grave, ou encore plusieurs réprouvés, qui ont été condamnés à la peine de l'enfer pour moins de péchés mortels que je n'en ai commis moi-même.

Considérons attentivement et pesons avant tout cet « unique péché particulier d'un damné ». C'est un péché grave, certain, bien conditionné, commis avec pleine connaissance, entières volonté et liberté : sous ce rapport, remarquons-le, il n'y a pas de différence essentielle de folie, d'insubordination, d'injustice, et d'ingratitude envers Dieu entre ce péché, le péché des Anges et celui de nos premiers parents. — Interrogeons le damné : Quelle joie et quel plaisir vous a procurés l'accomplissement de cette action mauvaise, de ce péché ? Quel avantage en avez-vous retiré ? Depuis quand en portez-vous déjà la peine ? Combien de temps la porterez-vous encore ? Que pensez-vous maintenant du péché ? Pouvez-vous vous plaindre d'être victime d'une injustice ? — Non, un péché mortel mérite ce châtiment et un beaucoup plus grand encore. Ici de nouveau le péché nous apparaît comme un abîme effrayant de perversité, de folie et de malheur.

C'est donc la pure vérité : partout, au ciel et sur la terre, un seul et unique péché grave résume, pour ainsi dire, en lui-même tout mal, toute folie et toute infortune. Les faits parlent assez haut, et Dieu juge selon le droit et la justice. — S'il en est ainsi, comment Dieu m'a-t-il supporté et me supporte-t-il encore ? N'a-t-il pas vu en moi cette abomination du péché, et aussi souvent que je l'ai commis ? Ai-je encore raison de me croire quelque chose ? Ne dois-je pas au contraire avoir « la honte et la confusion » la plus profonde de moi-même ? Quel bien se trouve en moi ? Pourquoi suis-je encore sur la terre ? A qui en suis-je redevable, si ce n'est à mon Seigneur et Sauveur, que mes péchés ont attaché à la croix et ont conduit « de la vie éternelle à la mort temporelle » ? Considère-le sur cette croix ! Ce spectacle n'est-il pas une révélation nouvelle et beaucoup plus saisissante que toute autre de tout ce qu'il y a d'horrible, de honteux

et d'exécrable dans le péché et en moi-même? Car jusqu'ici je n'ai rien fait pour lui que de l'offenser, et actuellement encore je ne fais rien de convenable pour son service. Je veux au moins avoir *la plus grande honte* de ma personne, et par l'humilité établir en moi le fondement d'une solide conversion.

Plus tard, nous aurons encore l'occasion de répondre à cette question : « Que dois-je faire pour le Christ, qui a tant fait pour moi? » (Dans la méditation du Règne : *Quid respondere debeant boni subditi ;* dans la troisième semaine, au sixième point de chaque méditation : *Et quid ego debeo facere et pati pro Christo ;* enfin dans la méditation sur l'amour de Dieu : *Quid ego agere debeam.*) Alors chacun de nous se souviendra de son indignité et de la miséricorde de Dieu à son égard.

b) LES PÉCHÉS PERSONNELS

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 51, 3.)

I. — *Leur nombre.*

Rappelons-nous brièvement la fin, le but de notre vie : louer, respecter et servir Dieu et par ce moyen sauver notre âme. Puis jetons, chacun de nous en particulier, un coup d'œil sur toute notre existence, pour voir si, oui ou non, nous avons travaillé à atteindre cette fin. Le but de cette méditation n'est pas de faire un examen de notre conscience, préparatoire à la confession, mais de recevoir une impression plus profonde du souvenir de nos propres fautes et de concevoir une vive douleur de nos péchés personnels.

Pour cela, parcourons les différentes époques de notre vie : l'enfance, l'adolescence, etc...

Le temps de notre jeunesse a été consacré et sanctifié par la participation aux plus grands mystères de l'amour de Dieu, par le Baptême, la première Confession, la première Communion, la Confirmation ; — et quels fruits avons-nous recueillis de chacune de ces parties de notre existence? Peut-être que plus nous avons eu d'âge, d'intelligence et de bienfaits de Dieu, plus aussi

nous nous sommes rendus coupables de péchés et d'offenses envers la divine Majesté.

Parcourons les lieux et les habitations où chacun de nous s'est trouvé : maison paternelle, école, église... — : que nous disent-ils maintenant ?

Rappelons-nous les personnes avec lesquelles nous avons vécu... : parents, frères et sœurs, serviteurs, compagnons de jeunesse, maîtres et instituteurs : à ce souvenir notre conscience ne nous reproche-t-elle rien ?

Parcourons nos devoirs d'état... : prières, travail, obéissance ; faisons aussi la revue des créatures que Dieu a mises à notre disposition : temps, argent, habits, nourriture, talent, imagination, corps et âme, grâces, Sacrements.

Interrogeons-nous alors : Quel commandement n'ai-je pas transgressé ? Quel péché n'ai-je pas commis ? De quelle grâce et de quel bienfait n'ai-je pas abusé ? Qu'ai-je fait de bien ? Ai-je pendant une année, pendant un mois, pendant un jour, servi Dieu convenablement, comme je le pouvais et je le devais ? Ma vie n'est-elle pas un grand désordre, un énorme péché ? *Hæccine reddis Deo, popule stulte et insipiens ?* (*Deut.*, 32, 6.) *Comprehenderunt me iniquitates meæ..... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei* (*Ps.* 39, 13).

Il est bon aussi de nous rappeler les fautes de notre vie religieuse. A notre entrée en religion, les péchés de notre vie dans le monde nous étaient pardonnés ; or, cette rémission des péchés passés, le bienfait de notre vocation, l'accroissement de nos années et le développement de notre raison auraient dû nous rendre plus purs, plus humbles, plus reconnaissants envers Dieu et plus dévoués à son service. Écoutons ce que nous dit notre conscience de l'année qui vient de s'écouler, au sujet de nos péchés volontaires et de nos négligences dans le service de Dieu. Où en sommes-nous de nos devoirs envers Dieu : prières et observation des vœux ; de nos devoirs envers nous-mêmes : laisser-aller à l'amour de nos aises, à la curiosité, à la paresse, à la sensualité, à l'intempérance et à la vanité ; de nos devoirs envers nos supérieurs : obéissance, fidélité à l'emploi ; de nos devoirs envers le prochain : charité, édification, zèle des âmes !

Et, pour tout dire en un mot, où en sommes-nous du travail de la perfection, de la pratique des vertus solides, de l'acquisition des mérites pour l'éternité, de notre formation religieuse? Avons-nous réjoui véritablement Dieu en le servant avec zèle et générosité?

II. — *Leur gravité.*

Trois considérations nous montrent la gravité de nos péchés personnels :

A. — La *première* est la laideur du péché et son opposition avec la raison de l'homme, même abstraction faite de la défense de Dieu. Nous sentons bien que la laideur du péché répugne à ce qu'il y a de meilleur dans notre nature, dont il est la contradiction, et nous en rougissons, surtout quand il s'agit de certains péchés, comme l'ingratitude, l'indifférence à l'égard de Dieu ou des parents, l'intempérance, l'impureté et la propension au mensonge. — Nous pouvons faire une considération semblable sur les fautes de notre vie religieuse. Nous découvrirons alors beaucoup de faiblesses, d'irrégularités, d'inutilités, de vides, de dégoûts, de paresse, de lâchetés et de pusillanimité dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu. Et que signifie cette vie, quand on se rappelle tout ce qu'exigent de nous et la noblesse de notre nature raisonnable et la sublimité de notre vocation? N'y a-t-il pas là une contradiction manifeste avec la raison, la foi et notre propre caractère? Le R. P. Roothaan le dit en termes formels : *Quin etiam peccata levia et imperfectiones per se vanitatis et stultitiæ et absurditatis plena reperientur, anima rationali et immortali prorsus indigna, etiamsi neque lex statuta esset nec pœna.*

B. — La gravité de nos péchés apparaît en considérant, *deuxièmement*, quel est celui qui offense Dieu, c'est-à-dire le pécheur, en voyant bien qui nous sommes, nous qui avons la hardiesse d'agir ainsi à l'égard de Dieu et de ses commandements? Sommes-nous donc des personnages d'une qualité si exceptionnelle et des êtres si puissants pour oser prendre de telles libertés? — Qui sommes-nous, si l'on nous compare à d'autres hommes? Montrons ici toute notre grandeur et tous les

privilèges que nous croyons posséder, et même exagérons-les autant que nous le pourrons : Avons-nous de la beauté et des avantages corporels ? Et d'autres n'en ont-ils pas ? Sommes-nous riches et considérés ? Et d'autres ne le sont-ils pas ? Avons-nous du talent, de la réputation et de la vertu ? Et d'autres n'en ont-ils pas ? Que sommes-nous donc sur la terre ? Sommes-nous très connus et bien loin ? Ne trouvons-nous pas nos maîtres dans un cercle très restreint d'hommes ? Partout les autres nous dépassent de la tête et nous éclipsent. — Que sommes-nous maintenant en comparaison de tous les hommes et de tous les Anges ? Quelle mesure prendre et comment calculer de pareils nombres ? Comme notre petit globe et tout ce qui est terrestre disparaissent devant ces immensités ! — Que sommes-nous enfin en face de Dieu ? Où demeurons-nous ? Qui sommes-nous ? Un petit grain de sable sur le bord de la mer : où le chercher ? Une feuille dans la forêt vierge : où la trouver ? Nous pouvons quitter ce monde sans que personne s'en aperçoive. Or, dans ces conditions, nous convient-il d'être si orgueilleux et si arrogants ? — Que sommes-nous, considérés absolument et en nous-mêmes ? Au point de vue du corps : la faiblesse, la bassesse, l'ignominie même ; nous sommes un cloaque vivant. Mais au point de vue de l'esprit ? Que de longues années nous sommes restés sur les bancs de l'école, et quelle chose savons-nous entièrement ? Rayons une fois de nos livres et retranchons de nos productions littéraires tout ce que nous avons appris des autres et tout ce que nous leur avons emprunté : que restera-t-il de nous ? Qu'est-ce que notre mémoire, ce fil si délié, duquel dépendent toute notre grandeur et toute notre gloire ? Qu'est-ce que notre volonté ? On le voit bien dans les plus petites difficultés. Que sont notre vertu et notre sainteté ? L'histoire n'en parle pas. Que sommes-nous donc ? Qu'avons-nous ? Et combien ce que nous avons est défiguré et altéré par mille fautes et par mille défauts de toute espèce ! — Ne sommes-nous pas vraiment assis, comme Job, sur un fumier, et nous nous croyons des rois ! Il nous siérait beaucoup mieux d'être humbles, modestes et soumis vis-à-vis des autres hommes, à combien plus forte raison vis-à-vis de Dieu !

C. — La *troisième* considération qui nous fait connaître la gravité et l'indignité de nos péchés, est la considération de Dieu lui-même, de l'Offensé, opposé à l'offenseur ou à chacun de nous. Qu'est Dieu ? L'Être éternel, nécessaire, absolu, et nous ne sommes que des êtres contingents et quasi d'occasion. — Dieu est la Souveraineté, la Majesté et la Puissance infinies ; entre ses doigts toute la création n'est pas plus qu'un épi de blé sur sa tige : s'il le broie et le jette, quelle perte subit-il ? Pour nous, nous sommes l'impuissance, la faiblesse et le néant. — Dieu est la Sagesse infinie, et nous sommes finis et bornés : nous ne voyons pas à deux pas devant nous. — Dieu est la Pureté, la Justice, la Sainteté, et nous sommes la perversité même, et, malgré cela, nous voulons que la volonté de Dieu et ses lois cèdent devant notre volonté et devant nos désirs. — Dieu est la Beauté et l'Amabilité, et, nous, nous sommes laids comme le péché. — Dieu est la Bonté et l'Amour infinis. Ne fut-il pas toujours bien disposé à notre endroit ? Ne nous a-t-il pas tout donné ? Ne veut-il pas nous rendre heureux et se donner lui-même à nous ? — Et qu'avons-nous fait de notre côté ? Avons-nous jamais réfléchi sur ce qu'est Dieu et sur ce que nous sommes ? Lui avons-nous témoigné notre reconnaissance par notre amour et notre fidélité ? Hélas ! peut-être n'avons-nous été énergiques, décidés, courageux, infatigables et ingénieux que pour l'offenser et pour lui montrer notre ingratitude ! Voilà quelle était toute notre étude et quels furent tous nos exploits : offenser, outrager un Dieu si bon et si aimable ! Comment nous comportons-nous avec les hommes en qui nous avons confiance, que nous estimons, de qui nous attendons quelque chose ? Et comment avons-nous traité Dieu ? Qui avons-nous moins craint que lui ? Qui avons-nous plus mal servi que lui ? Avec qui avons-nous été plus opiniâtres, plus indélicats, plus ingrats et plus infidèles ? Est-ce là le service que nous lui devions ? Qu'avons-nous mérité pour cette conduite ? Et que Dieu nous a-t-il fait après cela ? Il n'a pas pris en considération notre ingratitude ; il ne nous a pas punis, ne nous a pas retiré ses bienfaits; au contraire, il a répondu à notre ingratitude en nous donnant des marques toujours plus grandes de son amour et de sa géné-

rosité, en nous accordant même la grâce inestimable de notre vocation.

III. — *Conclusions ou Fruits.*

A. — Après tout ce que nous venons de voir et de considérer sur nos péchés personnels, nous devons, *premièrement*, en avoir une douleur profonde et un repentir sincère, et de plus en faire un aveu et une confession très humbles : *Peccavimus, impie egimus, inique gessimus* (*Bar.*, 2, 12). *Peccavimus, inique fecimus, injuste egimus* (II. *Par.*, 6, 37). *Ego sum, qui peccavi, ego inique egi* (II *Reg.*, 24, 17). *Pater, peccavi in cœlum et coram te* (Luc., 15, 21).

B. — *Deuxièmement*, nous devons être étonnés de la miséricorde de Dieu envers nous et lui en témoigner notre gratitude. Cette bonté et cette miséricorde de Dieu, après une telle vie de péchés, méritent bien notre admiration et notre reconnaissance : elles offrent à nos regards un spectacle tout à fait nouveau et inouï. Moi-même, en effet, qu'ai-je mérité? — Les Anges ont vu ma vie, ils en ont été les témoins perspicaces, et ils m'ont supporté, ils m'ont aidé, ils ont été contraints de regarder en face un démon, de le porter entre leurs mains et de le servir. Qui les a empêchés de faire justice de ma conduite, et qui les a chargés de me défendre ? — Les Saints me voyaient eux aussi, et pourquoi n'ont-ils pas ramassé des pierres pour les lancer contre moi ? — Les créatures irraisonnables gémissaient sous la violence qu'elles étaient forcées de subir, toutes les fois que j'abusais d'elles. Comment se seraient-elles comportées, si elles avaient été douées d'intelligence et de liberté ? N'auraient-elles pas cherché à m'échapper, à se venger de moi ; n'auraient-elles pas creusé un nouvel enfer pour punir mes péchés si nombreux et si grands? Ma damnation éternelle n'aurait-elle pas été entièrement juste ? Pourquoi cela n'a-t-il pas eu lieu ? A qui en suis-je redevable, si ce n'est au Dieu de toute miséricorde et de toute longanimité, qui m'a laissé la vie jusqu'à ce jour, pour que je comprenne enfin tout ce que j'ai fait ? Remercie donc le cœur paternel et si foncièrement bon de Dieu, et tous baisons sa main

miséricordieuse, laquelle ne nous a pas punis, mais comblés de bienfaits !

C. — Le *troisième* fruit de cette méditation est la confiance : la miséricorde infinie de Dieu en est digne assurément. Malgré tous nos méfaits, nous avons encore du crédit auprès de Dieu et de sa miséricorde. En voici les trois raisons, très bien exprimées d'ailleurs dans le psaume 102. D'abord Dieu est notre Créateur et notre Père (v. 13) : quand même un enfant aurait offensé, d'une manière indigne, ses parents, s'il revient à eux avec le repentir et la reconnaissance de sa faute, la voix du sang se fait toujours entendre ; il obtiendra son pardon, parce qu'il est toujours l'enfant. Ensuite, Dieu connaît la faiblesse et la fragilité de notre nature (v. 14-16) : il sait que nous ne pouvons rien de nous-mêmes et que nous sommes inclinés naturellement au péché et au néant. Enfin, Dieu n'ignore pas que d'autres nous tendent des pièges ou cherchent à nous séduire. Il y a un plus puissant au-dessus de nous, qui nous trompe et qui nous violente, nous pauvres enfants en tutelle (v. 6). Ici la créature se montre en pleine lumière, telle qu'elle est, c'est-à-dire pure fragilité et faiblesse déplorable, Dieu le sait et beaucoup mieux que nous. Dieu est compatissant, non seulement parce qu'il est bon, mais aussi parce qu'il est sage, et qu'il reconnaît toute notre pauvreté. Après tout, nous pouvons et nous devons nous réjouir à bon droit de notre complète dépendance d'un Dieu si infini et si miséricordieux. Notre condition de créature et toute notre fragilité sont un sublime éloge de sa Souveraineté et de ses perfections divines : au milieu du changement et de la caducité des millions de créatures, lui seul est le Vrai et l'Existant, l'Impeccable et l'Immuable, le Compatissant et le Miséricordieux (v. 8). Qu'en tout lieu soit louée et glorifiée sa domination universelle et souveraine, même au plus profond de l'abîme de la misère de nos péchés et aussi longtemps que nous ne sommes pas rejetés du sein de sa miséricorde (v. 22) !

D. — Le *quatrième* fruit que nous devons recueillir ici est le ferme propos de ne plus commettre de péché volontaire, avec le secours de la grâce de Dieu. Cette grâce est à la portée de nos mains, et elle est assez puissante pour réparer toutes nos ruines,

nous remettre de nos faiblesses et renouveler notre jeunesse comme celle de l'aigle (Ps. 102, 3-5).

c) RÉPÉTITION DES DEUX MÉDITATIONS PRÉCÉDENTES

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 52, 4.)

I. — *Du triple péché.*

A. — Le péché des Anges. — Nous pouvons nous rendre compte de la malice et de la folie du péché des Anges en examinant, *premièrement*, leur jugement ou leur procès. Représentons-nous en esprit les Anges après leur chute et informons-nous des raisons qui peuvent être alléguées pour leur faire obtenir grâce. Avant tout, leur nombre parle en leur faveur : ils forment un monde entier ; d'ailleurs, il suffit de punir les auteurs et les chefs de la révolte. — De plus, leur excellence, leurs perfections demandent qu'on les épargne : avec chacun d'eux tombera une couronne et un trône s'écroulera. — Les circonstances de leur péché plaident aussi pour eux : sans doute, leur faute est énorme, et en raison de la supériorité de leur intelligence et à cause de la puissance de leur volonté, mais c'est la première fois qu'ils pèchent, et ils n'ont jamais vu le visage courroucé de Dieu. — Enfin, on peut invoquer ce dernier motif : les Anges, une fois graciés, seront, après leur conversion, tout dévoués au service et à la gloire de Dieu, tandis que, s'ils sont réprouvés, leur haine leur fera entreprendre et accomplir tout contre Dieu et son image : ce que nous voyons se réaliser tous les jours... Or Dieu n'admet aucune de ces raisons, n'accepte aucune de ces excuses... : Quel crime est donc le leur !

Deuxièmement, nous pouvons juger de la malice du péché des Anges par la sentence que Dieu porte contre eux. Aucune considération n'est capable d'apaiser Dieu : Tous sont condamnés à l'enfer, et à l'enfer éternel ! Quel est celui qui juge ainsi ? Le Dieu trois fois saint, le Dieu de toute justice et de toute bonté. Que voit-il donc dans le péché ? Un abîme horrible de malice et de méchanceté, que tous les avantages d'un pardon ou tous les inconvénients d'une damnation ne peuvent combler. Qu'est-ce

qui pousse Dieu à agir ainsi ? La déplaisance, l'horreur et la haine du péché, qui l'emportent sur la compassion qu'il a de tous les malheurs des damnés. Le mal de la créature ne peut non plus être comparé avec le mal d'une offense de Dieu. Par conséquent, pour avoir une idée de la malice du péché, nous devons le considérer de toute la hauteur du point de vue de Dieu et entrer dans ses idées et ses jugements. Lui seul connaît sa sublimité, sa majesté et son amabilité, et la différence infinie qu'il y a entre le bien de la créature et celui du Créateur. Il inflige aux Anges cette punition, afin de révéler clairement à tout l'univers son jugement vrai, son jugement unique, son jugement divin sur le péché ; son but est que nous prenions nous-mêmes son jugement pour règle de nos propres jugements.

B. — On peut aussi faire les considérations suivantes sur le péché de nos premiers parents :

Premièrement, voir comment Dieu, après les avoir créés avec tant de magnificence, les place dans le Paradis terrestre, met tout à leur service, et leur promet encore beaucoup plus pour l'avenir ; et il fait ces belles promesses non seulement à eux, mais encore à toute leur postérité, à la seule condition qu'ils observent eux, les premiers de leur race, le précepte facile qu'il leur impose.

Deuxièmement, considérer comme ils pèchent : avec précipitation, à la dérobée, par convoitise et avec légèreté, comme des enfants gourmands, eux les chefs de toute la race humaine, les maîtres et seigneurs de la création visible et les favoris de Dieu ! Quelle honte n'y a-t-il donc pas dans ce péché !

Troisièmement, examiner comment Dieu entre en jugement avec eux ; comment Adam et Ève se cachent de honte et se tordent de douleur à cause de leur ingratitude et du malheur immense qu'ils viennent d'attirer sur eux et sur tous leurs descendants.

C. — Les questions suivantes aident encore à juger le péché du damné ; on peut les lui adresser à lui-même : « Ton péché t'a-t-il procuré beaucoup de plaisir ? Qu'en penses-tu maintenant ? Était-ce la peine de t'exposer à payer si cher le plaisir d'un seul péché ? Peux-tu accuser Dieu d'injustice ? »

II. — *Sur les péchés personnels.*

Les pensées, suggérées ici, éclairent d'une nouvelle lumière le nombre et la malice de nos propres péchés :

A. — Que de fois, dès notre jeunesse, s'est montré le fond corrompu de notre nature et avons-nous éprouvé la force de nos mauvaises passions ! Comme le mal, au lieu de diminuer, a augmenté en nous avec la raison et les années !

B. — L'homme a une révélation de la malice du péché dans la honte et le remords qu'il ressent d'abord, aussitôt qu'il a commis sa mauvaise action ; ensuite, quand il doit confesser et avouer son péché ou qu'il craint de le voir découvert par les hommes. De là nous pouvons conclure ce que Dieu a vu le premier dans le péché et ce qu'il y voit encore.

C. — Combien il est révoltant d'avoir sous les yeux un homme inutile, un homme de rien qui fait l'important, qui élève très haut ses prétentions et qui se comporte avec arrogance ! Ce n'est pas là l'exemple que nous donnent les Anges : plus ils sont élevés et puissants, plus ils sont humbles et soumis à Dieu.

d) MÉDITATION SUR L'ENFER

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 54, 5.)

I. — *Souffrances de l'Enfer.*

A. — Ce que les yeux voient en enfer. — Avant tout, on voit du feu et des flammes : comme il est effrayant de regarder une ville en feu, une forêt et une montagne en flammes, de voir tout un monde habité devenir un brasier ! Ici ce ne sont que colonnes de flammes, tourbillons de feu : spectacle horrible, épouvantable et rendu encore plus effroyable à cause de la nature et de la vivacité toute mystérieuse de ce feu et de ces flammes. Ces brasiers sont allumés et attisés par la colère de Dieu ; ils tourmentent suivant qu'on l'a mérité et ils terrifient en même temps par les lueurs affreuses qu'ils projettent.

Les yeux voient aussi les âmes des damnés, ces victimes de la

justice divine ; ils les voient dans toute leur laideur, leur réprobation, leur désespoir, leur trouble, leur horreur. Ils les voient, sur ce champ immense de carnage et de mort, en nombre infini ensevelies dans leurs corps, comme dans des cages de feu. Un autre supplice pour les yeux est la présence des mauvais esprits, dont la férocité, l'insolence et la malfaisance passent tout ce qu'on peut imaginer.

B. — Les oreilles entendent des lamentations sur la perte d'un grand bien, sur la réalité d'une grande infortune ; et l'on sait quelle est cette perte et quelle est cette infortune des damnés ! Ces plaintes viennent de toute une multitude d'êtres qui ont tout perdu et qui se sont perdus eux-mêmes. — Ce sont encore des cris, des clameurs, des soupirs, des gémissements et comme des rugissements, causés par l'excès des douleurs. Tout ce que nous pouvons entendre ou concevoir ici-bas d'affligeant pour le sens de l'ouïe est, pour ainsi dire, multiplié en enfer par le nombre incalculable des réprouvés qui se lamentent, et augmenté, d'une manière extraordinaire, par les hurlements résultant de l'horreur et de la durée de leurs supplices !

Des cris de détresse s'échappent des lèvres de multitudes d'hommes qui sont au désespoir et dans la plus extrême nécessité. Ces cris sont si puissants qu'ils pourraient ébranler et renverser les portes de l'enfer, mais tout ce bruit se perd, et personne au dehors ne l'entend. — Enfin, l'air retentit des blasphèmes, des malédictions, des imprécations des damnés contre le Christ et ses Saints et contre tout. Et en cela se montrent principalement la fureur insensée, la méchanceté et la haine diaboliques, dont le cœur et l'esprit des damnés sont remplis. Mais personne ne daigne faire attention à eux, personne ne les craint. Ils sont le rebut de la création.

C. — L'odorat est affligé par des choses qui provoquent le dégoût, ainsi que la sainte Écriture le dit (Is., 34, 3 ; *Apoc.*, 14, 11).

Que sera-ce alors de notre délicatesse, et comment pourrons-nous supporter de pareilles épreuves ? Il y aura encore le tourment de l'odeur du soufre, celui de l'angoisse de la suffocation, mais sans être étouffé.

D. — Ce que l'on goûte en enfer. Les damnés éprouvent avant tout un faim infinie de la justice, faim qui est excitée et entretenue par leur désir naturel du bonheur et par la violence de leurs passions. — Les réprouvés sont dans une tristesse, un abandon, un ennui indicibles ; et enfin ils goûtent et sentent les amertumes du regret, des remords de leur conscience et de la perte de Dieu. *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet* (Ps. 111, 10).

E. — Le supplice du toucher est le feu, par conséquent une douleur pénétrante, brûlante et cuisante. Un seul membre, un doigt, tourmenté par le feu, peut rendre malheureux l'homme tout entier. Les damnés sont ensevelis dans le feu : le feu les environne comme un linceul et les pénètre à la manière d'un corrosif ; il les torture et les brûle, sans les consumer, et cela sans fin, pendant toute l'éternité ! Donc le réprouvé est malheureux, complètement malheureux, absolument perdu et pour toujours. Ne faudrait-il pas mieux n'être pas né que de mener une pareille existence, que de prolonger une telle mort ?

II. — *Conclusions.*

A. — La première conclusion à laquelle nous amène saint Ignace est la reconnaissance. Il n'y a pas de plus grand malheur que celui d'être damné et par suite il n'est pas de plus grand bonheur que celui d'être préservé de la damnation. Ce bonheur, nous en sommes redevables au Sauveur, qui est le centre de toute la création et de tout salut, qui est le Maître de nos jours et le Juge des vivants et des morts. En dehors de lui tout va à la ruine ; mais par lui tout est sauvé. Pour mieux nous faire reconnaître comment nous devons au Sauveur la préservation de l'enfer, saint Ignace met sous nos yeux la foule des damnés, qu'il divise en trois classes : ceux qui ont vécu avant, pendant et après Jésus-Christ ; ensuite il fait entrer dans chacune de ces trois classes tous les réprouvés, soit qu'ils n'aient pas cru en Jésus-Christ, soit qu'ayant cru ils n'aient pas vécu d'après leur croyance. Il nous faut considérer ici comment le Seigneur n'a pas permis, par sa grâce et par son aimable Providence, que

nous appartenions à l'une de ces classes et n'a pas voulu nous enlever la vie ; il nous faut reconnaître sa bonté et sa longanimité envers nous, dans tout le cours de notre existence, surtout après tant de marques d'ingratitude et tant de péchés de notre part !

B. — Cet amour miséricordieux de Dieu à notre égard est de nouveau pour nous un motif touchant de nous repentir encore une fois, de tout cœur, de tous nos péchés.

C. — Mais la conclusion particulière et spéciale de cette méditation doit être le ferme propos de ne plus faire aucun péché grave : c'est d'ailleurs le but que poursuit saint Ignace en nous faisant considérer et le malheur épouvantable de la chute en enfer et la miséricorde de Dieu envers nous.

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES SUR LE PÉCHÉ ET L'ENFER

(Cf. *Commentaire des Exercices*, p. 55, 6.)

a) NATURE ET EFFETS DU PÉCHÉ MORTEL EN GÉNÉRAL

1. — *Nature du péché mortel ou le péché mortel en tant qu'acte.*

Le péché grave est la transgression volontaire d'un précepte grave, — par amour pour un bien créé, — transgression qui nous fait manquer notre fin éternelle, si nous mourons dans l'état du péché mortel. Trois éléments constituent donc l'essence de ce péché.

A. — *Premièrement*, le péché mortel est une transgression du commandement de Dieu : par conséquent, il répugne non seulement à notre nature et à notre raison, mais encore il contredit de fait Dieu, il est la violation de son commandement.

Or, comme transgression du précepte divin, le péché est, d'abord, en opposition avec la *sagesse* de Dieu, Législateur. Dieu doit donner à chaque être une fin et la direction pour l'atteindre ; la direction est son commandement. Sans les commandements, l'homme ne peut vivre ni seul ni en société avec les autres : les commandements sont les bases du bien et du bonheur persévérants de l'humanité. Dans la vie civile, une infraction grave à certaines de ces lois nous coûterait la tête. D'où il suit que le péché est un manque d'intelligence, un non-sens.

De plus, le péché, comme transgression de la loi de Dieu, est en opposition avec la suprême *autorité* de Dieu. Dieu est notre Maître et peut nous donner des ordres auxquels nous sommes obligés d'obéir. Mais l'homme pécheur agit contre ces ordres pour suivre ses passions. Nous nous indignons quand nos subordonnés résistent à notre autorité légitime ; pourquoi Dieu ne le ferait-il pas ? Le péché est donc une désobéissance et une révolte.

Enfin, le péché, comme transgression du précepte divin, est une opposition insolente et méprisante à la *justice* vengeresse de Dieu. Toute loi doit avoir une sanction ; la loi divine a la sienne, et une terrible. Nous la connaissons et, malgré cela, nous violons cette loi et nous portons, pour ainsi dire, un défi à la justice de Dieu : c'est, de notre part, mépriser cette justice, ne pas lui rendre l'honneur qu'elle mérite. Et qui sommes-nous donc pour oser le faire ? des êtres pauvres et fragiles, qui tremblons à la seule vue d'un homme irrité ! Le péché n'est-il pas, d'après cela, une insolence révoltante ?

B. — *Deuxièmement,* le péché grave est un amour désordonné d'un bien créé. On ne peut comprendre le péché, quel qu'il soit, sans un tel amour. Cet amour est désordonné, parce qu'il est défendu par Dieu. — Comme telle, cette affection pour la créature est, en premier lieu, une erreur de l'esprit pratique, une sorte de démence, attendu que l'homme se laisse tellement prendre par la créature jusqu'à penser qu'elle lui est absolument nécessaire et qu'il ne peut ni être ni vivre heureux sans elle. La conséquence montre combien grand est son aveuglement.

En second lieu, cette attache déréglée à la créature est une faiblesse indigne de notre volonté, une dépendance servile, un avilissement et une prostitution de nous-mêmes. Nous devons mettre à notre niveau ou au-dessous de nous, jamais au-dessus, toutes les créatures qui nous sont égales ou inférieures.

En troisième lieu, cet amour pour la créature est une ingratitude envers Dieu, qui nous donne les créatures seulement pour le servir et non pour nous en servir contre lui. Nous lui montrons même là une multiple ingratitude : nous oublions le bien qu'il nous a fait ; nous lui rendons le mal pour le bien ; nous abusons du bien de Dieu pour offenser Dieu ; nous en abusons enfin dans l'espérance qu'il ne nous punira pas. Si nous savions devoir être punis aussitôt, nous ne pècherions pas.

C. — *Troisièmement,* le péché mortel nous détourne complètement de notre dernière fin : c'est ce qu'il y a de pire dans ce péché. Dieu défend la jouissance d'un bien temporel sous peine d'exclusion éternelle du ciel. L'homme sait qu'il n'est pas le maître de ses jours ni de la grâce, sans laquelle il lui est impossible de se convertir ou de rester l'ami de Dieu ; or, malgré cela, il se tourne vers la créature, il étend la main pour prendre le fruit défendu. En cela, il y a un double désordre :

Premièrement, nous avons là une action contraire à la droite raison et à la saine morale. Qu'est-ce pour nous faire une œuvre morale, si ce n'est agir de façon à atteindre notre fin dernière ? Maintenant cette fin est absolument nécessaire à l'homme ; sans elle, il serait le plus misérable et le plus malheureux des êtres. Or, le pécheur se détourne de cette fin, il y renonce et se met dans un état où il ne peut plus de lui-même l'atteindre. Ainsi, il annihile, autant que possible, le but de son existence, se rend incapable d'y arriver, il se condamne à l'enfer ; n'est-ce pas là commettre un véritable suicide spirituel et exercer une cruauté inouïe envers lui-même ?

Deuxièmement, en se détournant volontairement de Dieu, sa fin dernière, l'homme fait de Dieu, le souverain bien, l'objet de son profond mépris. Dans tout péché mortel, il y a un choix fait entre un bien créé et Dieu ou la possession de Dieu. L'homme le sait, renonce, selon son pouvoir, à Dieu et au ciel

pour toujours et prend à la place un bien créé. N'est-ce pas, en vérité, une injustice criante et un mépris souverain de la Majesté divine et du Bien infini ? Et quels sont les biens que l'on préfère à Dieu ? Si l'oubli et le mépris des autres nous causent tant de peine, jugeons de l'indignité de notre conduite à l'égard de Dieu que nous offensons ? — Il y a, de plus, dans cette préférence que nous avons pour la créature, une haine implicite contre Dieu ; car l'homme, en péchant, prive, au moins par sa volonté, Dieu de son titre divin de Fin dernière de toutes les créatures : c'est une attaque à ce qu'il y a de plus intime en Dieu, c'est de l'inimitié contre lui. Quelle méchanceté et quelle malice se trouvent par conséquent dans un péché mortel ! Heureusement, les hommes ne le comprennent qu'imparfaitement, et cette ignorance diminue leur responsabilité et par suite leur méchanceté, mais ne change pas la nature ou le caractère particulier de celle-ci.

II. — *Effets du péché mortel. — Le péché mortel en tant qu'état.*

L'état du péché mortel a surtout quatre effets funestes :

A. — Le premier effet est la laideur et le désordre moral. Plus un être a été élevé et noble, plus sa corruption et sa perversion sont horribles : on le constate facilement en comparant entre eux des êtres de perfection différente qui se désagrègent ou se corrompent, comme la pierre, le bois, la plante, l'animal et l'homme. Or, ceci est vrai à plus forte raison quand il s'agit de l'âme : le péché fait en elle la tache la plus déshonorante et la plus affreuse qui puisse exister.

B. — Le second effet est la prépondérance et la tyrannie des passions. Quel triste spectacle que celui de cet homme, si noble, dont le péché a déchaîné une honteuse passion ; il en est absolument la victime : elle le mène, elle le traîne, elle le foule aux pieds, elle l'abaisse et l'humilie aux yeux de Dieu et des hommes. Quelle ignominie de ne se relever que pour retomber perpétuellement et d'être comme attaché et rivé à cette infâme passion !

C. — Le troisième effet est le tourment et la peine. Nous croyons trouver le bonheur et le ciel dans un bien créé, et nous n'y trouvons que désenchantement, honte, satiété et dégoût. Ajoutons à cela les remords de la conscience, laquelle, au lieu d'être une amie et une conseillère, devient une accusatrice, un juge, un bourreau, qui nous poursuit sans relâche et trouble toutes nos joies. L'homme qui a un péché sur la conscience, ressemble au malheureux poisson qui a avalé l'hameçon avec l'appât : plus il s'efforce de se défaire de l'hameçon, plus celui-ci s'enfonce dans ses entrailles et lui cause de douleurs. Il ne reste, à la fin, au pécheur, que la ressource ou de mener une vie tout extérieure, dissipée, sensuelle, irréfléchie et déraisonnable, ou de subir sans cesse la torture de sa conscience.

D. — Le quatrième effet est le danger de se perdre éternellement. A tout instant la mort peut venir ; le pécheur est suspendu comme par un cheveu au-dessus de l'abîme : cette situation est effrayante pour celui qui y pense.

— *Scito et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (Jér., 2, 19) : Ce ne sont là que des considérations générales sur le péché et ses conséquences naturelles ; pourtant elles suffisent pour épouvanter. Et c'est bien encore maintenant le moment de nous rendre parfaitement compte du malheur et du mal naturels du péché et de les avoir sans cesse présents à l'esprit, comme motifs et comme moyens de préservation du péché, afin de nous confirmer toujours davantage dans la haine profonde que nous lui portons et que nous lui devons. — Avant tout, rappelons-nous que le péché est absolument inutile et que, pour ne pas nous perdre à tout jamais, il nous faut rebrousser chemin. Ensuite, voyons le malheur et la déception qui se trouvent dans le péché : à peine l'avons-nous commis que nous le regrettons. Ajoutons, de plus, les embarras terribles où il nous a mis pour le temps et pour l'éternité, le danger affreux de la damnation éternelle. Enfin, considérons, de notre côté, l'absurdité de notre conduite, notre ingratitude, l'aveuglement et l'erreur de notre intelligence, la faiblesse honteuse de notre volonté, notre folie et notre perfidie : voilà ce qu'il y a dans chaque péché grave. Il est impossible, en effet, de trouver plus

d'absence de conscience et de manque de caractère, plus de folie et d'ingratitude que dans le péché mortel.

b) LE PÉCHÉ MORTEL CONSIDÉRÉ AU POINT DE VUE SURNATUREL

LE PÉCHÉ MORTEL DU CHRÉTIEN

I. — *Nature de l'état surnaturel de la grâce.*

A. — En général, l'état surnaturel est une élévation toute gratuite de la nature créée à une vie à laquelle par elle-même elle n'a aucun droit, qui ne lui est pas nécessaire, et dont elle n'a même pas la notion.

B. — En particulier, l'état surnaturel consiste dans l'élévation de notre être jusqu'à l'union de vie avec Dieu, jusqu'à l'union de vie telle qu'elle existe dans les trois Personnes divines. Le but ou le terme de cette vie surnaturelle est la vision réelle, immédiate de Dieu, des Personnes divines, et la possession bienheureuse de Dieu. Les moyens d'atteindre cette fin et de nous y disposer sont la grâce sanctifiante, toutes les vertus et tous les dons de l'Esprit-Saint, par lesquels l'homme dès ici-bas est mis en état de connaître Dieu surnaturellement, de l'aimer et de se préparer au ciel. Ainsi, la grâce sanctifiante pose en nous réellement la base de l'habitation de la Très Sainte Trinité.

C. — L'homme en état de grâce est donc même en ce monde l'image surnaturelle de Dieu et de la Trinité ; il est l'enfant de Dieu, le frère et le membre mystique de Jésus-Christ, Fils de Dieu, et devient le temple vivant du Saint-Esprit.

II. — *Le péché du Chrétien, en tant qu'acte.*

A. — La désobéissance à Dieu, l'ingratitude envers lui, l'injure et l'offense de sa Majesté atteignent dans le Chrétien pécheur un haut degré, parce que le Chrétien n'est pour Dieu ni un étranger ni un serviteur, mais un être qui lui est proche, qui lui est particulièrement cher, un véritable enfant.

B. — A cause de l'union intime avec les Personnes divines que produit en tout Chrétien la grâce sanctifiante, le péché du Chrétien revêt un caractère tout spécial d'offense et d'outrage personnels envers Dieu. Il brise cette union, en même temps qu'il lui fait perdre son droit à l'union avec Dieu au ciel, et son caractère d'enfant de Dieu ; il déshonore le membre du corps du Christ, et chasse ignominieusement le Saint-Esprit de son temple. Dans l'Ancien Testament, Dieu se plaignait déjà amèrement de cette injure : *Filios enutrivi et exaltavi : ipsi autem spreverunt me* (Is., 1, 2).

III. — *Le péché du Chrétien, en tant qu'état (ses effets).*

A. — En général, l'effet du péché mortel en nous consiste dans une chute épouvantable et une triste humiliation. Le Chrétien s'abaisse même bien au-dessous de l'état de nature ; non seulement il perd la justice surnaturelle, mais il en arrive à un état effrayant de désordre, de confusion, de difformité et de laideur, pendant que, de la part de Dieu, il y a, comme contrecoup de l'offense qui lui est faite, non seulement éloignement, mais encore inimitié positive.

B. — En particulier, l'état du péché mortel consiste dans une triple malédiction de Dieu.

La première malédiction est la plus triste pauvreté. Dieu se retire et enlève au Chrétien qui pèche la grâce sanctifiante et avec elle la beauté, la richesse et la dignité de la vie surnaturelle. Cette vie est anéantie absolument et, sauf la foi et l'espérance, il n'en reste pas le moindre indice ; tout mérite a disparu et l'homme n'est plus en état d'en acquérir de nouveau. Il perd son Dieu et son souverain Bien. Le péché est la plus effrayante excommunication. Le pécheur n'a plus en Dieu ni un Père ni un Ami ; Dieu est désormais pour lui un ennemi et un juge irrité. Lui-même offre le spectacle d'un être dans la désolation et le désordre complets, du mendiant le plus nécessiteux : il est comme un arbre fendu de haut en bas et desséché jusque dans ses racines, ou encore comme le propriétaire à qui le feu, la

grêle et l'eau ont tout détruit et enlevé. Il est mort surnaturellement ; il n'est plus qu'un cadavre vivant (*Apoc.*, 3, 1).

La seconde malédiction du péché consiste dans le plus ignominieux esclavage : non seulement nous sommes devenus les esclaves de nos passions, mais le démon s'est en quelque façon emparé de nous. Quand l'Esprit-Saint se retire, il laisse la place à Satan, qui se hâte d'en profiter, prenant possession de notre âme et exerçant de nouveau la tyrannie épouvantable et désolante dont le Christ nous a délivrés : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (Is., 8, 34). *Vos ex patre diabolo estis* (Is., 8, 44). *Qui facit peccatum, ex diabolo est* (I Is., 3. 8). Combien il est plus honorable et meilleur d'avoir Dieu pour Maître et pour Père !

La troisième malédiction que nous fait encourir le péché mortel, est l'impossibilité de changer par nous-mêmes l'état où il nous a mis ; en d'autres termes, c'est l'immutabilité de ce triste état. Si vous vous arrachez un œil, vous ne pouvez le remettre ; si vous vous jetez dans un abîme, vous ne pouvez pas vous en retirer : vous ne pouvez pas davantage, par vos propres forces, vous relever de la chute du péché. Si Dieu le premier ne vous tend pas la main ou ne s'approche pas de vous, vous êtes perdu ; à tout instant vous pouvez entendre la parole de la malédiction éternelle. C'est ici surtout qu'il est vrai de dire : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (Jér., 2, 19).

LE PÉCHÉ MORTEL DU RELIGIEUX ET DU PRÊTRE

I. — *La possibilité de ce péché.*

A. — La raison et la foi d'abord nous convainquent de la possibilité de ce péché du Religieux ou du Prêtre. Il y a deux causes qui coopèrent à nous préserver du péché mortel : c'est la grâce et c'est notre volonté. Or la grâce efficace, qui nous garde effectivement du péché mortel, est un bienfait particulier de Dieu ; à parler strictement, nous n'avons pas droit à cette grâce

et même nous ne pouvons la mériter. Il nous faut la demander à Dieu. — Quant à notre volonté, qu'elle est variable et inconstante ! Nous-mêmes souvent nous ne comprenons pas combien nous sommes faibles. — De plus, le monde nous entoure de ses dangers ; en nous se trouvent des passions mauvaises et perfides ; le malin esprit nous poursuit partout afin de nous perdre. Il en veut surtout aux Prêtres et aux Religieux : sa colère contre eux est grande ; il n'a pas d'autre intention que de les faire passer par le crible comme du froment (Luc, 22, 31).

B. — Ensuite l'expérience apprend assez que le Religieux et le Prêtre sont capables de pécher. Quelle créature raisonnable n'a jamais failli ! Les Anges, Adam et Ève, David et Salomon, Pierre et Judas, des communautés, des Ordres, des peuples entiers ont péché ! Le péché est donc possible dans les rangs de la hiérarchie sacrée : l'état religieux ou sacerdotal n'enlève pas la possibilité du péché ; elle ne fait que l'éloigner, la rendre plus difficile ou moins réalisable.

II. — *Gravité de ce péché.*

A. — La gravité du péché du Religieux ou du Prêtre apparaît dans son péché même.

Premièrement, ce péché est mauvais à cause du devoir spécial qu'ont le Prêtre et le Religieux de tendre à la perfection. Ce devoir est le premier du Religieux : il doit garder non seulement les commandements, mais encore les conseils ; et certes il y a ainsi un champ assez vaste ouvert au péché mortel ! De plus, il résulte du caractère sacré dont le Prêtre et le Religieux sont marqués, que maints péchés sont pour eux des sacrilèges.

Deuxièmement, le péché du Prêtre ou du Religieux emprunte une malice particulière aux lumières et aux connaissances qu'ils possèdent. Le Prêtre et le Religieux ne peuvent, comme les mondains, alléguer l'excuse de leur ignorance. L'un et l'autre ont eu assez d'occasions de penser à ce qu'ils faisaient ; en tout cas, c'était leur première obligation d'y réfléchir ; peut-être même, ont-ils parlé avec force contre le péché dans leurs pré-

dications ou leurs instructions... — Sous ce second rapport, leur péché a de la ressemblance avec celui des Anges.

Troisièmement, ce péché est affreux à cause de l'ingratitude qu'il témoigne. Dieu a déjà pardonné à ce Prêtre et à ce Religieux les péchés de leur vie passée et les a comblés de bienfaits naturels et surnaturels sans nombre. Quel abus de grâces incalculables n'ont-ils pas dû faire pour en arriver à un péché mortel ! Une chute si profonde est incompréhensible sans une tiédeur très grande et invétérée. Avec quelle facilité pourtant ils pouvaient l'éviter ! Un mot à leur Supérieur suffisait ; mais ils ne voulurent pas se résoudre à le dire... — Nous avons là une autre ressemblance avec le péché de nos premiers parents.

Quatrièmement, ce qui montre la malignité du péché du Prêtre ou du Religieux est la dureté de cœur, l'hypocrisie et la témérité qui l'accompagnent. Ceux qui le commettent habitent dans la maison de Dieu et à quelques pas du saint Tabernacle ; ils portent l'habit ecclésiastique ou religieux ; ils sont par état voués à la perfection chrétienne ; ils se laissent baiser la main, appeler « Pères » et « Révérences » ; ils marchent sous les yeux du Sauveur ; et, malgré tout cela, ils ont Satan dans leur cœur ! Ne font-ils pas ainsi penser à Judas ? Vraiment, il n'y a qu'un cœur dur, qu'une âme noire, capables d'agir de la sorte et de continuer à vivre dans l'état du péché mortel : de tels hommes ne sont-ils pas, pour parler avec franchise, les plus grands scélérats que la terre puisse porter ?

B. — La gravité de leur péché ressort aussi des résultats ou des fruits qu'il produit. D'abord, considérons-les dans le pécheur lui-même. Dans quel état peut bien être son cœur ? Quel vide, et quel malheur de vivre là où tout lui rappelle sa faute, la condamne et l'augmente ! De plus, une malédiction particulière du péché du Religieux et du Prêtre consiste dans une sorte de propagation et de multiplication épouvantables : son péché devient légion à cause des fréquentes occasions où il se trouve de le renouveler, à cause des nombreux devoirs qu'il néglige, à cause des cas réservés et des censures qu'il encourt. Aura-t-on le courage de se soumettre à ces punitions et aux exigences qui en résultent ? C'est de cette manière qu'un énorme monceau de

péchés ou de bois d'enfer peut s'accumuler dans le cœur d'un Prêtre ou d'un Religieux !

Ensuite, voyons les tristes conséquences du péché du Prêtre ou du Religieux pour l'Église et pour l'Ordre auquel ils appartiennent. Assurément, un tel homme ne peut que nuire aux autres en étendant, autour de lui, l'atmosphère de tiédeur et de mal où il est lui-même ; il prive son Ordre de la grâce et de la protection de Dieu ; et, enfin, il fait ce qu'il peut pour le couvrir de honte et d'ignominie. Est-ce que son Ordre ou sa Congrégation ont mérité un pareil outrage ?... L'Église perd une force dans le Prêtre ou le Religieux pécheur. Que fera-t-il, en effet, pour le Royaume du Christ, pour les âmes et pour la gloire de Dieu ? Que pourra-t-il contre le royaume de Satan et contre le monde, lui qui est l'esclave de Satan, *vinctus diaboli ?* Qui a causé plus de tort à l'Église que les Moines ou les Prêtres apostats ?

— Donc, plus jamais de péché mortel ! Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un péché mortel, interrogez les Saints, interrogez tous les nobles cœurs de la milice du Christ, les solitaires, les martyrs, etc... Leurs sacrifices et leurs souffrances, voilà leur réponse. Que disent-ils et que crient-ils tous d'une voix ? Plutôt tout endurer que de commettre un péché mortel ! C'est ainsi que pensent toutes ces nobles âmes ; nous, Prêtres et Religieux, ne devons-nous pas avoir les mêmes sentiments ? — Interrogez votre propre cœur. Que dit-il de la faiblesse, de la folie, de l'infortune, de l'inutilité, du danger, de l'infidélité, de l'ingratitude et de la lâcheté qui se trouvent dans le péché ? — Interrogez Dieu, les Anges déchus, nos premiers parents, l'ignominie et le malheur du monde pécheur. Comparez l'ordre actuel avec l'état originel du paradis terrestre. — Interrogez enfin la Croix de Jésus..., l'Ordre dont vous faites partie... Est-ce que le péché mortel peut s'approcher d'un de ses fils ? trouver en l'un d'eux même la moindre place ? C'est maintenant plus que jamais qu'il faut répondre : « La garde meurt et ne se rend pas. » Où faut-il donc chercher cette haine du péché si ce n'est dans la Compagnie de Jésus ? Par conséquent, rester fidèles jusqu'à la mort, telle doit être notre résolution à tous.

c) ACHEMINEMENTS VERS LE PÉCHÉ MORTEL ET MOYENS DE NOUS EN ÉLOIGNER

Qu'est-ce qui peut, dans la Religion, nous conduire au péché grave?

I. — *Ce qui ne nous conduit pas au péché.*

Ce qui par soi nous conduit au péché n'est ni notre état ni ses dangers, si nous ne nous y exposons pas sans nécessité, mais seulement par obéissance, en gardant la prudence convenable. — Ce ne sont pas non plus ni notre tempérament, ni notre caractère, ni nos dispositions naturelles, ni même nos tentations qui nous mènent necessairement au péché. Mille autres ont les mêmes tentations que nous et, avec cela, un caractère plus difficile et des inclinations plus dangereuses que les nôtres, qui néanmoins se sanctifient eux-mêmes et sanctifient les autres, faisant ainsi honneur à leur vocation. Donc le mal n'est pas là, et il ne faut pas l'imputer à ce qui en soi ne le mérite aucunement.

II. — *Ce qui nous conduit au péché.*

A. — Avant tout, c'est le manque de fondement solide dans la vie spirituelle. Ce fondement, qui doit être posé pendant le noviciat, a trois parties : la *première* consiste dans la crainte et dans l'amour de Dieu ; nous devons, à proprement parler, ne craindre et n'aimer que Dieu. La *seconde* partie est le mépris du monde, mépris résultant de la conviction qu'il est vain, mauvais et méchant, qu'il ne peut nous rendre véritablement heureux et qu'il nous mène sûrement au péché. La *troisième* partie de la base de notre vie spirituelle est l'intime persuasion de la grande nécessité que nous avons de la discipline, de la mortification et de l'abnégation, pour échapper aux dangers et pour faire un bien sérieux.

B. — Ce qui nous mène au péché est ensuite la négligence de la prière : quand, par exemple, théoriquement parlant, nous

ne sommes plus convaincus de l'excellence, de la nécessité et de l'efficacité de la prière, et quand, en pratique, nous ne prions plus, ou nous prions mal, ou avec tiédeur. Voilà la première voie d'eau ouverte au navire qui s'appelle notre âme, et c'est aussi le commencement de notre ruine ; car alors nous manquons de sérieux, de lumière et de force, et aussi de la protection si nécessaire de Dieu.

C. — Enfin et d'une manière particulière, nous sommes exposés au péché par le manque d'abnégation et de mortification, soit du côté de l'esprit, — par l'*orgueil,* — soit du côté du corps, — par la *sensualité.*

Relativement à l'*orgueil*, il nous est surtout fatal d'avoir une certaine confiance présomptueuse et une estime exagérée de nous-mêmes, qui nous persuadent, pour ainsi dire, de notre impeccabilité. En principe, nous devons, d'abord, nous convaincre du contraire, grâce à cette vérité déjà connue qu'un péché grave nous est toujours possible et, ensuite, graver bien dans notre esprit et retenir la maxime fondamentale et générale que nous sommes capables de tout. Ni l'âge, ni la sagesse, ni la sainteté ne nous garantissent absolument de la folie du péché. Il n'y a de certitude que dans l'éternité. Cette fausse assurance et cette négligence seraient le premier pas vers notre perte. Pour la pratique, il nous faut rester dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes, en évitant les dangers qui ne sont pas nécessaires.

La *sensualité* se présente sous différents aspects. Tantôt c'est une sorte de légèreté qui ne nous fait rien prendre et accomplir sérieusement, qui joue et badine avec tout : la conséquence est le manque de force ou d'énergie dans les difficultés. — Tantôt c'est une certaine superficialité qui nous fait passer le temps à nous occuper d'affaires et de travaux extérieurs, sans jamais ou presque jamais nous recueillir pour prier et pour entretenir notre vie intérieure : c'est une sorte de dévergondance et une déperdition de forces déplorable. — La sensualité peut aussi consister dans la paresse ou dans l'amour des aises, quand on ne veut supporter aucune incommodité ; ou encore dans la curiosité indiscrète des sens, quand on veut tout

voir, tout entendre, tout lire et tout savoir ; ou enfin dans la licence effrénée de l'imagination et dans les attaches du cœur, quand on ne peut vivre sans certains amis et qu'on entretient partout des amitiés particulières. — En tout cela, nous devons nous faire violence, ne pas nous laisser aller, prendre et suivre fidèlement le principe de ne rien faire sans un motif raisonnable et sérieux. Jamais il ne faut se demander s'il y a là péché grave ou léger, ni même s'il y a péché ou non. Ce qui doit décider alors est ceci : ai-je une raison sérieuse et convenable d'agir ? Voilà le principe fondamental du salut et de la perfection.

Telles sont les voies qui conduisent au péché, et prendre les voies opposées est le moyen d'éviter le péché. Saint François de Sales ajoute un autre moyen : « Gardez-vous du premier péché, et vous n'en commettrez pas un second. » En effet, cette conscience de son innocence est un puissant moyen pour se préserver du péché. Une fois tombé, qu'il est facile de retomber encore !

Analyse de ces Méditations supplémentaires.

1\. — L'état du péché mortel a peut-être été le mien, et c'est un mauvais état : nous en avons les preuves dans les méditations sur la nature du péché, considéré naturellement et surnaturellement.

2\. — Cet état peut toujours devenir mon état, alors il devient toujours pire : la méditation sur le péché du Religieux le montre.

3\. — Ce qui peut, même dans les Ordres ecclésiastiques ou religieux, me mener au péché : voies du péché.

d) L'ENFER

I. — *Existence de l'enfer.*

Par l'enfer on comprend un lieu de punition qui se trouve dans l'éternité et où le péché grave, non pardonné, reçoit un

châtiment sans fin. — Deux vérités sont renfermées dans cette définition :

A. — Il y a un châtiment dans l'éternité. Tout n'est pas fini avec cette vie. La raison d'abord nous le dit avec certitude. Aucun hérétique ne l'a nié ; les hérétiques ont besoin eux aussi de l'enfer pour avoir de l'autorité et des partisans. Les libres penseurs, en entendant parler de l'enfer, ricanent, mais ils ne mettent pas d'autre vérité à la place de celle-là. L'enfer est précisément un mal nécessaire ; tout le monde en a besoin, particulièrement les Souverains et Dieu lui-même. En effet, pour gouverner il faut des lois, et il n'y a pas de loi possible sans une sanction. La loi doit sortir de la tête, du cerveau du législateur, armée du glaive et de la hache ; autrement elle ne serait pour les hommes qu'un vain épouvantail. — Mais pourquoi la punition de l'enfer? Dieu punit le pécheur déjà ici-bas par les remords et les angoisses de la conscience ; mais cela ne suffit pas : à la fin on n'entend plus les cris de la conscience, et le cœur s'endurcit. Sur la terre Dieu permet beaucoup de choses ; il n'y a que les crimes énormes qu'il fait punir par la justice temporelle. Or que peut cette justice? Ceux qui la rendent sont souvent des hommes indignes, qui mériteraient la potence, et qui parfois ont la hardiesse de braver Dieu même en face... Mais qu'arrivera-t-il donc à la fin? Est-ce que tout finira par une apothéose de la scélératesse, comme dans Faust? C'est impossible. L'ordre raisonnable et moral du monde, bouleversé par les pécheurs, réclame nécessairement dans l'éternité une compensation de peines et la réparation du désordre qui a été fait sur la terre.

B. — Les peines de l'enfer sont éternelles, sans fin. La foi nous en donne l'absolue certitude : *In ignem æternum,* voilà la sentence du jugement (MATTH., 25, 41), à laquelle s'ajoute le codicille de la même vérité, répétée trois fois successivement dans l'Évangile de saint Marc (9, 43. 45. 47) : « Là où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. » Le châtiment est donc éternel et sans fin. — La même décision de l'éternité des peines de l'enfer a été donnée encore par le tribunal suprême où les lois sont définies et expliquées, par un concile général, celui de Florence.

La raison, éclairée par la foi, ne peut que confirmer ce que nous venons de dire. La notion de la fin dernière exige *a priori* une invariabilité, une immutabilité d'état. Le plus grand crime peut et doit recevoir le plus grand châtiment, et ce châtiment peut et doit durer aussi longtemps qu'il n'y a pas d'amélioration ; or personne ne se corrige dans l'éternité, quand il n'y a plus de grâce. D'ailleurs toute autre punition que l'enfer éternel ne pourrait guère retenir l'homme passionné ; du moins elle seule peut en tout cas produire sur tous l'impression convenable. — « Mais pourquoi Dieu punit-il aussi longtemps ? » La longueur du châtiment n'est pas, par elle-même, une raison pour faire cesser la peine ; il ne s'agit pas de considérer ici la durée de la punition, mais la gravité du crime ; l'État inflige bien aussi à sa manière un châtiment éternel par la condamnation d'un homme à la mort. — « Mais punir avec tant de sévérité ? » Dieu ne veut pas ce châtiment ; le pécheur ne reçoit que ce qu'il a voulu : c'est le péché qui a fait l'enfer. — « Pourquoi ne pas anéantir le pécheur ? » Dieu n'annihile rien ; pourquoi anéantirait-il le damné ? — « Dieu n'est-il pas bon et miséricordieux ? » Mais il est juste. Sa bonté ne le rendra pas menteur. Il fut bon et miséricordieux au-delà de toute mesure. Mais il ne faut pas opposer à la justice de Dieu sa bonté, qui fut sur la terre si grande envers les pécheurs. Il n'est pas juste de séparer l'éternité des peines du tout divin formé par l'enchaînement de tant de trésors de grâce et de miséricorde infinie, reçus par le pécheur, et de présenter le fait de la justice vengeresse et inexorable de Dieu comme un anneau isolé de cette chaîne merveilleuse de bienfaits. L'enfer n'est que le contre-coup inévitable du mépris de la bonté et de la miséricorde de Dieu. — L'enfer est éternel. Croyons-le. Cette vérité ne change pas.

II. — *Ce qu'est l'enfer.*

Les châtiments de l'enfer résultent de la nature du péché mortel. Celui-ci a deux aspects, puisqu'il tourne l'homme vers la créature et le détourne complètement de Dieu, la fin dernière ; aussi la punition ou la peine de l'enfer est-elle double :

A. — La peine du dam. — L'homme mourant en état de péché mortel meurt en état de révolte contre Dieu. Il savait que de lui-même il ne pouvait se relever de sa chute, qu'à chaque instant la mort pouvait le surprendre et qu'il courait le danger de ne pas atteindre sa fin, qui est Dieu. Ce malheur lui arrive et il n'a dès lors que ce qu'il a voulu : il ne possédera plus jamais Dieu ; il perd Dieu pour l'éternité. — Qui est-ce qui comprend l'horreur de la peine du dam ? Nous pouvons jusqu'à un certain point en mesurer l'étendue, d'abord, par la grandeur de Dieu : plus la valeur d'un bien perdu est grande, plus est grande la douleur qu'on en ressent. Quelles ne furent pas l'affliction et la douleur d'Ésaü et de Job !... Dieu est plus que les parents, que la patrie, que tout : il est le bien infini. De plus, la peine et la douleur se mesurent sur le besoin que nous avons de l'objet perdu : rien n'est plus grand, plus naturel et plus invincible que le désir que nous avons d'atteindre la béatitude ou notre fin dernière ; nous avons faim de Dieu naturellement et surnaturellement ; toutes nos puissances et toutes nos facultés corporelles et spirituelles, intelligence, volonté, imagination et sens, cherchent la paix et le bonheur. Nous voulons et nous devons être heureux. Or, dans l'éternité, ce n'est qu'en Dieu que se trouve la béatitude complète ; en dehors de lui il n'y a rien à espérer. Perdre Dieu, c'est tout perdre et ne rien avoir de ce qui peut rendre heureux ou satisfaire l'esprit, le cœur, le corps et l'âme. — Ici-bas, on trouve de quoi se soulager et se consoler en dehors de Dieu ; mais dans l'éternité, non. Quel état ! Toute l'éternité, être en proie à tous les tourments de la faim de la béatitude, et ne rien avoir pour l'apaiser ! Ne sont-ce pas bien là les ténèbres extérieures, n'est-ce pas là une mort vivante et éternelle ? Est-ce que enfin cette perte de Dieu, cette damnation, n'ira pas droit au cœur des hommes sensuels, durs, insensibles et fiers ? Oui, leur orgueil s'effondrera dans un cri d'épouvante et de douleur. Quelles larmes amères alors ils verseront ! De quels regards avides et de quels soupirs ardents ils assiégeront pour ainsi dire les portes du ciel ! Mais ils ne les enfonceront pas, ils ne les feront pas sauter. Tout sera inutile. Les damnés ne peuvent vivre heureux sans Dieu, et il faut que désormais ils vivent sans lui. Qui pourra

comprendre la tristesse, l'abattement, l'affliction et l'affreuse mélancolie de ces êtres infortunés ? C'est par leur faute qu'ils se sont rendus si malheureux.

B. — La peine du sens. — L'endroit où se trouve l'enfer est, d'après la sainte Écriture, un désert horrible, un lieu de ténèbres (II Pierre, 2, 17), une prison, le pressoir de la colère divine (*Apoc.*, 19, 15), un lieu de tourment (Luc, 16, 28), où il y a des lamentations et des grincements de dents (Matth., 8, 12). Quel spectacle ! — La société de l'enfer est formée de la lie de l'humanité. L'enfer est comme une île peuplée de forçats, la demeure de la méchanceté, de la dépravation et de la scélératesse. Quelles scènes s'y passent entre les séducteurs et leurs victimes ! Ajoutez à cela la compagnie et la vue des démons ! — L'occupation et la vie de l'enfer consistent à être tout à fait malheureux spirituellement et corporellement. Qui dira ce dont le corps humain est capable de souffrir ? Notre corps est un système organisé ou un foyer de toute espèce de maladies. Chaque membre, chaque cellule du corps est une source de douleurs particulières, parfois mortelles, quand elles deviennent excessives. Que ne souffrent pas les hommes sur leurs lits de malades, sur les champs de batailles et sur les tables d'opération chirurgicale ! En enfer tout y est intolérable ou insupportable. La peine est le feu ! Il n'y a pas à en douter : *Fidei proximum !* Quinze fois le Sauveur et trente fois la sainte Écriture parlent du feu de l'enfer : quel mot épouvantable ! Être entouré de feu, enveloppé dans le feu, être assis et enseveli dans le feu : quelle couche ! Supposez qu'un damné ait porté toutes les couronnes du monde que vous voudrez, à quoi lui servent-elles maintenant ? Il est tout à fait malheureux, indiciblement malheureux ; et cela pour toute l'éternité ! Nous ne pourrons jamais nous faire la moindre idée de l'enfer ni nous représenter ce qu'il est. C'est un désert sans limite, une mer sans fond ; c'est comme une chute dans le vide ; il est impossible d'y échapper, d'avancer ou de reculer ; c'est un bannissement et un état d'immobilisation éternels à un seul et même instant et dans une seule et même position, et cette position est effrayante et douloureuse à l'excès : on ne peut exprimer cette souffrance, et il n'y a aucun espoir

d'en être délivré. L'abîme de l'enfer est scellé, la porte en est fermée et la clef de cette porte est tombée dans l'abîme de la justice de Dieu. Personne ne peut la saisir ; toute recherche et toute peine sont inutiles : c'est à faire mourir de désespoir.

— Par conséquent, l'enfer existe ; — l'enfer est effroyable ; — un seul péché mortel mérite l'enfer ; — si j'ai commis un péché mortel, je suis digne de l'enfer ; — si l'enfer n'a pas été mon partage, je n'en suis redevable à nul autre qu'à mon Seigneur et Sauveur, Jésus, qui a été crucifié pour moi, afin de me délivrer de l'enfer. Je le considère attaché à sa croix : il ne parle pas et il a les yeux fermés, comme s'il était effrayé du malheur épouvantable dans lequel je suis tombé en péchant ; il a les bras étendus pour me retenir sur le bord de l'abîme du péché et de l'enfer ; il a le Cœur ouvert pour me préserver de la crainte des coups de la justice divine... Est-ce que maintenant je ne me jetterai pas dans les bras de la miséricorde de mon Sauveur et je ne renoncerai pas au péché ?

e) L'ENFER DU PRÊTRE ET DU RELIGIEUX

A. — *Existence du péché.*

A. — L'enfer existe... (Voir le premier point de la méditation précédente ; mais l'abréger.)

B. — Mais l'enfer existe aussi pour moi, Religieux et Prêtre. Il peut aussi devenir mon partage. Personne n'est exempt de la possibilité d'être damné. — En voici les raisons extrinsèques : il y a en effet des Prophètes et des Prêtres à qui le Seigneur dit : *Nunquam novi vos* (MATTH., 7, 23). Il y a eu un Apôtre dont Jésus a parlé en ces termes : *Bonum erat ei, si natus non fuisset* (MATTH., 26, 24). Il y a un Apôtre qui dit de lui-même : *Castigo corpus meum..., ne... ipse reprobus efficiar* (I *Cor.*, 9, 27) ; et qui, s'adressant à tout le monde, s'exprime ainsi : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (*Phil.*, 2, 12). *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (I *Cor.*, 10, 12). — La raison intrinsèque de la possibilité de l'enfer pour le

Prêtre ou le Religieux est que personne n'est assuré de son salut sans la persévérance ; mais la persévérance est une grâce spéciale de Dieu, que nous ne méritons pas proprement, mais que nous demandons à Dieu dans la prière et que nous pouvons obtenir par nos bonnes œuvres de la miséricorde de Dieu. Que faut-il donc pour être damné ? Il suffit de tomber dans un péché mortel et d'être surpris par la mort dans cet état. Or, tous, nous pouvons ainsi pécher, et qui a l'assurance de n'être pas rappelé à Dieu dans l'état du péché mortel ? La justice de Dieu a ses mystères, comme sa miséricorde : le déluge, la chute des Anges et celle de nos premiers parents, Sodome et Gomorrhe et la croix même de Jésus le prouvent assez. Qui me dit maintenant que je ne suis pas du nombre des victimes de la justice de Dieu ? Donc, l'enfer existe aussi pour moi, aussi vrai que le soleil luit ; l'enfer existe, et ses peines et ses terreurs ne sont pas loin : l'enfer est un abîme dangereux, très proche de nous ; il est comme la maison de force ou de réclusion au milieu de la cité. Tous nous devons prendre garde de n'y être pas un jour renfermés.

II. — *Conditions de cet enfer.*

A. — Être damné c'est, *premièrement,* perdre Dieu pour toujours. S'il y a là une peine épouvantable et la peine des peines pour tous les réprouvés, que sera-ce donc pour le Religieux et le Prêtre, que leur état et leur ministère unissaient si étroitement à Dieu et au Sauveur, et qui avaient à leur disposition des moyens de salut si nombreux et si puissants ! Quels doivent être leur chagrin et leurs remords, et dans quelle fureur ils doivent entrer contre eux-mêmes, en voyant combien d'autres, moins avantagés et privilégiés qu'eux, se sont sauvés par leurs propres efforts ! Quelle peine pour eux de se voir éloignés et séparés pour toujours de Dieu et de leur Sauveur, de leur Maître, de leur Père, de leur souverain Bien ! Quel triste et affreux sort de blasphémer et d'insulter Dieu sans cesse ! Cette perte de Dieu est à elle seule un véritable enfer, sans qu'il soit besoin de feu, une effroyable douleur sans grincements de dents, un désespoir

horrible sans lamentations, un aveuglement de l'esprit et un endurcissement du cœur, toute la plénitude de l'enfer réduite pour ainsi dire en un être, dans le damné : en un mot, l'enfer des enfers, la peine des peines, en comparaison de laquelle toutes les autres peines ne sont rien. Qu'il est donc épouvantable de n'avoir plus de Dieu !

B. — Être damné est, *deuxièmement*, avoir Dieu pour ennemi. Qu'est-ce donc avoir Dieu pour ennemi? Dieu est sage : il se connaît lui-même, il connaît sa Sublimité et son Amabilité, que l'homme méprise ; il nous connaît aussi nous, toute notre nature, toute la capacité que nous avons de souffrir, toute notre malice ; mais il connaît aussi tous les moyens de nous châtier. — Dieu est puissant et tout-puissant. Malheur à nous, si une toute-puissance s'emploie à nous punir ! — Dieu est enfin bon et miséricordieux, et il l'est surtout envers le Prêtre et le Religieux ; mais c'est précisément ce qu'il y a de plus funeste pour eux en enfer. Maintenant, l'un et l'autre sentent le contre-coup du mépris qu'ils ont eu de l'amour et de la miséricorde de Dieu ; c'est en enfer sans nul doute que la miséricorde divine sera la première à tirer une vengeance implacable de ceux qui l'auront méconnue et dédaignée ici-bas. Si donc Celui qui a créé le phosphore, le soufre, la foudre et les courants électriques, qui a fait nos yeux, nos oreilles et chacun de nos nerfs, et qui est si grand dans ses récompenses comme dans ses punitions, emploie sa puissance et sa sagesse à venger son honneur et son amour, en mettant au feu toutes les parties de notre organisme corporel, — quelle affreuse destinée sera la nôtre !

C. — En *troisième* lieu, être damné est avoir les démons pour bourreaux. Quelle peine et quelle honte en résulteront pour le malheureux Prêtre damné ! Qui peut comprendre la fureur de ces esprits déchus contre tout ce que Dieu a créé, spécialement contre les Prêtres ; et qui aura une idée de la méchanceté et de la violence diaboliques dont ceux-ci sont désormais les victimes ? Un Religieux, un Prêtre en enfer ! Un ambassadeur de Dieu, un membre et un organe sacrés du Christ, qui était auparavant la demeure du Sauveur, un ostensoir vivant — se trouve plongé dans le gouffre infernal ! Son caractère sacerdotal le fait recon-

naître comme Prêtre et il est mis là comme au carcan avec sa dignité et son péché !

D. — *Quatrièmement* enfin, l'enfer consiste en ce que tout est pour le réprouvé instrument de supplice : l'intelligence, par la connaissance du souverain Bien qu'il a perdu ; l'imagination, par les frayeurs qu'elle lui occasionne ; la volonté, par la désolation, la tristesse, la haine et l'amour ; le corps et tous les organes du corps, par les souffrances et les douleurs sensibles, qui lui arrivent de tous côtés. Assurément le Prêtre, à cause de sa position privilégiée ici-bas, aura aussi en enfer une place exceptionnelle : *In tenebras exteriores* (Matth., 25, 30). *Potentes potenter tormenta sustinebunt* (*Sag.*, 6, 7). *Præcepit ut succenderetur fornax septuplum* (*Dan.*, 3, 19). « Réservez-lui la plus haute potence », dit un jour le roi Canut, quand il apprit que, dans une foule de criminels condamnés, il s'en trouvait un de sang royal. Saint François d'Assise demanda à un de ses Frères lais, qui avait une vision sur l'enfer, s'il voyait aussi un Frère Mineur en enfer. Le Frère lui répondit que non : « Vous cherchez peut-être en haut, ajouta le Saint ; ce n'est qu'en bas, tout à fait au fond, que doit se trouver un Frère Mineur. » Par conséquent, le Prêtre a une place de choix en enfer ! Comme alors bouillonnera dans ses veines le sang précieux de son Sauveur, dont il s'est abreuvé tant de fois et à si longs traits ! Cet Haceldama vivant sera tout en feu, et cela pendant toute l'éternité !

III. — *Conclusions.*

A. — La première conclusion est une reconnaissance sincère de ce que Dieu nous a préservés de cet épouvantable malheur, que nous ayons péché gravement ou non. Si nous n'avons pas commis de péché grave, à qui en sommes-nous redevables ? Si nous avons péché mortellement, demandons-nous alors depuis combien de temps nous souffririons déjà, si Dieu nous avait damnés après notre premier péché grave, et combien de temps encore nous aurions à souffrir. Nous avons ici une preuve manifeste de la bonté de Dieu pour nous : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti* (*Lament.*, 3, 22). Donc ne l'oublions pas et

remercions Dieu de tout notre cœur : *Confitebor tibi... te collaudabo te, Deum salvatorem meum... Liberasti corpus meum a perditione... a rugientibus præparatis ad escam... de portis tribulationum... a pressura flammæ... de altitudine ventris inferi... a rege iniquo... Laudabit usque ad mortem anima mea... laudabo nomen tuum assidue... confitebor et laudem dicam tibi et benedicam nomini Domini* (*Eccli.*, 51, 1-17). *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus, dicant qui redempti sunt a Domino* (*Ps.* 106, 1. 2. Cf. *Ps.* 123).

B. — La seconde conclusion est le ferme propos de ne plus retomber à l'avenir dans le péché mortel. Nous n'avons pas autre chose à craindre que le péché ; en dehors de lui, rien ne peut nous nuire, ni la mort, ni le démon, ni l'enfer. Exposons tout le reste, mais ne jouons jamais avec le péché mortel ! Tout péché grave est comme une grenade toute remplie de la poudre effroyable de l'enfer. Arrière donc ce péché, et aussi tout ce qui y conduit ! Qui voudra se jeter dans une demeure embrasée ? *Jam noli peccare, ne deterius aliquid tibi contingat* (Jo., 5, 14).

C. — La troisième conclusion est l'humilité et la patience dans les adversités de la vie et de l'état. N'oublions jamais que, si nous avons un jour commis un péché mortel, nous avons alors mérité une place en enfer ; nous avons échappé à l'enfer, parce qu'on est venu à temps couper la corde à laquelle nous étions suspendus. Ainsi restons humbles et patients. Dans tous les efforts que nous sommes obligés de faire pour sauver notre âme, disons toujours : « Ce n'est pas l'enfer » ; dans tous nos travaux, nos peines et nos souffrances, répétons sans cesse : « Ce ne sont pas là les tourments de l'enfer que nous avons mérités. »

D. — La quatrième conclusion est le zèle, l'effort noble et généreux, dans le but de préserver aussi les autres hommes du malheur terrible de la damnation. Nous ne pouvons rien faire de mieux que cela. Si nous réussissons à sauver une âme, quel gain infini ! Comme cette âme sera reconnaissante, et comme le Sauveur sera aussi reconnaissant envers nous ! Les âmes que

nous sauvons sont les gages de notre propre justification. C'est pourquoi faisons tout, offrons tout, sacrifices et prières, pour le salut des pécheurs qui vont mourir. Plaçons-nous, comme des sentinelles, devant la porte de l'enfer, et repoussons impitoyablement tous ceux qui auraient l'imprudence de s'en approcher. Souvent l'on pense que l'enfer ressemble à la mer, qui ne produit rien. Rien n'est plus faux. Oui, l'enfer est pareil à la mer, qui est le principe de toute la fécondité de la terre. Quelles magnifiques et sublimes conclusions à tirer de là ! Haine du péché, humilité, patience, charité, reconnaissance envers Dieu et zèle ardent pour les âmes. Peut-il y avoir quelque chose de meilleur? L'enfer ou plutôt la pensée de l'enfer est donc très utile, a de très bons résultats, et c'est pourquoi elle était très familière aux anciens ascètes. La piété à l'eau de rose de notre temps trouve cette vérité trop forte et trop exagérée. Aussi nous savons ce que vaut cette piété.

f) LA VIE DE L'ENFER

(Nouvel exercice sur la nature de l'enfer.)

I. — *L'Enfer est une vie de malice infâme.*

L'homme commet-il un péché grave, il s'expose à ne plus pouvoir s'en débarrasser, puisque, dans l'éternité, il n'y a plus de grâce de conversion. La mort surprenant quelqu'un en état de péché mortel, le pécheur et le péché sont désormais inséparables. L'homme est pour toujours vendu et rivé au péché, pour ainsi dire pétrifié en lui. Il reconnaît, infiniment mieux que personne, tout ce qu'il y a de condamnable, de hideux et de méchant dans le péché ; il le rejette et le repousse, mais il ne peut s'en défaire et le commet à chaque instant ; il l'embrasse et l'étreint avec une honte, un dégoût et une frayeur dont nous n'avons pas l'idée. Voilà ce que font tous les réprouvés. L'enfer est, de cette manière, le réceptacle de tous les restes immondes et répugnants du péché, la demeure de la malice et de la scélératesse la plus exécrable. On raconte qu'un Saint a été attaché à

un cadavre en putréfaction et condamné ainsi à mourir de faim : c'est une faible image de la vie de chacun des damnés en enfer.

II. — *La vie de l'enfer est une vie de tourments.*

Les tourments de l'enfer sont en partie *corporels* et en partie *spirituels.*

Les tourments *corporels* consistent avant tout dans la privation de la liberté du regard et du mouvement. Le damné ne peut voir ce qu'il veut, et ce qu'il voit et doit voir est affreux et épouvantable : des tourbillons de flammes, des ténèbres et les figures horribles des démons et des réprouvés. La sainte Écriture parle de la prison de l'enfer (Luc, 12, 58), des chaînes mises aux mains et aux pieds des damnés (Matth., 22, 13), de leur étroite réunion comme dans un faisceau (Matth., 13, 30), de leur enterrement et de leur sépulture en enfer (Luc, 16, 22), dans ce lieu où les malédictions tombent sur eux comme goutte par goutte, s'accumulent de manière à former un étang de feu et de soufre (*Apoc.*, 21, 8), et où les réprouvés sont salés avec le feu comme la victime est salée avec le sel (Marc, 9, 48). Cette image terrible indique évidemment une douleur pénétrante, cuisante, brûlante, et qui ne finit jamais : de même que le sel mortifie et conserve la viande, ainsi le feu de l'enfer torture et conserve les damnés.

Les tourments *spirituels* de l'enfer sont naturellement, en premier lieu, la colère, la fureur, la haine, la vengeance, l'amertume, l'affliction, l'abattement, le chagrin et la mélancolie : tous ces tourments des damnés pèsent, comme un poids très lourd, sur leur tête ; or, que devient ici-bas un homme qui en est accablé un jour seulement ! — En second lieu, il y a, en enfer, les frayeurs. Quel effet terrible produit sur nous une terreur soudaine : par exemple, l'annonce subite d'un malheur, d'un incendie, d'une attaque de l'ennemi ! Et d'abord les frayeurs de l'enfer viennent du spectacle des scènes horribles qui se passent sous les yeux des réprouvés, et de l'appréhension des maux affreux qui leur arriveront bientôt. Ensuite, ils sont effrayés par la vue des esprits des ténèbres et des autres damnés, parmi les-

quels il leur faut vivre comme avec un troupeau d'animaux féroces et furieux. Enfin leur effroi vient de la considération de l'éternité où ils sont désormais, et dont la justice de Dieu étend sur eux les ombres gigantesques : au milieu de ces ombres, ils distinguent des sceptres hideux et épouvantables. Tout cela n'est-il pas capable d'agiter violemment les nerfs des réprouvés, et une telle vie n'est-elle pas en vérité une agonie constante, éternelle ? — En dernier lieu, les damnés souffrent d'avoir perdu Dieu ou manqué leur fin dernière. Un réprouvé est un être sans but, qui n'a plus de fin à atteindre ! Est-ce encore un être ?

III. — *La vie de l'enfer est une vie de désespoir.*

La vie de l'enfer est une vie de désespoir, parce que, *premièrement*, il n'y a pour le damné aucun repos, aucun oubli de ses maux, aucun changement, aucune occupation. — *Deuxièmement*, l'enfer est le désespoir, parce qu'on n'y trouve aucun adoucissement à ses peines : pas la moindre vérité agréable pour l'intelligence, pas la plus petite consolation pour le cœur ulcéré et desséché ; jamais aucun regard de compassion ne tombe sur nous, jamais de parole de pitié pour nous encourager ; aucun cœur aimant et ému ne pense à nous : ceux qui nous aimaient nous ont oubliés, ou, s'ils pensent à nous, c'est pour nous maudire comme les ennemis de Dieu. Or, quel est le moyen de vivre sans amour et sans consolation ? — *Troisièmement*, en enfer, les réprouvés mènent une vie de désespérés, parce qu'il n'y a plus pour eux d'espérance pendant toute l'éternité. Comprenons ce qu'est un homme qui n'a plus d'avenir heureux à espérer, qui s'agite toujours dans le même cercle, rivé à la même chaîne ; qui, corporellement et spirituellement, avec ses puissances, ses pensées, son imagination et sa volonté, est fixé d'une manière irrévocable et, pour ainsi dire, emmuraillé dans le même présent épouvantable et dans le même moment de frayeur, d'infortune et de peine intolérables ! Souvent, en apprenant une terrible nouvelle, en recevant une balle ou un coup mortels, l'homme pousse un cri dans lequel est

exprimé tout l'excès de sa douleur et aussi, à proprement parler, tout le désespoir de sa vie. De même, l'idée, la parole, le cri, qui expriment et qui résument toute la souffrance, toute la rage, toute la colère et tout le désespoir de l'enfer, se trouvent dans un mot : « Éternité ». L' « éternité » comprend tout : les ténèbres, le feu, le froid, la faim, la soif, le mal du pays, la démoralisation et le désespoir. Être broyés, périr et mourir, seraient pour les damnés le plus grand des bonheurs ; mais cela ne leur arrivera pas.

g) LA PARABOLE DE LAZARE ET DU MAUVAIS RICHE

(Répétition de la Méditation sur l'enfer, Luc, 16, 19-31.)

Présupposé l'enseignement de la foi sur la nature de l'enfer, nous avons dans la parabole de Lazare et du mauvais riche un exemple frappant des peines des damnés. Il y a dans cette parabole deux idées principales :

I. — *Lazare est l'image de la misère temporelle la plus grande.*

Lazare est pauvre : c'est un mendiant, et il est entièrement abandonné. Il gît sans secours et affamé sur le seuil de la porte du riche, et encore il est tourmenté par la vue de la santé luxuriante de ce dernier. Il est traité plus mal qu'un chien : on ne lui offre même pas une seule fois les miettes qui tombent de la table du riche. Il est couvert d'ulcères, comme un cadavre, dont la présence n'attire que les chiens ; ceux-ci, en effet, s'approchent et lèchent ses blessures. Lazare meurt enfin non seulement dans la misère, mais encore par suite de sa misère. Y a-t-il une plus grande infortune? Mais elle trouve une fin dans l'éternité : le pauvre est porté dans le sein d'Abraham.

II. — *La misère de Lazare n'est rien, comparée au malheur de la condamnation du mauvais riche.*

Le mauvais riche meurt aussi, malgré sa richesse, sa bonne chère et ses plaisirs, peut-être même en conséquence de sa

bonne chère et de ses plaisirs. Il est enseveli, mais en enfer. Quel changement ! Au lieu d'appartements somptueux, un caveau funèbre ! Au lieu de superbes habits de bysse et de pourpre, un triste linceul ! Au lieu de candélabres étincelants, des ténèbres épaisses ! Au lieu de portiques spacieux et aérés, une étroite couche et un cercueil en enfer !

Il lève maintenant ses yeux vers le ciel — c'est peut-être la première fois qu'il le fait. Considérez ce regard. Quel désir, quelle faim, quelle soif, quelle ardeur extrême il exprime ! « Il regarde de loin... et il crie » : il ne peut comprimer sa douleur, si orgueilleux qu'il soit... Comme tout peint bien sa misère, son isolement, son abandon et sa réprobation !

Il dit : « Père », se rappelant enfin une parenté dont il ne se souciait guère, sa parenté avec les Saints du ciel et avec Dieu, qui est son Principe, son Créateur et sa Fin. Et que lui demande-t-il ? « Envoyez Lazare ; vous n'avez plus besoin de venir vous-même ; Lazare est assez riche, assez puissant, assez heureux pour me consoler. » Tout est donc bien changé ! Lazare devient un objet d'envie pour le riche malheureux ! L'infortune de ce riche est si grande qu'elle pourrait toucher même Lazare, lequel cependant ne trouva aucune commisération auprès de lui, mais au contraire n'en reçut que de durs traitements. Quelle prière adresse-t-il à Lazare ? Il ne lui demande pas la grâce, la remise de sa punition, mais il lui demande un simple adoucissement à sa peine, une seule goutte d'eau... Oh ! combien tout coûte cher dans l'éternité malheureuse ! « Je suis tourmenté par le feu » ; — il y a donc du feu !

Voici la réponse : « Tu as reçu ton bien. » Toi, comme tout homme, tu avais, grâce à la bonté et à la miséricorde de Dieu, le choix entre les biens temporels et les biens éternels. Tu as choisi les biens temporels et tu as pris d'avance ta part dans les dons de la bonté divine : tu ne recevras plus rien. Il ne te reste même pas la consolation d'accuser un autre de ton malheur ; tu as personnellement fait le choix. Ton sort n'est que justice et le résultat de ton propre choix. C'en est fait : tu as eu ce que tu voulais. Souviens-toi de cela, et prends-en désormais ton parti ! *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ*

vero suæ detrimentum patiatur? (MATTH., 16, 26.) La raison du refus d'Abraham se trouve, de plus, en ce que l'état de l'éternité est immuable. « Il y a entre nous un abîme que personne ne peut franchir. » C'est donc une séparation et un oubli absolus, éternels ! L'enfer est un tombeau, un abîme ; ni Ange ni Saint ne peuvent aller au delà pour y porter la consolation. Il n'y a par conséquent plus que le désespoir.

Le mauvais riche damné prie Abraham d'envoyer prévenir ses frères, qui sont sur la terre, afin qu'eux-mêmes ne soient pas réprouvés. D'où lui vient cette compassion ? Assurément pas de sa miséricorde et de son amour. Abstraction faite du but qu'a le Sauveur dans cette parabole, on peut bien dire aussi que le mauvais riche parle dans son intérêt, parce que la présence de ses frères en enfer ne ferait qu'augmenter son tourment. Peut-être ont-ils été séduits par lui, et quel surcroît de peines de les avoir à ses côtés : en enfer d'ailleurs la place qu'il occupe est si affreusement étroite et resserrée ! Comment la partager avec d'autres ! Les damnés haïssent tout ; mais leur malheur est tellement grand qu'ils ne peuvent, pour ainsi dire, le souhaiter même à leurs ennemis.

III. — *Quelle est la conclusion?*

La dernière demande du mauvais riche est refusée, parce que son objet est inutile et superflu. Les vivants ont des témoignages assez nombreux et assez importants, à savoir ceux de Moïse et des Prophètes ; ils doivent les croire, et, s'ils ne le font pas, une apparition d'outre-tombe ne leur servirait à rien.

La conclusion est donc la foi, et une foi vive à l'existence et à l'horreur de l'enfer, foi qui s'appuie non seulement sur la parole de Moïse, mais encore sur celle du Christ. Le Messie vint dans le seul but de rendre témoignage de l'enfer et de nous en délivrer. C'est pourquoi croyons-y fermement, recevons avec reconnaissance le pardon de nos péchés et ne péchons plus.

MÉDITATION SUR LA MORT

I. — *Nature de la mort.*

A. — La mort est la fin de notre vie terrestre, et cela de trois manières :

Premièrement, la mort est la fin de notre vie corporelle, physique. L'essence de la mort consiste proprement en ce que le corps et l'âme sont séparés et se quittent l'un l'autre. Il y a l'union la plus intime entre l'âme et le corps : ce n'est pas seulement une union de communauté de vie, c'est une unité d'être. L'âme et le corps se pénètrent réciproquement et s'unissent pour former un principe d'activité vitale. L'âme n'est pas seulement le principe de la vie de l'esprit ; elle est aussi le principe de la vie du corps : elle en est la forme. Cette union intime ne se détruit que par la mort. La séparation est donc violente et de plus douloureuse : car le corps ne se retire de l'âme que par suite de l'affaiblissement et de la dissolution pénibles de ses organes, qui la forcent à l'abandonner. Cette séparation est de plus humiliante, parce qu'elle n'était pas à l'origine dans le plan de Dieu et qu'elle n'a été voulue que comme la punition du premier péché, auquel le corps et l'âme ont coopéré : sous ce rapport, la mort est la véritable exécution d'une sentence. L'âme seule va dans l'éternité ; le corps, resté en arrière, est porté dans la terre, où il se réduit en poussière et devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.

Deuxièmement, la mort est, à cause de la séparation de l'âme et du corps, la fin de tout travail terrestre. Quels que soient nos emplois et nos places, quelles que soient nos relations, quels

que soient nos plans, nos projets, nos affaires et nos entreprises dans l'Église, dans le monde et dans la vocation religieuse, tout cesse, tout nous échappe : c'en est fait alors même de ce qui nous est le plus cher, le plus agréable, le plus précieux, le plus estimable et le plus saint. Travail, sacrifice, mérite, parfaits ou imparfaits, si importants et si nécessaires qu'ils nous paraissent à nous et aux autres, sont interrompus à jamais. Tout ce qui est du temps, mitre ou étole, sceptre ou bêche, en usage pour ce monde, ne servait que d'instrument ou de moyen pour atteindre l'éternité : tout cela reste et est rejeté en arrière, comme la poutre qui a apporté le naufragé sur le rivage et qui est repoussée ensuite loin de lui.

Troisièmement, la mort est la fin de notre vie dans la mémoire et le souvenir des hommes. Comme nous disparaissons vite au regard et au souvenir de nos semblables ! D'autres prennent notre place, nous éloignent et nous supplantent. Combien tôt il ne sera plus question de nous ici-bas ! Après peu de temps personne ne pensera plus à nous.

Ainsi nous sommes enlevés de la vie terrestre, comme l'arbre, arraché par la tempête, qui laisse voir, au milieu d'un sol affreusement labouré et dévasté, jusqu'aux déchirures de ses moindres racines. Voilà comment la mort en finit avec l'homme ; il n'en reste pas pierre sur pierre : *Abscissus est de terra viventium* (Is., 53, 8). — *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde ; factus sum tanquam vas perditum* (Ps., 30, 13). — *Homo cum mortuus fuerit et nudatus atque consumptus, ubi quæso, est ?* (*Job*, 14, 10.)

B. — La mort est le commencement de l'éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ* (*Eccl.*, 12, 5). La mort est donc l'entrée dans cet autre monde, dont les conditions, les destinées, les souffrances, les joies, les récompenses et les punitions sont pour nous, qui avons des sens, toutes différentes, tout étrangères, tout inconnues, bien plus, si extraordinaires et si prodigieuses ! — La mort est, en tant qu'entrée dans l'éternité, le commencement d'un état éternel et immuable. Ce pour quoi j'ai été créé et ce que j'ai mérité par ma vie devient alors mon partage et mon lot éternels. — La mort enfin, comme com-

mencement de l'éternité, est une rencontre décisive avec Dieu. Nous paraîtrons devant Dieu : il nous jugera, il nous punira ou nous récompensera ; et la sentence qu'il prononcera demeurera éternellement irrévocable. *Revertatur pulvis in terram suam, unde erat, et spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum* (*Eccl.*, 12, 7.) Ainsi la mort, considérée sous chacune de ses faces, est sévère, pénible et fatale.

II. — *Circonstances de la mort.*

A. — La *première* circonstance de la mort est qu'elle vient avec certitude. Nous avons là une vérité indubitable naturellement et surnaturellement. En punition du premier péché, Dieu a condamné à mort toute l'humanité : *Morieris* (*Gen.*, 2, 17). — *Statutum est hominibus semel mori* (*Heb.*, 9, 7). Jusqu'ici personne n'a été épargné. — Suivant une loi très sage de Dieu, tout le reste aussi, même ce qu'il y a de plus puissant et de plus solide, va à la ruine et à la dissolution : les montagnes tombent peu à peu en poussière ; la grande horloge planétaire volera un jour en éclats, et alors le soleil restera, pour ainsi dire, endormi dans les nuages du matin et ne se lèvera plus. Le monde entier est voué avec l'homme à la mort. Et il est nécessaire que nous mourions : nous ne sommes pas nés pour cette terre et pour cette vie. Cette vie n'est qu'une préparation à la vision intuitive de Dieu dans l'éternité ; or « personne ne verra Dieu et vivra en même temps » (*Exod.*, 33, 20) ; donc la vie va à sa fin. Rien n'est aussi certain que cette vérité. Il y a un terme au travail, à la souffrance, à l'occasion de mériter ; il y a un dernier jour, une dernière action, un dernier mérite pour l'homme.

B. — La *deuxième* circonstance de la mort, c'est qu'elle vient vite. En effet, sans cesse, jour et nuit, dans le travail et dans le repos, nous nous hâtons vers elle ; de plus, la mort a déjà entre les mains la grande partie, peut-être la plus grande partie de notre vie ; et d'ailleurs, en général, la vie est si courte : comme notre vie a passé vite ! Le reste ne sera pas moins rapide.

C. — La *troisième* circonstance est que la mort vient à l'improviste. Dieu, pour de bons motifs, ne veut pas dire quand il

vient ; il veut nous surprendre comme un voleur (Luc, 12, 39), comme l'éclair (Matth., 24, 27). Ne le peut-il pas ? Où est notre certificat de vie et d'immortalité ? Jeunesse ? Santé ? Autorité ?...

D. — La *quatrième* circonstance consiste en ce que la mort ne vient qu'une fois, jamais deux fois. C'est ce qu'il y a de terrible dans la mort : cette seule et unique visite, et qui décide de toute l'éternité ! Aussi le Chrétien demande-t-il à Dieu la grâce d'être préservé de la mort subite et imprévue.

III. — *Leçons de la mort.*

Les leçons de la mort correspondent aux trois grâces que nous implorons dans le colloque de la répétition des méditations sur le péché.

A. — La mort nous enseigne d'abord la connaissance et la fuite du péché.

1. La mort nous apprend, *premièrement,* à connaître le nombre de nos péchés. Elle donne la claire vue : ce qui paraissait depuis longtemps oublié, mort et enseveli, se réveille et revient à l'approche de la dernière heure. — La mort nous apprend, *deuxièmement,* à connaître la malice de nos péchés. En effet, elle nous montre le néant et la vanité de ce qui nous a porté au péché : qu'est-ce alors que l'honneur, que la richesse, que l'amour humain, sinon comme un amas de débris brûlés et consumés ? Elle nous montre la folie et l'inutilité du péché lui-même : il n'a fait que nous tromper et nous rendre malheureux. Elle nous montre enfin le malheur du péché dans ses conséquences, dans le jugement, dans les punitions, qui deviennent menaçants. Ainsi la mort, le trépas, est une sorte de révélation, de manifestation du péché, et pour nous un passage des ténèbres à la lumière.

2. La mort nous enseigne à fuir le péché et à le détester. Car n'est-ce pas le péché surtout qui rend la mort mauvaise, si nous sommes surpris par elle dans l'état du péché mortel ? De plus, le péché rend la mort pénible et triste, à cause de la séparation des créatures et des habitudes qui nous étaient devenues chères, à cause de la perspective du jugement et des châtiments de

l'éternité, et à cause des remords de notre conscience. Le péché n'est par conséquent qu'un monstre venimeux, qui siffle sous des fleurs.

B. — La mort nous apprend ensuite à reconnaître et à corriger le dérèglement de notre vie. Le dérèglement de la vie consiste avant tout en ce que nous n'avons pas considéré l'existence, au moins au point de vue pratique, comme la préparation à l'éternité : alors nous avons donné à notre vie des fins temporelles, naturelles, et nous avons traité l'éternité, le service de Dieu et le salut de notre âme comme des accessoires, des choses secondaires. La mort nous enseigne expressément, et d'autant plus expressément que nous approchons de l'éternité, à voir dans cette éternité la seule chose en réalité grande et terrible, et dans tout ce qui est temporel, seulement des moyens pour conduire à l'éternité : ainsi, quand nous nous rapprochons d'une chaîne de montagnes, les sommets nous paraissent s'élever toujours davantage, pendant que tout le reste s'efface et disparaît à leurs côtés.

Le dérèglement de la vie consiste aussi en ce que, malgré la connaissance de notre fin, nous n'avons pas fait des efforts sérieux pour l'atteindre par l'emploi des moyens convenables. C'est le cas, quand nous manquons d'indifférence vis-à-vis des créatures, quand nous ne choisissons pas les meilleurs moyens ou que nous ne les employons pas d'une manière constante.

En tout cela la mort est une conseillère et une aide. Comme l'indifférence est naturelle sur le lit de mort ! La mort nous fait indifférents à l'égard de tout ; elle nous rend tout égal. Richesse, honneur, longue vie, tout est passé, il n'en reste plus de trace ; pauvreté, mépris, vie courte, sont également passés, ils ne nous affligent plus. Qu'elle nous apparaît vraie alors la maxime : « De toutes les choses du temps les trois quarts ne sont que pure imagination ! »

Comment peut-il donc être difficile, pendant la vie, de prendre et d'embrasser les meilleurs moyens ! — Que penserons-nous de cela sur notre lit de mort ? Ce que nous désirerons alors, ce sera bien d'avoir choisi les meilleurs moyens ! — De même, la mort nous enseigne à employer ces moyens avec persévérance.

Ce n'est pas seulement le mauvais usage de la vie, mais c'est encore le non-usage de la vie qui, à l'heure de la mort, sera un poids très pénible pour notre cœur : cette inutilité de la vie, ces zéros ! Quel profit nous aurions pu faire de tout ce temps que nous avons perdu ! Dieu veuille que nous ne soyons pas de ceux dont il est dit : *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* (Ps. 75, 6).

C. — La mort nous apprend à connaître la vanité et la méchanceté du monde : telle est la dernière leçon de la mort. N'est-ce pas vain, en effet, ce qui nous abandonne certainement, ce qui ainsi ne laisse aucune trace après soi, dès que l'éternité arrive, et ne nous assure aucun contentement, aucune satisfaction ? N'est-ce pas vain ce qui nous abandonne si vite et ce dont nous ne pouvons jouir que pour ainsi dire debout et en passant ? N'est-ce pas vain ce qui peut nous abandonner subitement à chaque instant ? Cela vaut-il la peine d'y mettre son cœur ? Qu'il avait raison saint François de Borgia de faire le vœu de ne plus jamais se consacrer au service d'un maître que la mort pouvait lui ravir ! Qu'est-ce donc que toute magnificence, toute gloire humaine, sinon une tête de mort couronnée ! — Le monde est de plus méchant. C'est lui qui nous rend la mort si amère, qui nous prend et enlève tant de mérites pour l'éternité, qui nous fait contracter la dette de tant de péchés, et qui à la fin nous laisse tout seuls avec la charge d'une succession si inquiétante ! Car que fait le monde pour nous consoler à notre heure dernière ? Extrêmement flatteur et caressant tant que nous sommes pleins de vie, le monde n'a pas son pareil en lâcheté et en infidélité, dès que la mort est à notre porte.

a) AUTRE MÉDITATION SUR LA MORT

I. — *Qu'est-ce que mourir ? (Application des sens.)*

Je suis gravement malade. Je lis dans les yeux de ceux qui m'entourent que l'état de ma santé inspire de sérieuses inquiétudes... Enfin l'on me dit : « Préparez-vous bien ; car vous allez mourir ! »

Qu'est-ce que je fais alors ? Je mets en ordre toutes les affaires de ma vie, avant d'entrer dans mon éternité, avant de me rencontrer avec Dieu. Par où commencer ? Que je suis heureux, si tout est bien réglé, si une confession ordinaire me suffit !... Alors je reçois la communion, le saint viatique... Le Sauveur vient, mais comment ? Comme Juge ? Ou comme Ami, pour me rendre les visites que je lui ai faites, pour me consoler ; ou encore comme Grand-Prêtre, pour me prendre moi-même comme victime ?... Enfin l'Extrême-Onction m'est administrée : mes mains sacerdotales sont-elles sans aucune tache et purifiées du dernier reste de la poussière de ce monde ?

Il s'écoule peut-être encore du temps jusqu'à mon dernier soupir, et quelles sont alors mes pensées ? Ma vie en est toujours l'objet. Je regarde autour de moi. Que me disent ma table de travail, mon pupitre, mes livres, mon prie-Dieu, mon bréviaire, le livre de mes règles, la feuille de l'examen particulier, le cahier de mes récollections et de mes notes spirituelles ?... Que me disent mes Frères, mes Supérieurs ?... Que me rappellent la chaire de l'église et mon confessionnal ?... — Et, en dehors de la maison, que me disent les lieux où je me suis trouvé et où j'ai travaillé ; les voyages que j'ai faits ; les personnes avec qui j'ai été en relation ; les emplois et les affaires dont j'ai été chargé ? En un mot, que me rappellent tout l'ensemble et tout le détail de ma vie, de cette succession continuelle et quasi infinie de pensées, d'intentions, de résolutions, de paroles et d'actions ?

Chaque instant de cette vie a-t-il été pour Dieu, dans l'intérêt de mon éternité ? Pour qui a-t-il été ? A tout moment je pouvais me faire un mérite infini pour le ciel : l'ai-je fait ? Que me semble maintenant toute ma vie ? Est-ce que je vois les choses d'un autre œil que je les voyais autrefois ? Ont-elles toujours pour moi la même importance ou le même attrait ? Me paraissent-elles toujours aussi insignifiantes ou aussi désagréables ? Lequel des deux jugements est-il le meilleur et le plus sûr, de celui de la vie ou de celui de l'heure de la mort ? Certes, je dois faire mon profit du jugement plus équitable !

L'agonie arrive, heure pénible où, abandonné à moi-même,

privé de secours et de consolation, j'entre, en quelque sorte, dans un pays de montagnes, désert et inhabité, par un temps d'automne froid et nébuleux. Les extrémités de mes membres, de mes mains et de mes pieds, deviennent glaciales ; la voix du Prêtre qui dit : *Proficiscere, anima christiana,* retentit à mes oreilles, comme si c'était un bruit lointain... Le cierge des agonisants projette sur moi ses lueurs vacillantes, pendant que mes yeux répandent leurs dernières larmes et s'obscurcissent. On me suggère de douces et pieuses invocations : mais est-ce que je les entends ou ne s'arrêtent-elles pas à mes oreilles, comme les gouttes d'eau qui gèlent, pendant l'hiver, en tombant sur le sol ? Mon cœur bat toujours plus lentement et moins fort, et néanmoins que de choses sérieuses se passent dans ce cœur !... Il s'y livre le dernier combat entre la vie et la mort, entre la grâce et de nombreux ennemis... Graduellement me surviennent une faiblesse, une langueur, un assoupissement et une agitation inquiétante... Puis se produisent en moi un étonnement, exempt de douleur, comme une surprise soudaine, et ensuite un effroi, comme si je tombais dans l'eau, si je me submergeais, si j'étouffais : je cherche un terrain solide pour y mettre le pied et je ne le trouve pas ; la terre me fuit, m'échappe... Enfin j'ai une dernière contraction sur le visage et j'éprouve une secousse suprême, — et c'est fini... Je suis dans l'éternité... en la présence de Dieu.

Désormais, je ne suis plus qu'un cadavre... Autour de moi, on regarde, on examine tout, mes effets, mes écrits... Je suis là indifférent, silencieux, tenant pieusement dans mes doigts entrelacés mon chapelet, mon crucifix et un calice, mes derniers biens... Quelles sont les pensées de ceux qui me visitent ?... L'heure de mon enterrement a sonné... : l'office des morts commence ; il est suivi de la messe... Je suis ensuite porté et accompagné au cimetière... On me descend dans la terre et je disparais... Pendant quelques années se dresse sur ma fosse une croix sur laquelle est inscrit mon nom... Cette croix se dégrade peu à peu et à la fin tombe... Y a-t-il déjà longtemps que je suis oublié dans la maison où j'ai terminé ma carrière ?... Qu'est-ce que je suis devenu ? Que reste-t-il de moi ? *Valde cito erit tecum hic*

factum ; vide aliter quomodo te habeas... (*Imit. Christi*, I, 23.)
Voilà ce que c'est que mourir. Et ce moment de la mort viendra sûrement, et bientôt, et à l'improviste, et une seule fois.

II. — *Les conséquences.*

A. — Ce qui a été dit dans la méditation précédente peut être rappelé ici. — *Premièrement*, je dois éviter le péché, parce que le péché fait la mort mauvaise ou la rend triste et épouvantable en face de l'éternité. — *Deuxièmement*, je dois mépriser le monde et ne pas me laisser tromper par lui ; sa puissance, ses plaisirs et ses jugements cessent et s'évanouissent à l'heure de ma mort. — *Troisièmement*, je dois mener une vie fervente. Que désirerais-je avoir fait à mon dernier soupir ? Et comment l'avoir fait ? Il faut me dire à chaque action : « Cette œuvre, je la retrouverai un jour, dans l'éternité. »

B. — Ou bien, je dois faire ma préparation à la mort (Voir la méditation suivante).

b) PRÉPARATION A LA MORT

I. — *Nécessité de cette préparation.*

A. — Nous devons nous préparer à la mort. — Tout, en cette vie, demande, pour réussir, une préparation ; à plus forte raison devons-nous nous préparer à la mort ! — Y a-t-il rien de plus sûr que la mort ? On prévoit les éventualités et on se précautionne contre les accidents qui peuvent arriver ; pourquoi donc ne pas prendre garde à la mort, qui est si certaine et si inévitable ? — Ensuite, y a-t-il rien de plus important que la mort ? La mort n'est pas un événement isolé dans notre vie et sans connexion avec elle. La mort est non seulement la fin de notre existence ici-bas, elle en est encore le résultat ou le fruit, et le moment qui décide de toute notre éternité. La bonne mort est le chef-d'œuvre que notre vie a dû produire. La vie, si nous comprenons toute la portée de ce mot et surtout de la chose qu'il

exprime, n'est que la préparation à la mort et par suite à l'éternité. Nous devons donc nous préparer à la mort et sérieusement et au prix même des plus grands sacrifices : *Nulla satis magna securitas, ubi periclitatur æternitas* (S. Greg.).

B. — Nous devons être préparés à la mort. — *Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes in manibus... Estote parati* (Luc, 12, 35-41). En effet, la mort vient bientôt et bien vite, et nous n'avons peut-être que peu de temps à vivre ; de plus la mort vient à l'improviste, à l'heure où elle n'est pas attendue (Luc, 12, 40). Chacun de nous doit être toujours comme une sentinelle à son poste. — Il en résulte qu'il ne faut pas remettre à notre dernière heure notre préparation à la mort. Alors cette préparation n'est souvent plus possible, ou elle est difficile. Les raisons de cette difficulté se trouvent d'abord dans les souffrances corporelles, dans la faiblesse et l'abattement de l'esprit ; puis dans les tentations d'impatience, de découragement et de tristesse ; et enfin dans les embûches du démon, notre pire ennemi. Il est des heures et des lieux qui sont particulièrement troublés par les mauvais esprits, et le lieu et l'heure de notre mort, certes, sont de ce nombre. Le démon sait qu'il n'a plus que ce dernier moment de notre existence pour nous faire du mal : le temps le presse ; les grâces que nous recevons l'exaspèrent ; le pouvoir de l'Église l'irrite ; et c'est pourquoi il emploie toutes ses ruses et toutes ses forces, il calcule tout et redouble ses assauts pour détruire le règne de Dieu dans notre cœur. Soyons donc bien sur nos gardes ! C'est maintenant qu'il faut nous rappeler la leçon que nous donne la parabole des Vierges folles (Matth., 25, 1-14).

II. — *Comment devons-nous nous préparer à la mort ?*

(Méthode de préparation à la mort.)

A. — Nous devons, *premièrement,* nous y préparer de manière à ce qu'elle ne soit ni mauvaise ni malheureuse. — Évitons donc le péché grave et ayons soin de nous conserver en état de grâce : il n'y a que le péché grave qui rende la mort mauvaise et malheureuse. Si la mort nous surprend en état de

grâce, ce n'est pas un malheur pour nous ; nous faisons toujours une bonne mort, et c'est souvent même un bonheur : le principal pour nous est assuré et sauvé, bien que nous soyons peut-être condamnés au purgatoire.

B. — Nous devons, *deuxièmement*, nous préparer à la mort de telle sorte qu'elle ne soit ni pénible, ni amère. Et pourquoi ? — Parce que d'abord l'état où nous sommes réduits à l'heure de notre mort, est par lui-même déjà assez pénible ; ensuite, la mort difficile et amère n'édifie pas ; et enfin Dieu ne la veut pas. — Qu'avons-nous donc à faire pour l'éviter ? Ce qui rend la mort amère, c'est le péché véniel fréquent, délibéré ; c'est la négligence de la pénitence et des moyens de purification de l'âme ; c'est surtout la tiédeur dans la vie spirituelle. Dans ces conditions, tout nous cause de l'angoisse et nous serre le cœur à notre heure dernière : le monde, que nous n'avons quitté qu'extérieurement ; notre Ordre, dont nous n'avons pas gardé les observances et dont nous ne nous sommes pas approprié l'esprit ; nos charges et nos fonctions, dont nous avons abusé dans notre intérêt ; nos Frères en Religion, que nous avons scandalisés et que nous n'avons pas aimés ; nos Supérieurs, que nous avons contristés ou forcés à trop souvent nous épargner ; Dieu, que nous n'avons pas servi loyalement et généreusement ; l'éternité, la rigoureuse éternité, qui remet tout en question : principes de conduite, confessions, comptes ou examens de conscience, relations, libertés, dispenses ; enfin la conscience, autrefois si large et si certaine, est alors si péniblement perplexe et douteuse ! Combien est triste et sombre, après une telle vie, la perspective de l'éternité ! Que de grâces importantes ne nous fait pas perdre, pour l'heure de la mort, une semblable existence !

C. — Nous devons, *troisièmement*, nous préparer à la mort de manière à ce qu'elle soit paisible, facile et sereine. — La raison en est qu'une pareille mort est chrétienne, édifiante et méritoire pour nous, et de plus tout à fait possible. — Nous avons assez de motifs de ne pas tant craindre la mort, assez de moyens de rendre notre trépas doux et facile. D'abord et avant tout, nous avons, parmi les moyens *extérieurs*, les Sacrements de l'Église : nous en comptons au moins trois ! Le Sauveur lui-

même vient à nous dans l'Eucharistie : ce divin Pilote prend alors personnellement la direction de notre âme pour la conduire à travers les écueils qui l'environnent de toute part. Nous avons aussi, à notre disposition, en ce moment critique, des grâces toutes particulières. Dieu, le Père de la pauvre créature, est là près d'elle, et lui tend une main secourable, pendant qu'elle achève de boire les amères gouttes du calice de sa vie précaire. Dieu aime la mort et il l'entoure, comme une île fortunée, d'un océan de grâces. Enfin, à nos côtés, se tiennent nos bien-aimés amis du ciel, les Saints, qui, à cette heure suprême, nous protègent et nous consolent. — Il y a, de plus, des moyens *intimes*, surtout des motifs nobles et beaux, de ne pas redouter et même d'aimer la mort. Sans doute, la mort n'arrive pas au Chrétien à l'improviste. Il ne l'oublie pas, même il l'invoque et l'appelle chaque jour en récitant le *Pater : Adveniat regnum tuum!* En soi, elle n'est pas redoutable : elle n'est pas pour nous, Chrétiens fidèles, un spectre affreux ; elle est l'arrivée du Dieu bon et aimable qui vient nous chercher : *Nigra sum, sed formosa* (*Cant.*, 1, 4). C'en est fait *du passé* avec ses travaux, ses peines, ses tentations et tous ses dangers : désormais plus d'offenses envers Dieu. *Le présent* nous offre l'occasion d'offrir à Dieu le sacrifice le plus précieux, de prier le Sauveur d'agréer notre mort en souvenir et en retour de la sienne, et enfin de mériter par notre trépas l'entrée dans le Royaume du Christ. *L'avenir* nous montre la récompense, le ciel : nous sommes tout près de notre belle patrie, à la porte de la maison paternelle, au seuil de notre demeure si aimée! Le rivage de notre pays natal semble nous sourire et nous appeler. Il n'y a plus qu'une lame dangereuse, qu'un pas difficile à franchir, et nous sommes à l'heureux terme! Nous devons nous comporter à l'égard de la mort comme nous nous comportons à l'égard de Dieu : il nous faut craindre la mort, mais plus encore l'aimer. — Mais le moyen que nous devons employer, avant tout autre, pour avoir une mort tranquille, consiste à mener une vie pure et sans tache, exempte le plus possible de péchés véniels volontaires, à mener une vie pieuse, une vie de prière et de recueillement, à mener une vie toute de ferveur et de mérites. C'est le moment de recommander

certains exercices de piété, comme les dévotions au Sauveur mourant, au Sacré-Cœur, à la Très Sainte Vierge, à saint Joseph et à l'Ange Gardien : ces pratiques sont en quelque sorte des obligations que nous contractons pendant notre vie, mais qui cessent à notre mort. N'oublions pas non plus de raviver chaque jour en nous l'amour pour l'Église et pour le Règne du Christ, et enfin le zèle des âmes que toutes nous devons obliger de quelque manière. Quelle grande consolation nous donnera, à notre dernier soupir, ce dévouement généreux au Sauveur, à son Église et aux âmes ! Si le Christ et son Règne nous paraissent aujourd'hui déjà si grands et si beaux, que sera-ce à la fin de notre carrière !

— Il est donc possible que nous mourions bientôt. Qu'elle est belle la mort du juste ! Qu'il est délicieux le trépas de l'innocent ! Avec quelle confiance ils quittent tout, et combien est ardent le désir qu'ils ont de Dieu ! Ainsi meurent les Saints ; ainsi sont morts les Stanislas, les Louis de Gonzague, les Ignace, les Xavier, les Élisabeth. Quel magnifique coucher de soleil, quel ravissant spectacle, quel parfum délicieux, quel chef-d'œuvre incomparable que la mort d'un Saint ! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (*Ps.* 115, 15). *Moriatur anima mea morte justorum* (*Num.*, 23, 10).

LE JUGEMEMT PARTICULIER

Le but de cette méditation et des méditations suivantes n'est pas seulement de nous détacher du péché, mais encore de nous éloigner de la tiédeur et de la négligence dans le service de Dieu, et de nous exciter au zèle et à la ferveur.

I. — *Vérité et réalité du jugement particulier.*

Vivre, mourir et être jugé, voilà tout le programme de notre existence : *Facile est coram Deo, in die obitus, retribuere unicuique secundum vias suas... In fine hominis denudatio operum ejus* (*Ecc.*, 11, 28. 29). — *Factum est ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives et sepultus est in inferno* (Luc, 16, 22). — *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium* (*Hebr.*, 9, 27). — La même vérité fait partie de l'enseignement de l'Église : « Les âmes, après la mort, vont au ciel ou en enfer ou en purgatoire » (Concile de Florence, *Décret d'union*). — Les motifs en sont que la vie est terminée et qu'alors, le mérite et le démérite cessant, notre sort doit être décidé d'une manière définitive. Il n'y a aucune raison pour que le jugement ne suive pas immédiatement la mort ; le contraire, envisagé du côté des justes ou du côté des pécheurs, ne répondrait ni à la sagesse ni à la justice de Dieu. Le jugement général n'est que la ratification et la pleine exécution du jugement particulier.

II. — *Nature et procédure du jugement particulier.*

Le jugement a lieu aussitôt la sortie de l'âme du corps ; il consiste probablement dans une illumination surnaturelle de l'esprit qui nous fait voir notre état, et dans la conviction intime qu'en ce moment notre sort est décidé par Dieu et par Jésus-Christ. On pourra alors, en effet, réunir et analyser, d'un coup d'œil, dans ses moindres détails, tous les actes de cette procédure, qui ne durera qu'un instant ; et il le faut, pour avoir une idée juste de ce jugement. N'étant pas des purs esprits, nous ne pouvons, en ce monde, comprendre et saisir tout d'un seul coup et à la fois.

A. — Le Juge est Dieu et l'Homme-Dieu, le Christ Jésus, parce que, comme Homme-Dieu, il est par naissance Maître, Roi et Juge de toute l'humanité : *Potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est.* (Joan., 5, 27, cf. 22).

La personne et les qualités du juge sont d'une grande importance ici. Autre est un homme, même grave et sévère, autre un mort, ayant déjà tout le sérieux et la majesté de l'éternité, autre enfin un Saint ou un Ange. Or, dans le cas présent, le Juge est Jésus-Christ, admirable et grand dans cette fonction comme sous tous les autres rapports. Il a toutes les qualités d'un Juge.

Avant tout, il a la sagesse et la connaissance, par suite de sa science surnaturelle et officielle de Juge : aucune des actions de notre existence et de la vie de tous les hommes n'échappe à sa mémoire et à son souvenir. — De plus, il est juste, et il exerce purement la justice dans son jugement, parce que le temps de la miséricorde est passé. Il ne veut que récompenser et punir, selon ce qu'il trouvera en nous : *reddet unicuique secundum opera ejus.* Sans doute, il aime les hommes, mais Dieu et la justice encore davantage. Il est établi pour que le droit et la justice se fassent et que rien d'impur n'entre dans le royaume des cieux : *Fiat justitia, pereat mundus !* — Enfin, il a l'autorité comme Dieu et comme Homme-Dieu : c'est au nom et de la part de Dieu qu'il remplit l'office de Juge et en tant qu'Homme-Dieu. Il porte avec lui, dans sa main et dans ses yeux, la paix et la

guerre, la récompense et la punition : *Rex tremendæ majestatis!*

B. — L'accusé et l'objet de l'accusation. — L'accusé c'est l'homme en sa qualité de Chrétien, de prêtre ou de religieux; l'homme de cette place ou de cet emploi; l'homme qui a reçu de Dieu tant de témoignages de bonté, un nombre pour ainsi dire infini de grâces et de bienfaits. Tous ces biens furent pour l'homme un grand avantage et un grand bonheur pendant sa vie mortelle, mais ils sont pour lui un grand danger à l'heure du jugement. — L'objet de l'examen et du jugement est toute la vie, ce tissu immense de pensées, de désirs, d'intentions, de résolutions, de paroles, d'actions, d'omissions, le résultat des grâces innombrables qui nous ont été offertes et de notre coopération personnelle; c'est tout le livre des œuvres secrètes et publiques de notre vie : *Liber scriptus proferetur in quo totum continetur, unde mundus judicetur.*

C. — Le jugement lui-même, avec l'examen et la sentence, se fera vite et en toute rigueur de justice. — Le détail et l'état de toute la vie se montreront à l'âme, grâce à une lumière et à une vue que Dieu lui donnera surnaturellement : comme l'éclair, qui brille du levant au couchant, cette lumière extraordinaire éclairera toute notre existence. — Nous verrons alors nos actions et nos entreprises avec leurs conséquences et leurs effets, avec leurs circonstances, lesquelles souvent aujourd'hui, par une présomption inconsidérée, nous sont si indifférentes. Nous verrons nos actions avec les intentions, dont nous fûmes à demi conscients, mais qui influèrent pourtant sur nos résolutions; nos actions avec les paroles qui pouvaient paraître nous échapper, mais qui portaient l'aiguillon destiné à faire une blessure au prochain; nos actions avec nos pensées, rapides comme l'éclair, mais cependant plus ou moins voulues et entretenues. En un mot, nous verrons tout dans les moindres détails, parfaitement déterminé et rigoureusement exact, à notre très grand étonnement, à notre très grande stupéfaction. — Et nous verrons tout cela non pas à la lumière du monde, laquelle est déjà loin derrière nous, non pas à la lumière du feu des passions, de la légèreté et de la sensualité, laquelle est maintenant éteinte,

mais à la lumière de l'éternité, de la sainteté et de la justice de Dieu, dans toute la clarté de l'évidence que nous donneront les pensées et les jugements de Dieu : Dieu lui-même nous donnera des yeux pour tout voir, comme il le voit lui-même... Quel spectacle que celui même de tous ces péchés véniels volontaires, et de leur enchaînement ininterrompu de confession en confession, sans marque sérieuse d'amendement ; de cette lie, de ces restes impurs des passions, de ces caresses et de ces complaisances avec les tentations ; de cette tiédeur et de la négligence de tant de moyens de salut ! Rappelons-nous, seulement d'une manière générale, le nombre de nos heures de prière et de nos réceptions de Sacrements : quelle quantité incalculable ! Or quel fruit en avons-nous retiré ? Nous verrons tout : bien et mal, abus et non-usage des grâces, dans la lumière divine, entourés des rayons de la sainteté de Dieu, comme écrasés et réduits à rien sous le poids de son infinie Majesté ! — Nous, impurs vers de terre, êtres orgueilleux et légers, que dirons-nous ? « Nous n'y avions pas songé. » Mais nous devions le prévoir. Pourquoi avions-nous le temps et des grâces ? « Nous étions faibles. » Nous aurions dû nous fortifier et nous le pouvions. « Nous étions vifs et inconsidérés. » *De ore tuo te judico, serve nequam* (Luc, 19, 22). Ne saviez-vous pas que vous traitiez avec la Majesté suprême ? Combien de fois n'avez-vous pas répété dans la formule des vœux, dans les oraisons et dans les prières : *Omnipotens, sempiterne Deus !* Qu'étais-je donc pour vous? Les créatures n'étaient-elles pas davantage ? Ne saviez-vous pas que je vous jugerais un jour ? Pensiez-vous que je suis comme vous et que je fermerais les yeux, à votre manière, sur ce que vous faites ? « Je suivais les autres. » Pourquoi ne suiviez-vous pas plutôt mes paroles et mes inspirations ? » Mais mes nombreuses occupations ! » Quelle était votre principale occupation, votre affaire propre et unique ? Que dirons-nous? Rien. Nous serons muets, nous demeurerons interdits, comme le fut, sous son habit sordide, l'invité aux noces dont parle l'Évangile, en présence de son hôte royal : *Obmutuit*. Le temps de prier et de demander sera passé.

Alors suivra le jugement et la sentence : au même instant où

l'on nous ferme les yeux, nous sommes mis dans la balance et jugés. Malheur à nous, si le Juge trouve à punir! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (*Hebr.*, 19, 31). Le visage d'un homme irrité suffit pour nous effrayer : que deviendrons-nous donc en face de Dieu, du Seigneur, de notre Juge, qui nous connaît parfaitement, non moins qu'il se connaît lui-même, et qui tient notre pauvre âme entre ses mains? Nous frémirons d'effroi et nous tremblerons comme la feuille agitée par le vent de la tempête! Un regard, une parole de lui, au jardin des Olives, lorsque pourtant il était déjà dans la voie de l'humiliation et de l'anéantissement, renversa par terre toute la troupe de ses ennemis; malheur, trois fois malheur, s'il venait à nous en Juge irrité! Qui pourra se tenir et rester devant lui? Quelle dure, quelle terrible sentence? Même si elle consiste seulement en ces mots : « Allez au lieu de la purification. » Alors nous irons aussitôt, non plus comme ici-bas, après la confession, dans la chapelle, pour y faire une pénitence de quelques *Pater* ou *Ave,* mais dans le purgatoire, dans le lieu du bannissement, des ténèbres, du tourment et de la peine, pour y rester jusqu'à ce que nous ayons payé tout, même la dernière obole. — Quelle joie, au contraire, et quelle récompense, si chacun de nous entend le Souverain Juge lui dire : « Viens, bon et fidèle serviteur! je veux t'établir sur de grandes, sur de belles choses; entre dans la joie de ton Seigneur » (MATTH., 25, 21, 23). Car, ne l'oublions jamais, de même qu'aucun péché, aucun démérite n'est sans châtiment, de même aucune bonne œuvre, aucun mérite, si petit qu'il soit, n'est sans récompense. Le Sauveur sait tout, toutes les pénitences, tous les sacrifices même cachés, tous les efforts sérieux et généreux à son service. Cette reconnaissance et cette louange de nos bonnes actions par le divin Juge sont déjà un ciel de joie; mais le ciel lui-même deviendra aussitôt notre partage et notre possession.

III. — *Conclusions.*

A. — Jugeons-nous nous-mêmes dès à présent : la balance de la justice est entre nos mains. Portons notre propre sentence

sur maintes choses sur lesquelles vraisemblablement nous serons jugés, afin d'en faire notre profit ; et remplissons, aussi bien que possible, envers nous-mêmes les fonctions de juges équitables : si sévères que nous soyons, nous ne le serons jamais comme le sera le Juge de l'éternité.

B. — Ce que nous punissons en nous maintenant, ne sera plus jamais puni. Faisons-nous de nos défauts et de nos péchés des occasions et des stimulants pour acquérir des mérites, en rachetant nos fautes par la pratique de grandes vertus : *Ante judicium para justitiam* (*Eccl.*, 18, 19).

C. — Cette méditation ne doit pas seulement nous effrayer ; elle doit surtout nous disposer à marcher devant Dieu avec tout le sérieux, avec toute la sincérité et toute la sollicitude qui conviennent (Mich., 6, 8). Fasse le ciel que nous obtenions pour nous-mêmes ce qui est demandé dans les prières des agonisants : *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat, qui te inter assistentes sibi jugiter interesse decernat... Constituat te Christus, Filius Dei vivi, intra paradisi sui amœna virentia, et inter oves suas te verus ille Pastor agnoscat... Redemptorem tuum facie ad faciem videas et præsens semper assistens manifestissimam beatis oculis aspicias veritatem. Constitutus igitur inter agmina beatorum, contemplationis divinæ dulcedine potiaris in sæcula sæculorum !*

LE PURGATOIRE

I. — *Existence du Purgatoire.*

Le purgatoire est un lieu d'expiation qui se trouve dans l'autre vie, et où les âmes des hommes subissent les peines temporelles dues à leurs péchés déjà pardonnés ou à leurs péchés véniels non encore pardonnés.

On ne peut douter de l'existence du purgatoire. L'Ancien Testament et le Nouveau attestent cette vérité : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur* (II *Macch.*, 12, 46). Nous avons, dans ces paroles du second livre des Macchabées et dans le récit qui les précède (v. 43, 44), l'expression de la croyance inébranlable de tout le peuple juif, de son armée, de son sacerdoce et de son chef, Judas Macchabée... *Quia autem dixerit* (*verbum*) *contra Spiritum Sanctum, non remittetur ei neque in hoc sæculo neque in futuro* (MATTH., 12, 32 ; cf. I *Cor.*, 3, 11, 15). — C'est aussi la conviction et l'enseignement formel de l'Église catholique qu'il y a un purgatoire et que nous pouvons secourir les pauvres âmes qui s'y trouvent (Trid. sess. 25, decr. de Purg.). — Enfin la raison, éclairée de la foi, nous dit qu'un certain nombre d'hommes meurent sans avoir, au moins complètement, acquitté la dette des peines temporelles que méritent leurs péchés. Or, rien d'impur n'entrera dans le royaume des cieux ; et, comme les âmes de ces hommes sont en état de grâce, l'enfer ne peut être le lieu de leur punition. Il faut donc qu'elles soient châtiées ailleurs, c'est-à-dire dans le purgatoire. Le purgatoire est par conséquent pour ces âmes une station intermédiaire entre la terre et le ciel ; et, dans les circonstances où elles se trouvent, il est pour elles un très grand bienfait.

II. — *Ce qu'est le Purgatoire.*

Dans le péché véniel, il y a une inclination déréglée vers la créature, et une opposition à Dieu ; c'est pourquoi la peine du purgatoire est double, comme celle de l'enfer, négative et positive : la peine du *dam* ou la privation temporaire de la vue de Dieu, et la peine *du sens.*

A. — *La peine du dam.* — Le délai de la vue et de la possession de Dieu au ciel résulte de ce que l'homme, en péchant véniellement, a péché contre la charité ou l'amour de Dieu, quoique non pas d'une manière grave : il a préféré la créature à la volonté divine dans des choses de peu d'importance par elles-mêmes, tout en sachant que ce dérèglement le détournait en partie de sa dernière fin. Il est donc juste que, dans l'autre vie, il ait la part, le lot que lui-même a voulu et choisi. Nous avons, sur la terre, laissé Dieu frapper et attendre à notre porte ; nous avons fait peu de cas d'être près de lui aussitôt après notre mort : c'est à son tour maintenant de nous faire attendre, et sa porte restera fermée quelque temps encore, malgré l'abondance et l'amertume de nos larmes. Cette première *peine* du purgatoire est extraordinairement grande. On peut en distinguer deux parties :

D'abord, c'est une grande souffrance pour les âmes du purgatoire de n'être pas encore pures de toute souillure sous les yeux de la divine Majesté, au moins à cause de la marque humiliante de la peine temporelle qu'elles subissent. Ces saintes âmes connaissent Dieu infiniment mieux que sur la terre. Le monde et ses distractions, les attraits de la sensualité et des passions sont bien loin en arrière ; Dieu, avec sa majesté, sa bonté et sa beauté infinies, est l'unique objet qui les occupe. Mais elles ne sont pas encore pures à ses yeux ; pendant leur vie mortelle, elles n'eurent pas à cœur de se laver de leur souillure, et voilà ce qui présentement les tourmente plus que tout le reste. Elles en éprouvent une douleur vive et persistante, dont le seul adoucissement est la pensée qu'elles ne souffrent que pour effacer peu à peu la flétrissure de leur condamnation. — *Ensuite,* les

âmes du purgatoire souffrent de la séparation de Dieu, dernière fin de leur existence, et du désir naturel et surnaturel qu'elles ont de la béatitude, suivant leur degré de connaissance et d'amour de Dieu. Dieu, dans le purgatoire, attire les âmes à lui, et celles-ci sont portées vers Dieu de toute la force de leur être, et, malgré cela, elles ne peuvent atteindre et posséder Dieu. Il y a un mal terrible, parfois mortel, qui s'appelle la nostalgie ou le mal du pays. Absalon, ce fils dénaturé, ne voulait plus vivre, parce qu'il ne devait plus désormais voir la face de son père. Quelle peine poignante pour un prince royal d'être enlevé au milieu du cortège qui le conduit à la cérémonie de son sacre ; pour une fiancée d'être séquestrée avec violence, alors qu'elle est déjà sur le chemin de l'église où vont se célébrer ses noces ; pour un enfant, longtemps absent, d'être privé par force de la vue d'une mère tendrement aimée ! Or, que sont un père, un fiancé, une mère, en comparaison de Dieu ? Qu'est-ce qu'un royaume temporel, une parcelle de terre, comparé à la possession et à la beauté du ciel ? Voilà ce qui tourmente les âmes du purgatoire. Il n'y a que Dieu et la possession de Dieu qui puissent les consoler. Cette privation de Dieu est donc une douleur aiguë et constante ; pourtant ce n'est pas du désespoir, puisqu'elles ont la certitude de posséder un jour Dieu.

B. — *La peine du sens* des âmes du purgatoire doit être considérée sous un quadruple aspect : — En premier lieu, d'après les docteurs et les Saints, aucune douleur terrestre n'égale cette peine du sens et même ne peut lui être comparée ; et c'est l'enseignement fondé des théologiens que le feu en est un des éléments. — En second lieu, elle n'est pas éternelle, mais elle est longue : d'abord, parce qu'elle est très douloureuse, et, ensuite, parce qu'en réalité elle peut durer longtemps, suivant l'opinion de l'Église. — En troisième lieu, les âmes du purgatoire ne peuvent absolument pas se garantir de cette punition ; elles ne peuvent rien faire pour l'adoucir et l'abréger. Elles doivent la subir, jusqu'à ce qu'elles aient satisfait pour la dernière obole, à moins que Dieu n'inspire à l'Église et aux Chrétiens de la terre la pensée de prier et de faire des bonnes œuvres dans leur intérêt. Elles dépendent donc entièrement de la Providence de Dieu et

de la compassion des fidèles d'ici-bas. — En quatrième lieu, la peine du purgatoire n'est d'aucun mérite pour les âmes qui la supportent : elles n'en recevront aucune récompense. C'est une peine exclusivement satisfactoire, une pure réparation, mais qui est exigée avec la dernière rigueur.

— Telles sont les peines du purgatoire, — si dures et si extraordinairement grandes. Le péché véniel est donc, après le péché mortel, le plus grand des maux ; et pourtant on commet tant de péchés véniels et avec une telle facilité ! Les peines du purgatoire ne sont pas des peines correctionnelles ; elles sont des peines purement vengeresses (*pœnæ mere vindicativæ*). Enfin, elles sont des peines de l'éternité et à cause de cela d'une grandeur inexprimable. Combien terribles sont parfois, même en ce monde, les coups de la justice divine ! Mais ils ne nous donnent qu'une faible idée des peines de l'autre vie ; ils ne sont, dans le temps, que comme des étincelles isolées qui s'échappent de l'abîme de l'éternité.

III. — *Moyens d'éviter le Purgatoire.*

Le fruit de cette méditation ne peut être que la résolution de faire tout notre possible pour éviter les peines du purgatoire.

A. — Le premier moyen à prendre dans ce but est de fuir le péché, même le péché véniel. — Nous voyons, par les peines du purgatoire, quelle est la Majesté de ce Dieu qui châtie si rudement pour les moindres offenses dont il est l'objet. — Demandons-nous quels sont ceux qui subissent ce châtiment : ce sont des saints, des enfants que Dieu aime par-dessus tout ; c'est pourtant sur eux qu'il décharge les coups terribles de sa justice. Donc, craignons Dieu tout en l'aimant ! — Nous voyons encore par là ce qu'est le péché et combien il nous rend malheureux. Les charbons et les tisons qui nous tourmenteront dans le purgatoire, seront exclusivement le résultat ou la punition des péchés que nous aurons commis. Donc, acquérons la pureté du cœur ! — Enfin, remarquons une fois de plus la méchanceté du monde, qui est pour nous l'occasion perpétuelle du péché, la

cause de tant de douleurs, et qui ne fait rien dans notre intérêt. Donc, fuyons le monde.

B. — Le second moyen d'échapper au purgatoire est de satisfaire en cette vie pour les peines temporelles dues à nos péchés ; et nous le faisons par la pénitence, la prière, l'aumône, le jeûne, et en gagnant des indulgences. Assurément, il n'est pas bon pour nous de remettre jusqu'à l'éternité l'acquittement complet de notre dette. Chaque jour nous devons payer quelque chose, parce que chaque jour nous contractons quelque dette par nos fautes quotidiennes : la nacelle fait eau chaque jour, il faut donc la vider chaque jour. — Au moins supportons, avec esprit de foi et par amour pour Dieu, les pénitences involontaires qui consistent dans les souffrances et les adversités de cette vie.

C. — Le troisième moyen d'éviter le purgatoire est d'observer nos règles avec exactitude et avec zèle : observance qui est ici-bas un purgatoire. Nos règles ont précisément cet avantage de prendre soin partout et toujours de nos intérêts, même de nos intérêts éternels. Quel spectacle nous offrirait une âme du purgatoire, par exemple, l'âme d'un de nos Pères ou Frères, qui aurait obtenu la faveur de subir tout son châtiment sur la terre et dans les conditions où nous vivons ! Avec quelle fidélité et quelle ardeur ne garderait-elle pas toutes ses règles, n'accomplirait-elle pas chacun de ses moindres devoirs !

a) LE PÉCHÉ VÉNIEL

La question du péché véniel est trop importante dans le temps et dans l'éternité, pour que nous n'y donnions pas une particulière attention.

I. — *Nature du péché véniel.*

A. — Par péché véniel on entend, en général, une transgression de la loi de Dieu et une offense de Dieu, qui n'entraînent pas la privation de la grâce et de l'amitié divine et la damnation éternelle. — Un péché peut être véniel pour deux raisons, ou

bien à cause de la légèreté et de l'insignifiance de l'objet en lui-même ; ou bien à cause du manque de connaissance parfaite ou de volonté entièrement libre, même quand l'objet ou la matière est grave. — Qu'il y a des péchés qui ne sont que véniels, c'est l'enseignement de l'Église catholique (Trid. sess. vi, cap. 11, can. 23, 25 ; xiv, cap. 5, can. 7). La sainte Écriture dit elle-même qu'il y a des péchés commis par les justes, sans que ceux-ci cessent d'être justes. Ces péchés sont les petites taches et les rides qui déparent l'Église et aussi les âmes en particulier, mais sans les défigurer entièrement (*Eph.*, 5, 27) ; c'est le bois, c'est la paille sur le fondement, le Christ, et qui brûleront dans le purgatoire (I *Cor.*, 3, 12, et suiv. ; *Eccl.*, 7, 21 ; Jac., 3, 2). — En effet, la sagesse et la justice de Dieu exigent que sa grâce et son amitié, ainsi que l'obtention du salut, ne dépendent pas de choses, lesquelles souvent peuvent à peine être appelées des actes humains et qui sont le fait plutôt de la faiblesse que de la réflexion. Le péché véniel n'est pas l'interruption, la cessation complète de l'effort vers la fin dernière ; c'est seulement de la lenteur ou de la diminution dans cet effort.

B. — Tel est le péché véniel en général. Ici, nous comprenons, sous le nom de péchés véniels, spécialement et expressément, la pire espèce des péchés véniels : à savoir, ceux qui sont commis avec pleine connaissance et une volonté entièrement libre et malgré la protestation de la conscience ; il s'agit donc des péchés véniels parfaitement volontaires. Ce sont ces péchés surtout qui sont l'objet de cette méditation, et non pas autant ceux qui nous échappent par inadvertance et surprise : ces derniers n'empêchent pas de tendre à la perfection, mais bien les premiers. Notre premier effort, dans la vie spirituelle, doit être de nous armer contre ces fautes délibérées et de faire en sorte que nous nous en abstenions habituellement.

C. — C'est ici le lieu de jeter un regard en arrière sur notre vie, et d'examiner notre conscience, comme nous l'avons fait dans la méditation sur les péchés personnels, afin de voir où nous en sommes par rapport à la haine du péché véniel volontaire : parcourant pour cela les commandements et remarquant

ceux contre lesquels nous avons surtout péché et pour quels péchés véniels nous avons plus d'inclination.

II. — *Le mal du péché véniel.*

Nous pouvons voir clairement le mal du péché véniel de deux côtés à la fois, et ainsi nous trouvons de nombreux motifs de l'éviter :

A. — Du côté de Dieu, le péché véniel est, *premièrement*, une protestation contre sa souveraineté et son domaine, auxquels nous devons être soumis par l'accomplissement de sa volonté, l'observation de ses préceptes et de ses défenses. Le mal du péché véniel n'est pas, essentiellement et dans le principe, moins *mauvais* que le mal du péché mortel, et Dieu prend au sérieux aussi l'obligation qu'il nous impose d'éviter le péché véniel. Oui, son ordre ou sa défense sont exprès et obligatoires alors, comme dans le cas du péché grave ; seulement il n'y apporte pas tout le poids de son autorité et toute la rigueur de sa justice. Malgré cela, nous passons outre, nous péchons véniellement. Le péché véniel volontaire est donc la transgression et le mépris d'une volonté de Dieu connue et formelle, une vraie désobéissance envers Dieu, mais une désobéissance qui n'est pas punie de la damnation éternelle. C'est pourquoi le péché véniel volontaire renferme en soi un si grand mal que, pour rien au monde, nous ne devrions le commettre.

Deuxièmement, le péché véniel est une opposition à la sainteté et à la sagesse de Dieu. Même le plus petit des péchés véniels est un tel monstre et si contraire à Dieu que Dieu détruirait mille fois tout l'univers plutôt que de l'approuver. Il est évident qu'un sage législateur ne doit pas seulement défendre les transgressions graves, mais aussi les légères, parce que celles-ci conduisent à celles-là. Ainsi Dieu ne se contente pas de défendre les fautes graves contre les cinquième, sixième et septième commandements ; il défend encore les fautes légères, parce qu'elles sont un vrai mal, un mal tout à fait intolérable pour lui, et parce que les petits péchés mènent aux grands. Nous-mêmes nous ne pourrions supporter aucune société dans

laquelle il serait seulement défendu de nous frapper à mort, de nous voler ou de nous tromper d'une manière notable.

Troisièmement, le péché véniel est opposé à la bonté et à l'amour de Dieu. Il y a, en effet, dans le péché véniel une offense de Dieu, parce qu'il y a une inclination déréglée à un bien créé et par conséquent un mépris du bon plaisir divin, sans toutefois être grave. Or, tout cela est contraire à l'amour et à la haute estime que nous devons au Bien suprême. — Sans nul doute, notre charité est défectueuse, quand nous disons de bouche que nous aimons Dieu et quand nous faisons souvent ce qu'il n'aime pas, ce qu'il défend et ce qu'il déteste. — Dieu ne s'arrête pas à l'unique essentiel, au strict nécessaire, dans son amour et sa bonté pour nous : il nous aime partout et toujours et en tout outre mesure. Pourquoi voulons-nous donc nous contenter de l'essentiel dans l'obéissance et l'amour que nous lui devons ? Il est clair que ce n'est pas là du bon esprit, de l'esprit filial ; et encore bien moins cet esprit convient-il à un Religieux, qui s'est fixé, comme but à atteindre, la perfection, c'est-à-dire l'amour de Dieu.

B. — Relativement à nous-mêmes, le péché véniel est un mal, à vrai dire, déplorable, à cause de ses conséquences funestes. En premier lieu, ce péché nous cause un sérieux désavantage dans les rapports avec Dieu. Le péché véniel offense Dieu, et c'est pourquoi il fait diminuer les démonstrations et les preuves d'amour et de tendresse de Dieu à notre égard : il nous soustrait maintes grâces efficaces, que nous aurions sans cela reçues de la bonté divine, en nous approchant des Sacrements ou en accomplissant d'autres bonnes œuvres; il nous prive ensuite de la protection spéciale de Dieu dans les épreuves, les dangers et les tentations. Et cette protection de Dieu est quelque chose d'extraordinairement important dans la vie pratique. — Le péché véniel amoindrit, de notre côté, la confiance filiale envers Dieu et notre amour pour lui, en sorte que peu à peu la froideur et l'indifférence prennent leur place, et un mur de séparation s'élève entre Dieu et nous. Parce que nous avons une mauvaise conscience, nous n'aimons plus le commerce intime avec Dieu et nous ne le recherchons plus comme autrefois.

En second lieu, le péché véniel nous mène insensiblement, d'une autre manière encore, à un état d'âme mauvais et dangereux. Les péchés véniels volontaires fréquents font perdre à la conscience sa délicatesse et nous rendent légers et négligents : il en résulte le réveil des passions et l'assaut des tentations. Alors il suffit d'une occasion dangereuse extérieure pour nous faire tomber dans le péché mortel ; c'est ainsi que le péché véniel prépare dans notre cœur la place au péché mortel. L'un et l'autre de ces péchés sont comme deux voleurs qui travaillent en se donnant la main : là où le grand et gros voleur ne peut pénétrer, le petit passe et il élargit de l'intérieur l'ouverture pour que le grand puisse entrer lui-même.

Troisièmement, le péché véniel nous expose à des punitions pénibles, d'abord, dans le temps, souvent à d'amers désagréments, à des embarras, à des préjudices de santé, à des troubles dans notre paix et notre tranquillité, occasionnés par la désobéissance et les autres désordres du péché véniel ; ensuite dans l'éternité, où nous attendent les supplices cruels du purgatoire. Mesurons d'après cela tout le mal que nous cause le péché véniel ! Aussi les Saints aimaient mieux mourir que de le commettre, ou bien, s'ils l'avaient commis, ils en faisaient une rude pénitence, souvent toute leur vie.

III. — *Moyens d'éviter le péché véniel.*

A. — Le premier moyen est la résolution, le propos ferme et invariable de ne jamais commettre de péché véniel volontaire ; et nous devons nous renouveler dans cette bonne disposition à chaque confession et à chaque examen.

B. — Le second moyen est la fuite des occasions dangereuses. Peut-être (et ces cas de pécher ne sont pas rares) que nous trouvons une cause permanente de péchés véniels dans certaine personne, à un certain lieu, etc... ; alors évitons-les comme des pierres de scandale.

C. — Le troisième moyen est le calme, la présence d'esprit, la prévoyance, le recueillement et l'attention sur nous-mêmes.

D. — Le quatrième moyen est l'examen particulier, moyen

qui doit être employé avant tout autre, si nous avons l'habitude de faire des péchés véniels délibérés.

b) LA TIÉDEUR

I. — *Nature et essence de la tiédeur.*

A. — *En général,* la tiédeur est le contraire de la ferveur. Or, la ferveur consiste dans un degré élevé de charité, tandis que la tiédeur est une diminution et un refroidissement de la charité. La tiédeur est, en effet, un péché contre cette vertu : le Religieux ou le Chrétien tiède n'éprouve-t-il pas du dégoût volontaire dans le service de Dieu, parce que ce service lui coûte quelque peine ? Ne pèche-t-il donc pas ainsi contre la charité ?

B. — *En particulier,* la diminution de cette faveur se montre dans la conduite de celui qui est tiède, et d'abord, dans les péchés qu'il commet : il n'a plus l'aversion ni l'horreur qu'il avait et pour le péché lui-même, dont il ne tient plus un si grand compte, et pour les sources du péché (esprit du monde, sensualité, orgueil), et enfin pour les suites du péché (tentations, mauvaises habitudes et occasions du péché). — De plus, la tiédeur est un amoindrissement dans le zèle et l'estime du bien : on manque de courage, de résolution et de force pour profiter de tout, temps, facultés, occasions et grâces, pour acquérir des mérites et des vertus. La tiédeur est remarquable spécialement par l'élévation moins grande des pensées, des vues et des maximes : on ne veut plus viser à rien de haut et de grand ; on ne pense qu'au bien qu'on a, sans s'inquiéter de celui qui manque ; on ne fait plus que se comparer aux moins parfaits. — Pour descendre davantage dans le détail, la tiédeur se révèle *encore* dans le dégoût volontaire de sa vocation ; il y a là toujours un signe de la négligence de ses devoirs d'état, d'où résultent les remords de la conscience. *De même,* la tiédeur apparaît dans la diminution du zèle pour la prière : on n'y suit plus de méthode déterminée, on n'y prend plus de résolutions précises, on ne note plus aucune des lumières qu'on y reçoit. Ne plus marquer ses fautes

sur la feuille de l'examen particulier, avoir une grande frayeur de la porte de son Supérieur ou de celle de son confesseur, ne plus rendre le compte de sa conscience aux jours fixés en dehors de la confession, sont également des marques de tiédeur. Le démon de la tiédeur repose avec complaisance sur le livret de l'examen particulier; c'est à nous de l'en éloigner deux fois par jour, en y inscrivant exactement chaque fois nos manquements ou nos actes de vertu. *Enfin*, la tiédeur se trouve dans l'abandon des exercices de pénitence.

Ajoutons que la tiédeur se fait reconnaître à certaines manièrer de parler : « Ce ne sont que des bagatelles », entendons-nous dire quelquefois des fautes dont le Religieux tiède, par exemple, se rend coupable. Mais est-il quelque chose de petit dans la vie humaine et dans le service de Dieu ? Nous donnons notre attention aux petites choses, quand il s'agit de notre santé corporelle et de notre vie. Est-ce que nous n'estimerions plus ces petites choses dont se compose la plus grande partie de notre vie religieuse? Sommes-nous donc si riches de biens spirituels? A vrai dire, nous ne faisons, en nous refusant à quelques efforts, que montrer notre faiblesse, notre paresse et notre pauvreté spirituelle. — « Je ne suis pas novice. » Si cela veut dire que vous avez surmonté les difficultés des novices, que vous servez Dieu avec plus d'intelligence et de ferveur, alors c'est très bien. Mais si vous voulez dire que vous en voulez prendre plus à votre aise dans le service de Dieu, alors vous méritez qu'on vous adresse les plus justes reproches. — « Je commets seulement un péché véniel. » Votre parole indique que vous êtes très dangereusement malade. — « La règle n'oblige pas sous peine de péché » : en théorie, oui ; en pratique, presque toujours non. — « Les autres font aussi comme moi » : voilà le meilleur moyen de devenir bientôt le modèle et l'idéal de la négligence et de l'imperfection. Est-ce que nous nous réglons sur le besoin des autres, quand il s'agit de notre appétit ou de notre sommeil ?

Telle est donc la tiédeur : voilà son portrait, ses manières, son caractère et ses habitudes. Nous l'avons dépeinte, afin que vous la connaissiez et surtout afin que vous la mettiez en fuite, dès qu'elle s'offrira à vos yeux.

II. — *Motifs ou raisons d'éviter la tiédeur.*

A. — Le premier motif est le désordre et l'indignité de cet état. La tiédeur constitue un péché contre la charité ; elle s'oppose à ce qu'il y a de mieux et de plus élevé dans la vie spirituelle. C'est un amoindrissement, une dégradation de tout l'homme. C'est un état de misère morale, sans vertus remarquables et sans mérites particuliers : toutes les mauvaises pousses renaissent à la vie dans cette tiède atmosphère. C'est un foyer de passions déréglées, de négligences, de fautes, de péchés et parfois de péchés sérieux, mais qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même. *Dicis : quod dives sum et locupletatus et nullius egeo ; et nescis, quia tu es miser et miserabilis et pauper et cæcus et nudus* (*Apoc.*, 3, 17). Le Chrétien tiède ne peut savoir vraiment s'il est digne de l'amour ou de la haine de Dieu.

B. — Le second motif d'éviter la tiédeur est le malheur de cet état. Cet état est sans consolation et sans joie : ni le monde ni les passions ni, à plus forte raison, Dieu ne procurent un parfait contentement à celui qui vit dans la tiédeur. Ainsi il est comme entre le marteau et l'enclume ; l'affliction lui arrive de tous côtés et il ne trouve de consolation nulle part. Or, peut-on vivre sans consolation ? C'est pourquoi il fait chaque jour moins de cas des commandements, des règles et de sa vocation, jusqu'à ce qu'enfin il en secoue le joug complètement. Il est impossible qu'un Religieux tiède éprouve une joie véritable : car il est dans un état qui est en contradiction avec toutes les exigences de sa vocation.

C. — Le troisième motif de fuir la tiédeur est le danger auquel elle nous expose. Il résulte, en effet, de la nature et du caractère de la tiédeur que, dans son activité débilitante et destructive, elle s'attaque aux moyens les meilleurs et les plus puissants de la vie spirituelle, à la prière, à l'examen particulier, aux communications fréquentes avec le Père spirituel. Alors commence un état dangereux, mais qui ne s'établit que peu à peu et presque sans être remarqué : c'est une décadence graduelle. La tiédeur est comme la fièvre gastrique : on ne sait au juste où est

le siège de ce mal et d'où vient l'affaiblissement des forces, le malade se sentant d'autant plus dispos que la consomption augmente. Le Religieux tiède ressemble encore au voyageur égaré sur les sommets neigeux des Alpes : tombant de lassitude et de fatigue, il veut s'asseoir et se reposer partout ; si on acquiesce à sa demande, il commence à dormir pour ne se réveiller que dans l'éternité. La tiédeur détruit l'édifice de notre vie spirituelle à la manière dont les vers consument les poutres d'une maison : ils les rongent sans faire de bruit et sans être aperçus, jusqu'à ce que le bâtiment tombe et s'écroule tout d'un coup. Le Religieux tiède détourne Dieu de lui ; la sainte Écriture se sert d'expressions terribles pour montrer comment Dieu envisage celui qui vit dans la tiédeur : *Scio opera tua : quia neque frigidus es neque calidus : utinam frigidus esses aut calidus ! Sed quia tepidus es et nec frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo* (*Apoc.*, 3, 15...) : voilà ce que Dieu éprouve en présence du Chrétien tiède..., et ce dégoût, ces répugnances de Dieu viennent d'abord des actions de celui qui s'abandonne à la tiédeur, et ensuite de sa personne elle-même, quand il franchit le pas presque imperceptible qui le fait tomber dans le péché mortel. Alors Dieu le rejette loin de lui : *Caritatem tuam primam reliquisti. Memor esto itaque, unde excideris ; et age pœnitentiam et prima opera fac. Sin autem, venio tibi et movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris* (*Apoc.*, 2, 4...).

III. — *Remèdes à la tiédeur.*

A. — Le premier remède est la prière et la méditation. Nous devons souvent considérer, dans ces Exercices, quelle est la Majesté que nous servons, et les pressants motifs que nous avons de la servir avec générosité. Nous trouvons un secours spécial contre la tiédeur dans la méditation des quatre fins dernières ou dans la répétition des méditations de la première semaine. On raconte comment, en Sibérie, les ours sont habitués à faire la danse : le bas de leur cage est chauffé à une température si élevée que ces animaux paresseux sont forcés de lever leurs pattes l'une après l'autre, pour ne pas être brûlés, et ainsi ils

s'accoutument peu à peu à danser. Faisons les méditations sur l'enfer et sur nos fins dernières, et nous deviendrons fervents, nous marcherons allégrement dans les voies de la perfection.

B. — Le second remède à la tiédeur est le contrôle des Supérieurs ou la reddition assidue et exacte du compte de conscience en dehors de la confession. Sans l'emploi de ce moyen, les autres moyens, même les meilleurs, ne servent à rien, parce qu'on les néglige peu à peu ou qu'on ne les utilise pas comme il faut. Le compte de conscience est le régulateur de tout le reste.

C. — Le troisième moyen à employer contre la tiédeur est la mortification volontaire dans maintes choses licites et permises : ce moyen ranime la vie spirituelle et nous donne de nouvelles forces pour pratiquer la vertu. Les carpes resteraient toujours paresseusement dans la vase et garderaient, sur nos tables à manger, le goût de la vase, si on ne mettait avec elles dans leur étang des brochets, qui leur font continuellement la chasse et les mettent sans cesse en mouvement : mortifions-nous donc souvent, et nous serons excellents... La ferveur, comme la fidélité, se montre surtout dans les petites choses...

D. — Le dernier remède à la tiédeur consiste dans une sincère dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. La grâce particulière de cette dévotion est la préservation de la tiédeur ; cette grâce résulte de l'essence même de cette dévotion : en effet, la dévotion au Sacré-Cœur est la dévotion à l'amour du Cœur divin de Jésus, et son fruit est la réciprocité de l'amour. Il y a là le contrepoison de la tiédeur : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias et vestimentis albis induaris et non appareat confusio nuditatis tuæ ; et collyrio inunge oculos tuos, ut videas* (*Apoc.*, 3, 18).

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

I. — *Certitude de ce jugement.*

A. — Cette vérité fait partie de l'enseignement exprès et répété du Sauveur (MATTH., 25, 31-45 ; cf. 16, 27 ; 13, 41), de l'enseignement des Apôtres (*Act.*, 10, 42 ; 17, 31 ; *Rom.*, 2, 5. 6 ; II *Cor.*, 5, 10 ; II *Tim.*, 4, 1 ; *Jud.*, 14, etc.), de l'enseignement des anciens Prophètes (Is., 13, 9 ; 66, 15, etc. ; DAN., 7, 9, etc. ; JOEL, 2, 1 ; *Soph.*, 1, 14, etc. ; MAL., 1, etc.). L'Église universelle enfin est convaincue de cette vérité, comme on le constate dans ses symboles de foi... *Resurrectio mortuorum, spes christianorum* (TERT.).

B. — Voici les raisons de la certitude du jugement général : L'homme doit être aussi jugé au point de vue social, et comme appartenant à une collectivité, à une personne morale ; il doit être, par conséquent, récompensé ou puni publiquement, avec et devant les membres de la famille, de la paroisse, de l'État et de la société humaine dont il fait partie. Le jugement général s'appuie ainsi sur des motifs pris des rapports sociaux de l'homme (MATTH., 25, 35-45). — De plus, il faut que Dieu soit justifié, aux yeux de tous, dans la conduite et le gouvernement des peuples et de tous les hommes. — Enfin, le Christ doit apparaître lui-même une fois glorieusement comme Chef, Roi, Législateur et Juge de toute l'humanité ; et il apparaîtra bien ainsi au jugement général : tout y sera digne du Fils de Dieu, car l'univers tout entier prendra part à ce jugement.

II. — *Conditions du jugement général.*

Nous pouvons distinguer trois parties dans le jugement général : les préparatifs, la procédure et la sentence.

A. — Les *préparatifs* sont de trois sortes :

D'abord, il y aura les signes avant-coureurs du jugement général : les guerres, les tremblements de terre, des ébranlements et des troubles épouvantables dans toute la nature, la crainte et la terreur des habitants de la terre.

Ensuite, aura lieu la résurrection des morts. Aussitôt que la trompette aura retenti, il se fera un grand travail dans la terre et les tombeaux. Les justes en sortiront à l'instant transfigurés, beaux comme des fleurs printanières, radieux comme des astres, brillants comme des soleils ; ils parcourront les airs en formant une magnifique procession que les Anges dirigeront jusqu'au lieu du jugement. Les damnés ressusciteront aussi, mais dans le mépris et l'humiliation, osant à peine se montrer et s'avancer, craignant la lumière ; ils ressusciteront avec des corps tuméfiés, défigurés, hideux, la rougeur de la honte sur le visage, exhalant une odeur nauséabonde ; et ils seront dans cet état entraînés et poussés, comme un vil bétail, par les démons au tribunal du Souverain Juge.

Enfin, le moment sera arrivé de l'apparition du divin Sauveur. D'après la sainte Écriture, il se montrera, au dernier jugement, avec tout le déploiement de sa puissance et dans toute la gloire de sa majesté, entouré d'une lumière éclatante et accompagné des légions innombrables de l'armée céleste : il se montrera alors vrai Roi et vrai Fils de Dieu. Et certes il le peut, quand il le veut ; et telle est maintenant sa volonté de se révéler comme le Chef de l'humanité et comme le Maître du ciel et de la terre, de se révéler comme le Fils de Dieu dans toute la majesté du Père, et pour se faire à lui-même une juste compensation des humiliations et des abaissements de sa première venue. — L'effet de sa seconde venue au dernier jour sera pour les élus une grande joie, une vive allégresse : ils s'étonneront, ils admireront, ils pousseront des cris de reconnaissance et de victoire,

et ils iront dans les airs à la rencontre du Sauveur, en entonnant les chants joyeux de l'*Alleluia*. Mais pour les damnés cette apparition sera désolante et épouvantable : elle produira sur eux l'effet de l'ouragan sur les feuilles des arbres de la forêt ou celui du feu sur une vaste plaine remplie d'herbes ou de roseaux secs... Hélas ! cela leur manquait encore ! Ce Jésus, à qui ils n'ont pas cru, qu'ils ont méprisé, haï et raillé, se présente maintenant à eux comme Juge, et il le fait publiquement à la face de tout l'univers. « O collines, tombez sur nous ; ô montagnes, couvrez-nous » (Luc, 23, 30).

B. — La *procédure* du jugement général ne sera pas de longue durée. Par un miracle de la puissance et de la sagesse de Dieu, le fond des consciences de tous les hommes sera mis à découvert, et tout le monde pourra y lire comme dans un livre aux lettres colossales. Ce sera la reproduction et la publication éclatantes de l'histoire universelle de l'Église et de la terre, composée des paroles et des actions des individus, des familles, des villes, des États et de tous les peuples, depuis l'origine du monde jusqu'à sa fin. Tout apparaîtra dans la plus grande clarté : les intentions secrètes, les desseins cachés et les sourdes intrigues des damnés ; et l'on reconnaîtra alors tout ce qu'il y avait là de misérable, de vain, de sensuel, d'égoïste, de faux, de violent et d'inutile. Les malheureux réprouvés en rougiront, en pâliront, en seront tout couverts de honte et de confusion, et ils s'écrieront : *Ergo erravimus* (*Sap.*, 5, 6.) Mais, en même temps, nous verrons exalter les maximes, les intentions, les actions, les vertus, les souffrances et les persécutions des Saints, qui sur la terre étaient traités avec mépris, oubliés, méconnus et calomniés. Les Saints brilleront aux yeux de tout l'univers, ils seront justifiés en présence de tous les hommes, et ils auront un triomphe incomparable au milieu de l'éclat de la lumière de la croix, de la vérité et de la sainteté de Dieu. — A cette heure, la petite Compagnie de Jésus, successivement chassée de tous les pays de la terre, presque accablée sous le poids de la calomnie et de la violence, sera enfin reconnue et approuvée pour toujours ; elle se montrera sous des traits bien différents de ceux qu'elle avait sur la terre ; elle aura alors son apologie et elle recevra sa récom-

pense en face de ses persécuteurs... — On verra tout à fait clairement le bien et le mal de chaque personne et de chaque peuple ; on verra aussi le bien et le mal dans ses conséquences bonnes ou mauvaises non seulement pour celui qui en a été l'auteur, mais encore pour les autres... Et de cette réunion d'influences, d'effets et de rapports mutuels résultera une sorte de grande représentation de la cité de Dieu et de la cité du démon, représentation faite de ténèbres et de lumière, de l'entrelacement des voies innombrables, suivies par les individus et par les peuples, des inspirations infiniment variées que tous et chacun ont reçues de Dieu et de Satan, des pensées ou des desseins des hommes et des décrets de la divine Providence : celle-ci, comme un soleil brillant, éclairera de ses rayons toutes les ombres de cette scène gigantesque, révélera tous les secrets des hommes dans la lumière de la sagesse, de la toute-puissance et de la bonté de Dieu : — ce sera un spectacle grandiose et admirable !

C. — La *sentence* du jugement, chacun de nous peut déjà la prévoir en considérant les actions de sa vie ; d'ailleurs, par une grâce spéciale de la puissance judiciaire de Jésus, tout homme en aura la conscience et la connaissance intime. Quant à sa publication solennelle, le Sauveur la fera lui-même en présence de tous les hommes, qui en seront les témoins et les auditeurs. Jésus-Christ se lèvera, et, plein de grâce, de bonté et de tendresse, il dira d'abord aux justes avec la plus grande douceur : « Venez à moi », près de ma Personne, dans mes bras, sur mon Cœur ; — « venez, les bénis de mon Père », mes fidèles serviteurs et mes frères, que Dieu m'a donnés ; je vous reconnais comme tels ; « venez, pour prendre part au Royaume que mon Père vous a préparé, aussi bien qu'à moi, de toute éternité : c'est votre héritage et le legs de ma prédilection et de l'élection de mon Père, mais aussi la récompense de vos propres travaux. Vous m'avez vu dans la détresse et vous m'avez secouru... » Tout stupéfaits et enivrés de joie à cause de la grandeur et de la magnificence de leur récompense et de leur félicité, les Saints demanderont avec surprise comment ils les ont méritées, puisqu'ils n'ont jamais eu le bonheur de donner à manger et à boire...

au Sauveur lui-même. Celui-ci leur répondra : « Tout ce que vous avez fait au moindre d'entre mes frères, c'est à moi en Personne que vous l'avez fait. » — Ensuite, terrible comme la foudre, les yeux lançant des éclairs, il se tournera du côté des damnés et leur criera : Arrière ! Loin de moi », qui suis votre Maître, votre Frère, votre Dieu, votre dernière Fin ! — « Allez, maudits ! » Vous n'aurez de moi que la malédiction : malédiction pour votre intelligence, malédiction pour votre volonté, malédiction pour votre corps et pour votre âme, et, pendant toute l'éternité, dans le feu et les supplices de l'enfer : « Allez au feu éternel » (Matth., 25, 41).

Et la sentence sera exécutée à l'instant. La terre s'ouvrira pour engloutir tous les damnés avec les démons, et l'abîme de l'enfer sera scellé par Dieu pour toute l'éternité. (*Apoc.*, 20, 3). Mais dans le ciel commencera le triomphe des élus, qui entonneront les chants de l'*Alleluia* et du *Te Deum* pour les continuer éternellement dans le Royaume des Bienheureux.

III. — *Conclusions.*

A. — La première conclusion à tirer de la considération du jugement général est le mépris du monde. Y a-t-il une image plus frappante de sa vanité et de sa caducité que la représentation du jugement général ? En tout cas, le royaume de ce monde ne durera pas au-delà du dernier jugement. Que servent alors tous les biens d'ici-bas, richesse, honneur, puissance ? Quels avantages procureront tous les titres de noblesse, toutes les couronnes et tous les trônes ? Voyez-vous cette flamme, et enfin ce petit nuage de fumée, se dissipant dans l'air : c'est le dernier reste de l'incendie et de l'embrasement général de l'univers ; voilà tout ce qui subsiste de toute la magnificence de ce monde.

B. — La deuxième conclusion... est la haine et l'horreur du péché. Encore, au jour du jugement, c'est le péché, et le péché seul, qui rend l'homme malheureux, le couvre de honte, le livre à un tribunal redoutable et à des châtiments inouïs et sans fin. Fermons donc et scellons par la pénitence la porte de l'horrible abîme de l'enfer.

C. — La troisième conclusion... est la persévérance et le zèle dans le service de Dieu et le Royaume du Christ. Qui donc à la fin restera victorieux sur le champ de bataille, si ce n'est Jésus, après que l'empire du péché et de la mort aura été détruit? Le Christ seul vaincra, régnera, gouvernera, et avec lui tous ses fidèles sujets. Aucun de ceux-ci ne manquera à l'appel, et il leur donnera en partage le Royaume des cieux, comme le Père le lui avait donné à lui-même : ils boiront et mangeront à sa table et ils s'assiéront sur des trônes et ils règneront avec lui. (Luc., 22, 29. 30). Aucun travail, aucune peine, aucune souffrance et aucun sacrifice ne doivent nous affliger ; aucune persécution et aucune perte ne doivent nous effrayer, aussi longtemps que nous avons en perspective la grande rétribution, le grand salaire de la fin de ce monde. Quel honneur et quel bonheur pour nous d'avoir eu à souffrir, et beaucoup à souffrir, dans l'intérêt du Royaume de Jésus-Christ !

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES QUI SONT DES CONSÉQUENCES DES VÉRITÉS DE LA PREMIÈRE SEMAINE

---

a) CRAINTE DE DIEU

I. — *Essence de la crainte de Dieu, en tant qu'il est un Dieu punisseur du mal.*

L'essence de la crainte de Dieu, ainsi considérée, consiste dans la fuite du péché par peur de la justice vengeresse de Dieu. La raison formelle en est donc la peur de la punition divine.

II. — *Motifs d'avoir cette crainte de Dieu.*

A. — Voici les motifs *extrinsèques :* La recommandation de la crainte de Dieu est le premier enseignement de Dieu et de l'Esprit-Saint : *Timor Dei, initium dilectionis ejus* (*Eccli.* 25, 16)... *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui* (*Ps.* 118, 120)... Le Sauveur lui aussi recommande cette crainte : *Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (MATTH., 10, 28). Et saint Paul dit : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (*Phil.*, 2, 12).

La crainte de Dieu a été toujours le moyen employé par Dieu pour former et faire les Saints, ainsi que nous le voyons dans Joseph, fils de Jacob (*Gen.*, 39, 9), dans Suzanne (*Dan.*, 13, 23), dans Tobie (1, 10) : il n'y a pas de Saint sans la crainte de Dieu. C'est pourquoi, dans leurs souffrances, dans leurs persécutions, ils se la rappelaient sans cesse pour persévérer dans le bien : l'exemple d'Éléazar (II *Macch.*, 6, 26) et celui de tous les Martyrs en sont la preuve. On pourrait dire de la crainte de Dieu ce que le grand Apôtre (*Hebr.*, 12) dit de la foi : la crainte de Dieu, elle aussi, forme tous les Saints; la verge contient l'enfant indiscipliné ou méchant, et la crainte de la justice distributive de Dieu sert de frein aux enfants de Dieu, qui n'ont pas encore atteint le degré convenable d'instruction et de formation spirituelle.

C. — Les motifs *intrinsèques* d'avoir la crainte de Dieu consistent en ce que, *premièrement,* cette crainte est bonne et salutaire en elle-même (Trid. sess., VI, cap. 6, can. 8 ; XIV, can. 5) : en effet, il ne s'agit pas ici de la crainte *servilement* servile, mais de la crainte servile, laquelle exclut l'attache au péché et comprend aussi un commencement d'amour de Dieu ; ce qui manque à cette crainte est de ne pas s'élever jusqu'à la raison formelle de la charité. — De plus, la crainte de Dieu est justifiée par les mystères et les secrets de la justice vengeresse de Dieu que renferment la mort, l'enfer, le jugement et le purgatoire.

Deuxièmement, la crainte de Dieu est honorable pour Dieu. La justice distributive est une partie de la justice de Dieu, et la

justice est un attribut de Dieu que nous devons glorifier comme ses autres attributs, ici-bas, en l'acceptant volontairement et en ayant soin de nous la rendre favorable, et là-haut, en subissant le châtiment qu'elle pourra nous imposer.

Troisièmement, la crainte de Dieu nous procure de nombreux avantages. Avant tout et en premier lieu, elle nous donne la sagesse, laquelle nous fait craindre ce qu'il faut véritablement craindre et aimer ce qu'il faut véritablement aimer. La crainte est ainsi le commencement et le fondement de la sagesse et de la charité (*Prov.*, 1, 7 ; *Eccli.*, 1, 16.) — En second lieu, la crainte de Dieu préserve du péché et de ce qui mène au péché, comme la légèreté, le manque de délicatesse de conscience et les badinages dangereux. La crainte de Dieu est à notre âme ce que la sentinelle est à la ville, dont elle garde la porte : elle arrête les malfaiteurs et elle est la terreur de tous les ennemis. Il peut, en effet, nous arriver des temps de légèreté où nous ne trouverons de secours efficace contre notre négligence que dans la crainte de Dieu : celle-ci mettra la légèreté en fuite comme l'ouragan disperse les oisifs qui çà et là stationnent et bavardent dans la rue. Un homme sans crainte de Dieu est un navire sans lest *Timor Domini expellit peccatum* (*Eccli.*, 1, 27). — En troisième lieu, la crainte de Dieu nous fait acquérir les vertus : elle est d'abord souvent la condition nécessaire pour pratiquer les vertus difficiles de la mortification, de la haine de soi-même, de l'humilité, de la patience dans les peines et les douleurs ; en outre, elle comprend en elle-même des vertus importantes, comme la sévérité, le sérieux, la gravité, la délicatesse de conscience, et les Exercices de la voie purgative. — En quatrième lieu, elle remplit l'âme de calme, de contentement, surtout de confiance en face de la mort et de l'éternité. — Enfin, la crainte de Dieu est absolument nécessaire à l'homme apostolique à cause des nombreux dangers auxquels sa vocation l'expose : cette crainte est l'herbe merveilleuse qui rend invulnérables les ouvriers évangéliques.

III. — *Moyens d'acquérir la crainte de Dieu.*

A. — Le premier moyen est la considération fréquente des vérités éternelles. Les Exercices spirituels, notamment ceux de la première semaine, sont comme l'officine où l'on peut se procurer avec plus de facilité le remède si efficace de la crainte de Dieu.

B. — Le second moyen consiste dans les Exercices de la vie purgative et de la pénitence : ils nous rappellent sans cesse la crainte de Dieu.

C. — Le troisième moyen est la délicatesse de conscience, la fuite de la légèreté, de la dissipation, des excès des paroles, etc.

b) SERVICE DU MONDE ET SERVICE DE DIEU

Le jugement dernier nous offre un point de vue juste pour avoir une idée exacte du service du monde et du service de Dieu. Transportons-nous donc en esprit sur les débris fumants de l'univers au jour du jugement général, et considérons avec attention ce double service :

I. — *Service du monde.*

A. — Le service du monde est vain, inutile, *premièrement*, dans son but : où tendent tous les efforts des mondains, si ce n'est toujours à quelque chose de temporel, de naturel et de périssable, par conséquent de frivole, d'extérieur, d'incertain et d'inconstant? — *Deuxièmement*, le service du monde est vain dans ses résultats. Que nous fait-il obtenir? Bien souvent rien ! Et le résultat final ne dépend pas, en général, de nous. — *Troisièmement*, ce que nous obtenons n'a pas de durée. Où sont les joies sans mélange et qui persévèrent longtemps ? Elles sont très courtes, interrompues sans cesse par la douleur, la désillusion, le vide, la crainte, les accidents, et enfin par l'incertitude et la brièveté de la vie elle-même. Jamais le service du monde ne procure de vrai bonheur ; trois choses l'en empêchent : *cura*

pungens, sensus egens, culpa remordens (S. Bernard) ; et le terme de ce service est la désolation, le désenchantement.

B. — Le service du monde nous apporte une amère récompense, un triste salaire. *Premièrement,* il nous humilie, n'étant que le service de la sensualité, de la chair, de tout ce qu'on peut saisir avec les sens et qui passe avec le monde. — *Deuxièmement,* il nous trompe. Il promet beaucoup, même tout ; mais que peut-il tenir et que veut-il donner ? Il nous promet l'incertain et nous prend le certain. — *Troisièmement,* il nous dépouille, en nous enlevant d'abord des mérites innombrables, ensuite un temps précieux, et à la fin il nous perd nous-mêmes. — *Quatrièmement,* il nous rend malheureux. Il nous porte au péché, abreuve notre mort d'amertume, nous rend les ennemis de Dieu et nous livre aux châtiments temporels et éternels.

D'après cela, ne faisons-nous pas en réalité trop de sacrifices pour le monde ? N'est-il pas une véritable caverne de voleurs et un véritable repaire de lions ? Remarquons bien ces paroles : *Nemo potest duobus dominis servire* (Matth., 6, 24). Le service de Dieu ne peut s'allier avec le service du monde : l'un est contraire à l'autre sous tous les rapports, lui est diamétralement opposé dans ses fins, ses maximes, ses moyens et ses résultats.

II. — *Service de Dieu.*

A. — *Tu solus Sanctus :* Dieu est la Sainteté même, c'est-à-dire la Justice et la Fidélité non seulement en lui-même, mais aussi à l'égard de ses créatures et de ses serviteurs. Il est le Désintéressement et la Sincérité même : il n'a pas besoin de notre service et n'y gagne rien ; il nous dit clairement et ouvertement ce qu'il veut, et il tient ce qu'il a promis et au delà : il veut notre véritable bien.

B. — *Tu solus Dominus :* Lui seul est notre véritable et unique Maître et le Maître de toutes choses. Il n'a pas abandonné le monde et il n'a pas renoncé à sa propriété : l'univers lui appartient et il peut le donner à qui il veut. Tout enfin, tout absolument dépend de lui. Il est le Maître de la joie et du bonheur. Il est l'Être le plus heureux, et toute joie créée n'est rien

en comparaison même d'une seule goutte de sa joie et de sa félicité infinies. *Delectare in Domino et dabit tibi petitiones cordis tui* (*Ps.* 36, 4). Il est enfin le Maître de nos jours. Il les compte et en détermine le nombre, et lui seul a droit sur tous les jours de notre existence.

C. — *Tu solus Altissimus :* Il est plus grand que le monde. Tout a été créé par lui et n'est qu'un reflet de lui-même. Si le monde est si beau et si grand, quelle est donc la beauté et quelle est la grandeur de Dieu !

Sa vie est plus longue que la nôtre : il nous attend au-delà de la mort ; c'est après notre vie qu'il commence à exercer, en toute vérité, sa souveraineté sur nous. Il est plus grand que notre cœur. Jusqu'où nos pensées et nos désirs ne peuvent-ils pas se porter et s'étendre ? Eh bien ! Dieu va au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, et personne autre ne peut l'atteindre et l'embrasser que lui-même. Enfin, il est plus grand que le ciel et tous les siècles : lui seul est sa maison et sa demeure unique et permanente.

A qui donc pouvons-nous et devons-nous consacrer notre service et notre vie plus justement qu'à Dieu ? Faisons comme saint Christophe, qui ne voulait servir que Celui qui est le plus grand, ou comme saint François de Borgia, qui ne voulait pas servir un maître que la mort pouvait lui enlever.

c) LA MISÉRICORDE DE DIEU

Une autre conséquence des méditations de la première semaine se trouve spécialement dans la résolution de faire une pénitence digne et durable. Mais la pénitence présuppose, sans nul doute, la miséricorde de Dieu, qui attire les hommes à la pénitence (*Rom.*, 2, 4). En même temps, la considération de la miséricorde divine console les hommes dans l'état malheureux où les a mis le péché.

I. — *Nature de la miséricorde de Dieu.*

La miséricorde de Dieu est, essentiellement, la bonté de Dieu, en tant que Dieu, dans sa bonté, a la volonté et s'efforce de

remédier à nos maux. Or, le mal est tout manquement à la perfection physique ou morale, et surtout le péché, qui est le plus grand mal et, à proprement parler, l'unique mal de l'homme. C'est pourquoi le péché est l'objet principal de la miséricorde de Dieu. La miséricorde divine ne se montre nulle part avec plus d'éclat que dans le pardon du péché : en effet, le péché est diamétralement opposé à Dieu, en sorte que la justice divine en réclame une punition ; mais la miséricorde désarme la justice, et triomphe en même temps et de la haine de Dieu contre le péché et de l'inclination mauvaise du cœur de l'homme pour le péché.

La miséricorde de Dieu a deux propriétés : La *première*, c'est qu'elle est infinie. Représentons-nous un homme foncièrement bon, puis un autre homme dix fois, vingt fois, mille fois, des millions de fois meilleur que le premier ; nous aurons beau faire, jamais nous ne pourrons concevoir la grandeur de la miséricorde de Dieu : elle est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer, parce qu'elle est infinie. Il faut que nous retenions bien cette vérité. Notre peccabilité ou notre inclination au mal est bien grande, pourtant elle n'atteint pas l'infinité et elle ne peut être infinie. La créature n'est capable d'aucun acte infini ni en bien ni en mal. Quand il s'agit du péché, il ne peut être question d'infinité qu'en considération soit de l'offensé qui est le Dieu d'infinie Majesté, soit du bien dont il nous prive et du mal qu'il nous mérite. La miséricorde de Dieu surpasse donc infiniment le péché, c'est-à-dire que la plus grande somme de péchés disparaît dans l'abîme de la miséricorde divine, comme le petit brin de paille dans un immense incendie. — La *seconde* propriété de la miséricorde de Dieu consiste en ce que, pendant le cours de cette vie terrestre, elle a, pour ainsi dire, le pas sur tous les autres attributs de Dieu et, par conséquent, est la propriété qu'il nous découvre principalement, dont il nous fait surtout sentir les salutaires effets, et à laquelle il subordonne tous les autres attributs. Dieu veut que sa miséricorde règne particulièrement ici-bas ; la sainte Écriture d'ailleurs le dit : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* (*Ps.* 144, 9). *Superexaltat misericordia judicium* (Jac., 2, 13). Parcourons rapidement la série des actions et des promesses divines, et nous verrons que la miséricorde de Dieu s'y montre d'une manière toute spéciale :

tout cède à la miséricorde, elle revendique tout, la sagesse, la véracité, la toute-puissance, le riche trésor de la Providence divine ; elle emploie tout pour le salut du pécheur. On peut donc dire que la vie humaine est une sorte de fondation ou d'institution de la miséricorde divine ; et cette pensée doit nous être une grande consolation dans l'excès de notre misère : car qui a plus de droit, dans un hospice, aux soins et aux remèdes, si ce n'est celui qui est le plus malade?

II. — *L'histoire de la miséricorde de Dieu.*

L'histoire de la miséricorde de Dieu est l'histoire de l'humanité et de Dieu : *Misericordia Domini plena est terra* (*Ps.* 32, 5). *Misericordia Domini ab æterno et usque in æternum* (*Ps.* 102, 17). *Universæ viæ Domini misericordia et veritas* (*Ps.* 24, 10). De toute éternité, déjà dans le plan de la création, le péché de l'homme est en perspective et la miséricorde de Dieu se met en œuvre. — Plus tard, le péché apparaît réellement digne de damnation à cause de l'offense de Dieu et de l'ingratitude de l'homme. La miséricorde agit alors et cherche à rétablir le plan primitif ; le péché devient ainsi l'occasion de faire paraître le plan divin plus merveilleux encore par le fait de l'Incarnation. — Cependant l'homme s'éloigne toujours davantage de Dieu. La miséricorde de Dieu le suit ; elle lui envoie tantôt des Anges, tantôt des prophètes (la longanimité divine fut souvent très grande même à l'égard de ceux-ci : cf. Jonas, 4, 2) ; et plus l'humanité s'égare, plus la miséricorde de Dieu se manifeste en faveur des hommes, dans l'établissement d'abord d'une famille, puis d'une race, puis d'un peuple privilégiés. L'histoire d'Israël n'est-elle pas l'histoire des apostasies de l'homme et de la miséricorde de Dieu ?

Et ce que nous voyons dans tout le genre humain et dans un peuple choisi, nous le constatons également dans chaque homme en particulier : un homme se révolte-t-il contre Dieu et s'éloigne-t-il de Dieu, la miséricorde divine le poursuit, sans se lasser, même après avoir été éconduite ; elle revient toujours à la charge, s'assied devant la porte, jusqu'à ce que les vapeurs de

l'ivresse soient dissipées, et elle frappe de nouveau : « Pourquoi veux-tu mourir? » (Ez., 18, 31.) « Si une mère peut oublier son nourrisson, moi je ne t'oublierai pas » (Is., 49, 15). Avec quel zèle et quelle assiduité Dieu ne s'emploie-t-il pas au bien et au bonheur de l'homme? Sa miséricorde le rend semblable à un pasteur qui laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir après la centième qui s'est égarée (Matth., 18, 12), ou encore à une femme qui, ayant perdu une drachme sur dix qu'elle possédait, met tout en œuvre pour la retrouver et n'a de repos que quand elle l'a recouvrée (Luc, 15, 8). Et quelle joie pour Dieu, quand l'homme se convertit! (Luc, 15, 6. 9.) Une fois que l'homme se repent de son péché, la miséricorde de Dieu ne veut plus en entendre parler, elle le jette derrière soi (Is., 38, 17), dans l'abîme (Mich., 7, 19), elle le cache (*Sap.*, 11, 24), elle l'anéantit (Is., 44, 22) : ce péché n'est plus rien pour elle. L'homme est, pour ainsi dire, entièrement créé de nouveau ; toutes ses bonnes œuvres revivent ; et il ressuscite plus riche qu'avant sa chute : car sa pénitence même lui est comptée et reçoit sa récompense. David avait péché d'une manière horrible ; il prononce une parole, et son péché lui est enlevé (II *Rois*, 12, 13). Le prodigue avait préparé quelques mots d'excuse pour son père, dont il ne voulait plus être que le serviteur : son père ne le laisse même pas commencer ; par un baiser il arrête la parole sur ses lèvres. Il le fait son enfant et son héritier pour la seconde fois, et dans quels transports de joie! (Luc, 15, 24. 32.) O Cœur de Dieu! Combien le pécheur t'appauvrit et t'enrichit successivement ! En effet, le pécheur qui se convertit donne beaucoup à Dieu, après l'avoir grandement privé. Comme Dieu est bon pour nous ! Il n'a pas été aussi miséricordieux avec les Anges.

D'où vient son excessive bonté pour nous? La raison dernière sans doute en est que tel est son bon plaisir; mais nous pouvons encore ajouter nous-mêmes une raison qui nous touche personnellement : c'est que nous avons été séduits et trompés par le démon, nous, si faibles et si misérables par le fond de notre nature. C'est pourquoi Dieu a choisi cette nature pour manifester en elle la grandeur de sa miséricorde.

Et, en effet, la plus grande de toutes les miséricordes n'est-ce pas l'Incarnation ? Le Sauveur n'est-il pas la Miséricorde incarnée? Pouvait-elle apparaître et se révéler en pensées, paroles et œuvres autrement que comme le Sauveur l'a fait ? A-t-il jamais éconduit et condamné un pauvre pécheur repentant ? Voyez-le, au contraire, courir après les pécheurs et leur faire les plus pressantes invitations : « Venez tous à moi, vous qui êtes fatigués et chargés » (MATTH., 11, 28). « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs » (LUC. 5, 32). Il mange avec eux et les absout de leurs péchés, il meurt pour eux, et dans sa mort il leur laisse le riche trésor de la Rédemption, qui est l'Église avec les Sacrements ; et il en confie l'administration à des pécheurs, en les chargeant de pardonner toujours (MATTH., 18, 22). Le Sauveur n'est-il pas en réalité bon et miséricordieux ? Jetons seulement les yeux sur nous : est-ce que chacun de nous n'est pas la preuve toujours renouvelée de sa miséricorde et de sa longanimité?

III. — *Conclusions.*

A. — Confiance pour le passé. — Quel que soit notre passé, nous trouvons dans le Sauveur tout ce dont nous avons besoin, une rançon abondante et surabondante : *Copiosa apud eum redemptio* (*Ps.* 129, 7). Quand même tout le monde nous abandonnerait, le Seigneur ne le ferait pas.

Filioli..., si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi (1 JOANN., 2, 1. 2). Il a répandu assez de sang pour nous : la défiance est le pire des péchés ; elle fut la cause de la perte de Judas.

B. — Confiance pour l'avenir. — Resterai-je fidèle et ne retomberai-je pas ? Ayons confiance ! Mais pourquoi donc Dieu nous a-t-il pardonné ? Est-ce pour nous précipiter dans l'abîme de perdition ? Sa grâce suffit bien pour achever ce qu'elle a commencé et pour nous confirmer dans le bien (I PIERRE, 5, 10). Le bon Pasteur a de fortes épaules et un excellent cœur : il peut

porter sur lui la brebis retrouvée, si elle est épuisée par la fatigue. — La miséricorde dont nous avons été l'objet, est encore un puissant motif pour rester nous-mêmes fidèles ; car nous connaissons, nous aussi, notre Maître sous ce rapport : *Plus diligit, cui plus donavit* (Luc, 7, 42. 43). Saint Pierre et sainte Madeleine ne tombèrent plus après leur pardon. *Tu autem, Deus noster, suavis et verus es, patiens et in misericordia disponens omnia. Etenim si peccaverimus, tui sumus, scientes magnitudinem tuam ; et si non peccaverimus, scimus quoniam apud te sumus computati. Nosse enim te consummata justitia est, et scire justitiam et virtutem tuam radix est immortalitatis* (*Sap.*, 15. 1-3).

d) PÉNITENCE

I. — *Nature et essence de la pénitence.*

La pénitence est la vertu par laquelle nous satisfaisons à Dieu pour l'injustice du péché, nous réparons le péché et nous le détruisons en nous.

Pour que la pénitence atteigne ce but, il faut qu'elle soit intérieure et extérieure et qu'elle remplisse trois conditions : elle doit d'abord effacer la faute (*la coulpe*), puis enlever *la peine* qui résulte de la faute, enfin elle fait lutter contre les passions qui conduisent au péché. Faute, peine et passions, voilà ce qui constitue en nous le règne du péché : c'est aussi cet empire que la pénitence a pour unique but de renverser.

II. — *Motifs de pénitence.*

A. — Il y a d'abord, DU CÔTÉ DE DIEU, des motifs qui militent pour l'exercice de la pénitence *en général*. En effet, la pénitence est, relativement à Dieu, une affaire de justice et d'équité : le péché est une dette dont nous avons à répondre devant Dieu (MATTH., 6, 12) ; le péché est une injustice et une offense. La dette doit être payée ; l'offense, réparée ; le bien pris, rendu : c'est l'exigence de la justice. Nous devons être honnêtes aussi

vis-à-vis de Dieu. Il arrive parfois de contracter des dettes ; mais l'homme loyal se distingue de celui qui ne l'est pas par la fidélité à les payer, dès qu'il peut le faire. Or, nous pouvons payer nos dettes : le moyen est la pénitence. Assurément, il nous faut satisfaire Dieu avant tout autre : n'est-il pas le premier de nos créanciers privilégiés ? La pénitence est un acte de haute justice que nous devons nous empresser d'accomplir en premier lieu. — De plus, nous avons, DE NOTRE CÔTÉ, également des motifs de faire pénitence : d'abord et avant tout, c'est absolument nécessaire. Il n'y a, en effet, que deux voies pour aller au ciel, celle de l'innocence et celle de la pénitence : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (Luc, 13, 5). Les saints Pères appellent la pénitence « la planche de salut dans le naufrage » ; si l'on ne veut pas être englouti, il faut saisir cette planche et imiter le naufragé. Si pénible que soit sa position, celui-ci se cramponne de toutes ses forces à la planche qu'il a saisie, quand même il lui en coûte d'être de temps en temps submergé par les vagues et de boire quelques gorgées de l'onde amère. — La pénitence, encore, répare tout, rétablit tout, rend tout, les mérites et l'amitié de Dieu. La pénitence et la justification, en effet, ne couvrent pas et ne cachent pas seulement le péché ; elles sont une nouvelle création, une renaissance et un nouveau baptême de l'homme, qui devient un être nouveau et reprend une vie nouvelle. Nous avons des exemples, des effets merveilleux de la pénitence dans la vie des Saints (sainte Marie-Madeleine, saint Pierre et saint Paul) : quels avantages ne retire-t-on pas de la pénitence ! Elle nous procure une haute sainteté et nous assure une place magnifique dans le royaume des cieux.

B. — Quant aux exercices *particuliers* de la pénitence, nous avons également des motifs de les faire. Il y a, d'abord, deux manières de pratiquer la pénitence *intérieure.* La première manière consiste dans le repentir, le bon propos et l'aveu de ses fautes ; nous produisons ces actes dans l'examen de conscience et la confession. Le repentir et le bon propos sont ce qu'il y a de principal et de plus nécessaire dans la pénitence intérieure, parce que le péché réside dans la volonté, et c'est aussi de la

volonté qu'il doit être chassé. La confession est la forme extérieure de cette pénitence ; Dieu lui-même l'a déterminée. — La seconde manière de pratiquer la pénitence intérieure consiste dans la mortification et la victoire sur les passions déréglées. Nous devons mortifier nos passions, parce qu'elles nous conduisent toujours au péché. Elles sont comme les griffes avec lesquelles le péché et le mauvais esprit nous saisissent et nous jettent par terre. Tous nos bons propos sont pure illusion, s'ils ne s'appuient sur la volonté et la résolution fermes de nous mortifier et de résister à nos mauvaises passions.

Voici, de plus, les motifs que nous avons de faire les exercices de la pénitence *extérieure,* de mortifier nos sens : D'abord, il est de toute justice de punir les sens extérieurs, parce qu'ils sont, la plupart du temps, les complices du péché ; or, les coupables méritent d'être châtiés. — Ensuite, les sens extérieurs sont très souvent l'occasion prochaine du péché. Le démon approche de l'âme par les portes des sens, et c'est de là qu'il lance ses traits. Mortifier les sens, c'est donc enlever pour ainsi dire à l'ennemi les ouvrages extérieurs, les forts détachés de notre âme, et couper les vivres à la convoitise. Aussi tous les Saints, comme d'ailleurs tous les pécheurs convertis, sont-ils convaincus de cette vérité : que l'homme gagne en pureté et en force, pour faire le bien, en proportion de sa mortification ou des privations qu'il impose à son corps.

La règle nous indique comment nous devons pratiquer la pénitence : elle nous en donne la mesure juste, complète et agréable à Dieu. Observer l'ordre de nos journées, le silence, l'exactitude, la modestie et toutes nos autres règles, est faire une pénitence perpétuelle. C'est également recueillir la myrrhe de la pénitence que de supporter comme il faut les travaux, les fatigues et les désagréments de notre vocation.

III. — *Moyens de persévérer dans les exercices de la pénitence.*

Un très bon moyen de nous rendre familière la pratique de la pénitence consiste à nous rappeler fréquemment nos péchés : ce

souvenir nous rend très agréables à Dieu et nous obtient des grâces spéciales de consolation et de protection ; de plus, il nous maintient dans l'humilité, nous dispose à tout et produit en nous la haine précieuse de nous-mêmes, sans laquelle la persévérance dans la pratique de la pénitence n'est vraiment pas possible.

C'est pourquoi il nous faut répéter souvent, sous la forme qui nous est la plus profitable, l'une ou l'autre des méditations de la première semaine.

e) LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME

La victoire sur soi-même est une conséquence des Exercices de la première semaine et une partie importante de la pénitence ; aussi mérite-t-elle d'être considérée dans une méditation particulière.

I. — *Essence de la victoire sur soi-même.*

La victoire sur moi-même n'est autre que la violence ou la force morale que nous employons contre nous pour mener une vie conforme à la raison et à la foi, pour remplir notre devoir et pour être ce que nous devons être. Elle s'appelle aussi mortification, abnégation, parce que, dans notre état de nature déchue, nous ne pouvons pas absolument remporter cette victoire sur nous sans violence ni contrainte.

L'objet de la mortification n'est pas proprement notre nature, ni nos aptitudes, ni même nos passions, mais seulement ce que nous avons de désordonné, c'est-à-dire de défectueux, de dangereux et d'inutile.

Le but de la mortification n'est pas non plus d'affaiblir, de détruire et d'endommager la nature, mais au contraire de la rendre docile, apte et constante au service de Dieu et à l'accomplissement de notre devoir (Cf. *Commentaire des Exercices :* première annotation et titre des *Exercices*). La mortification n'est pas une vertu spéciale, déterminée. Son objet est la

répression des passions, et à cause de cela elle a des rapports intimes avec toutes les vertus, particulièrement avec les vertus cardinales de force et de tempérance, parce que ces vertus ont pour objet propre la répression des passions.

II. — *Motifs de la victoire sur soi-même.*

A. — Nous devons nous vaincre, afin, *premièrement,* de devenir des hommes nobles, dignes d'estime et heureux. Par suite du péché originel, nous sommes pleins d'inclinations et de passions déréglées ; or, ces passions nous rendent difformes et nous avilissent : elles forment le côté petit, fragile et humiliant de notre nature, et de plus un objet de haine et d'horreur pour Dieu ; ensuite, elles dégradent en nous la noble et parfaite image de la Divinité et la rendent méconnaissable. Les passions sont une tache et la cause de tous nos troubles et de toutes nos discordes intimes.

B. — Nous devons nous vaincre, afin, *deuxièmement,* de nous tenir éloignés du péché. Les passions déréglées viennent du péché et conduisent au péché : elles captivent notre intelligence et notre jugement ; elles affaiblissent et tyrannisent notre volonté ; elles nous mènent au péché, dont nous devenons à la fin les malheureuses victimes dans le temps et dans l'éternité.

C. — Nous devons nous vaincre, afin, *troisièmement,* d'acquérir les vertus. La vertu plaît par elle-même ; ce qui nous en éloigne se trouve précisément dans la difficulté et la violence qu'exigent son acquisition, son maintien, sa pratique et son perfectionnement. Or, la mortification renverse ces obstacles : elle n'est, en effet, pour le Chrétien, que la force morale nécessaire pour être ce qu'il doit être. Nous avons donc dans la mortification la clef de toutes les vertus.

D. — Nous devons nous vaincre, afin, *quatrièmement,* de remplir les devoirs de notre état. Ceux-ci demandent également du courage et de la force, surtout si nous voulons vivre chrétiennement. Le caractère surnaturel du Chrétien donne et réclame une plus grande et plus parfaite ressemblance avec Dieu, des sentiments plus élevés et une vie plus sublime, une

complète mortification des appétits déréglés et mauvais de la nature et une conduite parfaite selon Dieu (*Rom.*, 8, 12-14).

E. — Nous devons nous vaincre, afin, *cinquièmement*, d'obtenir des grâces, la consolation spirituelle, et des mérites pour le ciel. La consolation céleste est presque impossible sans le renoncement à la consolation temporelle et sensible. Que nous restera-t-il à la mort de tous nos mérites spirituels, si ce n'est l'ensemble des sacrifices temporels que nous aurons offerts à Dieu pendant toute notre vie? Que de mérites nous pouvons acquérir pour le ciel, en faisant chaque jour à Dieu le sacrifice des vaines joies de la terre !

F. — Nous devons nous vaincre, dans le but, *enfin*, de ne pas perdre le fruit des *Exercices spirituels*. La victoire sur soi-même ou l'extirpation des passions déréglées dans l'homme n'est-elle pas le but prochain des *Exercices* (cf. première annotation et titre des *Exercices*), et par suite la fin prochaine et principale, le premier devoir de toute la vie spirituelle? Oublier cela, c'est perdre son temps et sa peine et vouloir se tromper soi-même ; c'est ignorer un axiome admis par tous les maîtres de la vie spirituelle. Sans la résolution de nous vaincre et sans la pratique de la mortification, nous ne passerons jamais à l'exécution de tout ce que nous avons décidé dans la première semaine des *Exercices*, et à plus forte raison nous n'y persévérerons pas : en effet, sans la mortification nous ne servirons pas Dieu, nous ne serons pas indifférents à l'égard des créatures, nous n'éviterons pas le péché. Il nous faut donc ici tirer et admettre la conséquence finale : Qui veut atteindre sa fin doit éviter le péché ; qui veut éviter le péché doit se vaincre et se mortifier.

III. — *Les qualités de la mortification.*

Pour atteindre son but, la mortification doit avoir les qualités suivantes :

A. — *Premièrement*, il faut qu'elle nous serve de fondement et de base d'opération ; c'est-à-dire que nous devons en faire un usage fréquent; comme d'un principe, et ne pas la pratiquer incidemment et par occasion. Le mal, hélas! est aussi, pour

ainsi dire, érigé en principe dans notre être : il est une loi et une inclination constante en nous ; à cause de cela, une opposition contraire doit avoir lieu, afin que le mal ne triomphe pas. Un de nos axiomes principaux dans la vie spirituelle est que nous devons nous vaincre nous-mêmes et avoir la volonté de le faire.

B. — *Deuxièmement,* la mortification doit être universelle, constante et persévérante. Il faut qu'elle s'étende à toutes nos passions ; il faut qu'elle soit intérieure et extérieure et qu'elle se pratique sans interruption. Une seule passion suffit pour nous perdre. Chacune des passions est comme un ténia qui se renouvelle toujours si on n'y fait attention. Une passion non mortifiée ressemble de quelque manière à une armée ou à une forteresse ennemies, qu'on a laissées derrière soi pendant qu'on a continué la campagne.

C. — *Troisièmement,* la mortification doit être offensive, et non pas seulement défensive. Il faut nous mortifier spontanément, sans attendre que nous soyons forcés de nous mortifier. Si nous ne faisons ainsi, nous manquons souvent le but, et nous remportons sur nous des victoires intempestives et inutiles. En prenant l'offensive dans la mortification, nous la rendons facile, parce qu'elle est ainsi en continuel exercice.

Telles doivent donc être nos dispositions à l'égard de la mortification, quelque pénible qu'elle paraisse. Elle est absolument nécessaire. De plus, elle n'est pas dangereuse, si on en voit bien le but et le véritable objet, si on ne veut pas tout entreprendre à la fois, et si on se laisse guider. Oui, assurément, la mortification est facile, si on en fait un exercice essentiel et principal de la vie spirituelle, si l'on prie et si l'on a tant soit peu d'amour de Dieu.

f) HUMILITÉ

Nous ne pouvons laisser passer la première semaine des *Exercices* sans poser ici le solide fondement qui s'appelle l'humilité. La première semaine y contribue et s'y adapte extra-

ordinairement bien, et de plus l'orgueil est une passion dont l'extirpation est le résultat spécial de l'abnégation de soi-même.

I. — *Essence de l'Humilité.*

L'humilité appartient à la vertu cardinale de tempérance et est une partie de la modestie intérieure. Spécialement, l'humilité est cette vertu de la volonté qui nous met en état de ne pas nous élever outre mesure au-dessus de nous, de ne pas vouloir être ou paraître plus que nous ne sommes et faire plus que nous ne pouvons en réalité. Elle modère par conséquent tous les accès de l'orgueil, qui veut toujours paraître, s'élever et entreprendre plus que la droite raison ne le permet.

II. — *Condition et pratique de l'Humilité.*

A. — La condition de l'humilité est la connaissance de soi-même, l'estime juste et modérée de ses propres qualités. La première semaine sert merveilleusement à atteindre ce but. Elle est un « miroir fidèle » : elle nous met sous les yeux et nous montre, d'une manière claire et distincte, le *speculum nativitatis nostræ*. — Elle nous montre, *d'abord,* ce que nous sommes dans l'ordre naturel. La méditation du « Principe et du Fondement », que dis-je ? le premier mot de cette méditation nous fait jouir d'une vue immense sur notre nature et sur tout notre être. Nous ne sommes que des créatures, par conséquent, nous ne sommes, de nous-mêmes, que la fragilité, l'impuissance, le fini et le néant de toute manière ; par nature, nous sommes la faiblesse même et nous ne nous appuyons sur rien. — Cette vue s'étend et s'élargit davantage dans la méditation sur les péchés personnels, quand nous considérons chacun qui nous sommes, et corporellement, et spirituellement, en comparaison de tous les hommes, de tous les Anges, et de Dieu même : qu'est alors notre intelligence, qu'est notre mémoire, qu'est notre volonté, que sont tous nos mérites et toutes nos vertus ? — Quelle pauvreté, quelle faiblesse, quelle triste et dure nécessité ne nous dévoile pas enfin la méditation de la mort ! Les suites

de la cruelle mort sont une entière dissolution et une complète disparition. Quelque temps on rit de nous, on nous juge, et après on ne parle plus de nous : *In imagine pertransit homo* (Ps. 38, 7).

De plus, la première semaine nous montre ce que nous sommes dans l'ordre surnaturel. La méditation sur le triple péché nous révèle la possibilité au moins et le triste fait du péché grave, et cela dans les êtres supérieurs, les créatures prééminentes, dans nos premiers parents et les Anges. — La méditation des péchés personnels nous apprend la même chose à notre propre sujet. — Et quelle est la première leçon que nous donne la méditation sur l'enfer, si nous avons péché gravement ? Elle nous fait découvrir tout d'abord, dans le péché grave, la plus grande folie, le manque absolu de caractère, une infamie, une bassesse et une ingratitude incomparables. Peut-il y avoir rien de plus déshonorant que d'avoir échappé à l'enfer?

B. — Tel est donc le triste miroir que nous présente la première semaine, et tel est en même temps le fidèle conseiller qui nous dit en toute franchise ce que nous sommes. Nous voyons par là combien de raisons nous avons d'être humbles et comment nous pouvons montrer effectivement que nous sommes humbles. Nous devons, avant tout, avoir une basse opinion de nous, et être contents si d'autres partagent cette opinion ; il ne nous faut pas vouloir briller et nous faire remarquer, mais nous devons nous faire petits et méprisables en toute réalité, en montrant à l'occasion tout ce que nous sommes. L'efficacité de l'humilité résulte déjà de la simple connaissance de nous-mêmes que nous donne la première semaine ; et il est de notre devoir de ne pas terminer celle-ci sans avoir posé en nous le solide fondement de l'humilité pour toute notre vie.

III. — *Motifs*.

Nous avons plusieurs motifs de régler et de diriger notre vie d'après cette connaissance de nous-mêmes, fournie par l'humilité.

A. — D'abord, nous avançons ainsi réellement dans la vérité :

car l'humilité est la vérité ; autrement, nous ne sommes que mensonge, objets de risée et d'horreur pour Dieu.

B. — Ensuite, il y a dans cette humilité un grand avantage pour toute la vie spirituelle. Que de fautes et de défauts nous évitons par là ! La négligence dans la prière ; la difficulté de nous soumettre à la volonté de Dieu ; l'indépendance, les plaintes contre les Supérieurs, le manque d'ouverture de conscience avec eux, la prétention à faire valoir nos droits ; l'intolérance vis-à-vis du prochain, le mépris des autres, l'envie, la médisance, les critiques : et, pour ce qui nous regarde, le mécontentement que nous éprouvons de notre position et de notre emploi, la susceptibilité, l'attache aux honneurs, la crainte de l'insuccès, le découragement et le désespoir dans la vie spirituelle... Comme la vie de sacrifice est facile quand on se hait et qu'on n'oublie jamais d'avoir mérité l'enfer ! A cette condition seulement, Dieu nous accorde ses grâces et ses dons particuliers, et nous évitons le malheur d'abuser de tout.

C. — Enfin, l'humilité est une vertu belle, touchante, sublime, et la meilleure disposition pour imiter la vie du Sauveur. En tout cas, nous le suivrons volontiers et généreusement, si nous sommes humbles.

MODÈLES DE PÉNITENCE

---

a) L'ENFANT PRODIGUE

(Luc, 15, 11-32.)

Le Sauveur lui-même raconte cette parabole, pour nous exciter tous à la pénitence. Cette parabole renferme trois des motifs que nous avons tous de faire pénitence.

I. — *Les fautes de l'enfant prodigue.*

A. — Sa faute principale consiste dans sa prétention injuste à obtenir de son père la part de son héritage. Il y a là un manque de respect et d'égards, et une insolence. — Une autre de ses fautes est la dissipation de son bien, lequel avait coûté sans doute beaucoup de travail et de peine à son père. — Enfin, son inconduite et son immoralité mettent le comble à ses excès. Et il faut bien remarquer que toutes ces fautes sont commises par un être très cher, qui touche de très près celui qu'il offense, par le propre fils de ce dernier.

B. — Les suites de ces fautes sont, d'abord, une disette et une pauvreté affreuse ; puis la perte de la liberté, le jeune prodigue ayant été obligé de s'engager comme serviteur ; enfin le plus profond abaissement et l'abandon. Son maître l'envoie au dehors, à la campagne, pour garder les pourceaux : cet office est, aux yeux des Juifs, le plus bas degré de l'avilissement et de la dégradation.

C. — Les causes de ces erreurs sont la légèreté, « il est le

plus jeune », l'amour de la liberté, l'ennui et la crainte de n'être pas heureux dans la maison paternelle. — Telle est vraiment l'image de la misère du pécheur : il est pauvre, il est avili, il est malheureux, il est coupable, injuste et ingrat envers Dieu.

II. — *Pénitence et retour du prodigue.*

A. — L'occasion de la pénitence du prodigue est sa solitude, accompagnée des réflexions qu'il y fait. Il rentre en lui-même, compare son état présent à l'ancien et en conçoit une grande douleur et un grand repentir. Il se rappelle son père, sa bonté et son amour, et ce souvenir lui donne l'espoir d'en être pardonné.

B. — L'Évangile dépeint très bien la manière dont le prodigue accomplit sa pénitence, nous offrant ainsi un modèle parfait de conversion. Le prodigue prend la ferme résolution de partir et de s'arracher à son triste séjour. — Le motif en est l'amour pour son père : « Je veux aller à mon père. » — Et il persévère fidèlement dans son excellent dessein : rien ne l'arrête, ni la longueur ni les difficultés de la route, ni enfin les humiliations de son retour dans la maison paternelle. — Il confesse sa faute comme un véritable péché et il accepte d'avance n'importe quelle punition, si humiliante qu'elle soit. Il est content de s'engager comme simple serviteur dans la maison paternelle, il n'a aucune prétention sur le bien de son père. — Sa pénitence est parfaite, remarquable et touchante. Un cœur si généreux mérite son pardon et nous invite en même temps à suivre son exemple.

III. — *La réception faite au prodigue par son père.*

A. — La réception faite au prodigue par son père est aussi vraiment généreuse. — *Premièrement,* le père reconnaît aussitôt son malheureux enfant et se précipite à sa rencontre. — *Deuxièmement,* il lui pardonne immédiatement et lui prodigue toutes les marques de sa tendresse, ne le laisse pas parler davantage et arrête l'aveu de sa faute par un doux baiser. —

Troisièmement, il rend à son fils tout ce qu'il a perdu et le rétablit dans son ancien état ; il lui rend la fortune en le revêtant de ses habits de fête, les privilèges de sa naissance en lui remettant la bague à son doigt, la liberté et la noblesse dans les souliers qu'il lui donne, car marcher sans chaussures était alors le signe de l'esclavage. — Enfin le père fait tout cela avec joie et de tout son cœur, et il donne deux preuves manifestes de sa joie et de sa sincérité dans le festin magnifique qu'il commande et dans la défense qu'il prend de son fils retrouvé en face de son aîné, dont l'indifférence et le dépit viennent troubler cette fête touchante.

B. — Dans tout ce récit se montre la miséricorde de Dieu, et pourtant nous n'en avons là qu'une ombre. Non seulement elle accueille le pécheur et lui rend tous ses biens, mais encore elle va le chercher bien loin, sur des chemins détournés, au moyen de ses grâces, sans lesquelles la pénitence et la conversion ne seraient pas possibles. Elle achève et couronne son œuvre en recevant dans ses bras, avec la plus grande bienveillance, la pauvre brebis perdue, mais retrouvée, en la rétablissant dans tous ses anciens droits et en lui rendant tous les privilèges de la grâce et de l'amour de son Dieu.

b) SAINT PIERRE

(Luc, 22, 54-62.)

I. — *La chute de saint Pierre.*

A. — Les principales circonstances de la chute de saint Pierre se trouvent dans ces deux faits : son admission dans la cour du grand-prêtre Caïphe et son imprudence à rester près du feu pour se chauffer avec les soldats et les serviteurs. Une servante lui demande s'il fait partie de la troupe du Nazaréen et, en même temps peut-être, une autre servante dit qu'il est en effet de la suite de Jésus. Pierre répond qu'il ne comprend pas ce qu'elles disent, qu'il ne connaît pas le Nazaréen. En voulant sortir de la cour, Pierre est interpellé de nouveau par une ser-

vante et un des assistants : « Vous appartenez certainement, lui disent-ils, à la troupe de Jésus. » Pierre nie avec serment être du nombre des disciples du Nazaréen, et même connaître cet homme. Revenu du vestibule dans la cour de Caïphe, il est entrepris une troisième fois et, ce semble, coup sur coup, par trois des individus présents qui assurent qu'il est, sans nul doute, un des disciples de Jésus, qu'il est Galiléen de langue, que, d'ailleurs, on l'a vu dans le jardin au moment de la prise de Jésus. Alors l'Apôtre répond par ces mots, qu'il accompagne d'une imprécation contre lui-même : « Non, je ne suis pas un des disciples de Jésus, je ne connais pas cet homme dont vous parlez. » Tel est à peu près le récit de la chute de Pierre.

B. — Mais que de choses renferme ce peu de paroles ! Elles disent et rappellent un misérable respect humain et une lâcheté, un mensonge et un parjure, une imprécation et un reniement injurieux du Seigneur. C'est ainsi qu'il affirme, qu'il jure et qu'il ment, ce Pierre, ce premier des disciples de Jésus, ce chef des Apôtres et ce futur Pape ! — Et qui affirme-t-il ne pas connaître ? Son meilleur ami et son plus grand bienfaiteur, son Maître, pour lequel, tout à l'heure, il voulait mourir et il a même tiré le glaive ; il ne connaît plus son Seigneur et son Dieu, dont il a si souvent, et si solennellement, et avant tout autre, proclamé la Divinité ! — Et en présence de qui le renie-t-il ? Devant des valets, des servantes et une vile populace ! Que sont donc les hommes, même les meilleurs ? — La profondeur de cette chute apparaît encore plus clairement quand on pense quelle injure et quelle douleur résultèrent pour le Seigneur d'un pareil reniement. Quelle peine pour un ami, pour un maître, pour un bienfaiteur, d'être méconnu et renié ! Et d'abord dans quelles circonstances Jésus est renié par Pierre ! Un autre Apôtre l'a déjà vendu et trahi, tous l'ont abandonné, et, maintenant, voilà son premier Apôtre qui le renie et qui jure qu'il ne le connaît pas ! Combien la coupe des douleurs du Messie est amère ! Et, certes, la chute de Pierre est un des coups les plus rudes que Notre-Seigneur reçoit et ressent pendant sa Passion ! Cette défection est vraiment déplorable.

II. — *Causes de la chute.*

Une des causes de la chute de saint Pierre est sans doute sa négligence de la prière, que le Seigneur a si souvent recommandée pendant cette soirée. — Ensuite, c'est sa présomption. Il pense que tout est possible à son amour et qu'une infidélité de sa part est impossible : il montre bien là son caractère. — Enfin, une dernière cause de sa chute est l'irréflexion avec laquelle il s'expose au danger sans nécessité.

Maintenant on peut alléguer, comme circonstances atténuantes de son crime, le tendre intérêt qu'il prend au sort de son divin Maître, son amour pour lui et le désir de savoir ce qu'il devient. — De plus, les événements inattendus qui se sont succédé avec tant de rapidité pendant cette nuit ont tout à fait troublé l'Apôtre et l'ont ainsi livré au pouvoir et aux caprices des impressions d'une sensibilité extrême. — Enfin, l'entourage qui le menace, les paroles qu'il entend, les gestes qu'il voit et les assauts rudes et consécutifs qu'il vient de soutenir ont ébranlé sa constance et diminué sa présence d'esprit. Certainement, l'angoisse, l'affliction et le trouble, en même temps que la lassitude et l'épuisement de ses forces corporelles et spirituelles, sont pour beaucoup dans la défection de saint Pierre. Malgré cela, pourtant, sa chute est profonde et lamentable !

III. — *La pénitence de saint Pierre.*

A. — Avant tout, il nous faut considérer la cause première de cette pénitence, c'est-à-dire le Sauveur lui-même. Jésus, qui jusque-là est resté silencieux, comme indifférent et insensible à tout ce qui se passe autour de lui, et qui même ne s'est pas laissé émouvoir en face de ses bourreaux, maintenant se tourne du côté où Pierre se trouve et arrête ses yeux sur lui. Un prêtre, un Apôtre est sur le point de tomber dans l'abîme de perdition, et le Sauveur ne peut rester indifférent à son sort. Personne ne désespère plus facilement qu'un Apôtre. Il lui accorde un de ses regards ! Dans quelle intention? Pour le punir, le condamner?

Est-ce un regard de reproche, d'indignation, le regard du juge qui punit de mort? Non, c'est un regard de miséricorde et de pardon. Que lui dit-il? « Pierre, pourquoi es-tu venu? Me connais-tu? Ne sais-tu pas qui je suis? Ne vois-tu pas le précipice où tu vas te jeter? Ne désespère pas! C'est moi; je suis là. Il n'est arrivé que ce que j'avais prédit. Aie confiance; j'ai prié pour toi. Je m'en vais bientôt mourir pour tes péchés. Toi, vis et confirme tes frères. » — Le Seigneur a, pendant sa vie, jeté sur les pécheurs bien des regards puissants et aimables à la fois, mais jamais il n'a arrêté ses yeux sur personne comme il vient de le faire sur son Apôtre Pierre. Son regard est une de ces grâces efficaces qui, des pécheurs, font des Saints. Pierre reconnaît le précipice épouvantable où il s'est jeté, mais il voit aussi la main qui le retient, la même main qui l'a saisi sur la mer de Galilée pour l'empêcher d'enfoncer dans l'abîme. Il saisit cette main qui le retire aussitôt du précipice. Nous devons ici nous prosterner et baiser le sol où tombe le regard du Sauveur. — Ce regard est aussi pour nous : que seraient devenus Pierre et tant d'autres prêtres si Jésus n'avait pas fixé ce regard sur son Apôtre? Comprenons-le donc bien et ayons confiance et courage! Qui peut désespérer désormais? Ce regard, le Seigneur le jette souvent sur nous dans le cours des Exercices.

B. — Pierre comprend ce regard de Jésus, et il y répond de son côté avec tout le dévouement et toute la générosité dont il est capable. Vivement pénétré de la grandeur de sa faute, il se met à pleurer amèrement. Il répand alors des larmes de repentir, de confiance et d'amour. Il se lève aussitôt et s'éloigne du danger. Pierre est devenu humble même dans son amour. Dans l'apparition sur le bord du lac, il n'osera pas affirmer qu'il aime son Maître plus que les autres. Il n'oubliera jamais non plus son crime : le jour, il remplira fidèlement sa fonction de Pasteur des âmes, et, la nuit, il se lèvera pour pleurer sa chute malheureuse, de telle sorte qu'au rapport de la légende ses larmes abondantes traceront peu à peu, dans ses joues, de profonds sillons. Telle sera sa pénitence apostolique. L'humilité et la pénitence seront le fondement de tout le reste de sa vie, la base de toutes ses œuvres. Il comptera tout pour rien, ses voyages,

ses travaux, ses persécutions, et, devenu vieillard, il subira le martyre pour le Christ avec humilité et constance.

c) SAINT IGNACE

Nous avons dans saint Ignace un modèle de conversion et de pénitence qui nous touche de près et qui nous intéresse d'une manière particulière.

I. — *Disposition et état d'Ignace avant sa conversion.*

A. — Naturellement parlant, Ignace de Loyola est un homme remarquable. Sa figure et son extérieur sont distingués, ses manières nobles ; il a un esprit droit, un cœur élevé, vaillant. Sa vertu caractéristique est la magnanimité.

B. — Au point de vue surnaturel, Ignace a une foi ferme et des sentiments religieux, mais il est trop imbu des maximes du monde.

Sa vie n'est occupée et son esprit n'est rempli que de bonheur terrestre et de succès temporels, surtout dans la carrière des armes, où il veut devenir un grand et illustre capitaine. Sa magnanimité a donc une fin naturelle ; il est alors bien loin d'être un Saint et d'être un saint Ignace. Si quelqu'un lui disait, quand il fait sa sortie de la ville de Pampelune à la tête de son bataillon : « Inigo, on vous reverra sur nos routes dans quelques mois, mais sous l'habit d'un pauvre mendiant, que les enfants poursuivront et couvriront de boue », — il donnerait peut-être pour réponse un coup d'épée à ce prophète de malheur. Ajoutons qu'il a déjà trente ans.

II. — *La conversion.*

A. — Trois causes concourent à opérer la conversion de saint Ignace :

La *première* cause est le coup terrible et providentiel porté par Dieu à la carrière d'Ignace : un boulet de canon le renverse

par terre dans la défense de la citadelle de Pampelune. Suivant le monde, c'est un grand malheur, mais surnaturellement, c'est le principe et le commencement de son bonheur et de sa conversion.

Comme *seconde* cause, il faut assigner les réflexions et les considérations que fait Ignace lui-même, pendant sa maladie, sous l'influence de la grâce divine. Pour s'occuper sur son lit de douleurs, il prend et lit, quand il n'a plus de romans de chevalerie à sa disposition, la vie de Jésus-Christ et celle des Saints. Dans l'état d'âme où il se trouve, cette lecture ne lui dit d'abord rien de particulier : il ne la comprend pas ; même il s'y glisse souvent des idées d'avenir terrestre auxquelles il s'abandonne volontiers. Pourtant il remarque peu à peu que ces imaginations ne lui laissent après elles que le vide et le trouble, tandis que le souvenir des Saints le remplit de paix et de contentement. Il en conclut que la vérité doit être d'un côté, le mensonge et la vanité de l'autre. Il se met à faire des comparaisons : il trouve aussi dans les actions des Saints l'amour, mais l'amour le plus noble et le plus désintéressé pour Dieu et pour les hommes ; il y trouve encore la force, la générosité, un si grand courage qu'il a honte de ne pas le posséder ; il y trouve la guerre et des batailles, mais des combats spirituels, et non pas contre les hommes, mais pour eux et contre soi-même ; il y trouve enfin le succès, la gloire, l'honneur et le bonheur, et un bonheur assuré, pendant qu'au contraire la fortune dans le monde dépend d'un coup de hasard : lui-même vient d'en faire la triste expérience. Peu à peu la pensée lui vient d'abandonner la carrière du siècle et de chercher sa gloire devant Dieu, en devenant un Saint. Sous l'influence permanente de la grâce, cette décision entre toujours plus avant dans son cœur. Il réfléchit sur sa vie et en reconnaît la vanité et le dérèglement, et il se résout à en faire pénitence aussitôt, à changer de conduite et à suivre l'exemple des Saints, surtout de ceux qui se sont signalés par une grande mortification extérieure. Ainsi il veut être un Saint. Il se relève de sa couche avec cette ferme résolution : ce que les Saints ont fait, il veut le faire lui-même ; il veut se distinguer et être magnanime, mais aux yeux de Dieu. Ignace

conserve donc toutes ses dispositions, tous ses talents naturels, seulement il leur donne un autre but : une direction surnaturelle.

Une *troisième* cause de la conversion d'Ignace de Loyola se trouve dans une série d'événements extraordinaires, — comme l'apparition de la Mère de Dieu et celle de saint Pierre..., — dont il est l'heureux témoin ; mais ces faits ne font que confirmer sa conversion, ils ne la déterminent pas.

B. — L'exécution suit immédiatement la résolution. Il fait une pénitence parfaite et héroïque. — Il obtient l'absolution de ses péchés dans la confession générale qu'il fait à Montserrat, et plus tard souvent encore. Le souvenir de ses fautes passées ne le quitte jamais, et il s'appelle volontiers un grand pécheur. — Pour la punition de ses péchés, il s'impose de rudes mortifications, des jeûnes, des austérités inouïes et un détachement complet du monde. Tout ce qu'il y a d'effrayant et de pénible dans la vie de pénitence, il l'affronte et le supporte avec un courage invincible. — Il attaque aussitôt et combat en lui les passions, causes et sources du péché, avec une vigueur extraordinaire, en particulier son orgueil, les recherches mondaines dans ses manières, dans ses habits et dans sa nourriture. En peu de temps, il en est le maître. — Ce qu'il y a de plus beau et de plus noble en lui, c'est l'esprit d'amour et de générosité envers Dieu. Il fait ainsi pénitence, non pas tant pour réparer ses fautes que pour se distinguer au yeux de Dieu. Une sainte ambition le pousse à ne se laisser devancer par aucun Saint sur aucun point : s'il lit qu'un Saint a fait ceci ou cela, c'est une raison suffisante pour lui de l'imiter, de faire comme lui.

III. — *Résultats et effets de cette conversion et de cette pénitence.*

Le résultat pour Ignace lui-même est qu'il devient un Saint, et un grand Saint, comblé de toutes les bénédictions de la sainteté dans le temps et dans l'éternité. — Le résultat pour nous est que saint Ignace devient notre Père *in Christo*, par la fondation et l'établissement de la Compagnie de Jésus. — Le résultat

pour l'Église est un nouveau secours dans ses combats, dans ses travaux pour la défense et l'accroissement de la foi et du Royaume de Jésus-Christ. — Pour le monde c'est le progrès de la civilisation chrétienne, de la science et de l'instruction. Qu'ils sont magnifiques les fruits de cette pénitence et de cette conversion ! Que de millions d'hommes leur doivent le salut et le bonheur éternel ! Tout ce que la Compagnie de Jésus a fait et accompli de grand dépend du seul instant de la conversion d'Ignace.

— Certes, il vaut bien la peine de se tourner vers Dieu de tout son cœur, à l'exemple de saint Ignace, de donner et de vouer complètement tout ce qu'on a et tout ce qu'on est à son service et à sa grâce. — La pénitence, la conversion d'Ignace, comprise de cette manière, est aussi le fondement et la source de tout le bien dans notre vocation elle-même En effet, le commencement, comme le progrès, de la conversion de saint Ignace est dans la relation la plus intime avec notre conversion personnelle, non seulement en tant que la Compagnie est enfin sortie de la conversion d'Ignace, mais encore dans le sens que notre propre conversion a le même point de départ et les mêmes causes de développement que celle de saint Ignace : les Exercices salutaires que fit alors Ignace, et les Exercices que chacun de nous fait à son entrée dans la Compagnie, ne contiennent-ils pas, en vérité, les uns et les autres, les mêmes éléments et la même marche progressive de réforme et de changement intime, ou de conversion ; ne suivons-nous pas, dans les *Exercices,* les pensées mêmes de saint Ignace, et ne nous y retrouvons-nous pas dans les mêmes états d'âme que lui pendant sa conversion ? Enfin, le but et le résultat doivent, avec la grâce de Dieu, être les mêmes : devenir comme saint Ignace, par le dévouement généreux à Dieu, de dignes instruments de la gloire divine, de secours pour l'Église et de salut pour les hommes.

DEUXIÈME SEMAINE

SENS & PORTÉE DE LA DEUXIÈME SEMAINE & SON ENCHAINEMENT AVEC LA PREMIÈRE

(*Commentaire des Exercices*, p. 70 à 72.)

MÉDITATION DU RÈGNE DU CHRIST

But et Plan de cette Méditation.

(*Commentaire*, p. 72 à 77.)

I. — *Parabole du roi terrestre.*

A. — La personne et les qualités du roi. — Ce souverain est un homme ; il partage avec nous la nature humaine et il est semblable à nous : ce qui nous fournit aussitôt des motifs d'avoir confiance en lui et de l'aimer. — Il est un roi, choisi et établi par Dieu, donc un roi légitime par la grâce de Dieu : il gouverne avec l'autorité divine. — Il est de plus libéral et bon (*liberalis et humanus*), voilà ses qualités personnelles : il a donc un caractère véritablement royal. — Il est enfin un souverain grand et puissant : tous les princes chrétiens et les autres chrétiens lui doivent l'obéissance ; Dieu les adresse et les renvoie tous à lui. Il est ainsi sous tout rapport une majesté qui commande le respect et qui est en effet respectable : c'est un souverain dans le sens propre et beau du mot.

B. — Le dessein, le plan du roi apparaît clairement dans son appel à ses peuples. Ce dessein est grand et sublime : il veut soumettre au Seigneur Jésus tout le monde païen et faire un

empire universel chrétien. — C'est un dessein juste et saint, venant de Dieu et ayant pour but la gloire de Dieu et le bien des hommes. — C'est un plan raisonnable et acceptable pour tous : car tous doivent travailler et combattre avec le prince, et avoir dans le butin une part proportionnée à leur peine et à leurs travaux. — C'est enfin un dessein glorieux, puisque la victoire est certaine, promise par Dieu même.

C. — La sage et noble résolution des sujets est d'engager aussitôt la lutte et de faire la volonté d'un prince aussi bon et aussi généreux ; le contraire dénoterait en eux un manque complet d'intelligence et de la lâcheté. Certes, les hommes se décident souvent à suivre un chef d'armée dans des circonstances beaucoup plus défavorables ; que ne feraient-ils pas, s'ils étaient enrôlés par un tel prince et à de telles conditions ?

II. — *Application de la parabole au divin Sauveur.*

A plus forte raison, l'entreprise est digne de notre considération et de notre acceptation, si Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous y convie ! Appliquons donc les trois points « de l'appel du roi temporel » au divin Sauveur, pour voir combien « le Roi éternel » mérite incomparablement plus d'être suivi.

A. — La personne qui fait maintenant la convocation est, avant tout, aussi un homme, un véritable homme en chair et en os, comme nous. — Mais quelle magnifique nature d'homme, quelle grâce, quelle majesté ! Quel esprit puissant et supérieur ! Comme son Cœur est noble, fort, énergique, vaillant, magnanime ! Comme il est désintéressé et bienveillant envers chacun de ses sujets ! Le Christ est né Roi des cœurs et Roi de l'univers entier ! — Il cumule ensuite les plus hautes dignités ; il les réunit toutes en lui : il est Docteur et Prophète, Roi et Grand Prêtre, Chef et Médiateur de toute l'humanité ! Il n'est pas seulement un Roi temporaire, il est aussi un Roi éternel : le ciel et la terre lui appartiennent. — Enfin, il est sans conteste le premier, le principal, le plus puissant de tous les êtres créés, et encore davantage : il est Dieu. Que signifie, en effet, cette auréole d'or autour de sa tête ? Nous pouvons, par conséquent, l'admirer,

l'aimer, mais aussi l'adorer : en lui se trouve le but suprême, la fin dernière de notre vie ; il est notre Créateur, notre Maître et notre plus grand Bien... Il n'y a donc pas en lui de désaccord entre le service qu'il rend à l'homme et celui qu'il rend à Dieu, entre le droit de Dieu qu'il garde et le bien de l'homme qu'il procure. En servant, il remplit son office envers Dieu en même temps qu'il opère notre propre salut. Où trouvons-nous ailleurs un tel Maître ? Et tout cela est d'une grandeur et d'une magnificence qui dépasseront toujours ce que nous pourrons jamais imaginer. Que ne mérite donc pas un semblable Maître ?

B. — Pour bien comprendre la cause à laquelle Notre-Seigneur veut nous gagner, nous devons être mis au courant des desseins, du but de sa venue et de sa mission ici-bas : évidemment, ce ne peut être que quelque chose de grand et de sublime. Quelle fut l'intention, quel fut le projet de l'Homme-Dieu sur la terre ? Il voulait l'honneur et la glorification de Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus élevé et parce qu'enfin la créature ne doit pas tendre à d'autre but. Il voulait la glorification de Dieu, comme Dieu la veut, par le moyen du salut et du bonheur des hommes. Il voulait rendre heureux les individus, les familles, les peuples, pendant le temps et pendant l'éternité, les conduire par le bonheur temporel à la béatitude éternelle. C'est pourquoi il voulait avant tout les délivrer de la domination du péché, des passions et de Satan, protéger et garantir d'une manière durable leur liberté par des lois et par l'établissement d'une grande société, par un Empire universel, qui embrasserait toutes les nations et tous les temps : Royaume de véritable crainte de Dieu et de sage morale, de paix, de bonheur, qui se transformerait un jour en un Royaume éternel, divin, dans le Ciel. Le Christ vint donc en ce monde pour fonder ce Royaume, et il l'a établi dans l'Église catholique. Tel fut le but de sa vie, de son enseignement, de ses exemples, de ses fonctions, de l'institution des Sacrements, de sa Passion et de sa mort.

Mais il ne voulut pas établir ce Royaume sans le concours des hommes : il appela donc les Apôtres, les choisit pour leur faire partager son entreprise et sa puissance ; il fit d'eux le fondement de ce Royaume de l'Église et leur en confia le gouvernement. Par

eux et par leurs successeurs ce Royaume doit perpétuellement se maintenir, se défendre et s'agrandir, et tout homme est appelé à coopérer à cette œuvre suivant la mesure de ses moyens et de sa position. Chaque homme doit accepter et établir dans son cœur ce Règne ou cet Empire avec sa foi, ses commandements et sa grâce, doit, par conséquent, faire partie de ce Royaume, et de plus, d'après l'exigence de la volonté de Dieu et selon sa capacité, contribuer à l'établir dans le cœur des autres. Pour y parvenir, la nécessité incombe à tous et à chacun de commencer et de poursuivre la lutte contre le péché et les passions, et de coopérer de tout leur pouvoir au salut des autres et à l'extension du Royaume du Christ. — Voilà, esquissée en quelques traits, l'entreprise à laquelle le Sauveur nous convie : elle n'est autre que l'imitation de Jésus-Christ.

C. — Relativement à la réponse que doivent faire les sujets à la demande ou à l'appel du Roi Jésus, il est à remarquer que, dans chaque division et dans chaque corps de cette milice, il y a différents postes et différents degrés de dévouement au service de la cause du Sauveur. Les uns entrent en campagne, s'y laissent employer, y font et souffrent en réalité quelque chose ; d'autres s'attachent tout entiers à l'œuvre, en deviennent les tenants et les défenseurs enthousiastes, y engagent leur fortune, leur vie, commencent et finissent avec elle. Partout, il y a plus ou moins d'initiative : plus ou moins l'on se tient sur la défensive ou l'on prend l'offensive. — Il en est de même dans l'imitation du Christ, qu'il s'agisse pour nous de suivre personnellement le Sauveur, d'accepter et d'établir son Règne dans notre propre cœur, ou bien de le fonder dans le cœur des autres. C'est ainsi que nous avons des laïcs et des prêtres, des séculiers et des réguliers, des Ordres contemplatifs, actifs et mixtes, suivant que les uns ou les autres représentent l'Église enseignante ou l'Église enseignée, se contentent de l'observation des commandements ou s'obligent à suivre les conseils évangéliques ; et parmi tous l'on constate une variété, une diversité infinie dans l'initiative et dans l'exécution des travaux pour l'établissement du Royaume de Jésus-Christ en eux-mêmes et dans les autres. Saint Ignace place, en général, le plus haut degré de

dévouement et de fidélité à l'œuvre entreprise dans l'offensive et dans la résolution volontaire et libre de se renoncer soi-même et de vaincre la sensualité, l'amour du monde et de la chair. Pourquoi ? Parce que c'est la condition la plus nécessaire pour la faire réussir.

— Il est évident que saint Ignace nous exhorte à nous signaler et à monter au degré du plus absolu dévouement à la cause du Seigneur. Pour nous y décider, nous avons chacun assez de motifs :

Le *premier* est le Sauveur lui-même, la magnificence et l'excellence de sa personne, l'honneur et la joie de nous tenir à ses côtés, de justifier notre réputation sous ses yeux, d'être son ami, son confident et l'instrument de ses desseins pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Que ne peuvent sur les hommes le charme ou l'ascendant de certaines personnalités ?

Le *second* motif de suivre le Seigneur est son entreprise : avant tout, la grandeur, la noblesse et la justice de son dessein, considéré dans sa nature, dans sa fin ou dans ses moyens : tout est irréprochable. — De plus, la nécessité de la décision dans cette affaire. Nous devons nous déclarer pour ou contre ; il n'y a pas de milieu à prendre, pas d'hésitation à avoir : *Qui non est mecum, contra me est, et qui non colligit mecum, dispergit* (Luc, 11, 23). Ou l'Empire de Dieu, ou l'empire du monde ! — Enfin, le succès de cette entreprise : l'avenir lui appartient. La victoire est certaine, et tout est récompensé, comme le monde ne peut le faire, parce que le savoir, le vouloir et le pouvoir lui manquent pour cela : tous les sacrifices auront alors leur pleine et éternelle récompense.

Le *troisième* motif de répondre à l'appel du Sauveur est l'exemple des Saints : le divin Roi a trouvé des soldats et des serviteurs. Quelle magnifique cour l'environne ! Elle se compose de personnages illustres de tous les temps, de tous les pays, de toutes les races : c'est l'élite de l'humanité qu'il a près de lui. Comme les Saints ont répondu à son appel ! Comme ils l'ont suivi avec fidélité et générosité ! Et comme ils sont magnifiquement récompensés ! N'est-ce pas un honneur d'avoir une place au milieu d'eux ? Or, ce qui les a faits si grands et si beaux, c'est

cet amour pour leur Maître et pour son Royaume, l'Église : tel est l'esprit des Saints. Prenons donc la résolution noble et généreuse de nous mettre aux ordres du Sauveur, pour tendre de tout notre pouvoir et pour parvenir à toute la perfection de notre vocation ; et, dans ce but, servons-nous des paroles mêmes de saint Ignace dans son livre des *Exercices : O æterne Domine rerum omnium...*

RÉPÉTITION

DÉVELOPPEMENT DE LA SECONDE PARTIE

A. — Jetons encore une fois un regard sur la magnifique personnalité du Roi éternel. Il y a dans ce spectacle de quoi satisfaire notre cœur humain, aimant, affamé d'amour. Nous voulons constamment avoir devant les yeux un objet qui nous attire, nous réjouisse, nous enthousiasme, un objet qui contente notre esprit, notre cœur et notre imagination. Cet objet, nous le rencontrons dans la méditation « du Règne ». Nul autre ne peut lui être comparé ou le remplacer : *Princeps regum terræ, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* (*Apoc.*, 1, 5). — *In capite ejus diademata multa... et habet in vestimento et in femore suo scriptum : Rex regum et Dominus dominantium* (*Apoc.*, 19, 12. 16). — *Ego sum* A (*alpha*) *et* Ω (*omega*), *primus et novissimus, principium, finis..., radix et genus David, stella splendida et matutina* (*Apoc.*, 22, 13. 16). Voyez aussi le psaume 44, dans lequel le Christ nous est représenté dans la beauté, l'éclat et les attraits aimables (*oleum lætitiæ*) de son apparition au monde, dans sa magnificence et sa justice, dans sa puissance victorieuse de ses ennemis et enfin dans la splendeur éblouissante de sa cour.

B. — Le projet à la réalisation duquel le Sauveur nous invite, est le programme du genre de vie le plus magnifique et le plus sublime ; il n'est autre que le plan de vie qu'a exécuté l'Homme-Dieu et Dieu lui-même : glorifier Dieu par le salut des hommes, en établissant le Règne du Christ en soi-même, par la victoire

sur ses péchés et sur ses passions, et en employant, tout, travail, fatigue et vie, à l'établir et à l'étendre dans les cœurs des autres. Peut-il y avoir un but plus noble et plus élevé à atteindre que la gloire de Dieu et le salut des hommes ? — Combien les hommes seraient déjà heureux ici-bas, s'ils acceptaient la doctrine et la loi de Jésus ! — Peut-on prendre, pour atteindre le but proposé, des moyens plus nobles et plus irréprochables que le travail, la peine, le détachement et le dévouement entiers jusqu'à la mort ?

En outre, est-il quelque chose qui mérite plus ces sacrifices que la défense et l'accroissement du Règne du Christ ou de son Église ? Combien ce Règne ou ce Royaume est grand et magnifique dans son Chef, dans sa puissance et son extension, dans sa constitution et son histoire ! Ne lisons-nous pas, dans cette histoire, le récit des combats les plus glorieux, des victoires les plus fameuses et des exploits les plus utiles au bien véritable de l'humanité ? Enfin, que ce Royaume est magnifique dans son développement et son éternelle durée ! Comme il est l'objet de la haine et des attaques incessantes et universelles ! Prenons la carte du monde à la main. Qu'il y a encore de territoires à conquérir, de victoires à remporter ! Un vaste champ d'action est ouvert à un cœur avide de combat et de gloire. D'ailleurs, ce n'est qu'en servant Dieu ainsi généreusement que nous pouvons servir nos plus grands intérêts et faire notre propre salut. Que de victimes et que de sacrifices ont été déjà offerts au pied de l'autel du Roi Jésus ! Il les mérite tous et il en mérite encore infiniment plus... Tout est mis à couvert par la grandeur de son crédit... Son Royaume est réellement digne de tout notre service, et il n'y a que lui seul qui en soit digne.

C. — Le moment est venu pour nous de voir quelle place nous devons prendre, comme enfants de la Compagnie de Jésus, dans l'armée qui est à la suite du Christ. Qui donc saint Ignace avait-il surtout en vue, quand il écrivait ces paroles : « Ceux qui veulent témoigner au Sauveur un plus grand amour et se distinguer à son service, doivent offrir de plus grands sacrifices et prendre l'initiative dans la victoire sur eux-mêmes » ? Assurément, il pensait alors à la Compagnie et à chacun de nous.

Ainsi notre place est marquée dans le service de Jésus et de son Église. — D'ailleurs, tout notre Institut l'indique assez : le fondateur de notre Compagnie s'appelle, et avec raison, le Soldat du Royaume du Christ, et son Ordre est une Compagnie guerrière dans l'Église militante ; le but de notre Compagnie, d'après les bulles pontificales, n'est autre que la défense et la diffusion de la foi catholique ; les moyens qu'emploie la Compagnie pour atteindre sa fin sont indiqués dans le quatrième vœu solennel de ses Profès et dans les règles onzième et douzième du Sommaire des Constitutions ; enfin, toute son histoire se résume dans la réunion ou l'ensemble imposant de tous les moyens humains dont elle se sert pour la défense et l'exaltation de la sainte Église, dans toutes les sphères de l'activité sacerdotale...

La méditation du Règne du Christ a cette grande portée, a cette importante signification pour nous en particulier : toute notre vocation s'y trouve. La Compagnie est entièrement formée dans ce moule et suivant ce modèle, trait par trait. Ces traits sont : l'appartenance spéciale au Christ, le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, l'amour de l'Église et du Pape. Pour répondre à la demande, à la prière que nous fait faire actuellement saint Ignace, pour « nous distinguer » au service de Jésus et de l'Église, nous n'avons besoin que d'être de bons Jésuites.

L'INCARNATION

(Luc, 1, 26-28.) Voir le *Commentaire des Exercices*, p. 77 à 80.

I. — *L'humanité et son état.*

Pour avoir une idée et de l'état du monde et de l'Incarnation, au temps où le Messie parut, examinons quelle était l'humanité d'alors. Que voyons-nous ? Les enfants d'un père terrestre et d'un Père qui est dans les cieux, s'y divisent en mille espèces dégénérées de races et de nationalités, au langage, aux mœurs et aux costumes si différents et parfois si bizarres... Considérez seulement ces visages de païens inquiets, troublés, froids et tristes ! — Qu'entendons-nous ? Des blasphèmes, des mensonges, des rires et des pleurs, qui se terminent pour tous, à la fin de leur existence, par un cri de douleur et d'effroi. — Que constatons-nous de tous côtés ? L'agitation, la scélératesse, le terre à terre et la vie sans plaisir ni jouissance véritables nulle part, dans aucun des biens d'ici-bas : argent ou domaines, arts ou sciences ; partout c'est une démoralisation épouvantable. Voilà l'homme aux pieds de ses idoles grotesques et hideuses, de ces masques du diable en personne, l'homme mendiant le bonheur, le front dans la poussière, et se relevant pour courir au vol, au meurtre, à la débauche et à tous les vices. Partout, excepté dans la seule petite Judée, domine le paganisme, et le paganisme c'est l'incrédulité, c'est l'immoralité, c'est la cruauté. A cause de cela, partout aussi manque de direction, divisions à l'infini, infortunes sans nom et désespoirs. C'est une descente générale de l'humanité en enfer : *videndo quod omnes descendebant ad infer-*

num. Qu'elle est donc bien loin de Dieu cette pauvre race humaine, non seulement par sa nature, mais aussi par sa misère, sa dégradation et son péché !

Tel est le résultat d'une civilisation de quatre mille ans ! Les stoïciens, d'un côté, et les pharisiens, de l'autre, sont les fleurs et les fruits de cette culture avancée. C'est ici qu'apparaissent et se montrent au plus grand jour les voies que suit la créature sans Dieu : c'est la méchanceté, c'est la folie, c'est le malheur, que le péché a multipliés, sur une étendue immense, dans l'humanité tout entière : *Justitia elevat gentes ; miseros autem facit populos peccatum* (*Prov.*, 14, 34 ; cf. Bar., 3, 9. 14). Que les hommes sont donc indignes de la Rédemption ! Osent-ils ou peuvent-ils la désirer ? La veulent-ils même ?...

II. — *La Très Sainte Trinité.*

Il y a pourtant quelqu'un qui ne désespère pas de nous, qui nous juge dignes d'un rachat et qui fait ce rachat : c'est la Très Sainte Trinité. Elle nous témoigne par là une grande miséricorde. La grandeur de cette miséricorde se montre de deux côtés à la fois :

A. — *Premièrement,* c'est une grande miséricorde, de la part de Dieu, d'abord, de vouloir nous racheter et nous sauver. La Très Sainte Trinité voit, du haut du trône de sa pureté, de sa sainteté et de sa majesté, l'abîme de malice et d'indignité où est tombé l'homme, et certes elle considère ce spectacle avec une répugnance et un déplaisir infinis. D'après les lois vengeresses de la justice, sa colère et sa fureur devraient éclater pour anéantir la terre avec toute la race humaine. Et pourquoi pas ? Dieu en a-t-il usé autrement avec les mauvais anges ? Que perd-il en nous abandonnant à notre malheureux sort, et que gagne-t-il enfin à nous épargner ? Telles sont nos pensées : or, telles ne sont pas les pensées de Dieu. Il voit tout, mais sans colère ni fureur, mais avec une compassion infinie, prenant en pitié cet aveuglement universel et épouvantable ; oui, il voit tout, même avec des égards pour notre nature, malgré son état de profonde dégradation ; et il résout de nous sauver.

B. — *Deuxièmement,* la grandeur de la miséricorde de Dieu apparaît encore mieux si l'on envisage le mode de rédemption que Dieu choisit de préférence pour sauver et racheter le genre humain. Un grand nombre de voies s'ouvrent devant lui pour opérer notre salut : il peut nous remettre la dette de notre faute sans exiger de satisfaction, en se contentant de notre repentir ; il peut accepter la satisfaction d'un Ange ou d'un homme, de la façon qu'il veut ; une des Personnes divines peut encore prendre une nature raisonnable, créée, et satisfaire pour nous. Quel conseil aurions-nous donné ? *Absit a te, Domine* (MATTH., 16, 22), aurions-nous certainement répondu. — Mais pourquoi avoir justement choisi le moyen le plus extraordinaire, le plus merveilleux, celui qui coûtera le plus ? N'est-ce pas assez de grâce et de faveur de remettre sa dette à notre race et de lui rendre la grâce perdue ? Pourquoi relever encore plus haut cette nature déchue, l'enrichir des dons les plus précieux, et la couronner de l'honneur le plus grand et de la gloire la plus sublime? Et, remarquons-le, c'est précisément ce moyen que choisit la Très Sainte Trinité.

Ne devons-nous pas nous étonner, admirer, adorer et remercier? Qu'elles sont vraies toutes ces paroles de nos Livres saints : *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ* (Is., 55, 8). — *O altitudo divitiarum sapientiæ Dei : quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus ! Quis enim cognovit sensum Domini aut quis consiliarius ejus fuit ?* (*Rom.*, 11, 33. 34. — *Universæ viæ Domini misericordia* (*Ps.*, 24, 10). — *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis* (II *Cor.*, 1, 3). — *Miserator et misericors Dominus, longanimis et multum misericors... Non secundum peccata nostra fecit nobis... propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, sanat omnes infirmitates tuas, redimit de interitu vitam tuam, coronat te in misericordia et miserationibus... secundum altitudinem cœli a terra, corroboravit misericordiam suam* (*Ps.* 102). Nous avons ainsi une révélation touchante, une magnifique vue de l'abîme de la miséricorde de notre Dieu : *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos, Oriens ex alto : illuminare his qui in tenebris*

et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis (Luc, 1, 78. 79).

III. — *Le Fils de Dieu et l'Homme-Dieu.*

D'après le décret de la Très Sainte Trinité, la seconde Personne divine, le Fils de Dieu, dès que le temps est arrivé, prend la nature humaine dans le sein de Marie, la Vierge de Nazareth. Ainsi s'accomplit le mystère de l'Incarnation, lequel offre à nos réflexions les vérités suivantes : *Premièrement,* le Fils de Dieu prend une véritable nature humaine, sans cesser d'être Dieu. Si cette nature est mieux douée, plus excellente et plus magnifique sous tous les rapports que n'importe quelle autre, ce n'est pourtant qu'une différence de perfection : essentiellement elle est tout à fait semblable et égale à la nôtre. — *Deuxièmement,* le Fils de Dieu prend une nature passible et mortelle, comme l'est notre nature. Il aurait pu prendre la nature humaine dans les conditions de celle d'Adam, à l'état de justice originelle, c'est-à-dire impassible et immortelle. Le Fils de Dieu ne le fait pas. mais il veut nous ressembler encore en ce point. — *Troisièmement,* il prend une nature humaine, capable de souffrir au degré et dans les circonstances que nous connaissons. Quand il s'incarne, le Fils de Dieu fait son élection ou le choix de sa vie : il détermine alors toutes les particularités dans lesquelles elle s'écoulera et la mesure de souffrances qu'il comblera : il y a, en effet, des différences et des degrés quasi infinis dans l'échelle générale des souffrances humaines. Jésus pouvait vivre et nous racheter en Roi, comme David et Salomon, ou en Grand-Prêtre, en Législateur, comme Moïse et Aaron. Dieu connaît et voit pour son Fils des voies ou des carrières innombrables ; il les met sous les yeux de l'Homme-Dieu, au premier instant de son existence terrestre, afin qu'il choisisse librement. Et il choisit non seulement comme Fils de Dieu et seconde Personne de la Trinité, mais encore comme Homme-Dieu, et avec la plus entière liberté. — Sur ce choix nous avons trois considérations à faire :

A. — *Premièrement,* la vérité et la réalité de ce choix. — La sainte Écriture l'indique assez en ces termes : *Hostiam et*

oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi ; holocautomata pro pecccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio (*Hebr.*, 10, 5. 6). *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta* (*Hebr.*, 12, 2). — Les saints Pères disent, pour montrer la liberté du sacrifice de Jésus, ou bien qu'il devait nous racheter par sa mort, mais que le genre de mort était laissé à son libre choix, ou bien qu'il devait nous racheter, mais que le mode et la manière dépendaient de lui. En un mot donc, il choisit librement. — Dieu ne nous force pas non plus à embrasser une vocation, un état de vie : ce choix doit être purement l'affaire de notre liberté. Il en devait être de même pour le Fils de Dieu, et ainsi son exemple agit encore avec plus de puissance sur nous.

B. — *Deuxièmement,* l'excellence de cette élection se montre surtout dans le sacrifice qu'il s'impose ici pour nous. A quelle somme de bonheur, de gloire et de puissance renonce-t-il alors ? Quel excès de pauvreté, d'humiliation et de souffrance prend-il sur lui ? Nous avons la réponse dans sa vie. Oui, par cet acte, il imprime sur toute son existence le caractère, le sceau de l'immolation. Il se met à la place de toutes les victimes, il se substitue à tous les sacrifices, et son sacrifice est un holocauste. C'est maintenant qu'il faut dire : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (*Phil.*, 2, 7). Toute sa vie est renfermée dans cet acte : tout ce qui suivra n'en sera que l'accomplissement, la réalisation. — De plus, l'excellence de cette élection apparaît dans son motif. En dernière analyse, ce motif n'est ni l'honneur de Dieu, vu que tout ce qu'il fait, même de la moindre importance, est d'une valeur infinie devant Dieu ; ni son propre intérêt, sa gloire essentielle n'y gagnant rien et sa gloire accidentelle pouvant être augmentée, à son gré, de toute autre manière ; c'est donc son seul amour pour nous, en vertu duquel il consent à n'avoir, par anticipation, aucun avantage sur nous, mais veut se faire tout à fait semblable à nous : son but est de nous servir, dans toutes les situations et dans toutes les souffrances de la vie, de source de mérite, de modèle, de compagnon et de consolateur.

C. — *Troisièmement,* nous devons considérer combien cette

élection est digne d'être imitée et aussi est imitable. — Ses différents actes, l'adoration, l'action de grâces, l'humilité et la soumission à l'égard de Dieu sont comme les premières pulsations du Cœur de l'Homme-Dieu, appelant notre adoration et notre reconnaissance éternelles. Ils sont le commencement de notre salut, notre joie, notre honneur, notre consolation ; ils doivent aussi être sans cesse le modèle de notre vie. Par cette élection, le Royaume du Christ a été fondé et établi : la teneur en est le dévouement le plus noble, le plus généreux et le plus aimant aux intérêts de Dieu et des hommes, et la plus entière subordination de tout à ce double intérêt. Par cette élection encore, le Royaume du Christ se maintient et s'agrandit continuellement ; c'est pourquoi elle devrait être aussi le type et le modèle de toutes nos résolutions. Nous avons là, en effet, le programme le plus complet et le plus parfait de vie : le but ou la fin est la gloire de Dieu et le salut des hommes par l'établissement du Royaume de l'Église ; les moyens sont l'absolu dévouement, l'abnégation, le travail, la souffrance, l'humiliation et la mort. Dieu merci, nous avons, nous, en embrassant notre vocation, déjà fait la grande, la générale élection de notre vie ; il ne nous reste plus qu'à faire, dans le détail, nos élections particulières, toujours d'après ce magnifique modèle...

RÉPÉTITION

LES CAUSES DE L'INCARNATION

Les causes qui contribuent à l'Incarnation du Verbe sont au nombre de quatre :

I. — *La Très Sainte Trinité.*

A. — La Très Sainte Trinité est la cause première, la cause la plus élevée et, à proprement parler, la vraie cause efficace du mystère de l'Incarnation : en effet, c'est la Trinité qui a créé la nature humaine de Jésus, qui l'unit avec la deuxième Personne

divine, au Fils de Dieu, et l'enrichit de ses dons et de ses privilèges tout particuliers. Comme œuvre de Dieu extérieure (*ad extra*), l'Incarnation est commune aux trois Personnes divines : pourtant, elle est attribuée aussi à chacune d'elles ; mais l'Incarnation elle-même est propre seulement à la seconde Personne. C'est pourquoi les théologiens disent : l'Incarnation est un mystère dans lequel le Fils de Dieu s'est revêtu de la nature humaine : le Père et le Saint-Esprit l'ont aidé à le faire, mais le Fils seul a pris le vêtement de notre mortalité.

B. — Le Père envoie donc son Fils en Personne dans le monde (Jean, 17, 3), et nous le donne en présent (Jean, 3, 16). — Le Saint-Esprit, comme principe de la perfection des œuvres de charité et de sainteté, fait, dans l'Incarnation, en créant et en dotant la nature humaine et en l'unissant à la seconde Personne divine, l'œuvre la plus magnifique de la nature, de la grâce et de la charité ; c'est pourquoi l'Incarnation lui est, en ce sens, attribuée particulièrement (Luc, 1, 35 ; Matth., 1, 20). — Mais il n'y a que le Fils qui prenne réellement la nature humaine et forme avec elle la liaison d'une relation substantielle et personnelle par l'union hypostatique. La raison pour laquelle le Fils de Dieu prend notre propre nature est que précisément il est le Fils et que, la nature humaine allant être admise dans la filiation divine par le fait de l'adoption de Dieu, l'intervention du Fils convient parfaitement dans cette circonstance. De plus, le Fils est le Verbe, la Parole intérieure du Père, et par l'Incarnation, il il doit en être la Parole extérieure, c'est-à-dire qu'il doit être l'abrégé et le sommaire de la perfection visible, de la puissance créatrice du Père. Enfin, le Fils est la Sagesse même de Dieu ; c'est suivant l'idée de cette Sagesse que le monde et la race humaine ont été créés : qui pouvait mieux et plus convenablement le faire que le Fils de Dieu, la Sagesse créatrice elle-même, et maintenant qui peut mieux que lui devenir le Restaurateur du monde et le Sauveur du genre humain? Telles sont à peu près les raisons pour lesquelles le Fils se fait homme ; et le moment de l'Incarnation est l'heureux moment où il prend en réalité notre nature et l'élève jusqu'à lui, pour commencer avec elle l'union de vie et d'existence la plus intime et la plus étroite.

II. — *Les Patriarches et les Saints de l'Ancien Testament.*

Le Mystère de l'Incarnation est pour l'humanité, dans son intérêt ; et, à cause de cela, les peuples de l'antiquité devaient, eux aussi, coopérer à ce mystère ou le préparer.

Le premier coopérateur a été, sans doute, le peuple d'Israël, que le Fils de Dieu choisit pour devenir Homme. L'action des Patriarches et des Saints de l'ancienne Alliance sur le mystère de l'Incarnation a été en partie *morale* et en partie *physique* et *matérielle*.

A. — Leur action *morale* a consisté à mériter l'Incarnation. Une première question se pose ici : Qu'est-ce que les Saints de l'Ancien Testament ont pu mériter sous ce rapport ? Assurément, ils n'ont pas mérité l'Incarnation elle-même, qui est la plus grande œuvre de la grâce et qu'aucune créature ne pouvait mériter, à proprement parler. Mais ils ont pu mériter, dans une certaine mesure, les circonstances de l'Incarnation : par exemple, le mode, le temps et l'accélération de son accomplissement, ses effets et son influence sur le monde ; ils pouvaient mériter pour le Christ quelques circonstances extérieures honorables, comme sa descendance de famille royale. Il est certain qu'il y a de la relation entre l'état de grâce de ces Saints de l'antiquité et les effets dont nous venons de parler. — De plus, on peut considérer comment ils ont mérité ces faveurs : d'abord, ce fut par leurs grandes vertus : nous les admirons dans Abraham, Isaac, Jacob, David, etc... ; ce fut ensuite par leurs souffrances et leurs adversités : car ce fut à cause de sa foi que le peuple d'Israël devint pour tous un objet de haine et de persécution, et la promesse du Messie et de l'Incarnation faisait partie précisément du trésor de la foi des enfants d'Israël ; enfin les Saints de l'Ancien Testament méritèrent l'Incarnation par leurs prières incessantes et leurs désirs ardents de la réalisation de la promesse du Messie. Telle a été l'action morale de l'Ancien Testament sur le mystère de l'Incarnation.

B. — Son action *physique* et *matérielle* a préparé la chair du Fils de l'Homme, puisqu'il devait naître de la famille d'Abra-

ham et de David suivant la chair (*Rom.*, 1, 3 ; 9, 4, 5) : nous avons là une des plus sublimes prérogatives du peuple d'Israël.

III. — *L'Archange Gabriel.*

Nous pouvons faire ici trois considérations :

A. — Pourquoi la médiation des Anges dans l'accomplissement du mystère de l'Incarnation ? — D'abord, parce que les Anges sont ordinairement les Messagers de Dieu auprès des hommes ; ensuite, parce que les Anges ont coopéré à notre chute et à notre perte ; enfin, le Messie futur est aussi le chef des Anges et il devait un jour compléter leurs cadres ou leurs hiérarchies.

B. — Pourquoi encore l'Ange apparaît-il à Marie sous une forme visible ? A cause du Christ, qui doit se montrer sous cette forme, par son humanité ; et aussi à cause de Marie, qui, par l'apparition visible de l'Ange et son entretien oral avec lui, acquiert la certitude extérieure et sensible des événements visibles et invisibles qui vont se passer.

C. — Considérons, en dernier lieu, comment l'Ange s'acquitte de son message : c'est, avant tout, avec une grande joie tant à cause de lui-même qu'à cause du Dieu-Sauveur et des hommes ; de plus, il remplit sa mission avec un grand respect pour Marie, qui est élevée en sainteté et en dignité infiniment au-dessus de lui ; enfin, il fait sa commission de la manière la plus convenable. D'abord, il attire l'attention de Marie par le salut honorable qu'il lui adresse ; puis, il lui expose l'objet de son message, en lui suggérant les motifs magnifiques qu'il y a pour elle d'accepter l'offre de Dieu : il calme d'un côté ses inquiétudes, et de l'autre il lui montre toute la grandeur et la dignité de Mère de Dieu dans la nature, les obligations et les attributs de l'Homme-Dieu, en même temps que le signe de la volonté divine dans la conception miraculeuse de Jean, le Précurseur du Messie. La mission de l'Ange est couronnée de succès ; et ainsi Gabriel est le médiateur et le coopérateur de l'Incarnation du Fils de Dieu.

IV. — *La Très Sainte Vierge.*

Après Dieu, c'est la Très Sainte Vierge Marie qui est l'instrument le plus noble et le plus magnifique de l'Incarnation. La coopération de Marie à ce mystère est :

A. — *Physique* et *matérielle*, puisque le corps du Fils de Dieu est formé de son sang virginal. Marie est Mère de Jésus dans le même sens que nos mères sont nos mères, et on peut dire, d'une certaine manière, que Marie est encore plus Mère de Jésus que nos mères ne sont nos mères par rapport à nous, parce que la Conception de Jésus est virginale.

B. — La coopération de Marie à l'Incarnation est ensuite *morale*. De même que les Saints de l'Ancien Testament y ont contribué, de même la Sainte Vierge, mais avec une efficacité infiniment plus grande, attire, par ses mérites, le Fils de Dieu sur la terre. Marie ne peut mériter la dignité de Mère de Dieu, mais, en conséquence du choix que Dieu, de toute éternité, fait d'elle pour cette dignité, elle y est dignement préparée par sa vie admirable, et elle mérite cette préparation, ainsi que tous ses dons et ses privilèges, par sa coopération parfaite à la grâce et toutes ses vertus. — C'est particulièrement au jour de l'Annonciation que ses vertus paraissent dans toute leur beauté : sa merveilleuse humilité, quand elle entend les paroles infiniment louangeuses de l'Archange, sa prudence extraordinaire, sa foi et enfin son abandon filial et son consentement à la volonté de Dieu. Ici tout est vertu admirable et ineffable, qu'elle se taise ou qu'elle parle, vertu si haute et si sublime que Marie se tient véritablement au sommet du mystère.

Telles sont les causes qui ont contribué à l'accomplissement de l'Incarnation.

— La *première* conséquence de cette méditation est la reconnaissance envers tous ceux qui ont coopéré à ce grand mystère. Avant tout, remercions l'Ange qui a préparé notre rédemption et a réparé mille fois le tort qu'un autre ange nous a fait. — De même, remercions tous les Saints de l'Ancien Testament qui ont contribué à notre délivrance par leurs vertus, leurs souffrances et leurs prières. — Mais nous devons de particulières actions de grâces, bien plus tous nos respects et

tous nos honneurs, à la Sainte Mère de Dieu, à cette créature sublime, dans la main de laquelle Dieu a mis notre délivrance et dont le consentement à la proposition de l'Archange devait opérer notre salut. Marie a prononcé son *fiat* et elle l'a fait avec un amour infini, brisant ainsi le sceau des arrêts secrets de Dieu. Comme ses vertus, sa dignité et son autorité de Mère de Dieu l'élèvent bien au-dessus des autres créatures ! Combien la première Ève est dépassée par cette seconde Ève, Mère et Maîtresse du second Adam et en même temps Auteur de notre nouvelle vie et de notre salut ! — Enfin reconnaissance à la Très Sainte Trinité : d'abord au Père des miséricordes et et au Dieu de toute consolation, qui nous a donné son Fils et en lui tous les biens ; ensuite, au Saint-Esprit, ce divin Paranymphe, qui a présenté au Fils de Dieu notre pauvre nature et l'a unie avec lui ; enfin, reconnaissance au Fils de Dieu lui-même, le grand ami et amant de notre nature qui l'a embrassée dans un amour indicible, l'a reçue dans son être, l'a comblée de richesses et d'honneurs infinis et l'a introduite dans le sein du Père. Que le Fils de Dieu en Personne soit l'objet de notre éternelle reconnaissance !

La *seconde* conséquence de la méditation de l'Incarnation est la résolution et le désir de travailler pour le Royaume du Christ. Nous voyons que Dieu, dans sa sagesse et sa bonté, a rendu le résultat de ce mystère fondamental dépendant aussi de l'humanité, de la volonté des hommes : ceux-ci devaient coopérer à l'accomplissement de cette grande œuvre ; tout le monde y a pris part, même les monarchies terrestres, qui, par leurs actions et leur histoire, préparèrent réellement la venue et le Règne du Messie sur la terre. Ce dessein de Dieu reste, et nous tous aussi nous devons nous intéresser et travailler à son exécution, au moins en contribuant, suivant notre pouvoir, à le réaliser dans l'humanité.

Les Saints les plus élevés dans la hiérarchie céleste sont ceux dont l'union avec Dieu se rapproche le plus de celle du Verbe avec notre humanité. Nous ne pouvons nous-mêmes faire rien de plus sublime ici-bas que de travailler à poursuivre cette fin du mystère de l'Incarnation par la diffusion de la connaissance et de l'amour de Jésus dans les esprits et dans les cœurs des hommes.

LA NATURE DE L'INCARNATION

(Comme Instruction ou Méditation)

Il est extrêmement important, pour comprendre la vie de Jésus, d'avoir une idée exacte et claire du mystère de l'Incarnation.

I. — *Essence de l'Incarnation.*

A. — Par l'Incarnation, il faut comprendre, d'une manière générale, le mystère de l'union de la nature humaine et de la nature divine dans le Christ, lequel devient alors l'Homme-Dieu : cette dernière expression est l'expression simple, mais exacte et complète, du mystère de l'Incarnation.

B. — Pour mieux comprendre ce mystère, nous devons savoir comment cette union n'a pu se faire et comment elle s'est faite. — L'union des deux natures, de la divine et de l'humaine, n'a pu se faire par un changement, par un accroissement ou une diminution quelconque de l'une ou de l'autre de ces natures, ou bien encore par un mélange des deux, de manière à en former un troisième être, un être nouveau, ou bien enfin par l'union immédiate de la nature divine avec la nature humaine : tout cela est impossible. La foi nous dit que le Christ avait la nature divine et la nature humaine, l'une et l'autre vraies et complètes. La nature divine ne souffre aucun changement, aucun perfectionnement comme aucune déperdition, et elle ne peut s'unir immédiatement à aucune autre nature. De même, le Fils de Dieu prit la nature humaine pure et simple, sans changement aucun dans cette nature, qui devait être une vraie nature humaine, comme la nôtre, et ne pas subir de modification essentielle.

Maintenant, comment s'est faite l'union des deux natures, divine et humaine? Dans la seconde Personne divine et par elle, la seconde Personne divine étant en même temps la Personne de chacune des deux natures et les unissant ainsi entre elles. — Nous devons donc admettre dans Jésus-Christ deux natures vraies et complètes, la nature divine et la nature humaine, et celle-ci,

tout à fait comme la nôtre, douée d'un corps et d'une âme, d'une intelligence, d'une volonté et de tous leurs accessoires. Jamais, jamais, dans le Christ, la Divinité n'a pris la place de l'âme raisonnable. Il ne manquait rien à la nature humaine de Jésus si ce n'est sa personnalité naturelle. Quand nous venons au monde, nous sommes complets, indépendants, les possesseurs subsistants de notre nature, et, à l'âge de raison, nous serons les auteurs responsables de nos actions ; c'est le résultat de notre personnalité : nous sommes chacun une personne. Mais il y a dans le Christ, à la place de la personne naturelle, la seconde Personne divine, qui est le soutien, le sujet, le possesseur responsable des deux natures. Cette Personne divine, comme d'ailleurs toute autre personnalité, ne change absolument rien à la nature humaine : elle ne fait que la déterminer et la faire subsister (*terminare*). De ce que, par suite de cette union, la nature humaine du Sauveur soit plus sage, plus sainte et plus puissante que la nôtre, il ne résulte entre les deux qu'une différence de degré de perfections, et nullement une différence essentielle. — Il y a donc dans le Christ deux natures toutes différentes, la divine et l'humaine, et une seule Personne, la Personne du Fils de Dieu, qui unit en elle les deux natures, les possède l'une et l'autre et dispose absolument des ressources et des richesses de chacune.

La conséquence en est, d'abord, qu'il y a là l'union la plus intime, une union substantielle ; ensuite, que cette union est la plus sublime et la plus glorieuse, puisqu'elle est la communication non pas seulement de la grâce et de la gloire divines, mais de la Personne divine elle-même, et une communication purement surnaturelle, la source et l'idéal de toute union surnaturelle avec Dieu.

II. — *La manière dont l'Incarnation s'est faite.*

A. — Il résulte du caractère entièrement surnaturel de l'union du Verbe avec la nature humaine qu'elle a été faite par Dieu tout à fait librement et par pure bienveillance.

B. — De plus, en accomplissant cette union, Dieu a montré aux hommes la plus condescendante bonté : en effet, le Fils de

Dieu prenait la nature humaine dans la descendance d'Adam, devenant ainsi véritablement notre Frère ; ensuite, il prenait cette nature avec toutes ses faiblesses physiques ordinaires. Le corps de Jésus-Christ fut passible ; son âme fut sujette, comme la nôtre, à toutes les agitations de l'appétit sensitif, mais avec la différence que ces mouvements étaient soumis complètement à sa volonté, par conséquent étaient libres, toujours bons et méritoires.

C. — Enfin, l'union du Verbe avec notre nature fut éternelle et indissoluble : la mort elle-même ne pourrait jamais séparer en Jésus la Divinité de l'humanité.

III. — *Effets de l'Incarnation.*

A. — Le *premier* résultat de l'union hypostatique est pour le Sauveur, même comme Homme, une véritable dignité divine : son humanité a droit au culte de latrie, à l'adoration, tout en lui étant divin et d'une dignité infinie. Le *second* résultat est la dotation admirablement belle de sa nature humaine : la sagesse, la sainteté et la puissance lui sont données, et son corps en bénéficie dans la proportion qui lui convient. Le *troisième* résultat est, pour le Christ, la plénitude parfaite des honneurs, des dignités et des fonctions, en tant que Chef de l'humanité et de la création entière, et aussi comme Médiateur, Docteur, Prophète, Grand-Prêtre, Roi, Législateur et Juge.

B. — Pour le genre humain, le *premier* effet de l'Incarnation est une élévation sublime et une vraie parenté avec Dieu : un d'entre nous est Dieu, est assis avec le Père et le Saint-Esprit sur le trône de la magnificence céleste. — Le *second* effet est d'enrichir la nature humaine. Par le Christ et dans le Christ, notre nature possède maintenant en propre et dans sa source la vie surnaturelle, la grâce et la gloire ; nous y avons droit, si nous faisons ce que le Sauveur demande de nous. Tous ses mérites nous appartiennent par l'échange et la communication de vie et de biens, ainsi qu'elle se fait entre la tête et les membres : car il est notre Chef, nous sommes son corps mystique, et nous avons part à tous les avantages de grâce, de mérite,

d'honneur et de dignité qu'il possède. Nous sommes devenus riches même aux yeux de Dieu, puisque nous pouvons lui offrir désormais dans le Christ et par lui les hommages d'une adoration et d'un respect infinis. — Le *troisième* effet de l'Incarnation sur le genre humain est de le consoler et de lui inspirer une grande confiance. Jésus est Dieu, mais il est aussi un vrai homme, un homme composé de tous ses membres et de toutes ses facultés, comme nous ; il n'est pas un être singulier, colossal, mais il est notre semblable. S'il a quelque chose de plus, il n'en est pas redevable à lui-même, mais à Dieu seul. Il le sait bien, et à cause de cela il nous montre tant de bonté et de condescendance, malgré nos misères et nos faiblesses. Rien ne doit troubler les rapports de franche cordialité qui existent entre lui et nous ; nous pouvons, en toute occurrence, nous fier à l'amour infini de son Cœur.

C. — L'effet ou le résultat de l'Incarnation pour la création entière est de la perfectionner, de lui donner son dernier relief et son achèvement, d'augmenter d'une manière infinie sa variété et son unité, en l'unissant substantiellement à Dieu.

D. — Pour Dieu lui-même, l'union hypostatique est un accroissement infini d'honneur et de gloire. Nulle part Dieu ne manifeste ainsi ses attributs divins : sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté (il donne et il pardonne tant dans ce mystère !) et sa justice. C'est pourquoi l'homme est excité à la louange de Dieu, et cette louange trouve dans l'Homme-Dieu une voix, un organe d'un mérite infini. Dieu a maintenant un Homme-Dieu pour adorateur. Un nouvel âge d'honneur et de gloire commence donc pour Dieu avec l'Incarnation de son Verbe.

— Voilà le mystère de l'Incarnation, qui est d'une grandeur et d'une magnificence incompréhensibles. Sa nature intime est l'union de la nature humaine avec la seconde Personne divine et l'entrée et l'introduction de l'humanité dans la Divinité. Son résultat et son terme est l'Homme-Dieu, cet Être grand et admirable, le type, le principe et la fin de tout être créé, l'Être mystérieux qui réunit en lui-même toute vie et toutes sortes d'existences et de dignités, et dont l'image ou les perfections se reflètent dans toutes les créatures. — Quant aux effets de l'In-

carnation, ils s'étendent à tout, au ciel et à la terre, au temps et à l'éternité ; même ils entourent le trône de la Divinité d'une splendide auréole de gloire. Toutes ces magnifiques choses ont lieu au moment solennel et unique de l'Incarnation.

Alors commence cette vie infiniment précieuse, — cette vie infiniment vraie, pleine et subsistante en elle-même, sans défaillance, sans interruption et sans inégalité, — cette vie d'une excellence intellectuelle et morale et d'une sainteté incomparables, — cette vie débordante de mystères, de mérites et de satisfactions, — cette vie qui est le soutien, le complément et le perfectionnement de toute vie, — cette vie d'une valeur infinie : *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* (JOAN., 1,14.) Qui peut sonder avec son intelligence la profondeur des mystères de ce moment ineffable de l'Incarnation, et qui peut les embrasser avec les affections de sa volonté et de son cœur ? Donc, merci à Dieu et au Fils de Dieu ! Le Fils de Dieu nous appartient ! Dieu est avec nous : l'Emmanuel ! Donc, adoration, amour et confiance !

LA VISITATION

(Luc. 1. 39-56.)

I. — *Occasion et but du mystère.*

A. — L'occasion, la cause extérieure de la Visitation est sans doute la nouvelle que l'Archange Gabriel annonce à Marie de la grossesse de sa cousine Élisabeth. Les paroles de Gabriel sont pour Marie non seulement une preuve de la réalité de la mission céleste de l'Ange, mais encore une invitation à visiter elle-même sa parente. Vraisemblablement, la Sainte Vierge connaît alors les rapports qui existent entre Jean et son Fils, et voit que la famille d'Élisabeth sera bénie par sa visite, et rendue bienheureuse par la révélation de l'Incarnation. Sans l'inspiration divine, la visite de Marie à Élisabeth est à peine croyable.

B. — La cause ou la raison intime de cette visite, en effet, se trouve dans l'intention de Dieu, qui veut, par ce moyen, manifester l'Incarnation et en répandre les bénédictions sur saint Jean. Le but de ce mystère est donc la révélation de l'Incarnation et la dispensation des grâces qui en découlent. Le Sauveur ne peut être inactif, il doit aussitôt distribuer ses grâces et, en les dispensant, il se laisse diriger par les considérations les plus sages.

II. — *Obtention de la fin du mystère.*

C'est, à proprement parler, l'Esprit-Saint qui fait tout, mais il emploie des instruments.

A. — L'instrument est, dans ce mystère, la Mère de Dieu, dont les belles vertus servent alors merveilleusement au Saint-Esprit. Mais quelles vertus? D'abord et avant tout, sa foi, son profond respect, et sa reconnaissance, quand l'Archange lui donne le signe ou la preuve de sa mission ; ensuite, sa promptitude à suivre les inspirations de Dieu : elle se met bientôt en marche pour les montagnes de la Judée (Luc, 1, 39); enfin, l'amabilité et l'humilité avec lesquelles elle salue la première Élisabeth (Luc, 1, 40). Or, le Saint-Esprit se sert surtout de cette humble salutation pour atteindre le but du mystère présent, c'est-à-dire la révélation de l'Incarnation et l'effusion des grâces qui lui sont propres.

B. — La première grâce est accordée à saint Jean, lequel, au salut de Marie, tressaille dans le sein de sa mère, est rempli de l'Esprit-Saint et dès lors sanctifié (Luc, 1, 41). — La seconde grâce est reçue par sainte Élisabeth, que le Saint-Esprit à son tour visite après être descendu sur son fils (Luc, 1, 41). Le fruit particulier de cette faveur est pour elle de voir et de contempler, dans une lumière prophétique, le fait de l'Incarnation, de le publier hautement, de continuer et de terminer la salutation angélique. — Ainsi toutes les fins du mystère de la Visitation sont atteintes par le moyen de Marie, et toute la maison de Zacharie est alors remplie de grâces et de bénédictions. Où se trouve Marie, là coulent des grâces avec plus de force et plus d'abondance.

III. — *Résultats ou effets.*

La Visitation a deux résultats principaux :

A. — Le premier résultat est la glorification de la Mère de Dieu. L'organe de cette glorification est sainte Élisabeth, qui nous offre en cela un modèle accompli, que nous considérions soit les motifs de cette glorification, soit la manière dont elle la fait, soit enfin les bénédictions qui en sont la conséquence. — Élisabeth indique trois motifs d'honorer Marie : le premier est sa dignité de Mère de Dieu : elle appelle Marie « Mère de son Seigneur » et proclame le fruit de son sein « bienheureux » (Luc, 1, 42. 43). Le second motif d'honorer Marie est sa vertu

ou sa sainteté, qui consiste dans l'esprit de foi (Luc, 1, 45). Le troisième motif se trouve dans les privilèges et les dons de la grâce accordés à Marie, qui font qu'elle est bénie entre les femmes (Luc, 1, 42) et qu'elle l'emporte par là sur toutes les saintes femmes de l'Ancien Testament. — Quant à la manière dont sainte Élisabeth glorifie Marie, l'on peut dire assurément qu'elle l'honore avec l'expression des sentiments les plus sincères, d'une estime infinie, se reconnaissant tout indigne de sa visite (Luc, 1, 43) ; alors, transportée d'un saint enthousiasme, elle manifeste extérieurement les sentiments de son cœur et par ses paroles et par ses actions (Luc, 1, 43). — La glorification de Marie par Élisabeth est enfin un modèle à cause des bénédictions de piété et de dévotion qui en découlent sous toute espèce de rapport.

B. — Le second résultat de la Visitation est la glorification de Dieu, Marie rapportant à Dieu les témoignages d'honneur qui sont décernés à son humble personne. Elle le fait dans le *Magnificat,* ce magnifique chant de louange, qui est bien, en réalité, l'hymne propre de l'Incarnation (Luc, 1, 47). Le fait de la Rédemption y est exalté de toute manière, d'abord à cause de Dieu, qui montre, dans ce mystère, sa puissance (Luc, 1, 49. 51), sa miséricorde (Luc, 1, 50. 54) et sa fidélité (Luc, 1, 55) ; de plus, à cause de la Mère de Dieu que l'Incarnation du Verbe a élevée à une dignité, à une sainteté et à un honneur, pour ainsi dire, infinis ; enfin, à cause des conséquences qui en résultent pour le règne de Satan ou du monde, et pour le futur Règne de Dieu. Le règne de Satan et du monde, ce règne de l'orgueil, de la suffisance et de la présomption, cesse désormais et reste confondu, humilié et dans le désarroi (1, 51. 52. 53), tandis que le Règne de Dieu est reconnu à des marques caractéristiques : à sa haute antiquité (Luc, 1, 54. 55), à son origine et à son parfait établissement (Luc, 1, 54), et enfin à ses lois et à ses moyens d'action admirables, qui ne sont autres que la pauvreté, l'humilité et le mépris (Luc, 1, 51. 52. 53). — Nous avons là un hymne toujours ancien et toujours nouveau, à la foi gracieux et sublime, et qu'un poète serait tenté d'appeler le premier chant du rossignol au Royaume de Dieu sur la terre.

— Le mystère de la Visitation est un mystère en même temps aimable et de haute signification. Ce qui le rend aimable, ce sont les vertus délicieuses de la Mère de Dieu ; et son importance vient non seulement du fait de l'Incarnation, mais encore de son but, lequel n'est autre que la sanctification et la justification du monde et des pécheurs. Il est très bien choisi le pécheur qui est justifié le premier, à savoir saint Jean : Jean le Précurseur, en effet, doit manifester l'Agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde. Mais la grâce de sa sanctification lui est octroyée par l'intermédiaire de Marie. Dieu veut ainsi, sans aucun doute, désigner Marie comme la grande Médiatrice de ses grâces et de ses faveurs, et établir un précédent, une loi, qui restera pour toujours en vigueur.

LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR

(Luc, 2, 1-7. 12.)

I. — *Portée et importance de la Nativité.*

A. — La naissance est l'entrée visible de l'homme dans le monde et dans la société humaine. La première apparition, la première visite d'un homme, destiné à exercer une grande influence, est importante et souvent décisive : c'est comme la révélation de son esprit et de ses principes. A plus forte raison, est-ce ici le cas pour le Sauveur, en qui tout est parfaitement prévu, voulu et ordonné de toute éternité, et de plus d'une signification et d'une portée infinies! Combien capitales sont donc les circonstances et les particularités de sa première apparition ici-bas !

B. — Cet événement prend des proportions encore plus grandes, si l'on considère que Dieu autrefois apparaissait sous les traits d'une Majesté redoutable, comme en Égypte et au Sinaï ; ce que les Prophètes ont prédit de cette nouvelle venue ; et quelle était alors l'attente de tout Israël ! Il s'agit maintenant du salut non pas d'un seul peuple, mais de l'univers entier, et de la législation de toute l'humanité. Alors comment apparaît le Sauveur ?

II. — *Mode et circonstances de la Nativité.*

L'apparition du Sauveur à sa naissance se présente à nous sous un double aspect, l'un extérieur, l'autre intérieur.

A. — *Premièrement*, le Sauveur apparaît au temps et au lieu prédits par les Prophètes, après l'écoulement des semaines d'années (Dan., 9, 24), à Bethléem (Mich., 5, 2), par conséquent dans l'exercice de l'obéissance, naissant au lieu annoncé d'avance et exécutant une ordonnance d'État (Luc, 2, 1-5).

Deuxièmement, le Sauveur apparaît très aimable, non pas comme une flamme éblouissante et comme Ange de l'alliance, mais comme un Homme et un Enfant (Luc, 2, 12). : qu'y a-t-il en effet de plus charmant et de plus aimable qu'un enfant ?

Troisièmement, le Sauveur apparaît en Enfant pauvre, délaissé, dans une grande pauvreté, un grand abandon, une grande obscurité. — Sa pauvreté est grande : il manque du plus nécessaire, de tout ; elle est incommode et pénible, choisie pourtant et préparée depuis des siècles, et aujourd'hui à peine remarquée à cause de l'affluence du peuple qui arrive pour se faire inscrire. — Et l'obscurité ? Quand un prince vient au monde, il faut que la terre entière le sache. Qu'il était important ce moment pour Israël et pour tout l'univers ! Israël, avec toute son histoire, et toute la race humaine attendaient l'arrivée de cet instant solennel. Et il n'est révélé à personne, à aucun prêtre, à aucun prince, à aucun Saint ! Personne ne le sait. Le Christ naît là-bas, à l'écart, dans une étable, au milieu de la nuit. Marie et Joseph composent toute sa cour humaine ; les animaux, le froid, les ténèbres, la crèche, la dure couche de paille, voilà les représentants de la création, privée de raison (Luc, 2, 12).

Quatrièmement, malgré tout, le Sauveur apparaît glorieux. Sa naissance virginale est un miracle annoncé par les Prophètes (Is., 7, 14), et qui est attendu. — Pendant qu'il est enveloppé ici-bas de pauvres langes, là-haut il revêt de splendeur les Anges, dans la clarté des cieux, et il les envoie aux bergers pour leur faire part de sa venue. — Il arrive au milieu d'une paix profonde, comme « Prince de la paix » (Is., 9, 6), et lui-même est « l'Auteur de la paix » (Is., 45, 7). — Il entre en ce monde au moment où se passe un fait qui met en mouvement toute la terre, et c'est lui qui est la cause et le but de ce mouvement. Les vieilles races des hommes se lèvent pour rendre témoignage de lui, et les messagers de Rome déposent son nom

dans les archives du Capitole. Il est le Personnage le plus officiel, l'Homme public par excellence, dans son obscurité. Il y a donc autour de son berceau une admirable lumière en même temps qu'un nuage d'humilité et d'obscurité.

B. — Le côté intérieur ou intime de l'apparition du Seigneur n'offre aucune trace, aucun signe de faiblesse, d'inconscience, mais une source abondante de vie, de vie merveilleuse, universelle, divine. Le sommeil de cet enfant est parfaite conscience, pleine possession de lui-même ; ses larmes sont pitié et compassion pour nous ; sa petite main conduit l'univers ; sa bouche muette dirige les âmes ; son regard appelle du néant de nouvelles étoiles ; son faible souffle éteint la vie des rois ; de son Cœur s'élève vers Dieu le précieux encens du sacrifice, de l'adoration et de la louange. Il est en rapports continuels et actifs avec son Père céleste, avec sa Mère chérie, avec saint Joseph et avec nous tous. Le Sauveur prend possession de la terre au nom du Père des cieux et renouvelle le vœu et l'offrande de son sacrifice : *Tunc dixi : Ecce venio.*

III. — *Raisons de ce mode de Nativité.*

Pourquoi le Sauveur choisit-il ce mode de naissance, cette manière d'apparaître sur la scène du monde ?

A. — *Premièrement,* il veut par là prouver la vérité de sa nature humaine. Le sommeil, les larmes, l'allaitement, la faiblesse et les besoins sont, en effet, des preuves nombreuses de la réalité de sa nature humaine et des gages précieux de la parfaite certitude que Dieu s'est réellement fait homme : *Parvulus natus est nobis et Filius datus est nobis* (Is., 9, 6). Si, malgré cela, cette vérité a été niée, que serait-il donc arrivé, s'il était venu au monde d'une autre façon ?

B. — *Deuxièmement,* le Sauveur veut, dès sa naissance, s'annoncer comme le Rédempteur. Nous avons un absolu besoin de la leçon que le véritable bonheur ne gît point dans la richesse, dans l'honneur et dans le plaisir ; autrement, le Sauveur les aurait choisis. — Il nous est aussi nécessaire de connaître et de comprendre le devoir indispensable de la pénitence

et du renoncement, pour éviter le péché et satisfaire pour lui. C'est ici que le Seigneur nous donne cette double leçon : le froid, la nuit, la paille dure et piquante de sa crèche nous l'enseignent assez. — Dans les circonstances de son apparition sur la terre, le Sauveur marque déjà les traits de ressemblance et les notes de l'accord de sa Nativité avec toute la suite de son existence ; la crèche est bien une révélation de son esprit et une prophétie de sa vie future ; sur la croix encore nous le retrouverons dans la même compagnie, avec la pauvreté, l'humiliation, la souffrance. Cette venue à Bethléem est la première rencontre du Messie avec son peuple ; et son peuple, ses concitoyens, ses propres, « les siens ne l'ont pas reçu » (JOAN., 1, 11) : nous avons là encore une sorte de prophétie des choses de l'avenir, comme saint Ignace l'indique : *Considerare ea quæ faciunt..., ut Dominus nascatur in summa paupertate, et post tot labores, post famem, post sitim, post æstum et frigus, post injurias et contumelias, ut moriatur in cruce.*

C. — *Troisièmement*, le Sauveur apparaît de cette manière, pour se révéler comme Dieu. En effet, il vient ici-bas pauvre et délaissé, mais aussi glorieux, afin de nous prouver que cette pauvreté n'est pas nécessité, mais grâce et instrument de Rédemption. Il démontre par cette pauvreté qu'il est véritablement Dieu : l'indigence, la faiblesse et l'obscurité ne sont pas des moyens de réussir pour les hommes, mais bien pour Dieu, parce que Dieu est l'absolue Puissance et qu'il n'a besoin d'aucun secours extérieur. Que n'opérera t-il pas avec cette crèche ? Il fondera par elle les Ordres religieux qui voueront la pauvreté, et il créera l'esprit de vie intérieure et d'humilité ; par elle encore il rétablit l'équilibre entre la pauvreté et la richesse, il affranchit et émancipe l'enfant, et il le rend digne d'être reçu et formé dans le sein du christianisme.

— C'est ainsi que la première apparition du Sauveur sur la scène de ce monde convient très bien à sa Personne et répond absolument au but de sa venue : c'est un mystère d'une profondeur insondable, d'une portée infinie, et un prodige ineffable ! Le Rédempteur apparaît ainsi « plein de grâce et de vérité », tout à fait comme Isaïe l'avait vu d'avance (Is., 9, 6) : *Parvulus*

natus est nobis et Filius datus est nobis... Admirabilis (Prodige, Miracle), *Consiliarius, Deus fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* Une lumière immense se répand de la crèche sur tout l'univers, en même temps que le ciel et la Très Sainte Trinité en reçoivent une gloire et un honneur infinis. Les Anges montrent qu'ils ont compris toute la signification et toute l'importance de cette venue par les quelques paroles de leur merveilleux cantique : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc, 2, 14).

RÉPÉTITION

L'objet principal du mystère de la Nativité ayant été considéré dans la première méditation, nous pouvons, dans la répétition, nous arrêter aux objets secondaires.

La présence constante de Marie et de Joseph au départ de Nazareth, pendant le voyage et à l'arrivée à Bethléem, complète et achève le tableau admirable et unique de la Nativité ou de la première apparition de Jésus au monde. Marie et Joseph ont, dans leur physionomie et leur conduite, des traits de ressemblance avec ceux déjà remarqués dans le Sauveur lui-même. (Cf. Le Commentaire des *Exercices* : *Méditation sur la Nativité.*)

A. — Soumission et obéissance, particulièrement au départ. L'occasion du voyage est l'ordonnance de l'empereur, relative au recensement de son Empire. Notre-Seigneur donne aussi à ses Parents des supérieurs et différents supérieurs, spirituels et temporels, et ceux-ci se servent de leur pouvoir, ou plutôt Dieu s'en sert, pour exécuter les plans de la Providence. Le Messie doit naître à Bethléem et dans la plus grande indigence et le plus grand oubli ; de plus, il doit être inscrit sur la liste officielle des sujets de l'Empire romain, dont la Judée fait partie. Or, tout ceci devient réalisable par la démarche du recensement. Marie et Joseph obéissent et accomplissent ainsi les desseins de Dieu.

B. — Le voyage de Bethléem à Nazareth, effectué à cette époque de l'année, a également ses incommodités et ses désa-

gréments ; mais Marie et Joseph supportent tout avec patience ; ils gardent le silence, le recueillement et la modestie : ces vertus sont leurs fidèles compagnes pendant ce voyage.

C. — L'humiliation et la privation attendent la sainte Famille à son arrivée à Bethléem. Elle n'y trouve aucune place pour se loger, en sorte qu'après bien des recherches elle est obligée de se réfugier dans une grotte. Les membres de cette Famille ne sont-ils pas les héritiers de la maison de David? Et les habitants de la cité de David, les descendants de Hur, de Booz et de Jessé, ne les reçoivent pas dans leur demeure! Ne sont-ils pas les meilleurs et les plus saints des hommes, et ils sont plus mal logés que peut-être n'importe quel pauvre dans la petite ville de Bethléem ! Ce soir-là, Dieu prend soin de tout le monde, excepté des Siens : il semble les oublier, et pourtant ils viennent de faire un long voyage, ils sont dans le cœur de l'hiver, et il fait nuit déjà ! On dirait que c'est un parti pris, un sytème voulu de Dieu, et c'est la vérité : les Parents de Jésus sont compris dans le plan de la vie de l'Homme-Dieu. Quel programme aurions-nous fait pour la solennité de la Naissance du Sauveur? Et que voyons-nous ici? — Et comment Marie et Joseph supportent-ils les désagréments ? Tout à fait dans l'esprit de Jésus, avec humilité, patience et charité, ils s'arrangent dans la grotte et s'y accommodent, en adressant en même temps leurs prières au ciel. On peut bien dire qu'ils sont là comme le cœur ou le centre du monde en adoration devant Dieu, et leurs prières ardentes hâtent l'exécution des desseins éternels.

D. — Mais Marie et Joseph ont leur dédomagement : c'est la consolation et la consolation surabondante que leur procure la Naissance du Messie et la révélation qui en est faite ensuite aux bergers. Alors ils oublient toute souffrance, tout désagrément et toute privation : c'est la joie la plus grande et la plus sublime qui prend leur place.

APPLICATION DES SENS

(Voir le *Commentaire des Exercices*, p. 81 à 85)

A. — *Le voyage à Bethléem.* — L'ordre de l'inscription et du recensement est annoncé à Nazareth. Comment les Juifs accueillent-ils cette ordonnance ? — Ceux qui ont les idées du monde profèrent des malédictions ; les patriotes laissent éclater leur fureur ; quant aux femmes, elles poussent des soupirs et des gémissements. A la fin pourtant tout se calme et s'arrange. Marie et Joseph, qui sont beaucoup plus éclairés, reconnaissent les vues profondes de Dieu : ils se disposent au voyage, préparent peu de choses, et vraisemblablement un âne. Il y a un double chemin pour aller à Bethléem : celui de l'intérieur des terres par la Samarie, par Sichem et Béthel, et celui qui longe le Jourdain par Jéricho et Jérusalem. On est en décembre ; le vent d'ouest souffle d'ordinaire pendant ce mois et, en cas de pluie et de neige, il peut faire un froid assez vif sur les plateaux des contrées que la sainte Famille va parcourir. La Mère de Dieu s'assied sur l'âne, enveloppée d'un manteau de laine brune, avec un voile sur le visage. Saint Joseph porte un bâton, qui lui sert à la fois d'appui pour marcher et d'aiguillon pour l'animal ; il se tient à la gauche de celui-ci et le conduit avec sollicitude, tandis qu'il jette fréquemment les yeux sur la Mère de Dieu. Il peut avoir trente ans ; sa figure est aimable, calme et bienveillante ; il a un manteau par-dessus sa tunique : tout son habillement est simple, de couleur unie et foncée, mais très propre, comme s'il était neuf. Quand Marie soulève le coin de son voile, on voit alors son beau visage ovale, de couleur pure, un peu pâle, avec ses grands yeux bleus, ses lèvres roses et d'un contour parfait, qui donnent à sa bouche une expression de tendresse, de vie et de bienveillance ineffable. La Sainte Vierge a une chevelure abondante, d'un blond ardent, qui retombe sur ses épaules. Un ensemble indescriptible d'innocence, de modestie, de recueillement et de bonté transfigure tout son être. — Le voyage a ses désagréments : il fait chaud pendant le jour, dans

certaines vallées profondes, et, la nuit, le temps est froid et humide. Mais Marie et Joseph sont patients et ont toujours l'air gai et content. — Ils voient passer avec rapidité à leurs côtés une foule de personnes dans les atours d'une pompe vaine. Pour eux ils s'avancent tranquillement et lentement : dans les hôtelleries ils font même place à tout le monde ; ils sont très humbles, comme de simples gens du peuple, et se gardent bien de parler de leur noblesse, ne voulant point en tirer le moindre avantage.

Aussi ne fait-on pas attention à eux, et pourtant qui sont-ils? Avec quelle magnificence l'arche n'a-t-elle pas été transportée autrefois à travers ces contrées ! Aujourd'hui c'est la véritable Arche d'alliance qui est ici présente, et personne ne le sait. Aucune des aïeules du Messie n'a parcouru ces chemins dans un tel état d'humiliation. Au milieu du bruit et de la confusion, ils vont tranquilles, parlent peu et bas ; souvent ils élèvent les yeux vers le ciel et remuent les lèvres dans une douce prière. Plus Dieu s'approche, plus les hommes deviennent calmes et silencieux : le Sauveur, qui n'est pas loin, les attire tous deux à lui. Ils sont les uniques personnes qui pensent au Messie ; eux seuls l'accompagnent d'esprit et de cœur.

B — *L'arrivée à Bethléem.* — La petite mais royale ville de Bethléem est à la distance d'environ deux heures de Jérusalem et au sud de cette ville, sur la route d'Hébron. Elle est située sur deux crêtes de montagne, que relie une étroite bande de terre en forme de selle de cheval. Des rangées de maisons blanches couvrent cette bande et le sommet occidental. La grotte de la Nativité est creusée sur le penchant-est du sommet occidental, en face de Jérusalem. La ville s'élève sur des terrasses irrégulières et pittoresques, plantées de vignes, de figuiers et d'oliviers ; et elle domine de haut un paysage charmant, des vallées, des champs et des prairies, dont le tendre gazon fait les délices de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. — C'est peut-être le soir, quand le soleil couchant de décembre éclaire les maisons blanches de Bethléem, que Joseph et Marie, montant avec leur âne, prennent un chemin entre les terrasses de vignobles, afin de pouvoir tourner aussitôt du côté de l'hôtel-

lerie. Ces hôtelleries sont des sortes de clos, souvent sans maison ni hangar, où l'on trouve seulement un asile, de la tranquillité et de l'eau ; pour tout le reste, c'est à chacun de se le procurer. Un gardien, armé à la légère, qui a un chien avec lui, laisse entrer et indique la place où l'on peut se reposer. L'hôtellerie près de laquelle la sainte Famille vient de s'arrêter est toute remplie ; d'ailleurs la petite ville regorge d'étrangers. Joseph et Marie doivent aller plus loin . Joseph va de maison en maison s'enquérir d'un abri ; il frappe à bien des portes, tandis que la Mère de Dieu attend la réponse dehors, assise sur sa bête de somme. Les gens ne font pas la moindre attention à eux ou bien les éconduisent. Saint Joseph a peut-être laissé espérer à Marie, pour la consoler pendant les fatigues du voyage, de trouver, à Bethléem, un quartier tranquille et une hospitalité cordiale ; et il ne leur est réservé de bon accueil nulle part. Joseph en est affligé à cause de Marie, mais il ne perd pas son calme et sa douceur pour cela. Cependant la nuit tombe et les portes se ferment de toute part ; alors saint Joseph doit se décider à chercher un gîte dans une grotte, hors de la ville, sur la colline calcaire et grise, en face de Jérusalem. Ils vont donc de ce côté. Cette grotte, pourvue d'un avant-toit, a environ quarante pieds de long, douze à quinze de large, et neuf à dix de haut ; il s'y trouvait probablement des crèches contre le mur du rocher ; c'est l'emplacement d'un ancien château de David, et cette grotte a dû servir d'écurie royale. Ils s'avancent dans la direction de la grotte, à la lueur incertaine d'une lanterne. Ce n'est pas extraordinaire en Orient de passer la nuit dans des cavernes ; mais ici et dans les circonstances présentes il y a quelque chose d'infiniment touchant. — Et de quelle manière Joseph et Marie supportent-ils ces ennuis et ces peines ? Dans l'esprit du Sauveur. C'est la première fois qu'il est rebuté et humilié sur cette terre, et ses concitoyens, à qui il est uni par les liens les plus étroits, en sont la cause. Son petit Cœur est dans la jubilation de pouvoir souffrir, et il communique ses sentiments à Marie et à Joseph. Dans la crainte d'être à charge, ceux-ci n'ont qu'à regret demandé l'hospitalité, et chaque refus a été excusé par eux avec charité et douceur. Ils vont maintenant d'un pas content au lieu

de leur repos. — La nuit sainte arrive, comme toutes les autres nuits, sans que rien de particulier ne signale sa venue. Les lumières s'éteignent dans la petite ville ; le bruit cesse peu à peu, et le monde, fatigué des travaux du jour et de ses œuvres de péché, se livre au sommeil.

C. — *La Nativité du Seigneur.* — La naissance du Sauveur n'est pas imprévue pour Marie ; bien loin de là, elle est un effet de ses prières et de ses désirs ardents de voir son Dieu. Elle passe sans doute la nuit à prier, et comme auparavant elle a par ses soupirs fait sortir le Fils de Dieu du sein du Père céleste, ainsi maintenant ses ferventes supplications l'attirent hors de son propre sein. Quand l'extase de son amour et l'ardeur de ses désirs ont atteint leur plus haut degré, alors apparaît miraculeusement, dans un pli de son manteau, blanc comme la neige qui vient de tomber, beau comme un Ange du Paradis, le Fils de Dieu nouveau-né et son propre Enfant à elle. Celui-ci la regarde avec la Majesté du Dieu vivant, avec la profondeur et l'impénétrabilité de la Sagesse infinie, avec la gravité imposante du Juge du monde, avec la douce tristesse du Rédempteur des hommes, avec la grâce et l'amabilité de l'enfance et avec le sourire d'un Fils, qui est à la fois son Dieu, son Créateur, sa dernière fin, la première cause de tout bonheur et de toute joie. En la regardant, il se met à pleurer et tend ses petits bras vers elle, comme s'il demandait à y être reçu, lui le Dieu abandonné sur la terre ! Alors Marie tombe à ses pieds et, avec les devoirs de son adoration, elle lui offre tous les témoignages de son amour, de sa joie et de sa compassion, et use pour la première fois, dans des transports ineffables, de la prérogative de lui rendre tous ses services de Mère. Elle ne peut rassasier ses yeux de la vue magnifique de son visage, et ce spectacle la renouvelle dans la pureté, dans la sainteté, dans la conformité avec lui. Il s'opère, en cet instant, tout un changement en Marie à l'égard de son Fils, dans son cœur, dans son intelligence et dans son imagination. Elle l'enveloppe aussitôt de langes, et, après un moment de pénible hésitation, déjà au courant de tous les décrets de la Rédemption et familiarisée avec eux, elle le dépose dans la crèche, comme si elle l'offrait en sacrifice ! — Saint Joseph s'approche alors, jette, avec

respect et joie, les yeux sur la figure du Verbe de Dieu incarné et l'adore, avant de lui intimer ses ordres. Le premier regard de l'Enfant le remplit d'une telle abondance de charité et de sagesse que dès lors il le rend capable de s'acquitter dignement de la fonction de sa vie. Joseph s'empresse ensuite de féliciter Marie, et tous deux louent Dieu et le remercient de tout ce qu'ils voient et de tout ce qu'ils éprouvent. — Pendant ce temps, le Sauveur a visiblement pris possession de cette terre et, sans le moindre retard, dès son berceau, il a rempli sa mission de Rédempteur dans ses rapports avec Dieu, avec sa Mère et avec nous. Il fait la prière du matin de sa première journée ici-bas, renouvelle son offrande, et promet à son Père de lui reconquérir la terre et de lui établir une maison et un Royaume, dans lequel sa domination n'aurait point de fin (Ps. 131). Il embrasse aussi, dans les pensées de son amour, et sa Mère et nous tous, ses frères selon la chair. Dans sa vie intime il n'y a rien d'inconscient, de faible et d'impuissant ; mais tout est puissance, tout est activité immense, universelle, et répond parfaitement à la vocation de sa vie d'Homme-Dieu.

LES BERGERS

(Luc. 2. 8-20.)

Le but de ce mystère, et de plusieurs autres qui suivent, est la manifestation de la Nativité de Notre-Seigneur : l'arrivée du Messie doit être révélée à cause de notre salut ; car le salut n'est obtenu que par la foi, et la foi vient par la révélation : *Fides ex auditu...* (*Rom.*, 10, 17.)

I. — *A qui la révélation de la Naissance du Messie est-elle faite d'abord ?*

A. — Avant tout elle est faite aux Israélites, à qui en particulier Dieu a promis le Messie, et pour qui premièrement, sinon exclusivement, le Messie descend sur la terre.

B. — Quels sont les premiers, parmi les Israélites, à qui est révélée la Naissance du Sauveur ; ou plutôt à qui d'entre eux n'est-elle pas révélée tout d'abord ? Elle n'est révélée tout d'abord ni aux riches, ni aux puissants, ni aux savants, ni aux scribes, ni aux prêtres, ni aux princes du peuple, ni même aux parents du Messie, ni enfin à des saints personnages, au moins connus comme tels et instruits dans la science de Dieu.

C. — La révélation de la Naissance du Messie est faite à des Bergers simples, ignorants et ignorés, lesquels veillent la nuit près de leurs troupeaux dans le voisinage de Bethléem. (Luc, 2, 8.)

II. — *De quelle manière a lieu cette révélation ?*

A. — La révélation de la Nativité du Sauveur se fait par le moyen des Anges, qui apparaissent visiblement aux Bergers. Les Anges sont les Messagers de Dieu et du Messie ; d'ailleurs, leurs apparitions n'offrent rien d'insolite aux yeux des Israélites. Les Bergers sont des gens simples et plus accessibles à des représentations d'objets sensibles et palpables qu'à des inspirations intérieures et à des manifestations spirituelles. Le Sauveur lui-même se montre aux hommes sous une forme visible. C'est pourquoi les Anges, messagers de sa venue au monde, doivent eux aussi apparaître visiblement et sensiblement

B. — La manière dont les Anges annoncent la Naissance du Messie est extraordinairement amicale, aimable et honorable pour les Bergers. C'est, d'abord, un Ange qui apparaît sous une forme magnifique, splendide, si magnifique et si resplendissante que les pauvres Bergers en sont effrayés à sa première vue. En effet, jamais Ange ne s'est jusqu'alors montré dans un pareil éclat, *in claritate Dei*, parce que jamais Ange n'a annoncé l'arrivée de Dieu parmi les hommes ; et, par sa magnificence, l'Ange de Noël veut, pour ainsi dire, faire un contrepoids à la venue du Dieu-Enfant dans les langes et dans la crèche et inspirer d'avance la foi à la bonne nouvelle qu'il va leur communiquer. Cet Enfant, dans la clarté et la splendeur duquel il apparaît, est « le Seigneur », le Messie, Jéhovah lui même. (Luc, 2, 9. 11.) — L'Ange leur dit avec beaucoup d'amabilité et de bienveillance qu'ils ne doivent pas craindre, que ses paroles sont une nouvelle de joie, non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour tout le peuple. Alors il leur annonce la Naissance du Messie, du Seigneur (de Jéhovah), dans la cité de David ; il leur indique le signe auquel ils pourront le reconnaître, et les invite à se mettre en marche pour le chercher. — Bien plus, afin de confirmer ses paroles et de publier la grandeur de l'Enfant nouveau-né, son importance et sa valeur pour le ciel et la terre et pour tout le genre humain, voilà qu'une nombreuse troupe d'autres Anges se montre aux yeux ravis des Bergers, les entoure et entonne le

sublime cantique de louange : « Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Ces paroles marquent merveilleusement les grands effets qui résultent pour Dieu et pour les hommes de l'Incarnation et de la Nativité du Messie : pour Dieu, c'est la gloire, et pour les hommes, c'est la paix, ou la fin du règne de la colère et du crime, le terme de leurs désirs et de leurs supplications, et, enfin, la plénitude de tous les biens ; en même temps, nous y voyons indiquer à quelles conditions nous pourrons avoir part à ces bienfaits : ce sera grâce, d'un côté, à l'élection de Dieu, et, de l'autre, à la coopération de notre bonne volonté. Quelle force et quelle efficacité doit avoir ce chant, l'expression de la joie des cieux ! Y eut-il jamais pareille jubilation sur la surface de la terre ? Eh bien ! ce sont les Bergers qui entendent ce magnifique concert.

C. — Mais quelque chose de plus beau et de plus agréable encore est réservé aux Bergers à leur arrivée à la crèche, quand ils voient de leurs yeux la réalité de tout ce que leur a annoncé l'Ange. Marie et Joseph sont agréablement surpris de leur visite, qu'ils reçoivent avec joie et avec tous les égards possibles ; ils les admettent à contempler et à adorer le Sauveur ; peut-être même leur est-il permis de prodiguer à l'Enfant-Dieu leurs caresses. Ce n'est plus seulement un autre Ange, un rayon émanant du Seigneur, qu'ils considèrent, c'est le Seigneur lui-même. Ils sont les heureux héritiers de toutes les promesses faites à l'homme. Ce qu'Abraham et David ont salué dans le lointain, ils l'admirent de leurs yeux comme la plus belle des vérités et la plus heureuse des réalités. Qui pourrait donc comprendre leur bonheur ?

III. — *Pourquoi cette révélation est-elle faite de cette manière ?*

A. — D'abord, parce que Dieu l'a voulu ainsi : Dieu choisit ses voies et ses instruments d'après les vues de son infinie Sagesse ; il choisit aujourd'hui les Bergers comme plus tard il choisira les Apôtres.

B. — De plus, ce mode de révélation convient parfaitement au

Christ. Le Sauveur est pauvre et veut être pauvre ; c'est pourquoi il choisit des pauvres pour ses amis. — Il est le Dieu de la paix ; c'est pourquoi il ne veut autour de sa crèche que des âmes douces, paisibles, humbles, et nullement des soldats et des savants. — Il est le Dieu des Patriarches et des Pasteurs, lui-même est le souverain Pasteur de nos âmes et l'Agneau qui sera immolé pour nos péchés ; c'est pourquoi il appelle à sa crèche des bergers ou des pasteurs. — Il est le Rédempteur de tous les hommes, aussi bien des pauvres que des riches, mais surtout des pauvres et des petits ; c'est pourquoi, aujourd'hui, comme dans la suite, l'Évangile leur est particulièrement annoncé. (Luc. 4, 18 ; 7, 22.) — Le Sauveur est le Docteur de l'abnégation, et c'est pourquoi il compose sa cour de gens simples, patients, endurcis au travail, à la privation, à la peine, et habitués à la solitude. Ses premiers Apôtres sont des Bergers, et les seconds seront des Pêcheurs.

C. — Enfin, nous pouvons voir un autre motif de la manière dont a lieu cette révélation du Sauveur aux Bergers, dans le dessein ou l'intention qu'a Dieu de redresser et de corriger nos idées. Naturellement, nous aurions appelé à l'étable de Bethléem d'abord des parents du Nouveau-Né et des personnages riches et savants. Le Sauveur suit d'autres maximes : il appelle ceux que Dieu veut, et Dieu, pour de sages raisons, veut avant tout des pauvres et des petits pour les premiers sujets de son Royaume ; il ne choisit pas des sages suivant le monde, ni des puissants ni des nobles (I *Cor.*, 1, 26), afin de ne pas rendre inutile la Croix du Christ (I *Cor.*, 1, 17).

— La vocation des Bergers est donc une manifestation aimable et importante de l'esprit de Jésus. L'esprit de Jésus n'agit pas selon la nature, mais d'après les inspirations de Dieu : cet esprit est humilité, simplicité et détachement.

RÉPÉTITION

A. — La manière aimable et digne dont les bergers sont appelés et invités. — Le Sauveur a sa cour royale ouverte et acces-

sible à tous, même aux pauvres et aux simples, bien plus, surtout à ceux-ci. Il les fait inviter avec des témoignages particuliers de respect et d'affection. Comme les Bergers en deviennent non seulement heureux, mais encore grands et illustres ! Un rayon de la splendeur de Jéhovah est tombé sur eux, et cela suffit pour les rendre à jamais célèbres et chers à tous les Chrétiens : la fête de Noël ne pourra désormais se solenniser sans les Bergers. Nous voyons qu'on trouve près du Sauveur aussi des honneurs et des plaisirs ; mais ils sont vrais, excellents et durables.

B. — Comment les Bergers se sont-ils préparés à cet honneur et l'ont-ils, jusqu'à un certain point, mérité ? — Par leur simplicité, laquelle semble être leur sainteté. L'homme simple ne veut et ne cherche que Dieu, ne pense qu'à Dieu, et il s'oublie lui-même. L'homme simple va à Dieu, sans prendre de détours, par les voies droites qui s'ouvrent devant lui, par l'accomplissement des devoirs de son état et par sa soumission parfaite à ce que Dieu veut ou permet. L'homme simple croit tout, accepte tout et exécute tout. Tels sont les Bergers : ils ne deviennent pas orgueilleux si les Anges leur parlent, ils acceptent l'invitation qu'ils en reçoivent et ils y répondent, ils retournent après à leur logis tout contents et ne font plus parler d'eux. La simplicité est une aimable enfance de l'âme, remplie d'une joie toujours nouvelle. Peut-être n'y a-t-il pas alors dans Israël des Saints aussi simples que les Bergers, et c'est pourquoi aussi il n'y a pas, parmi les Juifs, d'auditeurs plus aptes à entendre les concerts des Anges et de meilleurs adorateurs de l'humilité et la simplicité de l'Enfant-Dieu que ces simples bergers.

C. — Comment les Bergers reçoivent et gardent le bonheur et l'honneur qui leur sont échus. — Ils remercient, avant tout, Dieu et le louent, et ils n'oublieront jamais la grâce insigne qui leur est accordée. — Ensuite, ils racontent à tout le monde ce qu'ils ont vu et entendu, et ils deviennent ainsi les premiers Apôtres de la venue du Messie. (Luc, 2, 18.) — Enfin, ils reviennent sans doute visiter la sainte Famille et en sont les meilleurs amis.

APPLICATION DES SENS

Pendant que le Sauveur vient au monde, les Bergers font la garde de leurs troupeaux dans le voisinage de Bethléem. A l'est de cette petite ville, à une demi-heure de chemin, se trouve une vallée agréable et ondoyante, couverte de céréales, de figuiers, d'oliviers et de plantes fourragères. Grâce aux pluies de l'hiver, on n'y voit partout que de verts herbages, et, quand la température est douce, les brebis et les moutons passent la nuit en plein air. C'est l'emplacement des champs de Booz, c'est là que Ruth ramassait des épis, et que David et même Jacob (*Gen.*, 35, 21) faisaient paître leurs troupeaux. Les Bergers y gardent leurs moutons, qu'ils ont réunis dans un parc à l'entrée duquel ils ont allumé un feu. Ils prennent, bientôt après, leur modeste repas, et devisent entre eux, parlant peut-être du recensement de l'Empire et de la venue du Messie ; puis ils font leurs prières du soir et enfin s'étendent près du feu pour se reposer, tandis que l'un d'eux eux fait la veillée en allant et venant dans le parc.

La nuit est silencieuse et solennelle, comme le soir d'une fête auguste : les étoiles brillent d'un vif éclat au-dessus des hauteurs de Bethléem. Il est minuit, et le gardien, avant d'éveiller celui qui doit le remplacer dans sa charge, jette un dernier coup d'œil autour de lui. En ce moment s'élève, sur la colline orientale de Bethléem, une nuée lumineuse, qui monte toujours plus haut, pour descendre ensuite dans la vallée, se rapprochant toujours davantage des Bergers : elle éclaire tout, les arbres et les arbustes, d'une lumière semblable à celle du soleil. Le garde, rempli d'étonnement, appelle ses compagnons, en leur criant que tout est en feu. Les chiens aboient, les moutons s'éveillent et se serrent les uns contre les autres ; les Bergers se lèvent aussitôt et courent à leurs armes. Une lumière magnifique les enveloppe de tous côtés ; les étoiles pâlissent et le feu du parc n'a plus de clarté. La nuée lumineuse, qui environne les Bergers, devient toujours plus belle ; ils en sont stupéfaits, couvrent leurs yeux de leurs mains et commencent à s'effrayer. Alors, du centre de

la nuée, se détache une forme visible et splendide, entourée d'une auréole de gloire et portant un vêtement d'une blancheur éblouissante ; elle a aux épaules des ailes qui reflètent les couleurs de l'arc-en-ciel, et sur son front brille une flamme, pareille à une étoile ; son visage est d'une beauté céleste, à la fois aimable et majestueux, et rayonnant de joie. Les pauvres Bergers tombent de peur sur leurs genoux et la face contre terre. Ils ne doutent pas de la présence d'un Ange du Seigneur, peut-être du Seigneur lui-même, et ils sont épouvantés. Un Ange en effet leur dit bientôt d'une voix claire et douce : « Ne craignez pas... » Le son de cette voix agréable et bienveillante les tranquillise, et les paroles si nettes et si intelligibles qu'ils entendent vont jusqu'au fond de leurs cœurs et y produisent un sentiment de bonheur indicible. Ils comprennent parfaitement ce que l'Ange leur annonce, à savoir que le Messie est né dans la cité de David et qu'ils doivent y aller l'adorer. L'Ange a cessé à peine de leur parler que la nuée lumineuse, au milieu de laquelle les Bergers se trouvent, se résout en une multitude innombrable de formes angéliques et très belles, qui montent vers le ciel dans un ordre admirable, formant une sorte de voie lumineuse, immense et toute vivante, et qui entonnent le chant merveilleux : *Gloria in excelsis*... Quel chant de bonheur, magnifique et imposant ! Il continue à être entendu sur les collines de Juda et de tous les côtés de l'horizon pour se perdre peu à peu dans les hauteurs du ciel. Les yeux des bons Bergers ne sont-ils pas alors ravis de contempler toute cette troupe majestueuse des Anges, et leur cœur ne se fond-il pas en larmes de joie et de bonheur ?

Lorsque les formes angéliques ont disparu, que le chant céleste a cessé et que les Bergers sont revenus à eux, ils se considèrent les uns les autres dans le silence et avec étonnement. Mais ils se ressouviennent aussitôt de la parole de l'Ange, et ils se hâtent d'aller, trois par trois ou quatre par quatre, à la grotte, en traversant la petite ville de Bethléem. Arrivés à la grotte, ils frappent doucement à la porte qui la ferme ; saint Joseph s'empresse de l'ouvrir et leur demande aimablement ce qu'ils désirent. Les Bergers répondent à saint Joseph que des Anges leur sont apparus et leur ont fait connaître la naissance d'un Enfant

dans ce lieu, où il doit être couché dans une crèche. En les entendant, saint Joseph est rempli de joie et loue le Seigneur, et, sans tarder, il introduit les Bergers, comme des amis bien connus, dans l'intérieur de la grotte où repose l'Enfant. Bientôt, à la faveur d'une faible lumière que va prendre saint Joseph, les Bergers peuvent contempler, dans une muette admiration, les traits de l'Enfant-Dieu nouveau-né. Ensuite ils demandent des nouvelles de sa Mère. Marie arrive bientôt du fond sombre de la grotte et s'approche des Bergers, toute simple, modeste, sans la moindre confusion. Les Bergers la saluent respectueusement, en mettant leurs mains sur leur poitrine et en s'inclinant. La Mère répond avec bonté à leur salut, prend dans ses bras son Enfant et le leur présente. Ils entourent l'Enfant et sa Mère, tombent à genoux pour adorer, dans les transports d'une joie naïve, Celui qui est le Messie ; puis ils racontent tout ce qui leur est arrivé cette nuit et rapportent les paroles de l'Ange. Marie, émue de bonheur, écoute tout attentivement et y réfléchit en silence ; elle se montre très bonne pour les pauvres Bergers, mais elle ne dit pas un seul mot d'elle-même. Peut-être leur remet-elle son Fils entre les bras, afin qu'ils puissent lui faire de douces caresses. Tous ensemble ils éprouvent une vive joie et témoignent une grande reconnaissance à Dieu. Au moment de prendre congé de la sainte Famille, les Bergers baisent le bord du voile de la Mère de Dieu, demandent à Marie et à Joseph s'ils pensent séjourner dans ce lieu et s'ils pourront leur faire d'autres visites. Ils s'éloignent alors en louant Dieu et en annonçant partout la nouvelle heureuse qu'ils ont reçue les premiers. Vraisemblablement, ils reviennent plus d'une fois voir la sainte Famille, lui apportent de petits présents et en deviennent les meilleurs amis.

LA CIRCONCISION

(Luc, 2, 21.)

I. — *Sa signification.*

A. — La circoncision était, avant tout, le signe de l'alliance des Hébreux avec Dieu, de leur séparation d'avec les autres peuples et de l'admission dans la religion judaïque. (*Gen.*, 17, 9-14.) En conséquence, elle était aussi le signe de l'acceptation de la loi et de ses obligations (*Gal.*, 5, 3), de ses bénédictions et de ses promesses, mais aussi de ses malédictions et de ses châtiments, en cas de transgression (*Rom.*, 2, 25). Enfin, la circoncision était le signe du péché et de la nécessité de la pénitence ou de la circoncision du cœur. (*Deut.*, 10, 16 ; 30, 6.) — Après sa circoncision, l'enfant recevait son nom et avait désormais l'existence légale dans l'état civil et dans l'état religieux. La circoncision était donc à peu près comme notre baptême, lequel est non seulement l'affranchissement du péché originel, mais encore l'admission dans l'Église et l'acceptation de sa doctrine et de sa morale. Aussi saint Paul appelle la circoncision une figure du baptême. (*Col.*, 2, 11.)

B. — Pour ce qui regarde la cérémonie, la circoncision devait avoir lieu huit jours après la naissance, mais elle pouvait être faite en tout lieu et par n'importe qui ; ordinairement c'était le chef de la famille qui faisait la circoncision et qui donnait le nom à l'enfant circoncis.

II. — *Motifs pour lesquels notre Sauveur se soumet à la circoncision.*

Le Messie n'est pas, à proprement parler, tenu à la loi de la circoncision. Il n'est tenu qu'à la loi naturelle ; les lois positives de l'Ancienne Alliance ne l'obligent pas, pas plus que les lois des impôts n'obligent le chef de l'État. Le Sauveur est sans doute le Maître et le Législateur de l'Ancien Testament et par deux fois il défendra cette prérogative personnelle. (Matth., 12, 8 ; 17, 25.) Il est donc circoncis parce qu'il le veut, et il le veut pour les motifs suivants :

A. — *Premièrement,* le Sauveur veut nous donner de nouveau une preuve de la vérité de sa nature humaine, et montrer qu'il est en tout semblable à nous. Il veut, comme nous, avoir une mère humaine, une nationalité humaine, un nom humain et une forme de Religion humaine, lui pourtant l'Être ineffable, le Père de tous les hommes et de toutes les nations. De même, il veut faire voir clairement qu'il est un descendant d'Abraham ; sans cela les Juifs ne l'auraient pas reconnu comme Messie. (*Gal.*, 3, 7.)

B. — *Deuxièmement,* il veut confirmer la divinité de la loi et l'accomplir sous tout rapport, aussi bien en l'observant qu'en prenant sur lui le châtiment de ses transgressions. C'est aussi cette signification qu'a le sang qu'il répand aujourd'hui pour la première fois ; c'est le gage qu'il versera un jour tout son sang pour les péchés de tous les hommes. Ce sang de la circoncision est, par conséquent, comme une aurore sinistre au ciel de l'enfance de Jésus et le présage des tempêtes et des orages de sa vie future. (Matth., 16, 3 ; *Gal.*, 3, 10. 13.)

C. — *Troisièmement,* le Sauveur veut nous donner l'exemple de l'emploi de tous les moyens que Dieu prescrit de temps à autre pour résister au péché, pratiquer l'obéissance, la pénitence, la mortification, circoncire le cœur et éviter tout scandale. (Matth., 17, 20.)

D. — *Quatrièmement,* le Sauveur veut mériter son nom de Jésus et les magnifiques prérogatives qui y sont attachées. — La

magnificence du nom de Jésus résulte, avant tout, de son origine qui est divine ((Is., 7, 14 ; MATTH.. 1, 21 ; LUC, 1, 31) ; puis, de sa signification : Jésus veut dire : « Dieu est notre secours, notre salut », et exprime aussi bien la double nature de l'Homme-Dieu, divine et humaine, que sa vocation de Rédempteur. Enfin, l'excellence du nom de Jésus se montre dans les effets merveilleux qu'il produit en notre faveur et aussi à l'avantage du Sauveur lui-même. Pour nous, il est le gage du pardon de nos péchés, de l'efficacité de nos prières, et le fondement de nos mérites ; il est aussi le gage de notre consolation et de notre force dans les tentations, pendant la vie et à la mort ; oui, il est une sorte de sacramental de toutes les bénédictions que le Messie nous a apportées. Pour le Sauveur lui-même, le nom de Jésus est l'instrument de la gloire ; en effet, d'un côté, les fidèles l'invoquent, y mettent leur confiance et l'aiment, et, de l'autre, sa puissance se manifeste par ses victoires sur l'enfer et par toutes sortes de prodiges. En ce sens, le nom de Jésus est, pour ainsi dire, la glorieuse rémunération de l'œuvre si difficile de la Rédemption : à ce nom, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. (*Phil.*, 2, 10.) L'Homme-Dieu a beaucoup de noms, mais il n'en a pas de plus cher que celui-là, qui le fait se souvenir sans cesse de nous. C'est pourquoi le nom de Jésus retentit autour de son berceau et il devra se retrouver inscrit au haut de sa croix.

III. — *Conclusions.*

A. — La *première* conclusion à tirer de la circoncision est l'amour pour le divin Sauveur, qui veut en tout être semblable à nous, et accepte un nom, par lequel il veut être tout pour nous.

B. — La *seconde* conclusion que nous devons tirer de ce mystère est la promptitude et la générosité à remplir tous les devoirs, à faire tous les sacrifices que la Religion et notre vocation nous imposent. Par sa circoncision, le Sauveur a, par amour pour nous, pris et rempli des obligations bien plus difficiles que les nôtres. Il ne pouvait jamais penser à son nom de Jésus sans se sentir poussé à accomplir tout ce qu'exigeait notre salut. N'en devrait-il pas être ainsi de chacun de nous ?

C. — La *troisième* et dernière conclusion de cette méditation est d'honorer et de glorifier le nom de Jésus, en ne le prononçant qu'avec respect et amour, comme le firent l'Archange, Marie et Joseph, en l'invoquant dans nos prières, nos bonnes œuvres et nos tentations, enfin en le confessant avec courage et en répandant sa connaissance et son culte à l'exemple des Martyrs et des Apôtres.

— Pour nous, Jésuites, nous avons des motifs tout particuliers d'honorer, d'aimer et de glorifier le nom de Jésus. C'est notre nom et il nous appartient plus qu'à personne autre en vertu de notre vocation. Il est une révélation de la prédestination éternelle, par laquelle Dieu nous a associés d'une manière spéciale au Sauveur, dont il nous donne le nom ; il est une révélation de notre vocation, surtout de son but qui n'est autre que le but de la vie de Jésus, ensuite de ses moyens et de ses résultats, qui sont ceux de Jésus, et enfin de sa récompense. Tout cela est contenu et apparaît clairement dans le nom de Jésus. Qui donc plus que nous devrait honorer, aimer, recommander et glorifier le nom de Jésus ? Sans nul doute, nous sommes destinés, comme saint Paul, à porter le nom de Jésus devant les peuples et les rois, à l'honorer et à le glorifier par beaucoup de souffrances. (*Act.*, 9, 15. 16.)

LA PRÉSENTATION AU TEMPLE

(Luc, 2, 22-39.)

I. — *Le Sauveur est porté au temple.*

C'est la première fois que le Messie entre dans le temple de Jérusalem : c'est un événement très important. Il est le Dieu d'Israël et l'Ange de l'Ancienne Alliance, et le temple est fait pour lui. Il y a résidé dès les temps les plus reculés. Maintenant il se présente dans le lieu saint comme Homme-Dieu ; il pénètre dans le Temple, non comme les autres Israélites, pour seulement y adorer Dieu, mais pour en prendre possession ; il entre dans le temple, non pas comme Moïse qui n'était qu'un serviteur, mais comme un Fils, comme un Héritier et comme un Maître, pour saisir les rênes du gouvernement de la maison de son Père céleste, et pour s'y manifester publiquement. Cette entrée du Messie dans Jérusalem et dans le temple est d'une telle importance qu'elle a été l'objet de plusieurs prophéties : « Jérusalem est le lieu de la révélation et de la magnificence royale du Messie... (Is., 60.) L'Ange de l'Alliance entrera dans le second temple (Mal., 3, 1) ; et, à cause de cela, ce second temple sera plus glorieux que le premier (Agg., 2, 7. 10). » La présentation est donc un grave événement dans la vie du Sauveur.

II. — *Manifestation du Sauveur dans le temple.*

La destinée du temple, qui est de servir de lieu à la révélation du Messie, s'accomplit dès la première apparition du Sauveur

dans l'intérieur de ses murailles. Au moment où les Parents de Jésus entrent avec lui dans le temple, Siméon vient déjà à leur rencontre et annonce publiquement le Messie.

Cette manifestation est splendide sous plus d'un rapport. D'abord, à cause du lieu où elle se fait : Jérusalem, capitale du royaume, le temple, le centre de la Religion et la ville du culte de l'Ancien Testament. — Ensuite, parce que le peuple qui y assiste, est nombreux ; car le fait se passe vraisemblablement à l'heure du sacrifice du matin. — En troisième lieu, à cause de la qualité des personnages qui la font : ce sont Siméon et Anne, qui jouissent de la réputation d'une grande sainteté et que leur esprit prophétique a rendus célèbres. — Enfin, la beauté de cette manifestation résulte des glorieux témoignages qui sont rendus au Sauveur. Ces témoignages regardent et la magnificence et l'importance de la personnalité du Messie pour Israël, pour la gentilité, pour le genre humain tout entier : Siméon nomme le Sauveur le Salut promis (Luc, 2, 30; *Gen.*, 49, 18), la Gloire du peuple élu (Luc, 2, 32), la Lumière des Gentils et de tous les peuples (Luc, 5, 31. 32). Bien plus, le Sauveur est le centre de l'histoire universelle de la Religion et du monde, la fin et le moyen de toute prédestination et de toute élection : tout prédestiné lui doit le salut, et tout réprouvé reçoit de lui sa condamnation. (Luc, 2, 34.) Israël et tout le genre humain se diviseront en deux camps et en deux partis à cause de Jésus : il est un signe de contradiction et une pierre d'achoppement. Avec la manifestation du Christ, commence cette contradiction, qui se continuera dans sa vie publique jusqu'au Calvaire et bien au delà, jusqu'à la fin des temps. Le Christ n'est indifférent pour personne : ou bien on l'aime, ou bien on le hait ; ou bien on l'adore, ou bien on le maudit. Devant lui toutes les voies, toutes les routes se partagent, celles des individus et celles des peuples, les unes conduisant à la vie, au ciel, et les autres, à la perdition, à l'enfer. (Luc, 2, 34.) — Même la vocation de Rédempteur du Messie, par la souffrance et la mort, est prédite ici. (Luc, 2, 34. 35.) — Il ne peut être fait d'éloge plus glorieux : c'est toute l'apothéose du Christ. — A proprement parler, l'Esprit-Saint lui-même a fait cette révélation du Messie : Siméon et Anne ne sont

que ses instruments. Ils rendront, encore après, leur témoignage dans tous les lieux où la venue du Messie était ardemment désirée. (Luc, 2, 38.) Jusque-là il n'y a pas encore eu de manifestation aussi importante du Sauveur des hommes.

III. — *Le Sauveur est présenté à Dieu.*

A. — La signification de la présentation est la reconnaissance effective du droit spécial de propriété de Dieu sur le peuple d'Israël, non seulement en tant que la naissance de tout enfant, quel qu'il soit, est due à la bénédiction de Dieu, mais encore en tant que Dieu avait délivré son peuple de la servitude d'Égypte et en avait fait son bien propre et particulier. — Pour la reconnaissance et la confirmation de ce droit de propriété, Dieu avait, à la place de tout le peuple, choisi les Lévites pour son service exclusif ; de plus, tous les premiers-nés devaient lui être présentés (*Nomb.*, 8, 16. 17) ; si c'était des garçons, on versait, pour les racheter, la somme de cinq sicles (16 fr. 25) qui devenaient le partage des prêtres. Le rachat des garçons était seul prescrit et le père de l'enfant le faisait trente jours après leur naissance ou même plus tard. Voulait-on présenter un garçon au temple, alors on devait le déposer entre les mains du prêtre, lequel, après le paiement des cinq sicles fixés pour son rachat, le rendait à ses parents en prononçant une formule de bénédiction et de remerciement.

B. — Pourquoi le Seigneur veut-il se soumettre à la loi de la Présentation ? — Il s'y soumet, non pas parce qu'il le doit : aucune loi positive ne l'oblige, et l'union de la nature humaine à la seconde Personne divine l'a consacré à Dieu comme aucune cérémonie sainte ne pourrait le faire. Or ce mystère n'est pas encore connu, et Jésus ne veut pas donner de scandale, mais, au contraire, un exemple d'humilité, d'obéissance et de zèle : il veut honorer Dieu par l'observation de toutes les cérémonies prescrites et donner la dernière perfection au culte de son Père par l'application de ses mérites infinis. Il profite de toutes les occasions pour glorifier Dieu. — Le Messie n'est pas non plus proprement racheté ; les cinq sicles qui sont donnés ne sont que la figure des cinq plaies qu'il doit avoir et garder plus tard.

C. — Comment le Sauveur se présente-t-il à son Père céleste? — Avant tout, avec une entière liberté ; puis, en suivant toutes les prescriptions de la loi, qui obligeait à être présenté par la main des prêtres de l'Ancienne Alliance ; et enfin, avec la plus grande dévotion intérieure. Il renouvelle ici l'offrande qu'il a faite de lui-même auparavant : *Ecce, venio...*

— Comme conclusion, nous devons, en premier lieu, nous réjouir de la haute importance de cette première apparition du Christ dans le temple et le féliciter de tout notre cœur de l'honneur et de la gloire qu'il reçoit à cette occasion. — Il nous faut remarquer, en second lieu, comme cette glorification lui vient précisément d'un acte d'humilité, d'obéissance, de soumission à la loi. Il entre dans le temple avec l'intention d'honorer son Père, et alors son Père le glorifie. Tel est le sens de ce mystère relativement au Sauveur : c'est l'accomplissement d'une loi et une manifestation du Messie. Nous ne savons ce que nous devons admirer et exalter davantage, dans la joie de notre cœur, ou l'exemple de l'humilité de Jésus ou l'honneur qui lui en revient. En tout cas, il y a là une vérité qui se confirmera souvent dans la vie du Sauveur, c'est que l'humiliation lui prépare la gloire. — En troisième lieu, nous ne devons pas oublier que cette Présentation dans le temple est la première rencontre publique et solennelle du Messie avec Israël, qui est lui-même là tout entier avec son temple et avec les différents représentants de l'Ancien Testament, le peuple et le sacerdoce juifs. Siméon et Anne tiennent la place d'Israël fidèle et le prêtre de la Présentation agit au nom de tout le sacerdoce. Cette première rencontre est pacifique : le Sauveur reconnaît le sacerdoce juif, se soumet à lui, lui donne le prix qui le rachète ; il se laisse présenter, par les mains d'un de ses prêtres, au Père céleste, et ce prêtre ensuite le bénit. Plus tard, il devra en être tout autrement. Pour le sacerdoce juif, et surtout pour lui, le Sauveur sera une pierre de scandale, un signe de contradiction et, hélas ! une occasion de ruine, comme Siméon l'a prédit.

RÉPÉTITION

I. — *Marie.*

A. — La Mère de Dieu prend une très grande part au mystère de la Présentation. Elle y est elle-même impliquée, en accomplissant personnellement une loi, et c'est sur ses bras que le Messie apparaît, pour la première fois, dans le temple de Jérusalem. La présentation et le rachat du premier-né ne devaient pas se faire nécessairement par la mère de l'enfant ; mais elle devait elle-même, pour se délivrer de l'impureté légale, se rendre au temple quarante jours (ou plus tard, mais pas plus tôt) après l'enfantement et faire deux offrandes, la première d'un agneau, qui était offert en holocauste, et la seconde d'une colombe, qui était offerte comme sacrifice expiatoire ; ou, en cas de pauvreté, elle se contentait de présenter deux colombes ou deux tourterelles. (*Lev.*, 12.)

B. — Quant à la manière dont Marie accomplit la loi, elle le fait à peu près comme le Sauveur : d'abord sans y être tenue, puisque ni la lettre de la loi (*Lev.*, 12, 2) ni l'esprit de la loi ne l'y obligent. Aussi la remplit-elle dans la même intention que son Fils, pour honorer Dieu et pour ne pas scandaliser le prochain. D'ailleurs, elle ne s'y résout pas sans faire le triple sacrifice de sa réputation de Vierge, de sa dignité de Mère de Dieu, et même de son Fils, dont les destinées lui sont alors prédites. Enfin, elle accomplit la loi, proportion gardée, avec le même dévouement et le même amour que Jésus.

C. — Pour la part qu'elle prend à l'offrande de son Fils, du Sauveur, Marie est récomqensée par la part qu'elle a dans la magnificence de la révélation qui a lieu alors. Si le Sauveur est le signe de la contradiction, la cause du salut et l'occasion de la ruine, il n'est pas seul : sa Mère se tient près de lui, la contradiction l'atteint aussi et transperce son Cœur avec celui de son Fils, et, à cause de cela, les pensées des hommes se manifestent à son sujet pour le salut et la perte d'un grand nombre. (Luc, 2

34. 35.) De plus, Marie n'est indifférente à personne : ou bien on la glorifie ou bien on la méprise. Déjà, aux paroles de Siméon, le glaive traverse son Cœur et, sans doute, afin d'y rester jusqu'à la fin de sa vie. C'est pourquoi Marie et Joseph s'étonnent des paroles du saint vieillard qui proclame, il est vrai, avec une certaine solennité, mais aussi avec une netteté douloureuse, la vérité de la rédemption des hommes par Jésus. (Luc, 2, 33.)

II. — *Siméon et Anne.*

A. — Comment Siméon et Anne se sont disposés au bonheur de voir le Messie. — La sainteté de ces deux personnages porte à peu près le même caractère. La sainte Écriture loue deux choses dans saint Siméon : il était juste, parce qu'il mettait sa sainteté dans l'accomplissement de la volonté de Dieu et qu'il s'en tenait simplement aux moyens de salut, indiqués et prescrits alors par Dieu. De plus, il craignait Dieu et était saint jusqu'au fond de l'âme, ne se contentant pas d'une justice extérieure. Enfin, il attendait « la Consolation d'Israël » : l'abaissement de son peuple lui allait au cœur, au plus intime de son être, et il ne trouvait de consolation que dans l'espérance du Rédempteur. Cet amour pour le Sauveur paraît avoir été le caractère propre de son esprit et de sa sainteté. Il était donc dans l'attente du Messie, comme tout Israël, et c'est vers le Rédempteur que se portaient tous ses désirs. L'ardeur de ses désirs avait encore été augmentée par le don de prophétie qu'il avait reçu de Dieu, par la promesse que le Saint-Esprit lui avait faite qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Sauveur. (Luc, 2, 25. 26.) Aussi le temple était-il devenu sa demeure de prédilection, parce que c'était là que le Messie devait se montrer. — Sainte Anne avait la même piété et la même ardeur pour la prière. Elle ne quittait pas le temple, soit qu'elle y passât la plus grande partie du jour dans ce saint exercice, soit qu'elle y habitât avec les jeunes vierges occupées autour du sanctuaire. A la prière elle associait un extraordinaire esprit de pénitence ; elle persévéra dans les jeûnes jusqu'à sa quatre-vingt-quatrième année. Sa vie était une vie de prière, de pénitence et de renoncement : elle était comme

le type caractéristique de la servante fidèle à la loi de Dieu dans l'ancien temple de Jérusalem.

B. — Pour Siméon et Anne la récompense et la consolation arrivent, et elles sont même plus grandes qu'ils ne pouvaient l'espérer. — La surabondance de leur consolation résulte, d'abord, du bonheur qu'ils éprouvent d'avoir été appelés par l'Esprit-Saint dans le temple, au moment où la sainte Famille y entre (Luc, 2, 27. 38) ; ensuite, de la joie qu'ils ont de contempler le Sauveur et sa Mère : Siméon peut même recevoir l'Enfant-Dieu dans ses bras et le presser sur son cœur. De plus, ce saint vieillard voit sa consolation s'accroître de toute la connaissance profonde et sublime qu'il reçoit de la mission et des destinées du Sauveur et de la Mère de Dieu : on peut croire qu'il en a la connaissance, au moins quant à l'essentiel, dans tous les détails de leur vie. Enfin, la grandeur de la joie de Siméon et d'Anne se montre dans les effets qu'elle produit, effets qui sont magnifiquement exprimés dans le cantique de saint Siméon. (Luc, 2, 29-32.) Il veut mourir maintenant, puisque ses désirs sont comblés. Sainte Anne, elle aussi, est tellement consolée qu'elle ne croit pas pouvoir mieux employer les derniers instants de son existence qu'à faire connaître partout le Messie. (Luc, 2, 38.)

— Siméon et Anne sont, comme Élisabeth et Zacharie, l'expression de la véritable sainteté de l'Ancien Testament, qui consistait dans la prière, la pénitence, l'accomplissement de la loi et le désir ardent de la venue du Messie. Leur attente n'est pas judaïque et charnelle. Ils soupirent avant tout après un Rédempteur qui délivrera du péché, par conséquent après un Messie de douleurs, qui sera un signe de contradiction même pour son peuple. Voilà le Sauveur de leur choix ; ils se séparent ainsi de leur nation indigne et viennent se placer à l'ombre de la Croix auprès de la Mère des douleurs. — Dans le Royaume du Christ, Siméon et Anne représentent les âmes intérieures, que le monde ignore, mais qui, par leurs prières et leurs sacrifices, détruisent l'empire du mal dans le monde et y font régner le bien. Ils ménagent constamment l'intervention de Dieu ici-bas. Ce n'est pas trop, certes, d'occuper toute sa vie dans la prière et la pénitence pour mériter cet honneur et cette consolation.

APPLICATION DES SENS

A. — *Départ de Bethléem et marche vers Jérusalem.* — Il y a déjà quarante jours que la sainte Famille habite Bethléem. Peut-être passe-t-elle tout ce temps dans la grotte, peut-être aussi va-t-elle loger dans une hôtellerie de la ville. Le temps est arrivé de présenter l'Enfant Jésus au Temple de Jérusalem ; Marie veut y faire en même temps l'offrande pour sa purification. Mais en quel état la sainte Famille laisse-t-elle la grotte de Bethléem ? Assurément, dans un état très convenable, après avoir mis soigneusement tout en ordre. Dans quelles dispositions effectue-t-elle son départ de Bethléem ? Sans montrer la moindre aversion ni le moindre mécontentement, mais aussi sans faire paraître la joie imparfaite de quitter un lieu où l'on n'a éprouvé guère que des désagréments. Marie et Joseph s'éloignent avec beaucoup de dignité, en remerciant ceux qui leur ont fait du bien, en témoignant de la bienveillance à ceux dont ils ont eu à se plaindre, et surtout en rendant grâces à Dieu de tout le bien et de tout le mal qui leur sont arrivés. De combien de faveurs et de quelles joies leur séjour n'a-t-il pas été la source ou l'occasion à Bethléem ! La naissance virginale de Jésus, la révélation de la Nativité aux Bergers, l'adoration des Mages, et enfin beaucoup de peines et de sacrifices. Marie et Joseph remercient Dieu pour tout absolument et se mettent en route pour Jérusalem.

Cette fois, le voyage s'effectue à trois. Marie s'assied sur l'âne et porte soigneusement l'Enfant-Jésus dans ses bras. Saint Joseph conduit la bête de somme. Le chemin traverse la plaine de Rephaïm. Sur cette même route, Abraham a passé avec Isaac en se rendant à la montagne de Moriah ; Jacob s'y est arrêté, la tristesse dans l'âme, pour enterrer Rachel ; David y a battu deux fois les Philistins et passé la revue de ses braves avant de se jeter sur la forteresse des Zébuséens ; sur cette voie aussi a roulé rapidement le char de Salomon, tandis qu'accompagné de ses courtisans, tout couverts d'or, il allait visiter les jardins d'Etham. La plaine brille, au moment du passage de la

sainte Famille, de l'éclat des anémones écarlates, des pimprenelles jaunes et bleues, des jacinthes, et des petites roses qui sont admirablement belles. Lorsqu'elle arrive au tombeau blanchi de Rachel, le Sauveur pense sans nul doute au meurtre des Innocents, que la prophétie rattache à Rachel ; il regarde tristement sa mère, la seconde Rachel, et ses yeux se portent du côté des vallées et des hauteurs, dont les hameaux et les habitations abritent les petits enfants qui vont bientôt mourir à sa place. Au point le plus élevé de la route, on jouit d'une vue magnifique : dans le lointain, on aperçoit les chaînes des montagnes de la Judée, la mer Morte et l'imposant rempart des monts de Moab, et, à une plus grande distance encore, on distingue, de nos jours, en droite ligne, la coupole du Saint-Sépulcre de Jérusalem, derrière laquelle se dessine le sommet du mont des Oliviers. Des hauteurs qui dominent la vallée d'Hinnom, la sainte Famille voit donc, en face, la ville sainte avec ses murs crénelés, avec la citadelle magnifique de David, qu'Hérode a rebâtie ; plus loin, les constructions gigantesques du temple et, tout à fait dans le fond du tableau, la montagne des Oliviers. — Mais quelle est l'occupation de la Mère de Dieu pendant ce voyage ? Elle pense avec reconnaissance aux événements de Bethléem, et en particulier à la fête du lendemain. Sa modestie lui fait sans doute oublier son droit à l'exemption de la loi qu'elle va accomplir ; car elle réfléchit alors aux motifs de l'observer le plus parfaitement possible : le principal de ces motifs est le respect infini de la volonté de Dieu, qui réclame la promptitude à s'y conformer, lors même qu'il n'y aurait qu'un signe de sa part ; un autre motif est la reconnaissance pour tant de grâces et de bienfaits, reçus de sa main libérale. Plusieurs de ces pensées sont très bien exprimées dans les psaumes des vêpres de l'office de la Sainte Vierge. — Le Sauveur s'entretient aussi avec lui-même de semblables pensées. Comme le petit oiseau regarde à travers la feuillée, ainsi le petit Jésus regarde, pour la première fois, de ses yeux mortels, par l'ouverture du voile de sa mère. Et que regarde-t-il ? La ville de Jérusalem, le temple, le mont des Oliviers, l'emplacement élevé du cénacle, et peut être aussi la montagne du Calvaire, si saint Joseph se dirige non du côté de la porte de Joppé, mais du côté de celle

du Jugement. Avec quelle force doit battre alors le petit Cœur de l'Homme-Dieu, du Sauveur ! La sainte Famille prend son logement dans une maison connue d'honnêtes gens, dans la ville elle-même ou dans un faubourg.

B. — *Entrée dans le Temple et révélation de saint Siméon.* — Marie et Joseph ont passé une grande partie de la nuit à prier. De bonne heure, ils revêtent leurs habits de fête, par respect pour la cérémonie à laquelle ils vont prendre part, et ils se rendent au temple avant le sacrifice du matin. C'est la première fois que le Sauveur pénètre dans le temple, qu'il en voit les portes colossales avec les ponts et les escaliers souterrains, par lesquels on y arrive du sud de la ville et de la partie occidentale du faubourg ; pour la première fois, il aperçoit la puissante muraille d'enceinte de Jérusalem, entrecoupée à l'extérieur par de hautes tours et bordée à l'intérieur de magnifiques colonnades ; pour la première fois, il contemple le parvis immense, au carrelage varié, appelé le parvis des Gentils, qui conduit, par un escalier, à la grande porte de Nicanor, à travers une galerie couverte, soutenue de chaque côté par des murs de treillis en pierre. Il considère toutes ces belles choses avec joie, mais d'un air sérieux, avec un calme plein de majesté : il entre, en effet, dans le temple, en pleine connaissance non seulement de sa Personne et de sa dignité, mais aussi de la signification du temple et de ses rapports avec lui. Le temple est la maison de son Père, et il est personnellement le Fils du Père et, par conséquent, l'Héritier, le Maître et le Dieu de cette maison. Dès l'antiquité, il y habite comme l'Ange de l'Alliance, dans l'éclat de l'auréole de gloire qui environne l'arche ; il est l'objet et le terme de mille figures ou symboles, ainsi que de la foi et des désirs de tous les croyants. Maintenant, il prend possession du temple, le glorifie et le sanctifie par une nouvelle présence, comme Homme-Dieu ; et, plus tard, il le sanctifiera et le glorifiera encore par des manifestations ou des révélations plus sublimes. Toute la signification de cette première apparition dans le temple ressort vivement en présence du Sauveur, qui est la plénitude du sens de toute l'Ancienne Loi.

Vraisemblablement, c'est devant la porte de Nicanor, la

principale des portes du parvis des Gentils, que se tient Siméon, vieillard vénérable, à la longue barbe blanche, au visage aimable et recueilli. Il est là dans une attente passionnée : le Saint-Esprit lui a révélé de se rendre au temple, où le Messie va venir. A peine a-t-il reconnu Joseph, Marie et le Sauveur, qu'il va à leur rencontre, s'approche de Marie et s'incline profondément pour adorer le Sauveur, l'Enfant-Dieu. Jésus regarde peut-être alors sa mère et se penche vers le vieillard, donnant à comprendre qu'il veut aller à lui. Siméon tend aussitôt ses bras pour le recevoir, et Marie présente Jésus au saint vieillard. Avec quel respect, quelle adoration et quelle ferveur Siméon recoit l'Enfant-Dieu et le presse contre son cœur ! Il est là debout, tenant l'Enfant dans ses bras ; et, comme s'il voulait de ses yeux mourants examiner attentivement une image chérie, il éloigne un peu de lui l'Enfant-Dieu, et se perd, avec une joie et un amour sans bornes, dans le ravissement de ce merveilleux spectacle. Ses yeux de vieillard plongent dans les yeux pénétrants de l'Enfant-Dieu, et il a alors une magnifique vision. Il contemple tous les mystères de la vie du Sauveur, il voit la Lumière du monde se lever à l'orient et à l'occident, sur les îles lointaines de la gentilité, et enfin un radieux Soleil de midi briller sur Israël. Ses bras tremblants élèvent la « Lumière du monde », le prix de la rançon de l'Humanité ; son cœur, fatigué de battre, se rajeunit dans l'étreinte de l'Éternité toujours jeune et de la Beauté toujours nouvelle de Dieu ; et ses lèvres entonnent le cantique touchant de l'action de grâces, que l'Église récite tous les soirs pour remercier Dieu de chacun des jours de la rédemption : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre serviteur... » En ce moment, il rend Jésus à sa Mère, qu'il félicite sans doute et loue avec les paroles de l'Archange et de sainte Élisabeth. Puis il devient sérieux et triste, parce que, en considérant le mystère redoutable de la prédestination et le Messie qui en est le centre et l'instrument, il voit que Jésus sera pour beaucoup une cause de salut, et pour beaucoup aussi une occasion de ruine ; il voit que le Sauveur deviendra le « Signe de la contradiction » même pour son peuple, et plus tard pour le monde entier. Un champ immense

de bataille se déroule devant les yeux du saint vieillard : une croix se dresse au milieu ; Jésus y est attaché, et Marie est debout près de son Fils, prenant part, elle aussi, au combat qui se livre. C'est pourquoi, en quelques traits courts et rapides, il peint le tableau lugubre du Calvaire, devant lequel tous les hommes et tous les peuples passeront, exprimant leurs sentiments d'amour ou de haine, d'adoration ou de mépris, et où ils trouveront le salut ou la perdition. — Sur ces entrefaites, la prophétesse Anne fait son apparition. Elle est courbée sous le poids de ses quatre-vingt-quatre ans, et s'appuie sur un bâton ; les jeûnes ont amaigri son visage, et ses yeux sont presque éteints. Elle aussi reconnaît le Sauveur et sa Mère ; elle aussi publie bien haut la présence du Messie dans le temple et proclame bienheureuse sa Mère. Alors, sa figure pâle et ses traits altérés se raniment dans l'éclat d'une nouvelle beauté, ses yeux languissants lancent, comme au temps de sa jeunesse, des éclairs de joie et d'amour. C'est un moment unique et solennel, et beaucoup de passants s'arrêtent pour contempler ce magnifique spectacle et entendre les paroles extatiques des deux Saints, qui publient et montrent toute l'importance de cette apparition du Seigneur dans le temple. Le Sauveur éprouve une grande joie de la conduite de Siméon et d'Anne, et il leur donne en récompense la grâce d'une heureuse et sainte mort. Quant à Marie et à Joseph, ils sont dans l'admiration et l'étonnement en présence de cette révélation extraordinaire, toute nouvelle et si nette de la personnalité et des destinées de leur Fils Jésus.

C. — *L'offrande de la Purification et le rachat de Jésus.* — La purification des femmes qui sont devenues mères récemment, se fait près de la porte de Nicanor. Cette porte, toute d'airain de Corinthe, a environ 16 mètres de haut et 8 de large ; ses deux battants, qui brillent comme de l'or, sont si lourds qu'il faut au moins vingt hommes pour les fermer. On a pratiqué deux petites portes dans cette énorme porte cochère, et c'est là qu'a lieu la purification des lépreux et des femmes devenues mères. Ces femmes se présentent, à cet endroit, devant un prêtre qui prie et prononce sur elles une formule de bénédiction ; alors seulement elles sont admises dans le parvis des femmes, pour

mettre dans un des troncs l'argent du sacrifice et se rendre à la place où elles assisteront au sacrifice lui-même. C'est après le sacrifice public du matin que se font les sacrifices privés d'agneaux ou de tourterelles. Marie accomplit tout avec une grande simplicité et une grande piété, quoique pourtant la réputation de sa virginité et sa dignité de Mère de Dieu en souffrent quelque peu. En tout elle imite la conduite du Sauveur, servant Dieu avec abnégation et générosité.

Les premiers-nés sont offerts à Dieu et rachetés près de la porte centrale du parvis des prêtres ; elle se trouve au midi. C'est le père qui paraît dans cette cérémonie. Saint Joseph doit donc aller avec l'Enfant-Jésus à gauche de la porte de Nicanor et parcourir le chemin de ronde qui longe les terrasses intérieures du temple pour arriver à l'entrée du parvis des prêtres. Vraisemblablement, il est alors accompagné de saint Siméon, et tous deux font ainsi la pieuse procession que l'Église devra continuer plus tard ; cependant ces deux saints Personnages chantent : « Dieu est bon, et sa miséricorde est éternelle. Nous avons reçu, ô Dieu, ta miséricorde au milieu de ton temple. » (Ps. 117 ; 47, 10.) Saint Joseph met l'Enfant entre les bras du prêtre, lequel l'élève vers le ciel et l'offre à Dieu. Après avoir reçu cinq sicles de la main du père, le prêtre remet l'enfant en prononçant une parole de bénédiction. Qui pourrait dire ce qui se passe dans le Cœur de Jésus, quand le prêtre le présente au Seigneur en face du parvis des prêtres, de l'autel des sacrifices et du Saint ? Lui-même s'offre alors à Dieu avec ses sentiments habituels d'adoration, de reconnaissance et de dévouement, mais aussi avec une dévotion et un amour extraordinaires. Jamais il n'a été offert de pareil sacrifice dans le temple de Jérusalem : sa splendeur remplit le temple, la terre et le ciel ; et lui seul supplée à la pauvreté et à l'insuffisance de tout le culte de l'Ancienne Alliance. Maintenant, le second temple brille de l'éclat qui lui a été prédit, et les trois Personnes de la Sainte Trinité y descendent pour le sanctifier de leur présence, comme autrefois à la dédicace du temple, bâti par Salomon. Désormais tous les sacrifices reçoivent leur dernière perfection, et l'ancien Sacerdoce, entre les bras duquel le

Messie vient d'être élevé vers le ciel, a atteint toute la hauteur de ses destinées. Cet Enfant que le prêtre a entre ses mains reviendra un jour sanctifier le sanctuaire et purifier les enfants de Lévi, comme l'or et l'argent ; alors, ils seront au Seigneur et ils offriront leurs sacrifices dans la justice ; alors les victimes de Judée et de Jérusalem seront agréables au Seigneur, comme elles l'étaient dans les premiers temps et dans les années d'autrefois. (Matth., 3, 3. 4.)

LES ROIS MAGES

(MATTH., 2, 1-12.)

I. — *Le côté extérieur du mystère de l'Épiphanie.*

Ce mystère comprend la vocation des Mages, leur fidélité à y répondre et la récompense de leur fidélité.

A. — *Comment les Rois Mages sont-ils appelés?* — Les Rois Mages sont vraisemblablement des descendants des prêtres de la Médie ou de la Perse. Ils possèdent les révélations primitives et sont très honorés chez eux comme prêtres, comme princes de sang royal ou comme officiers de la couronne. Sont-ils de la Chaldée, de la Perse ou de l'Arabie, on ne le sait ; en tout cas, ils demeurent dans un pays situé à l'est de la Judée. (MATTH., 2, 1.) Par les fréquentes relations que les habitants de ces contrées eurent avec le peuple juif, surtout pendant sa captivité en Syrie et à Babylone, ils pouvaient avoir eu connaissance des saintes Écritures et des prophéties des Hébreux. (*Nomb.*, 24, 17.) De plus, les Sages de ce pays d'Orient ont eux-mêmes une révélation particulière, suivant laquelle ils devront, à l'apparition d'une certaine étoile, aller offrir leurs hommages au Dieu qui naîtra Roi des Juifs... — Or, cette étoile apparaît à l'époque de la naissance du Christ. Cet astre est-il une étoile nouvellement créée, ou bien une étoile déjà existante, ou bien une lumière aérienne extraordinaire, surnaturelle? Qui peut répondre à ces questions? En tout cas, la grâce de Dieu agit en même temps dans les cœurs des Rois, pour leur faire comprendre qu'il y a pour eux un devoir de suivre cette étoile et d'aller offrir leurs

adorations à l'Enfant-Dieu. — Dieu appelle ainsi les Rois d'abord conformément à leur genre de vie, puisqu'ils sont astronomes ; ensuite d'une manière digne du Sauveur, dont la lumière est le symbole ; enfin, leur vocation répond à la nature de la grâce, qui est, suivant les théologiens, prévenante, concomitante et subséquente... : en effet, cette triple grâce a une figure parfaite dans l'origine divine, la marche fidèle et le terme heureux de l'étoile des Mages...

B. — *Comment les Rois Mages suivent-ils l'étoile?* — Les Mages suivent l'étoile avec foi. avec une générosité et une persévérance toutes royales, malgré tous les sacrifices et toutes les difficultés. Ces sacrifices sont pour eux au nombre de trois principaux : Le *premier* est celui de l'abandon de leur pays natal, et l'entreprise, peut-être dans un âge avancé, d'un voyage long et dangereux, seulement pour des intérêts de Religion... Naturellement parlant, on pourrait taxer leur conduite de folie. — Une *seconde* difficulté, un *second* sacrifice pour les Mages est d'aller trouver Hérode pour lui demander où est le Roi nouveau-né. Ne connaissent-ils pas Hérode au moins de réputation? Ne voient-ils pas l'épouvante bientôt peinte sur les figures des Juifs de Jérusalem, et ne se rendent-ils pas compte qu'ils sont tombés au milieu d'une troupe d'ennemis? Si le rusé Hérode n'avait pas eu d'autres projets, c'en était fait d'eux. — Enfin la rencontre avec le nouveau Roi qu'ils cherchent leur réserve un *troisième* sacrifice. N'espèrent-ils pas avec raison voir bientôt de leurs yeux un beau et grand spectacle?... Et, en réalité, que voient-ils?... Mais ils sont des hommes de foi, au cœur éprouvé : ils adorent sans hésiter l'Enfant nouveau-né et lui offrent leurs présents dans toute la simplicité de leur foi.

C. — *Comment les Mages sont-ils récompensés?* — « Ils trouvent l'Enfant-Jésus avec sa Mère » : tout est dit en ce peu de mots. Ils apprennent à connaître la foi chrétienne et contemplent ce qu'il y a de plus beau, de plus aimable et de plus sublime dans la Religion du Christ. Ils s'en retournent dans leur pays pour devenir les Docteurs. les Confesseurs et les Apôtres de cette Religion. Ils ont été depuis les premiers princes de l'Église des Gentils et de grands Saints.

II. — *Signification et portée du mystère.*

Que signifie ce mystère ? Pourquoi, au milieu de l'obscurité et de la pauvreté de l'enfance de Jésus, cette étoile brillante, ce cortège princier, cet or, cet encens et ces aromates précieux ? La misérable demeure du Messie est devenue une tente royale et a été transformée, pour ainsi dire, en une riche basilique chrétienne. Il y a là, en effet, la révélation de la Royauté du Christ ; ce mystère a pour but de manifester en général la Royauté du Messie et en particulier les attributs de cette Royauté.

A. — Tout le mystère de l'Épiphanie est une manifestation de la Royauté de Jésus. — Les Rois Mages s'enquièrent du Roi nouveau-né, pour pouvoir rendre les hommages de leur adoration à ce Roi, à la fois Dieu et Messie. Leurs présents également révèlent la Royauté sacerdotale et divine du Sauveur. D'ailleurs, Hérode ne le comprend pas autrement : il voit dans le nouveau-né un compétiteur au trône, dont il faut se défaire. Enfin la sainte Église a toujours entendu dans ce sens le mystère de l'Épiphanie, et c'est pourquoi elle lui applique toutes les prophéties sur la Royauté du Messie.

B. — Nous avons ici encore une magnifique révélation des attributs de cette Royauté.

En *premier* lieu, nous en voyons l'origine. L'origine n'est pas une acquisition par violence, par achat ou par héritage, mais un droit permanent, inné et personnel, fondé sur la nature de l'Homme-Dieu. Sa Divinité lui sert d'onction royale. C'est le sens qu'a l'interrogation des Rois Mages : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum ?*

En *second* lieu, l'étendue et la durée de la Royauté de Jésus-Christ se révèlent dans ce mystère. Les autres rois commencent à régner tard et finissent de régner tôt ; de plus, leur pouvoir est, à proprement parler, entre les mains de leurs sujets : le Messie règne dès le premier instant de son existence ; dès son berceau, il se pourvoit de vassaux et de ressources par un signe, par un mot de sa bouche ; enfin, son Règne n'aura point de fin.

En *troisième* lieu, nous voyons se déployer maintenant toute

la puissance de la Royauté du Christ. Elle s'étend sur tous et sur tout : il est le Maître du monde matériel, l'or de la terre lui appartient et les étoiles du ciel exécutent ses ordres ; il est le Maître des hommes, d'abord de ses ennemis, qui tremblent devant lui et dont les projets servent à accomplir sa volonté ; il est le Maître de ses amis et de ses serviteurs, qu'il appelle comme il l'entend et qu'il rend capables de tous les sacrifices par le secours de sa grâce ; il est le Maître des Juifs et des Gentils et de toute la race humaine.

En *quatrième* lieu, nous contemplons les bienfaits et les bénédictions de la Royauté du Messie. Comme Maître de tous, il appelle tout le monde, Bergers et Mages, pauvres et riches, justes et pécheurs, Juifs et Gentils. Comme il récompense tous et chacun magnifiquement dans le temps et dans l'éternité ! Il est Dieu et il n'a pas besoin de nos biens ; il est Rédempteur, il donne sa vie pour nous et il nous enrichit des trésors de sa Rédemption.

En *cinquième* lieu, nous pénétrons les desseins de Dieu, en entrevoyant déjà les destinées de la Royauté du Christ-Jésus. Les Gentils sont appelés ; leur apparition dans la Judée révèle la présence du Messie au milieu d'Israël ; Israël renvoie les Gentils au Messie, mais, de son côté, ne daigne pas se rendre auprès de lui. Ainsi sont figurées la réprobation des Juifs et la vocation des Gentils, l'habitation de ceux-ci dans les tentes de Sem : le Christ est le commencement, le milieu et la fin de tout. Ainsi sont accomplies les prophéties qui annonçaient le Christ comme la Lumière et le Salut de la gentilité, comme le Roi et le Messie des nations. (Is., 60 ; *Ps.*, 71.) De tous les côtés la Royauté du Christ est glorifiée dans son triple caractère messianique, sacerdotal et divin, dans sa puissance, son étendue et sa durée. Le mystère de l'Épiphanie plane, comme une nuée lumineuse, au-dessus du pauvre berceau de Jésus : il est déjà, pour ainsi dire, le nuage glorieux du Thabor couvrant l'enfance du Seigneur.

III. — *Conclusions ou Fruits.*

A. — Le premier fruit de cette méditation consiste à nous réjouir et à féliciter le Sauveur de ce beau jour de fête, de cette magnifique solennité, qui se célèbre en son honneur. — Comme il est heureux de voir ces cœurs vraiment royaux des Mages, qui montrent si bien ce qu'ils sont dans l'offrande de leurs présents ! Marie et Joseph éprouvent, eux aussi, une grande joie des hommages rendus à leur Enfant !

B. — Le second fruit à recueillir de ce mystère est la reconnaissance. — Il y a là un événement qui nous touche de près : ne célébrons-nous pas, en cette solennité, notre propre vocation à la foi chrétienne ? Les Mages sont les prémices de la Gentilité. A leur suite, tous les peuples païens ont pris le chemin de la croix pour y rencontrer et accompagner le Messie. Nous sommes entrés dans l'héritage des Juifs, non par nos mérites, mais par la grâce de Jésus. Nous devons donc témoigner à Dieu notre gratitude pour ce bienfait, et nous devons prouver notre reconnaissance en prenant part, suivant notre pouvoir, aux travaux de la conversion des païens par la prière et par le sacrifice : c'est ce que demandent, d'un côté, la grande grâce de la vocation au Christianisme, de l'autre, le zèle pour le Règne du Christ, et enfin la compassion que doivent nous inspirer nos malheureux frères dans le paganisme. Qu'il est profondément triste de voir la plus grande partie de l'humanité encore plongée dans les ténèbres de l'incrédulité !

C. — Le troisième fruit de cette méditation est l'amour, la générosité, l'esprit de sacrifice au service du Sauveur. — Si le Christ est Roi et s'il est un Roi à la fois Prêtre et Dieu, alors nous devons le servir, comme Dieu et comme Roi, de tout notre cœur et avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous pouvons.

RÉPÉTITION

Le mystère de l'Épiphanie éclaire d'une magnifique lumière la méditation du Règne du Christ, en même temps qu'elle nous

confirme merveilleusement dans la résolution de servir Notre-Seigneur et Roi avec amour, zèle, générosité et abnégation. Tout ici sent, pour ainsi dire, l'odeur du sacrifice et nous recommande l'esprit de sacrifice :

A. — En *premier* lieu, les présents des Rois Mages nous inspirent l'esprit de sacrifice. — Leurs présents signifient le sacrifice de la charité, le sacrifice de la prière, le sacrifice de la mortification ; ils embrassent tout notre être, toute notre vie, dont il convient assurément de faire le sacrifice au service d'un Roi divin.

B. — En *second* lieu, les Rois Mages, ces nobles personnages, nous prêchent aussi cet esprit de sacrifice. — Que de sacrifices ils s'imposent à eux-mêmes, ou plutôt quels sacrifices ne s'imposent-ils pas ? Ils offrent tout, patrie, famille, trésors, repos, intelligence, cœur et presque leur vie. Qu'aurait été ce voyage sans les sacrifices ? Pas plus que le pèlerinage que des milliers de mahométans font chaque année à la Mecque. Maintenant ils sont devenus des Confesseurs, des Apôtres et des Martyrs. — Et comment les Mages offrent-ils ces sacrifices ? « Nous avons vu son étoile et nous sommes venus. » Ils offrent donc leurs sacrifices sans retard, spontanément, avec générosité et constance, avec humilité et avec une simplicité d'enfant. — Et pour quels motifs ?... En tous cas, nous en avons de plus sérieux et de plus puissants. Ils n'ont pas contemplé la magnificence du Royaume du Christ, tandis que, nous, nous en voyons de nos yeux l'étendue et la puissance, et nous jouissons de la possession de tous les biens de ce Royaume divin.

C. — La Personne de Notre-Seigneur nous est elle-même enfin un stimulant pour embrasser l'esprit de sacrifice. — Où trouvons-nous un Maître meilleur et plus puissant que le Sauveur ? Comme il conduit les Mages avec douceur et avec force pendant leur voyage ! Il les prend encore visiblement sous sa protection, et en présence du sanguinaire Hérode, le bourreau de sa femme et de ses enfants, et à Bethléem, les prévenant de s'en retourner chez eux par un autre chemin... Qu'ils auraient été, par conséquent, insensés et ridicules de rebrousser chemin avec leurs chameaux, quand l'étoile disparut, quand ils se trouvaient déjà devant Jérusalem et devant la pauvre habitation du

Sauveur ! — Avec quelle magnificence le Christ les a récompensés, ici-bas et là-haut, de leur peine et de leur constance ! Un faible rayon de cette gloire apparaît dans le culte que leur rend la sainte Église, dans la fête solennelle avec octave qu'elle célèbre en leur honneur, dans les nombreuses images ou représentations de leurs actions, dans les temples ou les autels érigés sous leur vocable. Ils se reposent déjà, depuis longtemps, des fatigues de leur voyage et, en retour de leur hommages au Sauveur nouveau-né, ils sont devenus l'objet de la vénération du peuple chrétien... Prenons donc la résolution de servir notre Dieu avec courage et générosité. L'esprit de sacrifice seul nous rassure dans la vocation que nous avons embrassée ; il nous y inspire de la joie, et il couronne enfin nos efforts d'un heureux succès.

APPLICATION DES SENS

A. — *Apparition de l'étoile.* — C'est pendant une nuit d'un calme imposant qu'apparaît, dans le ciel bleu foncé de la Chaldée, une étoile d'un éclat merveilleux. Au centre d'un village, composé de tentes, se dresse une tour en bois de construction légère. Tout est dans le repos : les hommes et les troupeaux dorment dans leurs habitations. Un seul homme veille sur la tour ; il est habillé de blanc, porte un turban sur la tête, et a autour des reins une ceinture aux couleurs variées. Il est assis au milieu de rouleaux de parchemin, couverts d'écritures et de signes mystérieux, et il observe le firmament, pendant que ses lèvres prononcent une douce prière. Nous voyons là le chef de la tribu, un adorateur du vrai Dieu. Les écritures qu'il a devant lui, sont des livres sacrés, les prophéties et les traditions concernant le Messie à venir ; ce sont les Israélites qui, dans leur captivité, les ont apportés à Babylone. Entre tous ces parchemins un surtout est remarquable par les dessins précieux dont il est orné : on y admire l'échelle de Jacob et une série d'images symboliques qui représentent les principaux mystères et événements de l'histoire sainte ; la dernière de ces images est une étoile merveilleuse, l'étoile de Jacob. Quand elle apparaîtra, le Messie

viendra au monde, et alors le chef de la tribu devra se mettre en route pour aller lui offrir ses hommages : telle est la tradition ou le secret de famille du Mage qui observe sur la tour de bois les astres du firmament. Pendant qu'il regarde le ciel et qu'il prie, voilà qu'à l'orient se lève et s'avance au-dessus de sa tête une étoile splendide, de première grandeur, d'un éclat et d'une forme incomparables, qui change la nuit en un jour clair et lumineux : c'est l'étoile prédite. Sa forme spéciale répond à l'image du parchemin ; sa lumière est si belle, si agréable, et elle produit dans l'âme du Mage un tel effet qu'il a l'intime conviction de la vue actuelle du signe du grand Roi et du devoir qui lui incombe de suivre cette étoile avec fidélité et avec la plus entière confiance. Alors il remercie Dieu et il se décide irrévocablement à faire le voyage. Les gens de sa tribu voient-ils eux aussi l'étoile et sont-ils animés du même zèle ?... Peut-être que quelques-uns d'entre eux, moins instruits et moins croyants que leur chef, regardent son projet comme une entreprise hasardeuse et comme une extravagance. Mais le respect et l'affection qu'ils ont pour lui lèvent tous les doutes et aplanissent toutes les difficultés.

Dès lors, tout est vie et activité dans la cité des tentes : les chameaux, les dromadaires, les chevaux sont préparés pour le voyage ; des hommes forts et fidèles en feront partie ; les coffres, suspendus aux montures, sont remplis de provisions et d'objets précieux, et on n'épargne rien pour que le saint pèlerinage se fasse heureusement. Le Mage se dirige bientôt du côté de l'ouest, accompagné quelque temps de sa famille et d'une députation de la tribu, et la petite caravane disparaît vite dans le désert, suivie de tous les souhaits de bénédiction... Y a-t-il une révélation particulière faite à chaque Roi Mage de trouver certainement, à un lieu déterminé, deux autres compagnons de voyage, ou bien les trois Mages se connaissaient-ils et, après s'être communiqué leur révélation, sont-ils partis ensemble d'un même endroit, personne ne peut le dire. En tout cas, ils se sont rencontrés sur la route, et ce fut avec une grande joie et un nouvel accroissement de courage. L'un d'entre eux pouvait bien venir de l'Arabie, le second, de la Chaldée, et le troisième, de la Perse ou de l'Inde.

B. — *Le voyage.* — Le désert de la Syrie s'étend uniformément à perte de vue et sans fin. Il n'y a du jour qu'une faible lueur, du côté de l'orient, pour éclairer cette immense plaine grise, quand se lève un astre, plus brillant et plus grand que l'étoile du matin. Il ne fait pas son ascension dans le ciel, comme les autres astres ; mais il se trouve à une hauteur moyenne, s'avance et devient de plus en plus grand et lumineux. (A moins qu'on n'adopte l'opinion de ceux qui supposent que l'étoile n'a pas accompagné les Mages pendant tout le voyage : le contraire n'est pas dit dans la sainte Écriture. Mais, d'après cette dernière opinion, il y aurait eu un second et tout nouveau miracle et sans raison péremptoire.)

Bientôt cette étoile merveilleuse rend visibles certains points obscurs, qui apparaissent peu à peu sur une même ligne, deviennent de plus en plus gros et distincts et se rapprochent de nous. Nous apercevons une caravane de voyageurs qui traverse le désert. Elle s'avance toujours davantage ; les chameaux, les dromadaires et les chevaux dessinent parfaitement leur silhouette ; nous entendons bientôt le son argentin de leurs clochettes, et aussi une douce psalmodie qui retentit dans le profond silence du désert : c'est la caravane des Rois Mages. Ils viennent dans un ordre admirable. Les chameaux, blancs et superbes, sont harnachés d'argent et élégamment ornés de clochettes, suspendues à chacun de leurs flancs ; ils portent un beau panache sur leur tête et une selle à tente sur leur dos : ce sont les montures de nos Rois. L'un des trois Mages a le teint jaune, le second noir, et le troisième vermeil avec une chevelure blonde et des yeux bleus : ils sont comme la représentation des trois races antiques de Sem, de Cham et de Japhet. Chacun est suivi immédiatement de ses gens. Ils n'ont pas d'armes : c'est un pèlerinage qu'ils font. La pieuse caravane marche d'un bon pas, mais sans se presser. Entendez-les tous chanter leur psalmodie du matin et considérez-les : ils regardent constamment, d'un œil tranquille, l'étoile qui est toujours au-dessus d'eux et dont la douce et agréable clarté les invite à la suivre fidèlement... La troupe s'arrête quand la nuit vient, que la fatigue est trop grande ou qu'une oasis, arrosée et couverte de palmiers, l'engage au repos au milieu de

la chaleur du jour. Chaque soir, au signal donné, les chameaux s'agenouillent, les cavaliers descendent de leur monture, et tout un camp, formé de tentes, s'élève comme par enchantement pour passer la nuit. Les pieux Rois font la ronde, interrogent leurs gens, pourvoient à tout avec une bonté toute paternelle, et tous ensemble ils prennent le repas du soir, composé de viande desséchée, de fromage, de gâteaux, de dattes et de figues. Avant le repos, ils adressent à Dieu leurs prières ; et l'étoile brillante reste là-haut, immobile, veillant sur eux, comme un ange tutélaire, pendant qu'ils sont livrés aux douceurs du sommeil. C'est ainsi que se passent régulièrement pour eux beaucoup de journées, dans le recueillement et le calme, dans la patience et la douceur, dans la foi et la confiance ; enfin, ils arrivent au pays de Galaad, dont les pâturages sont si riches, et les hauteurs couronnées de chênes magnifiques : c'est la contrée dont Hérode est le roi. L'étoile continue à les accompagner jusqu'au-delà du Jourdain, en face de Jéricho. Alors elle disparaît tout à coup. Que s'en-suit-il ? Les Mages s'étonnent, mais ils ne perdent pas courage : ils s'informent du Roi des Juifs qui vient de naître ; on ne les comprend pas, et on les envoie à la ville de Jérusalem, qui n'est pas loin.

C. — *A Jérusalem.* — Les trois Rois chevauchent donc vers Jérusalem. L'importance et la richesse de leur caravane font sensation, dès leur entrée dans la ville ; mais c'est leur interrogation sur le nouveau Roi des Juifs qui produit un effet extraordinaire dans Jérusalem. On ne s'étonne pas seulement, on s'effraie, et on adresse les étrangers à la cour du roi Hérode. Au palais, on est émerveillé de recevoir une semblable visite, mais la simple annonce du but de leur voyage y retentit comme un coup de foudre. Tout s'agite. Il faut prévenir maintenant Hérode. Le vieux tyran, à la nouvelle de ce qui se passe, pâlit et tremble : il remue comme l'araignée dont on a touché la toile. Mais la chose est trop importante, et il est trop curieux pour négliger cette affaire. Il se calme et il ordonne d'abriter l'escorte des Mages dans les antiques remises du château de David, pendant que les Rois sont introduits dans son appartement. La salle où Hérode les reçoit est une chambre de parade, qu'un lustre en

or éclaire merveilleusement et qui est remplie de l'odeur du bois de santal. Hérode est âgé, décharné ; quand il se lève ou qu'il marche, il est courbé et appuyé sur son bâton. Considérez-le sur son siège d'or : plié sur lui-même, il a les yeux enfoncés, le regard pénétrant et mauvais ; il semble voir un ennemi en tout homme qu'il rencontre. Ses vêtements sont soignés, faits d'écarlate et de pourpre ; il porte sur la tête un bandeau royal entrelacé d'or. Nous avons sous les yeux le spectacle de l'innocence de la simplicité, de l'honnêteté et de l'intrépidité aux prises avec la malice, la déloyauté, le mensonge et la plus insigne cruauté. Le tyran s'enquiert, avec un calme simulé, de la patrie des Mages et du but de leur voyage. Ceux-ci racontent ingénument leur histoire, la manière dont une étoile merveilleuse leur est apparue et le long voyage qu'ils ont entrepris en toute confiance pour trouver et pour adorer le Messie. Torturé par sa mauvaise conscience, Hérode est dans la plus grande perplexité. Il rassemble, la nuit, dans son palais, les scribes et les princes des prêtres, pour savoir où le Messie doit naître : « C'est à Bethléem », lui répondirent-ils. Hérode fait, une seconde fois, comparaître devant lui les Mages, leur indique Bethléem comme le lieu de la naissance du Messie, et leur recommande, l'hypocrite et le perfide ! de se renseigner exactement sur l'Enfant-Roi, nouveau-né, et de l'en avertir, « afin, dit-il, d'aller moi-même l'adorer avec toute ma cour ». Vraisemblablement, les Mages reçoivent de la part d'Hérode des habits royaux magnifiques ; et le rusé tyran les laisse partir, sûr désormais de la réussite de son infâme projet. Ne soupçonnant rien et enchantés des paroles qu'ils viennent d'entendre, les Rois reprennent leur route cette nuit même. A peine ont-ils quitté le palais ou plutôt l'antre d'Hérode pour se diriger vers Bethléem, que tout à coup ils aperçoivent de nouveau leur chère Étoile au-dessus de leurs têtes : on dirait qu'elle les a attendus à la porte, comme un conducteur fidèle. Qui pourrait décrire leur joie? Maintenant et Dieu et les hommes leur ont donné l'assurance d'être bientôt au terme de leur voyage.

D. — *A Bethléem.* — Les Mages ne perdent plus de vue l'étoile. Celle-ci semble briller d'un nouvel éclat et avancer plus

vite ; arrivée au-dessus de la colline, en face de Bethléem, elle parcourt en ligne droite l'espace qui sépare deux points opposés et vient s'arrêter, à l'est, sur la crête de la montagne où se trouve une des parties de la ville : elle s'arrête précisément au-dessus de la grotte bénie de Bethléem. Comme si elle voulait, de ses doigts lumineux, désigner cet endroit, l'étoile projette des rayons plus brillants sur l'entrée de la grotte, scintille d'une façon si agréable et avec un éclat si extraordinaire que les Mages comprennent tout de suite qu'ils sont à l'heureux terme de leur voyage. Ils traversent rapidement la vallée, s'engagent dans les ruelles de la petite ville endormie et parviennent à la colline où est creusée la grotte : leur camp y est bientôt établi. Les Rois ne sont probablement pas surpris du silence et de la solitude de ce lieu et de n'y rencontrer aucun signe de la puissance et de la grandeur humaines. Ils peuvent bien, en effet, avoir sur le Messie des idées plus justes que beaucoup de Juifs, et l'obscurité de sa naissance ne fait que les confirmer dans la pensée qu'ils trouveraient un Enfant, privé du faste extérieur des rois. Leur esprit est juste et leur cœur est vraiment royal; aussi n'ont-ils aucune estime pour les pompes vaines du monde... Sans doute, Marie et Joseph s'attendent déjà à les recevoir. Les Mages envoient donc à la porte de la crèche leurs hommes les plus distingués pour savoir si le Roi des Juifs, nouveau-né, est dans ce lieu et s'ils peuvent lui offrir leurs hommages. Saint Joseph ouvre la porte et demande à ces hommes ce qu'ils désirent. Dès qu'il en est informé, il les prie d'attendre un instant pour pouvoir avertir la Mère de Dieu. Marie prend, avec calme et tendresse, l'Enfant Jésus dans ses bras et s'apprête à recevoir la visite désirée. Saint Joseph se rend avec les hommes auprès des Rois Mages, s'incline profondément devant ceux-ci et les invite à venir avec lui. Les Mages ont revêtu les habits de cérémonie que leur a donnés Hérode ; ils font déballer et porter à leur suite par leurs serviteurs les présents précieux de leur pays. Alors le cortège royal se met en marche : c'est comme une procession magnifique et majestueuse qui se dirige du côté de la grotte de la Nativité. Marie est voilée et assise ; elle a entre ses bras l'Enfant divin. Lorsque les Mages entrent, elle se lève, s'incline

aimablement et leur présente son Fils. Les Rois regardent Jésus avec respect et bonheur, et manifestent le désir de l'adorer. La sainte Mère de Dieu s'assied de nouveau et tient son Enfant debout sur ses genoux. Les serviteurs des Mages étendent alors devant Jésus et Marie un splendide tapis, où ils placent les présents de leurs Maîtres, des coffres précieux et des vases d'or. Les Rois Mages s'agenouillent en formant le cercle autour de la sainte Famille, et, avec toute l'humilité, la vénération, la foi, la joie et la charité de leur cœur, ils offrent à l'Enfant-Dieu leurs personnes, leurs peuples et tout ce qui leur appartient... Qui sait ce qu'ils ont éprouvé et ressenti en ce moment?... Ensuite, ils prennent eux-mêmes les dons qu'ils ont apportés, et les présentent à l'Enfant et à la Mère. Jésus est toujours debout, enveloppé de langes rouges et blancs jusqu'au-dessous de ses petits bras, mais ayant les mains libres et jointes comme s'il voulait bénir. Il regarde les Mages de ses yeux clairs et transparents, avec une intelligence et une bonté incomparables, pensant en même temps à tout le reste de la gentilité, dont les Rois sont les prémices. Il regarde aussi leurs présents et surtout la myrrhe, qui se trouve dans une cassolette d'or. Il comprend tout et récompense tout en accordant une infinité de grâces; chacun des Rois reçoit un témoignage particulier de sa bonté divine. Vraisemblablement, la Mère de Dieu leur fait baiser la petite main de son Fils, et peut-être même le dépose-t-elle entre leurs bras. A la suite des Rois, leurs serviteurs sont admis également à offrir leurs devoirs à l'Enfant Jésus, et celui-ci ne se montre pas moins aimable envers eux qu'envers leurs Maîtres.

Quand cette cérémonie touchante est terminée, les Rois s'assoient pour s'entretenir avec la sainte Famille. Alors la Mère de Dieu écarte un peu le voile qui couvre sa tête, et les Mages peuvent apercevoir son visage si beau et si doux ; ce spectacle les touche profondément. Ils s'informent discrètement des circonstances de la venue du Seigneur ; et Marie, sans la moindre crainte, répond à toutes leurs demandes avec bienveillance, tranquillité, dignité, humilité, et aussi avec une grande prudence ; son esprit est éclairé, élevé, ses manières sont nobles et distinguées. C'est la première fois que l'Église des Gentils

reçoit l'instruction chrétienne ; c'est par Marie que les Rois Mages deviennent Chrétiens, et c'est grâce à elle qu'ils emportent avec eux la foi chrétienne dans leur pays. Leur conversation dure toute cette journée ; ils se succèdent les uns aux autres près de la crèche du Messie et, le soir arrivé, peut-être que saint Joseph les invite à partager un modeste repas, dont les présents des Bergers font tous les frais. Ce n'est qu'assez tard que les Mages prennent congé de la sainte Famille, parce qu'ils veulent, après s'être reposés un peu dans leurs tentes, partir cette nuit même. Les adieux sont tout à fait émouvants. Les Rois pleurent, pendant qu'ils se recommandent eux et leurs peuples à la Mère de Dieu et qu'ils la prient de les rappeler plus tard à la mémoire de son Fils ; ensuite, ils invitent Marie à venir un jour les voir, l'assurant que tout chez eux serait à elle et à son Fils ; et enfin ils lui demandent un petit souvenir. La très sainte et bonne Vierge leur donne son voile, qu'ils se partagent à l'instant entre eux. Ils adorent encore une fois l'Enfant Jésus, le pressent contre leur cœur et s'éloignent tout émus et tout reconnaissants. Pendant la nuit, un Ange les avertit dans un songe de ne pas s'en retourner par Jérusalem, mais par la voie du midi. Tandis qu'ils s'éloignent, la crèche est toujours enveloppée de silence et d'obscurité ; souvent ils regardent en arrière, de ce côté, comme si l'Étoile continuait de briller au-dessus de ce lieu de bénédiction. Par ce qu'ils ont vu de leurs yeux et par ce que leur âme a ressenti, ils se croient récompensés, au-delà de toute mesure, des fatigues et des épreuves de leur voyage : le but de leur existence est désormais atteint.

HÉRODE ET LES INNOCENTS

(MATTH., 2, 16-18.)

I. — *Hérode.*

Nous avons dans Hérode un exemple instructif, qui montre ce que sont les passions. Cet exemple renferme deux leçons : la première nous apprend que les passions sont des mauvaises conseillères ; et la seconde, qu'elles sont des aides puissantes.

A. — Les passions sont de mauvaises conseillères, parce que, d'abord, elles sont aveugles ou voient mal. Les passions déréglées ne considèrent que le bien particulier, non le bien général, et dans le bien particulier elles ne voient que le côté temporel et sensuel. C'est pourquoi elles nous trompent dans le choix des biens d'ordre plus élevé que nous devrions faire, ou encore elles nous effraient là où il n'y a rien à craindre, ou enfin elles nous rassurent quand nous devrions tout redouter.

Ensuite, les mauvaises passions, en nous conseillant mal, nous causent du dommage et nous rendent malheureux. Elles nous rendent malheureux, surtout en troublant notre repos et notre paix : nous le voyons dans Hérode, qui était dominé par la plus terrible des passions, par l'ambition, et qui redoutait sans cesse de perdre son trône. A la nouvelle de la naissance d'un nouveau Roi des Juifs, il est dans l'angoisse et saisi de frayeur. A quoi lui auront servi tous ses efforts pour fonder sa dynastie et tous les crimes qu'il a commis pour la consolider ? En vérité, il s'épouvante sans raison sérieuse. Le Christ ne prétend pas à un trône terrestre : *Non eripit mortalia, qui*

regna dat cœlestia. Nous constatons précisément ici la politique des passions déréglées. — De plus, ces passions nous rendent malheureux, parce qu'elles nous conduisent au péché et au crime, comme elles y conduisirent Hérode. Elles firent de ce roi un homme déloyal et un hypocrite. Malgré son inquiétude, sa haine et son impiété, il feint le calme, l'amitié et la piété : il veut se rendre, avec sa cour, auprès du nouveau Roi, afin de l'adorer. Enfin, quand Hérode est déçu dans ses espérances, les passions font de lui un tyran infâme et sanguinaire. Il frappe un coup qui coûte la vie à quatre-vingt-dix ou cent vingt petits enfants. — Et quel est le résultat de toute cette conduite ? Un résultat absolument nul, au moins pour le but qu'il veut atteindre. Hérode veut anéantir le Christ et jusqu'à son souvenir. Il le fait connaître en interrogeant le Sanhédrin et en ordonnant le massacre horrible des Innocents, qui ne doit plus jamais s'effacer de la mémoire du peuple. Le Christ lui-même échappe à la mort, tandis qu'Hérode, quelques mois après, meurt des suites d'une maladie abominable. Quel fruit a-t-il donc retiré de son crime ?

B. — Les passions sont des aides puissantes. Nous en avons de nouveau une preuve dans Hérode. Avec quelle ruse il calcule tout, et là où la ruse ne suffit pas, il veut employer la force et même la violence ! Les passions ne reculent devant rien. Telle est la leçon que nous donnent les passions.

II. — *Les Innocents.*

Les petits Innocents sont, naturellement parlant, très dignes de compassion, mais, au point de vue surnaturel, très dignes d'envie. Pour en être convaincus, nous n'avons qu'à considérer :

A. — *Premièrement*, ce qu'ils seraient devenus, si Hérode ne les avait pas fait égorger. Vraisemblablement, ils auraient été des hommes ordinaires, des ouvriers, des bergers, tout au plus des employés d'Hérode ou des Romains, ou peut-être encore des hommes mauvais, des ennemis et des meurtriers du Messie. En tout cas, ils n'auraient jamais mérité une couronne.

B. — *Deuxièmement*, ce qu'ils sont devenus. Ils sont devenus

des Saints et des Saints puissants, qui ont un pouvoir spécial pour nous assister à l'heure de la mort. — De plus, les Innocents sont des âmes pures, qui jouissent au ciel de tous les privilèges de la virginité : l'Église ne leur applique-t-elle pas les paroles de la vision de saint Jean dans l'*Apocalypse* (*Apoc.*, 14, 1-6) ? — Enfin, ils sont devenus des martyrs, que nous honorons comme tels, parce qu'ils ont donné leur vie pour le Christ ; même la sainte Église célèbre leur fête dans le deuil, avec une tristesse touchante, au milieu des joies de la Nativité du Sauveur. Ces innocentes victimes avaient été d'ailleurs, au moins indirectement, l'objet d'une prophétie particulière. Jérémie fait pleurer Rachel, la souche d'Israël, sur la captivité de son peuple à Babylone et enfin sur sa réprobation définitive, laquelle est une suite de la haine qu'il porte au Messie. Or, cette haine commence précisément avec la persécution d'Hérode, avec le massacre des Innocents (Jér., 31, 15 ; Matth., 2, 17. 18) ; et l'Église, pour les pleurer, emprunte les paroles mêmes des lamentations de Rachel.

C. — Comment les saints Innocents sont-ils parvenus à leur bonheur incomparable ? D'abord, ils y sont arrivés très tôt : *Lucis ipso in limine.* — Ensuite, très vite, en un instant et sans douleur, au moins sans avoir conscience de leur douleur. Ils ferment alors leurs yeux au monde et aux choses du monde, pour les ouvrir au ciel, à tout jamais. Heureux enfants ! Et qui les a rendus si heureux ?

III. — *Le Sauveur.*

Toute l'obscurité et toutes les ombres de ce mystère se dissipent devant le Sauveur, dont la sagesse, la puissance et la bonté se manifestent avec tant d'éclat dans les saints Innocents.

A. — La sagesse du Sauveur se montre dans les cris de frayeur et de détresse des Innocents : car ils sont des figures de la mortification et de la passion du Messie, en même temps que des prophéties vivantes de ses destinées et des destinées de tout Chrétien. Même l'innocence doit souffrir et faire pénitence : le Christ lui aussi sera immolé plus tard comme victime de nos

péchés. Les langes de sa crèche appellent déjà les bandelettes de son tombeau, et il y a, certes, plus qu'une vision ou une représentation du Calvaire dans l'étable de Bethléem : la Passion de Jésus, comme l'air et la lumière, enveloppe tous ceux qui l'approchent.

B. — La puissance du Sauveur se révèle en ce qu'il peut changer tout en un instant, pour ainsi dire, en un seul tour de main. Le malheur et la mort et la ruine deviennent, à son contact, salut, vie, joie et surabondance de joie. Le Messie triomphe par les coups de ses ennemis et par la mort des Innocents. Les cris de détresse de ceux-ci sont la voix qui annonce sa venue à Israël.

C. — Enfin, la bonté de Jésus apparaît bien dans ce mystère. Nous y voyons comment il récompense. Comme il nous rend aimables et chers les petits Innocents : ne sont-ils pas ses compatriotes, ses Apôtres, ses Évangélistes, et même ses remplaçants dans la mort? Nous leur sommes en quelque sorte redevables de tout ce qu'a fait le Sauveur pour nous pendant les trente-trois années de sa vie. C'est à cause de leurs relations touchantes avec le Messie que la sainte Église célèbre leur fête d'une manière si solennelle, et que nous-mêmes nous ne pouvons les oublier en parlant de Bethléem. D'ailleurs, ils furent aimés et chéris de Marie, et certes ils avaient assez de titres pour cela. L'Église exprime très bien toutes ces pensées et tous ces sentiments dans la petite hymne de l'office des saints Innocents : *Salvete, flores martyrum...*

LA FUITE EN ÉGYPTE

(Matth., 2, 13-15, 19-23.)

I. — *Les occasions de la fuite.*

Les causes ou les occasions de la fuite en Égypte sont au nombre de deux :

A. — La première est la passion brutale d'Hérode, qui pousse les choses à l'extrême et rend nécessaire l'intervention immédiate de Dieu.

B. — La seconde cause de la fuite en Égypte est l'ordre de Dieu et la disposition de sa Providence : Dieu veut cette fuite, et un Ange est chargé de manifester la volonté de Dieu à saint Joseph dans un songe prophétique. — Ce décret divin a plusieurs motifs :

D'abord, c'est la conduite ordinaire de Dieu de respecter la liberté de ses créatures dans leurs actions et de n'intervenir surnaturellement que dans les cas de nécessité. Aussi Dieu laisse-t-il faire Hérode ; il ordonne seulement à un Ange d'avertir saint Joseph des projets de ce roi, et de lui indiquer le moyen de sauver l'Enfant Jésus, en partant pour l'Égypte ; quant à l'exécution de son ordre, Dieu en abandonne tout le soin à Joseph et à Marie. — Ensuite, le choix de l'Égypte, comme lieu de refuge, est tout naturel : l'Égypte n'est pas loin, il suffit de quarante heures pour aller de Bethléem en Égypte ; d'ailleurs, comme province romaine, elle offre à la sainte Famille une entière sécurité. Déjà plusieurs fois l'Égypte a été le refuge des Juifs persécutés, en particulier sous les Ptolémées. — Il y a

aussi des raisons mystiques de la fuite en Égypte, à cause des relations qui existent entre ce pays, le Messie et le peuple de Dieu. N'est-ce pas en Égypte qu'Israël devient un véritable et grand peuple et se forme au travail, à l'industrie et à la souffrance? N'est-ce pas en Égypte que Dieu l'appelle pour la première fois « son premier-né » (*Exod.*, 4, 22 ; Os., 11, 1) ; qu'il l'acquiert par héritage spécial en le sauvant, et qu'il institue le sacrifice de l'agneau pascal, qui est la principale figure du Messie ? Maintenant, c'est le véritable « Premier-Né », c'est le véritable « Agneau pascal » qui prend la fuite en Égypte ; et il doit, en effet, dans le même pays d'exil et de la même manière que son peuple, apprendre à parler la langue de la contrée, et faire son apprentissage de travaux et de souffrances. Ce rapprochement ou cette réunion, dans le même lieu, de la figure et de la réalité, répond tout à fait à la sage disposition de la Providence divine. De cette façon également devait s'accomplir la promesse de bénédiction que Dieu avait faite autrefois (Is., 19, 19 ; *Deut.*, 23, 7) et qui avait commencé à se réaliser par la transmigration des Juifs en Égypte (II *Macch.*, 1, 1), la traduction des Livres saints et la construction du temple d'Héliopolis. On rapporte qu'à l'arrivée du Sauveur en Égypte les idoles de ce pays, spécialement celle du dieu Soleil, furent renversées dans la ville d'Héliopolis. Peut-être encore que la fuite du Messie en Égypte fut, dans les vues de la Providence, le principe de la propagation merveilleuse de la foi et surtout de la surabondance de vie religieuse qui devaient plus tard rendre ce pays si célèbre et si vénérable.

II. — *L'ordre de la fuite en Égypte et son exécution.*

A. — L'ordre divin de fuir en Égypte est pour saint Joseph et la sainte Famille une très pénible et très rude épreuve. Considérons, en effet, les quelques paroles adressées par l'Ange à Joseph : « Lève-toi ! » Combien de traverses saint Joseph n'a-t-il pas déjà éprouvées? Depuis que Jésus est avec lui, ne doit-il donc plus avoir de repos? « Prends l'Enfant et sa Mère » ; fuir seul est toujours désagréable et même pénible, mais fuir à

deux et à trois, et dans de semblables circonstances ! « Fuis en Égypte » : donc, c'est l'exil ! Or, l'exil est toujours dur. Quand même l'Égypte serait un pays ami, ce n'est pas le pays natal. « Reste là, jusqu'à ce que je t'avertisse » : cette incertitude de l'avenir est assurément une nouvelle circonstance aggravante. « Hérode cherche l'Enfant pour le tuer » : Dieu a su protéger son peuple contre Pharaon et contre Sennachérib, et maintenant ce n'est que par la fuite qu'il sauve son Fils de la fureur d'un scélérat ! En deux mots, l'ordre divin de la fuite en Égypte est, naturellement parlant, très dur et très désagréable.

B. — Comment saint Joseph et la sainte Famille exécutent-ils cet ordre ? « Joseph se lève, prend l'Enfant et sa Mère et s'enfuit en Égypte. » Par conséquent, la sainte Famille accomplit la volonté de Dieu sans tarder, avec une grande humilité, ne se permettant pas la moindre observation, et pourtant elle peut en faire de justes et de raisonnables ; de plus, elle supporte tout avec une grande constance aussi bien pendant le voyage que pendant le séjour en Égypte. Le voyage dure huit à dix jours : il se fait ou bien par Hébron en traversant le petit désert de l'Arabie, ou bien par Hébron, Éleuthéropolis et Gaza, ou bien encore, suivant une ancienne tradition, par Joppé en longeant la côte méditerranéenne. Dieu a opéré, en faveur des Hébreux dans le désert, les miracles de la colonne des nuées, de la manne et de la boisson merveilleuse qui sortait du rocher ; dans la fuite en Égypte, il ne fait rien de semblable. Les désagréments ne sont pas épargnés à la sainte Famille pendant le voyage ; elle ressent vivement aussi les effets pénibles et inévitables de l'exil en Égypte ; mais elle supporte tout avec courage.

C. — Quels sont les motifs qui déterminent la sainte Famille à supporter si généreusement cette dure épreuve ? — C'est d'abord, avant tout, la volonté ou l'ordre de Dieu : Dieu a parlé, Dieu a ses desseins, et sa Providence est Sagesse, Puissance et Bonté. — Ensuite, c'est l'amour pour le divin Sauveur. Sa vie est en danger : que ne feraient pas Joseph et Marie et que ne souffriraient-ils pas encore pour lui sauver la vie ? — Enfin, c'est l'exemple même de Jésus qui leur apprend l'humilité, la résignation et la patience dans toutes les tribulations.

III. — *Sens et portée du Mystère.*

A. — En général, le mystère de la fuite en Égypte est une de ces épreuves et un de ces coups providentiels, auxquels les hommes, et surtout les justes, sont exposés pendant leur vie. Nous avons dans la sainte Famille l'exemple de la résignation, de la patience et de la fermeté dans toutes les épreuves envoyées par la divine Providence. L'épreuve est grande, mais elle passe, comme tout ce qui est temporel, et le bon Dieu est toujours là, près de nous, avec son secours et sa consolation. Aux jours d'affliction succèdent des jours de joie ; après la tempête viennent les jours calmes et sereins.

B. — En particulier, ce mystère est la première persécution du Sauveur. C'est la première fois qu'il a affaire avec les représentants de l'autorité publique et de la funeste politique du monde ; cette rencontre n'a rien d'amical, et désormais leurs rapports auront toujours le même caractère d'hostilité manifeste. La haine du Christ passera du père aux fils et, après, aux héritiers de leur pouvoir, aux Romains. Il est à remarquer que le motif de cette première persécution est déjà la royauté judaïque de Jésus. Il est aussi instructif de considérer, en passant, comme la divine Providence se joue des États : l'Égypte, qui autrefois a réduit en servitude et persécuté les Juifs, devient, dans la suite des temps, l'asile et la consolation d'Israël et enfin la demeure et le refuge assuré du Messie. — Le Sauveur veut être persécuté et haï mortellement, dès ses plus tendres années, et nous donner l'exemple de la patience et de l'humilité dans l'adversité et la persécution. C'est sans doute une grande humilité de sa part d'être obligé, lui, le Créateur, de se retirer et de fuir devant sa créature. Dieu respecte la liberté de ses créatures et leur laisse bien le champ libre pour agir, mais elles ne changent pas ses desseins : les desseins de la Providence divine embrassent toute l'activité des êtres libres, et, finalement, le profit de cette activité est pour Dieu seul. — Marie et Joseph sont aussi enveloppés dans la persécution contre Jésus. Par là, ils perfectionnent leurs vertus et augmentent leurs mérites, en

même temps qu'ils acquièrent le droit à notre vénération et à notre reconnaissance : ils nous gardent et nous sauvent notre Sauveur.

RÉPÉTITION

Nous pouvons encore glaner quelques épis et recueillir quelques fruits spirituels, en parcourant une seconde fois le mystère du séjour de la sainte Famille en Égypte et de son retour dans le pays d'Israël.

I. — *Séjour en Égypte.*

A. — On ne sait pas au juste le temps que la sainte Famille est restée en Égypte : les uns disent qu'elle n'y est restée que quelques mois, tandis que d'autres opinent pour un séjour de six années. En tout cas, la fuite en Égypte a dû avoir lieu aussitôt le départ des Mages ; et le retour de l'exil a pu s'effectuer dans le courant de l'année qui suivit la mort d'Hérode, après que ses deux fils, Archélaüs et Hérode Antipas, lui eurent succédé, le premier en Judée et le second en Galilée.

B. — D'après la tradition, c'est dans le voisinage d'Héliopolis, non loin de l'ancienne Memphis et des grandes Pyramides, que la sainte Famille établit son séjour.

C. — En Égypte, la sainte Famille mène une vie d'exilés, une vie remplie d'incommodités, mais aussi de saintes joies. — Sa vie est alors une vie de pauvreté et de privations, et par conséquent une vie de travail opiniâtre : Marie et Joseph ne doivent-ils pas gagner leur pain du travail de leurs mains? Ils ont encore à essuyer beaucoup d'autres désagréments : ils sont en exil et dans un pays païen ; ils voient s'étaler sous leurs yeux les cérémonies d'un culte dégénéré et impur, car Héliopolis est le centre du culte du Soleil et la demeure préférée des prêtres de cette religion. — Si la sainte Famille a à souffrir en Égypte, elle y éprouve aussi de bien douces joies et de grandes consolations. Elle travaille dans la paix et la confiance en Dieu ; elle supporte les désagréments de l'exil sans regrets trop sensibles

de la patrie absente, sans plaintes et sans désirs impatients de quoi que ce soit. Il y a alors en Égypte et presque partout des colonies juives; et même, à Héliopolis, les Hébreux ont, depuis un siècle et demi, bâti un temple magnifique, dont les cérémonies pompeuses peuvent être comparées à celles du temple de Jérusalem. Sans doute la sainte Famille fait la connaissance de maintes familles juives et aussi de quelques bonnes familles païennes. Dieu accorde à Marie et à Joseph beaucoup de consolations intérieures, et ils trouvent dans le Sauveur une source perpétuelle de bonheur domestique. Si le séjour en Égypte a été de plusieurs années, c'est en exil, par conséquent, que Jésus a prononcé ses premières paroles, qu'il a fait ses premiers pas, qu'il a porté sa première petite robe et qu'il a rendu ses premiers petits services à Joseph et à Marie : — n'étaient-ce pas là pour ses parents des joies de famille intimes et d'une douceur ineffable ?

II. — *Le Retour.*

A. — Enfin le jour vient où l'Ange apparaît de nouveau pour dire à saint Joseph que, tous les ennemis mortels de l'Enfant Jésus étant morts, il doit retourner en Israël. En effet, pendant qu'Archélaüs est à Rome afin d'y obtenir la confirmation de sa royauté, les Juifs se sont révoltés contre sa domination et, dans ce soulèvement, beaucoup de partisans du vieil Hérode ont péri ; il est aussi vraisemblable que parmi ces victimes se trouvent bon nombre de ceux qui lui ont conseillé le meurtre des Innocents. Dieu pense aux siens et, avec le temps et la patience, l'Église triomphe de tous ses ennemis.

B. — Comment la sainte Famille accueille-t-elle ce message ? Sans doute avec une grande joie, mais avec une joie humble et modérée : une autre joie déplairait aux yeux de la divine Providence.

C. — Après les adieux de la sainte Famille aux personnes amies, le retour s'effectue le long de la mer, par Joppé, Césarée, en tournant le Carmel, ou, d'après une autre tradition, en le franchissant, pour parvenir enfin à Nazareth de Galilée. Il paraît que le premier dessin de saint Joseph avait été de se fixer à Bethléem,

mais, ayant appris qu'Archélaüs était reconnu roi de la Judée par les Romains, il résolut, dans l'intérêt de l'Enfant-Dieu, d'aller habiter Nazareth, et l'Ange vint encore confirmer cette décision. C'est ainsi que sont accomplies les prophéties de Daniel, d'Isaïe, etc... qui ont désigné le Messie sous les noms de « Séparé, Consacré, ou encore de Bourgeon, de Rejeton et de Fleur » (Dan., 9, 24 ; Is., 4, 2 ; Jer., 23, 5 ; Zach., 3, 8) : *Nazareth* est désormais la patrie du Sauveur.

III. — *Applications pratiques.*

A. — On rencontre des difficultés à pratiquer la conformité à la volonté de Dieu dans les épreuves, comme d'ailleurs à pratiquer toute autre vertu. Nous devons donc, avant tout, avoir sans cesse la volonté ferme de ne jamais nous soustraire à la conduite de la divine Providence.

B. — Et la raison en est qu'agir autrement, c'est agir par passion ; et nous avons, à cause de cela, toujours à craindre de nous repentir un jour de notre infidélité et de nous exposer à des difficultés ou à des dangers beaucoup plus grands. — C'est pourquoi il ne sert à rien de dire que l'épreuve nous fait commettre beaucoup d'infidélités. Mais où donc ne faisons-nous pas de péchés. La faute en est non pas au lieu ou aux circonstances où nous sommes, mais à nous-mêmes. — Il ne sert pas davantage d'ajouter que dans la peine nous ne pouvons pas prier : nous pouvons alors au moins obéir, et nous avons ainsi plus de mérite. — Mais, dites-vous enfin, nous ne faisons rien de bien : qu'en savez-vous ? Qu'a fait le Sauveur lui-même en Égypte ? Nous pouvons au moins souffrir, et ainsi acquitter la dette de notre purgatoire.

APPLICATION DES SENS

A. — *Fuite en Égypte.* — Vraisemblablement, saint Joseph, après la présentation de Jésus au temple, fait une courte visite à Nazareth et ensuite s'établit avec sa famille à Bethléem. Les

Mages viennent de quitter la grotte de la Nativité. Il fait nuit et saint Joseph dort d'un sommeil paisible. Alors un Ange lui apparaît dans un songe prophétique et lui ordonne de fuir en Égypte avec l'Enfant et sa mère. Le message est important et pressant. Néanmoins l'Ange se comporte avec calme et dignité, et il n'oublie pas de saluer Joseph du titre de sa charge. Ce dernier reçoit la communication céleste tranquillement, mais aussi avec empressement. Il se lève aussitôt et en avertit la Mère de Dieu. Marie et Joseph se déterminent sur-le-champ à fuir, malgré l'obscurité de la nuit. Ce qui les préoccupe, c'est la pensée de l'Enfant-Dieu, qui, à peine né, est ainsi persécuté et doit prendre le chemin de l'exil, pour échapper à la mort. Marie éveille Jésus en pleurant et, navrée de douleur, elle le prend dans ses bras et l'habille pour le voyage. Remplie de confiance en Dieu, la sainte Famille rassemble quelques effets indispensables. Joseph en portera une partie ; l'outre, l'eau et le pain sont chargés sur le dos de l'âne. La sainte Famille quitte donc la chère cité de Bethléem au milieu de la nuit et prend, au sud, la route d'Hébron. Peut-être qu'en ce moment la lune éclaire les rues et les maisons silencieuses de la petite ville ; les autres hommes dorment en paix sous leur toit, pendant que Jésus, Marie et Joseph doivent fuir à l'étranger. Ils ne montrent alors ni de la lenteur ni du dépit ni trop de hâte par crainte d'Hérode, mais une douce sécurité et une tranquille confiance en Dieu.

Il y a six à sept lieues de Bethléem à Hébron. Le chemin qui y conduit traverse les montagnes de la Judée, toutes entièrement plantées de chênes rouvres et de caroubiers. A quelque distance d'Hébron on vénérait autrefois, près d'une citerne, un petit édifice dans lequel la sainte Famille a dû se reposer. Hébron est le lieu de la sépulture d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph, et se trouve dans une vallée magnifique et fertile, couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Une des parties de cette vallée s'appelle la vallée de Mambré, qui est célèbre. Cinq à six lieues plus loin, du côté du désert, l'on voit Bersabée et, sur le bord de la mer, Géraris, et entre ces deux localités s'étendent les pâturages qu'Abraham, Isaac et Jacob ont parcourus avec leurs troupeaux. Tels sont les pays aimés par lesquels la

sainte Famille passe, si elle fait son voyage par Hébron (ou Éleuthéropolis), pour gagner Gaza ; elle allonge ainsi sa route de dix lieues. De Gaza un chemin sablonneux, très large, conduit en Égypte, en suivant le bord de la mer. On rencontre désormais de temps en temps un village, entouré de plantations de palmiers et d'oliviers. Le peu de verdure qu'on aperçoit tout d'abord, disparaît de plus en plus, et, à partir du « ruisseau d'Égypte », commence une plaine triste et sauvage, qui se termine au Nil et dont la traversée ne dure pas moins de neuf jours. C'est déjà le petit désert d'Arabie qui s'étend de Gaza au Caire et, dans l'intérieur des terres, jusqu'à l'isthme de Suez. Le sable de ce désert vient de la Méditerranée et est charrié du côté des Monts Arabiques ; des lignes de dunes, blanches et dénudées comme des têtes de mort, divisent en divers sens cette surface sablonneuse dont les limites se perdent à l'horizon. Il n'y a un peu d'humidité, au pied de ces collines, que pendant la saison des pluies : on voit çà et là quelques groupes de palmiers, qui s'élèvent comme des grandes touffes de plumes noires, au milieu de cette vaste plaine.

Pendant ce voyage de cent cinquante lieues environ, la sainte Famille supporte beaucoup d'incommodités : elle a faim, elle a soif, elle a chaud, et surtout elle est fatiguée ; Marie et Joseph doivent porter l'Enfant-Jésus, et celui-ci est ballotté toute la journée, dans la même position, et souffrant des bandes et des cordons qui lui serrent le corps. Combien de fois, au milieu de la chaleur du jour et au crépuscule, quand la lune se lève, ils ont cherché un lieu de repos dans un enfoncement, creusé sur le versant d'une haute colline de sable ! Tout près d'eux se trouve une source, entourée d'acacias aux feuilles garnies de plumes ; sur un rare gazon rampent les plantes du désert, aux tiges pulpeuses et pleines d'épines ; il y a aussi, de place en place, quelques arbrisseaux rabougris, et des brins d'herbes, déjà desséchés, qui séparent de tous côtés cette petite oasis de la plaine sablonneuse, jaunâtre, qui ressemble à une immense peau de lion, étendue dans le désert. C'est là que la sainte Famille s'arrête pour se remettre des fatigues de la journée. Marie et Joseph ont alors le visage en feu et tout couvert de sueur. Ils tâchent de réparer leurs

forces en prenant une part de leurs modestes provisions. Pendant ce temps, l'Enfant-Jésus dort au milieu d'eux, et leur âne cherche sa pâture ici et là dans toute l'étendue de l'oasis. Après leur repas, ils s'endorment à l'endroit où ils sont ou dans le coin d'un misérable réduit, que les Arabes appellent khan. Ils ne sont pas, dans l'excès de leur lassitude, chagrins et découragés comme Agar, qui avait erré autrefois dans ce même désert avec son fils Ismaël ; mais ils sont calmes, contents, et ils ressentent une grande joie intérieure de pouvoir, par leurs incommodités, sauver la vie à l'Enfant Dieu.

B. — *Arrivée en Égypte.* — Dès qu'on arrive sur le bord du premier bras du Nil, on découvre, comme par enchantement, un véritable paradis, tellement la nature y est belle et fertile. Au milieu d'une atmosphère tiède et bleue se balancent doucement les branches des citronniers, des acacias, des palmiers et des sycomores, sur lesquelles voltigent une multitude de pigeons ramiers. Le sol ressemble à un tapis de verdure épaisse, fait de cannes à sucre, de cotonniers, de froment et de maïs. C'est la terre de Gessen, que les Israélites ont jadis habitée. La sainte Famille se dirige du côté d'Héliopolis, la ville du culte du Soleil, où il y avait autrefois un temple juif magnifique et où se trouve encore une communauté juive nombreuse ; elle va s'établir aux environs de la ville actuelle du Caire, qui est sur l'emplacement de l'ancienne Babylone. Dans un des faubourgs du Caire, au midi, on vénère encore aujourd'hui l'endroit où la sainte Famille aurait habité. Héliopolis et Babylone, avec leurs temples aux constructions massives, sévères et mystérieuses, sont situées sur la rive droite du Nil. Le désert commence aux portes de ces villes et s'étend au loin dans la direction de l'est ; le sol en est graveleux, tout rempli de cailloux brillants et de pierres quartzeuses. A l'ouest, l'on voit une plaine très belle, dont la végétation est luxuriante et qui se termine au Nil ; et, plus loin, au-delà du fleuve, s'élèvent la ville sépulcrale des rois de Memphis et la ville de Memphis elle-même avec ses pierres colossales, ses différents groupes de pyramides. C'est à Babylone que s'établit la sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph ; c'est peut-être dans le voisinage de la porte de la ville et à l'extrémité de cette ruelle

silencieuse, dont les bâtiments sont si élevés qu'ils laissent à peine passer quelques rayons de soleil, même au milieu du jour.

C. — *Séjour en Égypte.* — La vie de la sainte Famille en Égypte est une vie d'exil, entremêlée de douleurs et de joies. Elle est, avant tout, une vie de pauvreté et d'indigence, et, à cause de cela, une vie de travail. Marie et Joseph ont un grand amour de la pauvreté, et ils doivent aussi gagner leur pain de chaque jour du travail de leurs mains. Ils arrangent l'intérieur de leur pauvre habitation. Saint Joseph y place des cloisons et différents ustensiles qu'il fait lui-même. La Mère de Dieu se charge du soin du linge et des vêtements. Ensuite l'un et l'autre cherchent du travail dans les maisons voisines, y rapportent l'ouvrage terminé et en reçoivent le modeste salaire. Ils ne discutent ni ne marchandent, se confient en Dieu et ne demandent pour leur travail qu'un prix infime, suffisant pour les faire vivre et pour donner quelques petites aumônes. Si on retient leur salaire ou si on ne les paie pas, ils supportent avec patience ces indélicatesses. Plus tard, le petit Jésus ne dédaignera pas de rendre service à Marie et à Joseph dans l'intérieur du ménage ou de faire pour eux au dehors différentes commissions; il s'en acquittera avec modestie et sans respect humain. La Mère de Dieu est très habile à filer le lin et à fabriquer des tissus. — Une cause de désagrément et de peine pour la sainte Famille est le spectacle du culte odieux et impur des idoles, qui frappe ses yeux à tout instant et à chaque pas. Les Égyptiens, taciturnes et mélancoliques, adorent tout, les oignons, les chats, les crocodiles... Chacune de leurs maisons a son animal divin, dont la mort devient un deuil de famille bruyant, et qu'ils embaument, avant de le déposer dans le lieu qu'ils lui destinent. Comme toutes ces horreurs devaient faire de la peine à la sainte Famille! En général, le pays et le peuple d'Égypte ne sont pas si agréables et si gais que ceux de Judée et de Galilée. En Égypte règnent un silence, une uniformité et une monotonie qui portent aux idées sérieuses. La campagne n'a que deux couleurs, le vert des prairies et le jaune du désert sablonneux ; partout on ne voit qu'une ligne, la ligne droite. Le Nil coule presque toujours dans la même direction, du sud au nord ; sur chacune de ses rives se

développe une chaîne de montagnes qui ne se terminent ni en pointes ni en forme de cônes, mais qui sont légèrement ondulées ou présentent sur chaque versant une surface plane et unie. Près du fleuve silencieux se dressent les palmiers, immobiles comme des statues, couronnés de leur panache de feuilles ; et, plus loin, apparaissent dans leur solennelle majesté, sur le fond d'un paysage tranquille et sévère, les constructions élevées des temples et les pyramides gigantesques. La vie de l'Égypte n'est donc pas des plus agréables pour la sainte Famille ; et Dieu la laissera attendre assez longtemps le messager de la délivrance, qui lui signifiera de retourner dans son pays.

Malgré tout, elle a aussi des joies dans son exil. D'abord, la nature et le pays lui procurent des agréments. Les nuits d'Égypte sont d'une beauté enchanteresse. Après avoir, à midi, dardé ses rayons éblouissants et extrêmement chauds, le soleil descend derrière les montagnes de Lybie et s'enveloppe d'une ombre de couleur bleu foncé, pendant que la chaîne des monts arabiques prend les couleurs de l'arc-en-ciel et que, çà et là, des sommets isolés s'embrasent, faisant l'effet de roses et de rubis d'une grandeur immense. Les parfums du printemps remplissent l'air ; tout bourgeonne et fleurit ; des volées de pigeons roucoulent et s'agitent dans les palmiers et les acacias, et des troupes d'oiseaux aquatiques, blancs, noirs ou rouges, de hérons et de pélicans, s'assemblent sur les bancs de sable et entonnent leur chant monotone. Les étoiles se lèvent, se montrent ; elles ont un vif éclat, mais elles ne scintillent pas comme chez nous ; elles se réfléchissent dans l'eau presque immobile du fleuve, qui prend l'aspect du ciel. Tout est mouvement et vie sur les bords du Nil. Les troupeaux de brebis et de chèvres s'en éloignent pour regagner leurs parcs. Une foule de promeneurs montent sur des barques et sur des gondoles, qui sillonnent bientôt le fleuve en tous sens ; les chants commencent sur le fleuve, ils sont accompagnés du tambourin. L'air retentit au loin des clameurs et du bruit des conversations. Des feux s'allument dans les rues de la ville : car les places des foyers se trouvent devant les maisons. Les chiens aboient et les ânes braient, tandis que les enfants poussent des cris de joie. La ville est éclairée avec des lanternes variées, qui pro-

jettent leur lumière vacillante jusque dans les eaux du Nil. Combien de fois Marie et Joseph doivent passer ces soirées agréables sur les rives du fleuve et offrir au petit Jésus, comme jouet, une des fleurs du lotus, qui paraissent être comme une petite flottille à l'ancre dans les étroites baies du Nil! A la fin du mois de juin, le fleuve commence à monter et change tout le pays en un grand lac. Les villages et les villes, qui s'élèvent alors du fleuve, ressemblent à des îles où l'on voit des rangées et des bosquets de palmiers, d'acacias et de sycomores, autour desquels se trouvent des plantes grimpantes de couleur brune et violette. Ces plantes forment entre elles des sortes de guirlandes sauvages, dont les eaux du lac réfléchissent les longues lignes et les gracieux contours. Au commencement d'octobre, le Nil est de nouveau rentré dans son lit, et alors ont lieu successivement et bien vite les semailles, la pousse des plantes, la maturité et la récolte des fruits. La récolte est très abondante : les productions de l'Égypte sont le pois, la fève, le riz, le maïs, le sésame, le concombre, la citrouille, le melon, l'oignon, l'ail, le lin, le coton, la canne à sucre, le poivre, le baume, la datte, la figue, l'orange, la grenade, le coing, la pêche, l'abricot, l'amande, le raisin et l'olive. — L'Égypte est aussi une terre sainte pour les Israélites fidèles. Les souvenirs les plus chers de l'histoire du peuple de Dieu se rattachent et au sol et aux destinées de l'Égypte. Abraham, Jacob et Moïse ont vécu dans ce pays. Héliopolis était la partie méridionale de la terre de Gessen ; à une époque plus récente, le peuple d'Israël, quoique persécuté, était parvenu à un haut degré de prospérité au sein même de l'Égypte, et la connaissance des saintes Écritures s'était répandue de ce pays dans le monde de la gentilité. Partout la sainte Famille remarque les traces du peuple juif et de ses croyances : ce lui est une grande consolation. — Elle trouve un autre sujet de consolation dans l'esprit de foi, dans l'abandon joyeux à la volonté de Dieu et dans la prière. Elle prie assidûment à la maison et sans doute aussi avec les autres Israélites dans les beaux temples d'Héliopolis. Joseph et Marie ne soupirent pas après les vertes montagnes de la Galilée et ne regrettent pas le temps passé. Ils trouvent Dieu aussi en Égypte, car il est partout. — Proba-

blement, ils se font peu à peu quelques connaissances parmi les bonnes familles du voisinage ; même ils se mettent en rapport avec des païens honnêtes de la contrée, et ils exercent sur tous la meilleure des influences. — Enfin, l'Enfant Jésus est pour Marie et Joseph la source des plus douces joie. Son humilité et sa patience consolent et sanctifient leur exil, et, quand ses années augmentent, plus nombreuses aussi et plus douces deviennent les joies qu'il procure à ses bien-aimés Parents. C'est en Égypte qu'il commence à parler, qu'il porte sa première petite robe et qu'il fait ses premiers pas : tous ces événements sont des jours de fête pour sa Famille. Il est agréable de penser comme l'Enfant Jésus, s'amusant avec d'autres enfants, est assis aux pieds de Marie, comme il s'empresse d'aller à la rencontre de saint Joseph, quand il revient de l'atelier. Joseph apporte à Jésus parfois un raisin ou une orange, que l'Enfant remet aussitôt entre les mains de sa Mère. Il est ravissant de considérer le petit Sauveur, lorsqu'il commence à rendre quelques services à ses Parents, lorsqu'il est assis à table, ou qu'il va, tenant les mains de Joseph et de Marie, se promener sur les bords du Nil. Il regarde alors tout pensif les Pyramides, à l'élévation desquelles les Israélites ont travaillé avec tant de peine ; il arrête ses yeux sur l'île de Roda, où Moïse fut trouvé, dans une corbeille de joncs, par la fille de Pharaon ; et, plus loin, il aperçoit les temples ou les palais de Memphis, où Joseph, fils de Jacob, a habité autrefois, comme gouverneur tout-puissant de l'Égypte. Comme le Cœur de Jésus doit battre, quand arrive la fête pascale et qu'a lieu le sacrifice de l'agneau, simple figure du véritable Agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde ! Et quel est ce véritable Agneau, sinon Jésus lui-même ? Ses regards plongent aussi dans l'avenir, dans les temps du Christianisme, quand ce pays des tombeaux deviendra le berceau et la source de la vie, quand ce peuple, enseveli dans les ténèbres, sera un peuple de lumière, quand les cavernes, au lieu de cacher des corps sans âmes, renfermeront presque des âmes sans corps. Combien de fois l'Enfant Jésus doit jeter ses yeux, à droite, sur le désert de l'Égypte, et, à gauche, sur celui de la Lybie ! Combien de fois il considère soit la Thébaïde soit la Nitrie, ce berceau des anachorètes ! Peut-être

que cette magnifique roseraie de la mystique, qui a remplacé si avantageusement la solitude du désert, est le fruit tardif de la bénédiction du séjour de la sainte Famille en Égypte.

D. — *Retour en Galilée.* — Enfin l'Ange reparaît et annonce à saint Joseph la mort d'Hérode, laquelle lui permet de retourner dans sa patrie avec l'Enfant-Jésus et sa Mère. Cette nouvelle est reçue avec une joie calme, respectueuse et sincère, qui ne déplaît aucunement à Dieu. La sainte Famille fait ses préparatifs pour le départ. Ils s'éloignent de l'Égypte en témoignant leur reconnaissance à Dieu et aux hommes ; ils se font un devoir agréable, avant de partir, de prendre congé des familles dont ils sont devenus les amis. Quelques-unes de leurs connaissances les accompagnent peut-être : les hommes sont avec saint Joseph, les femmes avec Marie, et les enfants avec Jésus, qui est déjà grand et a l'habillement complet du pèlerin : sandales aux pieds, chapeau d'écorce sur la tête et bâton de voyageur à la main. La sainte Famille reçoit sans doute quelques présents de ses amis ; Jésus accepte sa part avec humilité et modestie, et la remet aussitôt à saint Joseph. Il faut bien qu'ils quittent leur aimable compagnie : les adieux sont touchants. Ils reprennent la même direction qu'en venant, à travers la terre de Gessen, le long de la mer. La lumière commence à luire dans leur âme, comme d'ailleurs le jour sur la terre, où un vent frais souffle de la Méditerranée et enfle les voiles des barques qui voguent sur le Nil aux premiers rayons de l'aurore... Désormais, ils sont loin de la ville et des hommes aux visages basanés ; ils sont loin des rues étroites, où l'on ne voit, de chaque côté, que des boutiques obscures et des murs à la chaux fusée. Jérusalem et la Terre-Sainte attirent leurs pensées, leur cœur et leurs regards, comme de véritables aimants... Peu à peu le désert disparaît à leurs regards ; les ondulations des collines et des montagnes méridionales de la Terre-Sainte se dessinent en lignes vaporeuses de couleur bleue ; et bientôt un vent tiède leur apporte les exhalaisons du thym, qui croît dans les prairies vert tendre du pays de Judée. Comme l'Enfant Jésus se réjouit en passant près de Gaza, d'Azote et d'Ascalon, le théâtre des exploits de Samson, d'entrer dans la plaine de Saron et d'arriver, au-delà de la chaîne

du Carmel, par la plaine d'Esdrelon, jusqu'aux montagnes verdoyantes qui entourent Nazareth comme des sentinelles silencieuses! Saint Joseph apprend, en effet, pendant le voyage, qu'Archélaüs, fils d'Hérode, est de retour de Rome, et qu'il a pris possession de son royaume. Archélaüs est, comme son père, un homme méchant, cruel, et, pour cela, saint Joseph craint d'aller à Bethléem, où il semble avoir eu d'abord l'intention de se fixer. Il se décide donc à se diriger vers Nazareth : Marie y possède une maison et un jardin qu'elle a acquis par héritage. L'Ange vient le confirmer dans sa résolution de s'établir à Nazareth. Il faut que s'accomplisse aussi la prophétie qui dit que le Sauveur sera « un Nazaréen », c'est-à-dire « un homme à part, séparé des autres », « un Rejeton », et « une Fleur ». Or, la ville de Nazareth est très bien choisie pour devenir la demeure du Messie : elle est tout à fait cachée dans une vallée charmante et délicieuse, et Jésus devient la belle fleur de cette vallée.

LA VIE CACHÉE DU SAUVEUR

(Luc, 2, 40, 51, 52.)

Désormais commence la vie cachée, ce temps tranquille et agréable, cette sainte obscurité, cette existence pleine de majesté et de profonds mystères[1] Cette vie, y compris le séjour en Égypte, dure trente années pleines : c'est un temps très long ! Et que fait le Sauveur pendant ce temps ? Les Évangiles apocryphes racontent toutes sortes de merveilles de la vie cachée. Mais la sainte Écriture ne dit que quatre mots à ce sujet : « Il descendit à Nazareth ; — et il leur était soumis » (Luc, 2, 51) ; — il était le fils d'un charpentier (Matth., 13, 55) ; — et il croissait en âge et en sagesse » (Luc, 2, 52).

Telles sont les quatre principales parties de la vie cachée du Sauveur : vie d'obéissance, vie d'obscurité, vie de travail, vie de progrès, voilà le résumé de la vie de Jésus à Nazareth.

VIE D'OBÉISSANCE

I. — *Sentiments du Sauveur à l'égard de l'obéissance.*

A. — L'obéissance est la vertu qui rend notre volonté prompte et docile à exécuter les ordres des supérieurs légitimes. La personne du supérieur a droit à notre respect, à notre amour et à notre obéissance... Il s'agit donc pour nous, en obéissant, de faire médiatement la volonté de Dieu, et immédiatement celle de l'homme qui commande à la place de Dieu.

B. — Quels sont les sentiments et la disposition de la volonté du Sauveur relativement à l'obéissance? La sainte Écriture parlant, d'une manière spéciale, de son obéissance, et ne faisant, pour ainsi dire, ressortir que cette vertu dans la période de sa vie cachée, nous devons croire que l'obéissance n'a pas été alors seulement une règle extérieure de la conduite de Jésus, une vertu passagère et de circonstance, mais bien le but de ses désirs, de ses intentions et de ses projets, le devoir propre de sa vie. Par conséquent, Notre-Seigneur ne veut pas d'abord, *a priori*, faire ceci ou cela, pour ensuite mettre d'accord ses actions avec l'obéissance ; mais il veut, avant tout, obéir, et rien autre chose qu'obéir : tout le reste doit être déterminé et dominé par cela. Il n'a pas antérieurement d'autres desseins que celui d'obéir. — Et pourtant qui est-il? La Sagesse infinie, la Toute-Puissance et la Sainteté de Dieu. — Et à qui obéit-il? Quelle est la volonté qu'il prend pour règle de sa vie et de ses actions? La volonté de ses Parents, qui sont, à la vérité, bons et saints, mais qui, en tout cas, ne l'égalent pas en sagesse et en dignité. Il comprend et sait tout plus parfaitement qu'eux, même s'il s'agit des choses qu'ils lui commandent.

C. — Tels sont donc les sentiments du Sauveur relativement à l'obéissance ; ils doivent être aussi les nôtres. Il ne faut pas que l'obéissance soit pour nous une vertu accidentelle et d'occasion, mais une obligation de notre existence, un devoir d'état et l'objet de tous nos désirs. La matière de l'obéissance ou même le résultat extérieur de l'obéissance importent peu, mais il importe beaucoup de faire la chose commandée ou d'obéir. Nous n'avons pas fait le vœu de devenir des savants, de grands orateurs ou des écrivains célèbres, mais d'observer l'obéissance.

II. — *Qualités de l'obéissance de Jésus.*

La manière dont le Sauveur obéit répond bien aux sentiments qu'il a de l'obéissance.

A. — Jésus obéit en toute chose, agréable ou désagréable, grande ou petite, qu'il s'agisse soit d'ordres donnés, soit seulement de désirs exprimés par ses Parents. Son obéissance ne

s'exerce, à proprement parler, que sur des objets extérieurs et indifférents ; mais tout est important pour lui et mérite son obéissance.

B. — Dans l'exécution, Jésus d'abord obéit avec une obéissance de jugement parfaite, en considérant comme juste et équitable tout ce qui lui est commandé, quand même ce n'est pas en soi le meilleur ni le plus sage ; de plus, il obéit avec une obéissance parfaite de volonté, avec une volonté qui est en complet accord avec la volonté de ses Parents, avec un profond respect pour Dieu, dont Marie et Joseph sont les représentants, et aussi avec un grand amour de Dieu. Sans ce rapport à Dieu, l'obéissance n'a aucun mérite, aucune durée et aucune dignité ; elle est, au contraire, l'avilissement et la dégradation de soi-même. On ne doit voir dans le supérieur que l'image de Jésus-Christ. Que l'image soit faite avec art ou grossièrement, d'une matière précieuse ou vile, cela n'importe aucunement : l'obéissance considère et honore le Christ dans le supérieur auquel il obéit.

Extérieurement, le Sauveur obéit avec ponctualité, avec une extraordinaire facilité, d'une manière aimable et avec joie. Ses Parents ont la conviction qu'on ne peut lui faire de plus grand plaisir que celui de lui commander quelque chose ; sans cela, ils n'oseraient pas eux-mêmes lui donner des ordres. Enfin, l'obéissance de Jésus est persévérante : il reste sous l'autorité immédiate de ses Parents beaucoup plus longtemps que les autres enfants, — jusqu'à sa trentième année !

III. — *Motifs de l'obéissance du Sauveur.*

Ils sont au nombre de trois principaux :

A. — Le *premier* motif de l'obéissance de Jésus est le grand honneur qui en revient à Dieu. Dieu veut que les créatures soient conduites à leur fin par des créatures. Cette volonté de Dieu ou cette loi de l'obéissance s'étend aussi loin qu'il y a des êtres créés ; et de l'observation de cette loi résultent d'autant mieux la gloire et l'honneur de Dieu que la créature se soumet non seulement à Dieu personnellement, mais encore à tout autre qui tient la place de Dieu.

B. — Le *second* motif de l'obéissance du Sauveur se trouve dans la beauté et l'excellence de cette vertu. L'homme, en obéissant, offre à Dieu le sacrifice le plus parfait, celui de sa propre volonté et de sa propre liberté. Or, avec la volonté de l'homme, Dieu a l'homme tout entier, et ainsi il en devient effectivement le maître. — De plus, l'excellence de l'obéissance se manifeste par les nombreuses vertus qu'elle fait pratiquer : à savoir, la victoire sur soi-même, l'esprit de foi, l'humilité et la confiance en Dieu. Dieu voit tout ce qui se fait sur la terre pendant la vie cachée de Jésus, et, assurément, il se fait beaucoup de choses, et de grandes choses ; pourtant rien ne procure autant de plaisir et autant d'honneur à Dieu que les actions de la vie tranquille et obéissante du Sauveur. Dieu alors peut dire sans cesse : « Voyez, celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

C. — Nous étions nous-mêmes le *troisième* motif pour lequel Jésus s'est fait obéissant : en effet, l'obéissance est d'une grande importance pour nous. Ne devons-nous pas tous obéir ? Et personne ne peut se soustraire à l'obéissance. De la fidélité à cette vertu dépendent non seulement la prospérité des peuples et le bien des individus, mais encore le bon ordre et la stabilité de la société humaine. Souvent aussi l'obéissance est difficile et impose de pénibles sacrifices. — Le Sauveur pratique l'obéissance si longtemps et si parfaitement, d'abord pour rendre méritoire notre obéissance, ensuite pour nous donner en lui-même un parfait modèle de cette vertu, et enfin pour nous inspirer du courage dans les difficultés.

— Jésus doit donc être, dans sa vie cachée, notre modèle et le motif de nos actions. Il faut que nous ayons de l'obéissance les mêmes sentiments et les mêmes idées que lui ; il faut que nous obéissions de la même manière et pour les mêmes raisons que lui, surtout dans les difficultés. Le Sauveur les prévoit, ces difficultés, et nous apprend, par son exemple, à les surmonter. Sommes-nous plus sages et plus saints que lui ? Comme il se laisse manier par l'obéissance ! N'est-il pas en vérité un talent enfoui dans l'obéissance ? En tout cas, le Christ est la solution des difficultés : il a été obéissant jusqu'à la mort, et, à cause de cela, nous devons être fermement résolus à perdre la vie plu-

tôt que de désobéir. — Les difficultés de l'obéissance viennent, du reste, de trois côtés : *premièrement*, on ne fait pas de l'obéissance un devoir de sa vie, mais on la regarde comme une obligation accessoire et passagère ; *deuxièmement*, on ne voit pas Dieu dans l'obéissance ; *troisièmement*, on n'estime pas assez cette vertu. Aussi longtemps que nous obéissons, nous pouvons être satisfaits. Le P. Ferrari répondait à ceux qui le plaignaient de ce que son âge et sa faiblesse l'empêchaient de travailler et d'agir : « Je puis encore faire beaucoup, si je sais obéir. »

VIE D'OBSCURITÉ

I. — *Comment le Sauveur se propose, par sa vie cachée, de combattre l'ambition.*

A. — Le second trait ou le second élément de la vie de Nazareth est l'obscurité. A cause de cela cette vie s'appelle aussi « la vie cachée ».

B. — Et quelle intention a le Sauveur en menant cette vie? Évidemment, il y veut combattre notre ambition. En effet, l'ambition est une partie de l'orgueil : elle consiste dans l'inclination déréglée à être considéré et honoré par autrui, ou bien dans le désir immodéré de l'estime, de la louange et de la gloire.

II. — *Pourquoi le Sauveur combat-il l'ambition?*

A. — Le *premier* motif qu'il a de combattre ce vice, est l'existence de cette passion en nous : car elle est en nous et en chacun de nous. Nous sommes tout infectés du péché originel, gâtés et rongés par ce mal. « Le rusé, l'antique serpent » a écrit dans notre livre de généalogie à tous les paroles : « Vous serez comme des dieux », et ces mots restent gravés profondément dans notre esprit et notre cœur. Ayons donc l'intime conviction de la grande nécessité pour nous de combattre l'ambition.

B. — Le *second* motif qu'a le Sauveur de la combattre est

l'inanité de cette passion. Cette inanité apparaît clairement, *en premier lieu,* si nous en considérons l'objet, lequel n'est autre que l'estime, la louange et la gloire des hommes. L'estime est bien quelque chose de nous, mais n'est pas nous-mêmes : elle est, pour ainsi dire, l'ombre et le reflet de nous dans l'esprit des autres. Qui fera fond sur cette ombre et courra après elle ? La considération des hommes n'est qu'un bien extérieur et ne nous rend nullement meilleurs ; elle est un bien purement imaginaire, et ressemble à notre ombre : en effet, l'estime qu'ont les hommes de nous est presque toujours erronée, très souvent au-delà ou en-deçà de la vérité, et fréquemment fait de nous de véritables caricatures. Pourquoi donc en faire cas ? — *Deuxièmement,* l'inanité de l'ambition ressort bien, quand l'on considère les personnes de qui nous attendons la gloire. Ce sont des hommes, si souvent trompés ou exagérés dans leurs pensées et leurs jugements, si souvent les jouets de leurs illusions et de leurs passions, des hommes enfin, des êtres misérables et des mendiants, comme nous, que nous ne jugerions pas même dignes d'un de nos regards, s'ils ne nous louaient pas, mais qui sont, précisément à cause de cela, devenus de grands personnages à nos yeux. Nous imitons alors Démosthène. Un jour qu'il passait, une lavandière dit à une de ses compagnes : « Regardez ! Voilà Démosthène. » Cette parole plut tant à ce dernier qu'il s'écria : « Mais cette femme me récompense de toutes les peines que j'ai eues pour devenir un grand orateur ! » — *Troisièmement,* l'inanité de cette passion se révèle avec évidence, si l'on examine les choses mêmes par lesquelles les hommes cherchent la gloire et la considération. Sans doute, la première et la meilleure de ces choses est le talent, le génie ; mais, si nous l'avons, de qui le tenons-nous ? Est-ce que l'âne de l'Amérique doit être fier et dresser plus haut ses oreilles, parce qu'il porte sur son dos de la poudre d'or à travers la Cordillère des Andes ? Nous ressemblons à cet animal, quand nous nous estimons pour les talents dont Dieu nous a gratifiés. Celui qui a du talent, ne doit pas s'enorgueillir : d'autres en posséderaient aussi, si Dieu leur en avait donné. Je voudrais bien, moi, être un grand orateur, un grand poète et un grand écrivain, mais, hélas !... Assurément je serais

tout cela, si Dieu l'avait voulu. D'autres cherchent à attirer l'attention et à se rendre célèbres par la finesse de leur taille, la beauté de leur voix, la fraîcheur de leur teint, la noblesse de leur extraction, ou bien par la richesse de leurs habits et de leurs parures ; mais tous ces avantages ne leur appartiennent pas en propre, ils sont d'un autre, ils sont empruntés. D'autres enfin cherchent la gloire dans le péché, dans le mensonge ou dans les choses imaginaires. — *Quatrièmement,* la vanité de l'ambition se montre dans la manière dont on veut se faire remarquer dans le monde. On ne peut y souffrir les oublis ni les manques d'égards, et on ne croit pas vivre sans considérations et sans louanges. Aussi voyez ces hommes, ces femmes, qui cherchent partout à se montrer, à se produire et à se faire remarquer : ils ont mis, pour ainsi dire, au pillage toute la création, lui prenant son or, ses pierreries, ses plumes, ses fleurs, ses parfums..., et ils se sont parés eux-mêmes des dépouilles des quatre règnes de la nature ; ils se bâtissent, comme les rois d'Égypte, des palais, des mausolées et des pyramides, afin d'y vivre et d'y être ensevelis. Mais combien de temps dure l'illusion et jusqu'où va-t-elle souvent ?... — De tout cela il ressort que la passion de la gloire et des honneurs n'est qu'une grande futilité et une pure vanité.

C. — La malignité de l'ambition est le troisième motif pour lequel Notre-Seigneur combat cette passion. La malignité de l'ambition vient d'abord de son origine, qui n'est autre que l'abandon de Dieu, la révolte contre lui, comme nous le constatons soit dans les Anges, soit dans nos premiers parents ; elle vient ensuite de son inclination constante à se mettre à la place de Dieu ; enfin, elle apparaît dans ses effets, lesquels sont funestes aussi bien à la société qu'aux individus : — L'ambition rend les individus inquiets, malheureux et ridicules ; il suffit, pour s'en convaincre, de se rendre compte une bonne fois de toutes les pensées dont elle remplit notre pauvre cerveau. De plus, cette passion gâte notre vertu, nos mérites et notre caractère, lequel perd totalement ou en partie sa fermeté, sa loyauté et sa franchise aux yeux de Dieu. Ceci est surtout vrai quand il s'agit des prêtres et des missionnaires qui, dans les travaux apostoliques,

ne cherchent plus la gloire de Dieu, mais leur propre gloire. — Maintenant, dans la société, l'ambition est l'ennemie de la paix, de la concorde ; elle devient la source de l'envie et des troubles de toute sorte, le principe des illusions trompeuses et des prétentions exagérées, et enfin l'adversaire de toute autorité. Les réformations protestantes, les révolutions, toutes les hérésies et toutes les catastrophes humaines viennent de l'ambition. Ce vice est donc notre plus mortel ennemi ; et le Sauveur ne pouvait rien faire de mieux, de plus salutaire et de plus utile que de nous enseigner le moyen de nous en corriger.

III. — *Comment Notre-Seigneur agit contre l'ambition.*

Le Sauveur, à Nazareth, combat l'ambition de toutes les manières, en y vivant dans la retraite et en s'y cachant le plus possible.

A. — Avant tout, il combat l'ambition par le choix du lieu où il veut demeurer. Nazareth est une petite ville, située dans la partie solitaire d'une vallée, au centre des montagnes de la Haute-Galilée. Cette localité n'est jamais mentionnée dans l'Ancien Testament et elle ne semble pas, dans le Nouveau, jouir d'une bonne réputation (Joan., 1, 46) ; mais elle a pour elle le bon air et on y jouit de belles vues et de magnifiques perspectives. A Nazareth, Jésus est donc à l'écart et à l'abri, bien « séparé », « Nazaræus », des autres hommes. (Matth., 2, 23.)

B. — Le Sauveur agit contre l'ambition, en choisissant des Parents pauvres, déchus d'un haut rang, sans charges publiques et obligés de vivre du travail de leurs mains.

C. — Le genre de vie qu'il embrasse sert encore à Jésus de moyen pour combattre l'ambition. Les Juifs estiment sans doute beaucoup la profession d'artisan, mais ils y ajoutent les études élevées et scientifiques, l'explication et la transcription des saintes Écritures. Quant au Sauveur, il passe presque toute sa vie dans des occupations tout à fait ordinaires, auxquelles chacun peut se livrer, mais qui n'ont jamais procuré de gloire à personne. Il ne paraît pas avoir fréquenté les écoles, au moins les écoles supérieures. (Joan., 7, 15.)

D. — Enfin, Jésus cache, par humilité, ses qualités personnelles. Sa grâce et sa beauté s'épanouissent comme la violette des champs et la rose des Alpes, dans l'endroit le plus retiré de la vallée ; les Anges seuls l'admirent. Nul n'a l'idée et le pressentiment de sa puissance et de sa sagesse. Dans les circonstances où il se trouve, il pourrait bien laisser échapper quelques rayons de cette sagesse et en éclairer au moins le cercle restreint de ses concitoyens et l'enceinte modeste de la ville qu'il habite : il pourrait, par exemple, devant ses compatriotes, porter son jugement sur les événements du jour, leur expliquer les Écritures, leur donner des conseils sur les affaires de leurs familles ou de leur pays, leur révéler les secrets des cœurs dans l'intérêt du salut des âmes, mais il ne le fait pas. Il cache aussi sa sainteté et il ne la montre qu'autant qu'elle convient à un enfant pieux et à un jeune homme exemplaire. Notre-Seigneur se retire et il se cache tellement que Nathanaël, qui habite seulement à quelques lieues de Nazareth, dans la ville de Cana, ne sait rien de lui, et que ceux qui le connaissent savent seulement qu'il est le fils du charpentier. C'est ainsi que Jésus descend en effet à Nazareth (Luc, 2, 51) au fond de l'abîme de l'obscurité et de l'humilité.

— Est-ce possible ? Est-ce réel ? Jésus, qui se cache ainsi, est-il la Sagesse éternelle, la Puissance infinie, la Sainteté par essence ? Que pourrait-il bien faire pendant ce temps et dans ces circonstances ?... Il a quelque chose de très important à accomplir : nous donner l'exemple en embrassant avec amour l'humilité et en combattant à mort l'ambition. Lui, l' « Ouvrier », *Faber*, travaille à un cercueil pour y mettre notre orgueil et notre ambition. Il y a déjà travaillé à sa naissance et dans l'exil en Égypte, et il y travaille maintenant, pendant sa vie cachée; et il y travaillera plus tard encore : pendant sa vie publique ; après sa mort, dans l'Eucharistie, où il continuera cette vie cachée ; et enfin dans son Église, qui sera toujours dans l'humiliation et l'abaissement, toujours enveloppée de nuages et de ténèbres, sans qu'il laisse voir toute la lumière et toute la splendeur de cette divine Épouse, pas plus que la plénitude de sa propre gloire à lui. Notre vanité n'aura donc pas de fin ? Com-

ment pourrons-nous désormais être assez ambitieux pour rechercher la louange et la considération, et pour nous abandonner à la tristesse, si elles nous échappent? Comment pouvons-nous vouloir être remarqués, quand le Fils de Dieu se cache ; être honorés, quand le Messie est inconnu sur la terre ; recevoir une récompense parfaite, quand Jésus n'est pas arrivé ici-bas à la plénitude de sa gloire? — Mais notre cœur réclame. Il veut être consolé par la reconnaissance, soutenu par les honneurs. Calmons-nous et recueillons-nous en présence du Sauveur! Pensons-nous que le renom parmi les hommes est vraiment quelque chose de grand? S'il en était ainsi, le Christ aurait choisi et voulu la célébrité dans le monde. Mais convenait-il de fait au Fils de Dieu de se rendre fameux sur la terre par sa noblesse, son talent, sa beauté ou toute autre qualité, en dehors de Dieu? Les enfants des hommes peuvent se complaire dans les oripeaux de la vanité, mais jamais Dieu. Les rayons de la vraie gloire, même ici-bas, ne nous seront jamais enlevés, si nous en sommes dignes : le Sauveur nous récompensera lui-même et donnera à nos cœurs toutes les satisfactions désirables. Aujourd'hui, notre vie est cachée dans le Christ ; mais nous serons plus tard glorifiés avec lui, quand il se montrera dans toute sa gloire. (*Col.*, 3, 3. 4.)

VIE DE TRAVAIL

I. — *Ce que fait le Sauveur.*

A. — Le Sauveur, dans sa vie cachée, fait, avant tout, quelque chose d'utile, de nécessaire, de conforme au devoir et d'obligatoire. Le travail est, à vrai dire, une occupation sérieuse et licite ; autrement, il n'est qu'une fainéantise déguisée et un pur désordre. Nous ne pouvons nous imaginer que le Sauveur se livre à des travaux de fantaisie. Telle est donc la règle que nous devons suivre et avoir constamment devant les yeux : faire d'abord le nécessaire, ensuite l'utile et enfin l'agréable.

B. — Jésus fait des choses agréables et désagréables, faciles et difficiles, entre lesquelles il ne fait pas de différence, dès

qu'elles sont commandées et voulues par Dieu, dès qu'elles sont un devoir pour lui.

C. — Notre-Seigneur se livre à des occupations tantôt uniformes, tantôt variées. Il est probable que chacun des jours de sa vie se ressemble, à l'exception des jours où il se rend à Jérusalem pour les solennités. Mais il y a de la variété dans ses travaux journaliers. Il travaille tantôt avec saint Joseph, dans son atelier, tantôt auprès de sa Mère, à la maison paternelle. Jamais il n'a trop d'occupations. Les enfants des pauvres sont toujours des serviteurs chez leurs parents : ils doivent tout faire et rendre toute sorte de services.

D. — Le Sauveur s'occupe de travaux matériels et d'œuvres spirituelles : il unit la prière au travail des mains. La prière succède au travail ; dans la vie de Jésus, l'oraison mentale et les bonnes intentions accompagnent toujours ses ouvrages extérieurs et les sanctifient. Par la prière et la pureté d'intention, le travail terrestre devient une œuvre céleste, une source de mérites et un véritable culte rendu à Dieu.

E. — Enfin Jésus paraît faire des choses tout à fait ordinaires. Les habitants de Nazareth ne le connaissent que comme « fils du charpentier » (Matth., 13, 55), et comme étant « charpentier » lui-même (Marc, 6, 3). Ses travaux sont donc tout ordinaires et matériels, ne procurant, par eux-mêmes, aucune gloire à Dieu et n'exigeant aucun talent particulier.

II. — *Comment le Sauveur travaille.*

A. — Le Sauveur travaille, premièrement et avant tout, dans un grand esprit intérieur et avec d'excellentes intentions. Ce travail extérieur et vulgaire a des motifs si saints et si élevés qu'il rentre parfaitement dans le cadre du grand devoir de l'Homme-Dieu et qu'il en est même une partie importante.

B. — En deuxième lieu, Jésus travaille constamment. Aussitôt qu'il peut faire quelque chose, comme Enfant, il le fait, pour rendre service à sa Mère et à saint Joseph, et il continuera à faire ainsi dans la suite.

C. — Troisièmement, Notre-Seigneur travaille toujours davan-

tage et avec plus de perfection. Ce progrès extérieur est à remarquer dans sa vie cachée, et surtout dans sa vie cachée, et il aura lieu toute sa vie.

D. — Enfin, le Sauveur travaille sérieusement, sans jamais se lasser, malgré la dureté des travaux. Son travail n'est pas seulement une simple occupation, mais une occupation qui le fatigue et l'épuise, parce que son état est pénible et qu'il veut gagner son pain à la sueur de son front. Ses mains deviennent dures et calleuses.

III. — *Pourquoi le Sauveur travaille-t-il ainsi ?*

Tout homme est obligé de travailler, et le Sauveur ne veut pas être une exception à cette loi. Le travail est obligatoire pour quatre raisons :

A. — La première raison est que le travail constitue, naturellement, la loi de notre création, de notre conservation et de notre perfectionnement L'intention de Dieu, en nous donnant l'existence, le temps et les forces, a été que nous nous en servions et que nous les utilisions pour sa gloire et pour notre salut et celui du prochain. « De même que l'oiseau est né pour voler dans les airs, ainsi l'homme est né pour travailler. » (Job, 5, 7.) Le travail est donc un des devoirs naturels de l'homme. — Également, le travail est la loi de notre conservation. Dieu, qui nous a créés sans nous, veut que nous coopérions avec lui à notre conservation par le moyen du travail. « Celui qui ne travaille pas n'a pas non plus le droit de manger. » (II *Thess.*, 3, 10.) — Le travail n'est pas moins la loi du développement et du progrès non seulement dans les individus, mais encore dans les peuples. Sans le travail tout dépérit dans l'homme et autour de l'homme. Les Turcs et les Indiens en sont la preuve vivante. Ne rien faire est la marque distinctive de la pierre et de la bûche. Au contraire, plus l'être travaille, plus il s'élève sur les degrés de l'échelle des créatures, plus il s'approche de l'Être suprême et plus il se rend semblable à Dieu, qui est le modèle de l'activité la plus grande et la plus universelle. C'est ainsi que l'homme devrait ressembler à Dieu. Déjà, dans le Paradis terrestre, Dieu

exigeait de l'homme le travail (*Gen.*, 2, 15), alors que le travail n'était pas une peine, mais une occupation. Par conséquent, celui qui ne travaille pas fait déjà mal, parce qu'il ne fait rien, qu'il perd son temps et qu'il laisse dépérir ses forces. Il est certain que le Sauveur veut, par son exemple, nous inculquer ce devoir et nous exciter à le remplir.

B. — Deuxièmement, le travail est la loi de l'affranchissement du péché. Nous sommes délivrés du péché par la pénitence. Or, le travail est une pénitence, et, de plus, la pénitence du travail a une double qualité : — En premier lieu, le travail est la plus sainte et la plus vénérable des pénitences, Dieu lui-même l'ayant imposé comme pénitence à l'homme : « Tu mangeras désormais ton pain à la sueur de ton front » (*Gen.*, 3, 19) ; ensuite cette pénitence a été sanctifiée par l'exemple du Christ, Notre-Seigneur. — En deuxième lieu, le travail est en lui-même une très bonne pénitence : d'abord, il nous convient à tous et nous est imposé à tous, et de plus il expie nos péchés. En effet, le travail devant être honnête et sérieux et étant, depuis la chute de l'homme, pénible et fatigant, il nous fait subir le châtiment que le plaisir du péché nous a mérité. Il y a différentes œuvres de pénitence approuvées par l'Église, comme sont la prière, l'aumône et le jeûne. Mais le travail a sur toutes ces pénitences des avantages particuliers : on ne peut pas toujours prier, ou, au moins, on ne peut pas prier autant que travailler ; l'aumône n'est d'ordinaire possible que par le travail ; et le jeûne n'est proprement une pénitence que si l'on travaille. On jeûne avec facilité si l'on reste dix heures au lit. — Enfin, le travail n'expie pas seulement le péché, il en préserve encore. Par le seul fait que le travail nous occupe, il affaiblit nos passions, mate notre corps, et nous garantit ainsi du péché. De plus, l'homme qui travaille a beaucoup moins à craindre du côté des tentations : en effet, le travail est le meilleur des moyens naturels à employer pour combattre les tentations. Le travail occupe, et aussi longtemps que nous travaillons, le démon n'a pas d'accès auprès de nous. C'est pourquoi les anciens Pères disaient que « celui qui ne travaille pas a affaire avec mille démons, tandis que celui qui travaille n'a qu'un démon à ses trousses, celui de la paresse ». Cette vérité

devient évidente, quand on considère les jours où les hommes pèchent le plus : ce sont les dimanches et les jours de fêtes, où ils n'ont rien à faire; combien d'hommes ont une excellente conduite tous les jours de la semaine, excepté le dimanche ! Quel malheur pour nous, si Dieu avait, comme dans le Paradis, laissé tout croître et prospérer ici-bas sans le travail et la peine de l'homme ! Le travail est donc un important moyen de salut ; aussi le Sauveur n'a pas négligé de l'employer, et de l'employer souvent.

C. — Troisièmement, le travail est la loi de l'avancement et du progrès dans la vie spirituelle. Dieu se fait le débiteur du travail chrétien et il y répand ses bénédictions ; il accorde à ses bons ouvriers les vertus, les grâces et le ciel. Il est difficile de trouver un moyen d'acquérir des mérites comparable au travail, à ce moyen qui est voulu et ordonné par Dieu, et qui, de plus, doit être employé par nous chaque jour, du matin au soir. On peut donc dire que le travail est d'or, même dans le sens spirituel. Nous aurons au ciel une récompense proportionnée aux mérites de nos travaux terrestres. Cette vérité bien comprise, qui oserait se soustraire au travail ?

D. — Quatrièmement, le travail est la loi de l'état religieux. D'abord, le religieux ne peut ne pas tenir compte du travail, lequel est d'une importance si grande dans la vie naturelle comme dans la vie chrétienne. L'état religieux doit élever et perfectionner l'homme et le Chrétien. — D'ailleurs, comment l'état religieux pourrait-il atteindre son but, la perfection, sans le travail ? La perfection exclut avant tout le péché et comprend la répression des passions désordonnées, la pratique des vertus, et la fidélité à la prière et aux devoirs d'état. Or, tous ces exercices demandent du travail, et un travail long et assidu, un travail spirituel et corporel. Les Constitutions et l'histoire des Ordres Religieux prouvent et confirment bien ce que nous disons. Comme le travail y joue partout un rôle important et y tient toujours une large place, qu'il s'agisse soit du travail du défrichement de la terre, soit du travail des sciences, soit du travail apostolique ! Telle est la leçon que les religieux ont apprise de leur Maître, le divin Sauveur.

— C'est pour ces motifs que Notre-Seigneur Jésus-Christ a

travaillé et qu'à son exemple ont travaillé et travaillent tous ceux qui ont son esprit, les religieux, les apôtres, les Saints, dans l'Église et dans l'humanité. Toute la vie humaine est une grande procession de pénitents et d'artisans, qui parcourent le monde ; le Sauveur y marche en tête, portant la croix du travail. Il n'a que quelques heures étreint dans ses bras la croix de bois de sa Passion, mais la croix du travail, il l'a portée toute sa vie. Nous contenterons-nous d'assister à cette procession de pénitence en curieux et en désœuvrés, ou même en ferons-nous l'objet de nos sarcasmes et de nos railleries ? Cela est impossible... Il faut donc nous résoudre au travail ; il nous faut travailler, honorer, estimer et aimer le travail, même le travail pénible, matériel et humble : notre Sauveur l'a ennobli, sanctifié et divinisé. Jésus a seulement pendant trois années exercé les fonctions du Sacerdoce, et il s'est pendant trente ans livré aux occupations d'un « Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus ». L'état des Frères coadjuteurs est donc un état élevé, mais seulement selon l'esprit de foi, selon l'esprit de Jésus. Donc travaillons ! Le travail est saint, il est sanctifiant, il est salutaire pour le monde et pour le Royaume du Christ, lequel ne peut subsister sans le secours du travail.

VIE DE PROGRÈS

I. — *En quoi consiste ce progrès du Sauveur ?*

La sainte Écriture parle deux fois du progrès du Sauveur pendant sa jeunesse : « L'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » (Luc, 2, 40.) « Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Luc, 2, 52.)

A. — Mais comment faut-il comprendre cette croissance ou ce progrès ? Ce progrès n'est pas intérieur, mais seulement extérieur : la sagesse et la sainteté, immanentes en Jésus, se manifestent à l'extérieur et au grand jour suivant son âge et le développement de son corps. Le Sauveur possède, dès le premier instant de sa conception, la plénitude de la science, de la sain-

teté et de la puissance ; il ne fait donc pas, dans la suite, de progrès sous ce rapport. Il ne mérite rien pour lui, mais seulement pour nous. Tout au plus peut-il faire des progrès dans la science expérimentale. Cette plénitude de perfection intérieure lui revient, dès le premier instant de sa vie, parce qu'il est Fils de Dieu ; c'est la dot qui convient à son état. De plus, il jouit dès lors de la vision intuitive de Dieu, et avec elle il entre aussi en possession de toute science et de toute sainteté. — Il ne faut pas non plus considérer proprement le progrès de Jésus en sagesse et en grâce devant Dieu du côté du but de son office de Rédempteur : car il pouvait déjà atteindre cette fin d'autant mieux et d'autant plus efficacement qu'il était, de son côté, plus éclairé, plus saint et plus agréable à Dieu.

Le progrès du Sauveur est donc purement extérieur. Son corps, si noble et si bien fait, grandit, ses forces se développent ; Jésus se livre à des travaux qui répondent à son âge et aux circonstances où il se trouve... Le progrès de Jésus est, par conséquent, admirable sous tous les rapports : il représente à nos yeux ravis le tableau d'un enfant parfaitement doué, dont les facultés se développent dans les circonstances les plus favorables.

B. — Ce spectacle, cet exemple, nous amène à la question de savoir en quoi consiste et en quoi ne consiste pas pour nous-mêmes le véritable progrès ? — D'abord, notre progrès ne doit pas être purement extérieur, c'est-à-dire ne doit pas consister pour nous à croître en âge, à nous élever dans les dignités, à acquérir plus d'estime et plus d'autorité auprès des hommes : tout cela, en soi, ne contribue en rien à notre progrès. — Ensuite, notre progrès n'est pas dans les choses accidentelles ou fortuites, comme sont les consolations, la délivrance des tentations ou l'éloignement des difficultés, ou encore la facilité naturelle à pratiquer la vertu. — De même, notre progrès ne consiste pas dans des choses insolites, qui n'ont rien à faire avec notre vocation, comme seraient des fantaisies ou des objets de luxe. — Enfin, il ne consiste pas dans un exclusivisme qui nous porterait à ne nous occuper que de choses purement extérieures, par exemple de science, ou de choses purement intérieures, et dont le résultat serait de faire de nous des personnes

étranges ou singulières. En tout cas, il n'y a là pour nous aucun véritable progrès.

Le progrès consiste pour nous, d'abord, à diminuer et à corriger nos fautes volontaires, à dominer nos passions déréglées et à enlever les obstacles, tant extérieurs qu'intérieurs, comme sont les occasions prochaines du péché : tel est, pour ainsi dire, l'élément négatif de notre progrès. Au point de vue positif, notre progrès consiste à pratiquer les vertus et les bonnes œuvres, convenables à notre état, et à acquérir des mérites surnaturels ; il consiste donc, avant tout, en ce qui met en exercice notre libre et « bonne volonté ». Pour progresser ainsi, il n'est pas nécessaire de faire chaque jour quelque chose de plus ou de neuf : notre progrès de chaque jour doit consister à profiter des avantages ou des bienfaits que nous assure la fidélité quotidienne aux devoirs de notre état ; si nous voulons atteindre un but en marchant, il n'est pas nécessaire que chacun de nos pas soit plus grand que celui qui l'a précédé.

II. — *Ce qui doit nous déterminer à faire du progrès.*

A. — Le *premier* motif est Dieu, la volonté de Dieu, sa complaisance dans notre progrès. Combien de fois Dieu ne nous exhorte-t-il pas à nous avancer dans le chemin de la vertu ! (II Pierre, 3, 18 ; *Éph.*, 4, 15 ; I Pierre, 2, 2 ; *Col.*, 1. 10 ; I *Cor.*, 14, 12 ; II *Cor.*, 9, 8. 11 ; I *Thess.*, 4, 1.) Qu'il a dû être beau le spectacle du progrès de Jésus, quand il croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes ! Dieu et les hommes y trouvaient leur contentement : nous avons déjà cité les deux passages de la sainte Écriture où il est dit que Jésus était l'objet des complaisances de Dieu.

B. — Le *second* motif que nous avons de faire des progrès se trouve dans notre vocation et dans l'abondance des moyens qu'elle nous offre dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Pourquoi, en effet, tous ces moyens, si ce n'est pour notre avancement et pour notre progrès ? Ce progrès, nous le devons à la Compagnie ; son honneur et notre reconnaissance envers elle nous y obligent. Quel malheur de ne pas voir progresser un

enfant, un écolier, qui est entouré de tous les soins ! Quel mauvais signe pour nous, si aujourd'hui nous sommes moins zélés, moins pieux et moins bien disposés que pendant notre noviciat ou même pendant notre postulat ! Nous serions assurément responsables d'un pareil changement.

C. — Le *troisième* motif de notre progrès est pris de nous-mêmes. Oui, nous voulons avancer et partout et sous tout rapport. Pourquoi donc ne progresserions-nous pas dans les choses spirituelles? Le progrès dans la vie spirituelle n'est-il pas notre véritable, notre unique bien? Et ce bien ne dépend-il pas de nous? Nous devons penser à l'âge que nous avons déjà; il semble que nous restons toujours dans le même âge, pendant que notre vie se hâte vers sa fin avec une rapidité extraordinaire. Combien de temps avons-nous encore à vivre? Qui d'entre nous le sait?

III. — *Quels moyens de progrès avons-nous à notre disposition?*

A. — Le premier moyen est la prière, unie à la bonne intention. Dans la prière, l'homme intérieur se recueille et se fortifie en même temps qu'il reçoit la grâce de Dieu. Il en est ainsi de l'homme qui prie comme de la nature pendant l'hiver : la nature se repose alors, elle se remet, elle reprend des forces... Ne dit-on pas que le temps du sommeil, du repos, du calme, est surtout le temps de la croissance pour les enfants? (Ps. 6, etc.)

B. — Le second consiste à nous faire violence, à nous vaincre nous-mêmes. Tout notre avancement dépend d'abord de notre libre volonté et de l'emploi de cette volonté; or, c'est par la force que nous triomphons de son insubordination et de sa faiblesse : nous ne progressons qu'autant que nous nous faisons violence. Nous avançons d'une manière particulière, si nous savons profiter des bonnes occasions qui se présentent çà et là : ces occasions sont pour ainsi dire, les gros lots de notre vie spirituelle.

C. — Enfin, nous devons avoir de la patience et la conserver toujours. Tout se fait lentement et successivement dans la vie

spirituelle comme dans la vie naturelle. Que de temps ne faut-il pas à l'homme pour le développement complet et de son corps et de son esprit? Mais à la fin il devient en vérité un homme! — Donc, faisons des progrès! *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna :* Gagnez en beauté, avancez dans le bonheur, et enfin régnez! (Ps. 44, 5.)

RÉPÉTITION

Il nous reste encore deux considérations particulières à faire sur la vie cachée du Sauveur.

I. — *Dispositions et sentiments du Sauveur pendant sa vie cachée.*

A. — D'abord, il éprouve un grand contentement et jouit d'une profonde paix, intérieure et extérieure. — Jamais il ne laisse échapper de sa bouche une parole ni même un soupir à cause de l'insignifiance et de l'inutilité de cette vie; jamais il ne lui vient la pensée ou le désir d'un emploi plus utile et meilleur. Le Sauveur est certes la sagesse et la raison mêmes, et il sait bien qu'il n'y a dans l'univers qu'un seul Être nécessaire : cet Être est Dieu, lequel n'a besoin de personne pour ses œuvres, pas même, strictement, de l'Homme-Dieu. Aussi Notre-Seigneur est-il content de la place où Dieu l'a mis. En tant qu'Homme, il n'est que créature vis-à-vis de Dieu, et il ne veut pas être traité d'une autre manière que nous...

B. — La seconde de ses dispositions ou de ses vertus est la patience, unie au courage. — Dieu semble le faire attendre beaucoup, avant de lui donner un emploi et des travaux extérieurs, — jusqu'à sa trentième année : c'est bien long! Le Sauveur reste, par conséquent, à peu près le double du temps des autres enfants, dans les occupations de la vie domestique ordinaire, dans la soumission, la dépendance et l'obscurité...; il ne consacrera que la plus petite partie de son existence aux œuvres du dehors.

C. — En troisième lieu, ses sentiments à l'égard des occupations, sans importance par elles-mêmes, de sa longue vie cachée, sont ceux d'un profond respect et d'une haute estime. — Pour lui, tout ce qu'il fait, quoi que ce soit, n'est rien moins que la volonté de Dieu, « les choses de son Père : *in iis quæ Patris mei sunt..., esse* » ; et c'est assez pour qu'il accomplisse tout avec un grand soin, un grand zèle et un grand amour... Pour ce motif encore, il lui est parfaitement égal ou de faire des miracles ou d'établir des Sacrements ou de fabriquer une charrue : l'un comme l'autre est à ses yeux la volonté de Dieu, et à cause de cela saint et sacré.

D. — Quatrièmement, le Sauveur passe cette vie avec un grand esprit intérieur. — En effet, il fait tout pour la gloire de Dieu et pour le grand but de sa vie d'Homme-Dieu, accompagnant toutes ses actions d'intentions, de vertus intérieures, sublimes, qui répondent au mieux à la tâche magnifique qu'il s'est imposée...

II. — *Motifs ou raisons de la vie cachée.*

Il y en a surtout deux :

A. — Le *premier* motif se rapporte à Dieu : soumission à sa volonté et respect pour elle. Il est évident que le Sauveur veut ici nous donner une grande et importante leçon. Suivant les inclinations de la nature et les maximes du monde, nous ne croyons vivre et travailler comme il convient que si nous faisons ce qui nous plaît, en d'autres termes, ce qui est conforme à nos passions, à nos goûts, à notre ambition, à notre cupidité et à notre sensualité ; mais ceci n'est ni vrai ni juste. Il nous importe avant tout de faire ce que Dieu veut : « Accomplir la volonté de Dieu, voilà tout l'homme et toute la vie. » (*Eccles...*, 12, 13.) C'est un important exemple que nous donne le Sauveur dans sa vie cachée. Pour quiconque a l'esprit de foi, la Volonté de Dieu, quelle qu'elle puisse être, renferme assez de grandeur, de sainteté, de sagesse et de beauté pour le rendre non seulement content, mais encore parfaitement heureux : celui qui fait ce que

Dieu veut fait ce qu'il faut, et celui que Dieu connaît a assez de célébrité et de grandeur.

N'est-il pas vrai que, pendant la longue durée de la vie cachée de Jésus, il s'accomplit de nombreuses et grandes choses sur la terre, dans la politique, dans les sciences et dans la religion; malgré cela, aucune créature n'a procuré alors à Dieu autant de gloire et autant de joie que son Fils, dans le silence de Nazareth et dans l'obscurité de ses occupations.

B. — Le *second* motif ou la seconde raison de la vie cachée du Messie est la considération des besoins de l'homme. Le divin Sauveur nous donne, dans cette vie, l'exemple de la vie chrétienne ordinaire, de la vie de la plus grande partie des hommes, et pose ainsi les fondements du progrès individuel et du progrès social, de la prospérité privée et de la prospérité publique. Cette double prospérité est comprise totalement dans les limites de la vie cachée, c'est-à-dire dans l'obéissance, dans l'humilité et dans le travail, suivant l'idéal de la vie du Sauveur : telles sont les bases du bonheur de l'homme et même les bases de tout le Christianisme. Avant de prêcher l'Évangile et de renouveler la société humaine par sa doctrine, le Messie veut lui-même pratiquer cet Évangile, et établir en lui et dans sa vie les véritables fondements du bien universel de la société humaine; et il le fait dans sa vie cachée : cette vie est donc l'Évangile de la vie sociale. En effet, comme la vie cachée est la base et le fondement de tout, comme la plus grande portion de l'humanité mène cette vie et doit y mériter le ciel, Jésus, lui aussi, étant le Rédempteur de tous, n'en veut pas d'autre pendant la plus grande partie de son existence ici-bas. Il ne cherche pas son bien particulier, mais il cherche le bien général. Cette vie cachée n'est donc ni inutile ni perdue : elle forme bien une part essentielle de l'œuvre de sa Rédemption. Il est véritablement ici « le Dieu Sauveur caché : *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel Salvator* » (Is., 45, 15). Nous devons l'en remercier et prendre pour nous cette leçon, qu'on ne contribue jamais plus au bien général que lorsqu'on sert Dieu ou que l'on fait sa volonté.

APPLICATION DES SENS

UN JOUR A NAZARETH

A. — *Localité.* — Nazareth, la ville blanche, la fleur de la Galilée, se trouve, tranquille et silencieuse, cachée au fond d'une vallée ayant l'aspect d'une vaste conque, au centre d'une couronne de collines, au milieu des hauteurs qui limitent au nord la plaine d'Esdrelon. Sur le penchant sud-est d'une des montagnes de l'ouest s'élèvent, du bas de la vallée oblongue de Nazareth, par rangées superposées, les proprettes maisons blanches de la petite ville : elles s'échelonnent, mais toujours avec l'irrégularité orientale, jusqu'à mi-hauteur de la montagne escarpée. Les versants, du sud à l'est, sont bien cultivés : les champs de blé alternent avec les vignes ; des plantations de figuiers et de dattiers, dispersés çà et là, donnent à tout le paysage un caractère original, particulier à la contrée. Quant aux sommets calcaires qui couronnent la ville, ils sont déserts et remplis de rochers, et, surtout en hiver, ils laissent paraître comme un front grisâtre et dénudé. Ici on ne voit ni de hautes cimes en forme de tours ou de flèches hardies, ni d'affreux précipices, ni des forêts aux solitudes profondes et hantées par des revenants. La physionomie de Nazareth est le calme, l'existence cachée, la douce gravité : c'est une image de la vie commune de chaque jour.

La maison orientale forme la plupart du temps un carré ; elle est faite de pierre, ou de terre glaise et de clayonnage, et enduite de lait de chaux. Au-dessus des chambres, de deux au plus pour l'ordinaire, il y a la terrasse avec un parapet et souvent avec une sorte de petite tour : sur cette terrasse l'on prie et en été l'on dort, sous un berceau de feuillage ou de joncs. Un escalier mobile ou fixe relie la terrasse à la petite cour qui se trouve devant chaque demeure et qui est entourée d'une haie ou d'un mur. Dans un coin de la cour, l'on voit le petit four en pierre ou en argile, et quelquefois aussi une vigne et un figuier. Le mobilier de la maison est le plus simple du monde : quelques esca-

beaux, une table, puis, le long des parois de la muraille, des coussins, des matelas et des tapis, ensuite une lampe, un grand coffre pour le linge et les habits, un boisseau, quelques cruches à eau et le moulin à bras pour broyer le grain ; — et c'est tout.

La maison de la sainte Famille devait être à peu près dans les mêmes conditions. Elle occupait l'emplacement de l'église actuelle de l'Annonciation et se composait de deux parties. La partie antérieure était un ouvrage de maçonnerie et fut transportée, au ras des fondations, à Lorette, par les mains des Anges. La partie du fond est creusée dans le rocher et comprend d'abord la place « où le Verbe s'est fait chair », puis un espace où le Sauveur a dû habiter, et enfin un autre endroit qui paraît avoir été la cuisine; en tous cas, y aperçoit-on encore aujourd'hui une sorte de cheminée : ces différentes pièces forment l'intérieur de la grotte, de la crypte actuelle, tandis que la partie antérieure de celle-ci, appelée la chapelle des Anges et qui n'est qu'un travail de maçonnerie, était autrefois au-dessous de la place occupée par la sainte maison de Lorette, et se trouve aujourd'hui au-dessous de l'église même de l'Annonciation à Nazareth. — Au nord-est, dans le voisinage de cette église, on vénère « l'atelier de saint Joseph » ; en Orient, en effet, l'atelier est séparé du lieu de l'habitation. A dix minutes de la ville, à l'est, apparaît, entourée d'oliviers et de cactiers, « la fontaine de Marie », où les femmes de Nazareth vont encore actuellement puiser de l'eau. — Il est certain que la Mère de Dieu y est venue, plusieurs fois le jour, chercher de l'eau, et s'en est retournée à la maison, portant sa cruche pleine sur la tête ; sans doute aussi, le petit Jésus l'accompagnait souvent à la fontaine, tenant à la main une petite cruche, qu'il remplissait d'eau et rapportait ensuite, comme d'ailleurs le font même aujourd'hui les enfants de Nazareth. — La montagne sur le flanc de laquelle s'élève en partie Nazareth est assez haute et offre une très belle vue, d'abord sur la vallée de Nazareth, le Thabor, le petit Hermon, Endor et Naïm, — puis sur la plaine d'Esdrelon, le Carmel et la Méditerranée, — enfin sur la ville de Saphet, le grand Hermon et les chaînes de montagnes bleues, dans le lointain, au-delà de la mer de Galilée : l'encaissement profond de celle-ci

l'empêche d'être aperçue. Une petite rivière coule de l'est de cette jolie vallée dans la direction du sud.

Nous pouvons nous représenter le Sauveur à différents âges de sa jeunesse... Sa taille est grande et quelque peu svelte ; son visage est ovale, assez maigre et comme resplendissant, de couleur saine, plutôt pâle. Ses cheveux, tirant sur le blond fauve, sont divisés par le milieu et retombent sur ses épaules. Sa tunique, qui est d'un brun clair, descend jusqu'aux pieds et s'élargit aux extrémités des manches,

B. — *Un jour ordinaire.* — Il est encore très matin ; le soleil n'est pas encore levé sur les hauteurs de Nazareth. Le Sauveur repose et dort dans sa petite chambre du rocher : qu'il est beau ! qu'il est modeste ! Il ressemble à un Ange sur sa natte et dans sa couverture, ayant une main sous sa tête et l'autre sur sa poitrine. Il s'éveille, et aussitôt il se lève avec la plus grande décence. Son cœur et ses yeux sont déjà tournés du côté du ciel vers son Père céleste : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo !* Il observe, croyons-le, quelques-unes de nos *Additions*, remercie Dieu du repos de la nuit, lui offre la journée présente, fait tout promptement, mais avec calme, tranquillité et sans bruit, de manière à ne troubler personne. Puis il va commencer sa prière : ayant suivi d'abord sans doute plusieurs des *Additions*, il prie, mentalement et vocalement, faisant cette méditation du matin avec une dévotion extraordinaire, et aussi longue, peut-être même plus longue que la nôtre. Le sujet de son oraison peut bien être le *Pater noster*. En tout cas, la prière du Sauveur est partout et toujours la prière de l'Homme-Dieu ; elle est, par conséquent, une prière catholique, universelle. Son oraison terminée, il se rend dans la petite cuisine pour y préparer tout ce dont sa Mère pourra avoir besoin pendant la journée ; probablement balaye-t-il alors les chambrettes : car une grande propreté règne dans cette petite maison. Le moment est venu de saluer sa Mère bien-aimée et le bon saint Joseph : il le fait avec un profond respect et chaque fois avec un amour toujours nouveau, et reçoit sans doute leur bénédiction. Il leur demande s'ils ont quelque chose à arranger et s'offre à les aider. Il se rend, peut-être aussi, de très bonne heure, à la fontaine, afin tout d'abord de pourvoir sa

Mère d'eau et ensuite pour ne pas s'y rencontrer avec un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Tout pensif, il voit l'eau monter dans sa cruche et songe à l'eau qu'il donnera un jour près du puits de Jacob, à l'eau qu'il fera répandre, dans chaque église chrétienne, aux baptêmes et sur les autels, où son Sang se mêle à l'eau, pour effacer les péchés du monde.

L'heure du travail est arrivée, et le Sauveur se rend avec saint Joseph à l'atelier. Il laisse saint Joseph marcher à droite et porte lui-même toute sorte d'outils. Le Messie veut, dans son enfance, être formé au travail, et son Père nourricier lui montre la manière de commencer un ouvrage. Quelquefois saint Joseph pose sa large main d'homme sur la petite main de l'Enfant-Jésus, afin de la conduire ainsi ; alors son âme, en adoration devant Dieu, surabonde d'amour, et pourtant il n'interrompt pas pour cela son enseignement : c'est sa fonction et il la comprend à merveille. Le Sauveur se fait toujours assigner son travail ; il y met toujours de l'ardeur et de la persévérance, mais avec calme, même quand le soleil est déjà haut, que les gouttes de sueur perlent sur son beau front et que sa poitrine se soulève pour attirer l'air et respirer. Il ne sort pas, ne perd pas un instant à stationner et à parler inutilement. Il répond toujours avec attention, égard et amabilité à toutes les interrogations, rend tous les saluts à ceux qui passent ou qui s'arrêtent. Il travaille avec de pauvres outils et à la manière de ce temps-là. Il laisse à saint Joseph l'ouvrage le plus aisé, et prend pour lui le plus difficile, en sorte que ses tendres mains peu à peu deviennent dures.

A l'heure du dîner, le Sauveur retourne avec saint Joseph à la maison, que sa Mère a gardée pendant leur absence : c'est à la maîtresse du logis qu'appartient de moudre le grain, de préparer le manger, de filer la laine, de confectionner les vêtements, de puiser de l'eau et d'aller au marché pour faire les emplettes ; et c'est ce dont s'acquitte très bien la Sainte Vierge. Peut-être que le Seigneur aussi met la table et aide sa Mère dans les travaux de la maison. Jésus, Marie et Joseph peuvent, en ce moment, faire un petit exercice de piété, dans le genre de notre examen de conscience ; ensuite ils se lavent les mains. Saint Joseph fait la prière avant le repas, et le Sauveur et Marie s'unissent à lui

avec dévotion et recueillement. Jésus prend la dernière place à table ; il se laisse servir les mets par saint Joseph, ne regarde pas ce qui est apporté et ne se plaint jamais : tout ce qui a été préparé par sa Mère est pour lui excellent. — Voici le détail des mets de ce pays : chair des animaux non impurs, rôtie à la broche ou bouillie dans le pot-au-feu, volaille, poissons ; lait caillé ou non, beurre frais ou salé, fromage, miel, millet, lentilles, fèves, concombres, melons, poireaux, oignons, figues, dattes, grenades, pommes, noix, amandes ; galettes, pâtisseries. Les pauvres gens se contentent de pain, de vinaigre, de miel et de rôties. — Les aliments sont pris avec la main dans les plats où ils se trouvent ; le pain est coupé, la viande partagée et, après avoir été trempée dans la sauce ou dans le vinaigre, portée à la bouche sur un petit morceau de pain. Pendant le repas, avant de manger ou après l'avoir fait, on présente un verre d'eau ou de vin à boire. — En prenant leurs repas, les membres de la sainte Famille ont des conversations aimables et pieuses, tout en s'appliquant à garder le recueillement, la modestie et la bienséance. Quand, après le dîner, la table est débarrassée, ils prennent entre eux une douce et honnête récréation, puis de nouveau Joseph et Jésus se rendent à l'atelier. Pendant le travail de l'après-midi, ils boivent à peine et parlent peu. Quelquefois alors, ils peuvent recevoir la visite de Marie, qui vient, avec son ouvrage, pour s'édifier auprès de Jésus. Le soir arrivé, le Sauveur met tout en ordre, les planches, les outils, et ramasse les copeaux pour les placer dans un même endroit. Il est temps de revenir au logis. Dans la soirée, il y a le petit souper, la récréation, pendant laquelle le Sauveur lit quelques passages de l'Écriture et, quand il est plus grand, explique lui-même d'une manière admirable le texte sacré qu'il a lu. Ensuite ils se tiennent tous debout, les bras croisés, sous un chandelier à plusieurs branches, pour réciter leurs prières. Ils vont enfin prendre leur repos.

C. — *Jours extraordinaires.* — Arrivent aussi le sabbat et les jours de fêtes obligatoires, pendant lesquels la sainte Famille ne travaille pas, mais se livre entièrement à la piété et aux bonnes œuvres. Le Sauveur revêt, dans ces occasions, ses

meilleurs habits et va à la Synagogue, qui se trouve sur la place du marché. Là il prie à haute voix et chante les psaumes avec tout le monde ; puis il écoute l'explication de la loi et des prophètes. Il pourrait, certes, tout interpréter beaucoup mieux et avec plus de profondeur ; mais il ne le fait jamais et il ne donne non plus aucun signe de désapprobation, quand l'explication n'est pas exacte ou qu'elle aurait pu être meilleure.

La sainte Famille reçoit et fait en ces jours quelques visites ; elle ne fréquente que des voisins connus et des parents. Alors Jésus se récrée et joue avec des enfants ou des jeunes gens de son âge ; il se montre toujours très aimable et très édifiant dans les jeux, et il profite de l'occasion pour instruire ses camarades et leur faire du bien. Les malades et les pauvres ne sont pas oubliés : Jésus est à côté de Marie dans les visites de charité, où il distribue de faibles aumônes sans doute, quelques petits présents, mais surtout des paroles précieuses de consolation. Les jours de sabbat et des fêtes sont aussi des jours de petites promenades dans la vallée charmante, sur les bords de la petite rivière ou sur les hauteurs, d'où l'on découvre un si beau paysage. Que peut bien penser et éprouver le Sauveur, en voyant la mer sur laquelle ses Apôtres s'embarqueront un jour pour aller dans tout l'univers, en voyant le grand Hermon, au pied duquel il fera à Pierre la promesse de sa primauté, en voyant le Thabor, Naïm et la contrée où se trouvent le lac de Tibériade et Capharnaïm, Magdala et Bethsaïde ? Peut-être passe-t-il quelquefois au bas de la hauteur abrupte d'où un jour on voudra le précipiter. Tout, de tous côtés, lui rappelle les grands bienfaits de Dieu et les grandes choses qu'il veut opérer, et il s'en réjouit ; il n'oublie pas non plus alors tous ses Apôtres et ses disciples, qui déjà vivent et grandissent ici et là, et toutes les âmes à qui il devra faire du bien plus tard.

— Telle est la vie du Messie à Nazareth, vie toute pleine de sainteté et de doux agréments. Les complaisances de Dieu et des hommes reposent sur lui. Jésus est calme, paisible, silencieux, mais aussi très aimable et serviable ; il montre une grande intelligence pendant l'enfance, l'adolescence et l'âge d'homme. Il est comme un centre ou un foyer d'édification, de grâces et de joie

indicibles. Tous le regardent avec vénération et amour ; tous font volontiers sa rencontre et ont toujours un mot à lui dire. Il répond par un regard ou par une parole, et tous se sentent heureux. Les mères, avec leurs cruches d'eau sur la tête, se retournent, quand elles le voient passer, et portent une sainte envie à Marie d'avoir un tel Fils, tout affligés d'avoir des enfants méchants et indisciplinés. Les rudes et incultes habitants de Nazareth deviennent plus doux et plus polis, leurs cœurs froids et durs s'amollissent, quand Jésus apparaît, quand un regard de lui tombe sur eux. Il est déjà le Roi des cœurs, mais, hélas ! qu'adviendrait-il s'il prétendait à sa Royauté comme Messie ! Ces hommes voudraient lui ravir sa couronne.

LE SAUVEUR AU TEMPLE

(Luc, 2, 41 50.)

I. — *Principales circonstances du mystère.*

A. — Elles sont au nombre de quatre :

Premièrement, le Sauveur a douze ans et a, par conséquent, atteint l'âge de l'émancipation. Il devient, de plein droit membre de la communauté juive et est désormais tenu et soumis à la loi judaïque, ou, comme on le disait, « il est désormais fils de la loi ». Il doit donc, comme tel, se rendre trois fois par an à Jérusalem, pour célébrer les fêtes solennelles de sa nation. (Luc, 2, 42.)

Deuxièmement, le lieu du mystère est Jérusalem et son temple, et le temps en est l'époque de la Pâque. Or, Jérusalem et le temple furent toujours désignés par les Prophètes comme les lieux où le Messie viendrait et se manifesterait. La Pâque même était la principale fête de l'Ancienne Alliance, et son sacrifice, l'agneau pascal, le plus excellent de ses sacrifices, et tous deux, le sacrifice de l'agneau et la fête de la Pâque, étant les plus parfaites figures de la Rédemption, se trouvent par conséquent dans les rapports les plus intimes avec le Messie. (Luc, 2, 41.)

Troisièmement, le Sauveur non seulement vient à Jérusalem pour la fête pascale et y prend part pour la première fois, comme il le doit, et avec tout le recueillement de la dévotion ; mais de plus il visite alors la synagogue, s'y montre et attire sur lui, par la sagesse et la prudence de ses demandes et de ses réponses, l'attention et l'admiration générales (2, 47. 48).

Quatrièmement, il se soustrait ainsi, de fait, à la vigilance de

ses Parents : il les laisse partir seuls ; et il se fait chercher par eux, trois jours durant, malgré leur grande douleur et leur grande angoisse, jusqu'à ce qu'enfin ils le retrouvent dans le temple, au milieu des docteurs de la loi. (Luc, 2, 43. 45. 46.)

B. — Cette conduite, surtout à cause des deux dernières circonstances, est sans doute tout à fait extraordinaire et même étrange. Elle est en opposition complète avec la vie cachée au milieu de laquelle ce mystère se passe, autour de laquelle ce phénomène gravite ; elle est en opposition avec l'obscurité, avec l'humilité et avec l'obéissance de cette vie ; oui, toute cette conduite est, sous plus d'un rapport, un manquement aux devoirs de l'enfant envers ses parents dans les circonstances ordinaires de la vie. Car qui comprend la conduite d'un fils qui met ses parents dans l'embarras et les plonge dans l'angoisse, pendant que lui le sait et ne fait pas un seul pas pour leur épargner ou abréger cette grande peine? La surprise de ce singulier procédé donne lieu à la douce plainte de la Mère de Dieu : « O Fils, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Votre père et moi nous vous cherchions, accablés de douleurs. » (Luc, 2, 48.)

Nous sommes ici en présence d'un profond mystère.

II. — *Signification et portée du mystère.*

A. — La signification générale du mystère, le Sauveur la donne dans sa réponse : « Ne saviez-vous donc pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? » (Luc, 2, 49.)

Ces paroles ne peuvent avoir d'autre sens que celui-ci : « J'agis maintenant suivant une volonté supérieure de mon Père céleste et, par ce que j'ai fait pendant ces trois jours, j'ai accompli un ordre de mon Père. »

B. — Mais quel est en particulier cet ordre, cette volonté de son Père ? — Le Sauveur l'a déclaré assez souvent dans la suite de sa vie (Joann., 4, 34 ; 5, 30 ; 6, 37-40 ; 17, 3) : c'est de procurer la gloire de ce Père céleste et le salut des hommes par la révélation de la mission divine et de la Divinité de son Fils. Voilà donc la portée qu'a encore ce mystère. — Ce séjour à Jérusalem et cette venue au temple sont une manifestation per-

30

sonnelle du Messie, un véritable prélude, mais court, de sa vie publique de Docteur et sous le double rapport du but poursuivi et des moyens employés :

Premièrement, la visite du Sauveur au temple est un prélude de sa vie publique au point de vue du but qu'il s'y est proposé. Toute la vie publique du Sauveur est un solennel témoignage rendu à lui-même, une révélation de sa venue, de sa mission et de sa Divinité, par sa doctrine et par ses miracles. Or, le mystère qui nous occupe n'a pas d'autre fin, quoique sur une scène moins grande et dans des proportions plus petites. En effet, pourquoi le Messie se présente-t-il ici publiquement? Pourquoi fait-il briller sa sagesse ? Pourquoi se laisse-t-il admirer ? — Cette conduite n'est, sans aucun doute, qu'une nouvelle manifestation du Sauveur, et une manifestation caractéristique et importante. Elle est caractéristique et importante, d'abord parce qu'elle est la première manifestation personnelle : jusque-là sa venue n'avait été révélée que par d'autres, par sainte Élisabeth, par les Anges, etc., et, aujourd'hui, il se manifeste lui-même. — De plus, elle est caractéristique, parce qu'elle est très aimable : quel spectacle plus charmant que celui d'un enfant doué d'une grande et belle intelligence ? — Enfin, elle est caractéristique et d'une grande importance, parce qu'elle est très éclatante : le Sauveur montre sa sagesse, appelle mystérieusement Dieu son Père, et son témoignage est si fort que les docteurs de la loi l'admettent au sein de leur assemblée. C'est là un fait tout à fait inouï, surtout quand on se rappelle l'autorité considérable dont jouissait alors cette assemblée ; aussi les saints Pères disent-ils que cet événement fut un miracle. A l'exemple du jeune Samuel qui avait instruit Héli, et de Daniel, l'adolescent qui avait renseigné les anciens, le Sauveur donne dans le temple des leçons et des conseils aux docteurs mêmes de la loi : il laisse échapper ainsi d'avance un rayon magnifique du foyer de la science divine qu'il devait répandre de tous côtés plus tard.

Deuxièmement, cette manifestation du Messie est aussi un prélude de sa vie publique sous le rapport des moyens qu'il y emploie pour atteindre la fin qu'il s'est proposée. — Quels sont ces moyens ? — Le complet détachement du foyer et de la maison, de la chair et du sang : donc la pauvreté et la séparation

de sa Famille. Comme, plus tard, il abandonnera sa Mère et vivra d'aumônes, ainsi maintenant il demande la charité, pour s'abriter et se nourrir ; il quitte, mais seulement pour peu de temps, son Père et sa Mère, et cela dans des circonstances très critiques, à leur insu, et en imposant à eux et à lui-même une très vive peine et un très grand sacrifice. — Ce mystère est donc une véritable manifestation personnelle, et une révélation soudaine et éclatante de la vocation messianique de Jésus, au milieu de l'obscurité et du calme de la vie cachée. C'est pourquoi ses Parents s'étonnent tant d'un pareil événement. (Luc, 2, 50.)

III. — *Raisons du mystère.*

Elles sont au nombre de trois principales :

A. — C'est d'abord en considération des Juifs que s'accomplit ce mystère. — Il est très important que le Sauveur rende, dans l'occasion présente, témoignage de lui-même. La dernière révélation à son sujet a été faite par les Mages, et la prochaine manifestation du Seigneur ne devra se produire qu'à son baptême sur les bords du Jourdain. Il convient tout à fait qu'il paraisse en public actuellement, surtout au milieu de l'obscurité de son long séjour à Nazareth : ce mystère relie ainsi entre elles les manifestations de son enfance et celles de sa vie publique. A cet effet, le lieu, le temps et les circonstances sont d'ailleurs très bien choisis : le Sauveur se révèle dans la salle des docteurs, et en présence même de ceux dont le devoir et la tâche sont de conduire au Christ, de faire connaître le Messie.

B. — Le mystère de la vie cachée a lieu ensuite à cause des Parents de Jésus, surtout dans l'intérêt de sa Mère. — Pour Marie aussi ce mystère est une révélation plus parfaite de la vocation supérieure de Jésus : il lui apprend que son Fils n'existe pas seulement pour elle et sa Famille, mais qu'il dépend d'une autorité plus haute. Dans ce but, sa douzième année est bien choisie : c'est l'âge où l'enfant sort de la tutelle de ses parents. Le Sauveur veut déjà préparer sa sainte Mère à la séparation définitive qui se fera immédiatement avant sa vie publique.

C. — Nous-mêmes enfin nous sommes la troisième raison

d'être de ce mystère. — Nous avions besoin d'un grand exemple, de l'exemple de la fidélité à suivre l'appel de Dieu, si jamais nous en entendions la voix. Ce mystère est un vrai mystère de vocation, qui nous apprend à répondre à l'appel de Dieu et nous fait un devoir de suivre sa volonté, quelle qu'elle puisse être. Aussi le Sauveur l'accomplit-il dans sa jeunesse, parce que c'est d'ordinaire dans la jeunesse que le devoir du choix d'une vocation s'impose : tout le mystère est dirigé dans ce sens.

L'exemple du Sauveur nous enseigne *en quoi* et *comment* nous devons obéir à Dieu. L'appel de Dieu est ici pour Notre-Seigneur insolite et extraordinaire, si l'on en considère le but : le Messie doit se produire publiquement et rendre témoignage de lui-même ; cet appel est extraordinaire, si l'on en considère le temps : le Sauveur n'a que douze ans ; enfin il est extraordinaire, si l'on en considère les circonstances : Jésus doit briser tous les liens de la chair et du sang et imposer à lui-même et à ses Parents de durs sacrifices. En un mot, l'appel de Dieu est tout à fait inaccoutumé : c'est un appel à une vocation plus haute, même à la vocation la plus sublime, comme le dit saint Ignace, au service exclusif de Dieu (*ut æterni Patris sui servitio pure* [*unice*] *vacaret*), à la perfection évangélique, qui atteint son degré le plus élevé dans la vie apostolique.

Mais le Sauveur ne nous apprend pas seulement *en quoi* nous devons suivre l'appel de Dieu, il nous apprend encore *comment* il nous faut obéir à Dieu. Or Notre-Seigneur obéit parfaitement, c'est-à-dire aussitôt, avec courage et exactitude. Il n'adoucit l'amertume du sacrifice ni à lui ni à ses Parents : il leur échappe, sans les y avoir préparés ; il ne fait aucun pas pour aller à leur rencontre, et, quand ils le retrouvent, il ne fait pas la moindre excuse ni la moindre réparation ; il se contente de prononcer la sentence, la parole grave et majestueuse : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? » Par ces quelques mots et par son exemple, il renverse tous les obstacles qui peuvent s'opposer à une vocation, de n'importe quel côté ils s'élèvent, qu'ils viennent soit de la tendresse de l'âge, soit des égards dus aux parents, soit des sacrifices de la vocation elle-même : il n'y a aucune difficulté de vocation qui ne soit comprise

dans ce mystère et qui ne soit en même temps aplanie par l'exemple du Sauveur.

C'est sans doute pour nous le moment, non pas de découvrir notre vocation, puisque nous l'avons trouvée déjà, mais plutôt d'en remercier Dieu, de nous en réjouir, puisqu'elle est la même que celle du Sauveur, de nous y affermir, et de prendre nos précautions en vue de toutes les difficultés qui pourront se présenter...

PREMIÈRE RÉPÉTITION

A. — Considérons la promptitude de volonté avec laquelle le Sauveur répond à l'appel de Dieu : non seulement il n'hésite pas à abandonner ses parents pour se manifester à Jérusalem, mais encore il se laisse, sans difficulté et même avec joie, reprendre par les siens et ramener à Nazareth, pour s'y cacher dans l'obscurité d'une vie tout à fait commune et ordinaire. Après avoir brillé avec tant d'éclat pendant trois jours, dans le temple de Jérusalem, « la Lumière » est de nouveau mise sous le boisseau, à Nazareth, où pourtant elle se consumera, avec toute sa force et sa vivacité, en l'honneur et en présence de Dieu, comme la veilleuse devant le tabernacle d'une église solitaire.

B. — Nous avons ici à contempler la Mère de Dieu aux prises avec la grande épreuve que la Providence lui ménage. Il nous faut considérer son immense douleur tant à cause d'elle-même qu'à cause de son Fils, dont elle se voit privée, sans savoir ce qu'il est devenu, de ce Fils qu'elle aime plus que sa vie. Il nous faut aussi considérer sa patience et sa parfaite résignation à la volonté de Dieu, qu'elle accomplit en tout point ; la profonde humilité de son cœur, puisqu'elle se croit indigne de la présence de Jésus et, pour cette raison, même responsable de sa perte ; et enfin son ardeur infatigable et sa persévérance à chercher le Sauveur perdu : ce ne serait pas trop pour elle de faire le tour du monde pour le retrouver.

De plus, nous pouvons considérer dans la Mère de Dieu le beau et parfait modèle, offert aux parents que préoccupe la question de l'avenir ou de la vocation de leurs enfants. Dans la con-

science de sa dignité maternelle, et aussi à cause de l'intérêt qu'elle porte à Jésus et de l'amour incomparable qu'elle a pour lui, elle lui demande avec raison pourquoi il a agi ainsi avec son Père et sa Mère. A la réponse grave du Sauveur, Marie se tait, s'incline et admire. Les parents ont sans doute le droit et le devoir de s'enquérir de la vocation de leurs enfants et de l'éprouver, mais ils n'ont pas le droit de s'y opposer et de la rendre impossible. Loin de là, ils ont le devoir de se soumettre, avec patience et générosité à la volonté de Dieu, aussitôt qu'elle est manifestée. La volonté de Dieu, et rien que la volonté de Dieu, est, dans ces circonstances, leur seule loi et l'unique règle de leur conduite : car eux aussi doivent être aux choses qui regardent le service de leur Père. Alors ils ont part aux grands avantages qui résultent de la vocation de leurs enfants. Marie est un magnifique exemple, en même temps qu'un aide puissant, pour triompher des difficultés que rencontrent les parents dans la question de la vocation de leurs enfants : par sa vertu héroïque, elle a mérité des grâces particulières à tous les parents qui ont à subir une pareille épreuve ; à nous d'amener les parents à profiter de ces grâces de choix.

C. — Mais il est surtout de la plus grande importance, dans la méditation de ce mystère, de bien remarquer ce qui peut nous empêcher plus ou moins de suivre l'appel de Dieu : c'est presque toujours une attache à un bien extérieur ou à la chair et au sang. Il nous faut alors attaquer cet obstacle et chercher à l'éloigner de notre cœur, en considérant les motifs que nous avons d'agir ainsi et qui se trouvent dans ce mystère :

Le *premier* motif est Dieu. Dieu a des droits sur nous, plus de droits que tous les autres hommes, même les droits les plus stricts ; il a certes tous les droits sur notre service, sur nos forces, sur notre temps, sur notre vie, sur notre personne et sur notre amour. N'est-il pas notre Maître, notre Créateur, notre souverain Bien ; et nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et par-dessus tout. Or, l'attachement à une créature éloigne Dieu de notre cœur, prive Dieu de notre service, de notre temps, de nos forces, de notre fidélité et surtout de notre amour. Et qu'est-ce que tout ce que nous donnons à Dieu, si

l'amour y manque ? C'est une offrande, un don fait sans le cœur. Nous ne vivons plus sous l'Ancien Testament, dans le temps où l'on croyait que Dieu agréait le sang des taureaux et des béliers. Sans amour, sans cœur, tout ce que nous faisons n'est pas plus aux yeux de Dieu que du sang des boucs et des génisses. Dieu veut avant tout notre cœur et notre amour ; tout le reste ne suffit pas pour le satisfaire : donnons-lui donc notre cœur !

Le *second* motif que nous avons de rompre l'attache aux créatures se trouve dans l'exemple même que nous donne le Sauveur dans ce mystère. La réponse de Jésus à ses parents : « Ne saviez-vous pas qu'il fallait que je fusse aux choses de mon Père ? » est la première parole du Sauveur citée par la sainte Écriture. C'est une parole grave, majestueuse et pleine de sens, qui nous permet, pour la première fois, de jeter un regard dans son Cœur, de pénétrer les sentiments intimes de son amour et de son respect infinis pour Dieu, le Père céleste. Dans le Cœur de Jésus est et règne Dieu, Dieu seul et sa sainte Volonté : tout le reste disparaît ou s'efface devant cette Volonté divine, même les affections, les sentiments les plus saints et les plus légitimes. Il y a assurément un jugement grave et sévère, porté par le Sauveur contre nos attaches, dans la manière dont il traite ses Parents si chers et si saints. Qu'avons-nous à dire contre cette conduite de Jésus ?

Nous trouvons un *troisième* motif de combattre nos affections déréglées dans le tort qu'elles font à nous et à notre prochain. Elles nous détournent tous, en effet, du but et de la fin de notre existence. Où trouver finalement notre bonheur si ce n'est en Dieu ? Ne faut-il pas un jour nous séparer de tout ? A quoi nos attaches nous serviront-elles alors ? Rappelons-nous ce que nous avons médité dans l'indifférence des créatures. Nous jugeons de l'importance que saint Ignace donne à la contemplation de l'Enfant-Jésus au temple, par les deux ou trois répétitions qu'il nous en prescrit dans le même jour. C'est une raison suffisante pour nous faire prendre au sérieux le sujet qui nous occupe.

DEUXIÈME RÉPÉTITION

APPLICATION DU MYSTÈRE AUX SCOLASTIQUES ET AUX NOVICES

Assurément rien n'est mieux que de se sanctifier et de sanctifier les autres ; ensuite, de se sanctifier en sanctifiant les autres et de sanctifier les autres en se sanctifiant. Le mystère de Jésus au temple à l'âge de douze ans est un magnifique idéal de vocation, qui nous est offert à tous, même aux Scolastiques et aux Novices de la Compagnie de Jésus. Quel est, en effet, le but, quels sont les moyens et quels sont les résultats de notre vocation ?

I. — *But de notre vocation*

A. — Le but de notre vocation est éminemment apostolique, Nous travaillons à procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes par le moyen des œuvres sacerdotales, dont tout le résumé est l'Évangile ou la révélation du Sauveur.

B. — Or, ce but de notre vocation est précisément le but du mystère que nous méditons aujourd'hui. Jésus arrive, se montre, se révèle, et se fait reconnaître. Et il fait tout cela très tôt, dans l'âge le plus tendre, pour indiquer que c'est bien là la vocation particulière de sa vie, et, en ce jour et en ce mystère, il nous donne une preuve et un exemple de cette vocation. Il veut ainsi nous faire comprendre que tous nous devons avoir ce but apostolique toujours devant nos yeux, dès le premier instant comme dans la suite des années de notre vie religieuse, quel que soit le rang que nous occupions dans la Compagnie. Toutes nos pensées et tous nos efforts doivent tendre seulement là où nous sommes tout à fait aux choses du service de notre Père.

II. — *Les moyens de notre vocation.*

Il y a deux sortes de moyens d'atteindre le but de notre vocation ; ces deux sortes de moyens, Notre-Seigneur les a employés

lui-même d'avance dans le mystère qui est l'objet de notre méditation.

A. — *Les moyens intérieurs.* — Le *premier* et le principal de ces moyens est la piété, l'amour de la prière et la confiance dans la prière..., en un mot, la promptitude de notre volonté à faire tout ce que le service de Dieu nous demande (*devotio essentialis :* la dévotion essentielle). Quel magnifique exemple de cette dévotion nous donne Jésus dans le temple de Jérusalem à l'âge de douze ans! Non seulement il prie dans la maison de Dieu et y prend part aux exercices publics de la Religion ; mais encore il fait attention au moindre désir de la volonté de son Père et il l'accomplit au prix des plus grands sacrifices. — Par cette dévotion, par cette piété seule, nous arrivent les plus grands biens : le mérite, le succès et la sécurité pendant nos années d'étude et dans les œuvres extérieures que nous faisons alors, toujours conformément à notre vocation.

Le *second* moyen intérieur d'atteindre la fin de notre vocation est la pureté du cœur, qui consiste surtout dans son détachement du foyer, des biens extérieurs et de la chair et du sang, suivant l'exemple actuel du Sauveur.

Enfin, le *troisième* moyen d'être toujours fidèle à notre vocation est le zèle des âmes, qui n'a pas d'autre motif que l'amour de Dieu, c'est-à-dire l'intention de faire régner et glorifier Dieu dans les cœurs des hommes. Il n'y a que le zèle des âmes qui retienne l'Enfant Jésus à Jérusalem.

B. — *Les moyens extérieurs.* — Pour atteindre le but de notre vocation, nous avons encore des moyens extérieurs : ces moyens nous mettent en rapport avec les hommes et en état d'exercer notre influence sur eux. — C'est avant tout le désir de notre formation et de notre progrès dans la science. Le Sauveur visite la Synagogue et se range parmi les auditeurs et les disciples des docteurs qui y enseignent : il interroge et il écoute. (Luc, 2, 46.)

Un autre moyen est l'intrépidité et le courage : ne pas craindre de se produire publiquement. Si l'honneur de Dieu et le salut des hommes l'exigent, nous devons pouvoir nous faire remarquer et même briller. Pour plusieurs d'entre nous, il y a là parfois un véritable sacrifice. (Luc, 2, 47.)

Un dernier moyen pour nous d'agir sur les hommes est la modestie. Jésus ne se montre et ne se manifeste que parce que Dieu le veut; et dans tout l'éclat qu'il laisse paraître, il se cache infiniment plus qu'il ne se montre. Il ne cesse pas alors un instant d'être modeste et, après, il se laisse volontiers mettre de nouveau sous le boisseau. (Luc, 2, 51.)

III. — *Les résultats de notre vocation.*

Si nous employons fidèlement les moyens que nous venons d'indiquer, nous obtenons les heureux résultats de notre vocation.

A. — Le *premier* de ces résultats est pour nous le progrès, l'avancement intérieur et extérieur; c'est le mérite devant Dieu et l'estime auprès des hommes. Nous croissons effectivement en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Luc, 2, 52.) Rien ne nous fait plus avancer dans la vie spirituelle que l'emploi assidu des moyens de notre vocation.

B. — Le *second* résultat de nos efforts est l'édification du prochain : nous devenons d'excellents instruments de grâce et de salut pour un grand nombre d'hommes.

C. — Le *troisième* résultat est la gloire de Dieu. Soyons convaincus que, par notre fidélité à atteindre la fin de notre vocation, même dès la jeunesse, nous causons une grande joie à Dieu et nous lui rendons un important service.

— Cette méditation doit contribuer efficacement à augmenter notre amour et notre zèle pour notre saint état, parce qu'en effet elle a pour objet la vie même dont le Sauveur nous offre l'exemple dans ce mystère et qu'il veut nous voir mener nous-mêmes.

APPLICATION DES SENS

A. — *Voyage à Jérusalem.* — Jésus est âgé de douze ans et il va, pour la première fois, « comme Fils de la loi », à Jérusalem, afin de célébrer la fête pascale. Déjà, à la tombée de la nuit, les feux brûlent sur les hauteurs environnantes : ils annon-

cent la fête de la nouvelle lune du mois de Nisan, et de toutes parts l'on se prépare à faire le voyage de Jérusalem. Ce voyage dure trois jours et demi. Les pèlerins peuvent prendre avec eux l'agneau pascal ; ils emportent eux-mêmes leurs habits de fête et les provisions de bouche, ou ils les chargent sur des bêtes de somme. On se divise par groupes et on forme des caravanes. Une grande joie règne, pendant le voyage, parmi les pèlerins, parce que la Pâque est la principale des fêtes de l'Ancien Testament. Le petit Jésus se réjouit lui aussi : ne va-t-il pas dans la maison de son Père ; n'est-ce pas la première fois qu'il va remplir son devoir pascal, rendre ses hommages publics à son Pere céleste, réaliser proprement la signification de la fête et se comporter, à cette occasion, d'une façon merveilleuse? C'est avec une profonde joie qu'il récite le psaume CXXI : *Lætatus sum in his...*

Le Sauveur voyage donc en pèlerin au milieu des petits compatriotes de son âge. Son aimable sainteté le rend bientôt sans conteste le roi de la petite troupe qui l'entoure. Il voyage ainsi très recueilli et il veille à ce que ses jeunes amis marchent ensemble et gardent l'ordre convenable. Il profite en particulier des souvenirs qui lui rappellent les lieux saints par où il passe, pour édifier ses compagnons et les faire prier avec lui. Les hauteurs au bas et au milieu desquelles se trouve Nazareth s'abaissent bientôt dans la plaine d'Esdrelon, qui étale actuellement sa belle et brillante parure du printemps. A gauche, le Sauveur voit le Thabor majestueux, le petit Hermon avec la ville de Naïm, puis la chaîne de montagnes de Gelboé avec Endor et Sunem, où le prophète Élisée a ressuscité le fils d'une mère affligée. Au-delà de Jezraël, la caravane arrive à Ginéa-la-Gracieuse, au pied des montagnes de la Samarie, là même où le Sauveur doit plus tard guérir les dix lépreux. Maintenant le chemin traverse la Samarie, les montagnes et les vallées, couvertes d'oliviers, de térébinthes, de grenadiers et de vignes, passe à côté de la ville même de Samarie, qui est bâtie sur une hauteur, dans une situation magnifique, et aboutit à la ville de Sichem, si abondante en eau, entre le pays sévère d'Hébal et la verdoyante Gazarim. C'est ici qu'Abraham a reçu la promesse de la terre sainte ; que le peuple de Dieu a, plus tard, prêté le serment de fidélité à la loi ; que

Joseph, fils de Jacob, a été enterré et que se trouve le puits de Jacob, près duquel Jésus convertira la Samaritaine. La contrée devient maintenant sévère, et le chemin est rude et pierreux. Mais ensuite se présente Silo, où a séjourné si longtemps l'arche d'alliance avant la construction du temple de Jérusalem : c'est à Silo que le petit Samuel, au service d'Héli, s'est révélé comme prophète. Plus loin, l'on rencontre l'ancienne, la vénérable Béthel, célèbre par l'autel qu'y éleva Abraham et par le songe de l'échelle céleste de Jacob. De Béthel les pèlerins aperçoivent, pour la première fois, les créneaux du temple et le faîte des maisons de Jérusalem. Enfin ils entrent dans la vallée étroite et mélancolique de Béroth, qui a pourtant sa beauté : c'est la dernière étape avant d'arriver à Jérusalem. On y voit la fontaine et le palmier non loin desquels la prophétesse Débora rendait, à l'ombre d'un chêne, la justice à son peuple ; dans les environs se trouve la ville d'Ephrem, tout près du désert de Jéricho. C'est ainsi que ce voyage à travers des lieux remplis de monuments ou de souvenirs bibliques devient un véritable pèlerinage. Jésus rappelle tous ces souvenirs sacrés et chante joyeusement le psaume LXXXIII, qui est celui des pèlerins : *Quam dilecta tabernacula!* Il a soin de ses compagnons, particulièrement sur les chemins des montagnes, leur rendant tous les services qui sont en son pouvoir. Enfin il salue avec allégresse la ville sainte et le temple, dès qu'il les aperçoit du haut du mont Scopus.

B. — *La fête pascale.* — Vraisemblablement, la sainte Famille reçoit l'hospitalité chez des personnes amies et connues. Le Sauveur prend part à toutes les cérémonies de la solennité de la Pâque. Le treizième jour de Nisan, à la chute du jour, tous les levains sont enlevés des maisons. Le quatorzième jour, dans l'après-midi, après le sacrifice du soir, chaque chef de famille immole son agneau dans le parvis des prêtres, et les prêtres répandent le sang des victimes, avec des coupes d'or, sur l'autel de l'holocauste, tandis que les trompettes résonnent et que se chante le petit *alleluia* (Ps. CXIII). Après que les morceaux graisseux des agneaux ont été mis sur l'autel, chacun des agneaux, dépouillé de sa peau, est emporté avec les entrailles dans chacune des demeures des Juifs, où on le rôtit sur une

broche faite de bois de grenadier. Après la tombée de la nuit, a lieu la manducation de l'agneau pascal. Le quinzième jour de Nisan, tous les hommes doivent aller au temple pour le sacrifice extraordinaire que les prêtres offriront, sept jours durant, avec le sacrifice du matin. Le sacrifice extraordinaire consiste d'abord à offrir en holocauste deux jeunes bœufs, un bélier et six agneaux d'un an, et ensuite à immoler un bouc pour l'expiation des péchés. Ces sept jours de fêtes sont solennisés comme les jours du sabbat. Le 15 de Nisan au soir, l'orge est coupée en présence du peuple et mise en gerbes, afin d'en offrir à Dieu les prémices. Le 16 du même mois, les blés sont battus, moulus et présentés à Dieu ; une partie en est brûlée et offerte en holocauste avec un agneau d'un an et un don de vin et de farine de froment. C'est par ce sacrifice que s'ouvre la moisson, qui continue jusqu'à la Pentecôte. Les pèlerins peuvent s'en retourner chez eux quand les prémices des gerbes ont été offertes à Dieu.

Toutes ces cérémonies font une grande impression sur le divin Sauveur, parce qu'aucune fête et aucun sacrifice ne figurent sa Personne et sa Rédemption, son double sacrifice, sanglant et eucharistique, aussi parfaitement que la fête pascale et l'agneau pascal. Il comprend toute la signification de ces différentes cérémonies et songe à la Pâque qu'il célébrera dans vingt et un ans et qu'il accomplit d'avance aujourd'hui par un ardent désir. Son Cœur redit sans cesse les paroles : *Ecce venio !*

C. — *Jésus reste à Jérusalem et est retrouvé dans le temple.* — Peut-être que les parents de Jésus décident, avec des gens de leur pays, de retourner à Nazareth après l'offrande des gerbes. Comme les sexes sont séparés dans les offices du temple et aussi pendant le voyage, il est facile au Sauveur de rester dans le temple sans être remarqué, après le départ de Marie et de Joseph. Ceux-ci ont déjà fait un jour de voyage et ils se trouvent à Béroth. Quels sont leur étonnement et leur consternation, leur angoisse et leur douleur, quand ils ne retrouvent l'Enfant Jésus ni dans l'une ni dans l'autre partie de la caravane ! Il est donc perdu ! Ils passent probablement la nuit à Béroth pour prendre partout des informations : ils demandent à tout venant s'il a des nouvelles de Jésus, ou bien s'il est déjà parti en

avant, ou encore s'il est en arrière avec les autres groupes qui arrivent ou qui viennent. Cette nuit, pour eux d'une longueur et d'une tristesse mortelles, est suivie d'une journée plus triste encore. Personne n'a vu leur Enfant. Il leur faut donc, le jour suivant, revenir à Jérusalem pour l'y chercher. Nous pouvons bien nous représenter la dure épreuve que subissent en ce moment Marie et Joseph. C'est avant tout une grande douleur : ils auraient certes sacrifié leur propre vie plutôt que de perdre leur Fils, le meilleur, le plus aimable et le plus saint des enfants, leur divin Maître et leur souverain Bien. L'amour naturel et l'amour surnaturel qu'ils ont pour Jésus produisent en eux la plus grande et la plus amère des douleurs. Qu'est-il donc devenu ? Où est-il ? Lui est-il arrivé du malheur ou du désagrément? Cette incertitude, cette angoisse et cette appréhension augmentent extraordinairement leur peine. D'ailleurs, qui peut comprendre l'amertume de leurs larmes et les soupirs douloureux qu'ils ne peuvent contenir ? Pendant la fuite en Égypte, ils ont souffert aussi d'une manière indicible ; mais ils avaient avec eux le Sauveur, et ils n'étaient pas dans l'angoisse ni la perplexité : ils savaient alors ce qu'ils avaient à faire. — Pourtant, Marie et Joseph restent patients et soumis à la volonté de Dieu au milieu de leur profonde affliction. Ce qui leur arrive, arrive par la volonté de Dieu, et est, à leurs yeux, toujours bon, juste et saint. Rien ne peut ébranler leur patience et leur résignation. *De plus*, ils sont humbles dans leur douleur : ils attribuent la perte de Jésus à leur indignité. Qui, en effet, est vraiment digne de posséder cet Enfant ? Ils remercient même Dieu d'avoir daigné leur permettre, déjà si longtemps, de soigner et d'élever l'Enfant Jésus. Mais leur grande douleur ne ralentit pas un instant leurs efforts pour le retrouver. Leur amour, leur inquiétude et leurs désirs les portent à la prière, aux supplications, et leur font faire toutes les démarches possibles. Ils courent tous les chemins ; ils s'arrêtent partout, pour passer en revue les caravanes qui passent et demander des nouvelles de Jésus ; ils frappent à toutes les portes, interrogent toutes leurs connaissances et leurs proches, et ils envoient des messagers à la recherche de l'Enfant-Dieu. Ils ne s'épargnent ni peines ni fatigues pour le

retrouver. C'est ainsi qu'ils passent le second jour, la soirée et une partie de la nuit à s'en revenir à Jérusalem ; et ils parcourent encore la ville peut-être une partie du troisième jour, jusqu'à ce qu'enfin ils retrouvent Jésus dans la synagogue, dans le temple même qu'ils avaient naguère quitté.

Le Sauveur est, en effet, resté dans le temple de Jérusalem, y visitant la synagogue qui se trouve dans le parvis extérieur : c'est dans cette synagogue qu'enseignent les docteurs juifs du pays et de l'étranger ; tout le monde peut assister à leurs leçons, faire des questions et proposer des difficultés... Jésus, à la synagogue, s'assied au milieu des auditeurs, et, comme il vient peut-être souvent dans ce lieu, son assiduité, sa conduite édifiante, son air intelligent, et peut-être aussi quelques-unes de ses demandes sensées ou de ses réponses profondes, attirent peu à peu sur lui l'attention des docteurs et des auditeurs. On admire cet Enfant si beau, si bien élevé et si intelligent ; on ne peut s'empêcher de lui porter intérêt et on s'informe de ce qu'il est. C'est dans cette compagnie que le Sauveur a passé sans doute son premier après-midi. Le soir, il a quitté le temple, a mendié quelque peu de nourriture et a cherché, lui si pauvre et si seul, un abri chez de bonnes gens ou dans une hôtellerie ouverte aux pauvres ; il a pu se réfugier, même en dehors de la ville, dans une grotte, peut-être dans la grotte de Gethsémani. Dans la matinée et l'après-midi du jour suivant, il a assisté encore une fois aux sacrifices de 9 heures et de 3 heures, avant de se rendre de nouveau aux conférences de la synagogue ; il y était déjà attendu et une place lui était préparée au premier rang. On pouvait l'interroger alors sur n'importe quelle science ; ses réponses étaient toujours exactes et pleines de sens, de telle sorte que les docteurs de la loi s'adressaient à lui, afin de l'examiner et de se rendre compte de ses connaissances. Mais, par sa science, il est au niveau de tous et même supérieur à tous. En même temps, il est si modeste, si aimable et si sérieux que personne ne prend en mal sa supériorité, mais qu'au contraire elle lui gagne tous les cœurs et le fait regarder comme un Enfant d'une sagesse et d'une sainteté merveilleuses. On ne peut assez ni le voir ni l'écouter, tellement tout en lui est digne de louange et d'admiration. Quelques-uns

ne viennent à la synagogue que pour l'entendre; et il peut bien se faire que des docteurs instruits et célèbres s'y trouvent pour interroger cet Enfant extraordinaire. — Le Sauveur veut aussi profiter de leur présence et de l'admiration dont il est l'objet, pour préparer une manifestation éclatante. Il commence lui même alors à interroger, et sans doute particulièrement sur la grande affaire de toute la religion judaïque, sur la venue du Messie. Il demande si le Messie doit venir, et de quelle famille il sortira. Les docteurs de la loi lui font des réponses tout à fait justes. Jésus les interroge encore sur le temps de l'apparition du Messie; ils lui répondent, d'après l'Écriture, qu'il viendra ici-bas à l'époque du second temple de Jérusalem et après l'écoulement des semaines fixées par Daniel. Alors le Sauveur affirme et montre que les semaines d'années de Daniel sont passées. Les docteurs, très embarrassés, le nient, veulent même prouver le contraire avec l'Écriture, et se laissent emporter par l'envie et la colère. Jésus leur pose une dernière et décisive question : « N'avez-vous pas, leur dit-il, entendu parler des Mages de l'Orient qui, sous la conduite d'une étoile merveilleuse, sont venus à Jérusalem pour s'informer du lieu de naissance du Roi des Juifs? Avez-vous oublié ce que fit Hérode en cette occasion; comment, après avoir consulté à ce sujet les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il a envoyé les Mages à Bethléem; et comment ensuite, ne les voyant plus revenir, il a ordonné le massacre des Innocents? » Les docteurs, ne pouvant nier ces faits, s'emportent, entourent Jésus et le poussent contre les degrés de la chaire de la synagogue. Ils lui crient en même temps: « Est-ce que vous voulez par hasard vous donner vous-même comme le Messie; vous êtes bien osé de prétendre nous instruire! » Jésus doit, pour les esquiver et pouvoir respirer, monter sur les degrés de la chaire, d'abord sur le premier, puis sur le second..., jusqu'à ce que, poussé à bout, il gravit le dernier et s'assied enfin sur le siège des docteurs. Le voilà donc dans la chaire de Moïse, laissée vide par eux : les docteurs sont debout autour de lui, étonnés et dans la stupéfaction, débattant et discutant avec lui.

C'est en ce moment que Marie et Joseph pénètrent dans la

salle et jouissent avec surprise d'un spectacle jusque-là inouï dans le temple. Ils traversent les rangs serrés des auditeurs, qui s'écartent respectueusement devant eux, et arrivent au pied de la chaire où se trouve Jésus. Dès que celui-ci aperçoit ses Parents, il se lève et descend quelques marches pour aller à leur rencontre. La Mère de Dieu, sous le coup de la double émotion et de la douleur d'avoir perdu Jésus et de la joie de l'avoir retrouvé, fond en larmes et étend ses mains vers lui pour l'embrasser. Que fait le Sauveur ? Tombe-t-il dans les bras de sa Mère et adoucit-il sa douleur en l'embrassant tendrement ? Non, mais debout, silencieux, grave et majestueux, en présence de ses Parents et au milieu du cercle des docteurs de la loi, il lève sa petite main droite vers le ciel et s'écrie avec force : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde le service de mon Père ? » Toute sa personne a une dignité et une majesté merveilleuse et surnaturelle, qui impose le silence à toute l'assemblée et le fait regarder, même par ses Parents, avec une véritable crainte révérentielle et avec étonnement. On ne sait que penser. Alors Jésus descend complètement les degrés de la chaire, se dirige du côté de sa Mère, saisit une de ses mains, prend également la main à saint Joseph, et part avec eux au milieu de la foule, ravie de ce spectacle.

— C'est, en effet, un grand spectacle que celui que nous venons d'avoir sous les yeux : c'est le premier témoignage public et personnel du Messie, rendu par le Messie lui-même ; c'est une manifestation et une révélation soudaines de sa vocation ; c'est un prélude magnifique de sa vie publique de Docteur ; c'est une prophétie d'un sens profond des choses de l'avenir, qui seront bien différentes de celles que nous voyons présentement, et que cet Enfant extraordinaire lui-même accomplira. — Et, en réalité, c'est un bouleversement complet que fait l'Enfant-Jésus dans le temple en cet instant et en cette circonstance : tout l'ancien ordre des choses y est changé. Les docteurs de la loi, si anciens, si honorés, presque divinisés, descendent de la chaire de Moïse, et l'Enfant-Jésus les y remplace pour enseigner l'antique sagesse et même une sagesse plus grande encore. Nous voyons ici figurés et annoncés le commencement du Nouveau Testament, du Chris-

tianisme, et la fin de l'Ancien. — La signification morale de cet événement n'est pas moins importante. « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde le service de mon Père » : telles sont les premières paroles que la sainte Écriture nous rapporte du Messie. Elles sont belles et d'une grande portée. Elles ne découvrent pas seulement le côté extérieur, magnifique, de la vocation messianique, mais aussi son côté intérieur, à savoir l'amour sans mesure du Messie pour Dieu et l'estime infinie qu'il a pour son Père céleste : amour et estime qui remplissent le Cœur de l'Homme-Dieu, le dominent entièrement et sont le principe et le mobile de toutes ses œuvres extérieures. Mais cet amour de Jésus et le service qu'il rend à Dieu ont pour condition nécessaire et indispensable le complet détachement du cœur.

LE BAPTÊME DE JÉSUS

(MATTH., 3. 13-17 ; MARC. 1. 9-11 ; LUC. 3. 21. 22.)

---

1. — *Le Sauveur quitte sa Mère.*

Nous avons à considérer le double sacrifice que Jésus s'impose en quittant sa Mère :

A. — Son *premier* sacrifice est celui du genre de vie qu'il a mené jusqu'ici. Nazareth est une petite ville, mais un lieu de séjour tranquille et agréable. La vie qu'il mène est ordinaire, mais exempte de soucis, réglée, et à laquelle il est fait. C'est, naturellement parlant, toujours un sacrifice pour l'homme d'être forcé d'abandonner ses occupations habituelles pour en prendre d'autres et nouer de nouvelles relations.

B. — Le *second* sacrifice est pour Jésus de quitter la compagnie et la conversation de sa sainte Mère. Jésus aime et estime beaucoup Marie et naturellement et surnaturellement. Elle seule le comprend d'une manière parfaite, elle seule est, pour ainsi dire, de même naissance et de même rang que lui. — De plus, il agit en elle, par sa grâce, plus qu'en toute autre créature : chacune de ses paroles, chacun de ses exemples, chacun de ses regards, chacune de ses actions, tout ce qui vient de Jésus produit en Marie des fruits surabondants et lui rapporte en vérité au centuple. Il est dans les vues de la Providence que la longue vie cachée de Jésus serve aussi à former sa Mère à la vertu et à la sainteté, et à l'y faire progresser. Cette divine Mère enfin reste désormais presque seule et isolée dans le monde, après le départ de son Fils. Cette séparation lui impose un sacrifice qui ne peut

être adouci et compensé que par la conformité à la volonté de Dieu.

C. — La grandeur du sacrifice apparaît encore davantage, quand on pense dans quelle vie le Sauveur allait entrer. Il va commencer à vivre partout en étranger, errant çà et là, sans domicile fixe, sans repos ni consolation. Quelle est la compagnie qui remplacera celle de sa sainte Mère ? — Celle de ses Apôtres, qui seront bons sans doute, mais non de la même condition que lui ; celle d'un peuple égoïste, changeant ; celle des malades et des infirmes ; celle enfin d'hommes ou indifférents, ou jaloux, ou mal affectionnés, ou même ennemis déclarés, comme les Scribes et les Pharisiens.

Ainsi, dans l'adieu de Nazareth, il y a, au point de vue naturel, un grand sacrifice pour Notre-Seigneur.

II. — *Le Sauveur se fait baptiser par saint Jean-Baptiste.*

Le Sauveur se dirige du côté du Jourdain, pour se rendre au lieu où Jean prêche et baptise.

C'est là, au bord de ce fleuve, que, sous l'action puissante de Jean-Baptiste, se concentrent, pour ainsi parler, toute la vie religieuse du peuple et toute l'ardeur des désirs messianiques ; c'est donc un lieu véritablement bien choisi pour une manifestation de Jésus. Il y va donc, afin d'être baptisé par Jean, son Précurseur.

Nous devons considérer, avant tout, les multiples raisons pour lesquelles le Sauveur veut recevoir le baptême de Jean.

Il y en a trois principales :

A. — La *première* raison regarde Jean et son baptême. — Jésus veut confirmer le baptême de Jean, comme une institution divine et en même temps comme une figure du baptême chrétien ; or, il ne peut le faire mieux et d'une manière plus frappante qu'en se le faisant administrer à lui-même. De plus, il veut honorer et récompenser Jean de ses vertus, de son zèle, de sa fidélité et de son grand détachement : Jean n'est jamais allé trouver le Sauveur, et le Sauveur présentement vient à lui.

B. — La *seconde* raison concerne le Sauveur lui-même. —

L'heure est arrivée pour le Messie de se produire en public devant le peuple et dans l'exercice de sa charge ou de sa mission. Or, aucun endroit ne peut convenir mieux que celui où Jean l'a annoncé et prédit, où par conséquent les désirs du Messie sont devenus plus ardents que jamais, et où enfin les esprits sont préparés en sa faveur.

C. — Le bien des hommes est la *troisième* raison du baptême de Jésus par saint Jean. — Le Sauveur veut nous donner l'exemple de l'humilité et de l'empressement filial à employer les moyens de salut que Dieu prescrit de temps à autre, sans pourtant en faire une obligation grave. Jésus lui-même indique ce motif (Matth., 3, 15) : or, le baptême de la pénitence est un de ces moyens. La volonté de Dieu est que tout le peuple le reçoive ; pourtant cette volonté n'impose pas un précepte grave ; il n'y a là qu'un conseil. En même temps, le Sauveur veut non seulement figurer en lui-même le baptême chrétien, mais encore nous exciter, par son exemple, à le recevoir : certes il ne peut agir avec plus de puissance sur nous qu'en recevant le baptême figuratif de Jean. Son propre baptême n'est pas encore établi, et d'ailleurs il n'a pas besoin de le recevoir, en possédant déjà éminemment les magnifiques prérogatives ; mais il doit recevoir le baptême figuratif du Précurseur. Or, le baptême de Jean n'est par lui-même qu'une profession de pénitence, et le recevoir est simplement se vouer à la pénitence. Dans ces conditions et avec cette signification, le Messie peut le recevoir : il est, en effet, le Premier et le Grand Pénitent de l'humanité entière ; il est le type et l'idéal de la Pénitence et de la Sainteté pour tous les temps.

III. — *Le témoignage, rendu publiquement au Sauveur.*

A. — La manifestation du Messie se fait de la manière suivante :

Lorsque le Sauveur sort des eaux du Jourdain, il y a au-dessus de lui des signes visibles et invisibles : le ciel s'ouvre, laissant échapper une magnifique lumière ; le Saint-Esprit descend sur le Christ sous la forme d'une colombe éblouissante ; et une voix puissante se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-

aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » (MATTH., 3, 17)

B. — Ces événements ont une triple signification :

En *premier* lieu, ils sont une révélation ou une manifestation du Sauveur, et certes la plus belle et la plus solennelle de toutes celles qui ont eu lieu jusqu'alors : la Très Sainte Trinité elle-même rend témoignage, et d'une manière formelle, de la Divinité de Jésus, au milieu de la plus grande splendeur et en présence de tout le peuple.

Deuxièmement, cette manifestation est une récompense accordée au Sauveur pour son humilité et sa vie cachée jusqu'ici, pour son obéissance et sa soumission, en particulier dans cette cérémonie du baptême.

Troisièmement, cette manifestation est la confirmation solennelle du ministère public de Jésus, en tant que prophète, Roi et Prêtre, et son intronisation extérieure et officielle comme Messie. Tout cela est compris dans la déclaration publique et imposante qu'il est le vrai Fils de Dieu. Aussi le Saint-Esprit apparaît-il visiblement à cette occasion, parce que c'est le Saint-Esprit qui confère les ministères sacrés de l'Église et qui fait entrer dans les charges ou fonctions divines.

— Le baptême du Christ est donc un profond et sublime mystère. Il commence par l'abnégation et l'abaissement et finit par le témoignage le plus glorieux qui ait jamais été rendu à Jésus : c'est le couronnement brillant de sa vie cachée et le début majestueux de son ministère public. Ce baptême du Messie est le baptême figuratif de toute la race humaine ; cette déclaration de la Divinité du Sauveur est l'attestation authentique de la participation de toute la race humaine à la nature divine dans la grâce sanctifiante par le baptême, qui est ici figuré et établi en réalité.

PREMIÈRE RÉPÉTITION

I. — *Adieu de Jésus à Marie.*

Il nous faut considérer les motifs pour lesquels le Sauveur fait l'abandon de tout dans ce mystère. Ils sont au nombre de trois principaux :

A. — Le *premier* motif se trouve dans la nature de la vocation apostolique, laquelle comprend l'effort et la tendance vers la perfection *personnelle* et la perfection du *prochain*. — La perfection *personnelle* exige absolument le complet détachement. L'attache aux biens extérieurs, l'attache à la chair et au sang, sont les premiers et principaux obstacles à la perfection de l'amour et du service de Dieu. Or, ces obstacles sont tout à fait renversés par le complet détachement. — Quant au salut du *prochain*, il ne peut être non plus opéré avec efficacité sans le détachement. En effet, si nous sommes tout à fait détachés, d'abord, notre volonté reste libre et garde toute son énergie pour agir : la vocation apostolique demande toutes les forces de l'homme et tout son temps, son âme et son corps, son intelligence et sa volonté. De plus, le détachement nous donne de l'influence sur le prochain : nous devenons pour lui un stimulant et un encouragement à suivre notre exemple, par conséquent à éloigner les principaux obstacles à sa sanctification. Enfin, nous obtenons, par la puissance de notre sacrifice, des grâces précieuses pour nous et dans l'intérêt de nos travaux pour le prochain.

B. — Nous avons un *second* motif du complet détachement du Sauveur, âgé seulement de douze ans, dans la doctrine et le genre de vie qu'il imposera plus tard à tous ceux qui voudront imiter sa vie apostolique. Pour les raisons données plus haut, il ne peut agir ni parler autrement. S'il se montre ici strict et sévère, et s'il est et a été toujours inflexible sur un point, c'est, sans nul doute, sur celui qui fixe notre attention dans le mystère de ce jour. Comme, plus tard, il s'exprimera avec force sur le danger des richesses ! (Luc, 18, 25 ; Matth., 19, 24 ; Marc, 10, 25.) Avec quelle netteté et quelle fermeté il ordonnera à ses disciples de tout abandonner ! (Luc, 9, 59-62 ; 14, 26-35.) Il convient donc que le Messie nous donne, le premier, l'exemple et confirme ainsi sa doctrine, afin de nous rendre son imitation plus facile et plus méritoire. Jésus n'est pas un homme qui agisse à la légère, mais il est la gravité, la loyauté et la franchise mêmes.

C. — En *troisième* lieu, Notre-Seigneur a en vue sa Mère

dans ce mystère. C'est pour Marie, qui, elle aussi, est unie réellement à Jésus dans le sacrifice si pénible qu'il fait en cette circonstance, le moyen de participer à l'œuvre magnifique du Sauveur et à tous les effets merveilleux qui en résulteront. Elle devient dès lors le modèle de tous ceux qui auront des enfants à consacrer au service spécial de Dieu. C'est pourquoi elle prend tant à cœur le détachement et l'abnégation. Tandis que nous voyons, dans l'Évangile, d'autres saintes femmes suivre et servir le Sauveur, nous ne remarquons pas, parmi elles, sa sainte Mère. Pendant la vie publique de Jésus, nous ne voyons qu'une seule fois Marie auprès de Jésus. Ces motifs de parfait détachement valent aussi pour nous, qui avons la même vocation et les mêmes obligations (*Somm.*, 3, 8) que Jésus. Nous devons donc les bien considérer et surtout agir en conséquence.

II. — *Le Baptême du Sauveur.*

Nous pouvons encore considérer attentivement les circonstances du baptême du Messie, et les sentiments qu'éprouvent saint Jean et Notre-Seigneur en cette occasion.

A. — Nous admirons dans saint Jean, dans cet homme du désert, en premier lieu, les transports d'une joie sainte et naïve, aussitôt qu'il aperçoit devant lui le Messie, dont il est le Précurseur et l'humble Messager. Avec quelle ardeur il a désiré sa venue pendant le cours de sa vie ! — En second lieu, considérons sa surprise, son humilité et sa confusion, en voyant le Sauveur venir à lui, assister peut-être à sa prédication, et demander formellement à être baptisé de ses mains. Jean refuse absolument de le faire et veut plutôt être baptisé par Jésus. L'humilité si profonde de Notre-Seigneur est sans doute pour Jean-Baptiste encore une marque de sa Divinité. — En troisième lieu, n'oublions pas d'admirer la grande simplicité de saint Jean : dès qu'il connaît la volonté du Sauveur, il l'accomplit aussitôt et lui donne le baptême dans les sentiments les plus sincères de joie, de respect et d'humilité.

B. — Quant à Jésus, il se fait baptiser avec bonheur par Jean, par ce saint homme qui n'a vécu que pour lui et dont le déta-

chement et l'abnégation ont été si grands qu'il ne s'est jamais permis jusqu'à ce jour d'aller trouver le Messie. Jean a vu Jésus seulement trois fois et, après sa rencontre solennelle et heureuse avec Jésus, le jour de son baptême, il se tiendra toujours respectueusement à l'écart et dans l'éloignement, quoique pourtant sa pensée reste toujours avec Jésus et que son cœur, pour ainsi dire, se consume sans cesse d'amour pour lui et ne soupire qu'après lui. — En même temps que saint Jean le baptise, le Messie baptise lui aussi l'âme de son Précurseur, en versant sur elle un torrent de grâces célestes. — Enfin, le Cœur de l'Homme-Dieu pratique, pendant son baptême, toutes les vertus qui répondent au but de cette cérémonie : l'humilité, la reconnaissance envers Dieu, qui, de fait, institue à cette occasion le Sacrement de baptême pour le bien des hommes ; il prie encore avec ferveur, afin que tous les hommes puissent être dignes de la grande grâce du baptême qu'il établit. (Luc, 3, 21.)

III. — *La manifestation du Messie.*

A. — Nous constatons ici, encore une fois, dans la vie du Sauveur, la confirmation de cette vérité que la glorification suit immédiatement l'humiliation et l'abaissement de soi-même : nous ne sommes jamais plus près de l'honneur que quand nous sommes humiliés pour Dieu.

B. — Mais cette glorification n'est pas pour le Sauveur seul : il la partage avec nous tous. Jésus ne nous donne pas seulement le nom d'enfant de Dieu, dans le baptême chrétien : il nous fait enfant de Dieu. Le baptême chrétien est figuré par le baptême du Messie, d'abord, dans sa nature, puisque nous y voyons l'eau, matière du Sacrement, sanctifiée par le Sauveur, et nous y entendons l'invocation de la Très Sainte Trinité ; ensuite, dans ses effets, la purification du péché, la communication de l'Esprit-Saint, la filiation divine et le droit d'entrée au ciel, qui s'ouvre sous les yeux des assistants émerveillés. Les effets visibles, produits dans le Messie par le baptême de saint Jean, sont à peu près les mêmes que ceux que produit le baptême chrétien dans chacun des hommes qui le reçoivent.

DEUXIÈME RÉPÉTITION

I. — *Adieu de Jésus à sa Mère.*

A. — Il nous reste encore à considérer comment le Sauveur supporte la peine de la séparation de sa Mère.

Premièrement, il offre ce sacrifice dans le temps fixé par Dieu. Jésus a vécu environ trente ans à Nazareth avec sa sainte Mère. Pendant ce temps, Jean s'est produit sur la scène du monde, a prêché sur les bords du Jourdain, y a baptisé et annoncé la venue prochaine du Messie. Quelques mois lui ont suffi pour mettre tout le pays en branle ; et quand la population est assez remuée et préparée, le Sauveur paraît. L'heure du Messie est toujours la volonté de son Père : il suit fidèlement les voies de Dieu.

Deuxièmement, Jésus se sépare de sa Mère, après l'avoir disposée à ce sacrifice et obtenu son consentement : c'est la règle invariable de sa conduite, afin que Marie, elle aussi, coopère à ses desseins et à l'œuvre de la Rédemption.

Troisièmement, le Sauveur supporte la peine de la séparation de sa Mère de bon cœur, volontiers et avec générosité, pour l'amour et l'honneur du Père céleste, et aussi par amour pour nous : car désormais il doit être à nous, nous appartenir tout entier.

Quatrièmement, enfin, il dit cet adieu, il consomme cette séparation dans l'intimité de son être, du fond de son cœur, et même avec la peine la plus profonde, mais toujours avec calme et modération, se rendant digne de tous les mérites de l'humilité et du détachement.

B.— Il est maintenant très instructif et très intéressant de voir dans quelles conditions le Seigneur s'éloigne après les adieux faits à sa Mère... Nous pouvons faire ici deux réflexions : *Premièrement,* considérons la grandeur de l'œuvre et l'importance de l'entreprise du Messie. Il part pour conquérir la terre, combattre le prince du monde et fonder son Royaume. On n'a pas

encore vu de grand de la terre faire une pareille entreprise. — *Deuxièmement,* remarquons bien que le Sauveur commence sa grande œuvre sans aucun des secours humains : il est pauvre et faible, naturellement parlant ; il se montre aux hommes sans la plus petite escorte et sans le moindre éclat extérieur ; il est seul, inconnu, sans ressources. Il n'a en son pouvoir que la puissance de sa pauvreté, de sa passion et de sa mort. Il n'est pas de prince qui se soit jamais présenté de cette façon pour faire des conquêtes ici-bas. Mais Jésus conquiert le monde par la vertu de sa Divinité, par le moyen de la pauvreté et des souffrances.

C. — Il nous faut, sans doute, nous examiner sérieusement nous-mêmes, pour voir si nous avons ce complet détachement de toute chose extérieure, de la richesse, de la chair et du sang, ou du moins si nous voulons travailler à l'acquérir : notre cœur a-t-il quelque attache ou est-il en danger d'en avoir ; quels sont les principes que nous voulons et que nous devons suivre pour imiter, sous ce rapport, l'exemple de notre divin Maître ? — Ce détachement a pour objet tout ce qui est en dehors de nous, patrie, personnes et choses, tout ce qui est dans notre Ordre et en dehors, en un mot toutes les créatures, même celles dont notre vocation nous fait un devoir de nous occuper. Nous ne devons pas avoir volontairement d'inclination déréglée pour rien et pour personne : nous devons regarder comme désordonné tout ce qui est entaché de péché, dangereux ou inutile. — Il nous faut être toujours très fidèles à ce principe : « Nous avons tout donné et offert au Sauveur, et nous ne voulons rien reprendre. » De nous-mêmes, nous ne renouerons pas de relations, soit par lettres soit par visites, avec notre famille et avec le monde. Au contraire, nous ferons tout pour l'empêcher. Il n'y a que l'obéissance et le devoir, les convenances, le respect ou la reconnaissance qui motiveront les exceptions à cette règle ; et, même dans ces cas, nous n'agirons que suivant le bon plaisir de nos Supérieurs. Nous pouvons et nous devons, par conséquent, prier pour nos parents dans des temps déterminés, mais il ne faut pas que notre esprit soit occupé, d'une manière inutile, ni d'eux ni de leurs affaires. Nous ne voulons donc jamais provoquer des visites de parents

ni engager des correspondances épistolaires suivies avec eux ni même les y inviter; nous ferons tout notre possible pour les en détourner. Nous n'avons pas le droit, en voyage, de passer par un lieu où se trouvent des parents ou des connaissances, à moins d'avoir des raisons particulières pour cela, et des raisons jugées bonnes par notre Supérieur. A moins de nécessité, nous ne lirons pas de suite les lettres que nous recevrons et nous n'y répondrons pas immédiatement ; nous ne les conserverons pas non plus ; nous devons, à plus forte raison, nous débarrasser des objets mondains, comme sont les photographies, les souvenirs : ce sont de petits fétiches, de petites divinités. (II *Macch.*, 12, 40.) En un mot, il nous faut absolument avoir le cœur libre de toute affection déréglée .. Le Sauveur fait bien remarquer et ressortir les vertus qu'il demande à ses Apôtres et auxquelles il les exerce. Il n'est aucun point sur lequel il insiste avec autant de force que sur le détachement. Nous avons aussi la pensée de saint Ignace à ce sujet : il ordonne jusqu'à trois ou quatre répétitions de cette méditation dans le livre de ses *Exercices ;* c'est la preuve qu'il veut que nous gravions profondément le sens de ce mystère et dans notre esprit et dans notre cœur.

II. — *Le Baptême de Jésus.*

A. — Dans son baptême, le Sauveur nous donne, en paroles et en actions, un exemple d'une grande importance pratique : il faut qu'à sa suite nous remplissions nous-mêmes toute justice. (Matth., 3, 15) Or, la justice embrasse tous les moyens que Dieu nous offre pour notre salut et notre sanctification, qu'il s'agisse de préceptes ou de simples conseils de perfection. Nous devons donc, avec un amour filial et avec un grand zèle, employer et utiliser tous ces moyens, et particulièrement observer les règles et les usages de l'Ordre et de la maison dont nous faisons partie : par exemple, faire les neuvaines et les exercices de pénitence; autrement, nous nous montrerions paresseux et orgueilleux.

B. — Voici les motifs que nous avons d'agir ainsi : d'abord, c'est notre propre avantage d'employer des moyens si utiles ;

ensuite, c'est l'utilité du prochain, qui voit notre humilité et notre zèle ; enfin, c'est l'imitation du Sauveur, avec qui nous sommes, par notre vocation, les hérauts et les messagers de Dieu.

III. — *La Manifestation du Messie.*

La Manifestation du Messie, le jour de son baptême, a pour but non seulement de le récompenser de son humilité et de son abaissement, mais encore de l'accréditer, en quelque sorte, auprès des hommes et de l'introduire officiellement dans sa charge de Docteur.

— Il est donc évident que, dans tout ce mystère, il y a pour le Sauveur une double préparation à sa vie publique : l'une négative, qui consiste dans le détachement de toute chose extérieure, et l'autre positive, qui consiste dans la réception du baptême de Jean et offre par là même à Jésus l'occasion de se révéler comme Messie. Cette manifestation est, pour ainsi dire, l'installation solennelle de Jésus dans la chaire de Docteur.

APPLICATION DES SENS

A. — *Départ de Nazareth.* — Jésus a trente ans et demeure à Nazareth depuis longtemps ; on est à la fin de l'automne. Le Sauveur, qui est déjà un homme dans la force de l'âge, se trouve à table, prenant son dernier souper avec sa sainte Mère. Il veut, le lendemain matin, se rendre sur les bords du Jourdain, pour commencer sa vie publique. Depuis longtemps déjà, il a préparé sa Mère à cette séparation. Marie est doucement émue et triste ; elle a les mains jointes et posées sur la table ; mais elle est prête à tout et remercie Dieu de tout son cœur des années qu'elle a vécues dans la compagnie de son Fils ; en même temps, elle écoute ses dernières paroles, ses dernières instructions. Jésus lui dit qu'il va sur les bords du Jourdain trouver Jean, son Précurseur, afin de lui procurer la joie de le baptiser de ses mains ;

le Sauveur explique alors à sa mère la signification du baptême qu'il va recevoir. Il ajoute qu'il se rendra ensuite dans le désert, pour se préparer à sa vie publique par la prière et la pénitence ; et il invite Marie à l'accompagner en esprit dans cette solitude. Après son séjour dans le désert, il s'attachera ses premiers disciples et les emmènera avec lui.

Comme la Très Sainte Vierge se réjouit de l'honneur que va avoir saint Jean de baptiser son Fils ! — Après le souper, Marie prépare les vêtements qu'elle a confectionnés elle-même pour Jésus : c'est une sorte de foulard auquel pend un ruban foncé, afin de garantir sa tête des rayons du soleil ; ce sont des sandales neuves, solides et simples, puis un bel habit en laine blanche avec une bordure bleue, et enfin un manteau carré, ayant des houppes bleues à chacune de ses extrémités. — Le jour suivant, ils prennent encore une fois ensemble une légère collation. Peut-être que la Mère de Jésus met, pour son Fils, dans un petit sac quelques gâteaux et des fruits secs. Le moment des adieux est arrivé. — Jésus et Marie s'agenouillent l'un devant l'autre, se remercient réciproquement de leurs services mutuels, et, après les souhaits les plus heureux pour l'avenir, ils s'embrassent dans une étreinte douloureuse, mais calme, sans la moindre mollesse. Marie peut très bien alors répandre de douces larmes. Elle accompagne sans doute Jésus jusqu'au versant de la montagne, dans la plaine d'Esdrelon, et, après, s'en retourne dans sa maison... Comme sa demeure lui paraît solitaire alors ! Dans l'atelier elle trouve tout en ordre, et l'ouvrage fait. La Mère de Jésus s'habitue à l'isolement : elle prie, elle travaille, elle accompagne en esprit le Sauveur dans son voyage et offre au ciel toutes ses peines pour nous.

B. — *Voyage de Jésus aux bords du Jourdain.* — Pendant ce temps, le Sauveur s'avance vers Jezraël, à travers la plaine d'Esdrelon ; il marche seul, avec courage, mais aussi sans agitation ni empressement. Le mouchoir qu'un ruban tient attaché à sa tête retombe sur ses épaules et le garantit des ardeurs du soleil. Tout pensif, Jésus regarde les montagnes et les localités qui l'entourent au loin, le Thabor, l'Hermon, Naïm, Sunem ; et certainement, son esprit est occupé des intérêts des hommes

qui habitent ces contrées, de leurs souffrances, de leurs joies et surtout des besoins de leurs âmes. Le Sauveur élève souvent aussi ses yeux vers le ciel; il plonge ses regards dans l'avenir et prie Dieu. Il pense sans cesse à la vocation qu'il va suivre désormais avec tant de difficultés. Qui donc, naturellement parlant, ne serait pas effrayé, en considérant la grandeur de l'œuvre qu'il entreprend et l'insuffisance des moyens qu'il a à sa disposition? Il n'a que son corps, sa pauvreté et ses souffrances. Mais la Divinité est avec lui et il peut dire les paroles de la prophétie d'Isaïe (50, 4-11) : *Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum, qui lapsus est verbo : erigit mane, mane erigit mihi aurem, ut audiam quasi magistrum. Dominus Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico : retrorsum non abii. Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus : faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me... Dominus Deus auxiliator meus, ideo non sum confusus : ideo posui faciem meam ut petram durissimam, et scio quoniam non confundar. Juxta est qui justificat me, quis contradicet mihi? Stemus simul, qui est adversarius meus? Accedat ad me. Ecce Dominus Deus auxiliator meus : quis est qui condemnet me? Ecce omnes quasi vestimentum conterentur, tinea comedet eos. Quis ex vobis timens Dominum, audiens vocem servi sui? Qui ambulavit in tenebris et non est lumen ei, speret in nomine Domini, et innitatur super Deum suum.* Le Sauveur ne s'arrête pas à des pensées trop sentimentales, en songeant à sa Mère ou en comparant la paix de sa vie passée avec les péripéties, les désagréments et les nombreux sacrifices de sa vie future. Quand ces pénibles pensées lui viennent, il les offre toutes à Dieu pour nous, et il continue à marcher en avant.

Jésus longe maintenant les montagnes de Gelboé, où Saül et Jonathas sont tombés ; il passe d'abord devant Jezraël, jadis résidence d'Achab et de Jézabel, et célèbre par sa fontaine (1 *Rois*, 29, 1) ; il arrive ensuite à Bethséan ou Scythopolis, et enfin dans la vallée du Jourdain, dont il aperçoit le lit avec ses déchirures profondes. Le Jourdain sort de la mer de Génésareth, et, dans sa marche rapide, forme des sinuosités innombrables ; tan-

tôt il s'élargit et tantôt il se resserre dans un lit étroit et profond ; on y voit beaucoup de tournants et de ressacs entre les rochers qu'il rencontre dans sa course au sud, vers la mer Morte. Dans les mois de mars et d'avril, quand la neige fond dans l'Anti-Liban, le Jourdain commence à grossir beaucoup et finit par sortir de son lit. On aperçoit de chaque côté de cette rivière une succession de vallées et de ravins qui amènent beaucoup d'eau ; à droite, l'on voit la chaîne des montagnes d'Ephraïm ; à gauche, les hauteurs de Péréa qui se prolongent comme une muraille très droite et forment, au sommet, un magnifique plateau. La largeur de la vallée même du Jourdain varie beaucoup : près de Bethséan, elle mesure un mille, et, près de Jéricho, trois milles. Les bords de cette rivière grisâtre et poissonneuse qui s'appelle le Jourdain, présentent tantôt des roches dénudées, tantôt des landes plates et désertes, tantôt une végétation luxuriante de saules, de peupliers blancs, de tamaris, de térébinthes, d'acacias et de joncs à haute tige. Aux cimes des arbres chantent les tourterelles et les rossignols, et dans les fourrés et les marécages habitent des sangliers et des léopards ; autrefois il y avait des lions. A environ trois heures au-dessous du lieu où le Jourdain sort de la mer Morte, le Sauveur passe sur un pont massif et hardi, et se dirige à l'est, le long de la rivière, du côté de la plaine de Jéricho, où Jean administre le baptême. Il doit rencontrer en route d'autres pèlerins qui viennent de quitter le Précurseur ou qui vont le trouver. Les uns lui racontent de Jean des choses merveilleuses, dont ils ont été les témoins, et les autres brûlent du désir de le voir et d'être baptisés de ses mains. Jésus est un compagnon aimable et bienveillant pour ceux qui voyagent avec lui ; il s'assied à leurs côtés auprès des sources, où ils se désaltèrent en prenant leurs repas ; il partage avec eux ses modestes provisions ; il les confirme dans la haute idée qu'ils ont de Jean et les exhorte à écouter sa parole et à suivre ses conseils.

C. — *Le Baptême.* — Le Sauveur arrive enfin dans la plaine de Jéricho, autrefois si bien arrosée et cultivée, et très célèbre par son baume, ses palmes et ses roses. Dans le voisinage, de l'autre côté de la rivière, l'on aperçoit les villes de Gilgal

et de Jéricho, au milieu d'une forêt de palmiers et d'autres grands arbres, et, du côté du midi, le miroir éblouissant de la mer Morte; le tout encadré par une chaîne de montagnes élevées et dénudées. Le Jourdain décrit, en un endroit une courbe très prononcée ; et c'est là, sur le rivage du fleuve, que s'élèvent des tentes et des cabanes qui forment une sorte de smalah, où s'agitent pêle-mêle une foule d'hommes et de bêtes de somme. On voit encore un second campement de ce côté-ci du Jourdain : c'est le lieu où réside saint Jean-Baptiste ; c'est l'endroit même où autrefois les Israélites ont passé miraculeusement la rivière avec l'arche d'alliance. Moïse était venu jusqu'au bord du Jourdain et était mort sur le mont Nébo, qui domine toute la contrée. C'est à Gilgal que le peuple juif fit sa première halte dans la terre promise ; c'est à Gilgal aussi que Josué érigea le monument des douze pierres en souvenir du passage du Jourdain, et que resta l'arche d'alliance avant d'être transportée à Silo.

A l'arrivée du Sauveur près du Jourdain, il y a une grande affluence de peuple sur le bord ; Jésus se mêle à la foule. Saint Jean se tient debout, les pieds nus, sur une belle pierre plate, sur une sorte de dalle, ayant un long bâton à la main. Il est grand, a des épaules larges ; sa physionomie est noble ; sa pureté, sa pauvreté, sa simplicité et sa franchise frappent tous ceux qui l'approchent ; sa figure est longue, osseuse, maigre, d'un jaune foncé comme du parchemin, grave et sévère ; ses yeux semblent lancer des éclairs. Il porte sur les épaules un manteau grossier, et son corps est couvert jusqu'à mi-jambe d'un vêtement de poils de chameau, maintenu autour des reins par une lanière de cuir. Il prêche à la grande foule de peuple qui l'entoure, formant çà et là des groupes variés et pittoresques. On aperçoit des personnages qui sont venus de Jérusalem et de Jéricho; leurs riches vêtements les distinguent. On voit aussi des paysans de la Judée et de la Galilée, des publicains, des bergers des montagnes de Galaad, des chameliers, des soldats au service d'Hérode ou des Romains, des femmes de qualité, assises sur les selles de leurs montures ou sur des tapis qu'ont étendus leurs domestiques, des caravanes entières venues de l'intérieur du désert assyrien, des Arabes et même des païens. Considérez

plus loin, à l'écart, ces Pharisiens, ces docteurs de la loi et ces prêtres : leur maintien raide, leurs regards inquisiteurs, leurs gestes, tout semble indiquer de leur part la réprobation ou la raillerie, en entendant parler saint Jean. Ce dernier se sent tout à fait maître de ce grand auditoire ; et, parce qu'il traite généralement avec des hommes de toute condition comme avec des enfants, il parle haut, avec force et autorité, presque avec audace, faisant des gestes courts et rapides, sans cesser pourtant de plaire et de toucher.

Sa prédication a deux parties : En *premier* lieu, il exhorte à la pénitence. « Le Royaume de Dieu, dit-il, est arrivé et son jugement est proche ; que la hache soit mise à la racine de l'arbre : celui qui ne fait pas pénitence sera retranché de la société des croyants, comme un arbre stérile, et jeté au feu. Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Messie, rendez droits ses sentiers ; toute colline sera abaissée et toute vallée sera comblée. » Les collines signifient l'orgueil et les vallées signifient la pusillanimité des hommes. C'est par la pénitence que le Précurseur arrivera à ses fins. Jean jette des regards sévères et menaçants sur les Pharisiens et les qualifie de race de vipères rampantes, perfides, mauvaises et intolérantes, qui se glissent au loin dans l'ombre et, par orgueil et arrogance, ne veulent pas s'approcher de lui. « A vos yeux, leur dit-il, toute pénitence est inutile, parce que vous êtes des descendants d'Abraham et que Dieu vous doit la sainteté. » Il leur reproche vivement leur orgueil et leur dit encore de ne pas appeler Abraham leur père, parce que Dieu n'a pas besoin d'eux et qu'il peut faire des enfants d'Abraham même avec des pierres ; et il leur montre en même temps, avec son bâton, les pierres monumentales que Josué avait érigées en souvenir du passage du Jourdain. — La *seconde* partie de sa prédication est l'annonce de la venue du Messie : « Le Messie est ici, dit-il. Je ne suis pas le Messie, mais c'est un autre, lequel est si grand et si magnifique que je ne suis pas même digne de porter ses chaussures et d'en délier les cordons. Le Messie ne baptise pas avec de l'eau, comme moi, mais avec le feu et l'Esprit-Saint. Ce Messie est le Maître de l'aire, de la maison de salut de l'Ancienne Alliance, le Maître du bon grain,

du froment. Il est le Juge séparant la paille et la jetant dans le feu qui ne s'éteint pas. » En ce moment, cet homme rude s'attendrit, il soupire avec ardeur et regarde de tous côtés, comme s'il cherchait le Messie. Sans doute Jean pressent l'approche du Maître, mais son activité n'en est pas diminuée ; bien au contraire, il devient alors plus zélé et plus joyeux. Le Sauveur se tient tout silencieux et humble dans la foule, comme un homme ordinaire ; il se laisse annoncer et éprouve un grand contentement de la fidélité et de l'ardeur de son Précurseur. Mais la prédication de Jean a un effet merveilleux. Tout à coup on entend des pleurs et des sanglots parmi le peuple, et un mouvement se produit dans la direction de Jean-Baptiste. Soldats, publicains, tous se pressent contre la pierre où celui-ci se tient debout, et ils lui demandent à grands cris ce qu'ils doivent faire. Jean répond à chacun d'une manière brève et saisissante. Ce qu'il exige d'eux est peu de chose et bien simple. Aux riches il dit de donner aux pauvres leur superflu en vêtements et en nourriture ; aux publicains, de ne pas élever la taxe des impôts ; aux soldats, de ne frapper, ni voler, ni violenter personne, et d'être satisfaits de leur salaire ; à tous enfin, de recevoir le baptême et de confesser leurs péchés : c'est, ajoute-t-il, la volonté de Dieu que je prêche le baptême de la pénitence, afin de vous préparer au baptême du Messie. Tous ses auditeurs suivent volontiers les conseils de Jean et il les mène au fleuve, comme un berger y mène son troupeau. Les hommes déposent leurs vêtements de dessus dans les tentes qui sont dressées sur les bords du Jourdain, et entrent dans le fleuve ou bien dans une fontaine creusée dans le sol et qui est en communication avec le Jourdain. Jean est là pour les baptiser, en les plongeant dans l'eau. C'est un grand travail qui l'attend, car les hommes s'avancent vers lui en formant une file interminable.

Le Sauveur ne reste pas en arrière, mais il s'avance avec le peuple, à son rang, dans la direction du Précurseur. Lorsque Jean aperçoit le Messie, il le reconnaît par une grâce spirituelle, et, sans craindre ni hésiter, quoique avec respect, humilité et amour, il s'incline profondément et s'écrie : « Quoi ! vous voulez que je vous baptise ? C'est moi qui dois être baptisé par

vous ! » Le Sauveur ressent une grande consolation de l'humilité et de la fidélité de saint Jean, à qui il répond : « Allez toujours, il nous faut ainsi accomplir toute justice. » Et Jean comprend ce que ces paroles signifient : Jésus veut donner à tous un grand exemple d'humilité et de soumission vis-à-vis des institutions salutaires de Dieu ; il veut, en recevant le baptême, confirmer la mission de Jean et préparer le baptême messianique. Saint Jean se prête donc volontiers et simplement à tout ce que Jésus demande de lui. Le Messie entre dans une tente, où il dépose son manteau et sa tunique ; puis, accompagné avec le plus grand respect par Jean, il descend dans la fontaine où il se plonge aussitôt, après avoir croisé les bras sur la poitrine ; pendant ce temps, le Précurseur, tout ému de joie et de vénération, remplit le creux de sa main avec de l'eau, qu'il verse sur la tête de Jésus. En ce moment, le Sauveur répand dans l'âme de saint Jean des grâces extraordinaires de connaissance et d'amour de Dieu, et il produit lui-même des actes de vertu qui correspondent au but de ce mystère. Il sanctifie les eaux du Jourdain, c'est-à-dire qu'il détermine et prend l'eau comme matière du baptême qu'il instituera. Or, ce baptême nous ouvrira à tous la porte du ciel, de même que le passage du Jourdain a été pour les Israélites l'entrée dans la terre promise. En outre, il demande et obtient pour nous la grâce d'être fidèles à Dieu en tout et d'employer tous les moyens de salut qu'il nous offre. — Lorsque Jésus sort de l'eau, on entend soudain un grand bruit et comme le roulement du tonnerre ; une nuée lumineuse apparaît dans les airs et descend vers la terre ; et comme si les portes du ciel s'ouvraient, on aperçoit des rayons innombrables d'une vive lumière se diriger du côté du Sauveur, de saint Jean et de leur voisinage, et remplir toute la contrée d'une splendeur toute céleste. Un rayon plus large et plus brillant que les autres vient tomber sur le Messie et l'éclairer tout entier, pendant qu'au-dessus de lui plane l'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe, et que, du sein de la nuée lumineuse, retentit une voix puissante, comme celle du tonnerre, dont l'écho se répète de montagne en montagne et qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » A ce spectacle, tout le monde s'étonne et fuit épou-

vanté ou tombe le visage contre terre. Jean lui-même est là à genoux en adoration. Il n'y a que Jésus debout, calme, comme transfiguré et ravi en extase. Pendant que la foule se remet et s'assemble de nouveau, pour demander et voir ce qui s'est passé, le Messie s'éloigne rapidement et abandonne le lieu où Jean vient de le baptiser.

LE SAUVEUR DANS LE DÉSERT

(Matth., 4, 1-11 ; Marc, 1, 12. 13 ; Luc, 4, 1-13.)

I. — *Jésus va dans le désert.*

Au lieu de commencer immédiatement sa vie publique, le Sauveur s'éloigne du Jourdain, où vient d'avoir lieu sa manifestation, et il se rend dans le désert pour y rester quarante jours. — Mais qui l'a conduit dans cette solitude ? C'est, d'après trois évangélistes, le Saint-Esprit. En même temps qu'il descendait visiblement sur Jésus et qu'il l'installait dans la chaire de vérité, il avait, pour ainsi dire, pris lui-même la conduite du Messie, et maintenant il l'emmène dans le désert. Le Saint-Esprit conduit toute chose à son but, et il est en nous l'auteur de tout mouvement bien réglé et de toute bonne action. Il nous fait sanctifier les autres, mais il nous sanctifie aussi nous-mêmes, en nous portant à mener une vie véritablement intérieure. L'ordre légitime exige que nous soyons affermis dans la vie spirituelle, avant d'y conduire les autres, que nous nous sanctifiions nous-mêmes, avant de sanctifier les autres ; et c'est précisément la conduite que tient ici l'Esprit-Saint à l'égard de Jésus.

II. — *Le Sauveur au désert.*

Nous avons à faire deux considérations : 1° quelle est la vie que Notre-Seigneur mène dans le désert, et 2° pourquoi mène-t-il cette vie ?

A. — La vie de Jésus dans le désert est évidemment, avant

tout, une vie de prière et de prière, extraordinaire, longue, ininterrompue, fervente et parfaite.

Ensuite, c'est une vie de pénitence : d'abord, à cause du lieu où il se trouve, qui est un désert affreux et effrayant ; puis à cause de la saison qui a commencé, de l'hiver que les pluies et le vent rendent si désagréable et si fâcheux ; enfin, à cause du jeûne que le Sauveur s'impose : ce jeûne dure, sans interruption, quarante jours et quarante nuits, en sorte qu'au terme Jésus a faim ; c'est-à-dire qu'il éprouve tous les désagréments, toutes les tortures et tout l'épuisement d'une abstinence si absolue. Ce n'est que par une intervention spéciale de Dieu qu'il n'a pas ressenti plus tôt les effets de cette faim cruelle.

Enfin, la vie de Notre-Seigneur au désert est une vie d'épreuves, de tentations et de combat avec le mauvais esprit. L'Évangile mentionne trois sortes de tentations subies par le Messie. — L'occasion de la *première* est l'épuisement de Jésus, qui a jeûné si longtemps et sent le besoin de la nourriture. L'esprit malin sollicite le Sauveur à changer les pierres en pains. Il faut qu'il se procure du pain par un miracle, qui n'est pas nécessaire, puisque dans le voisinage il peut trouver des provisions ; par un miracle, qui révélera sa Divinité en agissant contre la volonté de Dieu et sous l'inspiration de Satan, *suadente diabolo*. Jésus repousse la tentation par un mot, qui doit nous exciter à la confiance en Dieu dans les assauts analogues du démon. — Cette confiance en Dieu du Sauveur devient l'occasion d'une seconde tentation : tentation d'un excès de confiance ou de présomption. Le mauvais esprit transporte le Messie sur le pinacle du temple, d'où il ne peut se sauver qu'en se précipitant dans l'abîme. Mais, pour faire ce saut périlleux, il doit se fier à la protection des Anges. C'est par cet acte qu'il se montrera le véritable Messie. Jésus rejette cette proposition diabolique, parce que l'accepter serait tenter Dieu. — Enfin, l'esprit infernal emploie tous les moyens de séduction humaine, en promettant à l'Homme-Dieu toutes les richesses, tous les plaisirs et tous les honneurs d'ici-bas, s'il le reconnaît, lui Satan, et l'adore comme Prince de ce monde. C'est une tentation d'apostasie que Jésus repousse aussitôt avec dignité.

B. — Pourquoi le Sauveur mène-t-il cette vie ? — Pour trois raisons générales et une particulière.

La *première* raison générale est sans doute que le cours de la vie humaine consiste dans la prière, la pénitence et le combat ; et notre divin Maître veut faire et supporter tout ce que les hommes font et supportent, afin de sanctifier ainsi la vie des hommes. — La *seconde* raison générale de la vie de Jésus au désert se trouve dans le but qu'il s'y propose : il veut nous donner par là l'exemple de la perfection ; c'est pourquoi il nous offre ici, dans toute sa conduite et sous tous les rapports, le modèle d'une perfection extraordinaire, afin que nous puissions l'imiter au moins dans les choses ordinaires de la vie. — Le Sauveur agit ainsi, parce que, *troisièmement*, il veut satisfaire pour les fautes et les défauts des hommes dans la prière et la pénitence, et aussi pour les manques d'énergie et de courage dans la résistance aux tentations. Il y a là un motif suffisant de satisfaction. Par l'abandon de la prière et de la pénitence, par la faiblesse et la lâcheté dans la tentation, toute la race humaine, depuis Adam, et chacun des hommes en particulier ont succombé au péché. — La *quatrième* raison générale de la conduite de Jésus, dans ce mystère, est qu'il veut nous acquérir des grâces pour les temps difficiles de la prière, de la pénitence et du combat. Il nous est très consolant, dans les heures obscures et désolées de la tentation et de l'épreuve, de penser que Notre-Seigneur est près de nous avec les grâces qu'il nous a méritées par ses tentations au désert.

Le motif *particulier* pour lequel le Sauveur vit quarante jours et quarante nuits au désert est qu'il veut maintenant commencer sa vie publique. Ne convient-il pas de commencer toute œuvre importante par la prière, afin de rendre gloire à Dieu ? Or, la prière, la pénitence et la vaillance spirituelle sont les moyens particuliers à employer pour obtenir ce résultat. Le but de la vie publique du Messie est le salut des âmes ; et il n'y a que le travail de la prière et de la pénitence qui sauve les âmes. — Jésus a encore un autre but, c'est de détruire le royaume de Satan et de vaincre le prince du monde. Cet ennemi puissant ne peut être abattu personnellement que par un plus fort que lui ;

sans cela, il ne lâche pas sa proie. — Enfin, Notre-Seigneur a en vue, au désert, la fondation de son Royaume. Il faut qu'il donne à ce Royaume consistance et force intérieures ; et précisément cette force intime se trouve dans la prière, la pénitence et le combat ; c'est pourquoi le Christ veut employer le premier ces moyens, dans le désert, afin de servir lui-même de modèle à tous les sujets du Royaume qu'il va établir. Il inaugure ainsi le jeûne du carême, cet exercice annuel de la milice chrétienne (*præsidia militiæ christianæ*), qui donne toujours à l'Église de nouvelles forces et une sorte de rajeunissement.

III. — *Le Sauveur quitte le désert fortifié et victorieux de l'ennemi.*

Après la dernière tentation de Jésus, la scène change. La solitude du désert se peuple de saints Anges ; pour la longue privation d'aliments et de breuvage, ils servent au Messie une abondante nourriture ; pour l'humiliation des tentations, ils lui adressent leurs louanges ; et à la place des hommages terrestres qu'il aurait pu recevoir en reconnaissant l'empire de Satan, ils lui offrent l'adoration du ciel. C'est alors que s'accomplissent, dans un sens plus élevé, les paroles qui ont été échangées sur le champ de l'épreuve : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » — « Dieu a ordonné à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies. » — « Je vous donnerai tout, si vous m'adorez. » Le Sauveur remporte une grande et magnifique victoire, et il la remporte pour nous tous C'est alors que commence la défaite de Satan ; elle sera définitive, quand Jésus prononcera ces paroles : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ! »

RÉPÉTITION

A. — Il nous reste à considérer encore, dans le premier point de la méditation précédente, comment le Sauveur suit l'impulsion du Saint-Esprit qui le mène au désert : — Il semble d'abord

que Jésus la suit aussitôt, qu'il quitte sans retard les bords du Jourdain (Luc, 4, 1) : en effet, ce n'est plus la volonté de Dieu qu'il y reste, et ensuite il veut peut-être se soustraire aux témoignages d'admiration de tout le peuple. — De plus, Notre-Seigneur se rend au désert avec empressement et tout rempli de la joie de l'Esprit-Saint qui est descendu sur lui. Cette joie va lui être utile dans sa vie de solitude. — Enfin, le Sauveur suit la conduite du Saint-Esprit avec constance et fidélité, dans la pénitence et dans les combats du désert, aussi longtemps que le veut son Père céleste.

Il est certain que la pensée ou l'inspiration non seulement de nous livrer aux œuvres extérieures, mais encore de rentrer en nous-mêmes, de nous recueillir et de prier, vient du Saint-Esprit. Aussi devons-nous lui obéir et lui demander de ne pas interrompre ses inspirations, quand même parfois nous ne les suivrions pas. De ce soin de notre vie spirituelle résultent pour nous tout mérite, toute bénédiction et même la persévérance dans toutes nos entreprises extérieures. Jésus qui va joyeux dans le désert, nous est un magnifique modèle de fidélité parfaite à toutes les inspirations de l'Esprit-Saint.

B. — Des tentations du Sauveur dans le désert nous devons retirer encore une autre leçon, relative aux tentations qui nous assaillent nous-mêmes : — *Premièrement*, nous voyons comment le Messie est tenté. Il n'est tenté qu'extérieurement, la tentation intérieure ne convenant pas à la dignité de l'Homme-Dieu. Pour nous, c'est tout autre chose, et il faut que nous soyons prêts à subir des tentations intérieures. Mais nous ne péchons pas, si nous ne laissons pas la tentation devenir maîtresse de notre volonté. — De plus, le Sauveur est tenté plusieurs fois et de diverses manières, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, sous l'apparence du bien et du mal, ouvertement et en secret ; il est sollicité à des actions plus ou moins coupables, même à l'acte le plus criminel, à l'apostasie. — Enfin, Satan tente Jésus ostensiblement, pour ainsi dire en mettant la main sur lui, puisqu'il le transporte à travers l'espace, dans les airs. Nous trouvons là un sujet de grande consolation, quand nous sommes tentés sans cesse, de toute manière et péniblement.

Nous avons dans l'exemple du Sauveur une preuve convaincante de cette vérité que la tentation n'est pas un péché ni une imperfection, si nous ne la voulons ni ne la cherchons. Qui de nous pourrait se désespérer, quand même il serait devenu comme le jouet du tentateur, en considérant toutes les manières dont le Fils de Dieu lui-même a été tenté? Nous n'en sommes sans doute pas encore venus aux mains avec le malin esprit, et il ne nous a pas encore poussés à l'apostasie. Mais quand il aurait agi ainsi envers nous, nous n'aurions pas été plus mal traités que le Fils de Dieu.

Deuxièmement, nous voyons, dans ce mystère, comment le Sauveur résiste aux tentations. — D'abord, il y résiste avec un grand calme extérieur et intérieur et avec intrépidité ; ensuite, de la façon la plus simple, en la rejetant par une maxime de la foi, en y opposant un texte de la loi ; puis encore avec une grande fermeté de volonté, sans rien accorder ni faire la moindre concession ; enfin, avec constance et succès, de telle sorte que le tentateur s'éloigne pour un temps. (Luc, 4, 13.) Nous avons sous les yeux un bel exemple de la manière dont nous devons nous conduire dans les tentations : il ne nous faut pas les chercher ni les provoquer ; si elles viennent, il ne faut pas nous en étonner, ni les craindre ; mais il faut avoir soin de faire tout le contraire de ce qu'elles nous suggèrent, jusqu'à ce qu'elles s'éloignent et disparaissent.

C. — Dans le troisième point de cette méditation, nous avons à considérer la récompense de la prière, de la pénitence et du combat de Jésus : — Cette récompense est la joie, l'honneur, le progrès, le gain en force, en mérite et en vertu, la victoire sur Satan et la vigueur pour travailler dans l'intérêt du Royaume du Christ. — Telle est la signification des trois mystères du départ de Nazareth, du Baptême et du séjour du Sauveur dans le désert : ils offrent, nous l'avons déjà dit, le modèle de la préparation à la vie apostolique. Cette préparation, considérée sous son double côté positif et négatif, reçoit son complet achèvement ici, dans la retraite absolue de Jésus au désert, dans son jeûne et sa prière, et surtout dans sa victoire sur toutes les tentations de l'esprit infernal. Désormais, l'armure du « Fort » est complète :

il a reçu la consécration intérieure et extérieure pour les fonctions de l'Apostolat.

APPLICATION DES SENS

A. — *Le désert de la Quarantaine.* — Le Sauveur va au-delà du Jourdain, et ensuite, se dirigeant du côté de l'occident, il traverse la plaine fleurie de Jéricho, pour gagner la partie septentrionale du désert. Sa route le conduit à Galgala ou à Gilgal. Il laisse à sa gauche Jéricho, qui apparaît au milieu de plantations de vignes et de balsamiers, et d'une forêt de palmiers, d'oliviers, de grenadiers et de figuiers. Cette ville a été embellie par Hérode, qui y a fait construire des édifices et des châteaux somptueux. Jésus s'avance à travers les jardins, en longeant de riches villas, jusqu'au pied des montagnes, près de la source qu'Élisée a assainie et dont il a corrigé l'âcreté. Une belle forêt de zakkums, d'acacias et d'autres arbres odoriférants, remplie de perdrix et d'oiseaux de toute sorte, entoure cette source abondante, qui fait entendre le doux murmure de ses eaux et laisse voir une multitude de poissons s'agiter vivement dans son lit. Si l'on regarde plus loin, au-delà de la source, alors on découvre une vallée petite, mais riante, couverte d'arbres de différentes espèces : ce serait vraiment une solitude très agréable à habiter. Mais le Sauveur va plus loin encore et gravit une montagne élevée et escarpée, appelée aujourd'hui « la Quarantaine » ou encore « la montagne du diable ». Aussi haut qu'on peut y monter, on y trouve des grottes naturelles ou creusées de main d'hommes, où ont demeuré des solitaires. La montagne est calcaire, toute déserte, nue, triste, sans la moindre verdure, remplie de crevasses et de précipices. Le prophète Élie l'a habitée, dit-on, et saint Jean-Baptiste a bien pu y faire un court séjour.

B. — *La vie de Jésus dans le désert.* — La caverne que Notre-Seigneur aurait choisie pour demeure, est sur le versant escarpé de l'est et la plus élevée qu'on puisse atteindre. C'est à l'ouest que se trouve la plus haute cime de la montagne. De la grotte du Messie, on aperçoit très bas, au-dessous de soi, une

vaste étendue de terre désolée, sèche, crevassée ou couverte d'éboulis rocailleux. A droite, le désert grisâtre de Juda se resserre, pour se terminer aux montagnes de Ziph et de Tékoa. En face de ces hauteurs, s'élèvent à pic les montagnes de Moab avec le Nébo, et, dans l'intervalle, se trouve le miroir terne et uniforme de la mer Morte. Sur la gauche seulement, à une certaine distance, le Jourdain fait contraste avec cette image inanimée de la mort : ses bords boisés et verdoyants, et la plaine riante de Jéricho donnent des tons plus vifs au milieu de tout cet ensemble inerte et sans vie. Pour animer le désert il n'y a que les vautours aux longues ailes qui, de temps à autre, volent majestueusement, les hirondelles qui vont et viennent, les serpents, les lézards, les chèvres sauvages, les renards, et une troupe innombrable de chacals, dont les hurlements seuls troublent la tranquillité des nuits. Ce lieu est donc déjà une pénitence, mais la saison où l'on se trouve en est une autre aussi. Jésus entre au désert, sans doute à la fin de novembre ou au commencement de décembre, quand déjà, en Terre-Sainte, les pluies sont fréquentes et les vents se mettent à mugir. Il ne fait pas froid dans la plaine du Jourdain ; mais la hauteur de la montagne (1.500 pieds), l'inhospitalité de la grotte, les averses et les vents de la nuit rendent ce séjour extrêmement désagréable et humide. Il est inutile de chercher une distraction, de vouloir faire quelque promenade ou prendre quelque récréation dans l'espace resserré de la caverne du Sauveur ou sur le sentier raide et dangereux qui y mène. Enfin, ajoutons à tout cela le jeûne rigoureux de quarante jours et de quarante nuits. Le prophète Élie paraît avoir vécu aussi à cet endroit ou dans le voisinage, dans la gorge de Karith ; mais Dieu lui envoyait chaque jour un corbeau qui lui apportait du pain et de la chair des animaux. Jésus s'abstient de toute nourriture et de tout breuvage. Malgré cela, il n'a ni faim ni soif : c'est grâce à un miracle, à une intervention surnaturelle de Dieu. Mais aussitôt que ses quarante jours de désert sont écoulés, l'influence divine cesse, et son corps ressent tout l'affaiblissement et toute la fatigue d'un jeûne si long et inouï : c'est assurément pour lui une grande incommodité et une pénible souffrance. La vie du Sauveur, dans le

désert, est donc une vie de rude pénitence et d'extrême privation.

Mais quelle est l'occupation de Jésus, en dehors du temps de repos ? Il s'occupe à prier. Il prie sans cesse, il s'entretient continuellement avec son Père céleste. Il est alors tantôt à genoux, tantôt prosterné la face contre terre, tantôt debout, les mains élevées vers le ciel. Quand il prie, il se tient habituellement dans la grotte ou bien devant l'entrée de la grotte. Sa prière peut bien ressembler à celle du jardin de Gethsémani, sans toutefois être aussi pénible. Il y considère tous les hommes, leurs péchés, leurs besoins, leurs combats et leurs souffrances ; et il offre pour eux ses travaux, ses prières et ses douleurs ; il n'oublie pas surtout ses Apôtres et ses disciples futurs ; il pense au malheureux état du peuple d'Israël, à la gentilité, à l'Église et à l'humanité tout entière. En même temps, il prévoit sa Passion et il l'accepte avec courage et amour, se réjouissant du salut qu'elle apportera aux hommes et de la gloire qu'elle procurera à Dieu. Il formule ainsi d'avance toutes les demandes du *Pater*. Des Anges sont, sans doute, mêlés aux scènes de tristesse ou de joie qui sans interruption passent sous les yeux de Jésus. — Le Messie nous mérite, au désert, tous les secours, toute la consolation et toute la force dont nous avons besoin pendant les tentations ; il donne à nos pénitences et à nos travaux toute leur valeur et tout leur mérite. Il réunit les richesses spirituelles et en forme un trésor, où l'Église viendra puiser tout le courage nécessaire pour travailler, pour souffrir et pour combattre. La vie de Notre-Seigneur dans le désert est, par conséquent, une vie de prière.

Mais il n'y a pas que le Saint-Esprit qui soit venu avec le Sauveur dans le désert ; le démon s'y trouve aussi, ce mauvais esprit qui est partout et épie tout, et qui se plaît particulièrement dans les endroits solitaires et effrayants. Il observe Jésus depuis longtemps déjà, et il n'a encore trouvé rien à redire à sa sainteté. Il a le pressentiment ou l'idée qu'il se trouve en présence du Messie et même peut-être de Dieu. Les paroles qu'il a entendues à son baptême : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé... », ne lui paraissent pas assez claires. Elles peuvent signifier encore

que Jésus n'est qu'un prophète. En tout cas, il veut essayer de le porter au péché et de pénétrer le mystère qui enveloppe son existence. C'est pendant l'horreur d'une nuit d'orage, quand les vents et la tempête font rage autour de la grotte de Jésus, que Satan gravit le mont de la Quarantaine. Les nuées du ciel passent rapidement au-dessus de la contrée sauvage, tantôt permettant à la lune de l'éclairer de sa pâle lumière, tantôt la plongeant dans une obscurité profonde ; les chacals hurlent de tous côtés. Le démon ressemble à un ermite déguenillé, demi-nu, enveloppé d'une peau de chèvre, portant une longue barbe ; sa figure est horrible, son air rusé et son rire sarcastique. Il se présente ainsi à l'entrée de la caverne où habite Jésus ; celui-ci est en prière. Satan interpelle le Sauveur et commence un long discours hypocrite et mensonger. Il raconte qu'il est un solitaire du Carmel, qu'il a beaucoup entendu parler de la sainteté de Jésus et que d'ailleurs lui-même observe sa conduite depuis longtemps déjà. Mais, à son avis, il va trop loin, il exagère ; désormais, qu'il suive son conseil, qui est celui d'un pénitent et d'un homme d'expérience. Jésus doit donc, d'après le malin esprit, cesser sa pénitence et prendre de la nourriture ; d'ailleurs, ajoute-t-il, un saint homme comme lui, qui est plus saint qu'Élie et est peut-être même Dieu, changera facilement ces pierres en pains ; et, en même temps, le démon présente à Jésus des pierres qu'il vient de ramasser. Le Sauveur a reconnu Satan, mais il ne le craint pas, ne s'émeut aucunement et ne détourne même pas la tête pour le voir. Le démon s'approche de lui toujours davantage, et il le presse de faire ce qu'il lui demande, osant même lui dire qu'une telle obstination n'est pas de la sainteté. Alors enfin Notre-Seigneur répond au tentateur d'une voix basse, à peine perceptible : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Aussitôt Satan se retire, en lançant les pierres au bas de la montagne, et il disparaît dans le brouillard et l'obscurité.

Une autre fois, pendant que Jésus est de nouveau en prière, le démon lui apparaît tout à coup, comme s'il descendait du ciel ; il ressemble au prophète Élie. Il porte un vêtement de peau et, par-dessus, une sorte de manteau grossier et rustique. Sa tête

est chauve et il est vieux... Il est comme environné d'une lumière blafarde. Il dit qu'il est le prophète Élie, envoyé pour précéder le Messie et pour l'annoncer aux hommes. Alors, s'adressant directement à Jésus : « Vous êtes certainement le Messie et le Fils de Dieu ; le temps de votre manifestation est arrivé ; Dieu m'a envoyé vers vous et, pour preuve de cette mission divine, je vous transporte maintenant à Jérusalem. » Et, en effet, il saisit le Sauveur par le haut du corps et l'emporte avec lui, à travers les airs, au-dessus des montagnes arides et désertes, des gorges béantes et profondes, jusque sur le haut d'une des tours terminales de Jérusalem : de là on peut embrasser d'un coup d'œil la ville entière et toutes les constructions du temple. Il est précisément l'heure du sacrifice du matin : on entend le carillon des cloches et le son des trompettes d'argent. « Le moment de votre manifestation est venu, dit Satan à Jésus ; montrez au peuple et aux prêtres que vous êtes le Chef du Royaume de Dieu et que vous êtes même Fils de Dieu ; pour cela, lancez-vous dans l'espace et descendez en bas. Tous ceux qui verront le miracle s'attacheront à vous et vous suivront, comme si vous étiez descendu du ciel. » A cet instant, Satan se dirige, à travers l'espace, du côté du parvis du temple. Mais Jésus lui a répondu : « Il est écrit que vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Bientôt le démon remonte vers Jésus qui lui dit de se servir encore de la puissance que Dieu lui a donnée ; et Satan est obligé de saisir et de transporter de nouveau Jésus dans la grotte du désert. Comme le démon aurait volontiers alors laissé tomber le Sauveur, afin de le mettre en pièces, de le briser contre les rochers !

Enfin, Satan se présente une troisième fois, un jour que Jésus se tient à l'entrée de la grotte, regardant la plaine, la mer Morte et le désert. Il s'élève alors du désert comme une sorte de tourbillon et une nuée noire. Un orage se prépare, qui apporte dans ses flancs un ange puissant, revêtu d'une armure guerrière, avec un casque, surmonté d'une couronne, et une ceinture, couverte de signes mystérieux et cabalistiques. La nuée sombre entoure le Sauveur, le soulève et le porte jusqu'au plus haut sommet qui surplombe l'endroit où se trouvait Jésus. « Je veux vous faire

voir qui je suis, dit Satan au Sauveur : je suis le Prince du monde ; admirez toute la magnificence de mon empire » ; et, comme à un signal donné, apparaissent aux yeux de Jésus les contrées et les paysages les plus magnifiques, où l'on aperçoit des montagnes, des mers, des cités, des îles, des ports de mer... Les habitants de ces pays portent les costumes les plus variés ; ils ont à leur tête des rois et des princes, que suivent des armées innombrables. Ces grands du monde sont honorés comme des dieux, et ils s'enivrent de tous les plaisirs et de toutes les louanges. Toute cette pompe, tout ce faste est entouré de l'éclat le plus séduisant d'une lumière extraordinaire et enchanteresse, et semble si rapproché et si distinct qu'on pourrait croire se trouver au milieu même de toute cette splendeur. Satan dit encore à Notre-Seigneur : « Tout ce qui frappe vos yeux en ce moment est mon royaume et m'appartient, et je puis le donner à qui je veux. Je sais bien que vous êtes un grand Docteur et un grand Maître et que vous voulez répandre votre doctrine. Je vous aiderai dans votre entreprise et je contribuerai, selon mon pouvoir, à assujettir tout à vous. Mais pourquoi limiter vos travaux à la seule petite Judée? Vous devez aller au milieu des peuples païens ; vous aurez ainsi un champ d'action beaucoup plus vaste. Ces peuples vous obéiront, je vous le promets ; je vous les donne, à la condition que vous vous jetiez à mes pieds et que vous m'adoriez. » Jésus est debout et immobile ; il se contente de répondre : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. Arrière, Satan ! » Et assitôt toute la magnificence du Prince du monde s'évanouit en fumée, et lui-même se précipite dans l'abîme sous des traits d'une horreur indescriptible ; il disparaît, comme si la terre venait de s'entr'ouvrir et de l'engloutir sous ses pas.

C. — *La récompense.* — A la place du démon et de ses illusions mensongères, le Sauveur voit tout à coup autour de lui une splendide couronne d'Anges, radieux de beauté, qui s'approchent bientôt et se prosternent respectueusement à ses pieds. Jésus est transporté entre leurs bras du haut de la montagne et descendu doucement dans l'intérieur de la grotte. La froide et aride caverne de la montagne est devenue un berceau fleuri et

odoriférant. On y sent une douce chaleur et elle est remplie d'une lumière agréable, chaleur et lumière qui se mêlent aux rayons et à la chaleur d'un beau soleil d'hiver. Des fentes du rocher sortent des plantes merveilleuses, couvertes de fleurs et chargées de fruits, qui récréent la vue en même temps qu'ils symbolisent les effets de la prière et de la pénitence de Jésus au désert. Sur le sol est dressée une jolie table basse, où l'on voit les fruits les meilleurs et les plus beaux. Après que les Anges se sont inclinés profondément à la bénédiction de la table, le Seigneur s'assied par terre, les jambes croisées, pour prendre le repas. Ce sont les Anges qui le servent ; ils le font avec attention et avec un visage gracieux. Pendant le repas, d'autres Anges font une musique ravissante ou chantent les combats et les victoires du Messie. Jésus célèbre ainsi une fête charmante et magnifique au lieu même de sa solitude, de ses abaissements, de ses privations et de ses épreuves. Il fait partager sa joie ineffable à sa Mère et à ses Anges, en les favorisant de visions et de consolations spirituelles. Quelques-uns disent que les Anges avaient pris chez la Très Sainte Vierge une petite serviette, du pain, du poisson et des fruits cuits au sucre, afin de fêter le Sauveur, parce que, dit saint Bonaventure, Jésus aimait surtout les mets préparés par sa Mère. Nous serons fêtés, nous aussi, comme le Sauveur, si, pour son amour, nous avons remporté des victoires sur nous-mêmes, et si nous avons bien souffert, bien combattu et bien travaillé avec lui.

VOCATION DES APOTRES

(Jean, 1, 29-51)

Après s'être préparé immédiatement à sa vie publique et nouvelle, par la réception du baptême de Jean et sa pénitence de quarante jours au désert, Jésus commence à exercer son ministère auprès des hommes. Il entreprend maintenant la fondation de son Royaume, et, pour y réussir, il va s'occuper avant tout d'appeler et de réunir des Apôtres.

I. — *Comment le Seigneur appelle ses Apôtres.*

Il est très instructif et très intéressant de considérer les moyens dont le Seigneur se sert pour appeler ses Apôtres et pour les attacher à sa Personne.

Il emploie à cette fin deux instruments principaux :

A. — Le premier instrument est saint Jean-Baptiste, et le Sauveur en use de beaucoup de manières : d'abord, Jean est un moyen pour sa fin à cause de sa mission, de sa personnalité puissante, de ses vertus, de son baptême et de ses prédications sur l'arrivée du Messie, par lesquelles il attire et entraîne tout le monde à sa suite. Plusieurs des futurs Apôtres, comme André et Jean, sont devenus ses disciples, et presque tous les autres sont baptisés par lui. — Ensuite, et d'une façon spéciale, Jean-Baptiste devient l'instrument de la vocation des Apôtres par le témoignage formel qu'il rend et répète de la mission et de la Divinité de Jésus, et aussi en lui adressant ses propres disciples : par là il leur donne l'occasion de se faire connaître du Messie et de s'attacher à lui. (Joan., 1.)

B. — Le second instrument est le Sauveur lui-même, et de différentes manières : *Premièrement,* il se montre personnellement aux yeux des Apôtres. Ce n'est pas sans dessein qu'il vient plusieurs fois dans le voisinage de Jean : il veut être vu de lui et de ses disciples. (JOAN., 1, 29. 36.) Son extérieur est si plein de dignité et d'amabilité qu'il les gagne tous. — *Deuxièmement,* le Sauveur est l'instrument de la vocation des Apôtres par la grâce intérieure qu'il attache aux paroles de Jean et à ses propres apparitions ou visites : cette grâce parle avec force à leurs cœurs et les excite à le suivre. — *Troisièmement,* un très important moyen dont se sert le Sauveur pour attirer ses Apôtres est la manière délicate dont il les appelle : d'abord il ne les appelle pas tous à la fois, mais successivement, selon que le comportent leurs occupations, leurs habitudes ou leurs relations extérieures, et il ne les appelle à le suivre que d'une manière générale (MATTH., 4, 18-22; MARC., 1, 16-20); ensuite, il les appelle à le suivre avec exclusion de toute autre occupation (LUC, 5, 2-11); enfin, il les choisit pour ses Apôtres (MATTH., 10, 1-2; MARC., 3, 13-19; LUC, 6, 13-16). La délicatesse du Sauveur se montre aussi dans la façon avec laquelle il sait se conformer au caractère de chacun des Apôtres qu'il appelle : ainsi il gagne André et Jean par son amabilité et par ses prévenances. (JOAN., 1, 37-40.) Ceux-ci sont très sensibles à l'affection et à l'amitié, et ils trouvent en Jésus le meilleur, le plus tendre, le plus fort et le plus fidèle des amis. — Quant à Simon-Pierre, le Sauveur l'attire par la perspective d'un bel avenir, des grandeurs et des dignités qui lui sont destinées : l'annonce du changement de son nom est le gage de ses privilèges. (JOAN., 1, 40. 42.) Et, en effet, Pierre eut en partage une gloire, une célébrité vraie, grande et éternelle : on le reconnaît, et avec saisissement, quand, à Rome, près du tombeau de ce Prince des Apôtres, levant les yeux vers l'immense et magnifique coupole qui le domine, on lit l'inscription magistrale : « Tu es Pierre... » — Pour gagner Philippe et Matthieu, Jésus n'a besoin que d'exprimer un désir et de leur faire une simple invitation : car l'un et l'autre semblent avoir une nature souple et docile. (JOAN., 1, 43; LUC, 5, 27.) Ils ont dans le Messie le meilleur des maîtres. — Nathanaël (Barthé-

lemy), qui paraît être un homme cultivé, un investigateur sincère, mais aux idées personnelles, est gagné par la révélation de l'état de sa conscience, que Dieu, « le Scrutateur des cœurs », peut seul connaître. (Joan., 1, 45-50.) Louer délicatement un homme et lui montrer qu'on voit les pensées de son cœur, c'est se rendre bien vite maître de cet homme : c'est le cas de Nathanaël. Aussi trouve-t-il dans Jésus ce qu'il cherche, c'est-à-dire le Messie, le Docteur, dont la haute sagesse lui inspire le plus profond respect ; il reconnaît le Maître et le Juge de sa conscience et l'Auteur du salut. — Jésus appelle enfin les autres Apôtres en daignant également s'accommoder et se plier aux circonstances où ils se trouvent, à leurs différents caractères. Il se sert de leur naturel comme d'un moyen, d'un point d'appui pour sa grâce. Nous avons là une révélation aimable, en même temps qu'imposante, de la personnalité du Messie : on n'a besoin que de le voir et de le connaître pour l'aimer et pour le suivre (Joan., 1, 39. 46.) — Enfin, *quatrièmement*, le Seigneur achève l'œuvre de la vocation de ses Apôtres en donnant des preuves de sa puissance supérieure, par les miracles qu'il accomplit à Capharnaüm, à Cana et dans la pêche du lac de Génésareth. (Joan., 5, 1-12.)

II. — *A quoi le Sauveur appelle ses Apôtres.*

Nous avons ici deux considérations à faire :

A. — En *premier* lieu, nous devons considérer la grandeur de la dignité à laquelle les Apôtres sont appelés.

Elle renferme cinq grandes prérogatives : — Le Sauveur appelle ses Apôtres au plus grand bonheur : à son amitié, au commerce le plus intime, à la communauté de vie et de société avec lui. Désormais ils doivent rester à ses côtés, devenir les témoins de sa conduite, de ses vertus, de sa doctrine et de ses miracles, et être sa famille particulière, suivant ces paroles : « Afin qu'ils soient près de lui. » (Marc, 3, 14 ; Joan., 15, 15.) Le Sauveur plus tard les proclamera bienheureux à cause de cet avantage. (Matth., 13, 16 ; Luc, 10, 23.)

— Le Sauveur les appelle au plus grand honneur : car ils

doivent être ses messagers, ses Envoyés (*Apôtres*) (Luc, 6, 13), ses ambassadeurs et ses représentants auprès de l'humanité.

— Le Sauveur appelle ses Apôtres à la plus grande puissance : à la participation de la plénitude de son pouvoir. (Marc, 3, 14. 15; Matth., 10, 1. 8.) Il les charge de ses fonctions de Docteur, de Pasteur et de Prêtre, en fait le Fondement de son Église, leur en confie le gouvernement (Matth., 16, 18) et les choisit comme assesseurs pour le jugement futur (Matth., 19, 20). De même et encore mieux que les douze Patriarches de l'Ancienne Alliance, les douze Apôtres doivent, dans la Nouvelle Alliance, avoir entre les mains le dépôt de la révélation et le trésor entier des bénédictions de la grâce.

— Le Sauveur appelle les Apôtres à la plus haute sainteté, oui, à une sainteté de quelque manière semblable à la sienne, puisqu'ils doivent le représenter et le remplacer, et aussi le faire dignement : toute la majesté de la sainteté et toute la grandeur des dons apostoliques se montreront en eux. (Joan., 17, 6. 8. 17).

— Enfin le Seigneur appelle ses Apôtres à mener le même genre de vie que lui : à se livrer aux travaux évangéliques, à faire de grandes œuvres (Joan., 14, 12), à subir des persécutions, à souffrir une mort sanglante et à partager sa gloire (Luc, 21, 12; 22, 29; Joan., 16, 2; 17, 14). — L'apostolat est évidemment la destinée la plus belle et la plus sublime à laquelle un homme puisse être appelé.

B. — *Deuxièmement,* il nous faut considérer où Notre-Seigneur va chercher ses Apôtres, de quels milieux il les fait sortir pour les élever si haut et quelle est leur valeur d'homme. Leur condition, si elle n'est pas la plus commune et la plus basse, ne dépasse pas les limites d'un état de vie ordinaire. Il les appelle quand ils nettoient et raccommodent leurs filets, quand ils pêchent, même sans rien prendre (Marc, 1, 16. 19; Luc, 5, 2. 5); et, pour tout dire en deux mots, il les tire d'une condition relativement inférieure, où ils sont inconnus et sans influence; même Matthieu exerce une profession qui ne passe pas pour être honorable. Leur intelligence, en général, n'a rien d'extraordinaire : un ou deux possèdent une certaine science. Il n'y a rien non plus de particulier à dire de leur sainteté. Ils ont de

bonnes qualités : ainsi ils sont habitués au travail, sont actifs, pieux, ont un esprit droit et lucide, un cœur bon et fidèle. Tel est l'état dans lequel le Sauveur trouve ses Apôtres, et tels qu'ils sont-ils sont appelés à la plus sublime vocation.

III. — *Comment les Apôtres répondent à l'appel du Sauveur.*

Les Apôtres suivent l'appel du Sauveur, *premièrement* et avant tout, avec promptitude et zèle, obéissant dans la mesure que le Sauveur demande de chacun d'eux : la sainte Écriture en fait la remarque deux fois. (Matth., 4, 20. 22 ; 19, 27 ; Marc, 3, 13.)

Deuxièmement, ils répondent à l'appel du Messie avec joie : saint Jean, dans un âge avancé, sait encore avec exactitude l'heure du premier entretien avec le Seigneur, qui décide leur vocation. (Joan., 1, 39.) — Saint Matthieu prend, s'il n'a pas déjà un double nom auparavant, un nouveau nom, quand il est appelé, comme s'il ne faisait que commencer de vivre, et donne un grand festin d'adieu. (Luc, 5, 27-29.) — Les Apôtres se recrutent aussi entre eux, parmi leurs proches et leurs connaissances, et s'efforcent de faire partager l'immense bonheur de leur vocation à ceux qu'ils aiment le mieux. (Joan., 1, 41. 42. 45. 46.)

Troisièmement, les Apôtres suivent l'appel du Seigneur ou leur vocation avec constance et fidélité, en travaillant, en combattant, en souffrant, et en obtenant de magnifiques résultats. (Luc, 22, 28.) Ils rendent leur vocation glorieuse par la conversion de l'univers, et ils la scellent presque tous de leur sang, couronnant ainsi leur vie par un glorieux martyre.

— Telle est la vocation des Apôtres : elle contient un mystère qui est à la fois beau, important et profond. Cette vocation est surtout une révélation très aimable de la sagesse, de la bonté, de la délicatesse du Sauveur ; et, à cause de cela, le *premier* fruit à retirer de ce mystère est l'amour pour le divin Maître. — Le *second* fruit est la joie, unie à la reconnaissance : ce mystère ne comprend-il pas, en effet, la fondation de l'Église, l'établissement

de la hiérarchie sacrée et le commencement du Royaume de Dieu ici-bas? Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas au Sauveur, d'autant qu'il a appelé ou qu'il appelle aux mêmes sublimes destinées non seulement les douze Apôtres, mais encore un grand nombre d'autres, parmi lesquels nous sommes. Il ne peut échoir à quelqu'un rien de plus avantageux, de plus beau et de plus grand que d'être désigné pour occuper une place dans cette magnifique hiérarchie. — Le *troisième* fruit ou la troisième conséquence de ce mystère est la confiance : ne voyons-nous pas, ne constatons-nous pas, en effet, par la capacité et les talents que les Apôtres montrèrent dans la suite, malgré leur insuffisance naturelle, quelle est la puissance et l'efficacité de l'élection de Dieu? Dieu, en effet, n'appelle pas l'homme à cause de l'aptitude qu'il trouve en lui, mais il lui donne l'aptitude pour l'état de vie auquel il l'appelle.

RÉPÉTITION

I. — *Élection des Apôtres.*

La raison dernière pour laquelle le Sauveur choisit des hommes, et des hommes tels que les douze, pour devenir ses Apôtres et les fondements de son Royaume ou de son Église, n'est pas la nécessité, comme si, par exemple, il avait besoin des Apôtres, même avec toutes les qualités et les aptitudes de leur vocation; la raison dernière de cette élection est le décret éternel et la volonté de Dieu, son Père : c'est le grand et magnifique plan qu'ont dressé la Sagesse et la Bonté de Dieu en faveur des hommes. Dieu veut se faire représenter auprès des hommes par des hommes. Ce Royaume, qui est fondé par les hommes et qui se compose des hommes, doit avoir aussi pour assises éternelles les hommes : son commencement, sa conservation, son agrandissement et sa défense dépendront des hommes, s'appuieront et reposeront sur les hommes. De cette manière, Dieu élève l'humanité; il lui octroie une part de sa propre puissance; il l'unit au ciel par les liens d'une famille divine, et forme avec elle comme un grand État divin.

Pour réaliser ce plan, Dieu, dans les desseins impénétrables de sa Sagesse, choisit de fait des hommes, qui, naturellement parlant, ne peuvent en rien contribuer à la réussite de son entreprise. Et, précisément, l'œuvre sera divine, parce qu'elle ne s'appuiera sur rien de naturel. (I *Cor.*, 1, 17. 18. 27. 28.) Le Père désigne les Apôtres et les donne au Sauveur (Joan., 17, 6. 11. 24 ; 18, 9), qui les reçoit tous de ses mains, même Judas. Aussi la sainte Écriture remarque-t-elle qu'il a choisi ceux qu'il a voulus. (Marc, 3, 13.) Nous avons là un miracle de la Sagesse et de la Bonté de Dieu. (Joan., 15, 16.) Le Psalmiste (au Ps. cxxxviii) parle en très beaux termes de ce mystère.

II. — *La Dignité de l'Apostolat.*

Il n'est pas de dignité plus élevée que l'apostolat, et c'est pourquoi nous devons tant estimer et tant aimer la vocation à la Compagnie de Jésus, qui a beaucoup de ressemblance avec celle des Apôtres.

A. — Comme le collège apostolique, la Compagnie de Jésus appartient de la manière la plus absolue au Sauveur et a la communauté de vie la plus intime avec lui. En effet, nous vivons sous le même toit que Jésus et dans son voisinage le plus proche. De plus, notre communauté de vie avec Notre-Seigneur se manifeste dans le nom de Jésus que porte notre Institut : dans ce nom est toute la définition de la Compagnie, dont la tâche essentielle est de reproduire, intérieurement et extérieurement, en nous et dans les autres, la vie de Jésus. Par ce nom, en vertu de notre vocation et de notre mission, nous approchons très près de Jésus ; et c'est là le privilège propre de notre Compagnie.

B. — En second lieu, la vocation à la Compagnie est, comme celle des Apôtres, une vocation à la Sainteté de Jésus. Ceci résulte de l'essence ou de la nature de la vocation de la Compagnie, laquelle est de reproduire la vie de Jésus sous le double rapport de la fin qu'il a poursuivie ici-bas et des moyens qu'il a employés pour l'atteindre. Considérons seulement la onzième Règle du Sommaire.

C. — En troisième lieu, la vocation à la Compagnie nous vaut, comme aux Apôtres, une participation au pouvoir du Sauveur. La Compagnie est un Ordre de Prêtres ou de Clercs, un Ordre apostolique, et, pour cette raison, elle participe à la puissance sacerdotale de Jésus, même avec le privilège de renoncer d'avance, pour honorer l'humilité de Jésus, à toutes les dignités ecclésiastiques ; par conséquent, nous voulons dès ici-bas avoir part seulement au travail et à la peine, et non pas à l'honneur et à la gloire.

D. — Enfin, quatrièmement, la Compagnie partage le sort et les destinées de Jésus ; et c'est maintenant qu'il faut faire une mention spéciale des persécutions continuelles de toute sorte qu'elle a à souffrir sans cesse. — Nous avons ainsi dans notre vocation une imitation très heureuse et parfaite de la vie des Apôtres ; et c'est pourquoi nous devons de particulières actions de grâces à Dieu pour un si grand bienfait.

III. — *La Fidélité des Apôtres à leur vocation.*

A. — Nous pouvons considérer encore plus en détail la manière dont les Apôtres ont suivi leur vocation. *Premièrement,* ils l'ont suivie avec une grande estime pour elle et avec la parfaite connaissance de leurs obligations. Le seul titre qu'ils se donnent dans leurs Épîtres est celui-ci : *Vocatus Apostolus Jesu Christi;* et, certes, c'est le meilleur de tous les titres ! Cette estime de leur vocation est très importante pour ceux qui en veulent rester dignes. — *Deuxièmement,* les Apôtres ont suivi leur vocation avec une grande fidélité, n'y cherchant pas leurs avantages temporels, bien au contraire : que pouvait-elle, en effet, leur rapporter, sinon des travaux, des souffrances et des persécutions ? — *Troisièmement,* ils l'ont suivie avec un grand zèle. La terre fut presque trop petite pour leur zèle : ils portèrent le nom de Jésus jusqu'aux extrémités du monde. — *Quatrièmement* enfin, les Apôtres poursuivirent leur carrière, en déployant une grande habileté et en remportant de magnifiques succès. Ils furent vraiment des serviteurs du Christ capables et fidèles (II *Cor.,* 3, 6). Voilà les modèles que nous devons imiter !

B. — Maintenant il ne nous faut pas oublier qu'il y a eu un Apôtre infidèle à sa vocation, et cet Apôtre s'appelle Judas. On peut s'étonner de la vocation de ce traître. Elle est un mystère de la Sagesse et de la Justice divines. Cette vocation a été, sans nul doute, une grande grâce de Dieu ; mais la grâce n'enlève pas à l'homme la liberté ni la possibilité d'en abuser. Il est vraisemblable que Judas avait de la bonne volonté et de la foi, quand il fut appelé par Jésus ; mais, au lieu de coopérer à la grâce, il céda toujours davantage à la tentation du démon et à l'entraînement de ses passions déréglées, et, de cette manière, il devint le funeste instrument de la Passion et de la mort de son Maître. Le malheureux ! il est comme la prophétie vivante de l'avenir, en ce sens que la plus sainte des vocations, le sacerdoce, aura lui aussi des membres indignes, qui feront certes sa honte (Luc, 14, 35) et son malheur, mais aussi qui contribueront à glorifier le Maître dont la puissance conserve la hiérarchie sacrée malgré la faiblesse de plusieurs de ses membres. Ici, assurément, une conclusion s'impose à chacun de nous, celle de nous maintenir toujours dans la crainte de Dieu et l'humilité de cœur, de nous défier sans cesse de nous-mêmes et de profiter avec fidélité et zèle de toutes les grâces de Dieu.

APPLICATION DES SENS

A. — *Vocation d'André et de Jean.* — Saint Jean-Baptiste se tient près du Jourdain à l'endroit où il baptise ; il est entouré de ses disciples et d'une grande foule de peuple, qu'il enseigne. Tout à coup il s'arrête et regarde. Un profond silence s'établit. A peu de distance apparaît un homme qui longe le fleuve. Sa taille est plus haute que la moyenne ; elle est svelte et noble ; son air est calme et grave, comme est celui d'un homme qui pense habituellement à des choses sérieuses. Son vêtement consiste en une longue tunique de laine blanchâtre, qui descend jusqu'à ses pieds et dont les manches sont très larges. Cette tunique a une bordure bleue et est maintenue autour des reins par une ceinture. Il porte sur sa tunique un manteau brun ou une sorte de

long surtout carré qui a des franges bleues à ses extrémités. Sa belle tête ovale est légèrement penchée en avant. Sa longue chevelure, d'un brun doré et quelque peu bouclée, se divise en deux parties égales sur une tête qui reste toujours découverte. Sous un front large et élevé brillent de grands yeux bleus, qu'encadrent des sourcils bien fournis et bien arqués ; les longs cils des paupières de Jésus produisent une impression de tendresse inexprimable sur ceux qui le regardent. Les autres traits de son visage ont une pureté de forme parfaite ; mais on ne peut dire qu'il représente le type particulier d'une nationalité. Une barbe douce retombe sur sa poitrine en boucles ondoyantes. Tout l'extérieur du Messie est agréable, modeste et prévenant : on reconnaît tout de suite en lui l'idéal d'une beauté accomplie. Jésus s'avance, les bras et les mains enveloppés dans son large manteau ; il paraît doucement pensif. Quant à Jean-Baptiste, il est tout à fait absorbé par sa vision, et il règne en ce moment un profond silence. Enfin il lève son bâton, et montrant Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde ! Il est Celui dont j'ai dit : Il vient après moi quelqu'un qui était avant moi. Je ne le connaissais pas, mais c'est pour le révéler à Israël que je suis venu et que je baptise avec l'eau. Et Celui qui m'a envoyé pour baptiser ainsi m'a adressé ces paroles : Celui sur qui vous verrez le Saint-Esprit descendre et demeurer est Celui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu comment cet Esprit est descendu du ciel sous la forme d'une colombe et est resté sur Lui. Et j'ai rendu le témoignage qu'Il est le Fils de Dieu. »

L'impression produite par ces paroles est profonde. Quelques-uns des disciples du Précurseur sont particulièrement touchés : ce sont les futurs Apôtres. Parmi eux se trouvent André et Jean. Ils se disent à eux-mêmes que, s'il en est ainsi, il y a tout avantage à aller au Maître des maîtres. Ils se rappellent en même temps les miracles dont ils ont été témoins au baptême du Seigneur, quarante jours auparavant. Le lendemain, Jésus étant passé de nouveau dans le voisinage et Jean-Baptiste l'ayant signalé encore avec les mêmes paroles graves et solennelles, alors André et Jean prennent une résolution généreuse, celle de

suivre le Messie et de faire d'abord connaissance de sa Personne. Jean-Baptiste ne le trouve pas mauvais ; au contraire, il désire que tous ses disciples s'attachent à Jésus : n'est-il pas venu, en effet, non seulement pour manifester le Sauveur au peuple, mais encore pour lui amener et réunir autour de lui ses premiers disciples ou ses Apôtres ? Les deux disciples de Jean s'approchent donc de Jésus qui longe le Jourdain. Ils n'osent pas tout d'abord adresser la parole au Sauveur ; ils se pressent l'un l'autre de le faire, et se tiennent très près derrière lui. Jésus, qui connaît leur intention, se retourne aimablement, les regarde avec bienveillance et, comme ils hésitent à lui parler, il les prévient et leur demande qui ils cherchent. Jean et André lui répondent que c'est lui-même qu'ils cherchent et ils le prient de leur dire où il demeure : car ils désirent vivement faire sa connaissance. « Venez et voyez », leur dit le Sauveur. Tout en marchant, Jésus leur demande avec beaucoup d'intérêt quel est leur nom, leur famille, d'où ils viennent. Ils lui répondent avec simplicité qu'ils sont Galiléens, que l'un d'entre eux (Jean) est le fils de Zébédée, pêcheur et marchand de poissons, et l'autre (André) est le frère du maître-pêcheur, Simon, loueur de la grande pêche sur le lac de Génésareth. Ils ajoutent qu'ils sont venus trouver Jean-Baptiste et qu'ils ont conçu une telle estime pour lui et l'ont pris en si grande affection qu'ils sont devenus ses disciples. Le Sauveur leur dit alors : « Vos paroles me font plaisir ; je vois que vous êtes mes compatriotes, puisque je suis de la Galilée, de la ville de Nazareth ; mes parents sont Marie et Joseph. Moi aussi je me suis rendu près de Jean pour me faire baptiser ; je me réjouis de l'affection que vous avez pour lui. Jean est un grand Saint et un grand Prophète ; on n'en a jamais vu de pareil ici-bas. Il faut faire ce qu'il enseigne : c'est lui qui prépare la voie au Messie. » — « Assurément, répondent Jean et André ; Jean-Baptiste nous a beaucoup parlé du Messie, et d'après tout ce qu'il nous a dit, il nous est difficile, sinon impossible, de ne pas conclure que Celui à qui nous parlons est le Messie ; d'ailleurs Jean nous a renvoyés à vous. » Jésus confirme leurs paroles, en disant modestement : « Ce que Jean dit est la vérité. N'avez-vous pas assisté dernièrement à l'apparition qui a

eu lieu à l'occasion de mon baptême, et n'en avez-vous pas été frappés ? » Les disciples répondent qu'ils en ont été émerveillés. Le Messie se fait connaître à eux et ils croient en lui. Cependant ils arrivent à une hôtellerie, et Jésus les invite à le suivre et à prendre un frugal repas en sa compagnie. Ils acceptent volontiers. L'amabilité et la noblesse du Seigneur les captivent toujours davantage, en sorte qu'à la fin ils osent lui demander s'il médite quelque projet, comme Jean, et s'il veut avoir des disciples. Sur la réponse affirmative de Jésus, ils déclarent qu'ils veulent bien être de ses disciples et sont disposés à le suivre. Le Sauveur leur répond que c'est un devoir pour eux de le faire. Alors Jean et André lui parlent de leurs amis et de leurs parents, qu'ils veulent aussi lui amener et lui présenter, pour qu'ils deviennent eux-mêmes ses disciples. Jésus leur dit qu'ils peuvent venir. — Nous avons ici la première rencontre et la première conversation des Apôtres avec le Messie. L'impression qu'ils ressentirent de l'affabilité et de l'amabilité de Jésus fut si grande que saint Jean se rappelait encore dans sa vieillesse l'heure de ce premier entretien avec le Sauveur. (Joann., 1, 39.)

B. — *Vocation des autres Apôtres.* — Plein de joie d'avoir trouvé le Messie et de pouvoir le suivre, André va à la recherche de son frère Simon, qui pouvait bien, ces jours-là, se trouver auprès de Jean-Baptiste sur le bord du Jourdain. La première nouvelle qu'André annonce à son frère, c'est que Jean et lui avaient trouvé le Messie. Simon étonné s'en réjouit grandement : car pour un Israélite croyant il ne pouvait y avoir de nouvelle plus désirable et plus importante, et Simon est un Israélite zélé et épris de tout ce qui est bon et beau. Il est de Bethsaïde, ville située sur la rive occidentale de la mer de Galilée, et semble avoir loué une importante pêcherie avec Zébédée et ses deux fils, Jacques et Jean, qui n'habitent sans doute pas loin de lui. Simon est un homme robuste et entreprenant. Il suit aussitôt son frère, qui le mène au Sauveur ; et bientôt a lieu cette première rencontre de Jésus et de Pierre, qui commence entre eux des relations, désormais ininterrompues, dont l'importance et les conséquences seront si grandes pour le temps et pour l'éternité. Simon est un homme fort quoique de petite taille, il a les

yeux vifs, il porte sur le devant de la tête la touffe de cheveux si connue. Dès qu'il se présente, Jésus le considère avec son calme et sa majesté habituels, avec son aimable bienveillance, mais aussi avec une fermeté et une profondeur de regard toutes mystérieuses, et il lui dit tout aussitôt : « Tu es Simon, fils de Jonas, et tu dois à l'avenir t'appeler Céphas, c'est-à-dire Pierre. » La figure majestueuse du Sauveur, son regard significatif et sérieux, son apostrophe à Simon, en prononçant son nom et en lui donnant un nom nouveau, produisent sur Pierre une impression très profonde : cette conduite mystérieuse de Jésus est évidemment pour Simon le présage d'une vocation spéciale et extraordinaire. Il sent qu'il se trouve en présence d'un Être supérieur, qui se déclare le Maître de son avenir et aux yeux de qui sa personne et toute sa vie deviennent comme transparentes. Il est rempli d'admiration et de respect et, pour ainsi dire, en adoration en présence de Jésus, et peut-être qu'en cet instant il a le pressentiment de la grandeur de sa vocation. Mais si, d'un côté, cette vocation est un grand honneur pour le Galiléen, d'un autre, elle le remplit de crainte et d'angoisse en considérant l'insuffisance de ses capacités naturelles et aussi à cause des relations temporelles où il est engagé comme chef de famille et comme directeur d'entreprise. Nous verrons plus tard que le Sauveur dut employer des moyens tout particuliers et même la force des miracles pour triompher de la peur et des hésitations de Pierre. En attendant, le fondement de sa vocation est posé et Simon est tout à fait gagné à Jésus. Mais le Seigneur le laisse provisoirement continuer son entreprise de pêcherie.

Jésus voyage maintenant dans la Galilée et, sur sa route, il rencontre Philippe, un compatriote et un concitoyen de Simon et d'André. Il semble que Philippe est un homme très timide, méticuleux et timoré, mais souple et docile. C'est pourquoi la seule parole du Sauveur : « Suis-moi » l'attache définitivement à sa Personne divine. Vaincu par la grâce et entraîné par son bon cœur, il ne peut s'empêcher de répondre à cet appel de Jésus, en qui il reconnaît immédiatement le Maître qu'il doit suivre désormais. — Matthieu est gagné à peu près de la même

manière. Il appartient à la classe, méprisée et décriée avec raison, des publicains, et, pour ce motif peut-être, il est un sujet de peine et de honte pour sa famille. Mais Matthieu a un excellent cœur, et peut-être est-il déjà allé trouver Jean-Baptiste et a-t-il été converti par lui ; dans ce cas, le Seigneur trouve dans Matthieu un terrain bien préparé. Il est possible aussi que Matthieu ait été très surpris et fortement remué de voir Jésus s'arrêter silencieux devant sa maison et attacher sur lui un de ces regards à jamais inoubliables, qui décident absolument de la destinée du temps et de l'éternité. En même temps, le Seigneur lui adresse ces simples mots : « Suis-moi. » Matthieu a sans doute déjà appris à connaître Jésus par les œuvres qu'il a faites à Capharnaüm et aux environs, il est rempli de respect et d'estime pour lui ; d'un autre côté, il désire se décharger de son emploi d'une façon convenable. Il saisit avec joie l'occasion de réaliser son plus cher désir : touché par la grâce de Dieu et l'amabilité du Sauveur, il répond immédiatement à son invitation. Il quitte aussitôt sa place et sa famille, et se déclare le disciple de Jésus. Mais, avant son départ définitif, il donne un grand repas à ses amis. Matthieu a encore une autre cause de joie dans le nouveau genre de vie qu'il embrasse : au lieu de compter des marchandises, il s'occupera du soin des âmes ; au lieu de rédiger des lettres de voiture, il écrira le saint Évangile ; au lieu de gagner la richesse temporelle, il conquerra le Royaume éternel ; au lieu d'être assis à un comptoir de publicain, il siégera sur un des douze trônes du Royaume des cieux...

Après Philippe, le Sauveur appelle Nathanaël, qu'on suppose être l'apôtre saint Barthélemy. Nathanaël est de Cana en Galilée. Il paraît être un homme instruit, d'humeur gaie, prompt, de caractère quelque peu indépendant, mais honnête et sincère. Philippe est à sa recherche et, quand il l'a trouvé, il lui parle vraisemblablement avec un grand enthousiasme de Jésus, fils de Joseph de Nazareth, qu'il dit être le Messie. Nathanaël connaît Nazareth, qui n'est pas loin de sa propre ville, et il sait que les Nazaréens n'ont pas une grande culture intellectuelle et jouissent de la réputation d'avoir un naturel très fâcheux. A cause de cela, il pense qu'un homme élevé à Nazareth ne peut que

répondre difficilement à l'idée qu'il a du Messie; aussi fait-il à Philippe cette réflexion à demi plaisante : « Et comment un si grand bien ou même quelque bien peut-il venir de Nazareth? » Néanmoins il a un vif désir et une sorte d'impatience de voir ce Messie, annoncé par Philippe. A peine le Sauveur l'a-t-il aperçu, qu'il dit avec beaucoup d'amabilité, de manière à être entendu de Nathanaël : « Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point de fausseté! » Nathanaël, comprenant que Jésus parle de lui, reprend aussitôt : « Maître, comment me connaissez-vous? » — « Avant que Philippe ne t'ait appelé, lui répond le Sauveur, je t'ai vu sous le figuier », et en même temps il jette sur lui un regard touchant et profond. Alors s'éveille vivement dans l'esprit de Nathanaël le souvenir d'un événement de sa vie, connu de Dieu seul, « le Scrutateur des cœurs ». Cette révélation des secrets les plus cachés de son âme touche et bouleverse fortement Nathanaël; il ne plaisante plus désormais; mais il reconnaît dans Jésus non seulement le Docteur sage, mais le Maître de sa conscience, son Juge et son Dieu, et son cœur droit et sensible est entièrement satisfait. Il s'humilie aussitôt en présence de tout le monde et reconnaît avec joie Jésus pour le Messie et pour Dieu. « Vous êtes le Fils de Dieu, le Roi d'Israël », dit-il à Notre-Seigneur. La pénétration de Jésus et la preuve de sa toute-puissance divine ont opéré en Nathanaël ce changement complet. Il veut aussitôt suivre le Sauveur. Alors Jésus prononce ces paroles qui s'adressent à tous ses Apôtres : « Cette seule preuve de ma Divinité vous a déterminés à croire; mais vous verrez encore de plus grandes choses : vous verrez les Anges de Dieu monter et descendre »; c'est-à-dire qu'ils verront un jour les Anges le servir, lui, « le grand et éternel Médiateur entre le ciel et la terre ». Il n'y a rien qui gagne les hommes comme la louange, et il n'est pas de moyen plus facile et plus infaillible de s'en rendre maître que de leur prouver qu'on les connaît et qu'on pénètre le fond de leurs cœurs. C'est ainsi que Nathanaël a été gagné à la Personne et à la cause de Jésus.

C. — *Le choix des Apôtres.* (Luc, 6, 12-16; Marc, 3, 13-19; Matth., 10, 1-4.) — Le choix et l'appel définitifs des Apôtres

sont le complément et le couronnement de leur vocation. Le Sauveur se tient dans le voisinage du lac, à peu près à moitié chemin entre Capharnaüm et Nazareth, entre le Thabor et Saphet. Il est sur une hauteur, qui fait deux saillies bien prononcées. Entre ces deux proéminences il y a un enfoncement ou une petite vallée, que la nature semble avoir faite tout exprès pour une réunion d'hommes, pour recevoir un auditoire. Une grande foule de peuple, venue de la Galilée, de l'est, du Jourdain, de la Judée et même de Tyr et de Sidon, y est rassemblée; tous attendent que Jésus vienne leur faire une prédication. Les disciples que le Seigneur a convoqués, sont également là. Le Sauveur a passé la nuit dans une oraison mystérieuse sur un des sommets arrondis de la montagne : c'est le signe qu'il médite quelque projet important.

Au lever du soleil, Jésus descend de la montagne, où il vient de passer la nuit en prières; il descend majestueusement, comme Moïse du Sinaï. Aussitôt ses nombreux disciples l'entourent, prêts à recevoir ses ordres. Le Messie leur déclare qu'il veut choisir douze d'entre eux, qui resteront toujours près de sa Personne et seront particulièrement ses Messagers ou ses Apôtres; et il commence de suite à les choisir. On voit alors un magnifique spectacle. Le soleil apparaît au firmament; il répand ses rayons dorés sur les vagues du lac et sur la plaine environnante; les montagnes de la rive gauche du Jourdain projettent sur tout cet ensemble des ombres bleues et violettes; le Thabor élève, au midi, sa tête altière au-dessus de la chaîne des montagnes de Gelboé et d'Éphraïm, pendant qu'au nord le majestueux Hermon laisse briller sa cime neigeuse : on dirait, en ce moment, que les rayons du soleil le couronnent d'une fraîche couronne de roses. Remplis d'admiration et dans l'attente d'un grand événement, les disciples se tiennent tout près du Sauveur; et, plus loin, la foule du peuple trépigne d'impatience. Jésus est debout, dans une attitude noble et imposante, transfiguré par la joie et la piété. Il appelle les Apôtres chacun par son nom, et ceux-ci s'approchent du Maître avec bonheur, reconnaissance et amour. Tout émus, ils s'agenouillent devant lui, pour recevoir la bénédiction de ses mains vénérables, et

ensuite ils se placent à ses côtés. — Simon, le fidèle, le courageux Simon, s'approche le premier de tous ; c'est lui que le Sauveur a nommé et appelé le premier. C'est avec une gravité singulière que le Seigneur l'accueille et lui donne le nom de Pierre, ce nom qui est le signe de sa primauté, de sa préséance sur les autres Apôtres. Il le salue, sans doute, en esprit par les paroles qui feront de lui plus tard le chef de l'Église : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église », ou par la formule de la bénédiction de Juda : « Tes frères te loueront; ta main s'appesantira sur la tête de tes ennemis; les fils de ton père se mettront à tes pieds : tu es un jeune lion. » (*Gen.*, 49, 8. 9.) — Ensuite Jean s'approche, l'innocent Jean, avec toute sa simplicité et son amabilité de jeune homme. Comme le Sauveur l'accueille avec joie ! Il lui donne la bénédiction de Benjamin : « Tu es le bien-aimé du Seigneur; tu demeureras avec assurance dans la part de ton héritage; tu y habiteras comme dans une chambre nuptiale; tu y reposeras entre les bras du Seigneur. » (*Deut.*, 33, 12.) — Après Jean viennent André, le zélé, les deux cousins du Seigneur, Jacques le Mineur, le futur évêque de Jérusalem, et Jude, nommé aussi Thaddée, et ensuite Thomas : tous reçoivent, comme autrefois les fils de Jacob et les tribus d'Israël, leurs grâces et leurs bénédictions particulières. Le Seigneur se réjouit dans son âme et remercie Dieu de tout le bien que fera la vocation de ses Apôtres. — Enfin Judas se présente : la vue de Judas est pour Jésus la cause d'une vive douleur. Judas est alors croyant et bon, mais que deviendra-t-il un jour? Le Seigneur frémit dans tout son être, en prononçant son nom et en le voyant s'approcher. Pourtant il le reçoit, parce que son Père, suivant un décret de sa sagesse et de sa justice impénétrables, le lui a donné. Peut-être qu'il lui dit doucement à l'oreille les paroles : « Prends garde qu'un autre ne prenne ta place. » (Ps. 108, 8.)

— Tel est le choix définitif, tel est l'appel décisif des Apôtres. Le jour de cette élection est pour le Sauveur un jour de grande joie, parce que son œuvre y fait un grand progrès et qu'il considère notre élévation comme la sienne propre. Ce jour est aussi un jour à jamais mémorable pour les Apôtres, qui voient

le Sauveur poser le fondement de leur félicité, de leur gloire et de leur puissance. Enfin il est un jour heureux pour le monde, parce que le Messie y a établi la hiérarchie sacrée, et tracé les grandes lignes du plan de son Église et de notre salut.

Accompagné des Apôtres, Notre-Seigneur descend vers le peuple, pour faire son sermon sur la montagne et opérer beaucoup de miracles.

LE MIRACLE DES NOCES DE CANA

(JEAN, 2, 1-11.

Le Sauveur se trouve avec ses nouveaux disciples sur la route qui conduit à Capharnaüm, en Galilée. Il s'arrête à Cana, où sa sainte Mère assiste à des noces, et c'est dans cette petite ville qu'il fait le miracle de l'eau changée en vin.

I. — *Le Miracle.*

Quatre circonstances en montrent la grandeur et la magnificence :

A. — *Premièrement,* c'est le premier miracle que le Messie opère publiquement. Aussi saint Jean dit-il que c'est « le commencement des miracles de Jésus ».

B. — *Deuxièmement,* ce miracle constitue, d'après sa nature, un miracle de premier ordre, un miracle absolu et parfait. En effet, il ne s'agit pas seulement ici d'une modification ou d'un changement quelconque, mais il y a, dans ce miracle, un changement complet de la substance d'un être. Le Seigneur montre par là son pouvoir illimité sur la nature. Il peut faire d'elle ce qu'il veut.

C. — *Troisièmement,* le miracle des noces de Cana est remarquable par la manière dont Jésus le fait : d'abord, sans bruit, en silence, comme par hasard, et sans aucun moyen extérieur ; de plus, dans des circonstances telles qu'il est impossible de le contester ou d'en douter. Notre-Seigneur l'opère un jour de fête publique, devant beaucoup de témoins irrécusables, en présence

des serviteurs, du maître d'hôtel et de l'époux : personne ne peut le nier. Il est évident que le vin est épuisé et que les urnes sont pleines d'eau : et voilà qu'au lieu d'eau les serviteurs puisent du vin dans les urnes, comme le maître d'hôtel l'affirme lui-même.

D. — *Quatrièmement,* ce miracle est très remarquable à cause de sa signification spirituelle. Dans la double circonstance des noces, où le Seigneur fait le prodige, et du don d'un vin excellent, qu'il offre aux convives, les saints Pères voient une figure de l'union mystique du Christ avec l'humanité, ici-bas dans l'Église et là-haut dans la lumière de gloire. La sainte Écriture nous représente en effet cette union sous ce double rapport, comme un festin de noces (Luc, 14, 16 ; Matth., 22, 2 ; *Apoc.*, 19, 7), où toujours le Seigneur offre et donne du vin : c'est d'abord, sur la terre, dans l'adorable Eucharistie, et ensuite, au ciel, dans le festin où les élus boivent avec lui « le vin nouveau » de la félicité (Matth., 26, 29). Jésus fête les prémices de cette union au commencement de sa vie publique de Docteur, à l'époque où il établit l'apostolat : il veut ainsi manifester, d'une façon particulièrement significative, la joie de son cœur, en assistant à un repas de noces et en faisant, à l'occasion de ce joyeux événement, le don d'un vin merveilleux.

II. — *Motifs ou causes du Miracle.*

En considérant les différents motifs du miracle des noces de Cana, on voit qu'il revêt le caractère d'un charme inexprimable. Ces motifs ou ces causes sont au nombre de trois :

A. — Le *premier* motif ou la première cause du miracle est la présence de la Mère de Jésus aux noces. Il est probable qu'elle y prend part en amie, comme personne connue, ou peut-être même comme parente de l'un ou l'autre des époux : elle conseille, elle arrange, elle prête son secours dans les préparatifs du festin. Cette présence est pour les fiancés l'occasion d'inviter Jésus et ses disciples à leurs noces.

B. — Le *second* motif du miracle est la position critique des époux, lorsque le vin vient à manquer. Peut-être qu'à cause de

l'invitation du Sauveur et de sa suite, le nombre des convives étant devenu trop considérable, leur provision de vin s'est épuisée. Il est donc juste que le Sauveur et sa Mère cherchent à les tirer d'embarras.

C. — Le *troisième* motif et la cause prochaine du miracle est la Mère de Dieu, implorant le service de son Fils. Le Sauveur ne paraît pas, à proprement parler, avoir l'idée bien arrêtée de faire, maintenant et à cette occasion, son premier miracle et de montrer ainsi sa Divinité ; il se manifestera à Jérusalem, le jour de la Pâque : il dit, en effet, que son heure n'est pas encore venue. Néanmoins il opère le prodige, et cela en considération de sa Mère : d'abord, à cause de sa foi : nous ignorons si Marie a déjà vu un miracle de Jésus, mais elle est convaincue de sa toute-puissance ; ensuite, à cause de sa sollicitude maternelle, de son attention et de sa bonté qui lui font remarquer aussitôt le manque de vin et la portent à y remédier ; enfin, à cause de la délicatesse et de la modestie de sa demande, et en même temps de la confiance absolue qu'elle exprime. Marie, pourtant, ne désire rien qui ne soit conforme à la volonté de Dieu.

III. — *Les effets ou résultats du miracle.*

Ces résultats sont en faveur et de Jésus et de ses disciples.

A. — Aux noces de Cana le Seigneur manifeste avec éclat et magnificence sa Divinité ; il en donne une preuve irréfutable en changeant l'eau en vin. Il y montre aussi toute la grandeur et la beauté de son caractère ; et, d'abord, sa bonté et sa condescendance, en acceptant l'invitation de personnes sans fortune ou peu fortunées. Jésus bénit, en effet, tous les usages convenables d'ici-bas et il sanctifie les fêtes des hommes par sa présence et par l'exemple des vertus qu'il y donne. Les saints Pères voient dans la part qu'il prend aux noces de Cana la confirmation du mariage légitime. Ce n'est pas sans raison non plus qu'il fête ainsi solennellement le jour où il quitte la vie de famille et qu'il fait un miracle pour l'utilité et la consolation de deux époux qui, en ce même jour, fondent une nouvelle famille. Il acquitte par là, pour ainsi dire, la dette de reconnaissance qu'il a contractée

envers la famille au sein de laquelle il a vécu si longtemps et dont il a reçu tant de bienfaits.

Jésus montre aussi, aux noces de Cana, une libéralité et une générosité étonnantes, puisque, à l'occasion d'un événement sans importance, il fait un si grand miracle et fait don aux époux d'une grande quantité d'un vin excellent.

Enfin, le Sauveur témoigne son estime et son amour extraordinaire pour sa Mère. Les mots « Qu'y a-t-il entre vous et moi, femme? » ne sont pas des paroles de mésestime et de blâme. Cette expression, dure en apparence, signifie seulement que la demande est quelque peu intempestive; et le mot « femme » ne dit pas plus que notre mot « dame ou madame ». En tout cas, ces paroles prouvent que Notre-Seigneur opère le miracle sur la seule demande de sa Mère ; sans cette demande, le miracle, dans les desseins divins, n'aurait pas eu lieu. L'Homme-Dieu ne pouvait montrer d'une manière plus frappante son amour pour sa Mère. Il ne faut pas oublier de faire cette remarque importante : c'est que, au début de sa nouvelle vie, Jésus veut que le miracle, opéré par lui pour fortifier ses disciples dans la foi et pour révéler sa Divinité, dépende absolument de l'intercession de Marie, sa Mère. Nous avons là une révélation des desseins de Dieu sur Marie : tout, dans le Royaume du Christ, doit passer par les mains de cette divine Mère, aussi bien la grâce de la justification (Luc, 1. 44) que celle de la foi : c'est de Marie que vient le Soleil de Justice et c'est par elle qu'il rayonne dans toute sa splendeur pendant les jours de la vie publique de Jésus.

B. — Aux noces de Cana, les disciples « croient », c'est-à-dire qu'ils sont merveilleusement confirmés dans la croyance à la Divinité du Christ. Cette foi, ils l'ont reçue à la première rencontre du Messie, quand ils ont appris de sa bouche des choses que Dieu seul pouvait connaître. C'était un miracle dans le domaine spirituel; aujourd'hui, c'est un miracle dans le monde visible. Nous avons déjà maintenant la confirmation des grands événements que Jésus leur a fait entrevoir. Cette confirmation de la foi de ses disciples est un des buts principaux que poursuit le Sauveur ; et les disciples en ont un grand besoin à cause des faits qui se passeront à Jérusalem.

Notre-Seigneur ne fait pas uniquement à ses disciples ce don de la foi ; il veut l'accorder aussi à ses parents et à ses connaissances, qui sont venus nombreux assister aux noces de Cana. En tout cas, la nouvelle du grand miracle qu'il y opère se répand de tous côtés, et ainsi il atteint son but, qui est la révélation « de la magnificence du Seigneur ».

— Ce mystère est le terme glorieux de la préparation immédiate du Messie à sa vie publique. Jésus sort radieux de l'obscurité de sa vie privée, pour s'élancer dans la carrière brillante de sa vie publique, où il révélera sa Divinité par ses miracles et par son enseignement. Les disciples ont, dans ce mystère, la confirmation éclatante de leur foi naissante, pendant que les parents et les amis de Jésus y trouvent le bienfait de la foi. Enfin, nous avons là une révélation et une preuve de la puissance médiatrice de la Mère de Dieu dans le domaine de la grâce et dans le Royaume du Christ.

RÉPÉTITION

Le Sauveur assiste à des noces, et, vraisemblablement, à des noces de parents ou d'amis. Nous avons ici l'occasion de considérer l'exemple que Jésus, devenu personnage public, nous donne dans ses relations avec sa parenté ou avec ses connaissances. Nous pouvons faire une double considération :

A. — *Premièrement*, Jésus remplit ses obligations envers les siens et il a pour eux les égards qui leur sont dus : nous le constatons en particulier dans le présent mystère. Il révèle sa Divinité d'abord à ses parents, ensuite aux Juifs (Jean, 4, 3), enfin aux Galiléens (Jean, 4, 43 ; Matth., 4, 12), en commençant par les Nazaréens (Luc, 4, 16).

B. — *Deuxièmement*, le Sauveur néanmoins pratique en tout le plus grand détachement, le détachement intérieur et extérieur de la famille, de ses amis et de ses connaissances, du moins en tant que la perfection de la vie apostolique le réclame.

Il n'a certes aucune attache à son pays natal : il n'a été qu'une ou deux fois à Nazareth. (Matth., 13, 54 ; Luc, 1, 16.) Il parle un jour de sa ville natale, mais seulement pour donner un avis

qui est bien juste. Il ne flatte pas ses compatriotes, et ceux-ci ne le flattent pas davantage. — Il ne témoigne pas un plus grand attachement à sa Mère. Il l'abandonne tout à fait, lorsque Dieu le veut (MATTH., 3, 13); il est probable qu'il n'a pas consenti à ce qu'elle le suive avec les autres saintes femmes : en tout cas, le nom de sa Mère n'est pas indiqué dans l'Évangile (LUC, 8, 2. 3); pendant une de ses instructions, il ne la reçoit pas aussitôt (MATTH., 12, 48); il ne parle pas d'elle d'une manière spéciale (LUC, 11, 28). — Il montre la même liberté de cœur en face de ses amis. Il reprend Marthe de ce qu'elle est mécontente de sa sœur Marie (LUC, 10, 41); et il laisse les deux sœurs l'attendre trois jours, pendant que leur frère est malade et enfin meurt : la gloire de Dieu est le seul motif de cette conduite (JEAN, 11, 6). Il n'hésite pas non plus à opposer un refus formel à la demande intéressée de la mère de deux de ses Apôtres (MATTH., 20, 22). Il accueille la riche païenne de Phénicie en apparence très durement (MARC, 7, 27). Il n'épargne pas davantage ses principaux disciples (MATTH., 16, 23; LUC, 9, 50. 55). — C'est ainsi que le Sauveur est détaché : il n'est attaché qu'à Dieu et à sa vocation.

Nous ne devons pas non plus nous-même avoir d'attache à la chair et au sang; mais il nous faut changer nos affections naturelles en affections surnaturelles, qui répondent à notre vocation et à notre état. Nous devons le faire, *premièrement,* à cause de Dieu : autrement, nous courons le danger, dans nos travaux, de perdre de vue sa plus grande gloire. Nous nous occupons de personnes et de choses qui ne contribuent pas beaucoup à cette gloire, et nous négligeons celles qui la procureraient infiniment davantage : alors nous ne nous dévouons pas *unice et pure* au service de la divine Majesté. — *Deuxièmement*, l'intérêt du prochain exige que nous n'ayons pas d'attache naturelle. Autrement il ne reçoit pas l'édification et le secours qu'il a le droit d'attendre de nous. Nous négligeons très souvent ceux qui ont le plus besoin de notre assistance et de nos soins, comme les hommes, les ouvriers, les pauvres, les enfants, etc... De plus, nous nuisons au prochain, quand il remarque nos affections et nos attaches; et nous pouvons même être la cause de sa perte. Au lieu de lui donner l'exemple du détachement, nous l'attirons

et nous l'attachons à notre personne : ce qui est loin d'être apostolique. Ainsi nous dérobons à Dieu les cœurs qu'il ne nous est permis de gagner et d'attirer que pour les donner et les attacher à Dieu. En un mot, il n'y a alors pour nous aucune bénédiction céleste, mais seulement *lucrum cessans et damnum emergens*. — *Troisièmement* enfin, nous devons nous défaire de toute affection déréglée dans notre propre intérêt. Ces attaches nous enlèvent d'abord notre paix : nous ne sommes plus purs et sans tache aux yeux de Dieu; et ensuite, elles nous privent de la considération et de l'autorité dont nous avons besoin pour faire du bien aux hommes : nous nous avilissons et nous nous rendons ridicules à leurs yeux; nous perdons toute force pour les vrais travaux et pour les sacrifices, ou bien nous ne mettons nos travaux qu'au service de nos passions. Dans de telles dispositions, il n'y a en nous ni charité ni dévouement sincères, mais un misérable égoïsme; c'est ce que l'on constate, hélas ! quand on veut nous enlever notre idole. Nous perdons complètement notre énergie : il n'y a plus de ressort en nous; toute grandeur disparaît dans nos pensées et dans nos affections : nous nous amoindrissons, nous commettons des imprudences, parfois des sottises, nous nous amollissons, nous devenons des hommes médiocres, sinon vulgaires. La plupart du temps, c'est avec les femmes qu'on se compromet et à cause d'elles qu'on se met même dans des embarras sérieux. Voilà pourquoi le Sauveur est si inflexible sur ce point, et pourquoi aussi les prescriptions de notre Institut sont si sévères, quand il traite des visites, des correspondances ou des relations extérieures, surtout s'il s'agit de femmes ou de religieuses : il nous défend absolument de sortir seuls et sans compagnons, d'entretenir des amitiés particulières et de nous charger de la direction spéciale de personne. Il ne veut pas davantage que nous ayons de correspondance suivie avec les personnes pieuses du dehors, et que nous nous mêlions d'affaires temporelles, même dans l'intérêt de nos parents. En tout cas, nous avons besoin d'une permission spéciale pour le faire ou pour nous y prêter : le mieux est de nous en abstenir. Relativement aux attaches du cœur, il nous faut les prévenir, les éviter, ou les briser, nous en tenant toujours stric-

tement à nos règles et à nos usages. Alors nous avons la bénédiction de Dieu et nous n'avons rien à craindre ni du côté de Dieu, ni du côté des hommes, ni du côté de notre conscience. Notre cœur ressentira vivement au début cet *exilium cordis ;* mais il ne manquera pas non plus de consolation. Est-ce qu'il n'y a pas une grande consolation à être un bon et loyal serviteur de Jésus, à l'avoir pour ami et à être le père d'une nombreuse postérité spirituelle ?

APPLICATION DES SENS

A. — *Arrivée de Jésus à Cana.* — Le Sauveur, en quittant le Jourdain, prend le chemin qui conduit de la plaine d'Esdrelon à Capharnaüm, et il arrive ainsi à Cana. Cana se trouve sur la route de Nazareth au lac de Tibériade : c'est un village considérable, bâti en terrasses sur le penchant d'une colline, au milieu d'un pays accidenté et fertile, où l'on voit de belles vallées, couvertes d'oliviers, de caroubiers et surtout de grenadiers. Chaque groupe de maisons, à Cana, est séparé par des champs et encadré agréablement dans des arbres et des haies de cactus. A l'ouest, en dehors du village, coule une fontaine à trois bassins, la seule de la contrée : et, à cause de cela, c'est elle qui a fourni probablement l'eau qui a été changée en vin par le Sauveur. Jésus trouve le village en fête : en effet, un mariage doit y avoir lieu. Deux maisons sont reliées entre elles par une tonnelle, artistement faite, sur laquelle se détachent des guirlandes de verdure et des couronnes de fleurs et de fruits. Ces maisons sont les demeures des deux fiancés. La localité est envahie par les invités à la noce. Les fiancés semblent être les parents ou au moins les amis et les connaissances de Jésus et de Marie. La Mère de Dieu est là, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des maisons des fiancés : elle aide partout, elle conseille, elle arrange avec beaucoup de sagesse et de bonté. Bien loin de se faire servir, comme une femme de qualité, elle se montre toujours serviable, humble, pieuse, habile et experte en toutes choses. — Il est probable que le Sauveur a déjà été invité et qu'il a promis de

venir : en tout cas, il arrive et se présente avec ses nouveaux disciples. Son intention, certes, n'est pas seulement de prendre part à la joie d'une fête; il veut faire honneur à ses parents, d'autant plus qu'il se les a aliénés en suivant sa vocation; peut-être même que sa conduite leur déplaît et qu'ils pensent qu'il devrait davantage prendre soin de sa Mère et de sa famille. Jésus n'estime rien autant que ce que Dieu a ordonné et établi, et son dessein est d'honorer la fête de sa présence et de ses sublimes vertus. Enfin, il sait parfaitement dans quel embarras se trouveront bientôt les deux jeunes époux; et la prière de sa Mère lui fournira l'occasion de les tirer d'affaire en faisant un miracle. Il a sans doute, dans cette circonstance, l'intention particulière d'honorer sa Mère, de marquer pour toujours sa place dans le Royaume de l'Église et de se révéler comme Messie et comme Dieu à ses parents, à ses amis et à ses disciples. Ses disciples d'ailleurs apprendront ainsi à se connaître entre eux, et ils deviendront, en quelque sorte, les premières pierres de son Église par leur foi en sa mission divine et en sa Divinité. Telles sont les pensées et les intentions du Sauveur en acceptant l'invitation aux noces de Cana.

B. — *Les fêtes.* — Jésus est reçu avec beaucoup d'égards et de cordialité dans la maison de l'un des deux époux, où un logement lui est préparé. La cérémonie principale des noces consiste, au terme des fiançailles, à aller chercher solennellement la fiancée et à la conduire dans la demeure du fiancé. Ordinairement, c'est la nuit que le cortège se rend d'une habitation dans l'autre. Une musique, composée de fifres, de flûtes, de cymbales et de tambourins, ouvre la marche; ensuite viennent des hommes, qui distribuent de l'huile et des noix au peuple et aux enfants; enfin marchent, en dernier lieu, des enfants, couronnés de fleurs, le fiancé et ses compagnons. Quand le cortège est arrivé près de la maison de la fiancée, celle-ci sort, suivie de ses demoiselles d'honneur; elle est très bien parée et couverte d'un voile épais; aussitôt elle prend place dans le cortège du fiancé. En ce moment, un grand nombre d'hommes, portant des torches à la main, s'adjoint au cortège, qui se met en marche. Dans la maison du fiancé, la fiancée est conduite et présentée à

son futur époux : tous deux ont des couronnes de fleurs sur la tête. Alors le contrat de mariage est dressé et la bénédiction nuptiale donnée. Après, suivent le festin des noces, les danses et les jeux, qui souvent durent plusieurs jours.

Il est vraisemblable que le Sauveur, aussitôt arrivé, devient le roi du festin et l'ordonnateur de la fête. Il bénit les anneaux et donne la bénédiction nuptiale. Il parle, à cette occasion, des plaisirs légitimes des noces, de leur importance, de leur mesure, de leur côté sérieux et de leur utilité. Il prend part sans doute avec une gravité aimable aux divertissements qui ont lieu sous les arbres. Les hommes et les femmes, séparés les uns des autres, mettent en enjeu des objets de peu de valeur, des fleurs et des fruits; ils donnent et reçoivent des gages. Les enfants et les jeunes gens font des courses et des sauts sous le berceau de feuillage, afin de gagner des récompenses. Jésus n'interdit pas la danse : car les danses des pays d'Orient sont extraordinairement modestes. Elles consistent dans des marches cadencées, en suivant des lignes qui s'entre-croisent et en faisant avec les mains des gestes pleins d'expression; les danseurs et les danseuses ne se touchent que médiatement, tenant parfois des bandes d'étoffe qu'ils se présentent les uns aux autres. Notre-Seigneur est tantôt ici et tantôt là; il adresse souvent, avec un sourire, une bonne parole que tous admirent ou accueillent en silence et avec attendrissement. Pendant qu'il distribue les prix gagnés, il fait de belles et judicieuses observations, de sorte que le lot est toute une parabole pour celui qui le reçoit. Il assaisonne ainsi tout de leçons pratiques et donne la note grave au concert de l'allégresse générale.

C. — *Le miracle.* — Jésus opère probablement son premier miracle au principal repas des noces. Ce festin a lieu au fond de la cour d'entrée, le long de la maison. La salle de la noce, qui est parfaitement ornée, se divise en deux parties, afin de séparer les hommes des femmes; une cloison forme cette division, mais elle est assez basse pour permettre de voir d'un regard l'assemblée entière et de pouvoir tout entendre. Le Messie occupe le milieu de la salle, la place d'honneur, avec l'époux. Après la prière et l'ablution d'usage, le repas commence. Il se

compose de plusieurs services. D'abord ce sont les mets plus substantiels : le bœuf, le veau, le mouton avec leurs assaisonnements et leurs légumes. Peut-être qu'on sert alors un agneau rôti, que le Seigneur partage. Des galettes de farine tiennent lieu d'assiettes. Les coupes sont remplies du vin que contenaient de grandes urnes d'argile, qu'on aperçoit au fond de la salle. Jésus a le visage très serein, et il explique, par des paraboles admirables et instructives, la signification spirituelle de certains mets, placés sous ses yeux. Le second service consiste en volailles, poissons et plats sucrés. Le troisième enfin comprend des fruits, des pâtisseries et des gâteaux de miel ; c'est pendant ce service que l'on offre aux convives du vin plus fin. Mais, soit à cause du retard de la commande, soit à cause du nombre inattendu des hôtes, le vin fait défaut en ce moment. La Mère de Dieu, plus oublieuse d'elle-même que des autres et malgré toute sa modestie, voit tout. Elle remarque l'embarras et le désespoir des serviteurs, en face des urnes toutes vides. Ils vont et viennent comme affolés ; ils s'approchent du maître d'hôtel et lui parlent à l'oreille. Marie interroge à part un des serviteurs sur la raison de leur embarras et elle apprend qu'il n'y a plus de vin. Aussitôt elle se met en devoir, peut-être pendant qu'on sert un mets de parade, d'aborder son Fils et vite elle lui dit : « Ils n'ont plus de vin » ; et en même temps elle le regarde d'un air suppliant et touchant. Le Sauveur, de son côté, quelque peu surpris, jette sur elle un regard imposant et lui répond : « Femme, qu'est-ce que cela nous importe? Qu'y puis-je faire? » Puis, d'une voix radoucie, il ajoute pour s'expliquer de quelque façon : « Mon heure n'est pas encore venue. » Il veut, par ces paroles, dire, d'abord, que le temps de se manifester comme Dieu n'est pas encore fixé par son Père à cette heure-là, et que personne, pas même sa Mère, n'a le droit de l'avancer : la demande de Marie n'est donc pas adressée tout à fait dans le moment voulu ; de plus, il y a pourtant dans les paroles de Jésus un acquiescement au désir ou à la volonté de sa Mère, mais il l'exaucera à l'heure seule qu'il jugera convenable. Marie le comprend très bien et dit aux serviteurs : « Restez tranquilles, ne dites rien et attendez les ordres de Jésus. » Peut-être qu'alors le Seigneur

enseigne l'assemblée. Quand l'embarras est extrême autour de lui, Jésus commande aux serviteurs d'apporter les six grandes urnes et de les vider en sa présence. Les serviteurs obéissent et montrent, en les renversant chacune au-dessus d'une coupe, qu'elles sont complètement vides. Jésus les fait toutes remplir d'eau. Les urnes, ainsi remplies, sont remportées et placées contre le buffet, là où elles étaient auparavant. Le Seigneur, en ce moment, va sans doute de ce côté pour les bénir, puis il revient se mettre à table. Bientôt il ordonne de verser du vin et d'en faire goûter au maître d hôtel, — et, chose merveilleuse! les serviteurs puisent dans les urnes un vin excellent! Le maître d'hôtel se rend immédiatement auprès de l'époux et lui demande d'où vient ce vin; il ajoute : « D'ordinaire, on sert le meilleur vin, et, plus tard, quand les convives sont déjà satisfaits, on leur offre du vin ordinaire. » L'époux ignore tout ce qui s'est passé, goûte le vin et est très étonné. Les serviteurs affirment avoir mis seulement de l'eau dans les urnes. Le fait est bientôt connu de tous les convives, qui regardent Jésus avec étonnement, respect, joie et amour. Le vin miraculeux est bientôt dans toutes les coupes, et les hôtes le boivent comme un breuvage sacré. Toute l'assemblée est silencieuse, émue et recueillie. Alors le Seigneur déclare comment il a attendu la solennité présente pour célébrer lui-même ses propres noces, c'est-à-dire pour fêter son alliance avec les âmes que son Père lui a données; et, en effet, cette union spirituelle commence dès le premier jour de sa vie publique. Il fondera un Royaume, une famille, à qui il donnera aussi un vin précieux. Tous, en l'entendant, sont changés intérieurement : ses disciples et beaucoup de ses parents et de ses amis croient désormais à sa Mission divine. Mais c'est la Mère de Dieu qui, à cette heure, ressent dans son âme une joie et un bonheur incomparables.

JÉSUS CHASSE LES VENDEURS DU TEMPLE

(Jean, 2, 13-25.)

I. — *Jésus va à Jérusalem pour la fête de la Pâque.*

Après un court séjour à Capharnaüm, où il est allé de Cana ou de Nazareth avec sa Mère, ses frères (ses cousins) et ses disciples, Notre-Seigneur se rend à Jérusalem, pour assister à la fête pascale qui est proche.

A. — L'intention du Sauveur, en visitant la ville sainte, est de s'y manifester comme Messie, de se montrer dans l'exercice divin et complet de sa charge de Docteur, de Chef et de Réformateur de toute la Religion. Il veut pour la première fois se produire publiquement, devant la nation entière, dans toute la beauté de sa vocation et toute la vérité de sa Mission.

B. — Dans ce but, Jésus choisit fort à propos les circonstances de lieu et de temps. — Le lieu est la Judée et Jérusalem. Les prophéties désignent toujours Jérusalem et le Temple pour le lieu de la manifestation du Messie. (Mal., 3, 1.) C'est en Judée que Jean doit annoncer la venue du Messie, et c'est en Judée encore que celui-ci doit se manifester. Dans la Judée et surtout à Jérusalem se trouve le centre de l'activité religieuse de toute la nation. (Jean. 4, 22 ; Matth., 23, 34. 37.)

Le temps de la révélation du Messie est la fête pascale : il est bien choisi également pour le but poursuivi par Jésus. La Pâque est la grande fête de l'Ancienne Alliance, la fête à laquelle assiste toute la nation ; et par l'agneau pascal qu'on y immole et qui est la figure la plus parfaite du sacrifice de Jésus sur la croix,

cette fête est dans la relation la plus intime avec le Messie, à la fois Prêtre et Victime.

Le temps et le lieu de la manifestation du Messie sont donc tout à fait propres au déploiement de l'activité de Jésus, comme Docteur, Réformateur et Messie, et par suite au développement de son œuvre divine. Mais aussi, en face de sa révélation, l'incrédulité peut se produire et s'affirmer, occasionner une scission et amener un dénouement. C'est, en effet, pendant cette première Pâque que se montrent les premiers symptômes de la division parmi les Juifs.

II. — *Le Sauveur purifie le temple.*

Pour la première fois, Jésus apparaît, à la fête pascale, comme Docteur de la loi, et aussi comme Thaumaturge. (Jean, 2, 23 ; 3, 2.) Mais cette solennité est remarquable surtout par le fait important et significatif de la purification du Temple.

A. — Quelle est l'occasion de cet acte du Sauveur ? C'est le désordre et le trouble que causent dans la maison de Dieu non seulement les vendeurs d'agneaux, de colombes, de farine, d'huile et d'autres objets, utiles aux sacrifices, mais aussi les changeurs, qui donnent de la monnaie du pays et surtout les sicles du temple à la place de l'argent étranger. Tous ces hommes ont eu l'audace de s'installer avec leurs marchandises, leur argent et leurs tables sous les longs portiques du Temple, depuis le parvis des païens jusqu'à l'entrée même du lieu de la prière, dont ils troublent la tranquillité et le recueillement. Sans nul doute ils ne font cela qu'avec la permission ou la tolérance des prêtres et des ministres du Temple, qui retirent probablement un bénéfice de la location des places qu'ils leur abandonnent.

B. — Quel abus le Sauveur veut-il corriger ? Il ne veut pas, d'abord, empêcher la vente des objets nécessaires au service du Temple : il veut faire cesser le désordre, occasionné par tous ces trafiquants qui s'introduisent jusque dans le lieu de la prière. Leur conduite est un sujet de dérision et de scandale publics et un obstacle aux desseins miséricordieux de Dieu sur les païens craignant Dieu. (III *Rois*, 8, 41.) — De plus, il y a là une pro-

fanation de la maison de Dieu, une cause de trouble pour la paix et l'ordre du service divin, surtout aux grands jours des fêtes solennelles, où il y a une grande affluence de pèlerins. — Enfin, la cupidité trouve sa place même à la porte du sanctuaire. Peut-être aussi que les prêtres ont dans cette tolérance un moyen de gagner de l'argent. En tout cas, il y a de leur part une négligence scandaleuse du devoir qui leur incombe de faire honorer et respecter la maison de Dieu; au lieu de remplir ce devoir, ne rendent-ils pas à Jéhovah un culte superstitieux? (Jér., 7, 10.) Nous sommes témoins ici de la décadence des Juifs, au moins de leurs chefs, sous le rapport de la piété ou de la Religion. Les fils d'Aaron ont un absolu besoin d'être purifiés par le Messie. (Mal., 3, 3.)

C. — Comment Jésus fait-il cette purification? *Premièrement,* avec une grande modération. Le Sauveur a déjà sans doute constaté plusieurs fois le désordre, et avec une douleur amère; mais il s'est abstenu jusqu'à ce jour d'y porter remède. C'est une affaire qui ne regarde pas les particuliers, et il n'était pas encore entré dans la charge de Docteur de sa vie publique. Ensuite il est difficile de ne pas supposer qu'il n'a pas fait une démarche bienveillante auprès des gens du marché, au moins pour les dissuader de continuer leurs trafics et leur faire des menaces. Le Sauveur ne montre pas moins de modération dans l'accomplissement même de la purification : tandis qu'il pousse devant lui les vendeurs de marchandises plus communes et qu'il renverse les tables des changeurs d'argent, il ordonne aux vendeurs de colombes de prendre leurs cages et de s'en aller. Il y a là, de sa part, évidemment une attention délicate, des égards pour de pauvres marchands, dont les oiseaux auraient pu s'envoler, s'il avait voulu, et aussi pour les petites colombes elles-mêmes ou pour leur destination : car elles sont l'offrande des pauvres femmes devenues mères. — *Deuxièmement,* Jésus fait la purification du Temple avec une intrépidité et une énergie, un zèle et une sévérité, une majesté et une force qui remplissent de frayeur et mettent en fuite tous les marchands. Il fait une sorte de fouet en tortillant des cordes, parce qu'il est défendu de gravir la montagne du Temple avec un bâton.

D'ailleurs le fouet n'est que le symbole de la vertu et de la puissance toute mystérieuse de son Être, dont les effets surnaturels se reconnaissent à la crainte et à l'effroi qu'il répand autour de lui en ce moment. Jésus dit même de quel droit il agit ainsi : « Ne faites pas de la Maison de mon Père un lieu de marché public. » Ce n'est pas seulement le Prophète, le Messie qui parle et agit, c'est le Fils de Dieu, le Fils du Dieu d'Israël, à qui le temple appartient et qui a le droit d'y être adoré : il vient pour revendiquer l'honneur dû à son Temple et à son Père. Sa conduite est admirable : tout considéré, nous sommes en présence d'un miracle et de la révélation, en paroles et en œuvres, de la vocation messianique et de la Divinité de Jésus.

III. — *Les Prêtres demandent à Jésus compte de sa conduite.*

A. — Le résultat de la purification du Temple par Jésus est extraordinaire sous différents rapports. L'effet produit sur les Juifs, c'est-à-dire sur les ennemis du Messie, sur le sanhédrin, sur les prêtres et les ministres du temple, animés de sentiments pharisaïques, c'est la colère, c'est l'envie, c'est l'incrédulité. Ils voient dans la conduite de Jésus une usurpation, un empiètement sur leurs droits et une attaque contre la Religion : en vertu de quelle autorité vient-il régler et ordonner les choses du Temple ? C'est pourquoi ils lui demandent compte de ce qu'il a fait : « Avez-vous, lui disent-ils, reçu de Dieu la haute mission de prendre en main les intérêts de la Religion ? Donnez-nous en pour preuve un miracle. » Ils connaissent sans doute les paroles que Jésus a prononcées en chassant les vendeurs du Temple. Mais le vrai motif de leur démarche auprès de Jésus est leur crainte et leur incrédulité ; leur mauvaise conscience les guide en ce moment. L'acte intrépide de Jésus a troublé tout à coup le fond même de leur âme perverse, et maintenant leur hypocrisie et leur incrédulité sont à découvert. Ils croient devoir craindre tout de cet homme si courageux, et ils veulent aussitôt le rendre inutile et le mettre dans l'impossibilité de faire quelque chose.

B. — Jésus leur répond dans leur sens. Mais la réponse qu'il leur fait est, d'abord, ambiguë, parce qu'ils n'ont pas cru à une première réponse claire et nette ni même à un miracle. Ses paroles peuvent signifier aussi bien le Temple matériel, de pierre, que le Temple de son Corps, qui est, en vérité, le Sanctuaire de Dieu le plus saint et aussi visible à tous les yeux. — Sa réponse est, ensuite, assez claire pour que ses adversaires soient à même d'en conclure qu'il possède la puissance sublime et divine d'accomplir de plus grandes choses encore, et qu'il a agi, par conséquent, en vertu du plein pouvoir que Dieu lui a donné. — Enfin la réponse du Sauveur est prophétique : par le Temple il entend son Corps et il prophétise ainsi sa mort et sa résurrection. Sa résurrection est aussi le miracle qu'il accordera à l'incrédulité de ses ennemis. En effet, il prévoit et prédit, d'une part, que cette incrédulité, dont il est l'occasion, se changera en une haine mortelle et aboutira à sa condamnation à mort, et, de l'autre, qu'en face de cette incrédulité le seul miracle de sa résurrection est suffisant. Il voit donc déjà la fin dans le commencement.

C. — Considéré du côté du peuple, le résultat de la purification du Temple et des miracles opérés par Jésus est que beaucoup des témoins de ces faits extraordinaires croient en leur auteur. (Jean, 2, 23.) Mais Jésus connaît le défaut et l'inconstance de leur foi et il ne se confie pas à eux : il ne parle du mystère profond de son existence ici-bas et de sa mission qu'à un petit nombre, à Nicodème, par exemple. (Jean, 2, 24. 25.)

— L'importance de ce mystère consiste en ce qu'il est sous tout rapport une révélation et une manifestation du Messie. Jésus révèle sa nature comme Messie et comme Fils de Dieu, en agissant à son gré dans le Temple, comme dans la maison de son Père et dans sa propre maison. Il révèle sa vocation, qui est de purifier et de réformer la Religion. Il révèle sa vertu principale, un zèle ardent pour l'honneur de son Père. (Ps. 68, 10; Jean, 2, 17.) Il montre déjà, par ses paroles et par ses actes, ce que sera tout le cours de son existence, c'est-à-dire une suite ininterrompue de relations avec un peuple inconstant et infidèle, une lutte continuelle contre un sacerdoce déchu et hypocrite, et,

en face de cette incrédulité, à la fin — la défaite dans la mort et la victoire dans la résurrection. Cette solennelle entrée en scène de Jésus, à Jérusalem, est un véritable tableau d'ouverture d'un grand drame, une perspective de toute la vie du Rédempteur.

RÉPÉTITION

A. — Ce mystère de la purification du Temple est la troisième manifestation du Sauveur à Jérusalem et dans le lieu saint. La *première* a eu lieu par les paroles de Siméon le jour de la Présentation. Alors Jésus est révélé comme le Principe ou l'Auteur du salut de tous, comme le Rédempteur, mais au prix des combats et des souffrances, et comme le Signe de la contradiction et l'Occasion de la ruine pour un grand nombre d'hommes. Sa rencontre avec l'ancien sacerdoce est pacifique : après le paiement de sa rançon, les prêtres le laissent aller en paix. — La *seconde* manifestation du Messie a eu lieu dans sa douzième année. C'est la première manifestation personnelle, la révélation de sa Sagesse divine dans l'assemblée des docteurs de la loi. Déjà, dans cette circonstance, il appelle mystérieusement Dieu son Père. La conduite des Docteurs à son égard est inouïe, mais encore sans hostilité : il s'opère alors une sorte de révolution pacifique dans l'intérieur de la synagogue. C'est le prélude de sa vie publique, mais il n'y a que lui et ses parents qui aient part, dans ce mystère, à la souffrance et aux sacrifices. — La *troisième* manifestation de Jésus, celle de la purification du Temple, fournit la preuve, en paroles et en actes, qu'il est le Messie, le Maître et le Réformateur de l'ancienne Religion et du Temple. Son détachement de la chair et du sang est complet; sa rencontre avec le sacerdoce juif est agressive et hostile. Les paroles prophétiques du Sauveur montrent déjà en perspective la fin de cette inimitié, c'est-à-dire son dénouement fatal à la quatrième Pâque suivante.

— Remarquons que les deux dernières manifestations du Sauveur se font pendant la fête pascale. La succession des fêtes pascales forme donc une véritable gradation ascendante dans la

vie de Notre-Seigneur : ces fêtes servent comme de traits d'union ou de points de repère dans la multiplicité des événements de cette existence si remplie et si extraordinaire.

B. — De plus, le Sauveur donne, dans ce mystère, le spectacle unique d'une vertu sublime, apostolique, qui est comme le résumé de ses sentiments, l'âme de sa vie et la cause de sa mort : cette vertu est un zèle dévorant pour l'honneur de Dieu, de son Père céleste. Saint Jean en fait la remarque, en disant qu'ici Jésus a accompli la prophétie du Psalmiste : « Le zèle pour l'honneur de votre maison me consume. » (Jean, 2, 17; Ps. 68, 10.) Ce zèle, uni à la conformité de sa volonté à la volonté de son Père et à l'assiduité de ses pieux entretiens avec lui, forme tout l'ensemble de ses relations avec le Père céleste.

Le Sauveur brûle du zèle de l'honneur de Dieu, et il gravit les trois degrés de perfection de cette vertu. — D'abord, il cherche non pas sa gloire, mais celle de son Père céleste. Il le déclare assez souvent. (Jean, 8, 50.) Il aurait pu pourtant chercher sa propre gloire, mais il ne le fait pas ; et il agit comme il parle. Il se cache pour ainsi dire à l'ombre de son Père. Il se nomme son Envoyé (Jean, 8, 42); sa doctrine est celle de son Père (Jean, 7, 16); ses miracles sont ceux de son Père (Jean, 14, 10); il est la Voie qui conduit au Père (Jean, 14, 6); il va lui-même vers son Père (Jean, 14, 12); son Père est le Maître, le Père de famille, le Roi dont il est question dans ses paraboles; il est la source de tous les biens, et il les demande à son Père pour lui et pour nous (Jean, 17). La gloire du Père est uniquement le but de sa vie et de ses œuvres (Jean, 17, 4); il ne veut sa glorification personnelle que comme un moyen de glorifier son Père (Jean, 17, 1). — De plus, Jésus cherche la plus grande gloire de son Père. Dans ce but il ne fait pas n'importe quoi; il met du discernement dans le choix de ses œuvres. Il entreprend les œuvres les plus nécessaires, les plus utiles, les plus universelles et les plus durables. C'est pourquoi il enseigne surtout dans la Galilée, parce que ce pays en avait le plus besoin; il vit au milieu des pécheurs, parce qu'ils courent à leur perte (Luc, 5, 31); il préfère la prédication à l'administration du baptême, le travail apostolique à la douceur de la vie con-

templative; parce qu'il est dans une ville, il n'oublie pas pour cela les autres lieux (Luc, 4, 43); il ne s'occupe pas beaucoup des femmes (Jean, 4, 16. 27), et il laisse même sa sainte Mère. — Enfin, le Sauveur cherche la gloire du Père céleste en se dévouant tout entier à son service et en sacrifiant pour lui son propre honneur et sa propre vie. Afin de réparer le tort fait à l'honneur de son Père et de sa maison, et de les venger, il ne craint pas de s'aliéner son peuple choisi : il découvre la méchanceté et la corruption de ce peuple, il met lui-même le doigt sur ses plaies et attaque vigoureusement son mal. Jésus laisse déjà entrevoir, dans ce mystère, sa mort comme la conséquence de son zèle pour la gloire de son Père. Et cette mort aura lieu ainsi qu'il le prédit. Il ne veut obtenir sa glorification que de son Père (Jean, 8, 50; 17, 1), et il ne veut l'avoir qu'aux dépens de son honneur et de sa vie. (Jean, 13, 31.) Ce zèle est vraiment la passion de la vie du Sauveur, et il la satisfait dès le premier instant de son existence, quand il dit : « Me voici; je viens » (Ps. 39, 8), et il a sacrifié tout à cette passion. D'un autre côté, son zèle est plein de modération, et il reste toujours dans les limites de la plus sage prudence.

— Nous avons, dans ce mystère, un modèle d'une beauté et d'une valeur incomparables, que tous nous devons nous efforcer d'imiter. — En voici les raisons : *Premièrement,* la justice l'exige de nous. Dieu seul mérite toute gloire et tout honneur, parce qu'il est la source de tous nos biens et le Bien souverain par lui-même. Ne pas lui rendre cet honneur et se l'approprier est un vol. Si nous cherchons la gloire de Dieu, alors nous tendons au grand et magnifique but que poursuivent toute la création et Dieu même de toute éternité : c'est la vérité que nous avons apprise dans la Méditation du « Principe et Fondement » de saint Ignace. — *Deuxièmement,* il est de notre intérêt de chercher la gloire de Dieu. Autrement, de qui cherchons-nous la gloire, et auprès de qui, et en quelle chose? Et à quoi aboutissons-nous si ce n'est à l'humiliation et à la ruine? Nous le voyons dans les Juifs, qui se sont ainsi éloignés de la foi (Jean, 5, 44; 12, 43) et perdus. C'est bien là, en effet, l'esprit des Juifs et celui de Satan de chercher tout autre chose que la gloire de

Dieu. Il n'y a rien qui soit plus opposé à l'esprit de Jésus et de ses Apôtres. Au contraire, Dieu nous glorifiera, si nous le glorifions (JEAN, 8, 50. 54; 12, 28); et notre gloire sera vraie. Nous devons donc, en toute chose, même dans l'affaire de notre progrès spirituel, nous efforcer de procurer la gloire de Dieu et par nous-mêmes et par les autres, et, dans ce but, ne craindre ni travail, ni peine, ni sacrifice. C'est d'ailleurs pour nous le moyen de réaliser la devise de saint Ignace et de la Compagnie : *Ad majorem Dei gloriam !*

APPLICATION DES SENS

A. — *La fête pascale.* — Comparée aux Pâques précédentes, la Pâque où Jésus purifie le Temple pourrait se distinguer de celles-là par les traits caractéristiques suivants : Le Sauveur vient assister à cette Pâque pour se révéler comme Docteur de la loi et comme Messie, et préparer ainsi peu à peu la Rédemption par sa Passion et par sa mort. C'est pourquoi les cérémonies figuratives de cette mort reparatrice, comme le sacrifice de l'agneau pascal et l'offrande de la première gerbe dans le Temple, doivent, à cette occasion, parler fortement au Cœur de Jésus ; et Jésus doit y répondre à propos par des actes, dans des entretiens tout mystérieux avec son Père céleste. La parole : « Me voici, je viens », devient de plus en plus vraie. Le Messie voit sans doute, dans le Temple, des prêtres, occupés au sacrifice de l'agneau pascal, qui, trois ans après, répandront aussi son propre sang. Tout a donc pour lui alors un langage beaucoup plus expressif, une signification ou un sens d'une portée beaucoup plus grande qu'en tout autre temps.

De plus, Jésus se présente, pour la première fois, comme Docteur de la loi, portant l'habit distinctif des Docteurs et des Prophètes, prenant place dans la salle des séances et y prononçant des discours. Ses Apôtres et ses disciples l'accompagnent, et l'on voit bien que le Christ forme et réunit autour de lui une société particulière de disciples. En outre il opère, comme le remarque saint Jean (JEAN, 2, 23; 3, 2), un grand nombre de

miracles, dont le résultat est que beaucoup de Juifs croient à sa Mission divine. Sans doute aussi les pèlerins, venant de la Galilée et des bords du Jourdain, racontent les faits merveilleux dont ils ont entendu parler ou dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que peu à peu l'opinion publique se fait autour de Jésus. Le peuple et les classes élevées le considèrent attentivement. D'un côté, c'est, d'abord, l'étonnement; puis, le dépit de le voir s'approprier la charge de Docteur sans avoir fréquenté d'école ni avoir été autorisé à enseigner; enfin, l'aversion, l'envie, la haine, en le voyant enseigner comme un Maître, avec une force irrésistible et une franchise entière, parler et agir en Prophète et se faire des disciples parmi les personnes bien pensantes : telles sont les dispositions d'une partie des scribes, des prêtres et des membres du sanhédrin, animés de sentiments pharisaïques. De l'autre côté, parmi le peuple, c'est l'admiration, le respect, le goût de la doctrine de Jésus, le désir de le connaître. Des deux côtés opposés les cœurs commencent à s'émouvoir. Les uns sont pour Jésus, et les autres contre lui. Ses ennemis ne montrent à sa vue que du mécontentement, de la consternation, de la frayeur et de l'aversion, tandis que ses amis n'ont pour lui que de la vénération, de la confiance et de l'amour. Mais tout cela n'est que le commencement; c'est pourquoi le Sauveur est encore réservé et ne se découvre qu'en secret, comme par exemple à Nicodème. Mais ce qui attire le plus l'attention sur lui et surexcite davantage les esprits, dans les deux camps, est l'expulsion des vendeurs du Temple.

B. — *L'expulsion des vendeurs du Temple.* — Pour faciliter l'accomplissement des vœux des pèlerins, l'échange de l'argent étranger, l'achat des animaux pour les immolations privées ou les repas de sacrifices, et aussi pour satisfaire la dévotion des individus, beaucoup de choses sont utiles ou nécessaires : il faut des agneaux, des jeunes boucs, des oiseaux, des colombes, de la farine, des herbes vertes et d'autres comestibles. Comme les pèlerins ne peuvent apporter des pays lointains beaucoup de ces objets, on a eu soin de les réunir dans les cellules et les places vides du parvis des Gentils, en prenant toutefois, au début, des précautions pour ne pas troubler le recueillement de ceux qui viendront prier.

Mais peu à peu les marchands s'avancent plus à l'intérieur, jusque dans le parvis d'Israël et dans celui des femmes. Et comme, pendant la solennité pascale, il y a immolation d'une très grande multitude d'agneaux, on a soin d'ouvrir d'avance de nombreuses issues et de renverser beaucoup de barrières, afin qu'on puisse circuler dans différentes parties du Temple. Les vendeurs en profitent pour s'installer avec leurs tables et leurs cages, depuis le parvis des Gentils jusque dans celui des femmes; et c'est ainsi que la dévotion de ceux qui prient se trouve troublée par les cris des animaux et le grand bruit du marché. Le désordre est donc dans la maison de Dieu; mais les ministres du Temple ne l'empêchent pas; au contraire, ils le supportent et peut-être le favorisent-ils dans le but d'en retirer quelque profit pécuniaire. Personne n'ose remédier à ce désordre. Jésus le voit avec douleur, mécontentement et indignation, et il se décide à faire cesser le scandale et à venger l'honneur de la maison de Dieu. Il reconnaît dans cette conduite des prêtres, des ministres et du sanhédrin, la frivolité et le vide complets de leur religiosité, suivant les paroles des anciennes prophéties : « Les pasteurs se rassasieront, et ne feront pas paître leurs troupeaux. (ÉZÉCH., 34, 2. 10.) Personne ne veut sans rançon garder la porte, ni allumer le feu du sacrifice; leurs fêtes sont une horreur et un scandale aux yeux de Dieu. (1, 10; 2, 3. 8.) — Ils laissent dans le désordre la maison de Dieu (AGG., 1), quand ils n'y rendent pas un culte superstitieux... (JÉR., 7, 4). Ils en font une caverne de voleurs (7, 11). — C'est pourquoi le Messie viendra humilier les fils de Lévi et purifier les enfants d'Aaron dans les ardeurs du feu. » (MAL., 2, 9; 3, 2. 3.) Le Sauveur accomplit maintenant ces prophéties strictement et à la lettre, mais aussi avec douceur et modération. Il regarde donc autour de lui pour voir si les marchands ne pourront dans un autre endroit rendre leurs services, sans rien y perdre et sans troubler la dévotion des pèlerins ni le recueillement de la maison de Dieu. Jésus ne trouve rien à redire à leur action elle-même, mais à la manière dont ils l'accomplissent. Il y a les cellules pratiquées dans les murailles du Temple, il y a les endroits reculés et les portiques du parvis des Gentils; c'est là que les vendeurs pourraient très bien s'établir. Notre-Seigneur circule

autour des tables du marché, représente aux marchands, doucement et aimablement, le désordre dont ils sont l'occasion, leur indiquant en même temps les portiques extérieurs comme un lieu plus convenable pour leurs installations. Peut-être même qu'il fait deux fois ces démarches et qu'il aide les vendeurs de bonne volonté à plier leurs tables et à transporter leurs marchandises. Mais bientôt le mauvais esprit se révèle parmi les marchands : un certain nombre d'entre eux viennent, après quelques heures, reprendre leurs anciennes places. Jésus va les trouver de nouveau et leur ordonne avec plus de sévérité et plus de force qu'auparavant de s'en aller au plus tôt, les menaçant même d'user de violence s'ils ne lui obéissent de bon gré. Il est possible qu'alors le Messie rappelle leur devoir aux ministres du Temple, qui ne semblent pas avoir tenu compte de ses observations.

Lors donc que le Sauveur arrive au Temple avec ses disciples, le matin de la fête pascale, il voit tout envahi, presque jusqu'au lieu où le peuple prie, par une foule de vendeurs bruyants ; en même temps, d'autres marchands viennent pour s'installer à côté de ceux qui le sont déjà. Le Seigneur s'indigne de ce spectacle. Il interrompt sa prière ou ses leçons, s'avance avec majesté et l'air sévère du côté des vendeurs et leur ordonne de se retirer avec leurs marchandises ; ses disciples, en ce moment, se pressent nombreux à droite et à gauche de sa personne. Mais il y a devant Jésus une vile populace, qui a peut-être été indisposée et ameutée contre lui par ses adversaires. Elle veut résister au Seigneur ; elle gesticule avec violence et se porte en avant. Ces insolents injurient Jésus, parce que lui, le Galiléen, l'élève de Nazareth, ose leur donner des ordres ; ils lui disent qu'ils ne le craignent pas, et qu'ils ne s'en iront pas ; quelques-uns même d'entre eux appellent la garde du Temple. Jésus est debout ; son visage prend alors une expression de sévérité extraordinaire ; il tire de son vêtement de dessous une sorte de fouet, fait avec des cordes, et l'agite fortement en l'air, en signifiant de la main gauche aux vendeurs de quitter aussitôt la place. Le Sauveur n'a pas de bâton : le bâton est interdit à ceux qui montent au Temple. Il s'avance droit contre ses insulteurs et contre les

marchands, et crie d'une voix puissante : « Arrière, tout cela ! Ne faites pas de la maison de mon Père un lieu de marché public ! » Il pousse en même temps et renverse les tables les plus rapprochées. Ses disciples, devenus une sorte d'Église militante, sont à ses côtés, pressant et chassant tout devant eux. La crainte et l'effroi s'emparent des vendeurs, qui fuient en désordre et épouvantés, et se dirigent du côté du parvis des Gentils. Rien ne peut résister à la puissance qui précède Jésus et qui renverse tous les obstacles. La garde du Temple se présente alors ; il n'y a plus rien à faire. Elle regarde, mais ne s'émeut pas. Des gens du peuple entourent Jésus et lui donnent raison ; on entend quelques hommes crier : « Voilà le Prophète de Nazareth ! » Les soldats aident même à transporter les tables des changeurs et à ramasser les marchandises qui sont par terre. Bientôt le voisinage du parvis des femmes est entièrement tranquille. Mais tous les vendeurs ne sont pas aussi sévèrement traités. Ceux qui sont raisonnables et dociles, ceux qui ne vendent que des colombes et des objets de peu de valeur, peuvent s'en aller tranquillement. C'est ainsi qu'a lieu la purification du Temple. Elle est accomplie par le courage, la fermeté et le zèle du Sauveur, en même temps que par l'influence surnaturelle de respect et de crainte que sa présence exerce autour de lui. Nous sommes les témoins d'un vrai miracle.

C. — *Les agissements des prêtres.* — Pendant que Notre-Seigneur chasse les vendeurs de la maison de Dieu et la purifie, les prêtres et les ministres du Temple sont là le regardant ; ils ne bougent pas, mais ils sont honteux de voir Jésus faire ce qu'ils auraient dû faire ; en même temps, leur conscience leur adresse toute sorte de reproches. Ensuite, ils s'assemblent, se concertent, et, au lieu de remplir leurs devoirs envers Dieu et envers eux-mêmes, ils s'endurcissent et s'excitent les uns les autres à agir contre l'homme téméraire et dangereux qui les a montrés publiquement tels qu'ils sont et dont ils ont aussi tout à craindre dans l'avenir. C'est pourquoi ils veulent, dès le début, paralyser complètement ses efforts. D'accord avec le sanhédrin et en son nom, un certain nombre de prêtres et de pharisiens connus et considérés se rendent auprès de Jésus et lui deman-

dent, dans le Temple, en présence d'une grande foule de peuple, « qui lui a donné le pouvoir de se conduire ainsi dans la maison de Dieu et de s'ingérer dans leur fonction ». Ils ajoutent « qu'il a sans doute pour cela reçu une mission divine ; il doit en fournir le témoignage ; quel miracle opère-t-il pour la prouver aux yeux de tous » ? Pendant que les envoyés officiels parlent, le Sauveur est parfaitement calme, et il leur répond : « Le miracle que je fais pour confirmer mes pleins pouvoirs, est celui-ci : après que vous aurez détruit ce Temple, je le rebâtirai en trois jours. » Par ce Temple Jésus entend son propre Corps, le sanctuaire le plus sacré qui existe ici-bas, celui dont le Temple de pierre n'est qu'une pâle figure. Et peut-être qu'alors Notre-Seigneur montre de la main son Corps ; mais les Juifs n'y font pas attention. Voici ce que le Messie veut dire : « Je connais votre incrédulité ; je sais qu'elle se changera peu à peu en une haine mortelle contre moi et qu'elle aboutira même à ma mort. Je n'ai pas d'autre miracle à y opposer que celui de la résurrection de mon Corps, que j'accomplirai trois jours après ma mort. » Le Sauveur voit donc déjà dans cette première démarche des prêtres juifs le terme de toutes leurs intrigues, et le dénouement final, après trois années écoulées et dans la même solennité pascale : il prophétise ainsi sa mort et sa résurrection. Telle est la signification que la présente Pâque a pour le Messie ! Quelle impression de tristesse et de douleur doit en recevoir son âme ! Les Juifs croient que Jésus veut parler d'une mauvaise action dont il sera la victime, et qui, en fin de compte, ne sera d'aucune utilité pour ses auteurs. Il lui répondent d'une manière piquante et sarcastique : « Mais il a fallu quarante-six ans pour construire le Temple, et tu veux le rebâtir en trois jours ! » Sur ces paroles ils se retirent.

— Nous venons de constater les premiers symptômes de l'inimitié et de la persécution dont Jésus sera désormais l'objet de la part des prêtres juifs ; même déjà maintenant, en cette première Pâque, les classes supérieures d'Israël montrent de telles dispositions à l'égard du Messie, une telle animosité contre lui, que le peuple ne sait plus qu'en penser, et que Nicodème, le pieux Nicodème, n'ose approcher de Jésus qu'à la faveur des ténèbres de la nuit.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

(MATTH , 5-7.)

Une des principales occupations du Sauveur, pendant sa vie publique, est l'enseignement des vérités du salut. Le sermon sur la montagne est un résumé de la morale que prêchera Jésus. Il nous y donne l'idée générale de ses enseignements.

I. — *Ce que le Sauveur enseigne.*

La fin de l'homme et les moyens pour l'homme d'atteindre cette fin, tel est le sujet ordinaire et, pour ainsi dire, le précis des prédications du Messie.

A. — La fin de l'homme, comme son origine, est Dieu. (MATTH., 23, 9.) Tous les hommes forment une famille. Leur Père est Dieu, Dieu en trois Personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. (MATTH., 28, 19.) Ce Père est infiniment puissant, infiniment bon, infiniment sage : il dirige et gouverne tout (MATTH., 6, 8. 26), et il veut nous rendre tous heureux, en nous faisant entrer dans son héritage, qui est le ciel, un Royaume magnifique et éternel. (LUC, 11, 2.) Ce Royaume est la fin de l'homme et la récompense de tout bien, même du plus petit des biens. (MATTH., 9, 40.) Telle est la fin de l'homme, laquelle est essentiellement surnaturelle.

B. — Les moyens d'atteindre cette fin sont de deux sortes : ce sont les commandements et la grâce ou les moyens surnaturels.

Les commandements embrassent les vertus et les actions

morales, par lesquelles nous parvenons au but de notre existence. Nous devons d'abord avoir la foi (MARC, 16, 16), et garder le commandement de l'amour de Dieu et du prochain. (MARC, 12, 30. 31.) — Parmi les vertus morales, il y en a surtout quatre que le Sauveur recommande. Il recommande, *premièrement,* la pauvreté (MATTH., 5, 3), spirituelle et réelle, le détachement de tout bien, la pauvreté apostolique, qui laisse et sacrifie tout pour suivre les maximes de l'Évangile et de la perfection. (LUC, 18, 22.) Notre-Seigneur recommande, *deuxièmement,* la pureté du cœur, la pureté des pensées, des intentions, des désirs, et le renoncement complet aux plaisirs par le célibat. (MATTH., 5, 8.) *Troisièmement,* nous devons pratiquer la charité envers le prochain (MATTH., 5, 7), même aimer nos ennemis (MATTH., 5, 44), et faire toutes les œuvres de miséricorde. *Quatrièmement* enfin, il nous faut être patients et joyeux dans les souffrances et au milieu des persécutions. (MATTH., 5, 10.) -- Telles sont les vertus recommandées par Notre-Seigneur. Il traite tout, précepte et conseil, œuvre d'obligation et œuvre de surérogation. Il nous montre le chemin étroit, la porte basse, par lesquels on va à la vie : c'est la loi de la mortification et du renoncement.

Dans l'emploi des moyens surnaturels, le Sauveur prescrit, avant tout, l'usage des Sacrements, qu'il institue afin d'avoir la vie de la grâce en soi et de la conserver (MATTH., 28, 19); ensuite, l'exercice de la prière, sur lequel il donne une instruction complète (LUC, 11, 1 ; 18, 1); enfin, la participation au service divin, qu'il organise. (LUC, 22, 19.) — Tous ces moyens ne sont pas abandonnés à l'arbitraire et aux caprices de chacun ; mais ils sont déterminés et coordonnés, et l'emploi en sera fait dans une société régulière et sous une autorité fixe, dans l'Église chrétienne. (MATTH., 18, 17.) Jésus-Christ indique l'essence de cette Église, ses devoirs et ses pouvoirs, sa composition (MATTH., 16, 18 ; 18, 18), et ses destinées. — Tel est, en deux mots, le sommaire de la prédication du Messie : voilà le règne de Dieu ici-bas, la loi de l'Évangile, le dogme et la morale du Christianisme. Comme tout y est simple, vrai, grand, consolant et facile ! Nous y voyons peu de préceptes, en dehors de l'obli-

gation de croire en Dieu et d'obéir à l'Église, et des dix commandements ; mais nous y trouvons beaucoup de grâces et de puissants moyens de sanctification.

II. — *Comment le Sauveur enseigne.*

A. — Les qualités que Jésus montre dans sa prédication, sont au nombre de six principales : *Premièrement,* il prêche avec un plein pouvoir : il a parfaitement le droit d'enseigner. — Ce droit, ce pouvoir, il les tient de sa mission ou de sa charge de Messie et de Rédempteur. Il a été annoncé par les Prophètes comme le Docteur, comme la Lumière et le Témoin des peuples (Is., 30, 20; 49, 6) ; il est attendu comme Prophète (Jean, 4, 25) ; il s'annonce lui-même comme Prophète (Luc, 4, 18 ; Jean, 13, 13 ; Matth., 11, 5) ; il est le Roi de la vérité (Jean, 18, 37) et la Vérité même (Jean, 14, 6). Aucun homme ne peut se sauver sans la foi et sans la connaissance de sa fin et des moyens de l'atteindre ; c'est pourquoi le Messie doit montrer la voie du salut à ceux qui veulent se sauver. — Cette autorisation ou ce pouvoir d'enseigner, comme Jésus, ne peut venir que de Dieu, parce que Dieu seul connaît le chemin du ciel ou les moyens d'atteindre la fin surnaturelle. Aussi le ministère de la prédication est-il une fonction divine, et le droit d'enseigner ou de prêcher ne peut être conféré que par Dieu. Le Sauveur, lui, tient son pouvoir, non des hommes, non d'une école, mais de son Père (Luc, 9, 35; Jean, 7, 16), mais de lui-même, en tant qu'il est Homme-Dieu et la Lumière, qui éclaire tous les hommes et les oblige à embrasser ses enseignements. Il n'a donc pas seulement l'autorisation extérieure d'enseigner ; mais il a encore les qualités personnelles pour enseigner, et au plus haut degré : il possède, en effet, la connaissance et la science (Jean, 9, 31), la sainteté et la véracité (Jean, 5, 30. 31) ; il n'a pas seulement l'éloquence extérieure, il a encore la grâce ou le don d'éclairer intérieurement les âmes et de faire agir selon ses enseignements.

B. — *Deuxièmement,* Jésus prêche avec un grand zèle. — Combien de fois le saint Évangile ne dit-il pas que le Sauveur prêche et qu'il prêche partout (Matth., 9, 35) : dans les syna-

gogues, à la ville, à la campagne, sur les montagnes, sur le bord d'un lac, dans le désert (MATTH., 14, 15), en voyage! (LUC, 13, 22.) Tout est pour lui une chaire de vérité : un puits (JEAN, 4, 6), une barque (5, 3), la table d'un festin de noces (LUC, 14). Jamais il ne considère ni le nombre, ni la qualité de ses auditeurs. Tout lui sert de sujet d'instruction : les fleurs (LUC, 12, 27), les oiseaux (MATTH., 6, 26), les arbres (LUC, 13, 6), les usages de la vie domestique (LUC, 13, 21), les événements religieux et politiques (LUC, 13, 4), les questions insidieuses de ses ennemis : il ne laisse échapper aucune occasion de prêcher ou d'enseigner.

C. — *Troisièmement,* le Sauveur prêche avec dignité et force et il prêche la vérité. — Il n'a ni querelle ni dispute avec ses adversaires ; contrairement à ce qui se passe dans les écoles d'alors, il ne subtilise pas, il ne raffine pas dans les explications de la loi et dans l'exposition de la vérité : il ne montre ni esprit de parti ou d'école, ni affectation, ni vues purement humaines. Il décide avec autorité et justesse, n'interprète pas seulement la loi, mais donne aussi des lois (MATTH., 5, 22), et ses décisions, pleines d'une force d'éloquence vive et convaincante, accompagnées de la sainteté de la vie et de la puissance des miracles, ne souffrent ni réplique ni contradiction. Il parle comme quelqu'un qui a l'autorité (MATTH., 7, 29) ; on pressent ou même on voit en lui le Législateur.

D. — *Quatrièmement,* Jésus enseigne et prêche avec une grande simplicité et beaucoup de naturel. — On le voit souvent parler au peuple et à ses disciples : on dirait alors un père qui s'entretient avec ses enfants. Les paroles s'échappent de sa bouche et coulent de ses lèvres doucement et sans effort. Le trésor entier des vérités naturelles et surnaturelles est, en effet, ouvert devant lui, toujours à la disposition de sa belle et magnifique intelligence. Il connaît parfaitement leurs relations réciproques ; il sait comment l'ordre surnaturel est préparé et symbolisé par l'ordre naturel ; il voit comment des choses ordinaires et journalières sont la figure et l'image du plus parfait modèle, et servent d'acheminement et d'explication à ce qui est le plus élevé et le plus sublime. Il n'a besoin que de donner quelques indications pour montrer clairement les rapports des vérités entre

elles. De même qu'un artisan joint d'une main légère différents fils pour tisser une trame aux couleurs variées, ainsi Jésus fait concourir le naturel et le surnaturel, la terre et le ciel, à la composition de ses sermons et de ses instructions admirables. C'est ainsi que nous avons le texte ou le tissu précieux de ses discours paraboliques, dont aucun esprit ne peut mesurer la profondeur et l'élévation et dont la vérité néanmoins est accessible à une intelligence d'enfant. Il ne parle pas comme les Prophètes, lesquels souvent, à cause de l'ineffabilité des vérités qu'ils voient, se fatiguent et s'épuisent à trouver les termes qui puissent les exprimer. Comme l'eau coule d'elle-même de sa source, comme les grains de blé tombent facilement de la main du semeur, ainsi se répand de tous côtés la divine semence de la parole du Sauveur. Sans doute, les discours de Jésus gardent fidèlement la marque de leur temps, ils ont la couleur locale : on y reconnaît le pays et le peuple au milieu desquels ils ont été prononcés ; mais, à l'opposé des discours des prophètes et des rabbins, ils ont un caractère d'universalité, qui répond parfaitement au but général de la prédication du Messie et convient tout à fait à son humanité, en tant qu'il est véritablement « Fils de l'Homme ».

E. — *Cinquièmement*, Jésus prêche avec une grande onction. — Ses discours ne satisfont pas seulement l'intelligence par la clarté et la pureté de la diction, par la profondeur et l'élévation de la conception ; ils contentent aussi la volonté par la part que son Cœur a à son enseignement et par l'influence qu'il exerce sur le cœur de ceux qui les écoutent. Le Sauveur prend l'homme tel qu'il est, avec son intelligence, sa volonté, son imagination et sa sensibilité, et il s'adresse à toutes ses facultés. Il suppose dans ses auditeurs un esprit libre de préjugés et docile, et un bon cœur. Il ne leur demande rien sans motifs sérieux et élevés, et ces motifs il les trouve dans l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. C'est pourquoi il relève et encourage sans cesse, et il montre combien il est avantageux et beau de suivre ses enseignements. Que de fois il dit : « Bienheureux celui qui fait cela ! » et il propose toujours le magnifique Royaume, le ciel, comme but et récompense de tous les sacrifices. Si on ne veut pas l'écouter, alors on voit trop bien comme on fait mal à son

cœur. Il déplore cette conduite et il gémit amèrement du malheur qu'on se fait à soi-même : tous ceux qui l'écoutent sentent que c'est d'un cœur excellent que viennent les paroles qu'il prononce ou les enseignements qu'il donne.

F. — *Sixièmement*, le Sauveur prêche avec un grand succès. — Il est impossible qu'il en soit autrement. Tout le monde se sent en présence d'un spectacle extraordinaire, tout le monde s'étonne et admire. (Luc, 13, 17.) Le peuple court en foules après lui (Matth., 19, 2), le presse et l'assiège (Luc, 5, 1 ; 8, 45 ; 12, 1) : c'est tellement fort que les maisons, les places publiques et même le rivage du lac ou de la mer ne peuvent plus contenir les multitudes (Luc, 5, 3), et que les auditeurs oublient leur maison et même leur nourriture pour l'entendre (Matth., 15, 32). Ses ennemis eux-mêmes doivent lui rendre le témoignage que jamais homme n'a parlé comme lui (Jean, 7, 46) ; et à la fin, ils lui abandonnent le champ de bataille, où ils n'ont trouvé pour eux que la honte et la défaite. Ce qui, entre autres choses, les pousse à bout et les irrite contre le Sauveur, c'est précisément la force victorieuse de ses discours, c'est son courage et son intrépidité à dévoiler et à stigmatiser leur malice incorrigible. Malgré que le peuple juif, en grande partie, se précipite vers sa ruine par son incrédulité, les enseignements de Jésus ne laissent pas d'avoir d'excellents résultats : les païens recueillent de la bouche des Juifs les paroles de Jésus, et ainsi, la civilisation du monde chrétien et le salut de l'humanité sont et restent le fruit précieux des prédications du Messie.

III. — *Quels fruits devons-nous retirer des enseignements de Jésus.*

A. — Le premier fruit que nous devons en retirer, est l'estime unie à la vénération, à l'amour et même à l'enthousiasme pour sa Personne. Peut-on, en effet, considérer ce qu'il y a de vrai, de beau et de consolant dans ses enseignements, sans penser au bon cœur qui en est la source, sans bénir les lèvres d'où ils s'échappent avec tant de charme, d'onction et d'efficacité, sans être saisi d'étonnement et d'admiration devant l'esprit grand

et supérieur qui s'y découvre et s'y révèle? Quel magnifique spectacle que celui du Seigneur expliquant la loi de la Nouvelle Alliance, sur la montagne des Béatitudes, entouré d'un peuple innombrable et ayant sous ses yeux le splendide panorama de la Galilée entière! Quel admirable spectacle encore que celui de Jésus, assis dans une barque, sur le lac calme ou légèrement ondulé de Tibériade, dans la baie charmante de Bethsaïde ou de Capharnaüm, et expliquant à une foule attentive les mystères du Royaume du ciel ou lui adressant ses discours paraboliques! Assurément, ce sont des spectacles que le monde n'a jamais vus, dont le Seigneur lui-même dit : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez; et bienheureuses les oreilles qui entendent ce que vous entendez! Beaucoup de rois et de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. » (Matth., 13, 16. 17; Luc, 10, 23. 24.) S'il est un fait d'une portée infinie, c'est celui de l'apparition de Dieu même, venant enseigner les hommes; et s'il y a une action, digne de toute notre estime et de toutes nos louanges, c'est celle de Dieu parlant aux hommes dans un magnifique langage humain.

B. — Le second fruit à recueillir des enseignements du Sauveur est la reconnaissance envers lui pour ce grand bienfait et pour toute la peine qu'ils lui ont coûté. De quoi avons-nous tous surtout besoin si ce n'est de la lumière et de la vérité, de la grâce et de la foi? Par sa doctrine, Jésus est devenu pour nous la sagesse de Dieu et le guide sur le chemin du Paradis. (I *Cor.*, 1, 30.) Quelle consolation véritable et céleste ne nous procurent pas ses enseignements dans toutes les situations de la vie! Les Juifs ne veulent pas recevoir cette doctrine, et dans la tempête qu'elle soulève, cette divine semence est emportée et répandue par l'Esprit-Saint dans les terres mêmes du paganisme. La prédication du Messie accomplit parmi nous la plus heureuse des révolutions : elle supplante le paganisme, crée le monde chrétien avec sa foi, sa science, ses arts, ses lois, ses mœurs et sa civilisation. La semence de sa divine parole a produit au milieu de nous une riche moisson de grandes œuvres et d'institutions admirables. Ses enseignements continuent à fructifier dans

nos pays : ils convertisssent les âmes, donnent la sagesse aux petits, éclairent les intelligences et, par leurs beautés et leurs consolations toutes célestes, rendent heureux une infinité de cœurs. (Ps. 18, 8.)

C. — Le troisième fruit que nous devons retirer de la doctrine du Sauveur est d'apprendre à la bien connaître, de la comprendre, de nous l'approprier et de nous en pénétrer tout entiers, intelligence, cœur et vie. Les enseignements de Jésus doivent être les principes de notre conduite, servir de direction à toute notre vie. C'est d'ailleurs ce que le divin Maître dit à la fin de son sermon sur la montagne : « Celui qui écoute mes paroles et fait ce que je dis, est semblable à un homme sage qui bâtit sa maison sur le rocher : viennent la pluie, le torrent et l'orage, sa maison reste debout, parce qu'elle est fondée sur le rocher. » (Matth., 7, 24, 25.) Le véritable disciple du Christ ne fait en effet plus qu'un avec lui : il forme un seul rocher avec le rocher qui est le Christ ; le Christ règne dans son âme par la grâce, dans son intelligence par la foi, dans son cœur et dans sa vie par la charité. C'est pourquoi notre étude et notre occupation constantes doivent être d'apprendre les enseignements de Jésus et de nous familiariser avec eux, afin d'y conformer notre vie.

RÉPÉTITION

Nous pouvons considérer ici, dans deux points, les enseignements du Sauveur, en tant qu'ils sont surtout pour les Apôtres.

A. — En *premier* lieu, tous les enseignements de Jésus s'adressent particulièrement aux Apôtres. Ce sont eux, avant tout autre, qui doivent les suivre et les méditer, et le Seigneur leur donne les raisons qu'ils ont d'agir ainsi : il n'est pas venu lui-même détruire la loi, mais l'accomplir (Matth., 5, 17) ; et eux aussi doivent l'accomplir, sans quoi leur dignité leur sera inutile (Matth., 7, 21) ; c'est à cette marque de fidélité qu'il reconnaîtra leur amour pour lui. (Jean, 14, 21. 23 ; 15, 10.) Le Sauveur leur donne personnellement le magnifique exemple de cette soumission à la volonté de son Père. Nous avons là encore un des principaux traits caractéristiques de la vie de Jésus, con-

sidérée dans ses rapports avec le Père céleste. — En *général,* il faut dire que l'accomplissement de la volonté de son Père est le grand devoir de la vie du Sauveur (Jean, 5, 30 ; 6, 38) ; c'est le point de départ, la règle, la mesure et le but de ses pensées, de ses desseins, de ses entreprises, et l'élément au milieu duquel il vit (Jean, 8, 29) ; c'est sa nourriture quotidienne (Jean, 4, 34) et sa consolation dans toutes ses peines. (Matth., 11, 26.) Les Prophètes avaient prédit que le Messie serait le serviteur de Dieu (Is., 42, 1), et, de fait, il s'est toujours comporté comme un simple et fidèle serviteur vis-à-vis de Dieu, son Père. — Maintenant, *en particulier,* et dans le détail de l'existence de Jésus, si la volonté de son Père a été la première affection de sa vie (Ps. xxxix, 9 ; *Hebr.,* 10, 7) et la règle de sa jeunesse (Luc, 2. 49), on peut dire aussi qu'elle a été la loi invariable et universelle de toute sa vie publique : la durée et les circonstances de cette vie, le théâtre de l'activité du Sauveur, c'est-à-dire la Galilée et la Judée seules, la désignation de l'unique peuple à évangéliser par lui, du peuple juif (Matth., 15, 28), le choix de ses Apôtres, même de Judas (Jean, 6, 37), et enfin le résultat de ses travaux, tout dépend de son Père, dont la volonté est la seule règle de toute sa conduite. Assurément, l'ensemble de toutes ces choses est petit et modeste, quand on pense que c'est l'Homme-Dieu qui les fait, mais néanmoins il les accomplit très fidèlement. (Jean, 4, 37, 38.) C'est dans cette lumière, dans cette direction de la volonté de son Père, qu'il envisage les souffrances de sa Passion : celle-ci est le calice que son Père lui donne. (Marc, 14, 36 ; Jean, 14, 31 ; 18, 11.) Il ne peut mourir avant la réalisation de la dernière prophétie qui le concerne. (Jean, 19, 28.) Sa dernière parole est la reconnaissance de Dieu comme son Père et l'abandon de tout entre ses mains. (Luc, 23, 46.) Les prophètes ont tracé d'avance les grands traits de la vie du Rédempteur : ils ont prédit sa naissance miraculeuse d'une Vierge, sa royauté, son sacerdoce, son ministère prophétique, sa mort et sa résurrection ; mais ils ont annoncé aussi des particularités de sa vie moins considérables : par exemple, sa naissance à Bethléem, son entrée triomphale à Jérusalem sur une ânesse, sa vente pour trente pièces d'argent, sa soif ardente au moment d'expirer. Tout est accompli à la lettre, jusqu'à un iota. Sa vie publique

est, sous maints rapports, bien extraordinaire et, naturellement parlant, inexplicable. C'est un va-et-vient et un changement continuels : tantôt il opère ses miracles publiquement et au grand dépit de ses ennemis, tantôt il les fait secrètement; on dirait qu'il veut exciter la colère des Juifs en fréquentant des hommes mal famés et sans religion ou en négligeant leurs usages et leurs coutumes; devant le peuple il n'atteste pas tout à fait ouvertement ni sans détour la vérité de sa Divinité. S'il agit de cette façon, ce n'est pas pour son bon plaisir ou par caprice, mais pour accomplir la volonté d'un Être invisible, qui le dirige et le conduit, la volonté de son Père qui est dans les cieux. Cette volonté est le fil conducteur de tout, la clef merveilleuse qui explique tout dans l'existence si admirable et si remplie de Jésus. Il donne par là à ses Apôtres et à nous tous un bel exemple de la soumission à la volonté de son Père. Cet exemple, nous devons l'imiter pendant toute notre vie. Nous sommes, avant tout, des créatures, et que doit la créature au Créateur si ce n'est la soumission? Sans cette soumission, tout, absolument tout, même l'action la plus éclatante, n'est qu'un pur désordre. Au contraire, l'obéissance à Dieu est la vraie sagesse et la vraie sainteté. L'Apôtre surtout doit être un modèle parfait de la soumission à Dieu, lui à qui le devoir incombe de prêcher la loi de Dieu. Il ne faut pas qu'il imite les apôtres de la Bible, qui poussent et mènent à travers le monde des ânes chargés de Bibles. Le véritable Apôtre est, dans sa personne et dans sa vie, la loi vivante de Dieu, l'Évangile vivant du Christ; autrement il détruirait au lieu d'édifier. Il doit être la véracité même. A chaque pas qu'il fait, il peut dire de lui-même : « Ce qui plaît à Dieu, je le fais tous les jours sans cesse. » (JEAN, 8, 29.)

B. — Mais le Sauveur veut, *deuxièmement*, que ses Apôtres répandent et prêchent la doctrine qu'il leur enseigne : il les y exhorte, eux et tous ceux qui les suivront dans la carrière de l'apostolat. Dans ce but, Jésus donne des instructions particulières à ses Apôtres et, pour qu'ils soient en état d'enseigner les autres, il leur donne des leçons plus complètes : ainsi, il leur explique ses paraboles plus en détail (MATTH., 13, 10. 36; 15, 15) et d'une façon plus claire qu'il ne le fait au peuple; il les initie plus parfaitement aux mystères de sa Religion, à ceux de

sa véritable Divinité (Matth., 16, 20), de sa Passion (Luc, 18, 31), de sa seconde venue (Luc, 17; 22; Matth., 24) ; et dans son discours d'adieu, aux mystères les plus profonds de la Très Sainte Trinité (Jean, 14, 15-17.) Après cela, il pourra leur dire qu'il ne leur a rien caché et qu'il leur a tout dit. (Jean, 15, 15.) — Ensuite, le Seigneur allègue à ses Apôtres les puissants motifs qu'ils ont d'annoncer avec zèle sa parole divine. Il faut que leur lumière brille ; ils doivent être le sel de la terre, non seulement par leurs exemples de vertus et la dispensation des Sacrements, mais encore par leur prédication : la prédication n'est-elle pas, en effet, une lumière brillante et un sel excellent, si elle conserve son caractère surnaturel dans l'enseignement du dogme et si elle respire l'abnégation de soi dans l'enseignement de la morale évangélique ? (Matth., 5, 13. 14. 16.) Aussi le Sauveur dit-il à ses Apôtres : « Je vous ai placés sur le chandelier, afin que vous puissiez briller ; ce que je vous ai communiqué en secret, vous devez l'annoncer publiquement : je vous en récompenserai suivant la mesure de votre fidélité à mes recommandations. » (Marc, 4, 21-25.) Même, il leur promet une récompense particulière, parce qu'ils seront les Docteurs ou les Instituteurs des peuples. (Matth., 5, 19.) C'est pourquoi saint Paul s'écrie : « Malheur à moi, si je n'évangélise ! » (I *Cor.*, 9, 16.) D'après lui et selon l'exemple du Seigneur, prêcher est plus que baptiser. (Jean, 4, 2 ; I *Cor.*, 1, 17.) Nous devons donc, nous aussi, prêcher et regarder le ministère de la prédication comme très honorable ; il faut nous estimer tout à fait heureux de pouvoir le remplir et triompher de toutes les difficultés que nous y rencontrons : ce sont précisément les ennuis et les peines de la prédication qui attirent les bénédictions du ciel. — Mais comment prêcher ? Comme le Sauveur lui-même. Nous devons prêcher sa doctrine et utiliser, dans nos prédications, toute notre science et tous nos talents naturels pour nous faire écouter favorablement. Prêchons, à l'exemple de Jésus, les vérités nécessaires ou utiles, et disons en chaire des choses qui dilatent et encouragent les cœurs. Dans ce but, consultons le Sauveur sur le sujet de nos instructions, recommandons-lui bien ce sujet une fois choisi, et pénétrons-nous de l'esprit de ses enseignements dogmatiques et moraux.

LES MIRACLES DU LAC

Suivent maintenant des mystères, comme les miracles du lac de Génésareth et la Mission des Apôtres. Les miracles du lac sont au nombre de trois : la pêche miraculeuse, l'apaisement de la tempête et la marche de Jésus sur les flots. Ces trois miracles ont un but unique : armer les Apôtres de courage et de confiance en vue des difficultés de leur vocation. C'est pourquoi nous pouvons très bien les réunir ensemble et en faire un seul Exercice ou un seul sujet de méditation.

I. — *La Pêche Miraculeuse.*

(Luc, 5, 1-11 ; Matth., 4, 18-22 ; Marc, 1, 16-20.)

A. — L'intention du Sauveur dans ce miracle est, sans nul doute, de déterminer saint Pierre et les deux fils de Zébédée à suivre définitivement leur vocation apostolique, et à s'attacher à sa Personne, en sacrifiant tout, maison, liberté, affaires. Jusque-là Jésus ne les a appelés que provisoirement : on les voit tantôt rester auprès de lui et tantôt le quitter pour vaquer à leurs occupations. Maintenant ils doivent tout abandonner et s'attacher au Messie : il s'agit, en effet, pour eux de mener désormais la vie apostolique. S'y résoudre n'est pas certes sans plusieurs difficultés. La première difficulté qu'ont les Apôtres, se trouve dans l'affection et l'attachement à la famille, à la maison, au foyer, aux biens et à l'état ; la seconde, dans leur sollicitude pour les intérêts temporels de leurs parents et d'eux-mêmes ; la troisième enfin, dans la grandeur et la sublimité de leur vocation, gran-

deur et sublimité qui apparaissent si bien dans la Personne et dans les actions du divin Sauveur. Ils doivent donc devenir ses coopérateurs et travailler à la même œuvre que lui. Mais qui sont-ils? Et quels sont leurs talents et leurs moyens naturels? Comment d'ailleurs oser commencer une pareille entreprise? Ah ! s'ils pouvaient, en ce moment, plonger leurs regards dans l'avenir et voir ce que le Seigneur leur demande! Il ne leur demande rien moins que de soumettre à son joug humble et suave le judaïsme avec l'antique religion de leurs pères, le paganisme avec son incrédulité et sa volupté, son orgueil et sa cruauté, et d'arborer, au sommet du Capitole et de l'Acropole, l'étendard de la Croix ! Quelle tâche immense et effrayante pour les Apôtres, dépourvus de toute puissance, de toute autorité et de toute éloquence ! D'ailleurs, leur vocation, ils ne la connaissent pas et elle est au-dessus de leurs forces. Aussi on comprend qu'ils hésitent et qu'une intervention surnaturelle soit nécessaire pour les décider à aller où Dieu les appelle,

B. — Cette intervention est celle de Jésus, quand il fait le miracle de la pêche miraculeuse : l'occasion, la nature et les circonstances de ce miracle sont, en effet, très bien choisies pour atteindre le but qu'il se propose en l'accomplissant. — L'occasion est la bonne disposition que saint Pierre montre pour l'Apostolat, en rendant volontiers le service ou en faisant le travail que le Seigneur lui demande, et en jetant avec confiance son filet, dès que Jésus le lui dit. — Le miracle lui-même est une pêche très abondante, naturellement impossible, après le travail inutile de la nuit à cet endroit même, et effectuée, en pleine mer de Tibériade, le jour; cette pêche se fait donc sans le secours d'aucun moyen extérieur. — Considéré dans ses circonstances, ce miracle est accompli, on peut le dire, dans la sphère d'activité de Pierre, du pêcheur, qui est plus à même que personne de le comprendre; et en outre, il symbolise, d'une manière frappante, la vocation apostolique, puisqu'elle est une pêche, mais une pêche d'âmes, qu'il s'agit de sauver pour le temps et pour l'éternité. (Luc, 5, 10.) Le miracle de la pêche miraculeuse et toutes ses particularités doivent, sous l'influence de la grâce, porter dans l'âme de saint Pierre cette conviction

qu'à l'appel du Christ toute sollicitude anxieuse, au sujet de la famille, des ressources temporelles et sur leurs travaux futurs, est complètement superflue dans leur nouvelle vocation. L'Apôtre reçoit aujourd'hui le gage de l'heureuse réussite de tout ce qu'il entreprendra sur la parole du Seigneur.

C. — La pêche miraculeuse produit sur les Apôtres, sur Pierre surtout, les effets que Jésus en attend : — D'abord, une frayeur toute respectueuse à l'approche et en présence de la Divinité ; puis, un vif sentiment d'indignité et de culpabilité, qui jette Pierre à genoux et lui fait dire : « Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur » ; enfin, sur la parole de Jésus qu'il ne doit rien craindre et qu'il deviendra un pêcheur d'hommes, Pierre se sent un courage intrépide et une confiance absolue : en effet, aussitôt, il abandonne tout, barque, état et famille, et s'attache à Jésus pour toujours. Par conséquent, le Messie affermit, par ce miracle, ses Apôtres dans l'espérance de triompher des difficultés de leur nouvelle vocation et de travailler avec succès au salut des âmes. Le succès leur est garanti par un miracle et par l'assistance divine, qui ne leur fera jamais défaut. A la fête de la Pentecôte, on verra leur succès continuer. Pierre attirera dans son filet tous les hommes de la terre.

II. — *L'Apaisement de la tempête.*

(Luc, 8, 22-25 ; Matth., 8, 23-27 ; Marc, 4, 35-40.)

A. — Dans le précédent miracle, Jésus prémunit les Apôtres contre les difficultés intimes de leur vocation ; ici, il les prémunit contre les difficultés extérieures ou les persécutions. Tout, dans ce mystère, est dirigé dans ce sens. Le Sauveur s'embarque, le soir, avec ses Apôtres sur la mer de Tibériade ; il prévoit la tempête, et une tempête telle que les vagues couvriront la barque et la rempliront d'eau ; ils seront exposés vraiment à un grand danger, et Jésus ne fait rien pour l'éloigner. Peu importe que cette tempête ait été naturelle ou surnaturelle... Pendant qu'elle sévit, le Messie dort et les Apôtres travaillent. Le Seigneur permet cet orage pour éprouver les siens et voir s'ils ont

assez de foi et de confiance en lui et en sa Divinité pour compter sur son secours sans pourtant l'éveiller. La foi des Apôtres faiblit, en cette circonstance : ils pensent que Jésus doit ne pas dormir pour pouvoir les tirer du danger. Aussi ils l'éveillent. Le Sauveur reproche à ses Apôtres, non pas leur crainte naturelle, mais leur manque de foi à sa Divinité, qui est véritable et ne dort jamais (Matth., 8, 26 ; Luc, 8, 25 ; Marc, 4, 40) ; puis d'un seul mot il apaise la tempête et calme les flots de la mer. L'effet de ce prodige sur les Apôtres est un mélange d'étonnement et d'admiration, et en même temps ils reconnaissent la Divinité de Jésus : Quel est donc, s'écrient-ils, Celui à qui les vents et la mer obéissent? » (Luc, 8, 25 ; Matth., 8, 27 ; Marc, 4, 40.)

B. — Le Sauveur veut, dans ce mystère, donner aux Apôtres et nous donner à tous une double leçon :

La *première* est que les persécutions et les difficultés extérieures ne manqueront pas à son Église et à ses disciples ; en effet, l'opposition naturelle de l'Église, de sa foi et de sa morale au monde et à ses maximes sera une cause perpétuelle de haine et de persécutions contre l'Épouse du Christ ; de plus, l'Église doit se révéler toujours comme une œuvre divine ; enfin, Jésus a prédit ces persécutions et il les a même figurées dans celles de sa propre existence ici-bas. Ajoutons que, de fait, l'Église a toujours été persécutée. Qui peut penser qu'une tempête s'élèvera sur le lac pendant la traversée de Jésus ? C'est pourtant ce qui arrive. Nous-mêmes nous ne serons pas davantage épargnés.

La *seconde* leçon que nous donne ici le Sauveur, renferme l'assurance de la victoire constante de l'Église sur ses ennemis : les orages et les persécutions ne la détruiront pas, soit que le Christ sommeille, laissant la tempête sévir un certain temps, soit qu'il intervienne lui-même, l'apaisant aussitôt d'un seul mot de sa puissance. La barque de l'Église ne chavirera pas plus sur la grande mer du monde que la barque du Sauveur dans les eaux du lac de Génésareth. — Cette divine leçon est aussi, proportion gardée, pour chacun d'entre nous. La persécution ne nuira pas à ceux qui la souffrent pour les mêmes motifs que

Notre-Seigneur l'a soufferte. Toutefois, c'est aux trois conditions suivantes : la *première*, qu'ils aient avec eux, dans la barque, Jésus endormi ou éveillé, c'est-à-dire, s'ils appartiennent à l'Église, s'ils sont en état de grâce et sous la direction de l'obéissance ; la *seconde*, qu'ils fassent, de leur côté, tout leur possible pour calmer la tempête ; et la *troisième*, qu'ils aient toujours une confiance absolue dans leur divin Maître.

III. — *La marche sur les flots.*

(JEAN, 6, 17-21 ; MARC, 6, 47-52 ; MATTH., 14, 24-33.)

A. — Ce mystère a ceci de particulier, c'est que la Personne du Sauveur, sa conduite et sa manière d'agir sont pour les Apôtres l'occasion de manquements à la foi et à la confiance en Dieu. L'intention de Jésus y est donc de nous amener à une entière confiance en lui dans toutes les circonstances analogues de notre vie.

B. — Le miracle qui nous occupe est fait en partie dans l'intérêt de tous les Apôtres et en partie dans l'intérêt de Pierre seul. — Jésus envoie tous les Apôtres sur mer par un vent contraire et par un temps d'orage ; d'où il en résulte pour eux beaucoup de peine et de fatigue pendant la traversée. Soudain apparaît le Sauveur, planant et marchant sur les flots. Les Apôtres, qui croient voir un spectre, sont épouvantés et, remplis d'angoisse, ils crient au secours. Le second miracle du lac de Tibériade et celui de la multiplication des pains, qui l'avait immédiatement précédé, n'ont pas encore assez bien affermi et consolidé leur foi et leur confiance pour les faire penser aussitôt au Seigneur et se confier entièrement en sa conduite. Aussi l'Évangile dit-il qu'ils n'ont rien compris au miracle de la multiplication des pains et que leur cœur était aveuglé. (MARC, 6, 52.) En marchant sur les flots, Jésus se propose de consoler ses Apôtres, de les secourir dans la tempête, de perfectionner leur foi par cette nouvelle preuve de sa Divinité et de les préparer à l'épreuve qui les attend à Capharnaüm, où, pour la première fois, il leur parlera du mystère de l'Eucharistie. Le miracle

actuel, opéré dans son Corps, s'adapte très bien à ce dessein du Sauveur (Jean, 6, 64), et c'est pourquoi il a produit son effet (Jean, 6, 68. 69). Jésus se fait maintenant reconnaître ; il dit à ses Apôtres : « Ne craignez pas, c'est moi-même. » Il monte dans la barque et à l'instant elle est transportée au rivage. (Jean, 6, 21.) Alors les Apôtres confessent sa Divinité. (Matth., 14, 33.) — Saint Pierre a, lui, une part spéciale à ce miracle ou à ce mystère : « Si c'est vraiment vous, dit-il au Seigneur, permettez-moi d'aller à votre rencontre, en marchant sur l'eau. » Jésus le lui permet. Pierre s'avance effectivement sur les flots, mais bientôt il commence à craindre et il enfonce. A son cri de détresse, le Sauveur lui tend la main et tous deux marchent sur les vagues de la mer. Il y a dans cette conduite de Jésus une leçon et un encouragement pour saint Pierre. Sans doute, c'est l'amour qui a poussé l'Apôtre à vouloir aller sur les flots à la rencontre de son Maître ; mais sa demande était inconsidérée et son zèle n'était pas nécessaire dans la circonstance. Mais Pierre est ainsi fait : qu'il pense, qu'il parle ou qu'il agisse, il devance toujours les autres. Pour lui donner une leçon, le Sauveur laisse l'Apôtre subir la conséquence de sa faute, c'est-à-dire tomber dans le découragement, et il commence à s'enfoncer. Mais il appelle au secours, et Jésus lui tend la main en disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Matth, 14, 30. 31.) Tenant la main du Sauveur, il est en sûreté et revient dans la barque. C'est ainsi que Jésus répare la faute de Pierre et encourage en même temps son Apôtre pour l'avenir, quand il occupera le Siège de la Papauté. L'appui de Pierre n'est pas l'Église ni même la foi : c'est la main du Seigneur. Jésus et Pierre, marchant sur les flots la main dans la main, voilà une belle figure de la Primauté et de l'Infaillibilité du Pape !

C. — Notre-Seigneur donne, dans ce mystère, trois leçons de confiance en Dieu et à son Église et à nous tous : — *Premièrement,* nous devons, dans toutes les circonstances possibles, nous confier en Dieu. Si Jésus nous oblige à marcher dans les ténèbres, par des temps d'orages épouvantables, au milieu d'affreux précipices ; s'il nous semble être tout à fait seuls et abandonnés, ne perdons pas courage et ne craignons rien : car le Sauveur

pense à nous, il nous regarde, il a compassion de nous, il nous suit et nous accompagne. Visible ou invisible, parfois même sous une forme indéfinissable, il se tient à nos côtés ou nous précède, indiquant la route et calmant les flots, nous encourageant et corrigeant nos fautes, nous conduisant et nous protégeant, et, malgré tout, nous faisant avancer. — *Deuxièmement,* ne soyons jamais présomptueux : car la présomption est un grand défaut, qui laisse bientôt la place au défaut contraire et nous rend responsables de ses conséquences fâcheuses. — *Troisièmement,* même dans ce dernier cas, il ne faut pas nous désespérer, mais recourir avec confiance à Notre-Seigneur. La main de Jésus n'est pas loin, et c'est par la confiance et la prière que nous la saisissons. — Ces trois mystères sont bien pour nous des mystères de confiance en Dieu dans toutes les situations critiques de notre vie apostolique. Le Sauveur nous y enseigne à ne craindre aucune des difficultés que nous y rencontrerons : difficultés du succès de nos entreprises, difficultés des persécutions du dehors, difficultés venant de nos propres défauts. Donc, confiance partout et toujours, quoi qu'il arrive !

RÉPÉTITION

Tout concourt, dans les mystères de ce jour, à nous inspirer la confiance. La confiance doit être l'objet particulier de notre méditation pendant cet Exercice.

A. — Qu'est-ce que la confiance ? — La confiance est un degré élevé d'espérance, une grande assurance d'avoir une chose. — L'objet de la confiance est non seulement notre fin dernière, le ciel, mais encore notre fin prochaine, le but de notre état, la perfection de notre vocation. Pendant les Exercices, Dieu nous invite à atteindre ce but et nos résolutions servent à nous y faire parvenir.

B. — Motifs de cette confiance. — Il y en a trois principaux :

Premièrement, la confiance nous est nécessaire. Les grandes choses exigent une force constante et impulsive. Ce que nous voulons est grand : il s'agit pour nous de devenir les apôtres de Jésus-Christ, les aides et les soldats valeureux de l'Église

militante. Nous devons pour cela avoir un appui ou un soutien, nous avons besoin d'une force : cet appui, cette force, c'est la confiance. Une armée sans confiance est une armée battue. Une armée confiante est sûre de la victoire ; elle triomphera malgré toutes les difficultés. Nous aurons des difficultés, et même parfois nous serons secoués et ébranlés : le Maître nous l'a prédit, et c'est pourquoi nous devons avoir confiance. Avec la confiance, les difficultés ne pourront nous nuire. Il n'y a qu'une chose que nous devions redouter, c'est la perte du courage.

Deuxièmement, la fin ou le but de notre vie et les moyens d'y arriver réclament absolument cette confiance. Ajoutons aussi que le Sauveur nous le demande. — Notre fin est de la plus haute importance, elle est pour nous une affaire capitale. Nous devons l'atteindre ; or, si nous le devons, nous le pouvons. Mais il n'est pas facile d'arriver à la perfection. Donc nous devons tout faire pour atteindre ce but de notre vie. — Les moyens que nous avons d'y parvenir l'exigent également. Nous ne serons pas seuls : Dieu nous prêtera son assistance. Pour avoir ce ferme espoir, il n'est pas nécessaire que Dieu nous fasse de promesse particulière de secours : il suffit qu'il nous appelle à la perfection apostolique et que, dans cette vocation, il nous assure les moyens bons et excellents de l'atteindre ; or, ces moyens, nous les trouvons précisément dans les *Exercices* et dans les résultats ou les fruits de ces *Exercices*. — Enfin Jésus, notre Sauveur, veut que nous ayons cette confiance. Quiconque connaît et possède Jésus ne peut se désespérer. Avec lui et par lui, ne triompherons-nous pas de toutes les difficultés ?

Troisièmement, la confiance est honorable pour nous-mêmes. Le courage et la confiance supposent toujours un cœur noble et fort, en même temps qu'un esprit élevé. Désespérer est la pire des choses ; la matière n'a pas d'espérance ; aussi montre-t-elle par là combien elle est vile et méprisable. L'homme incline facilement vers le désespoir, parce qu'il y trouve un certain intérêt ou une certaine commodité ; il est alors, en effet, dispensé de tout travail et de tout effort. — La confiance est encore honorable pour Dieu. Elle est une glorification de sa Sagesse, de sa Puissance et de sa Bonté ; elle est le plus beau merci que l'homme puisse dire à Dieu, après celui de la charité ou de l'amour ; elle est le sen-

timent le plus raisonnable que nous puissions avoir ou exprimer au sujet de Dieu. Quand nous avons confiance en Dieu, nous comprenons vraiment ce qu'il est, nous nous élevons jusqu'à lui, nous gagnons son cœur et nous nous emparons de sa force et de son secours tout-puissants. Qui peut alors nous nuire? *Ego exultabo in Deo Jesu meo... deducet me victor in psalmis canentem.* (HAB., 3, 18. 19.) Celui qui se confie en Dieu n'est jamais confondu. Par conséquent, la confiance doit toujours être notre mot d'ordre, l'étendard sous lequel nous combattons et la forteresse dans laquelle nous nous réfugions. La confiance est bien une place très forte, que quatre chaînes solides rattachent au ciel : ces chaînes sont la Sagesse, la Bonté, la Puissance et la Fidélité de Dieu ; et, pour tout dire en un mot, c'est la divine Providence qui en fait toute la force et toute la sécurité. Nos fautes elles-mêmes, volontaires ou involontaires, commises par faiblesse ou avec réflexion, ne doivent jamais être des raisons et des motifs de rendre ou de livrer la citadelle, quand même il s'agirait des fautes auxquelles nous expose notre vocation. Saint Pierre nous sert d'exemple ici. Le Seigneur est présent, ne l'oublions pas. Ayons seulement confiance! Nos fautes auront aussi leurs bons effets ; nous travaillerons à les corriger peu à peu et elles nous feront avancer dans la charité et le zèle de la gloire de Dieu. En un clin d'œil, la barque de Pierre est au rivage, et cela arrive dès que Jésus y est monté.

On peut encore indiquer d'autres remèdes efficaces à employer contre les tentations ou les épreuves : d'abord, croire que l'imagination y est au moins pour les trois quarts ; puis, prier ; enfin, recourir au Supérieur et lui dire que la difficulté est trop grande. Après cela, tout ira bien. *Quis ergo nos separabit a caritate Christi?* (*Rom.*, 8, 35.)

APPLICATION DES SENS

A. — *La Pêche miraculeuse.* — Cet événement mystérieux se passe sur le lac de Génésareth. Le lac de Génésareth, appelé aussi mer de Tibériade, a environ cinq lieues de longueur sur deux de largeur. Il a la forme d'une ellipse et s'étale comme une

immense grappe de raisin. Le bord oriental décrit une courbe, ressemblant à un cintre aplati ; le haut plateau qui domine le lac de ce côté, se termine brusquement par des falaises à pic, déchirées çà et là. Le rivage occidental s'arrondit en forme de baie ; ses pentes sont douces. Les collines qui s'avancent dans le lac, pour se retirer ensuite, forment de petits promontoires et laissent entre elles trois plaines charmantes, dont l'une, celle du milieu, se nomme la plaine de Génésar. Il est vraisemblable que le miracle a lieu à Bethsaïde ; car Jacques et Jean, qui sont de Bethsaïde, se trouvent sur le bord du lac avec leur barque ; et, comme probablement Pierre est leur associé, qu'il a pêché avec eux la nuit dernière, sa barque est amarrée non loin de la leur. Bethsaïde est agréablement située dans un angle de la chaîne de montagnes qui limite au nord la petite plaine de Génésareth et qui se prolonge dans le lac, en formant un promontoire ; sur ce promontoire il y a, creusé dans le rocher, un chemin qui conduit dans la plaine de Capharnaüm et même jusqu'à l'embouchure du Jourdain. C'est dans cet endroit sans doute que le Seigneur arrive le matin, entouré d'une grande multitude de peuple. En même temps, on voit de tous côtés des foules accourir vers lui pour entendre sa parole.

Le rivage où se tient Jésus s'élève quelque peu ; aussi le Sauveur, qui n'est jamais embarrassé et sait profiter de tout pour remplir sa divine Mission, décide de parler au peuple de l'intérieur d'une barque. Or, il y a tout près les barques de Pierre et des Zébédée, qui, en ce moment, nettoient et arrangent leurs filets. Jésus fait signe à Pierre d'approcher. Quand Pierre est près du Sauveur, celui-ci le prie modestement de lui permettre de monter dans sa barque pour enseigner le peuple. Pierre met avec joie sa barque à la disposition de Jésus ; il l'aide à y monter, et ensuite il l'éloigne un peu du bord, afin que le Sauveur puisse être entendu commodément. Le peuple se divise par groupes qui s'échelonnent et s'assoient sur le rivage, lequel en cet endroit s'élève et a une forme demi-circulaire. Le point de vue est vraiment pittoresque. D'un côté, dans le fond, le bourg de Bethsaïde et, de l'autre, le dernier contrefort des rochers qui se dressent et arrêtent le son de la voix de Jésus de manière à la faire entendre de tout le monde. C'est donc là que le Sauveur

enseigne le peuple. Peut-être qu'il expose alors les paraboles du bon grain et de l'ivraie ou du filet du pêcheur, et son discours dure assez longtemps. Cependant Pierre est assis au gouvernail, et, en entendant la prédication du Messie, il se livre à ses réflexions. Il a travaillé toute la nuit, avec ses serviteurs et ses aides, et il n'a rien pris. Il lui revient alors à la pensée que Jésus l'a appelé à le suivre et à partager son genre de vie. Il doit donc tout quitter, métier, famille, maison, et, après, qu'en résultera-t-il? Qui prendra soin des siens? Ensuite, il lui faudra constamment mener une vie errante dans son propre pays, entreprendre des travaux tout différents des siens, s'appliquer à l'enseignement de la loi et devenir un Rabbi : mais, pour y réussir, où sont ses moyens et ses talents? Comment se tirera-t-il d'embarras? La doctrine si profonde et si admirable de Jésus, qui le pénètre si vivement, loin de le rassurer, le rend tout pensif : jamais personne n'a parlé comme Jésus et il doit faire comme Jésus! Bref, s'il s'agit pour lui d'une vocation sérieuse, il ne voit pas comment il pourra la suivre : elle est trop au-dessus de ses forces, et d'ailleurs il ne voit aucun moyen d'existence.

Mais le Sauveur a terminé son discours, et il remercie avec beaucoup d'amabilité Pierre du service qu'il vient de lui rendre. Afin de prendre congé de la foule du peuple, Jésus demande à Pierre de se diriger avec deux barques vers la haute mer. Voyant cela, la multitude se disperse. Lorsque les barques sont assez loin du rivage, le Seigneur dit à Pierre de jeter son filet. « Maître, lui répond Pierre, nous avons pêché toute la nuit sans rien prendre. » Il veut dire par là qu'il n'y a pas de poissons à cet endroit et que d'ailleurs le moment n'est pas favorable : il faudrait un miracle pour prendre du poisson. Pourtant il ajoute : « Puisque vous me le dites, je vais lancer le filet. » Et il le jette dans l'eau, et, ensuite, les barques reviennent lentement du côté du rivage, pendant que les pêcheurs sont dans l'attente de ce qui va arriver. Jésus est assis sur le devant d'une des barques : il se tait et il paraît méditer. Pierre, André et leurs aides ramènent le filet au milieu des deux barques. Tout à coup un mouvement se produit, qui ride la surface de l'eau, comme si les poissons arrivaient par bandes. En effet, on voit, ici et là, une tête de pois-

son sortir de l'eau, et, peu après, le nombre des têtes est incalculable : de tous côtés, les poissons sautent et gambadent pour venir se précipiter dans les mailles du filet. Le filet devient de plus en plus pesant, de sorte que l'on a peine à le tirer dans l'eau et que même il commence à se déchirer, quand les barques arrivent près du rivage. Aussi Pierre appelle-t-il les Zébédée, qui viennent, plongent les bras dans le filet, retirent les poissons, et les mettent dans de petits filets et dans des coffres qui surnagent dans l'eau de chaque côté des barques. Tous sont étonnés, stupéfaits d'une pêche si extraordinaire. Jamais ils n'en ont vu de pareille. Pierre est là, silencieux, regardant avec confusion cette prise merveilleuse et n'osant lever les yeux sur le Sauveur. En cet instant, Dieu le juge digne de recevoir de grandes grâces. Pierre sent que jusqu'à ce jour il n'a pas eu assez d'estime pour Jésus ; il voit maintenant combien toutes ses inquiétudes et ses craintes du présent et de l'avenir sont vaines. En se donnant beaucoup de peine, il n'a guère avancé dans ses affaires, et aujourd'hui, sur la seule parole du Maître, il a fait plus que pendant plusieurs mois. Quand ses compagnons abordent au rivage, il est effrayé du chiffre énorme des poissons pris ; et pénétré d'un sentiment vif et profond de la présence de la Divinité, tout honteux de son indignité et de ses vaines inquiétudes, il se jette aux pieds de Jésus, en s'écriant : « Seigneur, éloignez-vous de moi, qui ne suis qu'un pécheur ! » Le Sauveur lui répond avec bonté et majesté : « Ne crains pas. A l'avenir tu seras un pêcheur d'hommes. » Pierre est comme tout transformé. Il ne pense plus qu'à quitter tout sur-le-champ et à suivre désormais le Seigneur. André et les deux fils de Zébédée sont dans les mêmes sentiments, et aussitôt tous les trois abandonnent leurs barques et se mettent à la suite de Jésus.

B. — *L'apaisement de la tempête.* — Le Sauveur se trouve probablement à Capharnaüm. Ses proches sont venus le chercher pour le ramener à la maison. Mais ils ne peuvent percer la foule ; aussi lui font-ils dire que ses parents et ses frères sont là. Jésus leur adresse cette réponse : « Ceux-là sont mes proches et mes frères qui accomplissent la volonté du Père céleste. » Il est donc évident qu'il y a une grande affluence de peuple, à Capharnaüm

naüm, à cause du Messie. (Marc, 4, 36 ; Matth., 8, 18 ; Luc, 8, 19.) Pour ce motif, le soir, le Sauveur ordonne à ses Apôtres de faire la traversée du lac. Par prudence, en effet, il ne laisse jamais ses disciples longtemps en contact avec les grandes foules : il s'y commet souvent des désordres dont lui et ses Apôtres seraient rendus responsables. *De plus*, Jésus est vraiment fatigué et épuisé, et il a besoin de repos : dans ce but, une traversée nocturne est très opportune, en même temps qu'elle lui donne l'avantage de gagner du temps et de reprendre, le lendemain, son travail sur l'autre rive du lac. *Enfin*, le Sauveur veut évidemment habituer ses Apôtres à un travail dur et constant, et, par la tempête qu'il prévoit, éprouver leur foi et leur confiance. — Les Apôtres suivent aussitôt et volontiers l'ordre de Jésus, malgré les désagréments qui en résultent : ils s'embarquent, en effet, après une journée très laborieuse, à la tombée de la nuit, remarquant peut-être déjà les signes avant-coureurs de la tempête. Mais ils font tout pour le Sauveur et suivant sa volonté. Ils montent donc dans la barque en compagnie de Jésus.

Ils partent, et, vraisemblablement, le trajet est gai et agréable, sur une mer calme et belle : ils voient la côte occidentale s'envelopper d'une ombre bleuâtre et pourprée, tandis que la côte orientale est encore éclairée des derniers rayons du soleil couchant. Jésus est très fatigué. Pendant que ses Apôtres et ses disciples rament alternativement, il se rend dans une cabine située à l'arrière du bateau (Marc, 4, 38), et s'endort, la tête appuyée sur un coussin. Son sommeil est naturel et prouve la vérité de sa nature humaine. La nuit est arrivée ; une violente tempête s'élève sur le lac. Le niveau du lac est beaucoup au-dessous de celui de la Méditerranée, et le bassin qu'il forme est extrêmement chaud pendant la saison d'été. A l'est, il est bordé d'une chaîne de montagnes escarpées, entrecoupées de vallons et de ravins profonds, où passent souvent, surtout après les journées chaudes, des orages soudains et violents. Ces ouragans arrivent du haut plateau, situé plus loin, et de la montagne de l'Hermon, et ils se déchaînent avec violence au-dessus du lac de Génésareth. Jésus peut très bien avoir permis cette tempête. Elle est épouvantable : les éclairs sillonnent sans cesse les nues ;

la mer de Tibériade est en fureur ; les vagues assaillent de tous côtés la barque et la remplissent d'eau. Les passagers courent vraiment le danger ou de sombrer, ou de se briser contre les rochers de la rive escarpée. C'est une bien rude épreuve pour les Apôtres. Pierre, marin consommé, et les autres Apôtres font tout ce qu'ils peuvent pour sauver le bateau. Mais l'orage sévit avec plus de furie et plus de menace que jamais, et ils commencent à craindre, à perdre courage et confiance. Ils tournent leurs yeux inquiets du côté de l'endroit où Jésus repose. Mais la porte ne s'ouvre pas, et le Sauveur ne paraît pas. Son sommeil est tranquille au milieu de l'horrible tempête : car il est complètement maître de sa nature sensible, et il peut dormir malgré la rage des vents et la fureur des flots. Jésus permet cet orage dans l'intérêt de ses Apôtres et pour d'excellents motifs. Les Apôtres ne peuvent comprendre qu'il les délaisse ainsi, après s'être embarqués sur son ordre et en sa compagnie, et à leur crainte et à leur frayeur s'ajoute bientôt le découragement. Jésus néanmoins dort toujours. Enfin la situation devient si critique qu'ils pensent ne plus pouvoir tenir tête à l'orage qu'en éveillant le Seigneur et en remettant leur salut entre ses mains. Ils sont convaincus du pouvoir de Jésus : assurément, ils croient qu'il peut les sauver, mais pas en dormant ; il doit être éveillé pour leur porter du secours. Les Apôtres disent à Pierre d'aller près du Sauveur et de l'éveiller. Ils ouvrent donc la porte de la pièce où Jésus dort ; leur agitation est grande, et c'est la figure toute bouleversée que chacun d'eux lui crie : « Maître, est-ce que notre mort ne vous fait rien ? Sauvez-nous, car nous périssons » ; et, en même temps, ils le secouent doucement et le plus respectueusement possible. Jésus s'éveille et se lève ; puis, regardant ses Apôtres qui tremblent autour de lui, il leur dit avec le plus grand calme : « Hommes de peu de foi, pourquoi vous décourager ? Où est votre foi ? N'en avez-vous donc plus ? » Il leur reproche ainsi non pas leur frayeur, laquelle est involontaire et certes a sa raison d'être, mais le manque de foi vive ; car ils sont persuadés que Jésus doit être éveillé pour les sauver. Telle est leur faute. Alors Notre-Seigneur sort de sa chambrette et, tranquille et majestueux, il regarde ce qui se

passe : il est témoin lui-même de l'effroyable tempête, de l'impétuosité des vents et de la rage des flots. Il se contente de dire à la tempête en faisant un geste de la main : « Assez, tais-toi ! » Et aussitôt le calme est rétabli et dans l'air et sur le lac. Il vient de faire un double miracle : il a apaisé la tempête et rendu soudain une tranquillité parfaite aux eaux, lesquelles d'ordinaire, quand le vent a cessé, restent encore agitées pendant des heures et même des jours entiers. Les Apôtres et leurs compagnons étonnés, remplis d'admiration, se disent : « Quel est donc Celui qui commande aux vents et les fait obéir, et d'où vient-Il? » Il y a, dans ces paroles, une allusion certaine aux passages des psaumes, qui montrent la toute-puissance de Dieu dans l'empire qu'il a sur la mer ; en tout cas, les Apôtres y font bien une sorte de confession de la Divinité de Jésus-Christ.

C. — *La marche sur les flots.* — Le Sauveur vient de faire la première multiplication des pains sur la rive orientale du lac de Génésareth. Les gens qu'il a nourris miraculeusement se sont relevés et, debout, ils s'entretiennent de cet admirable événement. Bientôt vole de bouche en bouche la nouvelle de la venue du grand Prophète : ce Prophète, c'est Jésus ! Il est partout question de le proclamer Roi. Le Sauveur ordonne à ses disciples de s'embarquer et de gagner la côte occidentale. Pour lui, il va renvoyer le peuple et les rejoindra ensuite. Les Apôtres partent, et Jésus, après avoir pris congé de la foule, se rend sur une montagne, afin de s'isoler et de prier. Les Apôtres ont bientôt à lutter contre un vent très fort : ils rament avec beaucoup de peine et avancent difficilement. Il est minuit depuis longtemps et ils n'ont parcouru que les deux tiers du lac. Leur position est derechef très désagréable ; mais ils sont habitués au travail, à la fatigue et à la peine et rament à tour de rôle sans se lasser.

Cependant Jésus, sur la montagne du bord de l'eau, ne les oublie pas. Il voit comme ils luttent contre le vent et les flots, il a pitié d'eux et veut les consoler et leur porter secours En même temps, il se propose, en faisant un nouveau miracle, d'éprouver et de fortifier leur foi en sa Divinité. Il descend de la montagne et entre dans le lac. Il marche sur les flots plus vite qu'il ne marche ordinairement. Un cercle lumineux entoure son

corps, dont la forme renversée paraît dans l'eau du lac. Là où il passe, les vagues se calment et le lac devient uni comme une glace. Ce n'est plus seulement un miracle opéré dans l'eau, c'est aussi un prodige opéré dans son corps, et une faible image de sa future Transfiguration sur le Thabor. Il prouve ainsi sa puissance sur les éléments et sur son propre corps. Il veut encore, de cette manière, préparer ses Apôtres au grand mystère de sa présence dans l'Eucharistie, dont il va faire la promesse, le lendemain, dans la synagogue de Capharnaüm. Le Seigneur marche donc sur les eaux, lumineux, à travers les ombres de la nuit. Les Apôtres lèvent la tête et aperçoivent d'abord avec étonnement, puis avec une angoisse toujours croissante, la forme étrange qui s'avance vers eux. Dans l'excès de leur effroi, ils croient que c'est un fantôme, et ils se mettent à appeler, à crier, peut-être même à souffler dans la sirène de leur embarcation. Mais plus le spectre approche, plus leur crainte redouble : les cheveux se dressent sur leurs têtes et ils sont presque morts de frayeur. Jésus ne veut pas prolonger davantage leur épreuve. Arrivé non loin d'eux, il leur crie de sa voix connue : « Ne craignez pas : c'est moi. » En ce moment, il semble aux Apôtres que des écailles tombent de leurs yeux et qu'ils sortent comme d'un cauchemar. Ils reconnaissent le Seigneur et reprennent haleine. Mais Pierre ne s'en tient pas là : pour montrer à Jésus et aux disciples sa foi vive, pour l'affirmer bien haut en leur présence, il se hâte trop de dire : « Maître, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à votre rencontre en me faisant marcher sur les eaux. » Le Sauveur se réjouit, il est vrai, de la foi de son Apôtre, mais il veut, d'un autre côté, le mettre en garde contre l'orgueil et la présomption. Il répond à Pierre de venir. Celui-ci descend dans le lac par une petite échelle appliquée contre la barque, et, chose merveilleuse! il marche lui aussi sur les flots, dans la direction du Seigneur. Il s'avance très bien pendant un certain temps. Mais il regarde à ses pieds et autour de lui; et il s'étonne et il pense plus à l'eau et au vent qu'au Sauveur et à ses paroles. Il commence à avoir peur. Alors les vagues ne le portent plus, et il perd pied et il enfonce jusqu'à la poitrine. Dans son angoisse il crie à Jésus : « Seigneur, sauvez-

moi ! » Et il tend les mains vers Jésus, qui se trouve bientôt près de lui et lui saisit le bras en disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Alors Pierre se tient debout sur l'eau et, la main dans la main de Jésus, il se dirige du côté de la barque. Quel spectacle charmant et sublime de voir le Chef divin et le Chef humain de l'Église marcher ensemble sur les flots ! La main de l'un, qui est la puissance, sert d'appui à la main de l'autre, qui est la confiance. Tous deux à la fois montent dans la même barque, conjurent et calment la tempête, rétablissent la tranquillité et assurent un voyage rapide et heureux. Voilà une belle image de la Primauté du Pape ! Quand Jésus et Pierre sont dans la barque, tous les disciples s'approchent de Jésus, et, se jetant à ses pieds, ils font leur profession de foi : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu », s'écrient-ils ! — Le Seigneur a opéré simultanément plusieurs miracles : il a plané et marché sur les eaux, a apaisé l'orage, transporté en un instant la barque sur le bord du lac et fait marcher Pierre sur les flots. L'ardeur de ce dernier à montrer sa foi et le défaut de confiance qui a suivi son zèle inconsidéré raniment et excitent la confiance et la foi des autres disciples. Ceux-ci n'ont pas osé suivre Pierre sur les flots ; ils ont admiré sa foi, mais ils ont reconnu que sa foi, si supérieure à la leur qu'elle fût, n'était pourtant pas encore suffisante.

MISSION DES APOTRES

(Luc. 9, 1-6 ; Marc. 6, 7-13 ; Matth., 10, 1. 5-15.)

I. — *Pourquoi Jésus envoie-t-il ses Apôtres en Mission ?*

Dans un triple but :

A. — D'abord, Jésus veut montrer effectivement et publiquement qu'il est en pleine possession de la puissance apostolique, qu'il la possède dans sa source et sans limites et qu'il peut l'exercer comme il le veut, par lui-même ou par les autres. De son vivant il use de ce plein pouvoir, non seulement personnellement, mais encore par délégation : il veut que d'autres prêchent et opèrent des prodiges comme lui. C'est pourquoi il envoie ses Apôtres en mission, et il les députe en son nom, avec sa puissance et son autorité.

B. — De plus, cette mission des Apôtres est un progrès dans la formation et le développement de l'Église. Jusqu'ici le Seigneur n'a fait que choisir, désigner et instruire les organes de son Église ; maintenant il faut qu'ils agissent eux-mêmes avec tout le sérieux et toute l'énergie dont ils sont capables. Cette mission des Apôtres est un prélude de la grande mission qu'ils recevront un jour sur la montagne de la Galilée, après la Résurrection de leur Maître.

C. — Enfin, le Sauveur se propose, par cette mission, de leur faire faire des exercices pratiques, préparatoires à leur grand ministère futur. Ils sont restés jusqu'à présent aux côtés de Jésus, entendant ses discours et lui rendant aussi quelques services. Or, autre chose est de voir agir, et autre chose est d'agir

soi-même. Maintenant il leur faut se produire personnellement. Par cet essai et cette expérience, ils s'habitueront à l'existence qu'ils doivent mener plus tard : ils concevront une idée juste de leur vocation, ils acquerront de l'habileté dans leur nouvel état, et, ce qui est mieux encore, ils l'aimeront et ils y trouveront du plaisir.

II. — *Comment Jésus envoie-t-il ses Apôtres en Mission?*

A. — Le Sauveur envoie ses Apôtres, en tenant parfaitement compte, *premièrement,* de leur inexpérience dans les fonctions qu'ils vont remplir. Il a soin de les députer, encore de son vivant, pour les encourager par la pensée de son voisinage et l'espérance du profit et des récompenses qu'ils recueilleront au retour de leur mission. — Il les envoie « deux à deux », afin qu'ils s'aident, se conseillent et se consolent mutuellement, et aussi afin que leur témoignage (*Deut.,* 19, 15), comme le sien (JEAN, 8, 17-19), ait toutes les garanties désirables. — Il les envoie enfin non pas chez les Samaritains ni chez les païens, mais vers la maison d'Israël, pour ne pas froisser les Juifs, si jaloux de leur privilège, d'ailleurs légitime et reconnu par le Sauveur lui-même. (MATTH., 15, 24.) Plus tard, après la mort de Jésus, quand toutes les barrières et tous les obstacles seront renversés, il les chargera officiellement de la mission de tout l'univers. Mais actuellement il n'est pas prudent de les députer vers la Samarie ou vers les nations. Ils sont encore novices dans leur état et ont besoin de formation. Jésus veut les habituer peu à peu aux contrariétés et aux persécutions.

B. — *Secondement,* le Seigneur envoie ses Apôtres en mission en leur indiquant très clairement le but à atteindre. — Le *but* consiste à annoncer, avant tout, la joyeuse nouvelle de l'approche du Royaume des cieux ou de l'arrivée du Règne de Dieu (MATTH., 10, 7) avec ses promesses et ses récompenses (LUC, 9, 2) ; ensuite, à consoler les hommes, à leur faire du bien corporellement et spirituellement (LUC, 9, 1), à leur souhaiter et à leur procurer la paix, l'abondance de tous les biens temporels et éternels. (MATTH., 10, 12.)

Les *moyens* qu'ils ont pour atteindre ce but magnifique se trouvent dans leur conduite personnelle ou dans les vertus apostoliques qu'ils doivent pratiquer. — Il leur recommande particulièrement la pauvreté : ils ne doivent avoir ni argent, ni sac de voyage, ni deux tuniques, ni même le bâton d'honneur et de défense : « Ne portez, leur dit-il, que le nécessaire, ayez une seule paire de sandales et un bâton uniquement pour vous aider à marcher. » (Matth., 10, 9. 10 ; Marc, 6, 8. 9 ; Luc, 9, 3.) — Jésus recommande aussi à ses Apôtres la modestie et l'édification. Ils ne doivent pas aller d'une maison à une autre, afin de ne pas contrister leur hôte (Matth., 10, 11) ; ils ne doivent demander l'hospitalité qu'à des personnes qui soient dignes de les recevoir. (Matth., 10, 11.) — Enfin il leur recommande le désintéressement : qu'ils n'acceptent rien pour les services qu'ils rendent. C'est gratuitement qu'ils ont reçu leurs dons et leurs privilèges : « Donnez donc gratuitement, leur dit-il, ce que vous avez reçu gratuitement. » (Matth., 10, 8.) — Le Sauveur fait toutes ces recommandations à ses Apôtres, d'abord, à cause du peuple, pour l'instruire et l'édifier, vu qu'il attend un Messie riche et heureux selon le monde ; ensuite, dans l'intérêt même des Apôtres, qu'il veut prémunir contre l'égoïsme, la cupidité et la légèreté ; enfin, dans son propre intérêt, puisqu'il veut fonder son Royaume sur la pauvreté et l'humilité. Si l'Apôtre remplit son devoir, Dieu et les hommes, dont il aura favorisé les intérêts, auront soin de lui : car l'ouvrier est digne de son salaire. (Matth., 10, 10.)

C. — *Troisièmement*, Jésus envoie ses Apôtres, avec la plénitude du pouvoir et de la puissance, afin d'exercer le ministère apostolique. Dans ce but, il leur donne le pouvoir de prêcher en son nom (Matth., 10, 7 ; Luc, 9, 2) ; et il y ajoute, pour les Apôtres, le privilège de faire des miracles, à son exemple, de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les démons (Matth., 10, 8 ; Marc, 6, 7 ; Luc, 9, 1), et, pour leurs auditeurs, l'obligation d'écouter et de suivre leurs enseignements. Ils doivent s'éloigner du lieu où on ne les reçoit pas, et secouer la poussière de leurs pieds en signe de cessation de tout rapport et pour marque de condamnation de ces endurcis : car,

au jugement dernier, ils seront traités plus sévèrement que les habitants de Sodome. (MATTH., 10, 15 ; MARC, 6, 11 ; LUC, 9, 5.) Jésus se contente aujourd'hui de dire ces quelques mots au sujet des persécutions futures ; plus tard, quand il confiera à ses disciples la mission de l'univers, il sera plus explicite : il leur dira qu'il les envoie comme des agneaux au milieu des loups, qu'ils doivent être simples comme des colombes et prudents comme des serpents. (LUC, 10, 3.) Le Messie donne ici un bel exemple de sa prudence, en tant que Maître et Instituteur des hommes.

III. — *Comment Jésus fait réussir la Mission des Apôtres.*

A. — Les Apôtres partent en mission. Jésus a soin que leurs travaux et leurs efforts soient couronnés de succès. Il les préserve de toute souffrance et de toute persécution ; il donne à leurs paroles la bénédiction et l'efficacité, et il confirme et autorise leur ministère par des miracles. Ils vont à travers les bourgades, annonçant la bonne nouvelle, guérissant partout les malades (LUC, 9, 6), chassant les démons et oignant les infirmes avec de l'huile. (MARC, 6, 12. 13.)

B. — Les Apôtres reviennent, quelques jours après, avec un plus grand amour pour leur vocation, une plus haute idée du Sauveur et une foi plus ferme en lui et en sa puissance : en effet, Jésus n'a-t-il pas opéré par eux les merveilles qu'il fait lui-même, et n'ont-ils pas constaté, eux et leurs auditeurs, que son pouvoir n'a point de limites ? — A leur retour, ils informent le Seigneur de tout ce qu'ils ont dit et fait. (MARC, 6, 30 ; LUC, 9, 10.) Nous avons là un exemple remarquable de sincérité ou de confiance filiale, et la preuve de la bonne volonté des Apôtres pour se perfectionner dans leur état. Jésus, sans aucun doute, leur témoigne, en cette circonstance, tout son intérêt et toute son affection, et les récompense suivant leur mérite.

— Nous avons, dans ce mystère, une magnifique révélation de l'amour du Sauveur pour ses Apôtres, de sa sollicitude pour leur formation, de ses sages ménagements et de sa douceur dans leur instruction. — De plus, nous contemplons ici l'Église, non seulement hiérarchiquement constituée, mais encore commen-

çant déjà à se mettre à l'œuvre. — Or, les instructions pastorales de Jésus sont de la plus grande importance pour tous les membres de la hiérarchie sacrée, instructions qui comprennent toute la vocation apostolique, ses fins, ses moyens et ses destinées. C'est surtout la pratique des vertus apostoliques que le Sauveur recommande alors : c'est-à-dire, l'amour des hommes, le zèle pour les secourir et le désintéressement personnel. — Ces instructions sont faites évidemment pour exciter l'amour de l'Apostolat, dont le but est si sublime, les moyens sont si irréprochables et si élevés, et les résultats si glorieux. L'assistance ou la protection particulière sous laquelle nous voyons les Apôtres faire leur premier essai dans la carrière apostolique, doit être aussi pour nous un motif d'encouragement et de confiance.

RÉPÉTITION

Nous admirons, dans ce mystère, comment le Sauveur prépare ses Apôtres, par des exercices pratiques, à remplir les devoirs de leur nouvel état ; cette initiation est, en effet, pour les Apôtres, de la plus haute importance. Jésus poursuit la formation de leur intelligence par des instructions spéciales, comme nous l'avons déjà vu, et la formation de leur cœur en les corrigeant de leurs fautes et de leurs défauts, particulièrement de leur ambition (Marc, 9, 32-44; Matth., 20, 24-28), de leur envie (Luc, 9, 50), de leur susceptibilité et de leurs désirs de vengeance (Luc, 9, 55) : il achève cette formation du cœur en mettant en eux les vertus apostoliques et en leur fournissant l'occasion de les pratiquer. — Or, c'est précisément dans le mystère de ce jour que le Seigneur s'emploie, avec tout son zèle, à cette formation apostolique et nous y voyons à quelles vertus doivent prétendre ceux qui suivent Jésus dans la carrière de l'Apostolat. Le Sauveur enseigne ces vertus non seulement par ses paroles, mais aussi et surtout par les exemples de toute sa vie publique.

I. — *Pauvreté.*

A. — La pauvreté consiste à se dessaisir et à se priver des biens matériels et extérieurs pour des fins surnaturelles et par amour pour la perfection évangélique.

B. — La pauvreté du Sauveur n'est pas une pauvreté absolue, mais une pauvreté conforme à sa vocation et adaptée aux fins apostoliques : c'est une pauvreté qui répond bien à sa vocation, à sa mission de Docteur.

Malgré cela, elle a été très grande sous tous les rapports : — *Habitation.* Le Messie n'a pas de demeure propre et permanente. Il est partout et nulle part chez lui, constamment chez des étrangers, le jour dans les rues où sur les places publiques, la nuit en plein air, à ciel découvert, sous les arbres ou dans une caverne, à moins que des personnes compatissantes ne lui offrent un logis dans leur maison ou dans un édifice public. Il n'a vraiment pas où reposer sa tête. (Matth., 8, 20.) — *Nourriture.* De même, Jésus a des moyens de vivre très incertains et une nourriture très variable : aujourd'hui, il mange chez Lazare, un ami, ou chez un Pharisien, plus ou moins hostile ; demain, dans le désert, avec une grande foule de peuple qu'il nourrit miraculeusement ; le surlendemain, en pleine campagne, sous un soleil ardent, avec ses Apôtres qui broient des épis pour apaiser leur faim. (Matth., 12, 1.) Voilà le camp et les tentes du Roi du ciel et de la terre ! — *Vêtement.* Son vêtement est celui du pays et tel qu'il convient à un Docteur de la loi, mais simple, sans superfluité ni affectation. Sur le Golgotha on fera l'inventaire de ses habits, de tout son trousseau. (Jean, 19, 23.) — *Ressources pécuniaires.* Le Sauveur n'a pas d'argent sur lui ; une fois même il ne peut payer l'impôt du temple. (Matth., 17, 26.) Il vit, en vérité, d'aumônes qu'il accepte de personnes bonnes et dévouées. (Luc, 8, 3 ; Jean, 12, 6.)

Assurément, la pauvreté du Christ augmente chaque jour davantage. A Nazareth, il avait un domicile déterminé et sa Mère pourvoyait à tout ; maintenant ces secours lui manquent tout à fait, et, à sa mort, il n'aura même pas un verre d'eau

pour étancher sa soif, ni un morceau de toile pour le couvrir, ni un tombeau pour sa sépulture. Même son cadavre sera confisqué et mis sous les scellés. Il avait donc bien raison de dire à un scribe : « Les oiseaux ont leurs nids et les renards leurs tanières ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (MATTH., 8, 20.) Il est certain que Notre-Seigneur pratique une grande pauvreté et une pauvreté touchante, surtout si nous nous rappelons qui il est et ce à quoi il pourrait prétendre. Dans ses pérégrinations, il voit des propriétés, des jardins de plaisance, des maisons de campagne, des palais, habités par des hommes qui nagent dans l'opulence et les plaisirs ; il peut se procurer lui-même ces avantages et ces biens terrestres, mais il n'en veut pas : quel est le prince qui se contente et se sert d'aussi peu de choses que le Rédempteur du monde ?

C. — La conduite de Jésus est, sans nul doute, sage, et elle nous touche profondément ; mais elle doit nous faire ressouvenir, à nous qui suivons la vocation apostolique, de la manière dont nous devons pratiquer la pauvreté à l'exemple du Sauveur. L'Apôtre a l'obligation d'être pauvre ; le divin Maître la lui impose (MATTH., 19, 21 ; 10, 9) : c'est, d'abord, dans l'intérêt de son propre salut et de sa propre perfection ; ensuite, c'est à cause du bon exemple qu'il doit à ses auditeurs ; enfin, c'est pour conserver la liberté et le courage dans ses travaux apostoliques (LUC, 12, 33. 34), pour ne pas vivre dans la sujétion, la paresse et la mollesse, et pour mériter ainsi les magnifiques récompenses temporelles et éternelles que le Seigneur lui promet. (MATTH., 19. 28.) Il faut donc que nous soyons pauvres, pour avoir l'esprit de Jésus et faire les travaux apostoliques. La mesure de notre pauvreté est déterminée par notre règle : et c'est dans les limites de notre règle que nous devons la pratiquer continuellement, en toute simplicité et modestie. Il ne nous faut point, en tout cas, avoir plus que les autres ; et, à cause de cela, il est très bon de faire, de temps en temps, ce qu'on appelle le *scrutinium paupertatis*, pour voir si, dans notre habitation, nos vêtements, toute notre manière de vivre, il n'y a rien d'inutile, de superflu et de mondain.

II. — *Travaux apostoliques.*

A. — Les travaux apostoliques, but de la mission des Apôtres, sont les voyages, les prédications, l'administration des Sacrements et les autres œuvres de zèle pour le salut des âmes. Jésus donne, encore ici, à ses Apôtres un admirable exemple de travail apostolique.

Sa vie publique est une vie de travail, de travail très grand et ininterrompu. Il va de mission en mission. Les voyages, les prédications et les guérisons des malades occupent toutes ses journées et souvent une partie de ses nuits. Une fois, à Capharnaüm, il a travaillé sans relâche toute la journée et il est très fatigué ; le soir, la maison où il se trouve est assiégée par une foule de malades, venus des pays environnants : il ne les renvoie pas et n'abrège pas pour cela son travail. Il aurait pu, d'un seul mot, avec une seule bénédiction, les guérir tous ensemble ; il ne le fait pas, mais il va de l'un à l'autre, et ne les congédie qu'au fur et à mesure qu'ils sont guéris. (Matth., 8, 16.) — Il fait de même, quand les mères lui apportent une multitude de petits enfants. (Matth., 19, 13.) — Jamais il n'a un instant de repos, et même quand il veut être un peu tranquille, il est bientôt dérangé, mais jamais à regret. C'est ce qui arrive dans le désert, où il a l'intention de se reposer avec ses Apôtres : dès qu'il y est, il se trouve environné d'une grande foule de peuple, qu'il se met à instruire un long espace de temps. (Marc, 6, 34.)

Jésus n'a ni prédilection, ni préférence, il ne connaît que le travail, le travail dur et pénible de sa vocation. Ce travail le fatigue et il le sent bien ; c'est ainsi qu'il se repose près du puits de Jacob (Jean, 4, 6), et qu'il s'endort dans la barque des Apôtres (Matth., 8, 24). Rien ne peut l'empêcher de travailler, ni les désagréments des voyages, ni les intempéries des saisons, ni les privations involontaires ou volontaires de l'existence. (Matth., 4, 2 ; Luc, 6, 12.) Jésus est un travailleur, un bon ouvrier. Aussi la rude vie qu'il mène laisse-t-elle des traces visibles jusque dans sa personne. Le soleil de ses trente-trois ans brunit le teint de sa belle figure ; il a les mains fortes d'un

homme de peine et ses nombreux voyages ont durci la plante de ses pieds ; sa tête se penche quelque peu sous la charge et les fatigues de son dur Apostolat, et son visage sérieux porte l'empreinte profonde des tristesses et des soufffrances d'ici-bas.

B. — Le Sauveur est partout le même. Déjà dans sa vie cachée, il nous offre l'exemple de l'assiduité au travail ; il continue, sous ce rapport, à nous servir de modèle dans sa vie publique, mais avec cette différence que son travail est plus étendu, plus difficile, plus sublime et plus pénible. La croix du travail est inséparable du Sauveur ; elle doit être aussi notre compagne fidèle, notre principale croix, que nous portons pour le plus grand bien des hommes. Le Christ et son Royaume demandent des travailleurs, et non des amateurs. (Luc, 10, 2.) L'Apôtre doit être avant tout un ouvrier, dans la force du terme. C'est pourquoi Jésus choisit presque tous ses Apôtres dans la classe ouvrière, et il compare l'Apostolat à une pêche (Marc, 1, 17) ou à la culture d'une vigne ou d'un champ (Luc, 9, 62). Ce n'est que par le travail que s'étend le Royaume du Christ. Et que de travail il reste encore à faire ! A cause de cela, quelle grande estime pour le travail ont tous ceux qu'anime le véritable esprit de Jésus ! Heureuses les mains et heureux les pieds qui se fatiguent au service de l'Église et des âmes ! La récompense de ces bons ouvriers sera grande dans le ciel.

LA CONVERSION DE MADELEINE

(Luc, 7, 36-50.)

I. — *Madeleine.*

A. — Jésus est assis à la table d'un Pharisien. Pendant le repas, une femme s'approche du Sauveur. Il paraît qu'elle est riche, puisqu'elle apporte un précieux vase d'albâtre, rempli de parfum. Son caractère est noble, mais elle est disposée et portée au mal comme au bien. Son mal est évident, il est public, et, quoiqu'il ne soit pas de la pire espèce, il est pourtant assez détestable ; vraisemblablement, elle vit dans le désordre avec des personnes de son rang : cette sorte de scandale peut bien être donnée, hélas ! par des membres de la plus haute société. Madeleine est donc un cœur dévoyé, une perle dans la boue.

B. — Maintenant elle vent réparer sa mauvaise conduite en s'amendant et en se convertissant. Sa conversion est remarquable par trois vertus qu'elle pratique et manifeste. — La *première* est la foi (Luc, 7, 50) : la foi est comme un prélude de sa conversion. La pécheresse de distinction a sans doute été touchée et ébranlée par les enseignements, les miracles et les qualités admirables de la Personnalité du Sauveur. Sa conduite prouve qu'elle reconnaît Jésus non seulement comme un Prophète, mais encore comme Dieu même, qu'elle a offensé. Les paroles du Seigneur : « Elle a beaucoup aimé, et c'est pourquoi ses péchés lui sont pardonnés », ne peuvent être prononcées par un homme. (Luc, 7, 47.)

La *seconde* vertu de Madeleine convertie est sa profonde humilité. Elle se rend parfaitement compte de ce qu'elle est, elle a la

conscience d'être la grande débitrice qui ne peut payer ses dettes. (Luc, 7, 41. 42.) Aussi veut-elle se montrer publiquement, se jeter aux pieds de Jésus et implorer son pardon. Elle arrose les pieds du Messie de ses larmes ; elle les essuie ensuite avec ses cheveux, comme si ses larmes étaient indignes de rester sur les pieds de Jésus : — voilà vraiment un exemple de profonde humilité de la part d'une femme orgueilleuse ! (Luc, 7, 38.)

La *troisième* et principale vertu de sainte Madeleine, dans ce mystère, est son amour, amour que Jésus lui-même se plaît à faire ressortir. (Luc, 7, 47.) — C'est, d'abord, un amour repentant : la pécheresse a un sincère regret de ses fautes et de son éloignement de Dieu, le souverain Bien, qu'elle vient de retrouver. — C'est, ensuite, un amour reconnaissant du pardon de ses nombreux péchés (Luc, 7, 47) et de sa délivrance du pouvoir de Satan. (Luc, 8, 2 ; Marc, 16, 9.) Bien que sa contrition parfaite lui ait déjà remis ses fautes, Madeleine veut voir son plus grand Bienfaiteur lui témoigner sa reconnaissance et entendre de la bouche même de Jésus la parole de son pardon. — L'amour de Madeleine est, enfin, un amour plein de zèle pour l'honneur du Messie. Elle a été témoin, ce semble, du manque d'égards pour Jésus du Pharisien qui l'a invité à sa table : elle ne peut le supporter, et elle veut, publiquement, dans la maison même de cet homme, rendre à Jésus tous les devoirs de l'hospitalité. (Luc, 7, 44-46.) En un mot, Marie-Madeleine aime Jésus d'un amour vrai, parfait, débordant ; elle l'aime comme il convient d'aimer un Dieu. Qui ne serait touché à ce spectacle, à la vue de cette scène, où la foi, le repentir et l'amour de Madeleine jouent les principaux rôles ?

II. — *Le Pharisien.*

La Pharisien est tout le contraire de Marie-Madeleine.

A. — D'abord il est sans foi. Il ne voit pas même dans Jésus un prophète. D'ordinaire, la connaissance des cœurs est regardée comme une des attributions des prophètes, et le Sauveur a, plus d'une fois, donné des preuves de cette connaissance. Mais, d'après l'idée du Pharisien, Jésus ne sait pas même ce qu'est cette femme qu'il a devant lui. (Luc, 7, 39.)

B. — Le Pharisien est, de plus, un orgueilleux. Il ne doit rien à personne ; et, dans la conscience de sa parfaite honnêteté, il regarde avec mépris ou peu de considération aussi bien Jésus que Marie-Madeleine. C'est Madeleine qui a des dettes, c'est elle qui est la femme perdue, indigne de toute marque d'estime. Pour lui, il est incomparablement meilleur, il ne doit rien, pas même cinquante deniers. (Luc, 7, 41.) Au contraire, il fait à Jésus l'honneur de sa table et de son hospitalité, et, s'il supporte la pécheresse dans sa maison, c'est qu'il le veut bien.

C. — Enfin, le Pharisien se montre sans cœur, ne témoigne aucune affection. Il peut bien n'avoir invité le Seigneur que pour des motifs purement humains ou mondains, par curiosité ou dans une mauvaise intention. En tout cas, il traite son Hôte avec une grand froideur et sans les égards convenables. Il ne lui donne même pas les marques ou les témoignages d'amitié et de politesse dont, en Orient, les hôtes estimables et de qualité sont, d'ordinaire, l'objet. Il ne le salue pas par un baiser, il ne lui fait pas laver les pieds ni oindre la tête de parfums ; ce sont les remarques que lui adresse même Jésus. (Luc, 7, 44-46.) — Peut-être aussi qu'il s'indigne et contre Madeleine qui ose rendre à Jésus, dans sa propre maison, les devoirs de l'hospitalité qu'il ne lui a pas rendus, et contre Jésus qui tolère une pareille conduite... Il montre bien par là à quelle caste ou à quelle secte il appartient : il est un véritable Pharisien.

III. — *Le Sauveur.*

Jésus ne peut rester indifférent à la conduite du Pharisien et à celle, si différente, de la Pécheresse. Considérons donc maintenant la conduite du Messie :

A. — *Premièrement,* le Sauveur se justifie lui-même et prouve qu'il est bien prophète, en dévoilant les secrets des cœurs, en révélant au Pharisien ses plus intimes pensées (Luc, 7, 40) : il lui fait voir clairement par là combien la Pécheresse est plus digne d'indulgence et de pardon que lui-même.

B. — *Deuxièmement,* Jésus condamne le Pharisien, d'abord avec une grande finesse et une grande délicatesse : il lui pro-

pose, en effet, une parabole, dont les termes, en apparence, sont loin d'être insidieux ; et par les réponses qu'il provoque, il fait prononcer au Pharisien lui-même la sentence de sa propre condamnation. (Luc, 7, 41-43.) — Ensuite, Jésus condamne le Pharisien noblement, courageusement et sévèrement, mais aussi avec douceur et ménagement, en faisant lui-même l'application de la parabole au Pharisien. Le Sauveur peut bien, par humilité et abnégation, tolérer une atteinte à son estime et à son honneur; mais il a pleinement conscience de sa dignité, et il sait en revendiquer les droits quand et comme il lui plaît. Il confond l'orgueil du Pharisien, en lui disant qu'il a aussi des dettes, quoique pas aussi grandes que celles de la Pécheresse. Jésus ressent avec douleur le manque de reconnaissance et d'amour du Pharisien pour lui et lui suggère la pensée que peut-être il ne l'aime plus et est ainsi indigne de pardon. Il lui fait voir que la Pécheresse a une charité incomparablement plus grande que la sienne. (Luc, 7, 47.) Que lui importe le repas qu'il lui offre plus ou moins à contre-cœur ? Ce qui satisfait le Messie, c'est l'amour, c'est la charité.

C. — *Troisièmement*, Jésus justifie avec éclat la Pécheresse à cause de sa foi et de son amour. Il accepte très volontiers tous ses témoignages d'amour, qu'il remarque et énumère avec soin. (Luc, 7, 44-46.) Il lui pardonne ses péchés en considération de son amour. Il est, sans nul doute, touchant et encourageant d'entendre le Sauveur parler de l'amour, et assurer souvent qu'il pardonne à ceux qui l'aiment. (Luc, 7, 47. 48.) La mesure de l'amour est la cause préparatoire et la mesure du pardon, de même que la mesure du pardon est le motif, le stimulant et la mesure d'un nouvel amour. (Luc, 7, 42. 47.) Enfin il rend à la Pécheresse son amour. On sent aux paroles de Jésus combien l'âme de Madeleine lui est chère, qu'il la regarde comme sa propriété, qu'il la défend et la prend sous sa protection, même au péril de passer pour un blasphémateur par l'assurance du pardon qu'il lui donne. (Luc, 7, 49.) Il congédie Madeleine en la confirmant dans la paix. (Luc, 7, 50.) Or, qui est en paix avec Jésus, a en Jésus le gage de tous les biens.

— La conversion de Marie-Madeleine, la Pécheresse, est un

événement bien propre à toucher nos cœurs. Comme le Sauveur y montre son grand et beau caractère, sa délicatesse, son intrépidité, mais surtout sa bonté et sa miséricorde pour les pécheurs repentants ! Avec quelle bienveillance il accueille la pauvre Pécheresse ! Il ne voit que le cœur, que l'instant présent. Il oublie tout et il accorde le pardon de tout en présence d'un amour sincère.

Le Messie donne, également ici, la confirmation solennelle de la puissance qu'il a de remettre les péchés, et se révèle comme le Dieu et le Juge à la fois juste et miséricordieux, à qui rien ne peut être caché.

RÉPÉTITION

A. — Le mystère de la conversion de Marie-Madeleine met, avant tout, sous nos yeux l'image de la bienfaisance du Sauveur. Cette bienfaisance est un des principaux exemples de vertu que Jésus nous donne dans ses rapports avec le prochain. Nous avons ici, en particulier, un exemple de sa bienfaisance ou de sa bonté à l'égard des pécheurs, et nous allons nous efforcer de compléter et d'achever ce magnifique tableau.

Les pécheurs sont les plus pauvres et les plus misérables entre les malheureux, et c'est pour cela que Jésus leur témoigne sa bonté dans une mesure si extraordinaire. Il ne les dédaigne ni ne les méprise, comme le font les Pharisiens. Il court après eux et il recherche leur compagnie : par exemple, il rencontre volontiers la Samaritaine (Jean, 4, 6) et les publicains. (Matth., 9, 10.) Quand il trouve ensemble une foule de pécheurs, il leur fait une instruction et il leur parle dans des termes très modérés et très encourageants, non pas de l'enfer ni du petit nombre d'élus, mais du pardon et du ciel. Ses paraboles les plus touchantes, la drachme perdue, la brebis égarée, l'enfant prodigue, sont adressées aux pécheurs. (Luc, 15.) Il veut aussi que les autres hommes, en particulier les Pharisiens, aient envers les pécheurs les mêmes sentiments de bonté et de miséricorde que lui : c'est d'ailleurs un des buts principaux de ses paraboles.

Lui-même dit qu'il est venu surtout à cause des pécheurs. (Matth., 9, 13.) Si les pécheurs s'approchent de Jésus, il les accueille avec bonté (ainsi la femme adultère : Jean, 8, 10) ; il pénètre dans leur conscience délicatement et habilement (Jean, 4, 16 : exemple de la Samaritaine) ; il les console avec beaucoup de douceur et ne leur impose qu'une légère pénitence (Jean, 5, 14 ; 8, 11 ; Luc, 7, 50). Une fois convertis, ils deviennent ses amis, et il les défend quand ils sont attaqués : nous le voyons dans l'exemple de Madeleine. Ils peuvent toujours compter sur son amitié la plus sincère. Le Seigneur se montre ainsi le bon Pasteur de tout ce troupeau de brebis perdues, et il est pour elles la miséricorde incarnée ou personnifiée : il veut être en cela le modèle que nous devons tous imiter.

B. — De plus, l'importance de ce mystère résulte de ce qu'il nous montre jusqu'où une âme dévoyée peut aller avec le secours de la grâce de Dieu. La procédure ou la marche de la justification du Chrétien est parfaitement indiquée ici. C'est, d'un côté, la foi qui la commence, suivie du repentir et de l'aveu des fautes, et de l'amour ou de la charité, et, de l'autre, c'est la miséricorde et le pardon qui l'accomplissent et l'achèvent. Nous voyons en particulier, dans la conversion de Marie-Madeleine, l'action réciproque de l'amour et du pardon des fautes. L'amour est la cause préparatoire de la rémission des péchés (Luc, 7, 47) ; mais l'amour est surtout excité par la grandeur de la dette ; la rémission de cette dette devient, à son tour, le stimulant d'un nouveau et plus grand amour (Luc, 7, 42. 47). Le passé du pécheur n'est donc pas un obstacle à l'amour de Dieu, à l'union la plus intime avec lui : nous en avons la preuve la plus convaincante dans la conversion de Madeleine. Oui, en comparant Madeleine et le Pharisien, nous recueillons cette leçon que la vie d'une âme ardente, dévorée par les flammes d'un amour excessif et déréglé, déplaît moins à Dieu qu'une existence moins coupable, qui se complaît dans une fausse et inerte sécurité.

La conversion de Madeleine nous offre un exemple remarquable des effets ou des résultats que doivent produire en nous la première et la seconde semaine des *Exercices*. Comme la

Pécheresse atteint parfaitement le but de la première semaine, en reconnaissant et en détestant ses péchés, le désordre de sa vie, la vanité et la malice du monde ! Comme elle prend à cœur les paroles de saint Ignace : *Quid debeo facere pro Christo?* C'est dans ces sentiments de l'amour repentant et de la générosité qu'elle s'approche du Christ, et qu'elle entend l'appel qu'il lui fait. Avec quelle résolution et quel courage elle suit cet appel, elle se décide à combattre sa propre sensualité et l'amour de la chair et du monde ! Elle donne ici une preuve éclatante de sa conversion et elle la donnera pendant toute sa vie, alors qu'elle sera dans la compagnie des autres saintes femmes, Marthe, Jeanne, etc... — Il est très instructif et très encourageant de considérer comme le Sauveur appelle aussi les femmes à le suivre ou à l'imiter et comment elles sont fidèles à leur vocation. *D'abord*, Jésus les appelle à la sainteté personnelle; il commence par les délivrer des démons et les sanctifier. *Ensuite*, il les appelle à remplir un office spécial et à exercer leur activité dans son Royaume : il faut qu'elles coopèrent à l'Apostolat évangélique, au moins médiatement, par leurs aumônes, leur travail et les œuvres de miséricorde, qui contribuent tant à la propagation de la foi chrétienne. — Et cette vocation des femmes est digne d'envie : car il est bien beau de fournir à Jésus et à son Royaume les ressources temporelles qui leur manquent ; et elle est très importante, puisque l'Église, étant dans le monde, a besoin des subsides du monde et que les biens du monde préparent souvent la voie au Règne du Christ dans les cœurs des hommes ; enfin, la vocation chrétienne des femmes est enviable à cause des magnifiques récompenses qui sont assurées à celles qui y sont fidèles. — Pour Marie-Madeleine et les saintes Femmes, elles suivent leur vocation fidèlement : aucune fatigue ne les arrête, et elles poussent l'oubli d'elles-mêmes jusqu'au complet sacrifice, comme nous le voyons au pied de la croix du Sauveur. Leur exemple doit être imité de tous ceux qui veulent suivre la vocation apostolique.

C. — Maintenant il ne nous reste plus à nous-mêmes qu'à prendre la résolution d'imiter le Seigneur Jésus dans sa bonté et sa miséricorde pour les pécheurs. Combien d'âmes se perdent,

parce qu'elles ne trouvent personne qui s'approche d'elles? Et pourtant qui sait ce qu'elles auraient pu devenir dans l'Église du Christ? La conversion de Madeleine en est une preuve éclatante. Les hommes n'ont pas tant besoin d'être humiliés et abattus que d'être encouragés et relevés. D'ailleurs, nous autres prêtres, nous ne sommes pas les offensés, nous ne sommes pas Dieu, nous sommes seulement des médiateurs et des réconciliateurs ! Nous ne sommes pas des bourreaux, mais des médecins ! Le bon Pasteur n'a pas frappé la brebis perdue, mais il l'a prise sur ses épaules et rapportée dans le bercail. Voilà l'esprit de Jésus ! Nous vivons sous le Nouveau Testament, et non pas sous l'Ancien, lequel était un Testament de crainte et d'épouvante.

APPLICATION DES SENS

A. — Il est vraisemblable que le Sauveur vient de prêcher dans la localité où a lieu la conversion de Marie-Madeleine ; il a parlé soit dans la synagogue, soit en plein air devant une grande foule de peuple. Madeleine a assisté a sa prédication ; la force et la beauté des paroles du Christ ont touché et bouleversé son cœur, et la grande distinction de la personne de Jésus a tout à fait ravi son âme. Elle regrette et déteste sincèrement sa conduite passée ; et, sans doute, les miracles du Sauveur, guérisons de malades et délivrances de possédés, dont elle a été témoin, l'ont amenée à croire fermement à la Mission divine et à la vérité de la Divinité de Jésus. Elle voit en lui non pas seulement le Prophète et l'homme de Dieu, mais encore Dieu même, le souverain Bien, qu'elle a jusqu'à ce jour offensé et méprisé. C'est pourquoi elle veut lui faire une amende honorable publique, entendre de sa bouche la parole du pardon, et réparer son scandale public par une pénitence publique. Madeleine a un caractère noble et un esprit tranchant, mais qui se décide avec autant de facilité pour le mal que pour le bien ; elle se montre toujours entièrement ce qu'elle est. A tout prix elle cherche à s'approcher en personne de Jésus, et, n'ayant pu, ce semble, pénétrer, au

dehors, jusqu'au lieu où il enseignait la foule, elle se met à le suivre. Il est d'usage d'offrir un repas de fête aux docteurs de passage qui viennent d'instruire le peuple. Un Pharisien s'avance près de Jésus et l'invite à manger avec lui. Il fait cette démarche non pas tant par amitié et par respect pour le Messie, comme on le verra bientôt, que par égard pour la coutume établie et pour le peuple, de peur de paraître impoli; peut-être aussi agit-il dans une mauvaise intention, afin de pouvoir importuner Jésus par toute sorte de questions et de le mettre dans l'embarras et dans une fâcheuse situation. Le Sauveur connaît son hôte, qui est bien un fils de sa race et un véritable membre de sa secte. Il accepte néanmoins l'invitation du Pharisien, pour ne pas offenser ni choquer personne; d'ailleurs, il n'évite jamais les croix qui se trouvent sur son chemin et il veut au moins faire du bien à une pauvre âme, à Madeleine la Pécheresse. Jésus entre avec ses Apôtres dans la maison du Pharisien ou dans une hôtellerie où il y a déjà d'autres Pharisiens, invités comme lui. La salle du festin touche à une cour, dont elle n'est séparée que par des colonnes, des parapets et des treillis de peu de hauteur; les entrées en sont libres. En Orient, la réception d'un hôte étranger et illustre est presque un événement public. Les voisins et les amis y viennent, et du fond de la salle regardent et écoutent tout. C'est ainsi qu'au repas, offert à Jésus par le Pharisien, il peut se trouver beaucoup de personnes qui, des balustrades, observent tout ce qui s'y passe. Parmi ces personnes on distingue Marie-Madeleine qui n'attend qu'une occasion pour s'approcher de Jésus. Madeleine est grande, forte, et a un port imposant. Ses cheveux sont blonds, longs et épais, et le teint de son visage est beau et d'une grande fraîcheur. Elle porte un long voile, et, sous ce voile, on aperçoit les boucles de ses cheveux et une coiffure ornée de perles. Son corsage est varié, avec des broderies blanches et rouges; sur sa robe plissée est jeté un manteau, parsemé de fleurs d'or, qui se rejoint par le devant et est attaché à la taille; les manches de sa robe, qui se termine en queue, sont fixées aux avant-bras et près des épaules par des agrafes de diamants.

Quant à Jésus, il n'est pas reçu par le Pharisien avec les

égards convenables. On ne lui donne pas les témoignages d'honneur, dus aux hôtes estimés et aimés. Le Pharisien ne lui fait pas laver les pieds ; il ne l'accueille pas avec l'accolade et le baiser d'usage ; aucun parfum ne brûle dans la salle, et personne ne répand sur Jésus les eaux odoriférantes. Il est conduit froidement à sa place, et le repas commence. Les hôtes sont gênés et paraissent peu sympathiques à Jésus, qu'ils regardent avec une curiosité indiscrète et des signes d'aversion. Mais la conversation finit par se mettre en train. Le Messie commence, suivant son habitude, à parler, d'une manière aisée, sur le ton des paraboles, assaisonnant ses discours de remarques piquantes et de traits édifiants. Il s'adresse bientôt directement aux Pharisiens, qui n'attendaient sans doute que le moment de discuter avec lui.

B. — Madeleine n'y tient plus. Elle est troublée, ébranlée et complètement subjuguée par tout ce qu'elle a entendu et vu de Jésus pendant cette année. Elle a des sentiments nobles et généreux, et il s'agit pour elle d'approcher Jésus non seulement pour lui demander pardon de ses fautes, mais encore pour lui faire réparation des indignes traitements dont il est l'objet. Elle a tout observé, et elle est révoltée de voir qu'on ne rend pas au Docteur admirable, très saint et très sage, au Bienfaiteur des hommes si bon et si libéral, au Fils de Dieu même, les honneurs convenables, pas même les honneurs de l'hospitalité, et, bien plus, qu'on se conduit à son égard d'une façon choquante et injurieuse. Elle veut, elle, à la place de tous les convives, remplir envers lui tous les devoirs de l'hospitalité. Elle s'avance donc dans la direction du Sauveur et s'incline profondément. Sa tête est voilée et elle a dans la main un petit vase d'albâtre blanc, fermé avec un bouquet de verdure. Tous ses mouvements sont rapides, et bientôt elle se trouve auprès de Jésus, derrière le coussin sur lequel il est étendu. Elle se prosterne alors devant lui et se met à pleurer amèrement. Elle arrose les pieds du Sauveur de ses larmes et des parfums qu'elle a apportés, et les essuie avec sa belle, longue et moelleuse chevelure qui est déliée et tout en désordre. En ce moment, Marie-Madeleine est toute à son repentir, à la honte et à la douleur de ses péchés ; mais sa

confiance dans la bonté de Jésus est absolue; elle est ravie d'admiration et d'amour en présence de sa grandeur et de sa majesté. Elle s'estime mille fois heureuse de pouvoir lui témoigner publiquement sa reconnaissance, son respect et son amour. Et le Sauveur, dans sa bonté, la laisse faire en toute liberté.

C. — Cette intervention soudaine de la pécheresse fait aussitôt cesser les conversations des convives du Pharisien. Il règne un profond silence, et tous les regards sont tournés du côté de Madeleine et de Jésus. La bonne odeur des parfums se répand dans toute la salle. Le Sauveur cesse aussi de parler, mais Madeleine n'est pas de sa part, extérieurement du moins, l'objet d'une attention particulière. On voit les têtes de quelques Pharisiens se rapprocher et chuchoter entre eux des paroles de désapprobation et de désobligeance au sujet de Madeleine, sur laquelle ils jettent des regards méprisants et mécontents. Mais c'est surtout le Pharisien, présidant la table, qui paraît irrité : il ne peut comprendre que Jésus accepte quelque chose d'une femme, et surtout d'une femme comme Madeleine. Il la connaît sans doute ; il a remarqué ses toilettes voyantes et luxueuses. « Si Jésus est Prophète, se dit-il à lui-même, il doit savoir ce qu'est cette femme ; Jésus se montre un triste Prophète, en ayant si peu de perspicacité et en permettant une telle inconvenance. » Il s'abandonne à ses pensées et à ses sentiments défavorables à la Pécheresse et même au Messie. Le Sauveur voit le démon des pensées et des jugements téméraires agir sur l'esprit des convives ; il remarque surtout l'indignation pharisaïque de son hôte, qui, dans la pleine conscience de sa justice personnelle, se croit doublement saint dans un pareil milieu. Alors Jésus interrompt subitement le silence et dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » — « Dites », répond le Pharisien. — « Un créancier avait deux débiteurs, continue Jésus ; comme ceux-ci ne pouvaient le payer, il leur remit leur dette. » Puis adressant à Simon une question, bien innocente en apparence : « Lequel des deux débiteurs, ajoute Jésus, a, d'après vous, plus d'affection pour le créancier? » Simon réplique aussitôt : « Celui à qui le créancier a fait une remise plus grande. » — « Très bien », s'écrie

Jésus, qui commence de suite à appliquer la parabole à Simon et à Madeleine. « Vois-tu cette femme ? dit le Messie à Simon. Sur ton invitation je suis entré dans ta maison, mais tu ne m'as pas offert d'eau pour laver mes pieds ; elle me les a lavés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser de bienvenue ; elle n'a cessé, depuis son entrée, de me baiser les pieds. Tu ne m'as pas oint la tête de parfums ; pour elle, elle en a répandu même sur mes pieds. » Jésus a vu et remarqué toutes les marques d'amour de Madeleine. Ces témoignages lui sont très chers et il les reçoit très volontiers ; quant à la conduite du Pharisien, il en est indigné, et, dans la conscience de sa dignité offensée, il ressent vivement tous les manques d'égard dont il est l'objet.

Maintenant le Sauveur arrive à la conclusion de sa parabole. Il dit : « Cette femme a beaucoup péché, il est vrai, mais à présent elle aime encore plus, et, pour cela, ses nombreux péchés lui sont pardonnés. Pour toi, Simon, tu as péché aussi, beaucoup moins qu'elle sans doute ; mais tu n'aimes pas autant qu'elle, même tu n'aimes pas du tout, quoique tu te croies incomparablement meilleur qu'elle. Or, il n'en est pas ainsi. Tu ne m'as témoigné aucun amour, et elle, pour le remplacer, a montré toute la perfection de l'amour. » Alors, se tournant vers Madeleine, Jésus lui adresse, à haute voix et avec une grande bienveillance, ces consolantes paroles : « Tes péchés te sont pardonnés. » Qui pourrait comprendre la consolation de la Pécheresse en ce moment ? Elle vient de recevoir, de la bouche même du Sauveur, l'assurance du pardon de ses péchés. Qui donc ne se réjouirait pas avec elle ? Mais les Pharisiens sont loin de partager sa joie. Ils s'offensent de la parole de Jésus et disent entre eux-mêmes : « Quel est celui qui s'arroge le pouvoir de remettre les péchés ? Ne commet-il pas ainsi un blasphème ? Est-ce que par hasard il veut se faire Dieu ? » Jésus ne daigne même pas les regarder, mais, confirmant avec force ce qu'il vient d'avancer : « Ta foi t'a sauvée, dit-il à Madeleine. Va en paix. » Marie-Madeleine comprend parfaitement les paroles du Sauveur. C'est en croyant fermement à la Divinité de Jésus qu'elle est venue se jeter à ses pieds avec une entière confiance

et toute la sincérité de son repentir. Jésus n'a pas trompé son attente. Elle emporte avec elle le plus précieux de tous les trésors, le résumé de tous les biens du temps et de l'éternité, la paix avec Jésus, avec Dieu et avec sa propre conscience : les paroles de Jésus opèrent dans le cœur de Madeleine tout ce qu'elles signifient. Alors elle quitte la salle, l'âme toute remplie des plus douces émotions et de la plus délicieuse paix.

LA MULTIPLICATION DES PAINS

(Jean, 6, 1-16 ; Luc, 9, 10-17 ; Marc, 6, 31-46 : Matth., 14, 13-22.)

I. — *Occasion et cause du Miracle.*

A. — L'occasion ou la cause éloignée de la multiplication des pains se trouve dans les circonstances préparatoires de ce miracle. On en distingue trois principales :

Premièrement, le Sauveur, pour se soustraire aux embûches d'Hérode et donner un peu de repos aux Apôtres revenant de leur mission, veut traverser le lac et se rendre dans une petite plaine, située au nord-est, entre Bethsaïde (Julias), le lac et les hauteurs s'étendant à l'extrémité de la plaine.

Deuxièmement, le peuple, après avoir vu la barque de Jésus se diriger du côté de Bethsaïde, prend aussitôt, pour le rejoindre, la voie de terre, qui longe le bord du lac : la multitude se divise en différents groupes, dont chacun se charge de ses malades et de ses infirmes. Une fois arrivée près du Sauveur, la foule du peuple ne le quitte plus de la journée, tellement elle est attachée à sa Personne et à sa doctrine. Naturellement, le soir, la faim survient, et cette multitude n'a rien à manger. (Matth., 14, 13. 14.)

Troisièmement, dans cette nécessité, les Apôtres avertissent Jésus de renvoyer le peuple, pour qu'il cherche un abri et de la nourriture dans les localités voisines. (Matth., 44, 15.) — Telles sont les trois circonstances, les trois causes éloignées du miracle de la multiplication des pains.

B. — Mais la cause propre et véritable de ce miracle est la

compassion de Jésus, sa bonté et sa miséricorde. Cela ressort clairement de l'entretien du Sauveur avec ses Apôtres. « Pourquoi les congédier ? dit Jésus. Donnez-leur vous-mêmes à manger. Combien de pains avez-vous ?... Apportez-les. Faites asseoir tout ce monde. » (MATTH., 14, 16-19.) « Déjà Jésus, remarque l'Évangéliste (JEAN, 6, 6), savait bien ce qu'il voulait faire. » Le Sauveur a pitié de la faim du peuple, parmi lequel il y a beaucoup d'enfants et de femmes. Ils ont tous fait un long chemin pour venir le trouver, et ils sont restés toute la journée près de lui malgré le manque de nourriture.

II. — *Le Miracle.*

A. — Le miracle lui-même attire, d'abord, notre attention. Au point de vue naturel, il est de la plus grande importance : en effet, l'objet en est l'essence même des choses, il y a ici une multiplication de la même substance ; de plus, ce miracle est fait en faveur non d'un seul homme, mais d'une grande multitude d'hommes, et renouvelé autant de fois qu'il y a d'individus présents ; enfin, il est public, solennel et d'une évidence incontestable. Sans nul doute, c'est surtout par ce miracle que Jésus est devenu populaire.

B. — Ensuite, il nous faut considérer l'intention du Sauveur dans ce miracle : outre la manifestation de sa bonté, il veut faire un coup d'autorité, une action d'éclat, afin d'augmenter la foi du peuple et de ses Apôtres. Cette intention de Jésus apparaît bien dans le petit conseil qu'il tient avec ces derniers. On y constate que la nourriture de tant de personnes n'est pas possible naturellement, et que d'ailleurs les Apôtres ne songent pas à un miracle pour secourir la foule du peuple. « Ne les renvoyez pas, leur dit le Sauveur ; donnez-leur à manger. » — « Devons-nous aller dans les environs acheter du pain ? » répondent les Apôtres. (MARC, 6, 37.) — Le Seigneur dit à Philippe : « Où pourrions-nous acheter assez de pain ? » Philippe pense que 200 deniers de dépense (187 fr. 50) ne suffiraient pas pour pouvoir donner à chaque individu seulement un morceau de pain. » (JEAN, 6, 7.) — « Combien de pains avez-vous? Informez-vous. » (MARC, 6, 38.)

André rapporte qu'un enfant a cinq pains d'orge et deux poissons; « mais, ajoute-t-il, qu'est-ce que cela pour tant de personnes? » JEAN, 6, 9.) — Nous concevons très bien, par tous ces détails, la grandeur du miracle que Jésus va opérer, de ce miracle si propre, sous tout rapport, à agir fortement sur les âmes des personnes qui en seront témoins et à accroître leur foi. Aussi l'Évangile dit que Jésus parle de cette manière à Philippe pour voir si son Apôtre penche du côté d'un miracle en faveur de la foule, mais que « lui-même sait très bien ce qu'il doit faire ». (JEAN, 6, 6.)

C. — Enfin, il nous faut considérer la manière dont le Sauveur fait le miracle. — *Premièrement,* il le fait avec un ordre et un calme parfaits. Les Apôtres sont chargés de diviser le peuple en groupe de cinquante et de cent personnes. — *Deuxièmement,* Jésus opère la multiplication des pains avec une grande piété : il prie son Père céleste et montre combien il lui est tout dévoué. Il bénit les pains et plus tard veille à ce que les restes n'en soient pas perdus. — *Troisièmement,* il laisse, avec une grande bienveillance ses Apôtres prendre part au miracle, soit que le pain se multiplie entre leurs mains, soit qu'ils en fassent eux-mêmes la distribution. — *Quatrièmement* enfin, le Seigneur montre, en cette occasion, la plus grande libéralité. Tout le monde est rassasié, chacun peut prendre le pain qu'il veut, et, quand le repas est terminé, il reste encore douze corbeilles de pain. La libéralité de Jésus a donc été véritablement royale. Les convives étaient au nombre de cinq mille, sans compter les femmes et les enfants. Tel est le miracle de la multiplication des pains, considéré sous son côté extérieur. Les sentiments intérieurs du Messie sont la bonté, la bienveillance, l'amour, la joie et la reconnaissance envers Dieu.

III. — *Les Effets du Miracle.*

A. — Les effets de ce miracle doivent, naturellement, être extraordinaires. La multiplication des pains durant assez longtemps et le miracle se renouvelant sans cesse en faveur des personnes présentes, il ne faut pas s'étonner de voir le peuple

donner libre carrière à son admiration, à sa reconnaissance et à son enthousiasme. Ce prodige rappelle celui de Moïse, nourrissant miraculeusement les Hébreux dans le désert ; et l'on comprend très bien que des voix se soient élevées de tous côtés pour dire de Jésus : « N'est-il pas le grand Prophète, le Messie attendu ? » Aussi l'idée vient bientôt aux Galiléens, si vifs et si impressionnables, « de le proclamer Roi ». (Jean, 6, 14. 15.) Cette résolution s'explique pas la reconnaissance et l'enthousiasme dont Jésus est l'objet, et aussi par la conviction qu'il est le Messie. Mais c'est à tort que ce peuple croit que le Royaume du Christ est extérieur et terrestre. Le bien et le mal, la foi et l'incrédulité, la gratitude et l'égoïsme agissent de concert dans cette circonstance extraordinaire.

B. — Le Sauveur connaît leur projet et, pour le déjouer, il fait aussitôt embarquer ses Apôtres, congédie la foule et s'enfuit immédiatement dans la montagne pour prier. (Jean, 6, 15. 16.) — Ce mystère est d'une très grande importance pour Jésus, dont il révèle le caractère. Jésus y montre, *d'abord*, son Cœur, rempli de zèle et d'amour pour les hommes, au point de s'oublier lui-même, dès qu'il s'agit de les secourir ; *ensuite*, la piété de son âme, qui lui fait commencer tout avec Dieu et accomplir tout pour l'honneur de son Père céleste ; *enfin*, la générosité de son caractère : ne veut-il pas partager avec ses Apôtres la gloire d'un grand miracle et ne fuit-il pas les honneurs de la royauté ? — De même, le miracle de la multiplication des pains ouvre de nouvelles perspectives dans le domaine de la puissance du Sauveur, dans le monde des types ou des figures bibliques, et sur les destinées de la vie future de Jésus. Ce prodige est le prélude et l'imitation de l'Eucharistie. — Cet événement a aussi son importance pour les Apôtres. Ils s'y montrent dans l'exercice de leur charge officielle, comme les médiateurs entre le peuple et le Messie. Jésus les consulte et ils ont leur part dans l'opération ou l'accomplissement du miracle : ils se préparent ainsi à leur vocation glorieuse, s'acquittant déjà de fonctions semblables à celles qu'ils rempliront plus tard dans l'administration du Sacrement adorable de nos autels.

RÉPÉTITION

La multiplication des pains est un des nombreux miracles du Sauveur. Or, tous les miracles de Jésus ont une double portée ou un double but : ils sont des preuves et de sa puissance et de sa bonté. Pour nous qui avons la vocation apostolique, il est très important de considérer les miracles de Jésus sous ce dernier rapport, c'est-à-dire comme des manifestations de sa bonté : le présent miracle d'ailleurs nous y amène naturellement.

A. — Le miracle de la multiplication des pains nous montre le Sauveur dans l'exercice de sa charité et de sa libéralité envers les nécessiteux. C'est spécialement pour eux qu'il est plein d'amour et de bienveillance. Presque tous ses miracles sont des guérisons de malades, des délivrances de possédés, des résurrections de morts ou bien d'autres œuvres de bienfaisance en faveur de ceux qui souffrent ou se trouvent dans le besoin. Les nécessités temporelles et corporelles ne sont pas exclues de la libéralité de Jésus ; au contraire, il aime à tirer les hommes d'embarras ou de nécessités qui ne sont pas toujours extrêmes : par exemple, aux noces de Cana (Jean, 2, 9), et dans la double multiplication des pains... Parfois il n'attend pas les malades, il va lui-même les trouver : ainsi le paralytique (Jean, 5, 6), et il offre ses bons offices sans même en avoir été prié : par exemple, quand il ressuscite le fils de la veuve de Naïm (Luc, 7, 13). Pour le bien des malades, il donne une vertu curative ou merveilleuse à tout, à ses vêtements (Matth., 9, 21 ; 14, 36), à sa salive (Jean, 9, 6), à ses mains (Matth., 8, 3). Il ne renvoie personne mécontent ; il console et il guérit tout le monde. Il y a des localités, des bourgs et des villes où, après son départ, il ne reste plus de malades.

B. — Et comment Notre-Seigneur fait-il ces œuvres de miséricorde et de bienfaisance ? — *Extérieurement*, avec une grande affabilité et une patience inaltérable. Rien ne lui coûte trop, aucune demande n'est exagérée, et rien n'arrive à contretemps. Nous le constatons dans le mystère de ce jour (Matth., 14, 14)

et dans beaucoup d'autres circonstances encore (Matth., 8, 16). Avec quelle amabilité ne rend-il pas à une mère son fils qu'il a ressuscité (Luc, 7, 15), et à un Père son enfant qu'il vient de guérir ! (Luc, 9, 43.) — *Intérieurement,* Jésus accompagne ses miracles de vertus véritables et surnaturelles ; il les fait avec une bonté de cœur et une compassion d'âme tout à fait sincères. Que de fois ses yeux se remplissent de larmes à la vue de l'infortune des pauvres et des délaissés ! (Matth., 15, 32 ; Marc, 6, 34.) Et il montre bien au dehors la compassion dont son âme est remplie. (Matth., 15, 32.) Ses bienfaits sont toujours accompagnés d'une solide vertu et de l'or pur de la charité. — Les motifs qui le font agir sont des meilleurs et des plus saints. C'est *d'abord* à cause de Dieu qu'il répand ses bienfaits : il voit dans les hommes des créatures, des images et des enfants de Dieu, de son Père céleste. C'est *ensuite* à cause de lui-même, pour sa propre satisfaction, puisqu'il est en effet notre Dieu, qu'il nous aime et qu'il devrait même faire violence à son Cœur, s'il ne nous faisait du bien. C'est *enfin* à cause de nous, qui sommes effectivement malheureux et indigents et qu'il veut ainsi gagner à sa Personne et à son Évangile. De cette manière, le Sauveur passe sur la terre en faisant le bien, en répandant divinement ses bénédictions et ses libéralités à travers le monde. (*Act.,* 10, 38.)

C. — Quel beau modèle pour nous ! Certes, nous avons assez de motifs de l'imiter, même abstraction faite du motif de l'exemple du Sauveur. — La miséricorde est, en effet, une partie de l'amour du prochain. Elle appartient donc à la vertu la plus sublime, à la charité, dont elle est la fille. Nous faisons du bien au prochain à cause de Dieu, et par là à Dieu lui-même. Faire du bien à Dieu, quelle chose digne d'envie ! — Un autre motif d'imiter la bonté du Sauveur est la somme immense de malheurs, spirituels et corporels, qui inondent le monde. Il faut nous efforcer de les diminuer. Nous avons, pour cela, tant de moyens et tant de ressources ! Nous avons un bon cœur, d'excellentes idées ; joignons aux actions charitables des paroles encourageantes et des regards bienveillants ; usons encore de la prière et de la puissance sacerdotale. — D'ailleurs, nous y trouvons nous-mêmes notre propre avantage. Nous avons besoin,

nous aussi, du pardon de nos péchés ; de consolation dans nos prières et à l'heure de la mort ; de sécurité, pour l'avenir, en face de notre ennemi, le péché. Or, la miséricorde nous procure tous ces biens, comme le dit le prophète Isaïe (ch. LVIII) : « Nous serons comme un jardin auquel l'eau ne manque pas et comme une source qui coule toujours sans diminuer jamais ; Dieu remplira notre âme de lumière, et si nous l'invoquons, il nous répondra : Me voici ! » Assurément, il n'est pas pour nous de chemin plus agréable et plus sûr pour aller au ciel. Celui qui une fois prend plaisir à faire ainsi du bien, remporte la victoire sur le péché. — Enfin, la bienfaisance est extraordinairement importante pour les travaux de l'Apostolat. Nous ne pouvons faire des miracles, mais nous pouvons faire du bien, et le résultat est le même : la charité est une force d'éloquence à laquelle personne ne résiste. C'est pourquoi Jésus a exercé une influence si grande et si heureuse sur ses contemporains. Et cela est tellement vrai que les ennemis de l'Église enlèvent à celle-ci ses biens temporels, afin qu'elle ne puisse plus secourir les malheureux et, de cette façon, gagner les hommes à sa cause. Il lui suffit, d'après eux, de se conduire à l'égard de l'humanité souffrante comme le prêtre et le lévite juifs ont agi avec le malheureux homme, dépouillé et meurtri par les voleurs à la porte de Jéricho : le prêtre catholique doit se contenter de dire son bréviaire et de donner des bénédictions ; il n'a qu'à passer indifférent devant les pauvres et à les laisser tranquilles sur leur couche de misère. — Un homme charitable et miséricordieux est une grande puissance au service de l'Église...

APPLICATION DES SENS

A. — Les Apôtres arrivent de leur mission et ont besoin de repos. Ils ne trouvent pas le calme au milieu de la foule du peuple qui afflue vers le Sauveur ; à peine ont-ils le temps de prendre quelque nourriture. De plus, la multitude est fortement émotionnée et agitée par la nouvelle de la décapitation de Jean-Baptiste et par le spectacle des miracles extraordinaires de Jésus

et des Apôtres. Aussi le Seigneur trouve bon de quitter quelque temps la Galilée, le pays d'Hérode Antipas. Il s'embarque donc pour atteindre le bord opposé du lac, la rive orientale, où, sous la domination d'Hérode Philippe, il aura plus de sécurité et pourra se reposer dans un endroit solitaire et tranquille. Il connaît, en effet, au nord-est du lac, non loin de Bethsaïde (Julias) et du lieu où le Jourdain y débouche par une crevasse de roches basaltiques, une petite plaine qui fait le pendant de la plaine de Génésareth, située en face, de l'autre côté du lac, et est traversée par trois petites rivières. La chaîne de montagnes, en s'éloignant, forme cette petite plaine qui, à cette époque du printemps, est en pleine floraison de nombreux lauriers-roses. Jésus navigue évidemment dans cette direction avec ses Apôtres. Alors le peuple qui ne veut pas quitter le Sauveur, se met en marche par la voie de terre longeant le lac, et arrive enfin à la plaine de Bethsaïde. La foule est énorme ; car elle s'est augmentée, sur le parcours, de nombreux renforts et peut-être aussi des troupes de pèlerins de la fête pascale, qui viennent de Jérusalem.

Jésus est déjà débarqué et retiré dans un lieu tranquille. Mais le peuple, traînant après lui ses malades et ses infirmes, se met à la recherche du Sauveur et le trouve. Que va faire le Messie ? Va-t-il s'indigner de la hardiesse de cette foule, qui vient troubler son repos et celui de ses Apôtres? Va-t-il renvoyer tous ces hommes et se débarrasser d'eux?... Non, il a compassion de ce pauvre peuple, si malheureux et si délaissé, qui est comme un troupeau sans pasteur. Aussitôt il commence à enseigner et à guérir, et il ne cessera qu'à la fin du jour. Il est évident que, pendant ce temps, beaucoup de ses auditeurs éprouvent le besoin de manger. Ils ont, le matin, fait le tour du lac, et ce trajet a duré trois ou quatre heures ; parmi eux se trouvent beaucoup d'enfants, de femmes et de malades, et ce n'est que le tout petit nombre qui a apporté des provisions. Une grande multitude de personnes, par conséquent, est tout à fait fatiguée et dans la peine, et les enfants, de tous côtés, pleurent en demandant du pain. Les Apôtres, qui circulent dans la foule pour y maintenir l'ordre, entendent et voient tout. Ils viennent trouver le Sauveur pour l'avertir de ce qui se passe. Suivant leur conseil, d'ailleurs

très respectueusement donné, Jésus devrait congédier le peuple et l'envoyer dans les localités et les hameaux les plus rapprochés, afin de s'y procurer de la nourriture et un abri pour la nuit : « car, disent-ils, ici il n'y a rien ». Le Sauveur leur répond : « Pourquoi renvoyer ces gens? C'est à vous à leur donner à manger. » Philippe reprend : « Est-ce que nous devons courir nous-mêmes dans les fermes pour y accaparer le pain et l'apporter en ce lieu? » S'il parle ainsi, ce n'est peut-être pas surtout à cause de la fatigue et des frais que ces démarches leur coûteraient. Après avoir sacrifié leur repos et s'être donné tant de peine, doivent-ils encore se charger de distribuer des vivres à une si grande foule de peuple? Alors Jésus dit à ses Apôtres de voir combien de pains la foule a à sa disposition ou en réserve. Ils s'informent donc et trouvent un enfant qui possède cinq pains d'orge et deux gros poissons : c'est probablement une aumône que son père lui a confiée pour les Apôtres. André donne cette nouvelle au Sauveur, en ajoutant d'un air découragé : « Mais qu'est-ce que cela pour tant de personnes? » Jésus se tourne du côté de Philippe, toujours en peine à cause de l'achat du pain : « Eh bien! Philippe, avec quoi achetons-nous du pain? » Cependant Philippe a recommencé son calcul et, sans doute pour démontrer au Seigneur l'impossibilité de réaliser sa demande, il lui répond : « Un achat de deux cents deniers ne suffirait pas pour donner à chacun un morceau de pain. » Le besoin se fait donc sentir partout, et les Apôtres ne trouvent pas de moyens d'y subvenir. Mais Jésus, lui, sait le moyen de secourir la foule. Son dessein est de la nourrir par le prodige de la multiplication des cinq pains et des deux poissons de l'enfant; et ses délibérations avec les Apôtres avaient pour but précisément de les amener à le prier de faire ce miracle. Mais ceux-ci n'ont pas même l'idée de la possibilité de ce miracle, et ils continuent à s'entretenir de la situation critique où se trouve la multitude qui les assiège.

B. — En ce moment, le Seigneur se fait présenter les cinq pains et les deux poissons. Le lieu où il enseigne, sur le penchant de la colline, est au fond de la petite plaine, et sur une sorte de tertre couvert de gazon, qui est accessible de

plusieurs côtés. C'est sur ce gazon que Jésus fait étendre une couverture, où l'on dépose les pains et les poissons. Ensuite, il ordonne à ses Apôtres de diviser le peuple à l'entour en groupes de cinquante ou de cent personnes. Les Apôtres se mêlent au peuple et remplissent leur fonction sans peur, avec aisance et intelligence ; le Sauveur les a déjà formés à ce genre d'occupation et ils savent traiter avec les foules d'hommes. Même le jeune et contemplatif Apôtre Jean peut servir de modèle dans ce ministère, où il se montre très actif et très habile à former, en un instant, plusieurs groupes d'hommes, suivant le désir de son Maître. La foule du peuple, qui compte cinq mille personnes sans les femmes et les enfants, s'organise ainsi régulièrement par groupes sur le versant de la hauteur qui s'élève en forme de terrasses et est couverte d'un gazon long et épais. Le spectacle est très beau et le coup d'œil féerique. Le soleil baisse à l'horizon et répand ses rayons dorés sur la chaîne de montagnes, la plaine en fleurs, les ruisseaux et le lac. Il règne un grand calme sur le lac, uni et clair comme une glace. On voit les nombreux palmiers qui s'élèvent sur sa rive et les groupes variés d'hommes et de femmes qui s'éparpillent dans la plaine et sur la colline verdoyantes. Jésus est debout sur la hauteur ; les traits de son visage sont empreints d'une majesté douce et aimable ; il arrête ses yeux sur tous ses enfants, qui eux-mêmes le regardent dans l'attente d'un grand événement. Le Messie prend un pain, sur lequel il met un poisson, et, élevant le tout vers le ciel dans l'attitude de la prière, il remercie son Père céleste de cette occasion de le glorifier, de se manifester lui-même et de pouvoir encore faire du bien aux hommes. Alors il bénit les pains et les poissons, fait une petite marque aux pains avec un couteau en os, et coupe en tranches transversales les poissons qui étaient déjà vidés et cuits. Les pains, en Orient, ont la forme longue et portent de petites entailles qui permettent de les partager facilement. Jésus rompt les pains et dépose chaque morceau, avec la tranche de poisson qu'un Apôtre met dessus, dans les corbeilles d'écorce, peu hautes, qui viennent d'être apportées par les Apôtres. Ceux-ci les reprennent bientôt pour aller faire la distribution aux nombreux groupes

qui les attendent. C'est alors que le miracle se révèle. Les Apôtres ont beau prendre dans les corbeilles et distribuer sans cesse, elles ne sont jamais vides ; ils trouvent toujours de quoi donner. Beaucoup de personnes et les Apôtres eux-mêmes regardent avec surprise dans les corbeilles inépuisables et reconnaissent alors le miracle. La distribution dure longtemps, mais dans le plus grand ordre. Tout le monde est silencieux, et garde une attitude pleine de respect, d'étonnement et d'admiration. Le peuple ne se fait pas défaut de manger le pain et les poissons qui sont excellents ; il puise dans des outres de l'eau pour se désaltérer. Le Sauveur se tient toujours debout ; il est vraiment content de son miracle, et regarde avec bonheur la foule, les enfants et les Apôtres. Chaque personne reçoit ce qu'elle désire, et la distribution ne cesse que quand tout le monde est rassasié. Pendant ce temps, Jésus songe à Moïse et surtout à la multiplication future du pain eucharistique dans le Sacrement de nos autels : c'est avec ce pain qu'il rassasiera les hommes et qu'il les réjouira ; il est heureux de penser à ses Apôtres et à ses prêtres, qui auront une part si grande à cette multiplication céleste. En ce moment, le Messie dit à ses Apôtres de circuler parmi le peuple avec les corbeilles afin de recueillir les restes ; ils en remplissent douze corbeilles. Beaucoup des convives de ce repas extraordinaire demandent, en souvenir, un morceau du pain miraculeux soit pour eux-mêmes soit pour leur famille, et ils l'obtiennent. Le reste du pain est destiné aux pauvres.

C. — Quand il ne reste plus personne à rassasier, tout le monde se lève et s'assemble en masse. L'admiration est peinte sur les visages. Les conversations roulent naturellement sur le miracle inouï que le Sauveur vient d'opérer. De tous côtés, on entend répéter ces paroles : « Jésus est vraiment le Prophète qui doit venir. Il n'est pas moins grand que Moïse ; il est le Messie. » Mais le Sauveur ne se mêle pas à la foule. Il ordonne aux Apôtres de s'embarquer à l'instant et de regagner l'autre bord du lac. Les Apôtres obéissent, emportant avec eux les douze corbeilles de pain. La nuit arrive : c'est déjà le crépuscule. Le peuple se réunit alors autour de Jésus, qui lui parle de la bonté et de la puissance de Dieu, toujours fidèle à secourir ceux

qui cherchent son Royaume. Il termine en faisant la prière de l'action de grâces. La multitude est très émue, et, lorsque Jésus s'éloigne du lieu de la prédication, beaucoup d'hommes s'écrient : « Il nous a donné du pain. Il est notre Roi. Nous voulons le proclamer Roi. » Et ils se mettent à courir après le Sauveur, mais il leur est impossible de le retrouver : Jésus, pénétrant leur dessein, s'est retiré sur une montagne solitaire pour prier.

LA TRANSFIGURATION

(Luc, 9, 28-36 ; Marc, 9, 1-12 ; Matth., 17, 1-13.)

I. — *Circonstances et but de la Transfiguration.*

Nous remarquons, dans ce mystère, trois circonstances principales :

A. — Le lieu où il se passe, probablement le mont Thabor, en Galilée, est parfaitement choisi. En effet, le Thabor est presque complètement isolé dans la plaine d'Esdrelon ; sa masse imposante ressemble à une énorme pyramide tronquée ; on y jouit de magnifiques vues sur la Méditerranée, sur le lac de Tibériade et sur le vaste champ où s'exerce l'activité de Jésus pendant sa vie publique ; enfin il rappelle la victoire de Bara sur les rois chananéens et le chant de triomphe de Débora.

B. — Les témoins de la Transfiguration sont au nombre de trois : c'est le nombre requis pour la validité légale d'un témoignage. Ces témoins sont Pierre, Jacques et Jean. Jésus n'en veut pas plus, afin que la connaissance du mystère reste dans les limites qu'il désire. D'ailleurs, les trois Apôtres privilégiés sont ceux que le Seigneur a d'ordinaire près de lui dans les principales circonstances de sa vie.

C. — La Transfiguration a lieu pendant la troisième année de la vie publique de Jésus. Le Messie a déjà entendu de la bouche de ses Apôtres la confession de sa Divinité, et il leur a annoncé une fois sa Passion et sa glorification futures. (Luc, 9, 20. 22. 26.) — D'après ces circonstances, il est facile de reconnaître le

but de la Transfiguration : le Sauveur veut affermir ses Apôtres dans la foi à sa Divinité et à sa gloire future, et les initier toujours davantage au mystère de sa Passion.

II. — *La Transfiguration elle-même.*

Les trois principales parties de la Transfiguration ou les trois principales scènes de cet événement conviennent et s'adaptent très bien au but que se propose le Sauveur dans ce mystère.

A. — D'abord, la Transfiguration elle-même. Elle est la confirmation de la parole de Jésus, prédisant sa glorification future : en effet, les Apôtres, dans la Transfiguration, voient et constatent déjà en quelque façon la gloire de leur divin Maître. A leur réveil, ils aperçoivent Jésus élevé de terre et transfiguré. Il n'y a pas là, il est vrai, la complète transformation du Corps du Sauveur, comme elle aura lieu au ciel ; il n'y a que l'apparence de la véritable Transfiguration : la clarté et l'agilité du Corps de Jésus ne sont qu'extérieures et, pour ainsi dire, à la surface. (Matth., 17, 2 ; Marc, 9, 1. 2 ; Luc, 9, 29.) — Mais, malgré cela, qu'il est beau et splendide le spectacle que les Apôtres ont sous les yeux ! La grandeur de cette magnificence ressort, d'abord, du récit même de l'Évangile : le visage de Jésus brille comme le soleil, son vêtement est blanc comme la neige, et Moïse et Élie apparaissent dans la même splendeur. Ensuite, les effets produits sur les Apôtres prouvent bien la beauté de la vision qui les captive : leur bonheur est si grand que, transportés de joie, ravis d'admiration et saisis de respect, ils ne peuvent plus parler ou ils ne savent pas ce qu'ils disent : « Maître, s'écrie saint Pierre, il fait bon d'être en ce lieu. Nous voulons y dresser trois tentes, la première pour vous, la seconde pour Moïse et la troisième pour Élie. » (Luc, 9, 33 ; Matth., 17, 4.)

B. — La seconde scène de la Transfiguration est l'apparition de Moïse et d'Élie. Celui-là apparaît dans un corps apparent ou avec son propre corps ressuscité, et celui-ci, en chair et en os, puisqu'il n'est jamais mort : tous deux sont entourés de gloire et de splendeur. — Le but de leur venue est de rendre leurs hommages au Rédempteur, la loi et les prophètes n'étant que

ses humbles serviteurs. De plus, ils sont venus pour apprendre comment le Messie doit accomplir la Rédemption des hommes, à savoir par ses souffrances et par sa mort. (Luc, 9, 31.) — Cette révélation de la Passion de Jésus affermira aussi les Apôtres dans la foi à la prédiction que naguère le Sauveur leur a faite « de l'excès de ses souffrances » ; elle leur apprendra, en même temps, que la Passion du Messie n'est pas imprévue, un effet du hasard, ou encore un insuccès, mais bien la réalisation d'un plan divin, l'exécution d'un décret éternel de Dieu.

C. — Enfin, considérons la troisième scène de la Transfiguration. Une nuée lumineuse descend du ciel sur Jésus et l'enveloppe, ainsi que ses compagnons ; puis une voix puissante se fait entendre : « Celui-ci, dit-elle, est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. » (Matth., 17, 5.) — Il est évident qu'il y a là une confirmation expresse et publique de la Divinité du Christ ; et de plus, dans cette circonstance solennelle, il est reconnu officiellement comme Prophète et comme Prêtre. — La nuée lumineuse est le symbole de l'Esprit-Saint, le signe de l'approche et de la présence de Dieu, et la ratification de l'Ancienne Alliance. (*Exode*, 40, 32.) — L'effet de la Transfiguration sur les Apôtres est si grand qu'ils tombent épouvantés la face contre terre et qu'ils restent ainsi sans connaissance jusqu'à ce que Jésus, s'approchant d'eux et les touchant de la main, leur dit de ne rien craindre et leur ordonne de se relever. (Matth., 17, 6. 7.)

III. — *Après la Transfiguration.*

A. — Immédiatement après la Transfiguration, Notre-Seigneur enjoint, d'abord, à ses trois Apôtres, Pierre, Jacques et Jean, de ne rien dire de cette vision jusqu'à ce qu'il soit ressuscité. — De plus, une conversation particulière s'engage entre les Apôtres et leur Maître. Les Apôtres interrogent Jésus sur sa Résurrection dont il vient de parler et qu'il leur a déjà prédite auparavant. Ils veulent aussi une explication sur ce que disent les Scribes, qui affirment qu'Élie précédera le Messie sur la terre (Mal., 4, 5 ; *Eccli.*, 48, 10), tandis que, de fait, il y est

venu après le Messie. (MATTH., 17, 10.) Le Sauveur répond que leurs deux remarques sont justes, mais en admettant qu'il y a deux Élie, Jean et le Prophète, et qu'il y a deux venues du Messie, l'une pour sa Passion et l'autre pour sa glorification : Jean est déjà venu et a précédé la première venue ; Élie, le Prophète, viendra un jour et précédera la seconde venue du Messie. (MATTH., 17, 11. 12 ; 11, 14.)

B. — Il est évident que cet entretien et les autres particularités de la conduite de Jésus, immédiatement après la Transfiguration, n'ont qu'un même but : initier toujours davantage les Apôtres à la connaissance des mystères de la Passion et de la glorification du Sauveur. — C'est ainsi que tout, dans la Transfiguration, est, avec une merveilleuse sagesse, parfaitement approprié et adapté au but de ce grand mystère, qui est d'affermir les Apôtres dans la foi à la gloire future du Messie et de les préparer graduellement à l'ignominie de sa Passion. Les Apôtres ne voient pas seulement la gloire de leur Maître ; ils sont aussi consolés, ils goûtent les joies ineffables du ciel. Ils quittent le Thabor tellement convaincus de la Divinité du Christ que saint Pierre, de longues années après, aura encore présent à l'esprit le souvenir de la glorieuse Transfiguration de Jésus : elle lui servira de lumière (II PIERRE, 1, 16-19) dans les ténèbres de l'adversité, et de guide pendant toutes les pérégrinations de sa vie apostolique. Dès lors, les Apôtres ne sont pas seulement de nouveau persuadés de la vérité de la Passion de leur Maître ; leur intelligence est encore remplie d'une clarté surnaturelle qui leur révèle le plan divin, le dessein qu'a Dieu de conduire tous les hommes à la gloire par le chemin de la souffrance. (*Hebr.*, 2, 9. 10.) C'est la Croix qui doit consommer la perfection de tout le monde et celle du Messie lui-même : nous avons la preuve de cette vérité dans Moïse, Élie, Jean et Jésus, le Sauveur des hommes, dans tous les personnages de ce mystère.

La Croix est partout, elle embrasse tout, mais aussi elle mène à la Résurrection et à la gloire.

RÉPÉTITION

C'est surtout dans les principaux mystères de la vie publique de Jésus que nous constatons ce fait : il vaque à la prière. Nous le voyons, dans le mystère de la Transfiguration, se réfugier sur une montagne pour y prier, et, en effet, la Transfiguration a lieu pendant sa prière nocturne. (Luc, 9, 28. 29.) La prière est donc une des excellentes occupations dont Jésus nous donne l'exemple sur le Thabor, tandis qu'il s'y entretient intimement avec son Père céleste ; et son importance est si grande qu'elle doit faire, aujourd'hui au moins, l'objet particulier de nos considérations.

I. — *Le Sauveur nous donne l'exemple de l'ardeur dans la prière.*

A. — Le Sauveur prie beaucoup. — Il ne se contente pas de parler de la prière, d'enseigner et d'encourager à prier : il donne lui-même l'exemple de la prière ! (Luc, 11, 1-14 ; 18, 1-8.) Intérieurement, Jésus jouit sans cesse de la vue immédiate de Dieu, et, pour cette raison, il est en rapport continuel avec son Père. Malgré cela, il prie souvent d'une manière ostensible ou extérieurement, en secret et pendant la nuit (Luc, 6, 12), en public et de bouche (Matth., 6, 9 ; Jean, 17), dans la synagogue aux heures habituelles de la prière, mais aussi dans les circonstances spéciales (Matth., 11, 25), surtout avant les grands événements de sa vie. (Luc, 6, 12 ; 9, 18 ; Jean, 6, 11 ; 11, 41.) Il emploie toutes les méthodes d'oraison, et son entretien avec son Père céleste est perpétuel. En effet, qu'est la prière sinon une réciprocité de relation entre l'homme et Dieu, et l'échange mutuel de leurs pensées et de leurs sentiments? Quand nous prions, nous remercions Dieu, nous le louons, nous lui demandons ses grâces et nous implorons de lui notre pardon...

B. — En outre, le Sauveur prie très bien. — Extérieurement, il prie avec un grand respect, à genoux (Marc, 14, 35) et les yeux

élevés vers le ciel (Jean, 11, 41). Intérieurement, il est tout à fait recueilli, prie avec dévotion et obtient toujours ce qu'il demande absolument (Jean, 11, 42) : car sa prière est la prière du divin Médiateur et du Fils de Dieu (*Hebr* , 5, 7).

C. — Maintenant, voici les motifs pour lesquels Jésus montre une si grande ardeur à la prière : D'abord il prie à cause de la parfaite convenance et de la nécessité de la prière. Le Sauveur, ayant la nature humaine, n'est, sous ce rapport, qu'une créature vis-à-vis de Dieu, et, comme telle, il doit rendre à Dieu son Père l'hommage de sa prière, de ses adorations et de son action de grâces. Le devoir de la prière s'étend aussi loin que le domaine de la créature. Ainsi considérée, la prière est réellement la fin prochaine de la créature : elle est créée pour louer Dieu et lui offrir les hommages de sa vénération. — De plus, le Sauveur estime et aime la prière, à cause de sa sublimité, puisqu'elle met l'homme en relation avec Dieu, et réciproquement. Aussi il n'y a rien, pour le Christ, de plus élevé, de plus important et de plus doux que ces rapports avec le Père céleste. Atteindre sa fin ou être réuni à sa fin, c'est certes la perfection ; or, par le moyen de la prière, nous touchons le dernier but, nous atteignons la fin dernière de notre existence, autant qu'il nous est possible de le faire ici-bas. — Enfin, Notre-Seigneur montre tant de zèle pour la prière dans notre propre intérêt : il veut nous donner l'exemple de ce saint exercice, rendre, par sa prière, nos prières efficaces, nous obtenir des grâces et glorifier Dieu en nous. Il n'a pas besoin de demander des grâces pour lui-même, mais bien pour nous. Quand il s'agit de nos intérêts, il est soumis aux mêmes lois que nous : plus il prie, plus il a de grâces ; moins il demande, moins il obtient, Dieu l'a ainsi ordonné. Le Messie doit mériter des grâces pour nous non seulement par le travail et la souffrance, mais encore par la prière. Alors nous comprenons pourquoi le Sauveur prie tant : il a à demander tant de grâces et pour tant de personnes ! Lorsqu'il se met en la présence de Dieu pour prier, il se considère, avec raison, comme le Remplaçant, le Chef, le Médiateur et le Grand Prêtre de toute l'humanité ; c'est ainsi qu'il honore Dieu au nom de tous et qu'il mérite des grâces pour tous. Pendant sa

prière, chaque homme est devant lui avec ses besoins, ses nécessités, ses difficultés et ses dangers corporels et spirituels ; il a sous les yeux l'Église entière, son histoire, son développement, ses destinées, ses persécutions et ses triomphes ; il voit sa hiérarchie, tous les Papes, tous les Évêques, tous les Prêtres et tous les Fidèles ; toute l'humanité est présente à son esprit, toutes les époques, toutes les conditions, toutes les races et tous les peuples de l'univers. Tout le monde passe devant ses yeux ; il prie et il combat pour tous, et il n'oublie personne ; c'est alors qu'il mérite des grâces pour tous, que toutes les affaires se décident et que toutes les décisions sont prises. Toutes nos grâces et tous nos secours, toutes nos lumières et toutes nos forces nous viennent de la prière du Sauveur. Jésus est là comme un arbre puissant qui plonge ses racines par tout l'univers, dans chaque vie humaine et dans chaque cœur d'homme, dans l'Église, dans toutes les familles et dans tous les peuples. Il prend sur lui toutes les obligations, surtout les devoirs de la louange et de la reconnaissance des hommes envers Dieu ; il se charge de toutes leurs demandes et de tous leurs besoins ; et, les unissant à sa prière, il se les approprie et en fait un tout qu'il offre à Dieu, afin d'attirer les bénédictions de son Père céleste sur le monde entier et de répandre partout les bienfaits de sa toute-puissante prière. Toute l'Église et toute la race humaine vivent de la prière du Christ aussi bien que de sa doctrine et de sa grâce. — C'est ainsi que nous pénétrons les intentions de la prière du Messie et que nous connaissons les pensées qui l'occupent pendant ses longues oraisons de nuit. Ce sont, en toute vérité et dans toute leur sublimité, les prières de l'Homme-Dieu. La preuve en est dans certaines paroles, sorties de sa bouche : par exemple, quand il assure à Pierre qu'il prie pour lui (LUC, 22, 32), quand il enseigne le *Pater noster* et qu'il récite sa prière de Grand Prêtre de la loi nouvelle. (JEAN, 17.)

II. — *Conclusions à tirer de l'exemple du Sauveur.*

Nous avons deux conclusions à tirer de l'exemple du Messie, priant avec une si grande ardeur :

A. — *Premièrement*, nous devons nous-mêmes prier. — Les motifs pour lesquels Jésus prie valent également pour nous. Nous devons prier, parce qu'il n'y a aussi pour nous rien de plus sublime que de nous entretenir par la prière avec Dieu; de plus, la prière est indispensable pour obtenir les grâces utiles à soi-même et aux autres. Dieu a attaché toutes ses faveurs à la prière; la prière est le moyen tout à fait suffisant pour solliciter et recevoir de Dieu tous les secours dont tous nous avons besoin : aucune limite, en effet, n'a été posée à l'efficacité de la prière. Quel moyen admirable, puissant et universel nous trouvons dans la prière, si nous voulons glorifier Dieu! C'est pourquoi le Sauveur l'emploie sans cesse et avec un zèle infatigable. Il travaille en réalité pour Dieu, quand il prie. Nous sommes nous-mêmes des enfants de ses prières. N'aurait-ce pas été un grand bonheur et un grand honneur pour nous de prier à côté de Jésus, quand la nuit il s'entretenait avec son Père céleste? Nous pouvons avoir ce bonheur et cet honneur. Il nous y invite toutes les fois qu'il nous sollicite à prier. La prière que nous faisons au nom de Jésus est une continuation de la prière de Jésus.

B. — *Deuxièmement*, il résulte de l'exemple du Sauveur que nous devons prier comme lui : — par conséquent, tout d'abord, prier beaucoup, c'est-à-dire autant que nous le pouvons et que nos devoirs d'état nous le permettent. En faisant ainsi nous apprendrons à prier; car ce n'est qu'en priant qu'on apprend à prier. Il en est pour nous de la prière comme de l'aumône : si nous avons beaucoup d'argent, il nous faut en donner beaucoup; si nous en avons peu, il nous faut en donner suivant nos moyens. Notre devoir est de prier. On trouve toujours du temps pour faire ce que l'on aime. — De plus, nous devons prier dans l'esprit du Sauveur, faire une prière catholique, en quelque sorte théandrique : c'est-à-dire qu'il ne nous faut pas seulement prier pour nous, pour nos petits intérêts et pour nos croix domestiques, mais encore pour l'Église entière et pour toute l'humanité. Jésus nous a laissé le modèle et la formule de la prière catholique dans son *Pater noster*. Alors notre prière ressemble à la prière de l'Homme-Dieu : elle est vraiment une

prière faite en son nom et à sa place. Nous glorifions ainsi Dieu d'une manière incomparable et nous rendons les plus grands services aux hommes. A tout instant du jour, il y a des questions posées et des intérêts engagés d'où dépend en grande partie le salut des âmes. A cause de cela, nous pouvons aussi prier longtemps, puisque nous avons à prier pour tant de personnes et pour tant de besoins. Prier de cette façon, c'est prier en vrai Jésuite, c'est faire une prière apostolique et catholique. D'ailleurs, c'est le seul moyen de faire honneur à notre profession d'hommes de prières. Nous devons nous efforcer d'atteindre ce but de la prière de l'Homme-Dieu surtout dans nos prières officielles, dans la récitation du bréviaire et la célébration de la Messe : ce ne sont pas des prières privées, mais les prières de l'Église et de l'humanité. Le prêtre, dans l'exercice de ces ministères sacrés, est bien le cœur du monde qui bat et prie pour lui. Chaque fois qu'il célèbre la Messe, qu'il récite l'office et même le *Pater noster,* il compose une page de l'histoire de l'Église et du monde.

APPLICATION DES SENS

A. — Le Sauveur est revenu de son voyage à Sidon et à Césarée de Philippe. Il a, pour la première fois, parlé de sa Passion et de la glorification qui la suivra. Il se trouve probablement dans le bourg de Dabrath, sur le versant septentrional du Thabor et dans l'enfoncement qu'y forme la plaine d'Esdrelon. C'est le soir qu'il dit à Pierre, Jacques et Jean de le suivre sur le Thabor, où il veut aller prier. Les autres Apôtres doivent rester où ils sont et attendre son retour. Jésus se propose de passer la nuit en oraison ; et, de fait, il se mettra en prière avec ses Apôtres sur le haut de la montagne. Mais ce n'est pas tout son dessein : il veut encore se transfigurer devant ses trois Apôtres. Il ne communique à personne son projet, afin de le tenir secret et de ne pas mécontenter les autres Apôtres. Pierre Jacques et Jean accompagnent leur Maître volontiers et joyeusement. Nous voyons par l'exemple des Apôtres que si Dieu ou sa

grâce nous engagent à prier, il nous faut toujours suivre leurs bonnes inspirations : autrement nous renoncerions peut-être à de grandes faveurs et à des dons célestes extraordinaires.

Le Thabor est situé au bord oriental de la plaine d'Esdrelon. Il s'élève régulièrement, comme une pyramide tronquée, et il faut une heure pour le gravir. Il est tout à fait isolé sur trois de ses côtés ou de ses faces, qui regardent la plaine d'Esdrelon. Il n'y a qu'au nord qu'il se relie, par des collines et des hauteurs boisées, aux montagnes de Galilée, en formant une sorte de fort avancé gigantesque ; et, de ce côté, la pente, quelque peu escarpée, n'est cependant pas trop raide et le chemin est très agréable. Il est vraisemblable que Jésus a choisi ce versant pour gravir la montagne. Le chemin serpente à travers des collines couvertes d'arbres, puis descend dans des enfoncements et des vallées de petite profondeur, pour remonter enfin jusqu'au sommet du Thabor. Des sources abondantes coulent sur les collines ; et dans les buissons épais, formés par les rosiers et les storax odorants, au milieu de petits bois de chênes rouvres, de noyers et de pistachiers, circulent, encore aujourd'hui, des gazelles, des daims et une multitude de perdrix et d'autres oiseaux. Cette promenade du soir doit être délicieuse, surtout après la chaleur du jour. Une rosée abondante tombe alors sur la montagne ; et même dans les jours les plus chauds de l'été, quand tout est desséché dans la plaine, des brises fraîches soufflent sur le sommet du Thabor. Le Sauveur est aimable et a le visage serein. Il raconte à ses Apôtres différents faits qui se sont passés dans ces lieux, comment les Prophètes y ont vécu dans des cavernes, où lui-même a prié quelquefois avec eux. Ils atteignent enfin le haut de la montagne, qui forme un petit plateau, incliné un peu du côté de l'ouest. Ce plateau est planté d'arbres touffus et couvert d'un gazon fleuri. Sans doute, le Seigneur et ses compagnons contemplent avec plaisir le site pittoresque qu'ils ont sous les yeux : du côté du sud, ce sont les montagnes du petit Hermon et de Gelboé, et les chaînes bleuâtres des montagnes de Samarie ; du côté de l'ouest, les hauteurs sombres du Carmel ; du côté du nord, les vallées et les collines de la Galilée qui s'élèvent jusqu'au grand Hermon dont les cimes sont couron-

nées de nuages et de neiges éternels ; enfin, du côté de l'orient on aperçoit le bassin profond du lac de Tibériade avec la vallée du Jourdain et, dans le fond, la chaîne des montagnes de Galaad et de Basan. Au pied du Thabor s'étend la plaine d'Esdrelon, le grenier de l'Égypte, qui forme, pendant la saison des pluies, un magnifique tapis de verdure et de fleurs variées, et ressemble en été à une immense peau de lion de couleur brune. Tout ce paysage est environné d'une lumière agréable et douce, pendant que déjà une brume bleuâtre s'élève des profondeurs et que les hauteurs sont encore couronnées et scintillent des rayons rouges d'or du soleil couchant. Il est probable que Jésus et ses Apôtres prennent, sur le Thabor, un léger repas et se rafraîchissent avec l'eau d'une citerne voisine.

B. — Ils se rendent au lieu de la prière, lequel, d'après la tradition est au sud-est du petit plateau. Il y a sans doute une petite excavation au-dessous du rocher qui surplombe. C'est là que les Apôtres s'assoient, sur le gazon fleuri et odoriférant, en présence du Sauveur qui s'assied lui-même, le dos appuyé contre le rocher. Il commence par leur expliquer pourquoi il les a pris tous les trois avec lui : « Ils ont confessé sa Divinité, il leur a parlé de sa mort et de sa glorification ; maintenant il veut leur montrer que tout ce qu'il leur a dit est vrai. Ils vont être témoins de sa gloire, afin de ne jamais défaillir dans la foi, même quand ils le verront méprisé, maltraité et abandonné de tous... Il faut auparavant qu'ils prient avec lui. » Jésus parle avec tant de bienveillance et d'onction que ses Apôtres en sont profondément émus. Pendant ce temps le soleil a disparu à l'horizon, et la nuit est arrivée. Ils se couvrent la tête d'un voile et se mettent à prier ; mais bientôt les Apôtres s'endorment de fatigue.

Ils s'éveillent ensuite et regardent autour d'eux. Il voient Jésus à genoux, dans l'attitude de la prière, et, ô merveille ! s'élevant peu à peu de terre ; ses vêtements et toute sa personne brillent d'un éclat qui croît progressivement. Le spectacle est admirable. On dirait une lumière éthérée, très subtile, qui s'échappe de la Personne du Sauveur pour former autour de lui un cercle si étincelant que les Apôtres peuvent, comme en plein

jour, distinguer chaque brin d'herbe du tapis de verdure. Mais cette lumière est agréable, douce et délicieuse. Pendant que Jésus devient toujours plus lumineux et comme diaphane, arrivent successivement sur les Apôtres des effluves de parfums délicieux et de jouissances célestes, qui les remplissent d'une consolation indicible : ils sont là assis, muets, dans le ravissement, ne se lassant jamais de jouir d'un si beau spectacle. La gloire de Jésus est déjà très grande, quand deux formes brillantes entrent dans la lumière qui l'environne. Elles paraissent y venir tout naturellement, comme des personnes qui des ténèbres de la nuit passent dans un lieu éclairé. Ces formes bien déterminées sont des corps d'hommes, pleins de vie, de jeunesse et de beauté. C'est Moïse et c'est Élie. Moïse est grand et majestueux ; il porte une longue robe et a ses deux cornes brillantes sur la tête. Élie est plus maigre et a une figure plus austère ; il est enveloppé de son manteau de prophète et a sur le front la verrue bien connue. Moïse et Élie se prosternent devant Jésus pour l'adorer. Ils lui disent combien ils sont heureux de contempler Celui qui autrefois a sauvé son peuple et qui vient encore maintenant pour le racheter. Ensuite, ils lui demandent respectueusement de quelle manière il se propose de faire cette Rédemption. Le Sauveur jette sur eux des regards très bienveillants et leur découvre le mystère de la Rédemption des hommes, qui s'accomplira par sa Passion et par sa mort. Il leur fait le récit de tout ce qu'il a souffert jusqu'à ce jour et de tout ce qui lui reste à souffrir. Il leur prédit l'histoire entière de sa Passion, dont chaque scène passe ainsi successivement devant leurs yeux. Moïse et Élie, à la fois émus et heureux, se permettent d'interrompre parfois le Rédempteur. Ils ont compassion de lui, ils le consolent, ils lui offrent les hommages de leur vénération et le remercient de sa bonté et de son amour. Ils ne cessent de louer en même temps Dieu. Ils répondent souvent au Sauveur, en rappelant les faits et les personnages qui figurent sa Passion et sa gloire ; et ils peuvent se citer eux-mêmes, comme étant du nombre de ces types bibliques ou des figures du Messie. Ils rendent grâces à Jésus de cet honneur, et louent Dieu de ce que de toute éternité il a eu pitié de son peuple. Ils font aussi amende

honorable au Sauveur pour toutes les persécutions et tous les outrages dont il est ou sera l'objet et pour l'ingratitude monstrueuse de son peuple ; et ils le supplient de l'épargner et d'en avoir compassion. Lorsque Jésus arrive au récit de son élévation en croix, il se met debout et étend ses bras en disant : « C'est ainsi que le Fils de l'homme sera élevé de terre. » En cet instant, il est tout pénétré de lumière ; son visage brille comme le soleil et ses vêtements sont blancs comme la neige ; et lui, les Prophètes et les trois Apôtres sont suspendus en l'air. Alors Moïse et Élie disparaissent de la manière dont ils sont venus ; les Apôtres touchent de nouveau le sol, chancellent comme enivrés de bonheur, et Pierre s'écrie, sans savoir ce qu'il dit : « Maître, il fait bon d'être ici. Nous voulons y dresser trois tentes, l'une pour vous, l'autre pour Moïse et la troisième pour Élie. » Il croit qu'il n'a plus besoin ni de terre ni de ciel, qu'il y a en ce lieu tout ce que le cœur peut désirer, les tentes du repos, de la béatitude et de la gloire, et Dieu lui-même. Les Apôtres étant devenus plus calmes et ayant repris complètement leurs sens, voilà qu'un nuage léger, blanc et lumineux, semblable à la vapeur du matin au-dessus des prairies humides, descend sur le Sauveur et l'enveloppe tout entier. Ce nuage devient toujours plus clair et plus brillant ; bientôt on dirait qu'il projette des flammes et qu'il est sillonné d'éclairs. Le ciel semble s'ouvrir, et une magnifique gerbe de lumière s'en échappe pour éclairer Jésus, pendant que retentit une voix puissante qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! Écoutez-le ! » Les Apôtres tremblent de frayeur, et se sentent, au plus intime de leur être, dans le voisinage et la présence de la Divinité. Ils tombent le front contre terre et ils ne reviennent à eux que quand Jésus les touche et leur adresse la parole.

C. — Les trois Apôtres sont encore prosternés, quand le Seigneur s'approche d'eux, les secoue doucement et leur dit : « Ne craignez pas. Levez-vous ! » Pierre, Jacques et Jean regardent et ils ne trouvent plus devant eux que le Seigneur Jésus. Toute sa splendeur s'est évanouie, et il se tient là debout de nouveau sous les dehors accoutumés de pèlerin terrestre. Les

Apôtres, en cet instant, sont graves, émotionnés et pénétrés tout à fait du sentiment de leur misère et de leur faiblesse : ils se montrent beaucoup plus respectueux envers Jésus, ils sont intimidés et presque confus d'avoir vu sa gloire et d'avoir entendu le témoignage solennel de son Père céleste. Ce n'est qu'avec angoisse et avec regret qu'ils pensent à leurs inquiétudes et à leurs doutes passés au sujet du Sauveur. Mais maintenant ils sont très fermes dans la foi. — Quant à Jésus, il leur répète qu'il leur a laissé contempler sa gloire, afin qu'ils ne chancellent jamais dans leur croyance : « Quand vous verrez, leur dit-il, se réaliser en moi les prédictions de la Passion que vous venez d'entendre, quand je serai livré aux mains des pécheurs à cause des péchés du monde, ne vous scandalisez pas de mes abaissements, et même affermissez les autres. » Le Sauveur rappelle alors à saint Pierre la confession qu'il a faite, à Césarée, de sa Divinité. — Pendant ce temps, le jour commence à poindre : des bandes lumineuses blanches paraissent à l'horizon. Jésus et ses Apôtres prient toujours. A l'aurore, ils descendent du Thabor par le chemin qu'ils ont pris pour y monter. Jésus continue à expliquer aux Apôtres différentes choses qu'ils ont vues et entendues ; mais il leur ordonne de ne rien dire, jusqu'après sa Résurrection, de tout ce dont ils viennent d'être les heureux témoins. Les trois Apôtres n'entendent rien ou presque rien à la Résurrection, laquelle fait, après, le sujet de leur conversation.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

(JEAN, 11, 1-46.)

I. — *Ce qui se passe sur le bord oriental du Jourdain.*

Deux faits sont ici à considérer : d'abord le message des sœurs de Lazare à Jésus, et ensuite la conduite de Jésus à cette occasion.

A. — Le message des sœurs de Lazare. — La famille de Lazare, qui se compose de Lazare et de ses deux sœurs, Marthe et Marie, est riche et considérée (JEAN, 11, 19) ; elle habite Béthanie, dans le voisinage de Jérusalem (JEAN, 11, 18), est très pieuse, dévouée au Seigneur, et en retour aimée de lui (JEAN, 11, 3. 5). Le chef de cette famille, Lazare, est tombé malade, et, pour cela, ses sœurs, pleines de foi, d'humilité et de confiance, envoient un messager à Jésus, seulement pour l'avertir de la maladie de leur frère, s'en remettant pour tout le reste à sa bonté et à sa sagesse. (JEAN, 11, 3.)

B. — La conduite de Jésus. — *Premièrement*, Jésus, apprenant la nouvelle de la maladie de Lazare, console ses sœurs par une parole toute mystérieuse : « Cette maladie, dit-il, n'est pas pour la mort, mais pour l'honneur de Dieu et la glorification du Messie. » (JEAN, 11, 4.) — *Deuxièmement*, le Sauveur restera encore deux jours dans le lieu où le messager de Marthe et de Marie le trouve ; il sait pourtant que Lazare va mourir dans quelques instants ou dans quelques heures. Mais il le laisse mourir, d'abord pour ne pas sacrifier son travail messianique à des intérêts particuliers, ensuite pour procurer beaucoup de

gloire à Dieu et à lui-même par la résurrection de Lazare, et enfin pour montrer à Lazare et à ses sœurs tout son amour : en effet, il rendra à Lazare plus que la santé, et il accordera à Marthe et à Marie un bienfait incomparable, en leur ménageant l'occasion de pratiquer de grandes vertus et d'acquérir de précieux mérites. — *Troisièmement,* Jésus se rend avec ses disciples en Judée pour ressusciter Lazare. Les disciples s'effraient de cette démarche et représentent le danger auquel lui, leur Maître, s'expose. (Jean, 11, 8.) Jésus les tranquillise, en leur disant en termes paraboliques que la fin du travail de sa journée n'est pas encore arrivée. (Jean, 11, 9. 10.) Saint Thomas exhorte les Apôtres à suivre le Sauveur, même au péril de leur vie. (Jean, 11, 16.) C'est ainsi que tous prennent le chemin de la Judée. — Tels sont les deux faits qui forment la préparation éloignée, et, pour ainsi dire, le prologue ou le premier acte du drame de la résurrection de Lazare. On y voit les personnages qui joueront un rôle, l'exposé de la question, l'ensemble des motifs des actions qui vont suivre, le nœud du drame et, déjà en perspective, son dénouement final. En laissant mourir Lazare, Jésus rend la situation désespérée et ne laisse plus de place qu'au miracle qui va suivre.

II. — *Ce qui se passe à Béthanie immédiatement avant le miracle.*

Les événements qui ont lieu à Béthanie avant la résurrection de Lazare tendent uniquement à cette fin : c'est de servir de préparation dernière et immédiate au miracle qui va s'accomplir. En effet, ils doivent déterminer le fait et la nature même de ce miracle et en révéler la portée ou la signification.

A. — Le miracle en question est, par lui-même, une véritable résurrection de mort, une victoire éclatante sur la mort et sur la corruption du tombeau. Qu'il en soit ainsi, les faits qui se passent immédiatement avant le prodige le prouvent avec évidence : Lazare est dans le sépulcre déjà depuis quatre jours (Jean, 11, 17); le tombeau est scellé (Jean, 11, 38. 41); Marthe témoigne de la putréfaction du cadavre (Jean, 11, 39); beaucoup de Juifs

sont venus de Jérusalem chez les sœurs de Lazare (JEAN, 11, 19); ils vont avec Marie à la rencontre de Jésus (JEAN, 11, 31) et ensuite au tombeau, où ils sont les témoins de l'action miraculeuse du Seigneur. Le miracle est donc parfaitement déterminé, si on l'envisage sous son côté matériel.

B. — Il n'est pas moins bien déterminé sous son côté formel, c'est-à-dire en tant qu'il a pour fin, dans son ensemble et ses détails, de montrer la charité de Jésus et de prouver sa Divinité :

1° Que le miracle du Sauveur soit un acte ou un effet de son amour, cela ressort surtout de la scène où Jésus se prend à pleurer. Quelques exégètes expliquent séparément les termes de l'Évangile « être bouleversé » et « pleurer », et y voient deux sentiments distincts du Cœur de Jésus. Le *premier* serait la crainte, la peur et la répugnance qu'il éprouverait au moment où il va accomplir le miracle : la raison en est qu'il prévoit que ce miracle, le plus grand qu'il ait fait, sera l'occasion prochaine des souffrances de sa Passion. Il sait que plusieurs des personnes présentes courront du théâtre du prodige au sanhédrin pour le dénoncer. Il considère, dans la mort de son ami, sa propre mort, et, dans la douleur des sœurs de Lazare, la douleur de sa bien-aimée Mère à l'occasion de sa propre mort. Ce mystère d'iniquité se présente à ses yeux, enveloppe son âme de ténèbres et la remplit de frayeur et d'angoisse : on dirait déjà un sombre nuage échappé d'avance de la grotte de Gethsémani. Aussi le Sauveur semble hésiter à faire le prodige qui lui sera si funeste.

Mais, *deuxième* sentiment, Jésus pleure aussi. (JEAN, 11, 35.) S'il pleure, ce n'est pas à cause de la mort de son ami et de ses destinées éternelles : Lazare était un Saint et il veut précisément le ressusciter. La seule cause des larmes du Sauveur est sa compassion touchante. Quand un homme très bon voit un de ses amis plongé dans une douleur cruelle, il en éprouve une peine profonde; quand un membre de la famille est témoin des larmes et de la punition d'un autre de ses membres, alors les pleurs de tous se mêlent ensemble. C'est ce que fait Jésus. Marie, en larmes, se jette aux pieds du Messie ; Marthe pleure,

et tous les assistants pleurent, regardant avec perplexité Jésus, l'unique Sauveur. Jésus lui-même verse des larmes en ce moment. La raison en est, par conséquent, très touchante, ainsi que la façon dont il pleure. En nous les émotions et les larmes ne sont pas volontaires, tandis qu'elles le sont en Jésus, qui ne pleure que quand il veut. Dans la circonstance présente, le Sauveur voit combien la douleur de Marthe et de Marie est juste et raisonnable ; à cause de cela, il la laisse agir sur son cœur de manière à en être tellement touché qu'il répand des larmes. Ces larmes sont donc tout à fait volontaires. De plus, Jésus pleure sans rougir de ses larmes et sans les cacher. Il ne fait pas ce que font souvent les hommes qui ont un bon cœur, mais qui craignent et sont confus de paraître touchés. Le Sauveur est là au milieu de ceux qui pleurent, et il pleure lui-même ; les larmes coulent sur ses joues, et son beau visage d'homme en est tout inondé. Comme ces larmes sont précieuses et pour Lazare et aussi pour nous tous! Les Juifs en comprennent très bien le motif ; car ils disent : « Voyez combien il aimait Lazare!... Mais pourquoi ne l'a-t-il pas empêché de mourir, lui qui a rendu la vue à l'aveuglé-né? » (Jean, 11, 36, 37.) Jésus, arrivé près du sépulcre de Lazare, se laisse encore toucher par l'émotion. (Jean, 11, 38.) Mais il n'est pas habitué à reculer d'un pas, et il se met vite à l'œuvre pour accomplir son miracle.

2° Le second sens ou le second but du miracle apparaît clairement dans les deux scènes dont nous allons être témoins :

En *premier* lieu, dans l'entretien de Jésus avec Marthe. Marthe se présente devant Jésus avec une vive foi et une pleine confiance en sa puissance et en son amour (Jean, 11, 21) : elle est entièrement convaincue que le Sauveur peut encore venir à leur secours, au moins par sa toute-puissante intercession. (Jean, 11, 22.) Mais cette disposition de Marthe ne suffit pas au Seigneur. Il faut qu'elle croie que non seulement son frère ressuscitera au dernier jour du monde (Jean, 11, 23. 24) ou même maintenant par l'intercession de Jésus auprès de son Père, mais encore que le Messie peut rendre la vie à un mort, quand et comme il veut, parce qu'il est absolument la Vie divine et vraiment Dieu. Telle est « la gloire de Dieu » que va révéler ce miracle de Jésus, tel

est le sens des belles paroles du Sauveur : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui meurt avec cette foi aura la vie, et celui qui vit ne mourra jamais. Crois-tu cela? » (Jean, 11, 25. 26.) Jésus exige cette foi comme condition du miracle. Et lorsqu'un peu plus tard Marthe, près du tombeau de Lazare, paraîtra hésiter un peu, le Christ lui rappellera cette condition (Jean, 11, 40) et sa magnifique profession de foi précédente : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, venu en ce monde. » (Jean, 11, 27.) Jésus demande de Marthe cette foi et cette idée juste du miracle. A ce qu'il semble, Marie a déjà cette foi. Les deux sœurs de Lazare sont donc prêtes à recevoir la grande faveur du Messie : elles comprennent toute la portée et toute la signification de l'acte divin qui va s'accomplir.

En *second* lieu, le Sauveur donne et explique lui-même le sens de son miracle, avec une force d'expression encore plus grande, devant les Juifs qui l'ont suivi nombreux au sépulcre de Lazare : il le fait dans la prière solennelle qu'il adresse à son Père immédiatement avant d'opérer le prodige. Cette prière montre la cause efficace et la fin du miracle. Elle a deux parties : Dans la *première,* Jésus remercie son Père de l'avoir exaucé. (Jean, 11, 41.) Cela ne veut pas dire que le miracle sera seulement le résultat ou le fruit de ses prières : il le fait par sa propre puissance. En effet, il ajoute ces paroles : « Je sais que le Père m'exauce toujours (Jean, 11, 42) » ; en d'autres termes : « Le pouvoir des miracles est sans cesse entre mes mains, et je puis m'en servir quand je veux. » Le Sauveur remercie son Père, comme homme, et il le remercie d'être à même d'accomplir une grande œuvre pour sa gloire et le salut des Juifs. Il remercie son Père, en lui attribuant l'opération miraculeuse, parce que les Juifs ne le reconnaissent pas lui-même personnellement pour Dieu, ni même pour un homme envoyé de Dieu, mais qu'ils le prennent pour un instrument du démon. Il veut ainsi leur persuader qu'il ne fait pas le miracle, en tant que signe divin, par lui-même, comme ils le pensent, mais au nom et par la vertu de Dieu. La *seconde* partie de la prière de Jésus indique le but du miracle : c'est afin que le peuple, qui l'entoure, croie que Dieu l'a envoyé. (Jean, 11, 42.) Il opère donc le prodige précisément pour prou-

ver sa Mission divine. C'est pourquoi le Messie parle haut, afin que tout le monde l'entende. Jusqu'ici, pour confirmer sa divine Mission, il n'a pas déployé d'une manière aussi solennelle et avec autant de majesté la puissance qu'il a de faire des miracles. Mais voici qu'il ne ménage plus rien et qu'il expose tout, même sa vie.

III. — *Le Miracle.*

Il nous faut considérer le miracle et dans sa *nature* et dans ses *effets*.

A. — Le miracle, en lui-même, est grand et insigne : c'est la résurrection d'un mort, et il prouve la domination absolue de Jésus sur la vie et sur la mort. — Ce prodige se distingue des autres semblables en ce que la putréfaction du cadavre a déjà commencé. Aussi, un saint Père fait cette remarque que, si le Seigneur a arraché la fille de Jaïre des bras de la mort et le fils de Naïm de la gorge de la mort, il a arraché Lazare des entrailles mêmes de la mort.

Les circonstances du miracle sont remarquables par la simplicité de sa cause, et par la soudaineté et la perfection consommée de son accomplissement. Jésus n'entre pas dans la grotte du sépulcre ; il se tient à l'extérieur et se contente de crier haut et fort : « Lazare, viens dehors ! » Il révèle par là que sa voix est l'instrument sensible de sa puissance divine. — Une autre circonstance admirable, laquelle semble un second miracle, est que Lazare non seulement vit, mais encore se lève, sort du tombeau et tout à coup se trouve debout en présence de Jésus et au milieu de ceux qui l'accompagnent. Or, d'après la coutume des Juifs, tous les membres des cadavres sont entourés de linges et de bandes et la tête des morts est couverte d'un voile ; et, naturellement parlant, il est impossible à Lazare de se tenir droit et de marcher. (JEAN, 11, 44.)

B. — L'Évangile ne dit rien des *effets* immédiats de ce miracle. Mais nous pouvons bien présumer la surprise et l'effroi, et en même temps la joie et la reconnaissance des personnes présentes. — La Sainte Écriture parle davantage des *effets* médiats du prodige, particulièrement sur les Juifs. Beaucoup d'entre

eux, subjugués par la force du témoignage divin, croient désormais (JEAN, 11, 45; 12, 11); mais d'autres, pareils à des démons furieux, s'éloignent à l'instant et courent chez les Pharisiens pour leur dénoncer le miracle. (JEAN, 11, 46) Le résultat prochain de leur démarche est la résolution ou le décret officiel du sanhédrin de faire mourir Jésus (JEAN, 11, 53), avec l'ordre général d'indiquer le lieu de son séjour (JEAN, 11, 56). Même les ennemis de Jésus se bercent de l'idée de se débarrasser de Lazare. (JEAN, 12, 10.) Mais le Sauveur se retire aussitôt à Éphrem. (JEAN, 11, 54.)

— Tel est le miracle de la résurrection de Lazare. Ce miracle est le témoignage le plus fort que Jésus ait rendu de lui-même. Si l'on excepte sa propre Résurrection, il n'y a pas de plus grand prodige opéré par le Seigneur. Ce miracle est, en effet, grand par lui-même et grand dans ses circonstances. Le Christ a voulu que celles-ci deviennent critiques au point de ne pouvoir l'être davantage, et lui-même a contribué à ce résultat. Enfin, ce miracle est grand dans ses conséquences. Tous les fils des événements passés et futurs convergent et se réunissent ici. Le miracle de la résurrection de Lazare s'appuie sur les miracles antérieurs de Jésus comme sur une substruction qui lui sert de base (JEAN, 11, 37); et il confirme magnifiquement ses enseignements sublimes sur sa puissance divine. (JEAN, 5, 21. 25. 26.) De plus, il montre en perspective l'avenir du Christ, son triomphe et sa mort. L'entrée glorieuse du Seigneur à Jérusalem n'est qu'une conséquence de ce miracle, un hommage rendu par le peuple à Celui qui a ressuscité Lazare. (JEAN, 12, 17.) En dernier lieu, ce miracle est la cause des résolutions extrêmes que prennent les ennemis de Jésus. Rappeler un mort de son éternité est certes trop fort aux yeux de l'incrédulité, surtout si ce fait la juge et la condamne. C'est pourquoi il faut que tous deux disparaissent, celui qui est ressuscité et Celui qui l'a ressuscité. Voilà ce qu'il y a de triste et de navrant dans le miracle sublime de la résurrection de Lazare. Ce miracle est la cause prochaine de la mort du Sauveur.

RÉPÉTITION

La Résurrection de Lazare est le plus important miracle de Jésus, et le double but des miracles du Sauveur y apparaît nettement.

A. — Les miracles de Jésus, nous l'avons déjà dit, manifestent son amour et sa bonté. — C'est le trait particulier des miracles du Messie d'avoir tous pour but de faire du bien aux hommes, soit spirituellement soit corporellement. Aussi n'ont-ils pas d'ordinaire le caractère effrayant que portent beaucoup de miracles des Prophètes : ils sont, en effet, des preuves de l'amour et de la miséricorde du Messie.

a) Or, les traits admirables de l'amour de Jésus ne se montrent nulle part mieux que dans le miracle de la résurrection de Lazare ; ils y paraissent comme dans l'ardent foyer d'un miroir merveilleux. — En *premier* lieu, l'amour du Sauveur est omniscient : rien ne lui échappe, il connaît tout, voit tout, embrasse tout. Bien que absent, il connaît l'état de son ami Lazare ; il parle souvent de lui et annonce sa mort. (Jean, 11, 7. 11. 14.) Tel est l'amour de Jésus : aucune mère ne veille avec plus d'attention et de sollicitude au chevet de son enfant malade et ne connaît mieux ses besoins et ses souffrances que le Seigneur veillant sur nous et s'occupant de nous. Il y a des portraits ou des images qui nous regardent partout où nous nous mettons : voilà ce que fait l'amour de Jésus ! Il a sans cesse les yeux sur nous, et c'est pour nous un sujet de grande consolation et la source de la plus filiale confiance : Jésus le sait, et cela suffit ! — En *second* lieu, l'amour de Jésus est sage. Il n'est pas aveugle, mais il agit avec discernement. Il nous aime, mais il aime Dieu encore plus : Le Seigneur laisse mourir Lazare, parce l'honneur de Dieu réclame son trépas. Il nous aime et, dans son amour, il ne veut pas nous donner n'importe quel bien, le premier venu, si excellent qu'il soit, mais le bien qui est le meilleur pour nous. Il aurait pu guérir Lazare, comme il avait guéri tant d'autres ; mais il veut faire pour Lazare plus que pour

tout autre. Il sait que cette mort temporaire sera utile et à Lazare et à ses sœurs. Celles-ci en retireront de grands avantages : la charité de Jésus les unira encore plus étroitement entre elles, les fortifiera dans la foi, l'espérance et la charité ; enfin c'est à l'amour de Jésus qu'elles devront de posséder Lazare. L'amour de Jésus n'est pas l'amour du serviteur pour son maître : le serviteur ne connaît pas d'autre devoir que d'accomplir la volonté de son maître. L'amour de Jésus est l'amour d'un père pour son enfant : il voit ce qui lui est plus avantageux et il le lui donne. — En *troisième* lieu, l'amour de Jésus est généreux et prêt à faire des sacrifices. Le Sauveur sait bien que ce voyage à Béthanie lui sera funeste, et les Apôtres lui en ont fait la remarque. Mais Jésus répond à leur observation en disant que son heure n'est pas encore venue. Néammoins il prend le chemin qui le mène à la mort ; car il sait que le miracle qu'il va opérer sera l'occasion prochaine de sa condamnation. Il ne recule pas, bien que ce miracle doive lui coûter la vie. Ce que le Sauveur a fait pour Lazare, il l'a fait pour chacun de nous : « Il m'a aimé et il s'est livré à la mort pour moi. » — En *quatrième* lieu, l'amour de Jésus est tendre et compatissant. Quelle scène magnifique et touchante que celle où Jésus pleure, surtout quand on considère pourquoi il pleure et comment il pleure : c'est par pure compassion, volontairement et devant tout le monde! Nous avons ici la preuve non seulement de la vérité de sa nature humaine, qui à une âme et une âme sensible, mais encore de sa bonté comme homme, de la sensibilité et de la tendresse de son Cœur. Il ne se contente pas de pleurer sur le malheur de nos péchés ; il pleure sur nos souffrances temporelles, et cela seulement par bonté d'âme et par compassion! Quel bon et excellent Cœur a donc notre Maître Jésus ! Les larmes sont le sang du cœur et de l'amour, et elles prouvent les sentiments de l'âme plus que le sang lui-même : on peut mourir pour une personne par pur sentiment du devoir, mais pleurer cette personne montre, sans qu'on en puisse douter, qu'elle possédait notre cœur. Et Jésus a toujours ce bon Cœur, un Cœur qui, dans le tabernacle et au ciel, bat sans cesse, pour chacun de nous, avec toute sa tendresse et toute sa chaleur. Le

ciel n'est pas le lieu de l'endurcissement : les larmes y cessent, il est vrai ; mais, à part cela, tout le cœur de l'homme s'y trouve pour aimer. — Enfin, en *cinquième* lieu, l'amour de Jésus est tout-puissant. Il peut nous aider quand personne ne peut plus nous secourir, quand, complètement abandonnés de tous, nous nous tordons les mains de désespoir en face des sombres portes du trépas. La parole puissante de l'amour du Sauveur commande en-deçà et au-delà du tombeau, et rien ne lui est impossible.

b) C'est dans toute cette splendeur que se manifeste l'amour de Jésus au moment où il opère le beau et sublime miracle de la résurrection de Lazare. Quel ami bon, cher, tendre, fidèle et puissant *que ce Jésus!* Combien est digne d'envie la famille de Lazare, dont il est dit que Jésus l'aimait! Que devons-nous donc faire nous-mêmes pour mériter cet amour et cette amitié? Lazare et ses sœurs nous l'apprennent. Ils croient en lui, ils lui sont sincèrement attachés et dévoués, et enfin, quoi qu'il leur arrive, ils se confient absolument en lui. Après la résurrection de Lazare, comme les liens qui attachent toute sa famille à la personne de Jésus doivent étroitement se resserrer! Comme elle redouble d'amour et de reconnaissance pour un si grand bienfait! Avec quel zèle et quelle force Lazare, devenu évêque, a dû annoncer le Messie, et se présenter personnellement aux païens, comme un témoignage vivant de la Divinité de Jésus et de son amour! Ce que le Seigneur a fait pour Lazare, il le fera encore mieux pour nous : sa voix nous appellera à la vie glorieuse ; nous vivrons tous dans des corps transfigurés, et nous serons éternellement des témoins de la puissance et de l'amour de Jésus. — D'après tout ce qui précède, nous voyons quel bon et cher ami les fidèles trouvent dans le Sauveur. Il ne se contente pas d'être indulgent pour nous après nos fautes (Jean, 3, 2; Marc. 5, 36), de ne pas trop exiger de nous (Marc, 2, 18), de nous inspirer du courage et de louer nos vertus (Marc, 5, 34; Matth., 8, 10; 15, 28) : il nous accorde aussi son secours dans toutes nos nécessités (Marc, 14, 19; 15, 36).

B. — Les miracles de Jésus servent aussi de preuves à sa Divinité. — Le premier et principal but des miracles du Messie est, en effet, de prouver et de confirmer sa Mission divine et sa

Divinité. Lui-même le déclare plusieurs fois : il fait des miracles pour rendre témoignage de lui-même et de sa doctrine (Jean, 5, 36; 10, 25) ; et les hommes doivent croire à ses miracles (Jean, 10, 38 ; 14, 12). Il y renvoie même les envoyés de Jean-Baptiste. (Matth., 11, 5.) Mais de tous les témoignages, le plus solennel est celui de la résurrection de Lazare. (Jean, 11, 42.) — Assurément, le miracle est la meilleure preuve de la vérité qu'il affirme, et la vraie lettre de créance de la Divinité : en effet, le miracle est un témoignage même de Dieu, que tout le monde comprend et qui ne souffre pas de contradiction. D'ailleurs Jésus doit confirmer sa doctrine par des miracles : les Prophètes l'ont prédit. (Is., 35, 5.) — Considérés sous ce rapport, les miracles de Jésus revêtent un caractère de grandeur que les autres n'ont pas : ils sont véritablement des miracles *messianiques* :

a) Les miracles du Sauveur sont des moyens, *d'abord,* tout à fait appropriés et s'adaptant parfaitement à la fin pour laquelle il les opère. — Ils atteignent ce but, c'est-à-dire prouvent sa Divinité, *premièrement,* par leur variété et leur diversité. Jésus les fait dans tous les ordres, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, dans la nature raisonnable et dans la nature privée de raison, dans le monde matériel et dans le monde spirituel, même diabolique. — *Deuxièmement,* les miracles du Sauveur démontrent sa Divinité par la manière ostensible et soudaine dont il les accomplit : c'est tantôt dans une cérémonie publique, tantôt en disant une parole, tantôt par un seul acte de sa volonté et à distance. Cette façon d'agir prouve bien que le pouvoir des miracles lui appartient entièrement et qu'il les fait non seulement après avoir prié son Père, mais encore par sa propre vertu et son action personnelle. (Luc, 9, 16 ; Marc, 5, 30.) — *Troisièmement,* le caractère de la bonté et la marque de la bienfaisance que portent les miracles de Jésus, contribuent puissamment à soumettre les intelligences humaines à la croyance à sa Divinité. — Enfin, *quatrièmement,* ce même résultat est très souvent obtenu par le rapport merveilleux et frappant qui existe entre le miracle et l'enseignement du Sauveur. Que de fois Jésus confirme immédiatement ses sentences sublimes par un miracle !

S'il dit qu'il est la lumière du monde, il donne aussitôt la vue à un aveugle-né ; après avoir proclamé qu'il est le Pain de vie, il multiplie les cinq pains ; en s'attribuant le pouvoir de remettre les péchés, il guérit en même temps un malade de la paralysie, image du péché ; il ressuscite Lazare aussitôt après avoir affirmé qu'il est la Résurrection et la Vie. C'est ainsi que les miracles de Jésus, considérés dans leur relation avec les prophéties et unis aux manifestations de la sainteté personnelle du Christ, sont la preuve irréfutable au moins de sa Mission divine ; et il n'y a que l'incrédulité criminelle, la passion déréglée et l'endurcissement volontaire qui puissent refuser de l'admettre.

b) Ces miracles de Notre-Seigneur doivent, de plus, nous affermir dans la foi. D'ailleurs, c'est le but qu'a Jésus en faisant des miracles. Notre foi s'appuie sur les miracles du Sauveur comme sur son fondement. — Ajoutons que notre confiance en Jésus doit y gagner en grandeur, précisément parce qu'il est si bon et si puissant. Il n'y a pas pour l'homme de nécessité telle qu'il ne puisse toujours dire au Sauveur : « Vous pouvez me secourir ! » — Enfin, les miracles du Messie excitent notre amour ; nulle part le Seigneur ne montre mieux l'amabilité de son Cœur que dans ses miracles. Et cette amabilité paraît non seulement en ce que ceux-ci sont par eux-mêmes des preuves de sa bonté, mais encore dans la manière dont il les fait : par exemple, quand il guérit le goutteux de Bethesda, qu'il rend son fils à la veuve de Naïm, et, dans le mystère d'aujourd'hui, quand, avant de ressusciter Lazare, il verse des larmes par compassion, par pure tendresse de cœur.

APPLICATION DES SENS

A. — Le Seigneur est dans la Pérée. Il vient, avec sa gravité ordinaire, de proposer aux Pharisiens la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, et de leur dire qu'ils ne croiraient pas quand même un mort reviendrait de l'éternité. Alors se présente un messager des sœurs de Lazare qui annonce de leur part à Jésus que leur frère, son ami, est gravement malade.

Que fait le Sauveur ? Se montre-t-il inquiet et agité ? Laisse-t-il tout sur-le-champ et interrompt-il son travail pour courir vers Lazare, qui est son ami et dont la famille compte plusieurs de ses principaux disciples ? Non, Jésus reste tranquille ; il se contente de faire dire aux sœurs de Lazare, pour les consoler, que la maladie de leur frère n'est pas pour la mort, mais pour l'honneur de Dieu et pour la glorification du Fils de l'homme. Le Christ aime sincèrement Lazare et ses sœurs ; néanmoins, il n'interrompt pas ses travaux apostoliques, et il reste où il est encore deux jours : il ne veut pas sacrifier à un bien particulier un ministère propre à sa vocation ; de plus, il sait que la gloire de Dieu réclame la mort de Lazare, et il aime Dieu plus que tous les hommes ; enfin il se propose d'accorder à Lazare et à ses sœurs un plus grand bienfait qu'une guérison. C'est pourquoi il demeure encore deux jours dans la Pérée. Le troisième jour, le Seigneur dit : « Retournons en Judée. » Les Apôtres sont effrayés en entendant cette parole ; ils représentent à Jésus que naguère encore, à la fête de la dédicace, les Juifs voulaient le lapider ; il va donc les exposer, lui et eux, au danger de mort. Le Sauveur les calme par cette réponse : « Aussi longtemps qu'il fait jour, on ne trébuche pas ; c'est seulement la nuit que cela arrive ; mon dernier jour n'est pas encore venu ; je porte en moi le flambeau de la vie. » Puis il leur donne la raison de son voyage en Judée : « Lazare, notre ami, dort, et je vais l'éveiller. » Les Apôtres, pensant que Jésus parle du sommeil naturel de Lazare, concluent qu'il sera bientôt guéri. Mais le Sauveur les détrompe en leur disant : « Lazare est mort, et je me réjouis, à cause de vous, de n'avoir pas été auprès de mon ami ; vous serez confirmés dans la foi ; maintenant, allons chez Lazare. » En ce moment, Thomas, plein d'ardeur et de courage, s'écrie : « Allons-y aussi, quand même cette démarche devrait nous coûter la vie ! » Jésus sait parfaitement tout ce qu'il en est de Lazare : il est en esprit auprès de lui, suivant sa maladie, voyant l'extrémité où il est réduit et l'angoisse cruelle de ses deux sœurs ; il les aide tous de sa grâce, et se réjouit du spectacle de leur sainteté et de leur vertu, de leur patience et de leur résignation, de leur foi et de leur confiance. Il sait aussi

avec la plus grande certitude, et infiniment mieux que les Apôtres, quelles seront, pour sa vie, les suites de ce voyage et du miracle qu'il va opérer. Malgré tout, il se dirige du côté de Béthanie, qu'il peut atteindre dans une journée, et ses Apôtres le suivent.

B. — Béthanie se trouve sur le versant sud-est de la montagne des Oliviers, dans un enfoncement, sur le chemin qui conduit de Jérusalem à Jéricho et au Jourdain. Les figuiers, les caroubiers, les amandiers et les oliviers, par leur ombrage, les champs, par leur verdure, font de Béthanie, au printemps, un hameau charmant. Au nord de Béthanie, l'on montre encore le tombeau de Lazare, qui est creusé profondément dans le roc et surmonté d'une tourelle. A l'est de ce tombeau, à quelques minutes de distance, sur une colline, d'où l'on voit le hameau de Béthanie, sis gracieusement au fond de la vallée, on honore « la pierre de l'arrêt ou du repos », appelée aussi « la pierre de Marthe », parce que le Seigneur s'y est assis et y a eu son entretien avec Marthe. La « citerne de Marthe » se voit aussi non loin de « la pierre d'arrêt » et marque probablement la place où s'élevait la demeure de Lazare. Le Sauveur vient donc de Jéricho avec sa suite ; il traverse les gorges sauvages de la montagne et arrive, peut-être dans l'après-midi, sur la colline où se trouve « la pierre de Marthe ». Il s'y arrête. De cet endroit, il jouit d'une belle vue sur Béthanie, qui est à ses pieds dans toute la fraîcheur de sa parure printanière. Il considère la demeure de Lazare avec ses cours, ses jardins, ses allées ombragées qui montent jusque sur la hauteur où il se tient. Cette habitation où régnaient la paix, la prière, la joie et la bienfaisance, est devenue une maison de deuil. Son bon, son pacifique ami Lazare est mort ; il est enterré là, et ses sœurs ont le cœur brisé de douleur et de tristesse. Leurs parents sont morts, et Lazare, le chef de la famille, leur servait de père. Avec quel chagrin elles ont vu la maladie l'atteindre, devenir ensuite grave et enfin mortelle ! Comme Marthe et Madeleine s'épuisaient à donner à leur frère tous les témoignages de leur amour et de leur tendresse, à prier et à supplier Dieu pour lui, et à faire toute sorte de bonnes œuvres dans l'intérêt de sa santé ! Jour et nuit, elles ne

le quittaient pas. Elles avaient mis toute leur confiance dans le Seigneur ; elles l'avaient fait prévenir du danger que courait leur frère, et dans des termes d'une modestie, d'une humilité et d'une confiance si grandes qu'il aurait dû les exaucer. Elles l'attendaient d'heure en heure. Que de fois elles se sont dit l'une à l'autre : « Oh ! si seulement Jésus était là, Lazare ne mourrait pas ! » Cependant Jésus n'est pas venu et Lazare est mort. Il est mort dans leurs bras, et elles l'ont conduit à sa dernière demeure, et le Sauveur n'arrive pas ! Comme elles sont maintenant seules sur la terre ! Mais, malgré toute leur douleur, elles ne perdent pas courage. Toutes leurs pensées se portent vers Jésus toujours avec plus de force et d'amour. Elles accueillent, comme une grande grâce, les paroles que le Sauveur a prononcées à leur adresse, et elles espèrent fermement qu'il viendra et qu'il les secourra. Sans nul doute, elles ne se préoccupent guère alors de l'héritage de Lazare : elles comptent les heures, elles ne touchent à rien jusqu'à ce que vienne Jésus. C'est dans cette attente que se passent près de quatre jours.

L'on est donc au quatrième jour après la mort de Lazare, et il y a grande réception chez Marthe et Marie, que les Juifs de distinction viennent visiter. Dans le salon, les hommes sont séparés des femmes ; chacun est assis sur un coussin ou sur un divan. L'assemblée forme un cercle assez étendu autour des maîtresses de la maison ; il y règne un grand silence, et une profonde tristesse est peinte sur tous les visages. Tout à coup Marthe s'entend appeler : un de ses serviteurs lui annonce la nouvelle que Jésus est dans le voisinage et qu'il l'attend. Rien ne peut plus la retenir ; il faut qu'elle voie le Sauveur et qu'elle lui parle. Vite, elle va à sa rencontre à travers les cours et le jardin. Arrivée sur la colline, elle voit Jésus assis sur une pierre. Dominée par un sentiment mêlé de douleur, de respect, de reconnaissance et d'espoir, elle se jette à ses pieds en versant un torrent de larmes, et s'écrie : « Maître, si vous aviez été là, mon frère certainement ne serait pas mort. » Elle veut dire par là que le bon cœur de Jésus leur aurait épargné ce malheur et qu'il aurait guéri Lazare. « Néanmoins, ajoute-t-elle avec une ferme espérance, je sais que Dieu vous accordera tout ce que

vous demanderez. » Elle insinue ainsi, d'une manière touchante et délicate et avec une pleine assurance, l'idée qu'elle a que Jésus pourrait bien ressusciter Lazare, s'il le voulait. Le Sauveur jette sur Marthe des regards de bonté et de compassion, et il la console en lui disant, dans un langage mystérieux et quelque peu ambigu, que son frère ressuscitera. Le Seigneur exige, en effet, de Marthe une foi plus parfaite : il veut qu'elle reconnaisse et confesse, en termes plus explicites qu'il peut ressusciter Lazare non seulement par ses prières, mais par sa propre puissance. Alors Marthe presse Jésus, avec toute son humilité et sa confiance, de ressusciter son frère : « Je sais, répond-elle à l'instant, qu'il ressuscitera au dernier jour avec tout le monde et comme tout le monde ; mais ne ferez-vous rien de particulier en sa faveur ? » A ces paroles, Jésus se lève majestueusement et dit avec solennité : « Je suis la Résurrection et la Vie. Qui meurt dans cette foi vivra de nouveau, et qui vit en croyant en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Le Sauveur affirme ainsi qu'il est, lui-même, absolument, la vie divine et vrai Dieu, et que, comme tel, il peut, quand et comme il veut, rendre la vie perdue ; et il demande à Marthe si elle le croit. Cette foi et cette profession de foi sont la condition du miracle, et il la veut et il la demande de Marthe. Celle-ci, dans toute la vivacité de sa foi et sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, s'écrie aussitôt : « Oui, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui est venu en ce monde. » Jésus la regarde avec complaisance et lui demande où est sa sœur ; « car, ajoute-t-il, il faut qu'elle vienne ici ». Marthe se hâte d'accourir auprès de Marie, qui est avec les femmes dans la salle de réception. Mais, par égard pour le Sauveur, elle ne veut pas que l'arrivée de Jésus soit connue de ses hôtes, dont beaucoup sont ses ennemis ; et elle fait en sorte de lui épargner le désagrément de se trouver avec eux. C'est pourquoi elle dit d'une voix très basse à sa sœur : « Le Maître est là et il t'appelle. » Alors Marie, oubliant tout le reste, se lève et, sans prononcer une parole, sans prendre congé de personne, court à Jésus, qui est encore à l'endroit où Marthe l'a rencontré et s'est entretenue avec lui. Les hôtes sont surpris de la conduite de

Marie ; mais ils pensent que, dans un accès de douleur, elle s'est rendue au sépulcre pour y pleurer, et que, par convenance, ils doivent eux-mêmes l'accompagner. Toute la compagnie se met donc en marche et se dirige du côté du Sauveur, qui se voit tout à coup entouré d'un grand nombre de personnes. Il y a parmi elles des habitants du village, les voisins et les serviteurs de la famille qui sont venus à la nouvelle de l'arrivée de Jésus. Marie, en apercevant le Seigneur, se jette à ses pieds, tout en larmes, et s'écrie, comme Marthe : « Ah ! si vous aviez été là, il ne serait pas mort. » Les deux sœurs s'étaient sans doute bien souvent dit l'une à l'autre ces paroles, qui exprimaient leur douleur et leur confiance. Le spectacle est touchant et saisissant. Marie est tout éplorée aux pieds du Sauveur ; Marthe se tient également à genoux devant lui, versant des larmes amères ; à côté des deux sœurs sont les serviteurs et les Juifs bien pensants, amis de Jésus et de la famille en deuil ; plus loin, se trouvent les Juifs hostiles au Messie, qui ne peuvent retenir leurs larmes et ont les yeux fixés sur lui. Tout le monde pleure et jette des regards suppliants sur Jésus, comme sur le seul refuge et l'unique Sauveur. C'en est trop pour son cœur. Jésus est là debout, témoin de cette douleur inconsolable, voyant ces personnes excellentes, ces saintes âmes qui lui sont si fidèles et si dévouées et sont plongées dans un abîme de douleur ; et leur peine de la mort de Lazare est juste et sainte. Comment pouvait-il ne pas être touché lui-même ! Oui, Jésus le veut et il est tout à fait ému : son cœur si fort s'attendrit, l'Homme-Dieu ressent, comme nous, le tressaillement et le frisson qui précèdent les larmes. Son extérieur semble dire : « Si vous êtes vous-mêmes dans un pareil état, comment pourrais-je ne pas pleurer et ne pas le ressusciter ? Où est-il déposé ? » Et en même temps des larmes s'échappent de ses yeux. La scène que nous avons sous les yeux est divinement belle : Jésus se tient au milieu de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui pleurent ; il regarde avec compassion et bonté autour de lui, et tandis que ses yeux ne rencontrent de tous côtés que des visages baignés de larmes, la majesté de sa face divine prend une expression de douleur douce et calme, il ne peut plus se contenir, et de grosses larmes

limpides coulent sur sa belle figure d'homme. Ce sont des larmes d'une compassion noble et pure : il prend part à la peine des personnes qui lui sont chères et qu'il aime. Aussi les ennemis de Jésus se radoucissent eux-mêmes, et étonnés ils se disent les uns aux autres : « Voyez combien il l'aimait ! Pourquoi l'a-t-il laissé mourir ? N'est-ce pas lui qui a rendu la vue à l'aveugle-né ? Aurait-il perdu le pouvoir de faire des miracles ? » Le Sauveur ayant demandé où se trouve le tombeau de Lazare, on lui répond : « Venez et voyez. »

C. — Jésus se rend alors au sépulcre de Lazare, qui est probablement très près dans le jardin ; car les Juifs aiment à avoir les tombes de leurs morts tout près d'eux. Tout le cortège suit le Sauveur jusque-là. A la vue du sépulcre et des larmes des sœurs et des amis de Lazare, Jésus s'émotionne et pleure de nouveau. Le sépulcre est creusé dans le roc, et se compose de deux pièces, d'un vestibule et d'une chambre mortuaire. Dans celle-ci est la tombe, la fosse ou l'on a descendu le corps de Lazare ; une grande dalle la recouvre. Le Sauveur se place devant la grotte, à peu de distance de l'ouverture, et commande d'enlever la dalle du tombeau, qu'on peut très bien apercevoir dans la chambre funèbre. Quelques hommes et les Apôtres vont avec Marthe dans le sépulcre pour exécuter l'ordre du Seigneur, et bientôt se répand l'odeur d'un cadavre en putréfaction. Marthe, effrayée et bouleversée, se retourne vers Jésus et lui crie : « Ah ! il sent déjà mauvais. C'est en effet son quatrième jour. » Jésus lui répond par ces paroles encourageantes : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » Tout le monde se presse autour de la grotte et près du Sauveur, et se tient immobile dans l'attente de ce qui va arriver. Mais Jésus est là, imposant et majestueux ; il élève les yeux vers le ciel, étend ses bras et dit à haute voix : « Père, je vous remercie de m'écouter toujours. Je sais que vous m'exaucez toujours ; mais c'est à cause du peuple qui m'entoure que j'ai parlé ainsi, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. » Le Sauveur veut dire par là que sa prière est toujours efficace et par conséquent divine, que l'œuvre qu'il va accomplir est également un miracle véritable et divin, et qu'il l'opère dans le dessein de prouver sa mission divine et sa Divi-

nité, Jésus tourne les yeux du côté de la grotte et crie avec force : « Lazare, viens dehors ! » Et aussitôt le cadavre se remue, se dresse dans le tombeau et sort de la grotte, toujours lié et enveloppé de linges et de bandelettes, et la tête recouverte du voile des morts. Ceci est déjà un miracle ; car Lazare ne peut, naturellement, se mouvoir, se tenir debout et regarder. La foudre n'aurait pas produit un plus grand effet sur tous les assistants : les uns reculent d'effroi, les autres poussent des cris d'admiration, d'autres se jettent à terre en pleurant, sanglotant et priant. Quant au Sauveur, il fait délivrer Lazare de ses liens. Les Apôtres enlèvent le voile qui cache sa tête, dénouent les bandelettes des pieds et des mains et jettent sur lui un large manteau. Alors le Seigneur prend, avec bonté et dignité, les deux mains de Lazare, comme s'il voulait le saluer et le rassurer au seuil de sa nouvelle vie. Lazare se prosterne aussitôt aux pieds de Jésus, l'adore et le remercie avec émotion de l'avoir délivré de la mort et rendu à la vie. Le Sauveur le bénit, le relève et le conduit à ses sœurs et à ses amis, qui l'embrassent avec une joie indicible et offrent à genoux à son Libérateur l'hommage de toute leur gratitude. Un grand nombre de Juifs, hostiles à Jésus, se convertissent en ce moment et croient au Messie. Jamais ils n'ont été témoins d'un pareil spectacle, et ils éprouvent un vif sentiment de crainte en présence de la Divinité incarnée. Il n'y a plus devant leurs yeux Jésus de Nazareth, le Docteur et le Prophète, mais il y a le Dieu vivant, la vraie Vie et le Juge des vivants et des morts, dont la parole puissante est écoutée au fond des abîmes de l'éternité, qui retrouve l'étincelle de la vie dans la poussière du sépulcre et dans les ossements des morts, et change tout à coup en fraîcheur de jeunesse la corruption et la décrépitude des tombeaux. Mais voici que l'arrêt de son jugement va être prononcé ; car tandis que, parmi les Juifs, les uns, subjugués par la force du témoignage divin, commencent à croire, les autres, semblables à des esprits infernaux épouvantés par la foudre divine, courent au lieu de réunion du sanhédrin et annoncent au tribunal suprême la nouvelle du miracle accompli par Jésus.

LE REPAS DE BÉTHANIE

(Jean, 11, 55. 56 ; 12, 1-11 ; Marc, 14, 3-9 ; Matth., 26, 6-13.)

I. — *Circonstances concernant ce repas.*

Elles sont au nombre de trois principales :

A. — Le lieu du repas est Béthanie, hameau situé au midi de Jérusalem, à environ deux mille pas des portes de cette ville. Quelques semaines seulement se sont écoulées depuis que Jésus a ressuscité Lazare au castel même de Béthanie.

B. — Le Sauveur assiste à ce repas et la scène se passe six jours avant la fête pascale (Jean, 12, 1), par conséquent le vendredi précédant les Rameaux. Les chemins qui conduisent à Jérusalem et les rues de la ville elle-même sont remplis de pèlerins. Ceux-ci sont arrivés d'avance afin de pouvoir offrir le sacrifice pour les fautes personnelles ; autrement, ils se seraient exposés à être exclus de la prochaine solennité. (Jean, 11, 55.) Beaucoup de pèlerins peuvent avoir fait route avec le Sauveur ou avoir entendu parler de son approche.

C. — L'opinion sur Jésus est déjà faite dans la ville ; il est l'objet de toutes les conversations et des enquêtes de toute sorte. L'agitation est augmentée par une ordonnance des grands prêtres, prescrivant à chacun d'indiquer le domicile de Jésus afin de pouvoir l'arrêter. Il est probable que les Pharisiens mettent toute leur application à faire connaître partout cette ordonnance. (Jean, 11, 56.) Les circonstances sont déjà devenues critiques, et tout se prépare pour un coup d'autorité.

II. — *Le Repas.*

Malgré tout, le Sauveur, venant de la Pérée et de Jéricho, arrive à Béthanie pour la fête de la Pâque. Il habite vraisemblablement chez Lazare, avec qui il passe le jour du sabbat. C'est le soir de ce jour qu'il assiste au repas que lui offre Simon le lépreux (MATTH., 26, 6), un voisin et un ami de la famille de Lazare. Simon est un disciple de Jésus. Lazare se trouve parmi les invités et ses deux sœurs dirigent le service de table. (JEAN, 12, 2.)

Trois incidents ou trois faits sont à remarquer dans ce festin :

A. — La conduite de Marie. — Marie pratique trois admirables vertus. La *première* est sa générosité. Elle s'est réservé de faire les honneurs à l'Hôte divin : elle a acheté une livre de nard pur et précieux pour une somme de trois cents deniers (250 francs), selon la juste évaluation de Judas. Le parfum est dans un vase d'albâtre, qu'elle brise afin de pouvoir verser le contenu sur la tête du Sauveur. (JEAN, 12, 3 ; MATTH., 26, 27.) Elle se comporte donc avec toute la générosité possible. — La *seconde* vertu de Marie est son humilité, qui lui fait essuyer avec ses cheveux les pieds de Jésus. — La *troisième* est sa foi, unie à son religieux respect pour le Sauveur. Elle traite Jésus non pas comme un homme, mais comme un Dieu. Elle lui offre des hommages divins, et qui pourrait dire avec quel cœur, quel amour, quelle gratitude et quel dévouement ? Toute la maison est remplie de la bonne odeur du nard précieux, mais le suave parfum des vertus de Marie réjouit le ciel et le cœur de Jésus.

B. — La conduite de Judas. — La conduite de Judas fait un contraste choquant avec celle de Marie-Madeleine. Il est dit (MARC, 14, 4 ; MATTH., 26, 8) que plusieurs disciples ont désapprouvé la générosité de Marie ; mais saint Jean ne nomme que Judas parmi les mécontents, lesquels d'ailleurs critiquent la conduite de Marie pour un autre motif que celui du traître. Ils voient peut-être dans l'action de Marie un excès, peu conforme à la pauvreté et à la simplicité de leur Maître. En Judas, c'est un sentiment bas et vulgaire, c'est de l'incrédulité, et c'est de l'im-

piété, qui le font parler en cette occasion. Il murmure et il injurie : il appelle l'acte de Marie-Madeleine une prodigalité insensée ; le culte religieux rendu à Jésus est pour lui dénué de fondement, exagéré et scandaleux. (Matth., 26. 8.) Judas montre son hypocrisie et sa fausseté, sa cupidité et son infidélité, quand il dit qu'il aurait fait une bonne aumône aux pauvres avec la somme dépensée par Marie. (Matth., 26, 9.) En effet, il conserve l'argent que le Sauveur lui donne pour les pauvres et l'entretien des Apôtres ; et il aurait voulu avoir celui que Marie avait dépensé et le garder pour lui.

C. — La conduite de Jésus. — Comment Jésus se comporte-t-il vis-à-vis de Marie et de Judas? D'abord, il prend Marie sous sa protection : « Laissez-la, dit-il. Pourquoi lui faites-vous de la peine? » (Matth., 26, 10.) — Ensuite, il déclare franchement que son action est un service qu'elle lui rend, une bonne œuvre qui lui profite à lui en personne (Matth., 26, 10), et il le prouve de suite en réfutant l'objection, prise des pauvres. Il est pauvre et il surpasse en dignité tous les pauvres ; c'est même à cause de lui qu'on fait du bien aux pauvres ; mais actuellement il convient surtout de lui faire du bien à lui personnellement, puisqu'il va les quitter, tandis que les pauvres leur resteront toujours. (Matth., 26, 11.) Il développe encore cette dernière pensée en invoquant la raison touchante pour laquelle Marie lui a fait du bien : elle l'a oint d'avance pour sa sépulture (Matth., 26, 12), ou, comme dit saint Jean, il ne faut pas la blâmer d'avoir conservé du parfum pour sa sépulture (Jean, 12, 7). Il n'est pas certain que Marie ait connu ce mystère, mais il se peut aussi que, de fait, cette considération l'ait poussée à une si grande générosité. Quoi qu'il en soit, son cœur a suivi en cela l'inspiration de la divine Providence. Le soir de la déposition du corps du Seigneur, il ne lui sera pas accordé de faire cet acte de charité. — Enfin, le Sauveur récompense Marie pour sa bonne œuvre, en lui assurant que l'Église en gardera un souvenir éternel (Matth., 26, 13) : promesse que l'Épouse de Jésus a tenue et tiendra toujours. C'est ainsi que le nard de Marie continue à répandre son délicieux parfum dans la maison de Dieu.

III. — *L'importance du repas de Béthanie.*

Le séjour de Jésus à Béthanie et le repas qu'il y prend ont une grande portée et sont d'une conséquence capitale pour le reste de la vie du Sauveur : car c'est alors que les desseins de la Providence dans la résurrection de Lazare sont développés et complétés.

A. — Aussitôt que, dans la ville, le bruit se répand que Jésus est à Béthanie, beaucoup de Juifs se rendent dans cette localité pour le voir, ainsi que Lazare, et ils y reçoivent le bienfait de la foi. (JEAN, 12, 9. 11.) Il en résulte que les grands prêtres décident de faire mourir aussi Lazare. (JEAN, 12, 10.) — La réception solennelle de Jésus à Jérusalem, le jour des Rameaux, est aussi une conséquence de son séjour à Béthanie.

B. — Mais l'événement principal, ici, est la découverte d'une cause, cachée jusqu'alors, et pourtant de laquelle le sort de Jésus devait dépendre : cette cause est la triste disposition de l'âme de Judas, son incrédulité, son impiété, sa cupidité, qui, sous l'influence du mauvais esprit, feront de lui un traître et le misérable auteur de la Passion et de la mort de son divin Maître. Peut-être que l'action de Marie-Madeleine, pendant le repas de Béthanie, a été le motif déterminant de son crime : en effet, cette action, dans l'état d'âme de Judas, heurtait tout à fait ses sentiments, étant diamétralement opposée à ses desseins. Quelle scène instructive nous offrent Judas et Marie dans ce mystère ! Combien leurs voies sont différentes ! Considérons comment l'un et l'autre ont commencé, et comment ils vont finir ? Judas, un Apôtre, devient un incrédule et un voleur, tandis que Madeleine, une pécheresse publique, suit, avec générosité et amour, les leçons de Jésus ! Quels chemins et quelle direction imprévus les hommes ne peuvent-ils pas prendre dans leur existence ! Pendant que les uns s'élèvent du fond de l'abîme de perdition jusqu'à la sainteté, jusqu'au ciel, d'autres descendent du ciel dans les profondeurs de l'enfer. Combien la vue de Judas doit être douloureuse pour le cœur de Jésus, et combien, au contraire, la vue de Marie-Madeleine doit lui être douce et bienfai-

sante ! Les paroles du Sauveur nous révèlent les pensées dont son esprit est occupé en ce moment. La Passion, la croix et le tombeau jettent leurs ombres funestes sur son âme, qui commence à être envahie par les ténèbres de la désolation la plus grande...

RÉPÉTITION

Qui considère attentivement le mystère de ce jour doit être frappé du calme et de la modération admirables avec lesquels Jésus défend Marie contre Judas. Celui-ci vient de prononcer des paroles blessantes pour Marie et a montré toute la bassesse de ses sentiments ; il mérite une réprimande sévère, mais le Sauveur se contente de lui répondre avec calme et d'une manière touchante. La première fois que Madeleine, la Pécheresse, a répandu des parfums sur le Christ, le Pharisien s'en était indigné, et Jésus avait blâmé vivement la conduite de ce dernier. Aujourd'hui que l'injustice vient d'un Apôtre et qu'elle est beaucoup plus criante, le Sauveur n'adresse aucun reproche, il montre seulement de la patience et de la modération. Il y a là pour nous l'occasion de pénétrer encore davantage ce mystère et de méditer la patience de Jésus, qui est une des vertus principales qu'il a pratiquées dans ses rapports avec le prochain.

1. — La douceur, appelée aussi vulgairement patience, règle les mouvements désordonnés de la colère et réprime les désirs immodérés de vengeance. L'occasion de ces dérèglements est l'attitude inconvenante ou les procédés injustes du prochain à notre égard ou à l'égard d'autres personnes.

2. — Le Sauveur nous donne un bel exemple de la pratique de cette vertu. Combien de fois et de combien de manières en effet sa douceur a été mise à l'épreuve, et avec quelle fidélité il l'a toujours pratiquée ! Tout le monde exerce la patience de Jésus : En *premier* lieu, les Apôtres, dont l'esprit, le caractère et le genre de vie sont si différents de ceux du Sauveur, qui montrent tant d'indocilité et de défauts dans le travail de leur formation à l'Apostolat et dans leurs relations intimes et constantes avec le Messie, qui lui posent sans cesse des questions et

bien souvent ne comprennent pas ses réponses. (MATTH., 13, 36 ; MARC, 8, 16. 17.) Au bout de trois ans, ils n'ont pas encore une idée tout à fait juste du Règne du Christ. (*Act.*, 1, 6.) — En *second* lieu, c'est le peuple qui met la douceur de Jésus à l'épreuve, avec ses grossièretés et ses importunités indiscrètes : le Sauveur n'a plus un instant de repos (MATTH., 14, 13), il est continuellement assiégé et obsédé par la foule (MARC, 3, 10 ; 5, 31 ; LUC, 5, 1), dont les demandes n'ont souvent pour objets que des intérêts purement temporels (JEAN, 6, 26). — En *troisième* lieu, les principaux d'entre les Juifs ou les grands de Jérusalem exercent beaucoup sa patience ou sa douceur en le traitant avec indifférence ou mépris, en agissant avec lui sans l'ombre de sincérité. (JEAN, 7, 48 ; 12, 42. 43.) Parmi eux se trouvent des ennemis et des adversaires qui le contredisent, le molestent et mettent en suspicion. — En *dernier* lieu, c'est le Père céleste qui éprouve la vertu de son Fils, en limitant sa sphère d'activité à la seule Palestine, et en ne laissant réussir son entreprise que lentement et médiocrement, avant de permettre la catastrophe finale. Jésus a la rude tâche d'ensemencer et de travailler, de souffrir et de mourir : d'autres que lui viendront faire la récolte. (JEAN, 4, 37. 38 ; 12, 25 ; 14, 12.)

Malgré tout, le Sauveur ne se plaint pas, ou très rarement (MARC, 8, 17-20 ; 9, 18), il ne s'irrite pas, il ne change rien à l'ordre de la Providence ; au contraire, il laisse à tous la plus grande liberté et le pouvoir illimité de disposer de lui. Il aurait pu, sans nul doute, faire beaucoup de changements et même changer tout, mais il ne le fait pas. Et pourtant où trouver une sensibilité, une délicatesse et une distinction comparables à celles de Jésus ? Dieu avait dit de lui depuis longtemps par la bouche du prophète : « Voici mon Serviteur, en qui j'ai mis mes complaisances ; mon esprit repose sur lui... Il ne poussera pas de cris, et il ne fera acception de personne ; on n'entendra pas sa voix au dehors. Il ne rompra pas un roseau froissé et il n'éteindra pas une mèche qui fume encore. » (Is., 42, 1-3 ; MATTH., 12, 18-20.)

3. — Nous avons donc sous les yeux un magnifique modèle, offert à notre imitation. Les motifs que nous avons d'imiter la

douceur de Jésus sont, outre son exemple, *premièrement,* l'absolue nécessité de la patience pendant notre vie. Nous avons beau arranger tout comme nous l'entendons : nous éprouverons, soyons-en sûrs, des désagréments ici-bas. (*Hébr.*, 10, 37.) — *Deuxièmement,* la patience ou la douceur est une vertu, et une vertu de la vie pratique, sa nécessité nous le montre, et une vertu de l'âge mûr ou une vertu consommée. Plus nous avançons dans la vie, plus nous connaissons les hommes et plus aussi nous devenons patients. L'impatience même dans l'Homme-Dieu, au lieu de plaire, aurait choqué vivement. — *Troisièmement,* la patience est surtout très importante pour la vie apostolique. Elle nous donne l'autorité ou la considération, parce qu'elle annonce la supériorité de notre intelligence et de notre jugement, et qu'elle suppose la force non commune de notre volonté, la bonté, l'humilité et la générosité de notre cœur. Elle nous fait aimer des hommes, qu'elle rapproche de nous, à qui elle inspire courage et confiance et dont elle ouvre les cœurs : autrement, que ferions-nous pour les âmes? Car l'impatience ne fait rien de bon et fait beaucoup de mal. Elle nous avilit et nous rend injustes et odieux. L'impatience ne sied pas au pasteur d'âmes dans le Nouveau Testament. Si nous sommes impatients, Dieu ne peut se servir avantageusement de nous ni dans la chaire, ni à l'école, ni au confessionnal, ni dans les charges de la Compagnie. C'est tout autre chose, si nous sommes doux et patients. La douceur nous fait aimer de Dieu et des hommes. (JAC., 1, 4.)

4. — Mais pour être constamment doux et patients, nous devons, d'abord, nous tenir recueillis; puis, d'avance ou *a priori*, regarder tout comme possible ici-bas, ne nous étonner de rien et être prêts à tout; puis encore, suivre cette maxime que nous n'avons aucune raison d'être impatients; et, enfin, nous appliquer à acquérir une humilité profonde et une grande charité : telle est la recette, tels sont les moyens qu'il nous faut employer pour avoir la vertu de douceur.

APPLICATION DES SENS

A. — Jésus arrive de Jéricho à Béthanie, dans le but de célébrer sa dernière Pâque à Jérusalem. Il arrive six jours avant la fête, donc, probablement, le vendredi. Suivant son habitude, il demeure chez Lazare, où il a, sans doute, une pièce spéciale pour enseigner et pour prendre son repos. Son entrée dans la demeure de Lazare est moins triste que la précédente, alors que le chef de la maison était mort et déposé dans le sépulcre, et que toute la famille était dans le deuil et les larmes. Aujourd'hui, le ressuscité se tient près de Jésus, qui lui-même est proche de sa mort. Non loin de là, dans la ville, on parle beaucoup de Jésus, et la question de sa venue à Jérusalem passionne et divise beaucoup les esprits. Un grand nombre de pèlerins, qui l'ont vu et entendu dans la Pérée et à Jéricho, racontent les derniers miracles qu'il a opérés et affirment qu'il s'est dirigé sur Jérusalem pour assister à la fête pascale. Les Pharisiens, de leur côté, ne restent pas inactifs : ils agitent et soulèvent le peuple, en répandant partout la nouvelle que le sanhédrin a ordonné à toute personne qui en aura connaissance, de lui indiquer aussitôt où réside Jésus. Les Pharisiens sont tous d'accord secrètement pour le faire mourir à n'importe quel prix. C'est ainsi que tout, à Jérusalem, prend un aspect chaque jour plus menaçant pour la vie de Jésus.

Mais, à Béthanie, on redouble de zèle et on achève tous les préparatifs pour faire au Sauveur la réception la plus honorable et la plus cordiale. La famille de Lazare veut lui témoigner, encore une fois publiquement, sa reconnaissance pour tout le bien qu'elle en a reçu ; aussi elle prépare en son honneur un grand repas à l'issue du sabbat. Simon le lépreux, un ami et un voisin de cette famille, veut faire, de son côté, quelque chose pour Jésus, et il insiste pour que le repas ait lieu dans sa propre salle de fête. Mais Lazare, Marthe et Marie se chargent de tous les frais. Même, Marie se réserve de rendre à Jésus les honneurs proprement dits du festin. Elle va donc à Jérusalem, pour y acheter les parfums les plus précieux et le meilleur nard qu'elle

pourra trouver. Rien n'est trop bon. Le nard qu'elle achète est renfermé dans un magnifique flacon d'albâtre dont le col est long et mince. Pour s'en servir, il faut briser le col, et alors on répand le parfum. Le vase et son contenu coûtent 300 deniers, environ 250 francs. Marie-Madeleine met à contribution tout ce qu'elle trouve, et elle n'épargne rien. Il est probable qu'elle a appris, à Jérusalem, de la bouche de Véronïque ou d'une autre femme de qualité, que les Juifs trament quelque noir dessein contre Jésus. Cette nouvelle la rend triste, mais la stimule encore davantage à donner au Sauveur tous les témoignages de son dévouement et de son amour.

B — Le soir arrivé, Simon, le maître de la maison, vient avec ses serviteurs chercher Jésus, Lazare et les Apôtres. Ils passent sans doute par une des portes du jardin. Tous portent des habits de fête longs, de différentes couleurs, mais de même forme. Les serviteurs ont des vêtements plus courts et leur habit de dessus n'a pas de manches. La salle du festin longe la cour et est ornée de fleurs et de guirlandes. Après la prière, faite par le Sauveur, les convives s'assoient sur des lits de repos. Les femmes sont arrivées par une autre porte ; elles ont leur table à part, mais, de leur place, elles peuvent voir tout ce qui se fait et entendre tout ce qui se dit dans la salle des hommes. D'abord, on apporte un agneau, auquel Jésus fait une petite entaille avec un couteau d'ivoire ; alors Simon le découpe et le présente aux Apôtres qui en prennent chacun une part. Après l'agneau viennent les poissons, accompagnés d'une espèce de gelée. Ensuite, on sert des pâtisseries, ayant la forme d'arbres ou d'oiseaux, puis des rayons de miel, des herbes vertes, comme la salade, trempant dans une sauce, enfin toute sorte de fruits, très bien arrangés sur des assiettes ou dans de jolies corbeilles. Il y a sur les tables plusieurs boissons avec des verres de diverses grandeurs. Après la manducation de l'agneau, les convives commencent à boire. Marthe sert dans la salle des femmes, et c'est Marie, la Mère de Jésus, qui entame les mets. Pendant le repas, Jésus donne beaucoup d'enseignements, que les Apôtres écoutent et sur lesquels ils font des interrogations.

Madeleine a pleuré, pendant le repas, plus qu'elle n'a mangé.

Ce qu'elle a entendu dire à Jérusalem lui a été au cœur, et les paroles du Sauveur ne confirment que trop l'approche d'un fâcheux événement. Elle ne peut plus se contenir de douleur. Elle se lève et va derrière les tables et les lits qui les entourent, jusqu'à l'endroit où se trouve Jésus. Elle se jette à genoux, penche sa tête vers les pieds du Sauveur qui sont tournés de son côté et répand d'abondantes larmes. Puis, elle tire le flacon de parfum de dessous son manteau ample et léger, en brise le col et, après avoir ôté les sandales de Jésus, le lui verse sur la plante et le dessus des pieds, qu'elle essuie ensuite de ses beaux cheveux. Après avoir remis au Sauveur ses sandales, Madeleine se lève, son vase de parfum à la main, et elle en répand le reste sur la tête de Jésus, en sorte que l'eau précieuse coule sur son vêtement. Elle jette également l'eau parfumée sur son Maître, depuis le derrière de la tête jusqu'à l'extrémité des pieds. Toute la salle est remplie de l'odeur suave du nard de Marie-Madeleine.

C. — En ce moment, Jésus a interrompu son discours. Tous les assistants ont les yeux sur lui et gardent le silence. Quelques-uns des convives et même des Apôtres regardent d'un mauvais œil la conduite de Marie-Madeleine : d'après eux, sa démarche trouble la fête. Certains commencent à chuchoter qu'elle aurait mieux fait de s'en abstenir ou de la remettre à plus tard ; qu'en tout cas elle indique de l'exaltation de sa part. Judas saisit avec empressement l'occasion d'intervenir : il est indigné non pas de ce que Marie a interrompu les enseignements de Jésus, mais des marques de vénération et d'amour qu'on donne à celui-ci et de la prodigalité avec laquelle on le traite. Il a vu et observé la conduite de Madeleine avec des yeux désapprobateurs et un cœur rempli de fiel et de colère. Il s'étonne de ce que le Messie ait pu même tolérer de pareils procédés. Judas n'a, en effet, plus de foi ; il est fatigué de ses incertitudes et de ses tiraillements perpétuels, qui n'aboutissent à rien : il comptait seulement sur l'arrivée d'un règne temporel du Messie ; il est plein de cupidité et d'avarice et il vole où il peut. Aussi on comprend son aversion pour Jésus et la colère qu'excitent en lui les graves avis qu'il en reçoit secrètement ; il n'a qu'un désir, c'est de disparaître en emportant quelque chose. Les sentiments religieux de

Madeleine et sa grandeur d'âme le révoltent, parce qu'ils sont diamétralement opposés à son esprit et à ses propres sentiments. Il ne pense qu'à l'avantage personnel qu'il aurait retiré, si Marie avait versé ses 300 deniers dans sa caisse ; et il manifeste à son voisin son mécontentement de cette prodigalité insensée. Marie se lève vite alors et passe derrière Judas, couverte de son voile, pour se rendre à sa place dans la salle des femmes. Judas l'arrête en étendant le bras, l'appelle une dissipatrice et lui dit qu'elle aurait mieux fait de donner son argent aux pauvres. Marie-Madeleine debout lui répond avec humilité que le Sauveur mérite tout ce qu'elle a fait pour lui, et infiniment davantage encore ; qu'elle ne peut le remercier assez de ce qu'il a fait pour son frère et pour elle. Et aussitôt elle se rend à sa place, s'enveloppe la tête de son voile et fond en larmes : c'est surtout le langage fâcheux du misérable Apôtre qui est cause de sa douleur.

En ce moment, Jésus prend la parole et, tourné du côté de Judas, il dit que l'on doit laisser Marie en paix et qu'elle a fait une bonne œuvre en sa faveur. Il ajoute : « Vous avez toujours autour de vous des pauvres à secourir ; quant à moi, je m'en vais, et Marie m'a oint pour ma sépulture. Si elle a dépensé son argent pour cette circonstance, vous ne devez pas le prendre en mauvaise part ; elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire pour moi, et, à cause de cela, elle ne perdra pas sa récompense. Partout où l'Évangile sera prêché, on annoncera la bonne action de Marie en ma faveur, l'avantage qu'elle en a retiré, et aussi le nom de celui qui s'en est indigné et a murmuré contre elle. » En finissant, le Sauveur jette sur Judas un regard de profonde tristesse.

Toute la salle du festin est dans le trouble : la conduite de Judas et le reproche qu'il s'est attiré défrayent toutes les conversations. Jésus parle ensuite de différentes choses avec une grande tranquilité, et à la fin tous se rendent de nouveau dans la maison de Lazare. Pour Judas, il est furieux et il sent bien qu'il n'est plus à sa place dans un pareil milieu. Il médite donc sérieusement le projet de rompre avec Jésus.

L'ENTRÉE TRIOMPHANTE DE JÉSUS A JÉRUSALEM

(MARC, 11, 1-11 : LUC, 19, 29-44 : MATTH., 21, 1-17 ; JEAN, 12, 12-19.)

Le lendemain du sabbat, le Sauveur se rend à Jérusalem, et son entrée dans la ville devient une marche triomphale.

I. — *Comment Jésus manifeste sa puissance en entrant à Jérusalem.*

Le Sauveur veut absolument révéler sa puissance en ce jour, et il le fait de trois manières :

A. — En *premier* lieu, Jésus montre sa puissance dans la pompe extérieure qui est alors déployée. — En quittant Béthanie, Jésus a pris, avec ses Apôtres et ses disciples, la route qui conduit à Jérusalem. Mais cette fois, oubliant sa pauvreté, il ne veut pas aller à pied, mais se servir d'une monture. Il envoie deux de ses disciples à Bethphagé, village voisin, situé sur le penchant du mont des Oliviers, tout contre Jérusalem, dont il n'est séparé que par la vallée de Josaphat ; il les envoie chercher une ânesse qui y est attachée avec son ânon. Si on leur fait quelque difficulté ou quelque observation, ils répondront que le Maître en a besoin. (MATTH., 21, 2. 3.) C'est ce qui a lieu. A la place de selles et de couvertures, les disciples jettent leurs manteaux sur les deux bêtes ; le Seigneur monte sur l'ânon et laisse l'ânesse le suivre à peu de distance. Les Apôtres et les disciples forment vraisemblablement un cortège, au milieu duquel se trouve Jésus. Les habitants de Béthanie et de Bethphagé viennent bientôt s'y

adjoindre. Un merveilleux enthousiasme s'empare alors de toute la multitude. Le peuple fait de ses vêtements de dessus une sorte de tapis aux couleurs variées tout le long de la route où Jésus va passer : c'est donner au Messie une marque de vénération et un témoignage de dévouement extraordinaires. (IV *Rois,* 9, 13) On coupe des branches de figuier et des rameaux d'olivier qu'on éparpille dans la rue. (Matth., 21, 8.) Tous ensemble, ceux qui précèdent et ceux qui suivent le Sauveur crient de toute leur force : « Hosanna au Fils de David ! Béni Celui qui vient comme un Roi au nom du Seigneur ! Bénie soit l'arrivée du Règne de notre père David ! Paix et gloire au plus haut des cieux ! » (Matth., 21, 9 ; Marc, 11, 9. 10 ; Luc, 19, 37. 38.) Les pèlerins de la fête, campés autour de Jérusalem, apercevant le cortège de Jésus et entendant les chants de louange dont il est l'objet, sont eux aussi transportés d'enthousiasme. Ils viennent par troupes au-devant du cortège, coupent des branches de palmier et se mettent à crier eux-mêmes : « Hosanna ! Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni le Roi d'Israël ! » (Jean, 12, 12. 13.) La foule innombrable s'approche ainsi de Jérusalem au milieu d'une allégresse indescriptible. La ville elle-même se met bientôt en mouvement ; de tous côtés, on demande quel est celui qui arrive, et dès qu'on apprend que c'est Jésus, le Prophète de Nazareth en Galilée (Matth., 21, 10. 11), les habitants augmentent les rangs de l'escorte du Messie. Celui-ci entre dans le temple, et y guérit des aveugles et des boiteux. Alors les enfants poussent les cris de joie : « Hosanna, hosanna au Fils de David. » (Matth., 21, 14. 15.) Jésus commence à faire l'inspection du temple. (Marc, 11, 11.)

B. — En *second* lieu, cette magnificence extérieure est accrue par sa haute portée, la sublimité de sa signification. — Il ne s'agit pas seulement ici d'une manifestation politique, mais d'une manifestation religieuse. L'entrée triomphale de Jésus est une vraie marche religieuse, une procession, en même temps qu'une reconnaissance solennelle de ses miracles et de sa Mission divine : Jésus y est proclamé Roi et Messie et prend officiellement possession du temple. Voilà la signification des rameaux ou des palmes que porte et agite le peuple ; tel est le sens des répons

de fête qui sont alors chantés : « Hosanna ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Ps. 117, 24. 26.) Cette cérémonie et ces chants sont ceux de la fête des tabernacles, laquelle est une véritable fête du Messie ; c'est, en termes exprès et formels, le salut royal ou le salut de bénédiction, adressé à l'Héritier du trône de David. Aussi l'Évangile dit que les disciples de Jésus ont chanté les louanges de Dieu à cause des miracles dont ils ont été témoins (Luc, 19, 37), et que le peuple a rendu témoignage au Sauveur, en apprenant le miracle de la résurrection de Lazare (Jean, 12, 17-18). Cette entrée à Jérusalem est l'accomplissement de cette prophétie de Zacharie : « Le Messie arrivera dans Sion sous des dehors humbles, monté sur une ânesse et sur l'ânon, sur le petit de la bête de somme. » (Zach., 9, 9.) Comme il s'agit d'un service ou d'un office sacré, il faut que l'animal n'ait jamais été monté par personne. (*Nomb.*, 19, 2 ; I *Rois*, 6, 7.) Les saints Pères voient dans cette circonstance le pouvoir souverain du Messie sur la gentilité, tandis que l'ânesse figure le Judaïsme. Mais l'Église catholique regarde les palmes et les rameaux d'olivier comme des symboles de la victoire de Jésus sur le prince des ténèbres et de la mort. Ce n'est que plus tard que les Apôtres ont compris clairement tout le sens de cette entrée triomphale du Sauveur. (Jean, 12, 16.)

C. — En *troisième* lieu, c'est la cause proprement dite de l'entrée pompeuse de Jésus à Jérusalem qui donne encore à cette solennité un singulier éclat. — Cette cause n'est autre que le Sauveur lui-même, sa Personne, la puissance de sa grâce et de sa Divinité, qui se manifeste avec tant de magnificence dans ses actions miraculeuses. Jésus vient sans armée, sans trésors, sans l'apparat des armes et sans coursiers de bataille : il est pauvre, et même la monture dont il se sert ne lui appartient pas. Mais il vient avec l'Esprit-Saint et avec les dispositions admirables de la grâce, qui attire tout à lui et enthousiasme toute la multitude en sa faveur ; il vient aussi avec ses Apôtres, ses disciples et le peuple, qui lui font un cortège d'honneur comme rois et triomphateurs n'en ont jamais eu. Et personne ne met obstacle à cette entrée triomphale. Pilate, avec sa double garde, Pilate, qui voit toujours avec tant de défiance les manifestations populaires,

surtout dans la solennité pascale, Pilate ne bouge pas. Les Pharisiens et les grands prêtres s'irritent et invectivent en vain contre les enfants et la foule qui poussent les acclamations de l'hosanna dans le temple. La réponse ne se fait pas attendre : « Si les enfants ne criaient pas, les pierres elles-mêmes crieraient (Luc, 19, 39. 40) ; n'a-t-il pas été prédit que la louange du Messie sortirait de la bouche des enfants ? » Les ennemis du Sauveur sont obligés d'avouer que tous leurs efforts sont inutiles et que tout le monde court après Jésus. (Jean, 12, 19.) La magnificence de cette journée est donc l'ouvrage exclusif du Messie, et ce jour est de fait le plus glorieux de sa vie terrestre.

II. — *Pourquoi le Sauveur fait-il cette entrée solennelle ?*

Les motifs en sont au nombre de quatre principaux :

A. — *Premièrement,* le Prophète a prédit que le Messie prendra de cette manière possession de la ville sainte et du temple. (Zach., 9, 9.) Ce triomphe est par conséquent un signe pour reconnaître le Messie. Aussi tous les Évangélistes en font une mention spéciale.

B. — *Deuxièmement,* le Sauveur veut, par ce triomphe, enlever à l'incrédulité son dernier subterfuge. Les Juifs attendent toujours un Messie puissant et honoré, et ils ne peuvent le concevoir autrement. Eh bien ! aujourd'hui ils ont ce Messie. — De plus, Jésus veut détourner ses ennemis de leur dessein criminel ; et, en réalité, son entrée triomphante à Jérusalem les empêche d'arrêter, suivant leur plan, le Seigneur pendant les fêtes pascales. (Matth., 26, 5.) Lui-même leur a dit qu'ils ne le reverraient à Jérusalem que quand les airs retentiraient du chant de l'hosanna : « Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Luc, 13, 35.) Cette entrée solennelle de Jésus est une grande grâce pour les Juifs ; c'est la dernière visite du Messie, comme le Seigneur le leur dit avec une douloureuse émotion. (Luc, 19, 42.)

C. — *Troisièmement,* Jésus se propose de montrer par ce triomphe que sa Passion et sa mort futures sont des actes libres de sa volonté, qu'il les a permis et qu'il les a choisis. Celui qui

est ainsi maître de soi et des autres peut bien se défendre contre ses ennemis. Son entrée triomphale à Jérusalem est la réponse de Jésus à la question de savoir s'il paraîtra à la fête ; c'est la réponse à l'ordre donné d'indiquer le lieu de son séjour, afin de pouvoir l'arrêter (JEAN, 11, 56) ; c'est la réponse à la résolution prise par les Pharisiens de le faire mourir. (JEAN, 11, 53.) Aujourd'hui, ce n'est pas sa vie qui est entre les mains des ennemis de Jésus, c'est leur vie qui est entre ses mains.

D. — *Quatrièmement,* le Sauveur veut faire ressortir l'ignominie de sa mort par le contraste d'un glorieux triomphe. C'est pourquoi il choisit Jérusalem et la Pâque pour le lieu et l'époque de sa Passion, et aussi pour le lieu et le temps de son triomphe. Il veut donc souffrir et mourir dans la même ville et de la main des mêmes hommes qui auront été les témoins et les instruments de sa glorification. Voilà le grand et l'admirable esprit de Jésus : il se prépare la gloire dans l'ignominie et l'ignominie dans la gloire ; il vient prendre possession de la ville sainte pour y être crucifié.

III. — *Comment le Sauveur fait son entrée solennelle à Jérusalem.*

A. — *Extérieurement,* Jésus fait son entrée solennelle à Jérusalem avec une modestie, une humilité et une amabilité très grandes. Il arrive, suivant la prédiction du Prophète, non pas avec l'appareil guerrier ni avec une pompe vaine, mais simplement, avec mansuétude, assis sur le petit de l'ânesse : cette entrée convient à son caractère de Prince de la paix et de Roi d'une nation sacerdotale, de Roi du peuple de Dieu, lequel ne doit pas se confier dans ses chariots et ses chevaux de bataille, mais seulement dans le nom et la protection du Seigneur. Il arrive, comme tous les Prêtres, les Prophètes et les Rois des heureux temps d'Israël. Il arrive, comme Roi et Messie, pour fonder son Royaume non au moyen de l'art guerrier et de la puissance extérieure, mais avec les armes de la paix, de la douceur et de la pauvreté. Sa monture et son équipage ne lui appartiennent même pas. Mais il a tout ce qu'il veut : l'amour de ses

sujets lui donne tout et lui met tout ce qu'il désire entre les mains.

B. — *Intérieurement* aussi, le Sauveur triomphe avec une profonde humilité. Il connaît le néant de tous les honneurs terrestres. Il sait que sur ce même chemin, jonché de palmes, que sa monture foule aux pieds, il repassera dans quelques jours, traîné comme un malfaiteur, de tribunal en tribunal ; il sait encore que ces mêmes hommes qui chantent l'hosanna en son honneur lui crieront bientôt : « A mort ! à mort ! » Mais il voit aussi comme tout dépend de sa grâce.

C. — Enfin, Jésus triomphe en ayant une grande pitié de Jérusalem et de son peuple. C'est pourquoi il pleure à la vue de la cité sainte et il se plaint bien haut de son aveuglement et du malheur qui va fondre sur elle. Ce malheur, il le dépeint en quelques traits et sous des couleurs très vives. (Luc, 19, 41-44.) — En même temps qu'il triomphe, le Sauveur éprouve encore dans son âme un sentiment douloureux à cause des souffrances et de la mort qui le menacent. Tout lui rappelle alors sa Passion prochaine. Cette entrée dans Jérusalem est pour lui une marche funèbre plutôt qu'une marche triomphale. Jésus se laisse orner pour le sacrifice et accompagner solennellement jusqu'à l'autel de l'immolation : car c'est précisément en ce jour que, suivant la coutume, les Juifs font choix de l'agneau pascal et l'apportent dans leur demeure tout orné de fleurs et de rubans.

— Tel est le fait important de l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem. Nous y voyons, dans le plus grand jour, la Personne, l'esprit et les destinées de l'Homme-Dieu. C'est un tableau vraiment admirable. Dans des contrastes merveilleux et sous des traits saisissants, la mort s'y trouve à côté de la vie, l'ignominie à côté de la gloire, la pauvreté à côté de la richesse, l'affliction à côté de la joie ; on y constate l'aveuglement et la perte des uns, la foi et le salut des autres. Tout cet ensemble forme une magnifique introduction à la Passion du Sauveur. — Dans son rapport avec les *Exercices*, le mystère de l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem jette un grand éclat sur la méditation du Règne du Christ. Comme sa personnalité y paraît grande et magnifique, et avec quelle netteté s'y dessine son plan

de conquérir le Royaume de la gloire par le travail et l'humiliation ! D'un autre côté, nous voyons encore, à cette occasion, se révéler d'une façon claire les sentiments véritables et dévoués des bons sujets à l'égard de leur grand Roi. Nous devons nous-mêmes être ce qu'ils sont et suivre les exemples des Apôtres, des disciples et du peuple fidèle. Nous ne ferons jamais trop pour lui : rien n'est jamais ni trop cher ni trop précieux, quand il s'agit de lui offrir quelque présent. Nous devons nous réjouir du jour de son triomphe, l'en féliciter et montrer à son service tout le zèle intérieur et extérieur dont nous sommes capables.

RÉPÉTITION

Le trait le plus saillant et le plus admirable de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem consiste en ce que le Sauveur y prépare immédiatement sa honte et son humiliation. L'Église a très bien compris et exprimé le sens de ce mystère dans les prières liturgiques et l'épître du dimanche des Rameaux. Nous y trouvons nous-mêmes l'occasion de contempler l'humilité de Jésus pendant sa vie publique : cette humilité, nous la considérons ici dans sa source ou dans son principe, en tant qu'elle vient et découle du cœur de Jésus, et non pas en tant qu'elle résulte de la souffrance que lui font endurer les hommes par les outrages et les injures dont ils l'accablent.

A. — L'humilité, dont nous parlons, se résume dans un point qui est celui-ci : « Le Sauveur ne cherche pas à plaire au monde. » Autrement il y aurait eu dans sa conduite un manque d'humilité et les vaines recherches de l'amour-propre. Or, Jésus est, au contraire, tout à fait libre de cette affection déréglée. Nous le constatons dans les trois considérations suivantes :

Premièrement, l'apparition et la conduite du Sauveur ne répondent nullement à l'attente des Juifs mondains et sensuels. Ils espèrent un Messie riche, heureux et honoré, et Jésus est humble et pauvre. Il cache tous les trésors de puissance et de sagesse dont la manifestation n'est pas nécessaire. Que de fois il a défendu de ne pas répandre le bruit de ses miracles ! Il prêche

la pénitence, se nomme le libérateur des esclaves du péché, exige de ses disciples le renoncement d'eux-mêmes ou l'abnégation (Luc, 5, 32 ; 13, 5), et ne favorise d'aucune manière la vanité nationale des Juifs. C'est pourquoi il dit : « Heureux celui qui ne se scandalise pas à cause de moi ! » (Luc, 7, 23.)

Deuxièmement, le Sauveur se pose publiquement en adversaire du parti dominant des Pharisiens, dont il dévoile la conduite scandaleuse, quoique secrète, et dont il attaque et flagelle sans ménagement la vanité, la sottise, l'immoralité, la cupidité et l'hypocrisie. (Luc, 11, 39-52 ; Matth., 23, 25-39.)

Troisièmement, Jésus se compromet avec le Judaïsme entier, lui laissant entendre clairement que, comme Messie, il est le Fils de Dieu et le Maître de toute la Religion (Matth., 12, 8 ; Jean, 2, 16 ; Luc, 19, 46) ; qu'il va fonder une autre Religion (Matth., 16, 18), de laquelle les Juifs seront exclus par leur faute (Luc, 13, 28 ; Matth., 21, 43) ; que leur cité va disparaître avec leur nationalité (Matth., 22, 7) ; et qu'enfin les païens prendront leur place. Naturellement parlant, ces prédictions sont trop fortes pour les oreilles juives, et c'est pourquoi tout le Judaïsme devient ouvertement hostile au Sauveur. Jésus est l'objet de la haine et des persécutions des Juifs. Mais le Messie y reste bien indifférent. Il cherche avant tout Dieu et la justice, et il est assez humble pour prendre sur lui et supporter la désapprobation et le mécontentement universels. C'est pourquoi saint Paul dit si bien en parlant du Sauveur : « Le Christ n'a pas cherché son propre plaisir. » (*Rom.*, 15, 3.)

B. — Mais pour agir ainsi, il faut une profonde humilité : car il y a là très souvent un écueil pour cette vertu. Combien l'humilité est nécessaire ! Sans elle nous sommes sans cesse exposés au danger d'abandonner l'œuvre de Dieu. Celui qui cherche à plaire aux hommes ne peut être un serviteur de Dieu sûr et fidèle. (*Gal.*, 1, 10.) Combien d'hommes qui ont vécu et conversé avec Jésus, sont la preuve vivante de cette vérité ! Ils ont cru à Jésus, mais, par respect humain, ils n'ont pas osé se déclarer pour lui. (Jean, 12, 42.)

APPLICATION DES SENS

A. — Le lendemain du repas offert à Jésus par Simon le lépreux, le Sauveur s'avance du côté de ses Apôtres solennellement et en costume de cérémonie. Il porte un vêtement de laine blanche, très fine ; il a autour des reins une ceinture, où l'on a tissé des lettres ; une étole tombe sur sa poitrine, et un manteau brun, léger, couvre ses épaules. Il réunit tous ses Apôtres, ses disciples, tous les hôtes de Lazare, et les saintes femmes, et leur déclare qu'il veut en ce jour faire son entrée triomphale dans la ville et au temple. Il ajoute : « Ce triomphe a été prédit et il doit avoir lieu. Les ennemis disent et répètent que le Messie viendra avec une grande puissance et une grande majesté. Je veux aujourd'hui les éblouir par une gloire que ni eux ni leurs pères n'ont jamais vue. Mon but est de les faire rentrer en eux-mêmes. Pour vous, mes amis, vous n'avez rien à craindre : personne ne vous touchera. Je suis arrivé à mon jour d'honneur et de louange ; je l'ai voulu avant de mourir. Réjouissez-vous donc et louez Dieu ! »

B. — Le Sauveur ordonne alors à deux de ses disciples d'aller à Bethphagé, hameau situé près de Béthanie et encore de ce côté du mont des Oliviers. « Là, leur dit-il, vous trouverez une ânesse, attachée à une clôture en bois, avec son ânon, déjà grand. Vous délierez l'ânesse et vous me l'amènerez ; l'ânon la suivra. Si quelqu'un vous dit quelque chose, vous répondrez que le Seigneur a besoin de ces animaux. » Jésus organise ensuite le cortège : à la tête, il place les disciples, à leur suite les Apôtres, deux par deux ; derrière lui seront d'autres de ses disciples et de ses amis, et enfin, à une certaine distance, les saintes femmes, sa Mère à leur tête. Les disciples couvrent l'âne et l'ânesse, chacun d'un manteau, et leur mettent au cou une étroite bande d'étoffe précieuse qui pendra suffisamment. Les Apôtres et tous ceux qui font partie du cortège, ont eu soin de couper des rameaux de palmiers dans les jardins de Lazare. Dès que Jésus est monté sur l'ânon, un enthousiasme indescriptible s'empare

de tout le monde. La foule commence à agiter les palmes et à chanter avec force, et le cortège se met en marche dans la direction de la ville. Tous les chemins fourmillent de pèlerins étrangers, que l'enthousiasme gagne bientôt aussi et qui se joignent sans cesse à l'escorte du Messie en poussant des cris de joie et de triomphe.

A la sortie de Béthanie, le cortège fait le tour du versant méridional du mont des Oliviers et traverse le chemin de la vallée, entre la montagne du scandale et le prolongement du mont des Olives; c'est à cet endroit qu'on aperçoit, pour la première fois, la partie sud-ouest de Jérusalem, où se trouvent le palais royal et les tours d'Hérode. A cette vue s'élève une exclamation extraordinaire : « Hosanna au Fils de David! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! » Ce cri est répété par tous les échos de la montagne. Puis le calme se rétablit : le chemin descend dans un fond pour bientôt remonter jusque sur un plateau de rocher, où soudain le magnifique panorama de Jérusalem se présente aux yeux émerveillés. Le spectacle est incomparable : on voit, d'un côté, les constructions gigantesques du temple avec le Saint des Saints richement recouvert d'or ; d'un autre, les splendides portiques et les tours de la maison de Dieu ; et, enfin, la ville entière, dans toute sa longueur, avec ses palais et ses forteresses. Ce tableau unique a pour fond les jardins en fleurs et les faubourgs de la ville, en ce moment tout éblouissants des rayons du soleil du matin. Devant ce spectacle, l'enthousiasme des disciples et de la foule est à son comble, il n'a plus de limites, et partout on entend les cris joyeux et répétés : « Hosanna ! Hosanna au Fils de David ! » Tout le monde croit voir poindre l'aurore du Règne du Messie. Les acclamations retentissent dans la vallée et arrivent jusqu'aux murs de Jérusalem et du temple; elles réveillent les pèlerins qui campent autour de la ville. Dès qu'ils aperçoivent la foule et qu'ils apprennent la venue de Jésus, ils sont transportés eux-mêmes d'enthousiasme. Ils vont par troupes à sa rencontre, coupent des rameaux de palmiers et d'oliviers sur le penchant occidental du mont des Oliviers et se mettent à crier : « Loué et béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur, Roi d'Israël ! » Bientôt ils

s'adjoignent au cortège. On aurait dit deux torrents d'hommes confondant leurs flots ensemble, quand une des foules, arrivée au-devant et tout près du Sauveur, s'est retournée respectueusement et a pris la tête du cortège, tandis que l'autre, venant par derrière, continuait à suivre ses pas.

Mais, au milieu de cette jubilation universelle, un seul homme est triste et verse des larmes : cet homme, c'est Jésus. La vue de la ville et du temple, cause de joie pour tous, le remplit de peine et d'affliction. Elle lui rappelle tout autre chose que le début du Règne du Messie. Il songe à toutes les miséricordes de Dieu envers Jérusalem et le peuple d'Israël, à l'ingratitude et à l'infidélité des Juifs, et au terrible jugement qui les attend : « O ville, dit-il, si tu savais, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter la paix ! Mais tout cela est caché à tes yeux. Il viendra un temps où tes ennemis t'environneront de retranchements, t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils te renverseront par terre, toi et tes enfants, et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » (Luc, 19, 42-45.) Jésus voit en esprit les murailles de Jérusalem, si élevées et si blanches, devenir la proie des flammes, détruites et rasées ; il voit leurs pierres noircies par le feu ; il voit les enfants, si frais et si aimables, qui courent après lui et chantent de tous leurs cœurs, réduits à l'état de cadavres mutilés, ensanglantés et carbonisés, gisant dans les rues de la ville prise d'assaut ou mourant sur des croix à cet endroit même où il passe ; il voit le Temple saint s'abîmer pour toujours dans les flammes et disparaître dans les décombres. Il songe que bientôt un autre Messie, le Romain Titus, viendra faire le siège de Jérusalem, ordonner à ses légions d'en faire l'assaut et battre ses remparts en brèche avec leurs béliers. Il prévoit cette infortune et cette misère sans nom ; et son cœur, affligé et ému de compassion, exhale des plaintes : Jésus répand des larmes amères au milieu même de son triomphe.

C'est ainsi que le cortège immense du Messie s'approche de la ville en poussant des cris de joie indescriptibles. Jérusalem s'ébranle aussi. Jésus y a sans doute envoyé quelques disciples

pour prévenir ses amis de son entrée triomphale. Ceux-ci viennent à sa rencontre, et leurs rangs sont augmentés d'un grand nombre de personnes qui ont entendu les instructions du Sauveur et appris la nouvelle de la résurrection de Lazare. De tous côtés, on demande ce que signifie cette agitation, quel est celui qui fait son entrée à Jérusalem. On répond que c'est le grand Prophète, Jésus de Nazareth, en Galilée, qui arrive. Alors des troupes d'hommes sortent de la ville pour le voir et l'accompagnent en criant : « Hosanna au Fils de David ! Paix au ciel et gloire dans les hauteurs inaccessibles ! Hosanna ! » Mais avec le peuple viennent les ennemis de Jésus, irrités d'entendre les chants de l'Hosanna, de voir Jésus recevoir des honneurs religieux et être proclamé le Fils de David et le Messie. Ils sortent de la ville et s'avancent dans la vallée de Cédron ; là ils reprochent à Jésus et à ses disciples cette scandaleuse manifestation. Le Sauveur leur répond : « Si on se tait, les pierres parleront. » Et l'affluence croissante du peuple les force à se retirer. Jésus entre alors dans la ville, non, au moins d'après des conjectures probables, par la « porte dorée » qui conduit directement au parvis du temple, mais par la « porte des brebis ». Le cortège doit ainsi parcourir une partie de la ville, et c'est en ce moment que le triomphe de Jésus acquiert toute sa magnificence. Beaucoup de Juifs enlèvent leurs robes de dessus et leurs manteaux pour les étendre par terre. La rue est tellement jonchée de tapis, de branches d'arbres et d'habits que le cortège ne peut avancer que pas à pas et à travers des arcs de triomphe qu'on a élevés de place en place. Dans le voisinage du temple, se trouvent des clôtures et des barrières élégantes, derrière lesquelles on voit des agneaux et des jeunes boucs, ornés de fleurs et de rubans : c'est le marché des agneaux, destinés à la célébration de la fête pascale.

Mais le Sauveur est très humble et très grave au milieu de cette pompe et de cette jubilation. Il sait bien que tous les honneurs d'ici-bas sont vains et périssables, et que tout cet enthousiasme n'est qu'un effet de sa grâce : c'est lui-même, et lui seul, qui est l'auteur de ce magnifique triomphe, qui sera vite passé et sera aussitôt suivi de sa Passion. Aussi Jésus célèbre cette fête

avec un vif sentiment de tristesse. Tout lui rappelle sa passion : les lieux près desquels il passe, Gethsémani, le Cédron, les palais, les rues, et la foule qui l'accompagne et l'acclame. Il sait que, derrière les murs de Jérusalem, ses ennemis le guettent et que toute cette splendeur aiguise leur envie et excite leur haine. Sur ces rameaux que sa monture foule aux pieds, il repassera bientôt comme un criminel, traîné de tribunal en tribunal jusque sur la montagne du Calvaire. Les mêmes hommes qui étendent aujourd'hui leurs vêtements dans les rues et chantent l'Hosanna réclameront sa mort et le traîneront au lieu du supplice. Judas marche devant lui, le visage froid et le cœur dur. Cette entrée triomphale est donc pour le Messie plutôt une marche funèbre. Orné comme une victime, il ressemble à la brebis qui est menée à l'abattoir. Les agneaux de la Pâque enguirlandés et leur faible bêlement lui disent assez ce qui lui est réservé.

C. — Enfin, le cortège arrive à la montagne du temple. Le Seigneur descend de sa monture et entre dans la maison de Dieu avec ses disciples et le peuple qui sont remplis d'allégresse. Les prêtres et les grands prêtres en sont indignés et scandalisés. On présente à Jésus beaucoup de boiteux et de malades qu'il guérit sur-le-champ. Alors l'enthousiasme de la foule est à son comble ; et même les enfants du temple viennent par bandes et entonnent les passages prophétiques de la fête des Tabernacles : « Hosanna au Fils de David !... » Les grands prêtres n'y tiennent plus et, s'approchant du Sauveur, ils lui disent : « N'entendez-vous pas ce qu'ils chantent ? », et ils veulent lui faire des reproches de ce qu'il supporte cela. Mais Jésus leur répond : « Je les entends bien. N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit : Je ferai sortir la louange de la bouche des enfants et même des enfants à la mamelle à cause de tes envieux ? » Et il ne s'inquiète plus de ses ennemis. Il continue à enseigner et à guérir jusqu'au soir, et il retourne ensuite à Béthanie.

DERNIERS ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS DANS LE TEMPLE

(MATTH., 21, 17-46 ; 22. LUC, 19, 47 ; 20 ; 21, 1-4. JEAN, 12, 20-50.)

Dans cette méditation, nous considérons les derniers enseignements donnés par Jésus dans le temple, quelques jours avant sa Passion.

I. — *Ce que le Sauveur enseigne.*

Les derniers enseignements de Jésus dans le temple peuvent se ramener à trois points principaux :

A. — *Premièrement*, le Messie rend témoignage de lui-même d'une double manière : *D'abord*, il atteste sa Divinité et dans la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, où il se déclare « le Fils chéri » du Maître de la vigne, et dans l'interrogation qu'il fait aux Pharisiens : « Que pensez-vous du Christ? De qui est-il le Fils ?... », quand il ajoute à leur réponse : « Si David l'appelle Seigneur, comment est-il son Fils ? Le Christ est donc plus que le Fils de David. Il est son Seigneur et son Dieu. » (MATTH., 22, 45.) — *De plus*, Jésus s'explique sur sa glorification et sur sa mort : « C'est maintenant que le Fils de l'homme est glorifié... Si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits... C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être chassé dehors. Et pour moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (JEAN, 12, 23-25. 31. 32.)

B. — *Deuxièmement,* le Sauveur enseigne différents points de la morale évangélique : ainsi, les relations de l'Église et de l'État (Matth., 22, 21), la résurrection des corps et la vie qui suit la résurrection (Matth., 22, 23), le grand précepte de l'amour de Dieu (Matth., 22, 37), et la valeur de l'accomplissement généreux des devoirs de la Religion. (Luc, 21, 3.)

C. — *Troisièmement,* le Sauveur parle de la punition que l'infidélité et la perversion morale attireront sur le peuple. Le Christ dépeint ce châtiment dans les paraboles des deux fils (Matth., 21, 28. 32), des vignerons (Matth., 21, 33) et du repas des noces (Matth., 22, 7). Il donne une image de la réprobation future dans le figuier sec et stérile qu'il trouve aux portes de Jérusalem. (Matth., 21, 19.) Ce sont les païens qui prendront la place d'Israël dans le Royaume de Dieu. (Matth., 21, 31. 41 ; 22, 9.) Jésus termine en fulminant ses terribles malédictions contre les Pharisiens et en annonçant la dévastation du temple. (Matth., 23.) C'est comme la répudiation de la Synagogue par le Christ.

II. — *Comment Jésus donne ces derniers enseignements.*

A. — En *premier* lieu, Jésus enseigne alors dans le temple avec une activité et un zèle infatigables. Les Évangélistes remarquent plusieurs fois qu'il se rend chaque jour de Béthanie à Jérusalem pour enseigner dans le temple. (Luc, 19, 47 ; 20, 1.) C'est surtout à ces jours où la vie du Sauveur touche à sa fin que s'appliquent les paroles qu'il a dites autrefois : « Aussi longtemps qu'il est jour, je dois faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé ; vient la nuit où personne ne peut plus travailler. »

B. — En *second* lieu, Jésus enseigne avec une grande intrépidité. Ses ennemis, irrités et aigris de son récent triomphe, ont résolu de le faire mourir et, dans ce but, ils épient toutes ses démarches et lui font subir toute sorte d'épreuves ; malgré tout, le Christ ne craint pas de leur annoncer leur réprobation et la réprobation de tout le peuple d'Israël, de stigmatiser leur incrédulité et leur dépravation, et cela publiquement et dans des assemblées solennelles. Ses ennemis eux-mêmes sont obligés

d'avouer qu'il enseigne la voie de Dieu dans la vérité, qu'il ne s'inquiète de rien et ne fait acception de personne. (MATTH., 22, 16.)

C. — En *troisième* lieu, le Sauveur montre une grande supériorité d'esprit dans ses enseignements. Les ennemis de Jésus mettent tout en œuvre pour le surprendre dans ses paroles : ils combinent leurs attaques ; ils disposent tous les moyens que l'astuce et la ruse peuvent leur suggérer. C'est ainsi qu'ils posent, même en public, au Seigneur des questions insidieuses, comme celles-ci : « De quel droit avez-vous chassé les vendeurs du temple ? Est-il permis de payer le tribut à César ? — Lequel des sept frères aura, dans l'éternité, pour épouse la femme avec qui chacun d'eux s'était marié sur la terre ? — Quel est le plus grand précepte de la loi ? » Jésus sort victorieux de toutes ces attaques, répond parfaitement à toutes leurs questions et confond tous ses ennemis. (MATTH., 22, 21. 32.) Lui-même prend l'offensive et renvoie ses agresseurs chargés de honte et d'ignominie : à la fin ceux-ci n'osent plus se mesurer avec leur terrible adversaire. (MATTH., 22, 46 ; LUC, 19, 48 ; 20, 26.)

III. — *Les résultats des enseignements du Sauveur.*

A. — Le *premier* effet de ces instructions sur le peuple en particulier et aussi sur les ennemis de Jésus est l'estime et le respect, à cause de la sagesse et de l'éloquence de ses paroles. — Ils admirent sa doctrine (MATTH., 22, 33 ; MARC, 12, 17) et ils l'écoutent volontiers (MARC, 12, 37). Tout le peuple est suspendu à ses lèvres, pendant qu'il parle. (LUC, 19, 48.) — Et, précisément, cette estime et cette popularité du Messie sont la raison pour laquelle ses ennemis n'osent pas publiquement porter la main sur lui et l'arrêter. (LUC, 20, 19.)

B. — Malgré cela, les enseignements du Sauveur ont un *second* effet : ils produisent l'incrédulité au moins dans le plus grand nombre des auditeurs. Même immédiatement après le témoignage divin, rendu dans le temple par la voix céleste, et après la prédiction de sa mort, des troupes d'hommes se mettent à disputer avec lui sur la question de savoir s'il est le Messie,

puisqu'il prétend qu'il mourra. A cette occasion Jésus les exhorte sérieusement à croire. (JEAN, 12, 34-36.) Saint Jean ajoute que beaucoup de Juifs ne croient pas en lui, quoiqu'il ait fait beaucoup de miracles. (JEAN, 12, 37.)

C. — Enfin, le *troisième* effet des derniers discours du Christ dans le temple est une haine mortelle de ses ennemis contre lui. Ceux-ci s'affermissent dans la résolution de tuer Jésus, et ils voudraient bien le saisir dès maintenant (MATTH., 21, 46; MARC, 12, 12); mais la crainte du peuple les arrête. C'est pourquoi le Seigneur passe la nuit, non à Jérusalem, mais à Béthanie ou sur la montagne des Oliviers. (LUC, 21, 37.) Alors les princes des prêtres et les Scribes envoient des émissaires lui tendre des embûches, afin que, le surprenant dans ses paroles, ils puissent le livrer aux tribunaux. (LUC, 20, 20.) — La Personne de Jésus n'est pas seule l'objet de leurs persécutions. Ils poursuivent et oppriment aussi la foi dans les autres, même dans des hommes considérables (JEAN, 12, 42), comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, et dans le peuple, en menaçant d'infliger des punitions et en excluant de la synagogue (JEAN, 9, 22; 12, 42). — Saint Jean donne la raison de cette incrédulité et de cette conduite : d'un côté, c'est le respect humain ou la crainte en ceux qui croient (JEAN, 12, 43), et, de l'autre, l'aveuglement de l'esprit et l'insensibilité du cœur dans les incroyants. Le prophète Isaïe l'avait prédit (JEAN, 12, 38-41 ; Is., 6, 9. 10); à cause de cela, ils seront jugés et condamnés (JEAN, 12, 47. 48). — C'est ainsi que le Sauveur travaille et agit avec une constance et une ardeur infatigables : ne dirait-on pas le soleil se montrant une dernière fois dans toute sa splendeur après le travail d'une magnifique journée d'été ? Les nuages et la nuit peuvent le faire disparaître un court espace de temps, mais ils n'arrêtent pas sa course et n'empêchent pas son action bienfaisante. Il se lève de nouveau toujours radieux.

— Nous avons une *triple* leçon à tirer de ce chapitre final de la seconde semaine des *Exercices* ou de la vie de Jésus. D'abord, nous y voyons combien est redoutable la puissance des passions désordonnées ; comme elles s'opposent aux manifestations les plus touchantes et aux révélations les plus sublimes de la bonté

de Dieu et précipitent tout un peuple dans l'abîme d'un malheur sans nom. De plus, nous constatons que toute la malice des hommes ne peut ni barrer ni détourner les voies de Dieu, et que les obstacles des méchants ne font que confirmer la Divinité des œuvres divines. Enfin, nous avons sous les yeux un bel exemple à imiter : le Sauveur nous y montre comment nous devons travailler nous-mêmes, sans jamais nous lasser ni nous décourager, malgré tous les insuccès et tous les échecs.

RÉPÉTITION

Les Évangélistes remarquent que, le soir de son entrée triomphale à Jérusalem et sans doute aussi le soir des jours suivants, Jésus retourne à Béthanie, au lieu de rester dans la ville, d'où il vient d'enseigner le peuple. (Matth., 21, 17; Marc, 11, 19.) Saint Ignace ajoute qu'il est forcé d'agir ainsi, parce que personne ne veut ou ne peut le recevoir dans la ville. Ces quelques traits suffisent pour dépeindre la situation. Les grands prêtres ont probablement défendu de recevoir le Sauveur; et celui-ci, pour ne mettre personne dans l'embarras et n'exposer la vie de personne, quitte Jérusalem chaque soir. L'occasion se présente ici pour nous de considérer un instant les souffrances et les peines extérieures que Notre-Seigneur a endurées de la part des hommes pendant le cours de sa vie publique : on a raison de les appeler les soucis de la charge d'âme ou les peines du ministère apostolique.

A. — Ce que Jésus a souffert sous ce rapport. — Les peines du ministère des âmes sont au nombre de deux principales. La *première* est le défaut de succès. On a de bonnes intentions, on travaille, on prie, et néanmoins tout va mal et toujours plus mal : c'est un dur sacrifice. Le Sauveur lui aussi a éprouvé cette peine. Qui a eu de meilleures intentions que lui ? Qui a travaillé plus que lui ? Que de prédications et de miracles n'a-t-il pas faits ? Et quel en a été le résultat ? A la fin, tous ses efforts ont presque échoué contre la sottise, la passion et la méchanceté des hommes. Quelle douleur pour lui de voir le peuple d'Israël se

rendre ainsi malheureux ! Ce spectacle tire à Jésus, plusieurs fois, des larmes de ses yeux et des plaintes amères de son cœur. — A ce manque de réussite s'adjoint pour le Messie un *autre* genre de peine, que nous pourrons ressentir nous-mêmes dans le ministère apostolique : ce sont les vexations, les calomnies, les injures et les persécutions de ses ennemis, qui cherchent à tout prix à le traverser dans ses projets et à ruiner ses entreprises pour l'évangélisation du peuple. Ils rabaissent son mérite et interprètent en mal tout ce qu'il fait. — Si Jésus prêche, ils disent qu'il n'a pas de science (JEAN, 7, 15) ; s'il fait du bien au peuple, c'est dans le but de le tromper (JEAN, 7, 12) ; s'il accepte d'être invité par des personnes de qualité, il montre ainsi sa passion pour le vin. (MATTH., 11, 19.) Il n'opère des miracles que par la puissance du démon (LUC, 11, 15), et lui-même est possédé du diable (MARC, 3, 32) ; il blasphème Dieu, en se disant Fils de Dieu. (JEAN, 10, 36.) Partout ses ennemis se glissent auprès de lui (MATTH., 12, 2) et l'observent (LUC, 14, 1) ; ils tâchent de le surprendre dans ses discours (MATTH., 19, 3 ; LUC, 11, 16) ou même de le trouver en défaut dans ses bonnes actions (LUC, 14, 3) ; ils lui jettent à la face publiquement, devant le peuple, les injures les plus grossières et les plus outrageantes (JEAN, 7, 20 ; 8, 48 ; 10, 20 ; ils éloignent de lui tout le monde, les petits et les grands, et font en sorte qu'à la fin on ne sait plus que penser de lui (JEAN, 7. 12) ; on se retire et on rougit de ses bienfaits. — L'aversion et l'irritation des Juifs se changent peu à peu en haine mortelle et en persécution à outrance contre Jésus. Il suffit de lire et de comparer les récits évangéliques des visites du Sauveur à Jérusalem, à l'occasion des grandes solennités, pour voir que la haine de ses ennemis augmente toujours davantage et que sa vie est toujours plus en danger. A la *première* Pâque de sa vie publique, Jésus chasse les acheteurs et les vendeurs du temple, et l'irritation est si grande que Nicodème n'ose venir trouver Jésus que pendant la nuit. (JEAN, 2, 18. 24 ; 3, 2.) A la Pâque *suivante,* le Sauveur guérit le paralytique un jour de sabbat, et les Juifs songent déjà à se défaire de lui. (JEAN, 5, 16. 18.) Le Seigneur ne va pas à Jérusalem pendant l'*avant-dernière* fête pascale de sa vie, pour

échapper aux embûches de ses ennemis. (JEAN, 6, 4.) A la fête des Tabernacles, il n'ose pas se montrer en public : c'est à l'occasion de cette solennité que les Juifs veulent le prendre (JEAN, 7, 30) pour le lapider aussitôt après (JEAN. 8, 59). Le jour de la fête de la Dédicace, où il s'est exprimé le plus clairement possible sur sa Divinité, il ne se tire des mains de ses ennemis que par un miracle : ceux-ci avaient résolu de l'arrêter et de le lapider. (JEAN, 10, 31. 39.) Enfin, à sa *dernière* Pâque, la quatrième de sa vie publique, Jésus tombe et meurt victime de la haine des Juifs. Depuis le jour où, au début de ses prédications, il faillit être précipité du haut d'une montagne par les Nazaréens (LUC, 4, 29), Notre-Seigneur n'a jamais cessé d'être persécuté : toujours on a attenté à sa liberté et à sa vie. Que de fois ne doit-il pas changer de lieu et de contrée pour ne pas tomber dans les pièges de ses ennemis ! (JEAN, 4, 3 ; MATTH., 12, 15 ; 14, 13.) Sa vie publique est donc un tissu de persécutions sanglantes et non sanglantes.

B. — Comment le Sauveur souffre la persécution. — Avant tout, il la souffre avec patience. Il ne fait pas descendre le feu du ciel, comme Élie (IV *Rois,* 1, 10) ; il ne veut pas sacrifier sa vocation, comme Moïse (*Nomb.*, 11, 15) et comme Jonas (JON., 1, 3). — Ensuite, il souffre les persécutions avec courage. Il ne cesse de faire des signes et des miracles en faveur de tout le monde, d'exhorter et de réprimander les grands et le peuple, quoiqu'il sache bien que pour lui le résultat de ses travaux et de ses bienfaits sera la mort. (LUC, 13, 32.) — Enfin, le Sauveur est plein d'égards et de douceur pour ses ennemis. Il ne les évite pas (LUC, 7, 36) ; il répond toujours à leurs questions impertinentes ; il en profite même pour leur donner d'utiles conseils (MATTH., 15, 10) ; et souvent il défend aux malades qu'il a guéris de publier cette nouvelle, afin de ne pas irriter davantage ses ennemis et de ne pas augmenter la punition de leur incrédulité.

C. — Pourquoi devons-nous imiter l'exemple de Jésus. — *Premièrement,* c'est une nécessité pour nous de souffrir. Les âmes doivent être achetées au prix du sang et du sacrifice ; le travail et la prière ne suffisent pas. — *Deuxièmement,* nous

montrons clairement ainsi que, dans nos travaux, nous cherchons Dieu seul et non pas nous. De plus, nous prions davantage et nous procurons la gloire de Dieu. Le succès, au contraire, nous rend facilement vaniteux et présomptueux et nous fait oublier Dieu. — *Troisièmement,* nous trouvons de la consolation à souffrir quelque chose, avec Jésus, pour l'extension de son Règne. Le Sauveur a voulu que toutes les sortes de peines de l'Apostolat ou du ministère des âmes fassent partie du programme de son existence, dans le but de nous procurer et de nous assurer cette précieuse consolation. Dans toutes les situations et dans toutes les conjonctures, nous avons en lui un modèle, une force et un appui.

LES MÉDITATIONS POUR L'ÉLECTION

(Voir *Commentaire des Exercices*, p. 88, 89 : 1, 2, 3.)

Ce sont les Méditations de deux Étendards, de trois Classes d'hommes et des trois Degrés d'humilité.

MÉDITATION DE DEUX ÉTENDARDS

(Voir le but de cette Méditation dans le *Commentaire des Exercices* : p. 89 à 94).

Le but particulier de cette première méditation préparatoire à l'élection est de nous faire connaître et comprendre les principes et l'esprit de Satan (du monde), ainsi que les principes et l'esprit de Jésus-Christ.

I. — *Lucifer.*

A. — Lucifer montre entièrement le fond de son esprit et révèle ses principes dans les paroles qu'il adresse aux mauvais esprits, rassemblés devant lui, et par eux à tout l'univers.

Il y a trois choses dont ils doivent s'efforcer de donner le goût aux hommes : ils doivent leur inspirer, avant tout, l'amour de la richesse, de la possession extérieure, temporelle, de l'argent, des biens, des maisons, d'une installation et d'un train de vie brillants ou commodes, de la force et de la puissance ; — ensuite, l'amour de l'honneur et de l'estime des hommes par le talent et l'habileté, par les emplois et l'influence, par de grandes

situations et de hautes dignités ; — enfin, l'orgueil, le sentiment altier du mérite personnel, la suffisance, l'indépendance, l'affranchissement de l'autorité de Dieu et de celle des hommes, par conséquent, une sorte de demi-apothéose de soi-même.

Voilà les principes de Lucifer, voilà les tendances ou les directions que ses suppôts, les mauvais esprits, doivent donner aux hommes et par lesquelles ils en deviendront les maîtres : ce sont, en grand et en petit, dans l'ensemble et dans le détail, les fins que le monde se propose, ce sont ses aspirations. Nous avons donc ici trois degrés : richesse, honneur et complète indépendance ou orgueil ; l'un doit servir à faire monter à l'autre.

B. — Le même esprit et les mêmes principes se révèlent, mais d'une manière indirecte et implicite, dans la personne et l'entrée en scène de Lucifer, ainsi que dans le lieu et les circonstances où il se manifeste. — Sa résidence est dans la grande plaine de Babylone, la ville magnifique de l'univers, vers laquelle, comme au centre de l'empire du monde, affluent toutes les richesses, et de laquelle une vaine ambition et la gloire humaine font sortir bientôt et dispersent jusqu'aux extrémités du monde tous les rois, tous les chefs, et tous les dominateurs, dévorés de la fièvre des conquêtes. Après leurs victoires, ils y reviendront trôner comme des dieux : on les verra alors, tout éblouis des honneurs divins qu'on leur rendra, oser même se mettre au-dessus de Dieu (Dan., 4, 26 et suivants ; 5, 1 et suivants) ; et cela, à l'endroit où, autrefois déjà, dans l'enivrement d'un fol orgueil, la race des hommes avait voulu élever sa demeure jusqu'à la hauteur des cieux ! (*Gen.*, 11, 4.) — Dans le lieu où il se montre, Lucifer étale un luxe sensuel, la richesse et la puissance. Il siège sur un trône de grandes dimensions, d'un éclat trompeur et qui n'est que de feu ; une foule innombrable de vassaux l'environnent : ce sont des damnés ; tout autour de lui est symbole de force et de magnificence... — Lui-même est Lucifer, le Prince du monde, le Prodige (le Monstre) d'orgueil, qui a voulu s'élever jusqu'à la montagne du Testament et s'asseoir à côté de Dieu. (Is., 14, 13.) Tout publie son esprit et ses principes, et il cherche, en personne, à les incul-

quer aux hommes. Il est l'esprit même du monde, et c'est pourquoi il est le Prince du monde.

II. — *Le Sauveur.*

A. — A l'encontre de Lucifer, le Sauveur montre, lui aussi, son propre esprit et proclame ses propres principes. A l'esprit de Satan et du monde il oppose, *premièrement,* l'amour de la pauvreté, et de la pauvreté non seulement spirituelle, mais encore de la pauvreté réelle, par le sacrifice, le dépouillement volontaire des biens temporels, extérieurs : Jésus oppose par conséquent à l'amour de la richesse celui d'une grande pauvreté. — *Deuxièmement,* le Sauveur prêche l'amour des mépris, qui fait qu'on se complaît à être inconnu des hommes, ou à être peu estimé, et même accablé d'injures. — *Troisièmement,* il prêche l'humilité, une profonde humilité, une grande abnégation, une obéissance parfaite. Cette humilité sera le fruit certain de la pauvreté et de l'amour des mépris ou des humiliations.

B. — Ce même esprit apparaît aussi dans les autres circonstances de la manifestation « du souverain et véritable Chef et Seigneur ». Le lieu en est Jérusalem, la ville où réside et règne Dieu, dont la beauté n'est pas la puissance guerrière, mais la paix. — Le Sauveur se tient dans une charmante vallée, non pas sur un trône, mais dans un endroit qui n'est pas élevé, où peuvent venir et se tenir également tous les hommes qui veulent répondre à son appel. — Lui-même enfin est le Christ, Notre-Seigneur ; mais il ne veut en rien être avantagé sur nous : notre Frère par sa nature humaine, il se place au milieu de nous, et sa distinction royale consiste dans une affabilité et une amabilité qui gagnent les cœurs. Il est le Maître et le Modèle de la pauvreté, de l'amour des mépris et de l'humilité : il a, le premier, gravi ces trois degrés qu'il nous invite à monter nous-mêmes. — Tel est l'esprit qu'il s'efforce, de toute manière, de faire régner dans le monde, et telles sont les maximes qu'il cherche à inculquer aux hommes. Ces trois degrés sont les principes de la perfection chrétienne, et quiconque veut en faire profession doit faire de ces principes la base et la règle de sa vie. Il nous faut

donc bien remarquer ceci : tout ce qui nous incline vers les richesses ou les honneurs doit nous être, *a priori*, suspect, et nous devons y prendre garde ; au contraire, nous pouvons accueillir sans crainte ni contrôle ce qui nous porte à l'opposé.

III. — *La prière finale.*

Saint Ignace nous fait faire à la fin un triple colloque :

A. — L'objet de cette prière est la grâce de connaître clairement les tromperies de Satan, d'un côté, et, de l'autre, la vraie vie que nous montre le Christ. Cette grâce de lumière ou cette connaissance nous est tout à fait nécessaire pour trois motifs : d'abord, les maximes de Lucifer flattent notre nature et, à cause de cela, nous sommes dans le danger d'avoir du penchant pour elles, de les agréer et de les suivre. Ensuite, de fait, la plupart des hommes les suivent, et leur exemple peut facilement exercer sur nous une influence funeste. Enfin, dans notre vie, il peut souvent se trouver des cas si délicats ou des difficultés si subtiles que nous ayons besoin d'une lumière toute spéciale pour reconnaître alors la présence et l'action du mauvais esprit.

B. — Les personnes à qui cette grâce insigne est demandée sont la Mère de Dieu, le divin Sauveur et le Père céleste : on ne pouvait, dans ce but, faire un meilleur choix d'Intercesseurs que Marie et Jésus ! Marie est la « Vierge prudente, et le Trône de la Sagesse » : elle s'était approprié, identifié l'esprit et les principes de son Fils, dont elle était, à cet égard, la parfaite image et ressemblance ; personne ne peut mieux qu'elle nous aider à avoir l'esprit de Jésus. — Le divin Sauveur est « la Lumière surnaturelle qui éclaire le monde » ; il est « l'Auteur de la foi, le Maître de la vraie vie, et par sa doctrine et par sa vie elle-même » : tout en lui annonce cet esprit. Qu'il daigne donc nous éclairer entièrement de cette lumière ! — Le Père céleste, enfin, à qui notre prière s'adresse, est Celui par lequel vient la connaissance ou la révélation du Fils. (Matth., 11, 27 ; 16, 17.)

PREMIÈRE RÉPÉTITION

Le but de cette répétition est, après avoir jeté un coup d'œil rétrospectif sur le résultat ou le fruit de la méditation précédente, d'adopter comme siens les principes de Jésus-Christ et de les prendre pour base de son Élection. C'est d'ailleurs ce qu'indiquent le troisième prélude et la fin du colloque de la méditation de deux Étendards : « Nous y demandons la grâce de ne pas tomber dans les pièges du démon ou du mauvais esprit et de suivre les traces du Sauveur, et en même temps la grâce d'être reçus sous l'Étendard de Jésus. »

Les motifs pour nous déterminer à atteindre le but de la méditation des deux Étendards nous sont fournis par le Christ et aussi par Lucifer : considérons, en effet, attentivement leur personne, leur intention et leurs moyens d'action.

I. — *Lucifer*.

A. — Qui est donc Lucifer, pour que nous mettions nos complaisances en lui et que nous suivions ses conseils ? — Il est le dernier des esclaves de Dieu, le plus abject et le plus dépravé ; il est l'ennemi de Dieu et l'ennemi héréditaire de notre nature humaine, qu'il persécute par haine de Dieu et par jalousie des hommes.

C'est lui qui est cause de ce que nous ne sommes pas ce que nous pouvions et devions être ; qui est cause de tous les péchés que nous commettons, de toutes les punitions que nous encourons, de toutes les pertes que nous faisons en mérites et en vertus. Jamais personne ne nous a nui autant que Lucifer. Ne mérite-t-il donc pas que nous nous détournions complètement de lui et que nous ne lui abandonnions rien de ce que nous avons et de ce que nous sommes ?

B. — Ensuite, quelle est l'intention de Lucifer ? — Il se propose uniquement notre préjudice et notre ruine ; et son but final est de nous faire pécher pour nous rendre malheureux

pendant le temps et l'éternité. Il veut que nous devenions les compagnons de son infortune, les fauteurs de ses desseins et les complices de ses crimes, ses limiers et ses âmes damnées. Il est si horrible et si exécrable qu'il n'ose pas se présenter à nos yeux. Alors il se sert des hommes pour perdre les hommes. S'il ne peut pas nous faire tomber dans le péché, au moins cherche-t-il à nous éloigner de la perfection, à nous empêcher de nous signaler au service du Christ et de son Royaume. Il veut nous annihiler, afin que nous ne lui causions pas de tort à lui-même et ne soyons d'aucune utilité pour Dieu ; il met tout en œuvre pour faire de nous des êtres misérables, ridicules et dignes de pitié.

C. — Quels moyens emploie-t-il pour arriver à ses fins ? — Considérons la façon dont il nous traite, nous et les siens ? Faisons seulement attention à sa manière d'agir et à ses paroles. Il nous traite comme des esclaves, avec un orgueil et un dédain intolérables ; oui, il nous traite comme des animaux sans raison, qu'on prend avec des pièges et avec des appâts. Il nous fait violence à nous-mêmes au moyen de nos propres passions.

De plus, il agit avec nous astucieusement et avec la plus insigne mauvaise foi. Il nous offre non pas des choses mauvaises, mais des choses indifférentes : ainsi, la richesse et les honneurs, lesquels du reste ne sont que des biens apparents, et deviennent, dans ses mains, des pièges et des embûches pour nous perdre. Il ne nous envie nullement, à vrai dire, ces vains avantages ; mais, parce qu'il n'a rien avec rien, il nous présente quelque chose ; et ce quelque chose n'est qu'amorce et hameçon, vraie monnaie de péché et de Judas pour acheter nos âmes et trahir les intérêts de Dieu. — Voilà Satan ! Ne mérite-t-il pas que nous le renvoyions bien vite avec ses prétentions, ses conseils et ses présents ?

II. — *Le Sauveur.*

Jésus est tout le contraire de Lucifer. Tout dans le Sauveur nous incite à adopter ses principes :

A. — *Premièrement,* sa Personne. — Jésus est le Maître véritable, le Maître de nos destinées et de nos jours, et le Maître

de tout l'univers. Il est, en réalité, le seul Saint, la Fidélité et la Véracité mêmes, le seul Puissant et le seul Très-Haut, à qui nous sommes redevables de tout notre bien. Et, néanmoins, il est la condescendance et l'amabilité mêmes.

B. — *Deuxièmement,* l'intention du Sauveur, en nous déclarant ses principes, nous engage aussi à les embrasser. Il n'a en vue que notre vrai bien temporel et éternel. Il est notre meilleur Ami, le Cœur le plus fidèle qui batte pour nous. Ce qu'il veut faire de nous, si nous entrons dans son esprit et dans ses idées, est indiqué par saint Ignace en quelques mots significatifs : « Il veut nous donner la vraie Vie. » Les principes ou les maximes de Jésus sont la vraie Vie surnaturelle ; tout le reste n'est qu'une vie apparente. — De plus, le Sauveur veut faire de nous « ses Disciples et ses Amis » : c'est à ses Disciples et à ses Amis qu'il adresse son allocution, et ils doivent répandre son esprit dans le monde. Ces principes sont, au fond, « sa sainte Doctrine ». Qui n'a pas ou ne connaît pas ces principes, n'a pas ou ne connaît pas le secret de sa Doctrine. Or, il nous importe avant tout, à nous qui voulons la prêcher, de connaître et de posséder la clef de la Doctrine du Christ : c'est là le moyen de nous sanctifier et de sanctifier les autres. Et l'intention du Sauveur est précisément de faire de nous ses Amis, des Saints, des Apôtres et des Instruments de son amour pour les hommes et pour son Père céleste.

C. — *Troisièmement,* nous avons encore un puissant motif de suivre les maximes du Sauveur dans la manière dont il veut nous gagner à sa cause et à ses idées. — D'abord, il nous traite convenablement et raisonnablement. Il ne veut pas qu'on nous trompe et qu'on nous dupe ; on doit seulement nous conseiller, nous aider, nous montrer ce que nous avons à faire, *adducere, adjuvare.* Nous-mêmes nous n'avons qu'à nous servir de notre raison et de notre jugement. — Ensuite, Jésus nous traite avec un grand respect, comme des êtres libres et maîtres d'eux-mêmes et de leurs actes. C'est nous personnellement qui devons nous décider. — Enfin, il agit avec nous avec franchise. Il nous dit ouvertement et exactement ce qu'il veut et attend de nous. Il nous demande l'amour de la pauvreté, et un grand amour de la

pauvreté, l'amour de l'humiliation ; mais il nous offre, comme dédommagement, la vraie Vie et son amitié, tandis que Lucifer ne nous promet que des biens apparents et se propose par là de nous perdre. Le Sauveur nous montre aussi sa franchise en ce qu'il n'a pour tous qu'une mesure et qu'il pose à tous les mêmes conditions ; et cette mesure et ces conditions il les a lui-même le premier acceptées et remplies. Il ne s'est pas traité lui-même et il n'a pas traité sa sainte Mère d'une façon différente de celle qu'il nous propose. D'ailleurs, dans l'intérêt de qui veut-il qu'il en soit ainsi ? C'est dans notre intérêt et pour notre plus grand bien. Et nous, pour répondre au désir du Seigneur, de quoi avons-nous besoin pour vivre selon ses principes ? Seulement d'un peu de fermeté, de courage et de persévérance. *Domine, ad quem ibimus ? Verba æternæ vitæ habes.* (JEAN, 6, 69.)

III. — *Prière finale.*

Conformément au but de la méditation, il nous faut, dans un triple colloque, demander la grâce d'adopter de tout cœur les principes de Jésus-Christ et d'y conformer les actions de notre vie. D'abord, il nous faut faire une élection d'après ces maximes ; en d'autres termes, il nous faut demander la grâce d'être admis et rangés sous l'Étendard du Christ. — La Mère de Dieu a servi, toute sa vie, sous cet Étendard ; spécialement, sur le Calvaire, elle s'est tenue fidèlement à son ombre et sous ses plis. Que Marie veuille bien nous recommander et nous proposer à son Fils, pour qu'il nous accepte dans son escorte ! Cette grâce est sans cesse réclamée dans les strophes du *Stabat Mater.* — La méditation « de deux Étendards » nous fait faire la connaissance intime, *intima cognitio,* du Sauveur, nous découvre le fond de son esprit, de cet esprit qui l'a animé toute sa vie et a pénétré toutes ses actions, de cet esprit qu'il invite tous les hommes à prendre, particulièrement ceux qui veulent suivre la vocation apostolique. Nous sommes bien en présence de l'Étendard aux trois couleurs du Sauveur des hommes. Qu'il daigne nous vêtir lui-même de ses livrées, afin que nous portions ses couleurs comme lui-même les a portées ! — Que le Père céleste

enfin accepte de nous associer à son divin Fils! Car sans le Père personne ne vient au Fils; le Père doit nous attirer, nous présenter son Fils et nous le donner. (JEAN, 6, 44. 45.) Et cette réunion ou cette Compagnie d'hommes, ainsi associés au Fils de Dieu, est précisément celle que saint Ignace a vue dans la célèbre apparition de Storta. Que notre bienheureux Père nous obtienne la grâce d'entrer dans cette Société! C'est la plus grande grâce de la vie spirituelle d'être unis aussi intimement à Jésus et le trésor caché de notre Ordre. Aussi s'appelle-t-il la Garde du Sauveur, « la Compagnie de Jésus », qui doit avoir son esprit. Il nous faut prier de tout notre cœur et beaucoup pour obtenir cette grâce.

DEUXIÈME RÉPÉTITION

A. — Pour mieux connaître le Sauveur et le monde, et leur esprit respectif, observons ici avec plus d'attention le tableau « des deux Étendards »; et remarquons qu'on y connaît les grands traits ou les traits essentiels de leur esprit non seulement dans la personnalité des deux Chefs d'armée, dans leurs paroles et leur manière d'agir, mais encore dans maints autres détails du tableau. En effet, il résulte de la considération attentive de chacun des deux Étendards, d'abord, que toute magnificence et tout faste sensuels, toute arrogance, toute brusquerie, tout mépris et tout dédain vis-à-vis du prochain, toute agitation, tout trouble et tout désordre, et, notamment, toute ruse, toute déloyauté et tout manque de franchise appartiennent à l'esprit de Satan et du monde; et, ensuite, qu'au contraire tout ce qui est simple, modeste, affable, calme et sincère, appartient à l'esprit de Jésus. Les remarques de ces traits particuliers du tableau des deux Étendards sont très importantes pour la vie pratique; et qui veut s'approprier l'esprit du Sauveur ne doit point les oublier. — A cause de cela, profitons de l'occasion exceptionnelle qui se présente ici de méditer spécialement sur la franchise et la sincérité de Jésus. Sous ce rapport, en effet, le Sauveur est la vérité et la droiture mêmes.

Il a eu pour tous les hommes une bienveillance sincère : ses paroles et ses actes prouvent qu'il ne l'a jamais refusée à personne. Jamais non plus il ne s'est servi des hommes pour des fins ou des intérêts personnels ; il parle et il agit publiquement, avec droiture, sans détours ni dissimulation. (JEAN, 18, 20.) Il déclare franchement à tous ceux qui veulent le suivre ce à quoi ils doivent être prêts et ce qu'il attend d'eux (LUC, 9, 58) ; et surtout il ne cache pas la prophétie ou la prédiction des croix et des persécutions qui leur sont réservées (LUC, 12, 51 ; MATTH., 10, 21 ; JEAN, 16, 2.) Il veut, avant tout, l'égalité, et il ne demande de personne plus qu'il n'a fait et qu'il n'a souffert lui-même. (LUC, 9, 23 ; 14, 26 ; JEAN, 15, 20 ; MATTH., 10, 24.) Quand il doit réprimander, il le fait ouvertement et sans crainte. (LUC, 9, 50. 55 ; MATTH., 16, 23.) Aussi est-il l'ennemi juré des Pharisiens, dont la conduite et les idées sont diamétralement opposées aux siennes. (MATTH., 23.) — Cette sincérité ou cette franchise forme une partie très importante de nos devoirs envers le prochain. La sincérité est tout simplement une exigence de la justice, qui la réclame, et à bon droit ; elle est le commencement de la charité et une des conditions indispensables pour suivre la vocation apostolique ou pour exercer l'Apostolat : en effet, nous ne gagnons la confiance que par la franchise, et sans la confiance nous ne faisons rien auprès des hommes. Serions-nous même des Saints sans cette vertu, nous ne serions toujours pas des Saints selon l'esprit de Jésus.

B. — De la méditation des deux Étendards il résulte encore que l'esprit de Satan et l'esprit de Jésus ne sont pas de pures abstractions, mais existent en réalité. Il n'est pas difficile de les découvrir ou d'en constater les effets : car l'esprit de Satan existe véritablement dans les mauvais esprits, et l'esprit de Jésus, dans les bons esprits ; chacun de ces esprits est comme incarné dans les hommes qui en sont animés, qui le répandent autour d'eux par leurs actions, leurs paroles, leurs écrits, et qui cherchent à le communiquer aux autres. Nous sommes donc entourés et enveloppés de ce double esprit, et nous nous trouvons sans cesse sous leur influence. A cause de cela, nous devons prendre garde et observer, afin de voir lequel des deux

esprits peut bien nous conduire. C'est pour nous aider à le découvrir clairement que saint Ignace a donné à cette méditation la forme d'un drame historique. Il ne veut, ici, pas seulement faire de la poésie et du sentiment; il veut surtout faire de l'histoire et exposer des faits réels. Les deux Étendards sont déployés partout et sans cesse : on les voit flotter, chaque jour et à chaque heure, au-dessus de l'humanité entière, de chaque État, de chaque ville, de chaque communauté, de chaque assemblée, de chaque famille, de chaque Ordre religieux, de chaque maison, de chaque cercle d'hommes, si petit qu'il soit, et même de chaque individu. Nous sommes toujours et partout comme sous le feu croisé de ce double esprit; et, particulièrement aujourd'hui où nous voulons faire notre Élection, il nous faut bien voir quel esprit agit sur nous. Saint Ignace ne veut pas, au moins immédiatement, nous exciter au zèle des âmes : car la grâce que nous demandons dans le prélude et le colloque est d'éviter les pièges et les tromperies du démon, et aussi d'embrasser la vraie vie du Sauveur ; en d'autres termes, d'être reçus sous son Étendard.

C. -- Nous pouvons encore, pour nous confirmer dans notre bonne résolution, invoquer les motifs suivants.

a) Le *premier* est le Sauveur lui-même. Nous voyons, d'après son discours à ceux qu'il envoie en expédition, que son plus grand désir est de nous voir, nous et tous les hommes, adopter ses principes. Il recommande aux siens d'aider, de contribuer à les faire accepter des autres hommes; il envoie partout des messagers et des Apôtres. — De plus, Jésus nous laisse entrevoir la pleine récompense qu'il nous réserve : nous serons ses Disciples et ses Amis, nous deviendrons des Saints et nous serons capables de tous les dévouements et de toutes les vertus.

b) Le *second* motif de suivre le Sauveur se trouve dans la considération de ce que nous pouvons faire pour le salut des autres, si nous agissons d'après les principes du Christ : nous serons de vrais Sauveurs d'hommes, de vrais Bienfaiteurs de l'humanité. Comme les hommes seraient heureux, s'ils adoptaient les maximes du Dieu que nous prêchons !

c) Nous trouvons un *troisième* motif, pour nous ranger sous

l'Étendard de Jésus, dans l'exemple des Saints : ils ont pris à cœur les principes de la doctrine de leur divin Maître ; et c'est pourquoi ils ont été si puissants en paroles et en œuvres pour étendre son Royaume ici-bas ! Saint Ignace dit que le Seigneur envoie à son expédition beaucoup, beaucoup de personnes. En effet, Jésus a partout, en tous lieux et dans tous les états, des tenants et des défenseurs de son esprit, même dans les plus humbles états ou conditions. Quelle honte pour nous si les petits, les ignorants, nous supplantaient, comprenaient et suivaient mieux la doctrine du Christ que nous, qui en sommes les prédicateurs officiels et autorisés !

d) Le *quatrième* motif de suivre les maximes du Sauveur est l'exemple des ennemis de Jésus. Combien ils prennent au sérieux leurs propres maximes ; avec quel zèle ils s'efforcent d'avoir des partisans de leur doctrine ou de leur esprit, et avec quel succès effrayant ne les voyons-nous pas venir à bout de leur entreprise !

DE TROIS CLASSES D'HOMMES

(Voir le *Commentaire des Exercices,* p. 94 à 96,, sur *le but* de cette méditation.)

Les préludes sont ceux du livre des *Exercices.*

I. — *La première Classe.*

A. — En quoi consiste essentiellement cette première Classe? — Les hommes de la première Classe voudraient se décharger et débarrasser du poids qui les retient, être libres de l'attache ou de l'affection à l'objet qui les éloigne du royaume de Dieu, mais à la condition qu'il ne leur en coûtât rien ; aussitôt que cela leur coûte quelque chose, ils ne veulent plus. Ces hommes n'ont pas de volonté, ou pas d'autre volonté que celle de n'employer aucun moyen. Tout par conséquent se borne à un vain désir.

B. — Quels motifs avons-nous d'abandonner cette Classe, de renoncer à cette catégorie? C'est qu'elle ne fait paraître que son manque d'intelligence et sa folie : elle veut la fin sans les moyens. De tels hommes attendent de purs miracles : ils veulent voyager sans aller ni par terre, ni par eau, ni par air ; ils veulent arriver au ciel sans observer les commandements, devenir riches sans rien faire et sans bouger. L'enfer est rempli d'hommes de cette volonté et de cette catégorie.

II. — *La deuxième Classe.*

A. — En quoi consiste cette Classe? — Les hommes de cette Classe veulent se défaire de l'attache qui les retient et employer effectivement des moyens dans ce but; mais ils ne veulent pas

prendre tous les moyens, ou ne prennent pas les moyens véritables et décisifs. La manière vraie et infaillible serait de sacrifier l'objet même, l'argent ; mais ils ne le veulent pas, ils veulent rester avec l'argent et briser l'attache on ne sait avec quels moyens. Ils ne veulent pas aller à Dieu ; Dieu doit venir à eux. Ainsi fait un malade qui, pour se guérir, ne veut et ne prend que des remèdes palliatifs, ou encore un marchand qui se contente de rester à l'intérieur de sa maison, sans se donner la moindre peine pour vendre ses marchandises : comme si les affaires devaient se faire d'elles-mêmes et les hommes courir après lui !

Dans la vie spirituelle, appartiennent à cette catégorie ceux qui, *premièrement,* ne veulent travailler à leur perfection qu'en employant quelques moyens, des moyens faciles, des demi-moyens, ou qui, *deuxièmement,* ne se servent de bons moyens que de temps en temps, pour ainsi dire par boutades. De cette façon entrent dans la seconde Classe ceux qui veulent arriver à l'union avec Dieu, mais seulement par la prière et non par la victoire sur eux-mêmes ; ceux qui désirent devenir humbles, mais sans chercher ou aimer l'humiliation ; ceux qui veulent s'abstenir du péché véniel, sans en éviter l'occasion prochaine ; ceux qui veulent perdre l'attachement à une personne ou à une chose, sans les abandonner : en un mot, tous ceux qui veulent n'essayer que des moyens spéculatifs, théoriques, et non les moyens pratiques, comme serait de fuir les occasions du péché, de se vaincre, de prier chaque jour pour l'acquisition d'une vertu, d'en faire le sujet de leurs méditations, de chercher un bon Directeur et de se choisir un saint Patron au ciel, etc...

B. — Les motifs pour éloigner de cette Classe sont, *premièrement,* que c'est une pure illusion de penser, en la suivant, parvenir à la perfection ! Nous n'aboutirons à rien de sérieux ; nous perdons notre temps et notre peine : après des années, nous serons toujours au même point.

Deuxièmement, cette conduite est une inconséquence. Dans la méditation sur le Fondement, nous nous sommes résolus, en principe, à prendre les meilleurs moyens : nous devons tenir notre parole, maintenant que la chose devient pratique.

Troisièmement, il y a là encore une indignité. Si un malade ne veut pas prendre des remèdes ou des moyens énergiques, c'est son affaire, et personne ne peut le trouver mauvais ; mais on ne peut admettre cela de la part d'un Religieux qui s'est proposé l'effort vers la perfection comme but et devoir de sa vie, et qui, dans le cours des *Exercices,* de ceux qu'il fait présentement, s'est offert au Sauveur pour tout accomplir. Certes, notre conduite est toute différente, quand nous voulons une chose sérieusement ! Le mal, pour progresser en nous, ne se sert pas de moyens théoriques, mais de moyens très pratiques, et c'est pourquoi il gagne le dessus, et le bien succombe.

III. — *La troisième Classe.*

A. — La disposition essentielle de cette Classe d'hommes à l'égard de la perfection consiste en ce qu'ils veulent briser l'attache ou l'affection déréglée à tout prix et par tous les moyens que Dieu veut : ceux-ci ont une vraie et réelle volonté, une bonne volonté, la meilleure des volontés. Ils ne s'informent que de ce qui mène au but, de ce que Dieu veut, et ils le veulent aussi. A cette Classe doit appartenir quiconque veut « se signaler » au service de Dieu ou faire quelque chose pour le Royaume du Christ.

B. — Comme motifs pour entrer dans cette Classe, on peut invoquer tout ce qui nous disposait, dans la méditation de l'usage des créatures, à faire l'emploi des meilleurs moyens. Il nous faut ici revenir à cette méditation ; car la méditation actuelle n'est que l'application pratique de celle-là :

Le *premier* motif est que nous agissons aussi de cette manière dans la vie naturelle, pratique : nous ne voulons que des moyens nous conduisant sûrement, plus tôt, et plus parfaitement au but que nous nous proposons. L'application de ce principe est encore, dans la vie spirituelle, de beaucoup plus d'importance et de conséquence que dans la vie naturelle.

Le *deuxième* motif est le but ou la fin, là-haut le salut, ici-bas la perfection, les résultats heureux pour les âmes et pour le Royaume de Jésus-Christ : c'est la nécessité, l'élévation, la grandeur de ce terme.

Le *troisième* motif est pris de notre côté et de notre avantage. La résolution nous honore et aussi nous sert à nous-mêmes ; car dans cette résolution se trouvent clarté, vérité, logique, force, puissance, et enfin facilité pour l'heureux succès. Il y a là une volonté entière, qui mènera une œuvre à bon terme. — Rien n'est aussi terrible pour l'esprit mauvais qu'une telle volonté ; il ne redoute rien tant que de voir une âme sur le point de se donner sans réserve à Dieu ; et il cherche de tout son pouvoir à l'empêcher de le faire. Le nombre de ces âmes est petit : aussi l'honneur d'en faire partie est d'autant plus grand.

Voilà donc ce que c'est que la bonne volonté. Celui qui l'a, qu'il s'avance et qu'il suive le Sauveur ! Il fera de belles et de grandes choses. — Sans cette bonne volonté, tout le reste n'est rien et ne sert de rien. (Cf. *Deut.*, 20, 5-9.)

LES TROIS DEGRÉS D'HUMILITÉ

(Voir le *but* de cette considération dans le *Commentaire des Exercices*, p. 96 à 103. — Nous pouvons prendre pour préludes ceux de la méditation précédente.)

I. — *Le premier Degré d'humilité.*

A. — Essence de ce Degré. — Ce Degré consiste en ce que, par suite du peu d'estime que nous avons de nous-mêmes et de la haute estime que nous avons de Dieu, nous voulons plutôt perdre tous les biens temporels et supporter tous les maux d'ici-bas que de transgresser un précepte grave ou de commettre un péché mortel. — L'objet en est donc tout ce qui est uni et tient essentiellement et nécessairement au service de Dieu et à notre propre salut. Nous devons tout faire, tout laisser et tout souffrir plutôt que de nous rendre coupables d'un péché grave. — Et il faut que notre volonté soit dans une disposition habituelle (*in habitu*) telle que nous rejetions à l'instant, actuellement (*in actu*), sans réflexion positive de notre part, toute proposition contraire à une obligation grave ; y réfléchir volontairement serait déjà un péché. — La raison de tout cela est l'humilité.

B. — Les motifs, pour monter et rester à ce Degré, sont, *premièrement*, son absolue nécessité pour le salut éternel, comme dit saint Ignace. — *Deuxièmement*, l'inégalité et la disproportion des intérêts respectifs, des intérêts de Dieu et des nôtres : ces derniers ne peuvent d'aucune façon être mis en ligne de compte. — *Troisièmement*, et spécialement, le manque de cette disposition habituelle de volonté est une indignité vis-à-vis de Dieu. Nous-mêmes nous ne serions point contents d'avoir un

serviteur qui ne repousserait pas aussitôt toute proposition de nuire sérieusement à notre bien; mais qui demanderait chaque fois, avant de répondre, trois jours pour y réfléchir.

II. — *Deuxième Degré d'humilité.*

A. — L'essence de ce Degré consiste, avant tout, dans la vraie et pure indifférence pour les créatures, en sorte que nous ne faisons aucune différence réelle entre les choses temporelles, comme l'honneur et le mépris, une vie longue ou courte, la pauvreté et la richesse, aussi longtemps qu'il n'y a que notre intérêt personnel et temporel en jeu. — La condition de ce Degré est qu'il y ait égalité d'honneur et de service de Dieu dans l'usage ou le non-usage des créatures. — De plus, saint Ignace unit à ce second Degré la fuite du péché véniel, ou parce que cette fuite fait partie essentielle de ce Degré, ou parce qu'elle n'en est qu'un effet, un résultat accidentel. — L'objet total de ce Degré serait donc tout ce qui n'est pas uni nécessairement ou essentiellement au salut et au service de Dieu ; donc abstention de tout cela ou indifférence à l'égard de tout cela, aussi longtemps qu'il ne s'agit que de nous. — La raison en est encore l'humilité, le peu d'estime de nous-mêmes et de nos intérêts temporels : il y a, en effet, dans la pure indifférence une vraie humilité et très peu d'estime de ce qui nous touche personnellement, tandis que, dans la disposition contraire, se trouvent l'égoïsme et l'estime exagérée de soi.

B. — Les motifs en faveur de l'indifférence de ce Degré sont les suivants : *premièrement,* cette indifférence est justifiée, parce qu'objectivement il n'y a pas si grande différence entre les choses créées; c'est la préoccupation de soi et de ses intérêts temporels qui rend cette différence si notable.

Deuxièmement, de même que le manque d'indifférence est toujours de l'égoïsme, de même l'indifférence est le signe et la preuve d'un caractère noble, désintéressé, fortement trempé : un tel caractère, qui n'est pas commun, mérite notre respect et notre admiration.

Troisièmement, le défaut de cette indifférence expose d'ordi-

naire au danger du péché, au moins véniel, à cause de la prépondérance de l'égoïsme. — Par conséquent, il y a là un état qui n'est pas le vrai, qui est dangereux, et en tout cas sans noblesse ni générosité.

Quatrièmement, si l'exemption du péché véniel est de l'essence de ce Degré, alors tous les motifs ou plutôt tous les griefs apportés contre le péché véniel deviennent des preuves en faveur de ce second Degré. Le péché véniel est une présomption coupable et une estime exagérée de soi sans égard à la volonté, aux commandements et aux intérêts de Dieu.

C. — En pratique, nous nous exerçons dans ce Degré d'humilité, quand, dans les calomnies, les accusations, les médisances, nous ne nous défendons pas, à moins que les Supérieurs ne nous interrogent ; quand, dans les désagréments et les privations, nous ne demandons rien de nous-mêmes, et, en général, quand, dans le choix et l'usage des choses extérieures, nous ne nous laissons pas déterminer par le pur agrément qu'elles peuvent nous procurer, mais seulement par un motif raisonnable en dehors de nous.

III. — *Troisième Degré d'humilité.*

A. — L'essence de ce Degré consiste à ne pas s'en tenir à l'indifférence en présence de la pauvreté et de la richesse, de l'honneur et du mépris, etc... ; mais à chercher, à choisir et à prendre en effet ce que le Sauveur a choisi, c'est-à-dire la pauvreté, la souffrance et l'humiliation. L'essence de ce Degré, comparé aux deux précédents, est de nature tout à fait positive : il nous fait aller de l'avant, prendre l'offensive et embrasser ce que le Seigneur a embrassé lui-même. — La condition est encore ici l'égalité dans l'honneur et le service de Dieu. — La raison de ce Degré est de nouveau l'humilité, alliée au respect et à l'amour pour le divin Sauveur. On pourrait exprimer, d'une manière frappante, cette raison par ces quelques mots : « Rougir de vouloir être mieux partagé ici-bas que le Sauveur », qui a choisi le mépris, la pauvreté par amour pour nous. Or, il y a là humilité et amour, et l'un et l'autre doivent s'y trouver : car

l'amour sans humilité ne persévère pas. L'amour de Dieu ne peut subsister qu'aux dépens de l'amour-propre déréglé et qu'en employant surtout le moyen de l'amour des humiliations... Sans ce fondement de l'humilité tout est remis en question. C'est pourquoi saint Ignace remarque que le premier et le second Degrés doivent être présupposés et solidement établis en nous : le troisième Degré les renferme.

B. — Les motifs suivants peuvent servir à nous faire monter au troisième Degré d'humilité :

En *premier* lieu, ce n'est que justice vis-à-vis du Sauveur : lui-même s'est tenu à ce Degré en face de nous. Par chacune de ses œuvres de pénitence, Notre-Seigneur offrait à Dieu pour nous une satisfaction d'une valeur infinie, de telle sorte que, sous ce rapport, la réparation était surabondante et que l'honneur et la justice de Dieu ne pouvaient exiger davantage ; malgré cela, pourtant, le Sauveur, par humilité et par amour pour nous, a voulu se réduire à rien, prendre la forme de l'esclave et se faire obéissant jusqu'à la mort de la croix. (*Phil.*, 2, 7. 8.) Il a choisi la pauvreté, la souffrance et l'humiliation, afin de nous racheter, précisément parce que nous étions nous-mêmes dans la pauvreté, la souffrance et l'humiliation. Il choisit donc notre lot par humilité et par amour : ne devons-nous pas à notre tour choisir son lot par amour et par humilité?

En *second* lieu, c'est la beauté et l'élévation de ce Degré. Cette beauté et cette élévation se trouvent d'abord dans l'humilité et le peu d'estime de nous, par lesquelles nous subordonnons au Seigneur et nous-mêmes et tout ce qui nous concerne, non parce que nous le devons, mais parce que nous avons honte d'avoir une meilleure position que lui. — La beauté de ce Degré se montre de plus dans l'amour et la haute estime que nous avons pour la Personne et l'exemple du Sauveur, la raison expresse de ce Degré étant Jésus lui-même et son exemple, non pas l'honneur et le service de Dieu et notre salut : ceux-ci sont présupposés les mêmes, que nous choisissions ou que nous ne choisissions pas. Nous témoignons donc là une délicatesse et une tendresse spéciales d'amour à la Personne adorable du Seigneur : je choisis, parce qu'il a choisi le premier.

Le *troisième* motif est la joie et l'honneur de l'amitié de Jésus et son union avec lui. De même qu'il n'y a rien qui nous unisse aussi intimement à Dieu comme le motif de la charité, de même il n'y a rien qui nous transplante autant dans le Christ que cette disposition, laquelle résulte de raisons tirées expressément et exclusivement de lui, de son être, de son esprit et de sa Personne. On pourrait appeler le troisième Degré d'humilité la vertu *théandrique* ou de l'Homme-Dieu. La conséquence en est que le Sauveur nous donne alors son Cœur et son amour, et ainsi nous devenons *un* avec lui, un esprit, un cœur et une âme : ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. (*Gal.*, 2, 20.)

En *quatrième* lieu, s'il est juste et raisonnable que cette disposition et cet esprit se trouvent quelque part dans le Christianisme, où doivent-ils donc être, sinon dans la Compagnie de Jésus, qui sort tout entière de Jésus, dont la raison d'être et la tâche sont de reproduire intérieurement et extérieurement la vie de Jésus ; dans la Compagnie de Jésus, dont l'essence et l'esprit le plus intérieur sont renfermés dans les règles onzième et douzième du Sommaire des Constitutions ? Ces règles ne sont-elles pas l'expression la plus exacte et la plus claire de l'essence même du troisième Degré d'humilité ? Elles forment l'esprit propre du Jésuite. C'est pourquoi la Compagnie de Jésus s'appelle le régiment du Sauveur. Dans ce troisième Degré nous avons donc tout : la plus haute sainteté, l'admirable originalité du Christianisme, la divine folie de la croix qui distingue les Saints, le véritable amour pour Notre-Seigneur et le dévouement le plus parfait à son service.

On fait le colloque comme dans les deux méditations précédentes, mais encore avec plus de ferveur et d'énergie, puisqu'il s'agit d'une affaire si importante et si décisive.

LES MÉDITATIONS POUR L'ÉLECTION RÉUNIES EN UNE SEULE MÉDITATION

Pour faire une bonne Élection, trois conditions sont nécessaires :

A. — Nous devons connaître les principes de la perfection chrétienne et vouloir les suivre dans notre Élection.

a) La méditation des deux Étendards nous fait connaître les principes de la perfection chrétienne, et de plus, en opposition à ceux-ci, les principes ou les maximes du monde : voir pages 686 à 690.

b) Les motifs que nous avons de vouloir suivre les principes du Christ en faisant notre Élection sont indiqués, *ibidem*, et dans la première Répétition, pages 690 à 694.

B. — Il nous faut éprouver sérieusement la volonté que nous avons de suivre, dans l'Élection, les principes de la perfection chrétienne.

Ceci se fait dans la méditation sur les trois Classes d'hommes :

a) Première Classe : page 698, A, B.

b) Deuxième Classe : p. 698, A ; 699, B.

c) Troisième Classe : page 710. A. B. Éprouvons notre volonté relativement à la sensualité, à l'aversion, à l'orgueil, à la paresse, à la colère, etc...

C. — Nous devons mettre notre volonté dans la disposition qui lui permettra, autant que possible, de prendre et d'employer les meilleurs moyens de faire une bonne Élection. Nous y arrivons par la considération des trois Degrés d'humilité.

a) Premier Degré, page 702, A, B.

b) Deuxième Degré, page 703, A, B ; 704, C.

c) Troisième Degré, page 704, A ; 705, B.

D. — Maintenant, esquissons quelques modèles d'Élection.

ESQUISSES ET PROJETS D'ÉLECTION

PREMIÈRE ESQUISSE

Le premier résultat et le résultat naturel des *Exercices* est, assurément, l'imitation du divin Sauveur, l'attachement intime et le dévouement absolu à sa Personne, la plus parfaite union avec lui. Mais cette union n'est parfaite qu'autant que nous faisons nôtres, que nous nous approprions le grand but de la vie de Jésus et les moyens qu'il a choisis et employés pour l'atteindre. Si nous y ajoutons les motifs que nous avons de poursuivre cette fin, alors nous avons trois points à considérer pour faire l'Élection.

I. — *Le But ou la Fin.*

A. — Le grand et magnifique but de la vie du Sauveur n'est autre que l'honneur ou la glorification de Dieu, et le salut et le bonheur des hommes par l'Église et dans l'Église, laquelle est le Royaume du Christ. La fondation de ce Royaume a été le but de sa vie d'Homme-Dieu. Tout dans son existence tendait à cela, sa doctrine, ses exemples de vertus, ses miracles, ses souffrances et sa mort ; et maintenant encore le gouvernement de ce Royaume est l'occupation de sa vie glorieuse.

B. — Le Règne du Christ doit donc être aussi le but prochain de ma propre vie. Toutes mes prières, mes travaux, mes souffrances et mes joies doivent appartenir à l'Église, afin que Dieu soit glorifié en elle et par elle, et aussi que les hommes fassent leur salut et parviennent à la félicité.

C. — Pour ce motif, je dois être très étroitement attaché à

ma vocation : car elle consiste essentiellement dans ce dévouement absolu au Sauveur et à son Royaume, l'Église.

II. — *Moyens.*

Pour atteindre le magnifique but de ma vocation ou de ma vie de chaque jour, je n'ai pas d'autres moyens à prendre que ceux dont le Sauveur s'est servi lui-même.

Ces moyens sont de deux sortes : *extérieurs* et *intérieurs*.

A. — Les moyens *extérieurs* sont ceux qui nous mettent en rapport avec les hommes. Jésus s'est servi, à cette fin, de la prédication (pages 559, 566), de miracles (page 642) et de relations charitables et édifiantes avec les hommes : il a obligé et gagné les hommes par sa franchise (page 694), sa patience (page 658) et sa bienfaisance (page 613). Moi aussi je dois travailler à devenir un bon prédicateur ou un bon écrivain en acquérant une science solide et en perfectionnant mon style et ma diction. Il faut que je m'exerce à la pratique des vertus que demande le commerce avec les hommes, et que je cherche à être utile au prochain par des conversations édifiantes.

B. — Comme moyens *intérieurs* ou *intimes*, Jésus emploie, avant tout, l'amour du travail et d'un travail excellent et sérieux (pages 445, 594). Le travail doit être ma première pénitence et, pour cette raison, je veux toujours m'occuper d'une manière conforme à ma vocation, utilement et sérieusement.

Le second moyen dont se sert le Sauveur est la prière (page 625). Ma maxime doit être celle-ci : le salut des hommes ne s'opère pas seulement par le travail, mais encore par la prière. La prière est le moyen indispensable, mais aussi suffisant, pour faire quelque chose de bon ici-bas, et il n'y a rien de plus élevé et de plus sublime que la prière. C'est pourquoi je veux l'estimer plus que tout le reste et prier autant que je le puis. Par conséquent, je dois d'abord faire consciencieusement et de mon mieux les Exercices spirituels qui me sont prescrits, observer les Additions, etc..., et prier, pendant le jour, à des heures ou à des moments déterminés... ; de plus, je veux être fidèle à telle ou telle dévotion...

Le troisième moyen employé par Jésus pour atteindre le but de sa vie est le complet détachement, même de ce qu'il y a de plus cher. *Premièrement,* il s'est détaché des biens extérieurs par la pauvreté (pages 486, I ; 592, I) : c'est le premier degré du détachement. Je veux m'en tenir en ce point aux règles de la pauvreté, vivre en tout avec simplicité, demander volontiers les permissions nécessaires et supporter les privations qui se présentent.

Deuxièmement, le Sauveur a pratiqué le détachement de la chair et du sang (pages 490, 537, 543, 550) : c'est le second degré de cette vertu. De mon côté je veux renoncer à toute relation avec les parents et les alliés par lettres ou par visites, et ne me laisser guider en cela que par l'obéissance. Je ne veux jamais entretenir dans mon cœur d'amitié ou d'affection pour personne ; je veux éviter, autant que possible, les rapports agréables, surtout avec l'autre sexe, ne pas avoir de correspondances suivies et dire aux Supérieurs tout ce qui concerne ce sujet. Quand il s'agit d'attaches, je dois diriger mes efforts seulement dans le sens où la nature trouve moins sa satisfaction.

Troisièmement, Jésus a combattu la vanité et l'ambition (pages 440, 671) : c'est le troisième degré du détachement. A son exemple, je dois, avant tout, chercher à faire ce que l'Institut demande de moi en ce point : donc, ne jamais aspirer aux charges honorables, être content du degré et de la place où l'obéissance m'a mis ; aimer à voir mes fautes et mes défauts révélés aux Supérieurs et à rendre le compte de conscience avec exactitude et pour m'humilier : voilà la vraie humilité du Jésuite ! De plus, il ne faut pas que je cherche ma gloire, ni l'approbation des hommes ; je dois garder un silence de mort pour ne pas m'excuser de quelque faute, à moins qu'on ne m'interroge, et me rendre en vérité méprisable en découvrant mes manquements et mes fautes : c'est le cas de le faire dans mes confessions, dans la reddition du compte de conscience, dans les accusations publiques ou privées, etc.

Quatrièmement, je dois monter, comme le Sauveur, jusqu'au dernier degré du détachement, qui est de ne pas suivre le désir naturel de jouir ici-bas d'un certain bien-être, de mener une vie douce et facile, exempte de croix et d'adversités. Il faut que

je résiste à cette convoitise, que je mortifie mes sens pour mener une vie austère. C'est pourquoi je dois observer la règle commune et ordinaire relativement aux habits, à la nourriture et à l'habitation, et ne pas me distinguer des autres ; je dois aussi être toujours assidu au travail, me mettre en garde contre la curiosité, l'appétit, le bavardage, les commodités de la vie, faire exactement les pénitences permises et me préparer aux croix, aux souffrances, aux calomnies et aux persécutions ; je dois enfin sacrifier volontiers ma santé et ma vie à l'obéissance, parce que le Sauveur l'a fait lui-même (page 682).

Et, de cette manière, je réussirai à peu près à mener, comme Jésus, une vie mortifiée, c'est-à-dire une vie pauvre et humble.

III. — *Motifs.*

Les motifs que j'ai d'agir ainsi ou d'imiter le Sauveur se trouvent dans tout le cours des *Exercices,* depuis la première semaine jusqu'à la dernière. C'est en suivant cet ordre que je puis me les rappeler en détail. Alors j'aurai sous la main tout ce qu'il faut pour atteindre ma fin comme *homme,* c'est-à-dire le service de Dieu, sa gloire et mon salut ; comme *Chrétien,* lié intimement à la Personne du Christ, reconnaissant de ses exemples, et absolument dévoué au service de son Royaume ; comme *religieux,* obligé de tendre à la perfection chrétienne ; et enfin, comme *membre de la Compagnie de Jésus,* dont l'essence et la tâche sont de s'identifier entièrement avec le Sauveur en poursuivant le grand but de sa vie par l'emploi des moyens dont il s'est servi lui-même.

SECONDE ESQUISSE

I. — *But.*

Comme dans l'esquisse précédente, page 708.

II. — *Moyens.*

Ils sont compris dans les trois parties de la vie publique du Sauveur, à savoir :

A. — *Enseignements,* pages (558, 566).

B. — *Miracles.* — En tant qu'ils sont une preuve de la vérité de la doctrine de Jésus, ils sont aussi un enseignement ; en tant qu'ils démontrent sa bonté et sa miséricorde, ils sont des actes de la bienfaisance.

C. — *Exemples de vertu.* — Les exemples de vertu du Sauveur ont un triple aspect : on peut les considérer du côté de *Dieu,* du côté du *prochain* et du côté de *Jésus* lui-même.

Du côté de *Dieu,* les exemples de vertu du Sauveur consistent d'abord dans la soumission (page 567) ; puis, dans le zèle pour la gloire de Dieu (page 550) ; et, enfin, dans le commerce habituel avec Dieu par la prière (page 625).

Avec le *prochain,* Jésus a une grande franchise (page 694), une grande patience (page 658), et il montre une extraordinaire bonté en faisant du bien à tous ceux qui l'entourent, aux Apôtres (pages 568, B, 591), aux nécessiteux (page 613), et aux pécheurs (page 600).

De *son* côté, le Sauveur pratique une grande pauvreté (pages 486, 592), un grand détachement de la chair et du sang (pages 490, 537), un grand amour de l'humiliation (pages 440, 671), des souffrances et des adversités (page 682).

Tel est le programme de la vie publique de Jésus : ne devrait-il pas être aussi le nôtre ?

TROISIÈME ESQUISSE

On peut, avec raison, ramener la vie publique du Sauveur au zèle des âmes. Et ainsi nous avons trois points à considérer.

I. — *Quelle importance a le zèle des âmes dans la vie de Jésus !*

A. — Par zèle des âmes nous ne devons pas comprendre autre chose qu'un degré élevé de charité pour le prochain, surtout dans le but de favoriser les intérêts de son âme. Le zèle des âmes est donc un acte de l'amour du prochain, dont le motif est

Dieu lui-même. De là, le zèle des âmes dont était animé le Sauveur consistait dans les efforts généreux et constants qu'il faisait pour glorifier Dieu par le moyen du salut des âmes.

B. — Ce zèle des âmes n'était pas seulement une vertu isolée et passagère, que Jesus pratiquait par occasion ; elle est le résumé et la tendance de sa vie et de tous les mystères de sa vie : de son Incarnation, puisqu'il vient sur la terre pour racheter son peuple (MATTH., 1, 21) ; de sa Nativité, par laquelle il conclut la paix entre les hommes et Dieu (LUC, 2, 14) ; de sa Manifestation dans le temple (LUC, 2, 49). Toutes les œuvres de sa vie publique ont pour but de nous faire avoir la vie, et une vie surabondante (JEAN, 10, 10), la volonté du Père céleste étant que tous les hommes possèdent la vraie vie (JEAN, 6, 40). La Passion et la mort de Jésus ont mis le sceau à son zèle pour les âmes : elles en ont été le couronnement. L'inscription placée au-dessus du berceau du Christ se trouve aussi au-dessus de sa croix et de ses autels ; lisons-la : « Victime du zèle ou de l'amour des âmes. *Urbi et orbi.* »

II. — *Comment le Sauveur exerce son zèle en faveur des âmes.*

A. — *Premièrement,* en se conformant parfaitement à la volonté de Dieu, dans une complète subordination à ses ordres (page 566) et même à ses désirs : *quæ placita sunt ei facio semper.*

B. — *Deuxièmement,* avec une prudence d'apôtre, avec sagesse et dévouement aux intérêts de la gloire de Dieu (page 550).

C. — *Troisièmement,* avec une grande ardeur. Jésus ne se contente pas de purs sentiments de compassion et de simples désirs. Il met tout ce qu'il a de forces et de ressources au service des âmes : tout d'abord sa prière d'Homme-Dieu (page 625) ; puis, son temps, sa peine et son travail (page 594), son enseignement (pages 559, 566), ses voyages, ses vertus, ses relations, ses miracles (page 642), ses amitiés et ses connaissances (page 537) ; en un mot, il emploie tout au salut des âmes. Et, pour que son zèle des âmes demeure toujours, ne périsse

jamais, il fonde une institution à perpétuité et il organise une véritable société, qui est son Église.

D. — *Quatrièmement* enfin, le Sauveur exerce son zèle pour les âmes avec le plus grand désintéressement et la plus grande générosité. Il ne cherche alors ni sa satisfaction sensuelle, ni sa gloire (page 550), ni son avantage temporel (page 682). Il sacrifie, au contraire, tout à l'amour des âmes, même sa propre vie ; et il est ainsi absolument la victime de son zèle pour les âmes.

III. — *Pourquoi le Sauveur est-il ainsi rempli de zèle pour le salut des âmes ?*

A. — *D'abord,* c'est par amour pour lui-même. — Il y a pour son bon Cœur une pieuse satisfaction à rendre heureux les hommes, ses frères et les enfants de son Père céleste. Il veut entrer dans la gloire qui lui convient et lui est due de plein droit, seulement au titre de Rédempteur, et ainsi c'est par le zèle des âmes qu'il se prépare sa glorification. Le vêtement de gloire dont il se couvre, c'est la justification des Saints, c'est la sainteté de ses serviteurs.

B. — *Ensuite,* Jésus exerce son zèle par amour pour nous. — Il voit combien nous sommes malheureux, et comme tous, sans lui, nous allons à notre perdition. Il voit aussi combien les mauvais esprits brûlent du désir de nous perdre et comme malheureusement les hommes se prêtent à leurs infâmes desseins et se font même des instruments de leur haine infernale. Il veut donc nous gagner par son exemple, afin que, zélés comme lui, nous arrachions les hommes à Satan et nous les rendions heureux.

C. — *Enfin,* c'est par amour pour son Père céleste que Notre-Seigneur a un si grand zèle pour le salut des âmes. — Il sait que rien ne lui agrée autant que ce zèle, et que le Père aime son Fils particulièrement, parce qu'il sacrifie sa vie pour les brebis de son troupeau. (Jean, 10, 17.) De plus, Dieu, son Père, trouve précisément son honneur et sa gloire dans notre sanctification et notre béatitude éternelle.

— La confrérie du zèle des âmes que le Sauveur a établie est

la plus belle et la plus honorable des confréries. Elle existe de fait, elle est réalisée dans l'Église et dans la Compagnie de Jésus, dont la vertu caractéristique, en tant que Corps religieux, est le zèle des âmes. Tout, dans la Compagnie, tend à cela, tout y est déterminé par cela : l'admission de ses membres, leur formation, leurs emplois à l'intérieur et à l'extérieur. Son mérite devant Dieu et devant les hommes, ainsi que sa récompense, se trouve dans les âmes, qu'elle gagne à Dieu avec le Sauveur. C'est pourquoi Jésus l'aime comme sa Compagnie.

TROISIÈME SEMAINE

(But et Moyens de la troisième Semaine : *Commentaire des Exercices*, p. 109-112.)

LA CÈNE

(Matth., 26, 1-6, 17-35. Marc, 14, 12-31. Luc, 22, 7-39. Joan., 13-17.)

I. — *Adieux à Béthanie et marche vers Jérusalem.*

Le départ pour la célébration de la dernière Cène, à Jérusalem, a lieu naturellement après les adieux de Jésus aux siens, à Béthanie. A ce sujet, nous avons deux considérations à faire :

A. — Considérons, premièrement, la tristesse de ces adieux. Il est convenable que le Sauveur avertisse les siens qu'il va à sa Passion et à la mort, et qu'il les quitte pour ne plus revenir...

Il est facile de juger de la tristesse de cette séparation, en se rappelant qui Notre-Seigneur abandonne et à la rencontre de qui il va. Jésus quitte sa sainte Mère, son excellent ami Lazare et ses sœurs, et d'autres âmes chères et saintes, qui lui sont toutes dévouées, dont il reçut beaucoup de témoignages d'amour et de grands bienfaits, et chez qui il pourrait recevoir la meilleure des hospitalités ; et il va se livrer à ses ennemis les plus implacables, à la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle... Quelle séparation douloureuse, par conséquent, pour lui et pour les siens !

B. — Considérons, secondement, avec quelle résolution, quel courage il fait ses adieux, et avec quelle fermeté il se dirige vers Jérusalem et entre dans la ville sainte : la douleur qu'il éprouve au sujet de tous ceux qu'il vient de quitter, la connaissance claire de l'arrivée de son heure, l'angoisse, l'appréhension des peines et des tourments de sa Passion, qui est imminente, ne sont pas capables de ralentir aucun de ses pas ; calme et courageux, il suit sa destinée, et il va où Dieu l'appelle.

II. — *La Cène.*

Faisons de nouveau ici une double considération :

A. — En premier lieu, voyons en quelle disposition est l'âme du Sauveur pendant la Cène. — La nuit de la Passion envahit toujours davantage son âme avec ses appréhensions, ses tristesses et ses frayeurs, et l'enveloppe de toutes parts. Tout aussi lui rappelle en ce moment sa Passion qui approche : son entourage, les Apôtres, surtout le traître Judas, puis l'agneau pascal, qui est une des figures principales de sa propre immolation, et encore l'Eucharistie, ce mémorial, cette continuation et ce complément du sacrifice de la Croix.

Ses paroles d'ailleurs témoignent bien de l'état de son âme : toujours il parle de séparation, d'adieu, de fin de sa vie (Luc, 22, 15-18), de sa mort ; il prédit clairement cette dernière et la trahison de Judas (Luc, 22, 21-23).

Ces images de la mort se montrent à lui de tous côtés, assiègent son cœur et lui causent de l'angoisse, en sorte que jusqu'à deux fois il est troublé, il frissonne en lui-même (Joan., 13, 21), et que l'affliction et la crainte s'emparent aussi des disciples (Marc, 14, 19 ; Joan., 16, 6).

B. — En second lieu, voyons comment le Seigneur se comporte pendant la Cène et quelles vertus il y pratique. — Avant tout, le Sauveur est le calme et la sérénité même, tandis qu'il accomplit les cérémonies et les actions de la Cène. — De plus, il y apparaît magnanime. Quelles magnifiques œuvres d'amour ne fait-il pas pendant la Cène ! Quel ménagement, quelle charité, quelle longanimité n'a-t-il pas à l'égard du traître ! Il cherche

plusieurs fois à le sauver et il emploie pour cela tous les moyens! Il instruit les Apôtres et il les introduit dans les mystères de la foi, comme jamais il ne l'a fait : les paroles du discours d'adieu le montrent bien. Il leur lave les pieds en signe de sa charité humble et de son humilité charitable ; enfin il établit le Très Saint Sacrement, le chef-d'œuvre de son amour pour nous tous et pour son Église. Il ne peut nous abandonner, ni l'Église ni nous-mêmes, et, avant de mourir, il invente un moyen nouveau et merveilleux de survivre au milieu de nous.

C. — En dernier lieu, le Sauveur est plein d'amabilité et de tendresse. Quoique son Cœur soit sous l'oppression de l'angoisse et déchiré par la douleur, il encourage pourtant ses Apôtres, il les console et les rassure soit à son sujet soit en ce qui les concerne : le temps de l'épreuve est arrivé, mais elle aura pour tous un heureux dénouement (Luc, 22, 32 ; Joan., 13, 36) ; ce n'est qu'une souffrance passagère, une séparation de courte durée, suivie bientôt d'un revoir joyeux et de jours de bonheur (Joan., 14, 1. 27 ; 16, 22). En l'entendant, les Apôtres sont remplis de consolation. (Joan., 16, 29.) Le Seigneur parle et agit avec une tendresse d'amour et de sentiment qu'il n'a jamais montrée jusqu'alors. Le dernier discours de Jésus et la prière du Grand Prêtre de la nouvelle Loi, après la Cène, sont la révélation la plus admirable de l'amour de l'Homme-Dieu, faite par le Messie lui-même : on y entend vraiment le chant du Cygne de la charité...

III. — *La marche vers le jardin des Oliviers.*

Remarquons trois circonstances dans cette marche :

A. — Le Sauveur quitte la salle du cénacle : car il ne veut pas être surpris en ce lieu. Il ne peut pas, à vrai dire, y avoir de surprise pour celui qui sait et accepte d'avance tout ce qui doit arriver ; et en ce sens il souffre librement, quelle que soit la cause de sa souffrance ; mais il ne veut pas qu'extérieurement, même une seule fois, quelque chose paraisse manquer à la liberté de sa Passion. C'est pourquoi il se lève tout à coup de table et sort.

B. — Sur le chemin, la conversation reprend de nouveau sur sa Passion prochaine et sur sa mort, et il prédit aux Apôtres qu'ils se scandaliseront à son sujet et qu'ils l'abandonneront. S'adressant particulièrement à Pierre, qui a protesté, le Seigneur lui affirme qu'il le reniera trois fois. (Matth., 26, 31-37.) Bien loin alors de donner carrière à son mécontentement, Jésus console ses Apôtres et saint Pierre, en citant le texte de la prophétie qui annonçait ses souffrances, et en ajoutant qu'après tout l'épreuve finirait bien, aurait un bon résultat. (Matth., 26, 31. 32.)

C. — Le Sauveur se rend dans le jardin de Gethsémani, quoiqu'il sache que Judas s'y présentera avec des soldats pour le prendre. (Joan., 18, 4.) Cette prévision et aussi la crainte naturelle qu'il doit avoir en entrant dans la première phase de sa Passion ne peuvent l'empêcher un instant de vaquer à sa prière du soir.

— Tout ce mystère est bien le prélude de la Passion : il est triste et sombre comme la grande porte qui conduit à la prison ou au supplice. Partout l'œil de Jésus n'aperçoit que des images de la douleur et de la mort ; son oreille n'entend que des menaces et des cris de mort ; son esprit n'est rempli que des représentations de la Passion et de la mort, en sorte que son Cœur est accablé par l'affliction, l'inquiétude et la frayeur : voilà ce qui se passe réellement dans l'âme du Sauveur. Mais il parcourt l'obscur chemin avec la sérénité lumineuse de l'esprit, avec toute la grandeur et la majesté du courage, avec une amabilité touchante et la magnanimité de son Cœur. N'oublions pas ce qu'éprouve notre pauvre cœur en de pareils moments : il est paralysé par la frayeur ; il ne veut ni avancer ni reculer ; il est resserré par la peine ; il lui en coûte tellement de s'oublier et de penser à autre chose, de s'employer tant soit peu pour le prochain, à plus forte raison de l'encourager, de le consoler, de le réjouir, quand il a lui-même un si grand besoin de consolation ! Quel bel exemple, quel exemple héroïque le Sauveur nous donne ici de la manière dont nous devons nous comporter à l'approche de la souffrance et en présence d'un sacrifice !

L'AGONIE AU JARDIN DES OLIVIERS

(MATTH., 26, 36-45. MARC, 14, 32-41. LUC, 22, 40-46.)

I. — *En quoi consiste l'Agonie du Sauveur?*

Pour répondre à cette question, nous n'avons qu'à considérer la nature, le nombre et la violence des souffrances de Notre-Seigneur pendant son Agonie.

A. — Les souffrances du Sauveur au Jardin de Gethsémani sont intérieures de leur nature : ce sont des souffrances de l'âme. De l'extérieur, du dehors, il n'a encore rien à supporter : aucun ennemi n'est là, en sa présence. Mais, précisément parce que les douleurs ne sont qu'intimes, elles n'en sont souvent que plus vives et plus profondes dans le cœur de l'homme.

B. — Les souffrances du Sauveur sont, quant au nombre, multiples et variées. Les Évangélistes en comptent au moins trois espèces principales : la crainte et la peur (MARC, 14, 33) ; l'ennui et le dégoût, la répugnance et l'horreur (MARC, 14, 33) ; l'affliction et la tristesse (MATTH., 26, 37. 38).

Une seule peine intérieure suffit déjà pour nous rendre malheureux : ici toutes les souffrances intimes, capables d'affliger un cœur d'homme, semblent s'être donné rendez-vous ; de tous côtés s'élève la tempête et, de tous les points de l'horizon, tous les vents de la désolation arrivent au jardin des Oliviers et se déchaînent dans l'âme du Sauveur.

C. — On peut se faire une idée de la grandeur et de la violence de ces souffrances en considérant, d'abord, la conduite extérieure de Jésus, son inquiétude, ses allées et ses venues :

il se réfugie tantôt près de ses Apôtres, tantôt dans la solitude et la prière, pour trouver un peu de consolation. — Ensuite la grandeur de ses souffrances se montre dans les paroles qu'il prononce : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (Matth., 26, 38.) Le Sauveur ne se plaint pas facilement et n'exagère pas ; sa tristesse et sa désolation doivent donc ressembler à celles qu'on ressent à la mort : oui, il éprouve une tristesse telle qu'il aurait dû en mourir. Il prie jusqu'à deux fois son Père d'éloigner, s'il est possible, le calice de ses lèvres (Matth., 26, 39. 42) : pour faire cette demande, il faut que ses souffrances soient intolérables, qu'il soit bien amer ce calice qu'il a toujours tant désiré et dont il se détourne avec horreur maintenant ! — Enfin, une preuve particulière et péremptoire de la violence de ses souffrances est la sueur de sang (Luc, 22, 44), dont les gouttes tombent jusqu'à terre. Ce fait nous montre d'un côté la complexion délicate du corps du Seigneur et de l'autre la profondeur de ses douleurs intimes. La résistance de sa volonté supérieure à la partie inférieure de son être est si vive que la violence de la lutte fait passer le sang à travers la mince enveloppe et le tissu délicat de son corps. Il a donc à supporter une souffrance cruelle et profonde, une véritable Agonie.

II. — *Les causes de l'Agonie.*

Il y en a trois causes qui correspondent aux trois espèces de souffrances du Sauveur :

A. — La crainte et la peur de Jésus, à l'Agonie, sont causées par la certitude, l'approche et l'excès des souffrances de sa Passion et de sa mort. — Abandonner la vie est dur pour tout le monde ; or, il n'est pas de vie plus précieuse pour le ciel et la terre, pour lui-même, sa Mère et ses amis, que celle de Jésus, à cause de sa sainteté, de sa dignité et de son importance : personne ne sait cela mieux que Notre-Seigneur. Maintenant, lui, si jeune, doit la perdre, et par une mort si injuste, si infâme et d'une cruauté inouïe ! — Son imagination lui représente d'une manière très vive toutes les douleurs, tous les mauvais traitements et toutes les injustices qui vont fondre sur lui : il ressent,

pour ainsi dire, déjà dans ses membres toutes ces souffrances : que ne peuvent sur le cœur de l'homme l'angoisse et la crainte de la mort ! — Sans doute aussi, il éprouve les effets de la justice vengeresse de Dieu, laquelle est si méprisée des hommes et pourtant si terrible ! Son âme est remplie d'images effrayantes, qui produisent sur lui des impressions pénibles à l'excès ; il doit par là satisfaire à la justice divine.

B. — L'ennui, la répugnance et le dégoût résultent, *premièrement,* de la connaissance des péchés, pour lesquels le Seigneur doit supporter de si nombreuses et si cruelles souffrances. Il considère les péchés au point de vue d'abord de leur nombre effrayant, — puis de leur malice, de leur bassesse, de leur insolence et de leur opposition à la sagesse, à la majesté, à la justice et à la bonté de Dieu, — enfin de leurs ravages épouvantables parmi les hommes et de leur punition éternelle. Il voit cet abîme sans fond et cette masse incommensurable de boue et de souillures, dont la moindre partie suffit pour remplir son cœur d'une répugnance et d'une horreur indicibles ; et c'est pour cela qu'il doit désormais souffrir et satisfaire ! — *Deuxièmement,* il trouve une autre cause de répugnance dans les hommes eux-mêmes, pour les péchés de qui il a tant à supporter. Que sont-ils, en effet, pour lui, ces hommes ? Que sont les païens, qui composent toujours la plus grande partie de l'humanité ? Et les Chrétiens, que l'hérésie, le péché mortel, la mondanité, l'indifférence et la tiédeur tiennent éloignés de lui ? Est-ce que les Chrétiens, dans tous les temps, ne forment pas le plus grand nombre des ennemis les plus haineux et les plus implacables de la Personne du Sauveur ? Et dans la petite troupe de ses fidèles, que voyons-nous ? Où est celui qui peut dire qu'il fait tout son devoir, qu'il répond à tout ce que lui demande le Seigneur, avec générosité et abnégation entière ? Combien nous nous fatiguons vite, comme nous nous ménageons, comme nous calculons et nous examinons tout, pensant toujours que le nombre de nos obligations est trop grand ou nos charges trop lourdes ! Le Seigneur voit tout cela : d'une part, notre insensibilité, notre paresse, notre égoïsme insatiable, et, d'autre part, sa divine Personne et tous ses droits à notre fidélité, à notre amour et à notre dévouement. Faut-il

s'étonner qu'il éprouve de l'ennui, de la répugnance et du dégoût à souffrir d'une façon si cruelle pour nous ?

C. — Enfin, la tristesse de Jésus a sa raison dans la perspective du peu de résultat et de fruit de ses efforts, de ses bienfaits et de ses sacrifices. Une quantité considérable d'hommes ne sera sauvée que par nécessité, comme de force ; des peuples entiers seront retranchés de son Corps mystique, pour être précipités dans l'erreur et la perdition, malgré ses grâces et ses bienfaits et à cause d'eux. Et pourquoi ? — Parce que les hommes abusent de tout : de sa doctrine, de ses Sacrements, de son Église. La perte de chaque âme lui fait un mal extrême ; chacune est le prix de son sang, et avec quel bonheur il les verrait toutes sauvées ! Là est la raison de sa tristesse et de son abattement profond ; son Cœur est oppressé alternativement par la crainte, le dégoût et la tristesse, comme la grappe de raisin est écrasée sous le pressoir.

III. — *Manière dont le Sauveur souffre.*

A. — Le Sauveur souffre avant tout librement et volontairement.

Il est, en effet, le maître absolu des mouvements de son âme : s'il ressent des douleurs intimes, donc c'est qu'il le veut. Il ouvre, pour ainsi dire, lui-même les écluses, afin que les eaux de la tentation entrent dans son âme. Certes, il y a là un profond mystère et un grand miracle : comment peut-il souffrir dans sa volonté avec la vue immédiate de Dieu ? Et même, à cause de cette vision béatifique, ses souffrances, son horreur et sa répugnance en deviennent plus vives. C'est pourquoi cette liberté du Seigneur nous rend sa Passion si vénérable et si digne d'amour. Qui de nous voudrait accepter une pareille Passion et la prendre sur lui ?

Or, Jésus veut, pendant son Agonie, boire et épuiser le calice de toutes les souffrances intérieures. Il est poussé à cela par les motifs suivants : D'abord, il veut satisfaire pour tous les péchés et toutes les imperfections que nous commettons dans les heures d'épreuves : pour notre impatience, notre indépendance vis-à-vis

de la volonté de Dieu, nos manques de générosité, nos infidélités à nos résolutions, nos négligences dans la prière, nos plaintes injustes, et notre ardeur à rechercher la consolation près des créatures. — Ensuite, le Sauveur veut nous consoler, par son exemple, dans les cas où nous ne trouverons aucun allégement ni en Dieu ni dans les hommes. Qu'elle est vive la peine du Seigneur de ne trouver nulle part de consolateur ! — Enfin il a en vue de nous mériter, par son Agonie, une grâce et une force spéciales pour les temps où nous serons nous-mêmes aux prises avec la désolation. Nous en aurons alors un très grand besoin, surtout quand arrivera l'heure de notre agonie, cette heure où des douleurs semblables à celles de Jésus fondront sur nous, et où personne ne pourra nous secourir ! Que nous serons consolés, en ce terrible moment, d'avoir médité et honoré particulièrement le mystère de l'Agonie de Jésus et d'avoir attiré sur nous la bénédiction et les grâces de force qu'il renferme ! Le Sauveur seul pourra nous aider dans notre propre agonie.

B. — Le Messie souffre ensuite avec une aimable et touchante humilité. Son Agonie est aux yeux des hommes un état de faiblesse déplorable ; et pourtant les trois Apôtres, témoins de sa glorieuse Transfiguration, doivent voir aussi eux-mêmes la grandeur, l'extrémité de cette faiblesse. — De plus, Jésus montre son humilité en priant dans cette nécessité (Matth., 26, 39. 42), en priant si longtemps et à plusieurs reprises (Matth., 36, 44), en priant avec une entière résignation, malgré le poids qui accable sa pauvre nature humaine, et en atteignant, dans sa prière, sinon le plus haut degré de la magnanimité, au moins toute la perfection de la résignation et du dévouement à la volonté de son Père. — Enfin, Notre-Seigneur est assez humble pour se laisser consoler par un Ange, et pour excuser d'une manière si touchante la somnolence de ses Apôtres. (Matth., 26, 40. 41.)

C. — Le Sauveur souffre avec fermeté, avec persévérance et enfin victorieusement. Sans nul doute, le combat est rude ; la répugnance et la frayeur de la nature inférieure sont très grandes : la sueur de sang en fait foi ; mais le Sauveur tient

ferme et se défend avec avantage. Il s'attache avec force à la volonté de Dieu, dont le dessein est d'accomplir notre Rédemption par sa mort. Aussi est-il consolé et fortifié par un Ange. (Luc, 22, 43.) Une telle perfection de renoncement mérite un signe extérieur du ciel, comme cela a déjà eu lieu dans d'autres circonstances. Jésus n'a pas un absolu besoin de cette consolation ; mais cependant c'est un grand soulagement pour sa nature humaine de voir s'approcher de lui un envoyé de son Père céleste ; et, dans son aimable humilité, il veut bien consentir à accepter cette consolation. — En quoi consiste-t-elle, il est difficile de le dire : probablement, l'Ange lui montre, dans de magnifiques représentations, les merveilleux effets de sa Passion et de la sanctification des hommes. Alors, délivré de cette lutte intérieure, le Christ pénètre plus avant dans l'œuvre de la Rédemption.

— Telle est la première station de la Passion de Jésus. Elle est d'une très grande importance à cause des souffrances intimes qui arrachent déjà au Christ une sueur de sang. Les douleurs de son Agonie ont leur siège dans son âme. Nous voyons par là que le Sauveur est tout à fait un homme, a une volonté d'homme, et comment sa faculté sensitive passe par tous les états par lesquels cette faculté humaine peut passer ; nous voyons aussi à quel degré extrême il laisse la douleur s'élever, par amour pour nous, dans la partie sensible de son être, et comment il sort victorieusement de cette épreuve dans l'intérêt de notre salut et pour notre propre consolation. — Nous aurons, nous aussi, nos heures de Gethsémani et d'agonie ; alors nous saurons ce que nous avons à faire : il nous faudra, dans ces douloureux moments, nous réfugier près de Jésus à l'Agonie, le considérer, et apprendre à les passer comme lui et surtout à ne négliger, pour n'importe quelle difficulté ou peine intérieure, aucun de nos devoirs et aucune des résolutions que nous aurons prises pour le mieux servir.

L'ARRESTATION DE JÉSUS

(JEAN, 18, 2-12; MATTH., 26, 45-56: MARC, 14, 41-52; LUC, 22, 47-54.)

I. — *Le Sauveur va à la rencontre de ses ennemis.*

Jésus est absolument calme et maître de ses facultés. Il s'avance vers ses Apôtres, qui se sont de nouveau endormis, et leur enjoint de se lever et d'aller avec lui à la rencontre de ses ennemis.

A. — Il est probable qu'il leur dit alors de prendre le chemin qui conduit du jardin de Gethsémani à la ville : car c'est précisément celui que suivent ses ennemis pour venir l'arrêter. Judas a obtenu des grands prêtres et du sanhédrin un détachement de soldats romains et de gardes du temple, ainsi qu'une troupe de serviteurs et de valets. Tous sont armés et portent des lanternes. (JEAN, 18, 3.) Dans le cortege se trouvent aussi quelques prêtres de haut rang, des préposés du temple et des anciens du peuple. (LUC, 22, 52.) Judas les précède tous, comme un guide, peut-être même à une certaine distance pour ne pas sembler être des leurs. Ils sont convenus entre eux tous du signe auquel Judas fera connaître Jésus : Judas donnera au Messie l'accolade et le baiser, que ses disciples peuvent toujours lui donner, quand ils le saluent.

B. — Le Sauveur rencontre vraisemblablement cette troupe d'ennemis entre le jardin de Gethsémani et la grotte de l'Agonie. Les huit autres Apôtres, qui ne sont pas avec lui, ont dû se mêler au cortège. Jésus est le calme, la paix, la sérénité et la résolution même en face de la précipitation, de l'incertitude, de

l'agitation et de la violence de ses ennemis. Il est bien le seul point calme et silencieux au milieu des passions furieuses soulevées autour de lui et contre lui.

II. — *Le Sauveur se fait reconnaître.*

Jésus se fait reconnaître par deux circonstances :

A. — D'abord, il permet le baiser de Judas, quoique pourtant il sache bien que ce baiser est le signe donné par le traître pour le reconnaître. La plupart des soldats peuvent sans doute ne pas connaître Jésus de vue ; c'est pourquoi ils poussent Judas devant eux. Celui-ci s'approche de Jésus et le baise en disant : « Salut, Rabbi ! » Il y a dans cette action de Judas une insolence, une hypocrisie, une bassesse, une malice et une dureté de cœur inouïes : comment, Judas, tu te sers du signe de l'amitié, du symbole et de la marque du disciple, pour trahir ton Maître et le livrer à la mort ?

Voici la manière dont le Sauveur se conduit vis-à-vis de son horrible Apôtre : il ne refuse pas le baiser de Judas ; il l'accepte et il le lui rend, parce qu'il veut en effet souffrir et mourir. De plus, il accompagne cet acte de douceur du témoignage le plus touchant de sollicitude et d'affection pour son disciple infortuné ; il lui dit : « Ami, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme ! » (Luc, 22, 48.) Jésus veut effrayer Judas par sa science et sa perspicacité infinies, et aussi le toucher par son incomparable mansuétude.

B. — Ensuite, le Sauveur se fait reconnaître, en demandant à la troupe qui elle cherche : « Jésus de Nazareth », répond-elle. — « C'est moi », dit immédiatement Jésus. Alors le Messie fait un miracle : dès qu'il prononce les paroles « c'est moi », tous les hommes de la troupe reculent et tombent la face contre terre. (Jean, 18, 6.) Le Christ se révèle ainsi manifestement ; son intention est encore de détourner ses ennemis de leur dessein criminel.

III. — *Le Sauveur se laisse prendre.*

A. — Deux incidents ont lieu avant l'arrestation de Jésus. — Le *premier* incident est celui-ci : Dès que les soldats veulent

porter la main sur le Sauveur, Pierre veut les en empêcher, et d'un coup d'épée, il tranche l'oreille du premier individu qui s'approche de son Maître. (MATTH., 26, 51.) — Le Sauveur le blâme de sa conduite pour une triple raison : d'abord, celui qui fait usage du glaive doit s'attendre à être frappé du glaive ; puis, si le Christ le voulait, il recevrait aussitôt du ciel le secours suffisant ; enfin, il veut boire le calice de son Père céleste et accomplir l'Écriture (MATTH., 26, 52-54 : JEAN, 18, 11). La résistance violente est insensée, indigne et contraire à la volonté de Dieu. Alors, plein de bonté, Jésus remet et guérit l'oreille de Malchus. (LUC, 22, 51.) — Également, le Sauveur reproche aux prêtres et aux ministres du temple leur attentat nocturne, comme étant une indignité : « Je ne suis point un voleur, leur dit-il ; vous pouviez m'arrêter chaque jour dans le temple ; je vous préviens qu'en agissant de cette façon vous devenez en vérité des suppôts de Satan et des instruments de l'enfer. » (LUC, 22, 53.)

Le *second* incident qui précède l'arrestation de Jésus est la fuite de ses Apôtres. (MATTH., 26, 56.) Cette fuite est aussi une partie du calice de la Passion du Sauveur, et l'accomplissement des prédictions du Christ et des Prophètes. (Ps., 21, 12 ; 87, 9. 19.)

B. — Alors s'opère l'arrestation du Seigneur. Les soldats s'emparent de lui, l'enchaînent et l'emmènent vers la ville, sans doute en le maltraitant et en le raillant d'une manière indigne et cruelle. (MATTH., 26, 57.) Mais Jésus laisse tout faire. Ses mains, plus fortes que les mains de Samson, sont liées sans résistance de sa part. A cette occasion, le Sauveur fait le sacrifice de sa liberté, de son honneur et de sa vie. Désormais il n'est plus qu'une victime inoffensive entre les mains et au pouvoir de ses ennemis cruels. Jésus souffre cette peine avec une patience, une humilité et une charité infinies. Dans ce mystère, qui est le vestibule sombre de la Passion, le Messie révèle, d'une manière admirable, d'abord son omniscience : car il montre qu'il sait d'avance tout ce qui arrive ; puis sa puissance et sa liberté divines : il ne veut et il n'a besoin d'aucun secours, pas même de celui des légions célestes, et un seul mot de sa bouche suffisait pour réduire ses ennemis à l'impuissance ; enfin Notre Seigneur manifeste une douceur et une bonté touchantes dans sa

sollicitude pour ses Apôtres (Jean, 18, 8. 9) et même pour Judas et Malchus ! — L'Église a, dans les persécutions, toujours imité le Sauveur. Elle n'a besoin ni d'armes défensives ni de massues de combat. Sa puissance, elle la trouve dans la volonté de Dieu, dans la souffrance et dans la mort. Dans les fers, elle bénit ses ennemis et elle dit toujours : « On use de violence à mon égard ; que Dieu en soit béni : *Deo gratias !* »

APPLICATION DES SENS

A. — Jeudi est le dernier jour que le Sauveur passe à Béthanie, dans ce lieu qui lui est si cher et si connu, au sein de cette famille de Lazare qu'il aime tant ! Il ne doit plus revoir Béthanie. Il songe à tout cela, et son Cœur en souffre cruellement ; mais il ne se laisse pas aller à des pensées trop naturelles et à des sentiments trop tendres. Dès le matin, il envoie dans la ville Pierre et Jean, afin de requérir une salle, où lui-même, le Seigneur Jésus, pourra célébrer la Cène avec tous les siens. Pour ce mystère de son amour envers les hommes, le Sauveur n'a même pas de maison ni de local qui lui appartienne.

Dans l'après-midi, Jésus réunit dans une grande salle tous ses Apôtres et ses disciples, ainsi que les saintes femmes et la famille de Lazare. Il leur dit tout ému, mais aussi avec fermeté et dignité, que l'heure de l'accomplissement des prédictions antiques de sa Passion est arrivée ; c'est maintenant qu'il va recevoir le baptême dont il a parlé, c'est l'heure où ses ennemis, dont ils ont remarqué la fureur et la rage, auront tout pouvoir sur lui, parce qu'il le veut. Il célèbrera, encore une dernière fois, la Cène avec ses amis ; mais il ne reviendra plus dans ce lieu, car il va mourir. En ce moment, tous sont plongés dans une grande tristesse et leurs visages sont inondés de larmes ; Marthe et Marie sanglotent, dès qu'elles entendent Jésus dire qu'il ne reviendra plus. Le Sauveur les console tous, en ajoutant que tout cela devait arriver, mais qu'il les reverra tous bientôt après.

Il s'approche ensuite de Marie, sa tendre Mère, à qui il prend affectueusement les mains, comme s'il voulait la remercier de

tout son amour ; et il lui dit : « Un bon Fils ne quitte pas la famille sans le consentement de sa mère ; vous devez donc, par amour pour les hommes, faire le sacrifice de votre Fils. » Marie tombe aux pieds de Jésus en pleurant amèrement, et elle le supplie de lui permettre de mourir avec lui. Le Seigneur ne le veut pas. « Il faut, dit-il encore à sa Mère, que vous preniez part à ma Passion et que vous vous teniez le plus près possible de moi. » Puis il relève avec bonté sa Mère, qu'il embrasse tendrement et présente à ses Apôtres, leur recommandant de s'attacher étroitement à elle et de lui rester fidèles pendant les heures de ténèbres qui vont arriver. — Le Seigneur se tourne alors du côté de son cher et dévoué ami Lazare, qu'il remercie cordialement de toute son affection et de tous les bienfaits dont lui et ses deux sœurs l'ont comblé. Lazare, calme et silencieux, regarde Jésus avec une profonde douleur, comme s'il voulait dire que lui et les siens et tout ce qu'il a, sont à l'entière disposition du Sauveur, qu'il devrait rester au milieu d'eux... Quelle peine il éprouve de voir que Jésus ne veut pas accéder à ses désirs ! Lui-même et les siens auraient à témoigner au Messie une gratitude infiniment plus grande que celle qu'il veut bien leur exprimer. Jésus embrasse Lazare et tous les autres disciples. — Mais qui pourrait comprendre sa douleur, quand il s'adresse à Marthe, à Marie-Madeleine et aux saintes femmes ! Toutes sont à genoux et fondent en larmes ; des voiles cachent leurs visages. Comme elles auraient volontiers sacrifié tout, même leur vie, pour Jésus ! Comme Jésus pourrait vivre en paix sous leur toit, s'il le voulait ! Et aux mains de quels gens va-t-il se livrer maintenant ? Le Sauveur se met à consoler aussi les saintes femmes, et il leur tend aimablement la main, les remerciant de leur amour et de leur attachement ; et lorsqu'elles lui demandent ce qu'elles peuvent encore faire pour lui, il répond qu'il n'a plus besoin de leurs services, parce qu'il va mourir. — Jésus part ; la douleur et le regret de toute l'assemblée l'accompagnent ; il traverse les cours avec le cortège et arrive à la grande porte qui donne sur le chemin de Jérusalem. Il n'a pas, dans ce trajet, une seule fois détourné la tête ni les yeux.

Le chemin que suit le Sauveur court sur la montagne des Oliviers pour descendre dans les vallées de Cédron et d'Hinnom et remonter, au midi du temple, jusque dans la citadelle de Sion. Il commence à faire nuit, quand Jésus traverse avec ses Apôtres la vallée d'Hinnom. En regardant la ville, morne et menaçante, qui domine au loin, avec ses murs, ses bastions, et ses tours, on croit voir une prison et un échafaud immenses, prêts à recevoir le Sauveur et à le faire disparaître du nombre des vivants. Cette marche de Jésus vers Jérusalem est triste et lugubre; mais il va où Dieu l'appelle, au milieu de ses Apôtres, avec une fermeté et une résolution admirables.

Cette séparation est très touchante et très instructive. Le Seigneur est un homme, et il est, comme nous, mais seulement quand il le veut, accessible à tous les sentiments humains. Quelle peine pour son Cœur de penser aux amis chers et fidèles qu'il laisse dans l'affliction, à leurs excellentes dispositions à son égard et à leur charitable hospitalité! Mais aussi quelle douleur et quelle angoisse il éprouve en songeant à la méchanceté des hommes à qui il va se livrer et aux tristes destinées qui l'attendent! Comme sa vocation a dû, en ce moment, lui paraître dure et pénible! Mais il triomphe de tout, pour nous servir d'exemple, et nous obtenir la grâce dont nous aurons besoin, quand il faudra nous séparer nous-mêmes de personnes et de lieux chers et aimés. N'oublions pas alors que le Sauveur a fait lui aussi ce sacrifice pour nous et à notre avantage.

B. — Jésus arrive au Cénacle, qui forme un bâtiment vaste avec une salle basse et une salle haute et différentes dépendances : il est situé au sommet de la montagne de Sion. Le Sauveur y vient pour faire la Cène, et il choisit dans ce but la salle haute. Tous revêtent l'habit des voyageurs, se ceignent les reins et se placent autour de la table, tenant chacun un bâton à la main. Jésus fait une courte prière et tous se lavent les mains. Alors il bénit la première coupe et la fait circuler avec des herbes amères, qui trempent dans une sauce rougeâtre, faite de dattes, d'amandes, de figues et de cannelle. Prenant ensuite la seconde coupe, il explique brièvement, selon l'usage, le sens du repas pascal, rompt les différents pains azymes qui sont devant

lui et les fait passer à la ronde avec les herbes amères. Il est probable que Jésus prononce à cette cérémonie les paroles suivantes : « Avec quelle ardeur j'ai désiré manger cette Pâque avec vous, avant que je meure! Désormais je ne la mangerai avec vous que quand elle sera accomplie dans le Royaume de Dieu. Prenez ce calice et partagez-le entre vous ; je ne boirai plus avec vous du fruit de la vigne si ce n'est dans le Royaume de mon Père. » Ils assistent donc tous au repas d'adieu, au repas qui séparera Jésus de ses Apôtres et du monde. Jésus a sa mort devant les yeux, il la voit nettement et distinctement ; et c'est sous les impressions de la tristesse et de l'angoisse que le repas commence. Tout rappelle au Sauveur sa mort. Tous les convives s'assoient sur les coussins et mangent l'agneau pascal qui a été dépouillé de sa peau, vidé et rôti ; il est là sur la table, percé d'outre en outre par deux bâtons de grenadier qui ont la forme d'une croix. Cette forme et la signification de l'agneau pascal représentent vivement au Seigneur le sacrifice du Calvaire. De même, la conversation et la vue de ses hôtes le font penser continuellement à sa mort. Pendant la manducation de l'agneau, alors que la troisième et la quatrième coupe circulent parmi les convives, Jésus prédit clairement et solennellement à ses Apôtres qu'un d'entre eux le trahira, et ses yeux s'arrêtent aussitôt sur l'infortuné Judas. C'est ainsi que le Sauveur ne voit de tous côtés que les images de la mort, qui envahissent toujours davantage son âme en l'accablant de tristesse et en la remplissant d'effroi ; parfois il est tellement dominé par les impressions qu'il s'arrête et ne peut parler qu'avec peine.

Malgré tout, il fait toutes les cérémonies avec exactitude et attention, calme et dignité, recueillement et piété. Il remercie Dieu des bienfaits que cette solennité rappelle et présage, et il se réjouit de pouvoir en réaliser maintenant toute la signification. Jésus est en vérité alors l'amabilité, la tendresse et la charité mêmes. Il accomplit, dans ces circonstances si pénibles, les plus grandes œuvres de son amour. A la suite d'un désaccord survenu entre les Apôtres, soit à cause de l'ordre de leurs places à table, soit à cause de l'annonce de la mort et de la trahison de leur Maître, le Sauveur, après que la quatrième coupe a été passée,

fait la cérémonie touchante du lavement des pieds... et expose sa doctrine sur le gouvernement de l'Église... Puis il établit, sans doute au moment où la cinquième coupe fait le tour des convives, le très Saint Sacrement de l'autel... : il choisit pour cela l'heure où l'on veut lui enlever sa vie terrestre; et, après, il prononce ses magnifiques discours d'adieu, qui renferment, avec la prière du Grand Prêtre de la loi nouvelle, les leçons les plus sublimes, des révélations sur le Messie, et les encouragements les plus précieux... Jésus, qui a tant besoin de consolation, n'a que des paroles consolantes et encourageantes, désintéressées et charitables pour les autres, pour tout le monde, même pour ses ennemis. Celui qui est dans la désolation et sait combien il est difficile alors de s'occuper du prochain, de s'accommoder à sa situation, de compatir à ses souffrances et à ses besoins, de s'oublier soi-même et de pratiquer le désintéressement, sait aussi estimer les exemples de vertus que le Sauveur donne dans ces pénibles moments. Jésus termine la cérémonie de l'institution de l'Eucharistie et les discours d'adieu en récitant les psaumes du grand *alleluia* (Ps. 120-137), après que la cinquième coupe a fait le tour de la table.

C. — Maintenant le Sauveur se dirige vers le jardin solitaire de Gethsémani. Ce jardin, qu'on voit encore, du moins en partie, sur le versant occidental du mont des Olives, est planté d'oliviers; huit de ces arbres paraissent avoir survécu jusqu'aujourd'hui et restent ainsi les témoins des souffrances et de l'Agonie de l'Homme-Dieu. Ils se trouvent au milieu d'une verdure et de fleurs sans cesse renouvelées, parmi lesquelles dominent le romarin et les immortelles rouges, appelées aussi le sang du Messie. Gethsémani est un petit coin de terre agréable et riant au centre du champ désert des morts de la vallée de Josaphat. Le chemin qui y mène passe par le faubourg d'Ophel, dans la partie méridionale de la montagne du temple. Il n'y a pas au monde de lieu plus sévère et plus triste que la vallée de Josaphat avec le lit desséché du torrent de Cédron, avec ses ravins, ses roches escarpées, ses montagnes stériles et ses arbres rabougris : cette vallée s'étend au loin le long des hautes murailles de la ville et de la forteresse du temple de Jérusalem.

Autrefois, l'aspect pouvait en être tout différent, quand les hauteurs étaient boisées et que les aqueducs du temple fournissaient sans cesse de l'eau au torrent de Cédron. En tout cas, c'est une triste promenade que le Sauveur fait, dans les ténèbres de la nuit, au milieu du petit groupe de ses Apôtres. C'est le même chemin que David, la tête enveloppée et le visage caché, a autrefois suivi avec quelques fidèles, quand il fuyait devant son fils Absalon. Jésus peut très bien penser alors à son aïeul, en passant sur le pont du torrent et en jetant un regard sur la cité sombre, où un autre fils dénaturé, un Apôtre déchu, pousse des soldats et des valets à accomplir le mystère d'iniquité. Quel lugubre cortège, par conséquent, avons-nous donc sous les yeux! La Passion approche bien vite. Elle est le sujet de la conversation générale. Jésus prédit aux Apôtres sa mort et leur annonce qu'ils vont bientôt l'abandonner. Et il confirme ses paroles par le texte du Prophète : « Glaive, lève-toi contre mon Pasteur et contre l'Homme qui se tient le plus près de moi; frappe le Pasteur, et les brebis se disperseront. » (Zach., 13, 7.) Mais le Sauveur console tout aussitôt ses Apôtres; car, au lieu d'ajouter le reste du verset prophétique : « mais j'étendrai ma main vers les petits », il dit : « Après ma Résurrection je vous précéderai en Galilée. » (Matth., 26, 32.) Il écoute aussi avec bienveillance la protestation de fidélité des Apôtres et en particulier celle de Pierre, qui l'assurent tous qu'ils ne l'abandonneront pas, quand même leur attachement devrait leur coûter la vie. Alors Jésus signifie à Pierre qu'il le reniera trois fois... (Matth., 26, 33-35.) Mais il le console en même temps par des paroles de la sainte Écriture et par la promesse de l'exécution entière des desseins divins. Le Sauveur a lui-même tant besoin d'être consolé! Plus il s'approche de Gethsémani, plus les ombres et les nuages de la tristesse et de l'angoisse deviennent épais et menaçants, assiègent et envahissent son âme de tous les côtés. Mais il entre résolument dans l'horrible jardin.

D. — A l'entrée du jardin de Gethsémani, peut-être dans la maison du jardinier ou sous un berceau, le Seigneur laisse huit de ses Apôtres, qu'il exhorte à prier, afin de ne pas entrer en tentation. Il garde Pierre, Jacques et Jean, et se rend avec eux

plus loin, probablement dans une partie du jardin séparée de l'autre par un chemin. Dans le fait, on suit encore aujourd'hui, pour gravir le mont des Oliviers, un chemin qui se trouve entre la grotte de l'Agonie et le jardin de Gethsémani. C'est dans cet endroit solitaire que Jésus commence sa Passion en présence de ses trois Apôtres. Il est plongé dans une tristesse indescriptible. Il regarde autour de lui et ne voit de toute part que les images épouvantables de la désolation et de la mort, qui s'approchent comme des nuages menaçants, et qui entrent sans interruption dans son âme. Le Sauveur dit en ce moment à ses Apôtres : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Restez ici et veillez et priez, pour ne pas tomber dans la tentation. »

a) Puis il va seul dans une petite grotte, sous une saillie de rocher, d'où tombent des branches d'arbrisseaux qui en cachent l'ouverture. Les images effrayantes resserrent toujours davantage leur cercle autour de Jésus, qui se sauve au fond de la grotte, comme s'il était menacé par un orage effroyable. Mais les représentations le poursuivent et l'environnent de leurs spectres horribles, lesquels deviennent toujours plus distincts et plus menaçants. Ce sont des images de sa Passion ; et le Sauveur les laisse agir sur son imagination si vive, sur ses facultés inférieures et sur son corps. Il voit tout et il sent tout d'avance : la trahison de Judas, la fuite des Apôtres, les railleries et les peines des tribunaux d'Anne, de Caïphe et de Pilate, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, le portement de la Croix, la rencontre de sa Mère, le cruel crucifiement avec des clous, les douleurs de la Croix, les sarcasmes de ses ennemis, les douleurs de sa Mère et de Marie-Madeleine et enfin son affreux trépas. Il voit tout et il reconnaît tout dans son imagination, en même temps que les douleurs de chacun de ses instruments de supplice, et la rage et la méchanceté de tous ses bourreaux. Il se dévoue à tout, et, en expiation de nos fautes, il prend pour lui seul cette multitude infinie des fruits du péché et des passions, dont il laisse le suc empoisonné agir violemment sur chacun des membres de son corps et sur chacune des facultés inférieures de son âme. Jésus est dans les affres de la mort, et des spectres aux formes les plus effrayantes, l'environ-

nent et l'assaillent de tous les côtés à la fois. Dans son angoisse et sa détresse extrêmes, il fait des supplications à Dieu, la face contre terre : « Père, dit-il, tout vous est possible. Éloignez de moi ce calice. Pourtant que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » Il veut souffrir et mourir pour nous, et satisfaire ainsi à la justice de son Père céleste. La Passion du Sauveur est juste et sainte ; mais il voit aussi l'excès de peine et de honte qu'il aura à y supporter ; il connaît la valeur et l'importance de sa vie pour le ciel et pour la terre, pour sa Mère bien-aimée et pour ses amis ; il sent la douceur de cette vie, et aussi l'indignité et l'horreur de sa mort ; c'est pourquoi la sueur de l'agonie couvre son visage ; il tremble, il frémit, ses mains se contractent, et il tombe par terre plusieurs fois. Il se lève et va trouver ses Apôtres ; mais ses jambes peuvent à peine le porter. Il est tout défiguré, son visage est pâle, ses membres s'agitent, sa poitrine se soulève péniblement, la respiration lui manque, il regarde avec effroi tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, tantôt vers ses Apôtres : Jésus ressemble à un moribond qui cherche quelque chose et considère ceux qui l'entourent avec des yeux troublés et pleins d'angoisse. En ce moment les Apôtres sont plongés dans le sommeil. Le Seigneur dit : « Tu dors, Simon ? Ne pouviez-vous pas veiller une heure avec moi ? » Jésus tombe presque de tristesse et d'épuisement. Les Apôtres, en le voyant si défait, si défiguré, pâle, chancelant, tout couvert de sueur, tremblant et frémissant, ne savent que penser. Ils se lèvent aussitôt pour le soutenir, et ils lui demandent ce qu'il a et s'ils doivent fuir ou appeler le reste des Apôtres. Le Sauveur leur dit sans doute de rester tranquilles, parce que les autres Apôtres ne pourraient supporter sa vue : « Vous trois, ajoute-t-il, vous m'avez vu dans ma Transfiguration, et il faut que vous me voyiez aujourd'hui dans l'humiliation et le délaissement. Veillez seulement et priez pour ne pas tomber dans la tentation : car l'esprit est prompt et la chair est faible. »

b) Notre-Seigneur retourne dans la grotte, se prosterne encore la face contre terre pour prier son Père céleste. Un second combat va se livrer dans son âme. Il doit donc tant souffrir, et pourquoi donc et pour qui ? Pour les péchés et pour les hommes.

Il contemple toute la beauté qu'avait l'homme avant sa chute, il admire cette image de Dieu, et en même temps il voit toute sa dégradation et toute sa corruption après le péché. Il considère le premier péché de l'homme et, dans ce péché, la source et l'origine de tous les autres; il voit le caractère honteux et la tendance mauvaise de chaque passion déréglée, les relations redoutables que les passions ont avec les puissances de notre âme et les membres de notre corps, leurs suites et leurs ravages effrayants dans la société humaine, leur opposition criminelle à Dieu, et leurs conséquences terribles pour l'éternité. Il voit les péchés de tous les temps et de toutes les races d'hommes ; il en voit le nombre incalculable, la malice, la méchanceté, la bassesse et la folie. Il les voit fondre sur lui, comme mille torrents impétueux, et se réunir autour de lui, en formant, pour ainsi dire, une mer d'ignominie et d'infection. De quelles images horribles et abominables les passions et les péchés n'assiègent-ils pas son esprit, n'affligent-ils pas son cœur ! Il regarde cette masse immense de corruption et de maux, dont l'idée seule cause à son Cœur noble, sensible et saint, une répugnance et une horreur indicibles. Et c'est pour ces péchés qu'il doit souffrir maintenant d'une manière cruelle et infinie ! — Ensuite Jésus considère les hommes. Que sont-ils pour lui, ces hommes? D'abord, tous ceux que l'infidélité et le paganisme tiennent éloignés de lui? Ils ne le connaissent pas et il ne reçoit jamais d'eux le moindre témoignage de gratitude : et néanmoins c'est pour ces païens qu'il doit souffrir ! Que sont-ils encore ces hommes que les préjugés, les erreurs, les hérésies et les schismes séparent du Christ ? Que sont enfin les fidèles que les crimes et les péchés secrets, la tiédeur et l'indifférence rendent pour lui étrangers? Combien, parmi les Chrétiens, qui le renient, s'éloignent de lui, rougissent de lui, et le persécutent, comme des ennemis personnels, dans les âmes, dans son Église, dans sa doctrine, dans ses Sacrements, dans la Hiérarchie sacrée et dans sa propre Personne ? Qu'est-ce qu'ont fait les hérétiques de la Personne de Jésus ? Le Sauveur voit, à travers des siècles, des armées entières se lever pour venir le combattre. Combien petit est le troupeau de ses fidèles ! Et de quelle manière se comporte-t-il à son

égard? Où est l'âme qui fait tout ce qu'il veut, qui répond à tous ses désirs d'une manière désintéressée, sans déviation et avec générosité? Comme nous nous fatiguons tous vite, comme nous nous recherchons nous-mêmes, comme nous pesons et calculons anxieusement tout, de peur de donner trop à notre Dieu! Ce n'est qu'à force de paroles, de supplications et d'instances qu'il obtient que nous fassions un petit sacrifice, et que de fois il n'y réussit pas! Et cela malgré tous les titres qu'il a à notre service, à notre fidélité, à notre amour, à notre dévouement, et après nous avoir tant aimés et avoir tout sacrifié pour nous! Faut-il donc s'étonner de sa répugnance, de son dégoût et de son horreur extrêmes à la vue des hommes? La volonté humaine de Jésus soutient une lutte acharnée contre la répugnance que lui inspire une pareille ingratitude. Le Sauveur s'agite péniblement, joint les mains et crie plusieurs fois : « Ces hommes! Est-il possible de souffrir ainsi pour de tels ingrats? » Alors sa sueur commence à se condenser et à devenir du sang, qui jaillit de ses pores et coule sur son visage. « Père, dit Jésus, est-ce possible de souffrir et de mourir pour de tels hommes? Néanmoins, comme vous voulez. Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, que votre volonté s'accomplisse. » Il est dans une si grande affliction qu'il regarde de tous côtés, cherchant du secours et paraissant prendre le ciel et la terre à témoin de sa détresse. Il veut encore fuir les fantômes épouvantables qui l'assiègent, et c'est pourquoi il se lève, et de nouveau se dirige en chancelant vers ses Apôtres. Ceux-ci sont là, à genoux, la tête enveloppée, accablés de tristesse; ils se sont endormis pendant leur prière. Lorsqu'ils voient, à la lumière de la lune, leur Maître défait, tremblant, la tête penchée, le visage pâle et sanglant, à peine reconnaissable, ils se mettent debout aussitôt, tout effrayés. Il leur dit que dans une heure il va être pris et que, malgré cela, ils dorment; ils devraient veiller et prier, car la plus terrible des épreuves les attend, eux et lui, et elle ne tardera pas. Les Apôtres l'entourent, le prennent dans leurs bras, mais ils ne savent que répondre, tellement sa vue et ses paroles les plongent dans la consternation! Après quelques instants, Jésus retourne dans la grotte.

c) Il va y subir un troisième assaut. Une nouvelle série

d'images pénibles se présentent à son imagination : c'est l'appréhension anxieuse du résultat de ses souffrances, ce sont les visions épouvantables de l'avenir qui oppressent son Cœur. Il est, plein d'amour et de miséricorde, descendu des cieux ; il a, pour nous sauver et nous faire entrer dans sa gloire, pris l'Église comme Épouse et adopté en elle tous les hommes pour membres de son Corps mystique. Il a donné à cette Église son enseignement, le sang de la Rédemption, son esprit, les Sacrements, afin qu'elle devienne la Mère de tous les vivants et, pour eux tous, la Porte du Ciel. Or, que voit le Sauveur? Il voit toutes les hostilités et toutes les persécutions dont son Église sera l'objet : les hommes rejetteront les moyens de salut qu'elle leur offrira et ils refuseront positivement d'être sauvés. Il voit toutes les hérésies et tous les schismes, causés par l'orgueil, la désobéissance et la sensualité. Il voit la tiédeur et la méchanceté d'une foule innombrable de Chrétiens, la vanité et la présomption des savants, les sacrilèges des prêtres, et l'abomination de la désolation dans son Église : en effet, la table de l'Alliance, le banquet de l'union des Sacrements ne devient-il pas une marque de séparation et une pierre de scandale ? Et ces Sacrements ne sont-ils pas indignement délaissés par les Prêtres et par le peuple? Les hommes ne veulent pas être sauvés : au lieu de se nourrir des aliments de la saine doctrine, ils courent après les pâturages empoisonnés du monde ; au lieu de se laisser conduire par le Pasteur légitime, ils ne veulent être dirigés que par des mercenaires et par des loups ; au lieu d'aller, avec le véritable Maître, aux sources de la vie, ils aiment mieux être séduits, égorgés et dévorés par l'ancien Serpent, qui emploie tous les moyens et prend toutes les formes pour les tromper. Il voit, decette manière, des multitudes d'hommes, même des peuples entiers, se détacher de lui et perdre les trésors des grâces de son Église ; il voit comment tous ces apostats, dans leur infidélité et leur hérésie farouches, s'unissent entre eux et arrivent à former des armées formidables dans le but d'attaquer violemment l'Église et de la détruire ; mais, au milieu de leurs rangs, c'est toujours le même Serpent qui les anime et qui par eux fait tous les ravages et tous les massacres. Jésus voit une foule infinie

d'hommes qui ne sont sauvés que par force et d'autres non moins nombreux qui se précipitent à leur perte éternelle. Il considère tous ces êtres humains et il les suit longtemps des yeux ; c'est pourquoi il est plongé dans une si profonde tristesse. Il n'y a rien qui perce autant le Cœur de Jésus comme la séparation, la dispersion, la division et le malheur des âmes ; et il voit ces schismes se perpétuer jusqu'à la fin des temps, quand il n'y aura plus de salut pour elles. Son plus ardent désir est de les voir sauvées, et combien d'entre elles seront perdues ! Elles sont pourtant encore, ces âmes infortunées, les membres de son Corps mystique et elles se séparent ainsi violemment de lui ! Il lui semble, à chaque séparation, qu'on lui enlève une partie de lui-même, qu'on met ainsi son Corps en lambeaux. Sous l'impression de ces images tristes et effrayantes, le Sauveur tombe par terre et s'affaisse comme un moribond. La sueur de sang devient plus abondante et pénètre ses vêtements. Elle coule en gouttes épaisses et d'un rouge foncé sur son visage pâle ; ses cheveux sont en désordre et remplis de sang. Son épuisement est complet et on entend à peine ces paroles sortir de sa bouche : « Père, que votre volonté se fasse et non la mienne ! » Il souffre en vérité les douleurs d'une terrible agonie.

d) Mais c'est assez pour Jésus de douleurs et aussi de peines intérieures. Il faut qu'il soit réconforté et consolé dans ses puissances naturelles. Un Ange brillant lui apparaît ; il est revêtu d'un ornement sacerdotal et porte devant sa poitrine un petit calice. Il s'approche du Sauveur avec un grand respect, lui tend sa main droite pour l'engager à se redresser, et quand Jésus l'a fait, il lui présente le calice. Le Seigneur prend ce calice. Cette cérémonie ou ce mystère signifie que c'est la volonté du Père céleste que le Messie accomplisse la Rédemption par les souffrances ; et, en acceptant le calice des mains de l'Ange, Jésus se soumet librement et avec amour à la volonté de son Père. Il est vraisemblable que l'Ange console le Christ en lui laissant entrevoir les heureux effets de sa Passion. Les portes des limbes s'ouvrent devant lui, et il y voit les Patriarches, ses ancêtres suivant la chair, les Prophètes et tous les Saints de l'Ancien Testament, ainsi que les parents de sa Mère et saint

Jean-Baptiste, qui soupirent ardemment après sa venue et sa Rédemption. Cette vision fortifie et encourage le Cœur si aimant du Sauveur. Des troupes nombreuses d'âmes passent devant ses yeux : ce sont celles qui, grâce à lui et aux mérites de sa Passion, contracteront une alliance étroite avec son Père céleste. Il les voit toutes se présenter, par catégories et par ordre de dignité, parées de leurs souffrances et de leurs vertus : ce sont les Apôtres, les Vierges, les Confesseurs, les Martyrs, les Ermites, les Évêques, les Prêtres et les Papes. Chacun porte sur sa tête la couronne des vainqueurs et la marque distinctive de sa dignité. C'est une variété unique de couleurs, de parfums, de formes et de forces admirables. — Toute cette majesté et toute cette puissance, toute cette lumière et toute cette beauté des Saints révèlent le trésor inépuisable de la Rédemption du Christ. Les Saints reçoivent tout de la mort de Jésus. La considération des rapports des Saints entre eux et des effets réciproques que ces rapports produisent, la vue de la seule source des grâces, c'est-à-dire la Passion et les Sacrements, où les Saints ne cessent de puiser, sont pour Notre-Seigneur un spectacle incomparablement beau, touchant et réconfortant : c'est un tableau ravissant dans sa variété et son unité ; c'est, pour ainsi dire, un soleil splendide qui répand ses rayons et ses flots lumineux de tous les côtés, avec une profusion infinie ; c'est la Communion des Saints, faite de tous les Bienheureux de l'Ancien et du Nouveau Testaments, qui entourent, comme une couronne de gloire, le Cœur aimable du Rédempteur. Cette vision touchante et joyeuse donne à Jésus de nouvelles forces et un nouveau courage. Il nous aime tant qu'il aurait supporté tout pour sauver une seule âme ; et maintenant c'est dans un ciel tout peuplé d'âmes sauvées par lui qu'il se trouve transporté. Il repose, quelque temps encore, ses yeux sur le tableau si consolant que lui offrent les Limbes. Alors fortifié, bien qu'encore très triste, il peut se rendre d'un pied ferme près de ses Apôtres privilégiés. Il essuie d'abord son visage, et il arrange ses cheveux dont les mèches pendent tout humides de sueur et de sang ; puis, bien que pâle encore, il s'avance plein de résolution. Il trouve les Apôtres de nouveau endormis. Il leur dit : « Vous

pouvez bien dormir désormais ; la lutte est finie ! » Et il leur enjoint de se relever pour venir à la rencontre de ses ennemis. Il montre aussi aux Apôtres le chemin de Jérusalem, sur lequel il y a une troupe d'hommes portant des lanternes ; ces hommes se dirigent de leur côté.

e) Alors Jésus prend, avec ses trois Apôtres, le chemin qui se trouve entre la grotte de l'Agonie et le jardin de Gethsémani ; les soldats viennent eux-mêmes de s'y engager. Les huit autres Apôtres ont remarqué également la troupe suspecte, et ont rejoint le Sauveur, qui n'a qu'à faire quelques pas pour se trouver en face de ses ennemis. Judas est là, Judas, l'Apôtre infidèle, le traître et le conducteur de la troupe ! Tout près, derrière lui, se tiennent des gens armés, des soldats, quelques archers (sorte de gendarmes), avec des cordes et des menottes, et au milieu des soldats un petit nombre de prêtres et d'employés du sanhédrin. Les soldats ne connaissent pas Jésus de vue ; aussi Judas leur a indiqué d'avance un signe pour le reconnaître : « Celui que j'embrasserai et je baiserai, est Celui que vous devrez saisir et lier. » Mais, pour ne pas paraître trahir le Sauveur aux yeux des Apôtres, il a été convenu que les soldats et les archers suivraient Judas à une certaine distance ; la rencontre de Jésus par la troupe, quand Judas lui donnera un baiser, aura lieu ainsi comme par hasard. Néanmoins les prêtres et les serviteurs du sanhédrin ne se fient pas à Judas, qu'ils suivent de près, et de cette manière ils se trouvent en face de lui au moment où il aborde Jésus. Judas, tout confus, ne se hâte pas de donner le signal convenu, et il y a un moment d'hésitation, d'incertitude et de perplexité. Le Seigneur en profite pour s'avancer et pour dire à haute et intelligible voix : « Qui cherchez-vous ? » Les soldats lui répondent : « Jésus de Nazareth. » Le Sauveur réplique : « C'est moi. » Et à ces mots toute la troupe tombe par terre, comme frappée de stupeur. A peine les ennemis de Jésus se sont-ils relevés et ont-ils repris leur rang, que Jésus leur dit de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » — « Jésus de Nazareth », répondent-ils. — « Je vous l'ai déjà dit, reprend le Sauveur : c'est moi. Mais si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci aller en paix. » Et il montre ses Apôtres.

Alors les soldats tombent une seconde fois à la renverse, comme s'ils avaient été frappés de la foudre. Mais ils sont bientôt debout, et, excités par les prêtres et leurs acolytes, ils menacent Judas et le pressent de tenir sa promesse. Le traître est couvert de confusion sous les yeux des Apôtres indignés et en présence de la Majesté de son divin Maître. Il ne peut plus reculer, et, tout tremblant et décontenancé, il s'approche de Jésus, l'embrasse et lui donne un baiser en disant : « Salut, Rabbi ! » Le doux Sauveur le laisse faire ; il regarde Judas avec douleur et pitié, et se contente de lui répondre : « Ami, dans quel dessein es-tu venu? C'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme ! » Que n'aurait pas mérité, en cet instant, ce voleur et ce traître impudent et infâme ! Mais le Sauveur ne refuse pas de lui rendre son baiser ; et il lui donne le baiser qui aurait rendu heureux tant de Saints et les aurait récompensés de tous leurs travaux et de tous leurs sacrifices. Jésus n'accorde pas ce baiser aux Saints, mais il l'accorde à Judas, parce qu'il était le signe de la trahison et que le Sauveur voulait encore sauver la pauvre âme de son infortuné Apôtre.

Alors les soldats s'approchent et entourent le Sauveur, pendant que les archers portent les mains sur lui. Quant à Judas, décontenancé et honteux, il prend la fuite. A cette vue, les Apôtres se précipitent vers Jésus pour le délivrer, et Pierre, plus courageux et plus décidé que les autres, tire son glaive et se jette sur le premier homme d'armes venu, sur Malchus, serviteur du grand prêtre, qu'il renverse, et à qui il coupe l'oreille droite. Jésus se retourne vers son Apôtre et lui dit : « Remets ton glaive au fourreau. Tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive. Ne pourrais-je pas prier mon Père de m'envoyer plus de douze légions d'Anges? Mais ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ? » Et il s'approche de Malchus, dont il touche l'oreille ; celle-ci est à l'instant remise à sa place et guérie. Après cet incident, tous les Apôtres fuient dans toutes les directions. Jésus, s'adressant aux prêtres et aux employés du sanhédrin, qui sont maintenant autour de lui, leur dit ces paroles : « Vous êtes venus me prendre avec des piques et des bâtons, comme si j'étais un assassin. Tous les jours

j'étais près de vous dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté. Mais c'est votre heure, l'heure des ténèbres. » Le Messie veut ainsi les toucher et les détourner de leur crime, en les empêchant de devenir des instruments de l'enfer. Mais ils ont la rage dans le cœur, et les archers reçoivent l'ordre de saisir le Christ, de le lier et de l'enchaîner le plus étroitement possible. Les archers obéissent, lient Jésus avec la plus grande brutalité et la plus grande cruauté et l'accablent de toute sorte de mauvais traitements. Les prêtres et les Pharisiens regardent avec plaisir et éprouvent une joie diabolique d'avoir enfin Jésus entre leurs mains et en leur pouvoir. On l'amène en leur présence, et ils ordonnent à la troupe de retourner à Jérusalem avec le captif. Pour Jésus, il se tait et supporte tout. Désormais il n'est plus que la Victime inoffensive de ses bourreaux et de notre Rédemption.

— Ces trois mystères ont pour but de nous affermir en vue des difficultés intimes que peut nous offrir notre Élection ou notre vocation, des sacrifices et des souffrances de toute sorte que nous pouvons y trouver. Nous voyons comment le Sauveur se sépare, avec force et courage, de ses plus chers amis afin d'aller à la mort ; comment l'augmentation toujours plus grande de son angoisse et du serrement de son Cœur ne l'empêche pas, à la Cène, d'accomplir les plus magnifiques œuvres de l'amour et de la magnanimité ; comment il donne à ses Apôtres et à nous tous les preuves les plus touchantes de sa tendresse et de sa charité. Il lutte alors contre toutes les puissances réunies de la désolation, contre la frayeur, la répugnance et la tristesse ; il soutient un combat dur et terrible contre son propre Cœur, de sorte qu'il a une sueur de sang ; mais, par sa persévérance, il renverse tous les obstacles et va à la rencontre de ses ennemis ; il abat toutes les résistances et il s'offre et se livre lui-même à ses bourreaux. Quel exemple consolant, touchant et encourageant pour nous dans toutes les difficultés intérieures qui peuvent nous atteindre ! — Or, ces difficultés viendront ; oui, les heures douloureuses de Gethsémani, la satiété, la répugnance, le dégoût, la tristesse, l'angoisse et la peur viendront un jour pour chacun de nous. N'oublions pas alors l'Agonie de notre

Sauveur, la résistance énergique qu'il a opposée à toutes les attaques, et la victoire éclatante qu'il a remportée en notre faveur et par amour pour nous. Contemplons-le : il persévère dans le calme et la patience, et l'orage passe ; il prie et il est consolé. Recommandons-nous donc et recourons à la grâce victorieuse de sa prière au jardin des Oliviers. Malgré tout, il ne recule pas un instant, il avance toujours sur son champ de bataille ; il ne s'écarte pas du chemin du Calvaire, mais il s'y avance majestueusement. Imitons-le et suivons-le ! Rien n'est plus propre à nous faire recouvrer la consolation et la paix de Dieu.

LE SAUVEUR CHEZ CAÏPHE

(Matth., 26, 57-75; Marc, 14, 53-72; Luc, 22, 54-71; Jean, 18, 14-27.)

Nous avons à considérer trois circonstances principales dans ce mystère.

I. — *L'instruction judiciaire de la nuit.*

L'instruction judiciaire nocturne dont Jésus est l'objet offre trois incidents remarquables.

A. — La demande, faite au Sauveur, de rendre témoignage contre lui-même. — Au lieu de donner des défenseurs à Jésus, selon l'usage légitime des tribunaux, et d'accepter des témoignages en sa faveur, au lieu de bien préciser l'acte d'accusation et de le faire confirmer par des témoins, le grand prêtre commence l'interrogatoire du Sauveur en lui demandant de s'exprimer sur sa doctrine et sur ses disciples. (Jean, 18, 19.) Or, il y a là, de sa part, d'abord une prétention injuste, car personne ne s'accuse ainsi soi-même; de plus, une prétention perfide, on veut surprendre Jésus dans ses paroles; et, enfin, une prétention inutile, puisque sa mort est décidée.

C'est pourquoi le Sauveur répond qu'ayant toujours enseigné publiquement, le grand prêtre peut interroger ceux qui l'ont entendu. (Jean, 18, 20. 21.) Sa réponse est humble : il reconnaît la juridiction de Caïphe; sa réponse est juste, personne n'étant obligé de s'accuser soi-même; elle est enfin sage et calme : le Sauveur réclame avec modestie l'audition des témoins.

A cette réponse, un soldat, enhardi sans doute par le mécon-

tentement visible du grand prêtre, donne à Jésus un coup de poing dans la figure, en disant : « Réponds-tu ainsi au grand prêtre ? » (JEAN, 18, 22.) L'atrocité de ce mauvais traitement ressort, en premier lieu, de sa nature elle-même, qui est un outrage et une douleur ; en second lieu, de la considération de celui qui en est l'auteur et de Celui qui en est l'objet ; et, en troisième lieu, du motif pour lequel il est infligé : c'est une réplique violente à la plus juste et à la plus douce des paroles.

Le Sauveur répond alors tranquillement à l'offenseur : « Si j'ai mal parlé, prouve-le ; sinon, pourquoi me frappes-tu ? » (JEAN, 18, 23.) Jésus agit ainsi pour se justifier du reproche d'irrévérence envers le grand prêtre, pour nous apprendre qu'une défense juste et modérée est parfois nécessaire, et pour insister modestement sur l'audition des témoins.

B. — L'audition des témoins à charge. — Le grand prêtre est contraint maintenant d'entendre les témoins. Les ennemis de Jésus ont déjà aposté des témoins de leur choix. D'après la procédure des tribunaux, chaque témoin devait être introduit séparément. Les faits allégués par les témoins ne concordent pas, et, par conséquent, ne peuvent être invoqués contre Jésus. (MATTH., 26, 59. 60.) Même la dernière accusation dont il est l'objet est fausse, dans les termes et le sens, à savoir qu'il a proféré des paroles méprisantes et blasphématoires contre le temple et qu'il veut le renverser et le rebâtir en trois jours. (MATTH., 26, 61 ; JEAN, 2, 19.) — Quant aux témoins à décharge, ils ne sont pas admis.

Que fait le Sauveur en entendant ces témoignages portés contre lui ? Il se tait, même quand le grand prêtre le presse de s'expliquer. (MATTH., 26, 62. 63.) — Jésus se tait, parce que toute réponse à ces accusations absurdes n'est pas nécessaire et, vu les dispositions du grand conseil, est complètement inutile. Ensuite, le Sauveur veut par là nous donner un exemple, afin que nous sachions résister au besoin immodéré de toujours nous défendre. Il n'y a, dans la conduite de Jésus, que sagesse, force d'âme et humilité admirables.

C. — L'adjuration solennelle. — Le grand prêtre, embarrassé, profite de la dernière déposition pour adresser solennel-

lement cette demande à Jésus : « Es-tu le Messie et le Fils de Dieu? Beaucoup de personnes t'ont reconnu comme Messie, nous le savons, et, toi-même, tu t'es plus ou moins donné comme tel. » (MATTH., 26, 63.) Cette question est des plus importantes ; elle est faite dans la forme la plus solennelle, c'est-à-dire dans la forme d'une adjuration au nom de Dieu ; et c'est l'intention la plus mauvaise possible qui l'inspire, puisqu'elle a pour but de faire condamner Jésus à la mort comme blasphémateur. La réponse du Sauveur est tout à fait à propos et en même temps des plus nettes et des plus imposantes. Il ne contredit pas Caïphe, loin de là : « Tu l'as dit, je suis le Messie. » Et il confirme ce témoignage personnel en prédisant à ses juges sa gloire; malgré son état actuel d'abaissement, il viendra un jour dans sa gloire, comme Juge du monde, afin de punir leur incrédulité. (MATTH , 26, 64.) Il ne s'est jamais expliqué aussi clairement et aussi franchement sur sa dignité de Messie. Et il le fait en face du grand prêtre, du grand conseil, de tout le peuple et de toute l'humanité.

A ces mots, le grand prêtre le déclare blasphémateur et prononce préalablement la sentence de mort, manifestant une grand indignation : en effet, il déchire son vêtement de dessus en signe de douleur et de sainte colère. Toute la synagogue l'approuve et déclare le Sauveur digne de mort.

L'information juridique est ainsi terminée ; la base de l'accusation s'appuie sur la déposition même du Sauveur ; et le châtiment est d'avance fixé et décerné. Tout est donc prêt pour le jugement définitif.

II. — *La nuit chez Caïphe.*

Pendant la nuit que Jésus passe chez Caïphe, deux choses arrivent qui affectent très douloureusement le Sauveur.

A. — La première consiste dans les injures et les railleries dont il est l'objet. Au lieu de le laisser prendre un peu de repos et se remettre des fatigues et des émotions de son arrestation, du trajet de Gethsémani à Jérusalem et de la séance judiciaire, on fait de lui un objet d'outrages révoltants. — Les

auteurs et les instruments en sont non seulement les soldats et les serviteurs du palais, mais sans doute aussi plusieurs membres du haut conseil. (Marc, 14, 65.)

Quant au genre d'injures que reçoit le Sauveur, on peut dire qu'elles sont les plus grossières et des plus outrageantes possible. Elles visent sa Personne, ses fonctions et ses attributs divins : on lui voile la face, on le frappe et on lui demande qui l'a frappé (Matth., 26, 68); on profère des blasphèmes contre lui (Luc, 22, 65); on le couvre de crachats, ce qui dans Israël est le plus grand affront (Matth., 26, 67; *Deut.*, 25, 9; *Nomb.*, 12, 14; Job, 30, 10); à la raillerie on ajoute des voies de fait odieuses : coups de poing sur le visage, soufflets (Luc, 22, 64; Marc, 14, 65; Matth., 26, 67), ainsi que le prophète l'a prédit (Is., 50, 6). — L'atrocité de ces mauvais traitements ressort déjà des circonstances où se trouve Jésus. D'abord, il est sans défense et dans un pitoyable état, et, comme accusé, il a droit à la protection officielle; or, actuellement, c'est sous les yeux même de l'autorité que se passent, contre tout droit, ces scènes étranges et répugnantes. De plus, la qualité de l'Accusé rend ces insultes encore plus atroces : qui est, en effet, Jésus?... Il est défendu de cracher déjà sur le seuil du temple, et ici on se permet, sans honte ni pudeur, de profaner et de déshonorer la face auguste de Celui qui est le Dieu du temple et qui a reçu, sur le Thabor, les hommages des Prophètes, de Moïse et d'Élie !

B. — Le reniement de saint Pierre est le second événement douloureux pour Jésus durant cette terrible nuit. — Voici comment il a eu lieu. Pierre, stationnant dans la cour de Caïphe, se voit abordé par des servantes et d'autres gens de service, qui lui demandent s'il est du nombre des disciples du Nazaréen. D'abord, il le nie et déclare ne pas savoir ce qu'on veut lui dire. (Jean, 18, 17; Luc, 22, 57; Marc, 14, 68; Matth., 26, 70.) Ensuite, une seconde fois, il répète la même chose en y ajoutant un serment. (Matth., 26, 71. 72; Marc, 14, 69. 70; Luc, 22, 58.) Et enfin, la troisième fois, pressé davantage, il affirme, mais en jurant et en faisant des imprécations, qu'il n'est pas disciple de Jésus, qu'il ne connaît pas l'homme dont ils parlent. (Matth., 26, 73. 74; Marc, 14, 70. 71; Luc, 22, 59. 60; Jean, 18, 26. 27.) Et

tout cela se passe dans l'espace d'une heure, entre le premier et le second chant du coq.

Il y a dans cette conduite de Pierre l'indignité d'abord de son mensonge, puis de son serment et de sa protestation, puis encore de ses malédictions et enfin de son reniement. Comment, Pierre, tu ne connais pas cet Homme ! Ton Seigneur, ton plus grand Bienfaiteur, ton Maître, ton Père et ton Dieu ! Que de fois tu l'as appelé solennellement par ces noms ! C'est pour lui que tu as tout à l'heure tiré le glaive et que tu voulais aller en prison et à la mort ! Et maintenant tu le renies si injurieusement, en présence des valets, des servantes, des domestiques ! — On peut mesurer maintenant la profondeur de l'abaissement, de l'humiliation et de la douleur de Jésus. Quelle peine pour un Maître, pour un Bienfaiteur, pour un Père, que l'ingratitude, l'infidélité et la méconnaissance ! Surtout quand on pense aux circonstances dans lesquelles se trouve le Sauveur ! Un de ses Apôtres le vend et le trahit ; tous les autres l'abandonnent ; et voilà que son premier Apôtre le renie, prétend ne l'avoir jamais connu ! Est-il possible à Jésus de tomber plus bas ?

III. — *Jugement définitif de Caïphe.*

A. — La haute cour se réunit de grand matin. (Luc, 22, 66.) Son intention est de prononcer un jugement définitif sur Jésus et de faire tout pour le condamner à mort. La séance de nuit était seulement pour l'audition des témoins, et, d'après les formalités juridiques d'alors, la sentence ne pouvait être rendue que le deuxième jour après les débats et seulement le jour, pas la nuit.

B. — Les débats sont extrêmement courts. — Le grand prêtre rappelle le dernier incident de la séance de nuit et demande au Sauveur s'il est le Messie. (Luc, 22, 66.) Jésus dit que toute réponse de sa part est proprement inutile ; les juges ne le croient pas, s'il affirme, et ils ne lui répondent pas, s'il les interroge ; c'est pourquoi les débats ne servent à rien ; ils ne veulent pas de lui comme Messie, ils seront bien forcés de l'avoir comme Juge. (Luc, 22, 67-69.) Alors tous l'interpellent :

« Es-tu donc le Fils de Dieu? » — « Oui, comme vous le dites, je le suis. » (Luc, 22, 70.) Les sentiments indignes et l'endurcissement des membres du grand conseil se révèlent assez dans cette circonstance. Ils voient très bien toute la portée de leur interrogation; et le Sauveur, dans sa bonté, les rend attentifs aux conséquences épouvantables de leur arrêt.

C. — Malgré tout, la sentence est prononcée. — Tous les juges, d'une voix unanime, le condamnent à mort. (Luc, 22, 71.) C'est un procès religieux qui arrive à son dénouement. Le Juste est jugé et condamné à mort par Caïphe, le représentant de la justice; le Messie, par son peuple; et Dieu, par ses propres créatures.

— Maintenant on ne sait si on doit pleurer, rire ou s'effrayer. Il y a, dans la circonstance, des raisons pour tout cela. Un crime si horrible est commis avec un tel entêtement, une telle méchanceté, une telle légèreté! Les juges eux-mêmes avouent qu'ils ont recueilli de la bouche de Jésus un témoignage irrécusable, dont certes ils devraient le remercier à genoux, et qui leur sert, au contraire, pour le condamner à mort comme Blasphémateur! C'en est fait alors de Jésus. A cause de cela, nous devons d'autant plus le remercier nous-mêmes d'avoir rendu ce témoignage qui lui coûte la vie. Prosternons-nous, en l'adorant, en le remerciant et en lui demandant pardon, à l'endroit où il vient d'être condamné à mort pour nous, et disons-lui de tout notre cœur : *Deus sanctus, Deus fortis, Deus immortalis, miserere nobis!*

LE SAUVEUR CHEZ HÉRODE

(Luc, 23, 7-12.)

I. — *Jésus est conduit chez Hérode.*

Le trajet que fait Jésus, en allant chez Hérode, est doublement pénible pour son Cœur :

A. — D'abord, il est pénible à cause des nombreux mauvais traitements que lui font subir les Juifs. En effet, ceux-ci sont irrités du retard qu'éprouve l'exécution de leur dessein ; ils ont peur des disciples de Jésus ; et enfin ils sont humiliés de mendier des secours dans la ville pour accomplir leur crime abominable.

B. — Mais, dans la circonstance présente, c'est surtout son humiliation qui fait souffrir Notre-Seigneur. Il est humilié et par Pilate et par Hérode. La politique et la lâcheté seules inspirent à Pilate l'idée de renvoyer cette affaire à Hérode. Pilate voit qu'il ne peut condamner justement le Sauveur, et en même temps il ne veut pas indisposer les Juifs. De plus, ce renvoi lui fournit l'occasion de témoigner des égards à Hérode et de se réconcilier avec lui. Il est toujours dangereux et humiliant d'être le jouet des passions et des intérêts d'autrui. — Il y a aussi une pénible humiliation pour Jésus d'avoir affaire avec Hérode, avec ce prince qu'il n'a pas certes ménagé et qui l'a déjà persécuté (Luc, 13, 31. 32 ; Marc, 8, 15) : il faut maintenant comparaître devant lui, et son sort va être mis entre ses mains.

II. — *La rencontre de Jésus et d'Hérode.*

A. — Notons ici deux circonstances :

Hérode est un homme mou et voluptueux, publiquement décrié pour sa liaison avec Hérodiade. De plus, il est léger, superficiel et avide de miracles. (Luc, 23, 8.) Enfin, il est vaniteux, et, comme un prince déchu et amoindri, il est passionné pour la gloire de sa personne et de sa maison.

Le renvoi à son tribunal de l'affaire de Jésus va lui permettre de satisfaire ses passions et de réaliser tous ses plus chers désirs. Par cet acte, son autorité est reconnue publiquement et mise en relief par le gouverneur romain, qui le désigne comme juge dans une cause célèbre. Le sanhédrin et les princes des prêtres viennent lui présenter leurs plaintes et leurs demandes. (Luc, 23, 10.) Le Sauveur lui-même, qu'il a jusqu'à ce jour tant désiré voir, mais en vain, et dont il a entendu dire des choses si merveilleuses, le Sauveur Jésus est entre ses mains et en son pouvoir : si le Messie lui-même reconnaît son autorité et implore sa protection, Hérode aura vu le plus glorieux jour de sa vie. C'est pourquoi il éprouve une grande joie de la présence de Jésus dans son palais (Luc, 23, 8) ; et, sans nul doute, il déploie à cette occasion toute la magnificence de sa cour royale.

B. — Comment se passe l'entrevue de Jésus et d'Hérode ? Comment le Sauveur se conduit-il à l'égard d'Hérode ? — Jésus n'offre en sa personne, aux yeux du sensuel Hérode, que le spectacle d'un homme misérable, tout défait et couvert de souillures. Il se garde d'ailleurs d'accorder quelque chose à sa curiosité et à son désir du merveilleux. Pour tous le Seigneur a de bonnes et instructives paroles, une grande affabilité et même des miracles ; mais pour Hérode et pour toutes ses questions il n'a aucune réponse, pas un seul mot. Il ne satisfait pas plus sa vanité qu'il ne reconnaît son autorité. Ainsi il ne lui demande rien ; il n'a pas un regard pour lui ; en présence de tout le sanhédrin, par son silence absolu et sa réserve surprenante, il montre clairement qu'Hérode lui est tout à fait indifférent.

C. — Les conséquences de cette conduite sont celles-ci (nous

ne les envisageons que du côté d'Hérode) : d'abord, Hérode a désormais la connaissance et la conviction que c'est en vain que les prêtres accusent Jésus d'avoir dit qu'il était roi : ce roi, aux yeux d'Hérode, est moins que rien. De plus, il s'irrite, il devient méchant et furieux en voyant le peu d'estime que lui témoigne le Sauveur. Aussi il le raille et il se moque de lui avec toute sa cour, et, parce que Jésus prétend aux titres de Messie et de Roi, Hérode l'affuble d'un habit d'apparat, d'une robe blanche, comme les princes, les chefs d'armée et les prêtres en portaient alors, et c'est dans cet accoutrement qu'il le renvoie à Pilate. (Luc, 23, 11.) Hérode croit satisfaire ainsi tout le monde : il flatte Pilate par le renvoi du Prisonnier à son tribunal ; il contente les Juifs par l'injure qu'il fait à Jésus ; et il se contente lui-même, en se déchargeant d'une affaire désagréable. Le rusé !... A partir de ce jour, Pilate et Hérode deviennent vraiment des amis. (Luc, 23, 12.)

III. — *Portée ou signification de ce mystère.*

A. — Il est évident que ce mystère a pour fin *générale* et principale l'humiliation de Jésus, en tant qu'il y est surtout raillé et persiflé comme Roi par les princes et les grands de ce monde, représentés par Hérode. Le Christ ne doit obtenir son empire sur tous les hommes qu'en supportant les sarcasmes, les railleries et les humiliations de toute sorte, qui lui viennent de tous les côtés.

B. — Le Sauveur nous donne ici, *en particulier*, l'exemple de l'humilité avec laquelle nous devons nous conduire en face du grand monde. Son exemple renferme deux leçons pour nous : — *Premièrement*, Jésus ne s'avilit pas devant le monde, en employant sa sagesse et sa puissance à le récréer, ou en se donnant lui-même en spectacle. Hérode ne lui fait pas subir d'interrogatoire sérieux ; mais il s'amuse du Christ et il fait de lui un objet de divertissement. Or, le Sauveur n'est pas venu sur la terre pour être un Prophète de cour. — *Deuxièmement*, Jésus ne sacrifie pas son devoir de Rédempteur des hommes au plaisir de contenter le monde et ainsi de se sauver lui-même. S'il avait consenti à flatter tant soit peu Hérode, il était possible que

celui-ci le gardât près de lui, comme il avait gardé Jean-Baptiste. Mais nous lui sommes plus chers que la faveur et la protection d'Hérode et de tous les rois de la terre.

— Nous avons donc sous les yeux un exemple de la manière dont nous devons nous comporter avec les grands du monde. Si nous ne voulons et si nous ne pouvons les traiter comme Jésus a traité Hérode, et pour de justes motifs, il nous faut au moins ne pas renoncer à notre dignité et à notre simplicité, à notre calme et à notre franchise d'homme, de Chrétien et de Prêtre. Cette leçon nous est très nécessaire. Car comment agissons-nous dans de telles rencontres, si nous ne veillons sur nous-mêmes? Quelle vanité de toute sorte devient la nôtre ! Comme nous cherchons à nous distinguer dans la démarche, les manières et les discours ! Comme nous faisons étalage de tout ce qui peut nous recommander, même en déguisant la vérité ! On s'ingénie à s'accommoder aux circonstances, à flatter, à sourire et à parler avec grâce ! On fuit, comme le feu, tout ce qui semble commun et ordinaire, tout ce qui pourrait rendre ridicule. — Et pourquoi cela ? — Qu'est-ce que le monde ? — Jésus le méprise, le rejette, ne lui donne pas un de ses regards ; et de son côté, le monde méprise, raille et persifle Jésus. Alors pouvons-nous aimer et estimer le monde? Si nous l'aimions, serions-nous encore avec le Christ? — Et, précisément, cette rencontre du Messie avec le monde nous montre ce que ce dernier est. Le monde sourit et flatte aussi longtemps qu'on lui sourit et qu'on le flatte ; mais, après, il devient une furie méchante, aussi méchante que le félin que l'on a touché, avec le pied, à son endroit sensible. Le monde, en effet, ne recherche que lui-même. (*Gal.*, 1, 10 ; Jac., 4, 4.)

LE SAUVEUR CHEZ PILATE

(Matth., 11-26. Marc. 15. 1-15. Luc, 23, 1-25. Jean, 18. 28-40 ; 19. 1-16.)

I. — *Le Sauveur est cité devant Pilate.*

Il nous faut considérer comment Jésus est cité et accusé devant Pilate, et quelle est sa conduite à cette occasion.

A. — Le Sauveur est présenté et livré à Pilate avant tout comme un criminel (Jean, 18, 30) qui mérite les plus grands châtiments (Jean, 18, 31). Quant au détail ou aux circonstances des accusations faites contre Jésus, il est à remarquer qu'elles sont nombreuses, dont trois très nettes, mais fausses et très méchantes : leur but est d'indisposer Pilate contre le Sauveur, qu'on accuse d'être un criminel politique : « Il soulève le peuple, disent les Juifs, il refuse de payer le tribut à César et il se donne comme le Messie, c'est-à-dire comme le Christ-Roi. » (Luc, 23, 2, 5.) Le blasphème a été aussi devant le sanhédrin l'unique accusation portée contre Jésus, et la cause de sa condamnation. Les Juifs font donc d'un procès religieux un procès politique.

B. — En face de ces accusations, Jésus garde le silence, et il se tait même après avoir été invité plusieurs fois par Pilate à se défendre. (Marc, 15, 4, 5 ; Matth., 27, 13. 14.) Que de motifs, pourtant, n'a-t-il pas de se défendre ! Il peut le faire, et brillamment, et retourner victorieusement les accusations même contre ses ennemis ; il s'agit d'ailleurs de son honneur et de sa vie. Mais il se tait, et pourquoi ? D'abord, parce que Pilate est suffisamment informé ; ensuite, parce que les Juifs savent bien

ce qu'il en est de ces accusations ; enfin, Jésus veut mourir et nous donner l'exemple de la résistance à l'envie de toujours nous défendre ; et il veut aussi consoler ceux qui ne peuvent se défendre ou, pour des motifs élevés, ne veulent pas se défendre. Jésus, par conséquent, ne garde pas le silence de l'impuissance, de la sottise, du dépit et de l'orgueil. Il y a en lui alors la majesté de la patience, de la sagesse, de l'humilité, de l'intrépidité, de la noblesse et de l'amour pour Dieu et pour les hommes. Avons-nous des raisons plus nombreuses et plus sérieuses de nous défendre ? N'avons-nous pas les mêmes motifs de ne pas le faire, à l'exemple du Sauveur ?

II. — *Le Sauveur est interrogé par Pilate.*

A. — Elles sont graves et remarquables les paroles dont les Évangélistes se servent pour rapporter l'interrogatoire de Jésus. Jésus est donc debout, en présence du gouverneur romain (Matth., 27, 11) : c'est le futur Héritier du monde en face du représentant de la puissance actuelle de la terre ; c'est l'innocence et la sainteté en face d'un vil pécheur et d'un païen ; c'est Dieu en face de sa créature, et un Dieu pauvre, sans puissance extérieure, même rejeté et accusé par son peuple, et livré aux païens pour subir un interrogatoire et être condamné !

B. — Et comment se comporte Jésus ? — D'abord, avec une très grande humilité sous tous les rapports. Avant tout, il reconnaît la juridiction de Pilate, il s'y soumet, en lui répondant et en lui rendant raison de ses actes et en ne protestant pas contre sa juridiction. — De plus, le Sauveur répond, avec un grand calme et une grande modestie, à l'interrogation sur sa Royauté. Il donne à Pilate les renseignements suffisants, très simplement et modestement. (Jean, 18, 36. 37.) Que n'aurait-il pas pu dire de sa Royauté et d'abord de sa Personne ? Il ne dit rien de Lui-même, parle de sa Royauté très peu, pour affirmer qu'elle est spirituelle.

Si donc Jésus ouvre la bouche pour de graves motifs, il le fait avec humilité et modestie. C'est aussi pour nous l'occasion, quand nous devons nous défendre, de réserver dans notre cœur quelque chose pour l'humilité et pour l'amour du bon Sauveur.

III. — *Jésus est déclaré innocent par Pilate, qui cherche à le sauver, et enfin le condamne à la mort.*

A. — Pilate est tellement éclairé et informé par l'interrogatoire du Christ qu'il le déclare innocent et qu'il regarde toute cette affaire comme l'œuvre de la haine et de la jalousie des Juifs. (Matth., 27, 18.) Aussi proclame-t-il, plusieurs fois et solennellement, l'innocence de Jésus : c'est, d'abord, après le premier interrogatoire (Jean, 18, 38) ; puis, après le retour du palais d'Hérode (Luc, 23, 14. 15) ; puis encore, après la comparution de Jésus et de Barabbas devant le peuple (Luc, 23, 22) ; et, enfin, après la flagellation et le couronnement d'épines (Jean, 19, 6).

B. — En conséquence, Pilate cherche à sauver la vie de Jésus ; mais, au lieu de faire, dans ce but, usage de sa puissance, il s'épuise à essayer des tentatives qui échouent contre la fureur et l'entêtement, la malhonnêteté et l'astuce des Juifs : ces demi-mesures deviennent pour le Sauveur des causes de douleurs et surtout d'humiliations et d'outrages sans nom. D'abord, Pilate renvoie l'affaire à Hérode. N'ayant pas réussi auprès de ce prince, il recourt à une sorte d'amnistie, et, pour mieux assurer son succès, il fait comparaître devant la foule Jésus et Barabbas, le rebelle et l'assassin fameux (Jean, 18, 39 ; Marc, 15, 9), afin qu'elle se prononce pour l'un ou pour l'autre. Cette tentative ayant encore échoué, Pilate fait flageller et couronner d'épines Jésus ; et, quand sa victime est réduite à un état lamentable, il la met, encore une fois, sous les yeux de la populace. (Jean, 19, 4. 5.)

En tout cela, il y a pour le Sauveur une injustice criante, en même temps qu'une offense grave et une humiliation profonde ; Pilate et les Juifs en sont la cause. — D'abord, Pilate, qui, comme juge, comme autorité constituée, ne défend pas Jésus et ne le prend pas sous sa protection ; qui, de plus, met sur le même rang le Sauveur et Barabbas et laisse au peuple l'entière liberté de délivrer l'un ou l'autre. (Matth., 27, 16. 17.) On peut se faire une idée du déshonneur qui rejaillit sur le Christ, en considérant ce qu'Il est et ce qu'est Barabbas, devant quelle

assemblée Jésus est ainsi outragé et quelle en est la conséquence. Le résultat de tout cela est la calomnie la plus atroce et la plus révoltante, puisque l'innocence, les mérites, la personne et la dignité du Messie sont sacrifiés par Pilate. — Il n'est pas le seul coupable : le peuple juif fait à Jésus une injustice très grande et l'humilie extrêmement, d'abord en lui préférant Barabbas (Matth., 27, 21); puis en lui portant une haine implacable, qu'il n'assouvit qu'après avoir obtenu sa mort, la mort la plus honteuse et la plus douloureuse, la mort de la croix (Matth., 27, 23); enfin, en lui témoignant le plus profond mépris : pendant que Pilate se lave les mains, pour décliner la responsabilité du meurtre de l'Innocent, les Juifs crient : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » (Matth., 27, 25.) Par là ils veulent dire : « Sa mort ne nous inquiète guère ; nous en prenons d'avance la responsabilité : nos enfants et nous, nous n'aurons pas à souffrir beaucoup des suites de son trépas. « Le Seigneur, à leurs yeux, n'est pas plus qu'un animal qu'on ne se fait aucun scrupule d'écraser sous les pieds. Même les Juifs attendent des bénédictions divines pour la peine de mort qu'ils lui infligent. Il y a là le mépris le plus grand qui puisse atteindre quelqu'un ; et c'est en public et par tout le peuple que Jésus est ainsi outragé.

Cependant toutes les tentatives faites par Pilate pour sauver le Christ ne réussissent pas : elles viennent toutes échouer contre l'obstination, la colère et la ruse des Juifs ; et alors Pilate se résigne enfin à condamner Jésus à mort. La sentence de mort est prononcée. (Jean, 19, 13.) Cette sentence est, d'abord, la plus inique du monde, car Pilate a proclamé quatre à cinq fois l'innocence du Christ, et sa conclusion finale est une sentence de mort. — Ensuite, cette sentence est extrêmement dure et cruelle : en effet, le crucifiement est une peine très douloureuse et qui dure beaucoup de temps. Les peines capitales des Juifs n'ont d'ordinaire ni durée ni cruauté particulière. Mais Jésus doit souffrir longtemps et cruellement. — Enfin, la sentence de Pilate est souverainement injurieuse et infamante pour le Christ à cause de la solennité avec laquelle elle est publiée et aussi à cause du genre de mort qu'elle renferme et proclame.

Chez les Romains, il n'y a que les esclaves et les criminels vulgaires qui subissent le supplice de la croix ; et, chez les Juifs, il n'y a que les cadavres des scélérats célèbres qui sont attachés à la croix après leur exécution, afin de servir d'exemples. A cause de cela il est écrit : « Maudit qui est pendu à la potence ! » *(Deut.,* 21, 23 ; *Nomb.,* 25, 4.) Tout doit fondre sur Jésus, qui devient la victime de l'injustice la plus criante, de la douleur la plus vive et de l'outrage le plus sanglant.

Mais comment le Sauveur reçoit-il sa sentence ? — Il sent, certes, toute l'injustice, la cruauté et le déshonneur d'un pareil jugement : car il a plus que tout autre la conscience de sa sainteté et de sa majesté divine. Malgré tout, il accueille la sentence de Pilate avec une profonde humilité. Il ne contredit pas, il ne proteste pas, il n'interjette pas appel. — De plus, il entend sa sentence dans les sentiments les plus sincères de l'estime et du respect, et sans la moindre amertume pour ceux qui en sont les auteurs, pour Pilate et pour les Juifs. Il se considère comme le garant et le répondant des péchés du peuple et de toute l'humanité ; et c'est pourquoi il voit dans la sentence de Pilate une condamnation juste et méritée. — Enfin le Sauveur accueille la terrible sentence avec tout l'amour de son Cœur et une soumission toute filiale à son Père, qui, à proprement parler, prononce lui-même la sentence ; et il baise, en toute humilité, vénération et reconnaissance, la main qui le frappe si cruellement. S'il appelle de ce jugement inique des hommes, ce n'est que pour recourir à la justice et à la miséricorde de son Père en faveur de tous les infortunés pécheurs.

— Maintenant il est juste que nous nous prosternions, en esprit, la face contre terre à l'endroit où Jésus vient d'être condamné injustement pour nous. Nous devons l'adorer et le remercier du fond de notre cœur d'avoir pris notre place et laissé prononcer contre lui la sentence que nous-mêmes méritions. Il nous faut, nous pauvres pécheurs, apprendre à supporter la peine d'une condamnation injuste ou de traitements injurieux, si l'occasion s'en présente. Si jamais nous avons commis un péché mortel, que devient, en ce cas, notre droit ? N'est-ce pas le droit à l'enfer ? Ne l'oublions pas : le Sauveur, la Justice et la Sain-

teté de Dieu, se tait devant ses juges et se laisse condamner à mort ! Ce spectacle n'est-il pas propre à nous rendre modestes et modérés dans la défense de ce que nous prétendons être notre droit et notre honneur ?

APPLICATION DES SENS

A. — Vers minuit, la troupe qui a arrêté Jésus arrive avec lui à la demeure de Caïphe. Le parvis en est éclairé et est rempli d'hommes, de soldats, de serviteurs, de Pharisiens et de curieux, qui s'y pressent pour voir le Messie. Le Christ passe au milieu de cette cohue, qui l'accueille avec des cris et l'accable d'outrages, pour se rendre dans la salle extérieure du tribunal de Caïphe. C'est là, en effet, que la plus grande partie du sanhédrin est déjà réunie ; les membres y sont assis sur des sièges adossés à la muraille. La stalle du grand prêtre est remarquablement belle. Caïphe porte quelques insignes de sa dignité ; la colère paraît sur sa figure, qui est très rouge. Le Sauveur est entouré de soldats et d'archers ; on le conduit en face du grand prêtre, au milieu de la salle qui se remplit bientôt de scribes, de témoins et d'accusateurs. Jésus se tient debout : il est pâle et exténué ; son vêtement est humide et couvert de boue ; il a les mains liées, des archers le tiennent étroitement attaché par des cordes ; sa tête est inclinée en avant ; ses yeux sont calmes et fixés devant lui ; le Sauveur ne regarde personne. Caïphe et les ennemis de Jésus éprouvent une joie diabolique de le voir ainsi humilié et outragé, ils ricanent entre eux et se moquent de lui. Entendez-les : « Est-ce bien là le grand Roi, le Messie ? Le bonheur semble l'avoir abandonné. Il n'injuriera plus les prêtres et n'invectivera plus contre eux... » Caïphe commence alors à le presser d'une foule de questions, à lui demander s'il a voulu introduire une nouvelle doctrine, dans quels endroits il a enseigné, qui lui a donné ce droit, quelle est sa doctrine et quels sont ses disciples ?... Jésus lève sa tête fatiguée, regarde Caïphe et dit : « J'ai toujours enseigné publiquement, et jamais en secret ; j'ai enseigné dans le temple, où tous les Juifs se rassemblent.

Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu; tous, ils savent ce que j'ai dit. » La colère et la rage se répandent sur le visage de Caïphe ; car il aurait volontiers accueilli de la bouche même du Messie un aveu ou un témoignage, pour pouvoir lui faire son procès et le juger immédiatement. Les autres membres du sanhédrin murmurent et chuchotent entre eux, en entendant la réponse de Jésus. Alors un valet du tribunal, homme grossier, infâme et servile, lève le bras et, appliquant avec force sa main gantée de fer sur la bouche et sur les joues du Sauveur, lui dit : « Tu réponds ainsi au grand prêtre ? » — Jésus, ébranlé par la violence du coup, chancelle et recule, et le sang s'échappe de sa bouche. De tous côtés retentissent des cris injurieux, on entend des persiflages, on voit des rires moqueurs. Le Sauveur se contente de répliquer tranquillement : « Si j'ai mal parlé, montre-le ; sinon, pourquoi me frappes-tu ? »

Il ne reste plus maintenant au grand prêtre qu'à recourir à l'interrogatoire des témoins. Il les somme de déposer contre le Nazaréen, de se servir, pour cela, de ce qu'ils l'ont entendu dire ou de ce qu'ils l'ont vu faire. Les témoins qu'on a réunis en un lieu sont appelés à comparaître séparément, et voici le résumé de leurs dépositions : « Jésus chasse les démons par la vertu du démon ; il profane le sabbat ; il transgresse la loi du jeûne ; il ne se lave pas les mains avant de manger ; il soulève le peuple ; il nomme les Pharisiens des adultères et une race de vipères ; il appelle les malédictions sur la ville et sur le temple ; il va avec les publicains et avec des femmes de mauvaise vie ; il se laisse appeler Roi, Prophète et Fils de Dieu ; il défend de divorcer, se dit le Pain de vie et veut qu'on le mange !... » C'est ainsi que les témoins à charge rapportent, en les dénaturant, les paroles et les actes du Christ, et font de tout une arme contre Jésus qu'ils veulent perdre.

Mais dès que les juges veulent faire confirmer aux témoins les dépositions de leurs devanciers, alors tous se contredisent. Si l'un affirme que Jésus s'est proclamé Roi, l'autre le conteste ou nie qu'il ait parlé ainsi, puisque le Christ s'est enfui au contraire quand on a voulu le faire Roi. Si l'un dit qu'il s'est réellement

donné comme le Fils de Dieu, l'autre le nie et croit qu'il ne se nomme le Fils de Dieu que parce qu'il fait la volonté du Père céleste. Si l'un prétend qu'il guérit tout le monde par le démon, il est démenti par un autre qui soutient que ses guérisons ne signifient rien, que les miraculés redeviennent malades, et qu'il ne fait que tromper les gens avec sa science médicale. Ainsi les dépositions des témoins sont tout à fait misérables et ridicules : ils n'apportent aucune accusation sérieuse contre Jésus. Enfin, deux témoins se présentent encore, qui disent que Jésus veut détruire le temple et le rebâtir de nouveau, mais non de main d'homme : ce qui, à leur avis, est un blasphème. Mais ils tombent eux aussi dans la contradiction : car l'un des deux affirme que le Christ n'a pas dit qu'il détruirait le temple, mais seulement que, si on le détruisait, il le rebâtirait sans le secours des hommes : ce qui est une absurdité et une folie. Cependant Jésus est tout à fait calme, et il ne lève pas les yeux, de sorte que beaucoup des personnes présentes sont touchées de sa patience et de sa douceur. Caïphe en est très irrité ; il se lève de son siège, descend les degrés de son tribunal pour se rapprocher de Jésus, qu'il interpelle ainsi : « Qu'as-tu à opposer à tous ces témoignages ? Tu ne dis rien ? » Le Seigneur ne le regarde même pas. Alors les archers le tirent violemment et le maltraitent, lui criant de parler et de répondre ; mais Jésus ne s'émeut pas et ne prononce pas un mot.

En ce moment Caïphe entre en fureur, et, pour se tirer du grand embarras où il se trouve et en finir d'un seul coup, il s'avance vers Jésus, lève vivement les mains et, d'une voix courroucée, il lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu, digne de toute bénédiction. » Un profond silence succède tout à coup à un grand trouble dans l'assemblée. Le Seigneur répond à Caïphe d'une voix incomparablement grave, qui fait tout trembler, avec la voix du Verbe éternel : « Oui, je suis ce que tu dis ; et je dis encore que vous verrez tous le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel ! » En entendant ce témoignage magnifique et si vrai, le ciel tout entier, les Anges et tous les justes des Limbes sont transportés de joie ; les horizons du

monde, sur lequel règne encore la nuit du paganisme, se bordent d'une raie lumineuse, comme celle qu'on voit à l'aurore du plus beau jour ; mais l'enfer est ébranlé jusque dans ses fondements, et une foule de mauvais esprits se répand dans le tribunal de Caïphe et dans tout l'univers pour éteindre la lumière de ce glorieux témoignage. La terreur et l'agitation de l'enfer se révèlent aussitôt à la violence de la colère et de la rage sauvages qui s'emparent des ennemis du Christ. Caïphe surtout, comme possédé de l'enfer, recule de quelques pas, saisit des deux mains son propre habit au collet et, au milieu d'un bruit strident, le déchire jusqu'à la ceinture en criant : « C'est un blasphème ! Vous l'avez entendu ! A quoi bon maintenant des témoins ? Que vous en semble ? N'a-t-il pas mérité la mort ? » Alors tous s'agitent comme des possédés et s'écrient : « Il est digne de mort. » Et c'est un désordre et un vacarme épouvantables dans toute la salle : on dirait que tout l'enfer s'y est donné rendez-vous pour y célébrer sa victoire sur la vérité et sur Dieu. Plein d'une joie diabolique, Caïphe lève la séance, fixe la prochaine au lendemain de très bonne heure, pour s'occuper du jugement définitif, et confie Jésus à la garde de ses serviteurs, qui feront de lui ce qu'ils voudront pendant tout le reste de la nuit.

Au lieu de donner un peu de repos au Sauveur fatigué, tout endolori et accablé de tristesse, la troupe des serviteurs, des soldats et des mauvais sujets qui rôdent dans la cour, se précipite sur lui comme un essaim de guêpes furieuses et se raille du Messie de toute espèce de manière. Ils le tiraillent et le secouent violemment, lui arrachent la barbe et les cheveux, crachent sur lui de telle façon que ses cheveux et sa barbe sont tout souillés de boue. Ils lui couvrent les yeux d'un affreux chiffon, et ensuite le frappent avec les poings et des bâtons en criant : « Grand Prophète ! prophétise, et devine qui t'a frappé ? Il y a ici plus que Salomon ; c'est le Roi lui-même qui célèbre les noces de son Fils. » Et pendant qu'ils lui crachent au visage et partout sur sa Personne, ils disent : « Tu as l'onction des Prophètes et des rois, et le nard de trois cents deniers. » Ils continuent ainsi de le maltraiter et de le railler d'une façon horrible et incroyable. Personne ne les en empêche ; au contraire, ils peuvent être

d'autant plus sûrs du consentement et de l'approbation de leurs excellents maîtres qu'ils auront davantage outragé Jésus.

Pierre est, dans l'intervalle, entré dans la cour intérieure pour avoir des nouvelles de son Maître, et, tout troublé et soucieux, il s'est assis près du feu au milieu des soldats et des serviteurs. Sa physionomie, son silence et sa tristesse frappent tout le monde; et, dans ce moment, une portière, s'approchant aussi du feu, lui dit qu'il peut bien être un disciple du Nazaréen. Surpris et craignant la foule nombreuse qui l'environne, il répond qu'il ne sait pas ce qu'elle veut dire. Il se lève aussitôt et se dirige vers la cour extérieure. Arrivé à la porte, il rencontre une autre domestique qui dit aux personnes présentes : « Celui-là a été assurément avec le Nazaréen » ; et les hommes du voisinage, entendant cette femme, posent eux-mêmes à Pierre la question : « Es-tu vraiment disciple du Nazaréen ? » La peur et l'inquiétude s'emparent de l'Apôtre, il tremble ; alors il affirme et il proteste qu'il n'est pas disciple de Jésus, même qu'il ne connaît pas cet homme ; et il sort par la porte. Son angoisse et son affliction font qu'il pense à peine à son reniement. Mais il n'a plus de repos, et l'amour qu'il a pour son Maître l'attire toujours près de lui, dans la cour intérieure du tribunal. Tout bouleversé et anxieux, il s'assied de nouveau près du feu ; et, encore une fois, un individu, qui le remarque, l'importune en lui demandant s'il est du parti du Galiléen, et en ajoutant que son langage d'ailleurs montre qu'il est Galiléen. Au moment où Pierre veut se disculper et ensuite s'éloigner, le frère de Malchus se présente et l'interpelle ainsi : « Mais je crois que c'est toi qui as blessé mon frère ; je t'ai vu dans le jardin. » Pierre, à ces paroles, perd son sang-froid et, ne se possédant plus, il proteste, avec toute l'impétuosité de son caractère, en faisant des imprécations et des serments, qu'il ne connaît pas cet homme; et il va du côté de la porte pour sortir. C'est en ce moment qu'il rencontre le cortège qui conduit, après l'avoir raillé, comme nous l'avons vu, le Sauveur dans la prison souterraine du tribunal. Jésus se tourne un peu de côté et regarde Pierre avec un visage grave, empreint de tristesse et de compassion. Aussitôt revient vivement à l'esprit de l'Apôtre la parole du Christ : « Tu me renieras

trois fois entre le premier et le second chant du coq. » Presque épuisé de chagrin, d'inquiétude et de peine, il avait tout à fait oublié sa promesse de fidélité ; mais, au regard de Jésus, le sentiment de sa faute lui fend l'âme de douleur : il a péché contre son Sauveur, condamné et horriblement maltraité, qui l'a toujours tant aimé et qui l'a toujours averti avec une si grande charité. Pénétré de repentir, il s'enveloppe la tête et se hâte d'aller dans la cour extérieure pour pleurer amèrement. Il ne craint plus d'être interpellé désormais ; et, si quelqu'un l'avait fait, il aurait dit qui il est et quelle est la grandeur de sa faute. Le danger, la perplexité, l'inquiétude, le trouble, la fatigue et l'épuisement, ajoutés à son caractère vif et emporté, permettent, jusqu'à un certain point, d'excuser la faute de Pierre ; mais pour Jésus elle fut une cause de grande douleur et de profonde humiliation.

Les archers et les soldats emmènent le Sauveur dans une petite prison souterraine, afin qu'il y passe le reste de la nuit. Là le Seigneur est assis : une chaîne en fer, rivée à la muraille, est passée autour de son cou ; ses mains liées se croisent sur sa poitrine ; sa noble tête endolorie se penche en avant comme pour chercher un lieu de repos qu'elle ne trouve pas. Ce n'est pas le moment pour lui de songer au repos. Jésus ressent très vivement ses douleurs et son abandon. Pendant que ses gardiens sommeillent, il prie et il offre à Dieu toutes ses souffrances passées, présentes et futures dans l'intérêt de sa gloire et de notre salut... Enfin le jour commence à poindre, et un rayon de soleil passe à travers les barreaux de l'unique fenêtre de la prison. Ce rayon arrive timidement, comme le juge criminel qui se rend auprès du condamné pour lui signer ou lui ratifier sa sentence. Il demande, pour ainsi dire, pardon au Sauveur de lui faire tant de mal et de lui prendre la vie : il est en effet venu le jour des douleurs immenses et indicibles de Jésus, le jour où il doit supporter une peine capitale inouïe. Jésus lève ses yeux vers le ciel et salue ce jour avec une émotion, un amour et une dignité incomparables. Il adresse ensuite une prière fervente à son Père céleste, en le remerciant du don de cette journée que les Patriarches ont désirée et après laquelle lui-même a soupiré, de cette journée

qui est le but de toute sa vie, dans laquelle il accomplira notre salut, ouvrira le ciel, triomphera de l'enfer, ouvrira aux hommes la source de toute bénédiction et accomplira la volonté de son Père céleste.

Les soldats et les serviteurs du tribunal viennent bruyamment, de très bonne heure, dans la prison où se trouve Jésus. Ils le détachent et conduisent l'infortunée Victime, avec un empressement tumultueux et des grossièretés incroyables, entre deux files de gens armés, jusque dans l'intérieur de la salle du tribunal. Le sanhédrin y est déjà et attend avec impatience l'Accusé. Les mauvais traitements, la boue et la fatigue ont défiguré Jésus : il est méconnaissable. Au lieu d'être touchés de ce spectacle, les puissants ennemis du Christ ne font que s'emporter davantage contre lui, tellement leur haine et leur colère sont grandes! Mais le temps presse. Caïphe vient vite à la question capitale, et demande aussitôt à Jésus s'il est le Messie, en ajoutant que c'est un devoir pour lui de le dire. Alors Jésus lève la tête et répond majestueusement : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas; et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas, et ne me délivrerez pas. Il ne vous reste donc plus qu'à me voir, un jour, comme votre Juge, assis à la droite de la vertu de Dieu. » Les juges, furieux, se regardent les uns les autres en ricanant et lui demandent s'il est en vérité le Fils de Dieu. « Oui, réplique le Sauveur, vous le dites, je le suis. » A cette réponse tous s'écrient qu'on n'a plus besoin d'aucune preuve, et ils le condamnent à mort comme blasphémateur. Les injures et les blasphèmes redoublent contre Jésus : « Comment, disent-ils, toi, un vagabond, un homme sans ressource et de basse extraction, tu es le Messie, tu veux t'asseoir à la droite de Dieu! » Immédiatement ils décident de le renvoyer au gouverneur romain pour en obtenir la condamnation définitive. Ils le font enchaîner comme un criminel et mener chez Pilate, à travers les rues de la ville, dans un appareil bizarre et grotesque. — Cette seconde séance judiciaire, qui est décisive, est donc une vraie comédie : c'est une séance d'une méchanceté et d'une hypocrisie impardonnables; c'est une assemblée dans laquelle président et jugent, avec l'incrédulité, tous les mauvais esprits et tous les mauvais sentiments,

la passion, la précipitation, le trouble, la haine, la vengeance et la fourberie. Comme les Pharisiens orgueilleux et irrités donnent maintenant libre carrière à leur fureur contre une Victime sans défense, qui gît à leurs pieds! Et pourtant Jésus les dépasse de toute la grandeur de Dieu par sa Majesté, son calme, sa sagesse, sa modération, son humilité, sa douceur au milieu de toutes les injures, et aussi par sa magnanimité et son amour dans le magnifique témoignage qu'il rend de lui-même. Ce témoignage illumine et éclaire toutes les prophéties qui regardent Jésus en tant que Messie : nous comprenons dès lors ses abaissements comme Rédempteur et son élévation comme Juge de l'univers (Dan., 7, 13. 14), et de plus, toute sa doctrine, ses miracles et sa sainteté. Par ce témoignage le Sauveur confirme le Christianisme et son amour pour les hommes.

B. — Le palais d'Hérode est situé dans la nouvelle partie de Jérusalem, appelée Bézétha, au nord du palais de Pilate. Le chemin qui conduit d'un palais à l'autre n'est pas long; néanmoins Jésus y souffre cruellement, parce que les Juifs sont furieux d'être obligés de circuler dans la ville pour aller mendier une condamnation, et aussi parce qu'ils ne peuvent exécuter immédiatement leur plan infernal, leur dessein homicide. La Pâque presse, et chaque retard leur fait appréhender l'intervention des disciples du Sauveur. A cause de cela, ils le maltraitent indignement sur le chemin. C'est encore un outrage pour le Christ d'être humilié jusqu'à devenir l'enjeu des intérêts vulgaires de Pilate. En effet, Pilate a déjà fait avertir Hérode de la venue de Jésus, en qui il ne trouve aucun sujet de condamnation, et dont il fera ce qu'il voudra, puisqu'il est son sujet. Hérode, très flatté de cette attention du gouverneur, se réjouit de toute façon de voir les Juifs obligés de lui demander une grâce, et surtout de posséder Jésus dont on lui a dit tant de choses et qu'il n'a jamais rencontré .. Aussi est-il très fier et très préoccupé de pouvoir jouer une fois un rôle très important et de faire subir un interrogatoire célèbre, où il déploiera toute sa puissance et montrera toute sa sagesse. Il convoque donc tous ses serviteurs et toute sa cour militaire; et, à cette heure, tous, parés magnifiquement, attendent l'arrivée de Jésus dans une des

grandes salles du palais, où Hérode siège sur une sorte de trône.

Les princes des prêtres et les membres du sanhérin entrent dans cette salle, et s'y rangent sur deux lignes; au milieu d'eux vient se placer le Christ, non loin de l'entrée, à une distance respectueuse d'Hérode. Tout de suite, ils commencent, avec un zèle outré, à faire toute sorte de plaintes contre Jésus. Hérode regarde curieusement le Sauveur, et, le voyant si maltraité, les cheveux et la barbe en désordre, la robe couverte de boue, cet homme, mou et voluptueux, pousse des cris comme ceux d'une femme et fait de la main un geste qui exprime sa compassion et son dégoût. Pour flatter Pilate et montrer son impartialité, il imite la conduite du gouverneur vis-à-vis de Jésus et vis-à-vis des Juifs. Il fait peu attention aux plaintes et aux accusations des princes des prêtres, et s'occupe beaucoup plus de Jésus, afin d'en obtenir quelque marque d'estime ou de reconnaissance. C'est pourquoi il est très prolixe et paraît instruit de toute chose. Il interroge sans cesse le Christ et veut avoir de lui un miracle. Mais le Sauveur reste muet, il ne répond pas un mot. Hérode est indigné de cette réserve et se sent humilié sous les yeux de tous les assistants. Il ne le laisse pas voir néanmoins, et s'épuise à poser à Jésus toute espèce de questions, où il semble même prendre intérêt à sa personne : « J'éprouve de la peine, dit-il au Messie, de te voir ainsi incriminé ; le gouverneur romain m'a renvoyé ton affaire; que réponds-tu à toutes ces accusations? J'ai entendu parler de la grande sagesse de tes discours; je désire t'entendre ; es-tu le roi des Juifs, es-tu Dieu? As-tu véritablement opéré les miracles qu'on raconte de toi? Es-tu bien celui que les Mages sont venus adorer; comment as-tu échappé au massacre des Innocents? Qu'est devenue ta royauté? Aujourd'hui tu ne sembles plus guère un Roi! pourquoi ton impuissance? » Jésus ne regarde pas une seule fois Hérode, ce qui irrite tout à fait ce prince. Les princes des prêtres remarquent l'indignation d'Hérode et en profitent pour accumuler d'autres accusations, qui concernent même la personnalité d'Hérode. « Jésus, lui disent-ils, vous a appelé renard ; il s'est montré l'ennemi de votre famille royale, et s'est déclaré avec Jean contre vous. » Le Sauveur n'a pas une parole pour se défendre. Mais Hérode est au bout de sa

science et de ses moyens; il se croit abaissé, humilié et comme jugé en présence de toute sa cour. Il est évident que le Christ ne veut rien avoir à faire avec lui et qu'il le néglige. Hérode est assez rusé et assez fin politique pour ne pas sortir de son rôle. Il ne veut pas condamner Jésus, qui lui inspire de l'horreur, et il lui répugne absolument de commettre un nouveau meurtre. De plus, il se refuse à rendre aux Juifs, qu'il n'aime pas, le service de les délivrer de leur ennemi mortel. Enfin, il ne veut pas offenser Pilate, mais, au contraire, le flatter à son tour, en n'exerçant pas la fonction de juge dans la capitale de sa province. Aussi décide-t-il de renvoyer le Christ à Pilate. Il se lève donc avec une gravité affectée et ordonne à sa cour de faire sortir l'Insensé et de rendre à ce Roi ridicule l'honneur qui lui est dû : « Jésus, ajoute Hérode, est bien plutôt un Fou qu'un Criminel. » Les princes des prêtres mettent tout en œuvre pour engager Hérode à condamner le Messie. Mais Hérode leur répond que ce serait une faute d'agir ainsi, ou plutôt de porter une sentence contraire à celle de Pilate, et il les congédie. En s'éloignant, il aperçoit, d'une terrasse de son palais, Jésus qu'on maltraite et raille dans la cour. La troupe des serviteurs et des soldats suit, en effet, le conseil de leur maître et traite le Christ comme il convient. Ces hommes méchants poussent donc le Sauveur dans la cour, laquelle fourmille de peuple, l'outragent et le persiflent de la manière la plus indigne et la plus cruelle. On apporte un habit blanc de cérémonie, tel qu'est celui des rois, des prêtres et des triomphateurs, et on en affuble Jésus. Alors les valets et les soldats se prosternent ou s'inclinent devant lui, le bousculent, l'insultent, le couvrent de crachats et le frappent au visage. Parfois même ils le renversent ou se font un jouet de sa personne, le maltraitant de telle sorte que son visage est bientôt tout couvert de sang. La violence et la cruauté des Philistins à l'égard de Samson, dans le champ de course de Gaza, n'ont pas dû être plus grandes que celles des ennemis de Jésus dans la cour du palais d'Hérode. Les princes des prêtres mettent enfin un terme à ce divertissement infâme, car il leur presse de se rendre auprès de Pilate.

C. — Le palais de Pilate est situé dans la citadelle Antonia

et communique, par un perron et une terrasse, aboutissant à une salle d'audience, avec la grande place ou le forum. C'est sur cette place que l'on voit la garde principale du gouverneur, la colonne de la flagellation, le tribunal criminel ou le lieu où les sentences sont prononcées. Les Juifs y amènent Jésus au milieu d'un grand cortège. Pilate est assis sur la terrasse, et les princes des prêtres avec leur suite traitent avec lui de la place du marché où ils se sont arrêtés. Il est probable que Pilate fait une remarque désagréable aux Juifs, en voyant l'état où ils ont réduit le Sauveur... Il leur demande la cause et l'objet de leur accusation. Les Juifs, irrités, lui répondent que si Jésus, n'était pas un malfaiteur, ils ne l'auraient pas cité à son tribunal. Pilate leur dit alors de le juger d'après leur loi, s'il s'est rendu coupable envers le temple et leur Religion. Les Juifs répliquent qu'il s'agit d'un cas de la plus haute gravité et d'un délit politique ; et ils accusent Jésus de soulever le peuple, de refuser le tribut à César, de s'être rendu coupable du crime de haute trahison, en se prétendant le Roi-Messie. Après avoir entendu ces paroles, Pilate entre dans la salle d'audience, où il interroge Jésus spécialement sur le dernier point. Le gouverneur de la Judée est un homme superstitieux, irrésolu, et sur lequel on ne peut compter ; les affaires des fils des dieux sont pour lui la cause de noirs pressentiments ; et d'ailleurs il a appris que les Juifs attendent, d'après leurs prophéties, un grand Libérateur et un Dieu-Roi ; enfin il ne peut penser du Messie autrement qu'un Juif éclairé ou un Hérodien, qui espèrent un Dominateur politique. Aussi Pilate est-il très étonné de voir devant lui un homme qui, malgré son état de pauvreté et de misère, peut se donner comme un Envoyé de Dieu et un Roi. Cependant il invoque le grief de haute trahison, en demandant à Jésus s'il est vraiment le Roi des Juifs. Le Seigneur lui répond avec dignité : « Est-ce de toi-même que tu m'interroges ainsi, ou est-ce à cause de l'accusation des Juifs ? » Cette réponse pique vivement le gouverneur, mais il n'en laisse rien voir et dit d'un air fier et mécontent : « Mais je ne suis pas un Juif, et je ne m'occupe pas de ces sottises ; les Juifs t'ont remis entre mes mains pour que je te condamne ; tu dois avouer ce que tu as fait. » Alors le Sauveur répond avec

humilité et gravité que son Royaume n'est pas de ce monde ; autrement ses vassaux ne l'auraient pas laissé tomber au pouvoir des Juifs. — « Tu es donc bien un Roi ? » dit Pilate, de nouveau secoué. — « Oui, je suis un Roi, répond Jésus, et je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque est né de la vérité écoute ma voix. » — « La vérité ? Qu'est-ce que la vérité ? » ajoute Pilate, et il va au dehors. Il n'a pas compris le Sauveur, mais il a vu aussitôt que la Royauté de Jésus n'est pas un danger pour celle de son maître, et qu'il n'a pas à s'en inquiéter le moins du monde. Il déclare donc très haut aux Juifs qu'il ne trouve aucune cause de condamnation dans cet Homme. Les princes des prêtres recommencent à se plaindre du Sauveur bien haut et bien fort et à se répandre contre lui en un torrent d'accusations. Pilate fait venir Jésus, pour les entendre, et, après, il lui demande s'il n'a rien à dire contre leurs allégations. Mais le Christ se tait et ne prononce pas un mot. Ce calme et cette expression inaltérable de dignité et de majesté de Jésus, au milieu de sa misère, de son impuissance et de son abandon, remplissent Pilate d'étonnement et de crainte, et cet Homme devient pour lui un sujet d'effroi. Il ne peut et il ne veut pas le condamner. Le droit et l'innocence sont de son côté, comme le prouvent assez la passion, le trop grand empressement et la fureur des Juifs. D'un autre côté, l'exaspération de ces derniers intimide le gouverneur, et c'est pourquoi il saisit à propos l'occasion qui lui est offerte, quand on accuse Jésus de soulever le peuple depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Pilate demande si le Christ est Galiléen, et, sur la réponse affirmative, il décide aussitôt de renvoyer cette affaire désagréable à Hérode, qui est en ce moment dans la ville. Le gouverneur a encore un autre but, en agissant ainsi : il veut tâcher de se réconcilier avec Hérode, devenu son ennemi. Il abandonne donc le Sauveur et, à tout hasard, le livre à des mains étrangères et impures...

Mais, pour le malheur de Pilate, Jésus lui revient, et le procès recommence de nouveau. D'abord, Pilate déclare, comme il l'a déjà fait, qu'il ne trouve aucun motif de condamnation dans l'Accusé. Ensuite il ajoute : « Hérode est aussi de mon avis, et, à cause de cela, il m'a renvoyé Jésus. Je ne puis, par consé-

quent, le condamner : tout ce que je puis faire, c'est de lui infliger la peine de la flagellation et ensuite de le rendre à la liberté. » Les princes des prêtres et les Pharisiens, en l'entendant, deviennent furieux; et, à leur instigation, il se produit un grand mouvement et une grande presse du peuple au bas de la terrasse où se tient Pilate. Un groupe s'avance, et de ce groupe quelques voix s'élèvent pour réclamer du gouverneur ce qu'il a coutume d'accorder à l'occasion de la fête. Pilate s'y attendait et avait préparé son plan. Il répond donc qu'il veut, suivant l'usage, délivrer un criminel pour la Pâque : « Mais lequel des deux, de Jésus ou de Barabbas, voulez-vous? de Jésus, le Roi des Juifs, ou de Barabbas, l'assassin et le séditieux, le scélérat méchant, que tout le peuple déteste et maudit? » Le gouverneur donne à Jésus le nom de Roi par crainte superstitieuse, et aussi par orgueil et par mécontentement des Juifs et des princes des prêtres, qui le poussent à bout et le mettent dans l'embarras. Mais les princes des prêtres ont pris leurs précautions et, au moyen de l'argent et de faux bruits, ont décidé leurs partisans et le peuple à demander formellement à Pilate la mort de Jésus. C'est pourquoi, à l'instigation des prêtres, la foule crie au gouverneur : « Délivre non celui-ci, mais Barabbas. » Pilate est consterné et comme anéanti. Il réplique aussitôt : « Que ferai-je donc de Jésus? » — « Crucifiez-le! crucifiez-le! » répond le peuple. — « Mais qu'a-t-il fait de mal? » ajoute Pilate. — « Qu'il soit crucifié! qu'il soit crucifié! » Telle est l'immense clameur qui accueille les dernières paroles du juge et retentit de tous côtés, comme la foudre de l'enfer. Les Pharisiens et les prêtres prennent une large part à tous ces cris. Pour conjurer l'orage, l'habile Pilate recourt encore à un expédient. Il se fait apporter de l'eau par un serviteur, et pendant que celui-ci la lui verse sur les mains, le gouverneur, se retournant du côté des Juifs, dit qu'il est innocent du sang de ce Juste et qu'ils auront à en répondre. Il veut, par cette scène, s'adresser à la conscience des prêtres et du peuple; mais, dans l'état actuel de surexcitation et de violence, il n'y a rien à faire avec le peuple. Un cri horrible s'élève de toute part pour répondre à Pilate : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Le gouverneur alors cède, d'abord

en délivrant Barabbas et ensuite en faisant pour le moment flageller Jésus : il a la simplicité d'espérer encore que cette flagellation produira un bon effet sur le peuple et secondera son dessein de sauver le Christ. Le Sauveur est, pendant tous ces débats, resté au fond de la terrasse et a tout vu. Comme il doit être confus et douloureusement affecté de se tenir debout devant tout ce peuple, qui parle de lui en des termes pareils ! Quelle honte et quelle peine pour le Messie d'entendre son peuple réclamer sa mort et Pilate parlementer pour le sauver, de voir le peuple juif, par haine et par mépris, prendre si légèrement la responsabilité de sa mort, tandis qu'un païen se refuse absolument à l'accepter ! Les Juifs traitent, en vérité, Jésus comme un vil animal, dont ils peuvent disposer à leur gré et sans le moindre scrupule. Oh ! qu'elle est grande maintenant la distance qui sépare le Sauveur et le peuple ! Comment les choses en sont-elles venues là ? Qu'aurait bien pu dire Jésus, en cette circonstance, après toutes les bénédictions et tous les bienfaits qu'il avait répandus sur ce peuple ? Combien de ces hommes, qui crient avec fureur et rage contre le Christ, n'ont reçu de lui que des consolations, des grâces de guérisons et des secours de toute sorte ! Quant au Sauveur, il est là debout, patient, silencieux et priant pour les malheureux mortels, pour la pauvre humanité...

Ce sont les soldats qui flagellent Jésus et qui se moquent de lui... Pilate compte que la vue du Christ, ainsi maltraité touchera le peuple et le portera à la commisération. Il fait donc venir le Sauveur, après ces supplices, pour le présenter à la foule. Jésus s'avance donc, couronné d'épines, un roseau dans ses mains liées, vêtu à peine avec le manteau de pourpre. Il marche courbé, chancelant, et ne gravit que difficilement les degrés de la terrasse où se trouve Pilate. Celui-ci, à la vue du Sauveur, éprouve un sentiment d'effroi, mêlé de compassion, et, se tournant vers les Juifs, il dit : « Je veux l'amener encore une fois devant vous, pour vous dire que je ne le trouve coupable d'aucun crime. » Alors il fait avancer Jésus de manière à ce que tout le monde puisse le voir, et, le montrant de la main, il prononce avec émotion ces paroles : « Voilà l'Homme ! » C'est un spectacle horrible et déchirant que celui du Fils de

Dieu, courbé, couvert d'un manteau de dérision, le corps en lambeaux et rouge comme un drap trempé dans le sang, la tête meurtrie et couronnée d'épines, broyé par la douleur et portant sur sa figure la marque et l'expression d'une tristesse et d'une douceur indicibles : on dirait un fantôme sanglant et couronné, qui s'avance sur la terrasse du côté du peuple et fixe des yeux brillants sur la multitude houleuse qui est à ses pieds. Le frisson, la terreur et un morne silence sont les effets produits sur le peuple par l'apparition de Jésus. Il n'y a que les princes des prêtres, les gens du tribunal et leurs adeptes que ce spectacle irrite, comme s'ils y voyaient leur âme et leur conscience dans un miroir fidèle. Alors tous ces forcenés s'écrient d'une seule voix : « Enlevez-le! Crucifiez-le! » et ils entraînent le peuple, qui bientôt pousse et répète avec eux les mêmes cris. Pilate leur réplique : « Chargez-vous de cette besogne, moi je ne veux pas m'en mêler. » Mais les Juifs ne consentent pas à ce qu'il en soit ainsi ; il faut que Pilate condamne et fasse exécuter Jésus. C'est pourquoi ils changent de tactique et lui présentent l'accusation sous une autre face. Pilate est dans le plus grand embarras, quand les Juifs lui disent : « Nous avons une loi, et, d'après cette loi, Jésus doit mourir, parce qu'il s'est proclamé le Fils de Dieu. » Le gouverneur romain est dans les angoisses, sa crainte superstitieuse devient excessive. Il fait rentrer Jésus dans le tribunal et il le suit. Troublé et ne sachant que faire, il s'approche du Sauveur infortuné, couvert de sang, que personne ne peut voir sans effroi ; il semble l'interroger timidement des yeux, et il lui demande enfin d'où il est et qui il est. Jésus ne lui répond pas une parole. Alors, mécontent et irrité, Pilate lui dit : « Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et celui de te délivrer ? » A ces mots, le Christ répond avec gravité et majesté : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'En-haut ; celui qui m'a livré entre tes mains est plus coupable ; mais tu pèches aussi, si tu me laisses mourir. » Le coup a très bien porté, et Pilate se sent sérieusement atteint. Il quitte aussitôt Jésus, avec la ferme résolution de le sauver, et il dit aux Juifs : « Je ne trouve aucune cause de condamnation dans le prévenu ; c'est pourquoi je vais le rendre

à la liberté. » Les Juifs livrent à Pilate un autre assaut, c'est le dernier. Ils crient au gouverneur : « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César ; celui qui veut devenir Roi est contre César. » En d'autres termes, ils rendent Pilate responsable du crime de haute trahison, s'ils ne condamne pas Jésus, et ils l'accuseront de ce crime auprès de l'empereur. Cette imputation produit un très fâcheux effet sur Pilate dans la circonstance présente, et finit par briser toute sa résistance. Il abandonne dès lors Jésus.

Le gouverneur va procéder maintenant à la condamnation officielle, laquelle a toujours lieu en plein air, et avec une très grande solennité. Pilate, portant les insignes de sa charge et escorté de soldats, monte sur son siège de juge et fait comparaître le Sauveur. Afin de mécontenter les Juifs ou de confirmer publiquement qu'il remplit son devoir envers l'empereur, il présente encore une fois Jésus aux Juifs en leur disant : « Voilà votre Roi ! » — Un cri sauvage lui répond : « Enlevez-le ! Crucifiez le ! » — « Je crucifierais votre Roi ? » repartit Pilate. — — Ils répondent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » C'est le dernier mot de cette affaire, et Pilate prononce la sentence contre Jésus. Elle renferme sa condamnation à mort, parce qu'il a prétendu au titre de Roi ; elle est écrite et elle est lue écrite. Les princes des prêtres et les Pharisiens sont dans la jubilation à la suite de la victoire qu'ils viennent de remporter sur leur plus implacable ennemi ; mais une affliction et une douleur profondes accablent tous les amis et tous les disciples de Jésus, particulièrement sa sainte Mère et les saintes femmes, qui ont assisté à toute cette scène sous un des portiques du palais. Le Sauveur garde le silence, reçoit sa sentence de mort avec courage et résignation, même avec un amour infini pour son Père céleste, et l'offre à Dieu pour nous, pauvres pécheurs, et spécialement pour les auteurs de sa mort.

— Telle est donc la marche suivie dans toute cette affaire, tel est l'ensemble de ce procès à la fois religieux et politique. Depuis le commencement jusqu'à la fin, nous avons assisté à une comédie judiciaire, dans laquelle le Sauveur a toujours été sacrifié et où il n'a recueilli que des mépris, des injures et des mauvais

traitements. Quel exemple d'amour de l'humilité ne nous donne-t-il pas ! Comme il a été loin dans cet amour ! Il est livré, abandonné et renié, même par ses amis et ses disciples. Les traits de l'ingratitude, du mépris et de la haine le frappent de tous les côtés ; il est mis au-dessous des scélérats les plus méchants et les plus infâmes, rejeté de tout le peuple ; il se soumet à toutes les autorités, il les reconnaît et il répond à ses juges avec humilité ; il laisse disposer de lui, permet qu'on le maltraite, qu'on l'outrage et qu'on l'afflige de toute espèce de manière ; il n'évite personne et il ne se retire devant qui que ce soit ; il veut être faible et inoffensif, se refusant à employer la force de la contradiction et de la résistance, quand il aurait pu le faire ; s'il se défend parfois, il le fait modestement et toujours bien en-deçà de la mesure permise ; il souffre l'injustice et la persécution, qui lui arrivent de tous les côtés et de toute sorte de personnes ; les autorités, qui devraient le défendre et le protéger, lui refusent aide et protection et lui font des dénis de justice ; ses juges l'abandonnent à son malheureux sort et deviennent ses persécuteurs ; ils anéantissent son honneur, en le condamnant comme blasphémateur et comme coupable de haute trahison : Jésus a perdu complètement son existence au point de vue religieux et civil, et il est tout à fait sacrifié.

Nous trouvons ici assurément un exemple, un motif et une force pour nous affermir et nous confirmer dans la résolution que nous avons prise d'aimer et de pratiquer l'humilité. En particulier, il nous fait apprendre du Sauveur à ne pas regarder le grand monde avec des yeux de complaisance ; nous ne devons pas toujours nous défendre et nous justifier, et, si nous le faisons, nous ne devons le faire que modestement, en réservant toujours quelque chose pour l'humilité ; il nous faut apprendre aussi à garder la patience, comme Jésus, si on fait des rapports sur nous, si on nous accuse, si on nous interroge et nous fait rendre compte de notre conduite ; de même, si on nous accuse faussement ou si on ne nous a pas compris ; si nous avons à souffrir de manques d'égards volontaires ou non ; si les Supérieurs nous négligent, ne sont pas pour nous et même sont contre nous ; si l'on fait tort à notre honneur et à notre répu-

tation.... Nous devons alors supporter tout avec patience et même, autant que possible, avec joie, sans crier à l'injustice, sans protester, sans en appeler à personne, sans invoquer toujours nos droits. C'est surtout le cas de pratiquer cette humilité, quand se présentent les occasions que nous signale l'Institut : en acceptant humblement la place ou le degré qui nous est assigné dans la Compagnie, en supportant avec patience le désagrément des dénonciations et les réprimandes des Supérieurs, et enfin en rendant fidèlement notre compte de conscience, sans cacher aucun de nos véritables défauts. Nous devons, dans ces circonstances, nous rappeler les mystères dans lequels Notre-Seigneur a supporté tant d'attaques et tant de pertes dans sa réputation et son honneur. Demandons-nous s'il est vrai que Jésus a tellement souffert et comment il a souffert, si nous pouvons accepter d'être traités d'une autre manière que lui. Demandons-nous si nous devons jouir encore de l'estime ou de la considération de nos semblables et faire tout pour l'avoir, après que le Sauveur a perdu entièrement son honneur auprès des hommes... Recourons à notre divin Maître. Consolons-nous près de Jésus qui est dans l'humiliation et le délaissement, et regardons comme un grand bienfait d'y avoir part nous-mêmes. De cette façon, nous ne suivons pas les inclinations de notre nature légère et perverse, nous commençons effectivement à être des disciples de Jésus, à vivre pour Dieu et à avoir tout en lui ; autrement, nous restons toujours *animalia gloriæ,* comme dit Tertullien. Par le sacrifice de notre honneur, nous travaillons et nous contribuons à l'extension du Royaume du Christ avec plus d'efficacité et de succès que nous le pourrions faire de toute autre manière.

LA FLAGELLATION

(MATTH., 27, 26 ; MARC. 15, 15 ; LUC, 23, 16. 22 ; JEAN, 19, 1.)

I. — *La Flagellation en général.*

Le supplice de la flagellation était d'ordinaire très cruel et épouvantable. La flagellation du Christ est un des principaux mystères de toute sa Passion : aussi le Messie en fait-il une mention spéciale dans les prédictions de ses souffrances. (MATTH., 20, 19 ; MARC, 10, 34 ; LUC, 18, 33.)

A. — En *premier* lieu, la flagellation était épouvantable à cause du déshonneur et de la honte qu'elle entraînait. C'était le supplice des gens du bas peuple devenus scélérats, des esclaves, des brigands, et le châtiment des bêtes : en celles-ci le fouet tenait lieu d'intelligence ou de raison, et dans les autres il remplaçait la conscience. Quand le fouet avait touché une fois quelqu'un, il était flétri et perdu de réputation pour toujours ; aussi saint Paul ne consentit pas à être flagellé par les Romains. (*Act.*, 22, 25.) La flagellation déshonorait aussi à cause de la nudité, laquelle pourtant n'était imposée régulièrement que jusqu'aux reins.

B. — En *second* lieu, la flagellation était épouvantable à cause de la douleur et du tourment qu'elle occasionnait. On flagellait ou avec des branches d'orme, des verges (*Act.*, 16, 22 ; II *Cor.*, 11, 25), ou bien avec des fouets, faits de lanières de cuir et souvent armés de petits crochets, de griffes, d'éperons, de morceaux de bois ou d'os : cette dernière flagellation était la plus cruelle de toutes. Les effets de ces différentes flagellations s'appelaient en termes populaires : battre, fouler, tailler, déchirer, mettre en pièces ou en morceaux.

C. — En *troisième* lieu, l'horreur de la flagellation dépendait du but qu'on se proposait en infligeant ce supplice : tantôt c'était un pur moyen de correction et une simple punition avec laquelle le coupable était quitte (Luc, 23, 16. 22); tantôt ce n'était qu'une partie du crucifiement, pour ainsi dire, son introduction et son prélude ; tantôt c'était une torture, afin de contraindre à un aveu. Il n'y avait pas de temps déterminé pour la durée de cette dernière flagellation ; les traitements les plus brutaux n'en étaient pas exclus : ils étaient des moyens pour la fin. En dehors de la torture, le nombre des coups ne devait pas dépasser quarante (*Deut.*, 25, 3); chez les Romains, ils pouvaient s'élever jusqu'à soixante-six. Même sous ce nombre restreint de coups, plusieurs succombaient ou avaient leurs forces brisées pour toute leur vie.

D. — En *quatrième* lieu, l'endroit où se donnait la flagellation augmentait encore la honte de ce châtiment. On l'administrait en secret ou bien en public sur la place du marché. Il semble que c'est publiquement que le Sauveur a été flagellé. (Matth., 27, 27 ; Marc, 15, 16.) La colonne de la flagellation ou bien avait une demi-hauteur d'homme, et alors le criminel devait, la tête penchée sur cette colonne, présenter le dos aux coups ; ou bien elle avait une élévation plus considérable, et, dans ce dernier cas, le patient était hissé contre le fût de manière à ne toucher le sol que du bout des pieds. Il est vraisemblable que Jésus fut attaché à une colonne élevée, en sorte qu'en vérité il y fut pendu et lié. (*Deut.*, 25, 2.)

E. — Enfin, en *cinquième* lieu, c'étaient, pour l'ordinaire, des soldats, dont l'indifférence et l'insensibilité sont connues, qui infligeaient le supplice de la flagellation.

De tout ce qui précède il résulte que cette punition était pour le condamné un très dur martyre.

II. — *Circonstances de la Flagellation.*

Il y a, dans la Flagellation du Christ, des circonstances qui la rendent particulièrement cruelle.

A. — D'abord, elle est le fait d'une injustice criante, qui

donne à cette punition, à cette partie du calice de la Passion, une amertume beaucoup plus grande et exceptionnelle. Tout à coup Pilate dit qu'il ne trouve aucune cause de condamnation dans cet Homme, qu'il va donc le faire flageller et ensuite le délivrer. (Luc, 23, 16. 22.)

B. — La seconde circonstance est l'intention de Pilate en ordonnant la Flagellation de Jésus : il veut, par cet affreux moyen, inspirer de la compassion aux Juifs. Aussi sépare-t-il la Flagellation du crucifiement et ordonne-t-il l'exécution publique, sur le marché, en présence de tout le peuple. Sans doute, à cause de cette circonstance encore, la Flagellation est plus cruelle et plus horrible. La durée et la rigueur en font non seulement une Flagellation de correction, un simple châtiment, mais une véritable torture.

C. — Enfin, ajoutons l'extrême délicatesse et finesse de complexion du corps du Seigneur. La douleur a, en effet, une moins grande prise sur une constitution plus rude ou sur un corps endurci par les occupations et les habitudes de la vie.

D'après toutes ces circonstances, l'on peut se faire une idée de la rigueur et des souffrances de la Flagellation de Jésus.

III. — *Sentiments du Sauveur pendant sa Flagellation.*

A. — Notre-Seigneur supporte ce supplice épouvantable avec l'héroïsme de l'esprit intérieur. Ses douleurs extérieures ne l'absorbent pas au point de l'empêcher de les accompagner et de les sanctifier par les actes intérieurs des vertus les plus sublimes : il endure la Flagellation avant tout avec une patience divine, les yeux et le Cœur sans cesse élevés à Dieu ; il souffre enfin avec une charité admirable envers tout le monde, même envers les auteurs de son châtiment : Pilate, les Juifs et les bourreaux...

B. — Nous devons considérer ici en particulier les intentions pour lesquelles Notre-Seigneur permet et subit ce châtiment Il est facile de les deviner :

La flagellation est principalement une punition corporelle, sensible, une peine pour le sens du toucher. Qui ne voit de suite

que le Sauveur par là veut surtout satisfaire pour les péchés de la chair ? Il y avait aussi dans l'ancienne loi des fautes honteuses qui étaient châtiées de cette façon. (*Lév.*, 19, 20.) Celui qui s'est abandonné à ces péchés doit se représenter Jésus flagellé, déchiré par les coups, couvert de blessures sanglantes et horribles, et ensuite se demander pourquoi il endure dans son corps une douleur aussi intolérable et à quoi il pense pendant cet affreux supplice... A ce spectacle, personne ne peut perdre ni le courage ni l'espérance : nous sommes en présence d'une satisfaction surabondante et d'une charité touchante qui nous l'offre ou plutôt qui l'offre à Dieu pour nous. — Le Sauveur veut de plus par sa flagellation nous donner l'exemple de la manière dont nous devons traiter notre corps et l'employer au service de Dieu. Peu importe même qu'il y perde sa beauté, sa santé et ses forces : le Sauveur ne sacrifie-t-il pas entièrement le sien avec tous les biens et les avantages qu'il en retire ? A quelles forces brutales ne livre-t-il pas son corps ! Voyez les instruments épouvantables qui le mettent en pièces ! Et cependant il n'est pas de corps plus pur, plus noble, plus beau, d'extraction plus illustre, et qui ait opéré plus de merveilles. Aucun corps ne peut absolument supporter la comparaison avec celui de Jésus. Par conséquent, offrons le nôtre en holocauste à Dieu par la chasteté, le travail, les fatigues et les souffrances jusqu'à la mort !

LA DÉRISION ET LE COURONNEMENT D'ÉPINES

(MATTH., 27, 27-30 ; MARC, 14, 16-19 ; JEAN, 19, 2. 3.)

I. — *Occasion et circonstances du Couronnement.*

A. — Après la flagellation, le Sauveur est conduit au corps de garde des soldats de Pilate pour y attendre l'issue du procès : c'est l'occasion pour Jésus d'un nouveau et cruel supplice. Les soldats profitent de cet intervalle pour se divertir aux dépens du Messie. L'idée sans doute leur en a été suggérée, à eux et à la populace qui les entoure, par Hérode et par les Juifs qui se sont moqués tant de fois de la Royauté du Christ. Ils veulent donc les imiter, en jouant au Roi avec lui et en raillant sa Royauté.

B. — Mais les circonstances où cette dérision a lieu en font pour Jésus une souffrance horrible.

La *première* circonstance est l'injustice de cet outrage. Les soldats agissent ainsi contre tout droit. L'accusé est comme une personne sacrée, et il n'est pas permis de le traiter arbitrairement et suivant son bon plaisir. Or, Jésus est maltraité de la façon la plus indigne, même sous les yeux du gouverneur, peut-être même avec son assentiment, puisqu'il voit en cela un moyen de sauver sa Victime.

La *deuxième* circonstance qui rend surtout pénible le Couronnement d'épines se trouve dans les auteurs et les acteurs de cette atroce comédie. Ce sont des soldats, dont la brutalité est connue, des hommes de sang, prêts à tout et ennemis méprisants des étrangers, surtout des Juifs. Jésus leur est entièrement

livré et abandonné : ils peuvent faire de lui ce qu'ils veulent. Ils rassemblent toute la cohorte, qui est sous les armes pour le service de la journée (Marc, 15, 16), et ce que l'un ne trouve pas, l'autre l'invente pour railler, ridiculiser et outrager le Christ ; et l'on sait ce que sont les plaisanteries et les jeux d'esprit des chambrées et des casernes !

La *troisième* circonstance spécialement douloureuse de ce mystère est dans la condition et l'état du Sauveur. Jésus est de noble extraction, de tendre complexion ; il a une pureté et une délicatesse extrêmes ; il a toujours été doux et a mené une vie paisible, il est donc tout différent des soldats qui le harcèlent : — circonstance qui excite et augmente leur malice. De plus, il a des aspirations de Roi, et veut, comme l'on dit, chasser les Romains : il a, par conséquent, besoin d'être morigéné. Enfin, Jésus vient d'être flagellé, il est couvert de plaies et souffrant horriblement dans tout son corps. — N'est-ce pas assez pour augmenter la douleur de ce nouveau supplice ?

II. — *Comment Jésus est raillé et couronné d'épines.*

Ce passe-temps horrible des soldats et des Juifs, dont Jésus fait tous les frais, est donc une contrefaçon plaisante d'un couronnement royal et des hommages rendus à un souverain.

A. — Pour offrir ses hommages à un roi, il faut, avant tout, la pourpre, qui est l'insigne de la dignité royale en ce monde. Hérode a laissé mettre à Jésus une robe de parade blanche, parce qu'il voulait en même temps se moquer aussi de lui comme Messie. Mais, pour les soldats, Jésus n'est qu'un souverain terrestre, un chef d'armée, et, à cause de cela, il doit avoir le manteau de pourpre que portent les empereurs et les généraux. Mais ils ne vont pas le chercher à Tyr ; il leur suffit d'un manteau de soldat, vieux et déchiré. Ils lui enlèvent le vêtement qui est collé à ses épaules meurtries et le remplacent par la pourpre du soldat. (Matth., 27, 28 ; Marc, 15, 17 ; Jean, 19, 2.) — Comme trône il aura une colonne basse, *columna improperiorum,* qu'on montre encore aujourd'hui. — Un roseau dans ses mains liées sur la poitrine lui servira de sceptre royal. (Matth., 27, 29.) —

Sa couronne n'est pas le diadème de Melchom, qu'a porté David et qui était fait d'or et orné de pierres précieuses ; ce n'est pas non plus une couronne de roses et de branches d'olivier, mais une couronne entrelacée d'épines longues et aiguës (Matth., 27, 29) : tel est le diadème qu'on lui met sur la tête.

B. — Voilà tout l'appareil royal ; et maintenant les hommages vont être offerts au nouveau Roi. Ses sujets se jettent à ses pieds (Matth., 27, 29), lui prêtent le serment de fidélité et souhaitent longue vie au Roi des Juifs : *Ave, Rex Judæorum!* En même temps, ils se moquent de lui et font des gestes ou des salutations ridicules. Alors tous se lèvent, donnent à Jésus des soufflets, le frappent et lui donnent des coups sur la tête avec le sceptre de roseau, de manière à enfoncer les épines dans ses tempes et à le blesser cruellement. (Matth., 27, 30.) Au lieu de lui baiser la main et le sceptre (Esth., 5, 2), au lieu de l'embrasser et de lui offrir des présents, ils le couvrent de crachats (Marc, 15, 19) ; peut-être même qu'ils le renversent de son singulier trône, au milieu des rires moqueurs de toute l'assistance. En un mot, il n'y a pas de railleries et de sarcasmes dont Jésus ne soit alors l'objet.

III. — *Portée et signification du Couronnement d'épines.*

A. — Ce mystère est, avant tout, un persiflage de la Royauté du Christ. Nous voyons, en effet, ici la gentilité et la puissance souveraine du monde tourner en ridicule la Personnalité du Messie. Jésus est raillé, dans le prétoire romain, par des soldats romains, sous les yeux et peut-être même à l'instigation du gouverneur romain. Mais cette dérision mérite au Sauveur l'empire du monde : la couronne d'épines deviendra pour lui une couronne d'honneur et de gloire ; son roseau se changera en un sceptre de fer, avec lequel il renversera et détruira, au temps voulu, les trônes et les royaumes infidèles à sa grâce, l'empire de Rome lui-même, l'empire de l'orgueilleuse capitale du monde. A la suite des soldats méprisants et moqueurs viendront des rois et des peuples qui se prosterneront aux pieds de Jésus pour l'adorer. C'est grâce à cette dérision humblement soufferte que l'empire universel de Rome deviendra son héritage.

B. — Ensuite, le Sauveur couronné d'épines est la Victime expiatoire des péchés d'orgueil, des désirs de domination qui tourmentent les hommes. Il est encore la Victime des revendications injustes de leurs droits et des vengeances criminelles de leur honneur ; de leurs iniques atteintes à la réputation du prochain ; de toutes nos impatiences dans les humiliations et les moqueries dont nous sommes l'objet ; de toutes les injures que nous faisons à l'autorité et de toutes nos révoltes contre elle, spécialement contre la sainte Église. Avec quelle amertume le Sauveur doit souffrir pour toutes ces causes !

C. — Enfin, Notre-Seigneur veut nous montrer, dans ce mystère, combien font souffrir les railleries injustes. En effet, les moqueries, le persiflage et les pointes ou les traits d'esprit sont des épines avec lesquelles nous blessons cruellement le prochain. Jésus nous apprend aujourd'hui la manière de les supporter nous-mêmes.

LE PORTEMENT DE LA CROIX ET LE CRUCIFIEMENT

(MATTH., 27, 31-35 ; MARC, 15, 20-24 ; LUC, 23, 33. 34 ; JEAN, 19, 16-18.)

I. — *Jésus est chargé de la Croix.*

A. — Suivant l'usage de l'Orient, l'exécution du criminel suit immédiatement sa condamnation à mort. Les malfaiteurs doivent porter eux-mêmes, pour leur honte et leur châtiment, la croix, l'instrument de leur supplice, jusqu'au lieu de l'exécution. On ne fait pas d'exception pour Jésus et il est traité comme un criminel vulgaire.

B. — Mais comment le Sauveur reçoit-il sa Croix ? — Sans doute, c'est avec une horreur et un effroi bien naturels : n'y a-t-il pas, de fait, dans son supplice, la somme de toutes les douleurs et de toutes les hontes ? — Jésus accepte sa Croix aussi avec résignation et courage, avec un religieux respect et un ardent amour. En effet, il voit dans sa croix, par-delà la douleur et la honte, la volonté adorable de son Père, l'instrument de notre salut et de notre bonheur, le sceptre de gloire et de puissance qu'il portera un jour. Où donc saint André et tant d'autres Saints ou Martyrs puiseront-ils leur désir, leur amour et leur vénération de la Croix si ce n'est dans l'exemple que donne ici le Sauveur des hommes ? (Luc, 12, 50 ; *Hebr.*, 12, 2.)

II. — *Le Portement de la Croix.*

A. — C'est maintenant que commence le long et douloureux trajet pendant lequel Jésus porte sa Croix. Comment le Christ

porte-t-il sa Croix ? — D'abord, avec une grande honte et une grande humiliation. Il fait partie, en effet, d'un cortège de malheureux pécheurs, où il occupe la première place : il a été jugé et condamné comme coupable de haute trahison, comme faux prophète et comme blasphémateur. Un peuple innombrable l'attend avec impatience et, quand il arrive, le regarde avec une curiosité indiscrète. Il s'avance ainsi sur les mêmes chemins où, il y a quelques jours, il est passé en Triomphateur. — De plus, le Sauveur porte sa Croix en souffrant beaucoup. La voie douloureuse mesure environ mille pas, est inégale et a par intervalles des montées très raides. La Croix, sans être très lourde par elle-même, l'est assez dans les circonstances où se trouve le Messie. Jésus est tout à fait épuisé, brisé, déchiré par les coups de la flagellation, a les épaules meurtries et ensanglantées, et éprouve une extrême fatigue par suite de ses nombreuses pertes de sang. La tradition rapporte qu'il est tombé jusqu'à sept fois, soit à cause de son épuisement, soit à cause des traitements indignes et cruels qu'il subit. — Enfin, le Sauveur porte sa croix sans recevoir de soulagement, ni de témoignage de compassion, si ce n'est de la part de quelques amis ou de quelques fidèles. On a pitié même d'un pauvre animal et on lui porte secours, s'il tombe par terre et s'il ne peut plus avancer. Mais pour Jésus il n'y a pas de pitié. Même quand on lui enlève sa Croix pour en charger Simon le Cyrénéen, ce n'est pas par compassion qu'on agit ainsi, mais dans la crainte qu'il ne meure avant d'arriver au Calvaire.

B. — La signification du portement de la Croix est claire.

En *premier* lieu, il est la réalisation de plusieurs figures et l'accomplissement de plusieurs prophéties : Isaïe n'a-t-il pas dit que le Seigneur prendra sur lui tous les péchés des hommes ? (Is., 53, 3.) De même que Abel a été emmené par Caïn pour être tué (*Gen.*, 4, 8), que Isaac a porté lui-même le bois de son sacrifice (*Gen.*, 22, 6), que les victimes expiatoires étaient brûlées en dehors de la ville (*Hebr.*, 13, 11. 12), de même Jésus devait sortir de Jérusalem, portant sa Croix, afin d'être immolé pour expier les péchés des hommes.

En *second* lieu, le portement de la Croix est instructif pour

nous tous. Il nous enseigne en effet deux choses : la première, que tous nous devons porter notre Croix ; la seconde, comment nous devons la porter. La Croix comprend la pénitence, la victoire sur les passions déréglées, l'observation des préceptes, et tous les maux temporels, intérieurs et extérieurs, spirituels et corporels. Tous nous devons porter notre Croix, celle-ci ou celle-là ; le Sauveur l'a dit : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » (Matth., 10, 38 ; 16, 24 ; Marc., 8, 34 ; Luc, 9, 23 ; 14, 27.) — Mais il nous faut aussi bien porter notre Croix. Comment la portons-nous bien ? Si nous la portons comme Jésus a porté la sienne, pour des motifs surnaturels, en union spirituelle de foi et de charité avec lui ; si, de plus, nous la portons avec les mêmes dispositions intérieures et extérieures que lui. Or, Jésus ne porte pas sa croix avec l'appareil de la gloire ; mais il la porte noblement, dignement, généreusement, avec un cœur qui aime jusqu'à la fin, qui aime jusqu'à mourir entre ses bras. — Ces deux leçons découlent naturellement de la considération des différentes personnes qui accompagnent Jésus portant sa Croix : ces personnes prennent part au portement de la Croix du Sauveur, mais pas toutes de la même manière. Les unes, en effet, par exemple, les Juifs et les larrons, n'y jouent qu'un rôle forcé, extérieur, de commande ; les autres, comme Simon le Cyrénéen, Véronique, les femmes de Jérusalem, la Mère de Dieu, y participent réellement, effectivement, en compatissant de cœur et d'âme. A nous de choisir notre place : car il faut nous décider à nous joindre aux premières ou aux secondes des personnes qui forment le cortège du Sauveur.

III. — *Jésus est attaché à la Croix.*

A. — Voici en quoi consistent les préparatifs du crucifiement : on agence les différentes parties de la croix, on creuse le trou où elle sera plantée et on dispose le condamné pour son supplice. Jésus se voit arracher, pour la dernière fois, ses habits qui se sont desséchés dans ses blessures pendant le portement de la Croix ; on ne lui laisse que les vêtements de dessous. On lui

présente alors un narcotique, du vin de palmier, mêlé de myrrhe, d'aloès, etc..., qui adoucit quelque peu la douleur du patient. Le Sauveur effleure à peine ce vin des lèvres, sans en boire : il veut consoler les saintes femmes qui le lui ont préparé, mais aussi souffrir et être immolé avec sa pleine connaissance. (Marc, 15, 23.)

B. — Maintenant Jésus est attaché à la Croix. Celle-ci se trouve vraisemblablement par terre, et les bourreaux y clouent d'abord ses mains et ensuite ses pieds. Un double soc sert d'appui aux pieds et au milieu du corps du Sauveur.

Mais que pense et que sent le Christ pendant ce cruel supplice ? — Les paroles qu'il prononce le disent assez : « Père, s'écrie Jésus, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, 23, 34.) Il demande pardon pour tous ses bourreaux, pour les archers, pour les Juifs, pour Pilate, pour nous tous, qui sommes la cause de son martyre. Il implore notre grâce avec instance et il appuie sa supplique en invoquant les motifs les plus touchants : n'est-il pas, en effet, le Fils de Dieu, par conséquent son Père ne l'aime-t-il pas et n'aime-t-il pas son Père et ne lui obéit-il pas jusqu'à la mort ? Ensuite, il excuse le crime de ses bourreaux par leur ignorance, laquelle, sans être excusable de la part des Juifs (Jean, 15, 22), est pourtant pardonnable à cause de la passion et de la légèreté humaines. Enfin, sa prière est exaucée : ceux qui, dans les rangs du peuple, se sont convertis à sa mort ou se convertiront plus tard, ne l'ont fait ou ne le feront que grâce au mérite de cette prière touchante de Jésus. Le Sauveur veut par là nous donner l'exemple de la manière dont nous devons nous comporter à l'égard de nos ennemis et de nos offenseurs.

C. — La Croix est traînée avec son Fardeau jusqu'à l'ouverture, creusée dans le rocher, où on va l'enfoncer. Bientôt, en effet, on la dresse au moyen de cordes et d'échelles et on la fixe dans le sol : quelle douleur pour Jésus en ces terribles instants ! C'est un spectacle unique, à la fois effrayant et touchant, que celui de cette Croix qui s'élève avec peine et qui domine ensuite tout le pays des alentours, à la grande joie des uns et pour la consternation des autres... — Elle est là pour tous le symbole

de la justice, puisqu'elle montre à tout l'univers l'image d'un Dieu qui est exécuté comme un scélérat infâme, entre deux autres scélérats, et mis à mort au lieu même des exécutions, immédiatement après la sentence, au milieu de la plus profonde misère, dans le plus grand abandon et les douleurs les plus épouvantables. Qui donc aurait pu penser que cette vie aurait eu une pareille fin ? (Is., 53.) — Mais la Croix nous paraît aussi comme le symbole de la miséricorde et l'instrument de la grâce. C'est maintenant que le véritable arbre de vie est planté et qu'une source infinie de grâces en jaillit pour purifier le monde, en effacer la marque de malédiction et en faire un second paradis. Toutes les grâces nous viennent par la Croix. — Enfin la Croix est le grand Drapeau, l'immense Étendard du Royaume du Christ, vers lequel accourent et se réunissent en foule les peuples. (Is., 11, 10.) La Croix se dresse sur le sommet occidental du Calvaire : Jésus y tourne le dos à l'antique cité et regarde l'occident. On dirait que la Croix est le point de départ d'une grande expédition guerrière, dont le terme sera la conquête du monde entier. Nous assistons à la première fête de l'Exaltation de la Sainte Croix : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.*

APPLICATION DES SENS

A. — Pendant que plusieurs soldats apportent des fouets et des verges qu'ils jettent au pied de la colonne de la flagellation, d'autres accompagnent le Christ et l'amènent de ce côté. Jésus regarde la colonne avec horreur et épouvante, mais aussitôt il élève, avec courage et énergie, ses yeux vers le ciel, vers son Père céleste. Les soldats lui enlèvent ses chaînes, et lui-même ôte sa robe de ses mains enflées et sanglantes : qui pourrait peindre sa peine et sa honte rien qu'à ce dépouillement partiel ? Il offre ce sacrifice pour le manque de pudeur de tant d'hommes, et en même temps il prie et il gémit. On lui met, aux jointures des mains, des cordes, lesquelles servent à hisser tout son corps contre la colonne, de manière à ce qu'il touche à peine

le sol de ses pieds, étroitement serrés aussi contre le fût de la colonne.

Alors les coups de verges et de fouets commencent à tomber avec violence, à siffler et à claquer sur le dos et sur les épaules de Jésus. Sa chair s'enflamme et se gonfle ; on voit bientôt sur son corps, en tout sens, de longues stries bleues, brunes et rouges. La peau cède : d'abord ce sont de petites déchirures, puis des blessures et des sillons, toujours plus profonds et plus longs ; peu à peu la chair se partage en morceaux, et les fouets atteignent les os. Le sang sort en filets et, après, en ruisseaux, et finit par couvrir tout le corps du Christ, par jaillir dans la cour et par former autour de la colonne de larges flaques rouges. — Et qu'est la douleur de Jésus ? C'est d'abord une douleur poignante, sourde et conquassante, qui devient, après, plus vive et plus pénétrante, brûle et cuit comme le feu et le sel, envahit tous les membres et pénètre jusque dans l'âme, tire les larmes des yeux, les soupirs et les gémissements de la bouche du Patient... Hélas ! comment, au milieu de tant de douleurs, les yeux de Jésus peuvent-ils regarder le ciel et comment son Cœur peut-il crier vers son Père céleste ? Mais la flagellation continue, faisant toujours de nouvelles blessures et causant toujours de nouvelles douleurs, jusqu'à ce que la pauvre Victime paraît succomber sous les coups. Le spectacle est épouvantable. Notre Maître et notre Sauveur, le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai Homme, palpite et tremble à la fois, pendant sa cruelle flagellation, et on entend sortir clairement de ses lèvres des plaintes douces, comme une prière touchante qui arrive à percer le bruit des sifflements affreux des fouets des bourreaux. De temps en temps, ces plaintes lamentables, saintes et salutaires de Jésus se perdent au milieu des clameurs de la populace et des Pharisiens, pour ensuite se faire entendre de nouveau dans les intervalles des coups de fouets et des blasphèmes des soldats.

Il est probable que le Sauveur tombe par terre, au pied de la colonne, quand les soldats l'en délient. Considérons-le attentivement dans ce triste état : il est là, étendu sur le sol, exposé à l'air glacial, baigné dans son sang, absorbé par sa douleur, foulé et broyé comme un ver de terre ; et aucune personne amie

n'accourt pour le soigner et le secourir ! Il ramasse lui-même péniblement ses habits pour se les mettre sur ses épaules et ses hanches toutes déchirées... Il ne voit aucune main se tendre vers lui... Mais où sont donc tous ceux qui, dans des jours meilleurs, le fréquentaient, l'honoraient et l'aimaient, tous ceux à qui il a rendu la santé, la consolation et la vie? Où sont Lazare, Pierre, Madeleine, Jean et Marie, sa Mère ? N'y a-t-il plus de baume, d'huile et de linge pour ses blessures dans le pays où coule l'huile et qui est couvert de baume et de lin ? Autour de lui il n'est pas une seule main secourable, un seul regard compatissant. Cependant combien d'hommes qui l'ont fréquenté et qui le connaissent, rougissent de lui maintenant et le raillent au milieu même de son ignominie ! En vérité, il ne lui reste plus qu'à mourir. Il ne peut plus lever la tête dans la compagnie de ses semblables, il est déshonoré, perdu, fini. Il a certes accompli à la lettre toutes les prophéties : « Les pécheurs ont frappé à coups redoublés sur ses épaules et ont creusé dans sa chair de larges et profonds sillons (Ps. 128, 3) ; il n'a plus de forme ni de beauté... ; il est méprisé, le dernier des hommes, l'homme de douleurs ; et il se cache le visage de honte et de confusion. » (Is., 53, 1-4.) — Il est bien juste que nous nous jetions aux pieds de Jésus flagellé pour l'interroger sur la cause de tant de douleurs, lui demander de tout notre cœur pardon de nos offenses, et lui offrir nos bonnes résolutions à la place de tous les services que nous lui aurions rendus, si nous avions été près de lui en ces terribles moments.

B. — Jésus est conduit de la colonne de la flagellation dans la cour de la garde principale de Pilate, près du forum. A cause de l'agitation et du mécontentement du peuple, Pilate a augmenté le nombre des soldats. Cependant le Sauveur se tient debout, gardé par quelques soldats : il est brisé et comme anéanti par la douleur et la fièvre. Comme il a besoin alors de repos, de ménagements et de soins ! Mais, au lieu de cela, il va être couronné d'épines et tourné en dérision avec la plus grande cruauté. Ce sont, sans doute, des goujats, des domestiques de la prison et des valets du tribunal qui s'approchent les premiers de Jésus, le raillent de son triste état actuel et de « sa prétendue Royauté »,

comme ils l'ont vu faire chez Caïphe et chez Hérode. L'idée de s'amuser de la Royauté de Jésus prend, dans les rangs de la soldatesque, une consistance toujours plus grande, et reçoit des approbations toujours plus nombreuses, à mesure qu'elle est communiquée et connue davantage dans le corps de garde : les soldats veulent donc faire une parade à leur manière pour rendre leurs hommages au Christ-Roi, et cette cérémonie aura un caractère purement militaire. Ces hommes grossiers et durs arrachent de nouveau à Jésus tous ses habits en le maltraitant horriblement et l'affublent d'un vieux manteau rouge et déchiré qu'un d'eux est allé chercher. Puis ils l'emmènent près du piédestal d'une ancienne colonne, sur lequel ils le font asseoir brutalement : ce piédestal est le trône de Jésus. Ils lui mettent un roseau dans ses mains liées : voilà son sceptre ; et, pour compléter l'appareil royal, ils vont chercher une couronne. C'est un bandeau qui a plusieurs fois la largeur de la main ; il est formé de branches d'épines artistement tressées ; les épines en sont longues et dures. Les soldats placent cette couronne autour du front et des tempes de Jésus et la serrent par derrière au moyen de cordons : on dirait qu'ils ont mis une coiffure d'épines de haute dimension sur la tête du Sauveur. En même temps, ils affectent une gravité dérisoire, font des démonstrations et des gestes ridicules, comme s'ils couronnaient un roi ou un général victorieux. Enfin, ils se disposent à rendre leurs hommages au nouveau Roi. Ils tombent à ses pieds et tirent la langue ; au lieu de lui baiser la main et le sceptre, ils se lèvent d'un bond et lui prennent le roseau des mains pour frapper sur la couronne d'épines qu'il porte ; ensuite ils le tirent de tous les côtés, le battent et, à la place des présents royaux, ils lui crachent même au visage, poussent des hourras et des vivats en son honneur et finalement le renversent de son trône en riant aux éclats. Toute la cour y répond et retentit de cris insolents et de rires grossiers. Même les soldats qui se tiennent en rangs et par files se moquent et rient de Jésus, et ainsi encouragent ces infâmes divertissements.

Quel spectacle de misère lamentable nous offre en ce moment le Sauveur des hommes ! Il est là assis, incliné et recourbé sur

lui-même : il est bien l'image vivante de la désolation et de la douleur ! Son beau front élevé est déprimé et serré par l'affreuse couronne d'épines. Ses cheveux sont entremêlés et noués avec les cordons qui serrent et maintiennent la couronne. Son visage disparaît presque entièrement sous le bourrelet saillant qu'elle forme autour de son front. Le sang suinte de toute part sur sa tête, ruisselle sur les tempes et sur la nuque, tombe dans ses yeux et rougit ses épaules. Ses cheveux se collent ensemble en formant des boucles et des mèches sanglantes. Il tremble de fièvre ; sa langue est contractée ; et, pour se rafraîchir, il n'a que le sang qui coule dans sa bouche, douloureusement entr'ouverte. Combien d'épines aiguës pénètrent dans ses tempes, dans cette partie sensible de son corps ! Et chaque secousse, chaque mouvement, les enfoncent plus avant et lui causent des douleurs très vives. Quelle souffrance et quelle honte pour Jésus ! — Et pourtant qui est Celui qui se tient au milieu de cette troupe de monstres, qui l'abreuvent d'outrages et le tourmentent horriblement? Il surpasse Salomon, le favori de Dieu, en sagesse et en magnificence ; il est, dans sa Majesté, plus inaccessible qu'Assuérus, et la gloire de ses armes est plus grande que celle de David ; il est le Dieu vivant qui a sous son sceptre des myriades de légions d'Anges. Le voilà plongé dans la douleur et l'humiliation, devenu le jouet d'une troupe infâme, de ses propres créatures, qui le rassasient de honte et d'opprobres. (*Lament.*, 3, 30.) Il est le Messie, le Désiré de ce peuple, et néanmoins tels sont les présents qui lui sont offerts en ce jour, où il tend la main à son peuple pour en recevoir un gage de son amour et de sa vénération ! Sion, sa Fiancée, lui présente la couronne de l'ignominie, et la terre promise n'a pour lui que des chardons et des épines ! Combien l'empire du monde lui coûte cher ! Et qu'il a expié amèrement toutes les révoltes contre l'autorité légitime ! — Nous apprenons, par la même occasion, le mal que fait la raillerie et la manière de la supporter.

C. — Après la condamnation de Jésus, on procède immédiatement à l'exécution de la sentence. Le Sauveur est dépouillé du manteau de pourpre et revêtu de ses propres habits. Les

soldats et les archers se rassemblent, on amène les deux larrons, et on apporte les croix. La croix de Jésus a deux fois la hauteur d'un homme, environ dix pieds, et pèse à peu près quarante livres. La traverse est mise à la partie principale de la croix. Naturellement Notre-Seigneur frémit d'horreur en apercevant l'instrument de son supplice et de son humiliation. Mais il le reçoit dans ses bras avec résignation et courage, avec un profond respect et un amour tout filial : car il voit dans la croix le présent de son Père céleste, l'instrument de sa propre gloire, du salut et de la rédemption des hommes. Il est vraisemblable qu'il l'a baisée et reçue à genoux entre ses bras.

Maintenant commence l'affreux trajet sur le chemin du Calvaire : la voie douloureuse, *via dolorosa,* a son point de départ à la citadelle Antonia et se termine en dehors de la ville, sur le lieu de l'exécution. Le chemin, qui mesure environ mille pas, se dirige vers le midi pour aboutir, en passant par la porte du Jugement, jusqu'à la montagne du Calvaire. Le cortège funèbre s'engage donc dans la voie douloureuse. En avant marche le centurion romain, qui est suivi des condamnés avec leur escorte de quatre soldats. Derrière eux viennent les archers et les valets de bourreau, portant des outils et des perches sur lesquelles on lit les causes de chaque condamnation. Enfin une foule innombrable ferme la marche : il s'y trouve des personnes de tous les rangs, particulièrement des Pharisiens du pays ou étrangers. Considérons, dans ce cortège, une forme humaine, inclinée, chancelante, à peine reconnaissable sous le faix de la croix qu'elle porte et avec la couronne saillante d'épines qui ombrage sa tête. Les mauvais traitements, les pertes de sang, la soif et les douleurs ont complètement épuisé Jésus. Sa main droite soutient le lourd fardeau de la croix qu'il porte sur l'épaule droite, pendant que, de sa main gauche, il s'efforce péniblement, en soulevant sa longue robe, de ne pas faire de faux pas et de ne pas tomber. Il a le visage couvert de sang et enflé, les cheveux et la barbe en désordre et sanglants. Le fardeau de la croix, les cordes auxquelles il est attaché et que tirent les bourreaux, pressent son lourd vêtement de laine contre sa chair meurtrie et ses horribles blessures ouvertes. Autour de lui ce n'est que

dérision et méchanceté. Il est dans un état de misère et de souffrance indicibles ; et, malgré tout, il prie même des lèvres, et ses yeux rouges de sang, qui paraissent profondément enfoncés sous l'entrelacement irrégulier des branches d'épines, lancent des regards où se peignent tour à tour la majesté, la compassion, la prière et le pardon. — Plusieurs fois il chancelle sur la voie étroite et inégale du Calvaire et tombe autant de faiblesse et d'épuisement que par la faute des méchants bourreaux qui le tirent de tous côtés avec les cordes qu'ils tiennent à la main. C'est en vain que le Sauveur tend le bras et demande du secours : personne n'a pitié de lui. Il ne se relève qu'à force de coups et de blasphèmes. Dans une de ses chutes il rencontre sa Mère inconsolable, qui veut l'aider, mais est impitoyablement repoussée... Une autre fois, il ne peut plus se relever. — C'est alors que les soldats arrêtent Simon le Cyrénéen, qui avec ses deux fils revient de son jardin, situé à la porte de la ville, et ils le forcent à porter la croix à la place de Jésus. Simon se défend d'abord et montre une grande répugnance à se charger de l'instrument de supplice de l'homme qu'il voit si horriblement défiguré et tout couvert de boue et de sang. Mais Jésus pleure et regarde Simon avec des yeux si suppliants, si dignes de pitié, que celui-ci à la fin se laisse toucher et se décide à prendre la croix. — Le Sauveur éprouve de la consolation en voyant sainte Véronique traverser courageusement et rapidement la foule du peuple et les rangs des soldats, pour venir se jeter à ses pieds et lui présenter un voile avec lequel elle essuie son visage ; mais elle est ensuite repoussée avant d'avoir eu le temps de lui offrir un rafraîchissement. — De même, Jésus est consolé par quelques jeunes filles et quelques femmes qui, au lieu de fuir devant lui, comme d'autres, par horreur et par la crainte pharisaïque de contracter la souillure légale, se tiennent à ses côtés, lui témoignent de la compassion, le plaignent hautement et reprochent aux bourreaux leur cruauté. Le divin Maître daigne leur adresser quelques paroles : « Pleurez, leur dit-il, sur vous et sur vos enfants : car viendront des jours où vous désirerez n'avoir pas d'enfants. »

C'est ainsi que le cortège arrive vers midi au lieu de l'exécu-

tion. A partir de la porte du Jugement, le chemin, devenu assez large, s'enfonce à droite à travers deux murailles de rochers. La muraille à droite soutient le jardin de Joseph d'Arimathie, dans lequel il a fait creuser un sépulcre ; à gauche, c'est le grand rocher du Calvaire ou du Golgotha, qui s'élève peu à peu, et qui, à son plus haut point, en face du tombeau de Joseph d'Arimathie, se termine en pente pour aboutir au chemin, et forme une figure ressemblant à un long crâne dénudé. C'est du côté du nord-est que le cortège commence à gravir la montagne du Calvaire. Jésus arrive au sommet tout épuisé, déchiré, pâle et sanglant : il est dans le plus triste état. Pendant la flagellation des deux larrons, l'agencement des différentes parties des croix et le creusement des trous où elles seront plantées, le Sauveur est conduit dans un lieu enfoncé, sur le penchant du Golgotha. Alors il prie avec ardeur : il en est pour ainsi dire à l'introït de sa Messe ou de son Sacrifice sanglant. — On le vient chercher bientôt pour être crucifié, mais auparavant on lui ôte de nouveau ses vêtements avec brutalité et on lui inflige encore une sorte de flagellation. Il garde probablement la bande d'étoffe qui entoure ses reins ; et l'on se conforme ainsi à l'usage des Romains et aussi des Juifs, qui ont la plus grande horreur de la nudité complète. Jésus souffre d'ailleurs déjà assez de se voir ainsi presque sans habits. Le vin de myrrhe est offert au Sauveur, qui se contente d'y tremper les lèvres, mais n'en boit pas. — Les soldats forment, en cet instant, cercle autour de lui et les bourreaux s'approchent. Comme le Cœur de Jésus a dû battre et bondir en cet affreux moment ! Les bourreaux s'emparent donc du Christ et le jettent, le renversent sur le bois de la croix, s'il ne s'y met lui-même. Quel spectacle touchant nous offre Jésus ! Qu'il est beau dans sa difformité, glorieux dans son ignominie, le Maître éternel, étendu sur la croix, les yeux doucement tournés vers le ciel ! Les bourreaux lient le haut de son corps à l'arbre de la croix ; un d'entre eux appuie ses genoux sur la poitrine de Jésus, un second sur son bras droit, et un troisième, lui saisissant la main droite, l'attache à la croix en frappant avec un marteau, à coups redoublés, sur un gros clou triangulaire et aigu, qui pénètre les chairs et les fibres avant

d'arriver au trou fait dans le bois de la croix. Du mal horrible que ressent le Sauveur résulte le tremblement de tous ses membres ; son sang jaillit et ses doigts se crispent autour du clou. C'est ensuite le tour de la main gauche. Les bras de Jésus sont cruellement disloqués, sa poitrine se soulève, ses muscles craquent, pendant qu'il pousse des plaintes, d'une voix douce, claire, entrecoupée. Son supplice est encore plus terrible quand on cloue ses pieds à la croix : les jambes du Sauveur s'étaient repliées sur elles-mêmes, et les bourreaux doivent les tirer violemment, afin de les fixer sur le soc du bas de la croix au moyen d'un clou, qui brise, en les broyant et en les faisant éclater, les os et les jointures. — Jésus est là, attaché avec des clous ; tout son corps est violemment tendu, tous ses nerfs travaillent et sont agacés douloureusement ; son visage est pâle comme un linge et taché de sang ; ses soupirs et ses plaintes se mêlent aux cruels coups de marteau, pendant que son sang jaillit de ses larges blessures ouvertes. Qui peut comprendre l'épouvante et la douleur de la Mère de Dieu, de saint Jean et des saintes femmes, en entendant les coups de marteau des bourreaux et les gémissements de l'innocente Victime ? Pendant cet affreux supplice, le Sauveur prononce les belles et touchantes paroles : « Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font. » Comme le pressoir fait rendre à l'olive son huile, au raisin son jus et au baume son parfum, ainsi la douleur extrême de Jésus et la malice inconcevable de ses ennemis font sortir du Cœur de Jésus cette prière précieuse et d'une efficacité infinie.

Maintenant la Croix est traînée près du lieu où elle doit être plantée ; bientôt on l'élève au moyen de cordes et d'échelles, mais elle chancelle ; enfin elle est enfoncée et debout dans l'ouverture qui lui a été préparée. Chaque mouvement, chaque secousse cause à Jésus la plus vive douleur ; il ressent surtout le choc de la Croix, quand elle est mise dans le trou du rocher. Son corps pèse de tout son poids sur les endroits où il s'appuie ; ses blessures s'agrandissent et laissent couler le sang en plus grande abondance. C'est la première fois que la Croix du Messie se dresse sur le monde et domine tout le pays environnant

L'enfer pousse son cri de victoire ; il emprunte pour cela la voix des archers et des nombreux ennemis de Jésus, Pharisiens et autres, qui entourent le lieu de l'exécution et occupent toutes les hauteurs environnant le Calvaire. Ils croient que l'heure du triomphe a sonné pour eux ; c'est pourquoi ils la saluent par des cris de joie et en raillant et en insultant le Sauveur. Mais il y a aussi d'autres cœurs, d'autres yeux, d'autres voix et d'autres mains qui autour de la Croix s'élèvent et la saluent en gémissant et en l'adorant avec amour : ce sont les cœurs de Marie et des autres personnes fidèles. Quel spectacle s'offre à leurs yeux ! Jésus est suspendu entre le ciel et la terre, en face de Jérusalem, sous les yeux de son peuple qui le repousse, sur la place des exécutions publiques ; il est là comme un criminel infâme, placé à dessein entre deux scélérats : il représente bien l'image de la misère la plus grande et de la douleur la plus profonde. Il a la tête penchée sous le poids de sa couronne d'épines, et son sang coule dans ses yeux et jusque dans sa bouche. Sa poitrine se soulève et se contracte horriblement ; il a les aisselles tout à fait distendues ; ses hanches ont presque disparu ; et des plaies de ses mains et de ses pieds s'échappent des ruisseaux de sang qui coulent sur ses bras et sur ses pieds le long de la Croix. C'est alors que s'accomplit la prophétie du Prophète : « Qui a cru à notre parole, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?... Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Il a été percé et blessé pour nos crimes..., et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; il demeurera dans le silence, sans dire un mot, comme un agneau est muet devant celui qui le tond... Il a été retranché de la terre des vivants. » (Is., 53.)

— Ces trois mystères sont surtout pour le Sauveur des mystères de souffrances et de mauvais traitements corporels, et tendent, sans nul doute, à nous fortifier dans la résolution de vaincre notre mollesse. Les raisons que nous avons de nous mortifier ainsi ne sont pas difficiles à trouver : elles sont au nombre de trois principales. La *première* est l'exemple du Sauveur. Il

refuse tout adoucissement et se livre à tous les mauvais traitements, si durs qu'ils soient. Il y a là, on ne peut en douter, un plan arrêté : en effet, par les divers mauvais traitements qu'il subit, il veut que les différentes parties de son être, l'une après l'autre, et toutes à la fois, ses organes et ses membres, pieds, mains, tête, etc... soient affligées, ravagées et détruites de la manière la plus épouvantable, de telle sorte que sur la Croix il est en vérité une victime parfaite et un holocauste complet. Jésus montre assez par là sa règle de conduite, sa volonté de sacrifier pour nous non seulement son honneur, mais encore son corps et sa santé. Comment pouvons-nous être ses disciples, si nous n'embrassons pas et si nous ne suivons pas cette maxime ? Comment pouvons-nous baiser le Crucifix, si nous ne voulons pas prendre au sérieux la mortification de nous-mêmes ? Le Sauveur abandonne son corps à toutes les douleurs et à toutes les incommodités, et nous voulons épargner le nôtre et le traiter comme une relique de Saint ! — Le *second* motif que nous avons de nous mortifier, de crucifier notre chair, est l'exemple des Saints. Nous trouvons dans leur esprit, dans leur vie, le miroir fidèle de la doctrine et des sentiments de Jésus. Où est le Saint, même le plus doux, le plus aimable, qui n'ait pas pratiqué la mortification extérieure autant qu'il le pouvait? Comment ont-ils aussi compris et pratiqué la mortification, nos propres Saints, ces hommes apostoliques, dont la règle, relative à la vie extérieure, était pourtant *ad modum probatum sacerdotum honestorum ?* Combien leur travail était pénible ! Combien dure était leur vie ! (II *Cor.*, 11, 26-28.) La seule barrière, opposée à leur zèle pour la mortification, était l'obéissance : telle est la formule ou la règle de leur conduite ; elle doit être également la nôtre. — Le *troisième* motif que nous avons d'agir ainsi est notre avantage personnel. Nous devons avant tout, d'abord, satisfaire pour nos péchés. Il ne faut pas que nous laissions punir le Sauveur tout seul et que nous imitions Barabbas passant devant la Croix et disant : « C'est moi qui devrais y être. Mais je suis libre, et toi, Jésus, t'y voilà suspendu ! » Nous avons une semblable disposition, si nous ne voulons rien souffrir. Ensuite, nous avons besoin de grâces efficaces pour secouer le joug des passions, sous

lequel nous ont mis nos péchés antérieurs ; or, nous n'aurons ces grâces que par la mortification extérieure. D'ailleurs, si nous voulons arriver à prier facilement, avec goût et avec ferveur, cette mortification nous est tout à fait nécessaire. Enfin, elle est la condition indispensable pour acquérir des mérites pour le ciel et pour éviter de très grands dommages : que de grâces nous perdons en négligeant la discipline et la mortification extérieures ! Que nous reste-t-il finalement de ces joies frivoles, dont le sacrifice nous aurait procuré les joies éternelles ! Et à quoi bon flatter et caresser notre corps ? Il regimbera, soyons-en sûrs, et nous porterons la marque de ses coups. Nous restons ainsi les esclaves de la sensualité, si nous ne pouvons faire les moindres sacrifices ; et nous ne sommes pas, à vrai dire, des hommes spirituels, ce qui est assez dommageable et honteux pour nous. — Quant à la manière de pratiquer la mortification extérieure, nous devons tenir avant tout et fermement à cette règle : « Ne pas refuser ce que la pauvreté, l'obéissance, la chasteté, la tempérance, le travail, la modestie et la bienséance nous offrent ou demandent de nous tous les jours. » Ne nous plaignons donc pas sans nécessité, et jamais là où il ne faut pas ; ne cherchons pas des remèdes à tous nos maux, si petits qu'ils soient ; ayons horreur des exceptions, ou souffrons-les difficilement ; ne nous occupons pas trop de notre santé ; sachons renoncer à l'agréable et rechercher le désagréable ; et ne vivons pas comme si nous avions fait le vœu de ne jamais manquer de rien et de profiter de tout... Pour garder en tout cela la mesure convenable, parlons-en à nos Supérieurs et déterminons avec eux les pénitences et les mortifications que nous ferons désormais, sans les négliger jamais, à moins d'un motif grave. L'obéissance doit régler nos mortifications : ainsi nous suivons la règle de la perfection.

SOUFFRANCES ET MORT DU SAUVEUR EN CROIX

(Matth.. 17, 35-56 ; Marc, 15, 24-41 ; Luc, 23, 3-49 ; Jean, 19, 18-30.)

I. — *Ce que le Sauveur souffre sur la Croix.*

Le Sauveur endure sur la Croix trois souffrances principales :

A. — La première souffrance de Jésus en Croix est extérieure et corporelle.

Le triste état où son corps est réduit de toute manière doit occasionner à Notre-Seigneur les douleurs les plus terribles. Il est suspendu à la Croix, à des clous qui le déchirent, et sur des plaies vives qui le brûlent à l'air glacial. La position forcée, la tension et l'allongement de son corps, les lacérations et la luxation de ses membres sont un obstacle à toute activité vitale. Ses poumons renferment une trop grande abondance de sang et fonctionnent avec difficulté ; son cœur bat péniblement, et l'horrible oppression de sa poitrine lui cause une angoisse et un mal mortels. La dilatation et par suite l'amincissement des parois de ses veines empêchent le sang de revenir des extrémités et de circuler ; et il en résulte pour Jésus, surtout à la tête, au front et au cou, une douleur sourde, énervante et poignante, accompagnée d'une ardente fièvre, d'irritation, et de démangeaisons insupportables, dont ses mains clouées ne peuvent l'aider à se soulager. Enfin, la grande quantité de sang qu'il a perdu lui fait éprouver une soif dévorante : car la soif est toujours un des tourments les plus pénibles du crucifiement.

Le supplice de la Croix est donc en vérité un des martyres les

plus effroyables ; car il n'offre que des douleurs inouïes sans le moindre adoucissement.

B. — La deuxième souffrance du Sauveur sur la Croix est intérieure, venant de tout ce dont il est le témoin ou l'objet, et du délaissement absolu où il se trouve.

a) Du dehors lui arrivent les railleries et les sarcasmes de ses ennemis. Tout le monde se moque de Jésus (Luc, 23, 25) : les passants, peut-être les pèlerins de la fête pascale, qui suivent le chemin à proximité du Calvaire (Matth., 27, 39), les Prêtres et les Grands Prêtres (Marc, 15, 31), les Anciens et les Scribes (Luc, 23, 35), les soldats (Luc, 23, 36), et enfin les condamnés au même supplice que lui (Matth., 27, 44). Et le Seigneur est raillé sous tous les rapports : comme Prophète (Matth., 27, 40), comme Fils de Dieu (Matth., 27, 43), comme Thaumaturge (Luc, 23, 35), comme Messie (Marc, 15, 32), et même à cause de sa sainteté et de sa confiance en Dieu (Matth., 27, 43). Les soldats lui présentent une éponge à la bouche, qu'ils retirent aussitôt pour ne pas le laisser boire, et se font un jouet de Jésus crucifié. (Luc, 23, 36.) — Oh ! quelle peine pour le Sauveur d'avoir à supporter cette dérision générale et ces plaisanteries grossières dans de pareilles circonstances ! C'est une barbarie inhumaine, une noire ingratitude, un horrible blasphème. Ici se révèle bien l'esprit cruel du peuple, quand il est échauffé et surexcité. Ne pouvant plus saisir Jésus avec les mains, on le blesse et on le couvre avec les traits acérés de la haine et de la raillerie. Aussi loin que le Sauveur porte ses regards, il voit tout un peuple hostile et en fureur contre lui ; partout ses yeux ne rencontrent que des figures, rouges de colère, et des hommes qui lui montrent le poing. — Même du petit groupe de ses amis fidèles il ne lui vient, au lieu de la consolation, que d'amères douleurs. Il considère leur amour et leur fidélité à sa Personne jusqu'à la mort, et lui seul mesure et est capable de mesurer l'immensité de leurs souffrances. Oh ! quels regards, quelles paroles il échange avec sa sainte et bien-aimée Mère, avec saint Jean, avec Marie-Madeleine ! Et comme ces regards, ces paroles font et creusent des blessures cruelles et profondes dans les cœurs de tous ! Combien le Cœur du Sauveur doit être déchiré,

quand il dit adieu à sa Mère, qu'il en fait l'abandon et qu'il la confie à l'apôtre Jean, qui sera désormais son fils !

b) Mais la plus grande peine intérieure de Jésus en Croix est le délaissement. Il est vraisemblable qu'il se trouve de nouveau dans le même état d'âme épouvantable qu'au jardin de Gethsémani. La Divinité ne l'abandonne jamais, à cause de l'union de sa nature humaine avec la seconde Personne divine, et il a toujours, en conséquence, la vue intuitive ou immédiate de Dieu ; or, Dieu prive sur la Croix l'humanité de Jésus des effets de joie que produisait en elle cette vision, et il la plonge dans un abîme de souffrances et d'abandon intérieurs inexprimables. Il est, en effet, impossible de mesurer la profondeur et d'imaginer l'amertume de cette douleur de l'âme du Sauveur : c'est un mystère insondable. Si les hommes nous délaissent, il nous reste encore Dieu, notre Souverain Bien, la vie intime de notre âme ; mais si Dieu s'éloigne aussi de nous avec sa consolation, alors nous sommes tout seuls, entièrement abandonnés : nous sommes plongés dans l'horreur de la plus profonde nuit ; ce n'est plus la vie, c'est l'enfer... Or, il n'y a pas d'âme qui aime Dieu plus que celle de Jésus, qui soit avec Dieu dans des rapports plus intimes et plus affectueux, et qui (par suite de son union substantielle avec la Divinité et de la vision intuitive) puise, d'une manière plus admirable, aux sources de l'amour, de la joie et de la béatitude. Ces communications de paix, de bonheur et de consolation sont actuellement tout à fait interrompues, et à leur place pèsent sur l'âme du Sauveur le poids et les ténèbres de la désolation, de l'impuissance, de la tristesse et de la frayeur. Jamais âme n'a ressenti et ne ressentira de douleurs comme l'âme de Jésus, pendant qu'il est suspendu à la Croix ! C'est sans doute alors qu'il a supporté la plus terrible des souffrances de sa Passion. On peut le conjecturer par le cri qu'il pousse en ce moment : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (MATTH., 27, 46.) Il ne s'adresse pas à son Père, mais il s'adresse à Dieu : c'est le cri de l'âme vers le Bien Souverain, Éternel. Comme les Prophètes ont parlé de cette douleur en termes émouvants et touchants ! (Ps. 21, passim ; *Lament.*, 3, passim.) O l'effroyable Calvaire ! Il n'est pas de lieu plus abandonné de

Dieu que celui-là ; il n'est pas d'heure de plus grande désolation que celle où nous sommes ! — Mais le Sauveur ne pousse pas son cri de détresse : « Dieu..., pourquoi m'avez-vous abandonné ? », parce qu'il n'en peut plus, mais pour nous révéler qu'il consent encore à supporter cette peine du délaissement au milieu des supplices extérieurs, et qu'il les endure de fait sans consolation intérieure. De plus, il veut montrer que les prophéties sont accomplies aussi en ce point. Enfin, il veut nous consoler nous-mêmes des temps où nous serons privés de toute consolation divine et humaine : par son complet délaissement sur la Croix, Jésus mérite et amasse un trésor précieux, où pourront puiser tous les abandonnés, tous les délaissés de l'humanité ; il nous acquiert et nous prépare la force pour le jour où, seuls et sans lumière, nous serons plongés dans l'abîme de la désolation, dans les ténèbres de l'agonie et de la mort. Lui-même s'y trouve présentement : il y a dressé sa Croix, afin de nous servir, dans les circonstances analogues, de consolateur, de guide et d'aide puissant.

C. — Enfin le Sauveur souffre les douleurs de l'agonie et la mort. Il y a bientôt trois heures qu'il est sur la Croix ; toutes ses forces sont épuisées, et la mort arrive : la mort, la dernière et la plus cruelle nécessité de notre nature ; la mort, la plus grande des humiliations, où le corps et l'âme, comme deux criminels associés, sont séparés et arrachés de vive force ; la mort, le combat le plus opiniâtre, où la vie, assiégée et refoulée de tous les côtés à la fois, oppose une résistance suprême et désespérée ; la mort, la plus profonde des douleurs, dont la violence se révèle si souvent par une dernière larme dans les yeux et par une contraction pénible et amère autour de la bouche ; la mort, cette fille dure et impitoyable du péché, qui, de son sceptre foudroyant, touche tous les descendants d'Adam et les réduit en poussière. Oui, la mort est arrivée, et elle porte sa main même sur le Saint des saints, sur l'Auteur de la vie, et elle le soumet à sa triste domination ; et il doit en être ainsi, parce que le Seigneur le veut. Le Seigneur lutte contre la mort et il est aux prises avec elle, comme l'un d'entre nous. Il lève la tête et s'écrie : « Tout est consommé » (JEAN, 19, 30) ; les tourments

ont épuisé mes forces, ma carrière est remplie, il ne me reste plus qu'à mourir. Alors il dit d'une voix puissante : « Père, je remets mon âme entre vos mains » (Luc, 23, 46), incline la tête et rend l'âme (Jean, 19, 30) : il est environ trois heures de l'après-midi, la neuvième heure des Anciens.

II. — *Comment Jésus supporte toutes ces souffrances.*

A. — Le divin Sauveur souffre sur la Croix, d'abord, avec un grand calme, une grande attention et une grande présence d'esprit. Il n'est pas tellement absorbé par ses indicibles douleurs qu'il n'aperçoive tout ce qui se passe autour de lui. Il voit tout, il entend tout, même le moindre soupir. Il entend la faible voix du larron repentant et il lui accorde aussitôt le ciel, ce ciel qui lui coûte si cher à lui-même. (Luc, 23, 42. 43.) Il regarde sa Mère et son Apôtre bien-aimé et il n'oublie pas leur avenir à tous deux. Il parcourt les prophéties pour voir si elles sont toutes parfaitement accomplies, et, quand plus rien ne manque, il dit : « Maintenant tout est fini. » (Jean, 19, 30.) Aucun prêtre ne peut, à l'autel, s'acquitter des fonctions sacrées avec plus de tranquillité, plus de recueillement et plus de dignité que le Sauveur offrant son sacrifice sur l'autel de la Croix.

B. — Jésus souffre, ensuite, avec une grande patience, un grand amour, dans la pratique de la plus magnanime vertu, en produisant les actes de la plus sublime sainteté. Pendant qu'il est attaché à la Croix, abandonné des hommes et de Dieu, sans la moindre consolation, souffrant tout ce qu'un homme malheureux, tourmenté, broyé et brisé par la douleur, peut souffrir, — il prie, il se sacrifie entièrement lui-même et compose de ses souffrances et de son abandon le plus riche trésor de grâces, dans l'intérêt de notre salut et de la gloire de Dieu. Il fait son Testament devant Dieu et laisse tous ses mérites à l'Église et aux pécheurs ; et aucune ingratitude, aucune douleur, aucun délaissement, pas même celui où le réduisent à cette heure Dieu et sa justice inexorable, rien, absolument rien, ne peut troubler la pureté parfaite de son dévouement filial et de sa charité. Quoiqu'il soit abandonné par son Père d'une manière si dure et si

cruelle, il s'écrie pourtant avant de mourir : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » (Luc, 23, 46.) Ainsi il reconnaît son Père comme le principe de toutes choses, par conséquent de sa vie, et il lui rend son âme et sa vie en expirant : il ne connaît personne, en dehors de son Père, à qui il puisse, avec plus d'amour et d'assurance, confier ce qu'il a de plus cher. Il meurt donc avec toutes les marques de la plus parfaite sainteté, dans l'exercice de la plus héroïque vertu, dans la pratique de l'amour des ennemis et des parents, de l'obéissance, du dévouement, de la dépendance la plus absolue, de la soumission la plus entière à Dieu, dans la reconnaissance la plus authentique du souverain domaine de son Père sur lui. De cette manière, sa mort n'est pas seulement précieuse aux yeux de Dieu, comme celle de tous les Saints (Ps. 115, 15), elle est encore le modèle, le couronnement, la consommation et la source de toutes les saintes morts.

C. — Enfin Jésus meurt avec une liberté et une force vraiment divines. Il meurt en réalité de la mort de la Croix et des suites du crucifiement, des souffrances et des pertes de sang, inséparables de ce supplice, d'ailleurs mortelles par elles-mêmes. Cependant, malgré tout, la vie ne peut lui être arrachée sans un consentement formel de sa part ; et, ce consentement, il le donne à l'instant où il penche la tête. La sainte Écriture semble l'indiquer, en disant que le Seigneur a d'abord incliné la tête et a ensuite rendu son âme (Jean, 19, 30) : régulièrement, l'on meurt en premier lieu, et, après, la tête s'abaisse. De plus, les Évangélistes remarquent que le Sauveur, au moment de sa mort, pousse un cri fort et émouvant (Luc, 23, 46 ; Matth., 27, 50 ; Marc, 15, 37), en sorte que le centurion de garde y reconnaît un signe extraordinaire, qu'il y voit un témoignage de la Divinité de Jésus et qu'il la proclame en public (Marc, 15, 39). Le Messie meurt librement, parce qu'il le veut. (Is., 53, 7 ; Jean, 10, 18.) Sa mort n'a pas seulement la marque de la faiblesse de sa véritable nature humaine ; elle porte encore le caractère majestueux de son empire complet sur lui-même, en temps qu'Homme-Dieu : il meurt avec la majesté de la plénitude du pouvoir absolu et personnel.

III. — *Effets de la mort de Jésus.*

Les effets de la mort du Sauveur se font sentir partout, et dans la nature inanimée et dans le monde des hommes.

A. — A la mort de Jésus, la terre est ébranlée et tremble. La montagne du Calvaire se fend en deux ; les tombeaux s'écroulent et s'ouvrent, et, après la Résurrection, beaucoup de saints personnages de l'Ancien Testament apparaissent pour rendre témoignage au Messie. La confusion et les dégâts sont grands dans le Temple : le voile, placé entre le Saint et le Saint des Saints, est déchiré de haut en bas (Matth., 27, 51), et le regard peut plonger dans le Saint des Saints, dès lors ouvert, pour signifier la fin de l'Ancienne Alliance, du règne des ombres et des figures, et aussi l'accès auprès de Dieu, désormais permis à tout le peuple (*Hébr.*, 9). C'est dans la terreur et l'épouvante que la nature apporte le témoignage de Dieu.

Le centurion romain est, parmi les hommes, le premier qui ressent les effets de la mort du Sauveur. A la vue des signes extraordinaires qui ont lieu, il est frappé de stupeur et, éclairé par la lumière de la grâce, il proclame l'innocence et la Divinité de Jésus. (Luc, 23, 47 ; Marc, 15, 39.) — Une frayeur subite s'empare en même temps du peuple, qui se trouve dans le voisinage et sur les hauteurs, et qui est témoin de ce qui se passe : ces pauvres gens rentrent en eux-mêmes, se frappent la poitrine, poussant des lamentations, et s'enfuient consternés vers la ville (Luc, 23, 48), laquelle est, sans doute, elle-même bientôt remplie de crainte et d'effroi. — La mort de Jésus produit dans sa Mère, dans saint Jean et dans les saintes femmes des fruits de foi, d'adoration, d'amour crucifié et de douleur ineffable : c'est un Fils bien-aimé, c'est un Maître unique qui vient d'expirer.

B. — Tels sont les spectateurs et les témoins persévérants de la mort de Jésus ; et leurs sentiments et leurs dispositions doivent être aussi les nôtres en présence de ce mystère : la foi, le repentir, la mort au péché, le crucifiement des passions déréglées et le renouvellement de la vie dans le Christ sont les fleurs qui s'épanouissent et les fruits qui mûrissent au pied de la Croix. Voilà

tout l'enseignement et tout le résultat de la mort du Sauveur. — Sa mort est le point culminant de sa vie et de tous les mystères de son existence ; elle est le sceau de sa Divinité ; elle est la confirmation de sa morale, de notre fin surnaturelle, de la loi éternelle, de l'énormité du péché, pour la destruction duquel il fallait qu'un Dieu mourût ; elle est la marque définitive, le caractère distinctif du nouvel Ordre de la grâce, par la création du Mérite de toute grâce ; elle est le modèle de la nouvelle vie, en tant que, morts au péché, nous devons aimer Dieu dans la sainte espérance de la résurrection de notre corps. (*Rom.*, 6, 8.) La mort de Jésus nous apprend, en un mot, à vivre et à mourir pour Jésus. Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent pas pour eux, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux. (II *Cor.*, 5, 15.) Que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons au Christ. (*Rom.*, 14, 18.) — Depuis que le Sauveur est mort pour nous, la mort n'a plus rien pour nous d'effrayant. La mort dans la grâce de Dieu, dans la foi et dans l'union de la charité avec le Christ, est un sacrifice infiniment précieux, le couronnement de la vie chrétienne et la plus parfaite assimilation et ressemblance au Christ. En disant ces mots : « Père, je remets mon âme entre vos mains », le Seigneur s'est emparé de la main de son Père et il nous y a tous déposés comme un legs bien cher. Ne nous effrayons donc plus à la vue du portique sombre du trépas : Jésus s'y trouve, et là où est Jésus, est aussi Marie, parce qu'en effet elle-même assistait à la mort de son Premier-né.

« Père, je remets mon âme entre vos mains » ; et « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de la mort », voilà les paroles de prédilection du Chrétien mourant ; voilà sa prière et son arme de défense contre les puissances des ténèbres et de l'enfer.

L'OUVERTURE DU CÔTÉ DE JÉSUS

(JEAN, 19, 31-37.)

I. — *Causes de cette ouverture.*

Elles sont au nombre de deux :

A. — La première se trouve dans la loi romaine. Le crucifiement n'est pas mortel par lui-même, mais seulement par suite de l'épuisement graduel des forces. Aussi, chez les Romains, l'usage est de brûler les crucifiés ou de les jeter aux bêtes sauvages ou de les laisser mourir de faim ou enfin de les transpercer d'un coup mortel de lance. Par conséquent, Notre-Seigneur doit périr d'une de ces manières.

B. — D'après la loi judaïque, le cadavre d'un homme qui, pour une plus grande ignominie, est pendu à la croix, doit être enseveli avant la fin du jour. (*Deut.*, 21, 23.) S'appuyant sur cette loi, les Juifs demandent à Pilate des soldats qui, en compensation de la plus longue durée du crucifiement, briseront les os des crucifiés, achèveront les criminels et, après les avoir détachés, les porteront en terre. — Les Juifs donnent pour raison le sabbat, lequel, cette année, est « le grand sabbat », parce que la fête de la pâque tombe ce jour-là. La vigile touche à sa fin et il n'y a plus de temps à perdre. (JEAN, 19, 31.) Ils peuvent avoir encore d'autres motifs : le mauvais état de leur conscience, la crainte du peuple et la frayeur des choses extraordinaires qui viennent de se passer, les poussent à étouffer complètement cette ennuyeuse affaire. Peut-être aussi veulent-ils faire à Jésus une dernière injure. En tout cas, Pilate envoie des soldats, suivant leur désir.

II. — *L'ouverture du Côté.*

A. — Mais le Sauveur est déjà mort à l'arrivée des soldats, et, peut être sur la demande de sa Mère et des saintes femmes, ils ne profanent pas son Corps divin en rompant ses bras et ses jambes et en enfonçant sa poitrine. (Jean, 19, 33.) Au lieu de cela, un des soldats, qui en a, sans doute, reçu l'ordre, perce le Côté de Jésus avec sa lance (Jean, 19, 34) afin d'avoir la certitude de sa mort et de pouvoir l'annoncer officiellement. D'après la tradition, c'est le Côté droit du Sauveur qui a reçu le grand coup de lance, dont la pointe a pénétré jusque dans son Cœur. Quoi qu'il en soit, la blessure a dû être large et profonde, pour que saint Thomas ait pu y mettre sa main. (Jean, 20, 27.)

B. — L'effet du coup de lance est que de l'eau et du sang jaillissent du Côté de Jésus. (Jean, 19, 34.) Que le sang jaillisse, c'est naturel, puisque le sang, d'ordinaire, ne se coagule que quatre heures après la mort ; mais qu'il sorte aussi de l'eau, et, d'après le texte de l'Évangile, c'est bien de l'eau, cela semble un fait merveilleux. D'ailleurs les saints Pères l'expliquent ainsi, et la manière dont saint Jean fait ressortir ce détail l'indique assez. (Jean, 19, 35.) Mais, dans ce cas, la lance a dû percer l'enveloppe du Cœur de Jésus et même probablement pénétrer, au moins en partie dans l'intérieur de ce viscère.

III. — *Signification de l'ouverture du Côté.*

Les paroles de saint Jean : « Ceci est arrivé, afin que l'Écriture soit accomplie » (Jean, 19, 36. 37), montrent qu'il s'agit ici de profonds mystères et de grands desseins de Dieu.

A. — En *premier* lieu, l'ouverture de son Côté est dans l'idée du Sauveur une preuve irréfutable de la vérité et de la réalité de sa mort. Il est évident qu'elle doit résulter au moins du coup de lance, et c'est le fait de la mort de Jésus que saint Jean veut prouver avant tout. Nous assistons donc à l'offrande ou au sacrifice de la dernière goutte de sang du Sauveur des hommes.

B. — En *second* lieu, ce mystère est l'accomplissement des

prophéties et la réalisation des figures de l'Ancien Testament.

Le coup de lance a été prédit par le prophète Zacharie en ces termes : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière, et ils élèveront les yeux vers moi, vers Celui qu'ils ont transpercé. » Zach., 12, 10.) Ces paroles signifient : « Jéhovah sera mis à mort par les Juifs, qui se retourneront ensuite vers lui par la foi et la pénitence. » Ceci a lieu d'abord au pied de la Croix de Jésus (Luc, 23, 43), puis se réalisera particulièrement le jour de la Pentecôte (*Act.*, 2, 37) et enfin à la consommation des siècles. — Quant aux figures bibliques, elles se réalisent également ici : d'abord, la figure du sacrifice de l'Agneau pascal, dont les os ne sont pas brisés et qui est apporté tout entier sur la table de famille. Cette intégrité ne signifie pas seulement la parenté et l'union des convives, du nombre desquels, pour ce motif, les étrangers sont exclus, mais encore leur commune participation ou leur communion à l'Agneau pascal entier et non divisé. Nous sommes nous-mêmes participants du Christ entier, qui ne meurt plus et ne peut être divisé. (I *Cor.*, 10, 16. 17 ; *Exod.*, 12, 43-48 ; *Nomb.*, 2, 21-24.) — De plus, les saints Pères et l'Église voient dans ce mystère la réalisation de la figure d'Ève sortant du côté d'Adam endormi (*Gen.*, 2, 21-24) : c'est ainsi que la nouvelle Ève, l'Église, est sortie du Côté du Sauveur mourant avec ses principaux Sacrements, le Baptême et l'Eucharistie, que symbolisent l'eau et le sang.

En *troisième* lieu, il y a encore une signification mystique de ce mystère dans la relation qu'il a avec les deux grandes dévotions qui fleuriront plus tard dans l'Église, avec la dévotion au précieux Sang de Jésus et avec la dévotion à son sacré Cœur. Toutes deux, surtout la dernière, ont leur origine dans ce mystère. L'ouverture du Côté du Sauveur est le dernier des mystères douloureux ; alors la dernière goutte de son sang a été versée, et le seul organe de son corps resté intact, son Cœur, a été sacrifié et détruit. Le coup de lance met, pour ainsi dire, à découvert le Cœur de Jésus et le révèle comme le siège de l'amour, qui a tout fait pour nous, comme le ressort de toute sa vie et le mobile de toutes ses actions, comme la source de toutes

les vertus et de tous les mérites, comme la victime de cet amour infini ; et, parce que c'est surtout ce Cœur qui a mérité et ouvert en notre faveur le trésor des grâces célestes, il se montre encore comme le précieux instrument de l'application des grâces aux hommes qui ont pour lui une particulière dévotion. C'est sans doute ici le lieu de nous offrir au Cœur de Jésus et de le remercier de tout ce qu'il a fait et souffert pour nous dans sa vie. Nous trouvons en cela des modèles dans la Mère de Dieu, saint Jean et les saintes femmes, réunis au pied de la Croix : ils contemplent le mystère de l'ouverture du Cœur de Jésus avec les sentiments les plus profonds de la douleur, de la compassion, de l'adoration, de l'amour et de la satisfaction ; et ils rendent ainsi au Cœur de Jésus les premiers hommages publics qu'il ait jamais reçus. La dévotion au Sacré-Cœur est donc révélée, établie et rendue publique avec son *objet* ou le Cœur matériel, en tant que symbole et siège de l'amour..., avec ses touchants *motifs*..., et avec sa *pratique*, qui consiste dans l'amour et la satisfaction...

LA SÉPULTURE

(MATTH., 25, 57-61 ; MARC, 16, 42-47 ; LUC, 23, 50-53 ; JEAN, 19, 38-42.)

I. — *Jésus est détaché de la Croix.*

A. — Jésus est enlevé de la Croix par les saints personnages Nicodème et Joseph d'Arimathie. Ce dernier est un homme riche (MATTH., 27, 57), un membre considérable du sanhédrin (MARC, 15, 43) ; il jouit de la réputation d'un homme juste (LUC, 23, 50); il attend le Royaume de Dieu et est un disciple secret de Jésus (JEAN, 19, 38 ; MATTH., 27, 57) ; à la suite de la condamnation illégale du Messie, il a rompu ouvertement avec le parti ennemi de Jésus (LUC, 23, 51). Ce premier pas annonce qu'il ne s'arrêtera pas là. Joseph veut donner une sépulture honorable au Sauveur et le déposer dans son propre tombeau, en face du lieu d'exécution ou du Calvaire. (MATTH., 27, 60.) C'est pourquoi il a l'audace d'aller trouver Pilate (MARC., 15, 43), pour lui demander le cadavre de Jésus au nom de la famille et des amis de celui-ci. (JEAN, 19, 38.) Cette demande peut se faire d'après le droit romain. Pilate s'étonne de ce que Jésus est déjà mort, puisqu'il vient d'accorder aux Juifs la permission de lui briser les jambes sur la Croix. (JEAN. 19, 31.) Sur l'affirmation du centurion de garde qui certifie que le Christ est mort, Pilate donne gratuitement à Joseph d'Arimathie le corps de Notre-Seigneur et enjoint de le lui livrer. (MARC, 15, 44. 45 ; JEAN, 19, 38.) Alors Joseph achète du linge fin de l'Inde, comme celui que portent les prêtres et les riches, et se met en devoir avec ses serviteurs d'exécuter son pieux dessein. (MARC, 15, 46.)

Nicodème est également disciple de Jésus (JEAN, 19, 29), docteur de la loi et maître en Israël (JEAN, 3, 1. 10). Il veut, lui aussi, prendre part à la bonne œuvre, et il achète pour l'embaumement du Sauveur cent livres de parfum, d'aloès, de myrrhe et d'aromates.

B. — Jésus est détaché de la Croix par Joseph d'Arimathie et Nicodème personnellement, aidés de leurs serviteurs et des amis du Sauveur ; ils le détachent avec un grand soin, le plus profond respect et une sincère compassion, surtout lorsqu'ils voient comme son corps a été horriblement abîmé et ravagé. Il n'y a pas de Prêtre qui traite les Sacrements avec plus d'égard et de révérence que ces saints personnages n'ont traité le corps du Christ. Combien ces hommes doivent donc nous être chers à cause de leur amour pour le Sauveur et pour sa Mère, de leur libéralité et de leur courage ! Ils font volontiers le sacrifice non seulement de leurs richesses, mais encore de leurs personnes. Il faut en réalité plus que du courage pour agir de cette sorte dans les circonstances où ils se trouvent. Ils font une vraie contre-manifestation en face des grands prêtres et du sanhédrin. Leur belle et courageuse action est sans doute déjà un des fruits de la mort de Jésus, et le résultat de la douceur et de la patience avec lesquelles il les a si longtemps supportés : jusque-là ils ne se sont jamais montrés ouvertement ses disciples et ses amis.

C. — D'après la tradition, le corps de Jésus, détaché de la Croix, est mis sur le sein et entre les bras de sa Mère. Cette tradition ne renferme rien que de juste et de raisonnable : le corps du Fils appartient à sa Mère. — Et que fait alors Marie ? Elle considère, de très près, les plaies horribles de Jésus... — Et à quoi pense-t-elle ? Aux heureux temps d'autrefois, à la noblesse et à la majesté de l'humanité de son Fils, aux jours de vie paisible et intime passés à Nazareth et à Bethléem, à la beauté et à l'amabilité de l'Enfant-Jésus, quand il reposait entre ses bras. — Et qu'éprouve-elle ? Elle sent la pointe acérée du glaive de Siméon (LUC, 2, 35) : elle éprouve une douleur, et une douleur indicible, en même temps qu'un immense amour pour Jésus et pour nous. Que lui disent toutes ces blessures, sinon l'amour de son Fils pour les hommes, qui sont le prix de sa vie

et de sa Passion? Comment peut-elle nous oublier et ne pas aimer ceux dont les noms sont gravés, en traits profonds et douloureux, dans le plus intime de son cœur de Mère? — Mais nous ne devons pas non plus nous-mêmes l'oublier. Aussi longtemps qu'une Croix se dressera sur le monde, la dévotion ou l'amour à la Mère de Dieu ne cessera d'exister. Quiconque passe devant la Croix et voit le cadavre de Jésus sur le sein de sa Mère doit penser et parler ainsi : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, ô Marie, et béni soit le Seigneur qui a rendu votre nom si célèbre que les hommes, au souvenir de la puissance de Dieu, ne cesseront jamais de vous louer! Vous n'avez point craint d'exposer votre vie, en voyant l'extrême affliction de votre peuple; mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine. » (Judith, 13, 23-25.)

II. — *Embaumement de Jésus.*

A. — Maintenant les hommes portent le corps de Jésus sur la pierre dite de l'*onction,* que l'on vénère encore aujourd'hui dans l'église du Saint-Sépulcre. Là ils disposent tout pour l'embaumer suivant la coutume juive. (Jean, 19, 40.) Ils lavent le corps (*Act.*, 9, 37), l'enveloppent d'un linceul (Marc, 15, 46), mettent entre le corps et les bandelettes des aromates, des bouquets d'herbes odorantes, et imbibent les linges de parfums (Jean, 19, 40); ils terminent en enveloppant sa tête d'un voile (Jean, 20, 7).

B. — Ces pieux personnages, amis de Jésus, font tout cela pour l'honorer et lui donner une sépulture digne de son rang, et aussi de leur condition, digne de lui et digne d'eux. Les aromates qu'ils emploient doivent servir également à éloigner, le plus longtemps possible, du corps de Jésus, la corruption du tombeau.

III. — *La mise au tombeau.*

A. — Après l'embaumement on se dispose aussitôt à mettre le Sauveur au tombeau, parce que le temps presse et que le soir arrive. (Matth., 27, 57.) Le sépulcre, que Joseph d'Arimathie

a fait tailler dans le roc de son jardin, est entièrement neuf (Matth., 27, 60), à quelques minutes de distance du lieu de l'exécution, dans la direction du nord-ouest : on y arrive par une excavation entre le rocher du Calvaire et la hauteur opposée. Il se compose de deux parties ou deux grottes, dont la première sert de vestibule à l'autre, à la chambre sépulcrale proprement dite, où se trouve le tombeau. Le tombeau est placé à droite de la porte d'entrée, laquelle est très basse. Le sépulcre du Seigneur est donc digne de lui ; c'est en même temps un sépulcre d'ami, qui témoigne par là de la pauvreté de Jésus et de l'amour des siens. C'est dans ce lieu que les hommes apportent le corps de Jésus ; ils sont accompagnés de Marie, sa Mère, de saint Jean et des saintes femmes. Leur douleur et leur tristesse à tous sont grandes, et leurs sentiments ont été exprimés depuis longtemps par le Prophète : « Ils pleureront sur lui (Jéhovah) comme sur un fils unique, et ils s'affligeront à son sujet, comme on s'afflige à la mort d'un fils aîné. En ce temps-là, il y aura un grand deuil dans Jérusalem, tel que fut celui de la ville d'Adadremmon, dans la plaine de Mageddon. Tout le pays sera dans les larmes : les familles iront à part, et les femmes iront à part pour pleurer dans les rues et sur les places publiques. » (Zach., 12, 10-12.) Les saintes femmes n'ont pas pu, ce semble, entrer dans le sépulcre à cause de son exiguïté, et elles se contentèrent d'y regarder du dehors. (Luc, 23, 55.) Le Sauveur a donc trouvé enfin le lieu de son repos. Une grosse pierre est roulée devant l'ouverture du tombeau, et la Mère de Jésus reprend toute triste le chemin de la montagne de Sion.

B. — La sépulture du Christ a un triple but ou une triple portée : En *premier* lieu, elle est une preuve nouvelle et sérieuse de la véritable mort de Jésus ; sans cela, les siens, particulièrement sa Mère, ne le laisseraient pas ensevelir : le cœur et l'œil d'une mère ne se trompent pas, surtout en pareille circonstance. — En *second* lieu, par la sépulture de Jésus et son séjour dans le tombeau sont réalisées les figures et accomplies les prophéties : d'abord et avant tout, la prédiction faite par Jésus aux Juifs eux-mêmes : *Generatio mala et adultera signum quærit : et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ...* (Matth.,

12, 39. 40 ; JEAN, 2, 19) ; ensuite, la prophétie d'Isaïe (53, 9) : *Et dabit impios pro sepultura et divitem pro morte sua;* c'est-à-dire, on lui destinera une sépulture parmi les scélérats, mais c'est chez un riche qu'il aura son tombeau. — La sépulture de Jésus a une *troisième* signification mystique : Le Messie veut encore faire la dernière station de l'existence humaine, la sanctifier de sa présence et la remplir de consolation et de mérites, en déposant dans la demeure de la mort le germe de la vie et en y laissant croître l'arbre de l'immortalité. — Saint Paul voit aussi dans la sépulture du Seigneur un modèle de la mort complète au péché, qui nous prépare la glorieuse Résurrection. (*Rom.,* 6, 4 ; *Col.,* 2, 12.)

APPLICATION DES SENS

A. — Il y a trois heures environ que Jésus est suspendu à la Croix, et qui peut comprendre les douleurs et les peines qu'il y endure ! — Un coup d'œil rapide suffit pour nous donner une idée de ses souffrances corporelles, de son multiple martyre. Il est là, étendu sur un bois dur et rude, sur le lit horrible de la Croix ; ses épaules et son dos sont écorchés ; il n'est qu'une plaie depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ; il est suspendu sur des blessures vives ; un clou de couleur noire est fixé dans ses pieds réunis et dans chacune de ses mains, qu'il brûle vivement ; sur sa tête et dans ses tempes les pointes des épines font l'effet de véritables pointes de feu. On voit découler de sa tête, penchée sur la poitrine, du sang qui remplit les cavités de ses yeux, ses cheveux, sa barbe et sa bouche douloureusement entr'ouverte et languissante ; il ne peut relever cette tête sacrée qu'avec une peine indicible à cause de l'affreux cercle d'épines qui l'entoure. Ses membres sont allongés avec violence, et tous ses muscles sont tellement tendus qu'on peut compter tous ses os. Le sang jaillit de ses mains dont les blessures s'élargissent, et le terrible clou qui attache ses pieds fait couler du sang le long de la Croix. Tout son Corps est couvert de raies livides, de taches et d'enflures brunes et bleues, et d'écorchures

sanglantes. Des crevasses se produisent aux endroits blessés par suite de la forte tension des membres, et répandent du sang rouge. Ses poumons renferment une trop grande abondance de sang et fonctionnent avec difficulté ; son cœur bat péniblement, et l'horrible oppression de sa poitrine lui cause une angoisse et un mal mortels. Aux tempes et à la nuque il éprouve une douleur sourde et poignante ; il souffre au front d'une inflammation intolérable, et ses blessures sans nombre, exposées à l'air, lui causent à la fin une douleur cuisante qui est extrême. A cause des vives douleurs de ses membres et de l'ouverture de ses plaies, exposées au grand air, il éprouve des frissons dans tout son corps qui tremble de fièvre, et une soif ardente le dévore. Ses lèvres sont desséchées, sa langue est comme carbonisée, et son gosier et son palais sont tout en feu. Il demande à boire et on ne lui apporte que quelques gouttes de vinaigre. Voilà, dans sa nécessité extrême, sa soif brûlante et mortelle, le rafraîchissement de Celui qui donne aux hommes tout en surabondance, les sources d'eau et les breuvages réconfortants : il ne reçoit même pas un verre d'eau !

Et de même que tout en lui est source de souffrance, ainsi tout autour de lui est cause de douleurs. Jésus est repoussé par la terre et n'est pas accueilli par le ciel. Les derniers liens qui l'attachent à la terre sont brisés. Ses vêtements sont partagés, sa propre Mère ne lui appartient plus ; tout le monde l'a abandonné : ses Apôtres sont loin, ses disciples l'ont trahi ou sont dispersés, et tout le peuple l'a réprouvé. Il n'a autour de lui, aussi loin qu'il regarde, qu'une masse d'ennemis, d'hommes qui le haïssent et le tourmentent, se réjouissent de son malheur, l'insultent et le méprisent. Du haut de la Croix, ses yeux ne rencontrent que des visages contents de ses souffrances, des regards moqueurs, des poings menaçants et des gestes furieux. Tout ce qu'il voit et entend, n'est pour lui qu'amère affliction et raillerie sanglante, et est inspiré et animé par l'esprit de haine et de vengeance. Le petit cercle de ses amis fidèles se tient à l'écart, et ne peut faire autre chose qu'augmenter ses douleurs par le spectacle de leur attachement, de leur perplexité et de leur tristesse. Comme leur affliction va droit à son Cœur !

De la terre il ne reçoit aucune consolation, mais seulement de la douleur et des peines, et le ciel est d'airain pour lui. Intérieurement et extérieurement il est enveloppé de ténèbres : au dehors, l'obscurité, causée par l'éclipse du soleil, et, au dedans, l'abandon absolu de Dieu sont des poids qui pèsent lourdement sur tout son être. Il est sur la Croix tout à fait seul et désolé, souffrant tout ce qu'un homme malheureux, affligé et brisé, peut souffrir, en un mot abandonné du ciel et de la terre : il est dans l'état de l'homme, au milieu du désert de l'épreuve, à qui la foi, l'espérance et la charité restent, mais dépouillées et les mains vides, n'offrant ni récompenses, ni consolations, ni jouissances, et obligées, pour ainsi dire, de vivre d'elles seules avec une torture infinie. Jésus exprime bien ce délaissement dans le cri : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Mais il compose de cet abandon absolu le plus riche trésor ; en effet, il l'offre alors, avec sa vie et sa Passion, au Père céleste en notre faveur, afin que personne ne tombe dans le désespoir, malgré les ténèbres, l'absence de toute lumière et de toute consolation. L'homme, uni au Christ par la grâce, la foi et la charité, n'est jamais seul ni abandonné, même dans les moments les plus critiques et les plus terribles heures de la désolation. Jésus veut souffrir cette détresse, ce délaissement extérieur et intérieur, quand il est plongé dans l'abîme des ténèbres de la dernière agonie. Lui, la Lumière, la Voie et la Vérité, parcourt ce chemin obscur, en le bénissant et en en surmontant toutes les frayeurs, et il y dresse sa Croix. Il pousse alors son cri de détresse, mais c'est pour donner à tous les affligés du monde, qui reconnaissent Dieu pour leur Père, la liberté d'exprimer leurs plaintes confiantes et filiales. Aucun homme ne peut être délaissécomme Jésus l'est à cette heure : il est tellement haï que presque tout le monde lui fait du mal, tellement méprisé que personne ne veut lui faire du bien, tellement abandonné que Dieu lui-même semble ne vouloir savoir rien de lui ; et il souffre ainsi au moment même où il donne à Dieu la plus grande preuve de son amour et où il se sacrifie entièrement pour son honneur et pour sa gloire !

Il y a déjà près de trois longues heures que Jésus est sur la Croix. Le dénouement approche. Son corps commence

à s'affaisser, comme si les clous ne voulaient plus le porter. Il devient toujours plus blanc, et les ruisseaux de sang prennent une teinte plus foncée et plus vive. Son visage est plus pâle, les traits en sont moins prononcés, ils s'allongent et s'effilent, ses joues se creusent, et ses yeux congestionnés regardent fixement devant lui. Il garde le silence, et pendant les colloques mystérieux qu'il a avec son Père, la mort arrive. En ce moment il lève avec peine sa tête couronnée d'épines et dit : « Tout est consommé », et, après un court intervalle, il ajoute d'une voix puissante : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » L'agonie commence. Une sueur froide sort de tous les membres de Jésus ; la pâle couleur de la mort se répand sur tout son Corps, et il tremble de douleur. Ses mains, crispées autour de la tête des clous, s'ouvrent et se portent en avant ; ses bras s'allongent ; tout le poids de son Corps tombe sur ses pieds ; ses genoux se plient et ses jambes tournent du même côté, faisant ainsi quelque peu pivoter ses pieds sur le clou qui les attache à la Croix. Sa tête tombe sur sa poitrine ; ses lèvres, bleuâtres et pendantes, laissent voir dans une bouche ouverte sa langue ensanglantée ; il pousse un profond soupir et rend l'âme. Alors son âme, libre et transfigurée, descend aux limbes, brillante comme l'éclair. Le dernier objet qui frappe les yeux mourants du Seigneur est la figure de sa sainte Mère, comme elle avait été le premier objet qu'avaient rencontrés es yeux à sa venue dans le monde. Mais c'est avec gravité, avec profondeur et avec épouvante que le regard de Jésus pénètre dans le Cœur de Marie : c'est le regard du Sauveur des hommes, mourant pour leurs péchés, qui transperce l'âme de sa Mère, comme l'a prédit le vieillard Siméon. — En même temps commence dans le temple l'immolation de l'agneau pascal ; on entend retentir et se prolonger, sous les portiques sacrés, le son plaintif des trompettes, lesquelles, avec le grand cri de Jésus expirant, annoncent au ciel, à la terre et aux enfers que le véritable Agneau pascal est immolé. A la dernière exclamation du Sauveur, une douleur poignante saisit tous ses fidèles amis. Les mains de Marie se raidissent, ses yeux, qu'a rencontrés le dernier regard de son Fils, s'obscurcissent, une pâleur mortelle couvre son visage et

ses pieds chancellent avec la terre, qui, alors même, en s'agitant et en tremblant, reconnaît son Seigneur et son Maître. Jean et les saintes femmes tombent le visage contre terre; et la nature en deuil entend avec crainte et effroi, avec des convulsions terribles, l'ouverture bruyante de ses abîmes, le témoignage et les avertissements de son Dieu. Le centurion est à cheval tout près de la Croix, qu'il ne quitte pas des yeux : il regarde grave et ému le visage couronné d'épines du Seigneur. Mais au cri puissant de Jésus et à la vue des événements merveilleux qui s'accomplissent, il est tout bouleversé, la lumière de la grâce entre dans son âme, et, se frappant la poitrine, il s'écrie : « En vérité, cet homme est un Juste, il est Fils de Dieu. » Quant au peuple, qui se trouve dans le voisinage et sur les hauteurs environnantes, il est subitement frappé de terreur ; il se frappe lui aussi la poitrine, pousse des lamentations et s'enfuit du côté de la ville à travers la vallée. Lorsque la Mère de Jésus rouvre les yeux, elle aperçoit le Corps de son Fils, ce vase sacré fait de son sang par l'Esprit-Saint ; elle le voit dépouillé de tout ornement, sans aucune forme, privé de sa sainte âme, abandonné aux lois de la nature, dont il est le Créateur, et abîmé et détruit par les mains de ceux qu'il est venu sauver. Repoussé, méprisé, raillé, pareil à un lépreux, le Saint des Saints, le Dieu de toute beauté, de toute vérité et de tout amour, est suspendu à une Croix entre deux assassins! Mais, malgré sa difformité, le Corps de Notre-Seigneur offre un spectacle qui n'en est pas moins infiniment beau et touchant, et il apparaît toujours comme le véritable Corps du Fils de Dieu.

B. — Après la mort de Jésus, les ténèbres se dissipent peu à peu, et le soleil couchant éclaire de ses derniers rayons le rocher du Calvaire, les croix et les victimes, ainsi que les sommets des collines et des montagnes environnantes. Un poste de soldats romains est encore de garde aux pieds des croix, et les amis de Jésus sont assis ou debout près de la sienne, plongés dans la plus affreuse tristesse. En ce moment arrivent de Jérusalem des archers, portant des échelles et des massues ; Pilate les a envoyés, à la prière des Juifs, pour briser les bras et les jambes des crucifiés : c'est le moyen de les achever. On pourra

ensuite les enlever et les mettre ensemble dans une fosse au pied du Calvaire, et ainsi la sainteté du grand sabbat n'aura rien à souffrir de l'horreur d'un pareil spectacle. Les bourreaux se mettent aussitôt à leur œuvre horrible et meurtrière : ils commencent par briser les deux jambes des larrons, qui poussent alors des gémissements et des cris de douleur ; puis ils enfoncent violemment leur lance dans la poitrine de ces infortunés. La Mère de Jésus et sa compagnie sont épouvantées de ce spectacle. Les archers ayant défait les liens qui attachent les larrons à la croix, les cadavres de ceux-ci tombent à terre. Ils s'approchent ensuite de Jésus, dont ils touchent et secouent le Corps avec leurs massues. A la demande suppliante de sa Mère et sur les observations de saint Jean qui leur dit que le Christ est déjà mort, ils s'éloignent momentanément en traînant les corps des larrons au bas de la colline, jusque dans la fosse qui s'y trouve. Marie et sa suite les regardent avec épouvante et horreur et craignent qu'ils ne reviennent pour faire subir les mêmes avanies au Corps de Jésus. Mais Dieu en dispose autrement. L'officier de service, nommé Longin, qui est à cheval, s'élance subitement et contre toute attente, comme s'il était inspiré d'En-haut, dans la direction de la Croix de Jésus, dont il perce le côté droit de la poitrine d'un coup de lance si violent que le Cœur en est traversé. Quand il retire vivement sa lance, il sort de la large blessure une grande quantité de sang et d'eau qui inonde le rocher. Il est probable que ce soldat n'a fait, en cette circonstance, qu'obéir à sa consigne, pour pouvoir dans son rapport officiel affirmer avec certitude la vérité de la mort de Jésus ; peut-être aussi a-t-il agi ainsi par pitié et compassion pour le Sauveur, afin de préserver son Corps des outrages des bourreaux. En tout cas, il accomplit la prophétie qui, depuis longtemps, annonçait qu'aucun des os du Messie ne serait brisé et qu'il serait transpercé d'un coup de lance. Suivant la tradition, Longin est guéri de la maladie d'yeux dont il souffre par l'aspersion des gouttes de sang qui tombent alors sur lui, et, comme le centurion, il se met à genoux pour adorer Celui qu'il reconnaît pour le Fils de Dieu. La Mère de Jésus, saint Jean et les saintes Femmes ont vu avec effroi l'action soudaine et vio-

lente de Longin, et ils se sont tous précipités vers la Croix du Messie, en poussant ensemble un cri de douleur. L'âme de Marie a senti profondément le fer du terrible coup de lance, comme si elle en avait été transpercée en réalité. Émotionnés d'une façon extraordinaire, ils se jettent tous à genoux pour recueillir avec des linges le sang du Sauveur qui s'amasse dans une excavation de rocher. Le double miracle opéré en faveur de Longin les remplit de consolation, mais c'est avec peine et tristesse qu'ils regardent la plaie affreuse qui a entr'ouvert le Cœur si saint, si cher, si fidèle et si noble de Jésus. Maintenant le sacrifice est complet : tout est détruit, et la dernière goutte de sang est répandue.

C. — Pendant ce temps, Joseph d'Arimathie a obtenu de Pilate le Corps du Sauveur et toutes les permissions pour le mettre au tombeau. Tandis qu'avec Nicodème il fait des emplettes pour l'embaumement, ses domestiques nettoient le sépulcre et annoncent aux amis qui sont sur le Calvaire que leur maître se charge de la sépulture de Jésus. Cette nouvelle console la Mère de Dieu, qui est dans le plus lamentable état. En effet, que peut-elle faire en faveur de son Fils? Elle ne peut et elle ne doit pas l'enlever de la Croix : le Corps de Jésus ne lui appartient plus ; il est la propriété de Pilate et des Juifs. Toutes les demandes et les démarches qu'elle pourrait faire ne lui attireraient que des avanies ou des traitements indignes. A tout instant, elle craint que les archers ne reviennent et ne traînent le cadavre de son Fils à travers les rochers. D'ailleurs, elle n'a pas de sépulcre à lui offrir. Marie a toujours été pauvre, pauvre à Bethléem et pauvre en Égypte ; mais au moins elle pouvait alors lui présenter ses bras ; aujourd'hui c'est impossible. Jamais elle n'a ressenti aussi vivement les effets de la pauvreté qu'en ce moment où elle se trouve en présence du Cadavre de son Fils. Mais la charité et le dévouement de Joseph d'Arimathie et de Nicodème la délivrent de toutes ces angoisses poignantes.

Ces deux saints personnages arrivent bientôt avec leurs serviteurs, qui portent des échelles, des outils et tout ce qu'il faut pour enterrer un corps. Ils informent Longin de l'ordre de Pilate, et ce brave officier leur offre aussitôt ses services pour

le détachement de Jésus de la Croix. Avec quel respect et quelle compassion Joseph et Nicodème ne saluent-ils pas la Mère de leur Dieu ; et quelle est leur douleur et leur affliction en apercevant pour la première fois le Corps pâle et si indignement maltraité de leur bon Maître ! Après l'avoir adoré, ils montent aussitôt sur les échelles pour commencer leur affligeante mais bien douce œuvre de charité. Les clous sont enlevés, passés de main en main, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la Mère du Sauveur ! Enfin, c'est le tour du Corps de Jésus, reçu dans un drap, et traité avec les plus grands égards et porté avec les plus grands soins entre les bras de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et de saint Jean... Ceux-ci font tout avec tant de précaution qu'on dirait qu'ils transportent un ami très cher, gravement blessé, et ils sont pénétrés des sentiments d'un amour indicible et d'une vénération qu'ils n'avaient jamais eus pendant la vie de leur Maître. Tout absorbées dans leur contemplation, les saintes femmes regardent le Corps du Sauveur que leurs amis détachent : elles suivent des yeux chacun de ses mouvements ; elles élèvent les mains, elles pleurent, elles donnent tous les signes de la douleur et de la sollicitude les plus grandes ; mais elles gardent toutes le silence. Quant aux hommes, ils parlent avec le plus profond respect, comme s'ils remplissaient une fonction sacrée, et seulement en peu de mots et à demi-voix, pour se demander entre eux les services nécessaires.

La Mère de Dieu s'assied par terre sur une couverture ; elle n'étend pas complètement sa jambe droite et appuie son dos contre un coussin. Le Corps de Jésus est placé sur la couverture ; sa tête repose sur le genou à demi relevé de Marie. Celle-ci est enfin de nouveau en possession de son Fils ; elle constate de ses yeux les mauvais traitements dont il a été l'objet et les blessures cruelles qu'on lui a faites ; et aussitôt elle se met à lui prodiguer ses soins et à le purifier de ses souillures. Elle défait l'horrible couronne d'épines et la met de côté. On peut à peine reconnaître le visage de Jésus, tellement il est défiguré par le sang et les plaies. Marie lave ce Chef et ce visage sacrés, enlève doucement avec des éponges humides le sang desséché dans ses cheveux et sur ses yeux éteints ; elle nettoie la bouche béante

de Jésus, ainsi que sa langue, et sépare en deux le peu de cheveux qui lui restent. Ensuite elle s'occupe des épaules, de la poitrine et des mains, qui sont déchirées et couvertes de sang. Tous les os de la poitrine sont disloqués et tous les muscles en sont distendus et raidis ; l'épaule droite présente une très grande blessure, le dos est tout déchiré, et sur le côté droit apparaît la plaie large et ouverte, faite par le coup de lance. Quand le Corps du Sauveur est lavé et purifié, on voit qu'il ne renferme plus de sang : sa chair a une couleur blanche et bleuâtre ; on y remarque partout des cicatrices et des raies nombreuses de sang coagulé. Jésus est ainsi sur le sein de Marie, sa Mère ; et, en ce moment, elle commence à oindre ou à remplir d'aromates les blessures de son Fils et à répandre sur sa tête un parfum précieux. Après, elle enveloppe ce Chef sacré avec des bandes de toile, ferme la bouche et les yeux de Jésus, sur lesquels elle appuie quelque temps les mains, embrasse le Corps de son Fils et laisse en pleurant sa tête retomber sur la sienne. Sans doute elle se rappelle alors les heureux temps où, petit Enfant tout aimable, elle lui prodiguait de semblables caresses et lui rendait ses maternels services. Qui peut comprendre la douleur et l'amour de Marie en cette circonstance, son amour pour son Fils et son amour pour nous ? Elle ne s'irrite pas contre nous. Elle nous a donné Jésus, le plus beau et le plus aimable des enfants des hommes, le siège et le trésor de toute beauté, de toute vérité et de tout amour, et elle nous l'a donné pour faire notre joie et servir nos intérêts. Et en quel état elle le reçoit aujourd'hui ? Il est pauvre, il est mis en pièces, et son Cadavre est mutilé : voilà comment l'Enfant de Bethléem revient sur le sein et sur les genoux de sa Mère ! Mais comme les bras de Jésus en ce moment se lèvent d'une tout autre manière qu'à sa naissance dans l'étable de Bethléem ! Ils sont cruellement disloqués et raidis par l'agonie qu'il a soufferte, de telle sorte qu'ils ne se laissent plier qu'avec une grande difficulté. Il garde encore l'attitude d'un Crucifié sur le sein et dans les bras de sa Mère ! Mais de quoi parlent à Marie toutes les blessures de Jésus si ce n'est de son amour pour nous ? Nous sommes le prix des blessures et de la vie de son divin Fils. Tous nos noms, on peut le dire, sont

gravés dans le Cœur de Marie au fond des milliers de blessures dont il est déchiré. Comment pourrait-elle donc nous oublier et ne pas nous aimer?

Nicodème et Joseph d'Arimathïe s'approchent, prennent le Corps du Sauveur et le portent sur la couverture où il se trouve, jusqu'à la pierre dite de l'onction, qui est un rocher plat et uni. Là ils le lavent encore une fois, peut-être avec de l'eau de myrrhe, et ils l'entourent de toile et de bandes de linge fin. Entre le linge et le Corps ils placent des aromates, des bouquets d'herbes odoriférantes, et ils imbibent même les linges d'eaux parfumées. Il est vraisemblable que les saintes femmes ont conduit Marie jusqu'à cet endroit. Les bras de Jésus sont croisés sur sa poitrine, et tout son Corps est enveloppé dans un grand drap. C'est sa Mère elle-même qui couvre sa tête d'un voile et qui rabat l'extrémité du drap jusque sur ses épaules. On peut dire en vérité qu'alors le Soleil de sa vie vient de se coucher. La tradition rapporte qu'on vit, avant de l'ensevelir, sur le grand drap qui enveloppait le Corps du Christ, une image qui le représentait tout entier avec toutes ses blessures ; on en voit encore aujourd'hui une semblable à Chambéry. A ce spectacle inattendu tous s'étonnent, embrassent en pleurant et en se lamentant le Corps sacré de Jésus : c'est, de sa part, la récompense de leurs soins charitables et la reconnaissance de tout leur dévouement.

Il peut bien être environ cinq heures du soir, quand les hommes mettent le Corps de Jésus sur une civière et le transportent à quatre, aidés de saint Jean et peut-être aussi de quelques soldats, à travers le chemin de la montagne jusqu'au bas du Calvaire : ils se rendent dans le jardin de Joseph d'Arimathie, à l'endroit où se trouve le sépulcre. La Mère de Dieu les suit avec les saintes femmes et les serviteurs. Ces quelques âmes fidèles accompagnent le Créateur du monde jusqu'à son tombeau, à une très petite distance de la ville. Jérusalem, à cette heure, commence à s'envelopper de ténèbres et est livrée à ses remords et à ses angoisses mortelles ; elle ne vient pas troubler Jésus pendant qu'il se rend à sa dernière demeure. Mais comme cette marche funèbre est triste et déchirante pour

le Cœur de Marie ! Elle la mène à la séparation définitive. Le sépulcre est situé dans la direction du nord-ouest, en face du rocher du Calvaire ; il est creusé dans la roche vive et entouré, selon la coutume aimée des Juifs, de palmiers, d'oliviers et de balsamiers, de bosquets et de fleurs. Il se compose de deux parties, d'un vestibule et de la chambre mortuaire, dans laquelle on ne peut entrer qu'en se baissant. Arrivés près du sépulcre, les hommes prennent le Corps du Sauveur et le portent dans la chambre mortuaire pour le déposer dans le tombeau proprement dit. Le tombeau est à la droite de la porte d'entrée de la chambre, et formé d'une longue pierre creuse, qu'on a garnie préalablement d'une couverture et d'une couche d'herbes et de feuillage. Les saintes femmes s'assoient dans le vestibule en face de l'entrée du sépulcre ; il n'y a que la Mère de Dieu qui y pénètre. Marie se penche en pleurant sur le Corps de son Fils, maintenant dans son tombeau, et prend congé de lui. Les hommes témoignent aussi à Jésus, avec des larmes et des embrassements, leur vénération et leur amour, avant de mettre une couverture sur son Corps et de rouler une grosse pierre devant la porte de la chambre sépulcrale. A cause de l'obscurité, tout se fait à la lueur des torches. Désormais le Sauveur a trouvé le lieu de son repos : on ne peut pas dire la même chose de sa Mère. Elle reprend le chemin de la ville, chemin d'abandon et d'isolement infinis. Elle n'a vraiment plus de patrie. Comme un navire sans voile ni gouvernail, elle se dirige avec les saintes femmes du côté de sa demeure sur la montagne de Sion.

SOUS LA CROIX

Coup d'œil rétrospectif sur la vie de Jésus.

Représentons-nous au pied de la Croix, sur le Calvaire, et considérons de là, *premièrement*, la vie du Sauveur, et, *deuxièmement*, la manière dont notre vie doit correspondre à la sienne.

I. — *Revue de la vie de Jésus.*

A. — Comment la vie de Jésus s'offre-t-elle à nous sous son côté extérieur ? — Ici, à quelques heures du Calvaire, est située la charmante petite ville de Bethléem, où Jésus naquit dans une grande pauvreté et un grand abandon, au milieu des ténèbres d'une nuit d'hiver, et eut une crèche pour berceau. Plus loin se trouve l'Égypte avec son fleuve trouble et la magnificence de ses pyramides mystérieuses, au pied desquelles il a passé, comme une fleur chétive du désert, les premières années de sa jeunesse et mangé le pain amer de l'exil. Là-bas, au nord, dans une vallée bien protégée, se trouve l'agréable Nazareth, où le Sauveur vécut, la plus grande partie de son existence, d'une vie de travail, de retraite et d'obéissance. Tout autour s'étendent les campagnes riantes de la Galilée et les bords du Jourdain : c'est là qu'il a été puissant en paroles et en œuvres, dans sa doctrine et ses miracles, qu'il a été suivi et honoré par tout le peuple comme Prophète et comme le Messie. Mais c'est là aussi que l'envie de ses ennemis a grandi avec sa réputation, qu'elle l'a poursuivi jusqu'à le faire périr ici même aux portes de Jérusalem. Le lieu de sa révélation, de sa plus grande gloire,

est aussi le lieu de son ignominie. Son dernier voyage a été la voie douloureuse, laquelle aboutit à la montagne du Calvaire, au lieu des exécutions, où il a subi la mort la plus déshonorante et la plus cruelle ; et son tombeau est seulement à quelques pas d'ici.

Voilà, dans son ensemble et ses plus grands traits, la vie de Jésus, considérée sous son côté extérieur. Qu'y voyons-nous partout ? — Principalement de la pauvreté, puis de l'obscurité, des humiliations, des souffrances et du travail, d'abord du travail ordinaire et ensuite du travail apostolique. Et nous voyons toute cette vie se développer sans cesse jusqu'à atteindre les derniers degrés de l'opprobre et de la souffrance, de la pauvreté et de l'abandon sur l'arbre de la Croix, où il n'a pas, dans sa nécessité extrême, un verre d'eau à boire, ni un voile pour couvrir sa nudité. Sa Passion et sa mort ont été le tombeau de son honneur, comme elles ont été le terme de son existence terrestre. Que racontent à leurs compatriotes les pèlerins de la fête pascale, quand ils sont de retour dans leur pays ? Que c'est fini avec Jésus, qu'il est enfin démasqué, ayant été condamné par tous les tribunaux comme faux prophète et blasphémateur. Ses ennemis triomphent, ils ont obtenu tout ce qu'ils voulaient. Il est mort, enterré et enseveli pour toujours. Si le ciel ne s'en mêle pas, si Dieu n'intervient pas, c'en est fait de lui et de son œuvre.

B. — Mais quel est le côté intérieur ou intime de cette vie extraordinaire ? Quelles étaient les intentions qui animaient Jésus et quels étaient les motifs qui déterminaient les actes extérieurs de sa vie ? — Assurément ce n'étaient ni la passion ni la satisfaction naturelles qui donnaient à cette existence son caractère et qui fixaient ses choix et ses préférences. Il suivait un plan bien combiné, sublime et divin. Toute la partie extérieure de sa vie, travail, pauvreté, souffrance, humiliation et mort, représente seulement des moyens : ce n'est pas la fin ; c'est la voie et non pas le terme. Le but est l'établissement du Royaume de Dieu et l'obtention des grandes et belles choses qui en résulteront, c'est-à-dire la gloire de Dieu et le salut des hommes, et la glorification de Jésus-Christ lui-même. C'est à

cette fin que sont ordonnés par Dieu les moyens : la pauvreté, la souffrance, l'humiliation et la mort du Christ. « *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens... Propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen, quod est super omne nomen...* » (*Phil.*, 2, 7-12.) Du point où nous nous trouvons, tout s'harmonise et s'éclaire, tout concorde avec la raison et la foi. Sans ce but final, le Sauveur lui-même n'aurait pas pu consentir à prendre le chemin de la Croix, le chemin de la honte et de la mort. Mais pour atteindre un but nécessaire, grand et magnifique, on peut accepter tout, souffrir tout et même rechercher la douleur et la mort. Et c'est là précisément la condition de la vie du Sauveur : elle est selon la plus saine raison et la plus haute sagesse.

II. — *Conclusions.*

Maintenant, de quelle manière répondre, de notre côté, aux exigences de cette vie de Jésus, si ce n'est en nous déterminant résolument et en travaillant de tout notre pouvoir à l'imiter et à conformer notre propre vie à la sienne ? La formule de cette conformité est renfermée dans le troisième Degré d'humilité, lequel nous enseigne à choisir, par humilité et par amour pour le divin Sauveur, ce qu'il a choisi lui-même dans sa vie terrestre. Ce choix regarde aussi bien les moyens à prendre que la fin à atteindre.

A. — Le but et le devoir de la vie du Christ a été la gloire de Dieu et le salut des hommes dans l'Église et par l'Église, qui est le Royaume de Dieu ici-bas : tel doit être aussi notre but. Assurément, il n'y a rien de plus nécessaire, de plus sublime, de plus glorieux et de plus méritoire pour nous que de nous dévouer au service de ce Royaume.

B. — Mais, dans ce but, il nous faut aussi choisir et employer les moyens que le Sauveur a employés lui-même. Ces moyens sont le travail apostolique, dont la fin est la diffusion de la connaissance et de l'amour de Jésus par la foi et la grâce. — Il y a encore les moyens plus personnels, tels que l'amour de la pauvreté, le détachement de toute chose temporelle, l'amour de l'humiliation, de la souffrance, l'abnégation et la mort, si Dieu

nous les demande. — Et nous employons tous ces moyens par le double motif de l'humilité et de l'amour, comme le troisième Degré d'humilité nous l'apprend. Et certes l'humilité, le peu d'estime de soi, ne doit pas être séparé de l'amour pour le Sauveur. La raison en est simple : tout amour est sujet à caution, illusoire ou trompeur, s'il n'a pour fondement le mépris de soi. Nous devons rougir d'être mieux partagés ou traités que le Sauveur.

Les *motifs* que nous avons d'agir ainsi sont au nombre de trois :

Premièrement, c'est juste et raisonnable. Dès le premier instant de sa vie, Jésus se trouve à ce Degré et il y reste jusqu'à la fin de sa vie. Il ne fait attention ni à lui-même, ni à ses intérêts, ni à son honneur, ni à ses avantages temporels. Il sacrifie tout pour nous avec une humilité et un amour incroyables. Comme nous lui sommes redevables d'avoir pris cette voie et non pas une autre ! Il aurait pu, sans danger et sans inconvénient pour lui, suivre ici-bas le chemin de la gloire et de la fortune. Mais ce chemin nous aurait été funeste à nous-mêmes. Aujourd'hui encore, après que le Sauveur a pris une voie tout opposée, nous avons bien de la peine de le suivre ; que serait-ce donc, si nous devions, dans notre existence, pratiquer la pauvreté et l'humilité, après que Jésus aurait mené une vie contraire à ces deux vertus ?

Deuxièmement, il est noble et beau d'imiter la conduite du Sauveur, précisément parce que nous montrons ainsi notre humilité et notre amour. Un serviteur qui, par amour pour son maître, veut partager avec lui les mauvais jours, comme il a partagé les heureux, mérite notre admiration et presque notre vénération. Se mépriser tout à fait et sincèrement, dans tous les mauvais traitements et toutes les injustices qu'on subit, dire du fond de son cœur : « C'est très bien ; je ne suis pas à plaindre », est un fait extraordinairement rare. Mais si, dans les persécutions et les manques d'égard dont nous sommes l'objet et que nous souffrons même avec patience, nous nous disons toujours à nous-mêmes, pauvres créatures que nous sommes : « Certes, nous sommes à plaindre ; nous méritions d'être traités autrement » —, dans ce cas, c'est bien la voix de la nature qui se fait

entendre. Le Sauveur n'a pas parlé ainsi. Il disait au contraire : « Le salut des hommes, mes frères, m'est plus cher que tout le reste ; je ne suis pas à plaindre d'aucune façon. » Tel était aussi le langage des Saints. Jamais ils n'accusaient les autres, et ils s'accusaient toujours eux-mêmes. Cette conduite est inconcevable et incompréhensible pour l'homme naturel : elle est en effet le dépouillement entier du vieil homme, la mort de l'égoïsme, la victoire complète de Dieu en nous et la folie de l'humilité chrétienne. C'est de cette manière que le mal, l'abcès rongeur et enflammé de notre nature corrompue est incisé et ouvert.

Troisièmement, en agissant ainsi, nous y trouvons enfin notre plus grand avantage. D'abord, nous nous tenons à la plus grande distance possible du péché et du monde : le péché ne peut nous atteindre à cette hauteur, et le monde étouffe dans cette atmosphère de pureté et de sainteté ; mais plus nous avons l'esprit du monde, plus le péché est menaçant pour nous. De plus, tout nous devient facile avec le troisième Degré d'humilité, parce que l'humilité et l'amour nous aident à sortir de tous les embarras et à triompher de toutes les difficultés : en effet, toutes les difficultés viennent après tout de l'estime de soi et de l'attachement à soi. Enfin, l'amour réciproque de notre Sauveur nous récompense magnifiquement de ce que nous faisons pour lui. Nous sommes alors, pour ainsi dire, transplantés en lui, identifiés avec son Être, avec son esprit ; notre cœur bat à l'unisson du sien ; nous avons véritablement en nous les sentiments de son Cœur. (*Phil.*, 2, 5.) La vraie vie est venue en notre âme et nous sommes les amis, les disciples et les Apôtres de Jésus. Il n'y a rien de plus beau dans le Christianisme que cet esprit d'amour, et il n'y a rien qui caractérise mieux l'esprit de la Compagnie de Jésus que le troisième Degré d'humilité. Aussi la Compagnie de Jésus doit-elle être le régiment particulier du Sauveur. Montrons-nous donc dignes de cette Compagnie non seulement par notre extérieur ou notre uniforme, mais surtout par nos idées, et les sentiments de notre cœur ! Notre devise est : *Ad convivendum, ad commoriendum, ad conregnandum cum Christo !* (II *Tim.*, 2, 11. 12.) Il nous faut maintenant demander avec ferveur cette grande grâce au moyen du triple colloque...

LE GRAND SABBAT

(MATTH., 27, 62-66 ; LUC, 23, 56 ; MARC. 16. 1.)

Le Sabbat est arrivé : jour de silence, de deuil et d'espérance! Ce Samedi forme bien l'intermédiaire entre le Vendredi-Saint et le jour de Pâques : il est comme le crépuscule du Vendredi-Saint et l'aube du Dimanche de Pâques. Un coup d'œil sur la demeure de Marie dans la citadelle de Sion, sur le tombeau de Jésus et sur les limbes suffit pour nous rappeler et nous représenter les mystères de ce jour.

1. — *La demeure de Marie sur la montagne de Sion.*

A. — L'édifice de la ville haute, dans les dépendances duquel la Mère de Dieu a fixé sa demeure, renferme actuellement tout ce qui reste du collège apostolique, et l'Église tout entière. Les habitants en sont silencieux, très silencieux. (Luc, 23, 56.) Ils ont beaucoup à penser, beaucoup à s'attrister et, plusieurs d'entre eux, beaucoup à se repentir. On ne voit que des yeux rouges de pleurs, on n'entend que des soupirs étouffés : la tristesse est peinte sur tous les visages. On parle peu. Le jour précédent, avec tous ses terribles événements, obsède et oppresse tous les cœurs de la manière la plus douloureuse. Le Sauveur avait souffert, était mort et gisait, là-bas, dans le sépulcre du rocher. — Nous devrions nous-mêmes, à proprement parler, mener toujours une vie semblable à celle que mènent maintenant les disciples de Jésus. Nous ne devrions jamais oublier que notre bon Maître a souffert et est mort pour nous, si long que soit le

temps qui nous sépare de ces événements : pour un cœur noble et aimant, le souvenir d'un ami ou d'un bienfait ne doit jamais être indifférent.

B. — Quelle consolation reçoivent-ils, dans leur grande peine, les habitants de cette demeure, qui jusqu'à la fin sont restés fidèles au divin Maître : Jean, Madeleine et les saintes femmes... ? — Les disciples et les Apôtres, après s'être dispersés et cachés, se retrouvent enfin. Ils se présentent à la maison de Marie humiliés et honteux, et demandent à entrer. Saint Jean et les autres personnes viennent à leur rencontre et les accueillent avec des paroles aimables et encourageantes. Pierre arrive à son tour et confesse sa faute en versant un torrent de larmes. Mais tous les Apôtres sont tristes et inconsolables. (Marc, 16, 10.) Ils n'osent penser ni au passé ni à l'avenir. Qui est leur consolation et leur soutien dans leur affreuse situation ? — La Mère de Dieu. Malgré sa désolation absolue et sa douleur immense, elle est le calme, la fermeté même et la consolation de tous ; elle se montre bien dès lors la Mère, la vie, la douceur et l'espérance de l'Église. C'est en souvenir de cet office de Consolatrice, rempli par Marie le Samedi-Saint, que le samedi de chaque semaine lui a été spécialement consacré.

C. — Le soir du Sabbat, quand commence le premier jour de la semaine, *una sabbatorum,* les saintes femmes songent de nouveau à offrir et à rendre leurs services au Seigneur. (Marc, 16, 1.) Elles achètent et préparent des aromates pour compléter l'embaumement du Corps de Jésus ; car elles en ont été empêchées la veille par l'approche du Grand Sabbat. (Luc, 23, 54.) C'est ainsi qu'une bonne action sert de stimulant à une autre et fait trouver du plaisir à la renouveler toujours.

II. — *Le Sépulcre du Seigneur.*

Le lieu du repos, le sépulcre de Jésus est triplement glorieux :

A. — D'abord, il est glorieux par lui-même. Il est là situé agréablement, dans un endroit solitaire, et entouré d'un jardin verdoyant : on dirait tout un printemps de fleurs et de parfums autour du caveau neuf que Joseph d'Arimathie a donné à Jésus.

— Le Corps du Sauveur repose immobile comme une magnifique statue de marbre, conservant encore toutes ses blessures ; mais le sang n'en coule plus et on n'y voit aucune trace, aucun indice de corruption. Les aromates, les bouquets de fleurs et les parfums exhalent une odeur suave. La Divinité, laquelle ne s'est jamais séparée ni de l'âme ni du Corps de Jésus, forme, pour ainsi dire, une auréole de lumière autour de lui ; et vraisemblablement une couronne d'Anges en adoration environne sans cesse son tombeau. — Le sépulcre du Sauveur est une belle et touchante image du Sacrement de nos autels, lequel aussi compose une réunion admirable d'abaissements et de grandeurs, de mort et de vie.

B. — Ensuite, le sépulcre du Christ est glorieux à cause de la vénération et de l'amour dont l'entourent les Apôtres, les saintes femmes, particulièrement Marie, et tous les disciples de Jésus. Leur esprit et leur cœur, leurs pensées et leurs affections y sont attachés fortement. Ces visites spirituelles ne sont d'ailleurs que les messagères des pèlerinages merveilleux qu'à travers tous les siècles les Chrétiens feront en pensée et en réalité au tombeau de leur Sauveur : ce sépulcre renferme bien le Corps autour duquel tous les aigles s'assemblent.

C. — Enfin, le tombeau de Jésus est glorieux par la crainte et l'angoisse qu'il inspire aux ennemis du Christ. Le samedi même (Matth., 27, 62), probablement au soir, les grands prêtres et les Pharisiens demandent à Pilate de faire garder le sépulcre de Jésus, de peur que ses disciples n'enlèvent son Corps et ne répandent le bruit qu'il est ressuscité, comme il l'a prédit faussement. (Matth., 12, 40 ; 16, 21 ; 17, 22 ; Jean, 2, 19 ; Matth., 27, 62-64.) Ils ont peur par conséquent, ils ne se fient pas à leur victoire et ils avouent que la Résurrection serait la pire des choses. — Pilate leur donne la permission de garder le tombeau. (Matth., 27, 65.) Ils y mettent donc un poste de soldats romains et scellent la pierre d'entrée du sépulcre en rejoignant de tous côtés avec des rubans les sceaux qu'ils y appliquent. (Matth., 27, 66.) Ils se précautionnent ainsi contre les entreprises des disciples de Jésus et même des soldats. Mais, en même temps, ils pourvoient à la présence de témoins irrécu-

sables dans le cas de la Résurrection et ils entourent le tombeau d'une garde d'honneur : le sépulcre de Jésus n'est-il donc pas véritablement glorieux ?

III. — *Les Limbes.*

A. — Au moment de sa mort, l'âme du Sauveur se dirige vers les Limbes (I Pierre, 3, 19) : elle est désormais impassible et glorifiée, victorieuse et accompagnée d'une nombreuse troupe d'Anges. Les Limbes composent la demeure des Saints de l'Ancien Testament. On ne sait si le Seigneur a été aussi personnellement au séjour des damnés ; en tout cas, il y a fait alors, sans nul doute, sentir les effets de sa terrible puissance.

B. — Mais dans quel but Jésus est-il descendu aux Enfers ? — *Premièrement*, pour honorer ce lieu de sa présence, le bénir, l'éclairer et se manifester dans l'éclat de sa puissance et de sa Divinité, comme il l'avait fait sur la terre. — *Deuxièmement*, pour confondre et humilier les esprits infernaux. Quelle horreur, quelle épouvante et quelle honte pour eux, quand ils voient venir de leur côté, majestueusement, Celui qu'ils n'ont pas voulu reconnaître au temps de l'épreuve, Celui que leur méchanceté a fait mourir par les mains des Juifs, Celui, enfin, à qui, par là, ils ont fourni l'occasion de racheter et de sauver le monde ! Ils se sont donc percés eux-mêmes avec leur propre glaive. Le Christ leur fait sentir d'une façon terrible toute la force de son pouvoir, et alors plient véritablement devant lui les genoux de tous ceux qui se trouvent en enfer. (*Phil.*, 2, 10 ; Is., 45, 24.) — *Troisièmement*, en descendant dans les Limbes, Jésus veut consoler les Saints de l'Ancien Testament et les tirer de ce triste séjour. Il a vaincu Satan, et maintenant il délivre les prisonniers des Limbes. La venue du Sauveur produit sur les âmes qui s'y trouvent l'effet d'une agréable et douce lumière, d'une rosée bienfaisante et d'un vent frais du matin. Tous ces Saints, depuis Adam, les Patriarches, les Prophètes, les Rois, les Grands Prêtres et les Ancêtres de Jésus jusqu'à Jean-Baptiste, Élisabeth et saint Joseph, adorent Jésus dans un enthousiasme indescriptible, en poussant des cris de joie et de victoire : il y a si longtemps

qu'ils l'attendent et qu'ils soupirent après lui ! Ils le remercient de la Rédemption de l'humanité, de l'accomplissement de toutes les prophéties et de la réalisation de toutes les figures bibliques ; ils n'oublient pas non plus de lui témoigner leur gratitude pour le bonheur et l'honneur qu'ils ont de lui avoir ressemblé par la pratique des vertus et la similitude des événements de leur vie, et d'avoir ainsi contribué eux-mêmes à la fondation de son Royaume. — Qu'il est aimable, le Sauveur, de venir visiter ces saintes âmes, de se révéler à elles personnellement, de les délivrer et de les réjouir par sa présence ! Il les aime et il nous aime tous comme les membres de son Corps mystique, et il les embrasse et il nous embrasse tous comme des parties de son existence, de sa vie de Rédempteur des hommes. Il est probable que Jésus est resté aux Limbes jusqu'au moment de sa Résurrection.

QUATRIÈME SEMAINE

(But de cette Semaine et Moyens de l'atteindre : voir *Commentaire des Exercices*, p. 115-118.)

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS

(Marc, 16, 9.)

I. — *La vérité et la réalité de la Résurrection.*

La vérité et la réalité de la Résurrection se prouvent par son existence, son fait, et par des raisons extrinsèques et intrinsèques : le Christ est ressuscité, et il devait ressusciter.

A. — Le Christ est réellement ressuscité.

Tout nous l'assure : le témoignage de la sainte Écriture (Marc, 16, 9) ; le témoignage des Anges (Matth., 28, 6) ; le témoignage des saintes Femmes (Marc, 16, 18) ; le témoignage des Apôtres, lesquels d'abord en doutaient, puis en furent convaincus, et prêchèrent la vérité de la Résurrection dans tout l'univers (*Act.*, 4, 33) ; enfin le témoignage de toute la Chrétienté, dont l'existence et la durée dépendent de ce fait, de cette vérité. (I *Cor.*, 15, 14.)

B. — Le Christ devait aussi ressusciter. (Luc, 24, 4-7.)

La Résurrection avait été prédite (Ps. 15, 10 ; *Act.*, 2, 31) ; Isaac (*Hebr.*, 11, 19) et surtout Jonas en avaient été les types et les figures. Jésus lui-même avait plus d'une fois annoncé à ses Apôtres sa Résurrection (Matth., 17, 22 ; 20, 19) ; et il l'avait

encore signalée et indiquée aux Juifs comme la marque, la preuve infaillible de sa Mission divine et de sa Divinité (Matth., 16, 4; Luc, 11, 29). C'est pourquoi les Juifs attendaient sa Résurrection (Matth., 27. 63), et tous les yeux étaient tournés du côté de son sépulcre. S'il ne ressuscitait pas, c'en était fait de lui, de sa Personnalité et de son œuvre ; et il ne pouvait y avoir de pire résultat pour toute sa Mission. — De plus, le Christ devait ressusciter, parce que la Résurrection, même selon le Corps, convenait à la perfection, à l'achèvement de son œuvre, et parce qu'elle est d'une importance décisive pour nous. Le Christ devait donc ressusciter, et il est réellement ressuscité : *Surrexit Dominus vere. Alleluia.* (Luc, 24, 34.)

II. — *Nature et circonstances de la Résurrection.*

A. — L'essence ou la nature de la Résurrection consiste dans la réunion du corps et de l'âme, jouissant ensemble de la vie glorieuse. L'âme glorifiée anime de nouveau le corps ; or, le résultat de cette vivification n'est plus une vie terrestre, mais une vie toute nouvelle, merveilleuse et surnaturelle. Le corps n'est pas seulement alors un instrument tout à fait docile, qui ne gêne ni n'appesantit plus l'âme dans sa vie et ses opérations, mais il est pour elle une aide et une source inattendue de connaissance, de joie et de puissance. En effet, il acquiert, sans cesser d'être corps, les propriétés des êtres glorieux, propriétés qu'on peut appeler spirituelles : c'est d'abord l'immortalité ou la parfaite impassibilité et l'indépendance, pour la vie et la vigueur de la jeunesse, des conditions extérieures, comme la nourriture et le sommeil ; ensuite, la clarté, qui consiste dans une beauté ravissante et dans une splendeur radieuse ; de plus, la subtilité, qui triomphe de toute difficulté et passe à travers tous les obstacles ; enfin, l'agilité, la pénétrabilité et la plénitude de force et de puissance, sans qu'aucune limite puisse y être posée par la matière, le temps et l'espace. A cause de ses propriétés, un corps glorifié est un être véritablement merveilleux : c'est le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu dans le règne matériel. (I *Cor.*, 15, 26. 38 et sq.) Le Christ est ainsi

ressuscité ; il s'avance dans cette vie nouvelle (*Rom.*, 6, 4), après avoir dépouillé toutes les misères de la vie maudite du péché (*Rom.*, 6, 10), avec un Corps transfiguré (*Phil.*, 3, 21), dans lequel se trouvent toute la plénitude et la magnificence de la vie glorieuse. Il est bien le Premier-né d'entre les morts, et il en forme les prémices (I *Cor.*, 15, 20) ; il est l'auteur et le type de tous les glorifiés (*Col.*, 1, 18) ; il est bien le vrai Fils de Dieu, qui a mérité par sa vie et par sa mort la couronne d'honneur et de gloire (*Hebr.*, 2, 9). La forme de l'esclave a disparu en lui, et même jusque dans son Corps glorieux brille l'image ou la splendeur de Dieu, de telle sorte que le Père peut dire encore aujourd'hui, comme dans la génération éternelle : « Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je vous donnerai les peuples en héritage et les extrémités de la terre en possession. » (Ps. 2, 7. 8.) L'honneur, la puissance et la joie sans mesure et sans limite, voilà le partage de cette vie glorieuse ! Il règne et il gouverne désormais en toute vérité. En raison de l'agilité, de la subtilité et de la puissance de son état glorieux, il n'y a aucun point de son immense Royaume où il ne puisse se trouver personnellement à l'instant. Il va bientôt aussi dominer sur la terre : au lieu d'une croix ignominieuse, vont s'élèver d'innombrables autels, où il sera adoré ; à la place d'un peuple qui l'a rejeté, tous les peuples de la terre accourront vers lui : les saintes Femmes qui l'ont approché après sa Résurrection ont été les précurseurs de millions d'adorateurs. De la pierre de son sépulcre les Anges annoncent sa Résurrection et envoient les soldats comme messagers de cette nouvelle, à la ville, laquelle, au milieu même de sa victoire, s'agite et tremble devant le Ressuscité. Ce qui donne à ce bonheur et à cette magnificence le cachet de la dernière et plus sublime perfection est l'immutabilité et l'éternité : « Le Christ ne meurt plus et la mort n'a plus aucune puissance sur lui. » (*Rom.*, 6, 9.) Le beau jour de l'éternité bienheureuse luit déjà, et il n'aura ni soir ni déclin.

B. — Telle est l'essence, la nature de la Résurrection. — Les circonstances où elle s'accomplit sont au nombre de trois principales :

Premièrement, la Résurrection a lieu le troisième jour après la mort de Jésus : trois jours suffisent pour prouver légalement et validement la vérité de sa mort.

Deuxièmement, la Résurrection s'opère sans être vue par un mortel. Aucun œil humain ne jouit de ce beau spectacle ; la Résurrection n'a pour témoins que les chœurs des Anges et les Justes de l'Ancien Testament ; parmi ceux-ci, les uns ont part à la joie de la Résurrection seulement pour la circonstance, et les autres, d'une manière définitive, pour n'en plus jamais être privés. De même que l'Homme-Dieu était entré dans le monde au milieu de la nuit, sans nuire à la Virginité de sa Mère, de même sa glorieuse Humanité sort de la nuit du tombeau, sans être remarquée et sans le moindre dommage pour son sépulcre. La Résurrection est en effet une action, un fait qui n'appartient plus à ce monde.

Troisièmement, la Résurrection se fait par la puissance divine du Christ : la Résurrection est l'œuvre exclusive de Dieu. Cette toute-puissance réside originairement dans le Père, et c'est pourquoi il est dit que le Père a ressuscité Jésus d'entre les morts (*Rom.*, 8, 11), que Jésus vit par la force et la magnificence du Père (I *Cor.*, 6, 14; *Rom.*, 6, 4). Mais, grâce à la génération éternelle, le Fils possède lui-même cette puissance en propre; la Résurrection est donc aussi l'œuvre de sa propre puissance divine, et c'est pourquoi elle a lieu indépendamment du temps, sans aucun des moyens humains et en un instant, ainsi que d'ailleurs cela arrivera à nous tous. (I *Cor.*, 15, 52.) Comme l'Homme-Dieu a librement donné sa vie, ainsi il la reprend librement (Joan., 2, 19; 10, 18); nous avons là une des magnifiques propriétés de la Résurrection.

III. — *Importance de la Résurrection.*

La Résurrection a pour le divin Sauveur et par suite pour nous une triple importance, de laquelle résulte une triple conséquence ou à laquelle correspond un triple fruit.

A. — L'importance de la Résurrection consiste, *premièrement,* en ce qu'elle est la glorieuse et dernière confirmation de la

doctrine et de la puissance miraculeuse et prophétique de Jésus, en un mot, la glorieuse confirmation de sa Divinité. La doctrine, les miracles et les prophéties du Sauveur avaient pour but de prouver sa Divinité, et sa Résurrection met le dernier sceau à tout. Lui-même avait annoncé d'avance sa Résurrection aux Juifs (Joan., 2, 19; Matth., 16, 4; Luc, 11, 29), et leur avait donné ce miracle unique et incomparable comme la preuve de sa Divinité. Maintenant il l'opère ce miracle, le plus grand des miracles, un miracle absolu sous tout rapport, infiniment plus grand que le signe du ciel demandé par ses ennemis (Marc, 8, 11). Tous les autres miracles s'appuient sur celui-là et reçoivent de lui leur confirmation.

L'importance de la Résurrection résulte, *secondement,* de ce qu'elle est la dernière grande victoire du Sauveur, la consommation de l'œuvre de la Rédemption. C'est avec trois grandes puissances que le prince des ténèbres avait mis l'humanité sous le joug : avec la puissance des passions, avec celle du péché et avec celle de la mort; et ainsi il lui avait dérobé tous les dons de Dieu : la paix, la grâce et l'immortalité. Par sa grâce, par l'exemple de ses vertus, par sa Passion et sa mort, le Messie renversa l'empire du péché et la puissance des passions : la mort restait seule à vaincre. Il l'attaque, la saisit dans sa propre forteresse, dans le tombeau, et il la tue par sa glorieuse Résurrection : comme un autre Samson, il enlève les verrous et les portes de son cachot et il les emporte au loin. (*Jug.*, 16, 3.) C'est certes une victoire glorieuse, d'abord parce que lui seul l'a remportée, ensuite parce qu'il n'a pas seulement vaincu la mort et repris la vie, mais encore parce qu'il a conquis une vie glorieuse et immortelle; enfin cette victoire est glorieuse, parce qu'elle est la victoire de nous tous : nous avons tous vaincu la mort dans le Christ. Notre glorieuse résurrection est aussi certaine que la Résurrection du Sauveur. (I *Cor.*, 15.) Le terrible tombeau, la fin de toute espérance, est devenu le siège de la vie; et le jardin du Calvaire, le lieu de la sépulture, est désormais le paradis de l'immortalité. De cette sorte, tous les ennemis sont battus; tous les biens, même ceux du corps, sont recouvrés; tous les plans de Dieu, tous ses desseins sur l'huma-

nité, sont rétablis, même ils sont étendus infiniment et réalisés au-delà de toute espérance.

L'importance de la Résurrection ressort, *troisièmement,* de ce qu'elle est pour le Fils de l'homme l'entrée dans la gloire essentielle du Paradis. La glorification de Jésus eut trois degrés : aussitôt après sa mort, l'âme du Christ fut transfigurée et béatifiée jusque dans ses puissances et ses facultés inférieures ; maintenant, dans la Résurrection, son Corps, par sa réunion avec l'âme, reçoit sa propre glorification ; enfin, le jour de l'Ascension, Jésus recevra la gloire de la demeure ou du séjour. La gloire essentielle des cieux est donc le partage de l'Humanité du Christ, de son Corps et de son âme, au moment de la Résurrection. Ainsi le Sauveur prend véritablement possession de la glorification qui lui appartient et qui est due à son Humanité pour les mérites de sa vie mortelle; et il entre dans sa gloire. C'est pourquoi la fête de Pâques est la fête la plus glorieuse de l'Homme-Dieu; elle est, comme dit l'Église, la solennité des solennités; en tout cas, elle est pour Jésus la paix, rien que la paix, et pour l'éternité la paix; il jouit désormais du bonheur qu'il a mérité : toutes ses souffrances, tous ses travaux sont changés et convertis en une gloire magnifique et éternelle.

B. — La *première* conséquence ou le *premier* fruit résultant de l'importance de la Résurrection est la joie et la reconnaissance. *Alleluia,* voilà l'expression de cette joie; c'est le chant d'allégresse de la joie la plus grande, de la joie éternelle. (Tob., 13, 22; *Apoc.*, 19, 1.) Ciel et terre, Anges et hommes, tout se réjouit. Et qui ne se réjouirait pas, tant à cause du Sauveur qu'à cause de soi-même? Donc réjouissons-nous, et félicitons le Seigneur de ce qu'il a enfin la paix et de ce qu'il possède le bonheur, qui lui appartenait dès le commencement, mais qu'il voulut mériter et acquérir par sa vie pauvre et sa Passion douloureuse! Oh! comme il l'a bien mérité aussi pour nous!... Avec combien de raison se réjouissent ses yeux, qui avaient vu de si mauvais jours; ses oreilles, qui avaient entendu tant de contradictions, de railleries et de blasphèmes; son Cœur, qui avait été brisé par l'angoisse, la tristesse et l'agonie! Oh! comme tout est changé! *Jesu, Rex admirabilis et Triumphator nobilis! Tibi laus, honor nominis et regnum beatitudinis!*

Le *second* fruit de la Résurrection est l'amour du divin Sauveur : nous en trouvons tous les motifs dans ce mystère. Avant tout, nous voyons quel Maître nous avons en lui : il est glorieux, immortel, puissant et bon au-delà de toute mesure ; — de plus, ce mystère nous montre quel sacrifice le Sauveur a offert pour nous, puisqu'il a voulu être privé si longtemps de cette magnifique gloire ; — enfin, sa gloire est aussi la nôtre, sa Résurrection est notre Résurrection ; il ne peut nous oublier : il acquiert tout pour nous, il partage tout avec nous.

Le *troisième* fruit de la Résurrection de Jésus consiste dans l'espérance, le courage et la confiance au milieu de toutes les difficultés et de toutes les adversités de la vie. Qu'avons-nous à craindre, nous qui n'avons plus à craindre la mort, laquelle est la frayeur des frayeurs, le plus grand mal d'ici-bas ? *Surrexit Christus, spes mea !*... Je suis la Résurrection et la Vie... (Jean, 11, 25.) Le Christ est immortel, et tout ce qui est uni à lui est immortel : sa doctrine, son Église, ses Élus, leurs pensées, leurs paroles, leurs actions, leurs travaux et leurs souffrances. On ne peut pas nous tuer, nous, Chrétiens, ni nous mettre pour toujours dans le tombeau : le sépulcre de Jésus en est la garantie. Où est la pierre, où sont les gardes, où sont les scellés, où est la mort ? Tout a été emporté dans la gloire de la vie de Jésus. Que ceux-là craignent et désespèrent qui ne croient pas au Christ ! Pour nous, nous espérons et nous sommes dans la jubilation : *Deo autem gratias qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum.* (I *Cor.*, 15, 57.) Amour, joie et courage, voilà en quoi consiste la nouveauté de la vie, à laquelle nous appelle la Résurrection du Christ. (*Rom.*, 6, 4.)

JÉSUS RÉVÈLE SA RÉSURRECTION A SES ENNEMIS ET APPARAIT A SA MÈRE

(MATTH., 28, 2-4, 11-15.)

I. — *Des apparitions de Jésus (ressuscité) en général.*

A. — Le *but* principal des apparitions et de la vie terrestre du Christ, entre sa Résurrection et son Ascension, est de révéler sa Résurrection, et sa Résurrection glorieuse : il veut ainsi que les hommes voient ce qui les attend ou leur est réservé, même selon le corps, pendant l'éternité. — Un autre but encore des mystères de la Résurrection est le complément de l'organisation de l'Église. (*Act.*, 1, 3.)

B. — La *nécessité* de la Résurrection résulte précisément de l'importance de la Résurrection pour la mission de Jésus, pour l'Église et pour la Religion entière : « Le Christ est ressuscité à cause de notre justification. » (*Rom.*, 4, 25.) C'est pourquoi la Résurrection doit être publiée.

C. — Voici maintenant la *manière* dont est annoncée la Résurrection : D'abord, le Christ ne la fait pas connaître lui-même au peuple, en ressuscitant devant lui. La Résurrection n'appartient plus proprement à la vie de ce monde. — Aussi l'annonce de la Résurrection doit être faite par d'autres : en premier lieu, par les Anges, qui sont toujours chargés de transmettre les messages entre le ciel et la terre et d'annoncer aux hommes les décisions ou les arrêts secrets de Dieu. En outre, le service des Anges montre et fait ressortir la grandeur et la majesté du Messie. — En second lieu, ce sont les Saints de l'Ancien Testament qui, après la Résurrection du Christ, apparaissent avec

leur corps à beaucoup de personnes et annoncent que Jésus est ressuscité. — Enfin, les Apôtres sont les témoins et les hérauts de ce mystère; les Apôtres, qui ont été établis de Dieu pour cela. (*Act.*, 10, 41; 13, 30; I *Cor.*, 15, 5.) C'est pourquoi le Sauveur leur apparaît souvent et de différentes façons pour les convaincre du fait et des conditions ou des qualités de la Résurrection. Le peuple reçoit donc par les Apôtres le message de la Résurrection. D'ailleurs l'intérêt de la foi et la soumission au pouvoir spirituel réclament qu'il en soit ainsi.

II. — *Jésus révèle sa Résurrection à ses ennemis.*

A. — Pourquoi Jésus fait-il connaître aussi sa Résurrection à ses ennemis ? — Pour trois raisons : D'abord, c'est pour être fidèle à ce qu'il a annoncé. Il leur avait fait entrevoir sa Résurrection; aujourd'hui il tient parole. — De plus, il veut être bon et clément pour eux : le grand miracle de la Résurrection leur enlève le dernier prétexte d'opiniâtreté dans l'erreur et l'incrédulité. — Enfin, il suit un plan de sa Sagesse divine, en conséquence duquel toutes les mesures prises ou à prendre par ses ennemis pour empêcher la Résurrection ou la rendre inutile ou incroyable formeront le témoignage le plus authentique et le plus éclatant en faveur de ce mystère, comme aussi la preuve la plus forte de la sainteté de Jésus et de la malice de ses ennemis.

B. — Comment le Christ fait-il connaître sa Résurrection à ses ennemis? — Il annonce sa Résurrection aux soldats de garde à son tombeau par un Ange qui se montre avec tous les signes et tout l'appareil d'une puissance terrible. Le messager céleste descend du ciel comme la foudre, fait trembler la terre, renverse la pierre de l'entrée du sépulcre du Sauveur et s'assied majestueusement dessus. (Matth., 28, 2. 3.) Les soldats peuvent se convaincre que le tombeau est vide. — Le Sauveur révèle sa Résurrection à ses ennemis de Jérusalem, aux grands prêtres, par l'intermédiaire des soldats qu'ils ont placés comme gardiens officiels près du sépulcre. Ces soldats sont des témoins non suspects de la Résurrection en vertu de leur fonction, de leur charge et de leur désintéressement dans toute cette affaire; et

c'est d'autant plus vrai que leur propre intérêt réclame de relater le fait selon le désir des grands prêtres. (MATTH., 20, 4. 11.)

C. — Quel est le résultat de l'annonce de la Résurrection de Jésus à ses ennemis ? — Les grands prêtres tiennent conseil ; mais, au lieu de se rendre à l'évidence ou au moins de déclarer l'événement du sépulcre un effet de la sorcellerie, contre laquelle même la puissance armée ne peut rien, ils reconnaissent le fait, et engagent les soldats, en leur donnant de l'argent et l'assurance de l'impunité, à répandre le bruit qu'ils dormaient et que les disciples du Christ ont profité de leur sommeil pour enlever son Corps. (MATTH., 28, 13. 14.) Cette conduite n'est pas seulement de l'incrédulité, c'est de la déloyauté et de la scélératesse. Par leur mensonge, ils se mettent eux-mêmes dans l'embarras, se couvrent de honte et se dévouent d'avance à l'enfer. Par cette action, le grand conseil et la synagogue se séparent de l'Évangile et de l'Église. La nation juive a par ses chefs constamment joué le rôle d'un État athée et impie dont le but n'est autre que l'oppression de la vérité, dont les moyens ordinaires sont la corruption, le mensonge et la violence brutale, et dont le résultat final est une ruine honteuse et épouvantable.

Mais, en face de ses ennemis, le Sauveur se montre vraiment le bon Dieu : il est alors, en effet, magnifique dans sa bonté toute clémente et toute miséricordieuse pour tous, spécialement pour ses ennemis, dans sa Majesté et dans la puissance avec laquelle il terrifie ses persécuteurs et ses oppresseurs ; son but est non de les perdre, mais de les convertir et de les sauver.

III. — *Apparition de Jésus à sa Mère.*

A. — Il est probable que le Sauveur apparaît aussi à sa Mère, quoique la sainte Écriture n'en dise rien. Mais, dans la vie de Jésus, tout s'accomplit avec la plus grande convenance et la plus grande délicatesse de procédés. Des auteurs respectables soutiennent cette opinion ; il suffit de citer parmi eux Benoît XIV, Maldonat, Suarez, Tolet, saint Bonaventure...

B. — Comment a lieu l'apparition ? — Marie se prépare à cette grâce par la foi vive et la ferme espérance dans la Résur-

rection de son Fils. Elle connaît parfaitement la promesse de la Résurrection, et elle n'imite pas les saintes Femmes et les Apôtres, dont la foi à ce mystère est ébranlée. C'est vraisemblablement la cause pour laquelle elle ne va pas au sépulcre de Jésus avec les saintes Femmes. — De plus, elle soupire ardemment après la Résurrection et l'appelle de tous ses vœux : on le comprend, si on connaît le cœur d'une mère, et surtout d'une telle mère. Les désirs de Jacob (*Gen.*, 15, 28) et de Tobie (Tob., 10 ; 11, 5. 6) de revoir chacun leur fils absent ne sont rien en comparaison de ceux de Marie. — Enfin, elle obtient par ses ferventes prières la Résurrection de son Fils. (*Cant.*, 5, 1 ; 4, 16.)

Le Sauveur lui apparaît et la console ; il la console comme un Fils peut consoler sa Mère, en lui prouvant avec évidence qu'il vit, qu'il est heureux et qu'il l'aime. (*Gen.*, 46, 30.) Jésus n'a manifesté sa gloire à personne aussi bien qu'à sa Mère ; il l'élève alors à une très haute contemplation, à une vision intuitive tout à fait sublime, et la fait participer d'une manière ineffable à ses joies divines. Il lui révèle sans doute le but qu'il se propose en restant encore quarante jours sur la terre et lui montre la part qu'elle prendra à cette œuvre glorieuse.

La raison pour laquelle Jésus traite sa Mère avec tant de distinction, se trouve en ce qu'elle est la plus rapprochée de lui et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. D'elle il a reçu la vie de son Corps, qui est aujourd'hui si glorieux, et elle a, de la manière la plus intime, eu part au mérite ou au bénéfice de cette gloire, surtout pendant la Passion ; c'est pourquoi il est juste qu'elle soit consolée particulièrement en participant ainsi à la jouissance de la gloire de son Fils.

Les effets de cette apparition sur Marie sont la consolation et la joie : consolation et joie, d'abord, tout à fait profondes, très vives et telles qu'un être privilégié comme la très sainte Mère de Dieu peut seule en goûter et supporter. — De plus, cette joie est très pure et toute spirituelle : son objet est uniquement le bonheur et la gloire de son Fils. — Elle est, avec cela, silencieuse, modeste et intérieure. Il semble qu'elle n'en parle à personne : comme toujours, elle repasse et médite tout dans son

cœur. (Luc, 2, 19.) — Enfin, cette joie de Marie est noble et parfaite : les Apôtres et nous tous nous en sommes l'objet. La Mère de Jésus se réjouit de tout ce que la glorieuse Résurrection de son Fils nous procurera de biens et d'avantages. Elle prend la part la plus grande aux témoignages de bonté que le Sauveur donnera à chacun des siens.

C. — Quels doivent être les fruits de ce mystère pour nous ? — Avant tout, nous devons nous en réjouir, et nous devons féliciter la Mère de Jésus, qui nous a mérité cette joie et ce bonheur. — De plus, ce mystère nous apprend à parvenir aux véritables joies pascales, en nous tenant toujours fidèlement près du Seigneur. — Et il nous enseigne encore la nature et les conditions de la vraie joie ; car l'exemple de Marie nous les montre clairement. L'objet de cette joie doit être le Sauveur ; quant à ses caractères, elle doit être calme et intérieure, unie à la prière et au recueillement, et ensuite noble et désintéressée, cherchant aussi à la faire partager aux autres. Nous avons l'expression de tous ces sentiments dans la belle antienne : *Regina cœli, lætare, Alleluia !*. .

APPARITION AUX SAINTES FEMMES

(Matth., 28, 1. 5-10; Marc, 16, 1-8; Luc, 24, 1-11; Jean, 20, 1. 2.)

I. — *Sentiments et disposition des saintes Femmes.*

A. — Qui sont ces Femmes, les Évangélistes nous le disent : ce sont Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et femme de Cléophas, Salomé, Jeanne et d'autres encore. (Matth., 28, 1; Marc, 16, 1; Luc, 24, 10.)

B. — Ces pieuses Femmes, le Dimanche matin ou à l'issue du Sabbat proprement dit et au commencement du premier jour après le Sabbat ou du premier jour de la semaine (Matth., 28, 1), se mettent en route de très bonne heure, quand il fait encore sombre (Jean, 20, 1), pour aller visiter le tombeau de Jésus. Elles y arrivent après le lever du soleil (Marc, 16, 2), donc quand elles peuvent tout voir et distinguer parfaitement. Leur intention est de donner au Corps de Jésus des marques de leur respect et de leur amour en achevant de l'embaumer avec des aromates et des parfums précieux et en complétant ainsi ce qu'elles n'ont pu faire le soir du Vendredi-Saint. (Matth., 27, 61; Marc, 15, 47.) Elles ne savent pas, ce semble, qu'il y a une garde près du sépulcre, et elles se demandent entre elles comment elles pourront enlever la pierre de l'entrée. Malgré tout, elles veulent s'y rendre et voir ce qu'on pourra faire.

C. — Ici se montre bien l'esprit des saintes Femmes, disciples de Jésus-Christ : elles ont du zèle, de la constance, de l'intrépidité, de la générosité et du dévouement. Elles ne comptent pour rien ce qu'elles ont fait pour le Sauveur pendant sa vie, et

maintenant qu'il est mort, elles ne peuvent lui témoigner encore assez d'amour et lui rendre assez de services. Argent, repos, sécurité, elles lui sacrifient tout, et rien ne peut les empêcher d'accomplir leur œuvre de charité : l'obscurité de la nuit, les dangers, les difficultés de toute sorte ne les arrêtent pas ; elles veulent au moins se rendre compte sur place de ce qu'elles peuvent faire. Elles ont bien profité à l'école de Jésus : elles montrent une bonne, une excellente volonté.

II. — *La Récompense des saintes Femmes.*

La récompense des saintes Femmes est double : elles la reçoivent à l'heure même et elles en recevront une autre plus tard dans la suite des siècles.

A. — La *première* récompense des saintes Femmes consiste d'abord dans l'apparition des Anges. Dès qu'elles entrent dans le vestibule du sépulcre, elles constatent l'enlèvement de la pierre d'entrée, et, dans la chambre sépulcrale elle-même, elles voient un tombeau vide. A ce spectacle, elles sont stupéfaites et consternées ; mais, au même moment, deux Anges apparaissent à droite de la pierre tombale. Effrayées, les Femmes détournent les yeux. Alors les Anges leur montrent une grande affabilité et leur témoignent un profond respect. Leur apparition est entièrement joyeuse : ils portent des vêtements blancs et sont dans toute la fraîcheur de la jeunesse. (Marc, 16, 5.) Leurs paroles rassurent et tranquillisent les saintes Femmes. « Ne craignez pas », leur disent-ils. Ils déclarent connaître leur dessein et les louent de chercher Jésus le Crucifié. Ensuite, ils leur annoncent très spirituellement la Résurrection du Seigneur : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il est ressuscité. » Comme preuve de ce qu'ils avancent, ils montrent le tombeau vide et rappellent la promesse que Jésus a faite de ressusciter. (Luc, 24, 5-7.) Enfin, les Anges chargent les saintes Femmes d'annoncer la Résurrection aux Apôtres et spécialement à Pierre. (Marc, 16, 7.) Les Femmes se ressouviennent des paroles du Sauveur, et, remplies d'une joie mêlée de frayeur, elles quittent le sépulcre ; mais elles n'osent pas tout

d'abord porter leur message aux Apôtres. (Luc, 24, 8 ; Marc, 16, 8.) Cette apparition des Anges est sans doute déjà une belle récompense pour les saintes Femmes. — Elles en reçoivent encore une autre : c'est l'apparition que leur fait Jésus-Christ en personne. Elle a lieu vraisemblablement pendant qu'elles se rendent chez les Apôtres, dans le jardin même ou aux environs ; mais le Seigneur ne se montre à elles qu'après avoir apparu à Marie-Madeleine (Marc, 16, 9), et en leur témoignant la plus grande bienveillance et la plus grande amabilité. Il les salue avec bonté : « Je vous salue », leur dit-il ; et il les tranquillise, en ajoutant : « Ne craignez point ! » Alors il les admet à baiser ses pieds et il les envoie aussi vers « ses Frères », les Apôtres, pour leur faire part de sa Résurrection. (Matth., 28, 9. 10.) C'est pour les saintes Femmes le comble de la bienveillance, de l'honneur et de la joie.

B. — Maintenant, la récompense qu'elles recevront plus tard dans la suite des siècles, est principalement la joie des Pâques éternelles qu'elles auront dans le ciel, où leur ravissement, leur adoration, leur bonheur et leur jubilation aux pieds du divin Ressuscité ne finiront jamais. — Mais elles recevront aussi ici-bas une récompense spéciale au retour de chaque fête de Pâques. En effet, à Pâques, en cette première fête de la Chrétienté, tous les Chrétiens, même le Pape et les rois, doivent se tenir debout et la tête découverte, pendant la messe, afin d'entendre l'Évangile du jour. Et que dit cet Évangile ? Il raconte comment les saintes Femmes se sont levées de bon matin en ce jour, ce qu'elles disaient entre elles dans le chemin, ce qu'elles firent et voulaient faire pour l'honneur du Christ. Dans cette cérémonie, les saintes Femmes reçoivent une distinction qu'aucun grand et qu'aucun heureux de la terre ne recevront jamais ; et cette récompense leur est offerte chaque année. (Marc, 14, 9.)

III. — *Conclusion.*

La conclusion ou la conséquence de ce mystère est évidemment pour nous une exhortation ou un stimulant à servir notre divin et bon Maître ; et nous en trouvons ici deux motifs :

Le *premier* consiste dans le bel exemple que les saintes Femmes nous donnent. Leur vocation est de faire les œuvres de miséricorde corporelles dans le Royaume du Christ et en sa faveur. Elles nous en offrent déjà l'exemple dans la vie publique de Jésus, et elles suivent leur vocation avec intrépidité, zèle, générosité, amour et persévérance. Ce modèle est sans nul doute magnifique et digne de fixer l'attention de tous, mais surtout de ceux qui ont le devoir d'être fidèles à une vocation plus sublime : est-ce que par hasard les Apôtres se laisseraient surpasser par les femmes dans le dévouement au service de Jésus-Christ ?

A. — Un *second* motif qui nous presse de suivre le Sauveur, c'est la récompense qu'il nous donnera, si nous le servons fidèlement, comme les saintes Femmes. Que leur récompense a été belle ! Deux Anges leur apparaissent, les honorent et les louent ; le Christ lui-même daigne leur apparaître personnellement et les traiter avec la plus grande bienveillance. Il leur donne à remplir auprès des Apôtres une mission des plus importantes, qui fait d'elles les premières messagères de la Résurrection du Seigneur. Notre foi s'appuie donc sur leur témoignage. Et il ne faut pas oublier leur magnifique récompense pendant toute l'éternité ! — C'est ainsi que Jésus récompense, et sans acception de personnes, suivant le degré de charité et de zèle dans son service. Les saintes Femmes ont vu les premières le Sauveur, parce que les premières elles l'ont cherché : leur amour et leurs œuvres le prouvent.

APPLICATION DES SENS

A. — Dans la sainte nuit de Pâques, vers minuit, l'âme glorifiée de Jésus, accompagnée de la grande et magnifique troupe des Patriarches et des Anges, quitte les Limbes et se dirige vers Jérusalem. Le Sauveur parcourt avec eux toute la voie douloureuse et leur raconte toutes les tortures et tous les mauvais traitements qu'il y a endurés. Les Anges recueillent d'une manière mystérieuse toutes les gouttes de sang et tous les lam-

beaux de chair que le Seigneur a perdus pendant sa Passion. Alors l'âme du Christ va du côté du sépulcre, où son Corps se trouve, gardé par des Anges en adoration à sa tête et à ses pieds. Le Rédempteur montre aux Patriarches son Corps martyrisé, dépouillé, dans un état lamentable, et tout couvert de plaies. Il leur fait connaître et sentir intimement tout ce qu'il a souffert des injures et des blessures qu'il a reçues, des supplices qu'il a endurés : de cette façon, toutes ses plaies, toutes ses afflictions et toutes ses douleurs les plus cachées leur sont clairement révélées. Ces saintes âmes considèrent tout avec le respect le plus profond et demeurent émues de compassion, d'amour, de dévotion et de reconnaissance. L'âme du Sauveur offre une dernière fois au Père Céleste son Corps tout meurtri ; elle demande et obtient par ses supplications que tous les fruits de la Rédemption soient appliqués à tous les hommes. Puis on dirait que l'âme de Jésus se penche vers son Corps et se confond avec lui ; aussitôt les membres de ce dernier se mettent en mouvement, et le Corps entier du Sauveur, lumineux et vivant, pénétré par son âme et la Divinité, qui d'ailleurs n'a jamais été séparée ni de son Corps ni de son âme, se dégage de ses liens et se lève au-dessus du tombeau. Tout est éclatant de lumière, et le sombre rocher du sépulcre disparaît devant la gloire du divin Ressuscité.

C'est un spectacle d'une beauté, d'une majesté et d'une splendeur indescriptibles. Le Corps de Jésus est comme spiritualisé, transparent, d'un teint blanc et rosé. Son front est d'une pureté et d'une sérénité extraordinaires, autour duquel une auréole lumineuse remplace la terrible couronne d'épines. Ses yeux brillent doucement comme les étoiles du matin. Les boucles dorées de ses cheveux et de sa barbe retombent harmonieusement ; le contour de sa bouche et les traits de son visage expriment la grâce, la joie et la bienveillance. Son vêtement très ample flotte dans l'air et produit différents effets de lumière : c'est tantôt l'éclat empourpré de l'horizon au crépuscule et à l'aurore, et tantôt l'effet blanc et bleu des nuages légers éclairés par le soleil. Les plaies du Sauveur sont grandes et brillantes : il en sort des rayons de lumière très fins suivant la direction des doigts, et les lèvres de ses blessures sont admirablement belles... Mais qui

peut comprendre les joies, les délices, la félicité de ce Corps ressuscité dans toute sa force, son immortalité, sa clarté, son agilité, sa subtilité, et la liberté illimitée de sa nouvelle vie? Que de paradis et de mondes pleins de beauté et de magnificence il embrasse d'un seul regard! Quelles douces et ravissantes mélodies ses oreilles entendent! Son Cœur d'Homme-Dieu est inondé perpétuellement de torrents de délices, qui se sont d'abord répandus dans chacun de ses sens glorifiés. Et de même qu'à tout instant ce Cœur divin reçoit des joies immenses et ineffables de la part de toute la création réunie, qui lui rend hommage et s'approche de lui pour le féliciter, ainsi il distribue partout où il se trouve des torrents de bonheur céleste sur tous ceux qu'il visite ou qu'il reçoit. Quelle joie maintenant pour lui d'être Homme-Dieu! C'est de la félicité, et toujours rien que de la félicité! Les différentes scènes lugubres de sa vie terrestre sont passées. Ses peines et ses souffrances ne sont plus qu'un songe. Le Seigneur s'en réjouit (Ps. 3, 5. 6), et sans fin; ses yeux ravis contemplent un ciel immense de gloire, où il n'y a jamais de nuage. Dans la nouveauté de cette vie, le Sauveur élève ses yeux et ses bras vers le Père céleste, comme s'il voulait se présenter à lui dans le vêtement de sa gloire et en tant que Roi de gloire, et aussi lui offrir les prémices de sa vie, glorieuse. *Exsurrexi et adhuc sum tecum.* (Ps. 138, 18.) *Posuisti super me manum tuam; mirabilis facta est scientia tua ex me... Domine, probasti me et cognovisti me, tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam.* (Ps. 138.) *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me... eduxisti ab inferno animam meam, salvasti me a descendentibus in lacum... Psallite Domino, Sancti ejus... In voluntate tua præstitisti decori meo virtutem... Convertisti planctum meum in gaudium mihi... circumdedisti me lætitia, ut cantet tibi gloria mea... Domine, Deus meus, in æternum confitebor tibi.* (Ps. 29.) On dirait aussi que la Très Sainte Trinité s'incline vers Jésus et que le Père céleste lui dit : *Filius meus es tu, ego hodie genui te!* (Ps. 2, 7.) Et les saints Patriarches sont dans l'étonnement et la jubilation; ils adorent et louent le Seigneur ressuscité, leur Dieu, et ils chantent tous en chœur d'une voix puissante : *Vicit*

leo de tribu Juda. (*Apoc.*, 5, 5.) *Refloruit caro mea.* (Ps. 27, 7.) *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo. Delectationes in dextera tua usque in finem.* (Ps. 15, 11.) *Exultabimus et lætabimur in salutari tuo.* (Is., 25, 9.) *Regnum tuum regnum omnium sæculorum et dominatio tua in omni generatione et generationem.* (Ps. 144, 13.) *Non discedimus a te, vivificabis nos, et nomen tuum invocabimus.* (Ps. 79, 19.) *Præcursor pro nobis introisti, Pontifex factus in æternum.* (*Hebr.*, 6, 20.) *Hæc est dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.* (Ps. 117, 24.) *Hodie illuxit nobis dies redemptionis nostræ, reparationis antiquæ, felicitatis æternæ.* (*Brev.*) *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est fortitudinem et præcinxit se.* (Ps. 92, 1.) *Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit : salvavit sibi dextera ejus et brachium sanctum ejus.* (Ps. 97, 1, 2.) *Nos autem populus tuus et oves pascuæ tuæ.* (Ps. 94, 7.) *Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo.* (Ps. 94, 1.) C'est la solennité de la Résurrection du Seigneur.

B. — Cependant le sépulcre de Jésus est toujours dans l'obscurité ; à l'horizon du ciel seulement on voit se dessiner une raie blanche qui indique le point du jour. Les soldats sont encore de garde devant la porte du sépulcre ; ils ont fixé leurs lances dans le sol, et leurs lanternes projettent une faible lueur autour d'eux. Mais lorsque le Seigneur sort resplendissant du rocher avec le cortège des Justes de l'Ancien Testament, la terre tremble, et un Ange, dans l'appareil guerrier, descend du ciel, comme un éclair, pousse à sa droite la pierre d'entrée du tombeau, sur laquelle il s'assied ensuite, pareil à une flamme vive. La secousse est si forte que les lanternes chancellent et les lumières sont agitées en tout sens. Les gardes, comme frappés par la foudre, tombent à la renverse et restent sur le sol abasourdis et sans connaissance. Mais, quelque temps après, ils se remettent, se relèvent, et, regardant avec des yeux hagards par l'ouverture du tombeau, ils le trouvent vide. Alors ils prennent leurs lances et leurs lanternes et quittent tout effarés le jardin pour courir chez Pilate. Celui-ci les écoute avec une terreur secrète et les renvoie aux grands prêtres avec l'ordre de faire ce

qu'ils leur diront. Ils se rendent donc dans le palais des grands prêtres, où beaucoup de Juifs sont réunis. Ces pécheurs incorrigibles s'effrayent en entendant le rapport des gardes, mais ils ne laissent rien paraître au dehors. Après s'être consultés entre eux, les grands prêtres prennent à part les soldats, leur font des observations et leur donnent beaucoup d'argent, afin de les obliger à dire en tout lieu que, pendant qu'ils dormaient, le Corps de Jésus a été enlevé par ses disciples. Les grands prêtres et les pharisiens font répandre eux-mêmes ce faux bruit et annoncer cette nouvelle dans toutes les synagogues de la contrée, en y ajoutant des injures contre Jésus. Mais, grâce aux nombreuses apparitions du Sauveur et peut-être grâce aussi aux indiscrétions des soldats, la vérité finit par arriver aux oreilles du peuple et à se confirmer de tous côtés.

C. — A peine le jour commence-t-il à poindre que Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques (femme de Cléophas), Salomé, Jeanne et d'autres saintes Femmes quittent, enveloppées dans leurs manteaux, la maison du Cénacle. Elles portent, avec une lumière, des aromates, des fleurs, des huiles et des eaux parfumées, et prennent le chemin qui conduit au sépulcre du Seigneur. Leur but est de rendre à son Corps leurs devoirs respectueux et de lui témoigner leur amour, en achevant de lui donner leurs soins interrompus pendant la soirée de sa sépulture. D'abord la pensée des ennemis de Jésus leur inspire quelque frayeur, mais leur amour pour lui les fait triompher de tout. Elles ne savent pas non plus qu'il y a un poste de soldats près du tombeau et que la pierre d'entrée en est scellée. Chemin faisant, elles s'entretiennent à voix basse de la manière dont elles pourraient bien enlever le bloc qui ferme l'ouverture du sépulcre. Elles se décident, malgré tout, à aller jusqu'au tombeau pour voir ce qu'il y a à faire. S'il est impossible d'agir autrement, elles déposeront leurs aromates sur la pierre du sépulcre et attendront dans le deuil et les larmes jusqu'à ce que quelqu'un vienne et les aide à éloigner la pierre de l'ouverture du tombeau. A l'entrée du jardin et à l'approche du sépulcre, elles voient, avec étonnement et épouvante, les traces de la garde de nuit des soldats et constatent partout la désolation et les ruines.

La pierre qui fermait l'entrée de la chambre sépulcrale est roulée de côté. Les Femmes regardent autour d'elles avec anxiété, et toutes consternées elles s'approchent davantage du tombeau. Madeleine, plus courageuse que les autres, entre dans le vestibule, se baisse pour regarder dans l'intérieur du sépulcre, et elle le trouve vide ; les différents linges sont pliés à part. Inquiète et troublée, Marie-Madeleine montre à ses compagnes le tombeau vide, et aussitôt après sort du jardin pour porter cette nouvelle aux Apôtres, réunis au Cénacle. Les autres saintes Femmes deviennent plus hardies et entrent dans le vestibule du sépulcre ; se baissant pour regarder par l'ouverture du tombeau, elles constatent elles-mêmes qu'il est vide. Elles sont là toutes surprises et abattues, quand tout à coup deux Anges apparaissent : l'un se tient au chevet et l'autre au pied de la couche sépulcrale. Ils se montrent dans toute la fraîcheur de la jeunesse, et ils portent des vêtements sacerdotaux blancs et brillants ; ils offrent aux yeux des saintes Femmes un spectacle ravissant. Mais celles-ci, très effrayées, se serrent l'une contre l'autre et inclinent vers la terre la tête qu'elles cachent dans leurs mains. Alors un des Anges leur adresse, avec une très grande amabilité, quelques paroles d'encouragement : « Ne craignez point, leur dit-il ; vous cherchez Jésus, le Crucifié ; vous ne devez pas chercher un Vivant parmi les morts ; il n'est pas ici, mais il est ressuscité, comme il vous l'a prédit. Voici le tombeau où on l'a mis ; il est vide, comme vous pouvez le voir vous-mêmes. Allez maintenant trouver les Apôtres et surtout Pierre pour leur annoncer cette nouvelle et pour leur dire que le Sauveur va les précéder dans la Galilée. »

Après avoir parlé, les Anges disparaissent, et les saintes Femmes, à la fois heureuses et tremblantes, considèrent la place où le Corps de Jésus a reposé et les linges qui l'ont enveloppé, et elles se mettent à pleurer. Ensuite elles s'éloignent, mais sans se hâter, et en s'arrêtant par intervalles, pour voir autour d'elles si elles ne rencontreront pas le Seigneur ou encore Madeleine ; elles se dirigent du côté du Golgotha et de la ville, quittant comme à regret ces saints lieux. Cependant Marie-Madeleine revient vers elles, après avoir vu l'Ange et le Seigneur lui-même,

mais aussitôt elle repart pour le Cénacle. Il est bien possible que Jésus ait apparu aux saintes Femmes au moment où, encore dans le voisinage du jardin, elles cherchent des yeux, de tous côtés, leur divin Maître. Celui-ci se présente tout à coup à leurs regards, vêtu d'une belle robe très blanche, et il les salue avec une grande bonté et d'un air joyeux : « Je vous salue », leur dit-il. Les saintes Femmes le reconnaissent aussitôt et immédiatement elles tombent à genoux et lui baisent les pieds ; leur bonheur est immense et leur fait répandre un torrent de larmes. Jésus les encourage : « Ne craignez point, leur dit-il, mais allez trouver mes Frères pour leur annoncer que je les précède en Galilée. » Ce sont les paroles mêmes qu'elles ont entendues déjà de la bouche des Anges. Alors le Seigneur disparaît. Quant aux Femmes, elles se hâtent de retourner au Cénacle pour rapporter aux Apôtres et aux disciples ce que le Seigneur leur a dit.

D. — Mais, avant cet événement, Jésus a déjà apparu à sa sainte Mère. Marie n'est pas allée au sépulcre avec les saintes Femmes, parce qu'elle sait que le Seigneur ressuscitera. Elle préfère attendre sa venue dans le lieu où elle demeure, dans la maison où la Cène a été célébrée, et elle se dispose à recevoir la visite du divin Ressuscité. Cette nuit, la joie et l'attente l'empêchent de dormir. Elle revêt ses habits de fête, pour célébrer ainsi dignement la solennité pascale en l'honneur de son Fils. Elle décore avec goût sa chambrette et place à la fenêtre des bouquets de romarin et de myrte, et ensuite se met en prière. Avec quelle ardeur ne soupire-t-elle pas après son divin Fils, encore au tombeau, et avec quel amour et quels désirs enflammés son esprit et son cœur ne voyagent-ils pas et ne s'élancent-ils pas au-delà de la cellule sombre et silencieuse où elle est renfermée, jusqu'en dehors de la ville, jusqu'au lieu où repose le Corps de Jésus ! *Veniat dilectus meus in hortum suum.* (*Cant.*, 5, 1.) *In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea, quæsivi illum et non inveni.* (*Cant.*, 3. 1.) *Hiems transiit, imber abiit, flores apparuerunt in terra... ficus protulit grossos suos, vineæ florentes dederunt odorem suum.* (*Cant.*, 2, 11-13.) *Revertere, similis esto capreæ hinnuloque super montes Bether.* (*Cant.*, 2, 17.) C'est ainsi que la Mère du Sau-

veur prie et supplie avec persévérance, les yeux baignés de douces larmes. De même qu'autrefois elle a, par sa prière, obtenu la venue du Messie en ce monde, de même aujourd'hui elle attire, par le même moyen, le Rédempteur au dehors de son tombeau. En effet, vers minuit, elle entend un chant céleste, doux et mystérieux ; sa chambre se remplit d'une brillante lumière, qui fait pâlir la flamme de sa pauvre petite lampe. Le Sauveur lui apparaît, entouré d'une grande foule d'Anges et de Justes de l'Ancien Testament, que Marie salue avec le plus profond respect et la plus touchante affabilité. Jésus montre en cette occasion toute la gloire de sa nouvelle vie : son vêtement est d'une blancheur éblouissante; il a un visage serein, beau, rayonnant et joyeux. Il salue sa Mère avec la plus grande cordialité. Marie se jette aussitôt à ses pieds pour l'adorer, et, dans son émotion et son bonheur, elle lui demande si c'est vraiment lui. « Oui, c'est moi, Mère bien-aimée, lui répond Jésus. Je suis ressuscité et je suis venu vous l'annoncer. » Alors il la relève avec beaucoup de tendresse et l'embrasse, mettant son visage contre celui de sa Mère et la pressant sur son Cœur. En même temps, il l'élève à une vision et à une connaissance merveilleuse de sa Divinité et de son Humanité, comme personne n'en a eu une pareille jusque-là, et la Mère de Dieu est inondée, sans s'y attendre, d'un torrent des ineffables joies du Ciel. Jamais être humain n'a goûté des joies pascales comparables à celles-ci. Le Sauveur la récompense ainsi des douleurs amères qu'elle a souffertes pendant sa Passion et sa mort. Ils s'asseoient alors tous deux, et Marie contemple, avec une tendresse, un amour et une joie indescriptibles, les traits si beaux et sacrés de son Fils transfiguré et glorifié, son visage et ses mains. Jésus lui montre ses blessures qu'elle a vues naguère si horribles, qui maintenant rayonnent et brillent si agréablement et dont l'aspect cause la plus douce joie. Marie demande à son Fils si toute douleur a pour lui disparu et s'il n'a plus rien à souffrir. Jésus lui répond : « Mère que je respecte et que j'aime, toute douleur a cessé pour votre Fils. Tout est passé, j'ai triomphé de tout, et je ne souffrirai plus jamais rien de semblable. » Et Marie se réjouit en louant Dieu de lui avoir rendu son Fils. L'un et l'autre s'entre-

tiennent longtemps, et Jésus révèle à sa Mère son intention de prolonger son séjour ici-bas avant de monter vers son Père. Il lui communique tout ce qu'il veut accomplir encore sur la terre pour l'achèvement de son Église, et il lui indique la part qu'elle prendra à cette grande œuvre. Marie le remercie et se réjouit pour nous ; elle n'oublie pas de lui recommander les Apôtres, Pierre, Jean et Madeleine, et elle lui demande de vouloir bien les consoler tous, puisqu'ils ont tant souffert à cause de lui. C'est ainsi que la Mère de Dieu passe dans la joie la solennité de cette fête pascale, de ces premières Pâques chrétiennes.

APPARITION A MARIE-MADELEINE

(JEAN, 20, 11-18; MARC, 16. 9-11.)

I. — *Marie-Madeleine visite le tombeau de Jésus.*

A. — Marie-Madeleine est allée avec les autres Femmes au sépulcre du Sauveur, mais, dès qu'elle a vu le tombeau vide, elle s'est rendue en toute hâte chez les Apôtres pour leur annoncer cette nouvelle. (JEAN, 20, 1. 2.) Il est probable qu'elle revient au sépulcre sans attendre Pierre et Jean et qu'elle y arrive avant eux.

B. — Marie-Madeleine se tient donc près du sépulcre du Seigneur et l'examine à plusieurs reprises. Depuis la mort de Jésus, ce tombeau est tout pour elle, c'est l'unique chose qui lui reste du Sauveur. Elle ne cesse de pleurer sa Passion et sa mort; elle s'afflige sans doute aussi de la profanation présumée de son tombeau, de l'incertitude où elle est de ce qu'on a fait de son Corps. (JEAN, 20, 11.) — Elle se baisse pour bien regarder à travers l'ouverture dans l'intérieur de la chambre sépulcrale, et elle ne voit que les deux Anges qui y étaient déjà. (JEAN, 20, 12.) Ceux-ci demandent à Marie pourquoi elle pleure. Sans crainte et sans joie elle répond : « Je pleure, parce qu'on a enlevé le Seigneur, et que je ne sais où on l'a déposé. » (JEAN, 20, 13.) Jésus est son seul chagrin et son unique souci. — Marie-Madeleine regarde en ce moment autour d'elle, soit sur un signe des Anges, soit par suite d'un bruit qu'elle entend dans le voisinage. Jésus se tient derrière elle. Marie le prend pour le jardinier : c'est peut-être parce qu'il n'a pas son extérieur ordinaire ou encore

parce que le chagrin et la peine empêchent Madeleine de bien voir. (JEAN, 20, 14.) Le Sauveur dit à Marie-Madeleine : « Pourquoi pleures-tu et qui cherches-tu ? » — « Seigneur, lui répond-elle avec beaucoup de politesse, si vous l'avez enlevé, dites-le moi. » Le jardinier n'a pour elle de l'importance qu'autant qu'il peut la renseigner sur son Maître, qu'elle n'appelle pourtant pas par son nom : en effet, Madeleine croit que tout le monde le connaît et pense à lui. « J'irai le prendre partout où il se trouve et au prix de n'importe quel sacrifice. »

C. — Comme tout est marqué, dans cette femme fidèle, au coin de l'amour le plus grand et le plus pur pour Jésus ! Elle ne cherche que le Seigneur, elle ne pense qu'à lui ; il est tout pour elle, et tout le reste n'a de valeur à ses yeux qu'autant qu'il se rapporte à lui. Ses pensées, ses paroles, ses œuvres, ses sentiments, ses facultés, son être, tout, absolument tout en elle, est au pouvoir et au service de ce noble amour. Le Sauveur éprouve une grande joie à voir l'amour d'un cœur si fidèle, et il mérite certes une consolation exceptionnelle.

II. — *Jésus apparaît à Madeleine.*

A. — De fait, le Sauveur ne résiste pas longtemps à un amour pareil à celui de Marie-Madeleine. Il lui apparaît donc. Et de quelle manière ? En lui disant un mot et aussi, vraisemblablement, en se présentant à elle sous un extérieur reconnaissable et très glorieux. (JEAN, 20, 16.) Il ne prononce qu'une parole : *Maria !* Mais que ne dit pas ce seul mot ? C'est une parole toute révélatrice : « C'est moi ; reconnais-moi. » C'est une parole de consolation et d'apaisement : « Calme-toi, console-toi, ne pleure plus à mon sujet. » C'est une parole de reconnaissance et d'amitié, de satisfaction et d'amour, comme s'il disait : « Je te reconnais bien là, Marie, mon fidèle disciple. » Cette unique parole cause à son cœur plus de joie que n'importe quelle lecture, quelle prédication et quelle chose ici-bas.

B. — L'effet immédiat produit sur Marie-Madeleine est qu'elle reconnaît aussitôt le Sauveur et qu'elle est inondée d'un torrent de délices. Elle aussi n'a pour répondre qu'un seul mot,

qui exprime tout ce qui se passe dans son cœur : « Rabboni ! » s'écrie-t-elle, « mon Maître ! » (JEAN, 20, 16.) Mais cette unique parole dit tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle aime ; elle comprend tout le résumé de sa vie et de son existence. Cette parôle indique les plus belles, les plus nobles et les plus touchantes relations, les relations d'un disciple, d'un enfant avec son Maître et son Précepteur, les relations de respect, de dévouement, de reconnaissance et d'amour, en un mot, toutes les relations de Marie avec son Sauveur. Qui pourrait dépeindre la grandeur de sa joie ? Comme elle est heureuse d'avoir choisi Jésus pour partage ! Quelle magnificence et quelle gloire ne lui révèle pas un seul de ses regards sur le Rédempteur ! Aussi elle ne peut cesser de baiser ses pieds, d'autant plus qu'elle pense qu'il ne s'agit présentement que d'une apparition passagère et que le Messie va immédiatement après retourner au ciel. A cause de cela, Jésus lui dit : « Ne me touche pas; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » (JEAN, 20, 17.) Il ne refuse pas ses hommages, comme il n'a pas davantage décliné les honneurs que lui ont rendus les autres saintes Femmes ; mais il ne peut supporter les excès, et il ne veut pas que Marie croie qu'elle ne le reverra plus. Il séjournera sur la terre encore pendant quarante jours, et ainsi il lui offrira plusieurs fois l'occasion de le revoir ici-bas.

III. — *Le Sauveur charge Marie-Madeleine d'une mission auprès des Apôtres.*

A. — Ensuite le Seigneur confie à Madeleine un message pour les Apôtres. Et pourquoi? Parce que précisément Jésus a surtout en vue ses Apôtres en apparaissant ainsi, même à des personnes en particulier : ses Apôtres sont la cause ou le but final de toutes ses apparitions. Les Apôtres sont les chefs du Royaume qu'il est venu fonder et dont il veut maintenant achever l'organisation ; les Apôtres doivent être les messagers officiels de sa Résurrection, et enfin ils ont, à cause de leur faiblesse, besoin d'une assistance particulière.

B. — Quel est ce message? — Jésus leur fait dire par Marie-

Madeleine non seulement qu'il est ressuscité, qu'il les précède en Galilée et qu'ils le verront, mais encore qu'après il montera au ciel. Ce message renferme une explication et un développement plus étendus de la nature et des effets de sa vie glorieuse ici-bas. Il est en réalité ressuscité, il vit sur la terre, il conversera avec ses Apôtres, il désigne la Galilée comme lieu de rendez-vous pour faire des préparatifs et des arrangements importants; mais il ne restera pas en ce monde : après quelque temps, il ira au ciel et terminera de cette manière son œuvre terrestre. Ce n'est donc pas la vie d'autrefois qu'il mène aujourd'hui, mais une autre vie, une vie exceptionnelle et plus céleste.

C. — Et comment Notre-Seigneur fait-il annoncer cette nouvelle aux Apôtres? — Dans les termes les plus aimables. Il les nomme encore une fois « ses Frères » et il ajoute d'autres paroles qui montrent bien le fondement et le couronnement de cette fraternité : « Je monte, dit-il, vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. » (Jean, 20, 17.) Par la Rédemption le lien de la filiation est formé dans le Père commun, et l'union parfaite est consommée dans la possession commune de Dieu au ciel. Nous avons donc ici une explication et un développement magnifiques des buts et des fins de la Résurrection que le Sauveur énonce et marque par ces paroles. Toute joyeuse, Marie-Madeleine se hâte de porter son message aux Apôtres.

— Il n'y a guère, ce semble, d'autres apparitions de Jésus où tout porte aux choses surnaturelles et célestes comme l'apparition qui nous occupe : on dirait que le Sauveur veut indiquer et fortement donner à notre cœur et à notre être la direction qui mène à la fin. (*Col.*, 3, 1. 2.) Dans les dernières paroles qu'il prononce, il esquisse non seulement le programme de son existence temporaire ici-bas, mais encore celui de toute notre vie. — Nous voyons aussi comment le Seigneur fait servir à l'avantage de son Royaume toutes ses relations, même celles d'un caractère tout à fait privé. Les Apôtres et l'Église sont le but final de toutes ses pensées, et il dirige dans ce sens les pensées des siens. Ne devons-nous donc pas nous-mêmes suivre cette direction, surtout si nous sommes dans un degré de la hiérarchie sacrée et des membres d'un Ordre apostolique! L'Église du Christ et le Christ

lui-même ne doivent-ils pas aussi occuper la première place dans notre cœur? Quel bel exemple de cet amour ne nous donne pas ici Marie-Madeleine! Comme elle est zélée et généreuse, fidèle et constante! — Apôtres, « vous voyez cette femme?... » (Luc, 7, 44.) — Que le Seigneur nous accorde la grâce de l'aimer par l'intercession de sa grande Servante, dont l'amour lui procure tant de joie!

PIERRE ET JEAN AU SÉPULCRE : LE SAUVEUR APPARAIT A PIERRE

(Jean, 20, 1-10; Luc, 24, 12. 34.)

I. — *Pierre et Jean vont au Sépulcre.*

A. — L'occasion de cette visite est la nouvelle, donnée par Marie-Madeleine, que la pierre d'entrée du tombeau est mise de côté et que le Corps de Jésus a été enlevé. (Jean, 20, 1. 2.)

B. — Immédiatement les Apôtres Pierre et Jean se rendent au sépulcre. (Jean, 20, 3.) Dans cet empressement les deux Apôtres montrent plusieurs excellentes qualités : *d'abord,* leur supériorité spirituelle : ils ne considèrent pas, en effet, la nouvelle, apportée par Madeleine, comme chimérique, ainsi que les autres Apôtres le penseront plus tard, mais ils veulent se rendre compte du fait par eux-mêmes et régler ultérieurement leur conduite d'après ce qu'ils auront vu. — *De plus,* ils montrent l'intérêt véritable qu'ils prennent à tout ce qui regarde le Seigneur et tout l'amour qu'ils portent à leur divin Maître. Toute nouvelle de Jésus est pour eux d'une importance capitale et est accueillie par eux avec le plus grand empressement, qu'elle vienne de n'importe où. Dans saint Jean spécialement apparaît toute l'ardeur juvénile de cet amour, quand il court plus vite que saint Pierre. (Jean, 20, 4.) — *Enfin,* l'apôtre Pierre fait preuve d'un sincère désintéressement, d'un oubli de soi complet et d'une confiance filiale, en ne redoutant pas une entrevue possible avec le Seigneur, qu'il a tant offensé. Il ne pense certes pas à lui-même dans son zèle à apprendre quelque nouvelle de son bon Maître.

C. — Telle doit être aussi notre conduite, surtout au temps de la désolation et même après nos fautes ou nos bévues. Il ne faut pas que l'amour et le zèle pour les intérêts de Jésus et de son Royaume souffrent de notre mauvaise humeur et d'une trop grande préoccupation ou recherche personnelle. En évitant cela, nous sommes dans une disposition d'âme excellente et nous nous préparons le mieux possible à recevoir des consolations.

II. — *Les Apôtres visitent le Sépulcre et croient.*

A. — Arrivé au tombeau, Jean se baisse pour regarder dans l'intérieur, par l'ouverture de l'entrée : il voit tous les linges qui ont servi à envelopper Jésus, mais il ne pénètre pas dans la chambre sépulcrale; sans doute, sa modestie et les égards pour saint Pierre l'en empêchent. (Jean, 20, 5.) Celui-ci y entre résolument et considère les différents linges et en particulier celui qui couvrait la tête du Sauveur : ils sont tous pliés ensemble dans un endroit du tombeau. (Jean, 20, 6. 7.) Jean est bientôt près de Pierre, et alors ils parlent entre eux, vraisemblablement de la manière d'enterrer les morts. Les deux Apôtres arrivent à se convaincre sur les lieux que le Corps de Jésus n'a été ni enlevé ni abîmé à la suite d'un tremblement de terre.

B. — Le résultat de cette conversation des deux Apôtres est que Jean croit fermement à la Résurrection (Jean, 20, 8), et que Pierre y croit probablement aussi, puisque l'Évangile dit qu'il est retourné dans sa demeure rempli d'admiration (Luc, 24, 12). Ils quittent le sépulcre dans une toute autre disposition qu'en y arrivant : ils sont pleins de courage, tout consolés, et ont des lumières particulières pour connaître le mystère de la Résurrection, dont la prophétie de l'Écriture et la prédiction de Jésus ne leur avaient aucunement donné l'intelligence. (Jean, 20, 9.)

C. — Les causes de la consolation des deux Apôtres sont, *avant tout,* la prière du Christ pour Pierre (Luc, 22, 32) ; *puis,* par manière de préparation du côté des Apôtres, leur amour pour le divin Sauveur, amour qui les conduit au sépulcre; *enfin,* l'usage qu'ils font de leur raison et de leur foi, en examinant le fait en question et en y réfléchissant. C'est ainsi qu'ils sont par-

venus à la foi à la Résurrection. Dans un pareil cas, il n'est pas nécessaire que des Anges leur apparaissent. Réfléchir sérieusement sur les vérités de la foi et les prendre tout à fait à cœur procurent aussi une solide consolation et de véritables joies pascales.

III. — *Le Seigneur apparaît à saint Pierre.*

A. — Nous ne lisons pas, dans l'Évangile, que Jésus ait apparu à saint Jean : la raison en est que cet Apôtre était suffisamment affermi dans la foi ou bien que sa modestie lui a fait taire ce privilège. A l'exception de saint Jacques (I *Cor.*, 15, 7), le Seigneur n'aurait apparu en particulier qu'à saint Pierre. — Et pourquoi cette apparition à Pierre? *D'abord,* il a besoin, sinon d'être fortifié dans la foi, au moins d'être consolé d'une manière spéciale à cause de sa faute; *ensuite,* il est le Chef du collège apostolique, et une apparition personnelle ne peut que lui donner plus d'autorité sur les autres Apôtres; *enfin,* le témoignage propre de Pierre doit confirmer dans la foi tous ses Frères, surtout dans la foi à la Résurrection.

B. — Comment l'apparition a-t-elle lieu? — C'est un spectacle bien touchant que l'apparition du Seigneur à Pierre. Avec quelle bienveillance le bon Maître ne se montre-t-il pas à son Apôtre? Jésus veut lui-même en personne donner à Pierre l'assurance de son pardon. Il le console, il l'encourage et il lui ordonne de confirmer dans la foi tous ses Frères. Pierre, de son côté, demande à Jésus pardon de sa faute dans de grands sentiments d'humilité. Combien cette nouvelle marque de bonté du Sauveur augmente la confiance et l'amour de saint Pierre! Comme il doit mettre sans arrière-pensée toute chose entre les mains de son Maître!

C. — Le fruit de cette apparition est que Pierre en fait part immédiatement aux autres Apôtres et affermit ainsi leur foi : cela ressort des paroles avec lesquelles ceux-ci accueillent les disciples d'Emmaüs. (Luc, 22, 34.) — Saint Pierre goûte maintenant, lui aussi, les joies de la fête pascale, et il commence aussitôt à remplir son ministère apostolique.

LES DISCIPLES D'EMMAUS

(Luc, 24, 13-35 ; Marc, 16, 12-13.)

I. — *Combien ils ont besoin d'être consolés.*

A. — Dans l'après-midi du dimanche de Pâques, deux disciples de Jésus, dont l'un s'appelle Cléophas, quittent Jérusalem, pour se rendre (Marc, 16, 12) dans le bourg d'Emmaüs, situé à deux lieues et demie au nord-ouest de la ville. Ils sont très tristes.

B. — Les causes de leur tristesse sont indiquées dans l'entretien qu'ils ont entre eux et avec le Sauveur (Luc, 24, 14. 18. 19): La *première* est la fin déplorable de Jésus. Ils sont profondément affligés d'avoir vu périr, d'une manière si misérable et des mains des Chefs du peuple, un Homme, un Prophète, un Thaumaturge tel que Jésus, qu'ils espéraient être le vrai Rédempteur d'Israël. (Luc, 24, 19. 21.) Ils s'étonnent de ce que l'étranger puisse même seulement leur demander le sujet de leur entretien et de leur affliction. — La *seconde* cause de la tristesse des disciples d'Emmaüs est l'échec absolu que vient d'essuyer leur Maître : il a manqué complètement son œuvre et le but de sa vocation messianique. (Luc, 24, 21.) Ils sont amenés à cette idée ou à cette conviction *d'abord* par le fait de la mort de Jésus, mais *surtout* parce que, en ce jour, le troisième déjà après son trépas, il n'a pas encore, comme il l'a annoncé, confirmé la vérité et la réalité de sa Résurrection par une apparition glorieuse et triomphante et ainsi accompli la délivrance d'Israël. Ils s'y attendaient et, au lieu de cela, ils n'ont que la nouvelle cer-

taine de l'évacuation du tombeau et la nouvelle incertaine de la Résurrection du Sauveur : cette dernière nouvelle leur vient des Femmes qui prétendent avoir vu des Anges. (Luc, 24, 21-24.) Ils sont tout troublés et ne savent plus où ils en sont. Dans cette incertitude, ils ne peuvent concilier la mort sur la Croix de Jésus avec l'idée de Messie, et il leur semble que toutes les belles espérances qu'eux et tant d'autres avaient conçues sont évanouies sans retour. Par conséquent, leur intelligence et leur cœur ne peuvent se faire à la pensée du mystère de la Croix. C'est pourquoi Jésus leur adresse cette apostrophe : *O stulti et tardi corde...* (Luc, 24, 25.) — Enfin, la *troisième* cause de leur tristesse est la situation où ils se trouvent à cette heure. Ils se sont attachés publiquement à la personne du Sauveur, et désormais ils ne sont plus que des dupes aux yeux de tout le monde. Ils peuvent à peine paraître maintenant sans honte et sans danger. C'est pour cela sans doute qu'ils s'éloignent de la ville et qu'ils gagnent la campagne. En un mot, ils sont tout à fait tristes et consternés.

II. — *Comment Jésus console les Disciples d Emmaüs.*

Sur ces entrefaites, Jésus s'adjoint à ses deux disciples sans en être connu, et il sait, par sa conversation instructive et consolante, retirer toutes les épines de leur cœur déchiré et ulcéré.

A. — *Avant tout,* il fait cesser le scandale que leur donne la Croix : il leur enseigne que la Passion et la mort de Jésus n'ont été en rien imprévues et que leur résultat n'a été nullement un échec ; il leur prouve, au contraire, que tous ces événements ont été prévus et annoncés bien des siècles à l'avance par les Prophètes et dans l'histoire du peuple de Dieu, et même qu'en supportant tout ce qu'il a souffert, le Christ s'est révélé comme le véritable Messie, promis aux Juifs. Il leur démontre tout jusque dans les moindres détails ; il esquisse ainsi la magnifique figure du Messie en traçant les grands traits de sa Passion et de sa glorification, et il expose le plan complet de la Rédemption depuis le commencement. Il en donne l'idée maîtresse ou dominante

dans la sentence : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* (Luc, 24, 26.) — *Ensuite,* le Sauveur convainc les disciples d'Emmaüs de sa véritable et glorieuse Résurrection. Il leur en donne toutes les preuves : il marche avec eux, il leur parle, et ils lui répondent ; il les instruit, il mange à leur table, il change son extérieur comme il veut (Marc, 16, 12) et il disparaît tout à coup à leurs yeux (Luc, 24, 16-31). — Et certes, après tout ce qu'ils ont vu, ils peuvent à la fin être très contents et tout à fait rassurés.

B. — Nous devons également considérer ici la manière dont Jésus agit en cette circonstance. Il montre alors une bienveillance, une douceur et une amabilité extraordinaires : il s'adjoint de lui-même sur la route à ses deux disciples, il s'informe avec beaucoup d'intérêt de la cause de leur abattement, il leur adresse un long discours, entièrement biblique, et à eux seuls, qui ne sont pas même des Apôtres, mais seulement des disciples ; et il leur parle d'une façon si sublime et si consolante que leur cœur en est embrasé. (Luc, 24, 32.) De plus, il accepte leur invitation, s'assied à table à leur côté et se révèle enfin à eux par la manière dont il rompt le pain (la fraction du pain appartient toujours au convive d'honneur ou à l'hôte le plus digne) ; en cet instant, il laisse échapper en leur présence un rayon de sa gloire. Il y a des saints Pères qui pensent même qu'à cette occasion le Seigneur a donné la sainte Communion à ses deux disciples. S'il en est ainsi, Jésus a montré tout l'excès de son amour, car il a fait alors un autel de la table de l'hospitalité.

C. — Maintenant, quels effets produit cette apparition sur les disciples? — D'abord et avant tout ils sont et demeurent convaincus de la Résurrection du Sauveur : leurs préjugés contre la Passion tombent, les nuages de leur intelligence se dissipent en ce sens qu'ils comprennent dans ce mystère ce qu'ils ne comprenaient pas auparavant ; leur cœur brûle d'amour pour leur Maître si bon, et, dans l'ardeur de cet amour et la vivacité de leur joie, ils ont le courage et la force de retourner immédiatement et en toute hâte dans la ville pour annoncer aux Apôtres leur grande nouvelle. (Luc, 24, 33. 35.)

Au cénacle on leur répond par une autre nouvelle : « Le Sei-

gneur, leur dit-on, a apparu à Simon. » (Luc, 24, 34.) En attendant, ils ne réussissent pas, avec leur récit, à convaincre complètement les Apôtres. (Marc, 16, 13.)

III. — *Pourquoi les Disciples méritent-ils d'être consolés ?*

A. — En *premier* lieu et avant tout, ils en sont redevables à la bonté du Seigneur, pour qui porter la croix ou souffrir à son service est toujours un motif d'accorder son secours et ses consolations. — En *second* lieu, les disciples méritent de quelque manière d'être ainsi consolés à cause de la haute estime et du fidèle dévouement qu'ils lui témoignent et dont leurs paroles sont la sincère expression. — En *troisième* lieu, leur pieux entretien sur le Sauveur y contribue également : Jésus est toujours très près de ceux qui ont de bonnes conversations. (Matth., 18, 20.) — Enfin, en *quatrième* lieu, leur invitation aimable et reconnaissante fournit au Sauveur l'occasion de rester plus longtemps avec eux ; autrement, il est probable qu'il aurait passé outre et que les disciples auraient perdu une part considérable des consolations dont ils sont favorisés.

B. — Nous voyons dans ce mystère se manifester de nouveau l'excès de la bonté et de l'amour du Seigneur pour les siens : il les connaît tous, il les suit partout et il les console, particulièrement ceux qui sont dans la peine et la tristesse à cause de lui. — Il est de la plus grande importance pour nous de bien comprendre l'entretien et l'instruction qui ont lieu, en cette rencontre, sur le rôle de la Croix dans la vie de Jésus, dans la vie de l'Église et dans la vie des Élus : « Le Christ devait souffrir et ainsi entrer dans sa gloire. » Il faut dire la même chose de chacun de ses disciples. Que le Seigneur daigne éclairer chacun de nous pour nous faire voir les grands biens que nous réservent, dans notre existence, la souffrance et l'humiliation !

APPLICATION DES SENS

A. — A peine Marie-Madeleine a-t-elle constaté, à l'entrée du tombeau, que le Corps de Jésus n'y est plus, qu'elle se hâte

de retourner au Cénacle. Elle frappe vivement à la porte, que Pierre et Jean viennent ouvrir. En les apercevant, elle se contente de leur crier : « On a enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons où il est », et vite elle repart pour le jardin de Joseph d'Arimathie. A cette nouvelle, Pierre et Jean, tout stupéfaits, sont à la fois réjouis et épouvantés. Ils rentrent à l'intérieur de la maison pour en conférer avec les autres Apôtres et les disciples qui s'y trouvent. La plupart d'entre eux ne veulent rien entendre du rapport de Madeleine, qu'ils regardent comme une hallucination de son cerveau troublé. Mais Pierre et Jean ne rejettent point absolument ce qui peut les renseigner sur le Sauveur, et ils se décident à se rendre eux-mêmes au sépulcre pour voir de leurs yeux et aviser ensuite. Ils partent donc, pleins de joie et désireux d'apprendre quelque nouvelle de leur bon Maître et même avec l'idée de le rencontrer peut-être. Pierre s'oublie lui-même pour ne penser qu'au Seigneur ; et Jean est si content et si avide de savoir quelque chose de Jésus qu'il se met à courir avec l'ardeur d'un jeune homme et laisse Pierre assez loin derrière lui. Cependant Marie-Madeleine est arrivée de nouveau au jardin. Son agitation, son trouble et sa course rapide l'ont mise hors d'haleine et elle est toute trempée de sueur. Son manteau est descendu de la tête sur les épaules, et ses longs cheveux sont dénoués et pendent de tous côtés. Elle entre sans crainte dans le vestibule du tombeau, se baisse pour regarder par l'ouverture de l'entrée de la chambre sépulcrale, et, écartant avec ses mains sa chevelure qui la gêne, elle regarde attentivement dans l'intérieur, et bientôt un torrent de larmes s'échappe de ses yeux. Alors, elle voit tout à coup deux Anges revêtus de vêtements sacerdotaux : l'un est au chevet et l'autre au pied de la couche funèbre. Ils regardent Marie avec une très grande bonté et lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » — Elle répond aussitôt : « Ils ont enlevé mon Maître et je ne sais où ils l'ont mis. » La présence des Anges ne lui inspire ni crainte ni joie. Madeleine considère les linges qui ont enveloppé le Sauveur, constate que le tombeau est vide et que le Corps du Sauveur n'y est plus. On dirait qu'elle ne prend pas même garde que les Anges sont là. Elle ne pense qu'à Jésus, et ayant un vague pressenti-

ment de son voisinage, elle pense le trouver partout. C'est pourquoi elle se retourne comme si elle le cherchait des yeux, et, tandis qu'elle rejette une partie de sa chevelure sur son épaule droite, elle aperçoit tout près une forme blanche, coiffée d'un chapeau plat. Elle croit que c'est le jardinier. Mais le fantôme lui demande la raison de ses larmes. Aussitôt elle lui répond : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, indiquez-moi où vous l'avez mis, afin que j'aille moi-même le prendre. » Le Seigneur lui dit alors de sa voix accoutumée : « Marie ! » A l'instant, elle reconnaît la voix et, oubliant tout, crucifiement, mort et sépulture, elle s'écrie : « Rabboni (mon Maître) ! » et elle tombe à ses genoux et étend ses bras vers les pieds de Jésus. Dans un ravissement céleste elle lève bientôt les yeux et le voit devant elle debout, dans la splendeur d'une gloire délicieuse et incomparable. Elle baise ses pieds et ne peut mettre un terme aux témoignages de son respect, de sa joie et de son amour. Le Sauveur l'arrête d'un geste en lui disant : « C'est bien, et cela suffit... Je ne suis pas encore monté vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. » Et il disparaît subitement. Désormais Madeleine est convaincue de la vérité de la Résurrection, et aussitôt elle se met en route pour rejoindre ses compagnes, qui se sont arrêtées non loin du jardin avant de regagner le Cénacle.

B. — Lorsque Marie-Madeleine sort du jardin, Pierre et Jean y arrivent. Pierre suit Jean de près. Jean entre tout de suite dans le vestibule du sépulcre et se baisse pour regarder par l'ouverture du tombeau. Il voit des linges qui ont enveloppé le Sauveur, mais il ne pénètre pas plus avant par respect pour Pierre. Celui-ci entre résolument dans la chambre sépulcrale et Jean le suit. Alors ils considèrent l'un et l'autre les linges qui entouraient le Corps de Jésus dans le tombeau : le grand linceul est à sa place, mais retombé sur lui-même et formant une excavation où se trouvent, à leur place, les aromates et les bouquets d'herbes odorantes que Joseph d'Arimathie et Nicodème y ont mis ; les bandelettes qui avaient été roulées autour du linceul, sont toujours dans le même état. Quant au voile de toile dans lequel Marie avait caché la tête de son Fils, il est à part, au lieu

même où ce Chef sacré avait reposé, tout à fait tel qu'il l'avait entouré ; seulement la partie qui avait couvert la face est relevée. Les deux Apôtres examinent tout avec soin, pendant que Jean explique à Pierre la façon dont le Corps a été embaumé et déposé au sépulcre. Dès lors, il est clair que le Corps de leur Maître n'a pas été enlevé et qu'il ne reste plus qu'à croire à la Résurrection. Ils se rappellent aussi, en ce moment, la promesse, souvent réitérée par Jésus, de ressusciter un jour. Jean croit désormais fermement à sa Résurrection et quitte le sépulcre, le courage et la joie dans l'âme. Saint Pierre est lui-même rempli de consolation ; pourtant il est encore agité par différentes pensées : *Abiit secum mirans.* Il se dit à lui-même : « Où donc est le Seigneur ? Pourquoi ne vient-il pas consoler les siens ?... » Il ne se juge pas digne personnellement d'une apparition de son Maître : il a été si coupable envers lui ! Cette humilité de l'Apôtre plaît au Seigneur, et il est probable que Pierre, revenu au Cénacle et peut-être en prière ou l'esprit occupé de son divin Maître, est tout à coup honoré de la visite et de l'apparition de Jésus. Dans le transport de sa joie et la profondeur de son humilité, il se jette aux pieds du Sauveur qu'il baise avec respect ; et, sans attendre, il se frappe la poitrine en pleurant amèrement et en protestant bien haut qu'il n'est pas digne d'être son Apôtre : « Veuillez seulement, Seigneur, ajoute-t-il, me rendre votre grâce et votre amour, et je serai assez heureux. » Il abandonne tout le reste à son divin Maître en toute confiance et toute humilité. Mais Jésus est rempli de bonté pour Pierre, à qui il dit : « Que la paix soit avec toi ! Ne crains rien : c'est moi ; ton péché est pardonné ; il n'est arrivé que ce que je t'ai prédit. Maintenant je renouvelle tout ; confirme désormais tes Frères. » L'Apôtre est trop heureux. Les derniers nuages sont dissipés dans son âme. Il court à l'instant vers la Mère de Dieu et les Apôtres pour leur raconter ce qu'il a vu et entendu.

C. — Le Dimanche, dans l'après-midi, deux disciples, appelés l'un Cléophas et l'autre, d'après la tradition, Luc, quittent la maison où Jésus a célébré sa dernière Cène. Ils ont à la main des bâtons et portent des petits paquets de voyage. Ils paraissent

avoir peur. L'un passe par la porte de Bethléem, l'autre par celle des Juges, et, lorsqu'ils sont hors de la ville, ils se réunissent ensemble et marchent vite, regardant de temps en temps avec anxiété autour d'eux ; ils s'avancent dans la direction du bourg d'Emmaüs. Le trouble et la tristesse sont peints sur leur visage, et, dès qu'ils ont perdu de vue la ville, ils se mettent à parler entre eux. Ils ont besoin de s'entretenir de tout ce dont ils ont été témoins les derniers jours passés. La Passion du Sauveur leur pèse particulièrement sur le cœur. Il était un Homme si bon, si saint, si grand, un Prophète et un Thaumaturge, bien plus, le Messie ; il se donnait comme tel, et eux-mêmes le regardaient ainsi : comment donc a-t-il pu périr d'une manière si misérable et de la main des grands prêtres ? Il leur est impossible de le comprendre. Si au moins, en ce jour, le troisième après sa mort, il était ressuscité et avait, par une manifestation merveilleuse et extraordinaire, rétabli le Royaume d'Israël ? Leurs espérances, par conséquent, sont déçues et, aux yeux du peuple, ils sont des dupes ; ils ne peuvent même pas se montrer en public sans être un objet de railleries et de menaces. A cause de cela, il leur était désagréable de rester à Jérusalem et ils se hâtent de gagner la campagne. Tandis que les deux disciples se communiquent ainsi leurs tristes pensées, ils aperçoivent sur un chemin de traverse un homme qui vient de leur côté. Cet homme a tout l'extérieur d'un pèlerin, lequel probablement s'en retourne chez lui. Pour l'éviter, ils marchent avec plus de lenteur et veulent le laisser passer ; car ils redoutent de se joindre à sa compagnie ou d'être entendus par lui. Mais l'homme ralentit aussi le pas et prend le chemin des deux voyageurs, quand ils sont déjà un peu plus loin devant lui. Pendant quelque temps il les suit sans se presser, et enfin il s'approche tout près d'eux. Les disciples veulent lui céder le pas et le laisser passer ; mais il les salue aimablement et leur demande où ils vont. Sur leur réponse, il dit qu'il va lui-même à Emmaüs, et, comme ils restent timidement sur la réserve et la bouche close, il leur pose nettement cette question : « Qu'avez-vous donc ? Vous paraissez tristes ! De quel sujet vous entretenez-vous ? » Les deux disciples ont un moment d'hésitation, pendant lequel ils fixent sur l'étranger des regards scruta-

teurs ; puis ils commencent à parler et ils ne finissent qu'après lui avoir raconté toutes leurs peines et exposé tous leurs doutes. Le Seigneur (car c'est Lui) les écoute avec intérêt, et, quand ils ont fini d'épancher leur cœur, il s'arrête, et, les regardant avec amabilité et presque en souriant, il leur dit : « Quoi ! c'est là ce qui vous rend tristes ? C'est la mort du Messie ? Insensés et incrédules ! Il n'est donc pas le Messie, parce qu'il a été tué et qu'il a tant souffert ? Ne savez-vous pas que tout cela devait arriver au Messie, et qu'il ne serait pas le Messie, s'il n'en avait pas été ainsi ? » Et alors il leur développe tout le plan de la vie souffrante et glorieuse que devait mener le Messie, comme les différents Prophètes l'avaient prédit ; et il montre comment tout, jusque dans les moindres détails, a été réalisé dans la vie et la Passion de Jésus de Nazareth. A mesure que chacune des scènes de l'existence du Messie est remise sous leurs yeux, les deux disciples prêtent une oreille toujours plus attentive au récit de l'Étranger ; ils se regardent l'un l'autre de temps en temps, et deviennent de plus en plus calmes et joyeux, en sorte qu'à la fin tous leurs doutes ont disparu. Ils croient même que le Sauveur doit être ressuscité, surtout que son tombeau a été trouvé vide et que des Anges ont dit aux Femmes qu'il était vivant. Cléophas et Luc brûlent désormais du désir de revoir leur Maître bien-aimé.

Mais les trois voyageurs arrivent à Emmaüs, quand déjà le soleil descend derrière la chaîne des montagnes. A un croisement des routes, le Sauveur s'arrête et semble vouloir prendre congé de ses compagnons, pour prendre le chemin de Bethléem. Ceux-ci l'invitent à rester en leur compagnie et à passer la nuit sous le même toit qu'eux. Il semble hésiter. Mais les disciples insistent en disant que c'est déjà le soir, qu'il n'arrivera pas à Bethléem avant la nuit ; que d'ailleurs il les a si bien entretenus et consolés qu'ils ne peuvent assez lui témoigner leur reconnaissance ; et ils le contraignent à acquiescer à leurs désirs. L'un d'eux prend le bâton et l'autre le sac de voyage de l'Étranger, et ils l'entraînent facilement et avec les égards convenables dans l'hôtellerie qu'ils ont choisie. Jésus les laisse faire. Cléophas recommande aux personnes de la maison de bien traiter l'Hôte qu'ils amènent : « Il est très bon, disent-ils, et il nous a rendu un

grand service. » Alors on lave les pieds au Sauveur, et les trois voyageurs se mettent à table. Le service se compose de rayons de miel, de gâteaux de farine, de poissons et de fruits. Les disciples ont un tel respect pour leur Invité qu'ils lui donnent la première place et le prient de rompre le pain. Jésus saisit le couteau d'ivoire, l'enfonce dans le pain, qu'il coupe dans le sens des rayures qui s'y trouvent, et en place les morceaux sur une petite assiette. Ensuite le Sauveur bénit ces morceaux : il se lève, prend le pain entre ses deux mains et prie, les yeux tournés vers le ciel : il agit en ce moment comme dans toutes les circonstances où il a béni et rompu le pain au milieu de ses Apôtres. En même temps il se transfigure, et les disciples reconnaissent bientôt les traits vénérés de leur Maître, dont la tête et tout le Corps sont entourés d'une lumière ravissante. Tout émus et comme en extase, les deux disciples se sont levés sans le remarquer et ont approché leur bouche entr'ouverte de la main du Seigneur qui leur donne à chacun une petite portion de pain et disparaît à l'instant. Les disciples restent encore quelque temps absorbés dans leur contemplation, et, revenus à eux, ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes de tendresse. Ils se sentent tellement fortifiés par la nourriture qu'ils ont reçue et la joie qu'ils éprouvent, qu'ils se mettent aussitôt en route pour la ville, afin de raconter aux Apôtres le récit de cette nouvelle apparition. En chemin, ils ne peuvent s'entretenir d'autre chose que du charme délicieux des paroles et des actions du Sauveur, de la joie et de la consolation que ses discours leur ont procurées, et de l'extase et du ravissement où ils sont entrés, dès qu'il s'est fait reconnaître à eux.

APPARITION DE JÉSUS AUX APOTRES DANS LE CÉNACLE

(JEAN, 20, 19-23 ; LUC, 24, 36-45.)

I. — *Dispositions des Apôtres.*

A. — A l'arrivée des disciples d'Emmaüs, tous les Apôtres, excepté Thomas, sont réunis dans la salle du Cénacle. Malgré les différentes révélations et annonces de la Résurrection du Sauveur, le collège apostolique est et reste dans l'incertitude, agité par les doutes, l'inquiétude et la crainte. Les saintes Femmes hésitent même à communiquer leur message (MARC, 16, 8) ; et lorsqu'enfin elles se hasardent à le faire, elles ne trouvent que de l'incrédulité. (LUC, 24, 11.) Madeleine n'est pas mieux accueillie que les autres Femmes. (MARC, 16, 11.) Même le double témoignage de Pierre et de Jean ne suffit pas aux Apôtres. (MARC, 16, 13.)

B. — Ces doutes et cette crainte des Apôtres ont un *triple* objet : *D'abord,* ils redoutent les Juifs, ainsi que saint Jean le remarque expressément (JEAN, 20, 19) ; c'est pourquoi ils ont eu soin de fermer toutes les portes de leur demeure. — *Ensuite,* ils sont toujours dans l'incertitude relativement à la Résurrection du Seigneur. — Et, *enfin,* il est probable que leur propre avenir les inquiète. Jésus les a bien fait saluer deux fois comme « ses Frères », mais ils ne savent pas si, dans la suite, rien ne sera changé dans leur situation. Ils sont donc là perplexes, comme un troupeau abandonné qui cherche des yeux son pasteur.

II. — *La Consolation des Apôtres.*

Les Apôtres s'entretiennent de l'Apparition du Sauveur aux disciples d'Emmaüs (Luc, 24, 36), quand Jésus se montre à eux tout à coup et les console de toutes leurs peines.

A. — En *premier* lieu, il les console d'une manière générale en leur disant : « Que la paix soit avec vous ! Ne craignez point ! C'est moi ! » (Luc, 24, 36.) Il les exhorte à laisser toute crainte et toute inquiétude ; c'est lui et pas un autre qui leur parle, et lui, leur Maître, leur Seigneur, leur Pasteur et leur Protecteur, tout comme auparavant. Il y a là une assurance générale de la paix, une invitation à la confiance et au courage. La paix est le résumé de tous les biens que la Rédemption a apportés à l'homme, et Jésus la donne aujourd'hui à ses Apôtres. D'ailleurs son apparition merveilleuse, la transfiguration de son Corps, la manière aimable dont il les entretient, et les grâces intérieures qui accompagnent son discours, produisent les effets que ses paroles indiquent ou signifient, et remplissent les Apôtres de courage et de confiance, les rassurant même en face de leurs ennemis. De fait, les Apôtres n'auront rien à souffrir des Juifs jusqu'à la descente de l'Esprit-Saint. C'est ainsi que le Sauveur montre qu'il a le sentiment et l'intelligence de toutes les faiblesses humaines et qu'il sait traiter tout avec sagesse et circonspection.

B. — En *second* lieu, Jésus console ses Apôtres en les rassurant tout à fait au sujet de sa Résurrection. Les Apôtres croient d'abord voir un esprit. (Luc, 24, 37.) Le Sauveur leur donne toutes les preuves de sa Résurrection véritable et glorieuse. Il leur découvre les doutes qui agitent leur esprit (Luc, 24, 38), leur montre ses mains, ses pieds et son côté avec les cicatrices de ses blessures, en leur permettant sans doute de les toucher de leurs mains ; ensuite, il mange avec eux les restes de leur repas ; enfin il disparaît, comme il est apparu, pendant que toutes les portes de la maison sont fermées. Certes il fournit, à cette occasion, des preuves suffisantes de sa Résurrection véritable et glorieuse.

C. — En *troisième* lieu, le Seigneur rassure les Apôtres sur

leur avenir : en effet, il complète les pouvoirs apostoliques dont ils sont munis, en y ajoutant encore deux autres importants. Le *premier* est l'intelligence de la sainte Écriture (Luc, 24, 44. 45) : ils en connaissent dès lors le sens et en peuvent utiliser les paroles selon leur besoin, ainsi qu'ils le feront à l'élection de saint Mathias et le jour de la Pentecôte. (*Act.*, 1, 16. 20 ; 2, 16.) — Le *second* pouvoir que donne alors Jésus à ses Apôtres est celui de remettre les péchés, lequel est une partie de la puissance sacerdotale. (Jean, 20, 30.) Notre-Seigneur confère ces pouvoirs solennellement et suivant la formule officielle : « La paix soit avec vous! Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit, c'est-à-dire le pouvoir d'absoudre des péchés ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jean, 20, 21-23.) Le Saint-Esprit est le Détenteur et le Collateur des pouvoirs de l'Église, et, pour exprimer cette vérité, le Seigneur souffle sur ses Apôtres : car le souffle est un symbole de l'Esprit-Saint et de sa procession du Père et du Fils par voie d'amour.

III. — *Fin ou Portée de cette Apparition.*

Cette Apparition a une double portée ou un double but :

A. — *D'abord*, c'est la première Apparition de Jésus à tout le collège apostolique ; jusque-là il ne s'est manifesté qu'à des individualités, qui devaient avertir les Apôtres de sa Résurrection. Le Seigneur n'a probablement retardé cette Apparition personnelle à tous les Apôtres que pour les y préparer, pour augmenter en eux le désir de sa venue, et pour attendre qu'ils soient tous réunis, Thomas excepté : c'est, en effet, la première fois où ils se trouvent tous ensemble dans la soirée. Il tient ainsi la promesse qu'il leur a faite un jour « de venir et de les remplir de joie ». (Jean, 14, 18 ; 16, 16 et suivants.)

B. — *De plus*, le Sauveur, dans cette Apparition, atteint, pour la première fois, tous les buts ou toutes les fins de son séjour transitoire sur la terre : il prouve la vérité de sa Résurrection et poursuit l'établissement de son Église. Il obtient ce dernier résultat surtout en accordant à ses Apôtres le privilège

de l'intelligence de la sainte Écriture et en instituant le Sacrement de Pénitence (Trid. sess. 14, c. I, ch. 31) : nous avons là deux des magnifiques pierres de l'édifice de l'Église, particulièrement le Sacrement de Pénitence ! Quel beau présent et quel pouvoir divin le Christ ne donne-t-il pas ainsi à son Église ! — Ce pouvoir est divin dans son *principe,* puisqu'il est le pouvoir même du Sauveur : « Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie... » ; il est divin dans sa *vertu* et son *efficacité :* il remet réellement les péchés sous forme de sentence judiciaire ; il est divin dans son *étendue,* qui n'est autre que celle de la culpabilité de l'homme et de la miséricorde de Dieu ; il est divin dans ses *effets* bienfaisants, puisqu'il fait cesser tant de maux, sauve les âmes et procure la consolation en répandant la paix et la joie dans les cœurs. — Il n'y a pas d'autre Sacrement qui ait été établi dans des circonstances aussi heureuses : en effet, c'est au soir de Pâques et à la première visite du Sauveur, après avoir montré ses plaies aux Apôtres, qu'il leur souhaite la paix et souffle sur eux l'Esprit-Saint, qui est l'amour et la douceur de Dieu. Cette paix et cette consolation ineffables sont toujours les fruits du divin Sacrement de la réconciliation. Notre-Seigneur a donc alors fait la salutation et le présent de Pâques au monde tout entier. Il a, dans ce Sacrement, pour ainsi dire fondé à perpétuité un trésor inépuisable de grâces pour la rémission des péchés. Comme nous devons être reconnaissants envers le Sauveur de sa grande bonté et de sa miséricorde infinie ! Il nous faut lui témoigner encore notre gratitude spécialement en montrant toute notre estime, tout notre zèle et toute notre confiance dans la fréquentation de ce Sacrement.

JÉSUS APPARAIT A SAINT THOMAS

(JEAN, 20, 24-29.)

I. — *Les Occasions ou les Motifs de l'Apparition.*

A. — C'est *d'abord* l'absence de saint Thomas le jour où le Sauveur a apparu la première fois à tous les autres Apôtres réunis. (JEAN, 20, 24.) — C'est *ensuite* la disposition d'esprit de cet Apôtre (JEAN, 20, 25) : il ne veut pas ajouter foi aux paroles de tous les autres Apôtres qui affirment avoir vu le Seigneur, et il déclare qu'il ne croira pas, s'il ne met les doigts dans les trous des mains de Jésus et la main dans l'ouverture de son côté ; il persiste dans cette déclaration.

B. — Les paroles de Thomas révèlent assurément en lui plus d'une imperfection : elles montrent, avant tout, son esprit de contradiction, son entêtement et son opiniâtreté ; ensuite, elles sont un manque de respect, et au collège apostolique, dont le témoignage mérite créance, et au Sauveur lui-même, à qui il pose des questions pour pouvoir croire, conditions qui certes ne sont pas inspirées par l'esprit d'humilité et de simplicité ; enfin, Thomas témoigne de son incrédulité, car cette prétention à tout voir et à tout examiner est la ruine de toute croyance. Que ferait-il lui-même plus tard, si les païens à qui il prêchera la Résurrection, lui posaient les conditions qu'il pose aujourd'hui ?

C. — Néanmoins saint Thomas est de tout cœur attaché, fidèle et dévoué à son divin Maître. (JEAN, 11, 16.) L'effroi et la tristesse des derniers jours peuvent l'avoir découragé et rendu timide et singulier. Nous voyons ici la bonté de Jésus : il ne laisse pas de côté ceux en qui il voit de bonnes qualités et des

qualités imparfaites ; là où il trouve de la loyauté et de la franchise, il sait tourner en bien même les fautes et les défauts.

II. — *L'Apparition elle-même.*

Saint Thomas mérite sans nul doute d'être réprimandé.

A. — Que fait maintenant le Seigneur? — En *premier* lieu, il n'apparaît de nouveau aux Apôtres que huit jours après, quand Thomas est avec eux ; et il apparaît, ce semble, surtout à cause de cet Apôtre. (JEAN, 20, 26.) — En *second* lieu, il lui adresse des reproches. Lesquels? D'abord, pour montrer qu'il a tout entendu, Jésus répète toutes les conditions inconsidérées et irrespectueuses que l'Apôtre exige pour croire à la Résurrection de son Maître. (JEAN, 20, 27.) Ensuite, le Sauveur dit expressément à Thomas de ne plus vouloir être incrédule, mais croyant et fidèle. (JEAN, 20, 27.) Enfin, il loue et exalte, en face de l'obstination de son Apôtre, la foi de ceux qui croient sans avoir vu. (JEAN, 20, 29.) — En *troisième* lieu, il impose une punition à saint Thomas : la punition, sans doute, de faire exactement tout ce qu'il a désiré ; il doit donc s'approcher de son Maître, mettre les doigts dans les cicatrices de ses mains et la main dans la blessure de son côté.

B. — Nous voyons alors l'excès véritable de la bonté et de l'indulgence du Sauveur, bonté et indulgence qui facilement nous feraient porter envie à l'Apôtre Thomas. Telle est la manière d'agir de Jésus : il réprimande, il punit, il répare les fautes et triomphe du mal par le bien. (*Rom.*, 12, 21.) C'est maintenant qu'on peut apprendre à avoir du Seigneur des sentiments dignes de sa bonté. (*Sag.*, 1, 1.) On dirait presque que la Passion et la glorification de Jésus n'ont fait qu'augmenter sa bonté et sa douceur. (*Hebr.*, 4, 15.)

III. — *Les Effets de l'Apparition.*

Nous pouvons en distinguer trois sortes :

A. — *D'abord,* dans saint Thomas c'est, avant tout, de la honte, de l'humilité et le repentir de sa faute. — *Ensuite,* c'est

la foi, comme cela ressort de ses paroles : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jean, 20, 28.) Elles sont une confession ou une déclaration claire, complète et touchante de sa foi à la Divinité du Christ et aussi de sa soumission et de son dévouement absolus à sa Personne. — Enfin, l'amour est le dernier effet produit alors dans l'Apôtre Thomas. Comme la puissance, la force de son amour doit gagner au spectacle de la bonté de son Maître ! Que ne ressent-il pas dans son âme, en mettant ses mains dans les plaies de Jésus et presque dans son Cœur, dans ce foyer ardent et central de toute bonté et de tout amour ! Il est, à cet instant, non seulement guéri de sa faiblesse et purifié de sa faute, mais encore très avancé dans toute sorte de vertus.

B. — L'apparition de Jésus à saint Thomas doit *également* produire sur les autres Apôtres les heureux effets de l'affermissement dans la foi et dans la charité. Le Seigneur apparaît ainsi à Thomas, en présence de tous les Apôtres, afin d'augmenter leur foi par son incrédulité, et pour que la manière aimable dont il le réprimande opère l'amendement de l'incrédule et enflamme du même coup d'un plus grand amour pour sa Personne divine le cœur de tous les autres.

C. — *Enfin*, ces mêmes effets doivent être produits en nous. Toute incrédulité trouve son remède et sa guérison dans l'incrédulité de saint Thomas : personne ne peut plus dire que les Apôtres ont cru trop vite ou trop tôt. Quel encouragement il y a encore pour notre foi d'entendre Notre-Seigneur proclamer bienheureux ceux qui croient sans avoir vu ! — La façon aimable dont Jésus se comporte à l'égard de son Apôtre incrédule nous excite à la confiance et à l'amour. Nous voyons avec quelle longanimité le Sauveur peut supporter nos torts ou nos fautes et comment il peut aussi les faire tourner au bien. Ne nous a-t-il pas déjà montré à nous-mêmes cette bonté et cette longanimité?...

Notre foi et notre charité sont encore solidement affermies par ce fait que Jésus a voulu garder les marques de ses plaies dans les membres de son Corps glorifié. Ceci est déjà avéré dans le mystère précédent, où le Seigneur montre aux Apôtres ses mains, ses pieds et son côté, évidemment avec leurs cicatrices.

Mais, dans le mystère d'aujourd'hui, il n'y a plus de doute possible à ce sujet : le fait est incontestable. — Jésus conserve ces stigmates pour bien des raisons : *premièrement,* pour prouver que le Corps qu'il a en ce moment est le même qui naguère a souffert sur la Croix et pendant la Passion ; *deuxièmement,* pour rappeler sa victoire sur la mort et l'enfer par sa propre mort et sa Résurrection ; *troisièmement,* pour l'ornement de son Corps, parce que ses stigmates sont les témoins éloquents de l'amour de son Cœur, en même temps que leur éclat et leur splendeur forment la plus belle parure de son Corps ; *quatrièmement,* pour fournir une preuve irréfutable de son amour pour nous, en ayant toujours nos noms gravés dans ses mains (Is., 49, 16) ; *cinquièmement,* pour l'efficacité plus grande des prières qu'il adresse à son Père en notre faveur ; et, *sixièmement* enfin, pour la honte et la condamnation de ses ennemis au dernier jour, au jugement général : les plaies du Christ sont ses armes. — Nous rendons un culte aux plaies du Sauveur en baisant pieusement le crucifix, en faisant amende honorable à ses cinq plaies, en utilisant la valeur ou le prix infini de ces plaies pour nous protéger dans les tentations et les dangers, pour obtenir des grâces et augmenter nos mérites. Pratiquer l'une ou l'autre de ces dévotions, c'est glorifier les cinq plaies du Sauveur et réjouir le Cœur de Jésus ressuscité.

APPARITION DE JÉSUS
SUR LE BORD DU LAC DE GÉNÉSARETH

(JOAN., 21, 1-24.)

C'est la première apparition de Jésus en Galilée et la troisième en présence de plusieurs Apôtres. (JOAN., 21, 14.) Elle est surtout importante pour saint Pierre, qui y reçoit sa dernière formation, comme Apôtre, en tant que la vocation apostolique lui est propre et personnelle.

I. — *Le Seigneur exhorte particulièrement saint Pierre à l'exercice des fonctions apostoliques.*

L'exhortation de Jésus est pour tous les Apôtres (JOAN., 21, 2), mais spécialement pour saint Pierre : parce que, d'abord, lui-même a entrepris la pêche, symbole de l'Apostolat (LUC, 5, 10), offrant ainsi au Seigneur l'occasion d'apparaître; et, de plus, parce que lui encore dirige cette pêche, les autres ne faisant que l'aider (JOAN., 21, 11). Le bon Maître excite saint Pierre aux travaux apostoliques de la manière suivante :

A. — *Premièrement*, il l'y invite en apparaissant pendant la pêche, en manifestant le désir de manger du poisson (JOAN., 21, 4. 5), et en l'engageant à faire un nouvel essai après le travail inutile de la nuit (JOAN., 21, 6). — Le Seigneur soupire après le salut des âmes, qui est le résultat du travail apostolique. Il désire leur salut, d'abord à cause de lui-même : il aime tant les hommes, et d'ailleurs il est glorifié par leur salut ; ensuite à cause des Apôtres, qui méritent ainsi la magnifique récompense du

ciel; et enfin à cause des hommes, qui en deviennent éternellement heureux.

B. — *Deuxièmement,* il y a une exhortation à l'Apostolat dans le secours merveilleux que les Apôtres trouvent dans cette pêche. La chose se passe à peu près comme à la première pêche miraculeuse. Les détails seuls sont nouveaux : il semble que les poissons sont plus nombreux cette dernière fois; malgré cela, les filets ne sont pas rompus (Joan., 21, 11), image de l'Église qui peut recevoir dans son sein un très grand nombre d'âmes; enfin, averti par Jean de la présence de Jésus, Pierre, au lieu de s'éloigner et de se retirer par une crainte respectueuse, se jette à l'instant dans l'eau et accourt, plein de zèle et d'amour, vers le divin Maître. (Joan., 21, 7.)

C. — Il y a une *troisième* invitation à la vie apostolique dans la perspective de la récompense des labeurs de l'Apostolat, laquelle est figurée dans le déjeuner intime préparé par le Seigneur sur le bord du lac pour ses Apôtres et pour Lui-même. Ici, comme au ciel, le travail est terminé, et les ouvriers ont atteint le rivage; maintenant, comme dans l'éternité, la nuit est passée et le jour de la vision béatifique commence à poindre; dans les deux cas, c'est le même Maître qui prend part à la réjouissance, au plaisir délicieux de la réunion, et qui en est l'auteur et l'objet. (Joan., 21, 12. 13.) Tous voient et reconnaissent le Seigneur, et personne ne demande son nom (Joan., 21, 12); de plus, les âmes qui ont été gagnées sont une partie de la joie. (Joan., 21, 10.) Exhortation et invitation à l'Apostolat sublime et touchante en vérité !

II. — *Le Seigneur donne à saint Pierre la Primauté.*

Jusqu'ici la Primauté n'a été que promise à Pierre (Matth., 16, 18); aussitôt après le déjeuner sur le bord du lac, le divin Maître la lui confie d'une manière définitive. — Trois choses sont à remarquer dans cet événement :

A. — *Premièrement,* le Seigneur désigne tout à fait clairement Pierre comme l'élu à la Primauté apostolique et comme celui qui en est désormais le détenteur : en effet il l'indique

exactement par son nom (JOAN., 21, 15), de manière à ne laisser place à aucun doute, à aucune confusion. Plusieurs Apôtres assistent à cette scène (JOAN., 21, 2), mais aucun d'eux ne reçoit ce que Pierre vient de recevoir.

B. — *Deuxièmement,* il indique aussi exactement la plénitude et la majesté de la Primauté. C'est un pouvoir légitime, vu qu'il est conféré par Jésus-Christ, qui en est le possesseur : c'est son propre pouvoir, ce sont ses brebis et ses agneaux qu'il confie à Pierre. (JOAN., 21, 15.) De plus, c'est un pouvoir étendu, embrassant toute l'Église et la plénitude de la puissance sur elle : car Pierre doit être le Pasteur ; il doit paître par la prédication, par les Sacrements et par le pouvoir législatif, non seulement les agneaux, mais aussi les brebis ; l'Église enseignée et l'Église enseignante lui sont entièrement soumises. (II *Rois,* 5, 2 ; Ps. 22, 1 ; 77, 71 ; MATTH., 2, 6 ; JOAN., 16. 17.)... Enfin, c'est un pouvoir très important pour toute l'Église, puisque son existence, sa durée, ses attributs, ses forces, sa vie et ses œuvres dépendent absolument de la Primauté du Prince des Apôtres et de ses successeurs : la vie, le progrès, la vertu et l'efficacité ne sont que là où est le Pape ; les Églises séparées en sont une preuve frappante...

C. — *Troisièmement,* le Seigneur marque enfin les conditions sous lesquelles il confère à Pierre la Primauté : il devra posséder la charité, et une grande charité, et une charité humble. C'est le sens qu'a la triple interrogation du Seigneur, demandant à Pierre s'il l'aime, et s'il l'aime plus que les autres : il est évident qu'il fait allusion à la protestation présomptueuse de fidélité de Pierre avant la Passion (MARC, 14, 29), et à son triple reniement (JOAN., 18, 16, et sq.). La réponse modeste de l'Apôtre prouve que son amour est maintenant tout à fait humble, et alors le divin Maître peut lui confier la charge de la Primauté. Pour exercer chrétiennement une fonction dans l'Église, il faut avoir une charité humble et une humilité charitable : sans cela, on aboutit à la ruine et à la perdition. (LUC, 22, 24..., 27.) Le Seigneur a, par une sage conduite, amené Pierre à cet heureux résultat, à cette parfaite disposition.

III. — *Jésus promet à saint Pierre une fin glorieuse par le martyre.*

A. — Notre-Seigneur, après avoir conféré à saint Pierre la Primauté, lui prédit tout aussitôt son martyre : « Dans un âge avancé, tu seras pris, lié (*alius te cinget*), pour être conduit au martyre de la croix : tu étendras les mains pour y être attaché. » (JOAN., 21, 18, 19 ; II PETR., 14.)

B. — Mais Jésus promet à Pierre la constance, une persévérance glorieuse dans le martyre : la force qu'il montrera alors, dans la vieillesse, fera un contraste frappant avec la faiblesse dont il fit preuve à l'âge viril. Ordinairement, c'est le contraire qui a lieu : on est courageux et personnel dans la jeunesse, tandis que le vieillard est timide et dépendant de tout ; par la grâce de Dieu, Pierre, à la fin de sa vie, donnera l'exemple opposé. — Telle est donc l'imitation parfaite à laquelle le Seigneur invite saint Pierre plus que n'importe quel autre Apôtre (JOAN., 21, 19) : en effet, Pierre seul est le Pape.

C. — A la demande de Simon-Pierre sur ce que deviendrait Jean, « si lui aussi souffrirait le martyre », le Seigneur répond par la négation, quoique pourtant d'une manière vague et indéterminée : « Si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne (soit pour juger Jérusalem, soit pour le juger à sa mort), qu'est-ce que cela te fait ? » (JOAN., 21, 22. 23.) Saint Jean remarque qu'il ne faut pas comprendre ces paroles dans le sens qu'il ne mourrait pas du tout, mais dans le sens qu'il ne mourrait pas de mort violente. (JOAN., 21, 23.) — Jésus ajoute à cette occasion que Pierre ne doit pas s'inquiéter de la vocation d'autrui, mais songer et s'appliquer à son office (JOAN., 21, 22) : les grâces particulières et la vocation spéciale sont l'affaire du Seigneur. Chacun de ses disciples l'aime et est aimé singulièrement de lui. Jean est aimé peut-être d'un amour plus tendre, honoré d'une plus grande intimité du Sauveur, et en reçoit des privilèges plus spéciaux. Quant à Pierre, il a en partage un amour d'estime plus grand de son Maître et de plus sublimes fonctions. Jésus accorde à Jean le don de la virginité, plus de pénétration dans la con-

naissance, une contemplation plus haute et une action dans l'Église d'un caractère plus intime : c'est la conséquence de la nature même de ses privilèges et de ses dons. Le Seigneur veut que Pierre se distingue par son courage, son énergie et son autorité dans l'entreprise et la gestion d'affaires générales et universelles. Jésus confie à Jean sa Mère et à Pierre son Église.

— Dans ce mystère se montre de nouveau, magnifique et touchante, la bonté de Jésus, surtout à l'égard de saint Pierre. Le divin Maître ne retire pas son amour à celui à qui une fois il l'a donné. (*Rom.*, 11, 29.) Comme le Seigneur a conduit et dirigé Pierre avec sagesse et force ! Quelle mansuétude et quelle amabilité dans l'allusion qu'il fait à son reniement ! — Encore ici, avec quelle activité le Sauveur s'emploie à l'achèvement de son Église ! En effet, il établit la Primauté et institue ainsi de fait son Église. Que la Primauté apostolique est un grand bien ! Tout, absolument tout, nous vient, après Dieu, de Pierre, ou du Pape, successeur de Pierre.

APPLICATION DES SENS

A. — Lorsque les deux disciples arrivent d'Emmaüs, les Apôtres, les autres disciples et les saintes Femmes sont tous ensemble en prière, dans la vaste salle du Cénacle, se tenant debout et rangés autour d'un grand chandelier qui éclaire toute la salle. La prière est interrompue à l'entrée des deux disciples, qui racontent, aussitôt et avec âme, l'apparition dont ils ont été les heureux témoins. La Mère de Dieu se réjouit en silence de cette grande marque de bonté de son Fils ; mais plusieurs Apôtres ne veulent pas encore croire à la vraie Résurrection de Jésus et pensent qu'il peut bien y avoir là des visions et des apparitions semblables à celles qu'ont eues les Prophètes. — Puis ils se remettent tous de nouveau à la prière comme auparavant, et voilà que le Sauveur se trouve tout à coup debout au milieu d'eux sous le chandelier. Il porte un vêtement blanc comme la neige ; son visage, ses mains et ses pieds brillent d'un doux éclat de couleur rosée et paraissent transparents ; de ses plaies s'échap-

pent des rayons d'une lumière très subtile qui captivent tous les yeux. Tout son extérieur exprime une grâce et une majesté toutes surnaturelles. Il regarde les Apôtres avec une grande amabilité et leur dit de sa voix connue : « Que la paix soit avec vous ! » Et aussitôt, des rayons lumineux jaillissant de sa Personne se répandent sur tous ceux qui l'entourent, les remplissent d'une joie intime et excitent en eux une émotion profonde ; mais malgré eux ils reculent d'étonnement et de vénération, ne sachant encore avec certitude si c'est bien Jésus ou seulement une apparition de son esprit : son Corps est amaigri, et sa chair est presque diaphane et comme spiritualisée. Alors le Seigneur leur adresse ces paroles d'un ton de voix élevé : « Ne craignez pas ! C'est moi. » Et il s'approche d'eux, tandis que son Corps prend une forme plus déterminée. Les Apôtres sont de plus en plus rassurés et contents ; mais ils ne peuvent néanmoins se débarrasser de cette idée : « Est-ce bien réellement le Seigneur en corps et en âme ou n'y a-t-il que son esprit ? » Jésus se rapproche d'eux encore davantage et leur dit : « Quelle pensée avez-vous donc de ne voir en moi qu'un esprit ? Mais un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » En même temps il leur présente ses mains et leur montre ses pieds, qui portent encore les marques de ses blessures et brillent d'un éclat merveilleux. Il leur découvre aussi la large plaie de son côté. Les Apôtres avancent de quelques pas, saisissent ses mains, en baisent les plaies et, le regardant avec étonnement et joie, ils se disent en eux-mêmes : « Non, c'est trop beau pour que ce soit lui. » Le Sauveur leur dit : « Mais que dois-je donc faire de plus pour vous prouver que c'est bien moi ? Je le sais. Avez-vous encore quelque chose à manger ? » — « Oui », répondent-ils. Et Pierre et Jean vont aussitôt dans un endroit retiré où l'on aperçoit une table, sur laquelle il y a une assiette profonde, contenant du miel et un morceau de poisson. Le Seigneur bénit cette nourriture, en prend un peu et le mange à la grande joie et stupéfaction de tous ; et les Apôtres remarquent bien s'il mange en réalité et si tout se passe naturellement. Jésus leur distribue les autres parts, et dès lors ils croient tous qu'ils ont sous les yeux le Sauveur en personne.

Après cela, le Christ les laisse former un double cercle autour de lui, le cercle des Apôtres, qui est le plus rapproché, et ensuite le cercle des disciples... Alors il se met à les enseigner et à leur répéter ce qu'il leur a déjà dit : « Il fallait que s'accomplît tout ce que Moïse et les Prophètes ont annoncé d'avance, à savoir que le Messie souffrît et ressuscitât le troisième jour ; il fallait que la pénitence fût prêchée, en son nom, pour la rémission des péchés, et qu'eux-mêmes rendissent témoignage de tout cela. » Puis il ajoute, en s'adressant spécialement aux Apôtres : « Mais, pour remplir ces missions, il vous manque beaucoup de choses ; et ces choses, je veux vous les donner maintenant : c'est l'intelligence de la sainte Écriture, et c'est le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir que je vous ai promis autrefois. » Les Apôtres s'agenouillent à cet instant, et Jésus continue avec une très grande solennité : « Que la paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Il souffle sur chacun des Apôtres et dit ensuite : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » De cette manière il leur accorde le privilège de comprendre les saintes Écritures et de s'en servir suivant leur besoin, et, de plus, le pouvoir de remettre les péchés. Pendant qu'il parle, il est tout brillant ; il s'échappe de sa bouche, de ses mains et de son côté une lumière qui pénètre les Apôtres. Puis il disparaît subitement, laissant les Apôtres ivres de bonheur. Ils vont et viennent, entrent et sortent, et enfin se réunissent de nouveau sous le chandelier, pour entonner, tous ensemble, le chant de la reconnaissance et de la louange.

B. — Peu de temps après cette apparition, l'apôtre Thomas arrive lui aussi au Cénacle. Les tristes événements survenus avant la Pâque l'ont complètement bouleversé : il fuit la compagnie des hommes et se retire dans des endroits solitaires. Son caractère est tout changé, et il ne sait plus que penser de tout ce qui se passe. Soupirant sans cesse après son divin Maître qu'il aime tant et pressé du désir de revoir les siens qu'il aime beaucoup aussi, il revient enfin parmi eux, mais tout à fait triste et troublé. Les Apôtres l'accueillent avec beaucoup de bonté et lui

racontent aussitôt que le Seigneur est ressuscité et a apparu pendant son absence. Thomas ne peut les croire et il combat vivement toutes leurs idées. Tous les Apôtres, à mesure qu'ils se présentent, lui répètent que le Seigneur est ressuscité, comme d'ailleurs il l'a dit avant sa mort, que les Femmes l'ont rencontré, qu'il a apparu à Pierre, que les disciples d'Emmaüs ont mangé avec lui, qu'eux tous enfin l'ont vu de leurs yeux : « et c'est ici même, ajoutent-ils, qu'il s'est montré à nous » ; et ils racontent comment a eu lieu cette dernière apparition et ils citent les paroles qu'il leur a dites en cette circonstance. Mais Thomas veut avoir raison contre tous, il se défend même en gesticulant et il déclare formellement qu'il ne croira pas tant qu'il n'aura pas mis les doigts dans les trous des mains du Sauveur et la main dans l'ouverture de son côté. Il n'y a rien à faire avec Thomas, et les Apôtres le laissent partir, gardant toutefois l'espérance que Jésus lui-même éclairera et guérira son Apôtre incrédule. C'est ce qui arrive bientôt. Le Dimanche suivant, au soir, les Apôtres sont encore réunis dans la salle du Cénacle au-dessous de la lampe, et Thomas cette fois est avec eux. Ils vaquent tous à la prière. Tout à coup l'appartement se remplit de lumière, et tous, comme s'ils pressentaient l'approche de Jésus, sont remplis de joie et reculent de quelques pas. De fait, le Seigneur s'offre bientôt à leurs yeux, portant une robe blanche, et il parcourut leurs rangs ; on dirait un prêtre en aube, s'avançant à travers la foule compacte de ses paroissiens réunis autour de lui. Le Sauveur est environné de lumière. On l'entend dire ces paroles : « Que la paix soit avec vous ! » et il regarde tous les assistants. Thomas est tout bouleversé, en apercevant son divin Maître, et très intimidé, il veut se retirer. Mais Jésus lui fait signe de s'approcher. Thomas s'approche, agité et tremblant. Alors le Sauveur prend avec sa main droite celle de Thomas et met l'extrémité de l'index de l'Apôtre dans la blessure de sa main gauche ; il lui fait toucher de même, avec la main gauche, la blessure de sa main droite ; enfin, de cette dernière main, il introduit la main droite de Thomas sous sa robe blanche dans sa poitrine pour qu'il touche la plaie de son côté, et il lui dit : « Ne sois plus incrédule, mais croyant. » Thomas s'écrie vive-

ment : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et, subjugué par la majesté et l'amabilité du Seigneur, il s'affaisse comme s'il était évanoui. Mais Jésus lui prend la main, le relève et lui adresse ces dernières paroles : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et ont cru ! « Pendant toute cette apparition, le Sauveur est tout à fait brillant et ses plaies rayonnent comme de petits soleils. Les autres Apôtres et les disciples sont très émus ; ils n'ont cessé de regarder attentivement, mais avec réserve, ce que Jésus faisait toucher à son Apôtre incrédule. Ils se réjouissent maintenant de la foi de Thomas et de la façon aimable dont le Sauveur l'a réprimandé. Cependant la Mère de Dieu est restée silencieuse et recueillie, comme ravie en extase.

C. — Les Apôtres sont ensuite partis pour la Galilée, ainsi que Jésus le leur a recommandé. Mais Pierre n'y veut pas demeurer dans l'oisiveté. Il dit donc qu'il veut aller pêcher, et Thomas, Nathanaël, Jacques et Jean le suivent au lac de Génésareth, pour pêcher avec lui. Ils montent tous dans une barque, et Pierre, non content de donner des ordres, se met aussi à ramer, comme ses compagnons, avec une grande humilité et une grande modestie. Pendant la nuit, ils naviguent çà et là, à la lueur des torches, jetant leurs filets tantôt à droite, tantôt à gauche, mais sans jamais rien prendre. De temps en temps ils prient et ils chantent. Le matin, au point du jour, ils se rapprochent du bord du lac pour se reposer un peu, et ils veulent, à cause de cela, se rhabiller, n'ayant que leurs vêtements de dessous et un surtout qui couvre le haut de leur corps. Alors se montre à leurs yeux, derrière les joncs du rivage, une forme humaine, vêtue de blanc, qui leur crie : « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? » — Ils répondent : « Rien. » — L'étranger leur dit encore : « Jetez le filet à droite de la barque. » Et sans hésiter ils obéissent. Bientôt une grande agitation se produit dans l'eau ; les poissons commencent à sauter de tous côtés, et le filet devient très lourd : c'est le signe qu'il doit être plein de poissons. A cet instant, où le calme règne sur la mer, Jean reconnaît le Seigneur et crie à saint Pierre : « Mais, c'est le Seigneur ! » Pierre n'attend pas davantage : il met son vêtement, se jette à l'eau et passe à tra-

vers les roseaux pour rejoindre le Sauveur. Les autres Apôtres, traînant péniblement le filet, abordent au rivage avec la barque. Dès qu'ils sont à terre, ils voient un petit feu allumé et un poisson cuisant sur le brasier ; et, à peu de distance, sur des pierres, se trouvent des gâteaux de farine ou des galettes : c'est un déjeuner tout préparé. Le Seigneur leur dit d'apporter des poissons de leur pêche. Pierre aide les autres Apôtres à tirer le filet sur le rivage, puis il se met à le vider : il en retire *cent cinquante-trois* gros poissons, qu'il place au fur et à mesure aux pieds de Jésus. Ensuite, le Seigneur les invite à manger. La place qu'il a choisie, sur le rivage, est agréable et silencieuse ; il s'y trouve une cabane de pêcheurs dont la porte est ouverte. A un signe de Jésus, les Apôtres s'assoient, le dos appuyé contre une poutre qui est devant la cabane, et le Sauveur lui-même les sert. Il donne à chacun un gâteau et un morceau de poisson qu'il prend dans la poêle, et il s'assied lui-même et mange comme eux. Tout se passe dans le plus grand calme et très paisiblement. Une certaine crainte révérentielle empêche les Apôtres de parler. En effet, le Sauveur paraît tout transfiguré, et le repas a quelque chose de mystérieux, de solennel et de tranquille, quelque chose qui tient de la gravité et de l'agrément de la vie du ciel. Les Apôtres ne peuvent assez admirer la manière dont tout cet événement vient de se passer.

Après le repas, Jésus se lève avec les Apôtres. Tous ensemble vont et viennent le long du lac pendant un certain temps. Puis le Sauveur s'arrête tout à coup et, d'un air grave et majestueux, il dit à Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » — Pierre, étonné et interdit, répond très timidement : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Alors le divin Maître lui dit : « Pais mes agneaux. » — Quelques instants après, le Sauveur se tourne de nouveau vers Pierre, s'arrête, et, en présence de tous les Apôtres, lui pose cette question : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que les autres ? » — Pierre, se rappelant son reniement, devient encore plus timide et plus humble : « Maître, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit solennellement : « Pais mes agneaux. » — Pour la troisième fois, le Sauveur regarde Pierre en réitérant la même

demande, et Pierre, contristé, comme si Jésus doutait de son amour, et tout à fait repentant de son reniement, il répond : « Seigneur, vous savez tout, et vous savez que je vous aime. » Jésus lui redit, mais encore avec plus de solennité : « Pais mes brebis. » Et il ajoute : « En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra ou te conduira où tu ne veux pas aller. Suis-moi. » Il est vraisemblable que Pierre voit alors en esprit le sens et la portée de ces paroles, c'est-à-dire prévoit son emprisonnement et sa mort sur la croix, et il se met à suivre Jésus, mais sous le coup de la plus profonde émotion. — Alors il lui vient la pensée que Jean, le bien-aimé du Sauveur, n'aura pas le bonheur de souffrir le martyre, et montrant cet Apôtre à Jésus : « Maître, lui dit-il, que deviendra donc celui-ci ? » Le Seigneur reproche à Pierre sa curiosité et lui répond : « Si je veux qu'il reste ainsi, jusqu'à ce que je vienne, qu'est-ce que cela te fait ? Pour toi, suis-moi. » Et Jésus disparaît à l'instant, laissant les Apôtres et surtout Pierre extraordinairement consolés.

L'APPARITION SUR LA MONTAGNE

(MATTH., 28, 16-20 ; MARC, 16, 15-18 ; I *Cor.*, 15, 6.)

I. — *Les circonstances de l'Apparition.*

A. — Le lieu où Jésus apparaît de nouveau est encore la Galilée, et c'est probablement sa dernière apparition avant de monter au ciel. Dans cette apparition il complète l'organisation de son Église et se montre à une grande foule de peuple. Le lieu est parfaitement choisi pour la circonstance : la Galilée est, d'après les Prophètes, le premier théâtre de l'activité extérieure de Jésus (Is., 9, 1 ; MATTH., 4, 15) ; la Galilée est la patrie de la plupart des Apôtres ; c'est en Galilée que le Seigneur a commencé à bâtir l'édifice de son Église, et c'est là même qu'il veut aujourd'hui en faire l'achèvement par l'institution de la Primauté ; c'est aussi de là que les Apôtres vont recevoir leur Mission définitive de prêcher l'Évangile et d'établir l'Église dans le monde entier. — La montagne de la Galilée où a lieu l'apparition est vraisemblablement le Thabor ou la montagne des huit béatitudes.

B. — Si cette apparition est la même que celle dont parle l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, 15, 6), les Apôtres s'y trouvent, ainsi que beaucoup de disciples de Jésus et une grande foule de fidèles jusqu'au nombre de cinq cents. C'est donc une des plus belles, sinon la plus belle, des apparitions du Sauveur, répondant parfaitement au but qu'il se propose ; et c'est peut-être l'apparition qu'il a fait entrevoir à ses Apôtres. (MATTH., 28, 7.)

C. — Quant aux dispositions des membres de l'assemblée, les

uns croient et les autres doutent : il semble que les premiers sont les Apôtres et les disciples qui ont déjà vu le Seigneur depuis sa Résurrection, et que les seconds sont ceux qui ne l'ont pas encore contemplé dans son état glorieux.

II. — *But et portée de l'Apparition.*

Après avoir organisé l'Église et donné aux Apôtres la plénitude du pouvoir apostolique, Notre-Seigneur veut maintenant leur confier la mission d'exercer ce pouvoir dans tout l'univers. A ce sujet, nous avons trois choses à considérer :

A. — *Premièrement,* Jésus confirme la légitimité du pouvoir apostolique et de la mission de l'exercer, en en montrant l'origine et la nature : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. » (MATTH., 28, 18.) Le Seigneur possède la plénitude de la puissance, par conséquent le pouvoir d'enseigner, le pouvoir pastoral et le pouvoir sacerdotal ; il la possède dans toute l'étendue du domaine de Dieu ; et non seulement pour lui-même, mais encore avec la faculté de communiquer à qui il veut et dans la mesure qu'il veut. Il a toute cette puissance en propre comme Fils de Dieu et comme Créateur du monde (JEAN, 1, 10) ; il en a hérité comme Homme-Dieu (*Col.*, 1, 15), il l'a acquise (*Hebr.*, 2, 10), il l'a achetée (I PIERRE, 1, 19) par sa mort, au prix de son sang. A tous ces titres il possède la puissance, mais il a voulu la recevoir de la main de son Père, après l'avoir mérité et en lui restant toujours soumis. C'est aussi en vertu des mêmes titres que les Apôtres ont et exercent le pouvoir qu'il leur a confié ce jour-là.

B. — *Deuxièmement,* le Sauveur détermine l'étendue du pouvoir apostolique. Ce pouvoir est simplement « son pouvoir », et il l'explique : « Enseignez » (MATTH., 28, 19), faites des disciples ; « baptisez », incorporez à mon Royaume ; et « enseignez aux hommes à observer tout ce que je vous ai commandé ». Il donne ainsi aux Apôtres le triple pouvoir dont il a déjà été question, toute puissance pour établir, conserver, gouverner et étendre le Royaume du Christ sous la haute direction de saint Pierre. — Et cette puissance des Apôtres s'étend, comme celle

du Sauveur, à tout l'univers (MARC, 16, 15), à tous les peuples, et à toute la race humaine (MATTH., 28, 19), à tous les temps et à toute la durée du monde (MATTH., 28, 20), à l'éternité elle-même (MATTH., 28, 18), et avec une complète indépendance de tout pouvoir temporel. La ligne de démarcation de ce grand Royaume est tracée, les murs de séparation entre les différents peuples, entre le ciel et la terre, sont renversés : tout ne forme qu'un immense Empire, dont le ciel et la terre sont les deux provinces. — En même temps qu'il leur confère le pouvoir et le droit de l'exercer, le Seigneur impose à ses Apôtres le devoir de l'exercer effectivement et à tous les autres hommes l'obligation de s'y soumettre : il n'excepte et il n'exempte personne.

C. — *Troisièmement,* Jésus ajoute une sanction aux lois qu'il vient de donner : c'est une récompense ou une punition, le ciel ou l'enfer, pour les Apôtres et pour leurs auditeurs, les hommes, selon que les uns (MARC, 16, 16) et les autres auront été fidèles ou infidèles aux devoirs respectifs qui leur incombent désormais. Afin qu'ils exercent leur charge avec plus de facilité et de succès, le Sauveur promet à ses Apôtres des grâces ou des dons particuliers, comme le pouvoir de commander aux mauvais esprits, celui de guérir les malades et le privilège de parler différentes langues. (MARC, 16, 17. 18.) Il leur assure également une assistance spéciale de Dieu qui durera toujours (MATTH., 28, 20), jusqu'à ce que l'Église militante se transfigure et se transforme en Église triomphante.

III. — *Conclusions ou Fruits.*

Il y a deux conclusions à tirer de ce mystère :

A. — *D'abord,* nous devons tous en retirer les fruits suivants : Premièrement, une reconnaissance sincère pour l'institution définitive et solennelle du saint Baptême, qui est comme notre naturalisation dans le Royaume du Christ et pour nous tous la porte d'entrée dans l'Église ; deuxièmement, respect et soumission à la hiérarchie ecclésiastique, dont le pouvoir est si grand et véritablement divin ; troisièmement, foi à la Très Sainte

Trinité et grande reconnaissance à cause de la manifestation publique et solennelle de ce mystère, qui est comme la clef de voûte et le couronnement de toute la Révélation.

B. — *Ensuite,* ceux qui ont quelque participation à l'exercice du pouvoir apostolique ont quatre fruits principaux à recueillir : En premier lieu, ils doivent avoir une certaine grandeur, une certaine universalité de cœur et d'esprit, l'Apôtre étant pour l'univers entier, et l'univers entier pour l'Apôtre ; nous ne devons pas nous confiner dans un lieu et être comme attachés à la glèbe. — En second lieu, il faut que nous ayons un courage inébranlable dans les difficultés et les dangers : le Christ est près de nous avec son assistance divine, pourquoi craindrions-nous ? — En troisième lieu, l'ouvrier évangélique doit avoir une haute estime et la pleine conscience de la sublimité de sa vocation et de sa dignité, partout et toujours, même en présence des puissants du monde et des grands de la terre. — En quatrième lieu, l'amour de la Croix est encore un des fruits que l'Apôtre doit retirer de cette magnifique apparition : en effet, toute la puissance apostolique vient de la Croix, et le Sauveur lui-même n'a voulu obtenir son pouvoir autrement que par sa Passion et par sa mort.

— Dans le mystère de ce jour, tout est grandiose, d'une portée immense et d'une élévation extraordinaire. Les paroles que Jésus emploie, sont les paroles de bénédiction que Dieu autrefois a prononcées sur le monde, après avoir achevé l'œuvre de la création. (*Gen.,* 1, 28.) Ces paroles n'ont jamais cessé de retentir dans l'Église et d'y répandre la vie et la fécondité. Toute sa puissance d'extension et de propagation, toute la surabondance de sa vie et de ses bénédictions, toute sa force de résistance et la multiplicité de ses victoires, viennent de cette mission et de cette bénédiction du Sauveur, son Maître ; et les membres, les œuvres et les ordonnances de l'Église participent à tous ces avantages. Il faut que toujours elle marche, elle travaille, elle prêche, elle s'étende, elle triomphe et remplisse tout de bénédictions ; et chacun de nous, proportion gardée, doit faire de même.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LA VIE GLORIEUSE DE JÉSUS ICI-BAS

La vie terrestre du Sauveur, entre la Résurrection et l'Ascension, a un triple caractère ou une triple propriété, et ainsi elle atteint parfaitement les différents buts que Jésus s'y est proposés.

I. — *C'est une vie glorieuse.*

A. — *Premièrement,* cette vie est glorieuse, parce qu'elle est une vie impassible en conséquence de l'immortalité, et une vie impassible parce que Jésus est exempt ou délivré non seulement de la souffrance terrestre, de la mort, mais encore des nécessités personnelles de l'existence ici-bas et des dépendances qu'y entraînent le repos, le sommeil, la nourriture. Il possède la source de la vie en lui-même et indépendamment de tout don et de toute condition extérieurs. S'il veut bien prendre encore de la nourriture, c'est seulement dans un but plus élevé, non pour conserver sa vie, mais pour démontrer la vérité et la réalité de son Corps matériel.

B. — *Deuxièmement,* la vie de Jésus ici-bas, entre sa Résurrection et son Ascension est glorieuse, parce qu'elle est une vie divine. Par suite de la clarté, de l'agilité et de la pénétrabilité se révèlent particulièrement dans son Corps des qualités divines. Le Sauveur est corporellement tantôt ici, tantôt là, et il réalise presque une sorte d'omniprésence. La toute puissance se montre dans le pouvoir merveilleux qu'il exerce, soit sur la nature (Jean, 21, 6, 7), soit sur son propre Corps, auquel il donne la

forme ou l'apparence qu'il veut (JEAN, 20, 15 ; 21, 7 ; LUC, 24, 16.) Enfin la splendeur de la Divinité brille dans la beauté et la clarté admirables de son Corps ressuscité. Jésus ressuscité possède toute la magnificence de la vie ou de l'état glorieux, et partout où il va, il se plaît à l'exposer à tous les yeux.

II. — *C'est une vie active.*

Il est dit que le Seigneur, pendant son séjour sur la terre après la Résurrection, a beaucoup parlé du Royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Église. (*Act.*, 1, 3.) De fait il déploie, pendant ces quarante jours, toute son activité, de toute manière, pour achever et consolider l'édifice de son Église.

A. — *D'abord,* rappelons-nous que l'Église s'appuie sur la foi. — Or, le Sauveur ressuscité affermit la foi, en même temps qu'il agrandit le domaine de cette vertu, en annonçant explicitement et publiquement la vérité du mystère de la Sainte Trinité (MATTH., 28, 19), et aussi, d'une façon toute spéciale, l'article de foi à sa glorieuse Résurrection. Confirmer la réalité de sa Résurrection est un des principaux buts que se propose le Sauveur dans ses différentes apparitions. Et, en effet, il donne toutes les preuves possibles de cette vérité, preuves extérieures et preuves intimes ou personnelles : d'abord, il cite, comme preuves, les témoignages de la sainte Écriture relatifs à cet événement ; ensuite, il envoie des Anges pour annoncer sa Résurrection ; enfin, il prouve lui-même qu'il est réellement ressuscité dans un Corps d'homme, vrai et palpable (LUC, 24, 39), et dans le Corps qu'il avait auparavant (JEAN, 20, 20. 27) ; il prouve que ce Corps est animé par une âme humaine et que par conséquent lui-même en personne mène une vie vraiment humaine, qu'il a une vie végétative (LUC, 24, 43), une vie sensitive, puisqu'il entend, répond, salue (MATTH., 28, 9), une vie intellectuelle, puisqu'il explique l'Écriture (LUC, 24, 27), et, avec tout cela, une vie glorieuse, puisqu'il est au-dessus des conditions de la vie terrestre ordinaire, ainsi que le démontrent ses apparitions et ses disparitions soudaines (LUC, 24, 31. 36 ; JEAN, 20, 19. 26). — Par cette vie glorieuse, le Sauveur confirme également la foi à l'immortalité des âmes et

à la résurrection des corps ; il confirme aussi indirectement tous les miracles qu'il a faits et toute la doctrine qu'il a enseignée pendant sa vie terrestre.

B. — *Ensuite,* les Sacrements et le trésor des grâces forment une autre partie essentielle de l'Église. — Pendant les quarante jours qui suivent sa Résurrection, le Seigneur n'institue pas moins de deux Sacrements, la Pénitence (Jean, 20, 23) et le Baptême ; en tout cas, il proclame alors l'obligation générale de les recevoir (Matth., 28, 19). — De plus, il accorde à l'Église, dans le même temps, les grâces ou les dons précieux de l'intelligence des saintes Écritures (Luc, 24, 45) et du pouvoir des miracles (Marc, 16, 17. 18).

C. — *Enfin,* l'Église repose sur le fondement de la hiérarchie. — Jésus achève, en ces jours, l'organisation de cette hiérarchie par l'institution de la Primauté (Jean, 21, 15) ; et il donne solennellement aux Apôtres l'autorisation de remplir les fonctions de l'Apostolat avec l'assurance formelle de sa protection et de son secours divin (Matth., 28, 20 ; Marc, 16, 15).

III. — *C'est une vie aimable.*

A. — Cette vie terrestre du Sauveur ressuscité est aimable surtout par les preuves très nombreuses qu'elle offre de sa bonté, de sa bienveillance et de sa charité infinies à tous sans exception, aussi bien à ses Apôtres et à ses disciples qu'à ses plus implacables ennemis. Il comble tout le monde de ses bienfaits et de la manière la plus aimable. Rappelons-nous seulement, en passant, ce qu'il a fait dans ces jours en faveur des saintes Femmes, de Marie-Madeleine, des disciples d'Emmaüs, de Pierre et de Thomas.

B. — Nous pouvons nous représenter cette amabilité et cette bonté du Sauveur ressuscité sous trois figures, auxquelles donnent lieu ses différentes apparitions : Madeleine le prend pour un *Jardinier.* (Jean, 20, 15.) Nous avons là une frappante image de la vie du Sauveur pendant les quarante jours qui suivent sa Résurrection. Un orage épouvantable a dévasté son jardin et y a tout renversé. Une fois ressuscité, il retourne vite dans ce

jardin, il y relève chaque fleur et chaque arbuste, y soigne les plantes endommagées, ranime et fait reprendre tout par la rosée de ses douces consolations et le rayonnement de sa joie divine. En peu de temps, les ruines ont disparu et tout est réparé et rétabli. — Jésus se montre aux disciples d'Emmaüs sous les traits d'un *Voyageur*. En effet, pendant le temps qui suit sa Résurrection, l'amour de Jésus le fait voyageur ici-bas, quoiqu'il soit déjà dans la gloire. (Luc, 24, 15.) Quel compagnon de voyage fidèle et patient n'est pas alors le Sauveur ! Comme, par ses récits et ses consolations, il abrège la longueur de la route, diminue la peine et la tristesse de ses deux disciples ! Comme il fortifie leur courage à la fraction du pain ! C'est bien une image charmante de toute la vie de Notre-Seigneur, qui, par son Incarnation, s'est fait le compagnon de notre pèlerinage sur la terre, et qui, dans l'Eucharistie, continue à vivre et à voyager avec nous ! — Sur le bord du lac de Génésareth, Jésus apparaît comme *Pasteur* suprême. Quel bon Pasteur il est après sa Résurrection, pendant son dernier séjour ici-bas ! Il n'abandonne pas ses brebis : il revient vite, il les rappelle, il court après elles. Combien sa joie éclate, quand il les a toutes retrouvées et rassemblées ! Et il ne les quitte définitivement qu'après avoir cherché un autre Pasteur selon son Cœur, l'avoir formé et l'avoir établi à sa place. Et il ne lui confie son troupeau qu'après avoir reçu de lui l'assurance explicite et solennelle de ne conduire ses agneaux et ses brebis que dans l'esprit de charité qui anime son Cœur divin. (Jean, 21, 15.) Qu'il est bon et fidèle, Jésus, le Pasteur de nos âmes !

L'ASCENSION

(Luc, 24, 44-52 ; Marc, 16, 19 ; *Act.*, 1, 4-12.)

Avec l'Ascension finit la vie terrestre du Sauveur et commence sa vie glorieuse dans le ciel.

I. — *Motifs ou raisons de l'Ascension.*

Le Seigneur doit consommer sa glorification en montant au ciel, et en voici les raisons :

A. — *Premièrement,* à cause de lui-même ou dans son propre intérêt. — Pendant le cours de son existence ici-bas, le Seigneur a plusieurs fois parlé de son Ascension future et l'a laissé entrevoir. (Joan., 1, 51 ; 16, 28 ; 20, 17.) La terre n'est pour personne le lieu de la demeure permanente, parce que la terre n'est que le lieu de la préparation ou de l'épreuve : elle n'est pas le but ni le terme ; à plus forte raison, est-ce vrai pour l'Homme-Dieu. Comme Dieu, il n'a jamais quitté le ciel ; comme Homme-Dieu, il a droit au ciel et il doit en prendre possession, afin de consommer sa gloire. Le fait est accompli, quand l'humanité glorieuse de Jésus entre dans la gloire accidentelle du séjour même du paradis : ce qui a lieu à son Ascension. (*Eph.*, 4, 10.) Dès lors il ne manque plus rien à sa glorification.

B. — *Deuxièmement,* notre intérêt demande aussi que Notre-Seigneur monte au ciel. — Jésus a achevé son œuvre sur la terre et établi son Église. Sa présence visible ne peut plus nous être d'une grande utilité ; mais tout autre doit être pour nous le résultat de son entrée au ciel, dans la maison de son Père : au

ciel, il fortifie la vie de la foi (JOAN., 16, 10 ; 20, 29) ; au ciel, il affermit solidement notre espérance, en prenant déjà possession pour nous du paradis (JOAN., 14, 2. 3) ; au ciel, il augmente aussi notre charité par les dons magnifiques qu'il nous envoie (*Ps.*, 67, 19), surtout par le Saint-Esprit, qui est la Charité et qui répand la charité dans nos âmes. La venue ou la descente du Saint-Esprit n'aurait pas lieu si le Seigneur ne montait au ciel. (JOAN., 16, 7.) Ajoutons de plus que le ciel resterait fermé pour nous-mêmes. (*Eph.*, 4, 8.) — L'Ascension est donc d'abord un honneur pour notre nature : le Christ l'a placée au sommet des grandeurs divines, au-dessus de toutes les hiérarchies célestes. (*Eph.*, 1, 21.) — Ensuite, l'Ascension du Seigneur est pour nous une source de salut : elle augmente et fortifie en nous la vie de la vertu ; elle permet au Sauveur d'entrer en possession du ciel pour nous et dans notre intérêt, afin d'y être notre Avocat auprès de son Père. (*Hebr.*, 7, 25.) — C'est ainsi que, par son Ascension, Jésus-Christ nous procure de nouveaux moyens de sanctification et de salut ; c'est ainsi qu'il complète et confirme sa doctrine par le spectacle sublime et l'espérance ferme du paradis, qui est le but glorieux de tous les efforts de Dieu et de l'homme, de la terre et des cieux. Il est certain que l'Homme-Dieu ne peut terminer sa carrière plus glorieusement que par son Ascension.

II. — *L'Ascension.*

A. — Le Sauveur prépare son Ascension ou son départ pour le ciel, avant tout en faisant venir ses Apôtres à Jérusalem : il veut de là s'en aller au ciel, et de la cité du trône de David entrer dans son Royaume. (MICH., 4, 7 ; LUC, 1, 32.) Suivant la coutume des hommes, lui aussi prend part à un repas d'adieu dans la compagnie des siens. Pendant ce repas intime, il leur adresse ses dernières recommandations (LUC, 24, 46-49 ; *Act.*, 1, 4, 5) : il leur ordonne de rester à Jérusalem pour y attendre l'Esprit-Saint, et de faire de cette ville le point de départ de leur prédication dans l'univers entier. Cependant l'Ascension ne doit pas avoir lieu dans l'intérieur de Jérusalem et en présence de

tout le peuple : ce mystère n'appartient pas non plus proprement à la vie terrestre, à la vie de ce monde.

Le Sauveur conduit donc ses Apôtres et ses disciples en dehors de la ville, à la montagne des Oliviers. (Luc, 24, 50.) Il veut monter au ciel de l'endroit même où il a commencé sa Passion et où il reviendra un jour pour juger tous les hommes. (*Act.*, 1, 11.) Pendant le trajet, les Apôtres l'interrogent sur le temps du Règne du Messie, lui demandant même s'il est arrivé (*Act.*, 1, 6) ; le Seigneur ne le nie pas, mais il dit que le soin d'en fixer l'époque a été remis à la sage disposition et à la volonté puissante du Père céleste (*Act.*, 1, 7). Ensuite il indique assez clairement que la descente du Saint-Esprit inaugurera le Royaume de Dieu par leur glorieux témoignage, et, à cette occasion, il leur découvre une magnifique vue sur l'histoire de l'Église. (*Act.*, 1, 8.) — Au sommet de la montagne, il bénit tous les siens en signe d'adieu (Luc, 24, 50) : c'est le Grand Prêtre de la loi nouvelle qui, comme un autre Jacob, étend les mains sur ses enfants (*Gen.*, 49); mais sa bénédiction a une vertu et une efficacité que la bénédiction d'Israël n'avait pas. Nous sommes tous alors présents à la mémoire de Jésus, et aucun de nous n'est exclu de cette bénédiction suprême.

B. — L'Ascension elle-même s'accomplit par la puissance de l'Homme-Dieu, et, à en considérer l'extérieur, visible à l'œil humain, elle se fait graduellement (*Act.*, 1, 9), avec les manifestations et les signes évidents d'une grande puissance et d'une grande majesté. La grandeur de cette magnificence ressort, en *premier* lieu, du récit même des *Actes des Apôtres* : « Une nuée apparaît... » (*Act.*, 1, 9), c'est-à-dire qu'on voit dans l'air une splendide lumière, comme cela arrivera au dernier jugement, suivant la parole des Anges : « Il reviendra de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel » : ce sera avec la plus grande pompe et le plus grand éclat. En *second* lieu, il convient que, dans son Ascension, l'Homme-Dieu déploie toute la magnificence, digne de lui. — En *troisième* lieu, nous pouvons conjecturer de la splendeur de l'Ascension par l'effet produit sur les Apôtres : au lieu de s'affliger du départ de leur bon Maître, ils l'adorent et ils se réjouissent (Luc, 24, 52), preuve certaine de la réalité

magnifique et ravissante du spectacle dont ils sont les témoins.

Qui pourrait décrire la beauté de cette scène, qui s'efface peu à peu aux yeux des Apôtres? Que dit alors au Sauveur ce dernier regard à la terre, dont la forme disparaît pour lui avec le temps, ses fatigues, ses souffrances et ses travaux, sources pourtant d'un bien infini? Que lui dit aussi un regard vers le ciel, ouvert devant lui, comme un Royaume sans fin d'honneur, de puissance et de joie, dans lequel il va entrer pour s'asseoir désormais, lui, vrai Homme et vrai Roi et Fils unique de Dieu, sur le trône de la Divinité, pendant tous les siècles des siècles? Qu'elle doit être magnifique son entrée dans le ciel, au milieu des troupes des Saints de l'Ancien Testament, des prémices de la Rédemption! Qu'elles doivent être belles la réception et l'installation à la droite de Dieu que lui font son Père et l'Esprit-Saint! (Joan., 17, 5. 24; *Apoc.*, 5, 12; *Eph.*, 4, 8; Ps., 46, 6. 7. 9.)

III. — *Effets de l'Ascension.*

A. — L'Ascension produit dans les Apôtres l'admiration (*Act.*, 1, 10. 11), la joie et l'adoration (Luc, 24, 52). Ils plongent, pour ainsi dire, au jour de l'Ascension, leurs regards dans le ciel, et le ciel est l'allégresse et le ciel inspire le courage. Ils sont là debout et ils y restent et ils ne peuvent se rassasier de la grandeur et de la magnificence du spectacle. Encore dans le ravissement de cette joie, ils quittent la montagne, et, pendant toute leur vie, le seul souvenir de l'Ascension les fera tous palpiter de bonheur.

B. — Le fruit de l'Ascension doit être, aussi pour nous, avant tout, la joie : nous réjouir du triomphe de notre divin Sauveur, *à cause de lui :* il est maintenant au terme et en possession de la joie et de la magnificence, qui lui ont tant coûté! Désormais l'honneur et la joie sans fin seront son partage : *Et regni ejus non erit finis.* (Luc, 1, 33.) — L'Ascension doit de plus nous faire nous réjouir *à cause de nous-mêmes :* car le ciel depuis lors est à nous. Le Seigneur en a déjà pris possession comme de l'héritage commun de tous les enfants de Dieu : « Je monte

vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (JOAN., 20, 17.) Le bon Sauveur, notre Frère, ne retiendra pas notre part d'héritage. Donc réjouissons-nous! Personne ne nous ravira cette joie! — Ensuite, l'Ascension produira en nous le courage et la confiance. L'avant-garde de notre armée, en la Personne de notre Chef et Seigneur Jésus, est déjà sur les remparts de la ville éternelle et règne en Maître dans la Jérusalem céleste. Quelle chose peut encore nous décourager? Nous n'avons plus qu'un effort à faire, un assaut à donner, et nous serons aussi nous-mêmes dans l'intérieur de la ville. — Enfin, l'Ascension doit allumer en notre cœur le feu de la charité et y exciter des désirs ardents : au ciel, se trouvent le Sauveur, puis Dieu, puis tout ce qui est bon et tout ce qui est beau; le ciel est la patrie, le pays natal, d'où nous venons et où nous allons. Est-ce que notre cœur peut être ailleurs que là? C'est pourquoi pensons souvent au ciel et soupirons souvent après le ciel : il n'est rien de plus beau à quoi nous puissions penser, rien qui nous soit plus avantageux. La pensée du ciel détache notre cœur de la terre, nous donne joie et courage au travail et au sacrifice. Qui croit fermement au ciel n'a pas, à vrai dire, un seul instant de tristesse ici-bas.

APPLICATION DES SENS

A. — Pierre et quelques Apôtres se dirigent, avec plusieurs disciples et autres fidèles, du côté de l'occident, vers le mont Thabor : ils viennent du lac de Génésareth. Au pied du Thabor ils trouvent le reste des Apôtres et des disciples, ainsi que la Mère de Dieu, les saintes Femmes et beaucoup d'autres personnes. Les Apôtres et les disciples savent tous qu'ils doivent se réunir en cette partie de la Galilée : c'est l'ordre du Seigneur. Pierre et les Apôtres, qui arrivent du lac, racontent à la Mère de Jésus et aux autres le miracle de la récente pêche miraculeuse. A ce récit, tous se réjouissent grandement et offrent à saint Pierre les témoignages de leur vénération. Alors ils prennent quelque nourriture dans les métairies qui se trouvent au

pied de la montagne, et ils la gravissent ensuite tous ensemble. Ils suivent des chemins agréables et ombragés, entre des haies vives et à travers des bosquets verdoyants, et ils parviennent enfin à quatre plateaux, où une foule assez considérable trouve facilement de la place pour se promener et pour s'asseoir. Il y a sur la montagne déjà beaucoup de monde assemblé, plusieurs centaines de personnes. Les Apôtres se mettent aussitôt, suivant leur habitude, à parcourir les groupes et à y mettre de l'ordre, et saint Pierre commence à prêcher à toute l'assemblée la Résurrection de Jésus et à lui annoncer les différentes apparitions qui l'ont suivie. Alors le Sauveur se montre tout à coup, et vêtu, comme d'ordinaire, d'une robe éclatante de blancheur, et il passe à travers les rangs pressés de la foule Beaucoup de spectateurs sont stupéfaits et même inquiets, comme s'ils avaient devant les yeux un pur esprit, et reculent de frayeur; mais d'autres, transportés de joie, se jettent aux pieds de Jésus et l'adorent respectueusement. Le Seigneur s'assied au milieu de la foule, élevé assez haut de terre, de façon à ce que tout le monde puisse le voir et l'entendre, et il regarde toute cette multitude assemblée, les différents plateaux de la montagne et le beau paysage qui s'étend sous ses yeux. Il ne pouvait choisir de lieu plus favorable à son dessein. On voit au loin, d'un côté, la mer de Galilée, et, d'un autre, la mer d'Occident, les vertes vallées de la Galilée et les montagnes sur lesquelles Jésus a prié et a opéré des miracles. Tout ici est vaste, grand et élevé. Le Seigneur parle avec beaucoup de solennité de l'accomplissement des prophéties, du Royaume de Dieu qu'il établira sur toute la terre : « Celui, dit-il, qui veut entrer dans ce Royaume, doit croire, faire pénitence et se laisser baptiser. Le temps est arrivé pour cela, et c'est pourquoi il a choisi les Apôtres. Ceux ci doivent se mettre maintenant à l'œuvre et faire de tous les peuples une seule Église. » Alors le Sauveur se lève très gravement et, s'adressant à ses Apôtres, continue ainsi : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre, et ce pouvoir je vous le transmets. » Il étend ses bras de toute leur longueur, comme s'il voulait embrasser toute la terre et toute l'humanité, et, montrant les pays et les mers, il s'écrie : « Allez donc,

enseignez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai dit. Qui croit et est baptisé, sera sauvé ; qui ne croit pas, est damné. Les miracles suivront les pas de ceux qui croient : ils chasseront les démons en mon nom, parleront différentes langues ; ils prendront sans danger les serpents entre leurs mains, et s'ils boivent quelque breuvage empoisonné, ils n'en seront pas incommodés ; ils imposeront les mains sur les malades, et ceux-ci seront guéris. Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Tandis que Jésus prononce ces paroles, de sa personne émanent des rayons lumineux qui se répandent sur les Apôtres et sans doute aussi sur tout l'univers. Puis il ordonne à ses Apôtres d'aller à Jérusalem, et il finit en leur disant qu'ils iront jusqu'aux extrémités de la terre, et en les chargeant de fonder partout des communautés. En ce moment il disparaît, comme une lumière qui s'éteint, au milieu des Apôtres et de la foule du peuple, qui tous se jettent à genoux pour l'adorer.

B. — Les Apôtres sont de nouveau à Jérusalem, dans le Cénacle, au repas d'adieu que le Seigneur préside avant son départ pour le ciel. C'est seulement un déjeuner matinal. Les Apôtres et les disciples sont assis à différentes tables, et les femmes sont à part dans le fond de la salle. Parmi celles-ci, la Mère de Dieu est la moins éloignée de Jésus, qu'elle veut voir et entendre le mieux possible. Le Sauveur se tient debout près d'une table ; il bénit les pains et les poissons et les présente tout à l'entour, même à sa Mère et aux saintes Femmes. Il est très aimable, très bienveillant et rempli de sollicitude : on dirait qu'il veut se surpasser en bonté et en amabilité. De temps en temps, il donne aux convives des enseignements sublimes et touchants. Il leur dit entre autres choses : « Mon ouvrage est achevé ici-bas, et il est temps pour moi de retourner à mon Père céleste ; désormais je ne puis plus vous être utile sur la terre, mais je puis beaucoup faire pour vous là-haut ; je m'en vais donc vous préparer une place ; demeurez en moi par la foi, la charité envers moi et envers vous tous et l'exercice de la prière ; je ne mangerai plus avec vous avant que tout ne soit accompli dans le ciel. » Ces paroles contristent singulièrement les Apôtres,

et beaucoup des assistants se mettent à pleurer. Mais le Sauveur les console en ajoutant : « Je ne vous laisse point orphelins; dans quelques jours je vous enverrai l'Esprit-Saint. Restez ici dans la ville pour l'attendre. C'est lui qui vous armera de la force d'en-haut; et vous irez dans tout l'univers pour rendre témoignage de moi, et vous n'aurez rien à craindre d'aucun ennemi ni d'aucune persécution. » Quand le Seigneur a fini de parler, il fait passer à la ronde encore un verre de vin, dont il boit lui-même, et il ordonne à tout le monde de se rendre sur la montagne des Oliviers. — Avant le départ, Marie s'approche humblement de son Fils pour lui faire une demande : elle voulait le prier de la laisser mourir maintenant pour aller au ciel avec lui; car elle savait parfaitement que Jésus partait pour le ciel. Mais le Seigneur, qui connaît ses pensées, lui fait, avec tous les égards possibles, de la main un signe négatif, en lui disant qu'il ne peut lui accorder ce qu'elle désire. La Mère de Dieu remercie humblement son Fils du refus qu'il lui oppose et veut se retirer, quand Jésus la prie de rester. Alors le Sauveur donne solennellement à ses Apôtres Marie pour Mère et Avocate; et Pierre et les autres Apôtres viennent, l'un après l'autre, s'incliner devant Marie et recevoir sa bénédiction. — Jésus fait également avancer Pierre au milieu de la salle, et il répète ce qu'il lui a dit à Césarée de Philippe et sur le bord du lac de Tibériade : c'est Pierre qui doit être le Chef et le Maître à sa place.

Après cela, tous quittent la salle, et le Seigneur les conduit par troupes, d'abord encore une fois au Calvaire et à son Sépulcre; puis, tournant vers le nord, il entre dans la vallée de Josaphat et longe le mur de Jérusalem, en face du mont des Oliviers. Beaucoup de fidèles suivent Jésus, et aussi dans la vallée du Cédron se trouvent déjà un grand nombre de disciples, venus de Béthanie à la nouvelle du départ définitif du Seigneur. Jésus parcourt bientôt, sur la pente de la montagne des Oliviers, un endroit délicieux au milieu des arbres. C'est aussi bien un rendez-vous de promenades qu'un lieu de prières, comme il y en a tant sur cette montagne et aux environs de la ville : l'air y est frais et la situation agréable. La foule s'installe et se repose de tous côtés, au milieu des grandes herbes. Jésus prononce

encore ici un long discours, dans lequel il console les siens et parle de l'avenir de l'Église. C'est pour les Apôtres l'occasion de lui demander si le Règne de Dieu va commencer maintenant. Jésus ne leur fait pas de réponse précise à ce sujet; il leur dit que c'est l'affaire de son Père de déterminer le moment de l'arrivée du Règne de Dieu, et que, pour eux, ils doivent attendre l'Esprit-Saint, qui leur apprendra et leur annoncera toute chose. Il s'entretient longtemps avec eux, comme quelqu'un dont la mission est remplie et qui est sur le point de faire ses adieux : tous les assistants en ont le pressentiment et se pressent autour de lui.

Il y a déjà plus d'une heure qu'ils sont là. Le soleil est déjà très haut, presque au milieu de sa course. De la ville on aperçoit les nombreux pèlerins qui sont sur le penchant du mont des Olives, et les groupes variés qui continuent à s'y acheminer. En ce moment, Jésus se dirige vers le sommet de la montagne, et la foule s'ébranle, se met en marche, formant comme différentes processions sur les routes, et s'avançant à travers les bosquets, entre les haies et les palissades des jardins. Les Apôtres escortent le Sauveur; il sont suivis de très près par la Mère de Dieu et les saintes Femmes. Jésus devient de plus en plus lumineux et marche toujours plus vite, comme s'il voulait échapper à ceux qui l'entourent. Sur le sommet de la montagne, il se tient debout, ravissant de splendeur, au milieu d'une grande multitude d'hommes. Il est midi : le Seigneur devient éblouissant comme le soleil, et bientôt un cercle lumineux, reflétant magnifiquement les couleurs de l'arc-en-ciel, descend du ciel et l'environne de toute part, mais il a lui-même, en sa Personne, un plus grand éclat. Il regarde, encore une fois, avec une bonté et un amour infinis, sa sainte Mère, ses Apôtres, les saintes Femmes, tous ses disciples, tous ses amis, et, plus loin, l'infortunée ville de Jérusalem, place sa main gauche sur sa poitrine, élève sa main droite sainte et vénérable, et bénit, en se tournant de tous les côtés, la foule assemblée et l'univers tout entier. Alors, une lumière d'un éclat particulier arrive du ciel sur lui et forme une nuée très claire et très blanche, au milieu de laquelle Jésus, en présence de tous les assistants, s'élève lentement dans les airs...,

jusqu'à ce qu'enfin sa forme humaine se confonde avec cette lumière céleste : on aurait dit alors un soleil entrant dans un autre soleil. Les troupes innombrables des Saints de l'Ancien Testament se réunissent en chœurs brillants autour du Sauveur, pénètrent bientôt dans la lumière et la gloire qui l'environnent, et disparaissent avec lui dans les hauteurs du ciel des Bienheureux.

Du nuage brillant qui vient de dérober Jésus à tous les regards s'échappe une sorte de pluie de lumière qui tombe sur les spectateurs : ils sont éblouis, saisis d'étonnement et de crainte. Les Apôtres, qui se tenaient plus près du Sauveur, sont enveloppés tout à fait dans cette lumière et tombent la face contre terre. La Mère de Dieu se tient immédiatement derrière les Apôtres et regarde avec calme ; il est possible qu'elle ait alors joui, pendant quelques instants, de la vue de Dieu et soit réellement montée en esprit au ciel avec son Fils. La foule du peuple observe le plus grand silence et, une fois remise de l'éblouissement, ne quitte pas des yeux le phénomène céleste dont elle vient d'être témoin et dont elle admire longtemps les reflets : tous ces hommes sont agités de sentiments bien divers. — Cependant voilà que du milieu de la voie lumineuse se lèvent tout à coup deux Anges, vêtus de longues robes blanches et ayant des bâtons à la main. Ils parlent à la multitude ; leur voix a le son éclatant de la trompette, mais leur attitude est calme et imposante : « Hommes de Galilée, s'écrient-ils, pourquoi restez-vous ici debout et regardez-vous vers le ciel ? Ce Jésus, qui est monté au ciel sous vos yeux, reviendra comme vous l'avez vu monter. » A ces mots ils disparaissent et la nuée lumineuse se dissipe elle-même peu à peu. Maintenant les disciples de Jésus savent ce qui vient de leur arriver : le Seigneur les a quittés pour remonter vers son Père céleste. Les hommes et les femmes du peuple restent là longtemps encore, conversant entre eux et regardant le ciel. Enfin chacun se retire chez soi. Marie et les Apôtres sont partis tranquillement, la consolation et la joie dans le cœur : ils ont vu de si magnifiques choses ! L'endroit d'où le Seigneur s'est élevé vers le ciel est une pierre plate, une dalle, sur laquelle il a laissé l'empreinte de ses pieds.

Maintenant Jésus monte au ciel avec une grande magnificence.

Il est accompagné des Saints de l'Ancien Testament, qui chantent dans les transports de la joie la plus vive : « *Cantate Deo, iter facite ei qui ascendit super occasum. Dominus nomen illi.* (Ps. 67, 5.) *Confiteantur Deo misericordiæ ejus et mirabilia ejus filiis hominum:* (Ps. 106, 8.) *Benedictus, Deus noster, qui salvos facis sperantes in te* (Ps. 16, 7.), *qui deducis populum tuum in jubilatione et electos tuos in lætitia* (Ps. 104, 43.)... En vous élevant dans les hauteurs, vous nous préparez à nous-mêmes une ascension glorieuse et vous nous dirigez vers le lieu du rafraîchissement... » — Alors les portes d'or du ciel s'ouvrent, les chœurs des Anges viennent en chantant à la rencontre de leur Roi, qu'ils saluent avec le plus grand respect ; ils offrent aussi leurs hommages au cortège brillant qui l'accompagne, et ils entonnent le magnifique chant : « *Alleluia ! Benedictus es, Domine, qui sedes super Cherubim et ambulas super pennas ventorum.* (Ps. 103, 3.) *Gloriose magnificatus es.* (*Exod.*, 15, 1.) *Confiteantur cœli mirabilia tua.* (Ps. 88, 6.) *Ascenderunt tribus ad confitendum nomini Domini.* (Ps. 121, 4.) *Principes populorum congregati sunt cum Deo, quoniam dii fortes terræ vehementer elevati sunt.* » (Ps. 46, 10.) — Et les phalanges des Saints répondent : « Vous, Princes du Seigneur, nos aides et nos protecteurs, que la paix et la joie soient avec vous !... *Psallite Regi nostro.* (Ps. 46, 7.) *Lætati sumus in his quæ dicta sunt nobis : in domum Domini ibimus.* (Ps. 121, 1.) *Populus ejus et oves pascuæ ejus, introibimus portas ejus in confessione.* (Ps. 99, 3. 4.)... C'est Lui-même qui veut bien nous recevoir. *Alleluia!* » — Mais le Seigneur Jésus s'élève au-dessus de tous les chœurs des esprits célestes, dépose devant le trône de son Père les prémices de son Règne. Le Père l'accueille avec la plus grande bonté et le place à sa droite. C'est là que Jésus vivra et régnera désormais avec le Père et le Saint-Esprit pendant les siècles des siècles.

LA VIE GLORIEUSE DE JÉSUS ICI-BAS EN UNE SEULE MÉDITATION

I. — *Comment le Sauveur est consolé.*

Le Sauveur est consolé par sa glorification, laquelle a trois degrés (page 846, première moitié de la page).

A. — L'Ame du Christ est consolée immédiatement après sa mort :

a) Elle jouit de la béatitude céleste en elle-même, dans la partie inférieure de la volonté (p. 839 A).

b) Elle est heureuse de son triomphe sur l'enfer (page 839 B).

c) Elle éprouve une joie incomparable des hommages que lui rendent les justes de l'Ancien Testament (page 839 B).

B. — Le Corps et l'Ame du Christ sont consolés par la Résurrection :

a) Réalité et vérité de la Résurrection (page 841, I).

b) Magnificence de la Résurrection (page 842, II).

C. — Le Corps et l'Ame du Christ sont consolés à l'Ascension :

a) Réalité et magnificence de l'Ascension (pages 911, 912, 913).

b) Vie glorieuse au ciel, vie de sublime majesté, de paix et de repos parfaits, vie d'activité divine avec des résultats et des triomphes incomparables.

II. — *Comment les Apôtres sont consolés.*

A. — Ils sont consolés par les preuves de la Résurrection vraie et glorieuse du Seigneur (pages 884 B, 907 A).

B. — Ils sont consolés par les marques touchantes de sa bonté et de son amour :

a) Envers ceux qui sont restés fidèles : envers Marie (page 850, III) ; envers les saintes Femmes (page 853) ; envers Madeleine (page 866 A, B) ; envers saint Jean (page 871, II).

b) Envers ceux qui ont failli : envers Pierre (page 872 A, B, C) ; envers Thomas (pages 887 et suiv.) ; envers les disciples d'Emmaüs (pages 873 et suiv.).

c) Envers tous les Apôtres, en les confirmant dans leur charge (pages 883 et suiv., 908 B, C).

III. — *Comment nous sommes consolés nous-mêmes.*

A. — Par la foi à notre Résurrection (page 845 à 848).

B. — Par l'espérance ou la confiance dans Jésus (page 908, III, A, B).

C. — Par la charité et par le désir du ciel (page 913 B).

MÉDITATION SUR L'AMOUR DE DIEU

(Consulter le *Commentaire des Exercices* sur la *place* et la *portée* de cette Méditation, p. 118, n° 1.)

I. — *Essence et nature de l'amour.*

Saint Ignace dit, relativement à l'essence de l'amour, deux choses qu'il importe de bien connaître, si l'on ne veut pas se tromper dans un sujet de si grande conséquence.

A. — *Premièrement,* le véritable amour consiste beaucoup plus dans les œuvres et l'action que dans les paroles et le sentiment. En effet, l'amour ou la charité est la vertu théologale par laquelle nous embrassons, pour ainsi dire, Dieu avec notre volonté et nous nous reposons en lui, comme étant le Bien suprême et parfait en lui-même. Cet amour est ce qu'il y a de plus profond dans l'homme; c'est le premier mobile et ressort de sa volonté, le plus grand commandement, la première et la plus haute demande de Dieu à l'homme, la vertu la plus sublime et la plus parfaite, la perfection même, et le service de Dieu le plus excellent. D'où il résulte que, si l'amour peut consister dans des paroles, pourtant il ne peut pas seulement consister dans des paroles et des sentiments : cela ne répondrait pas tout à fait à la nature, à l'élévation et à l'importance de l'amour ni aux effets merveilleux qui lui sont attribués; car les sentiments et les paroles ne sont qu'une partie de la faculté humaine d'aimer, et ce n'est pas même la meilleure. Le sentiment, comme tel, ne dépend pas absolument de l'homme, et les paroles ne coûtent pas cher : elles ne sont pas plus que des compliments; de quelle manière pourraient-elles donc former la nature intime et com-

poser l'essence entière de l'amour ? L'amour doit donc de toute nécessité être action et œuvre : sa nature et son honneur l'exigent. (Jean, 14, 15.)

B. — *Deuxièmement,* l'action par laquelle se prouve l'amour consiste dans la communication mutuelle des biens entre celui qui aime et celui qui est aimé. Par conséquent, il s'agit ici de l'amour effectif et réciproque ou, à proprement parler, du véritable amour d'amitié, lequel consiste dans la connaissance mutuelle de l'inclination d'amour et dans la réciprocité de cet amour par l'action ou par les œuvres. L'amour est quelque chose d'extatique : il doit donner et communiquer de ce qu'il a, et il croit se donner lui-même en ce qu'il donne. Tel est donc aussi le véritable amour de Dieu.

II. — *Motifs de l'amour pour Dieu.*

Saint Ignace en donne quatre motifs :

A. — Le *premier motif* que nous avons d'aimer Dieu est la considération des bienfaits grands et nombreux dont il nous a comblés. Pour avoir une idée de l'amour de Dieu à notre égard, appliquons à Dieu lui-même la règle et la notion de l'amour que saint Ignace vient de donner. Il nous a aimés de toute éternité non pas seulement d'un amour d'inclination ou affectif, mais d'un amour d'action ou effectif, nous ayant donné de ce qui est de lui et nous ayant communiqué à profusion de tous ses biens et de tous ses trésors, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce.

a) Dans l'ordre de la nature, Dieu nous a d'abord donné l'existence, de préférence à des millions d'autres créatures qui resteront dans le domaine de la possibilité : l'existence est la source de tous les autres biens. — Quant à notre manière d'être et d'exister, chacun d'entre nous peut être satisfait de son lot et de son sort : nous avons suffisamment d'intelligence, de talent, d'énergie, d'imagination, d'habileté et de santé. Nous nous en faisons souvent accroire, à tort ou à raison, sur nos talents et sur notre supériorité : mais à qui sommes-nous redevables des talents et des qualités véritables que nous avons ? — Dieu nous

a conservé l'existence jusqu'à ce jour, tandis qu'il en a déjà privé tant d'autres, qui étaient venus au monde avec nous ou qui peut-être furent nos camarades de jeunesse! Quel bien Dieu ne nous a-t-il pas fait au point de vue corporel ou matériel? Et de quoi avons-nous manqué sous ce rapport? Peut-être n'avons-nous pas souffert, un seul jour, de la faim, pendant que des foules d'hommes passaient des jours et des jours dans une misère noire, dans une extrême indigence : à qui en sommes-nous encore redevables?

b) Mais, *dans l'ordre de la grâce,* que n'avons-nous pas reçu? Dieu nous a accordé la grâce de la vocation à la foi et à l'Église catholique; peut-être même avons-nous trouvé cette grâce dans notre berceau, au lieu que d'autres ne l'ont obtenue qu'au prix des plus grands sacrifices. Et quelle faveur est celle-ci! Il nous faut apprendre à connaître l'infortune et l'abandon dans lesquels se trouvent ceux qui appartiennent à d'autres religions, pour savoir ce que c'est que d'être un Enfant de l'Église catholique. Que de grâces ne reçoit pas un Catholique pendant une seule année de sa vie? Et depuis quand vivons-nous dans le sein de l'Église et nous réjouissons-nous de ses bienfaits? Hélas! il en serait tout autrement si nous étions nés de parents protestants et dans l'hérésie. Pourquoi cela ne nous est-il pas arrivé?... — De plus, Dieu nous a conservés dans la foi catholique. Nos parents étaient bons, pieux, et nos instituteurs craignant Dieu; nous avons vécu dans d'excellentes maisons d'éducation. Combien d'autres enfants et de jeunes gens, pendant ce temps, vivaient à leur guise, et sans foi ni loi? Rappelons-nous et parcourons les noms de nos amis de jeunesse et de nos condisciples? Où sont-ils maintenant? Que sont-ils devenus? Et réfléchissons aussi aux grâces particulières dont Dieu nous a favorisés et honorés. Qui d'entre nous ne les a pas reçues? Et qui connaît le nombre total de ces bienfaits? — Voilà les grâces que Dieu nous a accordées; et comment en avons-nous profité? Avons-nous été reconnaissants envers Dieu? Tous ses bienfaits à notre endroit ont-ils contribué à nous le faire mieux servir et à procurer sa gloire? Qui peut le dire? N'avons-nous pas peut-être abusé de tout, péché et beaucoup péché? Et qu'est-ce que

Dieu nous a fait? Nous a-t-il retiré ses grâces? Nous a-t il punis, comme nous le méritions? N'avons-nous pas été l'objet d'une longanimité et d'une miséricorde excessives de sa part? N'a-t-il pas répondu à notre ingratitude par des faveurs toujours plus grandes, — et finalement par la grande grâce de la vocation à la Compagnie de Jésus? Qu'elle est grande cette dernière grâce! Qui la comprend? Sur quatorze cent millions d'hommes, combien y a-t-il de Chrétiens; parmi les Chrétiens, combien de Catholiques; parmi les Catholiques, combien de Prêtres et de Religieux; et parmi les Prêtres et les Religieux, combien de Jésuites? Un peu plus de quatorze mille! — Ne suis-je pas vraiment élu, choisi entre des milliers et des milliers? Et, dans la Compagnie, Dieu nous a octroyé la grâce exceptionnelle des *Exercices spirituels* de saint Ignace! — Que de grâces n'avons-nous pas reçues jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure? Dieu n'est-il pas en toute réalité bon pour nous, et notre plus grand bienfaiteur? Ne sommes-nous pas nous-mêmes tout entiers, corps, âme et vie, un bienfait absolu de Dieu? Raisonnablement parlant, Dieu pouvait-il faire davantage pour nous? Saint Ignace le dit très bien : « Nous devons considérer *combien* Dieu nous a donné, *autant* que cela était conciliable avec ses desseins, *juxta ordinationem suam* : en dehors de lui, Dieu ne peut donner l'infini. Partout il y a la défectuosité de la créature; mais nous n'avons pas lieu d'être mécontents de ce qui nous manque. D'ailleurs, qui est souvent parmi nous responsable de ses défauts, si ce n'est celui qui s'y abandonne?... Et tout ce que Dieu nous a donné n'est que le gage de grâces et de bienfaits encore plus grands : du ciel et de Dieu même. Il est par conséquent vrai que Dieu nous a aimés, non seulement d'un amour d'inclination, mais d'un amour d'action, et il l'a montré et prouvé en nous communiquant de ses biens, de tous ses biens, et avec une libéralité et une générosité sans exemple.

Que s'ensuit-il pour nous? Quelle doit être notre réponse à cet amour de Dieu à notre égard, sinon un retour d'amour, un amour tel qu'est le sien, un amour en toute vérité et réalité, un amour effectif d'action et de communication de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. — Nous avons la formule

de cet amour dans le *Suscipe*. Cette prière renferme trois parties : Dans la *première*, sont énumérés tous nos biens : notre liberté, notre mémoire, notre intelligence, notre volonté, tout ce que nous avons et tout ce que nous possédons, l'homme tout entier, corps et âme. — La *seconde* partie indique ce que nous devons faire avec ces biens : nous devons les sacrifier à Dieu, les lui abandonner sans réserve, pour qu'il en fasse tout ce qu'il veut et en dispose absolument, pour qu'il puisse les prendre, les augmenter, les diminuer suivant son bon plaisir ; mais aussi longtemps que Dieu nous les laisse, notre devoir est de les lui donner et de les partager avec lui, en les employant pour le servir selon sa volonté et pour procurer sa gloire. Il faut donc nous estimer heureux d'être libres, afin de pouvoir servir Dieu librement et de ne pas user de cette liberté contre lui, mais d'après sa volonté. Nous devons lui offrir et lui sacrifier notre intelligence par la foi et la soumission à son Église ; nous devons nous en servir pour connaître toujours davantage ses perfections divines et sa volonté, de manière à avoir de Dieu une haute idée et une connaissance supérieure. Il faut employer notre mémoire pour nous souvenir de Dieu et de ses bienfaits et pour penser à lui souvent, aussi souvent que nous le pouvons. Nous devons lui abandonner toute notre volonté par l'obéissance et la soumission à la sienne, manifestée soit par ses commandements, soit par les événements résultant de sa permission divine ; nous devons mettre tout en œuvre, tout notre amour et toute notre volonté, la supérieure et l'inférieure, pour l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Enfin, le don du corps doit accompagner celui de l'âme : il nous faut donner à Dieu notre corps avec toutes ses facultés, avec tous ses sens, en les lui soumettant absolument et en ne les employant que pour le servir. — La *troisième* partie du *Suscipe* renferme les motifs que nous avons de livrer et de sacrifier tout à Dieu et de nous remettre complètement entre ses mains : ce n'est que juste et raisonnable, puisque tout ce que nous avons et possédons est un don et un présent de Dieu, donc son bien propre et particulier... Nous devons, en conséquence de cette oblation, nous considérer comme la propriété de Dieu d'une double manière : d'abord

parce que nous sommes le *don* de Dieu, et ensuite parce que nous nous *redonnons* à lui. Pour exécuter en fait cette dernière donation de nous-mêmes et agir ainsi comme des êtres donnés et appartenant à Dieu, il nous faut consacrer et mettre à son service toute notre existence, tous nos mérites et tout notre bonheur, de telle sorte que nous ne demandions rien à Dieu que de vivre et mourir dans sa grâce et son amour.

B. — Le *deuxième motif* pour nous d'aimer Dieu consiste, d'après saint Ignace, dans le voisinage de Dieu, dans l'habitation de Dieu en nous. — Nous avons trois pensées à considérer :

a) *Premièrement,* c'est un fait et une réalité que Dieu est et habite en nous. Dieu est présent partout dans toutes les créatures par sa sagesse, sa connaissance et sa puissance, parce qu'il est infini, qu'il remplit tout de sa présence, et parce que rien ne peut être, ni vivre, ni agir sans lui : par conséquent, Dieu est toujours là où il y a quelque chose qui est et qui vit. *Deus, qui fecit mundum et omnia quæ in eo sunt, hic cœli et terræ cum sit Dominus... dat omnibus vitam et inspirationem et omnia... In ipso vivimus et movemur et sumus.* (*Act.*, 17, 24. 25. 28.) *Portans omnia verbo virtutis suæ.* (*Hebr.*, 1, 3.)

b) *Deuxièmement,* le mode de cette présence et de cette habitation de Dieu dans les créatures est très différent d'après les effets de cette présence : cette présence ou cette habitation peut être appelée plus ou moins parfaite suivant les effets plus ou moins parfaits qu'elle produit et révèle dans les créatures. Nous avons ainsi en tout une double sorte d'effets et par suite une double présence : l'une naturelle et l'autre surnaturelle. Dans l'ordre naturel, la présence de Dieu dans les créatures offre de nouveau une grande différence de degrés de perfection suivant les effets qu'elle y produit, suivant que les créatures sont inanimées ou animées, suivant qu'elles sont douées de raison ou ne le sont pas. Le degré le plus haut et le plus parfait de cette présence est celui qui se trouve dans les créatures raisonnables, élevées à l'ordre surnaturel par la grâce de Dieu : Dieu alors habite en elles comme vivant, connaissant, aimant et rendant heureux, de même qu'il est connaissant, aimant et heureux en

lui-même. Par cette habitation de Dieu dans la créature en grâce avec lui, la créature devient en vérité une image et une ressemblance surnaturelle du Créateur, un temple vivant de Dieu et son enfant.

c) *Troisièmement*, il nous faut considérer comment cette habitation de Dieu en nous peut contribuer à nous faire progresser dans l'amour de Dieu. — Elle le peut de trois manières : D'abord, ce voisinage de Dieu est pour nous un grand honneur ; il est aussi la cause première de tous nos biens et de tous nos avantages sur toutes les autres créatures. Sans doute, c'est le mode d'habitation de Dieu dans la créature qui détermine leur excellence et leur élévation dans l'échelle des êtres créés : la créature n'est ce qu'elle est que par Dieu et par ce que Dieu lui donne ; or, ce que Dieu nous donne se mesure sur le degré de perfection de la présence de Dieu en nous. — Ensuite, cette présence est une élévation aimable de la magnificence de Dieu lui-même, parce que nous y trouvons une preuve du grand amour et de la grande affection de Dieu pour nous. Si cette présence de Dieu en nous nous comble de beaucoup de biens, la cause en est l'action libre de Dieu, l'œuvre de son amour à notre endroit. De lui, en effet, dépend que nous soyons en général, et que nous soyons en particulier ce que nous sommes. L'amour cherche la proximité et la présence de celui qu'il aime ; Dieu fait de même : il aime à demeurer en nous d'une façon spéciale et à être constamment présent en nous d'une présence qui est pour nous un bonheur et un honneur. — Enfin, cette vérité nous fournit un moyen très facile et très efficace d'aimer Dieu et de nous avancer dans son amour : car nous n'avons pas besoin d'aller loin pour le trouver. Cette habitation de Dieu en nous le rapproche de nous, le transporte en nous, fait de nous des temples vivants de Dieu. Il est en nous, et d'une façon tellement particulière, qu'il n'est ainsi nulle part ailleurs, si ce n'est au ciel et dans le saint Sacrement de l'autel. Les grands dons et les grandes grâces que nous apporte cette présence de Dieu sont, pour ainsi dire, le trône de magnificence sur lequel Dieu règne en nous. A cause de ce voisinage et de cette présence de Dieu, nous avons le grand et perpétuel avantage d'être toujours près

de Dieu et en Dieu, de pouvoir l'adorer, le louer, l'aimer et jouir de lui en nous-mêmes : nous avons là une conséquence de ce point de la méditation, et un de ses fruits ; c'est ainsi que nous pouvons surtout réaliser ou mettre en pratique le *Suscipe* de saint Ignace, en produisant des actes fréquents d'adoration et d'amour, en prenant l'habitude de penser souvent à la présence de Dieu en nous, et autour de nous, et, par suite, de le trouver en nous. (*Act.*, 17, 26. 27.) Que penseraient et que feraient le temple et le sanctuaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dont toute la sainteté et toute la magnificence viendraient de la Divinité qui y demeurerait, s'ils savaient et s'ils connaissaient tout ce dont ils lui seraient redevables ?

Faisons-le nous-mêmes, et davantage encore.

C. — Le *troisième motif* d'aimer Dieu est l'action et le travail de Dieu pour nous, en notre faveur. Faisons encore ici trois considérations :

a) *Premièrement*, Dieu n'est pas seulement présent en réalité dans toutes les créatures ; il est encore agissant en elles, c'est-à-dire que Dieu opère lui-même en tout ce que les créatures font et produisent pour nous : non seulement il les conserve, mais aussi il les met en action, et, avec son aide et son soutien, elles sont effectivement en état de nous faire du bien. Dieu est la cause première de toute existence et de toute action, et ce n'est que par la force de Dieu que toutes les autres causes subordonnées ou secondes vivent, se meuvent et agissent. Les créatures ne sont que des instruments au moyen desquels Dieu agit autour de nous et pour nous : les instruments sont visibles, mais la main qui les dirige ne l'est pas.

b) *Deuxièmement*, nous devons considérer avec quelle magnificence, quelle portée et quelle amplitude immenses Dieu déploie son activité pour nous. Saint Ignace dit qu'il nous faut considérer comment Dieu est agissant pour nous dans toutes les choses créées, dans le ciel, les éléments, les plantes, les fruits, le règne animal, en donnant à tout l'existence, le développement et la vie. Quelle perspective le Saint offre à nos yeux par ces quelques paroles ! Quelle vue splendide dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel ! — Parcourons seulement les sphères

de la création au milieu desquelles Dieu a placé l'homme, ou les créatures dont l'homme se sert et qui ont de l'influence sur lui... Prenons ce qu'il y a de plus commun, le pain, qui est sa nourriture de chaque jour. Combien de forces ont été nécessaires pour ensemencer les grains de blé dont il se compose et les enfouir dans la terre ; que de gouttes de pluie et de rayons de soleil, que d'air et de vent pour donner à ce blé la croissance, le développement et la maturité ; que de travail pour le rentrer dans nos greniers ; que de préparations et de modifications pour en faire le pain qui est servi sur nos tables à manger ! Il ne s'agit pourtant que d'un simple aliment ; de combien d'autres choses l'homme n'a-t-il pas encore besoin pour se vêtir, pour se loger, pour se former, se développer, et pour se récréer ? Et nous sommes seulement en présence de la création inférieure visible. — Viennent ensuite la sphère de la famille avec les fatigues et les soucis des parents et des instituteurs ; la sphère de la vie sociale avec ses grands établissements d'instruction, de finances, de commerce, de police, d'armée (quelles forces et quelles puissances !) ; la sphère encore plus grande de l'Église qui embrasse tous les temps et tous les espaces de ce monde, avec ses pouvoirs et sa hiérarchie sous un seul chef ; et enfin la sphère de l'éternité et du ciel avec ses moyens de salut et de grâce, son armée innombrable d'esprits célestes, et avec Dieu lui-même. On peut dire sans crainte que chacun de nous est le centre autour duquel se meut une foule incalculable de créatures au ciel et sur la terre. En nous prenant pour point de départ ou comme milieu, ces sphères d'activité s'élargissent toujours davantage et se perdent dans un horizon sans bornes, en sorte que nous ne pouvons plus les distinguer ni déterminer leurs mouvements ou leurs oscillations. Et dans chacun de ces cercles immenses d'êtres se trouve Dieu ; dans chacune de ces sphères d'activité quasi infinie Dieu agit, opère, conserve, arrange, protège, bénit, fait le bien : car c'est lui qui dispose, dirige, fait et exécute tout. Quelle activité infinie de Dieu en toute chose ! Et tout gravite autour de l'homme, et tout a son centre et sa fin dans l'homme. Tout est pour lui, et Dieu est en tout. Dieu opère en tout pour faire du bien à l'homme et dans son corps et dans

son âme, et pour le conduire à la fin de sa vie. Bien plus, il y a des forces et des ordres de choses établis, où Dieu non seulement travaille et agit lui-même pour nous, mais encore où il nous sert personnellement, souffre et meurt pour nous : par exemple, dans la Rédemption par le divin Sauveur. C'est ainsi que l'homme se tient en vérité au centre d'une sphère d'activité infinie. Dans chaque rayon de soleil et dans chaque souffle de vent, dans chacune des réparations de nos forces, procurées par la nourriture et le breuvage, dans chacune des pensées et des actions aimables et charitables de nos semblables, dans toute manifestation de puissance et de vie des grandes créations de Dieu dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, c'est l'activité de Dieu qui nous atteint, c'est l'œuvre même de Dieu en trois Personnes qui s'accomplit pour nous. La pierre morte et inerte s'échauffe aux rayons du soleil : resterais-je froid, moi, sous l'influence perpétuelle de ce Soleil infini de lumière et de chaleur, qui est Dieu, agissant sans cesse autour de moi et sur moi ?

c) *Troisièmement*, considérons comment les hommes doivent répondre à cette ardeur, à cette activité incessante de l'amour de Dieu pour eux. Il nous faut, avant tout, reconnaître cet amour, et découvrir, sous le voile des créatures, prendre et baiser la main qui nous fait du bien par elles et en elles. De plus, notre devoir est de rendre amour pour amour, par la réciprocité de l'amour et des bonnes œuvres, agissant pour Dieu, employant à son service toute l'activité et toutes les ressources de nos facultés, de notre intelligence, de notre mémoire, de notre libre volonté. Assurément l'amour de Dieu à notre égard nous presse de l'aimer et de le servir par tous les moyens à notre disposition, par le travail et la souffrance, la gloire et l'ignominie, le bonheur et le malheur, la vie et la mort. (II *Cor.*, 6, 4 et sq.)

D. — Le *quatrième motif* que nous avons d'aimer Dieu, consiste, d'après saint Ignace, dans la bonté et la beauté infinies et absolues de Dieu. — Il importe ici de concevoir une très haute idée de Dieu, et, dans ce but, nous devons nous servir de l'aide des créatures. Les créatures ne sont, naturellement et essentiellement que des êtres émanant de Dieu par la création, des ima-

ges, des ressemblances et des révélations de la bonté et de la beauté infinies de Dieu. Nous devons par conséquent considérer les créatures non pas seulement comme les demeures où les habitations de Dieu, comme les instruments au moyen desquels il nous fait du bien et nous rend heureux, mais encore comme des images de la Divinité, qui sont revêtues de sa beauté et de son amabilité, de sa puissance et de sa majesté, et qui se montrent à nous sous les dehors de cette magnifique parure. Nous devons voir, dit saint Ignace, comment toute créature vient de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil et l'eau sort de la source.

C'est pourquoi nous voulons nous représenter, seulement d'une manière générale, ce qu'il y a de beau et de splendide dans la création et, par voie de conclusion, nous élever, comme d'un bond rapide, à l'idée de la bonté et de la beauté increées.

Parcourons en esprit toute la splendeur et la magnificence de la création, privée de raison : la beauté, la variété, les vertus secrètes, les couleurs, les parfums, qui se trouvent dans le règne végétal ; le charme, l'élégance, l'agilité, la force et la finesse des instincts dans les animaux ; l'agrément des champs, des prairies, des vallées, des ruisseaux..., des forêts et de certains paysages ; la majesté et la richesse des montagnes ; la magnificence agréable, mais aussi terrible, de la mer ; le nombre incalculable, la grandeur et la puissance immenses des astres du firmament, leur ordre merveilleux et leur permanence, puis les phénomènes de l'atmosphère qui plaisent et qui aussi parfois épouvantent : la lumière, le jour, la nuit, l'aurore et le crépuscule, la pluie, la neige, les éclairs, les tempêtes et les orages : quelle somme, quel total énorme de beauté, d'agrément, de force et de majesté ! — Jetons les yeux ensuite sur la magnificence du monde doué de raison, et voyons la bonté de cœur, les dons excellents et spirituels des enfants des hommes ; le talent, l'habileté et l'esprit inventif des classes laborieuses ; la majesté, le faste et la puissance des princes et des grands de ce monde ; la finesse et la pénétration des classes dirigeantes ; les trésors de science, d'intelligence et de sagesse des hommes de savoir et d'étude : quelles merveilles ne comprend pas tout cet ensemble ! — Tour-

nons nos regards maintenant du côté du monde surnaturel de l'Église. Quelle sagesse et quelle connaissance sublime, céleste, de Dieu et de toutes les choses ! Quelle élévation et quelle noblesse de sentiments, qui méprise tout ce qui est terrestre ! Quelle force de résistance et quelle initiative d'entreprise dans les Saints ! Quelle splendeur et quelle dignité dans notre sainte Mère l'Église ! — Élevons-nous en esprit encore plus haut, jusqu'au monde des Anges : quelles hiérarchies à l'infini, brillantes d'intelligence, de puissance, de beauté et de sainteté ! Un seul Ange connaît et peut plus que tous les hommes réunis, et d'après cela mesurons et évaluons la grandeur et la magnificence de ce monde des purs esprits ! — Mais qu'est-ce que tout le reste en face de la Mère de Dieu ? Elle est à elle seule tout un monde qui renferme tout l'ordre de la nature et tout l'ordre surnaturel, et qui les dépasse en beauté, en grâce du corps et de l'âme, en sagesse, en vertu, en sainteté, en puissance, en dignité et en honneur. — Et la Très Sainte Vierge Marie elle-même est à une distance infinie au-dessous de l'Homme-Dieu, si l'on compare entre elles les grandeurs et les prérogatives du Fils et de la Mère ! Jésus a, en effet, un esprit qui comprend tout, une puissance et une force qui régissent et pénètrent tout : il est le résumé et le sommaire de toute grandeur et de toute perfection naturelle et surnaturelle, créée et incréée, il est tout en toutes choses. Quel miroir incomparable de sagesse, de puissance et de bonté divines nous avons par conséquent en notre Sauveur ! — Sommes-nous enfin en Dieu ? Avons-nous atteint la beauté et la bonté incréées ? Non, non, toujours non ! Dieu a créé tout, et il est lui-même encore infiniment davantage. Tout pourrait disparaître, et il ne perdrait rien, tout pourrait être augmenté et multiplié dans une mesure toujours plus grande, et il n'y gagnerait rien ; tout n'est qu'un regard, une pensée, un rayon fugitif, une trace légère, une pâle copie de sa grandeur, de sa majesté, de sa sagesse, de sa beauté et de sa bonté ; rien n'est en état de le représenter et de le dépeindre, de montrer comme il est et ce qu'il est. Quel Être est-il donc ? Où sommes-nous ? Que sommes-nous en face de cet Être ? Pense-t-il même à nous ? Nous voit-il ? Ne serait-ce pas admirable ? Mais ce qui serait

encore plus merveilleux, serait si cet Être, infiniment riche, puissant et heureux, non seulement nous connaissait, mais nous aimait, nous voulait du bien ; s'il voulait être aimé de nous ; s'il nous faisait un commandement de l'aimer et s'il désirait avec ardeur notre amour, malgré la vue de notre complète faiblesse, la connaissance de toute notre impuissance et de notre néant ; s'il voulait nous rendre heureux et pas autrement que par lui-même ; s'il se communiquait tout à nous, pour toujours, pour l'éternité ! Que devrions-nous faire alors ? Quoi donc, si ce n'est de l'aimer, et de l'aimer encore, et de l'aimer toujours de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ! Et nous ne pourrions jamais l'aimer assez, quand même nous aurions mille cœurs pour l'aimer ! — Or, il en est ainsi ; cette supposition est la pure et absolue vérité. De là, il suit que nous devons au moins l'aimer, ce grand Dieu, de tout notre cœur, et n'aimer que lui en toute sincérité et réalité, que nous devons nous exercer et croître dans cet amour toute notre vie, que nous n'avons pas d'autre chose à faire que d'aimer Dieu et que nous devons vivre et mourir dans cet amour. Il est évident que saint Ignace a en vue, par cette méditation, de donner une direction à notre vie et de l'animer du souffle ou de l'esprit du parfait amour. Offrons à Dieu tout l'amour du ciel et de la terre et son propre amour pour lui-même ; et prions-le de vouloir bien que nous l'aimions, et que nous l'aimions toujours davantage, et que nous ne mourions pas avant d'être arrivés à la perfection de son amour. *Amen, Amen, Amen.*

A. M. D. G.

ORDONNANCE DES SUJETS DE MÉDITATION

POUR UNE RETRAITE DE PROBATION

1. — Fondement...
2. — *Péché :* Le Triple Péché. — Les Péchés personnels. — Répétition. — Nature du Péché mortel.
3. — *Enfer :* Application des sens. — Existence et conditions de l'Enfer. — Le mauvais riche. — Jugement général.
4. — Mort. — Nature de la mort et Préparation à la mort. — Péché véniel. — Purgatoire.
5. — Service du monde et service de Dieu (Crainte de Dieu). — Pénitence. — Miséricorde de Dieu. — Saint Ignace.

POUR UNE GRANDE RETRAITE

PREMIÈRE SEMAINE

A. — PREMIÈRE SEMAINE DE TROIS JOURS

1. — Fondement.
2. — Péché mortel. — Acheminements vers le péché mortel. — Enfer.
3. — Mort. — Jugement particulier. — Péché véniel et Purgatoire. — Tiédeur.

B. — PREMIÈRE SEMAINE DE HUIT JOURS

1. — Fin prochaine. — Fin dernière. — Application de la Fin à l'homme et au Chrétien, au Religieux, au Jésuite.
2. — *Créatures :* Origine et Fin. — Usage. — Indifférence et Résolution d'employer les meilleurs moyens.
3. — Le triple Péché. — Les Péchés personnels.

4. — Nature du péché. — Le péché du Chrétien, du Religieux. — Acheminements au péché.
5. — Enfer. — L'Enfer du Religieux. — Le mauvais Riche. — Application des sens.
6. — Mort. — Préparation à la mort. — Jugement général. — Jugement particulier.
7. — Le péché véniel. — Le Purgatoire (la Tiédeur). — La Crainte de Dieu. — La Pénitence.
8. — Miséricorde de Dieu. — L'Enfant prodigue (saint Pierre ou saint Ignace). — Conclusions de la première semaine : Mortification ou victoire sur soi-même, Humilité.

DEUXIÈME SEMAINE

1. — Règne du Christ.
2. — Annonciation. — Causes de l'Incarnation. — Nature de l'Incarnation. — Visitation.
3. — Nativité. — Les Bergers.
4. — Circoncision. — Présentation au Temple.
5. — Les Rois. — La Fuite en Égypte.
6. — Vie cachée.
7. — Le Sauveur au Temple à l'âge de douze ans.
8. — Départ de Nazareth. — Baptême de Jésus.
9. — Vie dans le désert. — Vocation des Apôtres.
10. — Noces de Cana. — Purification du Temple.
11. — Sermon sur la montagne. — Apaisement de la tempête.
12. — Mission des Apôtres. — Conversion de Madeleine.
13. — Multiplication des pains. — Transfiguration.
14. — Résurrection de Lazare. — Repas de Béthanie.
15. — Entrée à Jérusalem. — Derniers enseignements.
16. — Deux Étendards. — Les trois Classes.
17. — Les trois Degrés d'humilité. — Répétition des méditations préparatoires à l'Élection.

TROISIÈME SEMAINE

1. — Cène. — Jardin des Olives. — Arrestation.
2. — Interrogatoires chez Caïphe, Hérode, Pilate.

3. — Flagellation. — Couronnement d'épines. — Portement de la Croix. — Crucifiement.
4. — Souffrances et mort sur la Croix. — Ouverture du Côté. — Sépulture.
5. — Le Grand Sabbat. — Sous la Croix.

QUATRIÈME SEMAINE

1. — Résurrection. — Apparitions à Marie. — Aux saintes Femmes.
2. — Apparitions : A Marie-Madeleine. — A Pierre. — Aux disciples d'Emmaüs.
3. — Apparitions : Aux onze. — A Thomas. — Sur le bord du lac de Tibériade.
4. — Apparition sur la montagne. — Ascension. — Méditation *ad amorem.*

POUR UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

1. — Fondement...
2. — Péché... — Enfer.
3. — Mort. — Jugement. — Purgatoire (Péché véniel ou Tiédeur). — Un des Modèles de pénitence.
4. — Règne du Christ. — Incarnation. — Vie de la jeunesse de Jésus (Nativité, Présentation, Fuite en Égypte). — Vie cachée.
5. — L'Enfant Jésus au Temple. — Préparation à la vie publique (Départ de Nazareth. Baptême et vie dans le désert)... — Vocation des Apôtres.
6. — Sermon sur la montagne. — Mission des Apôtres. — Madeleine. — Lazare.
7. — Méditations de l'Élection. — Le Jardin des Olives. — Humiliations et souffrances corporelles de Jésus pendant la Passion...
8. — Mort du Christ. — Sous la Croix. — Vie glorieuse (Résurrection, Apparitions, Ascension). — L'Amour.

LECTURES DE " L'IMITATION "

PREMIÈRE SEMAINE

Service de Dieu : III, 9, 10, 22.
Salut de l'âme : III, 47.
Les Créatures : II, 4. III, 26, 27, 38, 15, 16, 17.
Le Péché : III, 4, 8, 52.
Mort : I, 23.
Jugement particulier : I, 21, 20.
Jugement général et Enfer : I, 24.
Conversion : I, 18, 22, 25.
Miséricorde de Dieu : III, 8.

DEUXIÈME SEMAINE

Le Règne du Christ : I, 2. II, 1.
Incarnation : III, 18.
Nativité : III, 23, 24.
Les Bergers : I, 2, 7. II, 4.
Circoncision : I, 6. III, 12.
Présentation : II, 9. III, 16. IV, 8.
Les Rois : I, 3.
Fuite en Égypte : I, 12. III, 15, 17, 25, 30, 39.
Hérode : I, 6. II, 3, 6.
L'Enfant Jésus au Temple : II, 9.
Vie cachée :
Obéissance : I, 9. III, 13.
Humilité : I, 2, 7. II, 2.
Travail : I, 15. III, 47.
Progrès : I, 3, 11. III, 39.

Départ de Nazareth : III, 31, 37.
Baptême de Jésus : III, 51.
Jeûne et Tentation : I, 13, 20. II, 5. III, 6, 23, 35.
Vocation des Apôtres : III, 22.
Noces de Cana : III, 17, 26.
Jésus chasse les vendeurs du Temple : III, 36, 46.
Prédication du Sauveur : I, 3. III, 1, 2, 3, 43.
Soumission à Dieu : III, 17.
Prière : III, 1, 2, 3, 31, 41. IV, 15.
Zèle pour la gloire de Dieu : III, 36.
Multiplication des pains, Bienfaisance : I, 15.
Patience : I, 16. III, 12, 19.
Mission des Apôtres : III, 35.
Détachement : I, 8, 11. III, 27, 31, 32, 37, 39, 42, 56.
Conversion de Madeleine : III, 5, 8, 52.
Apaisement de la tempête, Confiance : I, 4. III, 57, 59.
Résurrection de Lazare : II, 7.
Persécution, derniers Enseignements : III, 46.
Transfiguration : II, 10. III, 7, 10.
Entrée à Jérusalem : II, 1. III, 43, 45.
Deux Etendards : III, 23, 53, 54, 55.
Les trois Classes : I, 11, 18, 25.
Les trois Degrés d'humilité : III, 18, 41, 42.

TROISIÈME SEMAINE

Agonie de Notre-Seigneur : III, 29, 50.
Jésus est arrêté : III, 19.
Devant Caïphe : II, 2. III, 28.
Chute de Pierre : III, 7, 57.
Devant Hérode : III, 28.
Devant Pilate : III, 36, 46.
Flagellation : III, 52.
Couronnement d'épines : III, 19.
Portement de la Croix : II, 12. III, 56.
L'amour de la Croix : II, 11.

QUATRIÈME SEMAINE

Résurrection : II, 1. III, 7, 26.
Marie : III, 1.
Les saintes Femmes : III, 34.
Jean et Pierre : III, 30.
Les disciples d'Emmaüs : I, 10. II, 6.
Madeleine : II, 8. III, 21, 31.
Thomas : II, 10. III, 33.
Sur le bord du lac de Tibériade : III, 24, 30, 34, 58.
Apparition sur la montagne : III, 35.
Ascension : III, 48, 49.
Amour de Dieu : III, 5, 34.

TABLE DES MATIÈRES

COMMENTAIRE DES EXERCICES

PREMIÈRE SEMAINE

DEUXIÈME SEMAINE

TROISIÈME SEMAINE

QUATRIÈME SEMAINE

MÉDITATIONS DES EXERCICES

PREMIÈRE SEMAINE

DEUXIÈME SEMAINE

TROISIÈME SEMAINE

QUATRIÈME SEMAINE

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 4717-9-13


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

